39.

620.

39.

620.



HISTOIRE DE LA VIE,

DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER.

Aux mêmes adresses :

HISTOIRE DE LA ST. BARTHELEMY,

PAR M. AUDIN,

1 fort vol. in-8°. 2e édition, prix : 7 fr. 50 c.





Dr. Luther.

HISTOIRE

DE LA VIE,

DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER

PAR J.-M.-V. AUDIN.

Non unius diei, fortuitique sermonis, sed plurimorum mensium, exactaeque historiae.
BRANDOLINI, Dialog.

I

PARIS,

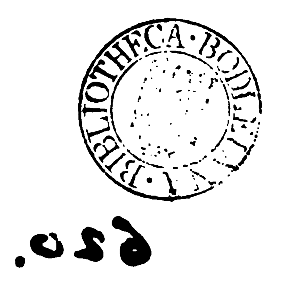
MAISON, LIBRAIRE-EDITEUR, Quai des Augustins, 29.

VATON, LIBRAIRE, Rue du Bac, 46.

LYON,

CHAMBET AINÉ, LIBRAIRE. Quai des Célestins, 50

1839



PREFACE.

La réforme est un phénomène double, social et religieux. Schuderoff, Voigt, Buchholz, Thym, Schmidt, Charles Villers, en ont recherché les causes et les effets. A son avénement, Luther trouva les éléments de ce mouvement qui devait agiter le monde tout rassemblés : il ne les créa pas, ainsi qu'on l'a si souvent répété, il s'en servit. Car les idées ne naissent pas fécondées, il faut un cerveau pour les faire éclore. Le sol de l'intelligence ressemble au sol terrestre qui ne porte que s'il est ensemencé. Le germe du protestantisme existait donc quand vint Luther. L'action du docteur de Wittenberg sur son siècle a été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages où sa parole est re présentée plus puissante que celle d'aucun écrivain, où sa pensée est peinte saisissant l'avenir

qu'elle a deviné d'intuition, où sa science du Verbe divin est mise au dessus de celle de tous les génies catholiques, où sa mission est transformée en apostolat, et son œuvre comparée à la révélation. Nous verrons dans son duel avec l'autorité si le moine Augustin est homme, et si les misères de notre nature lui ont manqué!

La réforme fut violente dans le principe: elle ne se contenta pas de chasser nos religieux de leurs couvents et nos prêtres de leurs presbytères; elle les calomnia dans leurs mœurs et leurs doctrines, les rapetissa et brûla ou dispersa leurs livres: ces pamphlets catholiques surtout si âcres, si mordants, si incisifs où l'écrivain, prêtre, moine, juriste, se prenait à l'enseignement du docteur, à sa mission évangélique, à son intérieur de ménage, à sa vie intime, à ses doctrines, et le jouait à son tour sur un théâtre où lui-même l'avait joué sans pitié. Le drame de la réforme accompli, Luther resta seul sur la scène, sans rivaux, sans contradicteurs. Pour juger ses adversaires, on n'eut donc plus que l'œuvre littéraire qu'il avait laissée après sa mort, et où il trace un si abominable portrait des catholiques: êtres, selon lui,—déchus, sans savoir, sans discernement; misérables éco-

liers se traînant sur les pas d'Aristote qu'ils n'ont su jamais lire; humanistes tout farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village; chrétiens qui répudient la parole évangélique; théologiens qui chantent victoire quand ils ont cité Thomas ou Scot; — au moral, hommes de convoitise et de luxure; livrés au vin, aux femmes, esclaves de leurs appétits et prêts, comme Judas, à dire: *que me donnerez-vous, je vous le livrerai.* A peine si, dans leur lutte avec Luther, vous pouvez saisir une noble parole qui sorte de ces cœurs de crétins, à travers une phraséologie qui va se perdant dans un dédale d'arguments sans coloris, et souvent aussi grotesques que leur figure; car talent et figure, tout est fait par Luther à la même image.

Voilà, si vous en croyez le réformateur, les hommes que Dieu avait suscités au seizième siècle, pour défendre l'église d'Allemagne!

Le cœur se serre en assistant à ces débats, où Luther se donne une parole si éblouissante et en fait une si terne à ses adversaires : lui véritable géant, eux misérables pygmées! chez lui une imagination de feu, chez ses antagonistes une organisation décrépite. Ils ont à

leur disposition les eaux vives où Tertullien, Cyprien, Lactance, puisaient des flots d'images, et ils n'osent en approcher leurs lèvres! On rougit pour des rhéteurs encapuchonnés qui ne savent lire ni la Bible, ni les pères. La foi, qui transporte des montagnes, ne leur délie pas même la langue. Maintenant étonnez-vous que des historiens, qui ne connaissent la polémique du seizième siècle que par les récits de Luther, aient une idée si triste de nos docteurs, et qu'ils se passionnent pour leur apôtre! étonnez-vous qu'ils le comparent à saint Paul, qu'ils en fassent un autre Arminius et un romain des anciens temps 1)!

Luther a fait de la caricature, et on a cru à la ressemblance; mais Dieu n'a pas plus manqué à son Eglise au temps de la réforme que le talent à ses défenseurs. Dans l'intérêt de l'histoire, nous nous sommes constitué à notre tour juge d'un homme qui jugea ses frères avec tant de sévérité; c'était notre droit. Nous avons dit à chacun de ces morts qu'il coucha dans la tombe: Lève-toi! nous les avons éveillés de leur sommeil et cités devant notre tri-

1) Joh. Voigt's universalhistorische Ideen über die Nothwendigkeit der Reformation.

bunal ! On verra si la poussière catholique ne recouvre pas des ombres illustres, des hommes de foi et d'inspiration, des ames de poète, des cœurs chauds, de dignes héritiers des gloires de notre école ; on verra si toute étincelle de génie faillit à ces moines à la façon de Luther ; si Eck est un théologien sans science, Aleandro un esprit vulgaire, Caietano un diplomate inhabile, Léon X l'Antechrist prédit par les prophètes ; on verra qui a soutenu les arts, qui a veillé sur les monuments de notre foi ; et si, comme Kant l'a défini, le beau n'est que le symbole de la moralité, on saura qui, dans cet antagonisme des deux cultes, a fait défaut à la mission du Christ, mission de civilisation et de progrès social.

Il n'est pas d'écrivain, quelque faible part qu'il ait prise à ces débats, soit qu'il appartienne à notre école ou à celle de Luther, dont nous n'ayons soigneusement étudié les productions. Pour juger le réformateur, nous avons visité une à une ces vastes nécropoles où dorment pêle-mêle les cendres des réformés et des catholiques. Nous avons fouillé les bibliothèques de Mayence, d'Erfurth, de Cologne, de Strasbourg, de Lyon, de Florence et du Vatican

surtout où tant de trésors sont enfouis 1): diamants que trois écrivains contemporains, tous trois de la réforme, ont attachés à leur couronne littéraire. — Ranke dans son histoire de la papauté, Raumer dans ses annales de la maison de Hohenstaufen, et Adolphe Menzel dans sa chronique allemande depuis les temps de Luther jusqu'à nos jours: nobles intelligences, dignes de toute admiration, qui ont cru le moment venu où l'esprit de secte ne pouvait prévaloir contre la vérité.

Il est une œuvre littéraire dont la seule transcription userait une vie de scribe, car celui qui la produisit ressemblait au fantôme de la ballade alllemande, il allait vite; chaos où l'auteur a jeté de tout : poésie, éloquence, images, colère, boue, mensonge, et jusqu'à des vérités; épopée où il a mis en scène tout son siècle: des papes, des empereurs, des pères, des docteurs, des juristes, et le diable, son héros, qui tient suspendues par un fil tou-

1) Les archives du Vatican renferment la correspondance inédite du nonce Aleandro ; la bibliothèque de Mayence et celle de Cologne les pamphlets, introuvables ailleurs, des deux Eck, de Tezel, d'Hochstraet ; celle de Lyon, un grand nombre de libelles théologiques du seizième siècle, que son savant administrateur, M. Péricaud a mis, avec une rare complaisance, à notre disposition.

tes ces têtes qu'il agite et fait mouvoir; mosaïque où Luther représente Démosthènes, Athanase, saint Paul, le paysan du Danube, et souvent même Pétrone : exomologèse qu'il faut étudier si l'on doute, pour cesser de douter; symbolique de vingt mille pages pour prouver l'inanité des doctrines protestantes. En effet, assemblez ces pages; rapprochez celles que sa main desséchée qui déjà touchait les premières ombres de l'éternité, laissait tomber à Eissleben, de celles qu'il répandait presque enfant au sortir du couvent d'Erfurth ; comparez-les, et vous n'en ferez *jamais* surgir une dogmatique. Car les enseignements « s'y brisent comme des avalanches, les doctrines s'y heurtent à l'instar des tempêtes » 1); pas un rayon de soleil qui vous indique la voie du salut; c'est un abîme de néologies, de contradictions et d'antilogies. Quelque haute que soit la colonne où ils placent leur Stylite, nous portons le défi aux apologistes de Luther de le grandir jusqu'à l'affirmation : il n'a su que nier, et nier c'est détruire.

C'est parce que nous l'avons lu et médité que nous en parlons ainsi. Plusieurs fois notre cœur s'est contristé en voyant l'usage que le

---

1) Wieland's Oberon.

moine Augustin a fait des dons que Dieu lui avait accordés. Nous avons mis en relief ses variations continuelles, les impossibilités qu'il donne pour des évidences, ses prophéties sur la chute de l'église romaine, ses blasphèmes contre la chaire de saint Pierre, ses outrages aux lumières de la tradition, aux splendeurs du sacerdoce et de l'humanité, et tout ce merveilleux de fiel et d'injures dont il se sert pour flétrir quiconque ne croit pas en lui. Notre livre tombera souvent des mains; le doute se dressera contre notre récit : mais qu'on se débatte tant qu'on voudra, notre preuve est là, il faut s'y soumettre ou renier Luther. C'est sa parole que nous reproduisons, et sa parole toute nue. Un moment nous avons hésité, n'osant traduire des images qui révoltent à la fois l'œil et l'oreille; mais nous nous sommes enhardi en pensant que ce n'était point à nous de rougir pour Luther. S'il y a de la honte, qu'elle retombe sur son front; seulement nous regrettons de n'avoir pas eu comme lui à notre usage le lexique et le vocable latins.

Quand Luther, ce Samson de la réforme, s'attacha pour les renverser aux colonnes du temple, de nombreux ouvriers vinrent à son

aide: c'étaient Karlstadt, OEcolampade, Agricola, Major et beaucoup d'autres encore, auxquels, pour récompense, il décernait des couronnes sur la terre et dans le ciel. Mais ces esprits voulurent travailler pour leur compte et se passer de Luther. Alors s'agite un drame trop sérieux pour prêter aux rires. — Qui êtes-vous, crie le docteur, pour annoncer un autre évangile? Quels sont vos miracles? Où sont les signes que vous avez posés dans le ciel? Pas un ne répond; pas un qui ait seulement, suivant Érasme, redressé un cheval boiteux. Eux ne sont pas interdits : ils demandent à leur tour à Luther : — Et toi, qui t'a envoyé? A quels signes pouvons-nous reconnaître ta mission? Quel miracle as-tu produit? Luther n'a pas même ouvert les yeux à un aveugle. A défaut de signes, il a sa prodigieuse colère. Donc il s'irrite, il bondit, il se met à fouiller les livres de ces nouveaux apôtres qu'il pousse pêle-mêle devant son tribunal; qu'en plein prétoire, et aux éclats de rire des assistants, il fustige et marque au front comme Caïn; puis de sa voix de prophète, il les chasse en ces mots : — Allez au diable si vous ne vous repentez. Tous moururent dans l'impénitence. Mais avant de

quitter cette vie, ils eurent leur tour, et citèrent à leur barre le réformateur. N'attendez pas des mouvements oratoires, leur parole est rampante, mais vive; nous l'avons recueillie dans des feuilles rares à trouver.

Ainsi voilà l'anarchie dans l'église de Wittenberg! Les frères utérins de la réforme allaités de son lait, se maudissant entre eux, et s'appelant l'un l'autre aux pieds du juge suprême, Luther pour demander compte à Münzer de toutes les ames qu'il a enivrées de ses poisons, et Münzer pour lui jeter à la face le sang des anabaptistes;

Karlstadt pour accuser Luther d'avoir perverti le Verbe divin, et Luther pour se moquer des visions de l'archidiacre;

OEcolampade pour expliquer à Luther le sens des paroles de la Cène; et Luther pour dire anathème à l'interprétation d'OEcolampade;

Zwingli pour reprocher à Luther d'avoir, au mépris de l'Écriture, fait de l'homme un esclave, un enfant des ténèbres, impuissant de lui-même à choisir la voie de lumière; et Luther pour bénir Dieu du coup d'épée qui blessa mortellement Zwingli à Kappel.

N'est-ce pas un singulier spectacle que ce drame où ne paraît aucune individualité catholique, et dont tous les acteurs sont des renégats, tonsurés, moines, clercs, prêtres, qui ont pris femme? évangélistes qui se croient illuminés d'en haut et se disent anathème; prophètes et apôtres du Christ qui se vantent de posséder le criterium de la vérité et ne s'entendent pas plus entre eux que les ouvriers de Babel! — Nous avons découvert cette plaie de la réforme personnifiée dans ses athlètes les plus connus, toutefois en négligeant la représentation du sens spirituel de la dispute, lequel ressort du domaine de la dogmatique.

Un homme tel que Luther ne revit pas seulement dans ses œuvres et dans les récits de ses contemporains. Son pied, partout où il a passé s'est si fortement empreint au sol, qu'il y a laissé des traces impérissables. La vie du Saxon fut à la fois un combat et un pélerinage à travers l'Allemagne. Des ames enthousiastes vont visiter aujourd'hui les lieux où se passèrent les phénomènes de la réforme, comme autrefois nos pères étaient poussés vers la Terre-Sainte. Nous aussi, nous avons entrepris ce voyage. Nous avons vu Eissleben, Eisnach, Er-

furth, Worms, Spire, Wittenberg; recueillant des souvenirs et des images qui aideront à la compréhension de notre narration, et qui nous fourniront quelquefois d'utiles enseignements. Ainsi s'il arrive qu'on nous montre, avec un respect idolâtrique, le verre où s'attachèrent les lèvres de Luther, nous demanderons qu'on nous explique le dédain de nos adversaires pour les ossements des martyrs de notre foi; si le protestant s'assied avec émotion sous l'arbre qui abrita Luther près d'Oppenheim; il nous sera bien permis à nous de baiser la main de l'un de nos saints qui préféra la mort au parjure; et si l'on nous fait voir les gouttes d'encre qui jaillirent de l'écritoire que Luther jeta à la tête du diable, nous aurons moins de peine à obtenir grace pour les superstitions de quelques unes de nos campagnes.

Notre Histoire de Luther est un livre de conviction et de bonne foi : qu'on le juge comme nous l'avons écrit.

INTRODUCTION.

a) De l'idée protestante avant l'époque de la réforme.

Dieu a donné à l'homme le sentiment et la raison 1): sources d'où procèdent, dans l'ordre intellectuel, toute pensée et tout acte; flambeaux lumineux qui ne brillent qu'autant qu'ils se prêtent une mutuelle lumière. L'un d'eux, le sentiment, vient-il à s'affaiblir, alors commence le doute; s'éteint-il, alors naît le scepticisme. Que la raison s'efface, il y a superstition. Du sentiment émane la foi, cette grace de Dieu, que Luther exalta au dessus de l'œuvre. Inquiète, infatigable de sa nature, la raison ne connaît ni bornes ni repos. Son travail est éternel. Elle recommence son ouvrage quand l'œil le croirait achevé, et sa route, quand on n'aperçoit plus rien au-delà. Quelquefois on a pensé qu'elle était lasse et enchaînée; on se trompait, car elle savait bientôt briser ses liens. Pour

1) Dr. Johannes Voigt: Universalhistorische Ideen über die Nothwendigkeit der Reformation. — Reformations-Almanach, p. 1817.

elle il n'y a pas de vérité, tout est problème, incertitude, question et doute. Elle a nié jusqu'à celui dont elle reçut la vie; elle s'est niée elle-même quand elle n'a pu rejeter Dieu. Sans la foi, la raison serait la plus funeste faculté que le ciel aurait faite à l'homme.

La foi n'analyse ni ne décompose, elle n'aspire point à des évidences que Dieu ne lui donnera jamais dans ce monde. Elle sait que, dans la vie spirituelle, il y a des mystères dont il s'est réservé le secret, et elle attend en paix ces cieux nouveaux qui lui ont été promis, où il n'y aura plus pour elle ni ténèbres ni incertitudes; où la vue du Verbe divin lui révélera tout ce qu'elle était condamnée à ignorer sur cette terre. On comprend combien en nous la foi doit avoir plus de puissance que la raison. Voyez aussi l'histoire religieuse des peuples, comme elle témoigne de tous les obstacles qu'ont rencontrés ces hommes de nouveauté, connus sous le nom d'hérétiques, qui voulaient s'élever contre la croyance commune! C'est que l'homme sent plus qu'il ne pense; qu'il croit tout d'abord et qu'il n'examine qu'après avoir cru. Plus la raison s'étudie à altérer en lui le sentiment, plus il s'attache à ses croyances: mais parce que la foi résiste, la raison ne lâche pas prise; au contraire, la lutte n'en devient que plus vive, jusqu'à ce que l'un de ces principes l'emporte. Cet antagonisme se

manifeste parmi toutes les nations. Chez les unes, c'est le sentiment qui abonde; chez les autres c'est la raison ou l'esprit. Dans la vie du peuple grec, il est facile, ainsi que l'a constaté Niebuhr, de reconnaître la prédominance du sens religieux; mais toujours la foi s'appuie chez lui sur la raison; et de cette alliance naissent toutes ces merveilles d'art, de science, de philosophie, qui exercèrent sur l'humanité une si grande influence. La vie chez les Romains obéit beaucoup plus à la raison qu'à la foi; leur sens religieux est moins abondant, moins fécond, moins riche, moins poétique; leurs mythes sont moins brillants, leurs Dieux tombent plus sous les sens. L'Iliade et l'Enéide sont les deux livres où l'on peut étudier l'action diverse du sentiment et de la raison sur la politique, la législation et les croyances des deux peuples.

Quand apparut le Christ la foi sommeillait, mais elle n'était pas morte; la raison régnait dans l'école sous le nom de philosophie. L'une et l'autre se prirent aux nouveautés que l'Evangile apportait au monde; mais ses vérités étaient tout entières du domaine de la foi: faute de pouvoir les expliquer, la raison dut se taire. La foi régna donc toute seule un moment.

Aussi ne voyons-nous apparaître, au berceau de l'Église, aucune opposition en forme contre le dogmatisme évangélique. Ce n'est que plus tard,

qu'a lieu la révolte de certaines intelligences contre quelques uns des symboles du christianisme. Ces hommes qui se sont séparés de la communauté religieuse font peu de bruit, mais ils ont donné l'exemple de la rébellion. La raison s'est réveillée ; voici Cérinthe qui veut tenter son bizarre système des esprits ; Manès, qui veut rationnaliser le dogme en l'expliquant. Ils devaient succomber. La foi puisait sa vie et ses inspirations dans le mystère même. Supposez un enseignement autre que celui de Jésus, qui tombât sous les sens ; peut-être n'aurait-il eu que peu de jours d'existence, parce que l'homme de sa nature aime le merveilleux. Que les apôtres, pour enseigner le renoncement aux vanités terrestres, aux choses de ce monde, l'abnégation de soi-même, l'humilité, ce que saint Paul appelle si éloquemment la folie de la croix, se fussent inspirés de la raison ; au lieu de martyrs, nous eussions eu des sophistes.

« Pourquoi adores-tu la croix ? demandait un juge à un de ces néophytes qui allait de son sang gagner l'éternité 1). — Parce que cette croix a été un gibet. — Et ton Dieu né d'un charpentier ? — Parce qu'il a été crucifié et qu'il a subi l'ignominie de la potence. — Et ces signes nouveaux pour nos oreilles ? — Parce qu'ils sont absurdes, fous et

---

1) Voyez : Histoire de la religion de notre Seigneur Jésus-Christ par Stolberg : Geschichte der Religion Jesu Christi.

inintelligibles. Ainsi la foi subjuguait l'entendement et gagnait le monde, la foi qui s'appuyait sur la promesse du Christ: c'étaient alors les beaux jours du christianisme! aucun nuage ne voilait sa lumière.

Mais à mesure que s'effaçait la trace des pas du Sauveur, cette foi perdait de sa vivacité et de son exaltation; la raison profitait de ces affaiblissements, en venant se poser sur le terrain même du dogme, pour l'envisager en face et en parler comme dans les écoles anciennes.

Bientôt naissent toutes ces grandes apostasies qui troublent le monde, et dont l'Eglise a conservé le douloureux souvenir.

Cette Eglise du Christ avait gardé le dépôt des vérités que le Sauveur lui avait léguées; elle les avait défendues de ses lumières, de son éloquence et quelquefois même de son sang. Les dogmes étaient intacts; la raison chercha à les expliquer, c'est à dire à les combattre; elle voulut se révolter contre des doctrines qui l'humiliaient; c'est le premier essai de protestantisme. Buchholz a donc raison: « Luther, le réformateur, n'a pas fondé l'idée protestante qui est presque aussi vieille que la papauté 1). » De nos jours la réforme n'a fait souvent

1) Obgleich Luther der erste Reformator war, so war er doch nichts weniger, als der erste Protestant: Journal für Deutschland von Fr. Buchholz, 1817, p. 195.

que remettre en lumière quelques erreurs d'anciens hérétiques, par exemple celle de Manès, et de les reproduire comme une révélation d'en haut 1).

Ainsi la raison veillait déjà au berceau du christianisme, non pour le protéger, comme c'était sa mission, mais pour en contester l'origine, pour nier les titres des apôtres, et pour refaire ou amender l'œuvre de la révélation; pour expliquer la symbolique scripturaire, autrement que ceux qui l'avaient reçue de la bouche du Sauveur; pour surprendre dans l'Évangile quelque interprétation qui s'accommodât facilement aux exigences de notre orgueil. Aussi tous ces hommes de folles nouveautés s'appliquent-ils à recomposer à leur manière un nouvel Evangile. Arius se prend au dogme de la Trinité, inconciliable selon lui avec la raison humaine, comme l'a fait de nos jours M. Chenevières de Genève. L'évêque Macedonius de Constantinople attaque la consubstantialité du Verbe, que rejette le docteur Paulus, et avec lui tous les pasteurs de la Silésie. Les Apollinaires nient la nature divine de Jésus, comme Strauss, ce ministre qui n'a vu dans le Christ qu'un phénomène, et dans l'Evangile qu'un assemblage de mythes.

---

1) Thyms historische Entwickelung der Schicksale der christlichen Kirche, p. 64. 1re partie.

Un moine de la Grande-Bretagne, Pélage, soutient que l'homme puise assez de force dans sa nature, toute déchue qu'elle est, pour résister et mériter : erreur que vous retrouverez dans les réformés du XVI[e] siècle. Nestorius, plus hardi, attaque en face le Crucifié, et lui dit ce qu'à Genève on lui dit de nos jours : Tu n'es pas Dieu. Ainsi la raison, se soulevant contre toute lettre mystérieuse des livres saints, allait se heurter tête baissée contre le dogme : trop orgueilleuse pour se laisser guider par la foi, elle abandonnait la chaîne de traditions, qui va se lier à Nazareth pour se dénouer à Josaphat.

Alors se passe un grand spectacle. L'Eglise qui souffre, qui gémit, qui pleure, appelle à son aide tout ce qu'elle a enfanté à la foi ; et à sa voix accourent pour la défendre ses fils zélés. Les uns lui apportent, comme Tertullien, une mâle éloquence ; d'autres, comme Cyprien, une parole exercée et qui a dérobé au cirque des victimes humaines ; d'autres, comme Lactance, une période toute cicéronienne ; d'autres, comme Augustin, un génie âpre, vigoureux, et qui s'est nourri et enflammé aux Ecritures. Ceux qui n'ont pas reçu le don des langues viennent lui offrir leurs membres mutilés, leurs plaies encore ouvertes, le sang qui tache encore leur robe de martyrs. Il vient des évêques qui descendent de Pothin, qui touchait, lui, aux

apôtres, pour témoigner d'une doctrine qui de la bouche du Christ est tombée sur leurs lèvres. On dirait qu'une étoile nouvelle a paru dans l'Orient. A sa lumière accourent des docteurs, des pères, des moines, de simples prêtres, des lévites : tous se pressent autour du nouvel apôtre, du successeur de Pierre, et l'hérésie est foudroyée, la foi sauvée et les grands desseins de la providence accomplis. La raison n'a pu prévaloir.

Elle luttera cependant et recommencera le combat. On n'a point assez remarqué que c'est la foi surtout coulant à pleins bords des lèvres des premiers écrivains du christianisme, qui imprime à leur voix cet ascendant que ne pourrait donner tout l'art mondain. Sans doute il faut s'incliner devant la parole tour à tour éloquente, passionnée, amère, railleuse, grave, sévère, qu'emploient les pères pour défendre l'œuvre de Dieu ; il faut leur rendre grace de cette étude profonde qu'ils ont faite de l'éloquence antique, qui sans eux était perdue peut-être ; de ce culte qu'ils ont voué à la muse qui inspirait Cicéron, quand tout le monde l'abandonnait, et reconnaître qu'ils ont, aux premiers siècles de l'Eglise, travaillé aussi efficacement à l'avancement des lumières, qu'Erasme, Scaliger, Aléander au moyen-âge, à la résurrection de la pensée. Mais gardons-nous de croire que tout l'art mondain eût suffi, sans un souffle

divin, pour sauver les lettres du naufrage, et l'idée chrétienne de l'ignorance, de la méchanceté païenne ou incrédule. C'est la foi qui parlait en eux, plus puissante, plus irrésistible qu'une parole de rhéteur, quand cette parole eût valu celle de Démosthènes lui-même. On voit dans tout ce qu'ils écrivent, soit qu'ils attaquent ou qu'ils se défendent, l'ame ardente que le doute n'a pu assaillir, qui croit sans examen, qui ferme les yeux et l'oreille, sûre du temps qui lui a été prophétisé; prophête elle-même, abritée sous l'aile du Christ, et attendant avec confiance l'avenir; certaine que tout flot de parole humaine viendra se briser, comme le flot de la mer, devant ce roc où Jésus a placé son arche sainte.

Mais la raison, devant ce triomphe du sentiment intérieur, ne restait pas inoccupée. Clouée au doute, sa nature et sa vie, et son châtiment, elle fouillait partout, s'attaquait aux vivants et aux morts, allait jusque dans les cimetières païens pour y remuer la cendre des philosophes de l'antiquité; soufflait sur cet argile et tâchait d'en composer je ne sais quel cadavre philosophique qu'elle opposait au christianisme : comme si Jésus n'eût fait que répéter ce qu'avaient dit autrefois ces cendres éteintes! comme si sa voix n'eût été que l'écho de cette voix qui avait parlé par la bouche des hommes d'Athènes ou de Rome! Vains ef-

forts! Il suffisait d'ouvrir le livre des Evangiles, pour démontrer que la parole qui y était déposée était neuve pour toute oreille de chair ou d'esprit.

Que fait la raison? Comme autrefois le serpent tentateur, elle dit à l'homme: « Tu es Dieu. » Elle ne s'adresse plus aux philosophes, mais aux hommes qui portent couronne.

La papauté s'était, à son institution, trouvée en face du pouvoir qui d'abord avait repoussé la croix, parce qu'il en avait eu peur. Caduc comme ses dieux, il avait vieilli et craquait de toutes parts. Il crut rajeunir dans le sang et essaya du bourreau pour étouffer les premiers germes du christianisme; mais c'était Dieu qui les avait semés. Sa hache fut impuissante: il appela à son aide des rhéteurs, qui lui prêtèrent leurs syllogismes, tout aussi stériles. Les temps étaient marqués; le pouvoir, comme toute chose humaine, devait être purifié et adorer la croix. Il se fit chrétien et reçut le baptême; mais il ne put dépouiller entièrement la loi même du pouvoir: il resta ombrageux et trop plein du souvenir de ses grandeurs d'autrefois: le chrétien avait encore l'orgueil du païen. La papauté lui tournait la tête; aussi le voit-on, l'œil attaché sur cette institution divine, se troubler de son élévation, souffrir de tout ce qui lui arrive de félicités temporelles, lui susciter des obstacles,

cacher dans son palais et honorer les évêques ambitieux qui ont oublié leur foi et renié Jésus. Pour abaisser la papauté, le pouvoir descend à tous les rôles : il se fait magistrat, bourreau, rhéteur, sophiste et théologien même, comme Léon l'Isaurien dans la dispute sur les images.

C'était à l'ouverture du VIII[e] siècle ; la raison, vaincue dans la dispute dogmatique, avait laissé le mystère, et, sous les apparences de foi, venait troubler l'Eglise en attaquant la tradition. Dès les premiers âges de la catholicité, l'image du Christ décore nos temples, c'est le signe qu'en mourant tout chrétien veut qu'on grave sur son tombeau. Une croix, une colombe, l'agneau qui a porté les péchés du monde, l'esprit de Dieu qui est descendu sur les apôtres, voilà les primitifs hiéroglyphes que revêtent aujourd'hui les murs du Vatican ; signes mystérieux à l'œil du païen, mais pour nos frères, emblèmes de la vie éternelle : ainsi dans nos premières églises nous voyons partout l'image symbolique sur la chape du prêtre, ou sur le vase du sacrifice, sculpté de cette vigne mystérieuse dont parle l'apôtre saint Jean 1).

Léon l'Isaurien, fanatique comme le réformé Karlstadt, brisait de sa main, ainsi que l'archidia-

---

1) Voyez le cours d'Archéologie de M. Raoul Rochette : — Erasmi Epist. : in Pseudo Evangelicos, Ep. 17.

cre renégat, les emblèmes pieux offerts au culte des chrétiens, pour raviver leur foi; et les peuples d'Asie répétaient les scènes de vandalisme que nous verrons plus tard se reproduire à Wittenberg.

Alors la raison disait en Asie comme en Saxe: Vous adorez des images, vous êtes des idolâtres: et la foi faisait cette même réponse: Vous mentez; ces images que nous honorons sont vieilles à l'égal de notre culte; elles étaient honorées dans l'ancien tabernacle; ce sont des signes pieux qui nous rappellent notre Dieu, les traits du Sauveur des hommes, de sa mère, de ses disciples, de nos martyrs, de nos docteurs, de nos frères en Jésus-Christ 1).

En Asie, si la raison eût triomphé en trouvant un point d'appui hors de la foi, les statues fussent descendues de leur piédestal, les représentations graphiques des murs de nos temples; nos autels auraient été renversés, l'art anéanti, et le monde retombait dans les ténèbres. Alors le paganisme aurait ressaisi ses dieux, et jeté une seconde fois les chrétiens aux bêtes de ses cirques! Pareil phénomène de barbarie se fût reproduit si l'idée pro-

---

1) Luther a plaidé admirablement la cause des images; et Erasme dans ses épîtres les a vengées en artiste et en chrétien des blasphèmes et des sottises de Karlstadt et de ses disciples. — Voyez: Epist. Erasmi fratribus Germaniæ inferioris.

testante, que le bras de Karlstadt remuait à Wittenberg, eût eu plus d'empire sur l'intelligence; mais ce bras était trop débile: trop de lumière avait lui d'Italie, et s'était reflétée en Allemagne, pour que l'iconoclaste moderne triomphât. Le ridicule était une arme que le catholique du VIIIe siècle n'avait pas trouvée, et qui aurait tué irrémissiblement, manié par Erasme, ces vandales chrétiens. Du haut de son trône tout-puissant, la papauté représentée par Léon X veillait du reste sur ces images matérielles qu'elle rassemblait avec un zèle si poétique dans Rome. Le danger était bien autrement sérieux au temps de Léon l'Isaurien: alors la théocratie était pauvre, abaissée, dépendante. Rome avait dû comprendre qu'appelée à civiliser le monde, elle avait besoin d'être elle-même grande, forte et puissante pour accomplir sa mission.

Etudions cette nécessité de grandeurs humaines pour la papauté.

Dans l'antiquité, le sacerdoce s'était assimilé au pouvoir; l'église, c'était l'état; ses dieux étaient la propriété du citoyen et non de l'humanité. Chaque peuple avait à lui son ciel: un ciel de fantaisie, tout rempli de dieux de toutes formes et de toute nature, trop nombreux pour le temple païen qui ne peut les loger: des dieux qui s'usent et passent comme des vêtements, des dieux authocthones et

étrangers; des dieux qu'on prend à un peuple vaincu, comme on lui prend ses villes ou ses femmes; qu'on adore un moment, et qui passent de mode et tombent bientôt dans l'oubli. Il y a un moment dans l'histoire de Rome, au temps de Caligula, où le scepticisme railleur étouffe de rire à la vue de cette myriade d'immortalités dont le catalogue est impossible à dresser: l'olympe était tombé dans le ridicule. Et quand on pense que la raison livrait alors aux bêtes les chrétiens qui ne voulaient pas adorer ces êtres sortis de cerveaux humains, et que pendant plusieurs siècles le sang coula en l'honneur de quelqu'un de ces dieux immortels qui participent de toutes nos misères, et qu'on ne peut reconnaître qu'à leurs difformités; quelle idée triste on a de cette puissance rationaliste qui se croit si grande et si fière!

Le christianisme vint, qui abolit le panthéisme; alors il n'y eut plus qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême: il ne devait plus y avoir qu'une église et qu'un prêtre: cette église était la communion catholique, et ce prêtre, le pape.

Il fallait conserver l'unité: sans l'unité la foi tombait et le catholicisme s'éteignait; le salut de la foi, c'était la mission et l'œuvre de la papauté, et elle l'accomplit avec intelligence et courage. Il faut bien reconnaître qu'elle n'eut peur ni des sophistes ni des empereurs: sa force venait d'en

haut : Dieu le lui avait dit : l'enfer ne pourra prévaloir.

Alors la forme extérieure devait exercer sa fascination accoutumée sur un peuple en qui vivait le souvenir des merveilles de l'art ; qui de toutes parts était entouré des restes de la grandeur romaine ; qui marchait sur le marbre ; qui voyait sur les épaules de ses maîtres des étoffes où l'or ruisselait ; qui s'inclinait devant la majesté des faisceaux ; qui tremblait à la vue des gardes du souverain. Le pouvoir avait besoin de frapper la vue par l'éclat de ses armes, par ses pierreries, ses vêtements, ses sièges d'or, ses palais de porphyre, pour retenir un reste de respect qu'on était tenté de lui retirer et de reporter tout entier sur le successeur de l'apôtre, cette grande image de l'époque. La papauté n'était plus à ce temps merveilleux où la foi suffisait pour subjuguer l'imagination. Le doute était venu, il avait tenté l'homme qui était tombé. Des empereurs apostats, pour grandir l'hérétique aux yeux des peuples, avaient versé sur son front quelques rayons de leur couronne.

La papauté, qui ne voulait pas laisser périr l'œuvre de Dieu, chercha hors d'elle, dans le rang suprême, des auxiliaires. Si l'empire d'Orient lui manquait, elle s'alliait au chef d'une nouvelle dynastie, à Pépin, à Charlemagne, aux empereurs d'Allemagne, qui lui prêtaient des trésors, des soldats ou des

armes; ainsi s'établissait l'empire temporel de la papauté. Elle posséda, elle fut reine, elle eut une couronne d'or, des palais, des ambassadeurs: il fallait que son règne fût de ce monde, car dépouillée des attributs de la royauté humaine, que deviennent la société, le monde moral, le christianisme? Sans remonter si loin, sait-on quel eût été le sort de l'intelligence, si, au temps de Luther, Léon X n'eût eu pour la protéger que le vêtement de bure de l'apôtre? Et croyez-vous qu'à la naissance de la réforme, quand Luther criait aux peuples qu'il fallait laisser passer les Turcs qui menaçaient l'Allemagne, sous peine de dam éternel; croyez-vous que si la thiare n'eût valu une couronne d'empereur, l'islamisme n'aurait pas planté sur les murs de Vienne l'étendard du prophète?

Mais l'empire ne tarda pas à s'inquiéter des splendeurs de la papauté, il se crut menacé: il ne vit pas que Rome n'aspirait à la puissance temporelle que pour s'attacher l'esprit inconstant des peuples, que pour assurer le dogme catholique, que pour répandre et propager les lumières évangéliques, que pour civiliser les nations, et sauver l'humanité de l'asservissement où l'eût jeté tôt ou tard un empereur ambitieux. Car ôtez la foi à Charlemagne, la peur d'un juge tout puissant à Frédéric II, et qui vous dit que le monde chrétien ne fût pas retombé dans le paganisme et l'esclavage? Voulez-vous juger

l'esprit de la papauté? A Lyon, Innocent IV, qui est venu pour terminer les différends de l'empire et du sacerdoce, songe à unir les deux rives de la cité; et il pose sur le Rhône la première pierre d'un pont qui existe encore: beau témoignage de la sollicitude papale pour les besoins matériels de la société. Lyon a perdu la mémoire du cœur. Une pierre avait été chargée de porter aux siècles à venir le souvenir reconnaissant de ses habitants; elle a été renversée, et avec elle cette inscription, naïve relique qu'il fallait conserver par amour du vieil idiome (1).

Il y a dans l'histoire de ce pape une grande scène: c'est au concile de Lyon quand il lève sa main pour maudire Frédéric II, et que d'une voix éteinte par l'âge il dit anathème sur la tête du prince, au milieu des pâles reflets de lumière qu'un cardinal éteint à mesure que les paroles de sainte colère

---

(1) Virtutum papa, virtutum framea papa,
Progenie magnus, ferus ut leo, mitis ut agnus;
Innocuus vere dictus, de nolle nocere.
Posset ut hic fieri pons, sumptus fecit haberi.
Pontem petrarum construxit pons animarum.
Tanto pontifici quisquis benedixerit isti
. . . .
Integer annus ei, quadragenaque fit jubilei.
Summi pontificis opus est pons nobilis iste;
Istius artificis tibi grata sit actio, Christe.
Papirius Masso: Description des Fleuves de France.

sortent de la bouche du pontife 1). L'envoyé de l'empereur était là se couvrant la figure de ses deux mains, tant cette parole avait de puissance 2).

Les papes élevaient, comme vous l'avez vu, des monuments que le temps n'a pu renverser; suivez au moyen-âge les pas de ces augustes pèlerins, et partout où ils se poseront, soyez sûr que vous verrez surgir un bel édifice, naître une grande institution, germer quelque idée civilisatrice. Qui ne connaît la ligue lombarde organisée sous les auspices d'un autre pape, Alexandre III, le restaurateur des libertés italiennes? Cette union politique de tous les états transalpins arracha l'Italie au joug des empereurs d'Allemagne. Innocent IV en jeta la première idée parmi les Lyonnais : bourgeois et artisans s'allièrent sous son patronage pour résister à la puissante maison d'Autriche. Sans ce pape, c'en était fait des privilèges du Lyonnais et de ses vieilles franchises; il allait être envahi, subjugué peut-être, et c'eût été un joyau de plus que les successeurs de Barberousse auraient attaché à leur couronne 3).

---

1) Sententiam excommunicationis, non sine omnium audientium et circumstantium stupore et horrore terribili fulguravit. Math. Paris, Hist. Angl.

2) Dies iste, dies iræ, calamitatis et miseriæ. Id.

3) Revue Lyonnaise, 56 livr., décembre 1837.

Et cependant la papauté était assaillie de tous côtés; l'empire et l'hérésie lui avaient déclaré la guerre. Elle faisait front à ses ennemis. Dieu était avec elle, car s'il lui eût fait faute d'un instant, elle eût succombé: mais le monde ne devait pas retourner à ses anciennes erreurs. Les empereurs s'étaient faits sophistes, ils faisaient du dogme, voulaient régir l'église, et le culte, et la discipline catholique. Ainsi, lors de la grande querelle entre Innocent IV et Frédéric II, l'empereur, qui avait rêvé la conquête de l'Orient et de l'Occident, veut que le prêtre de Rome boive dans des calices de plomb; qu'il n'ait ni suite ni garde; qu'une catacombe lui serve d'asile, ainsi qu'autrefois à l'apôtre saint Pierre. Il n'a pas assez de son épée, il prend la lyre pour combattre son rival et prophétise la chute imminente du siège apostolique, et la ruine de cette Rome qui chancelle et qui s'écroulera bientôt sous le poids de ses iniquités 1) : changez

1) Fata notant stellæque vocant aviumque volatus,
Totius et subito malleus orbis ero :
Roma diu titubans longis erroribus acta
Decidet, et mundi desinet esse caput.

Historia abbat. Senonensis: Spicilegium d'Achery, T. III, p. 366.

Le moine Richer, dans son histoire du monastère de Sens, dit que le pontife répondit:

«Rome, dont tu prédis la chute, ne périra pas: j'ai pris le gouvernail de la barque de St-Pierre, pour la diriger au milieu des flots agités d'une mer orageuse, et je la préserverai du naufrage.»

les termes et faites-les un peu plus violents, et vous aurez la vaticination de Luther. Ce prince, qui se lamentait sur les désordres de la cité catholique, avait un sérail de concubines qu'il traînait avec lui; il fut excommunié, et tout ce qu'il y eut d'ames sceptiques chanta son courage. L'idée protestante ne mourait pas : tout prince hostile à la cour de Rome était sûr d'une apothéose. Ainsi plus tard Luther exalta la mort de Jean Hus, et le plaça dans la gloire de Dieu.

Il y a, dans la vie pontificale des huit premiers siècles de notre Eglise, tant de grandeur, d'héroïsme chrétien, de vertus et de moralité, que le protestantisme lui-même, ne pouvant trouver une tache sur la robe du successeur de saint Pierre 1), fut obligé de se taire. Cependant ce n'était pas sa faute : il allait partout interrogeant les cendres des morts, demandant à la tombe tous ses secrets, fouillant dans la vie privée et dans la vie publique, évoquant tous les souvenirs. Mais en 752, un misérable historien de l'église de Ravenne, un écrivain sans foi, un chroniqueur qui vivait de scandale, et dont la parole mesquine et basse est invoquée comme celle d'un honnête homme par M. Sis-

1) Histoire du pape Grégoire VII et de son siècle, par Voigt, traduite par l'abbé Jager, 2 vol. in-8°, introduction.

mondi 1), vient accuser de despotisme et d'orgueil Etienne II, qui eut la gloire de délivrer l'Italie du joug lombard, et de fonder l'indépendance temporelle du saint-siége; double crime que le protestantisme ne peut pardonner à la papauté: du reste il est forcé d'admirer avec nous l'éclat de lumières et de vertus qu'a répandu jusque alors la chaire romaine.

Les pieuses libéralités de Charlemagne et de ses successeurs surtout avaient accru, en Italie, les richesses et l'influence du sacerdoce; c'était moins des dons que des sacrifices expiatoires qui devaient payer aux yeux du monde leurs désordres et leurs iniquités. Il eût été difficile de les reprendre; à défaut de violence on employa la ruse.

Triste spectacle alors que l'invasion des puînés des princes séculiers dans les dignités ecclésiastiques! une des plaies les plus honteuses de l'époque! Gorgés d'or, ils se mirent à mettre aux enchères les choses saintes: il y avait un tarif qui accordait au plus offrant les dignités du sacerdoce; et comme elles donnaient du relief, de l'éclat, de la grandeur, les acheteurs pullulaient; simonie infâme dont l'Eglise souffrait. Quel remède à ce trafic? On dit que les papes auraient dû s'armer du fouet de Jésus, et chasser du temple tous ces vendeurs

---

1) Histoire des Républiques italiennes, par Sismondi, t. I, p. 136.

sacrilèges; c'est qu'on se fait une idée fausse de la puissance pontificale à cette époque. L'oligarchie nobiliaire étendait son influence sur une grande partie de l'Italie; les nobles possédaient d'immenses revenus, des châteaux-forts nombreux, des soldats soumis, et des courtisanes qui faisaient servir leur beauté à corrompre les ames; la papauté elle-même fut avilie et tomba dans les mains de filles de joie.

Ces scandales, dit l'abbé Jager, ne sont pas l'ouvrage de l'Eglise; elle en gémissait et elle les pleurait chaque fois qu'elle était libre. Elle se trompait rarement sur le choix de ses pontifes; mais quand elle était asservie, et que les élections étaient entre les mains du souverain, les dignités ecclésiastiques étaient données sans discernement; la papauté mise à l'enchère: des sujets indignes occupèrent le siège de saint Pierre. C'est donc à la puissance séculière, et non à l'Eglise, qu'il faut attribuer les scandales de Rome; et nous pouvons dire hardiment au monde, en nous servant de l'expression d'un célèbre écrivain: Il y a eu de mauvais papes, mais c'est vous qui les avez faits.

Ce fut une idée toute pleine de germes de civilisation, que le rêve par la papauté de la conquête de Jérusalem, qui a valu du reste au monde la plus belle épopée des temps modernes. C'est du cerveau d'un prêtre catholique qu'elle sortit toute brû-

lante, entraînant sur ses ailes de fer les empires. Les papes avaient bien pressenti tout ce que cette délivrance du tombeau de Jésus devait donner au monde chrétien d'art, de poésie, de trésors de pensée et de réalités positives ! Heeren, qui a rendu hommage à cette grande idée, estime pourtant que les croisades durent ôter à la foi son prestige le plus décevant, le merveilleux du lointain ; donner le branle à la raison, et la réveiller de ce demi-sommeil où elle se reposait, tandis que l'empire travaillait pour elle dans sa lutte avec le sacerdoce. En effet, pendant que les croisés allaient baiser le sépulcre qui avait recouvert le corps du Sauveur, vous voyez la raison nier quelques uns des mystères qu'il avait laissés en quittant le monde, pour être une pierre d'achoppement aux esprits orgueilleux, et attaquer jusqu'à la divinité de Jésus : en sorte que tous ces flots de peuples poussés des quatre vents, et rassemblés sous l'étendard de la croix, ne se seraient précipités sur l'Orient que pour sauver le tombeau d'un imposteur ! Il est certain que le sentiment religieux de tous ces pèlerins se refroidit devant les réalités de la terre sainte 1) ; que ces grandes reliques de Jérusalem faisaient de loin une impression qui s'amoindrissait en face ; que le merveilleux inconnu excitait avec plus de

---

1) Heeren: Versuch einer Entwickelung der Folgen der Kreuzzüge.

puissance l'imagination chrétienne que leur apparition aux regards; que la foi vit surtout de poésie, et que cette poésie était autrement brillante, féconde, enivrante, quand l'ame s'en nourrissait dans le vague de l'espace. Après s'être rassasiée par une contemplation sans obstacle de tout le parfum des lieux saints, l'ame n'eut plus ni rêve, ni désir à former, ni soupirs à adresser au ciel pour la délivrance du tombeau miraculeux; elle dut perdre nécessairement le goût du pèlerinage, pieuse nourriture des temps du moyen-âge. Il était impossible que des goûts terrestres ne vinssent pas se mêler aux idées religieuses de quelques croisés; les Italiens surtout visitaient l'Orient avec l'envie d'accroître leurs relations commerciales; d'autres rêvaient pour l'avenir des trésors, des richesses, un bien matériel que cette terre allait mettre à leur disposition : c'était pour eux le jardin des Hespérides; ils avaient trouvé la pomme d'or. Des ames poétiques y cherchaient matière à leurs méditations sur la transformation de l'architecture, de la sculpture, et sur des modes architectoniques, que la Grèce n'avait pas devinés; brillants caprices du génie oriental, dont on pouvait essayer l'introduction en Europe. Gênes, avec ses vaisseaux, voyait les mers s'ouvrir et l'Orient lui donner ses tissus, ses cotons, ses laines précieuses en échange d'autres produits. Des empereurs. trai-

naient avec eux en captifs leurs grands vassaux dont ils cessaient un moment de redouter la puissance. L'Allemagne et ses monarques rayonnaient de joie dans l'espoir que, pendant la guerre contre les Infidèles, ils pourraient reprendre cette Rome que Louis-le-Débonnaire n'avait donnée au pape qu'à titre de fief 1).

Ce mouvement spéculatif des esprits éveilla une inquiète curiosité de sciences et de savoir, de théologie et de dogmatisme, dont le protestantisme sut habilement se servir contre l'Eglise romaine. Cette fois il ne parle plus par la bouche des sophistes, des rhéteurs, des beaux diseurs; il choisit pour apôtres des hommes vulgaires, sans lumières, sans science, tels que le Christ les avait appelés autrefois pour convertir le monde; seulement il ne leur donne pas, comme avait fait Jésus, le don des langues et des miracles.

Les Vaudois tiraient leur origine d'un marchand de Lyon; c'étaient de pauvres ames sans aucune espèce d'étude, qui s'étaient mises à lire la Bible dans une traduction fautive, et qui, dans leur piétisme naïf, se croyaient une intelligence du Verbe divin plus grande que celle que Dieu avait départie aux docteurs de l'Eglise. Elles faisaient même parade de leur ignorance, prétendant que

---

1) Revue du Lyonnais, 1837.

Dieu se révèle aux simples et dédaigne les vases d'or. A entendre leurs prédicateurs, qui laissaient croître leur barbe à l'instar d'Aaron, et portaient de grandes robes à queue, tout ce qui avait vécu avant elles avait été frappé de cécité, et marché dans les ténèbres. Elles étaient la lumière qui avait lui d'Orient, l'étoile qui avait paru sur la crèche, le phare du salut et la pierre angulaire de la nouvelle Jérusalem. Toute la doctrine que promulgua depuis Luther est enfermée dans l'enseignement oral de ces nouveaux prophètes ; en sorte qu'on peut leur appliquer ce que de son temps on disait faussement d'Erasme, qu'il avait pondu l'œuf de la réforme, et que le moine l'avait fait éclore. Si vous étudiez le dogmatisme nouveau qui vient se dresser contre la vieille parole catholique, vous restez confondu de sa ressemblance avec le dogmatisme que Luther introduisit dans le monde, et émerveillé de voir dans quel cercle uniforme de mensonge l'hérésie est condamnée de Dieu à tournoyer. Qu'elle s'ingénie, qu'elle se tourmente, qu'elle s'agite à son aise pour faire mentir le Verbe : elle est stérile, impuissante ; elle a beau se dire enceinte de la vérité, elle n'accouche que de l'erreur; être informe, rabougri, marqué au front d'un sceau à le faire reconnaître au premier coup d'œil, et qu'on a déjà vu de par le monde, y passer faisant un peu de bruit, puis retomber dans le néant d'où la voix de

Dieu le laissera sortir néanmoins, car il l'a dit: il faut qu'il y ait des hérésies, comme il faut au monde physique des tempêtes et des ouragans. Ainsi, que celui qui se proclamera bientôt l'Ecclésiaste de Wittenberg, se vante, dans les ténèbres de son orgueil, d'avoir trouvé le critérium de la vérité; on lui répondra qu'il n'avait pas besoin de venir, que les Vaudois disaient tout comme lui: que l'Ecriture est seule juge en matière de foi 1). Qu'il ne crie pas anathème aux catholiques qui croient à la tradition, qui la respectent et l'honorent; car les Vaudois ont enseigné que la tradition est une parole humaine sujette à faillir, et qu'il n'y a que la lettre de feu de l'Ecriture qui brille à l'égal du soleil et ne puisse tromper. Que Luther ne se glorifie pas d'avoir annoncé au monde que le pape n'est que l'Ante-Christ; ce n'était pas une révélation, les Vaudois avaient dit aussi au successeur de saint Pierre: Fils d'enfer et Satan tombé de l'abîme! Qu'a-t-il donc trouvé de nouveau? que la messe est un acte idolâtrique? Voyez les Vaudois: ils n'ont pas eu besoin d'un songe avec Satan; ils ont renoncé dès le premier jour au culte extérieur. — Que la foi seule suffit pour obtenir le royaume des cieux? les Vaudois ont dit de même. —

1) Die erste und einzige Norm ihrer Lehre war, wie bei Luthern, die heilige Schrift. Johannes Voigt.

Que la chaire de Rome tomberait un jour? les Vaudois l'assignaient ce jour du Seigneur comme ils l'appelaient 1), où la Babylone moderne s'écroulerait aux cris de joie des nations. Enfin veut-il se vanter de cette constance dont le Seigneur l'avait armé pour défendre sa vérité? les Vaudois, ces cœurs de roc et de fer, marchaient au supplice en chantant, pour le triomphe de la parole de Dieu 1). Singulière destinée de cette parole mystérieuse, dont tant d'intelligences ont prétendu seules avoir le secret. Si on les avait écoutées, si leur sens eût été pris pour guide, que serait le christianisme à l'heure où nous parlons, au XII[e] siècle? Le Fils de Dieu ne serait plus venu pour racheter le pécheur, Arius avait proclamé son humanité; l'homme n'eût plus été qu'une machine, Manès avait trouvé qu'il marche en aveugle et sans liberté; nos temples seraient tombés ou dépouillés d'images, car Léon l'Isaurien et les iconoclastes avaient lu qu'il ne faut pas se faire des dieux d'argile. Pélage aurait marqué du sceau de la réprobation le front du nouveau né, prédestiné, selon ce qu'il lisait dans la Bible, à la mort éternelle. Voici un hérésiarque qui repousse le mystère de la sainte Trinité; un

---

1) Sie bewiesen eine so felsenfeste Standhaftigkeit, einen solchen eisernen Muth, daß Luther sie darin kaum übertreffen konnte. Johannes Voigts universalhistorische Ideen über die Nothwendigkeit der Reformation.

autre, les peines éternelles ; un autre l'immatérialité de la pensée. Le beau triomphe du protestantisme, si l'oreille de l'homme se fût laissé prendre à ses tromperies ! Plus de révélation, un imposteur au lieu du Fils de Dieu ; plus de liberté, l'homme courbé sous la verge du fatalisme ; plus de morale, plus de bien ni plus de mal, un Dieu cruel assis aux cieux ; plus de christianisme ni plus de livre inspiré. Quelle parole que celle de l'Evangile, si l'idée protestante peut dominer la société ; voyez-la donc se ployer à tous les caprices des exégèses les plus disparates ; se dévoiler à toutes les folles imaginations qui veulent connaître la pensée intime du Christ, pour se cacher à l'intelligence des pères, des docteurs, des martyrs de notre foi catholique ! Illuminer Arius, et laisser Anastase dans les ténèbres ; se cacher à saint Augustin, pour descendre en langue de feu sur Pélage ! Quoi ! cette parole qui s'échappe incertaine, vacillante, du cerveau de Cerdon, de Cérinthe, et qui, répandue sur le papier, prêchée à la multitude ou annoncée en chaire, ne s'accorde pas avec elle-même, se heurte et se contredit ; cette parole, qui, revêtant dans sa langue native les mêmes signes, reçoit tant de diverses acceptions, éclairerait chacun de ses interprètes qui auraient trouvé la vérité ! Et il faudrait se laisser aller à tous les flots de ces interprétations au lieu de suivre la tradition ! Mais

Nestorius, Béranger, Pierre de Vaud et Luther, de qui ont-ils donc reçu cette parole de vie et de salut? des hommes sans doute. Qui leur en a attesté l'authenticité? des hommes encore! Ainsi vous rejetez la tradition pour expliquer les Ecritures, et vous vous en servez pour prouver leur légitimité! Quelle contradiction!

Avant la dispersion des Vaudois, le protestantisme religieux eut un beau triomphe: il sépara l'Eglise grecque de l'Eglise romaine, en rompant le chaînon d'unité qui les liait l'une à l'autre, sans que toutefois il se vante d'avoir brisé ou altéré la foi des Grecs. Il n'était question que de suprématie spirituelle : l'orgueil fut plus fort chez Photius que l'obéissance. Malheureuse scission qui livra bientôt aux Turcs Constantinople et ses vieux temples catholiques, remplaça la croix par le croissant, et jeta sur les rives du Bosphore une nation qui pendant plusieurs siècles menaça la chrétienté! Longtemps après cette séparation, un moine, un prêtre disait aux peuples : « Laissez passer le Turc, le vengeur de la Divinité; qui s'oppose à sa marche, contrevient à la volonté du ciel, car le Turc est envoyé pour nous châtier: d'ailleurs mieux vaut le Turc que le pape.» C'était Luther qui parlait ainsi, au moment où une armée nombreuse de Musulmans désolait l'Allemagne et menaçait Vienne. C'était une voix protestante qui donnait aux chré-

tiens ses frères ces abominables conseils! Il fut trop heureux de ne pas trouver des cœurs pour l'écouter 1)!

Vers ce temps, les esprits se prirent d'un vif amour pour la philosophie grecque 2), qu'on avait, long-temps auparavant, essayé de réveiller dans la dispute des gnostiques. L'Orient avait versé sur les intelligences comme un nuage de poésie, l'époque elle-même était poétique. Les fréquentes communications de l'Italie avec la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne; de l'Orient et de l'Occident, avaient donné à l'ame, comme au langage, des inspirations neuves, hardies et colorées. Platon parlait aux sens; on l'étudia avec ferveur. La foi aimait les vagues rêveries, les songes dorés de ce philosophe : elle n'avait, pour satisfaire la raison, trouvé qu'en lui l'explication du Logos ou Verbe divin, résidant en Dieu de toute éternité. Les papes aidèrent d'abord ce mouvement spiritualiste; mais on ne tarda pas à abandonner cette philosophie sans terminologie, trop vague, trop mystique pour ne pas exalter l'esprit et effrayer le dogmatisme catholique. Mais le mouvement était imprimé : le flot porta les in-

---

1) Dans sa correspondance : dans l'ouvrage De Captivitate Babylonica et dans ses Tisch-Reden.

2) Johannes Voigt.

telligences vers une autre école dont les formes se prêtaient mieux à l'examen des matières théologiques, ce grand aliment des esprits au moyen-âge. Alors naquit la scolastique, qui devait régner plus de trois siècles, jusqu'à ce que la parole mordante de Reuchlin vînt la frapper au cœur. Luther la trouva encore dans sa gloire quand il entra au couvent. Il lui voua dès sa jeunesse une de ces haines vivaces que la mort seule pouvait arracher de sa poitrine. Pourtant la scolastique était nécessaire à ses desseins et aux voies de Dieu sur le monde. Car c'est à l'école d'Aristote que Luther apprit à raisonner, à travailler l'argument, à le retourner de tous côtés, à le varier sous mille formes, à le faire scintiller comme un diamant. C'est dans les livres de ce grand maître du syllogisme qu'il avait étudié cette ratiocination, qu'il rendit depuis si pressante, si colorée; c'est de son école qu'il s'élança armé de pied en cap comme un chevalier de la Souabe, pour déclarer la guerre aux moines qui avaient fait leur idole d'Aristote, et aux papes qui l'avaient glorifié. Aristote lui avait préparé le terrain; quiconque s'inspirait de sa logique était disputeur; et c'était ce qu'il fallait au réformateur, qui laissait ses ennemis se débattre dans ce dédale de subtilités où ils s'étaient jetés et d'où ils ne pouvaient sortir.

Suivons le protestantisme : c'est un véritable

protée qui revêt toutes les formes pour séduire; déiste, briseur d'images, fataliste, millénaire, athée au besoin, et qui, dans son éternel travail de transformation, n'a qu'un but, celui d'éteindre jusqu'au dernier rayon de la foi catholique! Il était platonicien il n'y a qu'un moment, et à l'aide d'images poétiques, de songes enchantés, de rêves d'or, il voulait tourmenter et gâter l'œuvre de la rédemption. Les esprits s'amusaient assez de ses fictions psychologiques empruntées au monde de Platon, et la vérité commençait à souffrir; heureusement Dieu veillait d'en haut sur son église, et les temps n'étaient pas encore venus où il devait permettre que l'erreur prévalût. Les peuples continuaient de marcher dans la voie de l'unité. Le protestantisme se transfigure de nouveau; il étudie Aristote, il dispute, il argumente sur les bancs de l'école, et déchaîne par tout l'esprit de révolte contre les vieilles traditions de la catholicité. Il n'est pas heureux, et Dieu en soit loué; car s'il eût vaincu, l'unité se dénouait, et le troupeau du Christ eût eu autant de pasteurs qu'il y avait alors de cerveaux où germait un désir de nouveauté.

Philippoponus aurait régi un monde d'intelligences chrétiennes, sans verbe divin; Bérenger aurait offert aux fidèles les symboles de la chair et du sang de Jésus; Abeilard aurait poussé devant lui des esprits obéissant à une divinité aussi aveugle

que la nécessité des anciens ; son disciple, Arnold de Brescia, aurait composé une communion catholique, sans cérémonies et sans hiérarchie, et Anselme de Cantorbéry érigé un culte d'où la raison aurait chassé la foi. Et le monde, que serait-il devenu ?.... S'il y a une vérité, elle doit être une; où était-elle donc dans ce grand choc de doctrines ? Placez-la où bon vous semble : que son astre reluise sur le front d'un de ces novateurs, nous sommes prêts à le saluer : voici l'ange de lumière. Mais les autres, que sont-ils ? des hommes de ténèbres, car ils n'adorent pas ce que l'ange adore, ils n'enseignent pas ce qu'il enseigne, leur parole n'est pas la même. Mais avant l'avènement de cet esprit céleste, sa doctrine était inconnue ou répudiée; avant que sa voix parlât, son enseignement eût été regardé comme un blasphème : où était donc alors la vérité ? Etait-elle remontée aux cieux, ou n'en était-elle jamais descendue ? Qu'on choisisse. Il y aurait donc eu un instant où le monde errait en aveugle, abandonné de Dieu ; où l'homme cherchait sans espoir les eaux du salut ; où l'Evangile était un livre sorti de la main d'un imposteur qui avait osé dire : « Et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » ; un moment dans la vie où tout n'était qu'erreur et folie ?...

L'empire, au spectacle de toutes ces hérésies qui l'une après l'autre venaient s'essayer contre l'Eglise

du Christ, s'était enhardi. Il ne s'opposait plus seulement aux empiètements de la papauté, il lui disputait le don même qu'il disait lui avoir fait dans un moment de culte trop fervent. Il voulait que le pape ne fût plus qu'un évêque, sans possession terrestre; qu'il relevât en vassal du pouvoir civil, et qu'il fût soumis à la déchéance. Le pape eût été obligé d'obéir à l'empereur, de s'incliner à son approche, de s'effrayer de ses colères, de descendre dans les catacombes, sa demeure des temps anciens, si le prince avait fait de trop joyeuses libations, ou se fût endormi dans les bras de courtisanes; ce qui lui arrivait assez souvent. Alors l'empereur, maître des intelligences, eût été ce que Henri VIII fut depuis en Angleterre, chef de l'Eglise et des consciences.

Le langage des monarques était plein d'emportement et d'insultes. Quand Frédéric II apprit qu'il était excommunié, il porta la main à son épée et s'écria : « Je lui ai obéi jusqu'à ce jour, je l'honorais; dès ce moment plus de soumission, plus de respect, plus de paix avec cet orgueilleux 1). » Le protestantisme était dans l'ivresse, il croyait que le pape succomberait. On le voit attiser les haines, les préjugés, les colères des souverains con-

1) Johannes Voigt.

tre la tiare; profiter habilement des fautes de quelques pontifes que nous ne voulons point excuser, et prendre avec une pitié hypocrite la cause des rois contre les papes, ainsi qu'il avait pris celle des novateurs contre l'Eglise catholique. Lors de la grande querelle des Guelfes et des Gibelins, il se hâte de se prononcer; il enhardit les Guelfes, leur souffle des idées de révolte, inspire les poètes qui célèbrent leurs succès à venir, et prend la lyre à la vue de l'incendie qui menace d'embraser l'Italie. Dante, aigri par la douleur, jette-t-il contre le pape un vers où se peint l'ame du poète plutôt que la pensée du chrétien; il répand dans l'Europe cet hémistiche, et dit au peuple que toute ame chrétienne doit haïr Rome. Lors des démêlés de Boniface VIII avec le roi de France, le protestantisme accourt et il tente de soulever dans le cœur du monarque des pensées de schisme; puis il traverse les mers, s'abat en Angleterre qu'il voudrait détacher de l'unité, sous prétexte d'exactions de la cour romaine. Vous le croyez occupé à cette œuvre de désorganisation, qu'il est déjà en Allemagne, à la diète de Nuremberg, au moment de cette lutte si vive entre le sacerdoce et l'empire. Il est le conseiller et l'orateur de Louis IV dont il irrite l'esprit, dont il envenime les griefs, dont il exalte l'orgueil, et qu'il voudrait bien pousser dans des voies de rébellion ouverte: un moment le monde crut à une scission

de l'Allemagne avec Rome ; le protestantisme gonflé de joie disait déjà son triomphe et la gloire du prince dans les siècles à venir.

Car il avait toujours des couronnes tressées pour le prince qui rêvait l'indépendance, l'immortalité pour toute intelligence qui voulait se mettre en guerre ouverte avec la foi de nos ancêtres, des hymnes pour les novateurs, des larmes pour les peuples qui vieillissaient et mouraient dans l'hérésie. Voyez tout ce qu'il a fait pour Arius, Bérenger, Nestorius, Photius, pour les deux Frédéric d'Allemagne, pour les Guelfes et les Vaudois ! Il attend au passage les générations pour jeter à celle qui se soulèvera contre Rome, des louanges et des fleurs à pleines mains ! Et avouez que c'était une tentation bien séduisante pour une ame avide de renommée, que cette lutte contre Rome autrefois la maîtresse du monde, aujourd'hui la souveraine des intelligences ! Qui entrait en lice avec elle était sûr d'occuper l'attention, de faire du bruit dans cette vie et dans la vie à venir, de remuer les populations, de soulever des haines, d'assister à de grands désordres, et, vainqueur ou opprimé, d'occuper le monde. Que d'exemples le protestantisme pouvait citer pour exalter la vanité ! C'était ce Dante Alighieri, dont les vers hardis qui enchaînent deux papes en enfer, Boniface VIII et Nicolas III, étaient répétés par des esprits insensibles d'ailleurs à toute beauté poéti-

que 1). C'était Occam qui osait dire à un autre pontife : « Tu es un hérétique 2) », et dont la sentence était regardée par les princes temporels comme un jugement de Dieu. C'était Marsilius de Padoue, dont le livre insultant pour les droits du saint-siège était vanté tout à la fois comme un livre merveilleux, et un défi porté aux papistes. Combien de nobles esprits qui se repentirent, mais trop tard, de s'être laissé entraîner aux séductions du protestantisme ! Si vous lisez les œuvres de quelques-uns des écrivains néologues, c'est le nom que l'Allemagne donne aux novateurs, vous êtes émerveillés d'y retrouver en germe toute la doctrine que Luther plus tard professa sur le pouvoir spirituel, à Leipzig, dans sa dispute avec Eck ; par exemple, que la primauté de saint Pierre est une chimère. « Car ou est-il dit en l'Ecriture que Pierre est le prince des apôtres ? C'est à l'empereur qu'est dévolu le droit d'élection papale : dans les premiers siècles de l'Eglise, les chrétiens le reconnaissaient, après le Christ, comme leur maître souverain. C'est l'épée de César qui a protégé le berceau du christianisme ; c'est cette épée toute puissante qui a fait le pape ce qu'il est ; la hiérarchie spirituelle

---

1) Bowers Geschichte der römischen Päbste, p. 99.
2) Manners Geschichte Kaiser Ludwigs IV, Landshut, 1812, p. 231.

fondée depuis n'est que l'œuvre de sa grace : qu'est-ce donc que le pape? un sujet de l'empereur 1). » N'est-ce pas là que Luther est venu puiser toute son argumentation contre le théologien d'Ingolstadt ? Il n'a rien inventé, comme vous voyez : Marsilius de Padoue et son livre, Defensor pacis, qu'on lui aura prêté au couvent, l'ont inspiré, et lui ont prêté ses théories sur le pouvoir spirituel, nées avant lui, et qui, deux siècles auparavant, murmuraient, comme de son temps, si doucement à l'oreille des princes. Pour Louis IV, comme pour Maximilien de Saxe, c'était un langage bien décevant, que celui que ces deux hommes leur parlaient ! Louis se laissa prendre au piège ; Maximilien ferma les yeux, mais prêta l'oreille.

Les universités, ces filles brillantes de la papauté, qui se répandirent après l'avènement d'Aristote dans une grande partie de l'Europe, favorisèrent le mouvement protestant. Ecloses à peine, elles s'inquiètent des libertés qu'on leur a faites, veulent seules aider à répandre la lumière, régler seules les moyens les plus propices de diffusion, juger en maîtresses des questions religieuses qui continuent d'occuper le monde moral ; et toutes remplies des subtilités de la philosophie nouvelle, venue d'Orient, elles se jettent au milieu des disputes, où

1) Der Pabst ist ein Unterthan des Kaisers.

elles apportent, malheureusement pour les éterniser, un arsenal de sophismes. Dans la querelle de l'empire avec le sacerdoce, elles apparaissent comme des anges de paix, pour juger et apaiser les partis, mais presque toujours elles sont du côté du pouvoir temporel, qui a pour les récompenser des dons autrement séducteurs que ceux de la papauté: des faveurs, de l'or et des dignités: Elles succombèrent souvent à ces dangereux appâts, mais souvent aussi, on leur doit cette justice, elles comprirent le rôle que Dieu leur avait départi, et représentèrent la justice et l'intelligence. Le protestantisme applaudissait à leurs travaux, et surtout à leur antagonisme contre Rome. Ainsi, quand l'université de Paris condamna Nicolas V comme hérétique, ce fut pour le protestantisme une joie qu'il ne sut pas dissimuler! Il battit des mains, chanta en vers et en prose les pères de ce concile, et fut tout prêt à leur accorder l'infaillibilité en matière de foi! 1). Laissez s'écouler quelques siècles, et vous verrez comme son langage va changer! C'est quand l'apôtre de la réforme en appelle au jugement de l'université de Paris pour décider si sa doctrine est hérétique: l'université la flétrit, et le protestantisme retire sa parole, et se met à bafouer le tribunal! Ses dieux d'autrefois ne sont plus que de vaines

---

1) Johannes Voigts universalhistorische ꝛc.

idoles, affublées du capuchon, et que le premier passant a droit de conspuer. Vous retrouvez ici le rationalisme flottant à tous les vents, se laissant emporter à toutes les imaginations écloses d'un cerveau d'homme, sain ou malade, soutenant à la face du soleil que chacune de ces folies est une inspiration du ciel, qu'on doit révérer; une illumination qu'on doit prendre pour guide; poussant le chrétien à se faire martyr pour l'honneur de mythes mobiles comme la pensée, ou de symboles qui changent à chaque phase sociale. Que si vous suivez attentivement dans l'histoire de l'Eglise la procession du protestantisme, vous ne le verrez formuler aucune doctrine que la conscience humaine puisse embrasser définitivement. Il a une charte qui change à la venue de chaque sectaire où il s'incarne; en sorte que vous ne savez plus comment il faut le combattre, car il porte le poids de toutes les erreurs, et il n'y en a aucune qu'il enseigne constamment. Il a été manichéen, arien, nestorien, pélagien, tout en annonçant qu'il procède de Jésus.

Ainsi se transforme et se métamorphose incessamment l'idée protestante; incompréhensible de sa nature, revêtant toutes les formes religieuses, sans en adopter aucune, et accomplissant dans son mouvement palingène, cet arrêt divin qui a voulu que le monde fût travaillé par l'hérésie jusqu'à la consommation des siècles.... D'autres temps

sont venus. Un douloureux spectacle nous était réservé: l'Eglise est déchirée par des divisions intestines. Ce n'est pas que la papauté abandonne un instant la voie de la vérité; le dogme ne souffre pas, mais le prêtre qui porte la tiare est homme et condamné à toutes les infirmités humaines; il est faible, orgueilleux, disputeur, intempérant; et toutes ces mauvaises passions, qu'il ne peut réprimer et qu'il étale trop souvent, affaiblissent chez les peuples les liens d'amour et de respect qui les attachaient à la chaire de saint Pierre: l'opposition religieuse a profité de ces débats; elle attaque l'institution au lieu de s'en prendre à l'homme.

Le premier cri de réforme est parti de l'Allemagne, de cette contrée où le pouvoir dépossédé voudrait à tout prix ressaisir une domination que la papauté a brisée dans l'intérêt de l'humanité, et reprendre l'Italie affranchie du joug impérial.

Henri de Langenstein de la Hesse a proclamé la nécessité d'un concile général pour guérir les plaies de l'Eglise. Ce cri était déjà sorti de lèvres catholiques, mais il était resté sans retentissement: poussé par un prince séculier, il devait faire écho.

Léopold de Babenberg demande une réformation énergique, pleine et efficace; il ne veut pas seulement qu'on émonde l'arbre, mais qu'on l'abatte.

Jean Vessel de Grœningue va plus loin: il s'élève contre le dogme, et attaque les indulgences, le

purgatoire, la messe qu'il qualifie d'idolâtrique, le pouvoir des clefs ; il veut que la foi soit libre. Ses écrits, où l'ironie s'allie à une éloquence d'ame vive et pétulante, sont lus avec avidité et répandus avec enthousiasme. C'est la lumière du chrétien, suivant ses partisans ; un maître de contradiction, suivant les catholiques ; aux yeux de Luther, un homme envoyé de Dieu pour enseigner le monde et le retirer de l'abîme de perdition 1). Vous vous rappelez les louanges que le protestantisme a prodiguées au marchand lyonnais, à Pierre de Vaud qui vient de Dieu, lui aussi, pour laver les péchés du monde. Il y a toujours un Messie que saluent ces esprits d'erreur. Plus tard, ce sera le tour de Wiclef.

En Italie, vers 1490 est apparu Jérôme Savonarola qui veut refaire la papauté, bouleverser l'Eglise, réformer le culte, détruire la hiérarchie, et qui meurt martyr de l'Evangile 2), disent les protestants, mais plutôt martyr de son fol orgueil qui voulait renverser cet ouvrage « que Dieu a fait au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : Jésus-Christ et son Eglise 3) ».

1) Der Mann muß seine Lehre von Gott gehabt haben.
2) Märtyrer seiner Behauptung.
3) Bossuet : Oraison funèbre de la princesse Palatine.

Les paroles de révolte et de mécontentement du prédicateur éveillèrent dans quelques cœurs italiens une vive sympathie : l'ame s'attache toujours à qui meurt pour ses convictions. L'Italie, on se le rappelle, avait été depuis long-temps travaillée par cet esprit de nouveautés qui ne se donnait aucun relâche, et volait comme la flamme d'un empire à un autre. La papauté avait fait une grande faute politique; elle avait quitté Rome, cette cité tout arrosée du sang des chrétiens, toute pleine des bienfaits des pontifes, et était venue fixer son siège à Avignon, où elle avait signalé son entrée par des œuvres admirables de peinture et d'architecture. Mais de là, la papauté, outre qu'elle tombait dans l'oubli, ne pouvait surveiller l'intelligence italienne. Cette migration est regardée aujourd'hui par le protestantisme comme un beau triomphe sur le papisme 1).

Les vers du poète dans sa peinture de l'Eglise, « toute sale d'ordures et d'immondices » , allaient soulevant les passions contre Rome; sur la mer de Venise, le gondolier redisait dans un rhythme capricieux le portrait de la ville papale, « cette Babylone impie d'où s'est enfuie toute pudeur et toute

---

1) Ein Meisterstück und ein Triumph des Protestantismus. Johannes Voigt.

vertu ; cette hôtellerie de misères, cette mer d'erreurs qu'il faut délaisser si l'on tient à la vie 1). »

Bocace, dans ses contes, s'amusait aux dépens des moines et des nonnes, en attendant que Luther leur ouvrît la porte des couvents, après les avoir surpris jetant dans l'étang claustral le fruit imparfait de leurs amours incestueux 2). Pogge, qui a retracé avec tant de piété les derniers instants de Jérôme de Prague, se moquait de tout, du pape, des cardinaux, des évêques, des moines, et de la hiérarchie cléricale. Ses Facéties étaient le livre à la mode en Italie ; le premier, et longtemps avant Ulrich de Hutten, sa mordante ironie avait fait rire des gens d'église 3). Il faudrait bien se garder de prendre au sérieux ces fantaisies d'artistes. Ni Dante, ni Bocace, ni Pogge, n'ont déserté la foi romaine ; le catholicisme les réclame comme ses gloires, tout en protestant contre leur libertinage ou leurs colères. Nul d'entre eux n'est le

---

1) Dell' impia Babilonia, ond' è fugitta
Ogni vergogna, ond' ogni bene è fori,
Albergo di dolor', madre d'errori,
Son fugitt' io per allungar la vita.
Petrarca.

2) Nous verrons dans le chapitre des Tisch-Reden Luther affirmer, le plus sérieusement du monde, qu'en vidant l'étang d'un couvent d'Allemagne, on trouva 600 crânes d'enfants nouveau-nés.

3) De 1470 à 1500 ses Facetiæ obtinrent dix éditions.

reflet de ces hommes d'erreur qui sont venus avant eux : leur symbole est le symbole catholique. Voilà ce qui les sépare de tous les sectaires qui n'en ont jamais pu former un seul ; qui n'ayant pu se grandir jusqu'à l'affirmation, sont tombés de mensonge en mensonge dans le doute. Qu'est-ce au fait que la foi de Bérenger, de Jérôme de Brescia, de Savonarola, que la négation de quelques uns de nos incompréhensibles mystères, « qu'ils ne sauraient croire, dit notre Bossuet, eux qui suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs 1)? »

La raison voulut enfin essayer de formuler un acte de foi. Elle remplit Wiclef qui prophétisa en son nom la fin du règne de l'antechrist; son présage est encore à s'accomplir. On a dû remarquer que les novateurs commencent toujours ainsi par annoncer au monde que Satan s'est incarné dans la personne du pape, que Dieu leur a donné par un miracle de sa grace de voir ce honteux accouplement, et que les temps sont venus où le démon sera enchaîné : c'est l'histoire de Luther qui à son avènement se hâte d'apprendre à ses amis de cœur que la papauté est l'antechrist en chair et en os 2).

Or donc Wiclef, cette grande iniquité révélée,

---

1) Bossuet : Oraison funèbre de la princesse Palatine.

2) Wir glauben hier fest, daß das Papstthum des wahren und leibhaften Antichrists Stuhl sey. Luthers Werke, éd. Walch., v. XV, 1050.

dit aux hommes : « Voulez-vous être sauvés, prenez et lisez la Bible ; » justement le livre des Grégoire, des Innocent, des Clément, de tous les successeurs de saint Pierre, c'est à dire de ces évêques fils des ténèbres qui remontent jusqu'à celui à qui Jésus avait dit : « Vous êtes Pierre. » L'Evangile était aux yeux de Wiclef l'arche où étaient déposées toutes les vérités nécessaires au salut, et où son œil seul avait encore su lire : Que le chrétien ne boit et mange dans l'eucharistie que l'image du corps et du sang de son Sauveur ; que les vœux de célibat sont une infraction aux lois de la Providence ; que la suprématie de l'évêque de Rome est une chimère ; que l'Eglise doit obéissance entière à l'état dont elle est dépendante ; que le clergé ne saurait posséder aucuns biens ; que les ordres monastiques sont une piperie satanique 1). Wiclef ne scella pas du sang ses erreurs ; il mourut, dit-on, en les pleurant. Luther les raviva, moins la négation du pain eucharistique, erreur qu'il regarda constamment comme une pensée de l'esprit de ténèbres 2) ; et pourtant Wiclef l'avait trouvée dans l'Evangile.

Des disciples de Wiclef déposèrent en Bohême les germes de la doctrine de leur maître : long-

1) Johann. Voigts universalhistorische Ideen, ꝛc. Hume's History of England, Basil., t. III, p. 444.

2) Voir le chapitre des Sacramentaires.

temps après qu'on la croyait tout à fait éteinte, ces germes furent recueillis par un prêtre de Bethléem, petite bourgade ; il se nommait Jean Huss. Sa lutte religieuse présente tous les phénomènes que nous rencontrons dans la lutte des hérésiarques avec Rome. — Une foi orgueilleuse en eux, un insolent dédain de tout ce qui s'appelle lumière de l'Eglise, et qui les a devancés dans les voies où ils marchent ; la prétention que Dieu les a suscités pour sauver l'humanité de sa ruine ; l'intuition du sens secret des Ecritures que l'Esprit saint leur a dévolu à eux seuls ; le besoin de faire du bruit, et un amour de leurs œuvres qui leur ferait braver la mort plutôt que de les renier. C'est ainsi qu'ils procèdent tous. Dites-leur à ces fiers génies que Cyprien, Lactance, Augustin et tous les flambeaux du catholicisme enseignaient d'autres dogmes ; ils se mettent au dessus de ces grandes intelligences, et au besoin ils les voueront aux flammes éternelles, ainsi que Luther a fait de saint Jérôme. Tout un concile ne put vaincre l'inflexible opiniâtreté de Huss. Il mourut avec un héroïque courage, debout sur son bûcher, annonçant que des cendres de l'oie 1) qu'on brûlait naîtrait un cygne qui planerait sur les nations, et que son sang serait expié par des guerres et des famines, double prophétie

1) Allusion au nom de Huss, qui en bohémien signifie oie.

qui ne tarda pas à s'accomplir, au dire des réformés ; car le cygne c'était Luther, et la guerre et la famine c'était tout ce désolant spectacle que devait offrir la Bohème après la mort de son apôtre : mystère incompréhensible que nous offrent les intelligences qui se sont attachées à l'erreur, quand elles se vantent de croire à la parole de Huss sur son bûcher, et qu'elles repoussent la voix traditionnelle de quatorze siècles. On verra Luther, qui ne peut échapper à cette maladie de l'esprit, flétrir dans les premiers jours de sa mission, du nom d'hérétique, le prêtre de Bohème que plus tard il glorifiera du titre de martyr ! Heureusement pour nous autres catholiques, la Providence nous envoie de ces leçons qui valent tous les enseignements de la parole : et de nos jours un beau nom parmi les protestants ne nous met-il pas en garde contre les intuitions d'avenir dont le protestantisme voudrait se prévaloir ? Ecoutez : « n'êtes-vous que ce que nous sommes, sans plus d'inspiration, d'infaillibilité que nous ? cessez de rendre des arrêts que Dieu n'a point dictés. Êtes-vous prophètes, êtes-vous inspirés ? donnez-nous la preuve de votre apostolat, de votre mission céleste. Voilà un aveugle, ouvrez-lui les yeux ; voilà un muet, faites qu'il éclate en chants de louanges ; voilà un mort que pleurent ses deux sœurs ; appellez-le, prononcez le mot : Sors dehors, et nous vous croirons, et nous

nous humilierons dans les châtiments que votre voix dénoncera 1). »

C'est à peu près dans ces termes que Luther demandait aux Anabaptistes des signes au ciel et sur la terre qui prouvassent leur mission divine, et les Anabaptistes se taisaient; et Luther, l'œil enflammé, criait de sa chaire aux Wittenbergeois: « Ces prophètes ne ressuscitent pas les morts, ils ne rendent pas l'ouïe aux sourds, ni la vue aux aveugles; arrière, enfants de Satan! » Qu'on nous dise donc à quels signes éclatants nous devons reconnaître l'apostolat de Huss, de Wiclef, de Pierre de Vaud et de Luther?

Nous arrivons aux temps marqués de Dieu pour le triomphe momentané de la raison sur la foi. Dans notre examen sur les luttes de leurs principes représentatifs, le protestantisme et la papauté, nous avons dû omettre une foule de détails que nous ramènerons dans le cours de notre ouvrage. Le protestantisme, quelque temps après l'avénement de Jésus, n'a plus laissé ses apôtres un seul jour en repos. Vous le voyez, de siècle en siècle, déposer dans les esprits de nouveaux germes d'irritation contre l'église catholique, remuer toutes les mauvaises passions des sociétés, chercher sans

---

1) Coquerel, Sermon en actions de grace pour la cessation du Choléra.

cesse à affaiblir ou à voiler l'œuvre sainte, susciter d'âge en âge de nouveaux désordres, pousser à la révolte, et offrir à ceux qui étaient tentés de succomber à la tentation, du bruit et des applaudissements, et cette folle fumée qu'on appelle gloire; armer l'empire contre le sacerdoce en ameutant la défiance et l'orgueil des princes, et outrager toutes les hautes intelligences, couronne de notre communion. Il élève Arius au dessus d'Athanase, refuse à nos docteurs l'intelligence du texte scripturaire pour en douer le premier venu, un homme comme Pierre de Vaud; pour le douer seul du don de lumière! et, prophète au besoin, il annonce à toute heure la dernière heure de la papauté. Jusqu'à présent il n'a réussi qu'à égarer quelques hommes, quelques populations qui encore ne sont pas toujours mortes dans les ténèbres. Un beau triomphe devait enfin le consoler de tant de pertes et de mécomptes, la réforme allait se produire en Allemagne.

Nous pouvons juger si cette lutte a servi les destinées de l'humanité! Partout où le protestantisme a essayé son action, on voit les intelligences s'égarer, l'esprit s'user péniblement à des disputes qui troublent son repos, ses forces; les populations se heurter violemment et donner souvent au monde des spectacles sanglants; l'empire qui veut étouffer le sacerdoce, et qui croit hériter des pou-

voirs dogmatiques des évêques ; l'art dégradé ou avili ; les monuments, les tableaux, les statues, les représentations matérielles de notre foi, livrés à d'indignes profanations ; l'homme fait à l'image de Dieu déshérité de son libre arbitre ; l'Orient jeté au sabre des Osmanlis. Et pourquoi tout cela ? Encore si de ce duel de la raison contre la foi était sortie quelque grande vérité qui consolât l'humanité ! Mais qu'a donc trouvé le protestantisme ? Son titre de gloire, c'est qu'il a proclamé l'Ecriture, seul juge de notre croyance. Laissons-lui ce principe, source de tant d'erreurs, et reconnaissons que ce n'est pas la réforme luthérienne qui l'introduisit dans le monde, car il préexistait à Luther qui s'en servit pour détacher l'Allemagne de l'unité.

Voyons maintenant les causes internes qui hâtèrent en Saxe ce mouvement religieux dont le monde entier ressent encore le contre-coup 1).

---

1) Versuch einer Skizze über die Folgen der Reformation, von Gottfried Edm. Petri Diakonus in Zittau ; — Ueber Protestantismus und Kirchen-Reformation, von Jonathan Schuberoff, Superintendent und Oberpfarrer in Ronneburg.

b) De l'idée protestante au siècle de Luther.

La réforme ne fut donc pas, comme on l'a cru, un accident, mais quelque chose de plus grand, l'œuvre progressive des siècles. Luther fut suscité de la Providence pour accomplir ce que le rationalisme, en travail, cherchait depuis si long-temps. Il souffla comme Elisée sur un cadavre; mais si l'étincelle de vie n'eût point existé, il ne lui aurait pas été donné de la rallumer; à moins d'un miracle, il n'eût pu lui dire : Lève-toi et marche.

Vous trouverez dans l'histoire de la vie intellectuelle en Allemagne un moment où la pensée ne donne plus signe apparent de vie; c'est un demi-siècle avant Luther. A peine l'homme se doute-t-il qu'il y a en lui autre chose que de la matière. S'il souffre, s'il meurt, c'est pour gagner quelques miettes de pain. Il a oublié qu'il a une ame qui vit de sa vie propre, c'est à dire de tout ce qui procède de la bouche de Dieu, qui l'a créée à son image. Il la délaisse, cette pauvre ame, emprisonnée qu'elle est dans ses liens terrestres, où elle languit et dessèche comme une plante dans une terre sans soleil. Si dans ce sommeil des intelligences

nous cherchons un front où se lisent les signes de notre origine, il nous faut entrer dans la chapelle d'un couvent. Là, quelques moines qui prient prosternés représentent seuls la pensée immatérielle qui ne finira jamais; l'esprit pur, la foi qui se nourrit de science; l'ange déchu qui a retrouvé par l'expiation la vie à venir. Otez ce moine, tout un symbole s'efface: il n'y a plus dans le jardin mystérieux d'Eden qu'un seul arbre, l'arbre de mort : le monde retombe dans l'idolâtrie, mais la pire de toutes les idolâtries, un culte sans poésie.

Jusqu'au XVIe siècle, la voix du prêtre allemand, le représentant de la science et de la foi, avait été écoutée dans un religieux recueillement; c'était plus que l'écho du Verbe vivant, c'était la voix de Dieu même et sa lumière : pauvres et riches, sujets et monarques, obéissaient à cette parole qui domine tous les bruits du monde, comme celle qu'entendit Moïse sur la montagne. Si par intervalles une nature rebelle essayait d'interpréter ou d'altérer l'enseignement du prêtre, alors on s'écartait d'elle comme si elle eût été frappée de la lèpre; on la laissait seule, abandonnée à sa folie, jusqu'à ce qu'elle eût pleuré et fait pénitence. Persistait-elle dans son péché? alors l'ame hautaine était condamnée, anathématisée; les portes du temple lui étaient fermées et la table sainte refusée, jusqu'à ce qu'elle se fût amendée dans les larmes et la prière.

Toutes les pompes que l'Eglise déployait dans sa colère servaient en Allemagne à accroître le respect et l'effroi de la multitude. Comme il n'y avait de science que dans le cloître, la révolte sortait ordinairement du sanctuaire. C'était un pauvre moine tout épris de passion pour ses livres, sa seule joie, ses seules amours en ce monde, dont il rêvait la nuit et jusque dans ses prières, et qui, devenu fou à force d'étude, jetait toutes sortes de capricieuses imaginations à la multitude, qui, ne comprenant rien à sa parole, le laissait dire. Mais le moine averti par ses supérieurs se hâtait de revenir sur ses pas, et d'expier ses hardiesses par le jeûne et la mortification. Dans ces temps naïfs, le clergé se défit trop vite de cet amour de la science qui lui allait si bien, et à l'aide duquel il eût pu opérer de si grandes merveilles. Parce que le monde moral était à lui, il estima qu'il ne pourrait lui échapper. En Allemagne surtout, cette flamme pour l'étude, si noble, si pure, qui détachait le prêtre de tous ces hommes soumis à l'empire de la matière, va s'affaiblissant tellement à partir du xve siècle, qu'il n'en reste au xvie que quelques lueurs. Le prêtre redevient homme, de pur esprit qu'il nous apparaissait d'abord. La langue de Virgile, qui revit en écho affaibli dans les poèmes de Prudence, dans Lactance, dans saint Augustin, et qui devrait se refléter dans la parole du prêtre catholique, perd de sa grace,

se rouille, se ternit, et n'est bientôt plus une langue, mais un idiome barbare. En vain les papes essayèrent à divers intervalles de raviver en Allemagne le culte des lettres antiques, comme ils l'avaient fait en Italie, soit par de simples exhortations, soit par des honneurs rendus à ceux qui les cultivaient à l'imitation d'Erasme 1). Leur voix, pas plus que l'aiguillon de la gloire, n'était assez puissante pour secouer des ames endormies dans un sommeil de chair. Les libéralités de Charlemagne après la défaite des Saxons s'étaient répandues sur les évêques allemands, qui se servaient des graces du prince, non point en prêtres du Seigneur, pour distribuer des aumônes, mais en seigneurs féodaux, pour traîner à leur suite des cavaliers bardés de fer, des lances, des instruments de guerre. Sous Louis-le-Débonnaire, le fils de Charlemagne, on entendit dans la Westphalie une voix qui criait: « Malheur, malheur! aujourd'hui, le poison a été versé sur l'Eglise! » Cette voix avait prophétisé l'avenir de l'épiscopat allemand corrompu par le grand empereur 2).

---

1) Lettres de Léon X à Erasme, 10 juillet 1515, pour l'exhorter à publier les œuvres de saint Jérôme, et son travail sur le Nouveau-Testament.—Du 26 janvier 1516: «Dilecte fili, Vitæ morumque tuorum honestas, etc.»

2) Hodie, Væ, Væ, venenum sparsum est per universam Ecclesiam. — Toute l'idée de Ranke sur l'influence de la sécularisation du clergé est dans cette prophétie rapportée par le père Thomassin.

Tous les prélats germains ne ressemblaient pas du reste à celui qu'a peint Erasme dans sa lettre à François I[er] 1). L'évêque de Brandebourg s'était placé noblement à la tête des humanistes; les évêques de Paderborn et de Posen aimaient les lettres et entretenaient dans leur diocèse de nombreuses écoles; mais d'autres membres du haut clergé étaient malheureusement trop occupés du monde matériel, pour penser à leur ame et à ses besoins intellectuels. Il eût fallu, pour briser cette vie de mollesse, de faste et de sensualisme, une secousse imprévue: elle eut lieu, lorsque un pauvre ouvrier eut trouvé l'imprimerie.

La pensée sortit alors de son cercueil et prit des ailes; ce fut comme un nouvel arbre de la science. Prêtres et laïques, hommes de robe et d'épée, moines et magistrats, artistes, ouvriers, jusqu'aux femmes, voulurent cueillir des fruits de vie 2). Plus ce mouvement des esprits se répandait, plus l'enseignement oral du prêtre perdait de sa puissance sur les masses. Les ames avaient trouvé une existence nouvelle, une source inconnue de jouissances; Milton a peint cette ivresse de tous les sens,

---

1) Érasme, dans sa lettre à François I[er], parle de l'un de ces évêques : « qui trecentos equitas balistis, lanceis, ac bombardis instructos secum ducit. » Liv. 29, in Evang. Marc.

2) Quin potius cedunt feliciori sæculo, quod fæminæ latine sciant. Eras. Epist., Nicol. Evcrardo Holland. Præsid.

quand l'homme ouvre pour la première fois ses yeux à la lumière. Les disciples les plus fervents abandonnèrent leurs maîtres, dès qu'ils purent lire ailleurs que dans ces livres éblouissants d'or et de peintures, que les couvents conservaient si précieusement, et qu'on vendait autrefois à si haut prix.

L'imprimerie devait être une arme puissante dans les mains de la raison. Le clergé allemand eût pu imiter l'exemple du clergé d'Italie, s'emparer de cet instrument, le manier, s'en servir à son profit et à sa gloire, et personne, assurément, n'eût été tenté de lui en disputer la possession. Malheureusement les évêques de la Germanie en général ne parurent pas assez comprendre l'enseignement que Dieu leur donnait et la mission qu'ils pouvaient accomplir; ils ne s'aperçurent pas assez des changements qui s'étaient opérés dans la société; ils ne pressentirent pas complètement l'avenir. Quelques vives sympathies, il est vrai, se manifestèrent dans le sacerdoce inférieur pour l'amélioration de l'esprit humain; mais au lieu d'aller s'inspirer, comme en Italie, aux sources antiques, il aima mieux rester dans ses cloîtres, y étudier, pour ressusciter les lettres, les œuvres de ses théologiens, admirables comme enseignement dogmatique, mais dont la forme avait vieilli. Tout ce qu'il fit pour se donner un air d'érudition mondaine, ce fut d'associer, dans ses études psychologiques, Aristote à saint Thomas; mais

Aristote, avec sa terminologie aride, sa froide raison et sa parole incolore, ne pouvait toujours avoir prise sur l'imagination d'un peuple qui tôt ou tard devait appartenir à la poésie.

Or, cette poésie se trouvait répandue à pleines mains dans la philosophie de Platon, que les Grecs bannis de Constantinople avaient récemment emportée en exil, et qu'ils avaient révélée à ces ames italiennes qui s'étaient tout à coup éprises d'amour pour les rêves mystérieux du maître de Socrate 1). Ainsi deux grands systèmes de philosophie venaient d'être mis en présence et se disputaient le domaine de l'esprit: l'un représenté par Aristote, grave et systématique; l'autre par Platon, brillant et coloré; l'un ne parlant qu'à la raison, l'autre, enchantant les sens; Aristote, positif dans ses déductions comme une formule algébrique, et répudiant toute parure comme une folie; Platon, vague comme un rêve, et pouvant revêtir dans ses révélations les formes les plus musicales de la langue. L'Italie tout entière, avec ses clercs, ses laïques

1) Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis le père de Léon X, contribuèrent surtout à répandre les dogmes de cette philosophie nouvelle, qui, malgré son hétérodoxie, séduisit beaucoup d'hommes religieux. Au lieu d'un Dieu en trois personnes, c'est une ame unique qu'admettent les platoniciens; ame, rayon, parcelle de la Divinité, unie à la matière; après les épreuves de la vie, l'ame rompt ses liens, et va se perdre dans le sein de la Divinité, comme une goutte d'eau dans la mer. Voyez Roscoe, Vie et pontificat de Léon X, t. III.

et jusqu'à ses papes, embrassa avidement les théories platoniciennes, tellement qu'un instant les chants de son Eglise en furent tout imprégnés 1). L'Allemagne, en tant que représentée dans le mouvement progressif de l'intelligence, adopta Aristote; mais en dehors du clergé, Platon trouva plus d'une ame enthousiaste. Les humanistes, les lettrés penchaient pour Platon; Ulrich de Hutten, Reuchlin, natures poétiques, répudiaient Aristote, et poussaient la multitude vers l'antiquité: la multitude obéissait et se moquait des moines, qui, à l'aide de Pierre Durand, de Gabriel, de Scot, de Thomas et de tous les anges de couvent, croyaient régénérer l'entendement humain. Reuchlin avait pris la bonne voie, celle qu'on suivait à Florence et à Rome. Vous concevez maintenant que le jour où le prêtre allemand put être raillé, et sa parole discutée, où on put rire en toute conscience de ses doctrines littéraires, le doute, par une réaction naturelle à notre orgueil, dut se prendre plus tard à sa parole dogmatique. Le raisonnement vint donc affaiblir la foi. Pour un peuple léger ou indifférent, c'eût été une bonne fortune que ce mystère de l'inanité de la parole sacerdotale se dévoilant à tous; il y aurait

1) Ginguené pense qu'on a trop accordé d'influence à la chute de l'Orient sur la renaissance des lettres en Italie. Il croit que sans l'émigration des Grecs en Occident, l'Italie n'en eût pas moins ressuscité le culte de l'antiquité. Il a raison.

eu de quoi amuser long-temps la méchanceté française ; mais pour une population religieuse, ainsi que celle d'Allemagne, c'était un malheur, une découverte qui lui brisait le cœur, qui menaçait la foi dans son essence. Ainsi, pour quelques moines qui ont mal compris leur siècle, qui ont eu peur à tort des lumières, que de bruit fit Reuchlin et son école ! « Comment voulez-vous que je croie à ce purgatoire, disait-il, annoncé par une bouche pileuse, qui ne sait pas même décliner *musa* ? » On riait, et pas un de ses écoliers ne se levait pour lui dire : « Maitre, est-ce que Sadolet, qui chante en latin comme Horace, n'enseigne pas aussi ce dogme ? »

C'était alors la coutume en Allemagne, qu'au sortir des écoles de droit ou de médecine, les jeunes gens allassent compléter leurs études en Italie, à Bologne ou à Padoue. Car poésie, peinture, musique, science naturelle, tous les modes de la pensée s'épanouissaient et florissaient à la fois sur cette terre privilégiée. Et tandis qu'à Rome et à Florence l'artiste cherchait ses inspirations dans la contemplation des chefs-d'œuvre antiques, aux universités de Padoue ou de Bologne la science étudiait l'homme dans l'homme, sans s'inquiéter des doctrines des maîtres anciens. Ce double spectacle de spontanéité et d'imitation artistique également fécondes en résultats dut frapper vivement des imaginations allemandes, qui

n'avaient encore poursuivi la science dans aucune intuition active ou passive. Tous quittaient donc l'Italie emportant des germes d'indépendance intellectuelle qu'ils devaient répandre à leur retour dans leur pays, ou de nouvelles idées sur la résurrection de l'art par l'imitation, qui devaient également développer en Allemagne le goût et l'amour de l'étude. La raison trouvait son compte à ces pélerinages, elle en entretenait le goût, elle y applaudissait, elle y poussait les esprits, persuadée que de ces migrations scientifiques naîtrait quelque beau triomphe pour elle, et pour sa rivale, la foi, un obscurcissement prochain. Ce qui devait aider au triomphe du protestantisme, c'était justement ce spectacle moral qui avait frappé ces écoliers, plus que les fêtes du catholicisme, que les splendeurs de la cour de Rome, que la vie joyeuse des artistes ou les miracles de l'art : c'était l'état de la pensée; qu'ils avaient laissée en Allemagne si soumise, si austère, si dévote, et qu'ils trouvaient à Rome, à Venise et à Florence, affranchie, ne relevant de personne, ne reconnaissant ni joug ni maître. Rieuse, libertine, incrédule, cette pensée va se jouant de tout, du christianisme, de la morale, du clergé et des moines eux-mêmes. Elle a pour organes Dante qui, nous l'avons dit, jette les papes tout vifs dans les enfers 1); Pétrar-

1) Dante, Inf. c. 19.

que, qui fait de Rome une prostituée 1), et jusqu'à un moine nommé Baptiste de Mantoue, qui s'est mis à chanter les amours des prêtres. Leurs livres, quoique défendus par la censure, circulaient dans Rome sous Jules II et Léon X, et se trouvaient dans la bibliothèque de la plupart des cardinaux. Sadolet et Bembo en savaient par cœur de longs fragments qu'ils s'amusaient à réciter tout haut 2). Ce n'était pas seulement une parole froide et morte de quelques hardis penseurs, que ces écoliers emportaient pour la réchauffer bientôt de leur souffle et lui donner la vie ; mais bien d'autres trésors. D'abord des livres de poésie, comme ceux de Dante, de l'Arioste, que ne connaissait pas encore l'Allemagne, qui ne les fêta que plus tard ; puis des livres d'art comme ceux de Vitruve ; des historiens comme Macchiavelli, des livres de critique sacrée, des Bibles en langue vulgaire. Quand des théologiens de Cologne essayaient de persécuter Capnion qui voulait ranimer l'étude des langues d'Orient 3), Léon X appelait à Rome un savant pour professer l'hébreu 4), et il plaçait dans sa bibliothèque le lexique du juif David Kimchi, imprimé à Ve-

1) Petrarca : Fiamma dal ciel su le tue treccie piova.

2) Shepherd's, Life of Poggio Bracciolini, p. 88, 128. — Ginguené, Hist. d'Italie, vol. VII, p. 508, 513, 519.

3) Maii, Vita Reuchlini.

4) Tiraboschi, t. VII, part. II, p. 1085. — Lelong, vol. I, part. I, p. 97 ; vol. II, part. II, p. 534.

nise 1). Pendant qu'en Saxe des moines tonnaient contre la traduction des Ecritures, un Camaldule translatait en italien la Bible 1); Sadolet commentait l'épître aux Romains et corrigeait les barbarismes de la Vulgate 2): et ce livre inspiré, qu'on accusait l'Eglise d'Allemagne de cacher au peuple ou de n'expliquer que dans un latin barbare, en Italie était publié dans toutes les langues que parlent les hommes. Les pélerins littéraires emportaient avec eux les cantiques de Salomon en éthiopien, œuvre de Jean Potken 3), le Psautier chaldéen, arabe, grec, latin, de l'évêque Justinien et dédié à Léon X ; l'Evangile en syriaque, etc. 4).

Et au moment où ces nouveaux mages venaient annoncer à leurs compatriotes cette étoile lumineuse qui les avait guidés en Italie, où ils étaient allés l'adorer, et qui devait éclairer bientôt tous les peuples; en Allemagne, une révolution s'était opérée, qui allait puissamment contribuer à étendre le règne des idées, et aider la raison dans sa lutte contre la foi;—les communes achevaient lentement leur affranchissement, et la bourgeoisie se formait des débris de la féodalité. La force brute, ou le

---

1) Hirts orientalische und exegetische Bibliothek, t. I, p. 55, 44.
2) Fontanini, p. 675. Une autre traduction de la Bible parut à Venise en 1471. Bib. Spencer, vol. I, p. 63.
3) Simon, Hist. critique du Nouv.-Test., 550-556.
4) Lelong, vol. I, part. II, p. 146, 147.

travail, avait graduellement amélioré le sort de quelques individus, êtres privilégiés qui avaient fini par se grouper, s'entendre et se constituer : hommes nouveaux dans la famille sociale, qui participent à la fois du seigneur et du vassal. C'est le bourgeois du XVI[e] siècle, qui, dans le mouvement des idées de cette époque, joue un rôle, et un rôle important 1). Propriété d'autrui d'abord, esclave de ses mains ensuite, et à la fin ne relevant plus que de Dieu seul, quand ces mains ont été assez puissantes pour assurer son avenir ; le bourgeois commence à sentir le prix de son triomphe, qu'il veut conserver à tout prix, et il comprend que la force assemble bien des pierres, mais que l'intelligence seule élève les édifices ; que la force livrée à elle-même peut faire des conquêtes, mais fragiles, qui s'usent et meurent bien vite, si l'intelligence n'est commise à leur garde. Aussi vit-on ces affranchis de la veille, une fois que le corps eut son avenir gagné, songer aussitôt à délivrer leur ame. Cette lumière spirituelle qui se dégageait des Alpes attira tout d'abord leurs regards : livres, arts, idées, philosophie, tout ce qui venait d'Italie occupa leur pensée. Les bourgeois saxons sont les premiers disciples de l'école philosophique allemande représentée par Reuchlin, école sceptique et railleuse,

1) Rossi : Cours d'économie professé au Collège de France.

et qui a pour devise : haine aux moines et à tout ce qui vient des couvents. Vous les voyez se prendre, comme s'ils les comprenaient, à ces disputes platoniciennes et aristotéliciennes, qui commencent à agiter en Allemagne toutes les existences, et comme à Rome, adopter pour représentant celui qui parle à l'ame, qui rêve, qui met de la poésie dans toutes ses spéculations. Ces disputes, où le monachisme laissait une trop large part aux humanistes laïques, contribuèrent à l'avancement de la réforme, en donnant à un peuple singulièrement méditatif le goût de discussions tout excentriques, où l'esprit venait jouer avec des forces qu'il n'avait appliquées qu'à la contemplation intérieure.

L'Allemagne voulut imiter l'Italie : Tubingue, en 1477, Mayence en 1482, Wittenberg en 1502, et Francfort-sur-l'Oder en 1506 1), avaient élevé et doté des écoles, et comme au-delà des Alpes, des universités où l'antiquité était expliquée, commentée devant une foule de disciples fervents, parmi lesquels venaient s'asseoir assidument ces voyageurs enfants, d'étranges figures toutes hâlées par le travail, et quelquefois même des hommes du peuple : hommes de chair et de matière, qui n'entendaient que peu de chose sans doute à ce culte d'ames épurées par l'étude pour un passé

1) Robelot : Influence de la Réformation de Luther, in-8°, p. 340.

tout intellectuel, dont la forme ne pouvait tomber sous les sens. Mais les signes destinés à représenter la pensée du maître n'avaient pas besoin cette fois d'être traduits, et pouvaient sans truchement parvenir jusqu'à leur oreille; car c'était dans le langage du peuple que se faisaient les leçons orales du professeur allemand, suivant la coutume observée en Italie. C'était toute une révolution que ce simple changement de langage. L'Italie l'avait fait la première sans danger pour la foi. Mais un peuple rêveur et mystique, comme le peuple germain, devait tôt ou tard abuser d'un aliment qui exaltait avec trop d'énergie son penchant aux méditations ascétiques. Ainsi les évêques qui avaient fondé ces universités avaient, sans s'en douter, travaillé au triomphe du rationalisme, et préparé la voie aux nouveautés religieuses.

Le clergé catholique eût pu dispenser au peuple cette manne nouvelle s'il eût voulu la chercher où la trouvaient les laïques : mais il prit un autre chemin, et comme il vit que le passé était la grande source d'inspiration, il songea à l'appeler; mais au lieu de ces ombres qui avaient rempli l'antiquité de leur gloire, il évoqua d'autres morts. C'étaient Durand, d'Ailly, saint Thomas, Scot. On vit donc tous ces dieux de l'école théologique, troublés dans leur silence, sortir de la tombe, ressusciter à la voix

du prêtre et reparaître sur les bancs témoins de leurs triomphes. Dieux disputeurs, qui soufflèrent à leurs disciples un esprit de chicane, de ruses, d'équivoques, de subtilités grammaticales, et les aidèrent à recommencer des luttes dont ils avaient emporté le secret. Ce secret était retrouvé. Ce n'étaient pas ces nobles et savantes joûtes où l'ame cherche à dérober à la divinité la source mystérieuse d'où naissent la pensée, l'idée, la volonté, humaines; mais des polémiques frivoles, où des moines tourmentaient leur imagination exaltée par la solitude à deviner des problèmes de morale, dont les naïves hardiesses eussent effarouché des ames moins pures. La joie de ces cénobites, quand le problème était résolu, aurait dû mourir dans le cloître, mais elle franchissait les grilles et allait trouver au milieu de leurs investigations, à travers l'antiquité, les humanistes qui s'amusaient à l'expliquer au peuple : après l'avoir dépouillé du pudique vêtement de la parole monacale, ils le reproduisaient dans toute la crudité de l'idiome vulgaire. Ainsi, malgré lui, sans s'en apercevoir, le peuple était poussé dans un mouvement intellectuel et dans une sphère d'idées nouvelles qu'avaient apportées d'Italie les émigrants allemands. Le bruit de ces discussions arrivait donc incessamment à ses oreilles. Avant que Luther parût, il savait que l'école était troublée et le monde théologique en émoi, et que les

hommes qui passaient pour des apôtres de science riaient effrontément des criailleries des couvents. Quand donc des novateurs viendront remuer en plein air des questions qui ne s'agitaient jusque alors que dans l'intérieur des communautés, et qu'ils diront à haute et intelligible voix, comme Luther : « Vous examinez bien, vous, si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, si Marie est sa mère, et moi, sous forme de discussion, je ne pourrai suspecter la vertu des indulgences ? » le peuple sera tout prêt à donner raison aux prédicateurs nouveaux, et à se laisser séduire et entraîner 1).

Ainsi au moment où allait apparaître Luther, tout se préparait, comme on voit, pour une révolution intellectuelle. Elle eût eu lieu sans secousse et sans violence, si la rédemption des esprits se fût accomplie par l'action que l'Italie aurait exercée nécessairement sur les destinées de l'Allemagne ; il fallait laisser faire la foi. La raison l'emporta sur le sentiment religieux, mais aux dépens du repos de la

---

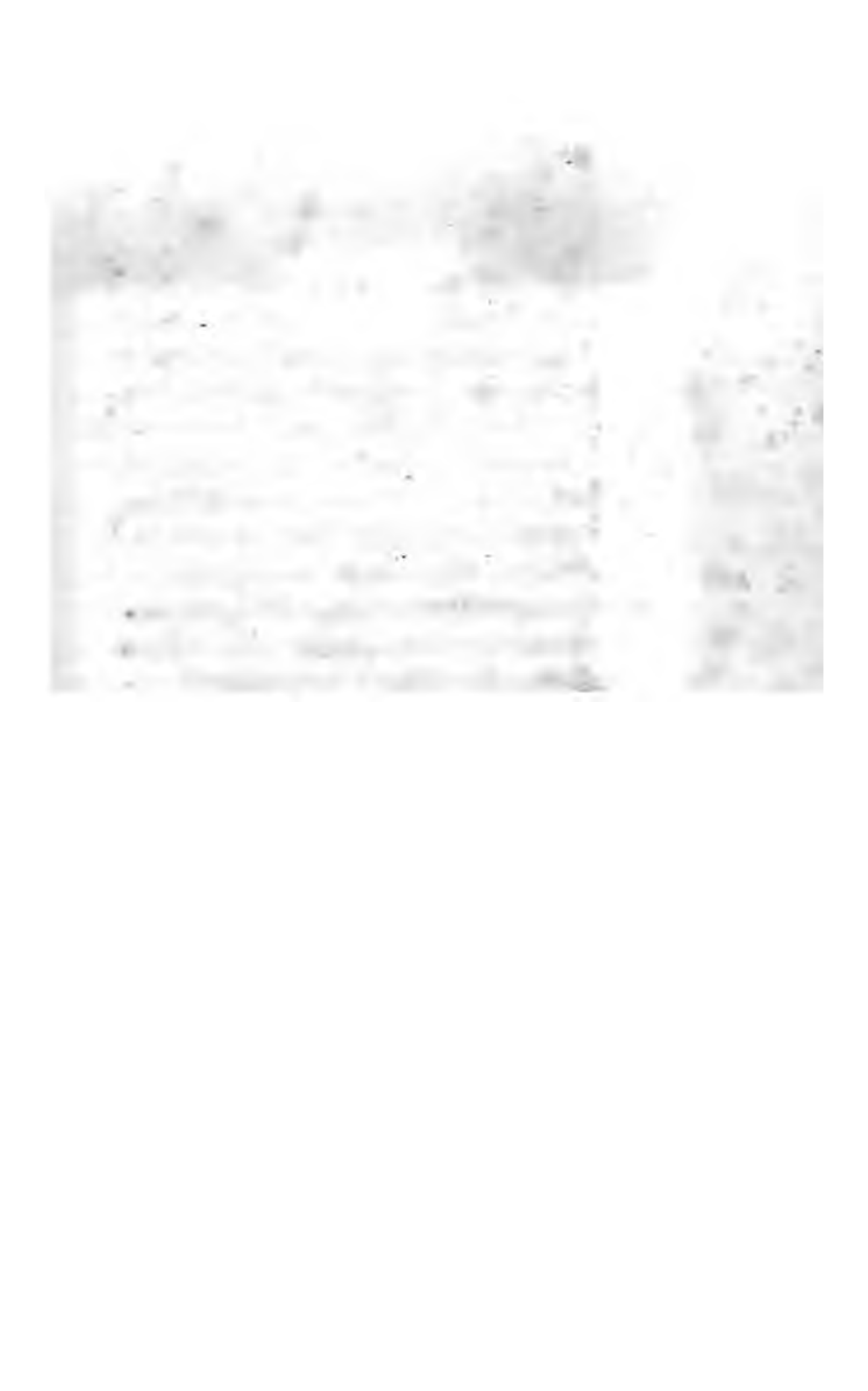
1) Cur non etiam tacent et gratias agunt, et suas frivoles disputationes omittunt de potestate et bonitate ejus, qui dedit istam potestatem ecclesiæ ? Denique, quid est tam secretum vel in illa summa majestate, vel sacratissima humanitate, quod non prope nugis ita contaminaverint, ut omnium pene et affectum et reverentiam cordium assiduitate nugandi in Deum, extinxerint ? An Hieronymus Scultetus, Bischof zu Brandenburg, 22 mai, 1518.

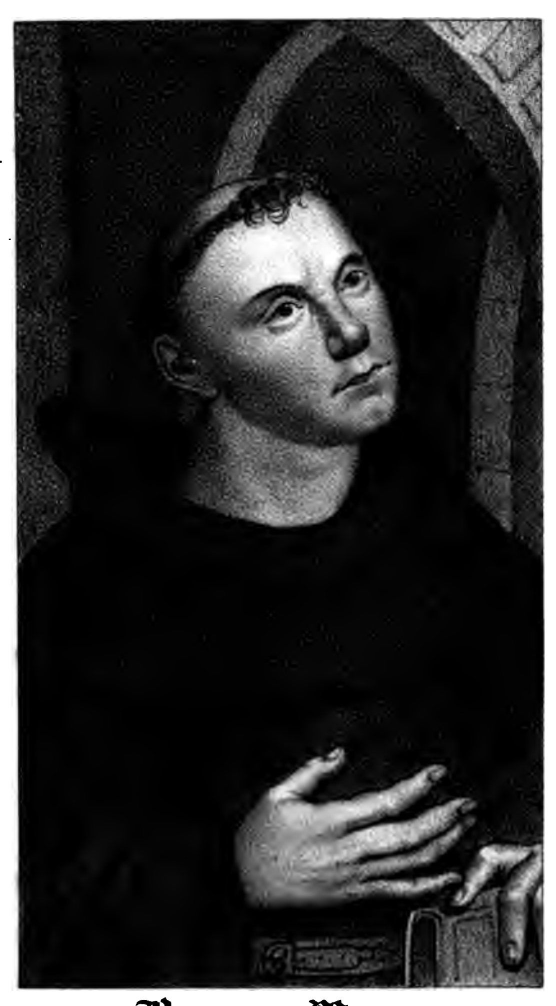
Germanie, du sang de ses enfants, des arts et des lettres. Le protestantisme semait à chaque heure de nouveaux levains de révolte contre l'autorité du passé, qui n'avaient plus besoin pour éclore que d'un souffle puissant. Les voies étaient préparées pour un autre Arius. La presse, qui avait déjà répandu en Allemagne des libelles hardis contre les droits du saint-siège; la vive lumière qui, née d'Italie, avait franchi les Alpes pour illuminer la Saxe; la fermentation intérieure de la société saxonne, et la personnification d'une forme sociale nouvelle dans cet homme à double nature, nature populaire par sa force brute, et nature intellectuelle par son désir d'améliorations, et qu'on nomme bourgeois; les subtilités théologiques remuées dans toutes les écoles; l'insouciance ou le dédain du clergé pour les sources antiques où il eût pu si facilement s'abreuver; la croisade de quelques théologiens contre les lettres hébraïques; l'ignorance dont certains ordres faisaient parade; le faste turbulent de quelques évêques; l'antiquité découverte avec le nouveau monde, dont les habitants, par une véritable palingénésie, retrouvent la vie et conversent dans leur langue vulgarisée avec leurs disciples et leurs adorateurs: voilà quelques-uns des spectacles qui frappèrent l'œil de Luther à son entrée dans le monde, et les rudiments de l'œuvre qu'il devait accomplir. L'œuf était pondu, suivant

la pittoresque expression d'Erasme, que nous avons déjà rappelée, Luther devait le couver et le faire éclore 1).

---

1) Consultez sur les causes de la Réformation, diversement expliquées: Jonathan Schüberoff, Superintendent und Oberpfarrer in Ronnenburg: Ueber Protestantismus und Kirchenreformation. — Schmidt: Luther und Reformation. — Ch. Villers: Essai sur la Reformation. — Wagenseil: Leben und Geschichte Dr. Luthers. — Robelot: de l'Influence de la Réformation de Luther. — Möhler: Symbolik, etc. Mayence, 1835.





Bruder Martin.

CHAPITRE I.

PREMIÈRES ANNÉES DE LUTHER. 1483 — 1500.

Le père de Luther, Hans, était un pauvre paysan du petit village de Mœhra dans la Haute-Saxe; sa mère, Marguerite, fille d'un bourgeois d'Eisenach, était une bonne femme de ménage, craignant Dieu, vertueuse, chaste surtout, aimant la prière, et l'ornement de son sexe à Eisleben. « Je lui ai demandé souvent, dit Mélanchton 1), quand

---

1) Un théatin italien a composé un poème où il fait naître Luther de Mégère, l'une des furies, qui fut envoyée des enfers en Allemagne. Florimond Rémond place sa naissance au 22 octobre, pour confirmer les prédictions de Junctin l'astrologue, qui a été réfuté par un professeur de mathématiques de Strasbourg. Isaacus Malleolus: Dissertatio de genitura Lutheri, Argentorati, 1617. Gauric indique le 22 octobre 1484, à une heure et dix minutes après midi, et à ce moment il trouve dans l'état du ciel des signes certains qui indiquent Luther. Johann Michael Dillher, ministre à Nüremberg a essayé de prouver dans l'ouvrage qui a pour titre: Neu-geistreichen Handbuch, page 650, que Luther est cet ange dont saint Jean parle dans l'Apocalypse XIV, 6. Mais M. Nicolas Weislinger, auteur du Friß Vogel, oder stirb! trouve dans Lauter, c'est le nom du moine dans le haut saxon, et celui même dont Dillher se sert pour prouver la nature du réformateur, le nombre cabalistique 666, qui désigne la bête apocalyptique du verset de l'apôtre: Hic sapientia est, Qui habet intellectum computet numerum Bestiæ. Numerus enim hominis est. Et numerus eius sexcenti sexaginta sex.

était venu au monde Martin : elle se rappelait bien le jour et l'heure de la naissance; mais l'année, elle l'avait oubliée. Elle racontait qu'elle était accouchée le 10 novembre, la nuit, à onze heures, qu'on avait baptisé l'enfant le lendemain, et qu'on lui avait donné le nom du saint dont on célébrait la fête. Son frère Jacobus, honnête jeune homme, qui aimait Dieu, croyait que Martin était né l'an du Seigneur 1483. Toute sa famille, son père, son grand-père, son aïeul, travaillaient à la terre. Peu de temps après la naissance de Martin, Hans quitta Eisleben et vint habiter la petite ville de Mansfeld, où il abandonna le métier de laboureur pour prendre celui de mineur. Hans acquit un modeste coin de terre, et plus tard nous le trouvons exerçant une magistrature où l'avaient appelé l'amitié et l'estime de ses concitoyens ; car il travaillait jusqu'au soir pour nourrir ses enfants, et il passait les fêtes et les dimanches au logis, et n'allait que rarement au cabaret. Avant son arrivée à Mansfeld, cette famille vivait dans un grand dénuement. Chaque fois que les souvenirs d'enfance revenaient à son esprit, Luther aimait à s'en entretenir avec ses amis : — mes chers parents étaient bien pauvres, disait-il : pour nous nourrir mon père était obligé de travailler à la terre, et ma mère de porter du bois sur ses épaules; bonnes gens qui ont bien eu du mal, et dont la race est éteinte aujourd'hui 1). » Dieu bénit tant de pauvreté et de travail : Hans passa maître mineur, il eut des ouvriers, et il put

1) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer.

élever sa nombreuse famille. On ne sait pas combien il eut d'enfants : deux moururent de la peste qui désola l'Europe au commencement du XVIe siècle ; une de ses filles épousa le scribe Rühel de Mansfeld, dont le nom revient quelquefois dans la correspondance de Luther 1).

Hans était donc un de ces bons paysans d'Allemagne, dont le type se retrouve encore dans la Haute-Saxe : ardent au travail et à la prière, amoureux de sa famille, et de sa fille surtout ; jamais ne murmurant contre la Providence, mais la bénissant chaque fois qu'elle lui envoyait un nouvel enfant. Il aimait à se délasser, le soir, auprès d'un grand pot de bière, en écoutant quelque récit biblique que lui lisait Jacobus, dans un de ces livres que lui prêtaient les pères du couvent ; car ils étaient chers, l'imprimerie ne faisant que de naître. Il se couchait de bonne heure, faisait sa prière, et venait souvent s'agenouiller au pied du lit de Martin, en demandant à Dieu que l'enfant grandît dans la crainte du Seigneur et de son saint nom 2). Hans avait des armes à l'instar des nobles de son temps, un marteau de mineur 3), dont Martin était fier comme un Sickingen de son épée. Souvent il invitait à sa table le prieur ou le maître de l'école de Mansfeld qui se plaisait à questionner Martin, dont

1) Lettres de Luther à Joh. Rühel, 30 mai 1525 ; au même, 3 juin 1525. Voyez le recueil de Lebrecht de Wette : Dr. Martin Luthers Briefe, Sendschreiben und Bedenken, Berlin, 1826, in-8, 6 vol.

2) Gustav Pfizer.

3) Michelet, t. II, Mémoires de Luther, p. 3.

l'œil s'arrêtait déjà sans sourciller sur l'interrogateur. L'enfant avait six ans alors et savait lire et écrire couramment. Quand Philippe Mélanchton se maria, Hans fut de la noce, et vint s'asseoir à la table du festin parmi les hellénistes, les docteurs, les savants, les lettrés qu'il avait conviés. Johann Reineck fut le premier et le meilleur camarade d'enfance de Martin Luther.

L'an 1497, au mois de mai, deux écoliers cheminaient sur la grande route de Mansfeld à Magdebourg, le havre-sac sur le dos et le bâton à la main, le cœur et les yeux gros de larmes. C'étaient Martin Luther qui avait 14 ans, et son camarade Reineck du même âge à peu près, et qui tous deux venaient de quitter la maison paternelle, et se rendaient à pied à Magdebourg, siège archiépiscopal, pour fréquenter les Curren-Schule, écoles célèbres dans le moyen-âge et qui vivent encore en Saxe. Là, chaque enfant payait sa nourriture, son entretien, son logement, son éducation, à l'aide des petites aumônes que lui faisaient les riches, sous les fenêtres desquels il allait chanter deux fois par semaine, ou qu'il amassait à l'église en psalmodiant au chœur : école d'épreuves, de misères et d'abnégation, d'où sont sorties de grandes lumières qui ont illuminé l'Allemagne. Mais les riches de Magdebourg étaient bien peu charitables, puisque Luther, malgré sa belle voix, ne put y trouver de quoi payer ses maitres pendant plus d'un an. Johann Reineck, lui, fut plus heureux. Donc Martin Luther, ayant épuisé son dernier grœschel, quitta la cité au cœur d'airain, dit adieu à son commensal et à son petit ami

Reineck, prit son bâton et son sac de pèlerin, se remit en route, et se dirigea vers Eisenach, petite ville de la Thuringe, appartenant aux ducs de Saxe, où sa mère avait des parents. En entrant dans la ville, il posa son sac par terre, et se prit à chanter sous une fenêtre d'assez belle apparence. Une femme parut, qui, charmée de ces accents que le besoin rendait pénétrants, jeta au pauvre petit deux ou trois pièces de monnaie de cuivre, qu'il ramassa tout joyeux en levant les yeux sur sa bienfaitrice. Cette femme qui se nommait Cotta, à la vue des yeux de l'enfant tout humides de larmes, lui fit signe de la main de monter, et Martin n'eut pas à se plaindre de son inspiration musicale, car elle lui valut l'amitié de la veuve et d'abondantes largesses. Ce fut à la table de sa bienfaitrice, jeune encore, qu'il entendit la première fois ce distique allemand qu'il répéta depuis si souvent, et qu'il plaça en guise de glose marginale au chapitre 30 des proverbes de sa Bible en langue vulgaire :

Nichts liebers ist auf Erden,
Den Frauenliebe, dem sie mag werden.

(Sur la terre il n'est rien de plus doux que l'amour des femmes, quand on peut l'obtenir.)

A l'abri du besoin, Luther se mit avec ardeur au travail. « Ne dites pas du mal, répétait-il, des petits chanteurs qui vont de porte en porte, demandant le pain du bon Dieu, panem propter Deum, car j'ai aussi chanté aux portes, pour avoir du pain, le pain du bon Dieu, et surtout à Eisenach, ma chère Eisenach 1). »

---

1) Gustav Pfizer.

Il se trouva que cet enfant qui avait une si belle voix aimait la musique avec passion. Cotta lui acheta une flûte et une guitare, dont il apprit à jouer sans maître. Quand il avait étudié et mendié, il revenait au logis hospitalier, et sur un de ces instruments chéris il essayait quelque vieux cantique qu'il avait retenu dans son chemin : la veuve l'écoutait et l'applaudissait 1).

Il est vraisemblable qu'il puisa dans cette existence voyageuse, où il était obligé de triompher de la misère sous peine de mourir, ces germes de force contre l'adversité que l'âge ne fit que développer, et sa colère toujours grandissante contre l'humanité à laquelle il avait été obligé de tout payer, jusqu'à l'air qu'il respirait.

A Eisenach Luther étudia la grammaire sous un maître renommé. Son esprit vif, son éloquence naturelle, sa rare facilité d'élocution, son habileté à composer en vers et en prose, le firent bientôt remarquer : il n'avait pas de rival parmi ses condisciples.

Quand il eut goûté de la douceur des lettres, il jeta ses yeux sur Erfurth 2) où brillait une académie célèbre, et où il avait hâte d'aller se désaltérer, dit son disciple bien aimé, à la source des bonnes doctrines. Son père céda facilement à ses désirs. « Mon cher Hans, dit Luther, m'a permis de fréquenter l'université d'Erfurth, où grace à son amour et à son

---

1) Ulenberg : Historia de vita, moribus, rebus gestis, studiis, etc., Doct. Martini Lutheri, in-12, Colon., 1622, p. 5.

2) Mélanchton : Vita Lutheri.

travail, j'ai pu achever mes études scolastiques. 1) » Il se fût aisément initié à tous les arts libéraux, s'il eût trouvé des maîtres dignes de lui. Peut-être que les charmes de la philosophie, que l'harmonie de la parole antique, s'il eût pu s'y livrer plus à son aise, auraient contribué à adoucir son caractère. A Erfurth, il s'abandonna avec toute l'effervescence de la passion à l'étude si difficile de la dialectique, qu'il délaissa ensuite pour pratiquer les beaux génies de l'antiquité, Cicéron, Virgile, Tite-Live, qu'il lisait, non pas en écolier qui ne cherche qu'à deviner des mots, mais en intelligence supérieure, tâchant d'y cueillir des enseignements, des conseils, des maximes pour la vie à venir, et de toutes ces fleurs formant une sorte de bouquet, dont la douce odeur devait embaumer le chemin qu'il avait à parcourir, et calmer un jour ses souffrances de tête et de cœur.

Alors chaque ville d'Allemagne, les villes univer-

---

1) Dans le registre matricule de l'université, on trouve, à l'année 1501, le nom de Luther ainsi écrit par le recteur Jodokus Truttvetter: Martinus Ludher, ex Mansfeld. Plus tard, en 1502, sous le décanat de Joh. Hoensheim de Rheinsberg, la lettre h est effacée, et on lit: Martinus Luder ex Mansfeld: Baccalaureus philosophiæ. En 1520, Jean Crotus, recteur, et qui, avec Hutten, composa les Epist. obscur. virorum, voulut célébrer le retour de Luther de Worms. Il choisit un calligraphe habile qui dessina sur deux feuillets des registres les armes des apôtres de la réforme; à droite, au haut, sont celles de Luther; une rose épanouie; au milieu, un cœur enflammé surmonté d'une croix de patriarche dans un champ d'or; dans un coin, les lettres M. Luth.

Ludder ou Luder était, dit Érasme, Epist. ad Glocerium, le nom véritable de Luther, qui le quitta parce qu'en saxon Luder signifie mauvais garnement.

sitaires surtout, avait des bibliothèques, composées en partie de manuscrits aux belles miniatures rehaussées d'or et d'argent, œuvres patientes de moines où étaient reproduits les trésors de l'antiquité profane, qui sans eux seraient à jamais perdus. C'était à la bibliothèque d'Erfurth que Luther passait ses plus douces heures. Grace à Guttenberg, pauvre ouvrier, on allait pouvoir se passer du travail des cénobites : l'imprimerie avait été trouvée. Mayence, Cologne, reproduisaient les livres saints dans tous les formats. Erfurth avait acheté à grand prix quelques bibles latines qu'elle montrait difficilement aux visiteurs. Luther put en ouvrir une, et ses yeux tombèrent avec un ravissement de cœur inexprimable sur l'histoire de Hanna et de son fils Samuel : « Mon Dieu ! murmura-t-il, je ne voudrais pour tout bien qu'un livre semblable. » Alors une grande révolution s'opéra en lui ; la parole humaine, parée de poésie, lui parut misérable au prix de la parole inspirée ; il se dégoûta tout à coup de l'étude du droit, auquel Hans, son père, avait voulu qu'il se livrât, et Jodokus Truttvetter, son maître, qui jouissait comme canoniste d'une réputation méritée, lui sembla petit quand il le comparait à Moïse ou à saint Paul. Il avait vingt ans et le travail avait épuisé ses forces ; il tomba malade. Un vieux prêtre vint le visiter : l'adolescent était pâle, défait, et s'abandonnait à des pensées qui aggravaient ses souffrances. « Allons, mon ami, lui dit le bon prêtre, du courage ; vous ne mourrez pas de cette maladie, Dieu vous réserve de belles destinées ; il fera de vous un homme, et vous consolerez

les autres à votre tour, car Dieu vous aime, puisqu'il vous châtie. » Assurément ce confesseur ne lisait pas dans l'avenir, et il ne se doutait pas des desseins de la Providence sur son pénitent.

Luther allait être mis à d'autres épreuves.

Il avait, en 1505, reçu ses grades en philosophie, et il se mettait à étudier la physique et la morale d'Aristote, lorsqu'un événement fortuit vint donner une autre direction à ses idées : son meilleur ami, le jeune Alexis, mourut à ses côtés frappé du tonnerre 1). Luther ferma alors les livres d'Aristote qu'il avait à peine ouverts : Dieu inconnu pour lui, qu'il ne cessa de poursuivre jusqu'à la mort, et dont il appelait la philosophie une œuvre diabolique 2). Frappé de terreur comme Paul sur la route de Damas, l'écolier leva les yeux au ciel et il crut entendre une voix qui lui criait : Au couvent ! Alors, après avoir invoqué le secours de sainte Anne, il fit vœu d'embrasser la vie monastique 3). La nuit venue, il quitta sa chambre, sans dire adieu à ses condisciples, un petit paquet sous le bras, où il avait enfermé soigneusement un Plaute et un Virgile, et il alla frapper à la porte du couvent des Augustins. « Au nom de Dieu, ouvrez, disait Luther. — Que voulez-vous ? demanda le frère portier. — Me consacrer à Dieu. — Amen, »

---

1) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer, Stuttgart, 1836, fol. 24 : Chytricus, dans sa chronol., p. 225, place ce fait en 1504.

2) Nonne Lutherus totam philosophiam Aristotelicam appellavit diabolicam ? Eras. Epistolæ : ep. 99, lib. 31.

3) Cochlæus : in Act. Luth., fol. 2. Melanchton, in vita Lutheri, fol. 6. Ulemberg : Historia de vita, moribus, fol. 6.

répondit le frère, et il ouvrit. Le lendemain Luther renvoya à l'université ses insignes de maître, l'habit et la bague qu'il avait reçus en 1503.

Cette fuite précipitée fit du bruit; les professeurs dépêchèrent à Luther quelques uns des élèves qu'il aimait particulièrement; mais il refusa de les voir et resta caché à tous les regards pendant un mois. Il écrivit à son père la résolution qu'il avait prise de se consacrer à Dieu. Hans entra en colère et menaça Luther dans une lettre, où, au lieu du ihr allemand qu'il lui donnait pour honorer en lui le savant, il ne lui adressait plus la parole qu'en se servant du du de colère ou de mépris 1). Mais l'adolescent croyait en Dieu : la voix paternelle ne fut point écoutée. Qui sait ce qu'une ame comme la sienne fût devenue après ce coup de foudre qui avait frappé de mort celui qu'il aimait si tendrement? peut-être se fût-elle livrée au désespoir; peut-être troublée jusqu'à la folie, si elle n'eût eu devant elle un asile pour se guérir de ses terreurs et trouver un repos perdu. Ainsi, c'est à de pauvres ermites que Luther dut sa raison et sa vie sans doute : il faut avouer que le malade oublia trop vite le souvenir du médecin.

Mais le genre humain est redevable aux cloîtres de plus grands bienfaits. Si nous les racontions, notre voix de catholique serait peut-être suspecte : laissons donc parler les protestants.

Les couvents allemands ont été, dans le moyen-âge, l'asile des arts et des lettres : les moines sont les

---

1) Pfizer, p. 22.

seules images alors de l'intelligence: c'est au cloître que vous trouverez peinture, sculpture, poésie, archéologie. Voyez tous ces grands édifices, ces temples, ces chapelles, ces maisons de prière qu'ils ont élevés ! les monastères, les abbayes, les prieurés qu'ils ont fondés et dotés, les ponts qu'ils ont jetés sur les fleuves, les hospices, les nosocomies qu'ils ont ouverts aux malades et aux infirmes, les gymnases et les académies qu'ils ont institués 1). C'est là que se réfugia la civilisation ; sans les cloîtres, l'Europe aurait vieilli et serait morte peut-être dans la barbarie. Chaque cénobite a son travail marqué; les uns, comme les chartreux, ensemencent la terre, défrichent les forêts, fertilisent les landes incultes, arrêtent les torrents, enseignent et transmettent les principes de l'irrigation, de l'assolement, de la greffe, de la science agricole; d'autres, comme les bénédictins, s'occupent de transcrire et de déchiffrer les vieilles chartes et de sauver ainsi les titres de nos libertés communales, ou de commenter et de traduire les textes grecs et latins, pendant que de simples scribes travaillent avec une patience d'ange à rehausser de vermillon et d'azur nos hymnes et nos proses d'église. Il y a des cloîtres, en Italie par exemple, au XVIe siècle, qui sont transformés en ateliers de peinture, d'architecture ou de statuaire; quand la prière est finie les moines courent à l'ouvrage; les uns prennent le

1) Quàm longe nos majores nostri in bonis operibus superant nemo non videt, verbi gratia, quàm magnifica ædificia, quæ antiqua monumenta posteris reliquerunt!

ciseau, les autres le compas ou le pinceau. L'Italie est toute pleine de la gloire des moines. A Florence, la plus grande merveille de la galerie Pitti, c'est le saint Marc de fra Bartolomeo. C'est un frère Joconde qu'on appelle en France pour construire un des plus beaux ponts de la capitale. On dirait, à la vue d'un couvent du moyen-âge, une véritable ruche. Aux uns le travail du bois, qui dans leurs mains prend toutes les formes et s'anime souvent comme le marbre; à d'autres les explorations paléographiques 1). Il en est à qui on a donné le ciel et les étoiles; d'autres auxquels on jette un monde peut-être plus merveilleux, le cœur humain. L'Asie mineure était remplie de monastères, où de pauvres frères étaient nuit et jour occupés à transcrire les poètes et les orateurs de la Grèce et de l'Italie antique 2). Il y avait plus de cent cinquante de ces sanctuaires de la science dans la Calabre et autour de Naples. Voyez ce monastère qui s'avance de la Macédoine sur les flots de la mer Egée, c'est le mont Athos; il n'y aura jamais d'institution humaine qui rendra à la civilisation les services que cette maison de prières lui a rendus. On cite soixante-trois palais et maisons de campagne des rois francs, où des moines s'occupaient à reproduire les chartes royales. L'Eglise entretenait un cortège nombreux de scribes, tous voués à Dieu, et consumant leur intelligence à transcrire dans les salles du scriptorium les manuscrits profanes ou sacrés. C'est un moine d'Afrique, Eutholicus,

---

1) North American Review. — 2) Revue brit., 2 mars 1856.

qui inventa les accents; un autre moine qui imagina les lettres onciales 1).

Occam, Scot, Durand, quoi qu'on en ait dit, ont été des hommes remarquables, qui ont aidé à perfectionner l'intelligence et préparé les voies aux grandes découvertes du XVIe siècle. Luther n'a pas toujours été injuste envers les scolastiques : il a proclamé les titres de l'un d'eux, Pierre Lombard, à l'estime et à la reconnaissance du genre humain 2).

Les cloîtres ont d'autres titres encore à faire valoir. C'est dans la solitude des couvents que vinrent se vider souvent en Allemagne les querelles des seigneurs avec leurs vassaux ; et il faut rendre justice aux moines, l'opprimé trouvait en eux d'éloquents défenseurs. Si malheureusement leur voix n'était pas écoutée, et si le prince en appelait à son épée, alors la cellule se changeait en refuge où le vaincu trouvait un abri, des consolations et du pain, jusqu'à ce qu'on l'eût réconcilié avec son maître. Que de fois le vainqueur vint expier son triomphe et ses fautes dans les larmes et le cilice! N'oublions pas que le cloître fut l'arche sainte 3) qui recueillit dans le grand naufrage des lettres les livres inspirés, et qui les sauva de la main des barbares; que les premières versions en langue allemande sont

---

1) Montfaucon : Des endroits et des pays où l'écriture grecque fut en usage.

2) Ein sehr fleißiger Mann und eines feines Verstandes, und habt viel trefflisches geschrieben.

3) Johann Frick, dans la préface : Ueber die neue Lutherische Ul[illegible]e-Bibel.

dues à des moines; qu'Ottfried de Wissembourg rimait le Nouveau-Testament et les Psaumes dans le xe siècle; que Raban-Maur et Walfrid avaient traduit en allemand toute l'Ecriture; que les traductions bibliques d'Augsbourg et de Nüremberg du xve siècle sont dues à des religieux, à ces moines que les réformés traitèrent si rudement, et dont l'un d'eux disait: Quand nous avons besoin de figurer le diable, nous prenons un moine 1). Et pourtant ce sont ces diables de moines qui ont donné au monde allemand Hutten, Mélanchton, Luther, Erasme, Agricola; et des pléiades de lettrés au xvie siècle.

Luther entra donc au couvent l'imagination toute troublée de la mort subite de son ami, et tremblant que la terre ne s'ouvrît sous ses pieds, et qu'il ne tombât sans avertissement, ainsi qu'Alexis, dans les mains de la Divinité. Cette vision tourmenta long-temps son sommeil; la nuit il lui semblait entendre la voix du mort qui venait l'avertir de faire pénitence. Luther, qui n'avait encore goûté d'aucune des joies mondaines, lui, si pur alors et si candide, se croyait un grand pécheur! Pour détourner la colère de Dieu, il jeûnait, il se mortifiait comme un anachorète de la Thébaïde. Surtout il avait peur du démon, et ce

---

1) Wir Lutheraner bilden den Versucher Sathanam unter der Gestalt eines Mönchs, mit seiner Kutte ab: Christian Thomasius zu Halle, in den kurzen Lehrsätzen von der Zauberey, 55, 51, p. 44, 45. — Herder dans sa préface sur les Légendes, et le Magasin historique des missions protestantes, ont rendu de beaux témoignages aux moines d'Allemagne.

n'était qu'à force de prières qu'il parvenait à en chasser le fantôme. Chose curieuse! Luther n'a jamais songé à retrancher l'esprit de ténèbres de son symbolisme, il ne l'a pas soumis une fois au doute, toujours il a cru à lui comme à une réalité matérielle. Il le regarde comme un ange déchu, et qui depuis sa chute est condamné de Dieu à tenter l'homme, à l'égarer dans ses voies, et à lutter contre l'ange de lumière jusqu'à ce que l'âme se soit détachée du corps. Suivez le drame de la réformation, personnifié dans le docteur Martin; le premier rôle y appartient toujours au démon, à Luther le second, qui aime à s'effacer devant Satan; il en a besoin pour expliquer des choses obscures. A chaque scène de la vie du réformateur vous voyez Satan. C'est Satan qui fait mouvoir et agir Eck, Emser, Hochstraet, tous ses adversaires. C'est Satan qui inspire les évêques, les archevêques et les cardinaux; Satan qui souffle à Léon X ses bulles, à l'empereur Charles V ses édits, aux archevêques de Mayence et de Cologne leurs mandements, à la Sorbonne de Paris et aux universités de Leipzig et d'Erfurth leurs sentences théologiques; Satan qui a établi son siége à Rome dans la nouvelle Babylone; qui régit les conseils du duc George de Saxe, qui a troublé la tête d'Henri VIII. C'est Satan qui a saisi tout vifs Münzer l'anabaptiste, et Zwingli le sacramentaire, et qui pousse les paysans de la Thuringe à la révolte; qui a tordu le cou à Œcolompade qui ne pensait pas comme Luther sur l'Eucharistie; Satan qui a inventé le sacrement de mariage, les cloîtres, le célibat, le jeûne, l'ex-

trême-onction, la messe; Satan qu'on est toujours sûr de voir apparaître, ainsi que le dieu inventé par les Grecs, chaque fois que la tragédie ne peut se dénouer naturellement; Satan qui lui fournira en songe les meilleurs arguments contre la messe privée. Les apparitions seront fréquentes dans la vie de Luther. Quelquefois, dit un de ses disciples, Manlius, sa tête s'alourdissait après une de ces visions diaboliques qui voltigeaient devant ses yeux; il tombait en défaillance, et on mandait alors le médecin qui le rappelait de ces syncopes, en infiltrant dans ses oreilles de l'huile d'amygdale 1). Callot eût pu s'inspirer des écrits de Luther, et y trouver une tentation plus satanique encore que celle de saint Antoine. Nos lecteurs verront combien le moine a abusé de cet ange de ténèbres, que le docteur Strauss regarde comme une allégorie, changée, au IIIᵉ siècle, en symbole vivant 2).

Revenons au couvent où Luther, pour la première fois, subit sans succomber les assauts du démon; c'est la prière qui l'avait aidé à en triompher. Sa vie claustrale fut celle d'un véritable cénobite. « Si jamais, disait-il, frère Augustin alla droit au ciel par les murs d'une abbaye, je mérite d'y entrer : c'est un témoignage que tous mes frères me rendront. Je jeûnais, je veillais, me mortifiais, et je pratiquais les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre ma santé; ce ne sont pas nos enne-

---

1) Loci communes, p. 42.

2) Strauß, Dr. Dav. Fr.: Das Leben Jesu, kritisch bearbeitet. Tübingen, Osiander.

mis qui croiront à mon récit, eux qui ne parlent que des douceurs de la vie monacale, et qui n'ont jamais aucune tentation spirituelle 1). »

Son noviciat fut surtout pénible ; ses supérieurs, qui s'étaient aperçus de son penchant à l'orgueil, tentèrent sa vocation par d'énergiques épreuves : Luther était obligé de balayer les dortoirs, d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, de monter l'horloge et d'aller, un sac sur le dos, mendier publiquement. Le frère Augustin, c'était son nom, murmura ; l'université de Wittenberg intervint et mit fin à de semblables épreuves, où il était à craindre qu'il ne succombât 2).

Il prononça ses vœux en 1506, et reçut la prêtrise la même année. Ce fut un jour mémorable, une grande solennité dans sa vie, dont il se hâta d'écrire les détails à ses amis. « C'est aujourd'hui, écrivait-il à Johann Braun d'Eisenach, que je dirai ma première messe ; viens-y. Pauvre jeune homme, indigne pécheur, Dieu, dans ses trésors de miséricorde, a daigné m'appeler à son service ; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et autant qu'il est possible à de la poussière comme moi, d'accomplir ses desseins. Prie pour moi, mon cher Braun, que mon sacrifice soit agréable aux yeux du Seigneur. »

Hans Luther vint mêler, en assistant à la première messe de son fils, ses prières à celles de Braun. « Mon père, dit Martin, n'était pas du tout

1) Math. In vita Lutheri.

2) Mathesius : In vita Lutheri.

content; au contraire, il s'emportait contre un fils qui ne craignait pas de lui désobéir. La peste vint, qui lui enleva deux de ses enfants : moi j'étais au lit, malade et près de mourir; mes supérieurs pressaient mon père de me laisser embrasser la vie cénobitique et de me consacrer aux autels. Hans hésitait, il avait d'autres desseins; enfin on vint à bout de vaincre ses répugnances et il céda, mais de mauvaise grace. « Dieu veuille, dit-il, qu'il ne se soit pas trompé sur sa vocation. » Quand vint le jour de ma première messe, je lui écrivis; mon père vint et m'apporta vingt gouldes 1). » Après le sacrifice on se mit à table; Hans était à côté de son fils qui croyait recueillir de sa bouche des paroles de joie; le vieux mineur se leva tout à coup, et s'adressant aux docteurs, aux maîtres en théologie et aux autres pères : « N'avez-vous pas lu, demanda-t-il, dans l'Ecriture, qu'on doit respecter son père et sa mère? — Oui, cela est écrit, dirent les conviés ; et le regard de Hans s'arrêta sur Martin qui resta muet. On se mit à parler de choses et d'autres, mais le père reprit tout haut : « Fasse le ciel que ceci ne soit pas un leurre du démon... Allons, buvons et trinquons, que Martin nous aime un peu mieux. » C'était le premier dimanche après Pâques, le 2 mai. Il était monté à l'autel tout tremblant; arrivé au canon il fut saisi d'un tel épouvantement, qu'il aurait quitté l'autel sans achever le sacrifice, si le prieur ne l'eût retenu 2).

1) Mathesius: fol. 5, a. Colloquia latina, t. II, f. 15, 14; 6, 5.
2) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer.

Luther avait eu pour maître en théologie Karlstadt, qui trouva moyen, pendant plus de quinze ans, d'amuser le monde de ses apostasies, de ses bouffonnes imaginations, de ses prétentions à jouer le rôle d'apôtre et de prophète. Hutten s'était donné trop de peine pour chercher la sottise autour de lui; elle était incarnée dans Karlstadt: pauvre ame, plus digne de pitié que de colère, qui courut la vérité et ne trouva que le ridicule: catholique en 1518, luthérien en 1521, anabaptiste en 1525, sacramentaire en 1530, il changea de vêtement comme de croyance pour obéir à quelque texte biblique dont lui seul prétendait avoir sondé le mystère, et finit par prendre le tablier de boulanger pour obéir au précepte de Dieu : tu travailleras à la sueur de ton front.

Le sacerdoce exaltait la piété de Luther dont tout le temps se passait à étudier ou à prier; ses joues se fanèrent, son teint se décolora, et l'adolescent, si frais, si rosé, quand il allait chanter aux portes, tomba dans une sorte de marasme qui faisait pitié à Mosellanus, qui nous le représente usé et flétri, et tellement amaigri, qu'on eût pu compter ses côtes 1). Ses supérieurs craignirent un

1) Löscher's vollst. Reformations-Acta, III, 247. Il y a, dans la sacristie de l'église paroissiale de Weimar, une vieille peinture de 1572 par Vischer, un des disciples de Lucas Kranach, au bas de laquelle le maître a placé son monogramme, qui imite assez bien les deux bras d'un télégraphe, et où Luther est représenté sous l'habit de moine (frère Augustin), sous l'habit de chevalier Georges (à la Wartburg) et sous l'habit de docteur (l'Ecclésiaste de Wittenberg) : l'image du frère Augustin ressemble bien au portrait de Mosellanus. Ces trois têtes,

moment que cette fièvre de dévotion ne nuisit trop à son intelligence et à son corps, et ils essayèrent d'y remédier. Staupitz, le vicaire général de l'ordre des Augustins, qui l'avait pris en vive amitié, et que Luther aima toujours si tendrement, lui disait: « Assez, assez, mon enfant : tu parles de péché; tu ne sais pas ce qu'est le péché; si tu veux que Dieu t'assiste, ne joue donc plus à la poupée.» Un jour qu'il confessait de misérables peccadilles, tout contrit comme si c'eût été autant de crimes, le prêtre l'arrêta en riant : «Tu es donc fou, lui dit-il : Dieu ne t'en veut pas, c'est toi qui lui en veux 1). »

Mais Luther n'écoutait ni les conseils de Staupitz, ni les avis de son confesseur. On le voyait au pied des autels les mains jointes, les yeux levés au ciel et tout pleins de larmes, demandant pardon à Dieu; souvent la nuit il s'agenouillait au chevet de son lit, et restait en oraison jusqu'au lever du soleil 2). Un jour la porte de sa cellule ne s'ouvrit pas à l'heure accoutumée; ses maîtres étaient inquiets; on frappa à la cloison de son oratoire : personne ne répondit. On prit le parti d'enfoncer la porte, et on trouva Luther dans un état extatique, la face contre terre et respirant à peine. Un peu de mu-

---

que nous avons reproduites d'après Jagemann, sont regardées par l'auteur de l'Almanach de la réformation, publié à Erfurth, comme les portraits les plus exacts que nous ayons de Luther. Ils ressemblent du reste aux originaux de Lucas Kranach qu'on voit à Weimar, à Gotha et à Erfurth; et aux peintures d'Holbein, aux musées de Basle et de Florence.

1) Gustav Pfizer: Luther's Leben.

2) Ib. ib.

sique lui fit reprendre ses sens, et lui rendit la connaissance. Avouons que ces couvents d'Allemagne, où le supérieur, comme Staupitz, se délassait dans l'étude et la lecture des poètes profanes, où l'on guérissait les maladies de l'ame à l'aide de l'harmonie, et où des moines fervents se mouraient d'amour pour Dieu, ne ressemblent pas beaucoup à l'image qu'en ont donnée les philosophes du XVIIIe siècle!

Pauvre reclus, qui ne trouvait qu'amertume et désespoir dans le service de Dieu, qui essayait de tous les moyens pour l'aimer, et dont toutes les aspirations vers le ciel s'arrêtaient en chemin; qui se consumait à prier, à jeûner, à se mortifier, et à qui les prières, les jeûnes incessants, n'apportaient ni joie ni soulagement, comme si son cœur se fût flétri dans le crime! La lutte était trop forte, il aurait fini par succomber : cette chaîne de terreurs et de tentations était trop pesante pour lui; il s'en fût débarrassé peut-être par le désespoir, car il ne pouvait chasser ces fantômes qui l'obsédaient la nuit, le troublaient dans ses études et venaient le tourmenter jusqu'au pied des autels où il se réfugiait pour leur échapper. C'est qu'à son âge il se trompait sur ces vaines fantaisies, sur ces caprices d'imagination, et qu'il prenait pour des châtiments du Seigneur les hallucinations d'un cerveau malade de travail.

Un jour qu'il se promenait, en proie à ces noires mélancolies, il trouva sur son passage un moine, qu'il interrogea douloureusement:

— Mon frère, lui dit le moine, je sais un remède aux maux qui vous tourmentent.

— Et lequel ? reprit Luther, avec une voix tremblante.

— La foi, dit le religieux.

— La foi ? reprit Luther que ce mot avait bouleversé, la foi ?

— Oui mon frère, la foi : croire c'est aimer, et qui aime sera sauvé.

Les yeux de Luther brillèrent d'un feu nouveau.

— La foi ! répétait-il, croire ! aimer ! comme un homme qui sort d'un long rêve.

— Et, continua le frère, n'avez-vous pas lu ce passage de saint Bernard dans le sermon de l'Annonciation ? « Crois que par Jésus tes péchés te seront remis, c'est le témoignage que l'Esprit saint met dans le cœur de l'homme ; car il a dit : Crois, et tes péchés te seront pardonnés. »

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, voilà tout ce que Luther vit dans la parole du frère augustin. Ce fut un éclair, mais un éclair trompeur, jeté dans son ame, qui s'en allait au désespoir ; un éclair au moment où s'ouvrait à ses pieds un précipice ; un flot de salut, quand il allait se briser sur un rocher. Un pauvre frère, qui vraisemblablement n'avait vu dans le texte sacré et dans la glose des pères que ce que l'Eglise y avait trouvé jusque alors : la nécessité de la foi, mais de la foi vivante, animée, produisant à l'extérieur des œuvres, portant des fruits, et se manifestant par l'amour, les désirs et les actes du salut, rappelle Luther de son désespoir, le sauve de ses terreurs, le délivre de ses tentations, mais pour le jeter dans un autre abîme qu'il n'a

pas le temps de sonder au premier moment de sa joie !

A partir de cet entretien si court où chaque interlocuteur a eu à peine le temps d'échanger quelques mots, plus de terreurs ou d'obsessions nocturnes: Luther sommeille en paix; plus d'épouvantes intérieures dans le jour: il se livre à l'étude sans distraction, il assiste aux offices comme les autres moines avec un recueillement qu'aucune frayeur ne vient troubler: il prie, il jeûne et ne se croit plus déshérité du ciel. Un mot avait opéré tout ce changement; à l'aide de ce mot, la foi, tout s'explique pour lui. S'il était assailli de vaines terreurs, s'il tombait dans le désespoir, s'il doutait de son salut et de la miséricorde de Dieu, c'est qu'il ne croyait pas; s'il avait souffert dans son ame depuis qu'il se connaît, c'est qu'il n'avait pas la foi; si ses supérieurs ont essayé inutilement de le consoler, c'est qu'il n'entendait pas le langage que parlait si admirablement le pauvre frère, ou que peut-être il n'aimait pas comme lui. Avec la foi il a reçu une nouvelle vie. Il était encore malade, mais d'une autre affection, dont le siège est toujours dans le cerveau, malade d'amour et non plus de crainte et de désespoir; chez lui tout était passion. La foi gratuite ou la grace devint donc pour lui une symbolique qui formulait la pure essence du christianisme; un évangélisme, ou, comme il l'appelait, une vérité qu'on avait obscurcie et cachée jusque alors ou remplacée par des pratiques, des observances, un culte extérieur, des traditions, qu'il faudrait tôt ou tard effacer, si on voulait re-

venir à la parole divine dans sa pureté primitive. Un chapitre de St-Paul aux Corinthiens, sur lequel, au sortir de son colloque avec le moine du couvent, tombèrent ses regards, lui parut comme une illumination de Dieu même, qui prenait soin de confirmer par son apôtre la grande vérité qu'il venait de trouver. Il referma le livre, tout joyeux de sa bonne fortune. Cette joie devait passer bien vite.

CHAPITRE II.

LUTHER DOCTEUR. 1508 — 1516.

Frédéric, électeur de Saxe, était un prince ami des lettres et des arts, un habile musicien, et un humaniste qui savait par cœur les poètes classiques de l'antiquité 1). C'est à lui que Wittenberg doit cette université qui, dans le XVIe siècle, jeta un si vif éclat : il l'avait fondée en 1502. Staupitz, dont le nom reviendra souvent dans l'histoire de la réformation, était alors vicaire général des Augustins, professeur d'éloquence sacrée, et doyen de la faculté de théologie. Le prince le consulta sur le choix des professeurs qu'il voulait attacher à son institution. Staupitz lui désigna Luther comme un des jeunes prêtres sur qui l'Allemagne fondait de brillantes espérances. Luther reçut aussitôt sa nomination à la chaire de philosophie de Witten-

1) L'influence de Fréderic sur les mouvements de la réforme a été appréciée dans les notices qui accompagnent l'ouvrage de Franz Wolkmar Reinhard: Sämmtliche Reformationspredigten, Sulzbach, 5 vol. in-8. t. III, 90 et suiv. (V. tome 2e du même recueil.)

berg. La lettre du prince était si pressante qu'il n'eut que le temps de prendre congé de ses maitres. « A peine, écrit-il à un de ses amis, ai-je pu faire mes paquets, et embrasser ceux que j'aime. » Sa malle était légère; elle renfermait une robe de bure, deux Bibles, une grecque et l'autre latine, quelques livres ascétiques, et un peu de linge. En quittant Erfurth, des pleurs vinrent mouiller les yeux du jeune religieux: il lisait peut-être dans l'avenir, et il prévoyait qu'il allait trouver du bruit et des chagrins; mais il n'y avait pas à désobéir. Il partit, et descendit au couvent des Augustins.

C'étaient deux sciences pour lesquelles il n'avait pas grand goût que la physique et l'éthique, qu'il allait être obligé d'enseigner. Combien il eût préféré la théologie qu'il aimait passionnément, « cette maîtresse du monde, cette reine des arts », qu'il a si magnifiquement glorifiée pendant toute sa vie 1)! Aussi, à un de ses amis qui lui demande des nouvelles de sa vie collégiale, répond-il: « Grace à Dieu, je me trouve bien; mais je serais encore mieux, si je n'étais contraint de professer la philosophie. »

Cette philosophie était celle d'Aristote, « ce maître en diable, comme l'appelait plus tard Luther, qui voulait bâtir sur l'homme, au lieu de bâtir sur Dieu 2). » Il paraît que la jeunesse wittenbergeoise se porta bientôt en foule aux leçons du professeur. On admirait sa parole claire, incisive, et toute

---

1) Voy. Tischreden, 179, 180 et passim.
2) Tischreden.

remplie de fiel, d'ironie; son mépris pour les astres de l'école, pour les maîtres de la parole venus avant lui, « échos du passé, qui ne rendaient que des sons humains, comme tous les philosophes imbéciles qui cherchaient l'explication des phénomènes moraux dans l'homme, au lieu de remonter à sa source, c'est à dire à Dieu et à son verbe 1) ».

Le sénat de Wittenberg, à la recommandation de Staupitz, le nomma prédicateur de la ville: l'évêque approuva ce choix. C'était une mission nouvelle pour Luther, dont la responsabilité l'effrayait; il avait peur de succomber : il disait à son ami quelles terreurs l'assiégeaient. Le docteur relevait son courage. Luther insistait, et se fâchait presque. « Vous voulez donc ma vie, docteur. Je ne ferai pas ce métier-là trois mois. — Eh bien, répondait le maître en théologie, vivre ou mourir pour le Seigneur 2), ce serait un beau sacrifice! » Luther se résigna.

Il monta donc en chaire et prêcha tour à tour dans le cloître, dans l'église du château, et dans l'église collégiale. Il avait tort de se défier de ses forces; car son succès fut grand. Sa voix était belle, sonore, éclatante; ses gestes, larges et nobles. Il avait dit à Staupitz que, s'il prêchait, il n'imiterait pas ses devanciers, et il tint parole. Pour la première fois, on vit un orateur chrétien cesser d'invoquer en chaire les maîtres de la scolastique, puiser ses textes et ses images dans les livres inspi-

---

1) Pfizer: Martin Luther's Leben.
2) Cochlæus: Acta Luth., 5.

rés, et en appeler à la seule parole divine. Dans ce mépris affecté pour les formes de l'école, il était aisé de surprendre les premiers germes d'indépendance contre l'autorité.

Ses vœux les plus chers allaient être satisfaits: il reçut la charge et le grade de bachelier en théologie, et, sans renoncer à la chaire, il put, dès ce jour, faire des leçons sur des textes sacrés. C'est Luther qui a créé cette science, dont le protestantisme a depuis si souvent abusé, l'exégèse qui, sous la main de ses successeurs, a tout terni, tout décoloré, a mis l'examen où la foi devait régner, analysé sèchement l'inspiration, tué l'esprit au profit de la lettre, et traité le livre de bonne nouvelle comme un livre sorti de la main des hommes: « souffle empesté, dit un écrivain protestant, qui voudrait tirer la vie de la mort même 1) ».

L'exercice journalier de la parole le préparait ainsi à ces grandes luttes qu'il allait soutenir contre la papauté. Son auditoire était nombreux et formé en partie de jeunes écoliers qui connaissaient les écrits de Hutten, et avaient pris part à ces débats littéraires qui troublaient l'Allemagne depuis 1500. L'université de Wittenberg grandissait de jour en jour dans l'opinion; elle devait sa gloire aux doctes leçons du moine augustin. Erfurth en était jalouse et se repentait d'avoir perdu Luther.

---

1) Noch Niemand hat aus dem Tode das Leben verstanden. De Wette: Ueber den Verfall der protestantischen Kirche in Deutschland, und die Mittel, ihr wieder aufzuhelfen; page 555. V. Reformations-Almanach, 1817.

Elle avait raison, car on n'avait encore entendu dans aucune chaire une exégèse aussi lumineuse que celle du professeur, sur l'Ancien et le Nouveau Testament. C'était la Vulgate dont il expliquait le texte, cette Vulgate qu'il regardait alors comme une belle création, et qu'il devait blasphémer plus tard. Il s'était pris de passion pour ce travail philologique : il y passait les nuits et les jours, mangeait et dormait à peine; parfois des docteurs venaient assister à ses leçons et se retiraient émerveillés. Le vieux Mellerstadt, connu sous le sobriquet de L u x m u n d i, l'entendit, et frappé d'admiration il s'écria au sortir de ses leçons : « Ce moine a un profond regard, des imaginations admirables; il donnera de la tablature aux moines et soulèvera de grandes tempêtes 1) ».

Staupitz veillait sur Luther, et ne lui épargnait ni ses conseils, ni ses leçons, ni ses applaudissements, car il avait deviné tout ce qu'il y avait en lui d'avenir. Pour le récompenser de ses travaux, ou peut-être aussi pour le relever à ses yeux, dans la mission qu'il lui destinait vers la capitale du monde chrétien, il lui offrit le grade de docteur. C'était un titre qui coûtait assez cher, et Luther ne possédait rien, ses leçons étant gratuites. Il n'avait pas même toujours à son service une robe de professeur. L'électeur s'était chargé de sa garderobe, et quand son habit commençait à s'user, il recevait une belle pièce de drap qu'il

1) Hic monachus profundos habet oculos; mirabiles habet fantasias, omnibus doctoribus facesset negotium. Ulemberg, p. 9.

donnait au tailleur, et dont le prince payait encore la façon. Il fallait encore beaucoup d'argent pour ce voyage au-delà des Alpes, Staupitz se chargea de faire les frais. Mais Luther montrait au doyen ses joues amaigries, et son corps où l'on voyait les os : « Que voulez-vous faire d'un pauvre frère qui n'a plus que peu de jours à vivre? demandait-il; il y a ici dans le couvent des moines gras et fleuris qui feraient bien mieux votre affaire. » Staupitz riait et haussait les épaules.

Le 18 octobre 1512, Luther reçut le licenciat, et le 19, le doctorat. Ce fut Andreas Bodenstein (Karlstadt) qui l'interrogea et le promut au grade de maître dans la sainte science des Ecritures; le même Karlstadt, dont Luther vantait alors les lumières, qu'il écoutait comme un oracle, et qu'il devait plus tard immoler à sa risée, à table et dans ses voyages en Allemagne. « Ce pauvre diable, dit-il dans ses Tisch-Reden 1), qui n'a jamais rien su; piètre dialecticien, ignare rhéteur, qui pour deux gouldes donnait le grade de théologie, bien qu'il sût que le *nolite vocari Rabbi* de l'Ecriture lui en déniât le droit 2) ». Luther prononça ce jour la formule ordinaire d'obéissance à l'Eglise et à ses canons. « Alors, dit-il, pour justifier sa révolte, j'étais dans les langes du papisme, et Dieu n'avait pas encore dessillé mes yeux. » Il put se livrer à tout son mépris contre Aristote, et faire rire Wittenberg aux dépens du philosophe grec. Ces ris

1) Tisch-Reden, p. 237.
2) Ibid, p. 158.

étaient si bruyants, qu'on les entendit jusqu'à Erfurth et à Cologne 1). Erfurth vit avec douleur que son élève attaquât si rudement un de ces demi-dieux qu'elle avait couronnés, et Cologne fut tentée de prendre en pitié ce duel entre deux adversaires d'une aussi inégale valeur; mais les humanistes de ces deux villes se réjouissaient de la venue de ce nouveau combattant qui essayait, à l'aide de l'Écriture, de renverser l'autorité de la scolastique. Reuchlin, surtout, triomphait, car il savait tout ce que valait le frère augustin; Hochstraet entre autres s'était imaginé travailler à la gloire de Dieu, en condamnant aux flammes le Thalmud et les autres livres rabbiniques. Plus tard, Luther allait plus loin, en proposant de chasser du pays tout ce qui porterait le nom de Juif. Hochstraet n'en voulait qu'à leurs écrits; théologien obscur dont on prit la colère au sérieux, Reuchlin imagina une conspiration en forme contre les lettres, où il fit entrer tout ce qui portait froc ou capuchon. L'Allemagne se réveilla donc un matin, menacée dans sa pensée par quelques moines, dont le repos n'était aucunement attaché à l'obscurcissement des lettres, comme on affectait de le répandre, et dont la piété exagérée eût voulu anéantir des livres où la révélation de Jésus était attaquée. Si on les eût laissés faire, ils auraient jeté aux flammes tous les écrits qui sentaient le judaïsme, comme Calvin le Traité sur la Trinité, de Servet;

1) Pfizer: Martin Luther's Leben.

seulement ils n'auraient pas brûlé Servet; c'est une justice qu'Erasme leur a rendue hautement. Luther, dans sa haine instinctive contre les moines, prit naturellement le parti de Reuchlin.

Alors régnait à Dresde le duc George, vaillant homme de guerre, qui se mêlait de théologie; catholique ardent, dont toute la calomnie de la réforme n'a pu flétrir la probité. Le duc voulut entendre Luther, sur le récit que Staupitz lui fit de ses succès oratoires. Luther prêcha donc devant la cour ducale, et, suivant sa coutume, il se moqua de la scolastique qui était maîtresse à Dresde. Ses partisans, et le duc George entre autres, écoutèrent froidement l'orateur.

Luther quitta la chaire un moment, pour d'autres occupations que lui avait confiées le vicaire général. Staupitz fut obligé de s'absenter, et il chargea son protégé de visiter les couvents de la province. Cette visite fut pour Luther une occasion d'études morales sur la vie intérieure des cloîtres. S'il faut l'en croire: « La Bible était un livre qu'on trouvait rarement dans les mains des religieux, qui connaissaient beaucoup mieux saint Thomas que saint Paul 1) »; c'est le plus grand reproche qu'il fait du reste aux moines.

Ses pouvoirs étaient très étendus: il devait nommer les prieurs, déposer ceux qui jetteraient le scandale parmi leurs frères. A Erfurth il reconnut pour supérieur du couvent Johann Lange, qui

1) Tisch-Reden, p. 606. Voyez dans cette histoire le chapitre de ce nom.

depuis fut un des premiers à jeter la robe monacale pour prendre femme. Le couvent de Neustadt était en proie à des querelles qui en troublaient la paix: Luther la rétablit en demandant au prieur, dont la faiblesse avait entretenu ces désordres intérieurs, la démission de sa charge et le sceau de l'ordre. Sa lettre à ce moine est un mélange de fermeté et de douceur; s'il ouvre des plaies, il a du miel tout prêt pour les adoucir. L'humilité et l'amour sont les deux vertus qu'il recommande surtout; l'Humilité, dit-il, la mère de la Charité; et comme sa parole a pu affliger le frère, il se hâte de le consoler en mettant les zizanies du couvent sur le compte de trop grandes occupations, qui ne lui ont pas permis d'arracher du champ du Seigneur cette mauvaise herbe 1). Peut-être aussi parce qu'ils n'ont pas prié devant le Seigneur, notre père et notre créateur; parce que, « les mains jointes, vous ne lui avez pas demandé de diriger vos voies et de vous illuminer de sa justice ».

Le pauvre moine, qui la veille comptait les heures qui lui restaient à vivre, qui s'effrayait de cette immense responsabilité de parole à laquelle voulait le condamner Staupitz, qui ne savait où trouver les fonds nécessaires pour payer son bonnet de docteur, était assailli de travaux. Il trace dans une lettre à Lange une amusante peinture de ses travaux 2). « Il me faudrait deux secrétaires, je ne puis suffire à ma correspondance : plaignez mon

1) De Wette: Martin Luther's Briefe, t. I, p. 31.
2) Ibid, p. 44.

malheureux sort. Je suis concionateur conventuel, ecclésiaste de la table, prédicateur paroissial, régent d'études; je suis vicaire, c'est-à-dire onze fois prieur, conservateur des étangs à Litzkau, plaideur et assesseur à Torgau, lecteur paulinique et collecteur de psaumes; ajoutez encore à cela les tentations de la chair, du monde et du diable! »

Il avait toutes les tentations à la fois. Voilà ce que lui procurait la gloire qui commençait à le visiter dans sa cellule; il ne pouvait acheter le bruit que Dieu le condamnait à faire dans le monde, que par des tourments d'esprit et de corps. Que deviendra-t-il donc quand il entrera dans la révolte à pleines voiles; de quelle tempête va-t-il donc être assailli? La gloire est son premier châtiment, et il souffre déjà si vivement, qu'il n'y peut plus tenir, et qu'il est obligé de prier son ami Christophe Scheurl d'avoir pitié du moine de Wittenberg, de cesser de l'exposer aux agaceries de cette femme adultère, de cette séductrice des adolescents dont parle Salomon dans ses Proverbes, et dont le poison brûle les veines, et qu'on nomme vanité mondaine; d'imposer silence à ses lèvres, et de ne pas louer celui qui n'est qu'ignominie et péché, le pauvre Luder qui repousse les louanges qu'on lui jette à la face 1).

Voilà des détails pleins de charmes, et une page qu'on ne voudrait pas arracher de la biographie du réformateur; mais autant il est humble en face de la gloire, autant il est fier devant un autre fléau

1) De Wette: Luther's Briefe, t. I, p. 69, et suiv.

qui ne tue que le corps : ce moment de la vie de Luther est encore plus beau. La peste était à Wittenberg. Les amis du docteur le conjuraient de les imiter et de fuir : « Fuir ! dit le frère Martin, mon Dieu, non ! Pour un moine le monde ne périra pas ; je suis à mon poste, j'y reste par obéissance, jusqu'à ce que l'obéissance me fasse un devoir de m'éloigner ; non pas que je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas l'apôtre Paul, mais le Seigneur me délivrera de la peur 1). »

Voilà le langage d'un prêtre catholique ; quand Luther en aura dépouillé le vêtement, il ne parlera plus de même ; si la peste vient à s'abattre de nouveau parmi son troupeau, il repoussera les ames qui viendront à la table de communion s'abriter contre la peur. « C'est bien assez, dira-t-il, qu'elles reçoivent publiquement quatre fois par an le corps de Jésus : l'Eglise n'est point une esclave ; donner le sacrement à quiconque s'approcherait de la table sainte, surtout en temps de peste, serait un poids trop lourd pour les ministres 2) ».

Luther était-il encore catholique ? aucune pensée mauvaise n'était-elle entrée dans son ame ? le doute ne l'avait-il pas souillée ? A toutes ces questions il répond d'abord affirmativement. « J'étais aviné et noyé tellement dans le papisme, que j'aurais tué, ou aidé du moins à tuer quiconque aurait dénié une seule syllabe d'obéissance au souverain pontife 3). » Il nous trompe.

---

1) Lango, 26 oct. 1516.
2) Michelet : Mémoires de Luther, t. II, p. 342.
3) Préface de ses œuvres.

Sa correspondance démontre au contraire que sa foi, si elle n'avait pas succombé, commençait à fléchir, que le doute l'obsédait; qu'il s'enivrait au fond du cœur du scandale que commençait à faire son nom, de ses hardiesses oratoires et des louanges de Hutten. Il s'était essayé contre la scolastique dans des positions, thèses qu'il n'ose pas montrer au grand jour, qu'il avoue en secret à Christophe Scheurl, pour que son ami, cet homme érudit, en dise son opinion 1). A Lange il adresse les quarante préceptes qu'il a prêchés à Wittenberg, où on retrouve le germe de son symbolisme futur. A son langage embarrassé, à ce titre de paradoxe sous lequel il désigne ces thèses, on voit clairement qu'il sait bien tout ce qu'il y a caché. C'est un duel théologique qu'il offre par l'organe de Lange à qui voudra se présenter, « afin qu'on apprenne désormais qu'il n'est pas homme à emprisonner dans un coin du monastère ces propositions, si toutefois son université n'est pas assez niaise pour l'enfermer dans un cercle aussi étroit 2) ». Il n'est pas heureux. Le doute est devenu plus exigeant; il ne peut l'éviter. Incapable de trouver en lui assez de force pour le repousser, il demande le secours d'un ami dont il savait la prière puissante auprès de Dieu : «Priez pour moi 3), écrit-il au prêtre

---

1) 12 septemb. 1517, Christ. Scheurl, p. 61. De Wette : Ces positions sont imprimées dans l'édit. de Jéna, t. I, p. 9, et dans celle de Wittenberg, t. I, p. 55.

2) J. Lange, 4 sept.

3) Confiteor quod vita mea in dies appropinquet inferno, qui a quotidie pejor fio et miserior, De Wette, p. 64, t. I.

Leitzken, car chaque jour m'amène une misère de plus, chaque jour je fais un pas vers l'enfer. » Cette lettre est signée Martin Luther, fils exilé d'Adam.

CHAPITRE III.

VOYAGE A ROME. — 1516.

Luther avait beau s'agiter, prier, lire la Bible, se recommander aux ames pieuses, il ne pouvait trouver de repos. Sa pensée, aussitôt qu'elle cessait d'être occupée, retombait dans l'angoisse et les terreurs. Le doute veillait à son chevet. C'est alors que, pour se distraire, il se prit à quelques unes de ces questions théologiques qu'avaient traitées les maîtres de l'école, entre autres l'auteur de la Somme, le divin Thomas; mais, au fond de ces spéculations philosophiques, il y avait toujours de la lie et du fiel pour son cœur.

De vagues récits, donnés par les voyageurs qui venaient d'Italie, circulaient dans l'Allemagne: ces récits ressemblaient aux narrations fabuleuses que les pélerins apportaient d'Orient; ils étaient empreints d'un merveilleux propre à saisir une imagination poétique. On avait prononcé le nom de Rome. Luther en rêvait constamment; il rêvait surtout de cette image du pape, objet de la vénération des peuples, et qu'il voulait voir face à face pour comprendre la fascination qu'elle exerçait sur les intelligences. Staupitz, qui avait deviné tout ce

que ce jeune moine promettait de gloire à l'ordre des Augustins, soit qu'il crût qu'un voyage sur une terre lointaine apaiserait une fièvre d'esprit qui menaçait d'être mortelle, soit qu'il eût à régler quelques difficultés survenues entre Rome et son ordre, résolut, comme nous l'avons vu, de l'envoyer dans la capitale du monde chrétien. Luther, qui d'abord avait refusé, était trop fatigué des assauts répétés du doute, pour résister plus longtemps.

Les préparatifs du voyage furent bientôt terminés. Luther partit à pied avec un de ses frères, un bâton à la main, et du pain dans leur besace pour leur nourriture du premier jour. Le lendemain, la charité des curés ou des cloîtres devait fournir aux voyageurs le viatique nécessaire. Il emportait avec lui six ducats pour payer le cicérone chargé de lui montrer les merveilles de la ville sainte 1).

« Comme son cœur battait de plaisir, dit Niemeyer 2), à l'idée de voir le pape, cette parole vivante de Dieu, cette splendeur du Christ et des apôtres ! et cette terre illuminée des rayons du soleil des âmes, et qui ne pouvait être qu'un paradis céleste 3) » !

On sait tout l'empire d'une première impression : elle flétrit ou colore pour jamais toutes les autres. Dès les premiers pas que nos pèlerins ont faits hors du sol allemand, ils ne trouvent qu'un temps triste,

---

1) Pfizer: Luther's Leben.

2) Luther's Auftreten, vorbereitet durch das vergangene, und einwirkend auf das ihm gegenwärtige Zeitalter.

3) Niemeyer: Même ouvrage.

de lourds et épais nuages, une hospitalité équivoque; alors leurs yeux se tournent en arrière, et ils regrettent leur Sion, cette Souabe et cette Bavière, où tous deux ont voyagé autrefois, « où les auberges sont si bonnes, où les hôteliers sont si affables, et traitent si bien l'étranger pour son argent 1) ». Après une longue route, bien fatigante, bien ennuyeuse, ils atteignent l'Italie; et les rêves si beaux de Luther, avant son voyage, s'enfuient. Ses yeux ne peuvent supporter l'éclat de son horizon immense; son ciel lui semble trop ardent, ses crépuscules du soir trop chauds, et ses nuits trop fraîches. Son vin, quand il en boit pour se réconforter, lui brûle la tête, et ses eaux mêmes sont mortelles. Un jour qu'il cheminait avec son compagnon, et qu'il avait fait un long chemin par une chaleur insupportable, il se pencha pour prendre, dans le creux de sa main, un peu d'eau jaunâtre : cette eau, qui avait été toute la journée sous un soleil de plomb, l'enivra comme du vin; il chancelait, et se désespérait, quand Dieu lui fit trouver des grenades, dont la douce liqueur le rendit à la vie. Luther, dix ans après, remerciait encore le ciel de cette miraculeuse rencontre 2).

En Allemagne, il se levait de bonne heure, et ouvrait aussitôt sa fenêtre pour respirer l'air du matin, et jouir de la vue des campagnes, si belles à cette heure dans le Wittenberg; souvent même il dormait la fenêtre ouverte, pendant les chaleurs d'été. Il crut qu'il ne fallait rien changer à ses ha-

1) Tisch-Reden, 602. — 2) Ibid.

bitudes. Un soir, en se couchant, par oubli ou à dessein, il ne ferma pas la fenêtre de sa petite chambre, et, quand il se réveilla, sa tête souffrait horriblement ; elle était lourde, pesante, en sorte que le lendemain c'est à peine si nos deux pélerins purent faire un mille d'Allemagne 1).

Arrivé à Montefiascone, au sommet de l'Apennin, Luther regarda devant lui, et il vit s'étendre au loin une terre stérile et aride, des rochers nus et décrépits, lui qui s'attendait à voir naître partout les myrtes et les orangers. Quel contraste avec la Saxe qu'il venait de quitter, où les fleurs sont si belles, les bois si touffus, la verdure si brillante et si fraiche ! Son œil était désenchanté. Il était descendu dans une petite hôtellerie où des moines assis buvaient, gesticulaient, bavardaient avec une volubilité tout italienne, et s'entretenaient cavalièrement de choses saintes. Il avait cru que l'ombre du Vatican devait s'étendre comme un manteau sur la nature humaine : c'était un miracle qu'il attendait de la papauté. Comme il n'arrivait pas, il se leva, de peur de quelque mauvais parti, dont on menaçait son compagnon de voyage, qui avait défendu trop courageusement l'honneur du capuchon, dont ces moines se moquaient hautement.

L'humanité lui apparut, comme la nature, appauvrie, méchante, tracassière, déshéritée de ses anciens et nobles penchants, et hors des voies de Dieu. Partout, sur son passage, il voyait des saints placés dans des niches, devant qui fumait l'encens,

---

1) Tisch-Reden, 602.

que l'on couronnait de fleurs, qu'on implorait les mains jointes. « Misérables, s'écrie-t-il douloureusement, qui craignent beaucoup plus saint Antoine ou saint Sébastien que notre Seigneur Jésus, et qui, pour préserver une maison, y peignent l'image d'un de ces bienheureux; gens sans Dieu, qui ne croient pas à la résurrection du corps, à l'éternité, et qui ne redoutent que les maux de cette vie! » Comme si cette dévotion aux saints ne témoigne pas d'une croyance à une autre vie! Et si, dans la pensée d'un Italien, il n'y a pas d'éternité, pourquoi ce culte à des êtres qui ne sont plus que poussière? Evidemment il y a trop de sang du vieil Allemand dans les veines de Luther, qui obéit, sans qu'il s'en doute, à cette haine innée dans le cœur germanique pour tout ce qui vient de par delà les Alpes. Le prêtre ressemble au peintre Lucas Kranach, son compatriote, qui donne toujours, dans ses tableaux, une belle barbe, des yeux noirs, un front élevé, aux têtes allemandes, et peint les têtes italiennes avec un menton dépouillé, un regard sévère et des traits efféminés. Luther a remarqué le peu d'empressement des maris italiens auprès de leurs femmes, et il conclut que le mariage n'est point en honneur parmi eux, et il les appelle des enfants de Sodome 1).

Enfin le voilà dans Rome: toutes ses illusions de bonheur, d'espérance, de joie, reviennent l'assaillir. Son cœur bat violemment. A genoux, les mains levées au ciel, il baisse la tête, en saluant

---

1) Tisch-Reden, 607.

la ville de toutes sortes de noms d'amour et de respect : «Rome sainte, trois fois sanctifiée par le sang de ses martyrs 1). » Il avait à peine dépassé la porte du Peuple, que ses songes se dissipaient.

Le pauvre moine n'avait appris l'homme que dans son livre d'heures : il connaissait ces vieux Romains, dont il touchait le sol; leur mythologie, leurs dieux, leurs héros, peut-être, ce que frères et laïques étudiaient sur les bancs de l'école; mais Rome moderne, la Rome des papes, c'était un livre fermé pour lui. Quand donc il passa sous la porte du Peuple, sa pensée ne ressuscita pas cet empereur allemand qui, venu, avec de nombreux soldats, pour éteindre jusqu'au nom de la cité antique, n'ose pas aller plus loin, de peur de ce glaive tout spirituel qu'un pontife tient dans ses mains débiles. Il ne vit pas non plus les ombres de Philippe-Auguste de France et de Jean d'Angleterre s'arrêter tremblantes devant ce vieillard, qui n'a à leur opposer que des soldats manquant de pain et de vêtements : c'étaient là cependant de magnifiques images ! Quand il approche du Vatican, et que le pape lui apparaît, que voit-il ? Des courtisans qui baisent avec humilité la mule du pape, et son œil ne distingue pas, parmi les flots adulateurs, ces ames poétiques qui « viennent, dit Navagero, solliciter une nouvelle croisade, afin de reconquérir, en Orient, quelques vieux manuscrits ». Tout le passé est mort pour Luther : il ne sait pas ce que Rome a fait pour l'humanité. De tous les papes qui

1) Pfizer: Martin Luther's Leben.

ont passé sur la chaire de Saint-Pierre, il ignore les titres à l'admiration et à la reconnaissance. Il a quitté une contrée que menace le Turc, et il ne sait pas que si le Koran n'est pas l'Evangile du Nord, c'est qu'un pape en a arrêté le triomphe. Il a bien vu la force brutale régner en Allemagne, et ses barons poser leur gantelet de fer sur toute intelligence rebelle à leurs volontés; et il ne se doute pas que l'intelligence n'a de protecteur, après Dieu, que son vicaire sur la terre; que la papauté, en brisant la force matérielle et en la contraignant de plier devant les lois de la morale, a donné le plus beau spectacle auquel l'homme pourra jamais assister 1).

Pour comprendre le sommeil des sens où Luther resta plongé en mettant le pied dans Rome, on a besoin de se souvenir que c'est un enfant du Nord, qui aime la privation, le jeûne, méditatif de sa nature, et qui a voué un culte à la croix du Christ, toute sanglante. Son christianisme est austère et rigide. Quand il prie, c'est sur la pierre; l'autel devant lequel il s'agenouille est presque toujours en bois; son temple est noirci par le temps, et la chappe de ses prêtres est une misérable chappe de laine. Représentez-vous donc ce moine, ce pauvre Martin qui a fait 400 lieues à pied, mangeant en route son pain noir, et transporté tout à coup au milieu d'une ville toute de merveilles, de voluptés, de musique, de paganisme, lui qui n'avait jamais entendu que le bruit de la

1) Ranke: Histoire de la papauté.

petite fontaine de son couvent ! qui n'a de délassement que la flûte dont il joue quand ses prières sont finies, et pour qui la plus grande merveille était encore la prise d'habit d'un moine augustin ! Comme il dut être étonné et scandalisé peut-être ! Il avait rêvé une religion austère, le front ceint de douleurs, couchant sur la dure, se désaltérant dans l'eau du ciel, vêtue comme les apôtres, cheminant à travers des chemins pierreux, et l'Evangile sous le bras. Il voyait des cardinaux en litière, à cheval ou en voiture, tout resplendissants de pierreries, la tête préservée des rayons du soleil par des dais de plumes de paon, et marquant leur passage par des flots de poussière qui souvent l'empêchent de voir le cortège et de s'agenouiller pour demander leur bénédiction. Son imagination rêveuse le reportait à ces jours du christianisme où le chef des apôtres, pélerin comme lui, n'avait qu'un bâton pour se soutenir. Lui, ce pauvre écolier, élevé si durement, qui souvent dans son enfance n'avait pour oreiller qu'une dalle froide, passe devant des palais tout de marbre, des colonnes d'albâtre, de gigantesques obélisques de granit, des fontaines jaillissantes, des villas fraîches et embellies de jardins, de fleurs, de cascades et de grottes. Veut-il prier ? il entre dans une église qui lui semble un monde véritable, où les diamants scintillent sur l'autel, l'or aux soffites, le marbre aux colonnes, la mosaïque aux chapelles ; au lieu d'un de ces temples rustiques qui n'ont dans sa patrie pour tout ornement que quelques fleurs qu'une main pieuse va poser

sur l'autel le jour du dimanche. A-t-il soif? au lieu d'une de ces sources qui coulent le long des tuyaux de bois ainsi qu'à Wittenberg, ce sont des fontaines de marbre blanc, grandes comme une maison allemande. Est-il fatigué de sa route? il trouve sur son chemin, au lieu d'un modeste banc de bois, un siège d'albâtre antique récemment déterré. Cherche-t-il une sainte image? il n'aperçoit que des fantaisies païennes, des divinités olympiques, Apollon, Vénus, Mars, Jupiter, auxquelles travaillent mille mains de sculpteurs. Ce sont les dieux de Démosthènes, de Praxitèle, les fêtes et les pompes de Délos, le mouvement du forum, des folies toutes païennes; mais cette folie de la croix qu'a chantée l'apôtre saint Paul, il n'en voit nul souvenir, nulle représentation. Il croit rêver, il s'indigne, et parce que Rome n'est pas faite à son image, il est tout prêt à la condamner.

Laissons-le donc fuir ces spectacles parce qu'il en ignore le sens; se réfugier dans le silence de sa contemplation pour échapper aux fêtes païennes de la papauté, et se scandaliser de tout ce luxe de cérémonies, chaudes et brillantes comme le soleil qui les éclaire, et dont la vue le poursuit incessamment! S'il n'a pas compris Rome, il ne comprendra pas davantage ses habitants. Au peuple romain il faut des fêtes, parce que sous un ciel toujours paré, un culte est plus qu'un symbole. Là, l'idée, pour pénétrer dans l'esprit, a besoin de se transfigurer en images; pour Luther, la forme intérieure peut suffire; pour l'Italien, ce n'est point assez, il faut l'apparence, la visibilité. Si

l'Italie s'est montrée toujours indocile aux tentations de la réforme, n'est-ce pas que la réforme, méconnaissant le génie des peuples, n'a voulu parler qu'à leur raison? elle-même, plus tard, n'a-t-elle pas été forcée, là où repose son berceau, d'emprunter au catholicisme quelqu'une de ses pompes extérieures, de parer la nudité de ses temples et de séduire l'œil matériel? C'est un prince luthérien, le chef de la maison de Brunswick, qui a le premier compris toute l'influence des signes sur l'intelligence. Ainsi l'étonnement de Luther, et si l'on veut sa pruderie enfantine dans ce monde semi-païen, prouvent combien il était étranger aux simples notions de l'esthétique. Quand donc les iconoclastes de Souabe renverseront les images, si Luther s'émeut, ce ne sera pas dans l'intérêt de l'art, comme Erasme, mais parce qu'il aura trouvé dans la Bible quelques passages en faveur des signes symboliques: si le texte eût été à ses yeux obscur, il eût brûlé les images. Des merveilles que Rome étalait au temps de Jules II, il ne vit rien. Aucun rayon de la couronne de Raphaël, de Michel Ange n'éblouit ses regards; il resta froid et muet devant tous les trésors de peinture et de sculpture rassemblés dans les églises; son oreille fut fermée aux chants de Dante que le peuple répétait sur son chemin. Plus tard le nom de Rome revint souvent à sa pensée et dans ses souvenirs: on voudrait surprendre alors dans ses récits une aspiration poétique; c'est en vain. Tout ce qui l'a le plus frappé après le libertinage de quelques prêtres, le faste triomphal du pontife, et les épaules décou-

vertes des dames romaines, c'est l'étendue de la ville qui égale la distance de Wittenberg au Polersberg, environ un mille allemand 1). C'est sa manie à lui, de formuler une vérité en chiffres, pour qu'elle vienne se représenter plus vivement à l'imagination du lecteur; ainsi fait-il pour saint Jérôme, dont le salut lui paraît si incertain, qu'il n'accepterait pas 10,000 gouldes pour prendre sa place dans l'autre monde 2). Cette exagération, qui a le mérite d'être poétique, étonne en lui qui n'a ressenti à Rome aucune émotion intellectuelle. Il y était entré en pélerin, il en sort comme Coriolan, en s'écriant avec Bembo :

« Adieu, Rome, que doit fuir quiconque veut vivre saintement; adieu ville où tout est permis, excepté d'être homme de bien 3). »

Au moins, en se rappelant plus tard ces vers, n'aurait-il pas dû dire que la langue latine était une langue inconnue aux Italiens.

Trois siècles justement après que Luther avait fait son entrée à Rome, une ame d'imagination et de sentiment, qui avait embrassé le culte du réformateur, Owerbeck, le plus grand peintre de l'Allemagne moderne, quittait son pays natal et allait visiter l'Italie: et quelques semaines s'étaient à peine écoulées en contemplation devant toutes les grandeurs catholiques, qu'il retournait à la foi de ses pères !

1) Tisch-Reden, 609.

2) Ich wollt nicht 10,000 Gulden nehmen, und in der Gefahr stehen, für unsern Herrn Gott, da Sanct Hieronymus inne stehet. Tisch-Reden, Eisleben, in fol., 413.

3) Vivere qui sanctè vultis, discedite Roma;
Omnia hic esse licent; non licet esse probum.

CHAPITRE IV.

TEZEL ET LE SERMON SUR LES INDULGENCES. 1517.

Albert, archevêque de Mayence et évêque d'Halberstadt, devait au pape Léon X 45,000 thalers pour droit de pallium 1). Les écrivains réformés nous représentent ce prélat menant une vie fastueuse, ayant une cour brillante, et réduit, à cause de ses dépenses, à ne pouvoir payer ce qu'il devait au saint-siége. Il fallait s'acquitter : le pape lui en donna le moyen. Léon avait, en 1516, publié des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne: leur produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante et de Michel Ange, que son prédécesseur Jules II n'avait pu terminer. A son avènement à la tiare, Léon avait trouvé le trésor pontifical épuisé par les guerres de Jules II. Une nouvelle Rome, que la papauté voulait faire plus belle que la Rome païenne, commençait à sortir de terre. Parmi les ouvrages d'art destinés à effacer tout ce

1) Anmerkungen über Dr. Franz Volkmar Reinhard's Reformations-Predigten, t. I, p. 273. — Seckendorff: Commentarius de Lutheranismo, Sect. II, p. 24 et suiv., Lipsiæ, 1690 in-fol.

que l'antiquité nous avait légué, l'église de Saint-Pierre étalait aux regards son dôme qui semble appartenir au ciel. La piété des fidèles allait terminer l'œuvre colossale. Jean-Angelo Arcimbold, doyen d'Arcisate, et depuis archevêque de Milan, avait été chargé de prêcher en Allemagne. C'était un ecclésiastique de bonnes mœurs, d'une vive foi; qui aimait les lettres, mais qui se laissait facilement séduire aux apparences. A Rome, la chancellerie avait coutume d'aliéner dans chaque état catholique le droit de publier et de distribuer les indulgences. Albert l'acheta et le revendit à Fuger d'Augsbourg, un de ces riches banquiers du moyen-âge qui faisaient argent de tout, et dont Luther, dans ses Tisch-Reden, a flétri la vénalité. Albert exerçait donc la charge de commissaire de la cour de Rome pour toute l'Allemagne. Arcimbold gagna le Danemarck et la Suède, où dans quelques années il recueillit d'abondantes aumônes, dont le produit était fidèlement versé dans le trésor pontifical. Malheureusement l'infidélité de quelques agents en dérobait une partie. L'honneur d'Arcimbold est resté pur et à l'abri de soupçon.

Albert choisit pour prédicateur Tezel, qui avait eu déjà la confiance d'Arcimbold et jouissait de la réputation d'un orateur éloquent: à entendre les historiens protestants, c'était une imagination malheureuse, exaltée par des lectures ascétiques, sans savoir ni prudence, et toute remplie de fatuité. Fils d'un orfèvre de Leipzig, il était entré en 1487 dans l'ordre des Dominicains, et avait prêché avec succès à Zwikau. Tezel prit les titres d'inquisiteur

de la foi et de nonce du pape. Avant de se mettre à l'œuvre, le moine avait fait imprimer à Mayence une « Instruction sur les devoirs des prédicateurs d'indulgences ». Il choisit Leipzig pour débuter; mais les princes saxons refusèrent de le recevoir, parce que cette ville avait été déjà visitée par d'autres missionnaires. Tezel jeta les yeux sur l'électorat de Mayence, et parcourut successivement Halberstadt, Anhalt et Brandbourg, accompagné d'un moine dominicain, nommé Bartholomée, et de deux scribes; car il vendait non-seulement des indulgences, mais des dispenses de mariage aux degrés prohibés, de jeûne et de carême. Il avait soin de se faire annoncer, et il entrait dans les villes au son des cloches et de la musique, bannières flottantes, et accompagné du clergé, des divers ordres, de moines et de religieuses, de magistrats et d'écoliers, et d'une foule d'hommes et de femmes qui chantaient des cantiques. Il montait un char magnifique; la bulle reposait sur un coussin de velours. Le cortège prenait le chemin de l'église traversant les rues toutes remplies d'une foule pieuse qui se pressait autour des frères quêteurs. L'église était parée, les cierges allumés; devant l'autel s'élevait une croix en bois rouge où étaient attachées les armes romaines. Ordinairement Tezel montait en chaire et prêchait sur les indulgences, et menaçait des foudres de l'Eglise quiconque en nierait l'efficacité. L'orateur s'adressait à un peuple dévot qu'il était facile de remuer, et Tezel aimait les images. Son discours achevé, le frère Bartholomée criait : « Achetez! achetez! » en frappant

d'une pièce de cuivre un plat de métal qui contenait des centains de cédules toutes signées. La foule se heurtait, tendait la main et donnait, en échange d'absolutions, le denier du pauvre ou la monnaie d'or ou d'argent du riche.

C'était un métier honteux dont toute ame religieuse rougissait pour Tezel, et l'on comprend la colère de Luther contre ce vendeur de choses saintes que Jésus aurait chassé du temple. On l'a peint au sortir de l'église, assis à table avec Bartholomée et quelques servantes d'auberge, faisant bonne chère et vidant de grands pots de bière que payaient ces cédules papales. Tezel était un dominicain dont on a pu se moquer, mais qui ne ressemble guère à ces moines au large abdomen, à la face avinée, dont Hutten, dans ses petites lettres, a immortalisé la gloutonnerie. Il était maigre et avait une tête d'anachorète. Quand en 1518 Carl Miltitz vint au nom de Léon X réprimander le moine qui n'avait péché que par excès de zèle, et qui ne put supporter la colère du pape, aucun reproche de libertinage ou de crapule ne lui fut adressé. Ce qu'on a pu blâmer en lui, c'est une exaltation religieuse dont un prêtre plus habile se fût préservé; c'est un fanatisme pour la papauté, que le pape lui-même eût désavoué; c'est une turbulence de cerveau qui a tout gâté. Luther n'a pas médit des mœurs de son ennemi: il fallait qu'elles fussent irréprochables!

Un soir qu'il était assis à table avec ses compagnons de bonne chère et de gais propos, médisant à cœur joie des papes, des évêques et des

moines qu'il jetait pêle-mêle en enfer, on vint à parler de Tezel. Luther se prit à rire: « Vrai pipeur, dit-il, qui osait prêcher que si une jeune fille avait enfanté comme la Vierge, il avait en main de quoi lui faire pardonner son péché 1)». Il en fait un homme sans Dieu, un hérétique, un papiste, c'est tout dire, mais non pas un paillard. La comparaison fort peu édifiante d'une jeune fille avec Marie est une figure de rhéteur de l'invention de Luther: c'est encore une bouffonnerie imaginée pour faire rire aux dépens du moine, que cette proposition qu'on lui prête: « Qu'eût-on violé la mère de Dieu, l'indulgence était assez puissante pour effacer le péché. » Tezel n'a rien dit de semblable; il enseignait que le péché contre la mère de Dieu, quelque énorme qu'il soit, est moins grand que celui qui est commis contre son Fils, et qui peut être remis néanmoins, selon le témoignage exprès du Christ 2); c'était assez de médire du Dominicain: pourquoi le calomnier?

« Tezel, théologien passionné, dit Seckendorff, exagérait à la fois la vertu des indulgences et le pouvoir des clefs. » Barthölomée, si le récit des réformés est vrai, pour frapper son auditoire, répétait souvent: « Je vois le sang du Christ qui coule de cette croix! » « Ainsi, ajoute un écrivain pro-

---

1) Tisch-Reden, p. 355: Ja wenn einer gleich die Jungfrau Maria hette geschwengert, so köndte ers ihm vergeben.

2) Cumque peccatum in matrem Christi commissum quantumvis enorme, minus sit quam si illud ipsum in filium committatur, quod est Christi expresso testimonio remissibile. Seckendorff. Comm. de Luth., p. 27.

testant, l'indulgence de Tezel opérait sans l'expiation intérieure, tandis que l'indulgence que le pape donnait aux fidèles ne pouvait être efficace qu'autant que le pécheur avait pleuré, confessé sa faute et fait pénitence 1); Tezel trompait donc le pape, son évêque et son auditoire. »

Dans les derniers mois de 1517, le Dominicain vint à Iüterbock, petite ville de la principauté de Magdebourg, et à huit milles de Wittenberg, qui s'émut vivement et devint bientôt désert, tant ses habitants avaient hâte d'entendre le moine. Luther était à Wittenberg, essayant en vain de retenir ses pénitents qui voulaient, à toute force, acheter des lettres de pardon. Dans un premier mouvement de colère, il écrivit à l'évêque de Misnie et de Lébus une lettre pressante, où il suppliait le prélat de mettre fin au scandale que Tezel promenait en Allemagne, et qui affligeait les ames religieuses. La réponse de l'évêque n'arrivait pas, et la tête du moine augustin fermentait; le confessionnal des pères augustins était désert : la foule allait à Tezel, et revenait à Iüterbock gaie, insouciante, sans signe extérieur d'affliction, comme si elle fût sortie du cabaret. Luther n'y put plus tenir. Il avait annoncé qu'il prêcherait sur les Indulgences, et, depuis plusieurs jours, enfermé dans sa cellule, il travaillait à son sermon. L'église était toute pleine. Amsdorf, Lange, Wolfgang, s'étaient placés en face

1) Alle über den Ablaß erschienenen päpstlichen Bullen setzten als Bedingung fest, daß der Ablaß-Suchende seine Sünden beichten und bekennen, und eine Büßung übernehmen muß. Reinhard, S. 277, t. I.

de l'autel, pour le soutenir de leurs regards; car ils savaient que Luther allait accomplir une grande pensée. Presque tous appartenaient à cette école sceptique d'Erasme, école railleuse, dénigrante, qui, à table, dans ses discours, dans ses œuvres, ne se servait que de la moquerie pour attaquer Rome qu'elle ne connaissait pas : jeunes têtes qui mirent le rire à la mode et le firent entrer dans les peintures, les sculptures et les livres. Ils étaient curieux de voir comment la parole, ordinairement si grave du frère Martin, se prendrait aux Indulgences, et si elle se tremperait dans les écrits d'Erasme et des écrivains des Epistolæ obscurorum virorum, ou bien dans saint Augustin, son auteur de prédilection, pour faire justice de Tezel. Ils cherchaient, d'un œil inquiet, dans ces deux longues files de moines qui s'avançaient sur le parvis du chœur, la figure de Luther. Ils eurent de la peine à la reconnaître : elle était austère, comme de coutume; rien n'y révélait la grande pensée qui l'occupait intérieurement. Dès que les frères se furent placés, chacun dans sa stalle, le célébrant entonna le psaume. On remarqua que Luther, comme de coutume, mêlait sa prière à celle des fidèles; qu'il suivait, des lèvres et de l'œil, le prêtre qui était à l'autel, et que sa voix n'était nullement altérée. Cette quiétude de l'apôtre, dans un moment aussi solennel, n'a point échappé à ses disciples et à ses admirateurs.

Tous les germes du symbolisme futur de Luther sont déposés dans cette instruction religieuse, qui est vive et pressée, et coupée en alinéas qui for-

ment autant de sentences ou de propositions. La pensée du moine saxon ne s'enveloppe pas de ténèbres : elle se produit aux intelligences, ainsi qu'elle a été conçue, novatrice, hostile aux doctrines reçues jusqu'à ce jour, insolente pour la tradition, dédaigneuse de ménagements, et hautaine, comme elle se conservera dans toute la vie du réformateur. Luther se complaît dans son œuvre : ce n'est plus un secret entre lui et son ennemi; mais un duel en champ clos. S'il eût voulu une dispute, à la manière de l'école, pourquoi le grand jour de la chaire évangélique ?

Citons quelques unes des formules où la parole luthérienne s'essaie avec plus d'audace 1).

6. Je dis qu'on ne peut pas prouver, par l'Ecriture, que la justice divine exige du pécheur d'autre pénitence ou satisfaction qu'un amendement du cœur, et que nulle part elle ne prescrit le concours de l'acte ou de l'œuvre, ainsi qu'il est écrit dans Ezéchiel : « Le Seigneur n'imputera pas le péché à qui se repent, ou qui fait le bien. »

12. On nous dit que l'indulgence, appliquée à l'ame qui souffre dans le purgatoire, lui est imputée, et lui compte pour la rémission du châtiment qu'elle doit encore endurer : c'est une opinion sans fondement.

14. L'indulgence, au lieu de prêcher l'expiation, laisse le chrétien dans la fange du péché : si on ne doit rien dire contre l'indulgence, il ne faut pas non plus en vanter l'efficacité.

15. Donne si tu as du reste, au nom du Seigneur,

1) Reinhard, t. I. — Luther's Werke, von Walch, t. 15.

pour l'édification de Saint-Pierre de Rome, mais n'achète pas de pardons.

16. As-tu de quoi? Donne à celui qui a faim; cela vaudra mieux que de donner pour élever des pierres, et beaucoup mieux que de faire emplette d'indulgences.

17. Encore une fois : à Saint-Pierre et aux indulgences préfère ton frère qui est pauvre. Si tu as du superflu et que ta charité ne puisse trouver des mendiants dans ta patrie ; alors, si tu veux, donne aux églises, orne les autels, et, s'il t'en reste, donne à Saint-Pierre de Rome qui en a moins besoin.

18. Ne fais rien pour le bon plaisir des indulgences. St-Paul a dit, I Tim. 5, 8 : Qui n'a pas soin des siens n'est pas chrétien, et est pire qu'un infidèle. Celui qui te dit le contraire te trompe : il cherche ton ame dans ta poche, il y trouve un pfenning qui vaut mieux à ses yeux que ton salut. — Mais je n'achèterai donc pas des indulgences, me diras-tu ? Je t'ai déjà dit que ma prière, mes vœux, ma volonté, mes conseils, sont que tu te dispenses d'en faire emplette. Laisse-les aux chrétiens paresseux et endormis; tu peux t'en passer, toi !

19. L'indulgence n'est ni de précepte ni de conseil divin : ce n'est point un commandement, une œuvre qui opère le salut.

20. Que les ames soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne crois pas, bien que quelques nouveaux docteurs l'enseignent : mais ils ne peu-

vent le prouver, l'Eglise n'en dit rien. En bonne vérité, il vaut mieux prier pour elles.

21. Ce que je t'enseigne est certain! c'est fondé sur l'Ecriture, tu ne dois pas en douter: laisse les scolastiques dans leur scolastique; ils ne sont pas capables, tous, tant qu'ils sont, de créer rien qui vaille.

22. Que quelques uns m'accusent bénévolement d'hérésie pour leur avoir dit des vérités qui feront tort à leur boutique, que m'importent leurs criailleries? Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes, et s'abîment dans leurs ténèbres. Que Dieu leur octroie l'entendement. Amen 1)!

Ce n'est pas là de la criaillerie d'école comme celle du moine dominicain, mais une parole claire, positive, qui du premier coup se prend brutalement à un enseignement, vieux d'un grand nombre de siècles, et dont l'Eglise a trouvé la lettre écrite dans la Bible. Un moine qui a pris soin de nous dire lui-même qu'il ne sait pas au juste ce que c'est que les indulgences 2), les attaque le front découvert, comme s'il avait étudié la question toute sa vie. Car, remarquons-le bien, ce n'est pas seulement l'abus qu'il combat, c'est au remède spirituel qu'il en veut. Toute la vie à venir de Luther se produit dans ce sermon; vous le retrouvez là avec sa foi exaltée, son moi qui s'appuie sur la

1) Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 434.
2) Michelet, t. II, Mém. de Luther.

parole de la Bible, son dédain de la tradition, son insolence pour l'école, et son rire qui ne le quittera plus, pour tout ce qui s'appellera moine.

C'était une œuvre révolutionnaire qu'un semblable sermon : le couvent des Augustins n'était pas accoutumé à entendre une parole si brève et si tranchante; il en fut effrayé. Si Staupitz eût été là lorsque Luther monta en chaire, peut-être la phrase du moine se fût-elle accommodée davantage à l'oreille de religieux qui n'avaient rien tant à cœur que de vivre en paix avec la cour de Rome. Certainement Luther n'aurait pas imprimé son discours tel qu'il l'avait prêché. Les lettrés de l'époque, qui depuis Capnion étaient en possession de se moquer du monachat, mais qui n'osaient toucher au dogme, furent étonnés de l'audace du frère augustin 1). Un d'eux s'émerveille surtout du dialecte impérieux d'un petit moine qui possède à peine un toit pour se défendre des injures de l'air... « Représentez-vous, dit-il, un couvent où il n'y a d'achevé que le dortoir : des fondements qui rasent seulement le sol; au milieu, un autel en bois de trente pieds de long, large de vingt, qui trébuche, menace ruine, et a besoin de contreforts; une muraille au midi, haute de trois pieds, et de vieilles planches toutes ballottantes ; une vraie crèche de Bethléem : c'est là cependant que Dieu, dans ces derniers temps, a voulu que son Evangile fût prêché, et que son fils Jésus prît une seconde vie pour notre salut commun. Gloire au Christ

1) Myconius.

qui, parmi cette myriade de temples élevés dans la chrétienté, a choisi ce misérable taudis pour la régénération de son œuvre. »

On a besoin d'expliquer brièvement comment cette langue inusitée dans la cellule, et qui troubla l'oreille des lettrés, saisit si vivement la foule et obtint des sympathies. A l'époque où Luther conçut sa pensée réformatrice, le pouvoir temporel en Allemagne était de fait émancipé 1). Depuis Louis de Bavière, toute lutte avait cessé entre le pape et l'empereur. Mais cette lutte avait été trop vive pour que le peuple ne s'y fût pas associé. Le peuple avait pris la place du prince : il en voulait au clergé qui s'immisçait trop souvent dans les affaires du monde chrétien. Il oubliait que dans les différends entre la papauté et l'empire, le sacerdoce avait sauvé l'Allemagne de l'esclavage, et que, si quelques lambeaux de liberté restaient aux communes, c'était au clergé qu'elles en étaient redevables. Des essais d'indépendance religieuse avaient singulièrement contribué à faire croire aux communes qu'elles pouvaient s'affranchir du joug sacerdotal. Ainsi au XVe siècle, la bourgeoisie de Francfort-sur-l'Oder, excommuniée parce qu'elle n'avait pas voulu rompre avec le margrave Louis, était restée long-temps sans prêtres, et quand l'excommunication fut levée, elle avait accueilli avec des rires moqueurs le retour des ecclésiastiques. L'exemple de Francfort était un appel au schisme.

1) Neuere Geschichte der Deutschen, von der Reformation, bis zur Bundes-Acte, von K. Menzel, t. I, p. 14.

Les nobles allemands, de leur côté, haïssaient le clergé. Voleurs de grands chemins, pour la plupart, ils voulaient faire en paix leur métier, et ils ne craignaient pas tant l'empereur que le pape. Feudataires puissants, ils pouvaient faire trembler l'empereur, et tout au plus rire du pontife : ils payaient tribut au saint-siège, et c'était là un de leurs griefs contre la papauté. Aussi voulaient-ils faire revivre la vieille Allemagne, et rêvaient-ils le retour de cet âge de fer, où tout ce qui portait calotte, capuchon ou couronne, baisait l'épée d'un chevalier. Donnez à Hutten, dit Camérarius 1), le nerf de la guerre, des forces suffisantes, et la république humaine eût changé de face. C'est à dire que l'oppresseur qui pourra acheter une épée ou une massue, sera sûr de faire la loi. Un vieux levain de haine contre la cour de Rome s'était donc transfusé d'âge en âge dans le corps des chevaliers de la Teutonie. Quand quelque grand malheur fondait sur l'Allemagne, ils levaient les yeux vers Rome, et l'accusaient hautement. Le peuple avait fini par les croire. Ils auraient voulu déposséder le pape. C'est dans cette intention que Ulrich de Hutten fit réimprimer le libelle de Laurent Valla contre le « mensonge de la donation de Constantin 2), »

1) Nam si consilio et conatui Hutteni non defecissent quasi nervi copiarum, atque potentiæ, jam mutatio omnium rerum extitisset, et quasi orbis status publici fuisset conversus. Camerarius, in vita Melanchthonis. — Menzel, p. 16.

2) Ulr. Hutteni in libellum Laur. Vallæ contra effictam et ementitam Constantini donationem, ad Leonem X Pont. Max. præfatio. — Menzel, p. 16.

et où dans une préface de sa main adressée à Léon X il traite les prédécesseurs du pontife d'escrocs, de voleurs de grande route. Cette préface fut lue avec avidité.

La bourgeoisie, les humanistes, la noblesse teutonique, accueillirent donc avec intérêt le manifeste de Luther contre l'autorité. Maximilien, l'électeur de Saxe, conçut seul des alarmes, et il envoya au couvent demander raison de ce bruit contre les indulgences. Staupitz était de retour. Il répondit que sa grace n'avait aucune inquiétude à concevoir; que la parole du jeune frère disputait sans rien affirmer, et faisait de la scolastique et non de la foi? C'était un mensonge dont Luther se servit plus tard. Chaque fois qu'il était vivement pressé, ou que quelque intelligence de haut nom paraissait s'effaroucher, il l'endormait en lui disant: « Ceci n'est qu'un jeu, un exercice de collége, où la foi n'est pas le moins du monde intéressée 1) »; et il riait de la simplicité de colombe de tous ces pauvres moines assez grossiers pour ne pas deviner la ruse.

Ici, toutefois, il n'y avait pas à se méprendre, le sermon de Luther ne pouvait passer pour un badinage d'école. Tezel le prit au sérieux, monta en chaire, et examina une à une les propositions du frère augustin, et montra qu'elles offensaient la doctrine commune. Mélanchthon a écrit que le Dominicain fit allumer un grand feu sur la place

---

1) Nihil asserens, sed disputans, non in fide sed in opinionibus scholasticis. Luther contra Eckium.

de Iüterbock où il jeta le sermon du Saxon 1); et Hutten n'a pas manqué de railler en citant cette phrase de Tacite : « Comme si la flamme pouvait étouffer la voix du genre humain. » Mais nous qui ne croyons pas sur parole, nous avons cherché, sans la trouver, la source où Mélanchthon a puisé le récit de cet exploit monacal; Luther n'en parle pas; vous croyez bien qu'il ne l'eût pas oublié.

Alors nous l'avouons, un scrupule nous est venu: si, sur la foi d'écrivains réformés, et catholiques même, nous avions calomnié Tezel, en croyant à toutes les extravagances qu'on lui prête? Les morts reviennent quelquefois. Voici un livre d'instructions signé Tezel, curiosité bibliographique, qu'on ne nous a montré à Mayence qu'avec une craintive complaisance, et où nous n'avons trouvé qu'un enseignement simple, décent, et cette proposition sur l'indulgence, conforme à la doctrine théologique: « L'Eglise a reçu de son divin chef le pouvoir d'absoudre le pécheur de la peine qu'il a encourue; mais cette absolution obtenue, il doit satisfaire à la justice divine par une peine temporelle dont l'Eglise peut le dispenser en lui appliquant les mérites de Jésus-Christ 2) ». C'est presque la définition de Bossuet. Il nous répugnait aussi de penser que l'archevêque de Mayence eût donné sa con-

1) Pallavicini, ch. 6, p. 98. Du reste les historiens réformés ne sont pas d'accord entre eux: quelques uns veulent que Tezel ait brûlé le sermon, d'autres les thèses que Luther afficha à l'église collégiale de Wittemberg.

2) Instructions-Büchlein für die Prediger zur Anpreisung des Ablasses.

fiance à un moine imbécile, à un prêtre adultère, tel que la réforme nous représente Tezel 1), cet Albert si soucieux de la gloire des lettres et surtout si passionné pour les progrès intellectuels de sa chère Allemagne, lui qui écrivait à Erasme : « Allons, mon ami, courage, continuez de travailler à enrichir de vos veilles les lettres sacrées et la divine théologie ; grace à vous, notre Allemagne va sortir de sa barbarie : c'est un beau triomphe que nous aiderons de toutes nos forces 2). » Albert, cette noble intelligence, n'a pu échapper aux morsures de Luther.

Tezel ne mit qu'une nuit à réfuter son adversaire. Son travail est calqué sur l'œuvre luthérienne, et, comme elle, divisé en vingt paragraphes ou propositions 3). La polémique tezélienne n'a rien de vif ou de spontané, et après l'avoir lue, on ne comprend pas le bruit que cet inquisiteur a fait en chaire, car nulle part le lecteur n'est arrêté par ces images de mauvais goût si l'on veut, par ces comparaisons dévergondées, et ce luxe de figures insolites, dont on disait qu'il semait ses discours. C'est un professeur de théologie, et qui n'a pas même besoin d'injures, tant il se sent fort et assuré de son triomphe. Sa péroraison seule réveille le lecteur assoupi qui aime à lui voir jeter à son rival le défi de l'eau et du feu.

---

1) Seckendorff, Comm. de Luther, p. 25.

2) Epist. Erasmi, libr. 2. Ep. 10.

3) Vorlegung, gemacht von Bruder Johann Tezel, Prediger-Orden-Ketzermeister, wider einen vermessen Sermon von zwanzig irrigen Artikeln, Päpstlichen Ablaß und Gnade belangende.

Luther accepta le défi 1), mais il voulait que la querelle se vidât en champ-clos à Wittenberg. Il répondit à Tezel : « Je suis à Wittenberg : moi, docteur Martin Luther, à tout inquisiteur de la foi, mangeur de fer rouge, et pourfendeur de rochers, je fais savoir qu'on trouve ici bonne hospitalité, porte ouverte, table à convenance et soins empressés, grace à la bienveillance de notre duc et prince, l'électeur de Saxe 2).

Tezel ne vint pas au rendez-vous.

---

1) Freyheit des Sermons. D. M. L. Bäbstl. Ablaß und Gnade belangende, wider die Vorlegung, so zur Schmach sein und desselben Sermons ertichtet.

2) Löscher's Reformations-Urkunden, t. I, p. 537.

CHAPITRE VI.

ULRICH DE HUTTEN. — 1517.

Ulrich de Hutten, ce roi de la presse au XVIe siècle, avait lu le sermon sur les indulgences : il en manifesta sa joie, et contribua par ses louanges à égarer l'orgueil du moine saxon. Il avait préparé les voies à tout homme de révolte, par ses Epistolæ obscurorum virorum, ce pamphlet qui a si puissamment aidé le mouvement insurrectionnel des idées. L'appréciation d'un écrit qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la pensée allemande doit trouver ici naturellement sa place. Hutten fut le précurseur de Luther ; s'il eût porté la soutane au lieu de la cotte de mailles, et s'il eût été aussi théologien qu'humaniste, peut-être aurait-il entrepris et achevé l'œuvre de la réforme.

Avant l'invention de l'imprimerie, les couvents étaient des maisons de prière et de travail. A minuit les moines se levaient pour chanter au chœur, puis ils sommeillaient ; à cinq heures du matin la cloche les réveillait, ils allaient psalmodier les nones ; à dix heures sonnait la grand'messe, à deux heures les vêpres et le soir le salut. Dans les inter-

valles des offices il y avait des méditations, des lectures pieuses; tout le temps qui leur restait était employé au travail. Les uns rehaussaient d'or les majuscules des manuscrits, ornaient les marges d'arabesques, ou coloriaient les miniatures intérieures: c'était l'occupation des frères qui n'avaient obtenu du ciel que le don de calligraphie, et au moyen-âge ce n'était pas un don vulgaire! Ceux qui avaient reçu des graces plus abondantes, copiaient du grec ou du latin, déchiffraient les abréviations, les lettres doublées et triplées, les lettres imagées, les lettres greffées l'une sur l'autre, et tous ces caprices d'artistes, qui étouffaient sous leurs ornements jusqu'à la forme des signes. Il y en avait qui étaient destinés à traduire en langue vulgaire les écrits ascétiques des anciens moines, d'autres à commenter et à élucider de gloses un texte difficile; quelques-uns, mais c'était le plus petit nombre, intelligences d'élite, à composer des hymnes, des offices, des symboles ou catéchismes, des méditations ou des prières pour tous les âges et pour toutes les conditions. Pendant ce travail silencieux de la pensée, les portes du couvent s'ouvraient et se fermaient sans cesse. C'était tantôt un moine qui rentrait avec le Viatique qu'il venait de porter à un mourant, ou qui sortait avec des remèdes qu'il avait préparés de ses mains pour un moribond; tantôt un autre qu'on ramenait atteint de la peste qu'il avait gagnée en visitant les hôpitaux, ou d'autres encore qui allaient confesser, communier, prêcher, distribuer des aumônes; telle était la vie de couvent au XVIe siècle en Allemagne: une vie de peines, de

souffrances physiques, de travaux intellectuels, et que l'invention de l'imprimerie vint tout à coup troubler. La presse allait reproduire dans quelques heures l'œuvre monacale de plusieurs années : c'était un malheur qu'on n'aurait jamais pu prévoir, et qui devait déshériter les couvents d'une de leurs gloires les moins contestées, la reproduction des manuscrits? Car alors un manuscrit était une œuvre immense d'art que se léguaient entre elles des générations de moines, qui coûtait souvent la vue, la santé, la vie même à plus d'un cénobite, qu'on bénissait solennellement quand elle était achevée, comme on bénit les cloches de nos églises ; qu'on couvrait de cèdre ou d'or, et qu'un seigneur achetait au prix de plusieurs années de ses revenus. Les livres imprimés remplacèrent dans les familles riches les livres écrits à la main, dont la mode coûteuse passa bien vite. Alors des milliers de moines, peintres de lettres, rehausseurs d'or, copistes, parcheminiers, calligraphes, se virent condamnés à l'oisiveté. Il fallut leur créer un travail dans ce désœuvrement qui les prenait tout à coup ; voici ce qu'on imagina pour chasser le démon de la paresse de la cellule monacale 1).

C'était l'époque où le platonisme, de l'Italie où il avait été apporté par les Grecs de Constantinople, pénétrait en Allemagne, séduisant l'imagination de ceux dont il ne pouvait conquérir la raison. Les

---

1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, zunächst in Deutschland, von Jakob Marx, Kaplan in Wittlich, p. 125, Mayence, 1834, in-12.

cloîtres seuls refusèrent de lui ouvrir leurs portes. L'image d'Aristote, depuis un siècle surtout, était dans toutes les cellules de moines. A l'exception de la prière, on avait épuisé pour lui toutes les formules de l'admiration. Son dogmatisme inflexible résonnait bien autrement à l'imagination emprisonnée d'un religieux, que la poésie vaporeuse du platonisme. Nourri et abreuvé du sillogisme aristotélicien, le moine ne pouvait croire aux mondes rêvés par Platon, il était crucifié au réalisme dont Aristote avait fondé le règne. Que si parfois son intelligence voulait sortir de sa cellule, et se repaître de poésie, il trouvait sur son oratoire la Bible, source inépuisable et type éternel d'idéalisme. Menacés dans leur affection pour Aristote, les moines durent prendre sa défense : mais il arriva par malheur que ceux d'entre eux qui auraient pu, tout au plus, copier ses manuscrits, voulurent essayer de le chanter : encore si leurs hymnes n'eussent été que maladroits, mais ils furent offensants pour les adeptes de la philosophie nouvelle. Ces apologies eurent le châtiment qu'elles méritaient : on s'en moqua publiquement, et Aristote dut souffrir de l'imbécillité de ses panégyristes. Quand Luther parut, la guerre était dans tout son feu : sans prendre le parti de Platon il attaqua Aristote, parce qu'Aristote c'était l'autorité, la magistrature du génie, la royauté de la parole, la papauté philosophique, portant au lieu de tiare le bonnet de docteur. Ce n'était que le commencement de leurs tribulations : d'autres plus douloureuses leur étaient réservées, et c'était un Juif qui devait les faire naître. Jean

Pfefferkorn s'était récemment converti au catholicisme. Après avoir reçu le baptême, son premier acte de foi fut d'attaquer ses coréligionnaires, avec une fougue de néophyte qui n'était ni selon la charité, ni selon la science. Il dénonçait à l'empereur Maximilien I[er] d'Autriche les livres hébraïques, dont il demandait l'extinction par le feu et la flamme, à l'exception toutefois de la Bible 1), que les Juifs devaient continuer de porter avec eux, comme Caïn le signe dont le Seigneur l'avait marqué au front. L'empereur, par un mandat, conféra l'examen de cette question religieuse à Uriel, archevêque de Mayence, qui nomma pour en connaître une commission de théologiens, formée de Jacob Hochstraet, professeur d'Ecriture sainte à Cologne; de Victor de Carben, qui avait quitté le judaïsme pour embrasser la foi catholique, et de Jean Reuchlin ou Capnion, jurisconsulte habile et helléniste merveilleux, dont la fortune littéraire est curieuse à connaître 2).

Le pape avait envoyé au duc de Wittenberg Eberhard, une ambassade. Le docteur Hechinger, chancelier aulique, était chargé de la harangue officielle. C'était un courtisan épais, un homme du Nord, qui méprisait souverainement la nature méridionale; à la prononciation bohémienne, criarde, empâtée et traînante; qui ne comprit rien au la-

---

1) Voyez l'ouvrage de Pfefferkorn, imprimé à Augsbourg, par Erhard Œglein, an 1510, et commençant ainsi: zu Lob und Ehre, chap. 2, p. a. 117, 6.

2) Gaspar Bucher, in suo Mercurio, anno 1615, Tubingæ.

tin des envoyés, modulé à l'italienne, et tombant de leur bouche comme des notes de musique. Quand après de grands efforts de mâchoire, il eut détaillé tous les titres du prince, qu'il représentait, dans son latin vocalisé à l'allemande: Cel-sissimus, eillustrissimus naoster prein-ceips eintelleixit, les députés, malgré la gravité de leurs fonctions et la présence du prince, partirent d'un grand éclat de rire que l'un d'eux parvint à comprimer, en déclarant qu'il n'avait pas le bonheur de comprendre. Le prince chercha de l'œil, parmi les courtisans, quelque orateur qui voulût remplacer le chancelier. La tâche était trop difficile : les courtisans restaient muets. Alors un appariteur prononça le nom de Reuchlin, jeune étudiant de Tübingue, et attaché au docteur Hechinger, en qualité de servant ou domestique. Ce fut un coup du ciel pour le ministre embarrassé. Qu'on appelle Reuchlin, dit le duc. L'enfant parut. —Veux-tu, lui dit le prince en allemand, nous servir ici d'interprète?—Je tenterai l'entreprise, et Dieu aidant, j'en viendrai à bout, répondit l'écolier, en latin d'Erasme. Et voilà Reuchlin qui improvise une harangue en termes si purs, si choisis, avec une si grande facilité de son et de mots, que l'assistance demeura tout ébahie d'admiration.— En vérité, dit un des envoyés, la harangue finie, voilà un enfant admirable : le servant pourrait passer pour le docteur.. — Et le docteur pour le servant, murmura le prince. Et quelques jours après, en effet, Reuchlin quittait le service du chancelier,

volait de ses ailes, s'abattait à Rome, à Paris, apprenait le grec, l'hébreu, montait en chaire, expliquait Thucydide à un vaste auditoire où se trouvait Jean Argyropyle, un Grec réfugié de Constantinople, qui le prenait par sa robe de professeur au sortir de l'école, pour lui demander qui il était, et quel pays lui avait donné le jour.—L'Allemagne, répondait le jeune homme : et Argyropyle se jetait dans ses bras, en s'écriant : « En vérité la Grèce s'est abattue au delà des Alpes 1). »

Reuchlin, comme toutes les hautes intelligences d'une époque de rénovation littéraire, souhaitait impatiemment de prendre part au mouvement des esprits : il entra donc tout à coup et de vive force dans la querelle de Pfefferkorn avec le judaïsme, et formula, dans quelques chapitres, son opinion sur les livres hébreux. Il abandonnait volontiers aux flammes ceux qui étaient écrits contre le Christ, la Vierge, les saints, ou les dogmes de l'Eglise catholique; mais il voulait qu'on épargnât le Thalmud et les commentaires qu'il avait fait naître, les annales des Juifs, leurs traités de philosophie, leurs livres de médecine : les uns parce qu'ils servaient de témoignage contre la folie de leurs dogmes, et pouvaient ramener à la vérité les ames égarées; les autres parce qu'ils pouvaient éclairer l'histoire et la science. Pfefferkorn publia alors son Hand-Spiegel 2), satire théologique tout infatuée de jar-

1) Seckendorff, in Additionibus ad commentarium historicum de lutheranismo, p. 119 et seq.

2) Hand-Spiegel (miroir), et non Brand-Spiegel, comme on lit dans le lexique historique d'Iselin, t. III, fol. 834.

gon scolaire, et d'insinuations malveillantes sur la foi de son adversaire, qui avait pris soin de soumettre ses écrits au jugement de l'Eglise catholique. Reuchlin, huit jours après, avait, en réponse à la diatribe du juif converti, improvisé son Augen Spiegel 1), pamphlet où l'austérité de la question débattue se cachait sous des formes de style dont malheureusement il n'avait pas livré le secret à son rival. A côté de sa profession de foi religieuse 2), en tout conforme aux exigences les plus scrupuleuses, il avait placé sa profession de foi philosophique, qui n'était pas favorable à Aristote. Les couvents s'émurent, comme si le dogme catholique eût été menacé, et la question changea de face; Aristote fut mis en cause à propos du Thalmud. Arnold de Zürich et Hochstraet se distinguaient surtout par l'amertume de leur polémique ; les moines avaient crié à l'hérésie, on cria à l'ignorance. Le chevalier de Hutten, pour triompher plus sûrement de Pfefferkorn, imagina de l'accuser de vouloir étouffer dans son amour pour les ténèbres jusqu'à la Bible. C'était une calomnie, car Pfefferkorn avait excepté le livre inspiré de son anathème contre les livres juifs; mais ce mensonge eut des ailes et se transforma bientôt en une vérité de foi pour les lettrés de l'époque, et c'est sous cette forme que nous le retrouvons encore aujourd'hui

---

1) Augenspiegel, speculum oculare, les lunettes.

2) A la page 32 de sa défense. Reuchlin répéta cette profession de foi dans son apologie contre les théologiens de Cologne: défensio Joannis Reuchlin Phorcensis doctoris, contra calumniatores suos colonienses, p. D. ij, 6. Tubingæ, an. MCXIII.

dans quelques ouvrages historiques. En vain Pfefferkorn agitait son malheureux Miroir, le monde savant passait outre sans y regarder, tandis qu'on s'arrêtait devant le verre menteur où Reuchlin montrait ses ennemis sous les figures les plus difformes, et à côté des Bibles dévorées par les flammes. Et voyez comme la passion est aveugle! La mémoire de Pfefferkorn est arrivée jusqu'à nous honnie et flétrie parce qu'il s'était mis dans la tête de brûler les livres israélites, et on a oublié que Luther, plus fanatique encore, demandait qu'on arrachât des mains juives leur Thalmud, leurs livres de médecine et de sciences, et jusqu'à la Bible elle-même 1), et qu'on mît le feu à toutes leurs synagogues, pour la plus grande gloire de Dieu 2); qu'on y secouât la poix, le soufre et les flammes d'enfer pour purifier ces demeures abominables, où le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont reçu tant d'outrages 3).

Alors commença une véritable chasse aux moines : tout ce qui portait capuchon fut impitoyablement flagellé, toute figure cénobitique barbouillée de suie, pour amuser les passants. Ce n'était pas seulement d'ignorance qu'on les accusait, mais de tous les péchés capitaux : d'avarice, de gourmandise et de luxure surtout; on en inventait même qui n'avaient jamais été dans le ca-

---

1) Zum andern, daß man ihnen alle ihre Bücher nehme, Bett-Bücher Thalmudisten, auch die ganze Bibel, und nicht ein Blatt ließe.

2) Erstlich, daß man ihre Synagoga mit Feuer verbrenne.

3) Luther's Werke, T. 8, Jenæ, fol. 105, a, b, et seq.

téchisme. C'est alors que parurent les *Epistolæ obscurorum virorum*, pamphlet d'Ulrich de Hutten, qui s'aida de Reuchlin; livre qu'on eut la sottise un moment de comparer aux Lettres Provinciales; débauche d'esprit malade, inspiration de colère, où l'esprit se tourmente long-temps à chercher quelque fine raillerie, et où il ne trouve que des équivoques, dont nul idiome vivant ne saurait rendre la saleté; des tableaux déterrés sans doute de quelque satire de Pétrone, que Hutten aura découverte, avant le temps; des polissonneries de tréteaux, des plaisanteries ordurières, balayures de priapées, qu'Ulrich ramasse comme des diamants.

Il faut qu'on juge ces lettres que Luther regardait comme des modèles de style épistolaire, des trésors d'heureuse raillerie, de courageuses évulgations de la vie conventuelle. Voici deux clercs qui vont à Rome solliciter un bénéfice, et qui racontent leur voyage :

« Au sortir de Worms, nous aperçûmes tout à coup deux cavaliers, à figure sinistre, armés de balistes, et qui faisaient mine de nous viser. Mon compagnon de s'écrier: Jésus! Jésus! mais moi, qui avais du cœur, je lui dis de ne pas crier, et me tournant vers les cavaliers : Chers maîtres, leur dis-je, ne nous frappez pas, car nous n'avons pas d'armes, nous; nous ne sommes pas vos ennemis, mais de pauvres clercs qui allons à Rome pour solliciter des bénéfices. Alors l'un d'eux : Que me fait ton bénéfice? donne-moi ton argent, car j'ai soif, ainsi que mes compagnons, ou le diable te fera

mauvaise partie. Pour nous en débarrasser, je leur donnai deux florins, et je dis tout bas : Buvez, et que le diable vous bénisse. Mon compagnon me disait : Que vous en pense; si nous les citions en cour de Rome ? — Et nous ne savons même pas leurs noms!

» Nous arrivâmes, per multam merdam, à Augsbourg, et au milieu d'une pluie battante, mêlée de neige; nous ne pûmes fermer l'œil. — Diable, que j'ai froid! disait mon compagnon; si j'étais à Cologne, je ne me mettrais pas certainement en route pour Rome. Je riais, moi. Il y avait dans l'auberge une gentille demoiselle. Mon compagnon chorisavit cum eâ : je lui fis des remontrances sur sa légèreté, mais il n'en tint pas compte, et me dit : Si cette fille voulait passer une nuit avec moi : Ego vellem de merdâ ejus comedere unam libram. J'en avais assez entendu; je lui citai l'Ecclésiaste : Vanité des vanités ; et j'allai dormir.

» Nous nous mîmes en route le lendemain., ar matin, pour Landsperg. Mon ami eut là une bonn fortune avec la servante d'auberge, et, quand nou voulûmes partir, son cheval boitait. — Allons, que c'est que de supponere ancillas ! lui dis-j Le maréchal vint guérir sa bête. Nous nous dir geâmes vers Insprück. Le chemin était si mauv et merda ità profunda, que nos chevaux avaient au dessus du ventre. Après de grandes bulations, nous arrivâmes enfin dans la ville, jour alors de l'empereur. Ensuite nous traversâ une montagne toute couverte de neige et si h

qu'elle semblait toucher le ciel. Le froid était si vif, que je croyais avoir la fièvre, et je pensai à mon bon poêle de Cologne. Mon compagnon murmura : — Si j'avais mon manteau! — Vous voilà bien, lui répondis-je; vous vous plaignez toujours du froid, quand vous êtes en plein champ. Arrivez-vous à l'hôtellerie, vous voulez aussitôt supponere. Ne savez-vous donc pas que coitus infrigitat? — Non, non, vous vous trompez: calefacit.

» Je dois vous dire, Ortuin, que je n'ai jamais vu de paillard de cette force-là. Quand nous entrons dans quelque auberge, son premier mot au garçon est toujours: Garçon, n'as-tu rien pour genibus? Datulus meus stat ita dure, ego scio, quod vellem cum eo nuces supra percutere. Nous arrivâmes à Trente; que Dieu me pardonne, et vous aussi, de ce que je vous dis la vérité : je me suis purgé les reins, une seule fois, et secrètement, en allant ad prostibulum; mais j'ai bien eu soin de prier, la nuit suivante, la vierge Marie de me pardonner mon péché. Après il n'y a plus que de petites villes: une d'elles a nom Montefiascone; c'est là que j'ai bu d'excellent vin, le meilleur que j'aie humé de ma vie. — Mon cher hôte, comment s'appelle ce vin-là ?—Lacryma-Christi. — Oh! s'écria mon compagnon, que je voudrais que le Christ pleurât ainsi chez nous! Deux jours après, nous étions à Rome 1).

---

1) Epistola XIII.

Pfefferkorn était marié, il était père de dix enfants qui, comme lui, avaient reçu le baptême. Que Hutten cherchât à ridiculiser les fureurs bibliques du nouveau converti, il y avait là du courage et de la gloire peut-être: mais outrager un ennemi dans sa femme, c'est une lâcheté dont était seul capable Ulrich de Hutten, lui tout souillé de la lèpre napolitaine qui le conduisait lentement au tombeau. Maintenant écoutez, ou plutôt fermez les oreilles et les yeux.

« Vous me dites 1) que vous ne commettrez plus de légèretés, que vous renoncez aux femmes, que vous ne voulez supponere qu'une ou deux fois au plus par mois : je suis émerveillé de cette nouvelle, mais je n'y crois pas. Nous avons ici un certain gars débarqué tout récemment de Cologne, de vous bien connu, qui ne vous a guère quitté, et qui m'a dit quod supponitis la femme de Pfefferkorn; et il m'a dit vrai, et je le crois : car vous êtes vraiment aimable, et vous entendez le langage doré, et l'art d'aimer d'Ovide. Un certain marchand m'a rapporté aussi que le bruit court à Cologne que notre maître Arnold de Zürich supponit cette dame. Cela est faux; car je sais pertinemment qu'il est vierge, qu'il n'a jamais touché femme; mais cela serait vrai, qu'il ne faudrait pas être trop sévère, parce que l'homme est fragile et peccable. Vous autres vous vous étendez sur ce péché, qui, selon vous, est le plus grand de tous. Je sais que cela n'est pas bien; mais pourtant vous trouvez

---

1) Epist. XII, p. 48 et seq.

dans l'Ecriture des hommes qui s'en sont rendus coupables, et qui n'en sont pas moins sauvés : ainsi Samson qui s'endormit dans les bras d'une fille de joie, et en qui pourtant après se rue l'Esprit-Saint. Voici un argument que je vous pousse :

» Quiconque n'est pas malfaisant reçoit le saint Esprit; or Samson n'est pas malfaisant, ergo il reçoit le saint Esprit.

» Je prouve ma majeure parce qu'il est écrit (Sagesse, I, 4) : « L'Esprit de Dieu n'entrera pas dans l'ame malfaisante. »

» Mais l'Esprit du Seigneur est un esprit de sagesse ; ergo...—Je prouve la mineure : Si le péché de fornication était aussi grand que vous le faites, l'Esprit de Dieu ne l'eût pas rempli, comme il est rapporté au livre des Juges. Il est encore dit de Salomon qu'il eut trois cents reines et un nombre infini de concubines, et qu'il forniqua grandement jusqu'à la mort, et cependant quelle est la conclusion des docteurs ?

» Que Salomon est sauvé : que vous en semble ? Je ne suis pas plus fort que Samson, ni plus sage que lui. Ne faut-il pas aussi se donner quelque joie ? Les médecins disent que cela agit contre la mélancolie. Et l'Ecclésiaste ne chante-t-il pas ? « Et j'ai trouvé qu'il n'y avait rien de meilleur pour l'homme que de se réjouir dans son cœur. Je dis donc à mon amie : Ma sœur, tu as blessé mon cœur ; ma femme, tu as blessé mon cœur dans le seul poil de ton cou ; que tes mamelles sont belles, ma sœur ! Mon épouse, ta gorge est plus belle que le vin. » Par Dieu ! il est doux de

festoyer les femmes suivant les vers du poète Samuel.

» Clerc apprend à aimer les jeunes filles, car elles savent donner les doux baisers, et conserver la fleur de la jeunesse. — Parce que l'amour c'est la charité, que Dieu est charité; ergo, l'amour n'est pas chose mauvaise. Détruisez cet argument. Salomon dit encore : « Quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour son amour, il les mépriserait comme s'il n'avait rien donné..... »

» Vous vous êtes émancipé, comme vous me le dites, avec votre maîtresse : Supposuistis eam pro una vice, et semel stando retro januam in introitu, postquam cantastis : Attollite portas principes vestras (Ps. xxiii 7, 9,); et son mari étant venu, vous vous êtes enfui par le jardin. Je veux vous conter aussi ce que j'ai fait avec ma maîtresse: je lui ai dit: Ma révérende dame, écoutez-moi au nom de Dieu et du vôtre : Je vous aime, je vous ai choisie parmi les filles des hommes, parce que vous êtes belle parmi les femmes, et qu'il n'y a pas une tache en vous; parce que vous êtes la plus pure. A l'église, je me suis placé près d'elle pour la voir à mon aise; elle me regardait, elle, comme si son regard voulait me transpercer... J'espère que bientôt supponam eam. On lui a rapporté que j'étais poète : — J'ai appris, me disait-elle, que vous faites des vers; faites-en donc pour moi. J'ai fait ceux que je vous adresse, et que j'ai chantés sous ses fenêtres, et que je lui ai ensuite traduits en allemand.

» O Vénus, ô maîtresse et inventrice de l'amour!

d'où vient que ton fils est mon ennemi! O belle Dorothée, que j'ai choisie pour amie! faites pour moi ce que j'ai fait pour vous! Vous êtes belle parmi les filles de cette ville; vous resplendissez comme l'étoile, vous riez comme la rose 1)! »

Qui de nous ne s'était pas représenté, sur la foi de témoignages dont on ne pouvait suspecter la sincérité, les lettres de Hutten comme un des beaux monuments littéraires du XVIe siècle? Entendez Burkard : « Nul, sous des formes rieuses et badines, n'avait su, comme le chevalier, cacher un sens profond, et soulever d'aussi grandes questions de morale 2). — Jamais, nous dit Mœller, intelligence humaine n'avait su revêtir une pensée de plus de charmes, et aller à la raison par des rires plus expansifs 3). — Voyez, disait Lœrscher 4), comme ces ames rudes et sauvages savent secouer l'ignorance théologique, et enlever aux moines les masques dont ils s'étaient jusque alors couverts. » Si vous les écoutez, c'est une source inépuisable de gracieuses moqueries, que ces lettres d'hommes obscurs, où la langue latine se déploie et s'épand avec une richesse de style dont Hutten a dérobé le secret aux grands écrivains du siècle d'Auguste, tissues souvent avec une science qui tient du lyrisme des prophètes, et de la verve caustique d'Aristophane; qu'on doit prendre et lire quand l'ame tombe dans

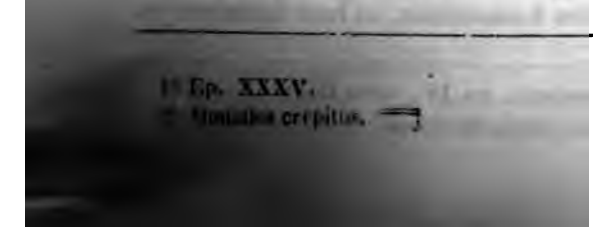
---

1) Ep. XX, p. 76.
2) Burckard : Historisches Lexikon, et dans son comment. De vitâ Hutteni.
3) In Homonymoscopia, fol. 814.
4) In Reformations acten, t. I, cap. IV, p. 102.

ter des cris d'admiration? Ecoutez ; Hutten s'adresse à la femme de Pfefferkorn : « Ma chère dame, ne rougissez pas, je sais que vous êtes pudique comme il n'y a pas de femme à Cologne : je ne vous demande rien de déshonnête ; dites-moi la vérité : votre mari a-t-il ou non son prépuce? parlez sans crainte, par amour de Dieu, et dites toute la vérité » 1).

Je veux vous raconter, à la manière de Hutten, une scène de nuit dans un couvent de moines : « Savez-vous que notre révérend père est tout contristé : pendant plusieurs jours il était absorbé dans sa tristesse ; il y a huit jours de cela aujourd'hui, le matin, après sa troisième digestion, il a eu une sueur affreuse, il s'est levé et est allé au pot, cacavit valde nimis, non spisse sed tenuiter, et il a éprouvé du mieux. Il a beaucoup d'espoir dans l'assistance d'un cuisinier de l'ordre qui lui prépare de bons bouillons, des pets-de-nonnes 2) et d'autres douceurs. »

Il y a dans les lettres de Hutten un grand nombre de scènes semblables qui avaient le privilége d'exciter le ris des réformés : vous diriez souvent d'une boutique d'apothicaire, où rien ne manque, pas même l'instrument qu'on dérobe ordinairement aux regards, et dont Hutten se sert à chaque instant, à la grande joie des assistants. Vous entendez



1) Ep. XXXV.
2) Monialium crepitus.

à chaque instant les cris de moines qui se pressent le ventre, crient à la colique, appellent le frère et se purgent devant vous, racontant ensuite avec une abondance de détails qui soulèvent le cœur comment ils ont été délivrés. Gherardi, dans son théâtre italien, n'est pas si hardi que Hutten. Ici la traduction est impossible : il n'y a qu'une langue au monde assez effrontée pour ne pas rougir du métier que veut lui faire jouer l'écrivain 1).

Voilà le livre de Hutten qui fit un si grand bruit, auquel pourtant personne n'avait osé attacher son nom, et qu'on donnait à chacune des plus illustres intelligences de l'époque, tantôt à Reuchlin, et tantôt à Erasme; qu'on reproduisait dans tous les formats, et qu'on vendait en Allemagne jusqu'à la porte des couvents. La bulle de condamnation de Léon X 2), œuvre latine où Sadolet avait répandu toutes les graces du style cicéronien, comme pour lutter avec l'auteur des Epîtres, ne servit qu'à exciter plus vivement la curiosité en faveur du livre excommunié. Quand on la relit aujourd'hui cette œuvre de Hutten, on ne peut comprendre l'influence qu'elle eut alors sur la destinée de la réforme; c'est une rapsodie qu'un balayeur de couvent ne voudrait certainement pas signer. Hutten a

1) Sumsi unam purgationem et salva reverentia coram dominatione vestra, ego merdavi unam merdam ità tenuem quod aliquis posset sorbere cum cochleari, etc., pro nunc scio bene comedere, quia habeo bonum appetitum. Laudetur Deus. Ep. IX.

2) On trouve cette bulle dans les Lamentationibus M. Ortvini Gratii obscur. virorum, pars. 1, p. 12 et seq.

un procédé d'art mécanique que personne ne tenta de dévoiler, c'est de transfigurer perpétuellement l'idéalisme en réalité matérielle, et de faire un corps de chaque vice de moine. On s'accoutuma à cette forme encore neuve, et qui plus tard dans le drame reçut de si saisissantes applications. Aux yeux de la multitude, qui grace à ce procédé plastique pouvait juger la question littéraire débattue entre Reuchlin et ses adversaires, un moine ne fut plus une abstraction, mais une réalité toute couverte de haillons et de vermine, exhalant une odeur immonde, paillarde, éhontée, allant à la chasse des jeunes filles, s'enivrant et buvant son vin dans la vermine. Et comme tous les religieux se mêlaient de théologie, on finit par se représenter les théologiens sous les mêmes formes. Vous jugez si la scolastique dut perdre dans l'esprit des peuples. Il ne faut pas s'étonner si les moines surent si mal se défendre; ils ne pouvaient pas, eux, employer le même procédé artificiel que Hutten, et mettre en action les péchés de leurs adversaires. Il en est un qui eût pu cependant jouer un rôle bien comique : celui qui est défendu par le sixième commandement, et dont Hutten ne se faisait faute. Figurez-vous donc ce chevalier de la virginité des jeunes Allemandes, cet anachorète de la Thébaïde, mis en scène par une main de moine dans un livre, ou sur une feuille de papier, et rongé de la lèpre napolitaine qui le tue dans une petite île de Suisse, où la science impuissante l'a relégué pour obtenir, de l'air des montagnes, une guérison que l'homme ne peut lui promettre! Mais c'était là une image

que la langue ou le pinceau monacal ne pouvait reproduire.

Dans ses luttes avec l'erreur la vérité a un grand désavantage, c'est qu'il lui est défendu de se servir des mêmes armes que son ennemie. L'erreur prend tout ce qu'elle trouve sous sa main ; la vérité n'est ni maîtresse de son terrain, ni du choix de ses auxiliaires, et cette infériorité de position explique fort bien les succès de l'erreur. Heureusement Dieu sait tôt ou tard rétablir les chances : il donne, comme second, à la vérité qu'il nomme sa fille, le temps, qui finit par tuer le mensonge. Ainsi, dans la question qui s'agite à cette heure entre Hutten et les couvents, pensez-vous que, si un moine peu soucieux de son capuchon, c'est à dire de son état, eût trempé sa plume dans la même encre que son rival, les lettrés eussent ri les derniers ? et que les lubriques vagabondages, en Italie, du chevalier, n'eussent pas inspiré une plume érotique, et fourni des tableaux fort amusants ?

Mais un moine ne pouvait pas faire le métier de Pétrone : la Bible était là qui flétrissait comme un crime la moquerie de la fille de Loth, quand elle découvre la nudité du patriarche. Quel avantage avait donc Hutten, qui pouvait tout à son aise répandre la calomnie sans crainte de représailles ! Ne nous étonnons pas de l'immense infériorité des moines dans cette dispute avec le précurseur des idées nouvelles. Comment pouvait-il en être autrement ? la peinture et ses reliefs saisissants ne leur étaient pas permis comme à leur adversaire ; ils ne pouvaient parler qu'à l'intelligence, et jamais à l'œil.

Le drame et la poésie d'un côté, de l'autre les symboles et l'allégorie, toutes figures sans transparence. Chez Hutten, un front qui ne rougit jamais, un pinceau qui prend tous les ébats qu'il veut, se trempe dans toutes les couleurs les plus voyantes ; une parole qui est lubrique et immonde tout à son aide : chez les moines, une phrase timide, qui cache ce qu'elle pense, qui a peur de la clarté et du grand jour. Maintenant jugez quel découragement, quels ravages jeta dans les couvents le mensonge mis en action de Hutten ! Beaucoup d'intelligences, parmi les moines, durent se révolter, surtout parmi celles qui étaient si activement occupées avant la venue de l'imprimerie et allaient tomber malheureusement dans la paresse. Cette paresse enfanta le murmure, et le murmure la révolte. C'est alors que Luther vint au milieu d'elles, leur jeta le premier cri d'indépendance et de soulèvement contre l'autorité. Ce cri dut être écouté, moins peut-être par le désir d'un affranchissement de la servitude volontaire qu'elles s'étaient choisie de plein gré, que pour échapper à la réprobation que faisaient peser sur elles les lettres d'Ulrich. Les premières ames rebelles furent justement celles qui s'étaient, jusqu'à ce jour, occupées de questions philosophiques, mais dont l'intelligence n'avait pu trouver moyen de se défendre contre les inspirations mensongères de la presse (1).

---

1) Voy. Nicol. Weisslinger : Huttenus delarvatus, pamphlet catholique imprimé à Augsbourg, en 1730, in-12.

CHAPITRE VII.

LES THÈSES. — 1517.

Ce ne fut pas seulement Hutten, Reuchlin et les lettrés d'Allemagne, qui applaudirent au défi jeté par Luther à l'autorité et à son représentant Tezel; mais les gantelets de fer qui saluèrent en lui l'Arminius qu'ils rêvaient depuis si long-temps; le peuple qui se passionne toujours pour une parole virile; les écoliers qui se voyaient affranchis du joug pédant d'Aristote; les moines augustins, par haine du capuchon dominicain; les ames pieuses qui vivaient dans l'attente d'un libérateur, et espéraient au Messie promis par Clémangis, qui devait réformer non pas cette foi catholique, inaltérable de son essence, mais les abus dont l'église s'était en quelque sorte enivrée 1). Erasme a peint cet état des esprits à la venue de Luther 2). Une réforme était nécessaire; les papes l'avaient dit eux-

1)... Sed loquor de temporali potestate, de gloria et deliciis, quibus usque ad nauseam et oblivionem sui ipsa ecclesia inebriata est. Clemangis, chap. XLII.
2) Erasmi Epist. Lib. XVIII, p. 533.

mêmes : c'était plus qu'un besoin, un désir ; c'était une aspiration immense de toute la catholicité. Le sermon de Luther, dans l'église de Wittenberg, fut donc regardé comme le premier souffle de vie et de régénération. Nul ne se doutait des voies, où le moine saxon allait jeter le monde. Dieu seul le savait et il l'avait révélé à quelques ames privilégiées qu'on ne voulut point écouter.

Luther fut effrayé du bruit de sa prédication. Une colère puissante pouvait compromettre son œuvre, et l'étouffer avant le temps : c'était celle de l'archevêque de Mayence, prince de la maison de Brandebourg, et électeur de l'empire. Il lui importait de se concilier l'affection de ce prélat, ou du moins de s'assurer de son silence. Il lui écrivit : sa lettre est d'un moine qui a coutume de baiser, à l'élévation, le pavé de l'église. Elle est humble, soumise, dévote.

« Père vénérable en Jésus, pardonnez-moi, prince illustrissime, si j'ose, argile et poussière, lever les yeux sur votre sublimité, et lui adresser cette lettre. Jésus, mon Seigneur, m'est témoin que, long-temps enchaîné par le témoignage de ma turpitude et de ma faiblesse, j'ai différé d'accomplir l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui et le front levé, poussé par la fidélité que je dois à mon père en Jésus-Christ : daigne donc votre grandeur jeter un regard sur ce grain de sable, et recevoir mes vœux dans sa paternelle clémence.

» On colporte des indulgences papales sous le nom et le titre auguste de votre seigneurie, pour la construction de Saint-Pierre de Rome. Je ne

dis rien des vanteries des prédicateurs que je n'ai pas entendus; mais je me plains amèrement de l'erreur où ils jettent de pauvres intelligences qui croient, insensées qu'elles sont, être sûres de leur salut en achetant des lettres plénières; que les ames s'envolent du purgatoire, dès qu'on jette dans le bassin, et qu'à ces indulgences est attachée une si grande vertu, qu'il n'y a pas de péché, à entendre ces pauvres gens, le viol de la mère de Dieu, si cela était possible, qu'elles ne pussent effacer.

» O Dieu! c'est ainsi qu'on instruit, en les livrant à la mort, des ames qui vous appartiennent! comme il s'accroît le compte que vous rendrez un jour de leur salut! Je n'ai pu me taire plus long-temps. Non, il n'y a pas de pouvoir épiscopal qui puisse assurer l'homme de son salut: la grace infuse du Seigneur n'est pas elle-même une garantie suffisante, puisque l'apôtre nous commande d'opérer incessamment ce salut dans la terreur et la crainte, et que le juste lui-même à peine trouvera miséricorde... 1) »

L'archevêque ne répondit pas. Luther écrivit en même temps et à peu près dans les mêmes termes à l'évêque de Misnie, de Mersburg et Zeiz, qui garda le silence. Une troisième lettre, adressée à son évêque, Jérôme Scultet, fut plus heureuse. Scultet appartenait, par ses études, au parti des humanistes. Il fut effrayé en lisant le sermon manuscrit de Luther et les thèses qu'il préparait. Il se

---

1) Dr. Martin Luther's Briefe, t. Ier, p. 67, 68. Berlin, 1825.

ter des cris d'admiration? Ecoutez ; Hutten s'adresse à la femme de Pfefferkorn : « Ma chère dame, ne rougissez pas, je sais que vous êtes pudique comme il n'y a pas de femme à Cologne : je ne vous demande rien de déshonnête ; dites-moi la vérité : votre mari a-t-il ou non son prépuce? parlez sans crainte, par amour de Dieu, et dites toute la vérité » 1).

Je veux vous raconter, à la manière de Hutten, une scène de nuit dans un couvent de moines : « Savez-vous que notre révérend père est tout contristé : pendant plusieurs jours il était absorbé dans sa tristesse ; il y a huit jours de cela aujourd'hui, le matin, après sa troisième digestion, il a eu une sueur affreuse, il s'est levé et est allé au pot, c a c a v i t v a l d e n i m i s, n o n s p i s s e s e d t e n u i t e r, et il a éprouvé du mieux. Il a beaucoup d'espoir dans l'assistance d'un cuisinier de l'ordre qui lui prépare de bons bouillons, des pets-de-nonnes 2) et d'autres douceurs. »

Il y a dans les lettres de Hutten un grand nombre de scènes semblables qui avaient le privilége d'exciter le ris des réformés : vous diriez souvent d'une boutique d'apothicaire, où rien ne manque, pas même l'instrument qu'on dérobe ordinairement aux regards, et dont Hutten se sert à chaque instant, à la grande joie des assistants. Vous entendez

---

1) Ep. XXXV.
2) Moniales crepitus.

à chaque instant les cris de moines qui se pressent le ventre, crient à la colique, appellent le frère et se purgent devant vous, racontant ensuite avec une abondance de détails qui soulèvent le cœur comment ils ont été délivrés. Gherardi, dans son théâtre italien, n'est pas si hardi que Hutten. Ici la traduction est impossible : il n'y a qu'une langue au monde assez effrontée pour ne pas rougir du métier que veut lui faire jouer l'écrivain 1).

Voilà le livre de Hutten qui fit un si grand bruit, auquel pourtant personne n'avait osé attacher son nom, et qu'on donnait à chacune des plus illustres intelligences de l'époque, tantôt à Reuchlin, et tantôt à Erasme; qu'on reproduisait dans tous les formats, et qu'on vendait en Allemagne jusqu'à la porte des couvents. La bulle de condamnation de Léon X 2), œuvre latine où Sadolet avait répandu toutes les graces du style cicéronien, comme pour lutter avec l'auteur des Epîtres, ne servit qu'à exciter plus vivement la curiosité en faveur du livre excommunié. Quand on la relit aujourd'hui cette œuvre de Hutten, on ne peut comprendre l'influence qu'elle eut alors sur la destinée de la réforme; c'est une rapsodie qu'un balayeur de couvent ne voudrait certainement pas signer. Hutten a

---

1) Sumsi unam purgationem et salva reverentia coram dominatione vestra, ego merdavi unam merdam ità tenuem quod aliquis posset sorbere cum cochleari, etc., pro nunc scio bene comedere, quia habeo bonum appetitum. Laudetur Deus. Ep. IX.

2) On trouve cette bulle dans les Lamentationibus M. Ortvini Gratii obscur. virorum, pars. 1, p. 12 et seq.

ter des cris d'admiration? Ecoutez ; Hutten s'adresse à la femme de Pfefferkorn : « Ma chère dame, ne rougissez pas, je sais que vous êtes pudique comme il n'y a pas de femme à Cologne: je ne vous demande rien de déshonnête; dites-moi la vérité : votre mari a-t-il ou non son prépuce? parlez sans crainte, par amour de Dieu, et dites toute la vérité » 1).

Je veux vous raconter, à la manière de Hutten, une scène de nuit dans un couvent de moines: « Savez-vous que notre révérend père est tout contristé : pendant plusieurs jours il était absorbé dans sa tristesse; il y a huit jours de cela aujourd'hui, le matin, après sa troisième digestion, il a eu une sueur affreuse, il s'est levé et est allé au pot, cacavit valde nimis, non spisse sed tenuiter, et il a éprouvé du mieux. Il a beaucoup d'espoir dans l'assistance d'un cuisinier de l'ordre qui lui prépare de bons bouillons, des pets-de-nonnes 2) et d'autres douceurs. »

Il y a dans les lettres de Hutten un grand nombre de scènes semblables qui avaient le privilége d'exciter le ris des réformés: vous diriez souvent d'une boutique d'apothicaire, où rien ne manque, pas même l'instrument qu'on dérobe ordinairement aux regards, et dont Hutten se sert à chaque instant, à la grande joie des assistants. Vous entendez

---

1) Ep. XXXV.
2) Moniales crepitus.

à chaque instant les cris de moines qui se pressent le ventre, crient à la colique, appellent le frère et se purgent devant vous, racontant ensuite avec une abondance de détails qui soulèvent le cœur comment ils ont été délivrés. Gherardi, dans son théâtre italien, n'est pas si hardi que Hutten. Ici la traduction est impossible : il n'y a qu'une langue au monde assez effrontée pour ne pas rougir du métier que veut lui faire jouer l'écrivain 1).

Voilà le livre de Hutten qui fit un si grand bruit, auquel pourtant personne n'avait osé attacher son nom, et qu'on donnait à chacune des plus illustres intelligences de l'époque, tantôt à Reuchlin, et tantôt à Erasme; qu'on reproduisait dans tous les formats, et qu'on vendait en Allemagne jusqu'à la porte des couvents. La bulle de condamnation de Léon X 2), œuvre latine où Sadolet avait répandu toutes les graces du style cicéronien, comme pour lutter avec l'auteur des Epîtres, ne servit qu'à exciter plus vivement la curiosité en faveur du livre excommunié. Quand on la relit aujourd'hui cette œuvre de Hutten, on ne peut comprendre l'influence qu'elle eut alors sur la destinée de la réforme; c'est une rapsodie qu'un balayeur de couvent ne voudrait certainement pas signer. Hutten a

1) Sumsi unam purgationem et salva reverentia coram dominatione vestra, ego merdavi unam merdam ità tenuem quod aliquis posset sorbere cum cochleari, etc., pro nunc scio bene comedere, quia habeo bonum appetitum. Laudetur Deus. Ep. IX.

2) On trouve cette bulle dans les Lamentationibus M. Ortvini Gratii obscur. virorum, pars. 1, p. 12 et seq.

38. On ne doit pas mépriser le pardon du pape, qui est, comme je l'ai dit, la déclaration du pardon divin.

41. Il faut prêcher les indulgences papales avec mesure, afin que le peuple abusé ne les estime pas trop haut, ou ne les préfère aux œuvres de charité.

43. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui donne aux pauvres ou qui assiste celui qui est dans le besoin fait mieux que s'il achetait des indulgences.

45. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui délaisse son prochain dans le besoin et va faire emplette d'une indulgence, ne change pas son argent contre une cédule de pardon, mais contre la colère de Dieu.

46. Il faut prêcher aux chrétiens que, à moins de superflu, ils sont tenus de garder pour eux le nécessaire, au lieu de le dépenser en achat d'indulgences.

47. Il faut prêcher aux chrétiens que l'achat de l'indulgence est chose libre, et n'est pas de commandement divin.

48. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, tout en vendant des indulgences, a grand besoin de prières, et qu'il en est plus besoigneux que d'argent.

50. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, s'il connaissait la piperie de ses questeurs, préférerait voir tomber en poussière le dôme de Saint-Pierre, plutôt que de l'élever avec la peau, la chair et le sang de ses brebis.

52. Attendre son salut d'une lettre d'indulgence,

c'est folie, quand bien même le vendeur ou le pape vous cautionnerait de son ame.

55. Si on annonce l'indulgence, chose si petite! au son des cloches, des cantiques et des processions, le devoir du pape est d'annoncer l'Evangile, chose si grande! au bruit de cent cloches, de cent cantiques et d'autant de processions.

56. Le trésor de l'Eglise d'où le pape tire ses indulgences n'est pas assez connu des fidèles.

62. Ce trésor, c'est le saint Evangile, don d'éternité et de grace.

62. Trésor maudit, trésor diabolique! car des premiers il fait les derniers.

64. Mais l'indulgence, trésor autrement précieux, qui des derniers fait les premiers.

65. Les trésors de l'Evangile sont les filets où l'on pêchait autrefois les hommes de richesses.

66. Le trésor de l'indulgence est un filet où l'on pêche aujourd'hui les richesses des hommes.

67. Les indulgences que les prédicateurs trompettent sont un beau trésor de grace! oui sans doute, pour celui dont elles emplissent les poches.

70. Malédiction et anathème à qui s'élève contre les indulgences du pape!

71. Bénédiction à qui a le courage et la force d'ame d'attaquer les prédicants d'indulgences!

79. Dire que la croix où sont attachées les armes du pape a autant de vertu que la croix du Christ, est un horrible blasphême.

81. Qu'arrive-t-il de ces ignobles parades, de tout ce bruit en faveur de l'indulgence? c'est que le savant ne sait comment s'y prendre pour défen-

dre l'honneur du saint-siége, et répondre à ces questions par exemple:

82. Pourquoi le pape ne délivre-t-il pas toutes les ames du purgatoire par pitié pour leur souffrance, et en vertu de sa très-sainte charité; ce qui vaudrait cent fois mieux que de leur ouvrir le ciel pour quelques misérables florins destinés à l'édification de Saint-Pierre?

86. Pourquoi le pape n'élève-t-il pas plutôt de son argent le dôme de Saint-Pierre, que de celui du pauvre chrétien, lui qui est plus riche que Crésus?

89. Si le pape est plus amoureux du salut que de l'argent des ames, pourquoi retire-t-il des indulgences qu'il a données autrefois? ces indulgences si puissantes!

91. Si l'indulgence était prêchée comme la comprend et la veut le pape, il serait bien aisé de répondre à ces questions.

92. Loin donc ces prédicateurs qui disent aux fidèles du Christ: «Paix! paix!» sans que vienne la paix.

Depuis l'appel prophétique de Jean Huss sur son bûcher, jamais parole plus grande n'avait retenti en Allemagne. Les humanistes, les bourgeois et les nobles, crurent que le cygne de Huss avait paru. Voltaire a dit qu'au moyen-âge la papauté c'était l'opinion; on conçoit donc le bruit que durent faire ces thèses. Après tout, c'était un duel proposé à la papauté à la face du monde entier. Luther, qui savait bien quelles émotions il allait exciter, et qui voulait pouvoir opérer en repos, avait eu soin

de se présenter à l'Allemagne qu'il allait bouleverser, comme un écolier qui veut jouer avec son maître, comme un moine qui, sur le banc de l'école, jette tout ce qui lui passe par la tête, bon ou mauvais, et sous forme de doute; comme un adepte en théologie, incertain, vétilleux, épilogueur de mots, et qui veut s'amuser, avant tout, et de la colère de ses adversaires, et de leur ignorance. C'était un jeu qu'il jouait. Que s'il perdait la partie, il avait pour excuse son âge, son peu d'avancement dans la matière, et les protestations même qu'il publiait avec ses thèses : mais si son adversaire qui représentait Rome était battu, la papauté nécessairement succombait. Cette protestation était humble, obséquieuse, et d'un véritable enfant de l'Eglise, « qui ne veut tenir pour vrai que ce qui est appuyé sur l'Ecriture sainte, les pères, les décrétales et les canons, et qui cherche à disputer sur ce qu'il y a de douteux ou d'embarrassé dans certaines sentences des pères ou décrétales des papes ; toujours soumis à ses supérieurs ; un disciple de saint Thomas qui veut profiter de la liberté qu'a tout chrétien d'attaquer les folles imaginations, qui dans saint Thomas, saint Bonaventure, et les autres scolastiques et canonistes, ne reposent pas sur la lettre biblique : suivant ce passage de saint Paul : « Eprouvez et choisissez ce qui est bon 1). »

Le malheur voulut que personne ne vînt pour disputer avec Luther. S'il se fût trouvé un de ces rudes thomistes, tout cuirassé d'arguments et prêt à

1) Reinhard, t. I, 297.

entrer en lice avec lui, qui sait si cette fièvre de bruit et de nouveauté dont le moine de Wittenberg était alors malade ne se fût pas calmée dans sa lutte théologique? Les propositions allèrent donc remuer l'Allemagne; « elles marchaient, selon l'expression de Myconius, comme si des anges les avaient portées sur leurs ailes 1) ».

Elles tombèrent bientôt dans les mains d'Erasme qui les lut avec une vive curiosité. Erasme était alors dans toute sa gloire, il avait fait luire la lumière et réveillé l'esprit allemand. Il avait déclaré la guerre aux moines, mais une guerre vive, passionnée. Les moines à ses yeux étaient les apôtres de l'ignorance, et il s'amusait à les poursuivre de ses sarcasmes, qui couraient le monde et faisaient les délices des lettrés. Ce fut un bonheur pour Luther que les applaudissements que le philosophe de Rotterdam donna d'abord à des propositions où il ne vit que les fines plaisanteries d'un humaniste contre le capuchon. Il croyait à une lutte à coups d'épingle; quand elle changea, Erasme se hâta de désavouer et d'abandonner Luther.

Mais Erasme avait applaudi, et cela avait suffi pour populariser les thèses. Il disait, dans une lettre adressée à l'archevêque de Mayence : « Savez-vous, monseigneur, pourquoi ces propositions font tant de bruit? c'est qu'elles attaquent des ignorants passionnés contre tout ce qui pourrait réveiller l'amour des lettres. » Quelques années plus tard, c'était le luthéranisme qu'Erasme accusait d'étein-

---

1) Als wären die Engel selbst Botenläufer.

dre la flamme des études. « Je m'étais trompé, dit-il : j'admirais cet homme qui venait, le front levé, fustigeant les mœurs de son siècle, les évêques empourprés, qui ne reculait devant aucune majesté, pas même celle de l'Antiste-souverain, et dont la main saintement libertine découvrait jusqu'aux nudités de son père 1). »

Hutten se hâta de faire imprimer la lettre d'Erasme, et il fit ce qu'il reprochait aux moines : il falsifia le texte du philosophe batave, et, au lieu de Luther, imprima n o t r e L u t h e r 2). C'était donner à Erasme une pensée d'amitié et d'intelligence qu'il n'avait pas, et que dans tous les cas il n'eût pas osé avouer. Hutten ne le connaissait pas ; mais l'Allemagne fut trompée : elle crut à la communauté d'idées religieuses des deux écrivains, et c'est tout ce que demandait le chevalier Ulrich, qui s'était permis bien d'autres mensonges dans ses L e t t r e s d'h o m m e s o b s c u r s.

1) Erasmi epist. p. 736. — Die Ursachen der Reformation, von J. Marx, p. 57.
2) Pfizer's Martin Luther's Leben.

CHAPITRE VIII.

LES ÉCOLIERS. — 1518.

C'était du bruit qu'avait voulu faire Luther : il avait réussi. Quelques mots jetés d'une chaire obscure, par un pauvre professeur qui n'avait pas même de quoi se vêtir en hiver, et qui remerciait son prince du don d'un habit comme d'une grace insigne, troublaient le monde catholique, mettaient en émoi tous les cloîtres d'Allemagne, agitaient les consciences et menaçaient le repos de l'Eglise ! Luther, quoi qu'il fasse, a peine à renfermer toute la joie de son triomphe. Il la dissimule mal : elle éclate dans sa phrase dénigrante, dans sa parole dédaigneuse, dans ces termes méprisants que la langue latine, son esclave, lui prête avec une merveilleuse aisance. « Minotaures, Rhadamanthotaures, Cacotaures, qui vont répandant partout que je suis un hérétique, moi et l'université de Wittenberg! Ils en verront bien d'autres, quand j'aurai fait, Dieu aidant, imprimer mes propositions. Avec des rustres semblables, des ignares, des ignorants, des crasseux, il n'y a pas de gloire à

triompher. Il y en aurait plutôt à se vaincre soi-même pour ne pas pécher contre le Christ, en les méprisant. Cachés dans leurs trous comme des limaces ou des larves, ils voudraient bien que je coassasse comme eux ! Pies jacasses qui vont bavardant, ce qui me cause beaucoup de chagrin, que tout ce que je fais est à l'instigation du prince, et qu'il m'a entraîné dans sa haine pour l'archevêque de Magdebourg. »

Il avait besoin de disputer ; la dispute était la harpe de David qui calmait ses douleurs naissantes de tête, ses tentations et ses colères. Luther vint à Heidelberg. Sa parole avait remonté le Rhin et traversé tous les cloîtres, toutes les écoles, et était arrivée jusqu'à Bâle. Sur le bruit de sa venue, était accourue pour entendre Luther une foule de lettrés dont quelques uns devaient un jour faire du bruit dans le monde savant : c'étaient Brenz, Théobald Billican, Erhard Shurpf. Luther disputa plusieurs jours dans le collége, où il immola à la risée de centaines d'auditeurs Aristote, Gabriel, saint Thomas, et tous les casuistes de l'école romaine. Il soutint que les œuvres du juste lui-même sont autant de péchés mortels, que l'homme n'est pas libre, et n'a de liberté que pour le mal. Les cris redoublèrent, quand un jeune bachelier se mit à s'écrier : « Si les paysans nous entendaient, ils nous lapideraient 1). » Erasme, s'il eût été là, aurait ramassé la pierre ; la réforme plus tard devait donner raison au docteur imberbe et aux paysans 1).

---

1) Scult. Ann. Evang. Decemb. 1, p. 22 Seckendorff, Commentarius, etc., page 28.

Il revint à Wittenberg pour voyager de nouveau. Cette fois il vint s'abattre à Dresde, autre ville de moines, de disputes, de criaillerie et de syllogisme, mais qui était alors en paix avec les universités ses voisines. Notre pauvre fils d'Adam 1), tourmenté, chaque jour plus misérable, chaque jour faisant un pas en enfer, croyait échapper en voyageant à ce bruit que faisait à Wittenberg son nom, et vivre en silence quelques heures. Il part donc à pied et arrive dans la capitale de l'électorat.

Le lendemain Emser, un aristotélicien de première force, l'invite avec Jean Langus à un cénacle du soir comme l'aimaient les savants, et comme on le pratique encore dans les villes d'Allemagne ; c'est notre souper d'autrefois. On se mettait à table au jour tombant, et à dix heures on regagnait son logis. Après quelques paroles joyeuses et bienveillantes, on s'assit.

Soit qu'Emser l'eût fait à dessein, soit hasard, le voisin de frère Martin était un pauvre diable de thomiste, un magister de Leipzig, à humeur guerroyante, qui, après quelques larges rasades, voulut entrer en lice avec le nouveau venu, et se mit à entonner les louanges de saint Thomas et d'Aristote, deux hommes qui n'étaient guère du goût de Luther, qui traitait l'un d'enfileur de mots et l'autre de charlatan, momum, imò momorum momum 2). Le moine Augustin arrêta tout court le discoureur en s'écriant: Toi et les tiens, n'avez jamais

1) An den Probst in Leisten, 1518. Luther's Briefe, t. I, p. 64.
2) Suo Georgio Spalatino, 14 jan. 1518.

rien entendu a Aristote. L'autre rougit, pâlit de colère, et se mit à jeter à pleine main, à la figure de Luther, des épithètes de courroux et de dédain, des rires, des moqueries, des injures; à quoi Luther ripostait avec une fécondité surprenante. Emser et les autres convives ne se mettaient point en peine de terminer la dispute : on ne sait comment elle eût fini, si le Lipsien ne se fût levé tout glorieux de sa victoire. Ce que voyant, Luther le prit par le pan de sa robe, et l'arrêta en lui disant : Tu chanteras victoire après, dis-moi seulement ce que c'est que : implere mandata Dei, je t'en défie, toi et tous les thomistes du monde. — Bon, dit l'autre, j'accepte, mais ma pâtée auparavant. Luther, à cette réponse, se prit à rire au nez du pauvre théologien et quitta la table 1).

En poussant la porte, il vit collé à la serrure un certain frère de l'ordre des Prêcheurs, qui écoutait en silence la dispute, et qui regarda de travers le docteur, puis s'en alla publiant partout que vingt fois il avait été sur le point d'ouvrir et de cracher à la figure du moine augustin, que le maître de Leipzig avait collé et mis à quia, en latin et en allemand 2).

Ce n'était pas une dispute dans un cabaret que demandait Luther, mais une lutte en règle, une thèse soutenue devant l'école, une argumentation à la face du soleil, ou une réfutation écrite. — Voilà de l'encre, du papier et des caractères, disait-il,

1) Integro viro Joh. Lango, 11 nov. 1517.
2) Lango, 11 nov. 1517.

allons donc 1). Aristarques, scholastiques, larves, vers de terre, à l'œuvre, montrez, étalez donc toutes les richèsses de votre science 2).

Mais eux prenaient d'autres voies. Ils attaquaient sourdement la foi du moine augustin, surtout son orgueil, et il faut avouer qu'ils avaient beau jeu.

« Orgueil! orgueil! mais sans orgueil, répondait Luther, comment tenter une œuvre nouvelle? Si l'humilité descendait sur terre et qu'elle se mît à prêcher, vous verriez qu'elle courrait risque d'être lapidée comme enseignant des nouveautés. Et pourquoi le Christ, pourquoi les martyrs ont-ils souffert la mort, et tant de docteurs les moqueries du monde? Parce qu'on les taxait justement de superbe, et de mépris pour la sagesse antique. Non, point de folle humilité, je veux dire d'hypocrisie 3)! Je n'ai que faire des avis d'autrui : je ne veux d'autres conseils que de Dieu, Dieu qui travaille avec moi. Si Dieu est avec moi, qui sera contre moi? Si mon œuvre vient de Dieu, qui l'arrêtera? si elle ne procède pas de Dieu, comment triomphera-t-elle? O mon père qui es dans les cieux, que ta volonté soit faite et non la mienne. »

Tant de superbe ne pouvait rester impunie. Il est malheureux que, pour défendre la cause catho-

---

1) Critici, aristarchi, scholastici, mutuique momi...., lemures nihil majoris quam lemures. Epist. Johanni Lango, 11 nov.

2) Ego istas larvas contemnens.. si sunt docti adeò, sunt typi et chartæ : edant aliquid et ostendant gloriam magnificentiæ eruditionis suæ.

3) Non itaque volo eam ex me expectent humilitatem, id est hypocrisin, etc. (Ibid).

lique, Dieu n'ait pas suscité d'abord d'autres hommes. A dire vrai, ceux qui vinrent les premiers étaient des dialecticiens, versés dans la science des pères et des livres saints, qui avaient vieilli sur les bancs à disputer, dont la plume et les vêtements s'étaient souvent usés à défendre Aristote ; mais voilà tout. Ils croyaient avoir fait merveille quand ils avaient enlacé leur adversaire dans des réseaux d'arguments tous de même origine, d'une ressemblance parfaite; coupés, scandés, taillés sur le même moule; drames en trois actes, sans vie, sans mouvement, dont tout le monde se moquait, et Luther le premier, qui les comparait à ces ânes qu'Abraham laisse derrière lui lorsqu'il va sacrifier 1). Lui n'avait garde de faire de la dialectique. Il bondissait, chevauchait par monts et par vaux, sautait les fossés, s'arrêtait, sans précepte, sans besoin, comme il l'entendait; sans s'enquérir si Aristote le suivait; sans tourner les yeux pour savoir si saint Thomas ne restait pas en arrière; tout fier de s'être débarrassé des langes de l'école et de marcher seul, comme un enfant qui s'essaie loin de sa nourrice; la battant au besoin, pour faire rire le peuple à ses dépens. Lorsque après avoir épuisé le sarcasme, l'ironie, l'hyperbole, il en venait à l'injure, alors Luther n'avait plus de rival. La colère le rendait poète. Sa muse se répandait en images dérobées à l'histoire, aux livres saints, à la

1) In sacris litteris ubi mera fides et superna expectatur illustratio, foris relinquendus universus syllogismus, non aliter quam Abraham sacrificaturus reliquit pueros cum asinis. Spalatino, 29 jun. 1518.

mythologie, aux Grecs, aux Latins, qu'un peintre ou un statuaire aurait traduites sur le champ, tant elles tombaient sous le sens et étaient vives et saisissantes!

Le premier qui se présenta à Luther, nous l'avons vu, ce fut Tezel, d'un rire rustre quand il s'avisait de railler, maniant lourdement des deux mains l'ironie, et jetant comme du plomb le syllogisme sur la tête de son adversaire. Tezel, s'il faut en croire les réformés, fit des thèses ce qu'il avait fait du sermon, il les mit au feu; puis quand les flammes furent éteintes, il médita et écrivit une liste de contre-propositions 1): «pour la plus grande gloire de Dieu, la défense de la foi catholique et l'honneur du saint-siége.» Et pour frapper vivement les esprits, il imagina de les faire afficher sur les colonnes de l'église de Wittenberg, à côté des thèses de Luther. On connut à l'université le projet du dominicain. Un pauvre frère était parti de Halle, portant dans sa besace tous les trésors de l'érudition et de la colère de Tezel. A peine eut-il posé le pied dans Wittenberg, qu'un essaim d'écoliers s'échappent par toutes les portes; on l'arrête, on lui barre le chemin; ceux-ci le menacent du

---

1) Ces propositions, au nombre de cent six, furent imprimées à Francfort-sur-l'Oder, sous ce titre: Quò veritas pateat, erroresque supprimentur, redditaque ratione, contra catholicam veritatem objecta solvantur, frater Johannes Tetzel, ordinis prædicatorum, sacræ theologiæ baccalaureus, ac hereticæ pravitatis inquisitor, subscriptas positiones sustinebit in florentissimo studio Franckfordensi cis Oderam. Ad laudem Dei, pro fidei catholicæ defensione, obque sanctæ sedis apostolicæ honorem.

poing, ceux-là l'entourent en dansant. On délie sa besace, on se jette sur les propositions toutes fraîches imprimées 1). Il y en avait près de huit cents exemplaires qui sont déchirés et jetés aux vents aux cris de vive Luther! puis un écolier écrit sur le verso de l'une des thèses: A brûler A DEUX HEURES APRÈS MIDI! Tous ensemble se répandent dans les rues de Wittenberg, jouant avec les contre-propositions et en frappant la figure des passants. Un d'eux s'étant emparé d'une trompe s'en servit comme un crieur public pour rassembler le peuple, pendant qu'un autre monté sur une borne criait à tue-tête : « A deux heures vous êtes avertis qu'on ardera en place publique les positions de M[e] Tezel, inquisiteur de la foi, prêtre de l'ordre de saint Dominique. Qui veut voir le grand feu de joie? »

Les lettrés criaient : « Vivat Martin Luther! Pereat Tezel! » Le peuple : « Vive le docteur! »

A deux heures la flamme brillait à la grande place de l'université. La troupe d'écoliers, grossie dans son chemin, se mit à danser autour du bûcher; puis l'un d'eux, coiffé du bonnet de l'ordre de saint Dominique, et la figure couverte d'un masque, vint jeter au feu les thèses du moine de Francfort. Ce fut le signal d'une joie tumultueuse, d'un bruit assourdissant de voix et de mains. Le docteur était alors dans sa cellule où un écolier vint lui porter un exemplaire à demi consumé qu'il avait arraché aux flammes.

---

1) Joh. Lango, 21 mart. 1518. Histoire de la Réformation, de Sleidan, in-4. — Vie de Léon X, par Roscoë, troisième vol.

La nouvelle de cet autodafé se répandit bientôt dans toute l'Allemagne. On nommait tout haut Luther, on l'accusait d'avoir excité ses élèves à brûler les positions de Tezel. Il s'en défendit comme d'une mauvaise action. S'il ne poussa point au désordre, il ne l'empêcha pas, et sa voix était assez puissante pour le prévenir ou l'apaiser.

C'était pour ces écoliers un livre fermé, que les positions de Tezel; mais on leur avait représenté les indulgences comme un impôt levé sur le peuple, pauvre et souffrant, par des moines qui menaient joyeuse vie. Les indulgences étaient donc jugées et condamnées, et Tezel un envoyé du diable. Pereat Tezel, criaient-ils; c'est à dire l'ignorance qui avait revêtu une forme corporelle : Vivat Luther, c'est à dire l'homme de la science. Pereat Tezel, c'est à dire le représentant du passé; Vivat Luther, c'est-à-dire l'homme de son siècle 1).

Luther avait dit souvent : que le syllogisme s'en aille; recedat syllogismus, autrement, point de déductions tirées de premiers principes garantis par la raison universelle : en matière religieuse, point d'autre autorité que le moi : lumière de la lumière, manifestation intérieure, écho divin, seul juge en fait de foi. Et toute cette tourbe d'écoliers, mettant en œuvre l'enseignement du maître, faisait sur la place de Wittenberg l'office de juge, de rapporteur, de bourreau. C'était le premier acte du libre examen, la première opération du sens indi-

1) Seln. vita Lutheri, p. 5, 6. — Ulemberg : Historia de vitâ Lutheri, p. 20.

viduel, la première mise en scène du moi luthérien. Tous ces germes de désobéissance à l'autorité, déposés chaque jour par Luther dans les esprits, fécondés par sa parole, éclosaient enfin, trop tôt sans doute au gré de Luther, mais à qui la faute? Tout était dit: Aristote, saint Thomas, syllogisme, autorité, pères de l'Eglise, l'Eglise elle-même, tout s'en allait. Le peuple aussi se mettait de la partie, parce que les enseignements de Luther avaient depuis longtemps traversé les murs du cloître, et étaient venus le troubler jusque dans son atelier. On ne lui avait pas dit: « Ne crois pas à l'autorité », parce que l'autorité ne se traduisait pas par une image matérielle, et que son sens obtus ne pouvait la voir ni la toucher; mais l'autorité c'est l'homme gâté, corrompu, ignorant, menteur; c'est Tezel, saint Jérôme ou saint Augustin, ou quiconque croira au principe de tradition.

CHAPITRE IX.

ECK ET PRIÉRIAS. — 1518.

« Mais, disait Eck dans ses Obélisques, se cacher dans ces rayons de lumière qui ont illuminé l'église du Seigneur depuis saint Pierre ; croire aux enseignements qui se sont perpétués sans ombre ni taches dans les écoles; suivre les vestiges des docteurs, des pères, des papes, que le catholicisme compte au nombre de ses gloires; est-ce faire abnégation de sa raison, rejeter le témoignage des sens, et mettre le chandelier sous le boisseau ? Nos interprètes de la parole divine n'ont-ils pas aussi lu et médité ? Pourquoi Dieu leur en cacherait-il l'entendement, qu'il livrerait à toi seul, Luther? Etaient-ils moins que toi puissants en science et en foi ? — Et voilà que je serai avec vous aujourd'hui et jusque dans la consommation des siècles, dit Jésus, en parlant des apôtres. Ce qu'ils croyaient, nous l'enseignons nous, rayons du même foyer, souffles de la même bouche, flots du même océan.»

C'était un nom connu dans l'Allemagne savante, que celui d'Eck, docteur en théologie, chancelier à l'université d'Ingolstadt ; homme d'érudition et

homme d'esprit, quoique théologien 1). C'est le témoignage qu'en rendit d'abord Luther en 1518. Deux ans plus tard, ce n'était plus qu'un valet de Satan, un ennemi insigne du Christ, un théologastre, un malheureux sophiste 2). Il dépensa beaucoup de travail et de veilles, répandit à pleines mains les textes profanes, les citations des pères, parfuma ses Obélisques d'une odeur d'antiquité, à méprendre même Erasme, obtint pour sa phrase cicéronienne les éloges des savants, étonna par sa vaste mémoire, et ce fut tout.

Sylvestre Prierias, dominicain, maître du sacré collége, ne fut guère plus heureux. Elevé à la cour des Médicis, l'ami, le Mécène, le familier des artistes, qui s'y étaient donné rendez-vous; homme poli, brillant, il ne porta point dans sa dispute avec Luther la mauvaise humeur de style qu'on est en droit de reprocher aux adversaires du moine augustin. Sa parole fut constamment calme, ornée, parée avec trop de soin peut-être. La forme même qu'il adopta pour répondre à Luther était une bonne fortune; c'était le dialogue aux allures franches, à la marche sans gêne, insouciant, divaguant; une comédie à deux personnages, où l'adversaire se tait quand on veut, parle comme on l'entend; où le maître a toujours le dernier mot, et où le disciple est sûr d'être battu.

---

1) Insignis veræque ingeniosæ eruditionis et eruditi ingenii homo. Optimo et integerrimo amico, Joh. Sylvio Egrano, 24 maii 1518.

2) Aperuit oculos suos Satan. Servum suum Johannem Eccium, insignem Christi adversarium, exstimulavit, etc. Leoni X, 18 octob. 1520.

Prierias, qui avait passé ses vieux jours dans cette atmosphère d'adulations que peuples et rois rendaient à Léon X, ne vit que la papauté dans la question agitée par Luther. Vieux débris de la cour des Médicis, où son enfance avait été élevée, il ne put supporter que Luther eût la pensée de toucher aux rayons de la tiare de Léon X, son bienfaiteur. On voit, en le lisant, qu'il était sous l'empire de la fascination que le pape exerçait sur toutes les intelligences placées dans sa sphère. Il est certain que son culte pour la papauté va jusqu'à l'exaltation. Il ne faut pas lui faire un trop grand reproche de son enthousiasme : il y a quelque chose de chevaleresque dans le dévouement de cet homme à cheveux blancs, qui n'a plus que quelques jours de vie, et qui va se commettre, tout cassé, usé, malade qu'il est, avec une imagination de trente ans.

S'il eut tort, ce fut de relever en termes trop magnifiques la puissance du pape. Erasme, qui de Bâle épiait toutes les fautes que pouvaient commettre les moines, pour les livrer aux moqueries de ses amis, ne laissa point tomber les paroles imprudentes de Prierias; il en rit, et fit rire aux dépens du dominicain. Luther fut plus sérieux, et vit dans Prierias un scribe de Satan, qui avait tenu la plume, pendant que son maître dictait 1). On

1) Epitomen seu ut sylvestraliter græcissem, epitoma responsionis ad M. Lutherum edidit, tot tantisque blasphemiis à capite ad pedes usque refertum, ut in medio Tartaro, ab ipsomet Satana editum libellum existimem. Luth. op. vol. I, p. 54, 56.

sait que Raphaël, d'un autre côté, a choisi la tête de Prierias, pour la donner à l'un des sages antiques de son école d'Athènes.

Avec un homme comme Luther, la question grandissait : chaque parole, ou douteuse ou hostile, échappée à l'un de ses adversaires, était pour lui le texte d'une glose nouvelle. C'était une bonne fortune, à ses yeux, qu'un moine ignorant ou passionné : le combat se perpétuait. Ses amis, ses mauvais penchants, son amour du bruit, l'œil de l'Allemagne ouvert sur lui; tout l'entraînait à disputer : c'était sa joie, sa vie, son destin. Et puis, comme il dit, « les luttes incessantes de la parole secouaient ce corps ou ce corpuscule qui sans elles aurait succombé à d'autres tentations. Chanter au Seigneur, c'est à dire combattre, voilà son lot sur cette terre ».

Mais comme on va vite dans la voie de la révolte! témoin Luther. D'abord c'est une colère, selon Dieu, contre les marchands d'indulgences : il croit à leur efficacité, et au pouvoir qu'a le chef de l'église de les conférer : que si quelqu'un nie la vérité des indulgences du pape, qu'il soit anathème 1), a-t-il dit. Puis dans un de ces jeux d'esprit, qu'aimait avec tant de passion l'homme du cloître, il essaie de soumettre cette doctrine de la grace spirituelle à l'examen, prêt, si l'on veut, à jeter au vent, aux flammes, ces vains caprices d'esprit, ces rêves de sa folle imagination, ces bulles de savon 2). Qui

1) Prop. 71, t. I, Vit.

2) Non solum permitto, sed etiam obsecro ut reverentia tua paternitas, arrepto calamo, quæcunque visum est aboleat aut igne facto totum comburat, mea prorsùs nihil refert. Hieronymo Sculteto Eccl. Brandenburgensis episcopo, 22 maii 1518.

veut disputer ? Luther se présente, mais comme on dispute sur la puissance du Créateur, sans que la majesté divine souffre, dans son repos, de ces vains débats d'enfants. Personne n'étant venu, et voyant que sa parole se répandait au loin 1), il se résout à imprimer sa thèse, qui bientôt, sous sa plume, s'étend, s'élargit et devient un chaos de doutes : doutes sur l'efficacité des indulgences, doutes sur le mérite des bonnes œuvres, doutes sur la puissance du prêtre dans le sacrement de pénitence, doutes sur la justification du pécheur. En vain prétend-il qu'il dispute et qu'il n'affirme pas 2); ce doute hardi devait troubler les consciences. L'Allemagne religieuse s'émut, en effet. Elle s'émut bien plus vivement quand Luther eut imaginé de traduire ses propositions en langue vulgaire. Dans quel dessein, s'il était, comme il le dit, aussi affligé de tout le bruit que son nom faisait ? Pourquoi transporter au milieu du peuple des disputes qui devaient s'agiter tout au plus dans l'intérieur d'un cloître ? Le motif qu'il allègue est singulier. C'est bien malgré lui qu'il donne ainsi au monde ce spectacle, pauvre enfant sans intelligence; mais il aime mieux qu'on le traite de fou que d'exposer le salut des ames. Et puis il ne fait que proposer 3): alors pourquoi s'adresse-t-il au peuple ? pourquoi

1) Ep. Sculteto, sub initio.

2) Disputo, non assero, ac disputo cum timore, ibid. sub fine.

3) Coactus sum præter spem et votum, meam infantiam et ignorantiam in vulgus mittere, et declarationes et earum probationes in publicum edere, satius ratus me facere, si imperitiæ meæ infamiam incurrerem, quam illos errare sinerem qui fortè putant omnia esse asserta. Hieronymo Sculteto Eccl. Brandenburgensis episcopo.

a-t-il abandonné l'usage de la langue latine? s'il ne fait que proposer au lieu d'enseigner, pourquoi donc accuser d'astuce, d'ignorance et de blasphème, tous ceux qui ne croient point en lui 1)? Si parmi ces questions frivoles, légères, ineptes, il en est de vraies, d'autres douteuses et beaucoup d'obscures 2) dont il faut déférer la solution au souverain arbitre de l'église ; pourquoi demander qu'on détruise les canons, les décrétales, la théologie, la philosophie, la logique, c'est à dire l'église elle-même 3) ?

Soit que Luther s'effrayât des tempêtes qu'il préparait à l'Allemagne, que cet accord des voix catholiques à condamner ses propositions l'étonnât, ou que les prodiges de sa doctrine troublassent son ame, un moment il recula devant l'œuvre commencée, et la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Brandebourg 4) témoigne de toutes ses anxiétés. Cette lettre, trop affectueuse pour être sincère, resta sans réponse. On fut contristé du silence de l'évêque : on aimait à se persuader que des paroles d'amour pouvaient arrêter Luther sur le bord de

---

1) Sic enim suavissimi homines, crassissima astutia instructi, cum negare non possint ea quæ dixi. Johanni Staupitio, 30 maii 1518.

2) Inter quæ sunt de quibus dubito, nonnulla ignoro, aliqua et nego. Hieronymo Sculteto.

3) Atque ut me resolvam, ego simpliciter credo quod impossibile sit Ecclesiam reformari, nisi funditus canones, decretales, scholastica, theologia, philosophia, logica, eradicentur. Jodoco Eisenacensi theologo, 9 maii 1518.

4) Rever. domino Hieronymo, 22 maii 1518. De Wette, p. 112, tome I.

l'abîme. La grande plaie de son ame c'était l'orgueil. Il ne put pardonner au prélat. On dit que Scultet crut que la voix du moine ne trouverait pas d'échos. Il dormit tranquille au milieu de ses ouailles, Sleidan, Burnet et tous les écrivains réformés se sont trop hâtés de condamner cet évêque qui mourut en gardant le secret de son silence. Il est facile à deviner.

Scultet, mélange de finesse italienne et de bon sens allemand, ne pouvait être la dupe de Luther, il le connaissait. Que vouliez-vous qu'il dît charitablement à un prêtre qui, dans sa réponse à l'Epitome de Prierias, appelait Rome Babylone empourprée, synagogue de Satan, et damnait tous ses disciples? Pouvait-il embrasser au front une jeune tête folle qui disait aux empereurs, aux rois, aux princes de la terre, de revêtir leur armure et de chasser, non pas avec des édits, mais à l'aide du fer, les Romanistes pensant comme Prierias; et qui voulait se laver les mains dans le sang des cardinaux, des papes, de la nichée de serpents de la Sodome romaine, comme on met au gibet un voleur, à la potence un meurtrier, au feu un hérétique 1)?

Scultet n'était pas seulement prêtre, il était prophète.

---

1) Si fures furca, si latrones gladio, si hæreticos igne plectimur, cur non magis hos magistros perditionis, hos cardinales, hos papas, et totam istam romanæ Sodomæ colluviem quæ ecclesiam Dei sine fine corrumpit, omnibus armis impetimus, et manus nostras in sanguine istorum lavamus. Tom. I, Ienæ, p. 60, tom) I. Lat., p. 170.

CHAPITRE X.

LUTHER CITÉ A ROME. — 1518.

« Maintenant donc, vivons en paix, la hache ne frappe plus l'arbre au pied, elle ne fait qu'en émonder les branches 1) ». Léon X avait raison. Jamais à aucune époque du christianisme la thiare n'avait brillé de tant de splendeur : toutes les couronnes s'effaçaient devant elle. Le pape était véritablement le monarque universel : rois, princes, grands du monde, peuple, c'était à qui briguerait un de ses regards : on le chantait dans tous les idiomes, et ses images étaient dans les palais comme dans les chaumières. C'est que le nom de Léon X réveillait à la fois toutes les idées d'art, de poésie et de gloire. C'était la pensée recouvrant ses droits, la poésie recommençant ses chants interrompus, la statuaire reprenant son ciseau, la peinture sa palette, c'était l'antiquité retrouvée, avec son culte pour les arts, ses couronnes pour les artistes, sa passion in-

---

1) Ora mai possiamo viver sicuri; perche la scure non è più alle barbe, ma è a' rami. Segni, Storie Fior. libr. IV — Fabr. Léon X, adn. 55. — Voyez dans cette histoire le chapitre qui a pour titre : Léon X.

telligente pour les monuments; c'était la vieille Rome ressuscitée, avec ses tribunes, ses prêtres, ses empereurs, ses orateurs: c'était un monde tout nouveau, un monde fait comme à dessein pour éterniser sa mémoire, qu'il baptisait de son nom, en le peuplant des plus belles intelligences que Dieu eût jamais créées. Après un long règne il se reposait enfin dans cette Rome qui éclipsait toutes les cités anciennes et modernes. C'est au sein de ces hommages universels que Léon apprit qu'un moine, qui avait nom Luther, troublait dans un coin de sa cellule la paix de l'Allemagne. Les thèses de Luther, imprimées par Froben de Bâle 1), avaient traversé les Alpes, et commençaient à se répandre à Rome et à Venise. A Milan un poète le comparait à Hercule 2); à Venise, Burkard-Shenk, gentilhomme allemand, qui avait embrassé la vie monastique, avait lu avec quelque émotion les écrits du moine qui avait reçu de Spalatin le nom de frère Augustin 3). Léon ne fut point effrayé, car il ne connaissait ni l'humeur ni le génie du Saxon. Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, étaient à ses yeux des leçons données aux novateurs tentés de

---

1) Maccrie : Histoire des progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie, in-8, page 35.

2) Schelhorn, Amœnitates hist. eccl. et litt. tome II; p. 624, nous a conservé cette pièce de vers qui se termine ainsi :

Macte igitur virtute, pater celebrande Luther
Communis cujus pendet ab ore salus;
Gratia cui ablatis debetur maxima monstris
Alcidæ potuit quæ metuisse manus.

3) Seckendorff, comment. in Luth., t. I, p. 115, cité par Maccrie, page 37.

les imiter, et les troubles venus à leur suite, un grand enseignement pour les peuples qui voudraient remuer. Le passé n'était pas encore assez loin pour qu'il fût oublié ; et d'ailleurs dans la vie religieuse d'une nation, rarement deux révolutions s'essaient dans le même siècle. Ce qui devait le rassurer, c'est la lettre même que venait de lui adresser Luther.

Tout colère du nom d'hérétique que lui donnaient ses ennemis, et qui retentissait à ses oreilles « comme le bruit de cymbales », Luther avait pris le parti d'en appeler au pape. Si Léon se taisait, il interprétait ce silence comme une sanction tacite de sa doctrine, qu'il répandait désormais librement. Il avait eu soin de déclarer qu'il disputait sans affirmer ; il n'avait donc à attendre que des conseils et point de sentence. Cette soumission extérieure, en même temps qu'elle condamnait au silence ses adversaires, effaçait la tache d'hétérodoxie dont on l'avait flétri. Jamais paroles plus humbles, mais d'une humilité plus apprêtée ; rien dans sa lettre d'inspiré, de spontané : tout y respire l'étude, tout y sent la gêne, le travail de tête et non l'effusion du cœur. C'est merveille comme la langue latine s'assouplit et se façonne sous sa plume, et se fait au gré de son caprice, courtisane, et esclave ! Il est impossible de croire que ces signes tourmentés représentent la pensée intime de Luther. Prierias même aurait à peine osé dire au pape : « Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprouvez ; votre voix est la voix du Christ qui re-

pose en vous, qui parle par votre bouche. Si je mérite la mort, je mourrai avec joie 1). »

Au moment même où Luther protestait si humblement de son dévouement, de sa soumission au pape, il attachait à un livre ascétique sur la mort d'Adam et la résurrection du Christ dans l'homme, une préface où il parlait insolemment du pouvoir des clefs 2). Loin de se taire comme il l'a promis en attendant la décision du pape, il répand sa doctrine, l'enseigne publiquement au peuple, monte en chaire, et tout haut, soumet au doute la vertu de l'excommunication, et se rit en face de l'autel de l'ignorance et de la tyrannie des colporteurs de foudres spirituelles 3). Il déchirait ainsi page à page le catéchisme de son église.

Cependant à Rome on était incertain sur le parti à prendre avec Luther 4). Quelques cardinaux voulaient qu'on en finît par le feu. C'était le conseil de Jacobus Hochstraet de Cologne 5). D'autres, en repoussant ces voies de rigueur, voulaient que le

---

1) Vivifica, occide, voca, revoca, approba, reproba, ut placuerit, vocem tuam, vocem Christi, in te præsidentis et loquentis, agnoscam. Si mortem merui, mori non recusabo. Beatiss. Pat. Leoni Decimo, 30 mai 1508.

2) Das Büchlein von rechten Verstand, was Adam und Christus sey, und wie Adam in uns sterben, und Christus in uns erstehen soll. Ged. Wittenberg durch Joh. Grünenberg, 1508, mit einer Vorrede von Luther.

3) Habui nuper sermonem ad vulgum de virtute excommunicationis, ubi taxavi obiter tyrannidem et inscitiam sordidissimi istius vulgi officialium commissariorum vicariorum, etc. Reverendo patri Wenceslao Linco, 10 juillet 1518.

4) Ibid. sub fine.

5) Luth. contra Jacob. Host. T. 1er. Sleidan, t. 1er. Roscoë, t. 3.

pape le déclarât hérétique, sans citation et sans procès; mais les plus éclairés, ceux qui connaissaient l'Allemagne, opinaient pour qu'on l'appelât à Rome, qu'on lui donnât des juges, et qu'on ne le condamnât qu'après l'avoir entendu. Ils espéraient que la pompe de la cour de Léon X l'éblouirait; que ses entretiens avec les doctes personnages qu'elle renfermait l'éclaireraient, et qu'éloigné de ces têtes turbulentes qui le poussaient dans l'abîme, il se réconcilierait avec l'Eglise et abjurerait. Léon X se laissait aller à sa nature amoureuse du repos. Comment punir un homme dont l'Allemagne savante s'enorgueillissait, « ce frate Martino doué d'un si beau génie, et qu'on ne haïssait que par jalousie de métier 1) » ? Il aima mieux tenter une réconciliation. Jérôme Staupitz exerçait une grande influence sur Luther. Il lui écrivit; c'était le vicaire général de l'ordre des dominicains, en qui Luther révérait une piété sans faste, des mœurs d'une évangélique pureté, des lumières vives et étendues. Staupitz n'avait pas voulu assister seulement comme témoin au drame intellectuel qui se jouait en Allemagne, il y avait pris place depuis près de quinze ans. L'histoire, en reconnaissant les services que ce moine rendit aux études, voudrait pouvoir louer son caractère comme elle loue sa science. C'était une organisation molle et flottante. On le voit recevoir une à une les confidences les plus intimes de Luther, ses projets, ses sermons, ses disputes, qu'il lui

1) Frate Martino ha un bellissimo ingegno, e coteste sono invidie fratesche. Bandello, dans Colomesii oper., p. 522.

adresse quand le feu de la composition dure encore; curieux beaucoup plus de la lettre que de l'esprit, il se fatigue à polir au besoin la phrase de son ami; intraitable sur l'orthodoxie du langage, facile sur la doctrine; et pourtant toujours lié étroitement avec Rome: il correspond avec Luther et Caietano, s'entretient familièrement avec Karlstadt et Eck. A table, il se moque de Tezel, et en public il s'incline devant l'inquisiteur de la foi; il est rieur comme Erasme, et plus couard encore que le philosophe. Staupitz ne devait pas réussir. Il est probable que pour plaire à Léon X il essaya des conseils timides. Luther ne l'écouta pas, et continua de disputer et de prêcher.

C'est un prodige comme ses doctrines se répandaient en Allemagne! Il commençait à avoir des disciples. C'étaient quelques frères du couvent des Augustins, tout fiers de la gloire de Luther; des princes à qui pesait le joug fiscal de la cour de Rome; des écoliers que sa parole avait conquis; de pauvres ouvriers mineurs qui croyaient en lui comme à un prophète. Parmi ses apôtres les plus fervents, on citait alors Karlstadt et Mélanchthon. Karlstadt n'était point encore tombé dans l'illuminisme, et passait pour un théologien savant et un helléniste habile, bien qu'il eût pu disputer à peine avec un séminariste, et qu'il n'eût pas su expliquer une page de l'Ethique d'Aristote.

Mélanchthon ne ressemblait guère à Karlstadt. Au sortir de l'enfance, l'imagination fraîche, tout odorante de grec et de latin, il voulut entendre Luther, et son oreille fut d'abord séduite: son

cœur ne résista pas longtemps. C'était un adolescent tendre et rêveur, porté de sa nature au mysticisme et facile à gagner. La langue de l'école ne pouvait lui plaire : celle du Christ, tout allégorique, effusive, et empreinte de mélancolie, devait bien vite le charmer, et Luther s'en servit heureusement. Qu'on se figure un beau jeune homme de vingt-deux ans, aux cheveux bouclés de séraphin, à l'œil pudique, d'une douceur inaltérable, et rehaussant une piété vive par des dons de lumière et de science qu'on eût trouvés difficilement, même à cette époque, parmi les vieux humanistes. Luther eut à s'applaudir de le compter parmi ses disciples ! Nul autre mieux que Mélanchthon n'était fait pour étendre le règne du nouvel évangile. Les catholiques et les protestants s'accordaient à dire qu'en le voyant, on était presque conquis à la réforme. Quand Luther, pour la première fois, l'entendit à Wittenberg expliquant les comédies d'Aristophane à un auditoire formé de barons, de princes, de comtes, de lettrés, il ne put retenir son admiration, et se leva pour applaudir tout haut le jeune professeur 1) !

Des princes, des électeurs, des nobles, des chevaliers, encourageaient tantôt ouvertement, tantôt en silence, les entreprises de Luther. Ni les uns ni les autres ne prévoyaient l'avenir, ne devinaient comment finirait la lutte. Nul n'avait examiné la

1) Auditores singulis temporibus plerumque bis mille; inter hos, principes, comites, barones, à generis nobilitate præstantes plurimi. Heerbrands Leichenrede, etc. — Voyez le chapitre intitulé : MELANCHTHON.

question religieuse. Si elle se fût présentée à eux sans chances de bénéfices à venir, sans espoir de gain, comme pure spéculation théologique, ils l'auraient résolue contre Luther, et se seraient constitués en juges souverains de la conscience populaire : mais l'intérêt dominait la querelle. Les vendeurs d'indulgences, qui se répandaient dans les villes et jusque dans les hameaux, recueillaient partout d'abondantes aumônes. Quand les princes envoyaient percevoir les impôts, les portes se fermaient, et souvent on usait de violence contre les collecteurs 1)... Obligés de représenter, ils avaient à leur solde de nombreux courtisans, des chevaux, des meutes, des valets 2). La sécularisation des couvents, inévitable si Luther triomphait, était un appât pour la cupidité de ces hommes de table, de chasse, mais de peu de foi en général. Tant d'abus s'étaient glissés dans le trafic des indulgences qu'en se déclarant pour le prêtre de Wittenberg, ils avaient l'air de servir les intérêts de la religion.

Maximilien, l'empereur, ne ressemblait pas à ces princes; refroidi par l'âge, il voulait mourir en paix. Il fut le premier à dénoncer au pape les troubles qui menaçaient l'Allemagne, et à solliciter des remèdes. Il était prêt, comme prince séculier, à approuver tout ce que déciderait le Saint-Siége, et à faire recevoir sa décision dans toutes les pro-

---

1) Nulla vectigalia, nullum ærarium; quisque rei suæ moderator et arbiter esse vult. Æneas Sylv. de Moribus Germ., p. 706. —

2) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, von Jakob Marx, in-12, 161 et suiv.

vinces de l'empire. Il priait le pape de proscrire des écoles ces vaines disputes de mots, ces questions oiseuses et frivoles, ces artifices de sophistes qui n'étaient propres qu'à troubler les intelligences. Il ajoutait que si on inclinait à abandonner les vieilles formes d'interprétation, il fallait s'en prendre à ces misérables ergoteurs en matière de doctrine, dont pullulaient les couvents et les universités. Cette idée était celle d'un esprit habile. Depuis Scot, le sophisme régnait dans l'école : on disputait sur le libre arbitre, sur l'immortalité de l'ame, sur Dieu, sur l'éternité. Luther fit comme ses devanciers: il disputa à son tour, et il a raison de le dire, sur les indulgences, matière autrement controversible; mais avec cette différence toutefois que leurs thèses n'étaient que de purs jeux d'imagination, tandis que Luther faisait de la doctrine. Quand il vint, maîtres, écoliers, assistants, avaient vu une comédie semblable à celle qu'il se mit à représenter ; seulement c'était sérieusement que le nouveau professeur jouait son rôle. On dut s'y tromper.

Le pape, avant d'avoir reçu la lettre de l'empereur, s'était décidé à intervenir. Il chargea donc l'évêque d'Ascoli de sommer le moine de se rendre, dans soixante jours, à Rome, pour y répondre sur ses doctrines. L'évêque obéit. Luther continuait de prêcher et d'écrire. Alors Léon X ordonna à son légat à la cour de Maximilien, le cardinal Caietano 1), de mander Luther, en provoquant, au

1) Sleidan : Histoire de la Réformation. — Vie de Léon X, par Roscoë.

besoin, l'assistance de l'empereur, des princes de l'empire, des universités, et de l'enfermer jusqu'à ce que de nouveaux ordres lui enjoignissent de l'envoyer à Rome. « Si Luther se repent, disait le pape, pardonnez-lui ; s'il s'opiniâtre, interdisez-le. »

Si Luther refusait de comparaître, le cardinal avait ordre de le menacer d'excommunication. Le bref déclarait infâmes tous ceux qui recéleraient l'hérétique, et les privait de la sépulture ecclésiastique, de leurs priviléges, de leurs charges civiles, princes ou sujets, laïques ou prêtres; l'empereur seul excepté 1).

Luther ne manifesta ni dépit ni colère, en recevant le bref. On avait répandu le bruit, en Allemagne, qu'il n'arriverait pas à Rome sain et sauf. On devait lui dresser des embûches sur la route, et le noyer, ou « le rebaptiser », comme il dit en riant. Ces bruits étaient sans fondement. Huss et Wiclef, avant lui, avaient craint de semblables embûches.

« Mon ame est sans angoisse, écrit-il à Wenceslas Linck; que peut-on me faire à moi, pauvre malade, tout usé, tout flétri ? S'ils m'ôtent la vie, c'est deux heures, une seule heure peut-être d'existence qu'ils m'enlèveront. Chantons avec Reuchlin: Celui qui est pauvre n'a rien à craindre, rien à perdre.

» La parole du Christ est ainsi faite: qui veut la porter doit, avec les apôtres, renoncer à tout, et être prêt à souffrir la mort..., la mort qui est le

1) Cochl. fol. 15, in Act.-Selnec. orat. de Luth. p. 8.

lot de la parole de Dieu; car c'est par la mort que cette parole a été achetée, par la mort qu'elle s'est répandue, par la mort qu'elle se perpétue, par la mort qu'elle se perpétuera. Le Christ, notre époux, est pour nous un époux tout sanglant. Priez Dieu pour son serviteur 1). »

Cependant ses amis intervinrent. Résolu d'abord d'aller à Rome, Luther hésite; il cherche et trouve, pour refuser d'obéir à la citation, un misérable subterfuge, indigne d'une ame telle que la sienne: c'était d'écrire à l'électeur de Saxe, Frédéric, et de lui demander un sauf-conduit qu'il refuserait; « et alors, disait Luther, voilà une bonne excuse pour ne pas comparaître 2) ».

Le rouge lui vint bientôt à la figure : il eut honte de son expédient; et il résolut de désobéir, et de ne reculer ni devant les dangers, dont ses amis essayaient de lui faire peur, ni devant les menaces d'excommunication du Saint-Siége. Ce n'est plus ce Luther à genoux aux pieds de Léon X. Ecoutons-le sous l'impression encore toute fraîche du bref, au moment où on lui remet la citation du pape, et où seul dans sa cellule il écrit à Staupitz. A chaque ligne de cette lettre, c'est une fibre nouvelle de son ame qu'il met à nu.

« D'excommunication humaine, je n'en crains

---

1) Winceslao Linck. 10 jul. 1518.

2) Georgio Spalatino. Id visum est amicis nostris tum doctis, tum benè consulentibus, ut ego apud principem nostrum Fridericum postulem salvum (ut vocant) conductum per suum dominium. Quod ubi mihi negaverit, sicut scio mihi negaturum, justissima mihi fuerit exceptio et excusatio non comparendi in Româ. 21 august. 1518.

qu'une seule, c'est la vôtre... Il y a trop long-temps aussi que ces Romanistes se moquent de nous, nous calomnient et nous traitent comme des niais... Toute leur étude, à eux, est que le règne du Christ ne soit pas le règne de la vérité, que la vérité ne règne pas, soit étouffée, emprisonnée, bâillonnée dans son propre empire... J'en veux être de cet empire, sinon par une vie sans reproche, du moins par un cœur et une bouche purs de tout mensonge... Le peuple soupire après la voix du Christ, son pasteur... Je suis sur les épines de tous côtés. Mais le Christ vit; il régnait hier, il régnera aujourd'hui et dans tous les siècles. J'ai enseigné la vérité : ma conscience me le dit; mais la vérité, sortie de ma bouche, est odieuse. C'est le ventre de Rébecca; il faut que ses enfants y soient froissés, même au péril de la mère 1).

» Que Sylvestre, ce sophiste Sylvestre, continue et me provoque encore de ses folies, je ne jouerai plus; mais, lâchant le frein à mon humeur et à ma plume, je lui ferai voir qu'en Allemagne on connaît ses roueries : le plus tôt ne sera que le meilleur. Il y a trop long-temps que les Romains nous traitent comme des cuistres et se jouent de nous avec leur verbiage et leurs mauvaises ruses, fourbes et calomniateurs qu'ils sont. »

La pensée que ses ennemis pouvaient regarder son refus de comparaître à Rome comme une faiblesse de caractère, peut-être même comme l'aveu qu'il n'osait rendre compte de sa foi, tourmentait Lu-

1) J. Staupitz, 1er septemb. 1518.

ther, il ne persista pas long-temps dans son projet de désobéissance. On le vit même, au dehors, étaler dans ses paroles un grand respect pour Léon X et une entière soumission au bref. Il s'abstint un moment de prêcher. La multitude fut trompée. Pour colorer son refus de comparaître à Rome, il prétexta la longueur du voyage, l'inclémence de la saison, les dangers de la route, son état d'affaissement et les longs travaux qui avaient usé et miné son corps. « Il était prêt à confesser sa foi devant des juges de capacité à Wittenberg, à Augsbourg, ou dans quelque ville d'Allemagne qu'on voudrait lui désigner. »

Ses sollicitations furent vaines : celles de ses amis ne furent pas plus heureuses. Les jours s'écoulaient, et le terme assigné par Léon X approchait. On pouvait craindre que Luther ne fût condamné sans être entendu.

C'est alors que l'université de Wittenberg écrivit au pape pour appuyer la demande de Luther. Les motifs qu'elle alléguait pour le dispenser de se rendre à Rome étaient à peu près les mêmes qu'il avait inutilement fait valoir.

L'université de Wittenberg avait lieu de se glorifier de Luther. Ses leçons orales attiraient un grand nombre d'étrangers. Tous ces pélerins, venus de loin, joignaient les mains à la vue des tours de l'université, et s'inclinaient, comme d'autres voyageurs devant Jérusalem. Wittenberg était pour eux une nouvelle Sion 1), d'où la lumière se répan-

1) Sicut olim è Sione, ità illo sæculo è Wittenbergâ evangelicæ

dait sur les royaumes voisins, ainsi qu'autrefois de la sainte cité dans les royaumes païens.

L'électeur lui-même, Frédéric, écrivit au nonce Caietano, pour le prier d'obtenir du pape que Luther fût dispensé d'aller à Rome, et qu'il rendit compte de ses doctrines à Augsbourg 1).

Caietano, légat à la diète impériale, avait toute la confiance de Léon X, il ne lui fut pas difficile de réussir. Le pape consentit que Luther comparût devant le cardinal à Augsbourg.

Cette concession de la cour de Rome étonna Luther et ses partisans. Ils s'attendaient que Léon serait inflexible. L'obstination eût avancé les affaires de la réforme. Quelques uns des amis du moine, Hutten par exemple, dissimulèrent mal leur dépit. Hutten croyait que Luther serait obligé de se rendre à Rome, et il célébrait d'avance son dévouement, rêvait des périls et arrangeait tout un drame qui finissait à la manière de celui de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Ils connaissaient mal les Médicis.

Ce juge, dont le pape avait fait choix, était un homme éclairé, exégète habile, un courtisan de mœurs élégantes, ennemi de toute violence. Caietano ne voulait pas faire de Luther un martyr, ni disputer avec lui comme Prierias. Luther avait dit au pape: « Je condamne tout ce que vous condamnez. » Or, le pape s'était expliqué. Le rôle

---

veritatis lux in remotissima regna diffunditur. Scult. Ann. 1517, p. 16, 17, Seckendorff, p. 59.

1) Cochl. fol. 17, 18.

de Caietano en présence du moine était tout simple : « Luther, enseignez-vous ces propositions ? » S'il disait oui, Caietano n'avait qu'à répondre : « Vous êtes hérétique. » Luther de son côté avait pris son parti : c'était de paraître devant Caietano en accusé qui débat sa foi, qui veut qu'on l'écoute, et qui parlera à tout prix.

Il ne faudrait pas lire sa correspondance ; elle ôte toute illusion à son entrevue avec le légat : c'est un drame sans effet dont il a trop soin de donner d'avance le dénouement, en déclarant hautement qu'il aimerait mieux périr que de se rétracter 1). Pourquoi comparaître ? c'est une comédie qu'il joue et laisse jouer au légat, puisqu'il est décidé, quoi qu'il advienne, à ne pas céder à des hommes qui ont fait de l'Italie une nouvelle Egypte, toute remplie de ténèbres palpables ; à des fous, ennemis des lettres, qui ignorent le Christ et ce qui est du Christ, et que pourtant on est obligé de tenir comme maîtres de la foi et des mœurs, afin que la parole de Dieu s'accomplisse : je leur donnerai pour princes des enfants, et des intelligences efféminées 2).

---

1) Malo enim perire quàm ut revocem benè dicta : Phil. Melanchthoni, 11 octob. 1518.

2) Apud insipientissimos, itâ acerrimos litterarum et studiorum hostes, Italia est in Ægypti tenebras palpabiles projecta, etc. Ibid.

CHAPITRE XI.

LUTHER DEVANT CAIETANO — 1518.

Ce fut à Wittenberg un grave événement et un grand spectacle que le départ de Luther pour Augsbourg! La veille, ses disciples rangés autour de la même table, et conviés à l'un de ces repas du soir dont l'Allemagne n'a point encore perdu l'habitude, écoutaient en silence leur maître et leur père, car c'est le nom qu'ils lui donnaient. Les uns le regardaient d'un œil muet, d'autres retenaient à peine quelques larmes prêtes à s'échapper: tous étaient en admiration devant ce vieillard de trente ans, car les soucis de la science et de l'enseignement avaient blanchi ses cheveux avant l'âge, flétri sa noble figure, et courbé son corps. C'était ce corps usé, miné, travaillé par les méditations, qui allait traverser une longue route, appuyé sur un bâton comme un pélerin, et tomber peut-être de lassitude et de souffrances avant d'arriver au terme du voyage. Ils rêvaient des périls, des embûches, des bûchers, et les noms de Jean Huss, de Jérôme de Prague, venaient involontairement sur leurs lèvres. Mélanchthon surtout, le disciple bien

aimé, paraissait frappé de tristes pressentiments; son œil ne pouvait se détacher de Luther qu'il croyait ne plus revoir. Luther était sans crainte, mais non sans émotion: il jouissait, avec un attendrissement mêlé de joie, de ces marques d'amour; il les consolait, les encourageait, leur touchait la main, et les pressait tour à tour sur sa poitrine, et leur récitait quelques unes de ces sentences des Livres saints, si propres à consoler qui met son espérance dans le Seigneur. Il leur disait en riant: « Ma femme et mes enfants ne manquent de rien, mes champs et mon logis sont en bon état: plus ils menacent, plus je suis tranquille; que de bruit pour un corps faible et usé comme le mien 1)! Ils pourront me l'ôter, mais mon ame, jamais. »

Au point du jour le lendemain, Luther se mit en route, à pied, sans un pfenning dans sa poche, et couvert du froc que lui avait prêté Winceslas Linck, car le sien était usé aux coudes. Des grands, des seigneurs, des ouvriers surtout, l'attendaient aux portes de la ville. En l'apercevant, ils crièrent: « Vive Luther! »

« Vive le Christ et sa parole! » reprit le Saxon. Quelques uns se détachèrent de la foule et vinrent s'incliner devant Luther.

— Courage! Maître, disaient-ils, que Dieu vous soit en aide.

— Amen! répondit Luther.

Ses amis l'accompagnèrent jusqu'à quelques

---

1) Martin Luther's Leben von Pfizer, p. 85. — Opera Lutheri t. I. Jenæ, fol. 108. — Selnec, p. 9. — Ulemberg, Historia de vita, etc. 28 et seq.

lieues au-delà de Wittenberg. Là on se sépara, après un nouvel échange de caresses et de paroles affectueuses.

In manus tuas, Domine, commendo animam meam, dit Luther.

« Amen, répondirent en chœur ses disciples.

Luther se mit gaîment en chemin. Souvent il fut sur le point de regarder en arrière et de s'arrêter, tant étaient violentes ses souffrances d'estomac (1): mais son cœur était plus fort que le mal. Il continua sa route, acceptant l'hospitalité qu'on lui offrait quand il ne pouvait pas loger dans quelque couvent (2).

Après une longue marche il aperçut les clochers d'Augsbourg: il pleura de joie. Une grande foule s'était rassemblée aux portes de la ville pour voir ce nouvel Erostrate. Son nom était populaire. Les poètes à l'instar de Hans Sachs qu'on appelait chanteurs, pour la plupart cordonniers, charrons, chapeliers de leur métier, le regardaient avec orgueil. Quelques uns de ses amis l'attendaient avec impatience. Le docteur Conrad Peutinger le mena chez lui où était préparé un souper frugal (3). Avant de se mettre à table Luther voulut rassurer ses frères de Wittenberg, et il écrivit une lettre affectueuse à Mélanchthon.

« Rien de nouveau, mon cher Philippe, sinon que

(1) Venimus Augustam, venimus autem fessi et ego per viam penè defecerim, hausto nescio quo gravi incommodo stomachi, sed revalui. — Spalatino, 10 octob. 1518. De Wette: Luther's Briefe, t. I.

(2) Veni igitur pedester et pauper. Luth in præf.

(3) Spalatino, 10 octob. 1518. De Wette, t. I.

la ville est pleine du bruit de mon nom, et que c'est à qui verra cet Erostrate qui a allumé un si vaste incendie 1). Sois homme toujours, et instruis la jeunesse. Je vais pour vous tous m'immoler, si telle est la volonté de Dieu : j'aimerais mieux mourir, et ce qui est bien un autre supplice, être privé pour toujours de vos doux entretiens, que de me rétracter, et de perdre ainsi tout le fruit de nos bonnes études. »

Il reçut ce soir la visite d'une foule de jeunes hommes qui s'intéressaient vivement à sa cause, et qui faisaient fort peu de fond sur la promesse du légat. Ils travaillaient à obtenir un sauf-conduit pour Luther.

Le troisième jour ses amis lui remirent le sauf-conduit de l'empereur qu'ils attendaient avec tant d'impatience.

Il écrivit alors au légat qu'il était prêt à paraître devant lui. Caietano lui avait déjà envoyé un prêtre pour le presser de se rétracter. Il n'avait pas voulu l'écouter. Le jour était venu. Luther fit sa prière accoutumée, lut quelques versets des psaumes, son livre de prédilection, et se présenta chez le légat. Ses amis l'accompagnèrent : quelques groupes de peuple rassemblés sur les degrés du palais l'accueillirent affectueusement. Le légat parut, vint au devant du moine qu'il embrassa. Luther se jeta à ses pieds en lui demandant pardon « si quelques paroles imprudentes lui étaient échappées, et en protestant qu'il était prêt, à sa voix, à les désa-

---

1) Melanchthoni, 14 oct. De Wette, t. I.

vouer, si on lui montrait qu'elles étaient coupables 1) ».

Caietano le releva et lui dit « que son intention n'était pas de disputer; qu'il lui demandait par ordre de Sa Sainteté de rétracter ses erreurs, et de s'abstenir de rien enseigner désormais qui pût troubler la paix de l'Eglise ».

« Mon père, dit Luther, montrez-moi en quoi j'ai péché.

— Encore une fois, mon fils, reprit Caietano, je ne viens pas ici pour disputer avec vous comme dans une école. Je ne suis point votre juge 2), je suis envoyé par notre père commun, à qui vous écriviez il n'y a pas longtemps: — Approuvez, condamnez, appelez, rappelez, je suis prêt à écouter votre voix comme la voix de Dieu... — Rétractez-vous donc, car telle est sa volonté.

— Me rétracter, dit Luther; mais montrez-moi que j'ai enseigné l'erreur... »

Le cardinal lui cita deux propositions... La première, « que les mérites de Jésus-Christ ne sont pas les trésors des indulgences... La seconde, que, pour être justifié la foi seule suffit ». Et il lui rappella la bulle de Clément VI sur les indulgences, Extravagans, in sexto decretalium, et l'enseignement universel de l'Eglise sur la nécessité de la foi associée aux œuvres 3).

Luther se mit à citer les articles principaux de

---

1) Friderico Electori, 19 novemb.

2) An Andreas Karlstad, 14 octobre.

3) Voici quelques unes des propositions extraites des sermons et

l'Extravagante, avec une netteté de paroles et une assurance de mémoire qui étonna le cardinal... « Je la connais cette bulle, ajouta-t-il, cette bulle, œuvre tout humaine du reste, et où l'esprit et la lettre des Ecritures sont étrangement torturés. »

Le cardinal criait : « Voici saint Thomas, voici l'Extravagante. » Luther impatienté se mit à crier plus fort : « Si votre extravagante enseigne que les mérites de Jésus - Christ sont les trésors des indulgences, je me rétracte.

— Mais voyez donc, dit le cardinal avec un rire fou : Christus sua passione acquisivit.

— Mais pesez donc bien cette expression, révérend père, acquisivit. Si le Christ a acquis des mérites, les mérites ne sont pas un trésor 1). »

Le cardinal sourit de dépit, et l'interrompit en répétant : « Vous rétractez-vous, oui ou non ? »

---

des thèses de Luther, et qui avaient été dénoncées au Saint-Siége :

On n'est pas même assuré de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres. Luther, t. I. Prop. 48.

Les œuvres des hommes, même belles en apparence, au fond sont des péchés mortels ; les œuvres de Dieu, même laides à la vue de l'intelligence, sont admirables de justice.. Ibid. Prop. 3, 4, 7.

Toute œuvre, opérée même par le juste, est un péché mortel, si le juste n'appréhende d'offenser Dieu en la pratiquant... Ibid.

Crois que tu es absous, et tu l'es, quoi qu'il puisse être de ta contrition. — De Indul. t. I, f. 59.

Personne ne doit répondre au prêtre : Je suis contrit.

La contrition, par laquelle on repasse ses ans écoulés dans l'amertume de son cœur, en pesant la gravité de ses péchés, leur multitude, leur difformité, la béatitude perdue, ne fait que rendre les hommes plus hypocrites. — Serm. de Indulg.

On n'aime qu'après que les fautes ont été remises.

La foi sauve, et sans nécessité de bonnes œuvres.

1) Georg. Spalatino, 14 octob.

L'entretien, repris, interrompu, tantôt froid et calme, tantôt agité et véhément, se traînant en longues citations, dura ainsi pendant plusieurs heures; lorsque le légat se ressouvint de la parole qu'il avait donnée de ne pas disputer, et la rappela en riant à Luther.

« Donc, ajouta-t-il, finissons... Vous rétractez-vous, oui ou non? »

Luther demanda trois jours pour répondre. On se sépara.

Il n'attendit pas le troisième jour. Le lendemain il vint accompagné de quatre sénateurs, de témoins nombreux, et d'un notaire, et remit au nonce une protestation en forme, où il déclarait « qu'il n'avait jamais eu l'intention de rien enseigner qui pût offenser les doctrines catholiques, les divines Ecritures, l'autorité des saints pères, les décrets des papes. Que du reste, s'il avait erré, homme faible qu'il était, il offrait de soumettre ses écrits au jugement du saint-père, des universités de Basle, de Fribourg, de Louvain et de Paris, la mère et la patronne des bonnes études. »

Caietano se mit à lui rappeler les paroles de la veille.

« Hier, répondit Luther, nous avons fait trop longtemps métier de gladiateurs : c'est assez de paroles humaines, l'Ecriture-Sainte peut seule nous mettre d'accord.

— Non digladiatus sum, reprit le cardinal en jouant sur le mot échappé à Luther. Il ne s'agit pas de disputer... Je suis venu pour recevoir votre rétractation et vous réconcilier avec l'Eglise 1). »

1) Epistola Thomæ Cajetani ad D. Fridericum. Pallavicini, Storia

Luther resta muet, comme s'il se fût repenti intérieurement de l'expression dont il s'était servi.

Alors Staupitz, qui était à l'écart, s'approcha du cardinal, et demanda que Luther pût se défendre par écrit...

« Et devant témoins, reprit le moine. »

Le cardinal fit un signe de tête négatif.

« Oui, continua Staupitz, devant quelques témoins. »

Le cardinal hésitait... « Eh bien, j'y consens, dit-il; allez, je vous entendrai, mais encore une fois, n'oubliez pas que je ne fais pas l'office de juge. »

Luther passa la nuit à préparer sa défense. C'était une thèse, le programme plutôt que la justification de ses doctrines. Amsdorf et ses amis s'étonnent de cette puissance de tête qui lui permit, dans l'espace de quelques heures, de rassembler tant de textes sacrés ! Dans cette œuvre, Luther, descendant malgré lui aux formes scolastiques qu'il dédaignait si hautement, argumente à la manière des couvents. Il avait tenu sa promesse. C'était aux livres saints seulement qu'il avait dérobé les lumières qui devaient éclairer la discussion; à l'exception toutefois d'un seul passage où il s'étaie de l'autorité de Panormitan, qui avait soutenu que le simple laïc, en matière de dogme, est supérieur au pape, s'il s'appuie sur l'autorité et la raison 1).

---

del concilio di Trento. Cap. IX, p. 79. — Epistola illustrissimo Friderico Electori, 19 novemb. 1518.

1) Panormitanus quoque lib. I, de Elect. C., ostendit in materiâ fidei... quemlibet fidelem esse super papam si melioribus

Après toutes ses professions de foi sur l'autorité du chef de l'Eglise, une proposition semblable, et destinée à être placée sous les yeux du nonce, n'était guère de nature à opérer un rapprochement. Luther, depuis qu'il a quitté le bâton de mendiant, s'amoindrit à vue d'œil; c'est un rôle mesquin qu'il joue. Il est venu pour être martyr de sa foi et il n'ose la confesser. Seul, retiré dans sa cellule, caché aux regards, dans ses entretiens du soir avec ses disciples de Wittenberg, il grandit jusqu'à la révolte; et en présence de Caietano, il se prosterne dans l'obéissance et la soumission. En public il est prêtre et catholique; dans sa chambre, quand on ne le voit plus, il déchire sa soutane et fait le Jean Huss ou le Jérôme de Prague.

Au moment même où il écrivait cette défense « qui devait confondre Caietano », il préparait son appel au pape : « car à aucun prix il ne voulait se rétracter même d'une syllabe 1) ».

Il présenta le lendemain sa lettre au nonce: Caietano la parcourut. «Mais c'est une apologie, dit-il aux premières lignes, et non une discussion... Voyez, reprit-il en montrant du doigt le passage de Panormitan, voilà qui est monstrueux! et vous voudriez que je misse sous les yeux de Sa Sainteté de si odieuses paroles, après toutes les assurances que vous lui avez données de votre obéissance filiale! »

nitatur autoritate et ratione quàm papa. Reverendiss. card. Dom. Thomæ Caietano. 14 octob. 1518.

1) Appellationem autem paro quotidiè, ne syllabam quidem revocaturus; quam autem responsionem meam ei oblatam ut per orbem confundatur. Georgio Spalatino. 14 octob. 1518.

Il continua de lire, jetant par intervalle des regards de courroux sur Luther, haussant les épaules ou faisant craquer ses doigts à la manière italienne.

« Mais, reprit Luther en colère, et cessant de s'adresser directement au légat, qu'on lise donc! je n'affirme rien... je m'en rapporte au témoignage de Léon X.

— Frère, frère, vous étiez hier si doux, et aujourd'hui comme vous vous emportez, dit Caietano; en vérité Sa Sainteté vous a jugé, vous et vos doctrines... Voyons, reprit-il en se rapprochant et prenant la main du moine, il est encore temps: comme vous le dites 1), je suis prêt à intercéder pour vous auprès de notre père commun; mais qu'une vaine gloire, que de mauvais conseils, qu'une obstination aveugle, ne vous retiennent pas: rétractez-vous! »

Luther garda le silence.

« Vous imaginez-vous, frère, continua Caietano, que pour un moine l'électeur Frédéric aille jouer ses états?...

— Je n'en sais rien, reprit sèchement le Saxon.

— Et où irez-vous, s'il vous refuse sa protection?

— Où Dieu voudra; sous son ciel 2).

— Eh bien, ajouta Caietano, ne revenez plus... tout est fini entre nous... »

Luther s'inclina et s'éloigna.

---

1) Velit R. P. tua ad sanctissimum dominum nostrum Leonem X, pro me intercedere.. Non tam arrogans et vanæ gloriæ studiosus sum ut hac causa pudeam revocare malè dicta. Cajetano, 14 octob. 1518.

2) Pfizer, p. 86.

Mais ce soir même, après le souper, Caietano manda Staupitz et Wenceslas Linck; il eut avec eux un long entretien, et les chargea d'essayer sur l'esprit de Luther quelques paroles plus efficaces que les siennes. Il les pressa si vivement au nom de Léon X, de la paix publique, du repos de la Saxe, qu'ils lui promirent d'aller sur le champ trouver Luther. Ils tinrent parole.

Luther fut ému jusqu'aux larmes de cette mission de charité, et il écrivit au nonce une lettre pleine de sentiments affectueux, dont nous ne citons que des fragments.

« Je reviens à vous, mon père... J'ai vu notre vicaire, Jean Staupitz, notre maître Wenceslas Linck. Vous ne pouviez choisir des médiateurs qui me plussent davantage. Je suis ému... Je n'ai plus de crainte; ma crainte s'est changée en amour et en respect filial : vous auriez pu employer la force; vous avez fait choix de la persuasion et de la charité.

» ... Je l'avoue maintenant... Oui, j'ai été violent, hostile, irrévérencieux envers le nom du pape. Poussé à tous ces emportements, j'aurais dû traiter aveo plus de révérence une matière si grave, et, en répondant à un fou, éviter de lui ressembler. Je suis affecté, repentant; je vous demande pardon; je dirai mon repentir à qui voudra m'entendre. Désormais je vous promets, mon père, de parler et d'agir tout autrement, Dieu m'aidera. Je ne dirai plus rien des indulgences, pourvu que vous imposiez silence à tous ceux qui m'ont jeté dans cette tragédie.

» Quant à la rétractation, mon révérend et doux père, que vous et notre vicaire demandez avec tant d'instance, ma conscience ne me permet en aucune manière de la donner, et rien au monde, ni des ordres, ni des conseils, ni la voix de l'amitié, ne pourraient me faire parler ou agir contre ma conscience. Il reste une voix à entendre, qui vaut toutes les autres, c'est celle de l'épouse, qui n'est que la voix même de l'époux.

» Je vous supplie donc en toute humilité de porter cette affaire sous les yeux de notre saint-père le pape Léon X, afin que l'Eglise prononce sur ce qu'il faut croire ou rejeter. »

Que restait-il à faire à Caietano, qui avait épuisé, quand le témoignage de Luther ne suffirait pas pour l'attester, les exhortations bienveillantes, les paroles de paix, les conseils de la prudence et de l'amitié 1)? Il se flattait encore d'un rapprochement, quand l'appel de Luther au pape, affiché sur les murs de la cathédrale et du couvent des carmélites, fit évanouir toutes ses espérances : l'illusion n'était plus permise.

Luther s'était hâté de quitter Augsbourg. Staupitz avait fait préparer un cheval, et donné à son ami pour guide un paysan qui connaissait les chemins. Un magistrat d'Augsbourg le conduisit de nuit, par des rues détournées, jusqu'à une petite porte qui donnait sur les remparts. Luther n'avait pas même eu le temps de prendre ni ses chausses

---

1) Benevolentia et clementia in me eximia fuit et copiosa. Spalatino. 31 octob.

ni ses souliers 1). Il partit, après avoir formulé un appel au futur concile, « dans le cas où le pape, de sa pleine puissance ou tyrannie, le condamnerait sur son premier appel ». Ainsi, c'était le dernier mot qu'il voulait avoir.

En chemin, à Nüremberg, il reçut le bref du pape, que son ami Spalatin lui avait adressé, et qu'il lui renvoya avec un commentaire marginal. Il lui écrivait en même temps :

« En vérité, c'est à peine si je puis croire que quelque chose d'aussi monstrueux vienne d'un pape, et surtout de Léon X. Quel que soit le polisson qui, sous le nom de Léon X, essaie ainsi de me faire peur avec son décret, qu'il sache que je comprends la plaisanterie; s'il vient réellement de la chancellerie, je leur apprendrai leurs superbissimes iniquités et leur iniquissime ignorance 2). Les romanistes commencent à trembler et à mettre peu de confiance en leurs œuvres. »

Il n'est pas possible de croire que Luther eût lu le bref du pape; car rien, dans ce bref 3), n'expli-

---

1) Spalatino, epist. 31 octob. De Wette, p. 166.

2) Ideo quisquis ille fuerit nebulo qui sub nomine Leonis decimi tali me terrere proposuit decreto intelligat me posse quoque nugas intelligere. Spalatino, 31 oct. 1518.

3) Ce bref du pape se trouve dans les œuvres de Luther. Edit. lat. Ienæ, t. I, p. 81

Ainsi l'assertion de Fra Paolo que le bref produisit l'appel n'est pas fondée : Storia del concilio Tridentino lib. p. 9. Maimbourg et les apologistes du saint-siége ont donc ici pleinement raison, et les dates seules suffisent pour réfuter l'opinion des écrivains réformés.

Le bref en effet est du 28 novembre.

Et la lettre à Spalatin où Luther déclare qu'il en appellera au futur concile, en cas de condamnation du pape, est du 31 octobre.

que ou n'excuse ses emportements contre Léon X. Le nom du moine n'y est pas même prononcé.

Le pape aurait pu excommunier Luther. Il préféra, ainsi que le remarque l'historien anglican Roscoë 1), mettre à l'épreuve sa sincérité. Chef visible de l'Eglise, image vivante du fils de Dieu sur la terre; la parole du Christ sur les lèvres, il venait, au nom de sa toute-puissance, dire à un prêtre catholique : « Voilà l'enseignement de l'Eglise, crois et obéis, ou tu seras retranché de la communion des apôtres. C'est un dogme de foi que l'efficacité des indulgences. Ta raison le repousse, tu n'es plus mon fils, tu n'es plus un anneau de cette grande chaîne qui te liait aux disciples de Jésus; tu n'es plus une goutte d'eau de cet océan catholique qui ne se desséchera qu'à la fin des siècles; je te renie au nom du Christ, comme j'ai renié Jean Huss, Wiclef, et tous ceux qui, ainsi que toi, ont voulu marcher dans leur sagesse, au lieu de suivre cette lumière qui éclairera tout enfant docile jusqu'à l'expiration des temps. »

1) Roscoë, p. 173, t. III.

qu'un couteau et un morceau de bois pour exprimer ses sympathies; et en vérité la réforme fut heureuse de trouver dans les ateliers des disciples plus habiles encore que ceux qu'elle avait formés dans ses écoles. Les uns pour avancer l'œuvre nouvelle n'avaient que la parole, mais parole difficile à être entendue des simples et à convertir les masses: les autres avaient reçu de Dieu le pouvoir de séduire les yeux dans une comédie jouée à toute heure en plein soleil, dans ce musée de têtes d'anti-réformateurs, si piteuses, si difformes, qu'on en rit encore aujourd'hui. C'était la meilleure traduction qu'on eût pu faire des thèses de Luther. Rarement, l'histoire nous l'enseigne, les hommes de savoir font seuls des révolutions matérielles ou morales. C'est le peuple, voix de Dieu personnifiée , qui les prend tout ébauchées, et les conduit à leur fin; sans lui elles se seraient arrêtées en chemin ou seraient mortes en germe. Le peuple , c'est le souffle du psalmiste, qui vivifie l'argile, qui fait lever des os arides et leur donne le mouvement. Son influence n'a point été assez appréciée dans les questions spirituelles ou matérielles de la renaissance, alors que l'intelligence se réveille au souffle qui vient d'Italie, et qu'elle s'essaie à la lumière qui a lui d'Orient. Voyez l'Allemagne. Si le peuple n'était pas sorti de ses ateliers, de sa boutique, de ses marchés pour féconder l'ivraie d'insurrection que la parole de Luther avait jetée dans les consciences, cette semence, comme celle qu'avaient déposée dans les esprits, un siècle auparavant, Jean Huss et Jérôme de Prague, eût été balayée par le vent; et la voix

de tous les théologiens, leurs débats passionnés, n'auraient servi qu'à l'étouffer sans espoir et à tout jamais. Wiclef n'avait-il pas enseigné en partie tout ce qu'enseignait aujourd'hui Luther? Mais Wiclef n'avait pas songé à transporter sa querelle dans les carrefours; et il eut tort. En ce sens on ne peut qu'admirer la préscience de Luther et de ses amis. Les masses une fois en mouvement, Luther ne pouvait plus s'arrêter : il marcha.

Son appel au futur concile parut, il l'avait préparé de longue main. Comme Abraham il est tout prêt à aller où le guidera la voix de Dieu 1), affrontant la malédiction de cette Rome « le siége de l'Antechrist ». Il eût attendu, s'il faut l'en croire, de connaître l'opinion du souverain pontife avant de livrer son appel à l'impression; mais son libraire, bonhomme comme il le représente, entendant à merveille ses intérêts, au lieu de déposer l'édition tout entière chez l'auteur, ainsi qu'il en était convenu, mit en vente le pamphlet, dont tous les exemp'aires furent enlevés en quelques semaines 2).

Dans cet appel, Luther, qui prévoit que Rome doit le condamner, pour la première fois élève des doutes sur l'infaillibilité du pape, qu'il n'a point encore ouvertement niée. « Loin de lui l'intention d'attaquer l'autorité du saint-père, enseignant une pure doctrine, et beaucoup moins de se séparer de l'Eglise 3) : mais le pape n'était-il pas de même chair,

1) Spalatino, 25 novemb.
2) Wenceslao Linck, 11 décemb.
3) Seckendorff, Comment. de Luther, p. 58.

de même condition que les autres hommes, peccable, faillible comme eux ; comme eux pouvant errer et tomber, ainsi que saint Pierre ? Telles étaient et la puissance du pape et ses richesses, que nul n'avait le pouvoir de les réprimer : à qui donc en appeler, sinon à une autorité plus grande, au concile ? » Il terminait cet appel par des plaintes sur la dureté du cardinal Caietano, de ce prélat dont quelques semaines auparavant il vantait l'ineffable douceur 1).

Comme s'il eût voulu connaître l'effet qu'allait produire en Allemagne cette invocation au futur concile, formulée en termes tout pleins d'arrogance, cette leçon donnée à Léon X sur son humaine fragilité, Luther rentre un moment dans le repos, ferme ses cahiers de théologie et semble écouter ce qui se dit autour de lui. Un moment cette pauvre Allemagne respire. Qui eût alors parcouru la Saxe, le Wittenberg, la Thuringe, les eût trouvés plus calmes. Mais au fond de la solitude où Luther s'était réfugié, son repos était à chaque moment interrompu. A toute heure du jour la cloche de la cellule venait réveiller le cénobite d'un sommeil qu'il aurait voulu goûter plus longtemps. C'était tantôt un pélerin de naissance qui frappait au couvent pour voir et écouter le frère Martin ; tantôt un théologien qui l'interrogeait sur saint Thomas, dont le nom seul lui fait mal et qu'il voudrait chasser des écoles, pour y substituer l'explication des Métamorphoses d'Ovide 2); tantôt

1) Luth. opera, t. I, f. 217.
1) Spalatino, 21 décembr.

une docte consultation sur la guerre des Turcs et le culte rendu aux saints qu'on lui demande par écrit; une autre fois c'est Hutten qui l'encourage : « Allons, frère, tout va bien; sus, sus, guerre aux moines! » ou Erasme qui le félicite sur ses commentaires des psaumes 1). Luther est un véritable père de l'Église, qui de son oratoire rend des décisions, et dont la parole est écoutée comme celle d'un pape. Il suffit à tous. Les heures même du sommeil il les emploie à répondre à ses amis. Il blâme ouvertement une croisade contre les Turcs : « A quoi bon ces guerres toutes charnelles? c'est une guerre tout intellectuelle contre nous-mêmes qu'il faut entreprendre. Ah! quand Rome laisse si loin la tyrannie des Turcs, et qu'elle s'élève par tant d'abominations contre le Christ; que le clergé se noie dans une mer d'avarice, d'ambition, de luxure; que la face de l'Eglise est si piteuse; il n'y a plus d'espérance d'une bonne guerre, d'une heureuse victoire; Dieu combat aujourd'hui contre nous: il faut le vaincre par nos larmes, nos prières, la sainteté de nos mœurs, la pureté de notre foi 2). « Sa doctrine sur le culte des saints est encore toute catholique. Il ne veut pas qu'on taxe de superstition les invocations aux bienheureux, les prières qu'on leur adresse, même pour les besoins corporels, comme font quelques hérétiques de Bohême. « Les saints sont des avocats auprès de Dieu; seulement il faut se garder de ne les invoquer que pour guérir les infirmités de la chair 3). »

---

1) Sleidan : Hist. de la Réformation, p. 47.

2) Spalatino, 21 decemb. 3) Ibid, 31 decemb.

La voix de Luther eût été bien plus puissante encore, qu'elle se fût perdue devant le grand événement qui menaçait de troubler l'Europe: Maximilien, empereur d'Allemagne, venait de mourir. Il s'agissait de donner à l'Allemagne, peut-être au monde, un nouveau maître. Les électeurs du saint empire, suivant que le prescrivait la bulle d'or, s'étaient assemblés à Francfort-sur-le-Mein, pour peser les titres des concurrents et décerner la couronne. Ceux qui disposaient alors de l'un des plus beaux trônes du monde étaient Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, Hermann de Weyden, archevêque de Cologne, et Richard de Rheinffenklaw, archevêque de Trèves. Les compétiteurs à l'empire étaient François Ier, roi de France, le prince le plus élégant du siècle, l'ami de Léonard, de Raphaël, de Léon X; l'autre, Charles d'Autriche, qui trois ans auparavant avait succédé à Ferdinand, roi d'Espagne, son aïeul maternel. Léon X favorisait les prétentions de François Ier. Les ambassadeurs de Charles s'arrêtèrent à Mayence; ceux de François à Coblentz, attendant avec impatience la résolution de la diète. Elle s'ouvrit en présence de Louis, comte palatin, de Frédéric duc de Saxe, de Joachim marquis de Brandebourg, et de Ladislas Sternberg, ambassadeur de Louis, roi de Hongrie et de Bohême, convoqués selon la coutume de l'empire par l'archevêque de Mayence.

Laissons Luther et venons prendre place dans ce congrès assemblé à Francfort. L'Eglise va nous donner un beau spectacle en nous montrant comment le catholicisme, quand il abrite sous une de

ses ailes les dogmes de foi, sait étendre l'autre sur les libertés du peuple. C'est l'archevêque de Mayence qui fit l'ouverture de la diète. « Nos lois et nos serments, dit-il, nous défendent de transporter la dignité impériale à un étranger. Quand sa naissance ne l'exclurait pas du trône impérial, notre intérêt serait de l'écarter, parce que François Ier, une fois maître de cette couronne, cherchera à étendre ses états et ses frontières aux dépens de l'empire, et l'Allemagne sera agitée de grands troubles. Sans doute il nous fera de magnifiques promesses qui ne doivent guère nous toucher; car la cupidité et l'ambition enivrent bientôt les hommes. Voyez la France, elle comptait autrefois un grand nombre de souverains, aujourd'hui elle n'obéit plus qu'à un seul homme; le roi est un maître absolu. On dit que ce prince est courageux, a de la vaillance : ce sont des vertus qui conviennent sans doute à une grande monarchie, mais qui peuvent être funestes à nos priviléges. » — Le prélat continue: — « Avec Charles, roi d'Espagne, nous avons les mêmes craintes; je vous avoue que ce nom seul me saisit de frayeur; Charles viendra avec ses Espagnols, et nos libertés courront de grands dangers. Si les Espagnols recouvrent par la force des armes le Milanais, ils le garderont. » L'électeur de Trèves parla longtemps et éloquemment pour François Ier. « Si nous préférons Charles, disait-il, que de troubles vont naître en Italie! le Turc se jettera avec toutes ses forces en Hongrie, et qui lui résistera? Gardons-nous d'appeler à notre secours les Espagnols, qui, maîtres de Naples, pourront nous op-

primer. L'Allemagne a besoin d'un prince qui puisse raffermir l'Etat, réformer l'Eglise et maintenir nos franchises. Et qui pourrait accomplir ces grands desseins mieux que le roi de France, qui a autant d'esprit que de jugement, qui aime à s'entretenir de matières religieuses avec les savants, qui entend le métier des armes ; à la fois actif et heureux ; qui a vaincu les Suisses qu'on regardait depuis César comme invincibles ? Charles est trop loin de nous ; qui pourra en son absence réprimer les soulèvements soudains et les commotions domestiques ? Et quand s'élèvera quelque grande tempête, qui sauvera le vaisseau privé de son pilote ? Charles, loin de nous, ne connaîtra nos affaires que sur des rapports souvent mensongers ; il n'aura dans son conseil que des Espagnols ; et si, irrité par les calomnies, il vient en Allemagne, suivi de soldats étrangers, que deviendront la fortune, la constitution et la liberté de cet Etat ? » Vint ensuite le tour de l'archevêque de Cologne qui entraîna l'assemblée en faveur de Charles d'Autriche. Frédéric, électeur de Saxe, à qui la veille, dit-on, on avait offert l'empire, et qui l'avait noblement refusé 1), donna lui-même son suffrage au prince espagnol. La nuit suivante fut employée à rédiger les capitulations que Charles devait signer avant de recevoir la couronne.

Voici quelles étaient ces capitulations :

Charles devait jurer sur les saints Evangiles : de défendre la république chrétienne, le pape et l'E-

1) Epilogo libr. de Abrogandâ missâ privatâ : opera Lutheri, t. II. Lat. Ienæ, fol, 493. — Seckendorff, comm. de Lutheranis. p. 127.

glise romaine; d'établir un sénat formé d'Allemands qui prendrait soin du gouvernement de l'empire; de n'abolir ni de diminuer les droits et priviléges des divers ordres; de n'empêcher ni de n'entraver les délibérations des électeurs; de restituer à leur première sommation les fiefs de l'empire qu'il posséderait injustement; de n'entreprendre ni au dedans ni au dehors aucune guerre sans le consentement de tous les ordres; de n'assembler aucune diète, de n'imposer aucune taxe, aucun impôt sans la volonté expresse des électeurs; de maintenir la liberté de ses sujets, qu'il ne pouvait enlever à la justice du pays; de veiller à ce que la cour de Rome ne tentât rien contre les priviléges et les libertés de la nation; de ne point affaiblir le droit des élections en le conférant à un trop grand nombre; de laisser aux tribunaux de la justice ordinaire du pays la décision de tous différends entre le prince et les ordres; de ne proscrire aucun Allemand sans proclamer les motifs de l'exil, et en se conformant aux lois; de ne donner à aucun de ses courtisans les biens vacants de l'empire, mais de les réunir au trésor public; de ne jamais rien tenter pour rendre héréditaire la dignité impériale; d'octroyer enfin bonne et loyale justice à tous ses sujets. Les ambassadeurs, après avoir accepté au nom de leur maître ces capitulations, et juré de les observer religieusement, en répétant chaque article textuellement, donnèrent le trois juillet les lettres scellées à chaque électeur, conformément aux décrets du droit canon 1).

1) Histoire de la Réformation, par Sleidan, t. I, liv. I.

N'avions-nous pas raison de dire que c'était un beau spectacle qu'une assemblée de princes de l'Église catholique, stipulant avec une inquiétude si vive les droits et les libertés d'une nation, avant de conférer la couronne au prince qu'ils ont élu? Ainsi quand on proclame que la réforme jeta le premier cri en faveur de la liberté civile, c'est qu'on n'a pas lu l'histoire, ou qu'on a fermé volontairement les yeux. Toutes les fois que l'humanité est menacée de perdre quelqu'un des titres qu'elle tient du ciel, le catholicisme est là qui vient plaider en sa faveur, qui la défend contre les empiétements du pouvoir, qui fait revivre des chartes qu'on croyait oubliées, qui les expose à la lumière, et sait au besoin les défendre si on ose y porter la main, que celui qui veut y attenter s'appelle prince ou peuple.

Le nouvel empereur d'Allemagne qui succédait à Maximilien comptait à peine vingt ans. C'était un homme tel que la Providence en fait naître dans les temps difficiles, une tête assez large pour porter au besoin plusieurs couronnes, et une main assez forte pour les défendre. Charles n'eut besoin que de jeter un regard sur l'Allemagne pour comprendre qu'elle avait besoin d'une volonté qui mît fin aux disputes religieuses.

Luther n'oubliait pas sa promesse. Il écrivit au pape :

« Très-saint père, la nécessité me contraint de nouveau, moi lie des hommes et poussière de terre, à m'adresser à une aussi grande majesté que la vôtre. Que votre sainteté daigne prêter une oreille

miséricordieuse à une pauvre petite brebis, et écouter mes bêlements.

» Charles de Miltitz, le chancelier privé de votre sainteté, cet homme de probité, m'a accusé en votre nom, auprès de l'illustre prince Frédéric, de présomption, d'irrévérence envers l'Eglise romaine, et votre sainteté en demandait satisfaction. J'ai été contristé d'être assez malheureux pour qu'on me soupçonnât d'irrévérence envers la colonne de l'Eglise, moi qui n'ai eu en vue que d'en défendre l'honneur.

» Que faire, très-saint père? Les conseils me manquent. Je ne puis m'exposer à votre colère : comment y échapper? je ne le sais. Me rétracter? Si la rétractation qu'on me demande est possible, je suis prêt. Grace à mes adversaires, à leurs résistances et à leurs hostilités, mes écrits se sont répandus beaucoup plus que je ne m'y attendais. Mes doctrines ont pénétré trop profondément dans les cœurs, pour qu'il soit possible d'en effacer les traces. L'Allemagne fleurit, aujourd'hui, en hommes de génie, d'érudition, de jugement. Si je veux honorer l'Eglise romaine, c'est de ne rien révoquer. Une rétractation ne ferait que la souiller et la livrer aux accusations des hommes.

» Ceux-là, ceux-là, oui, très-saint père, l'ont injuriée et l'ont souillée, cette Eglise de Rome, chez nous autres Germains, que je n'ai cessé de combattre, et qui dans leurs discours insensés, au nom de votre sainteté, adorateurs d'un lucre fétide, voulaient jeter sur le repentir l'opprobre d'Egypte et l'abomination; et comme si ce n'était pas assez de toutes ces iniquités, moi qui ai combattu ces mon-

struosités, ils me chargent de tout le poids de leurs témérités.

» Ah! très-saint père, devant Dieu et la création, j'affirme que je n'ai jamais eu la pensée d'affaiblir ou d'ébranler l'autorité du saint-siége. Je confesse que la puissance de l'Eglise romaine est au-dessus de tout; ni au ciel, ni sur la terre, Jésus excepté, il n'est rien au-dessus d'elle. Que votre sainteté n'ajoute aucune foi à ceux qui parlent autrement de Luther.

» Quant aux indulgences, je promets à sa sainteté de ne plus m'en occuper, de garder le silence, pourvu que mes adversaires le gardent à leur tour; de prêcher dans mes sermons au peuple d'aimer Rome, et de ne pas lui imputer les folies des autres; de ne pas croire aux paroles amères dont j'ai usé et abusé envers elle en combattant ces jongleurs, afin qu'à l'aide de Dieu tout ce bruit de discorde s'apaise; car tout mon but était que l'Eglise de Rome, notre mère commune, ne fût pas contaminée de la souillure de ces hommes d'argent, et que le peuple apprît à préférer la charité aux indulgences 1). »

Léon X aussi voulait la paix dans son Eglise d'Allemagne : c'était le vœu de son cœur, son œuvre de prédilection, le plus beau joyau de sa tiare. Nous en avons un témoignage dans l'envoi du cardinal Caietano, qui avait échoué malheureusement contre l'inflexible volonté de Luther. Le pape s'obstinait : cette fois il avait jeté les yeux sur un négociateur d'un esprit moins orné que Caie-

---

1) Beatissimo Patri Leoni, 5 Mart. 1519.

tano, Allemand d'origine, un noble Saxon, d'une douceur de caractère que quelques historiens catholiques ont taxée de mollesse. Miltitz ne voulait pas non plus disputer. Le silence qu'il allait demander à Luther, il l'imposait aux prédicateurs d'indulgences. Miltitz écrivit à Frédéric de Saxe le but de sa mission, en l'exhortant à le seconder de tout son pouvoir, à suivre l'exemple de ses ancêtres, et à ne rien faire qui fût indigne de leur mémoire. En même temps il faisait remettre à Georges Spalatin une lettre autographe où Léon X le priait de ramener Luther à l'obéissance 1).

Miltitz avait demandé au docteur une entrevue: elle eut lieu à Altenburg, à la manière des vieux Germains, à table 2). Point d'amères paroles, de plaintes, point de menaces de part ni d'autre; on se fêta comme de bons convives, on s'embrassa, et Miltitz pleura de joie. Luther promit de vivre désormais en paix et d'écrire au pape. Il protesta de son amour et de son respect pour Léon X, de sa foi humble et soumise, et s'engagea à choisir pour juge de ses écrits l'archevêque de Salzburg. Miltitz de son côté promit d'imposer silence aux adversaires du moine, et surtout à Tezel, dont il parlait en termes pleins de mépris et de colère, et qu'il fit mourir sans vouloir l'écouter, sans lui permettre de réfuter ce que Luther et ses amis avaient répandu en Allemagne sur ses blasphèmes contre la Vierge 3).

1) Reuchlino, decemb. 1518. — Histoire de la Réformation, de Sleidan, t. I. En 1525, Georges Spalatin embrassa le luthéranisme, et se maria.

2) Staupitio, 20 feb.

3) C'est quelque temps avant de paraître au tribunal de Dieu que

Miltitz, franc buveur et homme de table et de plaisirs, s'était imaginé ramener Luther à force d'adulations. Il lui disait qu'il entraînait à lui le monde, et l'enlèverait au pape; que de Rome à Altenburg à peine s'il y avait encore deux ou trois papistes 1).

Tous deux vinrent de compagnie, suivis d'une cavalcade nombreuse à Lichtenberg, où ils menèrent vie joyeuse, mangeant et buvant du soir au matin, et parlant fort peu de Dieu, mais beaucoup de bonne chère et de vin 2). On se sépara bons amis : Miltitz était content et riait de Caietano. Jamais diplomate n'avait été aussi complétement joué.

A peine les conférences étaient-elles terminées, que Luther écrivit à l'électeur Frédéric 3) :

« Mon cher et honoré seigneur, j'ai vu Charles de Miltitz, et voici ce dont nous sommes convenus : 1° Que je cesserai de prêcher et vivrai en repos, pourvu, bien entendu, que mes adversaires en fassent autant; 2° que j'écrirai à sa sainteté que je n'ai jamais cessé d'être un enfant docile, et que je suis attristé que mes dernières prédications aient pu soulever tant d'injustes préventions et de haines contre l'Eglise de Rome; 3° que j'inviterai le peuple à persévérer dans son obéissance au saint-siége,

---

Tezel, dans une lettre à Miltitz, désavoua hautement cette proposition infâme, que l'indulgence effacerait, sans repentir, jusqu'au viol de la vierge Marie, et que Luther lui faisait enseigner en chaire.

1) Lutheri relatio de colloquio Altenburgensi.

2) Reissenbusch : Epist. Feilitschio, Seckendorff, p. 99.

3) An Friedrich, Kurfürsten von Sachsen. Anfang Januars.

et à interpréter mes œuvres, non comme hostiles, mais comme pleines de respect pour l'Eglise de Rome; 4° que je prendrai pour juge de ma foi et de mes écrits le docte archevêque de Salzburg. Que si votre seigneurie trouve que cela ne suffit pas, je suis tout prêt, pour l'amour de notre seigneur, à faire ce qu'il vous plaira 1).

Miltitz n'eût pas dicté une autre lettre à Luther. Comment n'eût-il pas été joyeux? Pouvait-il supposer qu'il était la dupe du moine; que la robe de bure cachait sous ses plis plus de finesse, d'astuces et de roueries qu'il n'en pouvait entrer sous la soutane rouge d'un cardinal; que l'hôte d'une cour où les lèvres ne disaient pas toujours ce que pensait le cœur, était joué par un petit frère allemand? Et Léon X, comme il dut être trompé par cette phraséologie caressante, obséquieuse, qui baise la terre et rampe en serpent; par ces flots d'encens qui s'exhalent de chaque période; par ce parfum de louanges qui semble si pur; par ces hyperboles latines, qui, pour être reproduites dans leur can-

---

1) La conduite de Miltitz envers Luther a été sévèrement blâmée. Maimbourg l'accuse « d'avoir loué Luther bassement, de l'avoir flatté d'une manière tout à fait indigne de son caractère et de sa qualité. Il poussa même la chose si loin que, pour le satisfaire, il lui sacrifia le dominicain Tezel, auquel il dit des choses si fâcheuses et fit de si sanglants outrages, en lui reprochant les abus et les troubles dont il était la cause, que le pauvre homme en mourut de chagrin et de dépit, ce qui fit même pitié à Luther ». Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, liv. I, p. 29, in-4. — Pallavicini n'est guère plus favorable à Miltitz. « Il si avvili a parlargli con termini di umiliazione e di timore, e si contentò di ricivere anchè in iscritto risposte ignominiose al sommo pontifice. » Pallavi. Liv. I, chap. XIII, n. 8.

deur native, défieraient la langue la plus riche en images? Qu'on s'y prenne comme on voudra, jamais en français on ne traduira ces diminutifs si habilement étudiés, et qui semblent tomber de la plume tout naturellement: Fex hominum, pulvis terræ, paternas Christi vicarias aures. Luther n'est pas même un agneau, mais une pauvre petite brebis, ovicula; il ne crie pas, il bêle. Le voilà tel qu'il se montre à l'envoyé du pape, comme il veut qu'on le juge à la cour de l'électeur de Saxe son protecteur. C'est Luther se posant en public, devant ses juges, en face de l'Allemagne. Mais attendez, le rôle change; il va se dépouiller de la toison de brebis pour revêtir la peau de couleuvre; et au lieu de bêlements plaintifs, il va reprendre cette voix de tonnerre que nous lui connaissons. Le voici en tête à tête avec ses amis d'enfance, Spalatin, Egranus, Staupitz, sans témoins, sans mystère. Voyons: voulez-vous savoir ce qu'est ce Miltitz, cet honestus hic vir de la lettre à Léon X, du trois mars? « C'est un trompeur, un menteur, qui l'a quitté lui donnant un baiser, baiser de Judas, et en versant des larmes de crocodile qu'il avait l'air de ne pas comprendre 1); avec qui il a fait bonne chère, vraiment, et dont il a feint de ne comprendre ni la ruse, ni les italianités (20 février); qui venait armé de soixante-dix brefs apostoliques pour le prendre et le conduire

1) Mutavit violentiam in benevolentiam fallacissime simulatam... Sic amico discessimus etiam cum osculo (Judæ scilicet), nam et inter exhortandum lacrymabatur. Ego rursùs dissimulabam has crocodili lacrymas à me intelligi. 2 feb. 1519, Sylvio Egrano.

captif dans son homicide Jérusalem, dans sa Babylone pourprée, comme on le lui a dit à la cour du prince 1). » Voulez-vous connaître ce qu'il pense de la cour de Léon X ? « Ah ! que je voudrais qu'on répandît ce dialogue de Jules et de Pierre, où nous sont révélées les abominations de la cour de Rome; révélées, non pas, car où ne sont-elles pas connues? et que ces cardinaux romains vissent leur tyrannie et leur impiété traduites à tous les regards (2). » Sur la proposition de Miltitz il a consenti à choisir pour juge de sa doctrine un évêque; tournez quelques feuillets de sa correspondance, et vous verrez quel cas il fait de l'épiscopat: « Ils m'appellent superbe et audacieux, ces évêques; je ne dis pas non! mais que sont-ils ces hommes-là, pour savoir ce qu'est Dieu, ou ce que nous sommes 3) ? » Il s'est prosterné jusqu'à terre en confessant qu'il n'est sous le ciel aucun pouvoir au-dessus du pouvoir des clefs; il a conjuré avec humilité Léon X, de ne point ajouter foi aux calomnies de ses ennemis, qui le peignent comme voulant toucher à l'autorité pontificale. Attendez quelques heures seulement, donnez-lui le temps de clore sa lettre au pape et de la remettre à Miltitz: à peine a-t elle eu le temps de sécher. En voici une autre qu'il écrit à Spalatin, son ami de cœur : « Faut-il que je vous le dise à l'oreille, en vérité, je ne sais si le pape est l'Antechrist lui-même ou son apôtre, tant le Christ, c'est-à-dire la

1) 20 Feb. Staupitio.
2) Ibid. Christophoro Scheurl.
3) 12 feb. Georg. Spalatino.

ses compagnons d'étude, des menaces, des foudres de l'Eglise, de l'exil ou de la mort 1). Il ne craint qu'un homme, et ses lettres témoignent combien ses craintes sont vives, c'est l'électeur de Saxe qui grandit ici de toutes les adulations de Luther. Aussi bien Frédéric de Saxe d'un mot pouvait briser cet instrument de désordre, et faire de Luther ce que le bras séculier fit de Jérôme de Prague ou de Jean Huss : mais il ne le fera pas; non que sa foi flotte indécise, qu'il se tourmente de la question des indulgences, qu'à ses yeux la grace ne puisse s'allier à notre libre arbitre, ou qu'il ait la conviction que les écrivains réformés lui accordent; mais il a un enfant naturel auquel Rome a refusé un bénéfice, et voilà vraisemblablement l'explication trouvée de son penchant pour Luther et de sa politique envers le saint-siége 2). Aussi, maintenant que Miltitz presse Luther de remplir sa promesse, et de porter sa cause devant l'évêque qu'il a choisi lui-même dans leur colloque d'Altenburg, Frédéric se tait et ne s'étonne même pas du refus du moine. Ses motifs à lui, Luther, pour ne pas céder à Miltitz, les voici, énumérés dans une lettre au camérier du pape 3).

C'est qu'à Altenburg il jugeait que sa comparution devant l'archevêque était nécessaire, mais maintenant que ses doctrines sont produites au grand jour, à quoi bon? Qu'on lui indique les arti-

---

1) Staupitio, 20 feb. 1519.
2) Pallavicini, t. I, chap. XIII.
3) Miltitio, 17 mai 1519.

cles qu'il doit rétracter, en lui donnant les raisons de cette rétractation. C'est ensuite qu'une dispute solennelle lui est offerte à Leipzig, par Eck, l'archevêque n'ayant pas voulu qu'elle eût lieu à Augsbourg. Or, s'il refusait d'accepter ce défi, quelle ignominie rejaillirait sur lui et ses amis, sur son ordre, sur l'université et l'électeur de Saxe son protecteur ? Est-ce que tant d'illustres personnages qui assisteront à cette dispute ne sont pas des docteurs aussi compétents qu'un archevêque ou un cardinal ? Et puis, ajoutait-il, je ne veux pas pour juge d'un Caietano, qui aurait voulu me faire renoncer à la foi chrétienne, et qui n'est rien moins que catholique. »

CHAPITRE XIV.

DISPUTE DE LEIPZIG. 1519.

Quoi qu'en dise Luther, Eck n'était pas un adversaire ordinaire : on ne fait pas tant de frais de colère avec un obscur argumentateur. Le nom seul du théologien d'Ingolstadt causait des vertiges au moine saxon, qui n'avait point attendu le signal pour commencer le combat. On disait qu'il n'oserait point aller à Leipzig et qu'il avait peur de son rival. « J'irais, dit-il, quand bien même je n'aurais pas l'espoir d'enlacer ce lubrique sophiste, cet homme de bruit et de cris... Le Christ m'aidera...1) Le Christ découvrira ses larves, et, comme parle Job, ôtera le voile qui couvre sa figure. Voici des lettres que je vous envoie de cet Eccius, tout boursouflé d'orgueil, de ce petit dieu de l'Olympe qui se croit sûr de la victoire... 2). Vous savez que j'ai affaire à un sophiste frauduleux, superbe, braillard, à double peau, qui veut me commettre en public, et me vouer aux fureurs du

---

1) Johanni Lango, 13 ap.
2) Johanni Lango, passim.

pape...1). Allons, mon cher Eck, je veux te faire voir que je comprends à merveille tes subtilités si peu subtiles, et tes figures de rhétorique si mal figurées, et t'avertir charitablement que désormais tu aies, dans l'intérêt de ta gloire, le nez un peu plus fin 2). Donc, sois l'homme fort des Ecritures, ceins ton glaive sur ta cuisse : si tu m'as repoussé comme messager de paix, tu m'accepteras peut-être pour ton second ; non pas que je veuille vaincre, mais afin que toi, après tes victoires pannoniques, lombardiques et bajoriques, tu obtiennes, grace à Luther, le grand nom de Saxon et de Misnien, et qu'on te salue du titre de Toujours Auguste, et que tu te reposes enfin dans ta gloire; quoique à vrai dire j'aimerais mieux que tu vomisses en public cette bile dont ton estomac est travaillé, et que tu en finisses une fois pour toutes avec tes menaces de basilic 3). »

Nous nous rappelons l'époque où Luther montait en chaire pour combattre non pas le mérite des indulgences, mais le trafic qu'on en faisait en Allemagne. Ce qu'il demandait avec la Saxe, le Wittenberg, c'est qu'on imposât silence à Tezel et aux marchands de choses saintes. Aujourd'hui il ne s'agit plus d'indulgences : l'indulgence a vieilli et s'est usée. Il vient de se mettre en route avec Karlstadt et Mélanchthon pour Leipzig, afin d'y agiter d'autres thèses ; par exemple : que sans la grace ou

---

1) Spalatino, 13 maii.
2) Andreae Bodenstein, april. 1519.
3) Andreae Bodenstein, ib.

la charité, l'homme ne peut opérer que le mal; que le juste pèche, même en faisant le bien; que le purgatoire ne peut se prouver par l'Ecriture; que la pénitence doit commencer par l'amour et jamais par la crainte, et enfin, c'est son grand paradoxe, que la primauté du pape est de droit humain et non de droit divin.

Si Luther triomphe à Leipzig, il n'y a plus de papauté : car ôtez à la papauté son origine divine, ce n'est plus qu'un pouvoir humain, qui participe de la nature des œuvres humaines, changeant avec le temps qui l'use et le consume, infirme, caduc, et mourant de vieillesse ou de maladie; si l'homme l'a fait, l'homme peut le défaire. Sans le rayon de Dieu, qu'est-ce? qu'un titre transitoire, qu'une couronne comme celle des autres rois, dont le peuple se joue dans sa colère, et qu'il transporte à son gré sur le front de qui bon lui semble! Si la primauté du pape n'était que de transmission humaine, il y a longtemps que l'édifice catholique serait ruiné. Dans les temps d'épreuve et de persécution, sur qui le chrétien jettera-t-il ses regards, pour savoir si la foi vit en lui, s'il souffre, s'il gémit, s'il meurt pour la vérité? — sur son évêque?... Mais si, comme au temps de la réforme, cet évêque a failli à son troupeau; s'il a abandonné le dogme pour embrasser des nouveautés, que fera-t-il? Que la papauté soit fille du Christ, alors sa foi ne peut mourir.

C'était sur cette grave question qu'Eck, avec une rare habileté, voulait attirer les débats. La papauté allait donc être livrée à des disputes d'é-

coles, et la papauté dans des attributs en quelque sorte mystérieux, qu'aucune voix depuis long-temps n'avait été tentée de nier. Luther avait deviné la pensée de son adversaire et le piége qu'il lui tendait. S'il admettait le dogme de transmission divine dans la personne de Pierre et de ses successeurs, toute dispute était close; il ne lui restait plus qu'à rentrer dans le cloître. La personnification du Christ dans son vicaire impliquait nécessairement son infaillibilité : or, Léon X était le légitime successeur des apôtres, et Léon X avait condamné l'hérésie nouvelle. Mais s'il niait cette émanation spirituelle, il se séparait, et d'un seul coup, de l'Eglise, enlevant à sa cause beaucoup de grands seigneurs qui avaient intérêt à ménager Rome, beaucoup d'ames flottantes dont il chagrinait les croyances, beaucoup de prélats qui aimaient sa vaste science, et jusqu'à des cardinaux, qui à Rome ne prononçaient son nom qu'avec une sorte d'admiration. On voit à chaque page de sa correspondance, surtout avec ses amis de cœur, combien cette discussion à venir le tourmentait, et tout ce qu'il eût fait pour l'écarter. « En vérité, dit-il à Spalatin, que je voudrais être ailleurs! je vomirais tout ce que j'ai sur le cœur contre Rome, ou plutôt contre cette Babylone de l'Eglise et de l'Ecriture; mon ami, on ne peut parler Ecriture ou Eglise, sans offenser cette bête féroce 1)! » Spalatin redoutait

1) Quæ si alibi essem, evomerem in vastatricem Scripturæ et Ecclesiæ Romam, melius Babylonem. Non potest Scripturæ et Ecclesiæ veritas tractari, mi Spalatine, nisi hæc belua offendatur. Spalatino.

lui-même ce duel, et était impatient de connaître les arguments dont se servirait Luther ; mais Luther ne satisfait qu'en partie aux désirs de son ami ; non pas, dit-il, que je craigne de vous confier les secrets de mon ame, mais parce que le Seigneur ne souffre pas qu'on révèle ses desseins, ainsi que dit Esaïe *in novissimis intelligetis consilium ejus* 1).

Cependant Luther se décida et écrivit à André Karlstadt qu'il était prêt à l'accompagner à Leipzig, car c'est l'archidiacre qui avait été défié d'abord, et Luther devait le soutenir. Il y avait dans cette lutte quelque chose de trop extraordinaire pour que l'ame du moine n'en fût pas saisie. Car, voyez donc ce pauvre cénobite, qui se morfond en prières pour dix misérables florins que lui a prêtés Spalatin, dans la docte Leipzig, disputant avec Eccius, un des plus grands théologiens de l'époque, sur l'origine de la papauté, représentée alors par ce brillant Médicis, le Mécène et l'ami de Raphael ! Léon X et sa tiare entre Eck et Luther ! Eck s'inclinant avec respect, et Luther la contemplant dédaigneusement, le sourire sur les lèvres. Les peuples n'étaient pas encore accoutumés à voir ainsi jouer la théocratie en plein théâtre. A Leipzig on comprit merveilleusement que Luther, en se défendant de toute pensée de révolte, venait pour faire de la papauté ce qu'il avait fait des indulgences. Aussi, quand il arriva en chariot en la compagnie de Mélanchthon et de

1) Spalatino, 15 maii.

Karlstadt, les Lipsiens vinrent lui offrir, selon la coutume, le vin de l'hospitalité; mais là se borna toute leur politesse; ils ne le visitèrent pas, ils ne l'invitèrent pas à un de ces repas où l'on fête si bien en Allemagne un hôte venu de loin; ils ne se découvrirent pas même sur son passage; tandis qu'ils s'épuisèrent en respect pour son rival, auquel ils donnèrent un fort beau manteau, et qu'ils accompagnèrent à cheval à toutes les promenades. Invité le jour des saints apôtres Pierre et Paul par le recteur à prêcher dans la chapelle du château, Luther en trouva les portes assiégées par une foule d'hommes et de femmes qui lui en fermaient l'entrée et poussaient contre lui des cris de réprobation 1).

C'était un grand événement, que la lutte des deux prêtres. La ville était tout émue d'inquiétude, les auberges toutes pleines d'écoliers et de théologiens. La veille de la dispute, Eck avait reçu une brillante aubade.

S'il faut en croire le théologien d'Ingolstadt, Luther avait fait son entrée dans un appareil tout militaire sur un char découvert, assis entre Mélanchthon et Karlstadt, suivi de deux cents étudiants de Wittenberg, de quatre docteurs, de trois licenciés, d'un grand nombre de maîtres, de nombreux disciples, des docteurs Lange et Egranus, de schismatiques, de hussites qui voyaient en lui un nouveau Jean Huss. Le prince avait envoyé au docteur un cerf; à Karlstadt, une biche. La salle, ornée magnifiquement et couverte de tapis, était gardée par

1) Spalatino, 20 jul.

soixante-seize hommes d'armes, qui restèrent à leur poste jusqu'à la fin de la conférence, pour préserver les disputants de toute insulte. Deux cents musiciens ouvrirent la séance. Après la symphonie on chanta le Veni sancte. Mosellanus, professeur de grec, prononça le discours d'ouverture. La dispute dura plusieurs semaines 1).

Luther en a rendu compte. Il affirme que Karlstadt triompha complétement. Ce n'est pas l'opinion commune. Karlstadt, épuisé, la tête perdue, fut obligé de quitter sa chaire et de faire place à son disciple. En s'en rapportant au récit même de Luther, on ne saurait douter de la défaite de Bodenstein. A chaque instant nous voyons l'assemblée accueillir de murmures improbateurs l'argumentation de l'archidiacre, incliner la tête, sourire à Eck, trépigner de joie ou d'admiration en l'écoutant. Or, il ne faut pas oublier que tout ce que Leipzig renfermait d'hommes versés dans la science des Ecritures, des Pères, du droit ecclésiastique, assistait à cette lutte.

Il n'est pas besoin de dire que Luther se vanta de sa victoire dans ses lettres confidentielles à ses amis, et dans le récit officiel adressé à l'électeur de Saxe. Son argumentation devant ce sénat de théologiens fut calme et modérée.

Après trois siècles on peut réveiller ces deux grandes ombres, qui si longtemps restèrent aux prises. L'une, si elle revenait à la lumière, ne dé-

---

1) Epistola Eccii Georgio Hauen, et Francisco Burkard. Seckendorff, p. 85. — Voyez le récit de Luther, t. 1. Op. Alt., f. 274.

fendrait pas sa cause par d'autres arguments. Elle trouverait cette Eglise pour laquelle elle avait lutté avec tant de force, debout; et si elle jetait ses regards sur la chaire de saint Pierre, alors menacée d'une si grande tempête que les novateurs en prophétisaient le naufrage, elle la verrait toute radieuse. L'autre ombre, au contraire, ressuscitée à la vie, chercherait et ne pourrait retrouver son œuvre, tant elle a été défigurée par ceux qui se nomment encore ses disciples: elle ne reconnaîtrait plus sa doctrine, à son tour étouffée sous l'exégèse, ni sa symbolique que l'école réformée a cessé d'enseigner, et dont elle retranche chaque jour quelque lettre nouvelle.

Assis sur les débris de cet édifice, champ-clos du duel théologique, on peut les relever en pensée: rendre sa parure primitive à cette longue salle de conférence, où s'était réuni tout ce que la Misnie avait d'hommes doctes ; ses bancs remplis d'écoliers, sa chaire, dont quelques parcelles existent encore conservées sous verre. Grace aux actes publiés par les deux parties, tout le jeu de la scène et la scène elle-même peuvent être reconstitués. — Voici le pupître où Karlstadt avait entassé les volumineux écrits d'Augustin, Origènes, Scot, Capréolus, qu'on ne lui permit pas d'ouvrir, à son grand mécontentement. En face de la chaire est le fauteuil doré où s'assit constamment le duc George de Saxe, qui, selon Erasme, dit le mot le plus profond qu'on eût prononcé dans la dispute: « Que le pouvoir du pape soit de droit civil ou de droit divin,

il existe, cela suffit 1). » A côté, à droite du noble duc, vous apercevez, dans leur costume scientifique, le neveu de Reuchlin, des licenciés en théologie, et des docteurs en droit que Luther a amenés avec lui, et qui, s'il faut en croire Eck, que son adversaire n'a pas contredit 2), battent des mains au moindre mot de leur maître. Autour d'eux et dans toute la périmétrie de la salle sont les membres des facultés de théologie et de droit de Leipzig, de Cologne, qui seront appelées bientôt à juger elles-mêmes la doctrine de Luther — théologastres, sentine et écume de l'école, sophistes au gros ventre 3), dont, avant d'entrer en lice, Luther a salué les lumières. A milieu de ces docteurs de la loi, vous reconnaissez aisément, à sa barbe blanche comme la neige, et à son front plissé comme du parchemin, beau témoignage d'une vie usée dans l'étude, le vieil Hochstraet qui n'a pas voulu céder aux cajoleries du moine de Wittenberg, et qui restera jusqu'à la fin fidèle à sa foi; — cet âne, ce sot, ce cuistre, ainsi que le nomme Luther, qu'Erasme nous représente plein d'amour pour les belles-lettres, et respirant dans ses écrits

1) Erasmi Epist. lib. 15. Ep. 19.

2) Eck rendit compte de la dispute de Leipzig. Son récit est accompagné d'une lettre au révérend père Hochstraet. Oper. Lutheri, t. 1, p. 302, 303, Ienæ, 1612. Cette lettre est un modèle d'urbanité; pas une injure, pas un seul mot d'amertume. C'est là qu'il se plaint du bruit que faisaient les amis de Luther, tandis que lui était venu seul, confiant dans la cause qu'il défendait.

3) Ventrosi sophistæ. Georg. Spalatino, 20 nov. 1519.

l'antiquité et tous ses charmes 1). Voici Emser, canoniste célèbre, qui est assis à côté du duc George, et qui a habilement flairé du Jean Huss 2) dans les thèses de Wittenberg, ce qui a mis en fureur le docteur qui s'est vengé en comparant son ennemi à un éléphant en couche. Tout autour de la salle, dans un rayon qui va se brisant comme le præcinctium des anciens dont il imite assez bien la forme, sont de grossiers bancs de bois élevés à la hâte, trône de quelques centaines d'écoliers de diverses facultés, qui se sont inclinés quand on a annoncé l'apparition de Luther. Pour ces jeunes imaginations gâtées par la lecture des écrivains républicains de l'ancienne Rome, Luther, c'est Hermann venu pour délivrer sa patrie de la tyrannie papale. Ils jouent en idée, dans la croisade qu'ils rêvent contre Rome, un noble et beau rôle. Ce peuple

---

1) Nam litterarum nostrarum avidissimum esse te, vel tua scripta, palam clamitant. Ep. Erasmi. ep. 19, lib. XVI.

2) Luther repoussa comme une injure la comparaison qu'on établissait entre divers points de sa doctrine et les articles tirés des livres du prêtre de Bohême. Quelques semaines ne s'étaient pas passées qu'il revenait sur le compte de Jean Huss, et se montrait joyeux qu'on eût l'idée de réimprimer ses écrits et de les répandre. Spalatino, 19 mart. 1520. — Plus tard, Huss à ses yeux était un martyr. Emser répondit à Luther dans un libelle intitulé: A venatione Lutheriana Ægocerotis assertio. C'était toujours en latin, comme on voit, que se continuait la polémique religieuse, et les théologiens catholiques ne repoussaient pas la langue latine pour se défendre. Nous lisons cependant dans une lettre de Luther à Spalatin, du 7 décembre 1519 : Tessaradecada meam nondum scio an edam, præsertim latinè, cum id genus scriptionis quod Christum sapit, sophistis sit odiosissimum. Eck parlait allemand et latin... Eck vient de cracher au visage du prince un chaos de salive, vernaculè. A. J. Lange, 18 décembre 1519.

d'écoliers, quand viendra le moment d'agir, servira plus efficacement qu'on ne pense les intérêts du novateur. Ils brûleront la bulle et feront des feux de joie des décisions des papes. Ils doivent de la reconnaissance à Luther qui a ruiné la théologie; c'est un service qu'ils n'oublieront pas. Plusieurs déjà ont jeté leurs livres et leurs cahiers, pour lire et étudier le seul livre que vante Luther, la Bible. Quelques têtes caduques, quelques barbes grisonnantes apparaissent çà et là au milieu de ce cercle d'écoliers imberbes. Ce sont deux à trois prêtres bohémiens, qui ont conservé un culte pour Jean Huss leur grand apôtre, et qui sont venus à cette dispute parce qu'on leur a dit que Luther y défendrait la communion sous les deux espèces. Louvain a envoyé à ce congrès théologique ce qu'il renferme de professeurs éclairés, voici leurs noms: Jacob Ceratinus, un des humanistes les plus distingués de l'époque; Hermann, si habile à former l'esprit et le cœur de la jeunesse; Adrien Suesionius, canoniste, philologue, jurisconsulte; Rugerus Rescius, professeur de grec, véritable puits de science; Conrad Goclenius, docte et infatigable au travail; Adrien Baulandus, qu'on prendrait pour Cicéron lorsqu'il improvise en latin; Melchior, qui porte deux couronnes sur le front, la couronne de la science et celle de la vertu 1).

Par intervalle on aperçoit entrer ou sortir quelques prêtres de Leipzig, admirateurs d'Eck, qui en passant jettent sur Luther un regard de colère, et

---

1) Voyez Epist. Erasmi, lib. 17, ep. 12.

« tout prêts à donner l'absolution à qui le tuerait 1) ». A droite de Luther, voyez cette figure empreinte d'une douce mélancolie, ce front si blanc où se jouent de si beaux cheveux, cet œil à demi baissé, et qui ne se relève que pour s'attacher avec une curieuse inquiétude sur Eck qui monte en chaire, ou sur son maître impatient: c'est Mélanchthon ou Philippe, l'ennemi le plus redoutable du diable et de la théologie scolastique 2). Il eût voulu, comme l'évêque de Misnie, éviter ces disputes qui n'avancent pas le règne du Seigneur; « car, disait-il, l'esprit de Dieu, pour se révéler à l'ame, choisit de doux silences, amoureux qu'il est, non pas d'un vain bruit, mais de la charité qui évite les regards; c'est l'épouse qui n'attend pas son époux devant les portiques, mais qui se cache pour l'introduire dans la maison de paix, dans la maison de sa mère; rayon divin qui ne vient nous illuminer que lorsque notre cœur est pur de toute souillure et des désirs de gloire 3) ». Il ne rompit pas le silence une seule fois pendant tout le cours de la dispute. Son œil suivait avec amour la parole de son maître. Mais il ne se montra point injuste envers son rival. Et plus d'une

1) Hac hora mihi Philippus refert, sacerdotes Lipsenses adeò cum Emsero in me insanire, ut sine peccato esse eum censeant qui me interfecerit. Spalatino, 23 dec.

2) Spalatino, 21 decembr.

3) Sua enim silentia amat spiritus, per quæ nobis illabitur seque insinuat cupidus non gloriæ, sed cognoscendæ veritatis. Epistola Philippi Melanchthonis de lipsicâ disputatione, ad amicum quemdam, p. 503, t. 1, opera Luth.

fois, séduit par l'éloquence entraînante du théologien catholique, il dut mêler ses applaudissements à ceux des spectateurs 1); même, la dispute finie, il ne savait à qui donner la victoire 2). Comme lui, Erasme se sentait charmé, quand Eck lui écrivait : « Tu ne m'en voudras pas, tu me remercieras, j'en suis sûr, moi, ton élève, moi dont l'enfance fut bercée par tes adages, si je t'ai dit sans fard les calomnies imaginées par tes ennemis. Non, tu ne m'en voudras pas plus que lorsque tu m'entendras te proclamer l'astre de la dialectique, le phénix des écrivains de notre siècle. Pardonne, mon cher Erasme, à ce style sans grace. Vois-tu, comme le caméléon qui prend la couleur qu'il touche, moi, qui vis avec des barbares, je gagne leur barbarie, je me souille de leur souillure. Vis heureux, vis glorieux, toi l'ornement de notre âge. Je dirai que tu m'aimes si tu me réponds. » Et voilà cet Eck que Luther nommait un sycophante. Il y a dans cette lettre à Erasme un parfum d'antiquité, une vénusté d'expressions, une grace de style, une harmonie de périodes fluentes, qu'aucune traduction n'essaierait de rendre; après l'avoir lue, on est tenté, comme Erasme, de placer la couronne de l'éloquence sur le front du théologien.

Amsdorf et Mosellanus, deux amis enthousiastes de Luther, assistaient à la dispute.

---

1) Cæterum apud nos magnæ admirationi plerisque fuit Eccius ob varias ingenii dotes, page 505. Ibid. Oper. Luth.

2) Quorsùm inclinarint res, mihi sane non est in proclivi judicare.... non pronuncio uter vicerit. Defensio Melanchthonis contra Eccium, Epist. 106.

Amsdorf prétend que c'était pour les Lipsiens une lutte de poumons et de gosier plutôt que de science et de raison. Comme Eck criait plus fort et parlait plus haut que ses adversaires, il était toujours sûr d'être applaudi.

Mosellanus a peint la forme extérieure des deux athlètes. « Luther, si maigre, qu'on verrait le jour à travers son corps, à la voix douce, claire et sonore; Eck, gras et épais, avec la bouche, l'œil, les lèvres d'un boucher plutôt que d'un théologien, des épaules de taureau, le gosier d'un trompette; Karlstadt, fluet de corps, l'œil désagréable, la voix aigre, toujours prêt à s'emporter 1). »

Luther quitta Leipzig à la fin de juin 2); pendant près de trois mois, il n'écrivit pas une lettre où le nom d'Eck ne soit ramené avec colère.

De sa cellule où il s'est enfermé, il tient tête à ses adversaires, et ne leur laisse pas le temps de respirer. Pape, archevêques, évêques, prêtres et moines; tout ce qui porte soutane, rouge ou noire, est en proie à ses emportements. On dirait d'un prophète juif; sa haine étincelle de coloris.

— Son évêque est en travail, il accouchera bientôt d'un monstre; Eck n'est qu'une misérable vessie, enflée de vent, un glorianus, un gloriensis,

1) Voyez, pour avoir une idée de cette polémique, racontée à sa manière, les lettres à Staupitz, 3 octobre 1519; à Spalatin, 15 octobre, même année; à Spalatin; 9 décembre; au même, 8 décembre; à Lange, 18 décembre, etc., imprimées dans le recueil du D. de Wette : D. M. Luther's Briefe, Sendschreiben, etc. t. 1.

2) D. M. Luther's Leben, etc., von Pfizer, p. 112, 113.

un gloriosus 1); les Lipsiens, des ânes coiffés du bonnet doctoral 2); Alfeld, qui a défendu la primauté du pape, un bœuf, de tête, de nez, de bouche et de poil 3); pas une figure catholique, dans toutes celles qu'il a devant lui, n'a été bénie du ciel. Elles grimacent toutes à faire rire de pitié.

Qu'il y a loin maintenant de ces heures où Luther enfant gagnait son pain en chantant aux portes de Magdebourg! Luther est devenu riche à son tour, on lui demande l'aumône, et il la refuse. Son cœur est aussi dur que celui des habitants de Magdebourg. Il ne veut de paix à aucun prix : guerre à la scolastique, guerre à la papauté, guerre à la théologie, guerre au catholicisme. Qu'il soit donc fait comme il veut! que le monde se trouble, que l'Allemagne soit déchirée, et que bientôt le sang de ses enfants coule à longs flots! Mais vous le verrez regretter le passé! Et quand, après une longue fatigue et une chaleur accablante, il trouvera, comme l'Athelstan de Tieck, une fontaine pour se désaltérer, il en approchera subitement les lèvres, et les retirera tout aussi vite, car il est voué à la souffrance 4). Encore si sur sa route il rencontrait un moine qui lui dit : croire c'est aimer ; mais il n'aimera plus.

---

1) Spalatino, 15 octob.

2) Spalatino, ib.

3) L'ouvrage d'Alfeld a pour titre : Super apostolica sede, an videlicet divino jure sit, nec ne, etc. Luther répondit à Alfeld, dans un écrit qui parut à Wittenberg : Contra romanistam Alveldensem, etc. Luther, qui d'abord avait regardé Alfeld comme un ennemi indigne de lui, finit pourtant par lui répondre dans son pamphlet allemand : Vom Papstthum zu Rom.

4) Reiskin das Blaue hinein.

CHAPITRE XV.

PROGRES DE L'IDÉE LUTHERIENNE. — 1520.

Charles V était empereur d'Allemagne. Luther avait besoin de lui. Nous l'avons vu avec ses grandes arrogances envers Eck et Emser; c'est à une autre puissance qu'il a affaire. Il sait changer de nature, et au besoin baiser les pieds d'un monarque, sauf à rire plus tard, avec ses amis, de la bonhomie du prince.

Il écrit donc à Charles une lettre où il témoigne de son désir ardent de rester caché dans son tout petit coin de terre; où il demande grace, lui, pauvre petit être, à ses ennemis; où il offre son silence comme gage de ses bonnes volontés pour la paix de l'Eglise[1]). Cette lettre fut lue de l'Allemagne tout entière. Miltitz y vit une profession de foi. Le nonce du pape se rendit donc à Wittenberg, vit plus tard les pères du couvent, et obtint que Staupitz et Wenceslas engageraient Luther à écrire au souverain pontife. Les pères eurent une longue conférence avec le docteur.

---

1) Nihil unquam ardentioribus votis repetens quam ut in angulo meo laterem. 15 jan. 1520.

Staupitz se montra si pressant, que Luther promit tout ce qu'on lui demandait. Les pères firent part au nonce du succès de leur mission. Luther, cet ange déchu, comme le nommait Miltitz, allait pleurer ses erreurs dans la solitude. Staupitz et Venceslas étaient dans la joie. Mais ce jour même de feinte réconciliation, le Saxon écrivait à un de ses bons amis : « Je me donnerai bien garde dans ma lettre au pape de traiter trop rudement le siége pontifical; mais cependant je l'aspergerai de son sel 1). Dans une lettre adressée quelques jours auparavant à Jean Voigt, moine augustin de Magdebourg, il se montrait encore plus franc. « Mon frère en Jésus-Christ, lui écrivait-il, j'achève en ce moment, en langue vulgaire, un livre contre le pape : De statu Ecclesiæ emendando. J'y mène vertement le pontife, comme l'Antechrist; priez que ma parole fasse fructifier l'Eglise. » 2) Spalatin recevait en même temps d'autres confidences de son ami. « Savez-vous ce que je pense de Rome? c'est un ramassis de fous, de niais, d'imbéciles, d'ignares, de bûches, de bornes, d'enfer et de diables 3). Voyez donc ce qu'il y a à espérer de Rome, qui vomit sur l'Eglise un semblable tartare. Je vais traiter cet âne d'Alfeld de façon que le pontife romain s'en souviendra. Il ne faut pas les épargner, c'est de nécessité; produisons au grand jour les mystères de l'Antechrist 4). »

1) Aspergetur tamen sale suo. Spalatino, 11 sept.

2) Johanni Voigt, 3 Aug.

3) Ich mein, sie sind zu Rom, alle toll, thöricht, wüthend, unsinnig Narren, Stock, Stein, Hölle und Teufel worden. Jup.

4) Ibid. ibid.

Le pape Antechrist! C'est un mot nouveau qui de Wittenberg va retentir dans toute l'Allemagne. Il y a trois ans, si Luther l'eût proféré, on se fût séparé de lui sur le champ; on eût ri de pitié peut-être. Luther savait bien ce qu'il faisait, lorsque, au milieu des docteurs de Leipzig, il appelait à comparaître la grande image de la papauté, et qu'il dissertait froidement sur le genre d'obéissance et de respect qu'on lui devait. Alors il niait seulement son origine divine; aujourd'hui le pape n'est plus qu'un envoyé de Satan sur la terre. Que lui répondre? Lui citer les pères, les docteurs? Hommes que tout cela! crie-t-il en chaire en montrant la Bible. Il a été conséquent. En ruinant l'école, il a rendu impossible une discussion sérieuse. Car il est là avec son livre ouvert, où il a lu que le pape opérant des œuvres sataniques, n'est que le vicaire de Satan. Que lui fait le sens commun, la conscience humaine, la voix des siècles? Lisez mon livre! dit-il, le nom d'Antechrist n'est-il pas marqué en toutes lettres sur le front de celui qui s'appelle le successeur des apôtres? En vain lui répondrez-vous que son œil n'y voit pas : vous ferez comme Staupitz. Luther vous appellera hérétique, inepte, ignare, enfant de la grande prostituée; car Rome, siége de l'Antechrist, n'est plus Rome, c'est Babylone.

Sa grande colère va s'échauffant de plus en plus. Erasme a raison : « Qui jamais eût cru que le réformateur, du premier bond, vînt se heurter contre la morale, le dogme, la foi; que le gé-

nie séditieux d'un moine causerait tant de tempêtes 1) ? »

En proclamant l'omnipotence du sens individuel, qu'il a comparé ailleurs à un homme ivre à cheval et trébuchant des deux côtés, il a fait toute une révolution. La raison l'a pris au mot, et l'anarchie est entrée dans l'Eglise d'Allemagne. A l'heure qu'il est, Karlstadt n'écoute déjà plus la voix de son disciple; son orgueil l'emporte, il marche quand Luther lui dit de s'arrêter. Mélanchthon hésite et semble voir ouvert devant lui un abîme. Ulrich de Hutten croit pour son compte et à sa guise. Le souffle du moine saxon est venu remuer la Suisse. Le curé d'Ensielden a entendu la voix de Luther; mais déjà Zwingli, pour renverser le vieil édifice catholique, s'y prend d'autre façon que le réformateur. Luther détache une pierre; Zwingli en abat une autre. L'un dit: Cette pierre doit être conservée, c'est le Seigneur qui l'a posée de ses mains; et l'autre, brisons-la, car c'est l'œuvre de Satan: la réforme n'a que trois ans de vie, et elle est déjà décrépite.

Qu'on ne nous dise pas que Luther doit son triomphe aux lumières nouvelles qu'il apportait à l'Allemagne, lui qui bannissait, en prêchant son nouvel évangile, les sciences comme inutiles et damnables, la philosophie comme diabolique, et dont le disciple mettait en question l'utilité des écoles 2). On a voulu que le monde se fût épris

1) Epistol. Erasmi, Georgio Duci.

2) Nonne Lutherus scripsit omnem disciplinam tam practicam

pour les dogmes nouveaux, parce que celui qui les prêchait était doué d'un génie surnaturel: mais outre que Bossuet, bien capable de juger Luther, ne lui reconnaît que de la science théologique, justement celle dont le moine faisait fi, est-ce que le catholicisme était à cette heure si mal représenté par Emser, par Eck et par Caietano? On dit que la pensée opprimée dormait enchaînée, et qu'à la voix de Luther elle s'éveilla; mais, en vérité, que faisait donc Luther, que de fonder un autre esclavage sous le nom de raison individuelle, instrument à ses yeux de vérité, et vérité absolue, ne procédant que d'elle-même, rayon qui n'a qu'une source humaine, le cerveau d'où il s'échappe? Voyez donc comme Luther pèse au contraire sur la pensée, obligée de reconnaître le moine pour son père, sans quoi Luther lui dit: « Tu n'es plus ma fille, tu t'égares dans des voies de perdition, tu te livres à tes caprices, tu viens des ténèbres et non de la lumière, tu es la progéniture de l'école». Et par école vous savez ce qu'il entend: l'enseignement de l'Eglise qui s'est perpétué d'âge en âge, du Christ à son vicaire, du vicaire aux évêques, des évêques aux prêtres, du prêtre à la communion des fidèles; divine et merveilleuse hiérarchie qu'il est venu briser de son autorité privée! car pontife, évêque, Eglise du Christ, sacerdoce, tout cela est œuvre de Satan. Il n'y a plus qu'un prêtre, c'est lui, c'est Karlstadt, c'est l'homme. Voilà cette autre grande

---

quam speculativam esse damnatam? omnes scientias speculativas esse peccata et errores? Nonne Melanchthon aliquando damnavit scholas publicas? Eras. Epist. Ep. 59, lib. 31.

nouveauté qui lui valut tant de partisans, surtout dans les cours et parmi les princes ! Cette proposition qu'il vient d'enseigner, « que nous appartenons tous également au sacerdoce, et que l'Ecriture ne fait aucune différence entre le laïc et le prêtre, que le prêtre s'appelle évêque ou pape 1) », n'était-ce pas la confusion des deux puissances, la tiare attachée à la couronne ducale ou impériale, l'encensoir aux mains de quiconque porte l'épée, l'Eglise livrée pieds et poings liés aux princes séculiers, Henri VIII chef des consciences, la papauté détruite, et par conséquent le catholicisme ? Nous ne nions pas du reste que l'éloquence de Luther, que sa tête, ou plutôt sa poitrine d'Achille, comme la nomme Mélanchthon 2), et cette pureté de mœurs que ses ennemis même reconnaissaient, n'aient été pour lui de puissants auxiliaires: mais le peuple n'eût pas été entraîné aussi facilement si ces princes ne se fussent montrés séduits les premiers; car, qu'était-ce autre chose, qu'on colore cet abandon du nom de sagesse, qu'une apostasie à peine dissimulée, que cette protection accordée à Luther par l'électeur de Saxe? Le peuple fit ce qu'il vit faire aux princes. A la cour de l'électeur, le nom de Luther était en vénération, Frédéric l'appelait son père, son ami, l'élu du Seigneur, l'homme de Dieu; les courtisans, pour plaire à

---

1) Scriptura sancta nihil discernit inter eos, nisi quod ministros servos œconomos appellat, qui nunc papæ, episcopi, dominique jactantur; nam verum est hos æqualiter sacerdotes esse. De Libert. christianâ, p. 390. t. 1, oper. Luth.

2) Achilleus stomachus. Melanchth. Ep. lib. IV. Ep. 240.

leur maître, répandaient ses écrits, les lisaient, livraient à leurs moqueries tout ce que raillait Luther : les indulgences, Rome, les moines et le pape. Mettez Luther à la place de Jean Huss, et il sera plus heureux que le prêtre bohémien. Jean Huss a bien ce qui séduit la multitude : du courage, de l'opiniâtreté, et une vive foi extérieure ; son plus grand tort ne fut pas de se laisser brûler, mais de prêcher au début de sa mission contre les vices, l'avarice, la lubricité et les richesses des grands, et de prendre en pitié les larmes et les sueurs du peuple. Les grands l'abandonnèrent au jour du danger, et proscrivirent ses disciples par le fer et la flamme. Luther, si vous avez lu sa correspondance, n'eut d'abord que des paroles de miel pour les nobles Saxons ; à Rome et à ses cardinaux, les outrages et les bouffonneries ; un chapeau rouge le met en fureur ; qu'il aperçoive l'hermine ducale, alors il s'épuise en adulations ; c'est un prêtre courtisan ; aussi Luther trouva-t-il dans la plupart des princes d'Allemagne d'ardents protecteurs ; mais cette aide qu'ils lui prêtaient, ils savaient bien à quel intérêt. Vous les verrez bientôt briser avec le catholicisme, non pas qu'ils croient le moins du monde, pas plus que Luther peut-être, que l'idolâtrie et la fornication aient établi leur siége à Rome, mais pour ne plus lui payer leurs redevances annuelles ; un jour ils ouvriront la porte des couvents ; non pas qu'ils regardent les vœux monastiques comme défendus par l'Evangile, mais parce qu'ils trouveront dans les monastères des vases d'or et d'argent, des pierres précieuses ;

ils appelleront la réforme une œuvre de liberté; non pas qu'elle ait affranchi le peuple, mais parce qu'elle les a délivrés du joug sacerdotal. Voici d'autres germes de révolution; Erasme indique l'un: « La réforme fait des progrès, qui s'en étonnerait? le peuple aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui lui enseignent que la contrition n'est pas nécessaire, et que la satisfaction est chose vaine 1). » Calcalgninus a trouvé l'autre: « Soyez tranquille, vous crie Luther, le sang du Christ et la foi en sa parole suffisent pour obtenir le salut éternel: ainsi, que les hommes se livrent à leurs penchants, voici le ciel qui s'ouvre, si la foi au sang de Jésus n'a point abandonné le pécheur 2). » Mélanchthon signale le troisième: « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a délivrés des évêques, on ne l'aime que parce qu'il nous a arrachés à leur juridiction 3). »

Un écrivain allemand, M. Heine, qui reproche aux Français de n'avoir jamais compris que le côté

---

1) Populus enim libenter audiebat esse qui docerent non esse necessariam exomologesim, supervacaneam esse satisfactionem. Epist. Eras. Lib. 26. Ep. 28.

2) Nec enim vult Lutherus quemquam de actionibus suis admodum anxium esse, siquidem ad salutem et æternitatem promerendam fidem et sanguinem Christi sufficere. Lasciviant igitur homines, obsonentur, pergræcentur in Venerem, in cædes, in rapinas, ut libet, efferantur. Paratum tamen eis cœlum, parata immortalitatis felicitas, si fides inconcussa maneat, et in sanguine Christi spes tota subsidat. Calcalgninus. Epist. Er. Ep. 54, lib. 21.

3). Quem nulla de causa, ut video, amant, nisi quia beneficio ejus sentiunt se episcopos excussisse. Melanchth. Ep. Camerario. Lib. 4, ep. 106.

négatif de la réforme, n'a vu dans la lutte de Luther contre Rome que le triomphe du spiritualisme contre le sensualisme : le spiritualisme, bien entendu, c'est la réformation, « médiatisant les saints, coupant les ailes aux anges ; ôtant à la Vierge ses droits à la couronne du ciel, faisant de Dieu un célibataire céleste, et contestant rudement la légitimité de son fils 1) » .

---

1) De l'Allemagne, par Henri Heine, tome 1er, 1re partie. L'auteur, page 55, affirme pourtant que la réforme fit perdre à l'Allemagne beaucoup de poésie.

CHAPITRE XVI.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X. — 1520.

Après sa dispute avec Luther, Eck se mit en route pour Rome, « afin d'invoquer contre Luther l'abime de l'abime ». Il avait été convenu que les thèses seraient déférées aux Universités de Paris, de Leipzig, de Louvain, et ne pourraient être publiées avant leur décision. On ne sait pas comment Mélanchthon put oublier la promesse faite par son maître. Dans une lettre qu'on imprima à Wittenberg, et qui se répandit en Allemagne, il donna le résumé de la discussion, et les arguments principaux des disputants. Et tout en rendant justice au beau génie d'Eck, il ne fit pas de difficulté de décerner la palme à Karlstadt et à Luther. Eck se plaignit avec raison de cette violation du traité. Mélanchthon se justifia avec une aigreur d'expression qui n'était pas dans ses habitudes de polémique 1). Quoi qu'il en soit, les Universités, après

1) Defensio Melanchthonis contra Eccium prof. theologiæ. Epist. 706. Voyez sur les injures prodiguées aux universités, lettres à Joh. Lange, 16 oct.; 15 oct., à Spalatin, où il accuse les docteurs de Leipzig de dégorger leur venin par la fistule de Rubius; à Eccius,

avoir reçu les actes de la dispute, s'assemblèrent et nommèrent des rapporteurs. La doctrine de Luther fut condamnée tout d'une voix. Nous nous rappelons que Luther avait déclaré qu'il s'en rapporterait au jugement de ces maîtres en théologie ; et, à dire vrai, il avait raison ; car, au rapport d'Erasme, ces universités, celle de Paris surtout, qu'on avait surnommée la mère et la nourrice des belles-lettres, brillaient par leurs lumières et leur savoir. Luther y avait de nombreux admirateurs. Il n'y eut toute-

novembre, 1er ; à Spalatin, 20 nov. Præter ventrem, marsupium, pompam, quid fulget in nobis ; au même, 5 déc., où il avoue qu'il a accepté le jugement des docteurs de Leipzig ; 18 décembre, à Spalatin, où il s'élève contre les sept sacrements de l'Église, efface celui de l'ordre, et déclare que : omnes nos esse sacerdotes et hoc sacerdotis genus in quo nos sumus prorsus non differre videatur à laicis, nisi ministerio, quo sacramenta et verbum ministrantur ; à Joh. Lange, 18 déc., contre l'université de Paris ; à Spalatin, 10 janvier 1520, où il reconnaît l'omnipotence du concile statuant sur la communion sous les deux espèces. Comme témoignage de soumission et de foi aux lumières de l'épiscopat, lisez ses lettres à Albrecht, archevêque de Mayence, 4 février 1520 ; à Adolphus, évêque de Mersebourg, 4 février, même année ; dans cette dernière il affirme (sub fine) qu'il ne diffère de ses adversaires sur la puissance pontificale que, solo nomine. Tournez la page, 9 février, et il va enfouir dans le charnier tous les témoignages de l'iniquité et de la balourdise des évêques ; 12 février, à Spalatin, où l'épiscopat tout entier est renvoyé à l'évangile et traité d'ignorant ; 18 février, au même, où l'évêque de Misnie est traité de blasphémateur. La faculté de Cologne condamna le 30 août ; celle de Louvain, le 7 novembre 1519, quelques propositions extraites des œuvres de Luther. Le moine augustin y répondit dans un écrit qui parut sous le titre de : Condemnatio doctrinalis librorum Mart. Lutheri per quosdam magistros nostros Lovanienses et Colonienses facta. Responsio Lutheriana ad eamdem condemnationem ad Christophorum Blancum, oper. Viteb. 11, 59, Ienæ, 1568. Le collecteur des lettres de Luther dit au sujet de cette réponse qu'elle etait sehr beftig ; l'expression est trop douce, il eût mieux valu la nommer insolente.

fois qu'une opinion sur les thèses du moine, sur ses écrits. On peut lire dans les lettres de Luther avec quelles brutales colères il accueillit cette décision. Les théologiens de Leipzig surtout, peut-être parce qu'ils s'étaient montrés plus calmes, plus précis, plus doctes que ceux de Paris et de Louvain, furent immolés à sa risée. Pendant plusieurs semaines il n'est pas une de ses épîtres où on ne voie un de ces pauvres Lipsiens apparaître, tantôt affublé du bonnet de théologastre, tantôt sous la forme d'un âne, d'un sycophante ou d'une taupe.

Mais il avait bien d'autres images à son service que ces mauvaises figures de rhéteur. Vous allez le voir, il a grandi. — « Je ne veux pas que d'un glaive on fasse une plume; la parole de Dieu est une épée, elle traîne après elle l'incendie, la ruine, le scandale, la perdition ; c'est comme l'ours sur le grand chemin, la lionne dans la forêt. Si tu connais bien l'esprit de la réforme, tu dois comprendre qu'elle ne peut s'opérer sans tumulte, sans scandale, sans sédition. Je sens Dieu qui m'enlève. Oui, je l'avoue, je suis trop violent peut-être, mais on me connaissait bien, on ne devait pas irriter le chien; on devait me laisser en repos. Mais jette les yeux, mon cher Spalatin, sur le Christ. Calomniait-il, lui, quand il appelait les Juifs race adultère et perverse, enfants de vipères, hypocrites, fils du diable? Et Paul, quand il les nommait, lui, chiens, insensés, imbéciles, quand il s'élevait contre un faux prophète avec une violence qui pourrait passer pour de la folie, et qu'il le traitait de fils du diable, d'ennemi de la vérité, d'ame pleine de dol et de trom-

perie? La vérité ne connaît pas de vains ménagements 1).

» Grand Dieu! que de ténèbres, que d'iniquités Rome a vomies sur la terre, et par quel jugement de Dieu a-t-elle duré tant de siècles? Tromper les hommes par d'impures décrétales, des mensonges effrontés, dont elle faisait autant d'articles de foi! J'en suis presque convaincu; le pape c'est l'Antechrist, le fils de perdition qu'attend le monde. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il prescrit sent l'Antechrist 2).

» Qu'on ne me parle plus de mes emportements. Voyez! tout ce qu'on fait dans notre siècle avec calme s'évanouit et tombe. Le ventre de Rebecca porte des embryons qui se battent ensemble. On me juge mal aujourd'hui. La postérité me rendra pleine et entière justice... Le révérend père vicaire m'écrit d'Erfurt, de ne pas publier mon livre de Emendando statu Christianorum; c'est trop tard... Il faut que l'esprit saint me pousse, puisque ce n'est ni l'amour de l'or, ni l'amour des plaisirs, ni la passion de la gloire. Je ressemble au Christ qu'on crucifia parce qu'il avait dit: Je suis le Roi des Juifs. On me condamne pour des doctrines que je n'ai pas enseignées, la communion sous les deux espèces, par exemple 3). L'évêque de Misnie, avec lui d'autres évêques m'accusent! Je saurai bien leur répondre; je ne souffrirai pas que des er-

---

1) Spalatino, feb. 1520.
2) Wencesl. Link, 19 aug.
3) Spalatino, 14 januar.

reurs condamnées dans l'Evangile soient enseignées même par des anges du ciel, à plus forte raison par ces idoles d'évêques. Je veux bien leur pardonner pour le moment: qu'on leur écrive donc de se taire, de ne rien faire contre Luther: qu'ils prennent garde à eux; ils croient éviter la grêle, ils mourront sous une avalanche de neige. Que si Dieu ne m'ôte pas la raison, le fumier qu'ils voudraient remuer sentira bien mauvais!... Quels imbéciles que vos docteurs de Misnie et de Leipzig! est-ce qu'on leur a enlevé le sens commun? jamais je n'eus de semblables adversaires; quels niais 1)! Dites-leur donc de me laisser tranquille; je les tiens, et s'ils me mettent en colère je les exposerai au dernier opprobre. J'avertirais bien le duc George, mais si je lui écris il ne me lit pas ou il ne me comprend pas... A la volonté de Dieu, me voici; aux vents et aux flots le navire! Je ne puis plus rien à cette heure, que de prier la miséricorde de Dieu. Je lis dans l'avenir, Dieu m'en a levé un coin; je vois des tempêtes prochaines, si Satan n'est enchaîné. Les pensées de mes ennemis sont des pensées d'artifices et de méchanceté. Que voulez-vous, mon ami? La parole de Dieu ne marche jamais sans trouble, sans tumulte, cette parole de toute majesté qui opère de si grandes merveilles, et qui gronde sur les hauteurs et les sublimités; qui tue les ames paresseuses d'Israël. Il faut ou renoncer à la paix, ou renoncer à la parole divine. Le Seigneur est venu apporter la guerre et non la

1) Spalatino, 18 feb.

paix... Je suis tout frappé de terreur... Malheur à la terre 1)!

» Des visions nouvelles ont été vues dans le ciel; à Vienne, des flammes et des incendies; je voudrais les voir; c'est ma tragédie que ces signes célestes annoncent au monde 2)... Qu'y a-t-il donc d'étrange, que le monde soit troublé à cause de la parole de Dieu? A la seule ouïe de la naissance du Christ, Hérode et sa cour ne sont-ils pas émus? Et la terre et le soleil ne s'obscurcissent-ils pas quand le Christ meurt? C'est pour moi la révélation de la sagesse d'une doctrine, quand la multitude, les grands et les sages s'en offensent. Voici le psalmiste qui dit : Il a été posé comme un signe, afin qu'on le contredît pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre, non parmi les nations, mais en Israël 3). Que je le veuille ou non, chaque jour ma science s'accroît. Il n'y a pas deux ans que j'écrivais sur les indulgences, je voudrais détruire mes livres. J'étais alors sous le joug de la tyrannie de Rome; je ne voulais pas qu'on les rejetât, ces indulgences, et en vérité, à quoi bon s'en émerveiller? J'étais seul à rouler ce rocher. Mais bientôt mes yeux se sont ouverts, et j'ai vu que ces indulgences n'étaient que de misérables impostures, inventées pour voler l'argent aux hommes et leur foi en Dieu... Ah! que je voudrais qu'on brûlât mes livres sur les indulgences!.. Gloire et paix

1) Staupitio, febr.
2) Spalatino, 19 mart.
3) Ps. 77. Archidiacono Elsterwicensi, 30 maii 1520.

dans le Seigneur... mon cher Nicolaüs, il ne faut rien répondre à Emser 1), parce que c'est un homme dont l'apôtre Paul a dit : « Il est condamné, évitez-le, son parler est mortel. Encore un peu de temps et je prierai contre lui ; je demanderai à Dieu qu'il lui rende selon ses œuvres, qu'il meure ; il vaut mieux qu'il périsse, que s'il continue de blasphémer contre le Christ... Je ne veux pas que vous priiez pour ce misérable, priez pour nous seulement. »

Voilà ce que Luther écrivait en 1520, au moment où Miltitz emportait à Rome ses promesses de soumission. Luther a bien rempli son rôle ; il a trompé le candide Miltitz avec une rare habileté, avouons-le : pauvre homme ! que ce Miltitz, qui a cru à la foi du moine augustin, et a pris le chemin des Alpes tout glorieux d'avoir opéré une réconciliation qu'un homme décoré de la pourpre romaine, comme le cardinal Caietano, avait vainement essayée. Voilà Luther aussi qui a bien changé ! Ce n'est plus un petit moine écrivant sur les indulgences, mais un apôtre possédé de l'esprit, tout plein du souffle sacré, un être inspiré, un prophète qui lit dans les astres, et à qui le Seigneur a révélé l'avenir ; un avenir tout de sang, car c'est une tragédie qu'il va jouer. Elle se dénouera comme la tragédie antique, par le meurtre : cela ne l'effraie pas, il l'affirme, il le répète à satiété ; son œuvre va causer à l'humanité des larmes et du sang, qu'importe ! il ne l'abandonnera pas ; un

1) Nicolao Haussmann, 26 april.

prêtre du Seigneur élève sa voix au ciel et demande que son ennemi meure ! il veut qu'il meure et qu'on s'abstienne de prier pour cette ame, qu'il damne dès cette vie. En ce moment la voix de quelques moines timides est venue l'avertir ; c'est un appel de Dieu que cette voix d'hommes simples qui lui montrent l'abîme ouvert. Voyez comme Luther se rit de ces terreurs, comme il se joue des pleurs qu'il va faire répandre ! Jamais cri plus effrayant que cette prophétie formulée si brièvement : Malheur à la terre... Væ terræ! Encore un peu de temps, et cette prophétie s'accomplira ! L'Allemagne tout entière se soulèvera ; l'orgie, le meurtre se promèneront dans les rues de Münster ; d'affreux accouplements souilleront l'intérieur des couvents ; des hommes et des femmes qui se diront possédés de l'esprit de Dieu marcheront tout nus la Bible à la main. Il y aura du sang dans les églises, du sang sur les places publiques ! alors, quand tout cela arrivera, nous tournerons la tête vers Wittenberg, et en montrant Luther nous dirons : C'est lui qui a crié, malheur à la terre ! son oracle s'accomplit ; c'est lui qui a écrit qu'il faisait une tragédie, sa tragédie se joue ; c'est lui qui a voulu voir des signes dans le ciel, ces signes ont paru ; c'est lui qui a dit que la parole de Dieu était une épée, cette épée a été tirée du fourreau, elle brille aujourd'hui dans les mains de Münzer ! Il n'a pas péché par ignorance, puisqu'il a annoncé d'avance tout ce qui s'accomplit aujourd'hui. Gloire donc à Luther! comme le veut M. Heine.

Miltitz arriva à Rome avant Eck. Il déposa aux

pieds de Léon X les paroles de soumission du moine 1), et la promesse d'une lettre qui terminerait bientôt tout débat avec le saint-siége. Le pape embrassa Miltitz, le combla de caresses et répéta devant les cardinaux que la paix était enfin rendue au monde catholique. Quelque vague pressentiment l'avertissait de sa fin prochaine, et il disait « qu'il serait heureux, avant de mourir, de laisser en repos l'Église de Jésus-Christ, et de rendre compte au Juge éternel de sa mission sur la terre ». Et puis Léon X, comme on sait, aimait Luther; il aimait en lui surtout son ardeur pour le travail et sa science des Écritures. Mais longtemps avant l'arrivée de la lettre si impatiemment attendue de « son cher fils », le pape apprit de tous les points de l'Allemagne à la fois combien Miltitz avait été cruellement joué, et les fureurs de Luther contre l'autorité catholique.

La lettre promise arriva : œuvre brutale, que ni Wiclef, ni Jean Huss, ni Jérôme de Prague, ni Arius, ni Pélage n'auraient osé tracer; que deux hommes seuls alors pouvaient signer dans tout le monde chrétien, Luther d'abord, puis de Hutten : éternel cri de réprobation contre la mémoire de celui dont le doigt ne se sentit pas dessécher en l'écrivant; ineffaçable souillure pour le front où germa une parole si insultante; poids énorme qui pèsera dans l'éternité sur la poitrine du chrétien qui osa en remuer les caractères. Qu'on le juge, en se rappelant que la veille encore, la main

1) Epist. Spalatino, 9 Jul. 1520.

qui va former ces lignes touchait celle de Miltitz en signe de bonne amitié, la pressait sur son cœur, et que les lèvres dont va tomber tant de fiel prononçaient des paroles de soumission et d'obéissance au saint-siége 1). « Au milieu des monstres de ce siècle, avec qui je suis en guerre depuis trois ans, ma pensée et mon souvenir se lèvent vers vous, très saint père..... Je le proteste, et ma mémoire est fidèle, jamais je n'ai parlé de vous qu'avec honneur et respect... S'il en était autrement, je serais tout prêt à me rétracter. Ne vous appelai-je pas le Daniel dans la fournaise? n'est-ce pas moi qui défendis votre innocence contre un homme tel que Sylvestre Prierias, qui osait la souille?...Vous ne sauriez le nier, mon cher Léon, ce siége où vous êtes assis, (la cour de Rome) surpasse en corruption et Babylone et Sodome; c'est contre cette Rome impie que je me suis révolté: je me suis soulevé d'indignation en voyant qu'on se jouait si indignement sous votre nom du peuple de Jésus-Christ; c'est contre cette Rome que je combats, que je combattrai jusqu'à ce qu'un souffle de foi vive encore en moi. Non pas que je croie, ce qui est impossible, que mes efforts prévaudront contre cette tourbe d'adulateurs qui règnent dans cette Babylone désordonnée; mais chargé de veiller sur le sort de mes frères, je voudrais qu'ils ne fussent pas la proie de toutes les pestes romaines. Rome est une sentine de corruption et d'iniquité. Car il est plus clair que la lumière, que

1) Epistola Lutherania ad Leonem summum pontificem. Liber de libertate christiana. Witeb. 1520, in 4°.

l'église romaine, de toutes les églises la plus chaste autrefois, est devenue une caverne fétide de voleurs, un lupanar de débauches, le trône du péché, de la mort et de l'enfer, et que sa malice ne pourrait pas monter plus haut, quand l'Antechrist y régnerait en personne...

» Vous, Léon, vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions, comme Ezéchiel parmi les scorpions. A tous ces monstres. qu'allez-vous opposer? trois ou quatre cardinaux, hommes de foi et de science: qu'est-ce que cela au milieu de tout ce peuple de mécréants ? Vous mourrez de leur venin, avant même d'avoir songé au remède... Les jours de la cour de Rome ont été comptés, la colère de Dieu a soufflé sur elle. Elle hait les sages conseils, elle craint la réforme, elle ne veut pas qu'on mette un frein à sa fureur d'impiété. On dira d'elle ce qu'on a dit de sa mère : Nous avons prévenu Babylone, elle ne peut être guérie, laissons-la. C'était à vos cardinaux à remédier à tant de maux, mais la podagre rit de la main du médecin, le char n'écoute plus les rênes...

» Plein d'amour pour votre personne, j'ai souvent gémi de vous voir élevé sur le siége pontifical, dans un siècle comme le nôtre : vous méritiez de naître à une autre époque. Le siége de Rome n'est pas digne de vous, il devrait être occupé par Satan, qui, en vérité, règne beaucoup plus que vous dans cette Babylone... N'est-il pas vrai que sous ce vaste ciel il n'y a rien de plus corrompu, de plus inique, de plus pestilentiel que Rome? Vraiment, Rome surpasse en impiété le Turc lui-même; elle, autre-

fois la porte du ciel, est aujourd'hui la gueule de l'enfer, que la colère de Dieu empêche de fermer; à peine s'il nous est permis de sauver quelque ame du gouffre infernal... »

Après avoir raconté comment la querelle s'est engagée entre lui et les courtisans du pape, il termine ainsi :

« Je ne veux pas venir à vous les mains vides, je vous offre un petit traité, sous votre nom; gage de mon amour pour la paix, témoignage de ce dont j'aurais aimé à occuper mes loisirs, si vos adulateurs me l'avaient permis; présent de peu de valeur si vous considérez la forme de l'œuvre, bien précieux si je ne me trompe, si vous vous attachez à l'esprit du livre. Moi, pauvre moine, je n'ai rien de mieux à vous offrir, vous n'avez besoin d'autre don que d'un don tout spirituel 1). »

Veut-on connaître maintenant ce livre de prédilection que Luther envoie à Léon X en témoignage d'amour et de piété filiale? C'est son traité de la Liberté chrétienne, où il établit comme doctrine fondée sur la parole évangélique, non-seulement la justification sans les œuvres, mais l'impossibilité de la foi avec les œuvres, qu'il regarde comme autant de péchés; la sujétion de la

---

1) Luther traduisit en allemand la lettre à Léon X. Cette traduction, qui parut sous le titre de : Sendbrief an den Papst Leo den Zehnten, D. M. Luther etc.., diffère en quelques passages de l'original. Le texte allemand est beaucoup plus énergique, plus violent. Le Lupanar omnium impudentissimum est rendu par ein Bubenhaus über alle Bubenhäuser. Sodome et Gomorrhe y reviennent bien plus souvent. La version allemande était destinée à ses concitoyens, la version latine aux lettrés. De Wette a imprimé les deux textes, pp. 497 et 506 de son recueil des Lettres de Luther.

créature au démon, même quand elle fait effort pour lui échapper, et son incarnation au péché, même quand elle s'élève vers le Créateur ; quand sa pensée, détachée des liens de la terre, s'abîme dans la contemplation des mérites du Sauveur ; quand sa main répand l'aumône ; quand ses lèvres s'ouvrent pour prier ou bénir ; quand elle pleure et se repent ; car, dit-il, tout ce qui est en nous est coulpe, péché, damnation, et l'homme ne peut faire le bien. Affreuse doctrine, dont il veut rendre responsable l'apôtre saint Paul. Et à côté de ces monstrueux enseignements, il pose comme axiome l'impeccabilité de l'ame qui n'a pas cessé de croire. « Parce que si j'ai péché, le Christ qui est en moi n'a pas péché, ce Christ en qui je crois, qui opère, qui pense, qui agit et qui vit avec moi, et qui seul accomplit la loi.

» Il nous suffit de croire à l'Agneau qui efface les péchés du monde, le péché ne saurait nous arracher à cet Agneau, quand nous forniquerions et tuerions mille fois par jour 1). »

C'est là qu'il s'efforce encore d'établir que le sacerdoce est infusé dans l'humanité, et comme l'âme au corps ; qu'il appartient à tout homme qui croit, parce que le Christ s'étant uni à l'humanité par une union toute mystique, l'ame est devenue son épouse, et qu'elle participe alors de tous les dons que l'époux répand sur sa bien-aimée ; que tous les vocables de prêtre, de clerc,

1) Sufficit quod agnovimus per divitias gloriæ Dei agnum qui tollit peccatum mundi : ab hoc non avellet peccatum, etiam si millies uno die fornicemur aut occidamus. Melanchthoni. 1 Aug. 1521.

d'ecclésiastique, ne signifient rien, sont un outrage à la parole de Dieu, parce que nous sommes tous ses enfants au même degré, ses économes et ses ministres, et que les vêtements, la pompe extérieure, les cérémonies ne sont que de vaines figures, des formes humaines que l'esprit du Christ doit bannir du milieu des chrétiens 1). Ainsi voilà le sacerdoce effacé du symbole de Luther. Car quel nom donner à ce sacerdoce, que la seule foi nous confère, comme l'eau du baptême le titre d'enfants de Dieu; que l'homme quitte et reprend à son gré, selon qu'il embrasse la foi ou le doute? Qu'est-ce donc que cette foi luthérienne qui nous rend semblable à l'ange, et change tout à coup notre nature d'homme? Est-ce la foi à ce symbole catholique, moins les indulgences, comme en 1518; la foi moins le sacerdoce, comme en 1520; la foi moins les sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction; la foi avec deux seuls sacrements comme en 1521; la foi moins la messe, moins le culte des saints, comme en 1522? Mais qui dit foi, dit symbole. Or, Luther ne peut proclamer un symbole sans proclamer l'autorité. Si la raison individuelle de Karlstadt, par exemple, comme nous le verrons, s'insurge contre la croyance du docteur, qui les jugera? Qu'est-ce donc que la foi suivant Luther, sinon un caprice, une fantaisie, un fantôme; maladie chez l'un, fièvre cérébrale chez l'autre, exaltation du système nerveux, prostration ou exubérance de vie

1) Voyez : De libertate christiana, t. 2, op. Luth. Wittenberg, in principio.

talité, lumière ou ténèbres? — Luther dit: « Croyez »; mais alors qu'il n'enseigne point que « la misson des évêq ues est double, médiate et immédiate; de nos jours médiate, c'est à dire dérivant de l'homme, mais immédiate chez les apôtres qui la tenaient de Jésus même, immédiate chez les prophètes qui la tenaient de Dieu; que les apôtres ont transmis cette mission à leurs disciples; saint Paul à Timothée et à Tite, qui la transmettent aux évêques leurs successeurs, les évêques à ceux qui leur succèdent; ainsi jusqu'à nos jours et à la consommation des siècles, en sorte que cette mission, bien que médiate, est cependant toute divine 1) ».

Voilà donc que la foi seule ne suffit plus pour donner le sacerdoce, qui est un véritable héritage par délégation divine: tout homme n'est donc pas prêtre; tout homme n'a donc pas mission d'enseigner?

Il est dit dans l'histoire de Cromwell, qu'un soldat de son armée passa la Tamise pour se rendre à Londres. Il portait avec lui une lanterne où brûlaient cinq chandelles. Arrivé sur le rivage, il appela à haute voix la multitude, et ouvrant sa lanterne, il prit une d'elles, souffla dessus et dit: Qu'ainsi meurent les dîmes; puis une seconde, qu'ainsi meurent les parlements; puis une troisième et une quatrième. Enfin la cinquième, et il cria: Qu'ainsi meure la Bible. Or, le peuple commençait à s'ameuter et à le maltraiter de paroles. Un des assistants dit au soldat: « Où as-tu pris tout cela? — C'est la

---

1) Luther, 1re partie, 8e feuillet du 1er chapitre de l'Épître aux Galates, 2.

parole de Dieu, reprit le soldat, que je vous prêche: Luther a bien fait une religion nouvelle, Calvin a soufflé dessus; Calvin a fait une religion nouvelle, Cranmer, le grand archevêque, a soufflé dessus, et la reine Elisabeth a soufflé sur tout cela. Eh bien, moi, à mon tour, je viens, au nom de la parole du Christ, balayer de mon souffle tout ce qui a été dit...» Le peuple se tut. Ce soldat n'avait-il pas raison? Il était prêtre selon l'ordre de Luther, car il croyait en Christ et à sa sainte parole 1).

1) Voyez Cobett, Histoire de la réformation en Angleterre.

CHAPITRE XVII.

LES DEUX BULLES. — 1520.

Maintenant, qu'il nous soit permis d'adjurer tout homme dont la raison n'est point obscurcie par l'esprit de secte de poser la main sur son cœur, et le saint Evangile ouvert sous ses yeux, de nous dire si Luther, tel qu'il s'est montré en Saxe et dans ses livres, n'a pas dépassé toutes les bornes; s'il lui reste un outrage à imaginer contre Rome, une raillerie vieille ou moderne à rajeunir ou à rajuster; une insolence à reprendre dans les livres des hérésiarques qui l'ont précédé. N'a-t-il pas laissé loin de lui et Jérôme de Prague, et Jean Huss, et Wiclef? N'y a-t-il pas assez de temps que l'Allemagne le voit se servant de ce glaive de la parole dont Dieu l'arma, pour blesser au cœur toutes les vieilles croyances à l'ombre desquelles elle s'est si longtemps reposée? n'a-t-il pas assez remué ou jeté de boue à la face du successeur de saint Pierre? Le monde catholique n'a-t-il pas été assez troublé par ces folles disputes qui avancent si peu le règne de Dieu, au dire de Mélanchthon; et cette parole

divine apportée par le nouvel apôtre, comme la seule loi et les seuls prophètes auxquels l'homme dût croire, en passant par sa bouche, n'a-t-elle pas assez subi d'altérations, d'interprétations, de tortures diverses ? Si pendant trois ans il a été donné à un moine sans mission de troubler l'ordre moral des sociétés, d'y jeter le désordre, d'agiter les consciences, de soulever les esprits; ne sera-t-il pas permis à la papauté de se faire entendre enfin ? Que Seckendorff regarde la lettre de Luther comme un gage d'amour pour le saint-siége, nous n'y verrons, nous, qu'une affreuse ironie, et suivant l'expression d'un écrivain anglican, la satire la plus amère du saint-siége 1). Sleidan croit que le pape eût dû prendre patience, attendre encore. Attendre qu'un moine apostat eût démoli pièce à pièce tout le vieil édifice catholique, et que celui qui en avait été nommé de Dieu lui-même le gardien, en vît tomber une à une les pierres, sans pousser un cri d'avertissement et de désespoir ? Quand Karlstadt viendra pour mettre le marteau à la réforme, Luther, l'apôtre de Wittenberg, n'attendra pas trois longues années pour accourir de la Wartburg.

---

1) Roscoë : Vie et pontifical de Léon X, t. 4, p. 17. — La lettre de Luther à Léon X, dans l'édition d'Iéna, porte la date du 6 avril 1520, et nous croyons que c'est la véritable. Seckendorff, pour atténuer les torts de Luther, la place au mois d'octobre de la même année, c'est à dire longtemps avant la bulle de Léon X; comme s'il était probable que Luther ayant connu cette bulle n'en eût rien dit dans sa lettre ! En admettant la supposition de l'historien de la réforme, on ne voit pas ce que Luther peut y gagner, car voici

C'était assez de longanimité 1); Léon X ne pouvait plus longtemps rester sourd aux pleurs de l'Église catholique. Il fallait qu'il parlât, sous peine de voir les esprits errer à l'aventure, en cherchant la lumière que le Christ leur avait promise, et Léon X hésita longtemps. On connaît quel culte

ce qu'il écrivait le 11 octobre à Spalatin. « Enfin Eck a apporté de Rome la bulle dont on fait tant de bruit... Le Christ, ainsi que vous le verrez en la lisant, y est condamné. On veut me faire chanter la palinodie. Me voilà bien plus libre à cette heure. Je sais maintenant que le pape n'est autre que l'Antechrist, je connais le siége de Satan.» Jam multò liberior sum, certus tandem factus papam esse Antichristum, et Satanæ sedem manifeste inventam. Or, voyez la bonne foi de Seckendorff, qui feint de croire aux paroles de soumission de Luther, qui le 11 octobre sait, de science certaine, que le pape est l'Antechrist, et qui le 13 en fait un Daniel dans la fosse aux lions, un agneau parmi les loups! Ou Seckendorff n'avait pas lu les lettres de Luther, ou il déguise la vérité. Mais Luther lui-même trompe ici Spalatin; ce n'est pas la bulle de Léon X qui lui a révélé que Satan régnait à Rome; il y a longtemps qu'il avait acquis cette certitude. N'écrivait-il pas à Lange le 18 août? « Moi, je ne dois d'autre obéissance au pape que celle qu'on doit à l'Antechrist en personne. » Ego pro me confiteor papæ à me nullam deberi obedientiam, nisi eam quam τῷ γνησίῳ Ἀντιχρίστῳ debeo. Page 478, t. 1, Lettres de Luther. Remarquez que nous raisonnons ici dans la supposition où la lettre au pape ait été écrite le 13 octobre. Mais vous le voyez, écrite avant ou après la bulle, c'est une tache ineffaçable pour le réformateur. « Il faut être stupide pour ne pas reconnaître que la lettre dont nous parlons n'est qu'une satire sanglante; c'est par une erreur manifeste que, dans la traduction allemande, on a indiqué le 6 septembre pour date de cette lettre; la bulle était écrite depuis trois mois. » Roscoë, Vie et pontificat de Léon X, t. 4, p. 16-17. Note.

1) C'est une chose remarquable que Léon X, accusé par les réformés d'une rigueur excessive envers Luther, a été accusé par quelques catholiques de trop de condescendance et de douceur. Papa Leone che ruminando alti pensieri di gloria mondana, è più che agli affari della religione agonisante in Germania, pensando all' ingrandimento temporale della chiesa. Muratori. Ann. vol. 10, p. 145.

le pape avait voué aux muses. Jeune, il aimait à s'enivrer des rêveries de la philosophie platonicienne. Quand il ceignit la tiare, cet amour pour l'ame la plus poétique de l'antiquité ne put s'éteindre. Un moment on vit le Vatican métamorphosé en véritable Sunium, où l'on trouvait, quand le soleil se couchait sur Saint-Pierre, Léon entouré de ses cardinaux, presque tous discourant sur les lettres dont il était le père, et dont il eût pu être l'ornement et la gloire. Il aimait la Saxe où l'étincelle des lettres, transportée d'Italie, commençait à paraître, et surtout Luther qui en avait pris soin, qui la portait à dix-neuf ans dans son couvent, l'entretenait, la réchauffait dans son sein, marchant joyeux aux lueurs de cette nouvelle étoile des mages. Parmi les membres du sacré collége, le frère Martin comptait beaucoup de protecteurs. Sadolet, surtout, applaudissait à sa science, Sadolet qu'Erasme nomme l'attique, pour peindre dans un seul mot l'élégance de ses manières et de sa diction; dont le style tullien est toujours pur, limpide, doux et nombreux; tissu, non pas comme le lin, mais uni et coulant comme l'eau 1). Pendant plusieurs jours le conseil de Léon se tint assemblé. Luther n'y manqua pas d'avocats 2), mais que pouvaient-ils? retarder de quelques jours peut-être une condamnation écrite à chaque page dans le livre du Christ;

---

1) Quid enim nunc prædicem illum verum tullianum orationis fluxum, ubique purum, limpidum, etc. Epist. Erasmi.

2) William Roscoë, Vie et pontificat de Léon X. Sarpi, Stor. del concilio di Trento, lib. 1.

Léon l'ouvrit enfin. Il ne nous appartient pas d'apprécier la bulle de Léon X, ce magnifique enseignement de notre Eglise, comme œuvre chrétienne 1). Aussi bien la parole du successeur des apôtres est trop haut placée pour être soumise à notre examen. Que si, descendant des hauteurs de la foi, nous la considérons d'un œil humain et comme œuvre d'art, il nous sera impossible de ne point y trouver la révélation la plus complète de la régénération poétique de Rome à cette époque. Qu'on nous dise si pareilles fleurs de poésie sont jamais tombées de cet arbre que la réforme avait fait reverdir en Allemagne? Oserait-on comparer, comme création littéraire, cette glorieuse composition à rien de ce qui est sorti de la main des réformés? Erasme lui-même, qui passa longtemps pour avoir hérité de tous les trésors de la parole latine, a-t-il jamais jeté dans ses écrits autant de richesses et d'harmonie, cadencé aussi musicalement sa période, et reflété l'antiquité avec autant de charme que le cardinal Ascolti dans cette bulle contre Luther? On voit que l'Italie avait fait une curieuse étude du style cicéronien : parure mondaine sans doute, que revêtit aussi la réforme, et que nul des catholiques qui jusqu'ici ont défendu l'intégrité de nos dogmes n'a rejetée comme vaine, quoi qu'en ait pu dire Luther. A l'entendre, pourtant, la Rome de Léon X ne renfermait au

1) Cette bulle fut fulminée le 15 juin 1520. Sarpi. concil. di Trento. Lib. 1, p. 11. Pallavicini, concil. di Trento, cap. 20, p. 119. Op. Luth. t. 5, p. 423.

temps que peint la bulle que deux ou trois cardinaux hommes d'intelligence. Il ne comptait pas le cardinal Ascolti, dont le nom n'est pas même venu jusqu'à nous. Et quel écrivain ! quel poète ! l'exorde est à lui seul un vaste tableau dessiné à la manière de Michel-Ange.

Le ciel s'ouvre, et Dieu le père se lève dans toute sa majesté : il incline l'oreille et écoute les gémissements de son Eglise qui lui crie de chasser ce renard qui infeste la vigne sainte, ce sanglier qui désole la forêt du Seigneur. Puis vous voyez saint Pierre, le chef des apôtres, attentif aux supplications de sa fille chérie, de cette église de Rome, la mère des églises, la maîtresse de la foi, dont il arrosa la première pierre de tout son sang. Il se lève tout armé contre ces maîtres de mensonge, dont la langue est un charbon ardent, dont la bouche distille le venin et la mort. Voici saint Paul qui a entendu les pleurs des fidèles, et qui vient pour défendre son œuvre toute teinte de son sang aussi, contre un nouveau Porphyre dont la dent s'attache aux pontifes morts dans la foi, comme jadis l'ancien Porphyre aux saints apôtres. Puis enfin le firmament tout entier se déploie ; vous apercevez l'Eglise universelle, la nuée céleste, les anges et les trônes, les chérubins et les dominations, les prophètes de l'ancienne loi, les martyrs, les docteurs, les apôtres, les disciples du Christ : et toute cette cohorte de bienheureux, les mains tendues vers le trône du Dieu vivant, ayant en tête les deux apôtres Pierre et Paul, criant de mettre fin au triomphe de l'hérésie

et de conserver à la sainte Eglise du Christ la paix et l'unité!

A ce tableau d'une si grande ordonnance, si vif, si animé, aux couleurs toutes bibliques, et qui nous donne une si haute idée du talent d'Ascolti, opposons un tableau d'un tout autre genre, tel que Luther l'eût peint dans une débauche d'imagination, ou le jour d'une orgie : d'un côté la pourpre romaine, de l'autre le capuchon monacal, la soutane rouge et l'habit de bure, l'Italie et la Saxe, Rome et Wittenberg. « On m'apprend, mon cher lecteur, qu'une bulle a été lancée contre moi : le monde la connaît; elle n'est pas venue jusqu'ici. Peut-être que fille de la nuit et des ténèbres elle aura eu peur de me regarder en face... Enfin il m'a été donné de la voir, grace au zèle de mes amis, cette chauve-souris (noctuam), et dans toute sa beauté. En vérité, je ne sais si les papistes se moquent de moi. Non, ce ne peut être que l'œuvre de Jean Eck, cet homme de mensonges, d'iniquités, ce damné d'hérétique. Ce qui ajoute à nos soupçons, c'est que cet Eck vient de Rome, bel apôtre, bien digne d'un tel apostolat!... Il y a quelques jours que j'avais entendu dire qu'on préparait dans la ville une bulle bien méchante à l'instigation de ce bourreau d'Eck, qui y a répandu son style et sa bave... Qui a écrit cette bulle, je le tiens pour l'Antechrist; je la maudis comme une insulte et un blasphème contre le Christ Fils de Dieu : Amen. Je reconnais, je proclame en mon ame et conscience, comme vérités, les articles qui y sont condamnés : je voue tout chrétien qui la recevrait, cette bulle

infâme, aux tortures de l'enfer. Je le tiens pour un païen, pour l'Antechrist en personne. Amen. Voilà comme je me rétracte, moi, Bulle, fille de la bulle de savon. Mais, dis-moi donc, ignorantissime Antechrist, tu es donc bien bête pour croire que l'humanité va se laisser effrayer! S'il suffisait, pour condamner, de dire : Ceci me déplaît, non, je ne veux pas; mais il n'y a pas de mulet, d'âne, de taupe, de souche qui ne pût faire le métier de condamnant. Quoi! ton front de putain n'a pas rougi d'oser ainsi, avec des paroles de fumée, se prendre aux foudres de la parole divine 1)?

» On dit quelquefois que l'âne ne chante mal que parce qu'il entonne trop haut. Cette bulle eût bien mieux chanté si d'abord elle n'eût posé sa bouche de blasphême sur le ciel... Ah! bullistes, vous ne tremblez pas que la pierre et le bois ne suent du sang à l'ouïe des blasphêmes que vous vomissez? Où êtes-vous donc, empereurs? Où êtes-vous, rois et princes de la terre? Vous avez donné à Jésus votre nom dans le baptême, et vous souffrez cette voix tartaréenne de l'Antechrist? Où êtes-vous, docteurs? où êtes-vous, évêques? vous tous qui prêchez le christianisme, garderez-vous le silence devant un tel prodige d'impiété! Malheureuse église! devenue le jouet et la proie de Satan! Misérables qui vivez

1) Quis morio, quis asinus, quæ talpa, quis stipes non queat damnare? Non pudescit frons tua meretrica ut sic in publico ecclesiastico audeas inanibus, inermibusque verbis, verborum tuorum fumis contradicere cœlestium verborum fulminibus? — Adversus execrabilem Antichristi bullam. Opera Lutheri, p. 89, t. 2.

dans ce siècle! Voici, voici venir l'ire de Dieu sur tout ce qui a nom papiste 1). Léon X et vous, nos seigneurs les cardinaux romains, écoutez: je vous le dis à la face, si c'est vous qui avez enfanté cette bulle, si vous l'avouez comme votre œuvre, j'use, moi, de la puissance que Dieu m'a faite dans le baptême, en m'instituant son fils et son héritier. Appuyé sur ce roc qui ne craint ni les portes de l'enfer, ni le ciel, ni la terre, je vous le répète: revenez à Dieu, renoncez à vos sataniques blasphèmes contre Jésus-Christ, et tout de suite; sachez-le bien: le Christ vit et règne encore: voici venir le Seigneur qui d'un souffle de sa bouche dissipera cet homme d'iniquité, ce fils de perdition. Si le pape a écrit cette bulle, je le proclame l'Antechrist qui est venu pour bouleverser le monde. »

Ulrich de Hutten commenta la bulle : le disciple est digne du maître.

« C'est toi, dit-il à Léon, qu'il appelle Dix, c'est toi qui es un renard, qui as volé la Germanie. Va, le Christ ne t'entend plus, tu n'es qu'un menteur. L'Evangile t'a toujours déplu, tyran que tu es! Tu as avalé la Germanie, Dieu la tire de ton ventre. Tu as soufflé, extorqué notre argent..... Les maléfices, les fables, dont toi Dix et tes ancêtres nous repaissaient, avaient amolli nos cœurs... Qu'appelles-tu liberté de l'Eglise! La faculté de nous voler sans doute? Il n'y a que toi d'hérétique. Va, Dix, n'oublie pas que la Germanie nourrit contre toi des lions, s'il ne suffit pas de ses aigles. Tu ès de-

1) Oper. Lutheri, t. 2, p. 91.

venu lion, tu voudrais nous manger... Tes cardinaux sont des gloutons, des libertins, des ivrognes, des putassiers 1). »

On a dû remarquer que Luther ne se met jamais en colère sans aller chercher dans quelque mauvais lieu des images ou des comparaisons qu'il jette ensuite, tout glorieux, à la face de ses adversaires. C'était là, nous dira-t-on, le langage du siècle. Comment se fait-il qu'on ne le trouve pas dans les écrivains catholiques? Avouons que ce saint Esprit, dont Luther se dit possédé, parlait par la bouche de son disciple un idiome bien étrange. On peut, à toute force, préférer celui que Satan met dans la bouche de Léon X l'Antechrist; c'est un Antechrist du moins qui ne fait pas rougir la pudeur. Encore s'il ne calomniait ses ennemis que dans leurs mœurs, mais il les poursuit jusque dans leur intelligence: si le siècle ressemblait aux peintures de Luther, s'il était tel qu'il est représenté dans les lettres du moine, il n'y aurait qu'à verser des larmes sur l'abaissement des esprits à cette époque. Le cœur se serre en lisant cette correspondance; quelquefois on se surprend à croire à la parole de Luther, et on est tenté de bénir le réformateur qui a fait luire la lumière au milieu de si épaisses ténèbres. Mais on n'est pas la dupe de Luther: quoi! dans cette vaste exhibition de portraits qu'il fait passer sous les yeux du lecteur, pas un cerveau animé de quelque rayon d'intelligence? Abrutissement en Allemagne, abrutissement en Italie; voyez

) Scortatoribus.

Prierias, Emser, Hochstraet, Eck, Caietano et tous les adversaires de Luther. A l'un, de la bave sur les lèvres; à l'autre, des cornes et une queue de Satan. Celui-ci est habillé en Antechrist; celui-là changé en soliveau; souvent le même personnage est dans la même page travesti en mulet, en chameau, en taupe, en hibou; tous sont coiffés d'un bonnet d'âne. La postérité protestante, si elle croit encore que le pape est l'Antechrist, a depuis longtemps renoncé à le voir dans Léon X; elle a coupé la queue et les cornes à tous ces esprits malins que Luther logeait charitablement dans le corps de ses ennemis; elle ne croit plus, rendons-lui cette justice, que Rome soit une prostituée, et si Babylone renaissait, ce n'est pas à Rome qu'elle la placerait; mais malheureusement elle coiffe encore du bonnet d'âne les théologiens qui ont disputé avec son apôtre. Voyez quel tableau M. de Villers fait des adversaires du réformateur! Sa parole est plus polie que celle de son maître, sans contredit, mais elle est tout aussi explicite: et Prierias, et Emser, et Eck, et le cardinal Caietano lui-même, n'étaient, eux, que de pauvres ignorants, incapables de tenir tête au moine. Nous avons vu si ces intelligences catholiques savaient se défendre, et méritent les outrages de Luther et les dédains de M. de Villers. Et puis, par bonheur, la Providence avait pris soin de placer, à côté de Luther, Erasme, théologien et orateur également habile, polygraphe écrivant avec une facilité aussi merveilleuse sur l'antiquité que sur l'histoire, sur l'exégèse que sur la philosophie spéculative; frondeur par tempérament, railleur

passionné de tout ce qui porte froc ou capuchon, et croyant beaucoup plus à Luther qu'aux moines, ainsi qu'il en fait la confession. Or, nous avons lu avec un soin curieux les œuvres de ce Voltaire du XVI[e] siècle, et au témoignage du docteur de Wittenberg nous avons toujours à opposer celui du philosophe de Rotterdam. Qu'est-il arrivé? c'est que toutes ces physionomies catholiques, que Luther dans sa mauvaise humeur a barbouillées si grotesquement, déposent l'une après l'autre le masque qui ne leur allait pas, et reparaissent sous les traits de docteurs, de maîtres en la sainte théologie, de professeurs, d'hommes de science et de foi; que ces ames affligées de crétinisme et possédées de l'esprit de ténèbres, ont passé leur vie dans l'étude des auteurs sacrés, dont souvent elles parlent la langue multiple; que ces fronts marqués du signe de la bête brillent de rayons lumineux, et que sous ce bonnet ridicule, que pour faire rire l'Allemagne un moine saxon met à d'autres moines, on aperçoit un cerveau dépouillé avant l'âge dans les veilles et les travaux de l'intelligence. Il n'en est pas moins certain que Luther dut beaucoup de ses triomphes au talent prodigieux qu'il avait de la caricature. L'Allemagne et la Saxe surtout se dilataient de rire en voyant ainsi fustiger des docteurs catholiques si indignes de se commettre avec un athlète tel que Luther. Le démon aussi travaillait pour le réformateur. L'Evangile, assurément, n'enferme pas autant de possédés que la simple correspondance luthérienne de deux années seulement. Qu'un homme se présente pour venger la foi catholique,

sans crainte de ses ricaneries ou de ses sarcasmes; qu'il ait le courage, au péril de sa réputation et de son repos, de l'attaquer en face; que, ne consultant que l'inspiration de sa conscience, il vienne dénoncer à l'Allemagne les nouveautés qui menacent son avenir: vous pouvez être sûr que cet homme est un envoyé de Satan d'abord, et s'il continue son duel, Satan en personne. Si un des disciples du nouvel évangéliste veut essayer de prendre la défense du maître: « Que faites-vous, mon cher Amsdorf? lui dit-il... Philippe m'apprend que vous voulez répondre à Emser! Vous ne savez donc pas que cet homme est plein de Satan? Si vous lui répondez, prenez bien garde que vous ne répondiez qu'à l'ange de ténèbres: il ne sait pas ce qu'il dit, c'est l'esprit diabolique qui parle par sa bouche, qui est entré dans ce corps, vase de malice, de stupidité, de crasse ignorance; que si j'avais su plus tôt que le démon s'en était emparé, j'aurais bien su secouer le malin esprit 1). » C'est ce même Emser que Luther pria Dieu, un jour que son argumentation était un

1) Rursum cum sit Satana plenus, metuo ne rideat et cavilletur si quisquam e juvenibus ei respondet... Ipse enim quid loquatur, nihil intelligit: sed spiritus qui longo invidiæ morbo, eum in furorem vertit, et solum, ut irritet et cavilletur, loquitur, omnia loquitur... Plane malus spiritus est, sed hoc unum deest suæ malitiæ, quod stolidum, stupidum et indoctum vas obsidet et occupat, etc. A Amsdorf 13 juillet, 1521. Voici à quelle occasion le démon était entré dans Emser: Luther soutenait, en s'appuyant sur la 1re épître de saint Pierre, ch. 2, v. 9, que tout homme est prêtre... Emser, au contraire, établissait qu'il existe une grande différence entre le prêtre et le laïque. Cette possession est la troisième; la 1re eut lieu, d'après Luther, lorsque le même Emser soutint la primauté du pape.

peu trop pressante, d'enlever de cette terre 1); qui mourut bientôt après dans l'impénitence finale, c'est à dire fidèle à la foi de ses ancêtres; le cou tordu par le démon, ou d'une apoplexie foudroyante causée par un excès de travail suivant la version catholique, et cette version a prévalu.

Revenons à la bulle de Léon X. Ce fut Eck sur qui le pape jeta les yeux pour la répandre et la publier en Allemagne. Celui qui avait soutenu avec tant de gloire dans la dispute de Leipzig les intérêts de la tiare, méritait l'honneur que lui faisait aujourd'hui le saint-siége. Nous ne concevons pas comment des auteurs catholiques ont pu blâmer le choix du souverain pontife, qui dut paraître à Luther, dit Pallavicini 2), l'inspiration de la haine de ses ennemis, plutôt qu'un conseil de sagesse et de prudence. Mais à quel plus habile négociateur le pape pouvait-il remettre les saintes vengeances de la foi outragée? Qui mieux que ce théologien connaissait l'état des esprits en Allemagne, les ressources de Luther et de son parti; les dispositions des princes, des cours, des universités, des prélats et du clergé; qui alliait à plus de fermeté des formes plus conciliantes? Eck partit de Rome, traversa rapidement une partie de l'Allemagne; fit parvenir les bulles aux évêques de Misnie, de Mersbourg et de Brandebourg; s'arrêta à Louvain, à Cologne, et dans chaque ville universitaire, où les écrits de l'hérésiarque furent brûlés publiquement, en même

---

1) Nicolao Hausmann, 26 april. 1520.
2) Pallavicini, concile de Trente, chap. 25.

temps que la bulle était affichée aux portes des églises. Luther a rendu compte de cette mission qui ne fut pas toujours heureuse, ni toujours sans danger. « Mon cher Jean, vous avez montré beaucoup d'esprit dans tout ce bruit que traîne après elle la bulle. Eck a voulu la faire recevoir à Erfurt, on s'est moqué de lui; on a dit: la bulle n'est pas légitime. De nombreux écoliers l'attendaient; il n'a pas paru; on l'a brûlée, puis on l'a jetée à l'eau, aux cris de: Bulla est in aquâ, natet. Le libraire a demandé le prix de son impression, le consulat a feint de ne rien entendre. Voilà une bulle qui n'est qu'une bulle 1)... Les Coloniens et les Loviniens ont brûlé mes écrits: beau zèle, mais qui n'est pas selon la science! pauvres aveugles, dont la sottise puérile me fait mal. Comme il est facile de brûler quand on ne peut pas répondre! Le roi Joakim, lui aussi, fit brûler le livre du prophète Jérémie. C'est bien là la révélation de la vertu humaine: les clercs étouffent la vérité, le peuple l'embrasse avec avidité 2)... L'évêque de Misnie a fait un auto-da-fé de mes écrits, et ce petit saint de Mersburg aussi, cet évêque tout enflé d'orgueil et d'avarice 3). A Leipzig on a lacéré, après l'avoir

1) 30 octob., Johanni Greffendorf, 1520.

2) Fabiano Feilitzch, 1 decem.

3) Lango, 6 mart. Il écrivait le 4 février précédent au même évêque: « Mon révérend père en Jésus-Christ, je vous écris, plein de confiance en votre bonté, dont j'ai reçu tant de témoignages... En vérité, je me regarderais comme coupable, si vous pouviez ajouter foi à tout ce que la langue de mes ennemis répand contre moi. Je vous en supplie, que votre bonté paternelle ait égard à ma faiblesse; si j'ai jamais erré, qu'elle m'indique en quoi je dois me rétracter.

emmerdée, la bulle papale; ainsi a-t-on fait à Torgau; même cérémonie à Deblin, on l'a pendue avec cette inscription: Das nest ist hie, die Vogel sind ausgeflogen. A Magdebourg on a attaché le livre d'Emser à un pieu que les Allemands nomment sack avec une double verge et un écriteau, ce lieu est digne d'un tel livre. Ces jours-ci, jours de bacchanale, nos écoliers se sont amusés à représenter le pape en personne tout habillé, dans toute sa pompe, puis ils l'ont promené processionnellement, et, arrivés à la grande place, ils ont poursuivi et pape, et cardinaux, et évêques, et familiers, de leurs brocards et de leurs risées : l'ennemi du Christ méritait bien un châtiment si comique, lui qui se joue des rois et du Christ lui-même. »

Luther avait le premier fait brûler publiquement la bulle du pape.

Le 10 décembre on vit s'élever à Wittenberg, près de la porte orientale, un vaste bûcher; tout autour des échafauds en bois, disposés en gradins à l'instar de l'amphithéâtre des anciens 1). A dix heures on vit paraître quelques membres de l'université, beaucoup de frères du couvent des Augustins, et une foule d'écoliers et d'habitants : multitude joyeuse qui venait par ordre de Luther assister au spectacle qu'il leur avait promis la veille. Quand la foule eut paru, on vit venir le docteur en habit de solennité, portant sous les bras les décrétales des papes, les constitutions nommées Extrava-

1) Op. Luth., t. 2, p. 320. Pallavicini, ch. 22. Ulemberg, p. 78.

gantes, la bulle de Léon X qui apparaissait à tous les yeux, imprimée en gros caractères. D'autres suivaient tenant les écrits d'Emser, d'Eck, de Prierias, de tous ceux qui étaient entrés en lice avec le père de la réforme. A la vue de Luther le peuple poussa un cri de joie. Luther imposa silence de la main et du regard et fit signe à un bedeau d'allumer le bûcher. Quand la flamme brilla, il prit la bulle qu'il montra aux spectateurs, et la jeta dans le feu en criant: Tu as troublé la maison de Dieu: c'est pourquoi tu seras livrée au feu éternel; le peuple dit: Amen, et se répandit autour du bûcher, tâchant d'enlever à la flamme dévorante quelque parcelle de ces livres qu'il s'amusait à lancer dans l'air aux cris de: « Vive Luther! à bas les papistes! » L'électeur de Saxe, le sénat, les consuls, nul ne vint inquiéter cette fête luthérienne, que le docteur annonça le lendemain au monde catholique, comme un général annoncerait une victoire. Elle ne coûta ce jour-là que des larmes; le sang devait venir après.

« L'an de J.-C. MDXX, le X décembre, à neuf heures, ont été brûlés à Wittenberg, à la porte orientale, en face de l'église de la Sainte-Croix, tous les livres du pape, les rescrits, les décrétales de Clément VI, les Extravagantes et la nouvelle bulle de Léon X, ensemble la Somme de l'Ange de l'école, le Chrysoprasus d'Eck 1), et d'autres écrits du même auteur, ainsi que d'Emser, afin

1) Chrysoprasus sive de prædestinatione, centuriæ sex. Aug. Vind. 1514.

que les papistes incendiaires apprennent qu'il ne faut pas grand courage pour brûler des livres qu'on ne peut réfuter 1). »

Le lendemain Luther monta en chaire. La veille il avait annoncé qu'il prêcherait. L'église était pleine de monde. « J'ai fait brûler hier, dit-il, en place publique, les œuvres sataniques des papes. Il vaudrait mieux que ce fût le pape qui eût rôti ainsi, je veux dire le siége pontifical 2). Si vous ne rompez avec Rome, point de salut pour vos ames... Que tout chrétien réfléchisse bien qu'en communiant avec les papistes il renonce à la vie éternelle. Abomination sur Babylone! Tant que j'aurai un souffle dans ma poitrine, je dirai : Abomination! »

La guerre était déclarée, et la scission opérée. L'Eglise catholique en ce jour faisait une grande perte ; quelques milliers d'ames brisaient violemment le lien qui les unissait à la grande famille, dont le berceau était à Bethléem. Que de pleurs et de sang la voix d'un moine devait faire répandre! Que de désordres dans le monde moral et dans le monde matériel allait semer ce nouvel Evangile qu'apportait Luther! A peine enfantée, l'œuvre luthérienne, « le flambeau du chrétien, sa lumière dans cette vie, son gage d'immortalité pour la vie future », était un sujet de division parmi ceux qui l'avaient adoptée!

---

1) Georgio Spalatino, 10 decemb.

2) Parum esse hoc deflagrationis negotium; ex re fore ut papa quoque, hoc est sedes papalis, concremaretur. Luth. Opera. vol. 2, p. 320. Roscoë : Vie de Léon X, t. 4. Luth. Op. t. 2, exustionis Antichristianarum decretalium acta, p. 320. Ienæ, 1600.

Les ames que la réforme a séduites sont les premières à donner l'exemple des discordes. Les voilà à leur tour qui interprètent la parole du maître, et qui la soumettent au doute de leur intelligence. Eclose à peine, la réforme a besoin d'être réformée 1).

Mais en même temps que le vieil arbre du catholicisme se dépouillait de quelques branches, le soleil d'Amérique l'embrasait d'un rayon nouveau. Dieu suscitait un homme dont les disciples devaient porter la foi dans les contrées les plus lointaines, et gagner au catholicisme plus d'ames que la révolte de Luther ne lui en avait enlevé : Ignace de Loyola naissait, et avec lui cette milice qui pendant plusieurs siècles remplira le monde des prodiges de sa prédication, de sa science, de ses écrivains, et de ses martyrs.

---

1) Dans le premier mois de l'an 1521, Karlstadt publia un livre intitulé : De cælibatu, monachatu et viduitate, où Luther a beaucoup à reprendre. Voyez la lettre qu'il écrit à ce sujet à Mélanchthon, 6 août, t. 2, p. 57. Dr. Martin Luther's Briefe. A cette époque parurent en Allemagne une foule de traités contre le célibat des prêtres; Luther, étonné de ce déluge de pamphlets, écrivait à Spalatin: « Bon Dieu, nos Wittenbergeois veulent donc à toute force donner des femmes à nos moines! At mihi non obtrudent uxorem. L'auteur des Dialogues sur le célibat n'a ni assez de génie ni assez d'érudition pour me convaincre. » On le voit tourmenté de doutes sur le célibat sacerdotal; il consulte les épîtres de saint Paul, en confère les textes, avoue qu'il y a dans les écritures des paroles obscures... « Vellem a vobis nihil prodire quod obscuris et ambiguis scripturis nitatur cum a nobis exigatur lux quæ plusquam solis et omnium stellarum sit, neque sic tamen vident. » A Melanchthon, 6 août 1521.

CHAPITRE XVIII.

LÉON X. 1520 — 1521.

Laissons un moment l'Allemagne, et transportons-nous à Rome pour étudier l'action de la papauté représentée par Léon X sur la pensée humaine, et voir si la réalité ressemble à l'image qu'en a tracée Luther.

A l'exaltation de Léon X, le trésor du Vatican était pauvre, les guerres de Jules II l'avaient ruiné. Le pape nouveau eut l'idée d'achever la plus belle œuvre qu'architecte tentera jamais, un autre temple de Salomon, quelque chose de plus beau peut-être : Saint-Pierre de Rome. Ce fut sa première pensée ; la seconde fut de rassembler autour de lui tout ce que l'Italie possédait d'artistes, et ils étaient nombreux. A leur tête apparaissait Raphaël... « Mon cher Raphaël, lui écrivit le pontife, le plus ardent de mes désirs est que cette basilique se termine avec toute la magnificence possible... Tu es jeune, Raphaël, c'est le moment de jeter les fondements de ton immortalité, et de te rendre digne de la con-

fiance que j'ai mise en toi, de l'affection que je te porte, digne de l'œuvre que tu es appelé à terminer 1). »

Car Raphaël était grand architecte. Bramante, l'homme de Jules II, venait de mourir : qui choisir pour continuer son œuvre? Trois concurrents se présentèrent : Balthasar Peruzzi, Raphaël et Fra Giacondo, ce moine versé dans les langues anciennes, qui fit deux belles choses presqu'à la fois : Jules Scaliger et le pont Notre-Dame à Paris. Mais Raphaël était le bien-aimé de Bramante. Sur son lit de mort, près duquel Léon X était confondu avec les princes de l'Eglise, Bramante avait regardé Sanzio, lui avait tendu sa main défaillante en lui disant : « Tu seras mon successeur. » Léon ne répudia pas le testament, il donna l'or à pleines mains pour l'exécuter, et tout le marbre des environs de Rome, toutes les ruines qu'on découvrait et qu'on était obligé, sous peine d'amende, de restituer au préfet de Saint-Pierre, qui les achetait en les payant des fonds du trésor papal. Ce qui n'était en apparence qu'un honneur décerné à Raphaël fut la cause des plus admirables bonnes fortunes. Pendant

---

1) Fra i nostri desiderii questo oper cosi dire, il maggiore, che sia fabricato con somma celerita e magnificenza, qual tempio. Al fine ti esorto ad imprender cosi questa cura che all'eseguirla habi rispetto del nome, e dell'onor tuo di cui ti convien gettare buon fondamento in giovinezza; e della fiducia nostra e dall' affezione di nostro padre verso di te, e della dignità e celebrita del tempio medesimo; il quale fu sempre di gran lunga il piu santo e il piu magnifico di tutto il mondo, e delle divozione che noi debbiamo al principe degli apostoli. Bref de Bembo à Raphaël. Pallavicini, Storia di concil. di Trento, t. 1, p. 90.

quelques mois on se mit à creuser la terre, à la fouiller d'un œil curieux pour y trouver des trésors, et on en trouvait en abondance. Tout autour du Vatican, sur la place Saint-Pierre, s'éleva un musée que visitait chaque matin Raphaël qui touchait cette pierre et disait : « Pour le temple ; cette frise, pour servir d'étude ; cette colonne, pour Fra Giacondo ; cette inscription, pour Chigi, le marchand Chigi qui invitait à sa table Léon X, et le repas fini jetait l'or et l'argenterie de service dans le Tibre 1) ; à mon ami Marc-Antoine Raimondi, ces bas-reliefs ; à André del Sarte, car Raphaël ne connaissait pas l'envie, cette statuette grecque aux formes si suaves. Alors ce fut à qui interrogerait le sol pour y découvrir des ruines. Rome, un moment, fut transformée en un vaste atelier, où les dieux, les empereurs romains, se heurtaient pêle-mêle. Que de merveilles du ciseau hellénique sortirent de terre et reparurent radieuses au soleil, qui sans Léon X y seraient longtemps restées ensevelies ! Représentez-vous Rome en proie comme la Saxe aux discordes religieuses, et peut-être en était-ce fait de la peinture et de la sculpture ! Toutes ces belles images, après avoir été promenées en triomphe, devaient ensuite décorer les églises, les édifices profanes, les palais des grands seigneurs, où l'on peut aller les étudier aujourd'hui.

Le soir, Raphaël, après avoir veillé avec un amour d'artiste à cette exhumation de l'Olympe

1) Voy. Bayle, article Chigi. — Roscoë, Vie et pontificat de Léon X, t. 4, p. 273. — Paul Jove, Vie de Léon X.

païen, se rendait au palais du Vatican, où Léon dissertait sur l'art ancien, et étonnait par sa parole facile et son goût exquis. C'est dans un de ces colloques, où la majesté de la tiare s'effaçait tout entière, où il ne restait du vicaire de Jésus-Christ que le poète, où la parole passait et repassait de l'un à l'autre sans que pas un songeât à la demander, comme dans un simple atelier, que Léon X conçut un grand projet: c'était de ressusciter en quelque sorte la vieille Rome, de la relever dans toute sa gloire, avec toute sa splendeur d'édifices, de portiques, de palais d'or et de marbre, de théâtres, de jardins; plus belle que la Rome d'Auguste; telle qu'elle était sortie des mains de Néron. C'est à Raphaël que le pape confie cette grande tâche qui sourit à l'architecte: « Car, dit l'artiste, dans une lettre à Léon, où vous trouvez le divin Sanzio, le peintre de la Fornarina, c'est un chagrin de cœur pour moi, de contempler ce cadavre de ville, jadis la maîtresse du monde, abattu et déchiré. Si c'est un devoir que la piété envers la patrie, c'en est un pour moi d'user mon peu de force à redonner comme un souffle de vie à cette terre chérie de tout ce qui a nom de chrétien; elle jadis si noble, si puissante, qu'un moment on crut qu'elle était à l'abri des coups du sort, et destinée contre toutes les lois de l'humanité à vivre éternellement. Mais vint le temps qui, jaloux de sa gloire, et ne se fiant pas à sa puissance, appela à son aide le sort, le vulgaire, les barbares. Alors on vit tous ces conjurés réunis, le temps avec sa dent de fer, et sa bouche empoisonnée; les barbares, avec le glaive, la

flamme, déchirer cette grande cité. Alors tombèrent toutes ces œuvres d'immortalité sous les coups de la barbarie; il n'en resta que le squelette » 1). Quel saint enthousiasme pour l'art! quelles fleurs de poésie répandues dans ce style raphaélique comme tout ce que touche la main de Sanzio!

Malheureusement la mort le surprit avant d'avoir trouvé Rome dans Rome 2), « avant qu'il pût rappeler à la vie ce grand cadavre; au moment, dit Paul Jove, où grace à un instrument qu'il avait imaginé, il allait montrer la ville antique aux regards des hommes 3) ». La pensée de Léon X resta

---

1) E grandissimo dolore, vedendo quasi il cadavero di quella nobil patria che è stata regina del mondo, così miseramente lacerato. Onde se ad ognuno è debita la pietà verso parentie la patria, tengomi obligato di esporre tutte le picciole forze mie, accioche più che si puo resto vivo un poco della imagine, l'ombra di questa, che in vero è patria universale di tutti li christiani, e per un tempo è stata tanto nobile, e potente che già cominciavano gli uomini a credere, ch'essa sola sotto il cielo fosse sopra la fortuna, contro il corso naturale, essente dalla morte e per durare perpetuamente. Però parve che il tempo come invidioso della gloria de' mortali, non confidatosi pienamente delle sue forze sole, si accordarse con la fortuna e con li profani, e scellerati barbari, li quali alla edace lima, e venenato morso di quello aggiungessero l'empio furore, e ferro, ed il fuoco, e tutti quelli modi che bastavano per ruinarla, etc. Raffaello d'Urbino, a papa Leone X. Cette lettre admirable se trouve en entier dans l'ouvrage de Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, appendix, t. 4, p. 474.

2) Hanc Romam in Româ quærit, reperitque Raphael.
Quærere magni hominis, sed reperire Dei est.
Celio Calcagnini.

Atque urbis lacerum ferro, igni annisque cadaver
Ad vitam antiquam jàm revocasque decus.
Castiglioni.

3) Periit in ipso ætatis flore, cùm antiquæ urbis ædificiorum vestigia

incomplète; personne ne vint, qui voulût continuer Sanzio. Mais la terre fouillée avait rendu trop de richesses archéologiques, pour que les travaux d'exhumation fussent interrompus. On les continua donc, et l'on vit bientôt combien l'idée du pontife avait été féconde.

La mort, en enlevant Sanzio à trente-sept ans, le déroba aux bienfaits du pape. Léon X rêvait des honneurs inouïs pour son favori; la pourpre romaine, dit-on, est de l'or; il avait voulu lui en donner à pleines mains, et le peintre avait toujours refusé. Au moment où le cadavre de Raphaël, après avoir traversé les rues de Rome, accompagné du clergé de toutes les paroisses, des cardinaux, des évêques, des ambassadeurs, des artistes, de tout ce que la ville avait de noble et d'illustre, entra dans la salle où il devait rester exposé, le canon du fort Saint-Ange tonna comme pour l'exaltation du pape; et tout à coup deux rideaux de velours aux armes de la maison de Médicis s'écartèrent et laissèrent voir le tableau de la Transfiguration, la plus grande page de peinture qu'exécuta jamais la main d'un homme, s'élevant comme un rayon d'immortalité sur le front découvert de l'artiste! Et le lendemain Léon, en signe d'admiration, venait y poser lui-même une couronne 1), et Bembo se chargeait de son épitaphe : tous les honneurs à la fois!

---

architecturæ studiis operiretur, novo quidem ac admirabili invento, ut integram urbem architectorum oculis consideratam proponeret. Jovii, Vita Raph.

1) La sua morte amaramente lo fece piangere, dit Vasari, p. 33,

Mais gardons-nous d'être injustes envers la mémoire de Jules II. Ce mouvement des intelligences qui se manifesta en Italie vers la fin du XVe siècle, bien longtemps avant que la réforme eût pris les lettres sous sa protection, était dû aux Médicis qui avaient accueilli les Grecs fugitifs 1). Rome ne fut pas la dernière à entrer dans la sainte croisade contre la barbarie, et elle y apporta les splendeurs et la munificence de ses souverains. Jules II surtout a droit à notre reconnaissance: à lui l'honneur d'avoir deviné Bramante, Michel-Ange et Raphaël, trois diamants qu'il sut faire briller. Et voyez quelles œuvres il commande à ces trois artistes: à Bramante, la basilique de Saint-Pierre; à Michel-Ange, la chapelle Sixtine et son tombeau; à Raphaël, la dispute du Saint-Sacrement, l'École d'Athènes et ce Parnasse de la poésie, où vous apercevez tous les favoris des muses: le vieil Homère avec sa majestueuse face; Virgile qui dit au Dante: « Voilà le chemin lumineux que tu dois suivre; Sannazar et Tebaldeo ses contemporains, et dans un coin du tableau, et comme illuminé du reflet de toutes les gloires épiques, le peintre lui-même, près de Virgile qu'il comprenait si bien, et le front ceint d'une couronne de lauriers. Car, dit Bellori, celui qui

---

tome II de la Vie des Peintres, en parlant de Léon X. En 1834, on retrouva les restes de ce grand peintre. A Rome, on voit encore la maison qui appartint à Raphaël, rue des Coronari, 124.

1) C'est à Raguse qu'ils débarquèrent. La première tragédie régulière, imprimée à Venise en 1500, est du Ragusain Menze; le premier livre de commerce, imprimé également à Venise, est d'un autre Ragusain, nommé Gothugli.

enfant s'était abreuvé aux eaux de l'Hippocrène, le nourrisson des Muses et des Graces, avait bien droit de se placer sur le Parnasse 1). A son exaltation, Léon X, n'oublia pas qu'il était de la race des Médicis, l'héritier de Pierre et de Laurent le magnifique. Le Bramante mort, il lègue à Raphaël son héritage, car il a deviné, lui, que Sanzio est architecte. Michel-Ange, par ses ordres, est chargé d'élever à Florence l'église Saint-Laurent, toute pleine de la majesté de ce grand génie; et plus tard il achève la grande figure de Moïse pour le tombeau de Jules II, son œuvre adorée. Michel-Ange sympathisait beaucoup plus avec Jules II, qu'avec Léon X. A lui, comme vous savez, les natures homériques. Jules II qui caracolait à cheval avec son armure brillante; qui marchait suivi de soldats et d'archers, qui, au lieu d'excommunier ses ennemis, prenait son épée et sa cuirasse, et se battait comme un soldat, était une de ces ames vers lesquelles il se sentait entraîné: il aimait cet œil de feu sortant d'une orbite osseuse, cette figure amaigrie par la colère, cette parole brève et coupée, et jusqu'à ses fureurs. Un pape qui lui demandait: « Quand finiras-tu cette chapelle », et à qui il pouvait répondre: « quand je pourrai » 2); et qui, rouge de dépit, ajoutait: « Tu veux donc que je te

1) Bellori, Descrizione delle Imagini dipinte da Rafaello, p. 55.

2) Il papa dimandandolo un giorno quando finirebbe quella capella, e rispondendo egli: Quandò potrò. — Quandò potrò egli soggiunse: Tu hai voglia ch'io ti faccia gittar giù di quel palco. Condivi: Vita di Micael Agnolo, ap. Bottari. — Roscoe. t. 4, 253.

fasse jeter en bas de ton échafaud », était l'homme de Michel-Ange. C'était son pape, son maître, son type. Raphaël, s'il eût pu donner la tiare, ne l'eût pas donnée à d'autre qu'à Léon X. Vous comprenez l'attraction de ces deux natures de pape et d'artiste l'une vers l'autre, en les contemplant telles que Sanzio s'est plu à les représenter; le peintre d'abord, dans presque tous ses tableaux, avec sa figure de jeune fille, pâle et mélancolique, ses beaux cheveux tombant en boucles sur ses épaules, son cou nu et blanc, sa main toute grecque, sa toque de velours bleu ou rouge coquettement rabaissée sur l'oreille, son pourpoint serré sur la hanche, sa jaquette collante et ses souliers ornés de rubans: Léon X comme dans le cadre de la tribune de Florence, le front large et sans aucun pli, l'œil plein de douceur céleste, et le visage tout empourpré de vives couleurs qui le chagrinaient, et qu'il essayait en vain de faire passer dans de violents exercices de chasse. A voir cette tête, calme comme celle d'une statue antique, on devine que ce n'est pas là le Jules II de Michel-Ange. Buonarotti, toutefois, n'eut point à se plaindre de Léon X, seulement Raphaël resta son favori. Cette prédilection, bien loin d'être funeste à l'art, lui imprima une direction nouvelle, lui ouvrit un autre horizon. C'est sous Léon X que finit le règne de l'école florentine, et que commença l'ère de l'école romaine, qui brilla par la savante réunion de la couleur et du dessin, mais qui sacrifia trop peut-être au naturalisme païen. Après Raphaël, c'est André del Sarte qu'allèrent chercher les faveurs de Léon X;

André del Sarte, le peintre de tant de madones, reflet affaibli de la madone de Sanzio, tombée de son pinceau comme une vision céleste. La mort vint encore lui enlever cet artiste; mais elle lui laissa tout le temps de jouir du triomphe d'André Contucci, si connu sous le nom de Sansovino: grand sculpteur, mais à d'autres titres que Michel-Ange, et, qui après avoir étudié Raphaël avec passion, fit passer dans ses bas-reliefs quelque chose de la suavité, de la morbidesse, de l'angélique harmonie du peintre d'Urbino. Vasari, lorsqu'il eut vu les travaux de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, que Sansovino avait eu ordre d'exécuter après la mort de Bramante, fut tout émerveillé; et tout enthousiaste qu'il est de Michel-Ange, il confessa pourtant que c'étaient les œuvres de sculpture les plus belles qui fussent sorties de la main des hommes 1). Il faut avouer que Léon X était heureux! jette-t-il les yeux sur un artiste, souvent obscur, ignoré, perdu au milieu de la foule, mais que son instinct lui a fait découvrir; cet artiste s'exalte, grandit, et tout fier du regard du pape enfante des prodiges. Voyez Marc-Antoine qui vit sans gloire à Venise, obligé de tromper le public en signant ses œuvres du nom d'Albert Durer; à peine est-il arrivé à Rome, que Raphaël le présente au pape, et voilà Marc-Antoine qui élève le métier de graveur jusqu'à la hauteur de la peinture, et dont le burin

1) Ma quanto in questa parte appartienne ad Andrea, questi suoi lavori sono i più belli e meglio condotti di scultura, che mai fossero stati fatti fino a quel tempo.

donne à quelques unes de ses figures des contours si purs, qu'on les croit tracés par Raphaël lui-même.

Mais la terre était tout aussi reconnaissante que l'art : chaque fois que Léon X la faisait fouiller, il en sortait une merveille nouvelle : tantôt une médaille destinée à Sadolet qui la lisait sur-le-champ; tantôt un camée qu'on enchâssait dans de l'or; tantôt une statue qu'on promenait sous les fenêtres du pape, et qu'il saluait de la main; tantôt un vase de porphyre qu'il faisait placer comme un diadème sur le front du Panthéon. Quels monarques que les Médicis ! Jules II donne à Felix de Fredis, qui avait trouvé dans les thermes de Titus le groupe de Laocoon, et à ses enfants, une partie du revenu de la gabelle de la porte de Saint-Jean-de-Latran (1). Léon X fait entrer en grande pompe le Laocoon au Vatican, et nomme de Fredis notaire apostolique (2). Le jour où l'on déterra cette statue de Laocoon fut un jour solennel pour Rome : les vers coulaient comme le vin aux fêtes de Bacchus : on jetait des fleurs et des hymnes à la statue qui passait en triomphe dans les rues; les dames étaient aux fenêtres applaudissant des mains; les prêtres rangés en haie se découvraient à la vue du chef-d'œuvre; Sadolet interrompait ses commentaires sur saint Paul, pour chanter le retour à la lumière du mar-

1) Introitus et portionem gabellæ portæ S. Johannis Lateranensis.

2) Voy. Winkelmann, Histoire de l'art. Richardson, sur la peinture, tome 3, p. 741.

bre grec, dans une ode que les humanistes savent par cœur 1).

Quelquefois Léon était si enivré de joie, qu'il semblait perdre la tête, comme lorsque étant cardinal on déterra la statue de Lucrèce. Alors il quittait la pourpre romaine, se ceignait de laurier, et improvisait des iambes latins sur l'exhumation du marbre. Avec lui tout Rome se prenait d'une fièvre poétique : hexamètres, pentamètres, iambes, pleuvaient en rosée sur la statue découverte, qui, réveillée au son de cette mélodie, semblait prêter l'oreille à un idiome qui avait dormi avec elle pendant tant de siècles, et qui ressuscitait avec elle dans toute sa grace primitive. Ce culte pour la langue des vieux Romains, que favorisèrent surtout Léon X et Jules II, contribua puissamment à réveiller le goût des lettres, à enrichir l'idiome italien. Il est facile, en étudiant les grands écrivains de cette époque, de voir combien la langue de Dante, qui s'en va se tremper dans la langue de Virgile, se nettoie, s'épure des vieilles souillures, et y puise une limpidité de sons qui en ont fait la langue la plus musicale que l'homme ait parlée. Un tel idiome, seul et sans auxiliaire, devait tôt ou tard, véritable musique aérienne, réveiller les

---

1) Ecce alto terræ è tumulo, ingentisque ruinæ
Visceribus iterùm reducem longinqua reduxit
Laocoonta dies ; aulis regalibus olim
Qui stetit atque tuos ornabat, Tite, penates,
Divinæ simulacrum artis, nec docta vetustas
Nobilius spectabat opus, nunc alta revisit
Exemptum tenebris redivivæ mœnia Romæ.
Sadol. Opera. Veronæ, in-4, 1738.

esprits paresseux. En ce siècle des Médicis, pour parvenir, il faut avoir sacrifié aux graces : c'est une nécessité de l'époque ; Raphaël et Michel-Ange et Fra Giacondo s'y soumettent ; et si, comme Bembo et Sadolet, la muse parle grec et latin, alors les portes du Vatican s'ouvrent pour la recevoir, et elle entre dans le conseil du prince, et elle en devient le confident et le secrétaire. Quel temps, que celui où chaque création de la statuaire ou de la peinture est saluée dans les langues du Dante, d'Homère et de Virgile, et où le sonnet qui doit célébrer le Moïse de Michel-Ange passe pour être aussi beau que la statue elle-même 1) ! Laissons Pallavicini, avec son zèle de puritain, accuser Léon X d'avoir introduit dans le sanctuaire des écrivains pour qui les mythes grecs étaient plus familiers que la doctrine des pères 2). Il n'avait pas étudié suffisamment ce pape. Luther lui faisait un autre reproche 3). Au temps de Léon, tout ce qui s'était voué aux arts était poète, et poète latin. Qu'un grand événement arrive ; que le Laocoon, après quinze siècles, soit retrouvé, que Sanzio jette sur la toile la Fornarina, ou le saint Jean dans le désert ; que Michel-Ange commence l'ébauche de ses Parques, ou que Léonard de Vinci trace l'es-

1) Chi è costui, che in dura pietra scolto
Siede gigante. etc.

Sonnet de Jean-Baptiste Zappi. Voir Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, chap. XXII, p. 245, t. 4.

2) Pallavicini, Storia di concilio di Trento, lib. I, cap. 2, p. 51.

3) Bandini monum. ined. préface, p. 55.

quisse de sa décollation de saint Jean, alors il y a comme un murmure d'admiration dans l'atmosphère. Avant que les grands seigneurs, les princes ou les papes aient décerné à l'artiste de magnifiques récompenses, le mètre virgilien se charge de célébrer les triomphes du peintre ou du sculpteur. Pour chanter on appelle un rhythme que la foule ignore; il n'y a pas de gloire durable sans le laurier de Virgile, et ce laurier renaît chaque fois que quelque merveille paraît dans le monde. On tresse une couronne pour Raphaël, pour Marc-Antoine, pour Sadolet, pour Bembo. Quand un poëte meurt, tout ce qu'il y a à Rome, à Florence, à Bologne, d'hommes illustres, se réunissent à la demeure du mort; les cloches s'ébranlent, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Marc, Saint-Paul, resplendissent de lumières; toute la cité apparaît en habit de deuil; on le descend en terre; un prêtre monte en chaire, célèbre les travaux du mort en langue latine; puis la pierre s'ouvre, cette pierre qu'a décorée le ciseau de Sansovino ou de Buonarotti; on lit, comme dans l'église de Saint-François à Mantoue, sur le sépulcre de Pomponace :

Mantua clara mihi genitrix fuit, et breve corpus
Quod dederat natura mihi, me turba [illegible]
Dixit. Naturae scrutatus sum intima cuncta.

ou sur la tombe de Béroalde :

Felsina te genuit, colles rapuere Quirini,
Longum audita quibus musa diserta tua est.
Illa dedit rerum domino placuisse Leoni
Thebanos latio dum canis ore modos, etc.

Entrez dans une de ces basiliques italiennes, élevées, sous les Médicis, à la gloire de Dieu et de

l'homme. Là, reposent dans des cercueils dont on vient admirer le travail, la plupart des gloires de ce beau siècle auquel Léon X a donné son nom; et toujours c'est la langue romaine qui est chargée de l'oraison funèbre; quelquefois elle emploie cette parole lente, qui va à pied, comme dit Horace, qui chemine lentement; le plus souvent c'est ce mode vif, emporté, qui a des ailes et qui vole, la langue des Dieux.

Parcourez cette chaîne non interrompue de lettrés, depuis Basile Ficin, à la fondation de l'académie platonique, sous Laurent de Médicis, jusqu'à Sadolet, au temps de Léon X, et plus loin encore; pas un qui n'ait chanté en latin; les papes eux-mêmes sont obligés de faire comme les autres; ils chantent donc, et souvent, ainsi que Léon X, aux applaudissements du monde. Juges où va cet amour du lyrisme! Le vieux Nyphus, qui avant Spinosa enseigna le dogme de l'ame universelle, et qui eût couru quelques dangers, non pas de la part du pouvoir qui était alors un modèle de tolérance, mais de quelques professeurs jaloux, si son évêque Barozzi ne l'eût caché sous sa robe; Nyphus, l'homme de l'enthymême et du syllogisme 1), à soixante-dix ans prenait un luth et essayait de chanter à la manière de Properce!

---

1) Quid? Nyphus an non melleus
Perplexa suetus inter enthymemata
Et syllogismos frigidos
Narrare suaves, Atticasque fabulas,
Multumque risum spargere?

Latoni. Ap. Jovium, in Elog.

Ainsi donc, longtemps avant la réforme, « qui, selon Bâcon 1), se prit à admirer les anciens et à étudier les langues », l'antiquité était en Italie l'objet d'un culte ardent, passionné, et la linguistique était protégée par les papes et en honneur chez les gens de lettres, qui tantôt, comme Sadolet, se cramponnaient à la phrase cicéronienne, l'étudiaient le jour et la nuit, et finissaient par en deviner le secret; tantôt, comme Bembo, calquaient la phrase sentencieuse de Tacite; ou comme Thomæus de Padoue, rappelaient dans leurs dialogues la majesté de Platon 2). Étude toute plastique, qu'il faudrait bien se garder de mépriser, car elle enrichit la langue italienne d'une foule d'expressions, de tours, de tropes d'un rare bonheur; travail de mots, que ne dédaignaient pas les Latins, qui allaient, eux aussi, à la découverte dans la langue hellénique, et y trouvaient de ces archaïsmes qu'ils faisaient entrer de force dans l'idiome natal, et dont l'origine finissait par se perdre avec le temps, et à tromper l'oreille la plus exercée.

Continuons le tableau du règne de Léon X. Chaque muse à son tour va passer devant lui pour être couronnée de sa main. Nous avons vu avec quelle splendeur il a traité l'architecture et la peinture; je ne vous ai rien dit des bienfaits qu'il répandit sur

1) Of the Advancement of Learning, Book 1, p. 18. — L'erreur de lord Bâcon s'explique facilement : la littérature italienne n'était pas connue de son temps.

2) Platonis majestatem, nostris hominibus jàm propè abditam, restituit. Inscription de Thomæus, par Bembo, dans l'église de Saint-François, à Padoue.

les élèves de Raphaël, sur Jules Romain entre autres, qui travailla à côté de son maître et fit la plupart de ces arabesques du Vatican, dont les soldats du duc de Bourbon et le temps ont effacé les fantasques ornements. Quand la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, ne comptaient aucun historien, l'Italie citait déjà Poggio Braccolini, Léonard Arétin, Marc-Antoine Cocchi, Bernard Corio, froids annalistes, qui se contentaient de remuer la poussière des tombeaux, mais qui ne savaient pas donner le souffle de vie ni la parole à ceux qu'elle recouvrait. Enfin parurent Machiavelli et Guicciardini; Machiavelli qui, dans son Histoire de Florence, a le nombre, la période élégante, la phrase ornée de Tite-Live, et quelquefois la savante combinaison de mots et la profondeur de Tacite; esprit de trouble et de désordre; factieux qui allait, après avoir trempé dans la conspiration de Capponi et de Boscoli, mourir de la corde à laquelle il n'avait échappé que par miracle, si Léon X n'eût jeté sur l'historien un pan de sa robe de pape, et ne l'eût dérobé à la justice du pays. Clément VII avait accepté la dédicace de son Histoire de Florence, et donné à un imprimeur de Rome, Antoine Blado, un privilége pour l'impression du livre du Prince. Est-ce là un bel exemple de tolérance ? et à cette époque trouverait-on beaucoup de monarques qui eussent laissé se répandre les maximes politiques de Machiavelli ?

Ce ne fut pas non plus un courtisan du pouvoir, que ce Guicciardini, qui écrivit des mémoires où il avait été souvent acteur; maniant avec une

égale habileté la plume et l'épée. Son épée, jusqu'à ce que la mort l'eût brisée, resta fidèle à ses maîtres; mais sa plume les peignit quelquefois avec une sévérité qui ressemble à de l'injustice. En 1515 il fut chargé de complimenter Léon X à son entrée à Florence 1). Le pape fut enchanté de la phrase patavinienne de l'orateur, de sa parole ornée, polie, cadencée, et de sa grace de figure et de maintien, et le lendemain Guicciardini recevait le titre d'avocat consistorial. Dès ce jour il fut attaché à la fortune du pape, qui après son retour à Rome le nomma gouverneur de Modène et de Reggio. On l'a mis à côté des historiens antiques. Il est certain que son nom vivra dans la postérité. Il a du feu, de l'ame; il est dramatique et décrit admirablement un champ de bataille. C'est dommage qu'on sente en le lisant le rhéteur du jardin de Ruccelaj où il aimait à deviser avec Valerianus, Bandetto, Machiavelli, Calcagnini; et que sa phrase ait un peu de l'exubérance et de la monotonie de ces beaux arbres sous lesquels il allait chercher des inspirations.

Paul Jove, qui fréquentait aussi l'Élysée de Ruccelaj, conçut le projet d'écrire l'histoire de son temps. Il se mit à l'œuvre. Quand il en a achevé quelques fragments, il part pour Rome et demande une audience au pape. Le lendemain il est introduit au Vatican. Le pape était entouré de cardinaux. Paul commence la lecture de son œuvre historique, et Léon lui donne le titre de Tite-Live italien 2)

1) Mann; Engl. Tosc. — 2 Tiraboschi, Storia della Letteratura Italiana, 7 vol. par. 2, p. 260.

que la postérité n'a pas confirmé ; le nomme chevalier et lui assigne sur le trésor une pension considérable. Plus tard Adrien VI le fait chanoine de Côme, et plus tard encore Clément VII le loge au Vatican, lui donne, comme à un prince une nombreuse suite de domestiques, et enfin l'évêché de Nocera. Tout cela était beau, trop beau peut-être, mais non pas pour Paul Jove qui mourut, dit-on, de douleur parce que Paul III ne voulait pas lui donner la barette de cardinal. C'était une tête encyclopédique que celle de ce Valérianus que nous venons de citer : théologien, juriste, professeur d'éloquence, archéologue et l'émule d'Horace ainsi que l'appelle Arsilli dans son poème de *Poetis urbanis*. La pauvreté l'attache comme domestique au service d'un gentilhomme vénitien. Jean Lascaris et Marc Antoine Sabellicus sont ses premiers maîtres. A vingt ans il quitte sa patrie envahie par les troupes impériales et cherche une ville où il puisse se livrer en paix à l'étude. Rome se présente à son imagination : son premier protecteur fut un cardinal ; et son ami, son courtisan, un pape, Léon X. Pendant que ce pontife fouillait le sol romain, Valérianus, initié aux langues d'Orient, se prenait à l'Egypte, à cette terre mystérieuse que personne ne connaissait encore, et quelques obélisques récemment découverts étaient un livre où il essayait de lire l'alphabet du plus ancien peuple du monde. Sans doute la langue symbolique lui resta fermée, et il dut se tromper sur la valeur de signes phonétiques ou idiographiques, sur de mystérieuses allégories dont les voiles sont tombés

depuis la découverte de la triple inscription de Rosette 1). Toutefois, quelque opinion qu'on ait sur le système de Valérianus, son grand ouvrage sur les hiéroglyphes est un beau témoignage d'imagination. S'il se trompa sur les signes graphiques des Egyptiens, c'est qu'alors l'Egypte était une terre inconnue de l'étranger, et que pour construire son alphabet il n'avait tout au plus que les colonnes de granit déterrées dans les fouilles de Rome, la science des inscriptions ne faisant que de naître. L'or de Léon X l'aida à rassembler une vaste bibliothèque composée de livres arabes et chaldéens.

Il est un savant qui a célébré en latin et en grec les libéralités de Léon X; qui ne lisait pas seulement Homère, mais Isaïe et les prophètes dans leur langue native, un ardent admirateur de saint Thomas, d'Augustin et des pères dont il avait pratiqué les écrits, Calcagnini qui complimenta Erasme à son passage à Ferrare dans un style « si pur, si coulant qu'il resta muet et hors d'état de lui répondre 2) ». Luther l'eut pour l'adversaire. Le réformateur le traita comme il avait traité

---

1) On sait que M. Boussard, en 1799, dans des fouilles faites près de Rosette, trouva une pierre où étaient tracées trois séries de caractères distincts, l'une en grec, l'autre en caractères du pays, l'autre en hiéroglyphes. Young, savant anglais, le premier, donna une valeur phonétique aux hiéroglyphes; mais ce fut M. Champollion qui, plus tard, forma l'alphabet égyptien, et écrivit la grammaire de l'hiéroglyphe.

2) Salutavit me summâ quidem humanitate, sed oratione tàm disertâ, tàmque fluenti, ut ego prorsùs viderer elinguis. Erasm. Ep., lib. XXVIII, ep. 25.

Prierias, Eck, c'est à dire qu'il en fit une sorte de moine bien crasseux, bien idiot. Erasme était plus juste. Quand il reçut le manuscrit de Calcagnini De Libero Arbitrio, où la doctrine luthérienne sur la prédestination est combattue avec une grande force de logique, il en fut si enchanté qu'il fut sur le point de le faire imprimer « pour la gloire de votre nom, sans un maudit passage où vous avez l'air de croire que je me complais à ce spectacle de dissensions religieuses, la langue enchaînée, les mains jointes en face du sanglier qui dévaste la vigne du Seigneur 1) ».

« Oui, sans doute, mon cher Erasme, répondait Calcagnini, on t'accuse de favoriser les deux partis, d'une main de tendre du pain, de l'autre de cacher une pierre; de te tenir sur la même poutre, inclinant d'un côté, inclinant de l'autre, et toujours applaudi. Voilà ce que disent de toi les envieux. Sais-tu comment te représentent des ames plus généreuses? elles disent que tu regardes d'un œil immobile le vaste incendie que tu pourrais éteindre si tu le voulais; que tu ris de tout ce qui advient; que tu vois dans ce drame une véritable comédie, tranquille quand la flamme dévore et l'autel et le Dieu. Voilà ce qu'on va publiant sur ton compte. Mais je ne crois qu'à ton zèle, à ta piété, à ta sincérité. Donc, mon cher Erasme, si dans l'œuvre que je t'adresse tu trouves quelque chose qui offense ton oreille, qui prête à la méchanceté des mauvaises

1) Erasmi Epistolæ, lib. XX. Ep. 53.

pensées, raie, efface, change, corrige, qu'il n'y reste plus aucune tache 1). »

Vous savez qu'au seizième siècle l'Italie était une véritable terre promise, que toute intelligence demandait à voir, avant de retourner à Dieu. Alors les Alpes s'abaissaient, non plus devant un nouvel Annibal, mais sous les pas de quelques hommes obscurs, qui venaient étudier le mouvement des esprits, interroger des ruines ou des manuscrits récemment retrouvés, s'arrêter d'admiration en face des peintures de Giotto, entrer sous un des dômes sortis des mains d'Arnolfo ou de Brunelesco, s'inspirer à la vue des merveilles qu'étalait chaque ville, écouter des chants de poète, quand ailleurs toute lyre était encore muette. Tout s'y réveillait à la fois, artistes, philosophes, grands seigneurs, monarque et peuple. Quand l'Allemagne se passionnait pour des thèses de théologie; à Florence, le peuple, la tête nue, des branches d'olivier à la main, accompagnait processionnellement une Vierge de Cimabuë qu'on venait de retrouver; à Ferrare, des portefaix répétaient les strophes de l'Orlando, et dans les Apennins des brigands s'inclinaient en signe de respect devant l'Arioste. Au moment où Luther donnait le signal de la révolte du sens intime, Bandinelli créait le groupe du maître-autel de Santa-Maria del Fiore, Ange Politien et Giovanni Picco della Mirandola descendaient en triomphe dans leurs tombeaux de l'église de Saint-Marc, et Buonarotti créait la Nuit, le Jour, et le Penserio et la

1) Calcag. Epist ad Erasmum. Erasmi Epist. lib. XX. Epist. 34.

statue colossale de David; Venise, Ferrare, Milan, Bologne, Parme, Ravenne, Florence et Rome, chaque cité italienne devenait un foyer d'art, de lumières et de sciences qui allait envelopper de son réseau de flammes le monde tout entier.

Luther, comme nous l'avons vu, avait visité l'Italie. Il avait accompli ce pélerinage, moins par obéissance que par cet instinct de curiosité qui tourmentait alors tous les esprits, et par cette aspiration vers le merveilleux répandu dans les récits de tous ceux qui venaient de cette terre lointaine. Il vint donc comme tout ce qui avait foi dans l'avenir de l'humanité, et qui croyait que l'intelligence allait subir des épreuves prochaines, une lutte qui changerait la forme sociale; il vint parce que la rumeur publique plaçait là l'étoile qui devait guider désormais tout entendement dans ses voies nouvelles. Mais une fois en Italie, le moine fut aveugle. Luther passa sans émotion devant ces grandes créations du génie de l'homme dont l'image eût dû faire palpiter son cœur; il resta froid en présence de l'Italie moderne; sa poitrine n'eut pas un battement pour les belles inspirations qui s'offraient sur son chemin. On le voit à regret passer sans rien voir, sans rien apprendre ni retenir. Il n'emporte avec lui ni émotions, ni souvenirs poétiques, ni joie de l'ame, ni exaltation du cerveau. Il ne rapporte de Rome que des contes de bonne femme ou de mensongers récits; car à qui persuader qu'en 1510 il ait entendu des courtisans, lors de la consécration du pain et du vin, prononcer cet horrible blasphème : Tu es pain et tu resteras pain; tu es vin et

tu resteras vin 1)! Justement, en ce moment, Sanzio peignait le miracle de Bolsène, cette fresque où il a représenté l'hostie s'animant et se teignant de sang aux yeux d'un prêtre qui doute de la présence réelle. Ce seul témoignage de l'art vaut bien celui de Luther. A un peuple qui se joue de l'Eucharistie, on n'offre pas de semblables peintures. Ce n'est pas l'impiété qui régnait à Rome sous Jules II ou sous Léon X. Et le fait reposât-il sur un témoignage moins suspect que celui de Luther, il ne faudrait pas, comme quelques biographes du moine augustin, chercher dans cette sacrilége moquerie la révélation des croyances de l'époque. Alors, Accolti, Bembo, Sadolet, Caietano, Léon X, étaient des hommes de foi et de poésie.

Erasme aussi voulut voir l'Italie, et Rome surtout, où il séjourna longtemps: et dans sa correspondance avec les philosophes, les hommes de lettres, les artistes de l'Allemagne, en vain vous chercheriez rien qui flétrisse le caractère sacerdotal du clergé d'Italie, rien qui dépose contre le mépris des choses saintes, l'abandon des vieilles mœurs, du culte de Dieu, du respect pour la religion. Ses lettres sont souvent de véritables hymnes en faveur des prélats romains. Luther, à force de chercher, avait trouvé dans le sacré collége trois à quatre cardinaux de quelque valeur littéraire;

1) Ego Romæ non diù fui. Ibi celebravi ipse, et vidi celebrari aliquot missas, sed ita ut quoties recordor, execror illas. Nam super mensam, inter alia audivi curtisanos quosdam ridendo gloriari; nonnullos in arâ super panem et vinum hæc verba pronuntiare: Panis es et panis manebis; vinum es et vinum manebis. Op. Luth. tom. VI. Ienæ, apud Melch. Adam, in vitâ, 49.

mais quelle autre idée vous avez de ces princes de l'Eglise en lisant la correspondance d'Erasme!

Voici un prélat romain dont le nom ne méritait pas l'oubli où il est plongé, c'est le cardinal Raphaël de Saint-Georges, qui n'apparaît pas une seule fois dans les querelles religieuses du XVI[e] siècle, et qui à l'ombre des beaux arbres de sa campagne pendante sur les eaux du Tibre rêvait d'antiquité, de vers et de chants, et ouvrait les portes de son palais à tout ce qui portait nom d'artiste. En Angleterre où il allait chercher l'or que ses amis avaient fait briller à ses yeux 1), tout à coup Erasme se ressouvint de Rome et de son Mécène. «En vérité, écrit-il au cardinal, l'image de votre ville me tourmente chaque fois que je me rappelle cette douce liberté, cette vive lumière, ces promenades, ces entretiens d'or et de miel, ces riches bibliothèques, ces princes si affables que j'ai laissés, auxquels j'ai dit adieu. Maintenant que Léon a rendu la paix au monde, je brûle de revoir mes vieux amis: malheureux que je suis d'avoir perdu en vous un Mécène qui mettait toute sa joie à m'entourer d'hommages et d'honneurs! »

Ecoutez la réponse du cardinal Raphaël:

« Reviens dans cette cité où tu trouveras et de la gloire et de l'or; de l'or que tu ne dois pas dédaiguer, car c'est le viatique de tes vieux jours, et un dédommagement des morsures de l'Envie, la com-

---

1) Sed quid facerem ? Montes aureos, imò plusquàm aureos suis litteris pollicebantur amici. Epist. 168, Lugd. Batav. 1703, t. III, 1[re] partie.

pagne de toute illustration. Reviens ; tout ce qui brille dans les lettres vole vers Rome comme à un théâtre. Là, nous avons des couronnes pour les hommes de génie comme toi, et des distinctions pour ceux qui veulent s'élever. Rome et toutes les cités lettrées te disputent comme une conquête, ainsi qu'autrefois les sept villes se disputaient Homère ; et dans cette lutte Rome ne succombera pas ; Rome la patrie, la gloire, le piédestal de tout ce qui se nourrit de belles-lettres 1). »

A peine Erasme s'était-il reposé de son long voyage, qu'il reçut un message de Léon X. Le pape lui donnait audience pour le lendemain, au Vatican. « Je n'oublierai jamais, raconte-t-il dans une de ses épîtres, la grace, la vénusté, l'élégance de manières qui me frappèrent tout d'abord dans Léon X; son front noble et élevé, la bonté avec laquelle il m'accueillit, ce charme de conversation que je ne saurais exprimer. A tous les dons qu'il avait reçus de la nature, Léon ajoutait ce que Politien lui avait enseigné, un vif amour pour les Muses. En lui brillaient ces trésors que Platon requiert d'un prince : la bonté du cœur et le savoir. D'autres avant lui, revêtus de la tiare, s'étaient distingués par l'éclat des armes ; Léon chercha son bonheur dans la paix et dans le culte des arts ; personne à qui cette gloire ait coûté un soupir ou une larme 2). »

Pendant son séjour à Rome, rarement il se pas-

---

1) Epist. card. Raph. 180, 18 Jul. 1515.
2) Erasme, liv. 5, ép. 2.

sait une semaine sans qu'il eût quelque entretien avec le pape; ces entretiens roulaient toujours sur les lettres, et surtout sur Horace que le pape savait presque par cœur. Erasme quitta la capitale du monde chrétien charmé de tout ce qu'il avait vu. Alors commence entre le pape et lui une correspondance qui les honore tous deux.

« Ah! que ne puis-je encore, écrit Erasme à Léon, prosterné à vos pieds, y imprimer mes baisers 1)! Noble famille que celle d'où vous êtes issu, et qui, semblable au cheval de Troie, a donné au monde, dans l'espace de quelques années, tant de Virgiles, de Platons, de Jérômes... C'est la providence qui vous réservait à ce monde: par vous ont refleuri les bonnes mœurs et les bonnes études. »

Il paraît qu'Erasme fut ébloui à la vue de l'Italie. Qu'on se représente le philosophe batave, arraché tout à coup à son ciel brumeux, à ses vieux livres, aux rues étroites de sa ville natale, transporté dans une atmosphère brillante de soleil et de lumière, et entrant pour la première fois dans un palais d'or et de marbre, traversant de vastes salles étincelantes de mosaïques, d'arabesques, de peintures et de sculptures, vastes musées qui ont peine à contenir tous les chefs-d'œuvre que la terre rend chaque jour; s'égarant sous ces voûtes décorées de la main de Raphaël et de Jules Romain; se mêlant

1) Atque utinam liceat verè beatissimis istis advolutum pedibus oscula figere.... Familia ex quâ nobis, velut ex equo trojano, tot eximii in omni doctrinæ genere proceres paucis jàm annis exsilierunt, tot Cicerones, tot Marones, tot Platones, tot Hieronymi. Ep. 174.

parmi ces cardinaux, dont les vêtements reluisent de pierreries; au milieu de ces artistes, dont quelques uns marchent entourés de pages, et placé en face de cette figure si belle et si noble de Léon X, objet de l'amour et des hommages de tout ce qui l'environne! C'est Léon X qui le frappa le plus vivement!

Alors il n'y avait pas de réceptions pareilles à celles des Médicis, arrivés par le commerce au pouvoir souverain, les banquiers de l'Europe, les protecteurs des lettres. Celles de Léon X au Vatican effacèrent toutes les splendeurs des cours les plus brillantes. Jamais aussi plus hautes intelligences ne s'étaient donné rendez-vous dans le palais d'un prince! — Vous allez en juger. Voici d'abord Louis Arioste, venu de Ferrare à Rome pour remercier le pape de l'excommunication qu'il a prononcée contre quiconque imprimerait les ouvrages du poète sans son consentement; noble bulle dirigée contre la convoitise de quelques forbans qui avaient établi une véritable croisière pour saisir et vendre chaque vers qui échappait au chantre de Renaud 1). Léon exalte l'Orlando dont il aime à

---

1) On lit dans Richardson, écho de Bayle, qui le répétait d'après les protestants : « Léon X publia une bulle où il excommuniait quiconque entreprendrait de critiquer les œuvres du poète Louis Arioste. » Richardson, Traité de la peinture, t. III, p. 455. Bayle, art. Léon X. Warton's History of English Poetry, t. II, p. 411. On peut consulter, dans l'Orlando Furioso, Ferrare, 1516, la bulle de Léon X, ainsi que dans le Recueil des lettres pontificales, rédigées par Bembo, liv. X, ép. 40. On voit combien peu était fondée l'accusation du protestantisme contre Léon X, qui, au rapport de Blondel, n'avait pas honte de publier une bulle en faveur des poésies profanes de Louis Arioste, menaçant d'excommunication ceux qui le blâmeraient ou empê-

réciter quelques strophes, de cette voix si douce qui va jusqu'à l'ame 1). Puis vient l'évêque de Fossombrone, Paul de Midlebourg, pour offrir à sa sainteté le Traité de rectâ Paschæ celebratione, qu'on dirait échappé un siècle plus tard à quelque savant bénédictin 2); ou Basile Lapi, l'élève de Vespuce, qui veut lui dédier son livre de Ætatum computatione et dierum anticipatione, car Léon s'occupe de la correction du calendrier, et il a écrit aux pères du concile de Latran, aux savants de l'Italie, de lui adresser le résultat de leurs travaux sur cette réforme si désirée, qui ne put s'accomplir que sous le pontificat de Grégoire XIII. On annonce Celio Calcagnini de Ferrare, qui enseigna, malgré le texte apparent de la Bible, et longtemps avant Copernic, la rotation de la terre 3); et une députation de pauvres religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui viennent déposer aux pieds du père commun des fidèles, leurs plaintes amères sur les souffrances que les conquérants du Nouveau-Monde font subir aux Indiens, qu'ils parquent, emprisonnent et vendent comme des esclaves. Le pape, au nom de l'Evangile et de la nature, a flétri ce honteux trafic 4)! Dans ces solennités tous les

---

cheraient le profit de l'imprimeur, en même temps qu'il foudroyait Martin Luther de ses anathèmes. Voir Roscoë, 386, t. 4. ch. XXIV.

1) Sermo illi erat suavis et blandus. Vita Leonis X ab anonymo conscripta.

2) Fabron, in vitâ Leon. X, p. 275.

3) Quod cœlum stet, terra autem moveatur. Tirab. Storia dell. Lett. ital. VII, J. 427.

4) Requisitus sententiam pontifex judicavit non modo religionem,

rangs sont confondus, et la robe noire d'un de ces dominicains effleure en passant la robe de pourpre de Castiglioni, le courtisan le plus accompli de son siècle, l'homme des palais et des cours. Il est l'auteur du Libro del Cortegiano, œuvre de moraliste, beaucoup moins futile que le titre ne semblerait l'indiquer, et où l'on peut étudier, à défaut de théâtre véritable, le côté comique de la société italienne au XVI[e] siècle 1). Près de cet écrivain aux vêtements si beaux et si riches, voyez cette espèce de nain qui tâche de se grandir, se lève sur les pieds, et à la vue de ces flots de courtisans qui entourent Léon X, rit d'un rire satanique; c'est l'Arétin qui a pris le titre de Divino, de Flagello dei principi, et qui n'est encore connu que comme l'homme de la satire et de l'ironie; l'Arétin qui, au rapport de Bandello, attirait le stylet et la massue, ainsi que l'aimant attire le fer, et dont le dos, véritable carte nautique, portait les stigmates de ses nombreux ennemis. Chassé d'Arezzo sa patrie pour quelques sonnets, il est arrivé à Rome, presque sans vêtements. Léon X l'a vêtu, logé, et lui a fait de riches présents. Un jour entre autres il lui a donné une somme qu'on offrirait à un prince, non pas pour qu'il publiât ses louanges ou pour acheter son silence, car l'Arétin a calomnié son bienfaiteur 2);

---

sed etiam naturam reclamitare servituti. Fabr. in vit. Leon. X, p. 227.

1) Yo vos digo que es muerto uno de los mejores cavalleros del mundo, s'écria Charles V, en apprenant la mort de Castiglioni.

2) Dans une de ses lettres, l'Arétin, vol. III, p. 86, reconnaît

mais parce que la renommée a publié jusqu'à Rome les talents de ce poète. Suivez l'Arétin, lorsque après avoir baisé les mains du pape, il descendra les degrés du Vatican pour retourner à sa demeure. Il loge sur la place du Peuple. C'est lui qui, dans un style étourdissant d'hyperboles, va vous peindre son intérieur: « C'est à mourir d'ennui; les grands seigneurs me rompent la tête avec leurs visites; mon escalier est usé par des visiteurs, comme les marches du Capitole par les roues des chars de triomphe. Non! Rome dans ses rues n'a jamais vu ce mélange de nations qu'offrent aux regards mes appartements. Il y a des Turcs, il y a des Juifs, il y a des Indiens, il y a des Français, il y a des Allemands, il y a des Italiens! Je vous laisse à penser si les Espagnols manquent au rendez-vous commun; je ne vous parle pas du peuple. Voyez-vous, impossible à moi de rester une minute sans avoir sur les bras des soldats, des écoliers, des frères, des prêtres. Je suis devenu l'oracle de la vérité: l'un vient me conter ce qu'il a à souffrir d'un prince, un autre les méfaits d'un prélat: je suis le secrétaire du monde: n'oubliez pas de me donner ce titre sur la suscription de vos lettres 1). » On annonce un autre Arétin, celui qu'a célébré l'Arioste,

---

avoir reçu une somme en beaux deniers comptants du pape Léon X; Dalla santa memoria di Leone danari in real somma. Mazzuchelli, vita di Pietro Aretino, p. 19. — Et, dans une autre, il dit de Léon et de Clément VII (Jules de Médicis): Non d'altro lo pagaron, servendo loro, che di crudelta ed injurie. Lettere del Aretino, III, 16.

1) Lettere, vol. I, p. 206. Mazzuchelli, 57.

Il gran lume Aretin, l'unico Accolti 1).

le fils de Benoît Accolti, l'auteur d'une histoire des croisades 2) qu'on lit encore en Italie ; le frère de Pierre Accolti qui rédigea la bulle d'excommunication contre Luther, cette œuvre magnifique de latinité. Bernard Accolti est poète. Rome était folle de ses vers ; elle l'appelait le Céleste. Quand il devait chanter, les boutiques se fermaient, et les ouvriers de tout état accouraient pour l'entendre. Il marchait au milieu d'une haie de troupes suisses que Léon lui avait donnée en signe d'admiration, et l'auditoire était éclairé aux flambeaux. Quand le nom d'Accolti a été prononcé par l'introducteur du Vatican, le saint-père s'est levé. Ouvrez les portes, dit-il, et que la foule entre. Le peuple s'est précipité dans le palais du pape. Accolti récite un ternale en l'honneur de la Vierge : les oreilles et les ames sont émues ; on crie : Vive le poète divin ! Vive le céleste Accolti 3) !

Mais attendez! Tout à coup cette foule de courtisans qui se presse autour d'Accolti, qui l'interroge de la voix et du regard, s'émeut de nouveau et prête l'oreille. Il y a du bruit au dehors; l'escalier du Vatican retentit de pas d'hommes ; le pape a souri en signe d'intelligence. C'est Raphaël qui arrive, Raphaël tel que vous l'avez dû voir dans le tableau d'Horace Vernet, Raphaël grand seigneur, plus grand seigneur que Chigi lui-même; devant

1) Orl. Fur., cant. XLVI, st. 10.

2) Benedetto : Vie de Laurent de Médicis, t. 1, p. 110.

3) Lettere di Pietro Aretino, v. 46. Mazzuch. Scritt. d'Ital. J. 66.

lequel s'inclinent les gardes du palais pontifical, et qui vient entouré d'un cortége de pages, dans toute sa fleur de jeunesse et de beauté. A sa vue va se former une double haie, l'une de cardinaux et de nobles Romains, l'autre de théologiens et de savants, au milieu de laquelle s'avance l'artiste avec cette grace que vous lui connaissez. Il fléchit le genou et baise l'anneau du pêcheur. Il n'y a pas six mois que le pape, voulant orner les murs du Vatican de tapisseries à l'instar de celles que Florence exécute si habilement, a dit à son artiste de lui dessiner des sujets propres à inspirer l'ouvrier. Ce jour-là est arrivé. Sanzio apporte douze cartons où il a représenté les scènes principales des actes des apôtres; chacun de ces cartons est entouré d'une bordure en clair-obscur où le peintre a placé quelques événements de la vie de Léon X. A la vue de ces merveilleuses esquisses, où le peintre, pour plaire à son protecteur, avait dépensé tout ce qu'il avait d'imagination et de génie, il se fit parmi les spectateurs un de ces grands silences où l'ame et le sang semblent suspendus à la fois; puis tout à coup les regards se portèrent des cartons sur le peintre, et le pape cria: Divino! et tous les assistants répétèrent l'exclamation! On connait l'histoire de ces cartons merveilleux, l'œuvre la plus parfaite de Raphaël, s'il faut en croire un juge éclairé comme Richardson; qui passent des mains d'ouvriers flamands dans celles de Charles Ier, roi d'Angleterre 1); à la

1) Richardson, Traité de la peinture, t. III, p. 459.—Bottari note al Vasari. Anche in questi arrazzi l'arte hà toco il più alto segno, ne do-

mort de ce monarque infortuné sont mis en vente, adjugés à Cromwell, puis oubliés comme la mémoire du roi martyr; puis jouet de quelques ouvriers qui les ont coupés, après l'avénement de Guillaume III, pour les copier plus aisément; et enfin sous un prince éclairé, reliques précieuses de l'art, mis sous verre et exposés à l'adoration des artistes qui viennent en pélerinage les visiter à Windsor.

Parmi la foule on aperçoit un homme à la tête chauve, qui vit de travail et non d'inspiration, et qui, un moment, s'est posé le rival de Sanzio, dont plus qu'un autre il admire le génie: c'est Sébastien del Piombo, qui vient pour présenter au pape l'esquisse du Lazare, dont Michel-Ange a fait le dessin, et que Sébastien doit revêtir de ce coloris dont il déroba le secret à Vecelli le vénitien. Deux hommes pour vaincre Raphaël, Michel-Ange et Sébastien del Piombo; l'un enfantant la pensée, créant le sujet, imaginant le drame; l'autre lui donnant la couleur, c'est à dire la vie. Il est dit dans l'histoire de la peinture, que Buonarotti, las d'entendre appliquer à Raphaël des louanges qu'on n'avait encore décernées qu'à la Divinité, voulut, lui dont la palette ne pouvait lutter avec celle du jeune peintre, et dont la main tremblait déjà sous le poids des années, recourir à Sébastien del Piombo, le rival et peut-être le maître de Raphaël dans l'art du coloris. La résurrection du Lazare, œuvre de

po essi ha veduta il mondo cosa egualmente bella. Lanzi, Storia Pittorica, I, p. 401.

deux maîtres, était le défi jeté au favori de Léon X. Sanzio se sentit le courage de lutter avec de tels hommes : il prit son pinceau, s'enferma durant quelques semaines, renonça au Vatican, au pape, à ses amis, à la Fornarina elle-même, pour travailler à son œuvre. Le jour vint bientôt de juger les deux compositions ; mais à la vue de la Transfiguration, Rome jeta un cri de surprise et d'admiration, et répéta avec Mengs : C'est le type du beau idéal, le parangon de l'art, le chef-d'œuvre de la peinture, l'effort le plus sublime du génie de l'homme 1). Sébastien del Piombo s'avoua vaincu : mais quelle défaite! Longtemps la France, à qui le cardinal de Médicis avait fait don de l'œuvre de Sébastien, crut qu'elle avait possédé le chef-d'œuvre de la peinture. La victoire ne nous avait pas encore mis en présence de la page capitale de Sanzio. . . . . .

Maintenant, dites-nous, que vous semble de ces grandes réceptions papales? Où trouverez-vous dans les temps modernes des salons où l'épopée, l'histoire, la peinture, la sculpture, la grammaire, l'éloquence, la théologie, tous les arts libéraux, et jusqu'à la musique, aient leurs représentants?

---

1) Il quadro della Transfigurazione è una chiara riprova che Raffaello avea acquistato maggior idea del vero bello; poichè contiene assai più bellezze che tutte le altre sue anteriori. Ce tableau avait été destiné à l'eglise de Narbonne par le cardinal de Médicis qui, ne pouvant en faire le sacrifice, le remplaça par celui de la Résurrection du Lazare. Nous ignorons comment le cadre de Sébastien del Piombo est passé en Angleterre dans la collection de M. Angerstein. La Transfiguration, placée dans l'église de Saint-Pierre-in-Montorio fut cédée à la France par le traité de Tolentino, placée au Musée Napoléon, et rendue en 1815 au pape...

Jean Maria, israélite, pendant le diner du pape, jouait de la lyre 1), et Léon tombait souvent dans une sorte d'extase où il oubliait le monde extérieur 2). Voilà ce que vit Erasme ! On conçoit que l'image de Léon X l'obsédât en Angleterre !

C'était Thomas Morus qui l'y avait appelé. Erasme partit à cheval, suivant sa coutume, et traversa les Alpes. « Cette longue promenade par les montagnes, écrit le philosophe, remuait dans mon cerveau une foule d'idées; j'allais cheminant, rêvant, pensant, et charmant ainsi les longues heures de la route; rappelant à mon imagination tout ce que j'avais vu, tout ce que je voyais, et le souvenir de mes amis que je venais de quitter, et de ceux que j'allais retrouver : douces souvenances d'étude et de plaisir! Alors vint au monde l'idée de mon Eloge de la folie: Μωριας Εγκωμιον, que je dédiai à Morus : son nom m'indiquait le patronage sous lequel elle devait se produire au grand jour 3).

---

1) Ac Joannem Mariam, quemdam Hebræum, tangendis fidibus clarum, comitatûs dignitate exornavit. — Vie de Léon X, par un anonyme — Pierre Aaron, chanoine de Rimini, a dédié, à la mémoire de ce pontife, son savant traité qui a pour titre : Toscanella della musica. Burney's Hist. of Music vol. III, p. 154.

2) Tanto studio tenebatur, ut ne ipsum quidem epularum tempus sine nostra utilitate prætervolare sinat, quod non auro, argentove refertis abacis non pretiosâ supellectile exquisitis ingeniis apparatus, ferculorum admiratos defixosque nos tenet, sed cum convivis et circumstantibus lepidè comiterque habitis sermonibus, non de inani, levique materiâ, sed de Deo, naturâ, sacris, jure, legibus, vitâ, moribus, aliorum gestis, cæterisque rebus, quæ summæ eruditionis, ac perspicacis ingenii dignæ visæ fuerint.

Matt. Hercul. ap. Fabr. in adnot., 85.

3) Préface de l'Eloge de la Folie.

Le pape n'avait point oublié son cher Erasme. Ses bienfaits le suivaient en Angleterre, à la cour de Henri VIII, que le philosophe avait voulu visiter, et où il était loin de trouver l'accueil qu'on lui avait fait à Rome. A peine était-il débarqué à Douvres, qu'une lettre du saint-père le devançait à Londres. Elle était adressée à Henri VIII. Ce n'est pas seulement un gage précieux de bienveillance pour Erasme, c'est encore un beau témoignage en l'honneur des lettres, que cette bulle du pape !

« J'ai toujours aimé et les hommes doctes, et les bonnes lettres ; cet amour est né avec moi, l'âge n'a fait que l'accroître, parce que j'ai toujours vu que ceux qui cultivent les lettres sont attachés de cœur aux dogmes de notre foi, et qu'elles sont elles-mêmes l'ornement et la gloire de l'Eglise chrétienne 1).

Terminons cette esquisse si décolorée du règne de Léon X. A ceux qui voudraient en connaître les merveilles, il y a Paul Jove et William Roscoë qui les ont décrites. Honneur surtout à l'historien anglais qui s'est montré reconnaissant envers la mémoire des Médicis. Son livre, malgré quelques taches inséparables d'un travail où perce encore une pensée de réforme, est un beau chant en l'honneur du restaurateur des lettres, une noble page dans la vie de l'écrivain anglais. Après avoir ra-

---

1) Lettre de Léon X à Henri d'Angleterre, 10 juillet 1515. Voir la lettre d'Erasme au pontife, sur saint Jérôme, 174. La belle réponse de Léon, Epist. Erasmi. T. III des œuvres de cet écrivain.

conté longuement l'histoire de ce pontife, et l'avoir montré avec cette auréole de gloire que lui avaient faite les artistes, Paul Jove nous le peint échappant au bruit et aux pompes du Vatican, aux fêtes de Rome, à l'enivrement de cet encens qu'on brûlait pour lui en Italie; aux joies comme à l'esclavage de la papauté, et sans rien dire partant tout à coup en fugitif pour visiter sa villa Malliana. A son approche, les cloches du pauvre village s'ébranlent, les paysans accourent, jonchent la terre de feuilles, arrêtent la litière du pape et viennent lui offrir des fleurs. Le pape descendait de sa chaise, leur prenait la main, les interrogeait, aimait à baiser les blancs cheveux des vieillards, caressait les petits enfants, dotait les jeunes filles, et payait les dettes des indigents, car il avait pour maxime qu'il est du devoir d'un prince de soulager la misère, et de renvoyer la joie dans le cœur et sur la figure quiconque veut l'approcher.

Ce fut le 1er décembre 1521 que mourut Léon X: quelques jours avant d'expirer il faisait remettre au curé d'Einsiedeln, à Zwingli, le diplôme de chapelain acolyte du saint-siége 1); à Reuchlin, dont l'apologie avait été condamnée au feu par les universités de Paris et de Cologne, et qui était venu se réfugier à Rome, des marques de sa munificence; c'était finir comme il avait commencé. En ce moment une petite nacelle quittait sans bruit la ville de Bâle : celui qui la montait saluait la cité

1) Vie d'Ulrich Zwingle, par M. J. C. Hess, 1810, page 65, note, et 75. Hottinger, Histoire des Églises Helvét. t. III.

ingrate qui l'exilait, dans des vers latins que sa bouche laissait tomber quand son cœur était gros de chagrin : « Adieu, Bâle, adieu, toi qui fus si longtemps pour moi hospitalière et si tendre! adieu de cette barque qui va m'emporter à jamais! sois heureuse de tous les bonheurs à la fois, et puisses-tu n'avoir jamais d'hôte plus incommode que moi! »

Celui qui chantait ainsi était Érasme, que le protestantisme intolérant chassait de Bâle qui lui devait une partie de sa gloire, Froben, Amerbach et Holbein 1).

Nous connaissons Léon X. Qu'on nous dise qui, de lui ou de Luther, dut mettre obstacle à la paix de l'Eglise? Figurez-vous Jules II à la place de Léon X: alors la papauté eût été inflexible; elle n'eût pas même voulu entendre la voix du novateur, elle lui eût ~~imposé~~ silence, sans l'écouter. Mais ne semble-t-il pas que la Providence ait placé sur le trône un prêtre comme Léon, « un agneau au milieu des loups, un Daniel dans la fosse aux lions, un Ezéchiel au milieu des scorpions », dont les mœurs sont si pures, que le souffle de la calomnie n'a pas même tenté de les ternir, afin que la révolte n'eût aucun prétexte pour se justifier aux yeux des hommes 2)? Et pourtant ne s'est-il pas trouvé des ames, Hutten, par exemple, qui, après

1) Frasers's Magazine, Revue Britann., mois de février 1836.

2) Quid referam castos vitæ sine crimine mores? And. Fulvio.— Non extra libidinem modo, sed extra famam libidinis. Math. Herculanus.

que Luther eut crié à l'Antechrist, ont répété Antechrist ! Léon X, l'Antechrist ! Est-ce assez de folie? La Providence, qui veillait sur son œuvre, voulut encore que ce pape, ange de douceur, fût aussi un ange de lumières, afin que la réforme ne pût être tentée de l'accuser de haïr ou de persécuter les dons de Dieu; et cependant n'a-t-elle pas imprimé que, sans Luther, le monde gémirait encore dans les ténèbres. Quand Luther disputait sur les Indulgences, l'Italie avait une épopée !

CHAPITRE XIX.

ALEANDRO. — 1520.

C'était un heureux événement pour le catholicisme, en Allemagne, que l'élection de Charles V. Il est certain que si, comme le duc Frédéric de Saxe, il eût embrassé la cause de la réforme, le vieux culte pouvait être banni de la Germanie. Luther vit tout d'abord de quel poids devait être l'épée de ce monarque dans son duel contre Rome, et à peine l'adhésion de Charles à la couronne impériale était-elle connue, que le réformateur essayait habilement sur cette jeune ame le langage de l'orgueil, en lui montrant dans Rome une ennemie de la Germanie et de ses franchises, dont le joug devait peser à tout homme de cœur. « Que le pape, lui disait-il, ne prenne pas cette épée qui va si bien à vos mains 1). » Mais l'empereur fut sourd aux prières

1) Seckendorf, comm. de Lutheranismo, lib. 1, sect. XXXIV, p. 127. Roscoë, Vie de Léon X, t. 4.

du moine. A peine quelques années s'étaient écoulées depuis son élection à l'empire, qu'il devait en partie à l'influence de la cour de Rome, et déjà il faisait pressentir tout ce que le monde pouvait attendre de lui : son ame ardente rêvait la gloire; il montrait à la noblesse allemande, sur un cheval fougueux, bardé de fer, étincelant d'or, les armes pesantes de Charles-le-Téméraire. Au nom de François Ier, dont la vaillance était si connue, son œil, dit un de ses historiens, s'animait et semblait jeter de la flamme. Il avait compris Léon X. Il aimait ce faste mondain de gardes, d'archers, de courtisans, d'artistes, de cardinaux, que le pape traînait avec lui ; les largesses qu'il versait à pleines mains aux peintres, aux statuaires et aux poètes, et les merveilles qui allaient faire de Rome la reine des cités. Lui aussi roulait dans sa tête de grands projets dont l'accomplissement immortaliserait son règne. C'était de la gloire qu'il voulait, mais de la gloire des armes, à l'instar de son rival, le roi de France. Or il arriva à l'empire au moment même que le réformateur remplissait la Saxe du bruit de ses querelles. Ce bruit l'ennuyait, parce qu'il le distrayait de ses pensées, et que, pour accomplir les desseins de la Providence, il avait besoin que l'Allemagne restât en repos. Érasme vit tout d'un coup que Charles n'était pas l'homme de Luther ; et Luther, trompé dans ses espérences, se vengea, selon son habitude, en calomniant l'empereur qu'il représente comme l'esclave de la monacaille 1).

1) Erasmus scribit aulam imperatoris esse mendico-tyrannis occu

Pour se concilier le zèle de Charles, Léon X avait envoyé à la cour impériale, revêtu du titre de nonce, un des plus habiles négociateurs de l'époque ; une des gloires, en même temps, des lettres et de la science : Jérôme Aleandro.

Aleandro descendait d'une noble famille. A treize ans, il étudiait sous Benoît Brugnole, puis sous Petronello de Rimini, deux humanistes célèbres. Paul Amalteo florissait alors à Pordenone, et attirait à ses leçons une foule considérable : c'était l'Erasme de l'Italie ; il expliquait l'antiquité avec un charme indicible de parole, et la faisait aimer avec passion. Aleandro voulut l'entendre ; mais le disciple se prit d'un tel amour pour l'étude, qu'il languit, dessécha, et un moment fut obligé d'abandonner les leçons de son maître. On lui conseilla de revoir les bords de la Brenta, et de respirer l'air natal. Il part pour Motta, sa patrie, et, le lendemain même, il vient se mêler parmi les auditeurs de Dominique Piorio, qui enseignait les belles-lettres. La leçon finie, Aleandro se met à rire du professeur qui paraît bientôt, essaie de se défendre, et, tout colère, finit par proposer un duel littéraire à son compatriote : le duel est accepté de grand cœur, les seconds choisis, et le jour du combat indiqué. Vous eussiez vu alors de Venise, de Ferrare, de Padoue, de la Polésine, accourir, comme à une fête, les professeurs de droit, les

---

palam, ut nulla in Carolo spes esse possit. Luther Spalatino. Seckendorf, comm., lib. 1, sect. XXIX, p. 115. Pallavi. concil. di Tr., cap. XXIII.

maitres en théologie, les docteurs, les écoliers : c'était une joie, un trouble, inexprimables ; l'élection d'un empereur romain ne causait pas d'émotion plus vive, ne remuait pas plus fortement les imaginations. La Brenta fut un moment toute couverte de gondoles, où on reconnaissait, à leur longue barbe, à leur front plissé, et à leur robe d'écarlate, les professeurs de Venise, appelés comme juges du combat. Motta ne put recevoir tous les visiteurs : beaucoup d'entre eux furent obligés de coucher dans les champs. Le jour venu, Piorio monta en chaire, et parla longtemps sans être interrompu. Il s'agissait d'expliquer quelques passages difficiles d'écrivains anciens. Aleandro vint à son tour ; il parla pendant deux heures. Tout à coup ces vieux citoyens du pays latin, ces hôtes de Rome et d'Athènes, ces commensaux d'Horace et d'Anacréon, toutes ces intelligences qui avaient quitté l'Olympe pour s'abattre dans la bourgade de Motta, se lèvent à la fois, criant : Fuori Piorio, e viva Aleandro! Et Aleandro remplace aussitôt le malencontreux professeur qui ne connaissait que de nom l'antiquité, et ne l'avait jamais pratiquée. Venise, au bruit de ce triomphe, dépêche un courrier à Aleandro, et l'appelle dans ses murs ; mais Alexandre VI l'enlève à Venise, et l'envoie comme nonce en Hongrie. Une maladie vient heureusement rendre le jeune ambassadeur aux Muses qu'il n'avait quittées que pour obéir à la voix du pontife. Il avait alors à peine vingt-quatre ans. C'était l'époque de la renaissance des lettres. Alde Manuce venait d'imprimer cette belle édition de l'Iliade d'Homère qui,

après trois siècles, est encore regardée comme un chef-d'œuvre de typographie et de correction. C'est à Aleandro que le savant imprimeur a dédié son travail. « A toi, lui dit-il dans sa dédicace, qui, à peine âgé de vingt-quatre ans, parle avec tant de pureté et le grec et le latin ; à toi, pour qui l'hébreu n'a pas de secrets ; à toi, qui te livres avec tant d'ardeur à l'étude du chaldéen et de l'arabe, qui bientôt auras cinq cœurs d'hommes, car il y a longtemps que tu en as trois, comme Ennius ; à toi, qui parles grec avec tant de facilité, hébreu avec tant d'aisance, qu'on te dirait nourri, élevé au milieu d'Athènes, ou sous la tente d'un Israélite 1).

C'était alors une bien belle ville que Venise! belle de tous les trésors antiques qui lui arrivaient de la Grèce, et plus belle encore de l'hospitalité qu'elle accordait si noblement à quiconque lui était recommandé par les Muses. Près du Rialto, à côté de ce canal d'où l'œil pouvait apercevoir les vaisseaux qui chaque jour lui apportaient quelque monument antique ou quelque Grec exilé, s'élevait l'imprimerie d'Alde Manuce qui a rendu de si grands services aux lettres, que son nom est encore populaire dans Venise. Alde Manuce, vieux et infirme, qui s'en allait mourant sur ses trésors, s'était entouré d'un essaim de savants qui corrigeaient ses

---

1) Tu enim nondum quartum et vigesimum annum agens, et humaniorum studiorum utriusque linguæ doctissimus, etc. Roscoë, Vie et pontificat de Léon X, t. 4, p. 167.

réimpressions avec cet amour vif et pur qu'un lévite met à parer les autels. A toute heure du jour vous l'eussiez vu au milieu de cette couronne de savants dont il était lui-même un des beaux fleurons, Navagero, Démétrius Chalcondyle, Bolzani, Erasme, Bembo, Aléandre, qui auraient ressuscité la langue hellénique si elle était venue à s'éteindre. Les presses d'Alde Manuce étaient une grande puissance, Alde Manuce un souverain égal au moins à François Ier et à Charles V, et ses protes, des capitaines qui valaient les meilleures lames d'Europe, car ces savants dirigeaient les destinées du monde, et préparaient le travail d'une civilisation que n'eussent pu accomplir tous les rois de la terre. L'imprimerie d'Alde était le foyer d'où partaient les rayons de lumière qui gagnaient insensiblement du terrain et se répandaient dans toutes les contrées du monde. Personne ne semblait avoir alors compris toute l'importance de la mission d'un simple prote d'imprimerie; Jules Scaliger lui-même, qui ne se doutait pas encore des merveilles qu'un ouvrier pouvait opérer, écrivait à Erasme : « N'as-tu pas gagné de l'argent en corrigeant les épreuves d'Alde Manuce, pour boire ensuite à longs traits du vin de Chypre ? » Aleandro fut deux ans prote d'imprimerie. A Venise il trouva dans la maison d'André d'Asola, beau-père d'Alde Manuce, Erasme tout occupé d'une réimpression de ses *Adagia*, déjà publiés à Paris, mais si horriblement défigurés par l'impéritie de l'imprimeur, qu'il était honteux de son œuvre. Aleandro aida le philologue batave dans la révision des épreuves, et quelquefois

même il lui arriva de corriger certaines expressions qui n'avaient pas assez de parfum antique. On peut concevoir toute la reconnaissance d'Erasme pour cet adolescent qui lui semblait un ange descendu du ciel pour partager avec lui les tourments de ce qu'il nomme « l'enfer des écrivains », la révision des épreuves. Ce ne fut pas la faute d'Erasme, si plus tard il se brouilla avec Aleandro, mais bien de cette réforme, qui n'était venue que pour tourmenter les consciences et diviser jusqu'aux plus nobles intelligences; mais Erasme du moins ne fut jamais injuste envers son ancien ami. « Louez tant qu'il vous plaira Aleandro, écrivait-il..... préférez-le à Erasme, je ne suis pas plus jaloux de sa supériorité intellectuelle, que de ses richesses et de la grace de sa personne. Ami ou ennemi, Aleandro est à mes yeux un homme de génie; j'applaudis à ses triomphes; j'espère bien qu'un jour il ouvrira au monde les trésors de son érudition 1). » A son retour en Hollande, Erasme répandit partout où il passait le nom d'Aleandro qui vint ainsi jusqu'aux oreilles de Louis XII. Le roi l'appela à Paris pour remplir la chaire de professeur à l'université. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait pris possession de cette chaire aux applaudissements de la capitale tout entière, que l'université lui conféra le titre de recteur en dépit de ses statuts; mais la peste l'obligea bientôt

---

1) Erasmi epistolæ. Lib 21, ep. 4. Voir au sujet de la brouille d'Erasme et d'Aleandro, Mazzuchelli, Scritt. d'Italia, t. 1, 415, note 51.

de quitter Paris, et nous le voyons parcourir la France, relevant à Blois, à Orléans, le culte des Muses grecques et latines, passionnant son auditoire pour Démosthènes, ouvrant à une jeunesse studieuse toutes les sources de la poésie, déifiant Homère et Virgile, et marquant son passage par une odeur de poésie antique, comme les dieux de l'Olympe. Or, tout ceci se passait en 1510, longtemps avant que Luther eût troublé l'Allemagne. Qu'on dise si ce n'est pas un étrange spectacle que donna il y a trente ans l'Institut de France, en posant une couronne sur le front d'un homme qui osait proclamer que nous reposions, nous autres Français, dans les ténèbres, où nous serions encore, si l'astre de Luther ne nous en avait retirés : vous voyez quel sommeil.

Tous les princes se disputaient Aleandro : voici l'évêque de Liége, Everard de la Marck, qui le nomme à la fois chanoine de son église et chevalier de son diocèse, deux titres auxquels il en ajoute un autre que sa science lui a mérité, celui de professeur. Liége veut l'entendre, comme Paris, comme Venise. Le prince évêque était ambitieux, il souhaitait le chapeau de cardinal. Aleandro part pour le demander; mais à peine a-t-il quitté Liége, que l'évêque se ravise et se repent : il veut rappeler Aleandro : c'était trop tard, Aleandro était à Rome, au Vatican, dans le palais de Léon X, séduit, fasciné par un seul regard du pape, qui avait deviné tout ce que valait le nouveau négociateur. Voilà donc le poète sur qui pleuvent à la fois tous les honneurs : d'abord secrétaire du cardinal Jules

de Médicis, puis bibliothécaire du Vatican, dont Raphaël peignait alors les fresques, ami et courtisan du pape avec Sanzio, l'Arioste, André del Sarte, Sadolet, Accolti, Bembo! Quels noms, quel poste brillant! Mais ne croyez pas qu'Aleandro soit ingrat; il n'a point oublié son vieil ami de Liége, qui reçoit un beau jour le chapeau de cardinal, objet de ses désirs, et qui, quelques mois après, meurt doucement en répétant le nom de son ami 1).

N'est-ce pas une belle figure que celle d'Aleandro, dont le catholicisme doit être fier? Voyons ce qu'en a fait Luther.

« La tyrannie et la stupidité de nos ennemis ne connaissent plus de bornes. A peine Aleandro est-il arrivé à Louvain que le voilà faisant brûler mes écrits en pleine place publique et par la main du bourreau. On a bien essayé d'en faire autant à Anvers, mais sans succès. Hochstraet a repris ses fonctions d'inquisiteur, et menace quiconque n'a-

---

1) Aleandro n'a laissé que quelques écrits qui sont loin de répondre à la réputation dont il jouit parmi ses contemporains, vraisemblablement parce que ses occupations l'empêchèrent de travailler à ces ouvrages, comme il l'eût fait, si les princes ne l'avaient chargé de leurs intérêts. Il publia sous son nom à Paris, en 1512, un lexicon græco latinum operâ Hieronymi Aleandri, industriâ et impendio proborum virorum Ægidii Gourmontii et Bolscii bibliopolarum. C'est, dit avec raison Roscoë, une mauvaise compilation faite par six de ses écoliers, et à laquelle il n'a pris d'autre part que de corriger les dernières feuilles, et d'insérer quelques mots omis dans les recueils précédents. Jérôme Aleandro donna un excellent abrégé de la grammaire grecque de Chrysoloras, sous le titre de : Operâ Hieronymi Aleandri Mottensis tabulæ sane utiles græcarum musarum adyta compendio ingredi volentibus. On estime beaucoup son traité: De concilio habendo.

dorera pas la bête. Les théologiens de Louvain veulent chasser de leur synagogue Dorpin, s'il ne se rétracte. Tout s'est passé, du reste, selon les us et coutumes. L'Université s'est rassemblée, après le serment ordinaire, dans la salle du recteur, pour entendre les nonces apostoliques, qui ont fait défaut, et se sont fait remplacer par deux ministres à barbe de bouc, apportant cette terrible bulle, engendrée à Louvain, laquelle a été lue à haute voix; puis l'Université s'est reposée deux heures durant, et a déclaré qu'elle tenait la bulle pour proclamée. Le lendemain les théologiens ont procédé comme si le corps universitaire tout entier s'était expliqué; et bien que la bulle n'eût été ni examinée, ni approuvée, et qu'Aleandro n'ait pas justifié de sa mission, on a mis le feu à quelques volumes, au rire de tous les assistants.

» Egmond a prêché le jour de saint Denis un sermon digne de lui, c'est-à-dire sot et furibond, déblatérant contre Erasme qui était présent et contre Luther : que Luther n'avait erré que par un fol amour des nouveautés, bien que Luther ait puisé ses enseignements dans saint Augustin, saint Bernard, dans Gerson et le cardinal Caietano; qu'Erasme était, lui, le fauteur de Luther, quoiqu'il n'ait pris aucune part aux disputes, et qu'il ait seulement blâmé la manière dont on attaquait Luther : puis il frappait d'estoc et de taille l'étude des langues, le Nouveau-Testament même, aux ricanements de la multitude.

» Le dimanche suivant, même comédie. L'orateur montrait la bulle au peuple : — Voyez-vous,

disait-il, voyez-vous le cachet! — comme si montrer le sceau, c'était approuver la bulle.

» Qui n'admirerait cette œuvre de démence? Voilà le monde troublé par quelques nigauds. Il est certain qu'à Rome la bulle n'a pu passer sans une violente opposition du cardinal de Sainte-Croix et de beaucoup d'autres prélats... La bulle de Cologne et de Louvain diffère de celle qu'apporte Aleandro. Les doctes qui en ont pris lecture y reconnaissent des taches de fraude, un style de frater, des solécismes. Personne n'y croit, hormis les théologiens.

» Voulez-vous maintenant que je vous dise qui a brassé cette belle affaire? C'est d'abord le cardinal Caietano que personne n'a surpassé en superbe et en scélératesse, le thuriféraire, le héraut; à sa suite se pressent Charles Miltitz, puis Martin; puis, qui le croirait! le glorieux Jérôme Aleandro, que la voix publique, sa face, son langage et ses croyances accusent de judaïsme, que les juifs tiennent pour enfant d'Abraham. A-t-il été baptisé? c'est un problème: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est pas pharisien, puisqu'il ne croit pas à la résurrection des corps, et qu'il vit comme si le sien était tout matière 1).

» Ainsi il est dans la destinée que les chrétiens soient trahis par des juifs; témoin cet israélite qui

1) An verò baptisatus sit nescitur, certum est eum non esse pharisæum; quia non credit resurrectionem mortuorum; quoniam vivit perindè atque cum corpore sit totus periturus. Luth. Oper. Seckendorf, lib. 1, p. 125.

excita le pontife Jules à la ruine du monde; et ce Pfefferkorn qui, à Cologne, troubla la chrétienté 1). Voilà donc Aleandro, fils de Judas, répudiant ses ancêtres, et pour trois drachmes allant livrer l'Evangile et brûlant les livres de son prochain, quand on devrait le brûler tout vif pour ses péchés commis à Padoue et à Paris... Homme colère à lier, arrogant, rempli de fiel et d'avarice, ivre de gloriole et de libertinage... C'est le polisson 2) de Rinald qui a été chargé de faire exécuter la bulle.

» Remontons un peu à la source de tout ce tapage. Comment est-il advenu? par haine des bonnes lettres contre Capnion. C'est le niais d'Hochstraet qui paraît d'abord dans la lice, puis le fat Egmond qui est suivi de Latom, insipide bavard; après viennent les ordres mendiants qui ont peur de mourir de faim ou d'être forcés de travailler si le pape tombe, et avec lui le repos qu'il leur a fait. Vous savez qu'Octave, Lépide et Antoine, conspirant pour opprimer les libertés publiques, après avoir réuni leurs troupes, convinrent que chacun d'eux pourrait se défaire de ceux qui lui déplairaient. Ainsi ont procédé nos théologiens, l'un passant à l'autre tel article qui ne l'accommodait pas. Louvain, par exemple, ne condamne pas ce dont on fait un crime à Luther, sa négation du droit divin dans la personne du pape; Turnhaut se bat, lui, pour la primauté, et tous s'accordent à glorifier la bulle.

---

1) Voyez le chapitre qui a pour titre : Ulrich de Hutten.
2) Notæ improbitatis ganeo.

» S'il est permis à des théologiens de dire, sans rime ni raison : ceci est faux, ceci est hérétique, ceci offensant, il n'y a plus de livre innocent! Hochstra et se vante, dans ses préfaces effrontées, d'argumenter de façon que, bon gré, mal gré, il faudra bien que je cède, ce qui ne l'empêche pas de procéder par des fascines et des bourreaux; bourreau qu'il est lui-même, bourreau encapuchonné.

» Que faire donc? résister au souverain pontife? D'abord il vaut mieux croire que le pape ignore tout cela. On s'enquerra d'Aleandro, et on verra que ce n'est qu'un fripon d'Israélite; on prouvera que la bulle est fausse... Si elle procède de Rome, alors on fera entendre au pape d'utiles et de sages conseils. Il est bien facile d'arracher Luther des bibliothèques, mais non du cœur des hommes. Le monde a été assez joué. Il ne manque pas d'hommes que la vérité peut faire céder, mais qui ne s'effraient pas de vaines fumées. On pourrait opprimer Luther, que la vérité resterait debout 1). »

Nous avons vu ce que ce Juif d'Aleandro avait fait à Padoue et à Paris pour la gloire des lettres. Cette accusation de judaïsme, ramassée nous ne savons où, lui a fourni un beau mouvement oratoire devant la diète germanique où nous le retrouverons bientôt : « Dieu immortel 2), il y a ici assez d'honnêtes gens qui peuvent rendre témoignage et de moi et de ma famille, et qui savent que mes ancêtres étaient nobles, marquis d'Istrie :

1) Acta Academiæ Lovaniensis contrà Lutherum, 1520. Op. Luth. 413, 414, 415, t. II.

2) Orat. ap. Seckendorf, lib. I, p. 149.

si nos pères se sont vus réduits à la mendicité, à qui la faute, sinon au destin? Et quand il serait vrai que j'eusse du sang juif dans les veines, ce sang serait-il pour moi un anathème? et le Christ était Juif et les apôtres aussi! » Erasme s'est chargé de venger la réputation de Caietano, qui sous sa plume est bien loin de ressembler au portrait qu'en fait Luther : car il nous le représente comme un adversaire noble et généreux, qui n'a jamais recours aux injures ni aux personnalités; logicien ferme et exercé, et plein de zèle et de génie 1).

Ne perdons pas de vue dans l'appréciation des faits historiques que, longtemps avant que Rome eût dit anathème à Luther, ses doctrines, soumises de son consentement, dans la dispute de Leipzig, à l'examen d'universités de son choix, et plus tard au jugement d'autres corps enseignants, avaient été formellement condamnées. Ce n'est donc plus la voix obscure de quelques théologiens qui prononcent ici en matière de foi, et qui disent: « Ceci est faux, ceci est hérétique », mais les consciences d'hommes doctes et éclairés qu'il a pris lui-même pour arbitres et pour juges, et qu'il transforme aujour-

Seckendorf a faussement soutenu qu'Aleandro était secrétaire intime de César Borgia et courtisan d'Alexandre VI. Olim famosissimi Cæsaris illius Borgiæ, seu ducis Valentini secretarius fuit, famulus hero dignus et pars aulæ romanæ sub Alexandro VI. De Lutheranismo, lib. I, p. 125. Mais Aleandro, ainsi que l'a prouvé Mazzuchelli, ne vint à Rome qu'après la mort de ce pape.

1) Nuper exiit liber Thomæ Cajetani cardinalis, in totum abstinens à personis, à conviciis omnibus temperans, nudis argumentis et autorum testimoniis rem agens, non minore curâ quam ingenio. Ep. Petro Barbirio, ep. 587.

d'hui en membres de synagogues sataniques, en sophistes, en théologastres, en pourceaux d'Épicure 1). Si cette raison individuelle exaltée par Luther quand elle l'inspire est si puissante, qu'à ses yeux elle représente la voix de l'Esprit Saint; que sera-ce donc quand elle aura pour interprètes, nous ne disons pas le pape, dont Luther récuse le témoignage, et qui pourtant comme homme a tout autant de droit que son adversaire à s'arroger l'infaillibité de cette lumière surnaturelle, mais toutes les facultés de Louvain, de Leipzig, de Paris, de Cologne, dont il a reconnu la souveraineté intellectuelle! Et que fait-il donc, en condamnant la bulle et les décisions des universités, autre chose que de dire, lui, moine et théologien : « Ceci est faux, ceci est hérétique! » Hochstraet procède par des fascines, et fait brûler les livres de Luther après avoir répondu, et Luther brûle la bulle, bourreau tout comme Hochstraet, bourreau encapuchonné, avant même qu'il sache, c'est lui qui nous le dit, si c'est l'œuvre du pape ou de quelque théologien de Louvain. On brûle ses livres de par le droit qu'il a reconnu lui-même à l'autorité, de livrer aux flammes les ouvrages entachés d'erreurs en matière de religion; on lui applique la maxime écrite en toutes lettres dans sa réponse à Latom : « Oui, j'approuve qu'on brûle des livres dangereux : libros erroneos comburendos esse consentio et probo 2).

1) Universitates vero synagogæ..... sophistotheologi, Epicurei porci. — Rationis Latomianæ pro incendiariis Lovaniensis scholæ redditæ, Lutherana confutatio, t. II, Jenæ, p. 379.

2) T. II, p. 280.

Presque toutes les écoles étaient pour Luther. Partout où il y avait du bruit les étudiants accouraient pour y prendre part; à défaut d'épée ou de cuirasse, apportant leur rire franc et joyeux, leur moquerie poignante, leurs folies de jeune âge qui sont aussi des armes puissantes pour préparer une réaction. Ils viennent sans préscience du danger ou de l'avenir, et ne voyant dans une réforme religieuse qu'une métamorphose comique. Trône, dogme, mœurs, civilisation, sont des hochets dont ils s'amusent. Comme ils ont longtemps à vivre, toute face de choses anciennes les ennuie et leur déplaît; le mouvement, c'est leur vie. A leur suite se précipite la foule qui a des bras, et des armes au besoin, et qui change le bruit en sédition, qui proclame et étend le règne de la révolte, parce que la révolte est à ses yeux une espérance d'amélioration matérielle, et qu'elle ne voit dans toute révolution que de la matière. C'est elle qui assemble les pierres d'un édifice où elle ne logera pas; ouvrière d'un temple qui lui aura coûté du sang peut-être, et qui abritera des hôtes qu'elle ne connaissait pas même la veille. Ces hôtes sont des hommes d'intelligence dont la parole sait apaiser la multitude, et tracer à cette lave qu'on a fait couler un sillon nouveau où ils pourront poser le pied, et se proclamer ensuite les modérateurs de la révolution qui s'est faite à leur profit. Comme en définitive ils règnent par la pensée, et que la pensée rend seule durable tout travail matériel ou intellectuel, ils passent pour les fondateurs de l'œuvre nouvelle.

Luther sut mettre en jeu les passions des étudiants et du peuple dans le drame religieux qui se jouait : il s'en fait quelquefois l'historien ; historien burlesque comme les acteurs.

« Cette bulle diabolique me crucifie : Jamais Satan, depuis que le monde est monde, a-t-il aussi horriblement blasphémé la Divinité ! Cette horreur de blasphèmes me met hors de moi ; c'est la fin du monde ; le règne de l'Antechrist est clos 1). Enfin la bulle a trouvé à Erfurth des écoliers qui l'ont lacérée , jetée à l'eau aux cris de : « C'est une bulle ! à l'eau, qu'elle nage ! L'imprimeur a fait grand bruit, il demandait des dommages-intérêts : le consulat s'est tenu coi. J'espère bien que la bulle ne fera naître qu'une bulle 2) ? Vraiment le pape eût été bien mieux avisé s'il eût essayé des voies de douceur, au lieu de la force ouverte ! D'abord c'est la prière à la bouche et le cœur effrayé que j'ai brûlé la bulle ; mais à cette heure mon cœur se dilate, il est plus joyeux qu'il ne l'a jamais été, c'est qu'ils sont plus empestés que je ne le croyais 3). Bonne nouvelle, le prince m'écrit de Worms pour me dire que le nid des papistes n'est pas fini. La bulle affichée à Leipzig a été couverte de merde et lacérée. Qu'on me traite de superbe, d'avare, d'adultère, d'homicide, d'antipape ; qu'on me donne tous les vices du monde, pourvu qu'on ne m'accuse pas d'un silence impie ; pourvu que le Sei-

---

1) Spalatino, 1 novemb. 1520.

2) Johann. Greffendorf. Bulla est, in aquâ natet. Spero quod bulla, bullam attulerit.

3) 14 jan. 1521, Staupitio.

gneur qui souffre ne dise pas : « J'ai regardé à ma droite, et je n'ai vu personne qui me connût. » Ps. 142, 6. Cette confession doit m'absoudre de tous mes péchés, et j'ai frappé de ma corne en toute confiance l'idole de Rome et le véritable Antechrist. »

Dans quelques villes universitaires, on vit les écoliers quitter leurs bancs, prendre des masques de papier où était dessinée la figure de papistes, et montés sur un âne, la tête couverte de la tiare, la main droite avec l'anneau du pêcheur, crier : « Mort au papisme ! Ils étaient suivis de cardinaux en robes rouges. Au cou de l'âne pendait la bulle qu'on trempait dans chaque égout que la procession trouvait sur son passage.

Luther n'a pas un seul mot de pitié pour ces impies mascarades où l'on exposait à la moquerie de la populace l'image d'un pontife, dont il s'était plu si souvent à vanter les vertus ; une parole de sa bouche aurait suffi pour chasser ces écoliers.

Le désordre était à son comble. L'empereur comprit la nécessité d'y mettre fin.

Il venait d'être couronné à Aix-la-Chapelle, et avait quitté cette ville pour se rendre à Cologne. Une diète avait été convoquée à Nuremberg pour le mois de janvier 1521. La peste chassa la diète qui se rassembla à Worms. Le catholicisme et la réforme y avaient leurs représentants : pour la foi catholique, les électeurs ecclésiastiques, les barons, les princes de l'empire ; pour la réforme, les électeurs de Saxe et de Bavière. A l'ouverture des états, Carracioli, nonce du pape, exposa brièvement la

question. Son discours trop nu, sa diction tout italienne, son nom obscur jusque alors, ne pouvaient faire une vive impression 1). Aleandro parla enfin : son discours est une œuvre oratoire remarquable 2). Aleandro, qui avait suivi l'empereur, parut à Worms en qualité d'ambassadeur du pape. Les discussions s'ouvrirent sur l'état de l'église germanique.

« César, princes, députés, jamais devant assemblée orateur ne se présenta avec une parole moins trompeuse que la mienne. Vous savez que l'orateur, pour flatter ceux qui l'écoutent, s'annonce comme tout plein de zèle pour leurs intérêts, libre de toute passion dans la question qu'il doit agiter. C'est la bienveillance de l'auditoire, et rarement la raison, qui assure son triomphe. Je viens devant vous en confessant tout d'abord que j'apporte dans la cause que je vais plaider le plus vif intérêt, la passion la plus puissante. Je ne suis pas libre, car il s'agit pour moi d'empêcher qu'on ne porte atteinte à la couronne qui orne le front du prince que je représente. Cependant vous n'ajouterez foi à mes arguments, qu'autant qu'ils auront éclairé vos consciences.

» A entendre les novateurs, de quoi s'agit-il dans ces débats religieux? Tout au plus de quelques points controversés entre Luther et la papauté, et qui regardent spécialement l'autorité du saint-siége.

---

1) Brevis commemoratio rerum Coloniæ Agrippinæ in Ubiis gestarum, etc., in causâ Lutheri. T. II, oper. Luther. Jenæ, p. 584.
2) Acta Wormat. conv. ex cod. Vaticano.

C'est une grave erreur, puisque, sur quarante articles condamnés dans la bulle, quelques uns seulement intéressent la dignité du saint-siége. Voici les livres que Luther a écrits en latin et en allemand, qu'il a imprimés et répandus sous son nom. Il suffit d'ouvrir les yeux pour rester convaincu. Mais peut-être que les erreurs que flétrit la bulle sont de peu d'importance? Voyez : Luther nie la nécessité des œuvres pour le salut; il nie la liberté de l'homme dans l'observation de la loi naturelle et de la loi divine: il affirme que l'homme en toute action pèche damnablement. Trouvez-vous que la papauté seule ait intérêt à proscrire de telles maximes? qu'au pape seul il appartienne de s'élever contre le mépris que le novateur enseigne pour les sacrements, et cette manne céleste que le Christ fit pleuvoir de la croix pour le salut de l'humanité? Que dirons-nous de ce pouvoir monstrueux qu'il confère aux laïcs d'absoudre, et aux laïcs de l'un et de l'autre sexe!

» Laissons cette folle doctrine de Luther qui affirme qu'il est défendu de résister aux Turcs, parce que Dieu nous visite par les infidèles; apparemment comme il est défendu de recourir aux remèdes dans les maladies du corps, parce que Dieu nous envoie ces maladies pour châtier nos fautes. Mais admirez le cœur de Luther qui aimerait mieux voir l'Allemagne déchirée par les chiens de Constantinople que gardée par le pasteur de Rome!

» J'ai parlé de Rome, de cette Rome dont la tyrannie pèse si fort à Luther : à l'entendre, Rome est le séjour de l'hypocrisie; cela suppose que

Rome est aussi l'asile des vertus : on ne fait pas de l'or faux dans un pays où l'or véritable n'est pas à un haut prix.

» Luther continue : Le pape a usurpé la primauté qu'il s'arroge ! usurpée ? et comment ? peut-être avec les phalanges d'Alexandre, l'épée de César ou la hache du bourreau ? Quoi ! tous ces peuples qui parlent une langue différente, qui vivent sous un ciel divers, de mœurs, d'origine, d'intérêts opposés, s'accorderaient à reconnaître, comme vicaire de Jésus, un pauvre prêtre, sans puissance, ne possédant pour patrimoine qu'un petit coin de terre ; et les évêques auraient incliné leur mitre, les rois leurs diadèmes, si l'antique tradition ne leur avait enseigné que ces hommages de foi, d'obéissance, s'adressaient à l'héritier de Pierre, et qu'ils exécutaient le testament du fils de Dieu ? Mais supposons que le Christ abandonne son Eglise, que cette assemblée, frappée de vertige, dépouille la papauté de sa primauté : cette primauté détruite, comment gouverner l'Eglise ? Chaque évêque, dites-vous, sera souverain absolu dans son diocèse ! Alors, au lieu d'une tyrannie, en voilà mille que vous voudrez bientôt détruire ; c'est l'épiscopat qui se fractionne et se divise, c'est l'anarchie qui entre dans le temple du Seigneur, c'est la couronne jetée à tout baron qui possède un château. On ajoute : Au dessus des évêques régnera le concile : évêques, baissez la tête ! Sans doute un concile permanent ? et où seront alors les pasteurs ? loin de leurs troupeaux. Et le concile dissous, à qui recourir pour admi-

nistrer les remèdes que réclament les maladies de la commune? qui convoquera le concile? l'autorité séculière peut-être? Mais voilà le pouvoir qui envahit l'Église. Et qui le présidera ce concile? Et ne voyez-vous pas que chaque question posée est grosse de trouble, de révolte et d'inquiétude? Quel dédale de lois, de réglements, de rites et de doctrines va sortir d'un semblable conciliabule où chaque fidèle tiendra que son évêque seul a maintenu l'intégrité de la foi! Bientôt dans cette polyarchie vous verrez les recteurs envier le pouvoir aux évêques, les prêtres aux recteurs; alors surgira tout à coup cette Babylone que Luther place insolemment dans sa Rome moderne.

» Mais on oppose cet argument suranné : Comment vivait-on dans les premiers siècles de l'Église, quand le pouvoir du pape était loin d'être aussi grand? Mais avec une argumentation semblable nous pourrions demander à notre tour comment l'homme a cessé de se nourrir de glands, les princes de marcher sans escorte, les filles des rois de laver leurs vêtements? Qui ne sait que le corps politique ressemble au corps humain, que le siècle marche comme l'âge, que l'adolescence ne porte pas les habits de l'enfance? »

Après avoir montré les efforts inutiles tentés par le saint-siége pour ramener Luther, Aleandro demande ce qu'il reste à faire pour vaincre l'opiniâtreté du novateur, et quels remèdes pour arrêter l'hérésie. Il n'en trouve pas de plus efficace qu'un édit de l'empereur contre l'hérésiarque.

« Voulez-vous l'expérience 1) et les garanties de la sagesse pour vous décider ? Les plus célèbres académies ont condamné les doctrines luthériennes. — Les hautes dignités des personnes ? — Les prélats de la Germanie, les évêques, les docteurs, les recteurs, les ecclésiastiques l'ont proscrite. — Les puissances terrestres ? L'empereur a fait brûler publiquement dans ses états les œuvres du moine augustin ; les barons, les grands de l'Allemagne, ont en abomination ses enseignements. Mais peut-être craignez-vous le contre-coup de cette lutte dans les royaumes étrangers ? Le roi de France vient de défendre l'entrée de ses états aux livres de Luther, et l'Université parisienne, dans une discussion récente, s'est élevée de toute la force de son nom et de ses lumières contre les maximes nouvelles. Le roi d'Angleterre n'a voulu laisser à personne le soin de défendre l'intégrité de la foi catholique, il a pris la plume, et vous savez avec quelle éloquence et quelle logique ! La Hongrie, l'Espagne, ont jeté un cri d'effroi. Vos voisins même, qui ont accueilli l'erreur, applaudiront aux mesures énergiques que vous prendrez, parce que si l'on est content que la fièvre vienne descendre dans la maison de son ennemi, on a peur que la peste ne s'y établisse. Que si la malice des hommes, les malheurs du temps, la colère de Dieu voulaient que, malgré le grand coup que vous allez porter, cette plante maudite restât encore, elle vivrait peut-être, mais languissante ;

---

1) Pallavicini, Storia del concilio di Trento, cap. XXV. lib. I, p. 160 à 171, ex Act. Worma. Arch. Vat.

malade, et ses germes seraient étouffés dans des temps meilleurs. Que si vous ne prenez la cognée, je le vois, cet arbre de Nabuchodonosor, étendre ses rameaux, s'épanouir, et étouffer la vigne du Seigneur; l'hérésie aura fait de la Germanie ce que l'épée de Mahomet a fait de l'Asie. »

Aleandro parla trois heures.

Son discours, acéré, mordant, semé d'ironies fines, d'ingénieuses moqueries, quelquefois de mouvements oratoires, mais où on pourrait reprendre des traits de mauvais goût, et une recherche trop étudiée des mots, fit une vive impression sur l'assemblée. Comme certaines métaphores eussent pu tromper ses auditeurs sur la mission du nonce de Léon X, Aleandro déclara qu'il n'était pas venu pour demander le sang de l'hérésiarque. Ce mouvement généreux, dans la narration de Luther, est presque flétri comme une pensée d'orgueil. Il est certain toutefois que si la diète avait voté sous l'impression de la parole d'Aleandro, Luther eût eu à redouter quelque mesure sévère. Mais l'électeur de Saxe intervint et sauva le réformateur. Il demanda à répondre aux nonces du pape: la diète s'ajourna au lendemain.

Dans sa réponse, qui n'est que la reproduction de celle qu'il avait déjà faite aux nonces, il protesta hautement de son respect pour les décisions de la cour de Rome, de son éloignement pour les doctrines d'erreur que Luther avait pu professer, soit en chaire, soit dans ses écrits. — Mais comme des hommes graves, tels qu'Erasme par exemple, doutaient que Luther eût jamais enseigné de sembla-

bles erreurs 1), il témoignait le désir que le moine, muni d'un sauf-conduit, vint librement exprimer sa pensée devant la diète : que s'il persistait, alors il promettait de l'abandonner. C'était colorer adroitement un refus de soumission aux décisions de l'autorité religieuse. Aleandro répliqua que le pape ayant prononcé, il ne s'agissait plus de disputer, mais d'obéir. Quelques hommes politiques de l'assemblée s'étaient joints à Aleandro, et demandaient que la sentence dogmatique fût exécutée, et que l'autorité fît usage au besoin du glaive dont elle était armée pour protéger l'action du pouvoir religieux. Ils prévoyaient qu'il faudrait un jour tirer l'épée, non plus contre un seul homme, mais peut-être contre une révolte organisée. On n'avait pas à craindre que ces conseils de rigueur fussent écoutés ; car, comme dit Tacite, les commencements de règne sont toujours pacifiques. L'empereur se joignit à l'électeur, mais il promit qu'une seule question serait adressée à Luther—s'il rétractait ou non ses erreurs 2).

1) Vita et res gestæ Mart. Luth., p. 75.

2) Maimbourg, — Seckendorf, liv. I, p. 150.

La correspondance d'Aleandro, formant plusieurs volumes, est dans les archives du Vatican. On y trouve de curieux documents sur l'histoire littéraire de l'Allemagne, au commencement du seizième siècle. On peut consulter, sur les travaux de ce littérateur, le t. 1er des Scrittori Italiani, de Mazzuchelli, et le tome IV de la Vie et du Pontificat de Léon X, par Roscoë, in-8. Paris, 1808.

CHAPITRE XXII.

LUTHER A WORMS — 1521.

Gaspard Sturm d'Oppenheim partit de Worms avec un sauf-conduit pour Luther, auquel il remit des lettres de l'électeur Frédéric, de Jean son frère, et du duc Georges qui l'engageaient à obéir à l'empereur, et à se fier à une parole dont ils se portaient garants. Georges Spalatin lui écrivait en même temps et le pressait de se rendre à la diète, en lui indiquant quelques articles qu'il pouvait rétracter dans l'intérêt de la paix et des consciences.

Voyons quelles étaient les dispositions de Luther.

« Non, mon cher Spalatin, je ne veux pas me rétracter. Je répondrai à l'empereur que, s'il m'appelle pour chanter la palinodie, je n'irai pas. Je n'aurais pas besoin d'aller à Worms pour me rétracter, si j'en avais l'intention, je le ferais tout aussi bien ici. Mais si l'empereur insiste, si cette réponse m'attire son inimitié, j'irai. Je ne fuirai pas, je ne déserterai pas la cause ou la parole du Christ. Je sais bien que ces furieux n'auront de repos que quand ils m'auront tué. Je tâcherai qu'il

n'y ait que des papistes qui soient coupables de mon sang 1)... Si je vais à Worms, voici comment je me rétracterai : je dirai : J'avais d'abord soutenu que le pape est le vicaire du Christ, je me rétracte et je déclare aujourd'hui que le pape est le vicaire du diable 2). »

Quand il eut reçu le message impérial, il montra une énergie de résolution qu'il n'avait pas eue d'abord, et répondit à Spalatin qui lui rappelait le sort de Jean Huss : « J'irai à Worms, quand il y aurait autant de diables que de tuiles sur les toits de Wittenberg 3). »

Luther venait d'achever son pamphlet : « A la noblesse chrétienne d'Allemagne sur l'amélioration du christianisme 4) », inspiration toute poétique, qui avait ému contre Rome les colères des chevaliers teutons. Ce n'était plus ce théologien de Leipzig, moqueur de son métier, s'égayant aux dépens de son ennemi, et excitant les rires fous de son auditoire de robes noires. Il avait pris un autre ton. Sa parole était grave et solennelle. C'est une âme malade, retirée du monde, et qui tout à coup vient à jeter de sa Thébaïde un regard sur l'état du christianisme en Allemagne, et qui pleure à la vue des

1) Spalatino, 19 mart. 1521.

2) A un inconnu, 21 mars. Luth. Ep. apud Seckendorf, lib. I, p. 152.

3) Voyez sur le voyage de Luther à Worms : Warbeccii Relat. de Itinere et Adventu Lutheri, dans Seckendorf, lib. I, p. 152, addit.

4) An den christlichen Adel deutscher Nation: von des christlichen Standes Besserung.

maux de sa patrie. Son cœur est gonflé d'amertume : sa voix renfermée dans sa poitrine éclate enfin : « Le temps du silence est passé, s'écrie-t-il, voici l'heure de parler... Que Dieu me soit en aide, c'est sa gloire, et non la mienne, que je cherche. Amen. »

Alors commence la peinture des attentats de Rome contre la nationalité allemande : Luther feint qu'elle a élevé trois murs pour retenir en captivité les princes et les peuples.

1er Mur: Elle a dit et établi : le pouvoir civil n'a aucun droit sur Rome : le pouvoir spirituel domine le pouvoir temporel.

2e Mur : Au pape seul d'interpréter la Bible.

3e Mur : Au pape seul encore de convoquer un concile.

Alors, dit son biographe, M. Pfizer 1), Luther prend la trompette de Jéricho et renverse un à un ces murs de papier.

Il établit, l'Ecriture en main, que tout chrétien a reçu le sacerdoce par le baptême, et est prêtre du Seigneur au même degré que celui à qui on a conféré l'ordre;

Que le pape, enfant du Christ, tout comme un autre fils d'Adam, peut errer comme lui et tomber; qu'une autorité supérieure à la sienne doit donc exister, le concile œcuménique, auquel tout chrétien peut en appeler.

Il est éloquent quand il montre Rome et la cour du pape, et les cardinaux, tout ruisselants de l'or

---

1) Dr. Martin Luther's Leben, p. 156.

qu'ils ont dérobé à l'Allemagne, avec leurs vêtements ornés de pierreries et de diamants, extorqués à l'aide de ces droits de pallium, de ces annates, de ces dispenses connues sous le nom de pectoralis reservatio, unio et incorporatio, proprius motus; de ce trafic des choses saintes à l'instar des banquiers Fugger d'Augsbourg.

« Plus de célibat, dit-il, plus d'interdit, plus de pélerinage, plus de ces fêtes d'église qui font autant de tort à l'ame qu'au corps, plus de dispenses ni d'indulgences, plus d'abstinence de viandes, plus de messes privées, plus de peines ecclésiastiques: que tout cela soit enterré à dix pieds sous terre! »

Surtout il demande au nom de l'Allemagne appauvrie qu'on chasse ces nonces du pape «qui viennent voler notre argent, et qui nous trompent en proclamant le pouvoir des clefs ».

« Pape de Rome, entends-tu bien, tu n'es pas le plus saint, mais le plus pécheur : ton trône n'est pas scellé au ciel, mais attaché à la porte de l'enfer. Qui t'a donné le pouvoir de t'élever au dessus de ton Dieu? de fouler aux pieds ses préceptes et ses commandements? »

Luther termine son terrible pamphlet par un appel contre Rome.

« Prince, dit-il à l'empereur, sois maître : le pouvoir qu'a Rome, elle te l'a volé, nous ne sommes plus que les esclaves de sacrés tyrans. Nous portons le titre, le nom, les armes de l'empire; le pape en a les trésors, le pouvoir; le pape mange le grain, et nous l'écorce. »

Cet hymne de Tyrtée souleva la noblesse tout

entière. Si l'empereur l'eût appelée, elle aurait en ce moment traversé les Alpes et marché contre Rome, au chant de guerre de Luther.

Ulrich de Hutten lui écrivait : « Courage, père ; que vous allez être glorieux ! on vous excommunie ; ô père heureux ! trois fois heureux ! les chœurs s'apprêtent à chanter : ils se ruent contre l'esprit du juste, et ils condamnent le sang innocent, — mais le Seigneur leur revaudra cette méchanceté, le Seigneur qui comblera nos espérances 1). »

Franz de Sickingen lui promettait son épée, ses paysans, ses trésors, et l'excitait à persévérer dans l'intérêt de son pays. Taubenheim lui envoyait cent pièces d'or, dont Luther ne savait que faire, et qu'il distribuait aux pauvres.

Luther autrefois s'était acheminé vers Augsbourg, à pied, couvert d'une soutane d'emprunt, un bâton à la main, et obligé de mendier son pain. Aujourd'hui c'était une puissance aussi grande que l'empereur Charles V, dont tout le monde parlait. On l'attendait avec une anxiété inexprimable. Tous les cœurs battaient d'émotion à son approche. Il avait quitté Wittenberg dans les premiers jours d'avril, et était monté dans un char couvert de toile que lui avait prêté le sénat 2), ayant à ses côtés Schurf, le docteur en droit, Juste Jonas, le prévôt, Amsdorf, le théologien, et Pierre Suaven, qui devaient lui servir de conseillers et d'avocats. Sturm le précédait à cheval, portant les insignes de héraut d'armes.

---

1) Dr. Martin Luther's Leben, von Pfizer, p. 147.
2) Seckendorf : Commentarius, etc., p. 152.

La population, avertie longtemps d'avance, accourait sur son passage. Quelques spectateurs se découvraient en signe de respect, d'autres s'approchaient pour lui presser la main. Luther chantait cet hymne dont il avait composé les paroles et la musique, et que M. Heyne appelle si bien la Marseillaise de la réforme 1).

C'est une forte citadelle que notre Dieu,
Une bonne lame, une bonne armure,
Qui nous délivrera de tous les dangers
Qui nous menacent à présent :
Le vieux méchant ennemi,
A de mauvais desseins aujourd'hui.
Grand est son pouvoir, et nombreuse sa ruse;
Ses desseins sont sanglants;
Sur la terre il n'a pas son pareil.

Votre puissance ne fera rien,
Vous voilà bientôt perdus;
Il combat pour nous l'homme de justice,
Dont Dieu lui-même a fait choix.
Me demandes-tu quel est-il ?
Il s'appelle Jésus-Christ,
Le Dieu de Sabaoth;
Il n'y a pas d'autre Dieu,
Il gardera le champ.

Si le monde était rempli de diables,
Et qu'il voulût nous dévorer,
Ne nous épouvantons pas trop;
Car nous réussirons.
Le prince de ce monde,
Avec sa mine refrognée,
Ne nous fera pas de mal :

1) Ein feste Burg ist unser Gott, voy. à la fin du volume le cantique en musique.

Son pouvoir a été jugé ;
Un seul petit mot peut l'abattre.

Ils nous laisseront la parole,
Et nous ne leur dirons pas merci.
La parole est en nous,
Avec son esprit et ses dons;
Qu'ils nous prennent le corps,
Ou bien l'honneur, enfant et femme.
Allons, c'est bien,
Ils n'y gagneront rien :
L'empire doit nous rester.

En s'approchant d'Erfurth, le cœur de Luther s'épanouit de joie à la vue du couvent des Augustins, où peu d'années auparavant il avait pris la robe de moine. Il y descendit. C'était le 6 avril, la veille du premier dimanche de Pâques; la nuit allait tomber; une petite croix de bois, élevée sur la tombe d'un frère qu'il avait connu, et qui était mort doucement au Seigneur, frappa sa vue et troubla son ame. Il la montra au docteur Jonas: « Voyez donc, mon père; il repose là, et moi! » Et ses yeux se levèrent au ciel. Avant de se coucher il vint s'asseoir sur cette pierre, et y demeura en méditation pendant près d'une heure; Amsdorf fut obligé de lui rappeler que la cloche du couvent avait sonné l'heure du sommeil. Il demanda au supérieur et obtint la permission de prêcher le lendemain. C'était désobéir formellement aux ordres de l'empereur. Sturm ferma les yeux, car il avait appris à aimer son compagnon de voyage plus encore que ses doctrines. Luther, qui l'avait en chemin conquis à la réforme, justifia cette

infraction au message du souverain, en disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Le lendemain la petite église d'Erfurth était pleine avant l'heure des offices. On voulait entendre la parole de ce moine qui faisait un si grand bruit depuis trois ans, et qui de sa cellule remuait les empires. Au milieu du discours de l'orateur, tout à coup une partie des murs extérieurs s'écroule avec fracas : l'épouvante se répand parmi les auditeurs qui fuient en tumulte et brisent jusqu'aux vitraux pour échapper à une mort qu'ils croient imminente. Luther restait en chaire sans s'émouvoir. Il fit un signe que comprit la foule qui s'arrêta pour recueillir ses dernières paroles. « Eh ! ne voyez-vous pas, dit l'orateur en souriant, le doigt du démon qui veut vous empêcher d'ouïr la parole de Dieu que je vous annonce? restez, le Christ est avec nous. » Et aussitôt, dit Daniel Greser, la multitude s'arrêta et se rapprocha de la chaire pour écouter la parole sainte 1).

Alors Erfurth comptait un grand nombre de moines, d'abbés, que le prédictaeur, ajoute le même historien, flagella vivement.

Quelques semaines après le départ de Luther s'étaient à peine écoulées, que la populace se porta en fureur à la demeure des chanoines, brisant tout ce qui tombait sous sa main, les livres, les images, les tableaux, les meubles, les lits, dont

---

1) Daniel Greserus, in vita Lutheri, fol. 11. — Eoban, lib. III, ep. f. 82, ad Georg. Opercum. Ulemberg, vita et res gestæ Mart. Lutheri, p. 87.

elle jetait la plume au vent, qui retombait ensuite comme une neige épaisse dans les rues et voilait la clarté du jour: présage funeste d'autres désordres que Luther devait bientôt susciter 1).

En chemin il reçut d'un prêtre de Naumburg le portrait de Savonarola avec une lettre où on l'excitait à persévérer pour la gloire de Dieu. Luther baisa affectueusement le portrait du réformateur italien. Le cortége marchait lentement. Le docteur était souvent malade. A Francfort sa tête était si lourde, et son cerveau si brûlant, qu'on fut obligé de le saigner. C'est de Francfort que ses amis de Wittenberg reçurent pour la première fois de ses nouvelles. La lettre était adressée à Spalatin. « Nous avançons, mon cher ami, lui disait-il, malgré toutes les maladies que Satan m'a envoyées pour retarder mon arrivée, car de Weimar ici j'ai continuellement souffert, et maintenant encore; comme cela ne m'est jamais arrivé. Mais le Christ vit, et j'irai à Worms pour braver les portes de l'enfer et les puissances qui règnent dans les airs 2). »

Non loin d'Oppenheim, le dominicain Martin Bucer se présenta à Luther. Il venait de la part de Franz de Sickingen, et au nom de l'empereur, disait-il, pour conduire le moine au château d'Ebernburg. Comme il n'avait aucun rescrit qui prouvât sa mission, Sturm, en se tournant vers Luther, auquel il montrait l'ordre de l'empereur dont il

---

1) Luth. opera, t. I. Altenb. fol. 714.
2) Dr. Martin Luther's Leben, von Pfizer, p. 207.

était porteur, lui dit : « Maître, c'est à Worms que j'ai ordre de vous conduire. — Amen. » Et se tournant vers Bucer dont il prit la main : « Merci, dit Luther, l'empereur me mande à Worms, j'irai. » La mission de Bucer était réelle. A Ebernburg se serait trouvé le franciscain Glapion, confesseur de Charles V, qui devait conférer avec Luther et lui promettre la protection de l'empereur, au prix seul du désaveu de quelques doctrines enseignées dans la captivité de Babylone. Luther s'y serait refusé.

On s'arrêta devant Oppenheim pour prendre un peu de repos. Il eût été facile à Luther de s'échapper, car Sturm lui laissait toute liberté. Ses compagnons, dont le cœur battait de frayeur, lui conseillaient de fuir.

« Fuir! dit Luther; eh! non, j'irais, j'entrerais dans la ville au nom de Jésus-Christ, même quand il y aurait autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits 1). »

A Pliflicheim, un peu avant Worms, Luther eut besoin de se reposer. Dans un champ voisin un paysan plantait un arbre : « Donne, lui dit-il, je vais le mettre en terre ; puisse ma doctrine croître comme ses branches. » Cet arbre a grandi, et sous son ombre viennent se reposer des âmes enthousiastes de Luther 2).

Le 16 avril il fit son entrée dans Worms, aux

---

1) Und wenn so viel Teufel zu Worms wären, als Ziegel auf den Dächern, noch wollte ich hinein.

2) Manuel du voyageur sur le Rhin, 1837.

chants de cantiques sacrés, au bruit de pas et de voix de plusieurs milliers de spectateurs, dont beaucoup avaient embrassé ses opinions, et qui venaient pour voir celui qu'on nommait le prophète, l'apôtre du nouvel Evangile, et dont le nom était sur toutes les lèvres 1). Il descendit à la maison des chevaliers de Rhodes 2), à côté de l'auberge du Cygne, où logeait l'électeur palatin.

Le lendemain de son arrivée, le noble maître de cavalerie, maréchal d'empire, Ulrich de Pappenheim, vint le trouver précédé du héraut d'armes Sturm, pour lui intimer l'ordre, au nom de l'empereur, de comparaître à quatre heures du soir devant sa majesté, les princes, les électeurs, les généraux et les chefs des ordres de l'empire. Martin Luther répondit : « Que la volonté de Dieu soit faite, j'obéirai. » Luther à genoux priait en ce moment. Mathesius nous a conservé cette longue aspiration du moine, dont voici quelques fragments :

1) Luther a donné, sous un nom supposé, le récit de sa comparution devant la diète de Worms. Ce récit, écrit simplement, sans faste, sans colère, et que ne désavouerait pas un écrivain catholique, est reproduit ici, toutefois avec quelques détails extraits de Warbeck, et surtout de Gaspard Ulemberg qui s'est attaché particulièrement à reproduire toutes les tentatives de rapprochement essayées inutilement par l'archevêque de Trèves. On peut consulter, sur le voyage et la comparution de Luther à Worms, Cochlæi Acta, etc., p. 55 et suiv.; Melancht., in vita Lutheri; Pallavicini, Storia del concilio di Trento; Roscoë, vie et pontificat de Léon X, tome IV; Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, in-4; Sleidan, livre III; Seckendorf, et l'ouvrage de Gust. Pfizer, vie du docteur Martin Luther, en allemand.

2) Seckendorf, page 152.

« Dieu, Dieu, ô mon Dieu, viens à mon secours et protége ma cause contre la sagesse du monde. Exauce-moi, toi seul peux exaucer cette prière! C'est ta cause, mon Dieu, et non la mienne; ce n'est point à moi à me défendre, mais à toi, contre les maîtres de la terre. C'est ta cause, la cause de la justice et de l'éternité. Dieu de tous les temps, viens à mon aide, l'homme ne saurait me prêter aucun appui. Ce qui est chair est chair; tout ce qui est de l'homme boite et défaille. O mon Dieu, n'as-tu pas d'oreilles, ne m'entendras-tu pas, es-tu mort! Non, tu ne peux mourir. Mon Dieu, secours-moi, au nom de ton fils bien aimé Jésus-Christ, ma force et mon appui, ma citadelle et mon rempart. Où es-tu, mon Dieu, où es-tu? Viens, viens, je suis tout prêt à donner ma vie comme un agneau. C'est la cause de la justice, c'est la tienne, et je ne veux pas me séparer de toi. Le monde ne doit pas prévaloir, et quand il serait en proie à une légion plus nombreuse de démons; quand même l'œuvre de tes mains devrait succomber, et la terre ouvrir ses abimes sous mes pas, mon ame est à toi, elle t'appartient, elle doit demeurer en toi dans l'éternité. Amen, mon Dieu, secours-moi. Amen 1). »

Et à l'heure indiquée revint Ulrich de Pappenheim précédé de Sturm. Afin que la foule répandue dans les rues, et surtout autour du palais de l'empereur, ne pût molester le docteur, on eut soin de l'introduire par des portes dérobées, en lui faisant traverser les jardins. On eut beaucoup de

1) Gust. Pfizer, p. 210, 211.

peine à retenir les flots du peuple qui se précipitait par toutes les issues pour voir le docteur : les toits des maisons étaient remplis de spectateurs.

Jamais on n'avait vu une diète aussi nombreuse; Charles V siégeait entouré de sept électeurs, de vingt-quatre ducs, de huit margraves, de trente évêques, et d'une grande quantité de députés des villes de l'empire. Le moine s'inclina, ému de recueillement et d'admiration à la vue de ses juges. Freundsberg, qui commandait les gardes-du-corps, s'approcha, et le frappant de son gantelet de fer : « Petit moine, lui dit-il, voilà une fière marche que tu vas faire; foi de gentilhomme, ni moi ni aucun général n'en avons fait de semblable dans les affaires où nous sommes trouvés, et il y en avait de bien chaudes, par Dieu ! Si tu as foi à tes enseignements 1), en avant, petit moine! en avant, au nom de Dieu... — Oui, au nom de Dieu, dit Luther en relevant fièrement la tête, en avant! 1). »

Tous les yeux s'étaient fixés sur le docteur; les députés se levaient de leurs fauteuils pour contempler cette figure impassible qui se recueillait dans l'attente et semblait ne pas appartenir à ce monde. Il y eut un moment où chacun voulut communiquer à son voisin les impressions diverses qui l'agitaient; ce fut alors que quelques uns s'approchèrent et murmurèrent tout bas : « Frère, courage ! Ne crains pas ceux qui peuvent tuer le corps seulement, mais plutôt celui qui peut perdre, dans la géhenne éternelle, l'ame et le corps. »

1) Kleines Lesebuch zur Veredlung, rc. Giessen, 1836.

Un autre dit assez haut : « Quand tu seras devant les rois, ne pense pas à ce que tu devras dire, car le Seigneur t'inspirera. » Luther se détourna, et son œil animé d'un feu subit montra qu'il avait entendu.

Alors Jean d'Eck, non pas le théologien d'Ingolstadt, mais l'official de l'archevêque de Trèves, se leva et commença ainsi l'interrogatoire de Luther, d'abord en latin, puis en langue allemande 1).

« Martin Luther, sa sacrée et invincible majesté, d'après l'avis des ordres de l'empire, vous a appelé devant sa face, afin que vous répondiez aux deux questions que je vais vous adresser : — Vous reconnaissez-vous l'auteur des écrits qui ont été publiés sous votre nom et que voici devant vous, et consentez-vous à rétracter quelques unes des doctrines qui y sont enseignées ? »

Luther allait répondre, lorsque Jérôme Schurf, qui assistait Luther, demanda qu'on lût les titres des ouvrages.

L'official les prit un à un, récitant les titres divers : c'étaient les Commentaires sur les psaumes, le traité De bonis operibus, l'Exégèse sur l'oraison dominicale.

Luther se leva.

« Sa majesté, dit-il, me fait adresser deux questions : la première, si je reconnais comme miens les livres qui portent mon nom ; et la seconde, si je veux rétracter les enseignements que j'y établis.

1) Melanchthon, vita Lutheri. — Cochlæus, fol. 36. — Selnec, p. 22.

» Je ne saurais refuser de reconnaître pour mes œuvres les livres dont on a lu les titres, jamais je ne nierai que je les aie écrits. Quant à la question si je consens ou non à rétracter les doctrines que j'y enseigne, question de foi qui intéresse mon salut éternel, et la libre expression de la parole divine, cette parole qui ne connaît de maître ni sur la terre ni dans les cieux, et que nous devons adorer tous tant que nous sommes; il serait téméraire et dangereux pour moi d'y répondre sur-le-champ, avant d'avoir médité en silence, de peur d'encourir la sentence de Jésus-Christ: Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon père qui est dans les cieux. Je supplie donc sa sacrée majesté de m'accorder le temps nécessaire pour répondre en toute connaissance de cause, et sans crainte de blasphémer la parole de Dieu et d'exposer le salut de mon ame. »

A l'ouïe de ces mots il y eut un léger murmure parmi les assistants, dont quelques uns croyaient à une inspiration du Saint-Esprit toute soudaine. Maimbourg a raison de dire que cette réponse ne respirait pas le génie prophétique dont Luther se vantait d'être illuminé, quand il écrivait à Spalatin, « je sens Dieu, l'Esprit-Saint me possède et me pousse 1) »; car elle impliquait nécessairement l'éventualité d'une rétractation des dogmes qu'il avait enseignés. Aussi l'empereur, en voyant hésiter Luther, dit-il: « Cet homme ne me rendra pas hérétique 2). »

1) A Spalatin, février 1520.

2) Pallavicini lib. II, cap. XXVI. M. Roscoë avoue que Luther

· Les chefs des ordres délibérèrent un moment, et l'official se leva de nouveau

« Martin Luther, dit-il, bien que vous connaissiez depuis longtemps le message de sa majesté impériale, et le but de votre comparution devant la diète, et qu'on pût vous refuser le délai que vous demandez, toutefois, la clémence insigne du souverain veut bien vous accorder un jour pour méditer votre réponse. Vous comparaîtrez donc ici à la même heure, sous condition que vous proposerez vos réponses de vive voix, et non par écrit. »

Luther revint le lendemain à la même heure que la veille, mais il fut obligé d'attendre longtemps, au milieu d'une grande foule de peuple, que les ordres ouvrissent la séance, car ils délibéraient en ce moment.

On introduisit le docteur ; l'official prit alors la parole en ces termes :

« Martin Luther, hier vous reconnûtes les livres imprimés sous votre nom. Rétractez-vous ou non ces livres? C'est la question que nous vous adressâmes et que vous déclinâtes, sous prétexte que c'était une question de foi que nous vous faisions, et que vous aviez besoin de réflexion pour y répondre, bien qu'un théologien tel que vous sache pertinemment qu'un chrétien doit toujours être prêt à répondre sur sa croyance. Donc expliquez-vous.

---

ne fut pas digne en cette occasion de lui ; il ajoute, il est vrai, que jamais Luther ne s'était prétendu inspiré. L'historien de Léon X n'avait pas, en écrivant ces lignes, la correspondance du réformateur sous les yeux.

Voulez-vous défendre toutes vos œuvres, ou en désavouer quelques unes ? »

Luther répondit :

« Sérénissime empereur, illustres princes, seigneurs très cléments, me voici ; je comparais à l'heure qu'on m'a dite en suppliant votre majesté, et vos dominations, de m'écouter, ainsi que j'en ai l'espoir, avec bienveillance et équité. Que si dans mes réponses j'oublie de vous donner les titres qui vous sont dus ; si je pèche contre le cérémonial des cours, pardonnez-moi, car je n'ai point été élevé dans les palais, je ne suis qu'un pauvre moine enfant de ma cellule, et je n'ai, je vous l'affirme, rien prêché ou écrit que dans la simplicité de mon ame, pour la gloire de mon Dieu et l'honneur de la morale évangélique.

» Sérénissime empereur, princes de l'empire, aux deux questions qu'on me fit hier, si je reconnaissais comme miens les livres publiés sous mon nom, et si je persévérais à les défendre comme mes enseignements, j'ai dit : Je persiste et persisterai jusqu'à la mort dans cette réponse : Oui, ce sont bien là mes livres ; les livres que j'ai publiés ou qu'on a publiés sous mon nom : je les reconnais, je les avoue et avouerai toujours, pourvu que la méchanceté, la fourberie ou une sagesse hors de propos ne viennent y apporter quelque altération : je reconnais que ce que j'ai écrit de ma main est mûri de ma pensée.

» Avant de répondre à la seconde question, je supplie votre majesté et les ordres de l'empire, de considérer que mes livres ne traitent pas tous de la

même matière. Il en est de didactiques, destinés à l'édification des fidèles, à l'avancement de la piété, à l'amélioration des mœurs, que la bulle, tout en reconnaissant l'innocence de semblables traités, n'a pas moins condamnés. Si je rétractais ces livres-là, que ferais-je, que proscrire un enseignement que tout ce qui a nom de chrétien admet, m'élevant ainsi contre la voix universelle des fidèles?

» Il est une autre espèce d'écrits où j'attaque la papauté, les croyances des papistes, comme des monstruosités, comme la ruine des bonnes doctrines et la damnation du corps et de l'ame. Non, je ne saurais le nier, et personne pas plus que moi, tant les cris et les témoignages de la conscience parlent haut: — les décrétales des papes ont jeté le désordre dans le christianisme, surpris, emprisonné, torturé la bonne foi des fidèles, et dévoré comme une proie cette noble Germanie, qui n'a cessé de protester contre les doctrines papistes contraires à l'Evangile et au sentiment des pères.

» Si je révoquais ces écrits, je prêterais une force et une audace nouvelle à la tyrannie romaine, j'ouvrirais au torrent de l'impiété une digue par où elle déborderait dans le monde chrétien. Ma palinodie n'aurait servi qu'à étendre et accroître le règne de l'iniquité; surtout quand on saurait que c'est par ordre de sa majesté, et des sérénissimes princes messeigneurs, que j'ai fait cette rétractation.

» Enfin il est une autre série d'ouvrages, je veux parler de ces livres de polémique inspirés et écrits contre quelques uns de mes adversaires, fauteurs de la tyrannie de Rome. J'avouerai sans peine que

je m'y suis montré plus violent qu'il ne convient à un homme de mon état; je ne fais pas ici le saint, je ne dispute pas sur ma conduite, mais bien sur la doctrine du Christ. Je ne puis encore consentir à désavouer ces écrits, parce que la tyrannie se servirait de mon aveu pour étendre son règne et opprimer les ames.

» Homme, et non Dieu, je ne saurais couvrir mes livres d'un autre patronage que de celui dont le Christ couvrit sa doctrine. Interrogé devant Anne sur ce qu'il enseignait, et la face souffletée par un valet: « Si j'ai mal parlé, dit-il, montrez-moi comment? » Si le seigneur Jésus, qui savait bien qu'il était impeccable, n'a pas repoussé le témoignage que les bouches les plus viles pouvaient jeter sur sa parole divine; moi, lie de terre, qui ne suis capable que de pécher, ne dois-je pas appeler et solliciter tout témoignage qui se lèverait contre mes doctrines?

» Je prie donc, au nom du Dieu vivant, votre sacrée majesté, vos ordres illustres, toute créature humaine, de venir déposer contre moi, et de me convaincre d'erreur, les prophètes et l'Evangile à la main. Me voici, je suis prêt à réprouver mes erreurs, si on me convainc de mensonge, et le premier à jeter au feu mes livres.

» Sachez-le bien, j'ai pesé les périls, les chagrins, les angoisses, les haines que ma doctrine doit apporter en ce monde: je suis tout joyeux de voir que la parole de Dieu aille enfanter des discordes et des dissensions: c'est le lot et la destinée du Verbe de Dieu; car le Seigneur a dit: « Je suis venu, non

pour apporter la paix, mais le glaive; je suis venu pour séparer le fils du père, etc.

» Réfléchissez que Dieu est admirable et terrible en ses conseils. Craignons que si nous condamnons la parole divine, cette parole n'enfante un déluge de maux, et que le règne de ce noble adolescent, sur qui, après Dieu reposent toutes nos espérances, ne soit troublé.

» Je pourrais ici, par des exemples tirés des livres saints, vous montrer Pharaon roi de Babylone, et les rois d'Israël, se perdant en voulant régner d'abord par la paix et ce qu'ils nommaient la sagesse. Car Dieu confond l'hypocrite dans son hypocrisie, et renverse les montagnes avant qu'elles connaissent leur chute: la crainte est l'œuvre de Dieu.

» Non pas que je veuille donner ici des conseils à de si hautes et si puissantes intelligences : je devais ce témoignage d'amour à la Germanie ma patrie. Je finis en me recommandant à votre sacrée majesté, et à vos dominations, et je les supplie humblement de ne pas permettre que mes adversaires me rendent ici un objet de haine. J'ai dit. »

Alors l'orateur de l'empire se leva et dit: Que Luther n'avait pas répondu à la question; qu'il ne s'agissait pas de discuter sur des doctrines déjà condamnées par les conciles : qu'il demandait une réponse simple et non cornue: s'il voulait ou non se rétracter.

Luther reprit:

« Puisque votre sacrée majesté et vos dominations demandent une réponse simple, je la ferai: elle ne sera ni cornue, ni dentée, et la voici. A

moins qu'on ne me convainque d'erreur par le témoignage de l'Ecriture ou de l'évidence, car je ne crois pas à la seule autorité du pape et des conciles qui si souvent ont erré ou se sont contredits; je ne reconnais de maître que l'Ecriture et la parole de Dieu; je ne puis ni ne veux me rétracter, car il ne faut pas agir contre sa conscience.

» Voilà ma profession de foi; n'attendez rien autre de moi: que Dieu me soit en aide. Amen. »

Les Ordres se retirèrent pour délibérer, puis l'official prit ainsi la parole:

« Martin Luther, vous venez de parler avec un ton qui ne sied point à un homme tel que vous; et vous n'avez point répondu à la question. Sans doute vous avez composé divers écrits, dont quelques-uns pourraient n'être l'objet d'aucune censure. Si vous aviez rétracté ceux où sont répandues vos erreurs, sa majesté, dans sa bonté infinie, n'aurait pas permis qu'on poursuivît les livres où ne sont enseignées que de pures doctrines. Vous venez de ressusciter des dogmes condamnés par le concile de Constance, et vous demandez à être convaincu par les Ecritures. Que si chacun avait la liberté de disputer sur des points qui ont été depuis tant de siècles condamnés par l'Eglise et les conciles, il n'y aurait plus de doctrines, plus de dogmes, rien de certain, rien de fixe; plus de croyances qu'on devrait tenir sous peine du salut éternel. Car aujourd'hui, vous qui rejetez l'autorité du concile de Constance, demain vous proscrirez tous les conciles, puis les pères, les docteurs: alors plus d'autorité que cette parole que vous invoquez en témoignage et que

nous invoquons aussi. C'est pourquoi sa majesté demande une réponse simple et précise, affirmative ou négative. Voulez-vous défendre comme catholiques tous vos enseignements, ou en est-il que vous soyez prêt à désavouer? »

Luther demanda ici que sa majesté ne souffrît pas qu'il mentît à sa conscience, enchaînée par les saintes Ecritures. On voulait une réponse catégorique: il l'avait donnée. Il ne pouvait que répéter ce qu'il avait déjà déclaré:—que si on ne lui prouvait par d'irrésistibles arguments qu'il avait erré, qu'il ne reculerait pas d'un pas en arrière; que ce qu'avaient enseigné les conciles n'était pas article de foi; qu'ils avaient failli et s'étaient contredits; que leur témoignage n'était donc pas convaincant; qu'il ne pouvait désavouer ce qui était écrit dans les livres inspirés.

L'official répondit qu'il ne démontrerait pas que les conciles avaient erré.

Le docteur Martin Luther prit l'engagement de le prouver.

Comme la nuit allait venir, la diète leva la séance. En se retirant l'homme de Dieu 1) fut poursuivi par les murmures et les moqueries de quelques Espagnols.

Luther avait parlé plus de deux heures: son front ruisselait de sueur, sa face était altérée, il avait besoin de repos. A son retour au logis il trouva une canette de bière d'Eimbeck qu'on lui avait envoyée. Il la but d'un trait. Puis en posant le

1) Melanchthon.

vase il demanda : « A qui dois-je ce cadeau ? — Au papiste duc Erich de Brunswick, reprit Amsdorf. — Ah ! reprit Luther, comme le duc Erich a pensé aujourd'hui à moi, que Dieu pense un jour à lui. »

Deux jours après, les princes électeurs, les grands officiers et les Ordres de l'empire s'étant assemblés de nouveau, on annonça un message de l'empereur. Tous les Ordres se levèrent en signe de respect, et le secrétaire de la diète lut à haute voix le rescrit impérial qui était conçu en ces termes :

« Nos ancêtres, les rois d'Espagne, les archiducs d'Autriche, les ducs de Bourgogne, protecteurs et défenseurs de la foi catholique, en ont défendu de leur sang et de leur épée l'intégrité, en même temps qu'ils veillaient à ce qu'on rendit aux décrets de l'Eglise l'obéissance qui leur est due. Nous ne perdrons pas de vue ces beaux exemples, nous marcherons sur leurs traces, et nous protégerons de toutes nos forces cette foi que nous avons reçue en héritage de nos aïeux. Et comme il s'est trouvé un frère religieux qui a osé attaquer à la fois et les dogmes de l'Eglise et le chef de la catholicité, défendant avec opiniâtreté les erreurs où il était tombé, et refusant de se rétracter ; nous avons jugé qu'il fallait s'opposer aux progrès de ces désordres, même au péril de notre sang, de nos biens, de nos dignités, de la fortune de l'empire ; afin que la Germanie ne se souillât pas du crime de parjure. Nous ne voulons plus désormais entendre Martin Luther, dont les princes ont appris à connaître l'inflexible opiniâtreté : et nous ordonnons qu'il ait à s'éloigner et à se retirer sous la foi de la parole

que nous lui avons donnée, sans qu'il puisse dans son chemin prêcher ou exciter des désordres 1). »

Cependant Luther était visité par un grand nombre de princes, de comtes, de barons, de chevaliers, de nobles, de prélats et de séculiers. Le palais impérial était assiégé chaque jour par une multitude qui ne se lassait pas de contempler le moine augustin. Or il arriva qu'on afficha sur les murailles du palais une cédule imprimée, où on faisait appel à la noblesse. « C'était, dit Luther, une méchanceté imaginée par ses ennemis pour fournir à l'empereur un motif plausible de lui retirer le sauf-conduit qu'il lui avait accordé au grand mécontentement des légats de la couronne. Le placard portait pour titre : Bundschuch, Bundschuch! mot de ralliement qui devait bientôt retentir parmi les paysans 2).

—La petite chambre du docteur ne peut contenir, écrit Spalatin, tous les visiteurs. J'y ai reconnu le landgrave Philippe de Hesse, le duc Wilhelm de Brunswick, le comte Wilhelm de Henneberg. L'électeur Frédéric, tremblant que Luther ne se démentît devant la diète, avait été si émerveillé du courage qu'il avait montré, qu'il fit le soir appeler dans sa chambre à coucher Spalatin, et lui prenant la main s'écria: « Comme il a bien parlé en allemand et en latin,

---

1) On ne trouve qu'une pâle copie de ce rescrit impérial dans les œuvres de Luther : on y fait tenir à l'empereur un langage qui n'est pas dans les formes des protocoles de l'empire : Charles V y excommunie Luther et ses adhérents. Cochlæus, in Act. p. 58. Selnec, fol. 22.

2) Voy. le chap. qui a pour titre : les Paysans.

votre père Martin ! » Il y avait dans le conseil de l'empereur des princes qui voulaient qu'on arrêtât le docteur et qu'on lui fît son procès : le duc Georges défendit noblement la cause du moine : « Ce qu'on a promis, il faut le tenir, disait-il : ce serait une tache ineffaçable pour nous autres nobles de la Germanie, que de manquer à notre parole : nos ancêtres se couvriraient la figure de honte. — Bien, lui dit l'empereur en lui prenant la main, bien dit, noble duc; si jamais la bonne foi était bannie de la terre, c'est à la cour du prince qu'elle devrait se réfugier 1). »

Il n'y avait plus de séance publique, mais les Ordres de l'empire voulurent tenter, dans l'intérêt du repos de l'état, de fléchir l'obstination de Luther. Ils députèrent quelques membres de la diète dont on connaissait l'esprit conciliant, auprès de l'empereur, qui consentit à ce qu'on essayât quelques voies d'accommodement.

L'archevêque de Trèves pria Luther de venir le trouver : Luther se présenta précédé du commissaire impérial et accompagné de ses amis qui l'avaient suivi de la Saxe et de la Thuringe. On l'introduisit dans l'appartement de l'archevêque où se trouvaient réunis Joachim de Brandebourg, le duc de Saxe Georges, les évêques d'Augsbourg et de Brandebourg, le comte Georges, grand-maître de l'ordre teutonique, Jean Boeck de Strasbourg et le docteur Peutinger. Veh, chancelier de Bade,

---

1) Wenn Treu und Glauben nirgends mehr gelitten würden, so sollen sie doch an fürstlichen Höfen ihre Zuflucht finden.

prit la parole au nom des nobles assistants, en déclarant qu'on n'avait pas appelé Luther pour faire de la polémique, mais par pur esprit de charité et de bienveillance.

Alors Veh commença un long discours sur l'obéissance qu'on devait à l'Eglise et à ses décisions, aux conciles et à leurs décrets. Il soutint que l'Eglise, comme tout pouvoir, avait ses constitutions, qui pouvaient être modifiées par le génie des peuples auxquels elles s'appliquaient, la diversité des mœurs, des lieux, des époques; que c'étaient là les contradictions apparentes que Luther trouvait dans le régime de l'Église, qui ne prouvaient au fond que le soin religieux avec lequel elle réglait son administration spirituelle, et n'intéressaient nullement l'intégrité du dogme catholique, qui était hier ce qu'il sera demain et jusqu'à la consommation des siècles. Il appela l'attention sur les troubles qu'excitaient partout les nouvelles maximes. « Voyez, dit-il, le livre De la liberté chrétienne; qu'enseigne-t-il, sinon à secouer toute espèce de joug, à ériger en axiome la désobéissance ? Le temps n'est plus où chaque enfant de la famille chretienne n'avait qu'un cœur et qu'une ame: alors le précepte était un comme la société; la règle était commune et générale. Il a fallu la modifier lorsque le temps a lui-même modifié et altéré cette société, sans toutefois que jamais l'essence ou le dogme catholique ait reçu aucune atteinte. Je sais bien, Martin, ajouta-t-il, que beaucoup de vos ouvrages respirent une douce odeur de piété, mais on a jugé l'esprit général de vos œuvres, comme on juge

l'arbre, non pas sur ses fleurs, mais sur ses fruits. Ce sont ici des conseils de paix que vous adressent les Ordres de l'empire. Ils ont été établis de Dieu comme toute puissance, pour veiller à la sûreté d'un état dont vos doctrines compromettent le repos. Leur résister, c'est résister à Dieu. Sans doute il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, mais croyez-vous donc que nous sommes sourds à sa parole, et que nous ne l'ayons pas méditée 1)?

—Merci, dit Luther, de toutes vos paroles de charité et de paix.» Alors il se mit à répondre à ce que Veh avait dit touchant l'autorité des conciles; il soutint que le concile de Constance avait erré en condamnant cette proposition de Jean Huss: l'Eglise du Christ est la société des Elus. Point de rétractation, reprit-il d'une voix forte et animée: ma vie et mon sang, plutôt qu'une parole de désaveu, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Il ne m'est pas donné à moi d'empêcher que le scandale n'arrive, et que le Christ ne soit une pierre d'achoppement. Si les brebis du bon pasteur étaient nourries de la substance évangélique, la foi régnerait et les maîtres de l'Eglise seraient bons et fidèles. Je sais bien qu'il faut obéir aux magistrats, même quand ils ne sont pas selon le cœur de Dieu: je suis prêt, pourvu qu'on n'enchaîne pas la parole du Seigneur.»

Luther allait se retirer, on le retint, et Veh recommença son argumentation et ses instances, en l'adjurant de soumettre ses écrits au jugement des princes et des Ordres de l'empire.

1) Ulemberg, historia de vita, etc., Lutheri. Pallavicini, etc.

Le docteur répondit qu'il ne voulait pas qu'on crût qu'il déclinât le jugement de l'empereur et des Ordres ; mais que la parole de Dieu sur laquelle il s'appuyait était à ses yeux si claire, qu'il ne pourrait se rétracter qu'autant qu'on apporterait dans la discussion une parole plus lumineuse ; —que saint Paul avait dit : « Si un ange venait du ciel avec un nouvel évangile, qu'il soit anathème » ; qu'on voulût bien ne pas violenter sa conscience enchaînée dans les liens de l'Ecriture.

— Mais, reprit le marquis de Brandebourg, n'avez-vous pas dit que vous ne céderiez qu'autant que vous seriez convaincu par le texte même de l'Ecriture? — Ou par des raisons de toute évidence, reprit Luther. — Mais vous admettez donc une raison supérieure à la parole de Dieu, objecta vivement Veh ? Luther resta silencieux.

On se sépara. L'archevêque de Trèves retint le moine et le fit passer dans une autre pièce, où Jérôme Schurf et Nicolas Amsdorf le suivirent; là se trouvaient Jean Eck et Cochlée, doyen de l'église de la Sainte-Vierge à Francfort. Eck prit la parole:

« Martin, il n'est aucune des hérésies qui ont déchiré l'Eglise, qui ne soit née de l'interprétation des Ecritures : la Bible est l'arsenal où chaque novateur est venu puiser des arguments ; c'est avec des textes bibliques que Socin, Pélage, Arius, soutenaient leurs doctrines. Arius, par exemple, trouvait la négation de la divinité de Jésus-Christ, que vous admettez, dans ce verset du Nouveau-Testament : Joseph non cognovit conjugem suam donec parturit primogenitum: et il

disait, comme vous, que cette parole l'enchaînait. Quand les pères du concile ont condamné cette proposition de Jean Huss : l'Eglise de J.-C. est la communion des élus, ils ont condamné un blasphème, car l'Eglise, comme une bonne mère, entoure de ses bras tout ce qui a nom chrétien, tout ce qui est appelé à jouir de la béatitude céleste... » Luther et Jérôme Schurf répliquèrent; Cochlée se contenta de conjurer Luther de rendre la paix à l'Eglise en se rétractant : on se sépara.

Le soir, l'archevêque de Trèves annonça à Luther que, par ordre de l'empereur, son sauf-conduit était prorogé de deux jours, et il lui indiqua pour le lendemain une nouvelle conférence.

Peutinger et le chancelier de Bade vinrent donc trouver Luther à sa demeure, reprirent la conversation où elle était restée la veille, en s'efforçant d'amener le moine à soumettre ses écrits au jugement de l'empereur.

« Oui, répondit Luther, j'y suis prêt, pourvu qu'on vienne à moi les Ecritures à la main : sinon, non, car Dieu a dit par le prophète roi : ne vous fiez pas aux princes, aux fils des hommes, car en eux n'est pas le salut; et par Jérémie : Maudit soit qui met sa confiance dans l'homme. » Comme on le pressait plus vivement : « Tout au jugement des hommes, dit-il, excepté la parole de Dieu. » On le quitta en lui annonçant qu'on reviendrait le soir, et qu'on espérait le trouver dans d'autres dispositions.

Mais ce fut en vain, Luther demeurait inflexible. « Consentez-vous au moins, dirent les envoyés,

à soumettre au jugement d'un concile à venir vos doctrines, comme vous l'avez écrit, il n'y a pas longtemps ? — Eh bien, oui, dit Luther, mais à condition qu'on extraira de mes livres les articles sur lesquels devra prononcer le concile, et que sa sentence sera tirée des livres saints.

— Alors si cette voie est tentée, vous promettez bien de vous taire jusqu'à ce que le concile ait prononcé ?

— Oui, » dit Luther.

Aussitôt les délégués vont trouver l'archevêque de Trèves et lui disent : « Voici que Luther a promis de s'en rapporter à la décision du concile, et de ne plus enseigner jusqu'à ce que sa cause ait été jugée. »

L'archevêque, tout joyeux, fit appeler Luther, et lui demanda si ce qu'on lui avait rapporté était vrai : Luther le détrompa.

« Mais il semble, Martin, insista le prélat, que vous ne pouvez repousser une voie de paix que vous indiquiez vous-même dans votre appel récent au futur concile ? ne venez-vous pas encore de déclarer que vous étiez prêt à soumettre vos écrits au jugement de l'empereur et des Ordres ?

— Ah ! reprit Luther, m'abandonner au jugement de ceux qui ont condamné mes livres ? jamais.

— Mais alors indiquez-moi donc vous-même le moyen de prévenir les troubles qui menacent l'Église : quels remèdes faut-il employer ?

— Il n'y en a pas de meilleurs que ceux dont parle Gamaliel, selon le témoignage de saint Luc :

« Si c'est une œuvre de l'homme, elle périra; si elle vient de Dieu, elle ne mourra pas. » César et les Ordres peuvent écrire au pape ce peu de mots: Si l'œuvre de Luther n'est pas une inspiration d'en haut, dans trois ans on n'en parlera plus. »

L'archevêque insistait : « Voyons, dit-il: si on extrayait de vos livres des articles qu'on soumettrait ensuite à la décision du concile?

— Pourvu que ce ne soit pas, reprit Luther, ceux que le concile de Constance a déjà condamnés.

— Peut-être, dit le prélat.

—Oh, alors, non, non ! je ne veux pas, car je suis certain que les décrets du concile ont condamné la vérité: j'aimerais mieux perdre la tête, que de déserter la parole divine, si claire et si rationnelle.

— Eh bien donc, dit l'archevêque, puisque vous persistez dans votre résolution, Dieu vous jugera.»

Peu d'instants après l'official de Trèves manda Luther en présence du chancelier de Maximilien, afin de lui lire la sentence impériale.

« Luther, dit-il, puisque vous n'avez pas voulu écouter les conseils de sa majesté et les Ordres de l'empire, et confesser vos erreurs, c'est à César d'agir maintenant : De par ordre de l'empereur, il vous est accordé vingt jours pour retourner à Wittenberg, libre, et sous la sauvegarde de la parole du prince, pourvu que sur votre passage vous n'excitiez aucun trouble par vos paroles ou vos discours 1). »

---

1) Acta reverendi patris D Martini Lutheri augustiniani coram cæsareâ majestate, principibus, electoribus et imperii ordinibus, in comitiis principum Wuormatiæ. Op. Luth., t. II, p. 164 et suiv.

Sturm inclina le caducée de l'empereur en signe de respect.

Luther courba la tête et dit: « Qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur, béni soit le nom de Dieu. » Il ajouta des paroles de reconnaissance et de remercîment envers la personne de l'empereur, ses ministres et les Ordres de l'empire, pour qui il était prêt à sacrifier la vie, l'honneur, la réputation, tout, excepté la parole de Dieu.

Mais pourquoi ces protestations de reconnaissance, quand Luther était sûr « que s'ils ne versaient pas son sang, ce n'était pas que la volonté du meurtre leur manquât, et que l'homicide était dans tous les cœurs 1) »?

Le vingt-six avril, après un repas que lui donnèrent ses amis, le docteur reprit le chemin de Wittenberg.

Ainsi finit ce drame de Worms, un des plus remarquables de la vie du réformateur, et que nous avons reproduit d'après les notes mêmes de Luther, sans rien changer à cette simplicité de paroles qui ne manque pas de charmes, et à cette fidélité de détails qui donne à sa narration quelque ressemblance avec les paraboles de l'Evangile. On regrette seulement que Luther, ou celui qui a pris la plume en son nom, fasse disparaître si vite cet archevêque de Trèves, qui dans les conférences avec le réformateur a un rôle si noble, et dont le moine lui-

1) Jetz ists abermals zu Worms an mir verdampt; und ob sie mein Blut nicht vergossen haben, hats doch nicht gefehlt an ihrem vollen, ganzen Willen, und morden mich noch ohn Unterlass in ihren Herzen. An Harmuth von Kronberg.

même s'est plu à reconnaître la bienveillance et la charité. Ces assises de Worms ont été jugées sous le rapport scénique bien diversement. On sait qu'elles ont inspiré à Werner un des plus beaux actes de sa tragédie, où l'histoire est traitée trop poétiquement, et où, pour mettre en saillie la figure de son héros, le peintre a pâli toutes les autres, jusqu'à celle du prélat. M. Heyne a glorifié l'apparition de « son père » à Worms. Le catholique lui-même, s'il oublie un moment la question religieuse pour ne considérer que l'homme, aime à contempler cette robe noire de Luther, en face de ces barons et seigneurs tout bardés de fer, armés de casques et d'éperons; il s'émeut à cette voix de prêtre qui vient défier toutes les puissances de la terre d'enchaîner la parole de Dieu. Cet empereur en qui reposent les intérêts de l'Allemagne, et qu'un ermite arrête tout court dans son chemin de fortune et de gloire; ces deux disciples, Amsdorf et Jonas, qui se pressent avec tant d'amour autour de leur maître, tout prêts à le défendre de leur bras et de leur voix; ce peuple qui vient voir Luther comme la plus grande nouveauté du siècle; ce Freundsberg qui parle à ce pélerin évangélique comme à un soldat; cette tête blanche d'archevêque au milieu de toutes ces armes d'acier qui brillent au soleil : tout cela forme un magnifique spectacle. A chaque parole du moine l'ame se serre et s'effraie en pensant que l'empereur est là qui l'écoute, et qui n'aurait même pas besoin d'un mot pour briser le pauvre frère. Gloire soit rendue à cet adolescent dont l'âge eût excusé l'emportement, et qui aurait trouvé de si prompts instru-

ments pour servir sa colère ! Il n'en chercha pas, il fut généreux et garda sa parole. On est fâché que Luther ait oublié si vite ce qu'il devait de reconnaissance à Charles V, dont il prophétise et écrit la sentence. « Voici Charles attaqué de toutes parts; je ne m'en étonne pas. Je lui prédis des malheurs sans fin : il portera la peine de l'impiété des autres. Malheureux jeune homme qui a cédé à de mauvais conseils et a repoussé la vérité qu'on lui montrait à Worms 1). » On sait comment s'accomplit cette prédiction. Quelque temps après Charles faisait prisonnier à Pavie François Ier, et l'archevêque de cette ville, en recevant le vainqueur à la porte de la cathédrale, lui disait : « C'est Dieu qui vous a envoyé pour châtier vos ennemis et délivrer l'Italie 2). »

Les adversaires de Luther, sans nier la majesté du tableau qu'offre la diète de Worms, trouvent que le moine saxon n'y joua pas le rôle qu'il s'était assigné d'avance. Ils s'attendaient à une parole plus véhémente, à une pose plus fière en face de ses juges, et à des langues de feu qui devaient descendre sur la tête de l'apôtre. Luther, au lieu de regarder en haut, cherche péniblement et remet au lendemain des réponses que l'Esprit-Saint aurait dû lui dicter. Apologistes et adversaires pourraient trouver dans les écrits du réformateur de quoi justifier leur enthousiasme ou leur déception. Peu de temps avant de mourir, en repassant dans sa mémoire les souvenirs de sa vie, Luther disait à ceux qui

---

1) Spalatino, 15 jul. 1522.
2) Pallavicini, Storia del concilio di Trento.

l'entouraient : « En vérité, c'est Dieu qui me donnait à Worms mon intrépidité de cœur ; je ne crois pas que je montrasse aujourd'hui un pareil courage 1). Quelques mois après son apparition à la diète, tout honteux de sa couardise, il écrivait à Spalatin : « Je me sens troublé, inquiet, en songeant que j'ai écouté vos conseils pusillanimes et ceux de mes amis. J'ai étouffé le souffle de Dieu au lieu de montrer un autre Elie à toutes ces idoles ; elles en verraient bien d'autres si je reparaissais devant elles 2). » Et lorsque Wittenberg devint tout à coup le théâtre d'émeutes populaires, et que la foi au nouvel évangéliste faillit à ses disciples, c'est à dire peu de mois après la clôture des états, Luther voyait dans ce scandale le doigt de Dieu frappant son peuple pour le punir de ce que son envoyé n'avait pas confessé devant ses tyrans la parole de Dieu avec une foi plus ardente 3).

Hutten blâmait ces formules obséquieuses envers l'empereur, indignes d'un homme qui s'apprêtait au martyre. Luther s'étonna plus tard lui-même que sa langue eût pu se ployer en nommant l'em-

1) Ita Deus impavidum reddere potest hominem ; nescio an nunc tam fortis essem. Luth. ap. Seckendorf. t. I, p. 152.

2) Et ego timeo valdè et vexor conscientia quod tuo et amicorum consilio cedens, Wormatiæ remisi spiritum, et idolis illis non exhibuerim Eliam quemdam. Alia audirent si denuò sisterer coram eis. Spalatino, 9 sept. 1521.

3) Wohlan, ich denke, ob nicht solliches auch geschehe zur Strafe etlicher meiner furnehmsten Gönnern, und mir...... mir aber darumb, daß ich zu Worms guten Freunden zu Dienst, auf daß ich nicht zu Steiffsinnig gesehen wurd, meinen Geist dämpfet, und nicht härter und strenger meine Bekenntniß fur den Tyrannen thät. An Hartmuth von Kronberg.

pereur maître très clément, quand il savait assez la haine que lui portait ce prince 1).

En passant à Worms, nous avons demandé à visiter la salle où se tint la diète : elle n'existe plus.

Ne nous étonnons pas que le temps ait si vite brisé la pierre où se dressa le pied de Luther, puisque la plupart des dogmes qu'il venait y défendre, et au besoin pour les sceller de son souffle, sont traités aujourd'hui de choses vaines par ceux qu'il engendra dans sa foi. Quel disciple voudrait verser, non pas une goutte de son sang, mais un peu de son encre pour l'honneur et la gloire de ces doctrines qu'il eut soin de formuler, aussitôt après son départ de Worms, dans cet elenchus qui résume la symbolique du maître à cette époque ?

LES COLLECTEURS.

Le chrétien baptisé ne peut perdre le royaume céleste, de quelques péchés qu'il se souille, pourvu qu'il croie.

LUTHER.

Car la foi ôte tous les péchés du monde.

LES COLLECTEURS.

Au chrétien, l'Eglise ni les anges ne peuvent imposer des croyances.

LUTHER.

C'est la doctrine de saint Paul, Col. 2.

---

1) Spalatino, 12 mart 1522. Nam ego fucos mire odio et satis multum eis concessi hactenùs, aliquandò et παῤῥησίαν præstare oportet.

LES COLLECTEURS.

Il n'est pas d'état qui puisse être heureusement régi par des rois.

LUTHER.

C'est l'enseignement de l'expérience.

LES COLLECTEURS.

Tout homme peut confesser et absoudre.

LUTHER.

Il est écrit dans saint Mathieu : Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux : ces paroles s'adressent à tous.

LES COLLECTEURS.

Le péché est de sa nature toujours le même ; il ne s'aggrave pas parce qu'il est commis avec une mère, une sœur, une fille.

LUTHER.

Le Christ l'enseigne.

LES COLLECTEURS.

Tout homme peut confesser, dédier une église, conférer les ordres.

LUTHER.

Viletés qu'on doit abandonner aux infimes ; à l'évêque de prêcher l'Evangile.

LES COLLECTEURS.

Quand saint Pierre lui-même trônerait à Rome je ne le reconnaîtrais pas pour pape.

LUTHER.

C'est que la papauté n'est qu'une fiction.

LES COLLECTEURS.

Libre arbitre ! chimère, non-sens ! c'est la nécessité qui nous pousse et nous régit.

LUTHER.

L'homme ne peut opérer que l'iniquité, je l'ai prouvé.

LES COLLECTEURS.

Le pape est hérétique, schismatique, idolâtre ; salut Satan !

LUTHER.

C'est la vérité 1).

Tel est donc le squelette dogmatique sur lequel Luther voulait souffler, afin de lui communiquer la vie et le mouvement ! Voilà ce que dix ans d'ardentes études, de nuit et de jour, aux dépens de son sommeil et de sa santé, lui avaient appris : que l'homme n'est qu'un automate poussé par l'aveugle nécessité ; que la foi rend impeccable ; qu'il n'y a pas de degré dans le crime ; que le pape est Satan en chair et en os. Voilà ce qu'il a trouvé dans la Bible, ce qu'enseigne la parole de Dieu, ce que doit croire tout chrétien sous peine de salut et qu'il est prêt à défendre au péril de sa vie : c'est son évangile. Seul en présence de ses juges il a de la grandeur : malheureusement à peine a-t-il quitté

1) D. Martini Lutheri responsio extemporaria ad Articulos quos magistri nostri, ex Babylonica et assertionibus ejus excerpserunt, quos venienti Wormatiam ad imperialem illic conventum objecerunt, tanquam hæreticos, nunquam tamen ex scripturis tales probatos. Opera Lutheri, t. II, p. 172. Witenbergæ. Excudebant hæredes Petri Leitz.

Worms, que cette sympathie qu'il excite s'évanouit aussitôt, parce que le drame est fini, et qu'il ne reste plus qu'un docteur d'erreur et de mensonge, dont la parole, si elle pouvait être écoutée, devrait jeter l'ame dans le désespoir, ravaler l'homme jusqu'à la bête et troubler la société dans ses fondements. Sur ce fleuve de sang que la révolte de Luther va verser en Allemagne, nous verrons si une seule vérité surnagera pour consoler l'humanité.

Mais au nom de qui vient donc Luther? Ecoutez :

« Je tiens mes doctrines du ciel même, elles ne peuvent être taxées de mensonges, et au jour du jugement universel, j'attesterai devant le Christ que ce que j'enseignais ne procédait pas de moi, mais de l'esprit du Seigneur 1). » Si Luther a dit vrai, pleurons sur ses disciples! Il n'est pas un de ceux qui l'ont accompagné à Worms, ni Amsdorf, ni Juste Jonas, qui auront vu la face de Dieu, parce qu'aucun d'eux n'a adopté sa symbolique. Choisissons : ou il s'est trompé, ou ils ont mal lu dans ce livre auquel il en appelait.

Au point de vue d'un penseur, résumons les débats de Worms.

Il y a dans l'homme une double individualité 2), l'une religieuse, l'autre sociale, chacune soumise à des lois qui régissent ses rapports avec Dieu et ses semblables. Dans chaque hiérarchie il y a donc dépendance ou servitude: dépendance de l'être qui

---

1) Adversus ecclesiasticum ordinem episcoporum.
2) Delalot, Spectateur Français.

le créa, dépendance de la société où il vit. Eriger en dogme la souveraineté de la raison individuelle, est une véritable hérésie. Quand Jésus vint régénérer le monde, il apportait, suivant la remarque de M. de Villers, une véritable réforme : sur les ruines de la vieille société, il en fondait une nouvelle qui grandit comme toute famille. Il convenait de modifier ses formes. De là le pouvoir que dut transmettre le législateur à la future Eglise 1). Cette théorie de M. de Villers, comme on le voit, reproduit celle que nous venons d'entendre à Worms. Le chancelier de Bade établissait que l'Eglise a besoin, comme tout pouvoir, d'une constitution. Dès lors, et par une conséquence qui découle du principe posé par M. de Villers, la nécessité de lois qui régissent la manifestation de la pensée religieuse ou la conscience, et par conséquent d'un enseignement un et invariable ; et le pouvoir donné à l'Eglise d'établir des règles de foi, de discipline, qui obligent tout être qui lui appartient, sous peine, s'il désobéit, d'être retranché de sa communion. Lors donc que Luther vient, proclamant que les enseignements de l'Eglise peuvent être soumis à l'examen, d'un mot il efface la communion catholique, détruit le lien unitaire, et change la forme même du pouvoir spirituel. Car l'examen, c'est le doute qui amende, admet ou rejette suivant ses caprices ; c'est le désordre introduit dans la famille chrétienne, l'anarchie érigée en principe, la tyrannie de tous, ou le despotisme d'un seul qui voudra

---

1) Essai sur la Réformation.

que la foi commune ploie devant la sienne. Ainsi le faisceau est rompu, l'arbre est attaqué dans sa racine, il n'y a plus d'Église. Le principe qui permet aux hommes de se révolter contre l'autorité religieuse, doit permettre de se révolter contre l'autorité politique : aussi M. de Villers pense-t-il que les nouveautés de Luther tendaient à détruire toute monarchie divine et humaine. On comprend le catholique qui récite le credo d'Athanase, mais le réformé ne peut avoir d'autre symbole que sa raison.

Il y a donc nécessité d'une autorité infaillible et impérissable pour veiller au salut de l'œuvre que Jésus apporta aux hommes. C'est frappé de cette grande vérité que Leibnitz écrivait à Fabricius: « Puisque Dieu est l'ordre, il s'ensuit qu'il y a de droit divin dans son Église un magistrat spirituel. Or, une telle autorité est légitime. »

« Mais, dit Luther, ouvrez-moi le livre de la loi, et que j'y lise cette autorité pour la reconnaître, et les doctrines de mensonge que vous me reprochez, pour les rétracter. » C'était demander ce que l'Eglise ne peut accorder. « Croyez-vous ? dit-elle, vous êtes mon enfant, et je suis votre mère. Doutez-vous ? je vous renie. » Car enfin l'Eglise, ici-bas, est soumise dans son régime aux conditions des autres pouvoirs. Au pouvoir civil, des armes toutes matérielles : les prisons, le glaive, la hache; au pouvoir religieux, des armes spirituelles : l'exhortation, l'anathème, l'excommunication et l'abandon du coupable au bras séculier, si à tort ou à raison la constitution de l'état punit l'hérésie. Sans

doute le pouvoir civil juge le livre de la loi à la main. Mais quel texte de loi, s'il a vécu plusieurs siècles, n'a pas amassé quelque rouille qui peut en cacher la netteté ? Qui lui restituera sa pureté primitive, qui dégagera la lettre de ses souillures ? Le juge ou le pouvoir. Eh quoi ! le commandement divin, formulé en signes matériels, est-il donc exempt, comme image, sinon de transformation complète, du moins d'altération ou de tache ? Alors à qui le droit d'expliquer, en la purifiant, cette parole gâtée par un souffle impur, ou voilée à dessein par un esprit superbe ? Sans doute à l'autorité ? Qu'on nous donne donc une parole scripturaire rayonnant d'une telle clarté, qu'elle fasse refluer le doute dans le cœur, comme le soleil fait disparaître les ténèbres. Luther s'écrie : « La divinité de Jésus qui est écrite dans le Nouveau-Testament en signes que tout le monde peut lire » — Oui, si on le lit avec l'œil de la foi. Trois siècles après Luther, un disciple de la réforme, un docteur en théologie, un ministre de l'Eglise évangélique a écrit en plein Genève un livre contre la divinité de Jésus. Et ne croyez pas qu'il se serve, pour soutenir son blasphème, du vieil argument d'Arius, dont nous parlait tout à l'heure le docteur Eck : il en a bien d'autres dans son livre, et tous tirés du Nouveau-Testament 1). Le docteur Paulus, professeur à Heidel-

---

1) Voy. l'ouvrage de M. Chenevière, ministre du saint Evangile, à Genève. M. Chenevière établit que la divinité de Jésus-Christ, telle que l'entend le catholique, empêche un grand nombre d'individus d'embrasser le christianisme. M. Mallan a répondu au théologien

berg, n'a-t-il pas enseigné publiquement que J.-C. est homme? Le docteur Hade, dans un manuel à l'usage des étudiants, ne cherche-t-il pas à montrer comment Jésus est devenu, par le libre arbitre de son esprit, et par les circonstances de son époque, le sauveur des hommes? Et chez la plupart des ministres allemands, la divinité de Jésus-Christ est-elle invoquée autrement que dans le style figuré?

Voici un autre article de la symbolique luthérienne écrit en toutes lettres dans un des livres déférés à la diète de Worms, et que le moine n'a pas voulu désavouer, parce qu'il l'avait lu ainsi que les autres dans la Bible de Dieu. C'est qu'en combattant les Turcs on s'élève contre le Seigneur 1). Qui dira que cette pensée venait du ciel? Si mon œuvre est une œuvre humaine, répétait Luther, elle périra; si c'est une œuvre divine, elle est éternelle; argument qui, suivant la remarque d'un protestant, contriste le cœur, car le catholicisme, qu'il venait renverser, était debout à Worms, et après trois siècles vit encore 2). Et qu'est-ce aussi que prouverait la prospérité d'un fait au détriment d'un principe qu'on abandonnerait momentanément? Les lois de la logique ne s'abaissent pas jusqu'aux chiffres

genévois, qui a aussi écrit un traité en forme contre le dogme de la Sainte Trinité.

1) Praeliari adversus Turcas est repugnare Deo. Assertio articulorum per bullam Leonis X damnatorum. Op. Luth. t. II, p. 5.

2) Menzel.

CHAPITRE XXI.

LA WARTBURG. APPARITION. — 1521.

Homme de lutte et d'action, se croyant appelé de Dieu pour fonder sa doctrine, au besoin par l'épée, Luther n'était pas fait pour garder de vains ménagements avec l'empereur. Ses ennemis, en le voyant partir de Worms, avaient compté que son caractère se ferait jour bientôt et qu'il enfreindrait les ordres du prince. Ils avaient raison. Si l'électeur de Saxe n'eût veillé en silence sur l'œuvre de son protégé, Luther l'eût compromise, en délivrant la parole divine qu'il s'accusait d'avoir laissé trop longtemps captive. Une imprudence aurait pu lui être funeste. Il fallait donc le dérober aux tentations de son apostolat et enchaîner sa langue. A l'abbaye d'Hirschfeld où on le reçut avec une splendeur de prince, sa bouche, trop longtemps fermée, s'était ouverte pour prêcher le règne de Dieu : à Eisenach, son auditoire qui se compose d'un seul paroissien et d'un notaire, et de son compagnon de voyage, n'arrête pas le zèle de son prosélytisme, et il paie en emportements contre la tyrannie de César l'hospitalité qu'on ne lui accordait qu'avec frayeur.

Il était parti sous la conduite d'hommes fidèles, entre autres du capitaine Prélops 1). Amsdorf et Schurff l'accompagnaient. Comme ils approchaient d'Altenstein, des chevaliers masqués se présentèrent tout à coup à l'entrée d'une forêt, se jetèrent sur les rênes des chevaux et feignirent d'enlever le docteur. Un cheval était tout prêt ainsi qu'un vêtement de cavalier et une barbe postiche pour déguiser le moine. On erra dans la forêt pendant quelques heures, et la nuit venue, vers les onze heures on frappait à la porte du château de la Wartburg. Dans ce château, élevé comme un nid sur le haut d'une montagne isolée, Luther n'avait point à redouter l'œil de ses ennemis. Amsdorf se prêta à merveille au rôle que lui avait confié l'électeur, et garda le silence. Ses autres compagnons de voyage crurent un moment que leur maître était tombé dans une embuscade; ils prièrent Dieu pour lui, et répandirent à Wittenberg le bruit de sa mort : Luther ne tarda pas à leur apporter des consolations et à les détromper.

La Wartburg est une vieille citadelle, comme on en retrouve sur les bords du Rhin, à demi ruinée aujourd'hui et posée au sommet d'une montagne d'où l'œil s'étend sur toutes les vallées de la Thuringe, ce pays d'or (goldene Au) que le comte de Mansfeld préférait à la Terre promise 2). Il n'y a pas dans toute l'Allemagne de ruines aussi poéti-

1) Chytr., in chron. Sax. — Seltec, Hist. Luth. — Mathes. Conc. I de Luth. — Cochlæus, Act. — Spalatino, 14 maii 1522.

2) M. Savoie. Le Temps, 6 septembre 1836.

ques et qui fassent battre aussi violemment le cœur d'un étudiant. C'est à l'ombre de ces vieux débris du moyen-âge, qu'en 1817, la jeunesse des universités rhénanes vint évoquer le souvenir du père de la réforme, et se constituer en société sous le nom de Bürschenschaft, pour travailler à la fois à l'émancipation de la pensée et à la conquête de toutes les libertés que les princes leur avaient promises, quand l'aigle de Napoléon menaçait l'indépendance germanique.

C'est dans cette Pathmos, dans cette région des oiseaux « qui chantent sur les arbres, et louent le Seigneur le jour et la nuit », que Luther vécut caché jusqu'à la mort de Léon X.

On dirait que la vue des montagnes bleuâtres qui enceignent la Wartburg comme d'un cercle de verdure qui se rompt par intervalles, pour laisser voir les plaines de la Thuringe à l'horizon; que l'air qui arrive sur cette hauteur, tout frais et tout embaumé ; que ce chant d'oiseaux qui saluent Luther à son réveil ; que son isolement de toute créature humaine qui semble s'écarter de son chemin pour lui laisser libre la vue du ciel et de celui qui l'habite dans l'éternité ; que ce repos inaccoutumé qu'il peut goûter à loisir, sans crainte d'être réveillé par le bruit des passions humaines, ont changé complétement la nature du moine. Son âme s'est amollie, l'air suave des montagnes a passé sur son cerveau et l'a rafraîchi : sa parole si amère et si désordonnée est douce un moment. Ce n'est plus ce sectaire emporté qui voudrait que sa langue fût une épée ; mais le frère que nous avons connu à Basle-

ben, et qui se retrouve dans cet ermitage, seul avec son Dieu et cette nature des champs, qu'enfant, il aimait d'un si vif amour. On se plaît à le contempler à la Wartburg causant avec ses amis dont le souvenir charme sa solitude; se transportant en pensée dans cette ville de Wittenberg dont la destinée évangélique l'occupe si tendrement; s'inquiétant de tout ce qu'il y a laissé de cher à son cœur, et surtout de son disciple bien aimé, de Philippe, en qui il a mis toute sa joie et toute son espérance, et dont il exalte la science avec une tendresse paternelle. Tel est le charme de ces épanchements poétiques, qu'on s'associe à ses douleurs, à ses larmes, et qu'on souffre de ses souffrances. A peine est-il entré au château, que d'affreuses douleurs d'entrailles le clouent au lit! Et le voilà obligé de quitter ses livres et d'interrompre ses travaux littéraires. En ce moment il rêve à une œuvre colossale, qui effraierait tout autre que lui : à la traduction de la Bible en langue allemande, cette création linguistique qui a jeté sur son nom une si belle auréole. Il n'a pour charmer ses maux que le soleil qui vient le visiter de bonne heure, le chant de quelques oiseaux qui se posent sur sa fenêtre et le saluent comme un ami, et cette flûte qu'il appelle à son secours dans ses grandes angoisses et qui ne le quitte pas plus que la Bible. On croit rêver : on voudrait que ce rêve durât toujours, car on s'attache à cette nature merveilleuse. Il y a, dans les lettres qu'il écrit de sa Pathmos, une foule de peintures d'intérieur, qui vous charment par le fini des détails, presque comme un tableau de Karel du Jar-

din. Ecoutez, et dites si jamais partie de chasse intéressa plus vivement que celle qu'il conte dans sa lettre à Spalatin 1).

« J'ai chassé pendant deux jours entiers, j'ai voulu connaître cette volupté de héros, γλυκύπικρον, j'ai pris deux lièvres et deux pauvres petites perdrix. Belle occupation d'un homme qui n'a rien à faire! Je théologisais pourtant au milieu des lacets et des chiens, et je trouvais un mystère de douleur au milieu de ce tumulte joyeux. N'est-ce pas là l'image du diable allant, lui aussi, à la chasse de pauvres bestioles, à l'aide de trébuchet et de chiens exercés, je veux dire de ses évêques et de ses théologiens? Et voyez, l'image et le mystère vont devenir plus visibles: j'avais conservé vivant un tout petit lièvre, que j'avais caché dans une manche de ma robe, auquel j'allais rendre la liberté quand les chiens sont venus, qui lui ont cassé la cuisse et puis l'ont tué sans pitié. Voilà bien le pape et Satan, perdant les ames que je voudrais sauver. Mais je suis rassasié de chasse; il en est une plus douce, où j'aimerais à percer de traits et de flèches ours, loups, renards, et tout le troupeau des impies. »

C'étaient des plaisirs qu'il ne goûtait pas sans trouble, et que le duc Frédéric lui avait ménagés pour lui rendre plus supportables les ennuis de l'exil; car il savait combien pèserait à cette ame ardente le souvenir de Wittenberg. Sa table était bien servie, fournie tous les jours de gibier et de bon vin du Rhin; le gardien du château était em-

1) G. Spalatino, 15 aug. 1521.

pressé et complaisant, aux petits soins pour son hôte, qui craignit un moment d'être à la charge de ce bon geôlier. « Je crois bien que c'est le prince qui paie, disait-il, car je ne voudrais pas rester une heure ici, si je savais que je mange le pain de mon hôte. Le pain du prince soit; car enfin s'il faut manger la fortune de quelqu'un, ce doit être des princes; car prince et larron c'est à peu près synonymie 1). Mais enfin, sachez la vérité et dites-la-moi. »

Il est probable que Spalatin ne montra pas cette lettre au duc Frédéric, que Luther traitait avec plus de politesse quand il avait besoin de sa protection. Nous l'avons vu, du reste, avec des paroles caressantes pour les princes dont il implore l'assistance, et auxquels il tourne le dos dès qu'il peut s'en passer, et qui ne sont plus à ses yeux que de grands fous, de grands coquins, les geôliers et les bourreaux de Dieu.

Ainsi violemment arraché à cette vie de combats qu'il menait à Wittenberg, Luther, qui n'avait rien à la Wartburg pour occuper ses vives facultés, ne tarda point à tomber dans une rêverie maladive, qu'accroissaient encore des souffrances d'entrailles. Alors il avait des visions, l'avenir lui apparaissait sous une forme sanglante. Il voit la colère de Dieu se répandant sur la Germanie, et frappant jusqu'à l'enfance 2); l'enfer qui se réjouit dans son

1) Principem esse, et non aliquâ parte latronem esse, aut non, aut vix possibile est, eoque majorem, quo major princeps fuerit. Spalatino, 25 august. 1521.

2) Melanthoni, 24 maii.

cœur, ouvre la bouche, et Satan qui s'ébaudit d'aise à la vue de ses futures moissons d'ames. Pour pleurer ce grand désastre, il joint les mains et demande à Dieu deux fontaines de larmes; il crie à Jonas : « Il est temps, revêtez-vous du vêtement des saints, c'est à dire des divines Ecritures; soyez un autre Aaron; l'encensoir de la prière à la main, venez pour arrêter ces incendies allumés par Rome et qui menacent de consumer le monde 1). » Tout à coup la prière, sa seule consolation, l'abandonne, et au milieu de cette solitude si calme il éprouve, comme une ame jeune et abandonnée aux voluptés mondaines, des assauts charnels.

— Ah! c'en est fait, dit-il tristement, je ne puis plus prier ni gémir; la chair me brûle, cette chair qui boût en moi quand ce devrait être l'esprit. Paresse, sommeil, mollesse, volupté, toutes les passions m'assiégent; c'est sans doute parce que vous avez cessé d'intercéder pour moi que Dieu s'est ainsi retiré... Voilà huit jours que je n'écris ni ne prie, à cause des tentations de la chair 2).

On dirait que de ces hauts lieux il lise dans l'avenir ; « Oui, Dieu, s'écrie-t-il, va visiter la Germanie, et il la traitera comme le mérite le mépris qu'elle fait de l'Evangile; car elle a péché 3). » Et quelques lignes plus bas, la tête toute troublée, sans doute, il dit à Mélanchthon : « Sois pécheur et pèche énergiquement, mais que ta foi soit plus

1) Justo Jonæ, 8 et 20 junii.
2) Melanthoni, 13 junii.
3) Melanthoni, 1 aug.

grande que ton péché... Il nous suffit que nous ayons connu l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; le péché ne peut détruire en nous le règne de l'agneau, quand nous forniquerions et tuerions mille fois par jour 1). »

Luther est ici véritablement prophète! Quel avenir pour l'Allemagne si de semblables doctrines peuvent s'y établir! Münzer saura bien trouver ces lignes dans les œuvres du réformateur, quand il promènera l'orgie dans la Thuringe; alors il dira, lui aussi : Qui croit ne peut plus pécher!

On voit qu'il est revenu ici à sa mauvaise nature. Ses douleurs physiques étaient devenues intolérables, la dispute avait brûlé ses entrailles. Un moment son courage d'homme l'abandonne, le mal est plus fort et il va succomber si la prière de Mélanchthon, qu'il invoque comme son bon ange sur cette terre, ne désarme pas la colère du ciel. Il dit à Philippe, en parlant de son mal: —Dominus percussit me in posteriora gravi dolore; tam dura sunt excrementa ut multa vi usque ad sudorem extrudere cogar: et quò diutius differo, magis durescunt; heri quartó die excrevi semel. Mais bientôt il se raidit contre ses maux, et il lève les yeux au ciel: un regard de colère et non d'amour. «Qui changera, s'écrie-t-il, mes yeux en deux fontaines, en deux fontaines, pour pleurer sur la chute de ces ames qu'entraîne dans l'abîme

1) Sufficit quod agnovimus per divitias gloriæ Dei agnum qui tollit peccatum mundi : ab hoc non avellet nos peccatum etiam si millies, millies uno die fornicemur aut occidamus. Melanth., 1 aug.

le monarque du péché et de la perdition (le pape); c'est au milieu de l'Eglise que ce grand prodige d'iniquité a établi son siége, c'est là qu'il s'étale, le dieu; là que les pontifes l'adulent, que les sophistes l'encensent 1). »

Quand il aurait tant besoin de pitié, il est inexorable pour tout ce qui ne veut pas écouter sa voix et suivre ses conseils. Il change les princes catholiques en Roboam et en Benhadad 2); Emser en bouc 3), les décrétales en portes d'enfer 4), les sorbonistes en ânes; et lorsque, haletant de fureur, il tombe épuisé, il se baisse pour ramasser du fumier qu'il jette à la tête de ses adversaires 5).

Qu'il salisse la figure d'Emser, de Latomus, des sorbonistes, d'Eck, cela se conçoit; mais celle de l'archevêque de Mayence, si noble, si belle, et dont les lèvres ne se sont jamais ouvertes que pour lui donner de charitables avis: Dieu ne le lui pardonnera pas. Spalatin, l'électeur, pleins de vénération pour le prélat, essayaient inutilement d'imposer silence à Luther : « Plutôt que de me taire, écrivait-il, je vous perdrai, vous, l'archevêque et toute créature humaine. » Et de son lit de douleur il adressait sur le champ au Mayençais un avertissement amical, où il l'appelle papiste, idolâtre; où il le compare à un cèdre que Dieu saura bientôt

1) D. Justo Jonæ, 20 junii.
2) Nicol. Amsdorfio, 12 mart.
3) Ph. Melanthoni, 26 mart.
4) Just. Jonæ, 20 junii.
5) Emsero non respondebo... nisi is dignior sit, quam ut eum stercore committatur. Philipp. Melanthoni, 13 julii.

briser, à un Pharaon au cœur endurci ; à un loup dévorant. « Mon Dieu, dit-il, vit encore, et il saura bien le moyen de jouter avec un cardinal de Mayence, quand il aurait à ses côtés quatre Césars... Et Luther aussi n'est pas mort, il s'appuiera sur ce Dieu qui a humilié le pape, et il jouera avec l'archevêque de Mayence un jeu dont on ne se doute pas... Vous voilà averti ; si votre grace ne veut pas renverser des pratiques idolâtres, ce sera mon affaire à moi, homme de foi et d'éternité ; je vous traiterai comme j'ai fait du pape, et je montrerai au monde la différence qu'il y a entre un loup et un évêque. Que votre grandeur se tienne pour avertie, qu'elle se conduise en conséquence. Si on me méprise, il en viendra un autre qui méprisera le mépris, suivant la parole d'Isaïe 1).

» Je vous déclare que si dans quatorze jours je n'ai pas reçu une réponse précise de vous, je publierai mon petit livre sur l'idole de Halle 2) ; tant pis si vos gens retiennent ma lettre et l'empêchent de parvenir jusqu'à vous : c'est le devoir d'un évêque d'avoir des gens probes et fidèles. »

Le pamphlet parut sans que Luther voulût attendre le terme qu'il avait fixé 3) ; c'est un ramas d'ordures, de lâches outrages envers l'archevêque, qui s'était déjà vengé en répondant à l'exhortation du moine : « Qu'il se reconnaissait pour pécheur, pour

---

1) An Albrecht, Erzbischof von Mainz, 1 Dec.

2) Wider den Abgott zu Halle.

3) Seckendorf Comm. in Luth. § CVII, 1. La lettre de Luther, datée du désert de la Wartburg, le 1er décembre, n'a pu parvenir à l'archevêque que vers le 15 du mois. Le cardinal répondit le 21.

un vil et inutile fumier; que désormais il se conduirait en prince et en évêque qui met toute sa confiance en Dieu 1). »

Et veut-on connaître la cause de la colère de Luther ? c'est que le prélat avait interdit à Halle un prêtre qui s'était marié, et que le sens d'un texte paulinique, demeuré caché jusqu'à ce jour à Luther, venait après une exégèse laborieuse de lui être révélé : le célibat était une œuvre de Satan.

En 1836 nous visitâmes la Wartburg; le gardien du château, homme de foi vive, aimait Luther avec passion; il nous contait avec un abandon plein de charmes le récit de l'entrée du chevalier Georges, par une nuit obscure dans ce nid où il venait se réfugier pour échapper, lui le cygne prédit par Jean Huss, aux serres de l'aigle impériale. Il ouvrait les fenêtres du donjon et nous montrait la belle vallée de Hellthal toute peuplée comme au temps de Luther d'oiseaux au doux chant, toute fraîche de verdure, toute brillante de soleil, et jusqu'au grand chêne où, la tête appuyée, le chevalier écoutait les modulations du rossignol, ou redisait lui-même ces cantiques qui, à Eisenach, touchaient à peine le cœur des riches, et qui alors avaient le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales. Car ce gardien croyait aux apparitions qui avaient tourmenté Luther, et il nous disait comment le démon, dans une nuit, vint à remuer le sac de noix dont on avait fait présent au docteur, qui, impatienté, cria de sa grosse voix : Veux-tu bien t'en aller ! Mais le diable tenait bon : il venait de se changer

1) Seckendorf, lib. 1, § CVII

en mouche, dont le bourdonnement entrait dans les oreilles du moine, qui finit par prendre son encrier et le jeta sur les ailes de l'insecte... — Voyez, ajoutait-il, voilà la tache d'encre que le temps n'a pu effacer. Une nuit qu'il méditait sur l'abolition de la messe, le diable vint se poser à ses côtés, et disputer avec lui. Et le gardien allait commencer un récit que nous ne fûmes pas tentés d'écouter, car celui qu'il nommait son père l'avait autrefois narré bien plus dramatiquement 1). Vous allez l'entendre.

---

1) Voyez dans le deuxième volume le chapitre qui a pour titre : Les Tisch-Reden.

CHAPITRE XXII.

CONFÉRENCE AVEC LE DIABLE — 1521.

« Il m'arriva une fois de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit, et Satan 1) commença ainsi à disputer avec moi : — Ecoute, me dit-il, docteur éclairé. Tu sais que durant quinze ans tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce, si de telles messes privées étaient une horrible idolâtrie ? Que serait-ce si le corps et le sang de J.-C. n'y avaient pas été présents, et que tu n'eusses adoré et fait adorer aux autres que du pain et du vin ? — Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, j'ai reçu l'onction et la consécration des mains de l'évêque, et j'ai fait tout cela par le commandement de mes supérieurs et par l'obéissance que je leur devais. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, puisque j'ai prononcé sérieusement les paroles de J.-C., et que j'ai célébré ces messes avec un grand sérieux, tu le sais ? — Tout cela est vrai, me dit-il ; mais les Turcs et les païens font aussi toutes choses dans leurs temples par obéissance, et ils y font sérieusement toutes

1) Récit de la conférence du Diable avec Luther, fait par Luther lui-même, Paris, 1684, in-12. — Nous reproduisons, sans y presque rien changer, la traduction de l'anonyme.

leurs cérémonies. Les prêtres de Jéroboam faisaient aussi toutes choses avec zèle et de tout leur cœur contre les vrais prêtres qui étaient à Jérusalem. Que serait-ce si ton ordination et ta consécration étaient aussi fausses que les prêtres des Turcs et des Samaritains sont faux et leur culte faux et impie?

» Premièrement tu sais, me dit-il, que tu n'avais alors ni connaissance de J.-C., ni vraie foi, et qu'en ce qui regarde la foi tu ne valais pas mieux qu'un Turc, car le Turc et tous les diables croient l'histoire de J.-C., qu'il est né, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, etc.; mais le Turc, et nous autres esprits réprouvés, nous n'avons point de confiance en sa miséricorde, et nous ne le tenons pas pour notre médiateur et notre sauveur; au contraire, nous avons peur de lui comme d'un juge sévère. C'était là ta foi, tu n'en avais point d'autre quand tu reçus l'onction de l'évêque, et tous ceux qui donnaient ou qui recevaient cette onction avaient ces sentiments de J.-C.: ils n'en avaient point d'autres. C'est pour cela qu'en vous éloignant de J.-C. comme d'un juge cruel, vous aviez recours à la vierge Marie et aux saints, et vous les regardiez comme des médiateurs entre vous et J.-C. Voilà comme on a ravi la gloire à J.-C. C'est ce qu'aucun autre papiste ne peut nier. Vous avez donc reçu l'onction, vous avez été tondus, et vous avez sacrifié à la messe comme des païens, et non comme des chrétiens. Comment donc avez-vous pu consacrer à la messe ou célébrer vraiment la messe, puisqu'il y manquait une personne qui eût la puissance

de consacrer, ce qui est, selon votre propre doctrine, un défaut essentiel? Secondement tu as été consacré prêtre et tu as abusé de la messe contre son institution et contre la pensée et le dessein de J.-C. qui l'a instituée; car J.-C. a voulu que le sacrement fût distribué entre les fidèles qui communient, et qu'il fût donné à l'Eglise pour être mangé et pour être bu. En effet, le vrai prêtre est établi ministre de l'Eglise pour prêcher la parole de Dieu et pour donner les sacrements comme le portent les paroles de J.-C. sur la cène, et celles de saint Paul dans sa 1re aux Corinthiens, en parlant de la cène du Seigneur. De là est venu que les anciens l'ont nommée communion, parce que, selon l'institution de J.-C., le prêtre ne doit pas user seul du sacrement, mais les autres chrétiens qui sont ses frères en doivent user avec lui. Et toi, pendant quinze ans entiers tu t'es toujours appliqué à toi seul le sacrement lorsque tu as dit la messe, et tu n'y as pas fait participer les autres. Il t'était même défendu de leur donner tout le sacrement. Quel sacerdoce est cela, quelle onction? quelle messe et quelle consécration? Quelle sorte de prêtre es-tu, qui n'a pas été ordonné pour l'Eglise, mais pour toi-même? Il est certain que J.-C. n'a point connu et ne reconnaît point ce sacrement et cette onction. — Troisièmement la pensée et le dessein de J.-C., comme ses paroles le marquent, est qu'en prenant le sacrement nous annoncions et nous confessions sa mort: « Faites ceci, dit-il, en mémoire de moi », et comme dit saint Paul, jusqu'à ce qu'il vienne. Mais toi, diseur de messes privées, tu n'as

pas seulement une fois prêché ou confessé J.-C. dans toutes tes messes ; tu as pris seul le sacrement et tu as marmotté entre tes dents, et comme en sifflant, les paroles de la cène pour toi seul. Est-ce là l'institution de J.-C. ? Est-ce par de telles actions que tu prouveras que tu es prêtre de J.-C. ? Est-ce là faire le prêtre chrétien, as-tu été ordonné pour cela ? — Quatrièmement, il est clair que la pensée, le dessein et l'institution de J.-C., sont que les autres chrétiens participent aussi au sacrement ; mais toi tu as reçu l'onction, non pour leur distribuer ce sacrement, mais pour sacrifier. Et contre l'institution de J.-C. tu t'es servi de la messe comme d'un sacrifice, car c'est ce que signifient clairement les paroles de l'évêque qui donne l'onction : lorsque, selon la cérémonie ordinaire, il met le calice entre les mains de celui qui vient de recevoir l'onction, il lui dit : « Recevez la puissance de célébrer et de sacrifier pour les vivants et pour les morts. » Quelle est cette onction et cette ordination sinistre et perverse ? J.-C. a institué la cène comme une viande et comme un breuvage pour toute l'Eglise, et pour être présentée par le prêtre à tous ceux qui communient avec lui, et tu en fais un sacrifice propitiatoire devant Dieu. O abomination, qui passe toute abomination ! — Cinquièmement, la pensée et le dessein de J.-C. est, comme nous avons dit, que le sacrement soit distribué à l'Eglise et aux communiants, pour relever et pour affermir leur foi dans les combats des diverses tentations qui viennent du diable, du péché, même pour renouveler et pour prêcher les bienfaits de J.-C. ; mais

toi tu l'as regardé comme une chose qui t'était propre, que tu pouvais faire sans les autres, et que tu pouvais leur donner gratuitement ou pour de l'argent; dis-moi, que peux-tu nier de tout cela? As-tu donc été fait prêtre de la sorte, c'est-à-dire sans J.-C., sans foi? Car tu as reçu l'ordination et l'onction contre le dessein et l'institution de J.-C., non afin de donner le sacrement aux autres, mais afin de sacrifier pour les vivants et pour les morts; tu n'as pas été ordonné pour être ministre de l'Eglise, etc. De plus, comme tu n'as jamais distribué le sacrement aux autres, tu n'as pas prêché J.-C. à la messe, et par conséquent tu n'as rien fait des choses que J.-C. a instituées. As-tu donc reçu tout à fait l'onction et l'ordination contre J.-C. et son institution pour faire tout ce qui est contre lui? Et si tu as été consacré et ordonné par les évêques contre J.-C., il est hors de doute que ton ordination et ta consécration est impie, fausse et antichrétienne. Je soutiens donc que tu n'as pas consacré à la messe, et que tu n'as offert et fait adorer aux autres que du pain et du vin seulement.

» Tu vois maintenant qu'il manque dans ta messe, premièrement, une personne qui puisse consacrer, c'est-à-dire un homme chrétien; qu'il y manque en second lieu une personne pour qui on consacre, et à qui on doit donner le sacrement, c'est-à-dire l'Eglise, le reste des fidèles et le peuple.

» Tu es là debout tout seul, et tu t'imagines que J.-C. a institué pour toi seul le sacrement, et que tu n'as qu'à parler pour consacrer dans la messe le corps et le sang de J.-C., quoique

tu ne sois pas membre de J.-C., mais son ennemi. Il y manque en troisième lieu la fin, le dessein, le fruit et l'usage pour lequel J.-C. a institué ce sacrement, car J.-C. l'a institué en faveur de l'Eglise pour être mangé et pour être bu, pour fortifier la foi des fidèles, pour prêcher et pour révéler dans la messe les bienfaits de J.-C. Or, tout le reste de l'Eglise, qui ne sait pas même que tu dis la messe, n'apprend rien par toi, et ne reçoit rien de toi; mais toi seul, dans ton coin, muet et sans rien dire, tu manges seul, tu bois seul, et ignorant que tu es de la parole de J.-C., moine indigne et sans foi, tu ne communies personne avec toi, et suivant la coutume qui est parmi vous autres, tu vends pour de l'argent, comme une bonne chose, ce que tu fais. — Si donc tu n'es pas une personne capable de consacrer et que tu ne le doives pas; s'il n'y a personne à ta messe pour recevoir le sacrement, si tu mets à l'envers, si tu changes et si tu renverses entièrement l'institution de J.-C.; enfin si tu n'as reçu l'onction que pour faire ainsi toute chose contre J.-C. et son institution, qu'est-ce que ton onction, et que fais-tu ensuite, en disant la messe et en consacrant, que blasphémer et tenter Dieu? tellement que tu n'es pas véritablement prêtre, ni par conséquent véritablement corps de J.-C. Je te donnerai une comparaison. Si quelqu'un baptisait quand il n'y a personne à baptiser, comme si quelque évêque, selon la coutume ridicule qui s'est introduite parmi les papistes, baptisait une cloche ou une sonnette, ce qui ne doit ni ne peut recevoir le baptême; dis-moi,

serait-ce là un vrai baptême? Tu seras contraint d'avouer ici que ce n'en serait pas un. Car qui peut baptiser ce qui n'est point ou ce qui ne peut recevoir le baptême? Que serait-ce que ce baptême, si je prononçais en l'air ces paroles : Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et que je répandisse de l'eau? Qui est-ce qui recevrait là la rémission de ses péchés ou le Saint-Esprit? Serait-ce l'air ou la cloche? Il est palpable qu'il n'y a point là de baptême, quoique les paroles de baptême soient prononcées, ou que l'eau soit répandue, parce qu'il y manque une personne qui puisse recevoir le baptême; que dirais-tu si la même chose t'arrivait dans ta messe, que tu prononçasses les paroles, que tu crusses recevoir le sacrement, et que cependant tu ne reçusses que du pain et du vin? car l'Eglise qui est la personne qui reçoit n'y assiste pas, et toi qui es un impie, un incrédule, tu n'es pas plus capable de recevoir le sacrement, qu'une cloche ne l'est de recevoir le baptême. C'est pourquoi tu n'as rien du tout quant au sacrement. — Tu me diras peut-être ici : Quoique je ne présente pas le sacrement aux autres qui sont dans l'Eglise, je ne laisse pas de le prendre et de le donner à moi-même, et il y en a plusieurs parmi les autres qui, tout incrédules qu'ils sont, reçoivent le sacrement ou le baptême, et cependant ils reçoivent un vrai baptême et un vrai sacrement. Pourquoi n'y aurait-il pas dans une messe un vrai sacrement? Mais ce n'est pas la même chose, parce que dans le baptême, lors même qu'il se donne dans une nécessité pressante, il y a au moins deux per-

sonnes, celle qui baptise et celle qui doit être baptisée, et souvent plusieurs autres personnes de l'Eglise. De plus, la fonction de celui qui baptise est telle qu'il communique quelque chose aux autres personnes de l'Eglise comme à ses membres, et qu'il ne leur ôte rien pour se l'appliquer à lui seul, comme tu fais dans la messe. Et toutes les autres choses qui se passent dans l'action du baptême sont selon le commandement de l'institution de J.-C., mais la messe est contre l'institution de J.-C. En second lieu, pourquoi n'enseignez-vous pas qu'on peut se baptiser soi-même? pourquoi désapprouvez-vous un tel baptême? pourquoi rejetteriez-vous la confirmation si quelqu'un se confirmait lui-même, comme l'on confirme parmi vous? Pourquoi la consécration ne vaudrait-elle rien si quelqu'un se consacrait prêtre lui-même? Pourquoi n'y aurait-il point d'onction si quelqu'un étant à l'extrémité se la donnait lui-même comme on la donne parmi vous? Pourquoi n'y aurait-il point de mariage, si quelqu'un se mariait lui-même, ou voulait forcer une fille, et dire que cette action devrait être un mariage malgré cette fille, car ce sont là vos sept sacrements? Si donc personne ne peut faire aucun de vos sacrements ou en user par soi-même, pourquoi veux-tu faire ce sacrement pour toi seul? Il est bien vrai que J.-C. s'est pris lui-même dans le sacrement, et que tout ministre en le donnant aux autres, le prend aussi pour lui-même. Mais il ne le consacre pas pour lui seul, il le prend conjointement avec les autres et avec l'Eglise, et tout cela se fait selon le commandement de J.-C. Quand je parle ici de con-

sécration, je demande si quelqu'un peut consacrer et faire le sacrement pour lui seul; parce que je sais fort bien qu'après la consécration chaque prêtre peut user comme les autres, car c'est la communion et la table du Seigneur qui est commune à plusieurs; comme lorsque j'ai demandé si quelqu'un pouvait se donner l'onction et s'appeler lui-même, je savais fort bien qu'ayant été appelé et qu'ayant reçu l'onction, il pouvait se servir ensuite de sa vocation. Et enfin lorsque j'ai demandé si, quelqu'un ayant violé une fille, c'était assez pour que celui qui l'avait déshonorée appelât mariage cette conjonction, je savais bien aussi que quand la fille consent d'abord au mariage, la conjonction qui suit ce consentement est un mariage.

» Dans cette détresse et dans ce combat contre le diable, je voulais repousser l'ennemi avec les armes auxquelles j'étais accoutumé sous la papauté, et je lui objectais l'intention et la foi de l'Eglise, en lui représentant que c'était dans la foi et dans l'intention de l'Eglise que j'avais célébré ces messes privées. — Je veux, lui disais-je, que je n'aie pas cru comme je devais croire, et que je me sois trompé dans ma pensée; l'Eglise, néanmoins, a cru en cela comme il fallait croire et ne s'est pas trompée. Mais Satan me prenant avec plus de force et de véhémence qu'auparavant: — Çà, me dit-il, fais-moi voir où il est écrit qu'un homme impie, incrédule, puisse assister à l'autel de J.-C., consacrer et faire le sacrement en la foi de l'Eglise: où Dieu l'a-t-il ordonné, où l'a-t-il commandé? Comment prouveras-tu que l'Eglise te communique son intention

pour dire ta messe privée, si tu n'as point la parole de Dieu pour toi, et que ce soient les hommes qui t'aient enseigné sans cette parole? Toute cette doctrine est un mensonge. Quelle est votre audace! Vous faites ces choses dans les ténèbres, vous abusez du nom de l'Eglise, et après vous voulez défendre toutes vos abominations par le prétexte de l'intention de l'Eglise. Tu n'as que faire de m'alléguer l'intention de l'Eglise; l'Eglise ne voit rien et ne pense rien au delà de la parole et de l'institution de J.-C., et beaucoup moins encore contre son dessein et son institution, dont j'ai déjà parlé, car saint Paul dit dans sa I[re] aux Corinthiens, ch. 2, en parlant de l'Eglise et de l'assemblée des fidèles: Nous connaissons les sentiments de J.-C.

» Mais comment apprendras-tu qu'une chose est selon le dessein et l'intention de J.-C. et de l'Eglise, que par la parole de J.-C., par la doctrine et par la profession publique de l'Eglise? Comment connais-tu que l'intention et la pensée de l'Eglise est que l'homicide, l'adultère et l'incrédulité soient mis entre les péchés pour lesquels on peut être damné? Et comment sais-tu d'autres choses semblables, que par la parole de Dieu?

» Si donc on doit apprendre de la parole et du commandement de Dieu ce que l'Eglise pense des œuvres bien ou mal faites, ne doit-on pas, à plus forte raison, apprendre de la parole de Dieu ce qu'elle pense de sa doctrine? pourquoi donc, blasphémateur, contreviens-tu dans la messe privée aux paroles claires et à l'ordre de J.-C.? et pourquoi te sers-tu ensuite de son nom et de l'intention de l'E-

glise pour couvrir ton mensonge et ton impiété? Tu pares de ces misérables couleurs ton invention, comme si l'intention de l'Eglise pouvait être contraire aux paroles de J.-C.? Quelle est cette audace prodigieuse, que tu puisses profaner le nom de l'Eglise par un mensonge si impudent!

» Puisque l'évêque ne t'a donc fait diseur de messe par l'onction qu'il t'a donnée, que pour faire en disant des messes privées tout ce qui est contraire aux paroles claires et à l'institution de J.-C., à la pensée, à la foi, à la profession publique de l'Eglise, cette onction est profane et n'a rien de saint et de sacré. Elle est même plus vaine, plus inutile, et aussi ridicule que le baptême qu'on donnerait à une pierre ou à une cloche. Et Satan poussant encore plus loin ce raisonnement me dit: — Tu n'as donc pas consacré, tu n'as offert que du pain et du vin comme tous les païens; par un trafic infâme et injurieux à Dieu, tu as vendu ton ouvrage aux chrétiens, servant, non à Dieu, non à J.-C., mais à ton ventre. Quelle est cette abomination inouïe au ciel et sur la terre? Voilà à peu près le sommaire de cette dispute.

» Je vois d'ici les saints pères qui rient de moi et s'écrient : Quoi! c'est là ce docteur célèbre qui est demeuré court, et n'a pu répondre au diable? Ne vois-tu pas, docteur, que le diable est un esprit de mensonge? Grace, mes pères; j'aurais ignoré jusqu'à présent que le diable est un menteur, si vous ne me l'aviez affirmé, mes doctes théologiens. Certes, s'il vous fallait souffrir les rudes assauts de Satan et disputer avec lui, vous ne parleriez pas

comme vous le faites de l'exemple et des traditions de l'Eglise; car le diable est un rude jouteur, et il vous presse si violemment qu'il n'est pas possible de lui résister sans un don particulier du Seigneur. Tout d'un coup, en un clin d'œil, il remplit l'esprit de ténèbres et d'épouvantements, et s'il a affaire à un homme qui n'ait pas pour lui répondre une parole de Dieu toute prête, il n'a besoin que du petit doigt pour l'abattre. Il est vrai que c'est un menteur; mais il ne ment pas quand il nous accuse; car alors il vient au combat avec le double témoignage de la loi de Dieu et de notre conscience. Je ne puis nier que je n'aie péché, je ne puis nier que mon péché ne soit grand, je ne puis nier que je ne sois coupable de mort et de damnation 1)! »

Tel est le récit de cette vision, où Luther paraît avec beaucoup moins de gloire qu'à Worms. Le diable s'y montre moins bon argumentateur que le dominicain dans la dispute de Leipzig, où Satan parlait cependant par sa bouche, au dire de Luther : le maître est ici beaucoup plus faible que le disciple. A moins que le réformateur n'ait voulu

1) De Missâ angulari, t. VI, Ienæ, p. 81, 82. — T. VII. Op. Luth. Witt. fol... 228. — Voy. Conférence du Diable avec Luther contre le saint sacrement de la messe, sans nom d'auteur (par Paul Bruzeau), in-12, Paris, 1740. — Cochlæus, in act. f. 67. Math. Conc. f. 52. — Claude, Défense de la Réformation, deuxième partie, chap. V. — Préjugés légitimes, par Nicolle, Bruxelles, chap. II. — Réfutation de la réponse d'un ministre luthérien sur la conférence du Diable avec Luther, Bruxelles, 1682. — Basnage, Hist. des Eglises réformées, t. III, chap. V. Bayle, art. Luther.

nous céler les raisonnements puissants dont le diable le terrassa, il n'est pas d'écolier en théologie qui ne réfutât aisément la thèse satanique. Luther, qui sans doute avait sous la main un de ces catéchismes qu'on trouve encore dans toute famille allemande, n'aurait eu besoin pour le confondre que d'ouvrir la page où l'Eglise enseigne — que le prêtre en célébrant le sacrifice de la messe en applique les mérites à tous ceux qui l'entendent dévotement. Et puis Satan connaît aussi peu le catéchisme que l'histoire. Nous ne savons pas ce qu'il aurait pu répondre à Luther qui lui aurait demandé où il avait lu que les Turcs croient à la mort de Jésus-Christ, quand Mahomet, dans le Koran, dit positivement que Dieu enleva Jésus-Christ, et qu'un autre, mis à sa place, fut crucifié. Luther aussi a trop ménagé son adversaire. Si le docteur d'Ingolstadt, ou Tezel, ou Emser, lui avaient objecté l'indignité du prêtre pour prouver l'inefficacité du sacrement, il leur aurait répondu :

« Si le diable apparaissait et que j'apprisse qu'il s'est mêlé de l'office de pasteur; qu'ayant revêtu une figure d'homme il a prêché, enseigné, baptisé, messé, absous, et fait ces fonctions selon l'institution de Jésus-Christ ; nous serions forcés d'avouer que ces sacrements ne sont pas inefficaces, mais que nous aurions reçu un vrai baptême, un véritable Evangile, une vraie absolution, un vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ; car notre foi et l'efficacité des sacrements ne reposent pas sur la qualité de la personne. Qu'importe qu'elle vaille quelque chose ou rien; qu'elle ait

reçu l'onction ou non; que sa vocation soit légitime ou non; que ce soit un diable ou un ange! 1) »

La légende de Luther tend à dépoétiser totalement la figure de Satan, introduite par le christianisme dans ces récits dont l'Allemagne aime encore à s'entretenir. Le démon, qui toujours s'y montre en lutte avec l'Eternel, a la mission de tenter l'homme et de le détourner du ciel. De là ces pactes où l'esprit de ténèbres paie une ame à prix d'or. Ainsi fut bâtie la tour de Saint-Etienne, à Vienne: Paxbaum, amoureux de la fille de son maître, Antoine Pilgram, se donne au diable 2), élève la flèche, et épouse la jeune fille. Mais ici voyez comme se conduit le démon : c'est un ange qui veut retirer de l'abîme une pauvre ame et qui fait l'office de prêtre. Le diable devrait habiter le paradis, s'il était aussi soucieux du salut des hommes.

Il nous paraît impossible que Luther fût éveillé quand Satan lui apparut; car nous ne le reconnaissons pas dans cette parole molle et craintive qu'il hasarde pour réfuter son adversaire. Nous ne concevons donc pas les beaux témoignages que rendent du moine, en cette dispute, quelques réformés; le ministre Drelincourt, entre autres, qui affirme « que le serpent ancien attaqua Luther, s'en promettant la victoire, parce que le serviteur de Dieu avait été prêtre et que durant quinze ans il avait célébré des messes privées; et que Satan prouve par des arguments invincibles que ces messes sont contre

1) De missa privata, et unctione sacerdot. t. VII, f. 243, verso.
2) Génin : Revue du Nord, n. 8, octobre 1835.

Dieu, et contre l'Écriture divinement inspirée 1) ».
Le ministre donne dans cette lutte un trop beau rôle à Satan.

Il faut convenir que cette entrevue a merveilleusement contribué au progrès de l'œuvre de la réforme. Ce qu'il y avait encore d'indécision dans l'ame de Luther sur la valeur des textes bibliques tomba devant les arguments du diable. Convaincu par l'esprit de ténèbres, le moine ne vit plus dans le sacrifice de l'autel qu'une idolâtrie papiste, et cessa de célébrer. Pour prouver que la messe n'est qu'une œuvre païenne, les réformés, à l'imitation de Drelincourt, ont depuis renvoyé nos prêtres au témoignage de Satan. De leur côté les sacramentaires, comme Pareus 2), invoquent cette apparition pour convaincre les luthériens et les calvinistes que si le diable s'est montré au père de la réforme afin de lui révéler l'idolâtrie cachée dans la célébration de la messe, un ange a bien pu apparaître à Zwingli pour lui enseigner le véritable sens des paroles de la cène 3). Luther s'est moqué de cette vision, au grand scandale des zwingliens, qui n'ont jamais refusé de croire à son colloque avec Satan.

— Savez-vous pourquoi les sacramentaires Zuingli, Bucer, Œcolampade, n'ont jamais eu l'intelli-

1) Livre du Faux Prophète, p. 278.

2) Controverses ecclésiastiques. — Luther et ses disciples auraient pu être plus modérés, et cesser de critiquer le songe où Zwingli reçut non pas du Diable, mais d'un tout autre moniteur, le sens véritable de la parole de Dieu.

3) Hospinian, Historiæ Rei Sacramentariæ, 2 p. fol. 126.

gence des divines Ecritures? C'est, dit Luther, qu'ils n'ont jamais eu pour adversaire le démon; car, quand nous n'avons pas le diable attaché au cou, nous ne sommes que de tristes théologiens 1).

Un écrivain qui eut la gloire de disputer souvent avec Bossuet, M. Claude, ne veut voir dans cette conférence qu'une parabole, une espèce de mythe imaginé par Luther, qui était nourri, dit-il, de la lecture des écrits des moines, où le tentateur apparaît si souvent. Satan, au lieu d'une réalité, ne présenterait plus qu'une abstraction philosophique : le cri des mauvaises passions 2). Pour nous, M. Claude, eût-il toute l'éloquence que Luther prête au démon, ne nous convaincrait pas, tant le texte du narrateur est clair et positif! Nous admettrions plus volontiers l'apparition de Satan, en chair et en os si l'on veut, que l'interprétation du ministre calviniste.

Luther s'est chargé lui-même de donner un démenti à ce maladroit apologiste; car, dans le traité de Missa privata, où est rapportée la vision, après avoir exalté la puissance dont est doué Satan, qui ne souffre pas qu'on dispute longtemps avec lui, « Voilà, dit-il, qui m'explique comment il arrive quelquefois qu'on trouve des hommes morts dans leur lit : c'est Satan qui leur tord le cou et qui les tue. » Emser, OEcolampade et d'autres qui leur res-

---

1) Cur sacramentarii sacram scripturam non intelligunt, hæc causa est, quia verum opponentem, nempè Diabolum, non habent, qui demum docere eos solet. — Quando Diabolum ejusmodi collo non habemus affixum, nihil nisi speculativi theologi sumus. Luth. in coll. Isl. de verbo Dei, f. 25. Coll. Francf. f. 58.

2) Défense de la Réformation.

semblent, tombés sous les griffes et les carreaux de Satan, sont morts ainsi subitement 1). Hospinian croit bien qu'Emser est mort de la mort diabolique dont parle Luther; mais il ne peut abandonner au démon Œcolampade, qui mena une vie pure et sainte 2), et qui, selon le témoignage de Bèze, — vaillant champion de Jésus-Christ, après un doux trépas, alla rejoindre Zwingli, son frère 3); le curé d'Einsiedeln qui prétendait que Luther n'était pas possédé par un esprit impur, mais occupé comme un château-fort par une légion de diables 4).

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette légende, c'est moins l'apparition de Satan que la polémique qu'elle a suscitée, et les flots d'encre et d'injures même qu'elle a fait verser. Quand et où le diable s'est-il montré à Luther? Le docteur a fait un mystère de la date et du lieu de la conférence; et ses disciples, obligés de suppléer au silence du maître, placent cette vision les uns à Wittenberg, sur la fin de 1536, c'est-à-dire au moment où il en publia le récit, d'autres avant la diète de Worms, quelques uns à la Wartburg, et c'est la conjecture la plus vraisemblable. Elle acquiert même une sorte de démonstration, si l'on accepte le témoignage du démon, qui débute dans son colloque par accuser

---

1) Credo equidem quod Emserus et Œcolompadius, aliique horum similes istius modi, ignitis Satanæ et telis, ac hastis confossi subitâ morte perierint. Hospin. Hist. Sacram. t. II, p. 220.

2) Le même, p. 126.

3) Bèze, Portrait des Hommes Illustres, p. 84, 85.

4) Non obsessum ab uno spiritu, sed occupatum à caterva dæmonum. Zuingl. contrà Luth.

Luther de célébrer la messe depuis quinze ans; or, c'est vers la fin de 1507 que le moine fut ordonné. Il résulterait cependant de l'allégation de Satan, que même après sa comparution à Worms, Luther disait encore la messe. Sa correspondance donne un grand degré de probabilité au témoignage de Satan, car nous le voyons dans les montagnes de sa Pathmos, travaillé de doutes et d'inquiétudes, déclarer à Mélanchthon que le célibat étant une œuvre diabolique, il tient l'abbé de Kemberg, qui a pris femme, pour un homme de Dieu... et qu'il renonce dans l'éternité à jamais célébrer 1). Toutefois dans une lettre à la noblesse germanique, dans son exégèse du Nouveau-Testament, dans le prélude de sa Captivité de Babylone et dans des lettres à ses amis, Luther s'était déjà élevé avec force contre l'usage des messes privées. Le démon ne lui aurait donc rien appris qu'il ne sût déjà. Comment aussi le tentateur, en admettant qu'il soit descendu à la Wartburg, vient-il parler au moine d'extrême-onction et de confession, que Luther avait depuis longtemps rayées de son symbole? Les doutes et les incertitudes se pressent, quand on rapproche cette apparition diabolique d'une vision toute céleste qu'il rapporte à l'électeur Frédéric, pour glorifier le nouvel Evangile qu'il veut donner aux hommes, et dont il avait ôté le célibat, la messe, les vœux, l'extrême-onction et l'ordre: « Que votre

1) Sed et ego amplius non faciam missam privatam in æternum. Melanchthon. 1 aug. 1521.

illustrissime grace le sache bien, ce n'est pas des hommes, mais de Jésus - Christ notre Sauveur que j'ai reçu la foi que j'annonce, moi l'évangéliste de Jésus 1). »

Il n'y a qu'une nouvelle apparition de Satan qui pourrait jeter quelque lumière sur cette page si obscure de la vie de Luther. Seulement le récit du moine subsiste. Il est probable qu'il a cru sincèrement avoir disputé avec le démon, bien qu'il n'ait jamais voulu indiquer ni le lieu ni l'époque du colloque, et que l'abolition de la messe est due moins à son intelligence de la parole biblique qu'à l'argumentation irrésistible de son adversaire : certes, ce n'est pas le triomphe le moins extraordinaire de l'esprit de ténèbres, que sa victoire sur Luther !

Comment s'étonner maintenant du bruit répandu en Allemagne que Luther avait un commerce avec les puissances invisibles, des entretiens nocturnes avec Satan, qui, pour entrer plus aisément à la Wartburg, prenait la figure d'une jeune femme 2) de la famille des Berlips. Luther a parlé de cette visite. Qui avait ouvert à cette dame les portes du château, dont l'escalier était fermé avec des chaînes et une porte de fer? Qui la laissait pénétrer dans cette solitude? Quelle était sa mission? Ce sont des questions auxquelles Luther seul aurait pu répondre,

---

1) Ut non injuria me servum ejus et evangelistam nominare potuerim, etc. Epist. t. 2. Oper. Luth. Ienæ, 72, 79, 80.

2) Ulenberg, Historia de vitâ Lutheri.

et il a gardé le silence 1). Quelques historiens réformés ont prétendu qu'elle lui apportait le décret de l'empereur; mais il semble qu'on pouvait confier à d'autres qu'à une femme un semblable message.

---

1 Coll. Mens., f. 262. — Voir le chapitre du deuxième volume qui a pour titre : LE DIABLE ET LA FEMME.

CHAPITRE XXIII.

DÉSORDRES DANS LES INTELLIGENCES LUTHÉRIENNES.

1521 — 1522.

On a blâmé beaucoup moins les dispositions que certaines formes de langage du décret impérial, où Luther est transformé en démon sous la figure d'un homme et sous l'habit d'un religieux 1): c'était l'œuvre d'Aleandro; peinture vive et animée de l'hérésie nouvelle. L'empereur parle de sa foi, de ses ancêtres, de tout ce qu'il a fait inutilement pour étouffer l'erreur; son langage est noble. Il veut qu'on proscrive les livres luthériens des états impériaux, et qu'on les brûle partout où on en trouvera. La flamme était alors la peine infligée aux livres hérétiques, l'empereur usait de son droit. Mais dans aucune ville de ses états on ne sévit d'abord contre les novateurs; seulement on jetait au feu leurs livres. Luther et ses disciples allumèrent à leur tour d'au-

1) Illum unum non ut hominem, sed Diabolum ipsum specie, ad perniciem generis humani, assumpta monachi Cucullâ. Seck. lib. 1, sect. CLVI, p. 158. Ulenberg, Historia de vitâ, etc., Lutheri, p. 116.

tres bûchers, où ils brûlèrent les écrits de leurs adversaires. A la lueur de ces flammes, on voyait sourire ceux qui les avaient allumées : les uns croyaient y étouffer le catholicisme, les autres la réforme; ils se trompaient. Le catholicisme avait en lui un principe de vie, immortel; la réforme renfermait en elle un élément de décomposition plus actif que le feu, le principe même en vertu duquel elle se constituait parmi les hommes. Elle devait vivre longtemps.

L'appel à la parole de Dieu fait en pleine diète à Worms, et du haut de la montagne à la Wartburg, avait eu du retentissement. La réforme, qui devait mettre fin au règne de la théologie disputeuse, avait au contraire éveillé dans tous les esprits un amour de discussion qui fut poussé jusqu'au fanatisme; c'était une fièvre de logomachie. Un demi-siècle auparavant on disputait aussi, mais le dogme était hors de cause; tandis qu'à cette heure il était en jeu de tous côtés. L'Allemagne voyait s'élever dans chaque université, et souvent dans l'intérieur des familles, une tribune pour toute âme qui croyait avoir reçu le don d'intuition de la parole divine. A la tête de cette génération de docteurs dont l'Esprit-Saint déliait l'entendement, est le prêtre Bernard, de Feldkirck, abbé de Kemberg, qui, ayant lu dans saint Paul : *melius est nubere quam uri*, d'abord quitte sa soutane, annonce au monde qu'il a rompu ses vœux, et puis se marie publiquement. Après lui vient le pasteur de Hirschfeld, qui se marie aussi, mais en invoquant un autre verset paulinien; ensuite Karl-

stadt, dont les cheveux ont grisonné dans le chœur de l'église de Tous les Saints, où il était archidiacre depuis près de quinze ans, et qui, voulant rompre des liens qui lui pesaient, à lui dont l'âge n'a pu glacer les sens, cherche dans la Bible une parole qui apaise ses remords, et en trouve une qui eût fait rougir le front de celle qu'il devait épouser et dont se rit Luther, — à savoir, que vivre dans la continence, c'est semen immolare Moloch. « Singulière interprétation, écrit le docteur à Spalatin 1), et qui va rendre Karlstadt et nous aussi la fable de l'Allemagne... — Je voudrais bien comme lui venir au secours des moines et des nonnes; car moi aussi j'ai pitié de ces pauvres jeunes filles et de ces adolescents que tourmentent les pollutions nocturnes. 2) »

Ce fut sur un texte de l'Ecriture, mais du vieux Testament, que Gerbel de Strasbourg résolut de prendre femme. A chaque vœu de chasteté rompu, Luther applaudissait de son ermitage. « Saluez, resaluez votre femme, écrivait-il à Gerbel; elle est enceinte, son ventre et ses mamelles s'enflent : elle enfantera, si le Christ le veut, un fils qui de sa verge de fer brisera les papistes, les sophistes, les religiosistes et les hérodites. Etes-vous heureux d'avoir triomphé de ce célibat qui vous brûle de ses désirs impurs, ou vous damne par ses flux immondes! Vous voilà agréable à Dieu... Le mariage

1) Spalatino, 16 aug.
2) Adeò me miseret miserabilium hominum, pollutionibus et uredinibus vexatorum juvenum et puellarum. Melanth. 1 aug.

est un paradis, même avec la misère en partage 1). » Et comme si les tentations de la chair n'étaient pas assez vives et que les joies du paradis, que Luther promettait à ceux qui se mariaient, n'eussent pas donné assez de vertiges aux pauvres têtes de moines et de religieuses, on vit un jour l'autorité frapper à la porte des couvents, et annoncer de par le Seigneur et son Verbe qu'on avait enfin compris, que les reclus étaient libres. Il s'en trouva qui demandaient à mourir dans la solitude, on n'écouta ni leurs larmes ni leurs prières, et la porte de cet asile de paix, où ils avaient trouvé le repos, se ferma pour toujours. Quelques moines, quelques nonnes acceptèrent avec joie la liberté qu'on leur imposait : et, comme le remarque Luther, ils avaient embrassé et ils quittaient l'état cénobitique par la grace du ventre 2). Le réformateur flétrit d'abord de son indignation cette brutale violence faite à la conscience de religieux qu'on plaçait ainsi entre la misère et l'apostasie; et si le sénat s'amenda, c'est à la parole de Luther, qui tonnait de la Wartburg comme la voix de Dieu, qu'on dut un retour inespéré à la légalité. Ce n'est pas nous as-

---

1) Fecunda adhùc est et tumescit uterus ejus pleno sinu, paritura, si Christus velit, filium qui virgâ ferreâ frangat papistas, sophistas, religiosistas, et herodistas... Felix tu qui impurum istum cœlibatum et vel uredine perpetua, vel immundis fluxibus damnabilem honorabili conjugio superasti... Paradisum arbitror conjugium vel summa inopia laborans. Nicol. Gerbellio, 1 novemb. 1521.

2) Video monachos nostros multos exire nulla causa alia quam quâ intraverant, hoc est ventris et libertatis carnalis gratiâ. Joh. Lango 28 mart. 1522.

surément qui refuserons notre admiration à la belle colère de Luther. « Point de violence, s'écriait-il de la montagne, point d'autre arme que la parole! Que celui qui veut croire, croie ; que celui qui refuse de croire suive sa voie ; ne jetons personne dans la foi de vive force, mais par l'ascendant irrésistible du Verbe 1). Ecoutez l'apôtre saint Paul : C'est avec le lait qu'il faut nourrir ceux qui naissent à la vérité. Voyez l'enfant quand il vient au monde, on lui donne une douce nourriture : d'abord du lait ; quand il se développe, de la bouillie, et plus tard du pain et du fromage. Ainsi devez-vous faire, ainsi devez-vous traiter votre prochain. Est-ce qu'une mère maltraite son nourrisson parce qu'il refuse de manger 2)? »

D'autres docteurs se trouvaient alors, qui prirent la Bible et dirent à l'Eglise catholique : Vous êtes fille de l'erreur, car vous enseignez que le mariage est un et indissoluble ; vous n'avez pas eu la compréhension du Verbe divin. C'étaient Bucer et Capiton, et d'autres évangélistes, qui prêchèrent un beau jour que l'homme pouvait renvoyer sa femme, en prendre une autre et plusieurs au besoin, à l'exemple des pasteurs de l'ancienne loi. Il y eut des chaires où l'on enseigna le divorce et la polygamie. Ces prédications portaient leurs fruits. On vit des catholiques qui, après avoir résisté à toutes les tentations intérieures, succombaient aux paroles de ces casuistes nouveaux, et rompaient publi-

---

1) Nicolao Hausmann, 17 mart.

2) An die Wittenberger. Bruchstück, décemb. 1521.

quement des nœuds qui leur pesaient, ou introduisaient une concubine dans le ménage pour ressembler aux hommes de l'Ancien Testament : on les appelait des fils de la liberté. Ces désordres se répandaient partout où pénétraient les prédications de Luther. Erasme, qui les avait prédits, en riait aux larmes. Toutes les hallucinations qui peuvent traverser un cerveau malade furent, un moment, prises pour des illuminations de l'esprit saint. Jamais la lumière divine ne s'était communiquée plus abondamment à l'entendement humain. La Bible fut étendue comme un cadavre sur la table de l'opérateur, et là, chaque docteur, armé de son scalpel, vint, comme plus tard Dumoulin, faire l'anatomie de l'œuvre de Dieu, et y chercher le souffle caché à l'œil du catholique jusqu'à la venue de Luther : ce fut le règne des gloses et des commentaires, dont le temps heureusement n'a pas fait seul justice, car le rire aussi s'en mêla, et fut impitoyable. Il y eut des réformés qui, pour reconstituer le christianisme, vinrent annoncer qu'ils avaient trouvé un irrésistible argument contre la messe, le purgatoire et le culte des saints : c'était de nier l'immortalité de l'ame. Or, cette idée avait été conçue par des réfugiés italiens. On s'en moqua hautement. Ils quittèrent Wittenberg et allèrent s'établir à Genève, où nous les retrouvons en 1568, soutenant en pleine école, dans des thèses imprimées, — que tout ce qu'on a dit de l'immortalité de la pensée a été inventé par l'Antechrist pour faire bouillir la marmite du pape 1). Et ils citaient

1) Purgatorium cum missa et pontifice romano melius abolire non

Luther qui avait dit: « On a beau s'escrimer à prouver que l'ame est produite par voie de propagation, qu'elle s'infuse dans le corps au moment de la création ; je soutiens que le poète a raison en chantant que l'enfant suit le père 1). » Ils avaient mal compris ce passage.

---

possumus quam si dicamus simul animam cum corpore extingui.... Quidquid de animarum habetur immortalitate, ab Antichristo ad statuendam suam culinam excogitatum est. Cette proposition fut véritablement soutenue à Genève, non pas en assemblée générale, comme le rapporte Prateolus (Du Préau), in Elench. Voce Athei, p. 72, mais par quelques exilés italiens, qui firent publier leurs thèses, et les soutinrent en pleine école. Bayle, art. Luther.

1) Nihil est quod dicetur, anima rationalis creando infunditur et infundendo creatur; melius hâc in re docuit poeta dicens: patrem sequitur sua proles. Op. Luth., t. II. Bayle, art. Luther.

CHAPITRE XXIV.

LE DIALOGUE. 1521.

C'est à la Wartburg que Luther reçut la sentence de la Sorbonne. Elle fut grave, réfléchie et modérée. La réputation de Luther explique suffisamment l'étude consciencieuse que la Sorbonne fit des propositions qu'on lui avait soumises. Mélanchthon fut chargé d'abord de répondre aux théologiens de Paris. Malheureusement on voit trop en le lisant, au ton de morgue et de dénigrement qu'il affecte, que son maître était près de là, peut-être derrière son fauteuil, quand il écrivait.

Luther ne fut pas satisfait de son disciple : il ne voulut pas toutefois refaire l'œuvre de son cher Philippe, mais il imagina, afin d'épancher sa bile, un de ces jeux d'école où il jetait à pleine main l'esprit, la verve, l'ironie et la colère. Et vraiment cette bouffonnerie, qu'il publia sous le nom de « Comédie de Luther condamné par la sotte et sacrilége Sorbonne », est pleine de sel et de gaîté. Il n'est pas de théologien qui dût tenir son sérieux en la lisant.

Luther feint que la Sorbonne s'est assemblée pour répondre à Mélanchthon : un des théologiens prend l'apologie contre le décret des furibonds théologastres de Paris 1), et lit chaque proposition qu'on examine longuement et qu'on condamne ensuite dans la forme accoutumée. Cette scène, où l'on joue sur le mot comme dans Aristophane, est admirable dans la langue native !

MÉLANCHTHON.

Quid enim estis, nisi Sorba, o vos rudes et vere Sorbonici ?

LA SORBONNE.

Proposition offensante pour les oreilles pieuses, et contumélieuse, si par rudes vous entendez ces pieux serrés dont on fait l'auge des porcs ; si par rudes vous voulez dire ignorants, proposition dérogante et détractante.

MÉLANCHTHON.

Hæc est illa Helena pro qua magistri vestri decertant.

LA SORBONNE.

Proposition qui, en tant qu'elle signifie que nous aimons les filles, est infamante ; et blasphémante, si vous voulez dire que notre théologie est une Hélène.

1) Ludus Lutheri, a stolida et sacrilega Sorbona damnati. Adversus furiosum parisiensium theologastrorum decretum Philippi Melanthonis pro Luthero apologia. Opera Lutheri. Ienæ, 1557, t. I p. 451.

MÉLANCHTHON.

Rumpite interim magistri nostri.

LA SORBONNE.

Proposition diabolique, homicide, qui veut que notre corps se rompe en deux comme celui de Judas Iscariote.

MÉLANCHTHON.

Quis non rideat muliebrem hanc et monachalem impotentiam?

LA SORBONNE.

Proposition fausse et sotte; d'abord parce qu'elle suppose que nous sommes des femmes qui ne pouvons engendrer sans l'opération d'hommes; contumélieuse, si elle veut établir que nous autres moines nous sommes stériles; injurieuse, en ce qu'elle tend à nous représenter comme incomplets, et par conséquent impuissants, ce qui est démenti par l'expérience et le proverbe théologique : *Iardant per braccam.*

MÉLANCHTHON.

Spectabilis domine decane, vos estis jam iratus.

LA SORBONNE.

Dérisoire et ironique : contumélieuse, si par *decane* vous entendez que nous sommes progéniture canine; impie, en admettant qu'on ne peut pas se mettre en colère 1).

---

1) Voy. la lettre de Luther à Spalatin, citée dans Seckendorf,

Le dialogue fut la forme littéraire que revêtit de prédilection la polémique religieuse dans le quinzième siècle, depuis qu'Erasme, pour répandre son scepticisme, l'avait mise à la mode. La comédie venait de naître. Jean Reuchlin l'avait trouvée, et peut-être Luther avait-il puisé, dit un critique, la première idée de la réforme dans le Sergius de cet écrivain, satire violente contre Holzinger, moine augustin, et contre les princes qui se laissent mener par leurs curés.

Voici une autre comédie qui ne se joue que dans les livres; elle est courte et saisissante par le dialogue, où les moines font presque tous les frais de la sottise et du ridicule. C'était un cadre heureux, où l'auteur, sans s'inquiéter des unités de temps et de lieu, et infidèle souvent à la vérité historique, créait un personnage dont le nom seul avait quelque réalité, mais dont les mœurs, le costume, le langage étaient tout d'invention. Une fois sa création opérée, le personnage était jeté au milieu de ses contemporains comme un être réel, dont on s'amusait longtemps. Les couvents furent le monde où Erasme, Luther et Ulrich de Hutten prirent la plupart de leurs acteurs, et pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à Hans de Sachs, la société n'eut pour rire que la figure grimaçante de quelque

p. 185, § CXIII, qui s'exprime ainsi au sujet de ce : Ludus Lutheri : prodiit etiam adversus apologiam Philippi censura ludicra et jocosa, incertum an ab ipso Luthero, an ab alio composita, stylo scholastico, ut risum lectoribus moveat.

cénobite qu'il plaisait à une imagination de réformé de livrer à tous les quolibets des lecteurs : c'est Thespis barbouillant de lie le visage de ses acteurs. N'allez pas chercher dans ces parades grossières la peinture de la vie monastique: dans toutes ces fictions, il n'y a que le nom du héros de vrai, tout le reste est faux. Quelquefois ces esquisses scéniques sont chaudes et colorées et ne manquent ni de saillies heureuses, ni de verve comique; vous avez vu Luther avec la sorbonne. Il y a des dialogues où l'on surprend des mots spirituels, de fines plaisanteries, de ravissantes bouffonneries; mais presque toujours ce sont des pasquinades telles que celles dont on égaie la populace des grandes villes; où la terminologie est d'une crudité révoltante, où le mot pour rire tantôt est emprunté à l'idiome désordonné des halles, tantôt au vocabulaire du marmiton, quand l'écrivain ne va pas le chercher dans une maison de prostitution. Voulez-vous en renouveler l'image? Faites en pensée que Naples apostasie et passe à la réforme, alors le polichinelle de la rue de Tolède répétera contre les moines de la veille tout ce que le réformé mettait dans la bouche des moines de son époque.

Luther n'a pas inventé la satire en dialogue; elle était née avant lui 1). Il ne lui vint pas en idée de métamorphoser une école de sagesse en tripot comique, de changer les robes noires des moines, qui n'avaient traîné que sur les bancs, contre le gro-

1) National, 24 août 1838.

tesque costume de tabarins de village, et leurs barbes, presque aussi longues que leurs robes, contre le masque grimaçant. Hutten conçut le premier ce caprice d'artiste. Cette fois il faut lui rendre justice, son dialogue est bien supérieur à ses lettres. En voici un où l'on pourra apprécier l'écrivain : qu'on n'oublie pas, cependant, que la forme seule est ici à étudier.

CONCILIABULE DES THÉOLOGISTES CONTRE LES DISCIPLES DES BONNES LETTRES DE LA GERMANIE TENU A COLOGNE 1).

Hochstrata,	Petrus,
Duplicius,	Scropha,
Eduardus,	Lupoldus,
Eccius,	Stentor,
Arnoldus,	Curtisanus.

C'est le vieil Hochstraet qui ouvre la scène.

HOCHSTRATA. En qualité de doyen de la Faculté de théologie de Cologne, je vous ai mandées, illustrissimes magistralités, afin d'avoir votre avis sur les doctrines hérétiques, blâsphématoires, offensives des pieuses oreilles, qui courent le monde. En vain, l'an passé, il vous en souvient, nous condamnâmes les livres d'un certain frère de l'ordre des augustins, du nom de Luther ; ce maudit homme ne cesse d'endoctriner le peuple. J'ai fait un triage de ses propositions pour les passer au crible et les brûler en-

1) Conciliabulum theologistarum adversus Germaniæ et bonarum litterarum studiosos, Coloniæ celebratum XVI kal. maii, postquàm Hohenstratus dejectus est ab officio prioratus et ab officio inquisitoris.

suite; mais je veux auparavant connaître votre opinion. Appelez le seigneur Pedellus, qui écrira notre délibération.

Duplicius parle le premier; son langage est entortillé, on a peine à comprendre ses conclusions. Vient le tour d'Eccius.

Eccius. Savez-vous, mes maîtres, à qui vous ressemblez? Aux pharisiens de l'Evangile qui vinrent pour tenter le Seigneur au sujet du tribut de César, et qui dépêchèrent au Sauveur un d'eux pendant qu'ils se tenaient à l'écart, prêts à chanter victoire si le messager triomphait de Jésus, ou à le renier s'il jouait mal son rôle! Vous me ruez contre Luther parce que vous savez bien que je suis ferré dans les parvis logicalibus et les copulatis, et dans la science des docteurs de l'Eglise : je veux dire de Scotarelli, d'Alexandre, d'Alès, de Landulphe. Je n'ai pas réussi; maintenant que vous m'avez mis dans le pétrin, vous vous retirez, et vous me laissez dans la merde jusqu'au cou.

Hochstrata. Non, non, maître, nous ne voulons pas vous y laisser; nous sommes rassemblés au contraire pour vous en tirer, et pour aviser aux moyens de confondre Luther.

Eccius. Je crois bien que je vous vaux tous en doctrine et je n'ai pu en venir à bout! Cet homme nie tout; il fait fi du syllogisme, et quand je conclus en Frismemor, en Barbelin, en Branco, il se moque de mon argument, et, au lieu d'Aristote, il veut que j'allègue l'Evangile, saint Paul, l'Ecriture. J'ai sué sang et eau pour défendre la papauté,

dans l'espoir d'une prébende, d'un épiscopat... Me voilà à Rome : Sa Sainteté m'a donné... sa mule à baiser ; au lieu de bénéfice... de belles louanges. (Il fait une horrible grimace.)

HOCHSTRATA. Maître Arnold, vous qui avez une si belle imaginative, et qui nous donnâtes de si sages conseils dans l'affaire Reuchlin, tirez-nous donc d'embarras.

ARNOLDUS. Vous êtes des niais, des spéculatifs ; si on voulait vous brûler, vous ne sauriez pas même éteindre le feu du bûcher, parce que vous manquez d'expérience. Vous n'avez de l'homme du monde que l'avarice et l'envie ; car, comme dit le proverbe, tout théologien est maître passé en superbe, en avarice, en luxure, suivant l'étymologie : — Vous êtes le sel de la terre.

HOCHSTRATA. Pardieu ! maître, vous dites vrai ; il y en a qui parmi nous savent bien disputer et faire de subtils arguments ; mais le matin quand au sortir de l'école ils rentrent au logis pour dîner, la cuisine est froide, la servante dort ou est dans le couvent avec le moine, faisant... hem ! (Il rit aux éclats.)

ARNOLDUS. Si vous ne prouvez pas par des miracles que votre théologie vaut tous les poëtes, adieu, c'en est fait de nous. Ecoutez ; je m'entends un peu en nécromancie, je puis me transformer en ange de ténèbres ou en ange de lumière, et au besoin entrer tout vif dans le corps de Luther. Je veux être saint Thomas, vous serez, vous, des Scots : à chacun un livre d'or dans la main, au-dessus de

ma tête une colombe qui figurera le Saint-Esprit. Nous allons nuitamment visiter le père Pierre dans son lit, j'approche doucettement et je lui souffle dans l'oreille : « Je suis Thomas; tout ce que j'ai écrit procède de l'esprit de vérité, je n'ai jamais erré : qui suit ma doctrine suit la doctrine de l'Eglise romaine; qu'il ne craigne pas de s'égarer... » Alors nous nous sauvons par la fenêtre avec un bruit de tonnerre, en laissant le lit tout enflammé. Le matin, quand Pierre en s'éveillant racontera son apparition nocturne au peuple...

HOCHSTRATA. Bien, bien!... Mais si nous allions nous enferrer? je ne veux pas jouer un si gros jeu : ne badinons pas avec les saints. Si vous savez autre chose, per fas et nefas, dites-le, et je vous absous d'avance. Si quelqu'un me disait qu'il a tué Reuchlin, et que personne n'en sait rien, je l'absoudrais de toutes les façons.

ARNOLDUS. Je ne connais pas d'autre expédient.

HOCHSTRATA. A vous Pierre, vous êtes un père zélé, vous ne faites pas gras, vous, et vous travaillez efficacement afin de n'avoir pas de savants parmi vous; voyons, que vous en semble?

PETRUS. Les temps sont bien durs; tout a bien changé depuis que j'étais votre disciple : je crois aux influences célestes, car toujours après quarante ans s'ouvre un siècle nouveau. Aujourd'hui on se moque de saint Jérôme, de saint Chrysostôme : attendons, et dans quarante ans on reviendra à saint Thomas, comme à une nouveauté...

HOCHSTRATA. Et vous, docte Stentor, qui n'êtes

jamais à court, comme bien vous le montrez en chaire, qu'en dites-vous ?

STENTOR. Je le dirais bien, mais je n'ose.

HOCHSTRATA. Dites toujours : seulement ne criez pas tant, car on pourrait bien se cacher dans la cheminée.

STENTOR. N'avez-vous pas lu dans l'Ecriture : les honneurs corrompent et ternissent l'œil même des sages ?

HOCHSTRATA. Je suis tellement enfoncé dans saint Thomas, que je n'ai jamais lu ni l'Ecriture ni livre sorti de la main des hommes.

STENTOR. Ecrivez sur-le-champ à Sa Sainteté qu'elle donne la robe rouge de cardinal ou la crosse d'évêque à ceux qui crient, et tous se tairont.

HOCHSTRATA. Mauvais, mauvais ! deux ou trois cardinaux ne coûteraient rien au saint père, mais la dispute ne serait pas finie.

On cherche encore et on ne trouve rien. Alors le doyen clot la séance, attendu que tous les membres de la faculté n'y sont pas, et le conciliabule finit.

HOCHSTRATA. La séance est levée : si quelqu'un parle de cette délibération, il encourra l'indignation du Tout-Puissant et du saint siége qui est à Babylone, où est la demeure de Satan. — Pedelle, écrivez la délibération.

Lamentable époque, où pour perdre Hochstraet dans l'opinion des hommes, on est réduit, comme Luther dans son dialogue sur la Sorbonne, et Hutten dans son conciliabule, à calomnier son

intelligence! En vain il aura vieilli sur les livres et blanchi dans l'étude ; en vain, au dire d'un juge éclairé, ses ouvrages témoigneront hautement de son culte pour les muses, et sa phrase elle-même de son amour pour l'ornement du langage (1). Il vienne un écrivain de la trempe d'Ulrich, et le moine sera joué en pleine Allemagne, honni, vilipendé, et son nom, dans Mr de Villers, représentera plus tard la sottise ou la fureur ! On n'attendra pas que l'athlète catholique soit mort, on le tuera avant le temps, on le fera mourir de débauche s'il s'appelle Eck, et on mettra en scène ses suprêmes instants. Le dialogue n'a plus ici que trois personnages, un médecin, un barbier et un confesseur.

Le confesseur. Salut, maître Eccius.

Eccius. Salut, mon père.

Le confesseur. Pourquoi m'appelez-vous ?

Eccius. Pour me confesser.

Le confesseur. Commencez.

Eccius : Eccius maître ès arts, maître en théologie, docteur indigne, chancelier ordinaire, docteur en droit canon, docteur en droit civil, l'italique, l'austrien, le saxonique, le triomphateur...

Le confesseur. Vos péchés, au lieu de vos titres.

Eccius. Mes péchés ?

Le confesseur. L'ébriété?

(1) Nam litterarum nostrarum avidissimum esse te, vel tua scripta palam clamitant quæ cum nunquam non affectent politiem ac venerem orationis, dubitari non potest quid de bonis litteris sentias. Eras. Ep. Liv. XI, Ep. 19.

Eccius. J'ai toujours soif.

Le confesseur. La paillardise?

Eccius. Vous voulez dire la fragilité de la chair?

Le confesseur. L'envie?

Eccius. Le péché mignon des théologiens.

Le confesseur. La colère?

Eccius. Qui peut dompter ses passions?

Le confesseur. Pourquoi m'appelez-vous donc?

Eccius se confesse et raconte toutes les mauvaises passions qui l'ont poussé à traverser l'œuvre de Luther : le confesseur veut lui donner l'absolution. Eccius la refuse, parce qu'en vertu du libre arbitre il peut se laver lui-même de toutes ses fautes. Le médecin fait lier le malade au pied du lit par les quatre membres, et appelle le barbier. Le barbier lui rase la tête. Dieu! que vois-je? dit le confesseur, des poux!

Le médecin. Pas du tout, des syllogismes, des propositions, les majeures, les mineures, les corollaires, et toute l'artillerie scolastique.

Eck crie qu'on le détache: on apporte un breuvage qu'on le force à boire jusqu'à la dernière goutte; le cœur défaille au pauvre docteur, qui rend des bulles, des brefs, des décrétales à plein bouche.

Allons, dit le médecin, la médecine postérieure:

Le confesseur. Quelle bile! quelle fétidité! Voyez, ce sont des indulgences; la confession, la messe, le purgatoire; mais que vois-je? des pièces d'or qui surnagent!

LE MÉDECIN. Il n'y a rien d'étonnant, si contre les lois de la nature elles surnagent; c'est l'argent qu'il a reçu pour défendre Satan.

LE MÉDECIN. Le fer! le fer chaud, nous allons lui enlever la peau.

LE CONFESSEUR. Dieux immortels! quel charbon 1)!

Voilà la comédie au temps de Luther, le dialogue qui se jouait derrière la toile. Ulrich de Hutten, Jean Reuchlin, Érasme et Luther leur imitateur, s'en sont servis comme poètes. Qui jugerait des mœurs monacales par leurs œuvres dialoguées, se tromperait, comme celui qui chercherait la société flamande dans les tabagies des élèves de Téniers. La réalité valait mieux que l'idéalisme; elle avait ses défauts, mais qui ne tombaient pas dans la charge. Ces caricatures firent un tort immense aux couvents; le peuple allemand fut trompé, il crut que le monachat était fait à l'image donnée par les réformateurs, et il rit à gorge déployée. Le sel dont on saupoudrait ces jeux d'imagination avait le pouvoir de le dérider, et il ne demandait pas mieux que de s'égayer, lui jusque alors si grave et si morose. Le dialogue était d'abord écrit en latin, afin que l'écrivain prît toute la hardiesse qui lui convenait; puis on avait soin de reproduire en allemand ces saillies grotesques, et la langue saxonne luttait avec le latin de verve et d'audace. On fit entrer dans le

1) Impressum per Agrippum Panoplium regis Persarum bibliopolam. L. Simone Samaritano, et D. Juda Schariottade consulibus. In urbe Lucernarum.

dialogue le pape, les cardinaux, les moines, les prêtres, et jusqu'à des abstractions, qui prenaient alors une couleur, une figure, des sens, et parlaient comme dans le dialogue entre la bulle et le papier, où la feuille enlevée à un épicier qui en avait fait un cornet à poivre se plaint de l'usage auquel on l'a soumise, elle qui n'était bonne qu'à essuyer vous devinez quoi!

Ah scelus ista piper tegeret maledicta Papyrus :
Non erat immundas tergere digna nates 1).

Pauvres moines qu'on chasse de leur couvent; qu'on réduit au pain de l'aumône, qu'on flétrit dans leur intelligence; tout le monde les abandonne à la fois! L'art est ingrat comme l'humanité. Le voilà qui oublie ce qu'il doit de progrès à leurs travaux. Le peuple rit en les voyant passer à demi nus; il n'a aucune parole de pitié, aucun sourire de compassion pour tant d'infortunes. Où iront-ils? Les chemins ne sont pas sûrs; en ce temps-là il y a des chevaliers qui courent les grandes routes et vont à la chasse des moines, qu'ils s'amu-

1) Voici les titres de quelques dialogues satiriques : De fide Concubinarum in sacerdotio, causa joci et urbanitatis, in quodlibeto Heidelburgensi determinata, à magistro Paulo Oleario Heidelburgensi. — Sans nom de ville ni d'imprimeur. — Raphaelis Musæi, in gratiam Martini Lutheri et Hutten propugnatorum Christianæ et Germaniæ libertatis, ad osores, etc. — Hochstratus ovans, dialogus festissimus. —Dialogi decoctio, etc. Ces dialogues étaient quelquefois mi-latin, mi-allemand.

Pertransivit clericus
Durch einen grünen Wald
Invenit ibi stantem
Ein weiblein Wohlgestalt

sont à émasculer quand ils peuvent en attraper, pour la plus grande gloire de Dieu 1). Franz de Sickingen était un des chasseurs de moines les plus renommés : c'est à lui, qui ne savait pas lire, que Luther dédia son Traité de la confession (von der Beicht) qu'il avait achevé à la Wartburg.

Un jour Franz allait de Francfort à Mayence sur le Mein: un juif entre dans le bateau, Franz se met à disputer, et comme il ne peut le convaincre, il le prend par le milieu du corps et le jette dans la rivière, car le chevalier Franz était doué d'une force extraordinaire. Alors le colloque suivant s'établit entre le juif et le chevalier qui tient sa victime suspendue sur l'eau par les cheveux. — Confesse Jésus-Christ ou tu vas boire un coup. — Je le confesse pour mon Sauveur, mon cher maître, ne me faites pas de mal. — Dis que tu veux être baptisé. — Oui, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Alors Franz prend de l'eau qu'il fait tomber sur la tête du juif en prononçant les paroles sacramentelles : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit... Le pauvre israélite se soulevait de toutes ses forces et se cramponnait au bateau croyant l'heure de sa délivrance venue, mais le chevalier lui frappant la tête de son gantelet. — Va au ciel, dit-il, autant de gagné pour le paradis ; si je le tirais de l'eau, le malheureux aurait le temps de renier le Christ et irait au diable.»

1) Hutten. Ep. ad Lutherum, p. 11, p. 128.

Luther en cette occasion loue le zèle du chevalier Franz. « Le beau baptême que voilà! s'écrie Florimond de Rémond; si nous en donnions de pareils, comme vous nous flagelleriez 1)! »

1) Huttenus delarvatus, p. 405.

CHAPITRE XXV.

RÉVOLTE CONTRE LUTHER, 1520, 1522.

Assailli par les maladies, par les attaques des catholiques, les décrets de la Sorbonne, les arrêts des universités, par la défection de plusieurs de ses disciples, par tout ce qui pourrait briser le courage le plus héroïque, Luther ne se laissait pas ébranler. Son ame n'est pas un seul moment en défaut; elle ne ploie ni ne s'humilie. De son belvéder de la Wartburg, son œil peut voir les flammes qui dévorent ses écrits : et on dirait que de ce bûcher élevé par ordre de l'empereur, quelque étincelle s'est échappée qui a volé sur ces hauteurs et allumé un autre foyer de flammes qui ne pourra désormais s'éteindre. A peine donne-t-il au sommeil deux ou trois heures, tout le reste de la nuit est employé à correspondre avec ses amis, à exciter leur zèle qui faiblit loin du maître, et à élargir la brèche qu'il a ouverte de vive force dans l'édifice papal, malgré les cris : « Au feu ! du bois, du charbon, pour brûler le téméraire », qu'il entend de tous côtés. Sa parole est plus vive encore que

celle que nous entendions. Elle convoque ses disciples à la destruction de l'œuvre traditionnelle de notre Eglise. Avant son exil on pouvait croire qu'il épargnerait quelques pierres de l'édifice catholique; mais aujourd'hui que la solitude lui laisse tout loisir, il n'en est pas une qu'il ne veuille frapper du marteau. C'est d'abord la confession qu'il aime de cœur, dit-il, mais qu'il ruine en la représentant comme un précepte humain, et en conseillant à ses amis de Wittenberg de traduire le pamphlet latin, où son cher Œcolampade tourmente si cruellement l'Antechrist et ses soldats 1). C'est encore le célibat sacerdotal qu'il traite d'inspiration satanique, et qu'il loue Karlstadt et le prêtre de Kemberg d'avoir secoué publiquement. C'est le culte rendu aux saints qu'il voudrait abolir comme idolâtre; la messe qui a cessé à ses yeux d'être un sacrifice; le purgatoire qu'il admettait naguère, et qu'il rejette comme une illusion; l'ordre qui n'est plus qu'une vaine cérémonie, l'extrême-onction qu'une pratique née il y a quelques siècles seulement, les vœux monastiques qu'une inspiration gastrique 2). C'est le catéchisme catholique tout entier qu'il veut réformer et refaire, bien que la parole divine ne l'illumine pas toujours,

---

1) Melanthoni, 26 maii. — Œcolampade avait écrit, en 1521, sous le titre de : Quod non sit onerosa Christianis confessio, paradoxon, Joa. Œcolampadii, Basil, un libelle contre la confession auriculaire; ouvrage plein d'invectives contre le pape.

2) Melanthoni, 1 aug.

ainsi qu'il le confesse, et que la terminologie scripturaire lui paraisse souvent assez obscure pour en demander l'élucidation à son disciple Mélanchthon. S'il arrive que le signe divin ne se ploie pas suffisamment à son entendement pour en trouver la valeur réelle; alors l'Esprit-Saint lui faisant défaut, il en appelle pour l'intelligence d'un passage à l'autorité de l'Eglise : et ici les paroles de Luther méritent d'être citées. Il s'agit de ce texte : qui crediderit et baptisatus fuerit salvus erit, dont s'étayait Karlstadt pour prouver la nécessité d'une seconde ablution. « Au demeurant que confesse l'Eglise? il y a ici une question de fait et non de droit : nous ne pouvons disputer si l'Eglise doit croire que la foi s'infuse dans l'enfant baptisé, car il n'est pas de texte scripturaire qui l'y contraigne. Que faire, le droit nous ne le prouvons pas; la croyance, qui la voit? mais nous avons la confession : que confesse l'Eglise? n'est-ce pas que l'enfant au baptême devient participant des mérites du Christ? On objecte : mais si Augustin et ceux que vous nommez l'Eglise ont erré sur ce point, d'où viendra notre certitude puisque nous ne pouvons prouver au demeurant que telle ait dû être leur foi? Toujours même réponse : à défaut de droit, le fait matériel de la confession. Qui nous assurerait qu'Augustin a dit la vérité, si nous n'acceptions pas sa confession comme suffisante? or, cette confession concorde avec l'Ecriture. Mais qu'il ait cru ce qu'il confesse, c'est ce que je ne saurais prouver. N'est-ce donc pas un singulier miracle de Dieu, que la nécessité du baptême des enfants n'ait

jamais été niée même par les hérétiques? que jamais aucune voix ne se soit élevée contre cette pratique? que toutes les voix au contraire l'aient admise et respectée? Nier que c'est la confession de l'Eglise serait une impiété: autant vaudrait nier l'Eglise elle-même. Si le baptême des enfants n'était pas un article de son symbole, ses enseignements auraient varié : or, l'Eglise n'a jamais confessé que ce qu'elle croit 1).

Est-ce un rêve? On cherche la date de cette lettre à Mélanchthon, afin de voir si elle a été écrite quand Luther marchait encore, selon son expression, dans les langes du papisme: mais lorsqu'il formulait ce superbe témoignage en faveur de l'autorité, il était libre, il avait secoué tous les liens et les souvenirs du passé. Ce n'est pas le moine qui parle ici, mais le docteur, l'Ecclésiaste de Wittenberg qui reposait alors dans cette atmosphère des hauts lieux, où Dieu aime à visiter ses élus et à les illuminer de sa lumière. Ainsi donc, quand Eck à Lezipig, et Veh à Worms, en appelaient à l'autorité, n'était-ce pas pour défendre des croyances que l'Eglise avait constamment confessées? Et alors la raison du réformateur se dressait indignée et demandait des textes qui saisissent l'intelligence,

---

1) Melanthoni, 13 jan. 1522... Jàm quid confitetur Ecclesia se credere in hoc articulo? Nonne pueros etiam esse participes beneficiorum Christi? Objicitur verò : Quid si Augustinus et quos Ecclesiam vocas vel esse credis, in hâc parte errârint? Quis certos nos faciat, cum probare non possumus debere eam sic credere? At eadem objectio impugnabitur. Si non jus, tamen factum propriè credendi in Ecclesiâ?... Hanc autem confessionem negare esse Ecclesiæ illius veræ et legitimæ, arbitror impiissimum esse.

comme le soleil les ténèbres. Les rôles sont changés, voici que Karlstadt aujourd'hui parle comme Luther à la diète, et Luther comme Veh. Contre les menaces de l'anabaptisme naissant, Luther soulève le même argument que le prêtre catholique contre les nouveautés de la réforme. Ainsi Luther n'a usé son entendement, il n'a troublé le repos de l'Eglise et la paix de l'Allemagne, il n'a fait tout ce bruit qui émeut l'univers, que pour retomber dans le sépulcre de la lettre, où il veut coucher à son tour ses adversaires! il appelle un père de l'Eglise en garantie de sa foi! Et heureusement pour notre consolation, ce n'est pas la seule transfiguration que nous pourrons surprendre dans son long apostolat. Sa vie en est toute pleine. Nous ne parlons pas seulement de cette vie monacale qu'on pourrait à toute force nous représenter comme s'inspirant des images encore récentes de l'enfance; mais de sa vie d'athlète quand il combat ou enseigne sous l'inspiration du Seigneur. Dans sa Captivité de Babylone, écrite en 1520, ne maintient-il pas l'intégrité des sacrements de l'Eglise, que plus tard dans sa lettre à Mélanchthon il réduit à deux, puis à trois dans la confession d'Augsbourg? Et dans cette exomologèse ne le voit-on pas admettre que le corps et le sang de J.-C. sont sous les espèces du pain et du vin, au grand chagrin de Swenkfeld qui lui reproche amèrement cette évolution de doctrine? Dans le colloque de Marburg avec Bucer, n'est-il pas contraint d'avouer que le pain reste avec le corps? S'il adore d'abord le Christ dans l'Eucharistie avec l'Eglise de Wittenberg, il ne tarde pas de pro-

écrire cette adoration. Ouvrez le livre Adversus Bohemos, le livre De captivitate Babylonica, la communion sous les deux espèces y est traitée de pratique indifférente, et plus tard ne l'érige-t-il pas en dogme? Que voulez-vous de plus? Qu'il demande des signes et des miracles à ceux qui apportent au monde des doctrines nouvelles? Il en viendra là.

Car « Satan s'était glissé dans le troupeau de Wittenberg 1), » Satan, c'est-à-dire le démon de l'orgueil et de la révolte. Loin de cette prunelle qui lançait des éclairs, et où brillait une lumière fantastique comme celle des maniaques, quelques disciples enhardis voulurent sonder le mystère de la conception luthérienne. Cela devait arriver : on traitait Luther comme il avait traité l'autorité ; on lui rendait doute pour doute, négation pour négation ; on voulait se séparer de lui en vertu même du principe qui l'avait séparé de l'Eglise ; et comme il avait contristé le cœur du père commun, on abreuvait le sien de fiel et d'amertume.

Voici ce qui advint au commencement de l'an 1522 2).

Karlstadt, suivi de Didyme et de quelques hommes du peuple fanatisés par ses prédications, entra un jour au moment de la prière dans l'église de Tous les Saints, et se mit à briser les statues, les tableaux, les images du culte, en criant aux assi-

(1) Der leidige Satan hat in meiner Abwesenheit allhie zu Wittenberg in meiner Hürden viel Böses versucht anzurichten. An Spalatin, 7 mars 1522.

2) Prateolus, de vitis, etc., omnium hæreticorum. Colog. in-fol. 261,

stants : » Tu ne te feras point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont aux cieux, ni ici sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre 1). »

A ce texte qui semblait éblouir leurs yeux, les magistrats de Wittenberg restèrent muets: pas un n'eut le courage de porter la main sur l'iconoclaste et de le chasser du temple. Karlstadt va profaner d'autres églises toutes pleines aussi de statues filles de l'art germanique, qui pour les produire n'avait pas eu besoin d'aller s'échauffer au soleil d'Italie; inspirations spontanées qui avaient fait de chaque temple un musée où l'on allait étudier ces types tout personnels qui témoignaient à quelle hauteur pouvait s'élever la statuaire nationale sans la contemplation de l'antique. C'est une grande leçon que celle qui ressort des effets produits par le double principe en qui se résument le catholicisme et la réforme luthérienne: l'un ployant sa raison à la foi, mais honorant l'œuvre humaine; l'autre qui veut émanciper la raison, et trouve un texte dans l'Ecriture pour justifier son vandalisme. Voyez ces moines apostats ou qui s'apprêtent à l'être, qui restent froids à toutes ces saturnales, eux qui riaient si haut de leurs frères quand ils attaquaient jadis Reuchlin! Sous ces robes de cénobite, pas un cœur qui batte à de si cruelles profanations; il n'est chaud que pour ces joies du mariage que Luther lui a promises. L'un de ces religieux dénonce ces attentats à Luther; mais savez-vous de

1) Deutéronome, chap. V, v. 8.

quoi Staupitz s'inquiète? de tous ces trésors archéologiques à jamais perdus pour la science? point, mais de savoir si le texte biblique a été bien appliqué par Karlstadt.

— Mais, disait l'archidiacre qui continuait avec ses disciples ses croisades contre les images, à quoi bon s'en rapporter à un homme? Dieu a parlé par la bouche de son prophète. Voici l'Ecriture; n'est-il pas écrit: « Tu ne feras point d'images taillées » ? est-ce un crime de briser des idoles? Et tous ceux qui promenaient dans les temples catholiques la dévastation, répétaient : « Tu ne feras point d'images taillées. »

A Zürich on voulut faire le procès aux images avant de les condamner. On publia donc un acte d'accusation en forme sous le titre de : Jugement de Dieu sur les images 1), où tous ces signes muets sont mis en cause et condamnés comme idolâtres. Alors parut un artisan nommé Hottinger, qui se chargea d'exécuter la sentence de Dieu, et qui, suivi de quelques bourgeois, alla briser le Christ qui s'élevait aux portes de la ville.

Zürich s'émut, le conseil s'assembla, et Hottinger fut mis en prison. Alors Zwingli monte en chaire et déclame contre les images que proscrit la loi de Moïse, et l'Evangile, puisqu'il n'a point révoqué le commandement du législateur des Hébreux. Et ce n'était pas seulement des toiles ou du marbre qu'on allait mutilant dans les villes où avait pénétré la réforme, mais qui le croirait ? on livrait aux flammes des manuscrits où toute une génération de

1) Bull. Schw. ch. t. III. — Vie de Zuingle, par Hess., p. 186 et suiv.

moines avait, dans la solitude du cloître, essayé de faire revivre sous des couleurs que le temps ne pouvait effacer les scènes principales de notre régénération dans le Christ ; on brisait à coups de marteaux, jusque dans les habitations privées, ces vitraux peints, dont l'art protestant tente aujourd'hui de faire revivre le secret 1).

Tout ce qui avait le sens artiste, parmi les lettrés de l'époque, ressentit comme un outrage les fureurs de Karlstadt. Erasme protesta le premier contre ces actes de fanatisme, et plaida la cause des images avec une grande éloquence de cœur.

« Qui ôte la peinture de la vie, écrit-il à un de ses amis, ôte à l'existence ses charmes les plus doux : la peinture est souvent un interprète meilleur que la parole. Il est faux que l'image soit inutile. Jadis il y avait des images dans les temples des Juifs, des chérubins, des figures fantastiques d'hommes et d'animaux. Les symboles qui décorent nos temples chrétiens ne sont pas offerts à l'adoration des fidèles, ce sont d'élégantes parures ou des souvenirs pieux. Croyez-vous donc que si les scènes de la vie de J.-C. étaient peintes sur nos édifices sacrés, ces représentations matérielles ne porteraient pas l'ame à la contemplation intime de la vie du Sauveur? Non, encore une fois, les catholiques n'offrent pas les images au culte des hommes, et les hommages qu'on leur rend on les reporte naturel-

1) Scis Tigurinos omnes divos ejecisse è templis, Vualshutenses etiam è vitreis fenestris privatarum ædium. Ep. Erasmi, lib. 19, Ep. 4.

lement au saint qu'elles représentent. Bannissez donc, puisque vous ne voulez pas d'images, bannissez les Atlas, les joueurs de flûte dont l'artiste soutient tantôt une chaire, tantôt une colonne, et le coq même qui surmonte la flèche du clocher 1) !

Luther aussi s'indigna, non pas par affection poétique pour l'art, mais dans l'intérêt de la liberté dont il était par intervalles l'apôtre ardent.

— Et moi aussi, criait-t-il de sa Pathmos, je condamne les images; mais je veux qu'on les attaque par la parole et non par la flamme, afin qu'on n'ait pas foi en elles comme on l'a eue jusqu'à ce jour. Elles tomberont d'elles-mêmes quand le peuple éclairé saura qu'elles ne sont rien aux yeux de Dieu; c'est ainsi que je veux effacer des consciences, mais par le verbe seul, toutes ces imaginations du pape, sur la confession, la communion, la prière, le jeûne. J'ai pitié de ce peuple qui, oubliant Dieu, sa foi, sa charité, se glorifie de son christianisme, parce qu'en présence d'ames infirmes il ose faire usage de viande, d'œufs, de lait; qu'il communie sous les deux espèces, et qu'il cesse de jeûner et de prier 2).

La voix de Luther tonnait de trop loin pour être entendue à Wittenberg. Karlstadt, les images abattues, se mit à prêcher contre leur culte; c'est alors que Staupitz lui montra la lettre du réformateur. Karlstadt sourit et répondit : « Il est écrit : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Stau-

1) Erasmi Ep. lib. 31, ep. 59.
2) Nicolao Haussmann, 17 mart. 1522.

pitz insistait et parlait du chagrin qu'avaient causé à leur père commun ces profanations du lieu saint. L'archidiacre reprit: « Ce n'est point une nouveauté que le monde soit troublé pour la parole de Dieu. Hérode fut agité avec toute sa cour en apprenant la naissance de Jésus; la terre s'émut et le soleil fut obscurci dans sa lumière à la mort du Christ. Un signe que ma doctrine est vraie, c'est que la multitude et les sages s'en offensent. Ecoutez le psalmiste : Dieu a fait choix des infirmes et des insensés; l'entendement de sa parole est à ceux qui marchent dans la simplicité du cœur. »

L'iconomache traduisait en ce moment ce que Luther écrivait quelques mois auparavant à Heinrich de Bünau, archidiacre d'Elsterwick 1).

— Sans doute, ajoutait Staupitz, notre père condamne comme vous le culte des images; mais il ne veut pas de violence. Il demande qu'on les attaque dans la chaire évangélique.

— Tais-toi, reprit Karlstadt, tu oublies donc que Luther a écrit : La parole du Seigneur n'est pas une parole de paix; mais un glaive 2)?

Staupitz le menaça des rigueurs du pouvoir.

Kalstadt sourit, et lui prenant brusquement le bras: « Mon père, dit-il, c'est la menace qu'adressait à frère Martin le cardinal Caietano; et que répondait le frère au cardinal, t'en souviens-tu? — J'irai où Dieu voudra, sous son ciel. »

1) Henrico de Bünau, 30 maii 1520. D. Martin Luther's Briefe, t. I, p. 450.

2) Johanni Staupitio, 9 feb. 1520. t. I, p. 555, 556.

L'entretien cessa, et Staupitz en écrivit le résultat à Luther, qui voua dès ce jour à son ancien maître en théologie une haine que le temps ne put ni éteindre ni affaiblir. Le disciple n'eut aucune pitié des cheveux blancs du vieux professeur, dont il avait longtemps exalté la science. Mélanchthon le poursuivit jusque dans la tombe de ses sarcasmes, le représentant, lui naguère l'étoile de l'école de Wittenberg et l'aigle de la théologie scolastique, comme un fou furieux, sans génie, sans doctrine, sans bon sens, n'ayant jamais compris les lettres humaines, et en qui ne s'était reposée aucune étincelle d'esprit divin. Karlstadt aurait pu mettre en relief la parole de Luther, flottante à tous vents, qui le même jour jetait au même homme de la boue ou des couronnes. Il eut tort de se croire encore sur les bancs de l'école et de juger son élève d'après les principes du syllogisme aristotélicien. Luther avait donné un diadème à la raison humaine. Karlstadt prit cette royauté au sérieux et fit de la logique un monarque; il ne comprit pas que Luther, au besoin, ravirait à la raison les ailes qu'il lui avait prêtées. Karlstadt voulait voler, et il retombait en se brûlant au soleil allumé par la main de son disciple: doutait-il, Luther lui imposait la foi; examinait-il, Luther voulait être cru sur parole! Au premier usage que Karlstadt voulut faire de sa raison éclairée par les lumières de l'esprit de Dieu, qu'il avait appelées à son secours, Luther vint pour lui apprendre qu'au lieu de rayon divin le maître en théologie n'avait vu descendre que des ténèbres. Karlstadt, comme nous le verrons bientôt, tenta d'autres

folies, et se reprit à l'Ecriture-Sainte dans la question du baptême des enfants. Au dire de Luther, l'Esprit-Saint manqua de nouveau à l'archidiacre, qui depuis un an le cherchait vainement, et ne le trouva qu'une fois, lors de son mariage, dont l'église de Wittenberg avait été édifiée et réjouie.

Nous ne connaissons pas, dans l'histoire de l'établissement de la réforme, d'ame plus malheureuse que celle de Karlstadt, qui, à plus de cinquante ans, prête l'oreille aux imaginations d'un moine qu'il a nourri du lait de la science, qu'il aime, qu'il choie, qu'il caresse et dont il est tout glorieux! Son cœur bat à chaque succès de son enfant; que le cas se présente, Karlstadt est tout prêt : il fera à pied la route de Wittenberg à Leipzig pour défendre son disciple. Comme il est heureux quand, pour prix de ses fatigues, il reçoit un peu d'encens de la bouche de son élève! douce fumée de gloire qui épanouit sa vieillesse, et le console des propos amers du catholicisme! C'est pour plaire à Luther qu'il a rompu ses vœux de chasteté, et non pas pour repousser des tentations qui ne tourmentent guère à son âge. Le théologien émérite a mis un bouquet blanc à son côté, et pris pour femme une jeune fille, tout fier des louanges que son enfant en théologie va lui donner! et elles ne lui manquent pas. Erasme, il est vrai, Myconius, Capiton se prennent à rire 1) : mais Karlstadt s'inquiète bien de leurs moqueries! n'a-t-il pas entendu le doux

1) Epistola Erasmi Friderico Myconio.

salut de Luther. Sa joie passe bien vite. Libre, dans son nouvel état, il étudie plus assidument les Ecritures, suivant le conseil du réformateur; et lorsqu'il croit avoir trouvé une de ces grandes vérités dont la découverte fait la fortune d'une intelligence, on vient lui annoncer, au nom de son élève, qu'il n'a rien compris, rien entendu à la Bible, qu'il erre et s'abîme dans des folies, que l'esprit de Dieu s'est retiré de son entendement! Quelle chute! Karlstadt n'y put pas tenir, son cerveau s'échauffa, et il perdit et le repos et la raison.

C'était la destinée du principe protestant, de livrer au désordre toute ame dont il prenait possession: l'admirable constitution catholique une fois détruite, l'anarchie entra dans les églises luthériennes.

Jetons un regard autour de nous, et voyons où en est à cette heure la réforme. Elle règne dans Wittenberg et dans tout le rayon où se meut Luther, intolérante et haineuse, car Luther ne dit plus: c'est par le Verbe seul qu'il faut fonder le royaume de Dieu, mais: « Le moment est venu d'oser quelque chose de hardi au nom de Jésus; de formuler une messe, une communion; d'agir, et par la parole, et plus efficacement encore par des œuvres, en nous emparant de l'administration spirituelle; et pourquoi aussi aurions-nous peur de trois ou quatre cochons qui règnent dans cette maison de perdition qu'on nomme l'église de Tous les Saints? Peste fétide qui s'empoisonne elle-même et donne des nausées à tout ce qui est chrétien 1). »

---

1) Quare.. optime Nicolae, agemus, ac sic agemus ut non amplius

De Wittenberg la réforme a gagné le palatinat, la Saxe, les bords du Necker; quelques hommes hardis ont essayé de la porter dans les Pay-Bas, à Bruxelles, à Louvain, à Anvers; mais ils ont payé de leur sang ou de leur liberté une désobéissance aux ordres de Charles V; et les agiographes protestants en ont inscrit les noms dans leur martyrologe. Les troubles qui ont agité le Danemarck ont permis à des sectaires d'y prêcher la foi nouvelle. L'exemple du prince a entraîné les sujets qui ont rompu pour toujours avec le catholicisme. La Poméranie a donné asile aux missionnaires luthériens; la Prusse les a écoutés avec joie; l'Alsace flotte entre l'autorité de Luther et celle de saint Jérôme, gâtée par les prédications de l'anabaptisme: toute la Suisse est en émoi, il y a duel entre les deux cultes : tous deux ont promis de disputer devant le peuple qui se décidera et passera à Zwingli ou restera à l'Eglise romaine. Le jour venu, les bannières des cantons sont déployées dans les airs ; un vaste camp est formé, Zwingli et Eck sont en présence. La controverse finie, les uns crient en signe de victoire: « Vive le pape! » les autres, « Vive Zwingli ! » Les trois cantons de Schwytz, d'Uri, d'Unterwalden, fondateurs de l'indépendance helvétique, restent fidèles au culte de leurs pères, et reprennent sous la conduite de leurs prêtres le chemin de leurs montagnes, où trois siècles après nous les voyons mourir en défendant leur

---

solum verbo doctrinæ corda rogamus, sed manum quoque apponamus et publicâ administratione in opus perducamus. Nicolao Hausmanno, decemb. 1525.

liberté et leur pays. A Bâle, le sénat, à l'instigation d'Œcolampade, renie sa foi, et pour prix, ou peut-être pour condition de son apostasie, la réformé lui donne les biens du clergé catholique dont il partage les dépouilles avec les sacramentaires. Puis on chasse les vaincus, qu'il faudrait nourrir, et qu'on traite de factieux et d'idolâtres 1).

Or, veut-on savoir les blessures qu'a faites au catholicisme la réforme saxonne, les voici : Abolition de la confession, de la messe, de la prière qui s'élève pour le repos du mort dans l'autre vie, du culte des saints et des images, de l'onction sacerdotale, des vœux monastiques, des jeûnes, de l'abstinence, de l'extrême-onction, des œuvres, du libre arbitre. Le croirait-on, elle a voulu étouffer jusqu'à ce cri que l'ame en peine pousse incessamment vers le trône de toutes les miséricordes ; car, dit Luther, c'est assez de prier une ou deux fois, puisque Dieu a dit, Matth. II, 22 : « Ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez » ; prier et prier encore, c'est témoigner que nous n'avons pas foi au Seigneur 2).

A côté de ce qu'elle a détruit, voici ce qu'elle a fondé : des négations, la foi sans l'œuvre ou l'impeccabilité de l'homme, le serf-arbitre ou le

---

1) Histoire du fanatisme dans la religion protestante, tome II, p. 158.

(2) Es ist genug, wenn E. G. einmal oder zwei für sie bittet, weil uns Gott gesagt hat: Was ihr bittet, glaubt, daß ihr's haben werdet, so habt ihr's gewiß: sonst, wo man solch Gebett immerzu umb eine Sach antreibt, ist ein Zeichen, daß wir Gott nit glauben. An Bartholeme von Starenberg. 1. sept. 1525.

désespoir, le fatalisme ou la tyrannie divine, le mariage des prêtres, la bigamie, le divorce, le désordre dans l'Eglise et les consciences, un royaume divisé contre lui-même. A l'époque où nous sommes l'hydre luthérienne a près de cent têtes : les anabaptistes, qui croient avec Münzer, qu'à moins d'un second baptême l'homme ne peut être sauvé; les Karlstadiens, qui prêchent la polygamie; les Zuingliens qui repoussent la présence réelle; les Osiandristes, qui enseignent que Dieu n'a prédestiné que les élus ; les Majoristes, qui croient que l'œuvre est inutile au salut; les Flaccéens, qui traitent l'opinion des Majoristes de papiste; les Synergistes, qui prêchent la liberté de la volonté dans l'homme ; les Ubiquitaires, qui estiment que l'humanité du Christ repose partout où se trouve sa divinité; les Substantiaires, que le péché originel est l'essence, la nature et la substance de l'être humain; les Accidentaires, qui ne le regardent que comme un mode 1). Et toutes ces sectes, qui donnaient l'Evangile comme une règle suffisante, dressent des confessions, formulent des symboles et imposent des dogmes. Nées du même père qu'elles ont renié, elles se maudissent et se proscrivent entre

1) Osiandrini ob novum illud suum de justificatione dogma; Majoristæ quia cum Georgio Majore et suis tenent bona opera necessaria esse ad salutem; alii Flacceani, à Flaco Illyrico quia opinioni Majoristarum tanquam papisticæ, contradicunt; alii Synergistæ, quia liberum arbitrium astruunt quod Flacciani negant; alii Ubiquitarii quod humanitatem Christi non minus quam divinitatem ubique adesse putant; alii Substantiarii quod dicunt peccatum originale esse essentiam, naturam et substantiam hominis; alii Accidentarii qui Substantiarios oppugnant.

elles ; elles s'appellent hérétiques ; elles se ferment l'une à l'autre la porte du ciel. Si vous les interrogez séparément, vous trouvez bien un Evangile, mais pas de croyants ; une révélation, mais pas de chrétiens ; car Luther damne Œcolampade, qui damne Münzer, qui damne Zwingli. Mais où donc est la vérité, où le Christ? là précisément où toutes ces sectes s'accordent à dire que vous ne sauriez le trouver : dans l'unité catholique.

Luther porte donc la peine de sa révolte contre l'Eglise catholique : autour de lui il ne voit plus que déception, doute et scepticisme : on lui renvoie le gant qu'il a jeté à l'autorité, et il est obligé de le ramasser pour le jeter de nouveau à tous ces prophètes d'erreurs qu'il a enfantés. Il faut le voir à la Wartburg, abattu sous la main de Dieu, l'œil fixé sur ces tempêtes de Wittenberg que sa grande voix ne peut conjurer, exhalant de sa poitrine des cantiques de douleur que Dieu ne veut point écouter. On le quitte, on l'abandonne : ses amis, ses disciples, ses ouailles chéries, ses maîtres se choisissent un autre chemin. — « Oh! mon Dieu! crie-t-il, tu me délaissses, ta colère a soufflé sur ma tête. Que t'ai-je fait, Seigneur? » Voyons si sa voix sera entendue. — Dites à Karlstadt d'épargner les images ; Karlstadt lui répond : — Tu ne te tailleras pas de dieux. — Baptise l'enfant, dit-il à Didyme ; et Didyme lui répond : — Celui qui croit et sera baptisé entrera dans le royaume des cieux, l'enfant ne croit pas. — Mais lis donc, malheureux, crie-t-il à Storck, le prophète, c'est l'enseignement de l'Eglise ; et Karlstadt, et Didyme, et Storck,

répètent en chœur: — Papiste : il n'y a d'autorité que la Bible, de lumière que celle dont l'Esprit Saint nous éclaire : nous marchons dans les voies de Dieu. — Vous ne verrez pas la face du Seigneur, je vous maudis, reprend Luther. Et les prophètes rient de sa colère, comme il a ri de celles de Tezel et de Caietano, et l'erreur marche aussi vite que la peste 1).

Si Luther ne succombe pas, c'est qu'il y a en lui une ame d'enfant, qu'un nuage au ciel bizarrement découpé, un rayon prismatique de soleil, le gazouillement d'un oiseau sur sa fenêtre, ou un verre de bière d'Eimbeck, ont le pouvoir de ravir à sa tristesse.

Quand sa tête s'était alourdie, que son front brûlait, et que son œil cessait de voir, il ouvrait sa fenêtre, et tout inondé d'air et d'ambroisie, passait la main dans ses cheveux, respirait et oubliait le monde extérieur. C'est Mathesius son disciple qui donne ces détails 2).

Un matin, c'était en hiver, en se penchant sur le petit toit de sa fenêtre, il aperçut un pot de violettes que le gardien, qui connaissait les goûts du prisonnier, avait attaché la veille à l'aide de quelques fils de laiton. Presque toutes étaient cachées et comme ensevelies dans un tombeau de neige. Une seule perçait son blanc suaire, étalait toute tremblante sa corolle humide, et semblait à chaque rafale de vent courber la tête pour ne plus la rele-

---

1) Voyez le tome II des lettres de Luther, recueillies par de Wette, Berlin, 1826.

2) Mathesius, in vitâ Lutheri.

ver. Luther écarta doucement les plis de cette robe neigeuse, essuya du bout du doigt la tige, puis la réchauffa de son haleine. Bientôt les filaments de la plante s'allongèrent, la fleur agitée se dressa après quelques mouvements convulsifs sur sa hampe, et parut reverdir. Jamais le pauvre moine n'avait goûté de joie semblable ! Il était hors de lui; il ne pensait, ne respirait, ne vivait plus que pour sa petite violette. D'un air amoureux il suivait les phases de cette palingénésie par insufflation, de ce réveil après une léthargie de plusieurs heures, de cette vie nouvelle qu'il avait rendue à sa captive par un léger souffle de sa bouche, de ce prodige qu'il avait accompli avec quelques gouttes d'air refoulé de ses poumons ! Comme sa main tremblait quand il essayait de rompre les fils qu'avait si bien noués le gardien ! Il était impatient de transporter le pot de terre dans sa chambre pour renouveler le miracle de la résurrection des autres fleurs malades. Enfin il vint à bout de rompre les liens scellés sur les barreaux de la fenêtre, et, joyeux, il alla poser son trésor sur sa table de travail. Il alluma sa lampe en toute hâte, et recommença son œuvre hermétique : elle réussit à sa grande joie. A mesure que ces linceuls de frimas disparaissaient à son haleine, et se résolvaient en eau, la plante semblait s'épanouir, se colorer, et renaître à la vie. Une seule ne put revoir la lumière : elle était morte. Luther regardait tristement la tête de la petite fleur, fanée, décolorée, qu'il essayait, mais en vain, de fixer sur sa tige qui se courbait et fléchissait sous son poids. Pauvre fleur ! disait-il, Dieu seul pourrait à cette

heure lui redonner la vie... Adieu ! adieu pour toujours ! et il pleurait comme un enfant !

Le soir, quand le soleil se cachait derrière la Wartburg, Luther quittait sa prison, et suivi du chien du gardien, il allait se coucher au pied d'un arbre. Il aimait à écouter les cris sauvages d'un oiseau nocturne qui passait au-dessus de sa tête, le souffle du pin, l'écho des rochers, le bruit cadencé de la hache du bûcheron; et cet indéfinissable mélange de sons harmonieux et de voix formait comme un langage magique qui calmait ses douleurs 1). Il tombait alors dans une douce rêverie, et parfois dans un demi-sommeil, que les pas du gardien venaient trop tôt interrompre. Il se levait sans murmure, et reprenait le chemin de sa Pathmos, où ses nuits allaient, comme à l'ordinaire, être troublées par des apparitions.

---

(1) Reise in das Blaue hinein, von Thieck.

CHAPITRE XXVI.

TRAVAUX LITTÉRAIRES, LA BIBLE, 1521.

Luther s'occupait alors, dans sa solitude, d'élever le signe auquel on pût reconnaître désormais l'ame révoltée. Les catholiques lui reprochaient son incessante mobilité de doctrines : ils se réjouissaient hautement en face de cette pensée novatrice, si capricieuse, si changeante, que ses disciples même ne pouvaient ni saisir ni formuler, qu'Emser comparait avec raison aux figures bizarres que la mer jette sans cesse sur la grève, et dont l'œil ne saurait distinguer les formes. Ils demandaient enfin à ceux qui venaient tenter leur foi, de leur donner une symbolique où vinssent se représenter les croyances de leur maître. Luther avait compris que sur les ruines de la vieille Eglise devait s'élever la Jérusalem nouvelle qu'il annonçait aux hommes, et qu'il n'en était pas de la foi comme de l'intelligence, dont les conquêtes sont indéfinies et le progrès incessant. C'est à sa symbolique qu'il travaillait nuit et jour à la Wartburg. Dans ce dessein il composa divers traités, où sont posés assez clairement les points fondamentaux de la doctrine protestante. Ce

sont : l'écrit sur l'abrogation des messes privées 1) adressé à ses frères augustins; celui qu'il dédie à son père Hans sur les vœux monastiques 2), et où, tout en écartant ce qui se rattache à la dogmatique, on surprend une effusion de piété filiale qui honore le cœur de Luther; enfin des commentaires sur quarante versets de David, pour entretenir le courage du troupeau de Wittenberg 3). Là encore, si vous oubliez les tortures que le théologien fait subir au texte du poète roi pour l'accommoder à ses espérances, y trouver des menaces contre le règne de Satan qui est représenté par le pape et les cardinaux, ou des armes contre Emser qui, comme un véritable fantôme, se présente toujours sur sa voie; il est bien difficile de ne pas admirer l'intelligence avec laquelle l'artiste soude sa pensée à celle du psalmiste; son langage tout empreint d'images orientales, et la fusion intime de ces deux styles qui se reflètent l'un l'autre et semblent vivre et se mouvoir sous la même inspiration.

---

1) Vom Mißbrauch der Messe. Wittenberg 1522. — Lut. de abroganda Missa privata, qu'Oléarius place en 1521, mais qui ne parut que l'année suivante au commencement de janvier, comme l'indique la correspondance de Spalatin.

2) An Hans Luther, 21 novemb. 1521. C'est là préface du Traité: De votis monasticis M. Lutheri judicium. Vite. 1521. Jonas le traduisit en allemand sous le titre de: Von den geistlichen und Klostergelübden, Martini Luthers Urtheil.

3) Der sechs und dreißigst Psalm des königlichen Propheten David, den Zorn und Unmuth zu stillen, in der Anfechtung der Gleissner und Muthwilligen. Cette paraphrase, souvent admirable, de l'écrivain sacré, adressée aux chrétiens de Wittenberg, parut sous le titre modifié de: Der sechs und dreißigst Psalm Davids einen christlichen Menschen zu lehren und trösten wider die Wüterei der bösen und frevelen Gleissner.

Mais, de tous ces ouvrages, celui auquel il travaillait avec le plus de constance, parce qu'il devait avoir le plus d'influence sur la destinée de la réformation; son œuvre de prédilection, sa gloire aussi comme écrivain, c'est la traduction en langue vulgaire des Saintes-Ecritures. A l'entendement maladif ou sain, riche ou pauvre, élevé ou infime qu'il constitue à des titres égaux interprète de la lumière scripturaire, il fallait un livre qui n'eût désormais aucun mystère de linguistique. Comme il avait détruit le sacerdoce, ou plutôt comme il l'infusait dans l'être humain, l'homme-prêtre devait posséder la charte où son apostolat fût écrit de la main même de Dieu. A l'ame indocile qui se repaît d'illusions et qui s'évanouit en pensées d'orgueil ou en saillies extatiques, comme Münzer et Storck; à l'ame rêveuse, hallucinées comme celle de Karlstadt; à l'ame qui se laisse emporter à tout souffle comme celle de Didyme; à l'ame simple comme celles des fidèles de l'anabaptisme, comme celle d'Œcolampade ou de Zwingli, Luther avait dit: « Voici le livre de vie, il n'y a plus de voiles, plus de ténèbres pour vous; vous êtes juges du sens de l'Ecriture, à vous de le traduire, que Dieu vous ait accordé ou refusé le don si difficile de l'interprétation! » Chose étonnante, au moment même où il parle ainsi, lui, Luther, cet homme de savoir, qui avait lu et pratiqué la Bible toute sa vie, demande une scholie nouvelle sur un verset des Corinthiens, qui semble d'abord clair comme le soleil; alioqui filii vestri immundi essent, nunc

autem sancti sunt 1); et le voilà à cette heure même qui se croit le droit de rire des folles interprétations de Karlstadt ou de Münzer. Mais quand le souffle de l'esprit descendait dans Münzer ou Karlstadt, c'est qu'ils avaient lu la parole divine dans un livre dont les signes immuables ne craignaient plus désormais ni la rouille des ans, ni les fantaisies de la critique qui corrompt un texte bien autrement que le temps. A l'Evangile il faut une langue morte; car jugez du sort à venir de ce livre, s'il arrive à l'entendement à l'aide d'images qui passent de mode comme des vêtements, qui changent ou s'altèrent à chaque transformation de l'humanité, qui suivent toutes les lois du progrès de l'intelligence! Avec l'autorité qui veille sur la destinée de la parole révélée, comme sur les préceptes qu'elle renferme, ce verbe, que Dieu nous a donné pour notre salut, n'est plus qu'un signe ca-

---

1) Volo enim scire ut tractaris illud, I Corinth. VII, etc. Num de solis adultis aut de sanctitate carnis intelligi velis? Melanthoni, 13 jan. 1521. Dans une lettre à Amsdorf, Luther avoue qu'en cherchant à traduire la Bible, il a entrepris une œuvre au dessus de ses forces, et qu'interpréter le texte sacré est d'une grande difficulté. Là se trouvent rapportés divers textes: 1° Dormiunt cum patribus suis, en parlant des ames des justes; et 2° Virum injustum mala capient in interitu, du Psalmiste, que le réformateur ne peut comprendre, et qu'il entend tout autrement qu'Amsdorf. C'est là qu'après avoir avoué l'infirmité de l'intelligence pour interpréter divers passages des Livres Saints, il en appelle contre les prophètes de Zwickau à l'Écriture. « Qu'ils ne vous troublent pas, dit-il : pour les confondre, vous avez le Deutéronome XIII et le 1er verset de Saint-Jean, ch. V. Or ces prophètes, Nicolas Storck, Marcus Thomæ, Marcus Stubner, M. Cellarius, Thomas Münzer, qui avaient divorcé avec le réformateur, venaient justement annoncer leur doctrine, la Bible en main. Amsdorf, 13 jan. 1522.

pricieux et menteur. Avec une langue morte qui a cessé d'être en travail, la parole de l'Esprit, c'est l'arche sainte surnageant au dessus des flots qui ne peuvent arriver jusqu'à elle. Voilà pourquoi le catholicisme a conservé dans sa liturgie l'usage du latin. Toute langue vivante suit la condition humanitaire du peuple qui la parle, et il n'y a pas de nation qui ne mourra un jour. Marot, dans son temps, essaya, aux applaudissements de ses coréligionnaires, de coudre aux psaumes quelques paillettes d'or, qu'on appelait alors des vers [1]: pauvre poésie qui est tellement fanée, qu'on ne sait comment la nommer; c'est le cadavre de Bossuet. Mais pour beaucoup d'ames, ce livre latin était un assemblage de signes qui avaient besoin d'un interprète. Or, au sens de Luther, l'homme-prêtre devait être son propre exégète. Luther traduisait donc l'hiéroglyphe en termes compréhensibles à quiconque savait lire, et il disait de nouveau : prenez et lisez: mais son signe devait vieillir, un peu plus tôt, un peu plus tard.

Supposez un moment Marot traduisant le Christ dans l'Evangile, ou saint Paul dans les Epîtres, et sans le secours des muses si vous voulez, et voyez si la langue du Nouveau-Testament ne serait pas

---

1) Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsanabit eos. Psal.

Mais cestuy la qui les hauts cieux habite
Ne s'en fera que rire de la haut.
Le Tout Puissant de leur façon despite
Se mocquera. Car d'eux il ne lui chaut.

MAROT.

un tourment pour l'entendement; si elle pourrait arriver à nous sans commentaire; si ce ne serait pas un véritable mythe, et souvent une lettre inexplicable, jusqu'à ce qu'un signe moderne remplaçât ce signe que le temps aurait rendu méconnaissable: emblème nouveau qui ne survivrait peut-être pas lui-même au poète qui l'aurait trouvé.

L'idiome dont s'est servi Luther, si souple, si docile, qui obéit à tous ses caprices, et cède à toutes ses fantaisies; cet allemand saxon aux formes si viriles, à l'allure si franche; cette vieille langue d'Hermann que n'avait pu tuer l'épée romaine, la seule qui convînt peut-être pour reproduire sans trop de désavantage le texte sacré, a vieilli et éprouvé le sort de toutes les langues humaines. C'est toutefois un noble monument élevé aux lettres, que la traduction de la Bible; vaste entreprise qui semblerait défier la vie d'un homme, et que Luther accomplit pourtant dans l'espace de quelques années. Que la critique lui reproche d'avoir commencé ce travail avec une intelligence trop faible encore des termes hébraïques qu'il n'étudiait sérieusement que dans sa solitude de la Wartburg 1); l'ame poète a trouvé des signes d'inspiration dans cette traduction, où la muse biblique revit, fraîche, colorée, mélodieuse comme dans les livres primitifs. Il est certain que la parole de Luther reproduit souvent la phrase révélée avec un charme de simplicité qui va jusqu'au cœur, et qu'au besoin

1) Voir Richard Simon, dans son Histoire critique du Nouveau-Testament, liv. II, ch. XXIII.

elle s'empreint de pompe et de lyrisme, et subit toutes les transformations que l'artiste veut lui imposer : naïve dans le récit du patriarche, emportée avec le roi prophète, populaire avec les évangélistes ; causeuse et intime dans les épîtres de saint Paul et de saint Pierre. Partout l'image suit l'image, et ce n'est pas comme l'ombre le soleil, c'est souvent lumière pour lumière, flamme pour flamme, poésie pour poésie ; ajoutez le parfum de vieillesse que porte avec elle la langue dont se sert Luther, et qui séduit comme la teinte rembrunie qui s'attache aux gravures des anciens maîtres allemands.

Donc il ne faut pas s'étonner de l'enthousiasme qu'excita en Saxe la version de Luther, qui ne parut pas d'abord tout entière, mais dont il détacha le Nouveau-Testament, c'est-à-dire le plus merveilleux fragment du code inspiré. Pour les catholiques, pour les réformés, qui ne voyaient dans ce travail d'artiste que la glorification de l'idiome national, ce dut être, en effet, une curieuse nouveauté, que le vieux saxon réfléchissant comme un miroir fidèle les beautés diverses de l'original. Les lettrés surtout étaient dans le ravissement. Cette traduction réhabilitait à leurs yeux la langue populaire qui pouvait désormais lutter avec toutes les langues helléniques et dont les destinées semblaient désormais fixées. Ils appelaient cette œuvre lexicologique, un prodige 1), et ses disciples, un miracle, une inspiration céleste 2). La presse, alors dirigée

1) Mathes. Comm. 13, de Luth. Florimond de Rémond, liv. I, ch. XV.

2) George d'Anhalt.

par des typographes qui avaient suivi le mouvement religieux des esprits, et qui s'y étaient associés dans des intérêts matériels, prit soin de reproduire le chef-d'œuvre du moine, avec une élégance, une pureté de types inconnues à cette époque, et qu'on admire même aujourd'hui. Hans Lufft fondit des caractères exprès ; il tirait jusqu'à trois mille feuilles par jour, et de 1537 à 1574 jetait en Saxe cent mille Bibles allemandes 1). La calcographie vint aussi, qui ne pouvant mêler ses merveilles à celles de l'imprimerie, dans un moment où on faisait une guerre si cruelle aux images, mit sur les couvertures en bois des festons, des arabesques, des fleurs et des figures fantastiques, dont Lucas Kranach ou Albert Dürer donnèrent plus d'une fois le dessin. Le Nouveau-Testament de Luther devint donc un livre à la mode qu'on trouvait alors jusque sur la toilette des femmes, qui se prirent d'une belle passion pour la Bible de Luther, qu'elles portaient avec elles à la promenade, qu'elles lisaient et commentaient avec une ferveur tout ascétique, et dont elles soutenaient la pureté, dit Cochlée, contre les prêtres, les moines, les docteurs en théologie, les magistrats catholiques, qu'elles taxaient d'ignorance crasse 2);

---

1) Georg. Zeltner. Abrégé de la vie de Hans Lufft, p. 55, 56. J. A. Fabricius, Ceut. Luth. p. 621, 622.

2) Ut non solum cum laïcis partis catholicæ, verum etiam cum sacerdotibus, et monachis atque adeo cum magistris disputare non erubescerent... Et quidem procacissime insultantes ignorantiamque improperantes : id quod de nobili quâdam muliere compertum habetur.

envieux qui n'entendaient rien aux Ecritures, qui ne comprenaient ni le grec, ni l'hébreu, ni le latin, dont Luther avait seul l'intelligence! Luther a loué le prosélytisme d'une dame nommée Argula 1), issue d'une illustre famille de Bavière, qui prit la défense d'un moine chassé d'Ingolstadt, et demanda à disputer en pleine chaire sur l'Ecriture, en latin ou en allemand. « Le Christ, disait-elle, n'a pas rougi de parler religion avec Magdeleine, et avec une autre pauvre petite Samaritaine; ni saint Jérôme d'entretenir un commerce épistolaire avec des femmes. Honte à qui tient pour suspecte la version de Luther! La parole du docteur est un son divin: même quand le réformateur déserterait cette parole, je la défendrais et en soutiendrais l'honneur. » Les magistrats d'Ingolstadt ne voulurent pas laisser monter en chaire ce théologien en jupon.

Le catholicisme veillait sur le dépôt de la foi. Au moment où l'Allemagne réformée recevait la version du Nouveau-Testament, en livre tombé du ciel, un homme parut, que le réformateur avait appris à connaître, aux rudes coups qu'il lui avait portés; c'était « ce bouc » 2) que Luther demandait à Dieu, pour toute grace, d'ôter de son chemin: le bouc l'attendait. Emser épiait de l'œil son ennemi, au moindre signe prêt à accepter un autre duel. Celui-là fut vif. Emser prit la version nouvelle, dis-

---

1) Seckendorf. Comm. de Luth. Lib. I, §. CXXVI.

2) Emser portait un bouc dans ses armes.

séqua la préface, où le lait de la doctrine luthérienne était si adroitement répandu, découvrit le venin des notules attachées à la marge du livre, où le docteur faisait de l'autorité en père de l'Eglise, et imposait au lecteur une terminologie préférable à celle des Septante. Emser releva sans aigreur, mais avec une grande force de vérité et de science, les corruptions systématiques du texte. Luther avait affaire à un hébraïsant, à un helléniste, à un humaniste rompu avec les mystères des trois idiomes du monde savant. Le moine fit de la colère : il appela de nouveau à son aide ces vocables impertinents dont aucune langue comme l'allemand ne possède des trésors, et Emser reparut aux yeux de la réforme sous la figure d'un âne, d'une bûche, d'un cuistre de collége, d'un basilic et d'un disciple de Satan; c'étaient les mêmes masques, mais les lettrés ne riaient pas comme la première fois. On eut même l'audace de se moquer du traducteur quand on le vit revoir son travail et en effacer un grand nombre de fautes grossières que lui avait signalées son adversaire 1), tout en protestant de son superbe mépris pour ces ânes de papistes, indignes de juger son livre 2). Triste ouvrage, disait Emser, où le texte est falsifié presque à chaque page, où

1) Ipsum non pauca de quibus in notis suis litigat Emserus mutâsse, supplevisse, aut quæ per errorem irrepserant sustulisse. Seck. Comm. de Luth. lib. I, sect. 52, § CXXII.

2) Asinos pontificios non curo. Indigni enim sunt qui de laboribus meis judicent. Seckendorf. Comm. de Luth. lib. I, sect. 52, § CXXVII, p. 210.

l'on pourrait compter plus de mille altérations 1), où Luther tombe à chaque pas, ajoutait Bucer 2).

Le temps a donné gain de cause à Emser: la traduction de Luther est regardée aujourd'hui en Allemagne comme insuffisante et fautive : le vieux Testament comme incompréhensible pour le fidèle 3); les épîtres comme obscures 4); la version comme si pleine de ténèbres 5), qu'en 1836 quelques consistoires exprimèrent le vœu qu'elle fût revue tout entière 6).

---

1) Hunc ferè libris, singulisque propè capitibus, Biblia falsâsse ac ferè mille quadringentos errores hæreticos, mendaciaque occultâvisse. Jer. Ems. in Præf. Ann.

2) Lateri lapsus in vertendis, explanandisque scripturis; manifestos esse nec paucos. Bucer. Dial. contrà Melanth.

3) N. deutsche Bibliothek, Bd. 13, p. 327.

4) Struensee : Allg. deut. Bibliothek, Bd. 76, p. 60.

5) Consistorialrath Horstig's N. deutsche Bibl. Bd. 13, p. 66. Voyez : Geschichte der deutschen Bibel Uebersetzungen D. Martin Luthers, Leipzig, Köhler 1836, von Heinrich Schott.

6) Luther fut aidé dans son travail de translation par Melanchthon (à Spalatin 1522). Il fit paraître d'abord l'évangile de saint Mathieu, puis celui de saint Marc, l'épître aux Romains, et les autres parties enfin du Nouveau-Testament qui fut publié en entier au mois de septembre 1522. C'est vers la fin de novembre 1522 qu'il commença à traduire avec une ardeur extraordinaire l'Ancien-Testament; au mois de janvier de l'année suivante, il publiait Moïse qu'il avait mis sous presse au mois de décembre, 1522 (à Spalatin 2 novembre). Job, achevé en 1524, lui offrit de grandes difficultés : il semble, disait-il à Spalatin, que l'écrivain voulait qu'on ne le traduisît jamais; les Prophètes parurent en 1527 (à Lange, 4 février); Isaïe, en 1528; en 1530, sa traduction était achevée; elle fut revue et corrigée successivement en 1541 et 1545. Seckendorf, Comm. de Luth. lib. I, sect. 51, § CXXV, CXXVI, p. 204. La bibliothèque de Wittenberg possède l'édition originale du Nouveau-Testament de Luther, sous le titre de : Das Newe Testament Deutzsch, Wuittenberg, in-fol., sans nom d'auteur ni d'imprimeur, et sans date.

La réforme accuse le catholicisme d'avoir caché le Verbe de Dieu jusqu'à la venue de Luther. Qu'un écrivain comme M. de Villers ose imprimer que « c'eût été une témérité digne du dernier supplice, que de traduire les livres saints en langue vulgaire », c'est ce qui nous surprend au plus haut degré; car enfin Bossuet avait écrit ces lignes dans son Histoire des Variations : « Nous avions de semblables versions à l'usage des catholiques dans les siècles qui ont précédé les prétendus réformés. » La parole de l'évêque de Meaux n'est pas une de ces paroles vaines qu'on a le droit de mépriser! Jean Lefèvre d'Etaples, en effet, avait publié en 1523 la traduction de la Bible, à laquelle il travaillait avant même que le nom de Luther fût connu en France 1). Seckendorf écrivait avant M. de Villers, que des versions allemandes de la Bible étaient parues à Wittenberg en 1477, 1483 et 1490, à Augsbourg en 1518 2). Tout préoccupé de la gloire de l'Allemagne, jamais il n'arrive à M. de Villers de jeter les yeux sur les autres pays pour y étudier le mouvement des idées. S'il eût connu l'Italie, il aurait vu que ce fut elle encore qui devança les autres nations dans l'élucidation du texte sacré. C'est un évêque de Gênes, Jacques de Voragine, l'auteur de la légende dorée, qui vers

---

1) On a pu soupçonner Jean d'Etaples, vicaire général de Meaux, de penchant aux doctrines de la réforme, mais bien certainement il s'était occupé de sa traduction longtemps avant d'avoir prêté l'oreille aux nouveautés luthériennes.

Seckendorf, Comm. de Luth., lib. 1, sect. 51, § CXXV, p. 204.

vers la fin du treizième siècle, à peu près au même temps que chantait Dante, traduisait en italien la Bible. A Venise, vers 1421, un moine camaldule, Nicolo Malermi ou Malerbi, translatait l'œuvre de Dieu 1) avec un si grand succès, que sa version était réimprimée neuf fois dans le quinzième siècle, et jusqu'à vingt dans le siècle suivant 2). Un autre moine, frère Guido, vulgarisait les quatre évangélistes avec des expositions de Simon de Cascia, et maître Federico de Venise, commentait l'Apocalypse en 1351 3). Enfin Brucioli donnait en 1530 une traduction complète des livres saints : Brucioli auquel l'Arétin écrivait en 1537 : « Vous êtes un homme sans pareil dans l'intelligence des langues hébraïque, grecque, latine, chaldéenne, » et italienne, aurait dû ajouter le poète, car Brucioli, c'est Luther écrivant en allemand; il possède tous les secrets du vieil idiome de Dante 4), comme Luther

---

1) Fontanini, Della eloq. ital. p. 673. On cite une autre traduction de la Bible, qui parut au mois d'octobre de la même année sans nom d'imprimeur, ni nom d'auteur. Dibdin's Ædes Althorp, vol. II, p. 44. Bibl. Spencer, vol. I, p. 65.

2) Foscarini, Della letteratura veneziana, vol. I, p. 539. Propectus of a New Translation, par le docteur Geddes, p. 103.

3) Li quattro volumini de gli Evangeli volgarizzati da frate Guido, con le loro esposizioni fatte per frate Simone da Cascia. Ven. 1486. — L'apocalisse con le chiose de Nicolo da Lira, traslazione di maestro Federico da Venezia, lavorata nel 1394, e stampata, Ven. 1519. Esame del signore Marchese Scipione Maffei, p. 19. Roveredo, 1739.

4) Ergötzlichkeiten aus der Kirchenhistorie- und Litteratur, von Schelhorn. — Mazuchelli, Scritt. It. t. II, p. IV. — Th. Maccrie, Histoire du progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie au 16e siècle, p. 59 et suiv.

du saxon. L'autorité ecclésiastique condamna cette traduction ; Brucioli se soumit.

Qu'on cesse donc de nous dire que l'autorité ecclésiastique s'oppose à la diffusion de la parole divine. Et pourquoi? Cette parole qu'est-elle donc? sinon la manifestation de la vérité et de l'immortalité de notre Eglise. Mais ce qu'elle ne peut souffrir, c'est que cette parole de vie soit abandonnée comme une phrase profane à tout commentateur sans mission; que toute pensée humaine, qu'elle s'appuie ou non sur la foi en Jésus-Christ, vienne s'y essayer comme sur un texte ordinaire, afin de donner au monde le témoignage de sa folie ou de ses misères; qu'on la traite enfin comme un poème antique qu'on trouverait pour la première fois et que personne n'eût encore expliqué. L'Ecriture, a dit Platon, ne ressemble pas à la parole : la parole se défend, mais l'Ecriture, son père n'est pas là pour la défendre 1). Cette parole a parlé par la bouche des pères, des docteurs, des martyrs de la nouvelle loi. Est-ce que l'exemple des hérésiarques n'est pas là pour justifier ce grand souci du Verbe divin? Quelle serait sa destinée, si l'Eglise n'eût veillé de tout temps sur ce dépôt sacré? Que le protestantisme nous dise s'il ne verrait pas avec quelque effroi la parole de Dieu abondonnée aux interprétations de l'un de ses savants, à Eichorn, par exemple, dont la science linguistique ne saurait être mise en doute, et pour qui trois de nos Evangiles ont perdu l'autorité qu'une croyance de dix-huit

1) Conférence de l'abbé Lacordaire sur le Protestantisme.

siècles semblait avoir rendue inébranlable, et qui n'auraient été composé que sur un Evangile des Hébreux écrit en araméen, et que nous n'avons plus 1)? Où est l'Ecriture, cette règle de la foi, quand il plaît à l'un de rejeter une épître de saint Paul, à l'autre, l'Evangile de saint Jean, à un autre les trois Evangiles à la fois? Et Luther, s'il revenait à la lumière, ne tremblerait-il pas pour cette parole, si ceux qu'il a enfantés dans sa doctrine, les Damm, les Semler, les Teller, les Bauer, les Woltmann, les Paulus, les Strauss, essayaient après lui de traduire les livres saints, qu'ils regardent comme des livres sortis de la main des hommes?

Mais que l'Eglise soit sûre de la foi d'un interprète, voyez ce qu'elle fait? Bossuet distribue dans les provinces de France cinquante mille exemplaires du Nouveau-Testament du père Amelotte, et autant de livres de prières lithurgiques en français 2). Voilà comme elle cherche à céler aux fidèles la parole de Dieu.

Veut-on comprendre le péril que courait cette parole abandonnée à l'interpretation de chaque individualité?

— Je vous salue Marie, pleine de grace, dit l'ange à cette Vierge que l'Eglise nomme l'Etoile du matin,

Καιρε Κεχαριτωμενη, traduit la version grecque; ave Maria gratiâ plena, la Vulgate; ave gratis dilecta, Théodore de Bèze 3); ave gra-

1) V. Minerva, v. Archenholz, Julius, 1809. p. 67, Robelot Influence de la Réformation, p. 418.

2) Robelot, p. 589.

3) In Novo Testamento græcè et latinè. An. 1567,-8.

tiosa, Erasme de Rotterdam 1); ave gratiam consecuta, André Osiander le jeune 2); qui es reçue en grâce, le Nouveau-Testament de Genève 3); Bisz gegrüsset du begnadete, l'église de Zürich 4); pitoyables traductions! s'écrie ici Luther, — Je vous salue Marie pleine de grâce! quel lourdaut d'allemand a jamais songé à faire parler ainsi un ange! pleine de grâce, comme qui dirait un pot plein de bierre, une escarcelle pleine d'argent; j'ai traduit, moi: Je te salue Très-Sainte, Du Holdselige. Ma traduction est la bonne, je ne veux pour juge aucun âne de papiste: qui répudie ma version aille à tous les diables 5). C'était en 1523, un an après l'apparition du Nouveau-Testament. Luther ne se rappelant plus son souhait satanique, traduisait dans une apostille sur l'Ave Maria: Et l'Ange vint et dit: « Je te salue Marie, pleine de grâce: Gegrüßet seyst du Maria voller Gnaden 6).

Maintenant voici le commentaire de J. Agricola, le disciple et le sucesseur de Martin Luther dans l'administration de l'Eglise de Wittenberg, un homme de lumière et de foi.

« Gabriel, sous la forme d'un adolescent, entre dans la chambre à coucher de la jeune fille, et en-

---

1) 1520. Nov. Testamentum. Basil.
2) Biblia sacra. Tubingæ, an. MDC. in-fol.
3) An. 1587.
4) Bible imp. à Zürich, an. 1530, in-8.
5) Welcher Deutscher verstehet, was gesagt sey: voll Gnaden? Er muß denken an ein Faß voll Bier, oder Beutel voll Geld. Op. Luther t. v., fol. 160.
6) 2 part. Op. Luth. Ienæ, 1555, fol. 340, a.

tonne un cantique d'amour, un chant nuptial, comme pour en obtenir les faveurs: Je te salue belle enfant, dit-il, ave gratiosa; la Vierge offensée d'un salut semblable, réfléchit, se trouble, et ne comprend rien au message; sa pudeur est alarmée, sa chasteté émue : cette pudeur qu'elle espère ne perdre jamais, et qu'elle sent si vivement attaquée ; elle ne sait ce qui doit arriver 1).

Et J. Agricola a récité cette exégèse en pleine chaire aux ouailles de la réforme! la lettre peut donc tuer quelquefois.

---

1) Ingressus cubiculum puellæ Gabriel, adolescentis forma, amatorium quiddam et nuptiale orditur, virginem ut apparet, pellecturus ad concubitum, etc.

CHAPITRE XXVII.

ITER AD VERITATEM.

Venez; je veux vous montrer les misères de l'Exégèse mises en action. Voici un livre qui fut composé en 1793, à Augsbourg, ville de réforme, par un écrivain qui avait flotté longtemps dans le doute, et qui, sur le point de mourir dans le désespoir, s'en alla vers un prêtre catholique qui lui ouvrit les yeux comme l'ange à Tobie. Sa fiction qui a pour titre: Iter ad veritatem, a été imitée par Thomas Moore. Les deux poètes nous représentent une ame vide aspirant à la foi, et marchant à la recherche de la vérité : l'ame chantée par Thomas Moore y arrive à travers de grandes expiations, celle de l'anonyme par l'épreuve seule de la parole. Son inconnu visite les peuples que la lumière évangélique est venue éclairer; il les interroge, on lui répond: Voici le livre de vie, la source de lumière et de salut, le Verbe de Dieu qui s'est manifesté aux hommes; prenez et lisez.

Or, cet homme à la soif ardente du vrai, a pris son chemin vers les montagnes de la Suisse. Il est parti, ainsi qu'autrefois Martin Luther, un bâton

la main; il a traversé Bâle, Schaffhausen ; il est à Zürich, que Zwingli, il y a quelques siècles, arrachait aux ténèbres du papisme; c'est la Bible de l'ancien curé d'Einsiedeln qu'on lui montre. Il l'ouvre, et ses regards tombent sur ce verset du Nouveau-Testament, « hoc est enim corpus meum, » ceci représente mon corps, car ainsi traduit Zwingli (1): glose inspirée, dit la vieille histoire, au curé, qui, tourmenté sur le sens des paroles de la cène, vit apparaître un fantôme blanc ou noir, qui lui cria: « Dessille tes yeux: n'est-il pas écrit dans l'Exode : l'Agneau est la Pâque, pour signifier qu'il en est le signe? OEcolampade, Bucer, Swenckfeld, un grand nombre d'églises réformées de France, d'Allemagne, de Pologne, de Suisse, ont adopté cette interprétation, la seule vraie, la seule qui satisfasse la raison. »

L'homme à la recherche de la vérité ferma le livre: il leva les yeux au ciel et vit une étoile qui brillait au nord... Retournons en arrière, se dit-il, cette étoile luit sur Wittenberg; allons voir cette nouvelle Sion. Il arriva à Wittenberg le berceau de la réforme: « Montrez-moi, dit-il à un diacre de l'église de Tous-les-Saints, le Nouveau-Testament de Luther.

Et ses yeux rencontrèrent le verset de saint Luc, et il lut: « Ceci est mon corps. » — Mon vrai corps et mon vrai sang! Sans doute, reprit le diacre,

(1) Zuingli: de verâ relig., p. 202. Resp. ad Luth., p. 460. Ep. ad Pomeranum, p. 256.

comme a traduit notre père, et non la figure du corps et du sang, selon la sotte imagination des sacramentaires.

— Comme Bucer, Zwingli, Œcolampade que Luther refuse de tenir pour frères.

— Mais remarquez bien, dit le diacre de l'église de Tous-les-Saints, si Luther admet la présence réelle dans les espèces, voici une notule ajoutée au texte qui vous apprend que ce n'est qu'au moment où le chrétien communie; car il n'y a point hostie pour lui comme à la table catholique. La cène finie il n'y a plus que du pain ».

Un étranger survint; en entendant la glose du diacre, il haussa les épaules. « Texte impur, souillé, corrompu, dit-il d'un air de pitié ». L'étranger et le diacre disputèrent longtemps.

— Et où trouverai-je donc une parole sans tache, demanda l'homme à la recherche de la vérité?

— En Bohême, parmi nos frères, dit l'étranger. »

Et l'homme à la recherche de la vérité quitta Wittenberg, et s'abattit dans un petit coin de terre en Bohême, où quelques disciples de Storck et de Gabriel pratiquaient l'anabaptisme primitif. On l'introduisit au moment où on allait célébrer la cène. Les frères étaient nombreux, on lisait l'Evangile. Après une courte exhortation, l'Ancien venait offrir à chaque assistant, qui le recevait les mains étendues, un morceau de pain sans levain, et le prédicateur, à chaque morceau que l'Ancien rompait, disait: « Prends, frère, mange, ceci est la figure du corps de Jésus-Christ, le prophète de Dieu, et annonce la mort du Seigneur.

Alors tous les frères mangeaient le pain, puis l'Ancien allait de rang en rang tenant une coupe pleine de vin à la main, et le prédicateur disait : « Bois, frère, bois au nom du Christ, en mémoire de sa passion, du Christ, le prophète de Dieu ; ceci est l'image de son sang. »

Le prédicateur, quand la cérémonie de la cène fut finie, s'approcha du pélerin et lui présenta un Nouveau-Testament traduit en vieux bohême par un disciple de Münzer, et ouvert à l'endroit même de l'institution du sacrement eucharistique.

L'homme à la recherche de la vérité vit que les frères Moraves rejetaient le dogme de la présence réelle admis par les luthériens, et la divinité de Jésus que les sacramentaires reconnaissaient ; que leur version du Nouveau-Testament, qu'ils regardaient comme une œuvre presque divine, différait dans un grand nombre de passages du sens des versions sacramentaire et luthérienne. Et il se demandait : Où donc trouverai-je un texte que la main de l'homme n'ait pas altéré ? Traversons les mers, et il fit voile pour l'Angleterre.

A peine avait-il posé le pied dans cette île, qu'il se vit tout à coup assailli d'une nuée de sectaires, enfants glorieux ou dégénérés de la réforme allemande. Que voulez-vous ? demandèrent-ils à l'inconnu. — Connaître la vérité. Un désir irrésistible m'a entraîné jusqu'ici : je suis malade. — Voici le livre de vie, l'océan de lumière, la flamme qui doit illuminer quiconque traverse cette terre pour arriver au royaume de Dieu. — Je le sais, dit l'étranger, en prenant le Nouveau-Testament qu'on

lui offrait : livre divin, mes lèvres te baisent avec transport ; mais qui m'expliquera ta lettre muette? car je suis pauvre d'esprit, humble de cœur, et tes caractères sont un mystère pour moi : qu'une parole vivante éclaire donc mes yeux et mon oreille. — Elle a parlé, cette parole, dit un homme en deuil, par la bouche de l'un de nos pères qui est assis à la droite du Seigneur. — Voyons, dit l'homme à la recherche de la vérité, le chapitre de l'institution du sacrement de l'Eucharistie... Le quaker secoua la tête et dit : Comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un sacrement, qui est le baptême pur et spirituel, c'est à dire la manifestation de la conscience par la résurrection du Christ...! Voici le chapitre de saint Luc: « Ceci est mon corps, prenez et mangez spirituellement. — Spirituellement, dit l'homme à la recherche de la vérité? — Oui, dit le quaker; nourriture toute spirituelle, participation intime de la chair et du sang de J.-C. dans le cœur de ceux en qui habite le Seigneur; c'est le sens de la fraction symbolique du pain.

— Interprétation diabolique, reprit vivement un presbytérien. Voici le textre sacré traduit dans toute sa pureté par un disciple de notre Robert-Brown : Ceci est mon corps, c'est à dire la figure, ou l'image, comme Jésus disait : Je suis la vigne. »

Alors chaque sectaire en montrant à l'étranger le Nouveau-Testament traduit en langue vulgaire, disait : ceci est la transmission la plus fidèle de la parole de Dieu. »

L'homme à la recherche de la vérité prit quel-

ques - unes de ces versions pour les comparer entre elles; il pensait : si ces versions sont une glace où vient se reproduire la parole divine, l'image doit être une, et d'où vient qu'elle est multiple? Il y a donc ici un miroir infidèle: lequel? tous, peut-être? Qui me donnera le Verbe dans son essence ; la lumière tombée des lèvres de l'Esprit de Dieu? où est son souffle, où est sa vie? C'est une parole toute humaine que me transmettent ces interprètes, folle et menteuse, car : Ceci est mon corps, ne peut pas, au gré de l'imagination, exprimer une réalité et un symbole.

L'étranger repassa la mer et vint en France. « Je veux consulter, dit-il, un prêtre catholique. »

Il fit à ce prêtre la même question qu'aux ministres réformés : « Où est la parole de vérité? » Le prêtre prit dans sa bibliothèque l'Evangile de saint Jérôme: « Voici, lui dit-il, le livre de la vérité. — Je le sais reprit l'inconnu en posant sa bouche sur l'Evangile; mais d'où vient que vous me montrez une lettre morte comme le peuple qui s'en servait autrefois. — Et qui vous dit, reprit le prêtre, que le signe de notre pensée vivra dans quelques siècles? Le symbole ou le signe de saint Jérôme n'a pas à redouter comme nos langues vivantes, les révolutions de la pensée humaine ni la transformation de l'intelligence: l'idée reste avec le signe qui l'exprime. Mais à côté de ce symbole mort, l'Eglise a eu soin de placer une autorité qui ne souffre ni ne vieillit, ne s'altère, ni ne périt; qui restera jusqu'à la consommation des siècles, jusqu'à ce que tout ombre soit éteinte, et qu'il n'y ait plus que l'essence qui est

immortelle : c'est le prêtre chargé d'expliquer et de transmettre ce signe, de veiller à ce que les passions ne le troublent ni ne l'effacent ; le prêtre qui le garde comme un dépôt qu'il doit rendre à qui vient après lui comme un héritage, sous peine de forfaiture. Or, dites-moi si le prêtre a manqué à son ministère, si d'âge en âge il osa jamais toucher à cet emblème ? si de saint Pierre à Léon X, de Léon à Pie VI il y a ajouté un iota ? s'il en a retranché une syllabe ? si le sens de cette parole divine a varié sur ses lèvres ? Ecoutez, dit-il, un philosophe allemand qui appartient à la réforme : le prêtre alors prit dans sa bibliothèque l'ouvrage qui a pour titre : De l'influence des opinions sur le langage, et il lut :

— Toute langue, avant de tomber dans le domaine de la philosophie manque de termes propres à exprimer des idées sensibles, c'est ainsi que, au rapport de Ludolphe, l'éthiopien qui n'a qu'un signe pour exprimer les deux idées de nature et de personne, n'a jamais pu comprendre ou exprimer la double nature de Jésus-Christ. Mais une langue suit-elle le mouvement que lui imprime la philosophie dans ses phases diverses, alors le terme philosophique change souvent de signification. A la plupart des Allemands, le mot essence, Wesen, présente une idée conforme à la définition de Wolf, bien éloignée pourtant de celle que les théologiens y attachèrent longtemps avant la venue de Leibnitz, en disant que l'essence de Dieu est une. Je ne doute pas que bien des gens ne donnent un sens nouveau à cette proposition, conçue dans le

vieil idiome allemand. Pour eux, le dogme trinitaire n'a rien de mystérieux; ils conçoivent tout aussi bien l'essence divine commune à trois personnes, qu'ils conçoivent l'essence humaine commune à des millions d'êtres. Mais autrefois essence signifiait ce que signifie aujourd'hui existence ou réalité, et Luther pouvait traduire sans équivoque: « C'est de ta volonté qu'ils tiennent leur essence: Durch deinen Willen haben sie das Wesen 1). » Mais depuis que la philosophie a changé la forme du langage, le passage devenu obscur a eu besoin de commentaire, et M. Reinbech est venu pour expliquer le réformateur 1).

Vous voyez, continua le prêtre, quels dangers courrait la parole, si l'autorité ne veillait incessamment à sa garde. Otez le prêtre, il n'y a plus d'u-

1) Michaëlis, p. 13, 16. Ce philologue prouve fort bien dans son écrit l'insuffisance de la langue qui voudrait se constituer instrument infaillible de vérité; car les formes mêmes, dont elle est obligée de se revêtir, sont souvent pleines de déception : c'est ainsi que, dans quelques parties de l'Allemagne, on désigne l'orage, sous l'épithète propre à diminuer la frayeur qu'il cause : das liebe Gewitter, le cher orage. Il y a des provinces, en Suède, où on désigne Dieu, sous le nom de bon vieillard, et le tonnerre, sous celui de l'air : der gute Alte fährt, le bon vieillard passe par l'air. Il y a des homonymies qui réunissent, sous la même dénomination, le genre et l'espèce, tel est le vocable Wunder qui désigne également les merveilles et les miracles, en sorte que quelques théologiens se servent de ce mot, qui pourrait tromper le catholique, et auquel ils n'attachent que le sens qui y attachait Luther, en parlant des œuvres de la nature : mirabilia opera. Ailleurs Michaëlis montre que l'absence d'un mot, en allemand, pour exprimer la myriade des Grecs et le Ribbo des Hébreux, a fait tomber Luther dans une erreur de chiffres, en traduisant une supputation de Daniel, VII, 10 par Zehn hundertmal tausend, et un autre calcul de l'Apocalypse, X 16, par la quantité indéterminée de viel tausendmal tausend.

nité dans le signe matériel. Si vous avez pratiqué l'Allemagne, vous avez vu à quelles disputes le livre de bonne nouvelle a été livré : le fer ne souffre pas davantage sous le marteau du forgeron, que le texte inspiré sous les coups de la raison : le signe de Luther ressemble-t-il toujours au signe de Zwingli? la glose de Calvin à la glose de Münzer? la scholie de Huss à celle d'Agricola? Ceux qui étaient venus pour réformer le catholicisme, ont commencé par réformer la parole catholique. Que si Jésus parle aux hommes, le symbole doit être un comme l'idée: comment s'est-il multiplié? l'unité effacée du signe, il y a nécessairement anarchie dans la doctrine, et c'est ce qui est advenu. Voilà l'origine de la confession d'Augsbourg, du livre de la Concorde, des articles de Smalkade, de la confession tétrapolitaine, des trois confessions helvétiques, des symboles de Silésie et des Pays-Bas, de Pologne, de Hongrie, etc. Ces versions réformées ne se ressemblent pas entre elles. Et qui me donnera aussi le texte pur de Luther? 1) De là donc la nécessité si

---

1) Le prêtre a raison. En 1569, Sigismund Feyerabend réimprima, sous les yeux de son église, à Francfort-sur-le-Mein, la Bible de Luther. Aussitôt Christophorus Walther, le prote de Hans Lufft, qui avait donné l'édition originale, publia un virulent pamphlet contre la version de Sigismund Feyerabend, qu'il accusait d'altération, d'interpolations et fautes typographiques grossières. — Bericht von denen zu Frankfurt gedruckten Büchern, sonderlich dem falschen Nachdruck der teutschen Bibel Lutheri, durch Sigismund Feyerabend. Wittenberg, 1569 in-4.

Sigismund Feyerabend continua la lutte, et fit paraître une réponse où il soutenait le droit qu'il avait de répandre les œuvres de Luther, et l'honneur de son texte : Gegenbericht etlicher Buchdrucker in Frankfurt auf das ungegründete Beschreyen, so Christoph Walther, Correc-

admirablement comprise dans l'Eglise catholique d'une autorité vivante, de tous les instants, de tous les âges, veillant sur l'œuvre de Dieu, pour la garantir et la sauver des mains de l'homme. Juge-t-elle que la parole inspirée reluit dans le travail du traducteur, que les deux signes mort et vivant sont identiques, elle dit alors au fidèle : prends et lis, et nos versions sont assez nombreuses pour qu'on ne nous accuse pas de jeter un voile sur le Verbe de Dieu. Mais l'homme interprète s'abandonne-t-il à sa propre sagesse, se laisse-t-il aller aux flots de son inspiration ; alors l'Eglise catholique intervient et le prêtre dit au fidèle: ceci n'est pas l'œuvre de Dieu, mais bien l'œuvre de l'homme. Blâmerez-vous cette vigilance qui nous a préservés des folies extatiques du traducteur enthousiaste, ou du

---

tor zu Wittenberg, wider ihre Bücher in Frankfurt gedruckt, hat lassen ausgehen. Frankfurt, in-4° 1570.

L'église luthérienne de Francfort a adopté la version de Feyerabend.

L'église luthérienne de Wittenberg se sert de l'édition de Hans Lufft.
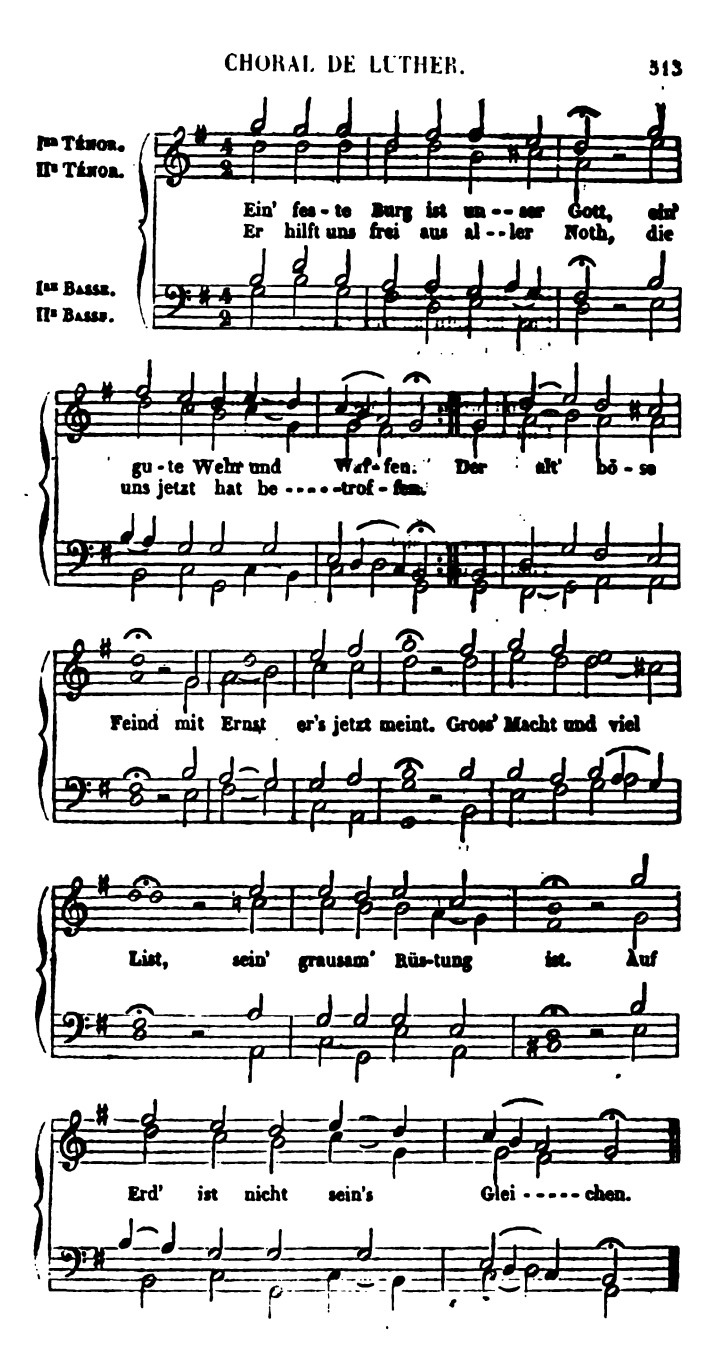
En 1589, les cryto-calvinistes (on appelait ainsi ceux qui, de bouche, se disaient luthériens, et de cœur tenaient à Calvin), réimprimèrent la Bible de Martin Luther. Jean Salmuth, Urb. Pierius, David Steinbach, et Gaspard Rudel, en avaient revu les épreuves. Aussitôt qu'elle parut, les puritains réformés jetèrent les hauts cris, et dénoncèrent la traduction à l'indignation de Dieu et des hommes. Jean Bismar s'écria qu'on voulait jeter, pour pâture, aux ames saxonnes le fumier de Calvin. Nova typis excudebantur Biblia, quibus tota latrina stercorum calvinianorum, infarta erat ; id agere cœpit (Urbanus Pierius), ut totum chaos hæreseos calvinisticæ sensim in has regiones inveheret. Orat. de factione cryto calvinianorum, pag. 36, 2. b.

A Dresde, on se sert encore du texte de Luther, revu par Urb. Pierius.

philosophisme glacé du rationaliste? Qui maintient l'unité dans le dogme comme dans le symbole? Qui a sauvé l'idée et la figure? Parcourez la France, écoutez le prêtre distribuant à son troupeau la parole de vérité, et partout vous l'entendrez attacher le même sens au même mot, transmettre la parole écrite comme il l'a reçue, et quand elle ne se présente pas avec cette lumière qui éblouit les regards de ses clartés, en appeler, non pas à son individualité, car il est homme, mais à l'autorité traditionnelle des docteurs, des pères, des martyrs; impérissables fleurons de cette couronne catholique que le temps ne flétrira jamais, et sur laquelle on lira jusqu'à l'accomplissement des temps: un Dieu, un baptême, une foi. Quand Jésus-Christ monta au ciel il se substitua l'Eglise, dépositaire infaillible de ses enseignements: si vous rejetez cette autorité vivante, immuable, vous vous fermez à jamais la Bible, car c'est de l'Eglise que vous l'avez reçue. Il n'y aura plus pour vous que négation: vous la porterez avec vous cette négation, comme votre lot et votre châtiment...

L'homme à la recherche de la vérité promit de méditer et d'étudier la parole du prêtre catholique, et quelques jours après, il revenait et disait: « Mon père, j'avais soif et vous m'avez donné à boire; j'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'étais nu et vous m'avez vêtu: pain, breuvage, vêtement de vie et de lumière, soyez bénis! je crois.

FIN DU TOME PREMIER.


Ier Ténor.
IIe Ténor.
Ier Basse.
IIe Basse.
Ein' fes - te Burg ist un - - ser Gott, ein'
Er hilft uns frei aus al - - ler Noth, die
gu - te Wehr und Waf - fen. Der alt' bö - se
uns jetzt hat be - - - - - -trof - fen.
Feind mit Ernst er's jetzt meint. Gross' Macht und viel
List, sein' grausam' Rüs-tung ist. Auf
Erd' ist nicht sein's Glei - - - - - chen.

Mit unsrer Macht ist nichts gethan,
Wir sind gar bald verloren;
Es streit für uns der rechte Mann,
Den Gott selbst hat erkoren.
Fragst du, wer der ist?
Er heisst Jesus Christ,
Der Herr Zebaoth,
Und ist kein andrer Gott,
Das Feld muss er behalten.

Und wenn die Welt voll Teufel wær',
Und wollt uns gar verschlingen,
So fürchten wir uns nicht so sehr,
Es soll uns doch gelingen;
Der Fürst dieser Welt,
Wie sau'r er sich stellt,
Thut er uns doch nichts;
Das macht, er ist gericht't,
Ein Wœrtlein kann ihn fællen.

Das Wort sie sollen lassen stahn,
Und kein Dank dazu haben:
Er ist bei uns wohl auf dem Plan,
Mit seinem Geist und Gaben.
Nehm'n sie uns den Leib,
Gut, Ehr, Kind und Weib:
Lass fahren dahin,
Sie haben kein'n Gewinn;
Das Reich muss uns doch bleiben.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

ERRATA.

La langue allemande dont Luther fut le restaurateur, a subi depuis la reforme de grandes transformations. Nous avons cite scrupuleusement nos textes, sans essayer de ployer les vieilles formes de langage aux exigences de la syntaxe actuelle, si mobile elle-même. Toutefois des fautes se sont glissées dans quelques-unes de ces citations : le lecteur les relevera facilement et n'oubliera pas que Luther nomma le premier la revision des epreuves, l'enfer de l'ecrivain.

Page 57, note premiere, equitas, *lisez* equites.

Page 143, notes 2, 3, Andraæ, *lisez* Andreæ.

Page 275, note, Epistola lutherania, *lises* lutherana.

HISTOIRE DE LA VIE,

DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER.

Aux mêmes adresses :

HISTOIRE DE LA ST. BARTHELEMY,

PAR M. AUDIN,

1 fort vol. in-8°. 2e édition, prix : 7 fr. 50 c

Impr. et Fond. FELIX LOCQUIN et C., 16, Notre-D.-des-Victoires.



Junker Goerg.

[redacted]

HISTOIRE

DE LA VIE,

DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER

PAR J.-M.-V. AUDIN.

> Non unius diei, fortuitique sermonis, sed plurimorum mensium, exactaeque historiae.
> BRANDOLINI, Dialog.

II

PARIS,

MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, Quai des Augustins, 29. | VATON, LIBRAIRE, Rue du Bac, 46.

LYON,

CHAMBET AINÉ, LIBRAIRE.
Quai des Célestins, 60.

1839

du talion devait être appliquée à Luther. Le peuple auquel il jetait la couronne, son premier acte de royauté devait être de briser l'instrument qui l'avait fait roi. Tant que Luther avait été à Wittenberg au milieu de son troupeau, l'esprit de révolte s'était tenu caché, effrayé du docteur comme d'une apparition. S'il montait en chaire, le peuple attendait avec tremblement la parole qui devait sortir de sa bouche. Son œil qui semblait rouler dans une orbite de feu, son large front de prophète, sa figure empourprée, comme après les grandes colères, son geste menaçant, sa voix qui tonnait en rugissant, le souffle inspiré dont il semblait rempli, jetaient l'ame dans la terreur ou l'extase. On devinait que Luther était en chaire à la respiration entrecoupée de l'auditoire 1), qui écoutait comme si Dieu, dit Calvin, eût fulminé par sa bouche 2).

Ce n'est pas nous qui chercherons à obscurcir la gloire littéraire de Luther. Jamais il n'a été aussi magnifiquement célébré que par les écrivains catholiques. Un d'eux, trop peu connu, a fait une esquisse admirable du moine saxon, qu'on dirait échappée, en quelques parties, à notre Bossuet.

« La nature l'avait assez advantagé, soit au corps, soit à l'esprit. Car pour un homme né en Allemagne,

---

1) Lutherus eximium est Dei organum, toto ore divinitùs inspiratum, in quo qui spiritum Dei non sentit, nihil sentit. Beza. Resp. ad Claudium.

2) Res ipsa clamat non Lutherum ab initio loquutum, sed Deum per os ejus fulminâsse.

nation ordinairement pesante et grossière, il avait l'esprit prompt et vif; une heureuse mémoire, beaucoup de facilité à s'expliquer, éloquent et disert en sa langue plus qu'autre de son âge. Quand il était en chaire, tout transporté d'ardeur et de passion, il savait aisément donner vie à ce qu'il disait, et comme un torrent, emporter les esprits des auditeurs qu'il rencontrait; grace qui n'est pas naturelle aux peuples du Nord, gens massifs, qui, sans action, font leurs sermons et lectures attachés à leurs chaires, les mains clouées dessus, comme s'ils étaient des statues immobiles. Il fut au reste infatigable à toute sorte de travail qui lui tenait lieu de repos; toujours sur les livres, la plume en la main, s'il n'était entre les bras de sa moinesse, qui lui fut un pesant fardeau et fâcheux empêchement au progrès de ses études. Homme d'un grand cœur, et hardi pour entreprendre et exécuter ce que la haine ou la passion lui fournissait. Et en ses propos ordinaires, familier et affable, qui savait pourtant se rehausser, même parmi les plus grands, lorsqu'il faisait du prophète. Il était homme de beaucoup de leçon, ayant assez heureusement manié de bons livres pendant quatorze ans qu'il demeura dans le cloître; aussi n'y avait-il sophiste qui ne trébuchât devant lui, s'il l'osait attendre de pied-coi à la dispute, soit en philosophie, soit en théologie... Mais toutes ces belles qualités furent enlaidies et eurent pour contrepoids beaucoup de grands et si graves vices! Car il fut d'une part grossier, hautain, insolent et insupportable. Il avait ordinairement la langue trempée dans le vin, et la médisance à la bouche; aussi peu réglé en ses mœurs,

que constant et arrêté en sa doctrine, laquelle il a changée et rechangée tandis qu'il a vécu presque autant de fois que le soleil a recommencé sa course; mortel ennemi et capital de toute sujétion, austérité et pénitence qui assoupit l'ire de Dieu 1). »

Luther connaissait le secret des dons que Dieu lui avait accordés. Sa parole s'associait merveilleusement à la fascination de la forme extérieure; tantôt flottante dans un désordre prophétique, ou sentant l'ivresse, suivant l'expression d'Erasme; tantôt coquette comme une femme, se servant de l'allégorie en guise de voile, pour se laisser deviner; naïve comme la parabole, lyrique comme l'ode; aigle au vol audacieux ou colombe au blanc plumage, suivant Menzel 2); et quelquefois si peu soucieuse de l'art humain, si dédaigneuse de tout frein, si abandonnée à ses caprices, si folle dans ses allures, qu'elle ne semble plus la parole d'un homme, mais une parole que l'orateur a pétrie et façonnée comme le statuaire l'argile. Les catholiques étaient séduits eux-mêmes, et attribuaient à l'influence des mauvais anges, ainsi que Prateolus 3), ce charme décevant qui, au dire de ses disciples, soufflait de l'esprit saint : merveilleuse organisation née pour être maîtresse partout où il y aura manifestation de trouble! Placez-la à l'époque des Gracques, et elle entraînera le sénat

1) Fl. de Rémond. Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce sièele. Rouen, 1629.

2) Wolfgang Menzel : Foreign Quarterly Review, n° 5 1838.

3) In ejus oculis nescio quid dæmoniacum relucere solitum. Prateolus, 272. De vitis, sectis omnium hæreticorum.

et le peuple; au temps des croisades, et elle fera les miracles de saint Bernard; dans une assemblée publique semblable à la Constituante, et elle sera quelque chose de plus grand que Mirabeau, parce qu'elle croit; au dix-septième siècle, en chaire, et vous aurez Chrysostome, Bossuet, Démosthènes, Cicéron et Bridaine: car il est tous ces rois de l'éloquence à la fois.

L'astre luthérien une fois caché derrière la Wartburg, on ne craignit plus à Wittenberg d'être brûlé de ses rayons. Tout à coup on vit sortir de ce sol, que sa lumière avait fécondé, des embryons d'évangélistes qui se posaient comme autant de soleils dont la clarté devait désormais guider les intelligences. Ils montaient en chaire, ou plus souvent de la première borne qu'ils trouvaient sur leur passage ils formaient une tribune de vérité. « C'est ici qu'est le Christ, disaient-ils en empruntant les paroles d'un apôtre[1]), vous le trouverez sur les montagnes : il s'est retiré sur mes pas dans la solitude, il habite les forêts; venez écouter la voix qui parle au dedans de vos cœurs. » Luther, en faisant de l'Ecriture le code unique de la foi, établissait implicitement la nécessité d'une flamme intérieure éclairant celui qui veut la lire, le fanatique ou le prophète, car c'est le nom qui fut donné à l'anabaptiste, et transformant tout d'abord l'homme en ange de lumière, en qui vient s'incarner l'esprit de Dieu. La Bible était le trépied où le feu du ciel venait remplir celui qui s'y asseyait. Luther, qui renia pour ses enfants ces sectaires, avoue cependant

1) Saint-Math. 34.

qu'ils sont issus de ses œuvres 1). Et les protestants aujourd'hui admettent généralement cette Genèse 2).

Faisons connaître maintenant ces rameaux qui menaçaient d'étouffer l'arbre de la réforme ; ces enfants ingrats qui conspiraient dans les ténèbres contre l'œuvre de leur père ; ces apôtres qui venaient avec un Evangile nouveau pour troubler le monde ; ces chétifs avortons qui brisaient la coquille où Luther eût voulu les emprisonner à jamais. C'étaient Marcus Stübner, Storck et Münzer, trois hommes d'organisation toute diverse, qui pâlissent devant Luther ; mais qui, nés un demi-siècle plus tôt, eussent bien pu comme lui entraîner dans leur révolte contre le catholicisme une partie de l'Europe. Pour apprécier leurs instincts, gardez-vous d'étudier Mélanchthon ou Luther, qui les ont calomniés ; Mélanchthon surtout, qui, séduit un moment à leur langage, et bientôt détrompé, crut venger sa foi chancelante en les dénigrant, et expier son péché en les immolant à la gloire de son maître.

Marc Stübner était une de ces ames malades à force d'étude et de méditations, que le monde traite de visionnaires, les médecins d'hypochondres, et les romanciers de poètes. Fous malheureux qui, ayant abandonné les voies du salut, s'envolent dans des horizons imaginaires, pour trouver la vérité, qui toujours leur échappe ; monomanes qui, tout éveillés, croient être visités de Dieu, et songer des songes à la

1) Nostro tempore primum defecerunt à nobis sacramentarii, post anabaptistæ. T. III. in com 5. Ep. ad Galatas.

2) Voyez : Vie de Zwingle, par M. Hess, Ottius etc.

manière des prophètes de l'ancienne loi. Si un moment vous consentez à les suivre dans les mondes fantastiques produits d'un cerveau halluciné, alors vous êtes émerveillé de toute cette poésie dont est empreinte leur conversation, et vous risquez d'être leur dupe ou leur conquête. Tel était Marc Stübner, dont Mélanchthon a lui-même loué le savoir littéraire 1).

Nicolas Storck, qui avait embrassé la réforme avec tout l'empressement d'un néophyte, était né à Zwickau; il changea son nom, incuphonique et qui eût pu prêter à la raillerie, en celui de Pelargus, que lui fournit le lexique d'Aléandro 2). Vous chercheriez en vain dans sa parole d'orateur quelqu'une de ces flammes ardentes que darde celle de Luther, ou dans ses regards quelqu'un de ces éclairs dont l'œil du réformateur fascinait qui l'écoutait. Sa phrase est maigre, décharnée, incolore comme sa face : mais cette parole avait aussi ses séductions, car elle était douce, limpide, et allait au cœur comme de la musique. Sa figure, sillonnée de rugosités, toute plissée par l'insomnie, et pantelante à l'instar d'un cadavre, saisissait comme celle d'un mort qu'on verrait ressusciter et qui monterait en chaire pour annoncer le Seigneur. Et comme un mort prêté à la lumière se débattrait contre la tombe qui voudrait le ressaisir, ainsi Storck se débattait contre l'indifférence ou le mépris de son auditoire, et rarement il manquait d'en triompher.

Münzer était tout autre : son organe vibrait à l'in-

---

1) Camerarius, in vitâ Philippi Melanchthonis, p. 51. Seckendorf comm. de Lutheranismo, lib. 1, p. 193.

2) Storck, en allemand : cigogne.

star d'une cloche. Des livres saints il n'avait étudié que les prophètes pour leur emprunter leur audace d'expression et leurs hypallages fougueuses. S'apercevait-il que son auditoire s'évanouissait en des pensées étrangères au sujet, et se laissait aller à des distractions; il frappait le sol du pied, c'était sa chaire, et donnait à sa voix l'éclat d'une trompette. L'auditoire se réveillait alors de son sommeil et frémissait comme s'il entendait l'ange du jugement. Ses vêtements amples et plissés à l'antique, ses cheveux flottants en boucles sur ses épaules et autour de sa figure, ses yeux qu'on comparait à deux charbons ardents, et ses lèvres épileptiques, lui donnaient l'air d'un possédé. Satan l'eût copié s'il eût prêché. Il aimait à parler en plein air, au milieu des champs où les merveilles de la création servaient souvent de texte à ses discours. Le ciel était pour lui un livre autrement fécond et puissant que la Bible; et quand son regard inspiré se portait sur le firmament pour y montrer l'image et la volonté de Dieu, cette cohue immense d'hommes et de femmes qu'il entraînait à sa suite, et dont les flots se perdaient à travers les arbres de la forêt, éclatait en gémissements et en cris qui donnaient à cette scène quelque chose de sauvage et de fantastique.

Münzer était véritablement l'homme du peuple, en révolte ouverte contre quiconque portait tiare, diadème, hermine ou épée. Tandis que Luther écrivait : Prions pour le prince Frédéric, car cette tête de moins, adieu le salut de notre Syrie 1) ; lui Münzer

---

1) Et hoc sublato capite, sublata erit et salus quam Deus dedit et

criait à la multitude : — Malheur à qui se dit notre maître, nous n'avons de maître que le Seigneur qui est dans les cieux ! Voilà qui explique comment l'anabaptisme ne put jamais avoir d'autel dans la Saxe. Münzer avait mal étudié son siècle. Ce sont les grands qu'il eût dû séduire d'abord, le peuple serait venu de lui-même. Les princes avaient tout à gagner en embrassant l'évangile luthérien. L'apostasie leur donnait de l'or à foison. En tuant le vieux culte, ils héritaient de ses dépouilles : la curée était belle. Le nouveau baptême des fanatiques, loin d'ajouter un seul clou d'or à leur trône, le brisait comme du verre, effaçait tous leurs signes de royauté, et en faisait de simples enfants de Dieu. Münzer entreprenait donc une œuvre de difficile succès, et sans les voies de révolte que lui avait ouvertes le docteur Martin, son règne n'eût été que de peu de jours. Il eut tort de ne pas ménager Luther; croiriez-vous qu'il lui écrivait : Je vous aime vous autres Wittenbergeois quand je vous vois vous prendre si violemment au pape ; mais vos mariages de nonnes et de moines sont de vraies débauches de prostitués 1) ?

Voyons comment Münzer et Storck s'y prirent pour prévaloir sur Luther.

Storck vint d'abord avec cette parole que nous lui connaissons, douce et caressante. Il disait : Gloire à Luther qui a brisé la tyrannie de Rome, qui nous a délivrés du papisme et de la superstition ! Gloire au

---

dat Syriæ nostræ. Joh. Lango, 28 mart 1522. Erasme parle souvent des avances que Luther faisait aux grands du siècle.

1) Luth. t. II, lat. coll. mens., p. 35.

docteur qui nous a appris la véritable nature des sacrements de Jésus! Gloire à l'apôtre du Seigneur qui nous a enseigné que la foi seule justifie ! Oui, la foi seule justifie. Quelle efficace donc pourrait avoir le baptême quand nous l'avons reçu ? Croyions-nous alors? Or, il faut croire pour mériter.

L'argument était spécieux, car l'enfant ne croit pas; donc la nécessité d'un second baptême: mais Storck ne concluait pas 1).

Le lendemain, la foule se pressait plus nombreuse autour du prédicateur.

Storck disait :

— Croire ? Mais qui nous dira si nous croyons? Dieu seul, qui se révèle à l'homme, qui le visite dans son sommeil, qui lui envoie des songes miraculeux, qui lui fait lire dans ses mystères, qu'il illumine des clartés de ses révélations.

La foule écoutait en silence et demandait à qui Dieu se manifestait ainsi.

Storck la laissait s'égarer dans ses pensées, rompait l'assemblée, et remettait au lendemain la manifestation de nouvelles paroles.

La foule croissait de plus en plus : les ouvriers quittaient leurs travaux, les femmes leur ménage, pour écouter le nouveau prophète; les savants et les magistrats se mêlaient parmi le peuple. Le peuple repoussait les savants et les magistrats pour se rapprocher de l'orateur. Storck gagnait de plus en plus

---

1) Luther a réfuté victorieusement cet argument dans sa lettre à Spalatin, 29 mai 1522.

de l'empire sur la multitude : sa parole devenait plus franche.

Un jour il tint ce langage à ses disciples.

« Voici ce que je vous annonce : Dieu m'a envoyé
» son ange pendant la nuit qui m'a dit que je m'assiérai sur le même trône que l'archange Gabriel. Que
» l'impie tremble, que le juste espère. L'impie sera
» opprimé, et l'élu de Dieu sera roi sur la terre.
» C'est à moi Storck que le Ciel a promis l'empire
» du monde. Voulez-vous comme moi être visités
» de Dieu ? Préparez vos cœurs à recevoir l'Esprit-
» Saint. Plus de chaire pour annoncer la parole divine, plus de prêtres, plus de prédicateurs, plus
» de culte extérieur : des vêtements simples, une
» nourriture grossière, du pain et du sel, et Dieu
» descendra dans vous. »

La populace se laissait emporter : on ne parlait plus que de visions, de commerce intime avec l'Esprit-Saint. Des savants étaient ébranlés, quelques uns même tout à fait séduits 1).

On vit un jour Karlstadt parcourir les rues de Wittenberg la Bible à la main, arrêtant les passants pour leur demander le sens de quelques passages difficiles des livres saints. — Que faites-vous ? lui disaient les moines augustins. Vous prostituez le titre de docteur. — N'est-il pas écrit, répondait l'archidiacre, que le lait de vérité découle des lèvres de l'enfant ? J'accomplis l'ordre du Ciel 2).

1) Melanchthon apud Gastium, p. 47. Histoire du Fanatisme dans la religion protestante, depuis son origine, par le P. Catrou, tome I. Paris, in-12. 1735.

2) Meshovius, p. 4. Catrou, Histoire du Fanatisme, t. I.

Ce n'était pas la vérité que le malheureux cherchait : qui eût pu lire dans son cœur y eût vu la piqûre du ver de l'orgueil qui le déchirait. Le joug de Luther lui pesait, il le jetait bas. Luther avait trop longtemps occupé le monde. Avant de mourir, Karlstadt voulait dérober au chef de son disciple quelques rayons de lumière, pour en couronner son front décrépit. C'était pour faire un peu de bruit qu'il avait renoncé au catholicisme, et malheureusement sa chute ne lui avait pas même valu un seul regard des maîtres de la réforme. Cette fois il reniait Luther pour se débattre contre le silence satanique qui s'obstinait à ne le quitter que sur le bord de la tombe; et pour être plus sûr de lui échapper, il allait briser les images qui ornaient l'église de Tous les Saints : Erostrate à cœur froid, sans entrailles, sans foi, qui tomba non pas sous le poids des statues de pierre, mais sous le faix autrement écrasant du ridicule. Pour lui le coq chanta plus de trois fois, car il apostasia encore avant de mourir. Il quitta Storck et l'anabaptisme pour se faire sacramentaire.

Münzer, qu'il crût ou non, était un autre homme que Karlstadt et un rival bien plus dangereux pour Luther. Vous allez voir s'il comprenait la théorie d'une révolution religieuse. Il fait bien autre chose que de poser des dogmes ; il attaque, il s'insurge tout d'abord contre la société. C'est Samson qui secoue les colonnes du temple sans crainte d'être écrasé dans leur chute : d'un bond il arrive au but que Storck n'eût atteint qu'après de longs détours ; c'est la révolte qu'il veut organiser, et, dit l'Ecriture,

du vent qu'il veut semer pour recueillir des tempêtes.

— Frères, disait-il, nous sommes tous enfants d'Adam; notre père c'est Dieu. Et voyez ce qu'ont fait les grands ! Ils ont refait, les maudits, l'œuvre de Dieu, et créé des titres, des priviléges, des distinctions. A eux les délices et les douceurs de la vie, à nous les rudes travaux; à eux les richesses, à nous la pauvreté. La terre n'est-elle pas notre bien à tous, notre héritage commun ? Et on nous les ravit ! Voyons, quand donc avons-nous renoncé à l'hoirie de notre père ? Qu'on nous montre l'acte de cession. Il n'y en a pas : riches du siècle qui nous tenez en esclavage, qui nous avez dépouillés, rendez-nous notre liberté, rendez-nous nos biens. Ce n'est pas seulement comme hommes que nous venons aujourd'hui redemander ce qu'on nous vola, mais encore comme chrétiens. A la naissance de l'Évangile, les apôtres partageaient avec leurs frères en Jésus-Christ les deniers qu'on jetait à leurs pieds : rendez-nous les deniers des apôtres que vous retenez injustement. Malheureux troupeau de Jésus, jusques à quand gémiras-tu dans l'oppression, sous la verge du prêtre et du magistrat ?

Puis tout à coup le prophète tombait dans des syncopes d'épilepsie; ses cheveux se hérissaient, son front ruisselait, et un flocon d'écume tombait de ses lèvres.

Le peuple criait ! — Silence : Dieu visite son prophète.

L'extase durait quelques instants. Münzer reprenait ses sens et racontait les visions qu'il avait vues :

puis tombant tout à coup à genoux et les deux mains étendues vers le ciel : — Dieu éternel, disait-il, versez dans mon ame les trésors de votre justice, sinon je vous renoncerai vous et vos apôtres 1).

Un jour, un disciple de Luther, qui s'était mêlé parmi les flots du peuple pressés autour du prédicateur fanatique, l'interrompit pour en appeler à la Bible.

— Bibel, Babel ! cria Münzer.

— Et puisque tu rejettes l'Ecriture, reprit le luthérien, qui te conduira dans tes voies ?

— Le Seigneur ! S'il manquait de me visiter, comme il a visité les prophètes, je le renierais. C'est par un souffle que l'Esprit du Seigneur entre en moi, c'est par un autre souffle qu'il en sortirait 2).

L'astre de Storck s'était éteint aussitôt qu'avait lui l'astre de Münzer ; le peuple suivait Münzer en foule, baisait ses vêtements, et jusqu'à la poussière de ses souliers : il aimait son idiome grossier, ses emportements et ses extases. Les écoliers répétaient son cri de guerre : Bibel, Babel ! quittaient l'université et brûlaient dans le cimetière leurs livres d'étude, dont ils éparpillaient la cendre. Luther eut son tour comme Léon X ; les mêmes mains d'enfants qui trois ans auparavant jetaient de la boue à la face du pape, barbouillaient d'encre la figure du réformateur qui s'épanouissait naguère si joyeusement aux insultes de ces théologiens imberbes. Et en l'absence du

---

1) Pater, infunde animo meo porrectum desiderium justitiæ tuæ ; quod nisi feceris, te tuosque apostolos abnegabo.

2) Crepitu ventris eum à se rejecturum esse. Meshovius, lib. I.

moine, personne n'osait protester contre l'outrage fait au père de la réforme, parce que tous les esprits qu'avait su ébranler la voix de Luther ne savaient à quel verbe s'attacher, entre tous ces flots de paroles humaines.

Un jour, toutefois, un disciple se trouva, qui, consultant son zèle bien plus que sa science, demanda à disputer avec les prophètes. C'était Cellarius, qui parut tenant en main la Bible ouverte aux paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux. »

Écoutez, disait Cellarius, si le royaume des cieux appartient à l'enfant circoncis, comment ne serait-il pas à l'enfant baptisé? Si l'enfant circoncis croit, pourquoi l'enfant baptisé n'aurait-il pas la foi? L'argument est spécieux, et Luther en sa vaste science des livres saints n'en a pas trouvé de plus fort pour combattre l'anabaptisme.

Malheureusement Cellarius abandonna l'Écriture, et se cramponna à Luther, comme un catholique à l'autorité 1); il invoquait les écrits du moine saxon. L'anabaptiste saisit vivement son argumentateur, ouvrit les livres publiés par Martin, et lut une foule de propositions qui semblaient favoriser les doctrines de Storck et de Münzer. Cellarius bégayait : sa langue embarrassée ne trouvait que des paroles inarticulées, des sons mous et efféminés. Assailli, pressé, terrassé par son adversaire qui ne lui donnait pas un moment de repos, Cellarius perdit la tête, et n'ouvrit plus la bouche que pour se confesser vaincu.

---

1) Denis l'aréopagiste prouve, chap. dernier, Ecclesæ hierarchiæ, que, du temps des apôtres, on conférait le baptême aux enfants. Voy. encore Saint Cyprien, ép. 18, liv. III.

...rai avec l'ange de la lumière, l'ange des ténèbres. ...rlstadt s'obstine ou non, le Christ saura bien ...t de son mauvais vouloir. Nous sommes ... vie et de la mort, dès que nous avons ...ur de la mort et de la vie 1).

...a plus brillante de Luther, et ...nde nous ne voudrions pas ...oire; car le réformateur nous ... catholiques, lorsque, sans peur, ...an, pour relever toutes ces statues ...ues Karlstadt, purifier l'église de Tous ...souillée de tant de profanations en son ab...t fermer la bouche aux prophètes. Luther, ...son indignation, est beau comme un père de ...glise; saint Athanase dans son duel avec Arius n'est ni plus passionné, ni plus poétique. Leur colère pouvait alors coûter à l'un la vie, à l'autre la liberté, pour Luther plus précieuse que la vie. Tous deux couraient donc au martyre. Que les réformés nous montrent avec orgueil leur père à Worms, l'œil levé, comme un juge sur l'empereur; nous ne saurions voir dans Luther à la diète qu'un héros de théâtre qui a appris par cœur le rôle qu'il doit jouer, et qui ne peut trembler un instant, parce qu'il sait bien que le seul homme qui pourrait le rendre sanglant, n'en a à cette heure ni la volonté ni la puissance; qu'à vingt ans un roi n'a pas fait encore apprentissage de parjure, et qu'un cheveu enlevé de sa tête mettrait l'Allemagne en feu. Jean Huss à

1) Spalatino, 12 mart.

CHAPITRE II.

RETOUR A WITTENBERG.

Luther, de la Wartburg, voyait toutes ces tempêtes. Ses amis l'appelaient; Mélanchton, Jonas, Amsdorf, lui écrivaient : Venez, ou nous périssons. « Oui, j'irai; le temps presse, Dieu m'appelle, j'entends sa voix. A Wittenberg est mon troupeau, là sont mes enfants en Jésus-Christ; je serais coupable de leur sang si je ne venais à leur aide : pour eux, je suis prêt à tout souffrir, la mort même. Satan a profité de mon absence pour jeter le trouble parmi mes brebis; je veux les lui arracher, car elles sont à moi, j'en ai répondu au Père éternel; j'irai donc, car ma plume est ici inutile, il faut ma bouche et mes oreilles 1)... Priez pour moi, afin que je brise la tête du serpent qui se dresse à Wittenberg contre l'Evangile. Sous les rayons de l'Evangile, je com-

1) An den Kurfürsten, 12 Mai.

battrai avec l'ange de la lumière, l'ange des ténèbres. Que Karlstadt s'obstine ou non, le Christ saura bien venir à bout de son mauvais vouloir. Nous sommes maîtres de la vie et de la mort, dès que nous avons foi dans le Seigneur de la mort et de la vie 1).

C'est ici la page la plus brillante de Luther, et que pour tout au monde nous ne voudrions pas arracher de son histoire; car le réformateur nous plaît à nous autres catholiques, lorsque, sans peur, il rompt son ban, pour relever toutes ces statues qu'avait abattues Karlstadt, purifier l'église de Tous les Saints, souillée de tant de profanations en son absence, et fermer la bouche aux prophètes. Luther, dans son indignation, est beau comme un père de l'Eglise; saint Athanase dans son duel avec Arius n'est ni plus passionné, ni plus poétique. Leur colère pouvait alors coûter à l'un la vie, à l'autre la liberté, pour Luther plus précieuse que la vie. Tous deux couraient donc au martyre. Que les réformés nous montrent avec orgueil leur père à Worms, l'œil levé, comme un juge sur l'empereur; nous ne saurions voir dans Luther à la diète qu'un héros de théâtre qui a appris par cœur le rôle qu'il doit jouer, et qui ne peut trembler un instant, parce qu'il sait bien que le seul homme qui pourrait le rendre sanglant, n'en a à cette heure ni la volonté ni la puissance; qu'à vingt ans un roi n'a pas fait encore apprentissage de parjure, et qu'un cheveu enlevé de sa tête mettrait l'Allemagne en feu. Jean Huss à

1) Spalatino, 12 mart.

Prague ne ressemble en aucune manière à Luther à Worms. Outre que le temps est une école où les rois comme les peuples viennent s'instruire, les rôles des deux sectaires n'étaient pas les mêmes : Jean Huss s'annonçait pour changer à la fois le dogme catholique et le dogme politique de l'Allemagne, il en voulait aux couronnes. Luther, lui, avait eu grand soin, dès son début dans la prédication, de séparer le principe politique du principe religieux. Il fit d'abord la cour aux grands, c'est le reproche que lui adresse Erasme. Il fallait bien les enivrer, leur tourner la tête ; sans eux il ne pouvait commencer son duel contre Rome. Si Rome eût succombé sous ses attaques, la royauté terrestre se serait crue à l'abri, parce qu'elle n'avait pas compris que la papauté est aussi une royauté ; qu'un pape, plus encore qu'un roi, est marqué au front du signe de Dieu ; que ce sont deux autorités dans deux ordres différents, ou plutôt un seul et même principe aux yeux de Dieu.

En rompant son ban, ce n'est plus la papauté que Luther attaque, mais la royauté de Charles V ; c'est l'empereur qu'il méconnaît, lui proscrit, qui s'échappe de sa prison pour venir, malgré les ordres de la diète, prêcher en plein Wittenberg et remuer de nouveau le monde de sa parole, quand il avait promis de se taire. Aussi s'émeut-on en le voyant quitter la Wartburg ; car c'est sa vie qu'il va jouer, et avec elle le sort même de sa doctrine, dont ses disciples se disputeront l'héritage, et qui périra faute d'une intelligence capable d'en porter le poids. Si cette œuvre, qui, à l'entendre, vient de Dieu, est de

son vivant livrée à de tels chocs, qu'on ne sait plus la reconnaître souvent, saignante et mutilée qu'elle est; jugez ce qu'elle fût devenue, Luther dans le tombeau.

Aussi s'est-il rencontré de graves esprits à la foi ardente, qui regrettent que Charles V n'ait pas fait usage de l'épée qu'en la ceignant lors de son élection il avait promis de tirer au besoin pour la défense de l'ordre social : hommes politiques qui voudraient que les rois se souvinssent plus souvent qu'ils représentent ici-bas la divinité, et que le glaive qu'ils portent à leur côté ne leur a pas été donné pour rester inutile. Ils croient que si le jeune empereur l'eût tirée, l'Allemagne n'aurait pas été en proie à ces guerres cruelles où coula le sang de ses enfants. Quelques gouttes seulement, prises en expiation par la loi, en eussent épargné des flots à la Germanie. Ils demandent si le matelot, pour échapper à la tempête, ne sait pas au besoin déchirer l'une de ses voiles, et si le cours d'un fleuve est interrompu pour un peu de limon dont on débarrasse son lit 1). Logiciens terribles qui ne veulent pas, dans l'intérêt de l'humanité, qu'on joue avec les principes d'ordre éternel, et qui justifient leurs théories par l'histoire. Pour se renfermer dans cet espace où ils débattent cette grande question du droit de vie et de mort, donné au prince sur quiconque veut renverser la croyance commune : Voyez, disent-ils, ce que l'oubli de la justice a répandu de maux sur la malheureuse Allemagne! le sang de cent mille paysans versé sur les

1) C'est l'idée développée par Görres, dans divers opuscules.

champs de bataille; les franchises municipales détruites; les droits de propriété renversés; les lois civiles violées; le pouvoir confisquant à son profit les libertés du peuple; le glaive et la crosse passant dans la main séculière; l'art dégradé, l'humanité pleurant sur des ruines : et tant de sacrifices, de larmes, de misère et de sang, pour qu'un jour on dise tout haut que le luthéranisme n'est pas le christianisme !...

Cette œuvre, qui eût pu mourir de mort violente à Worms sous le glaive de l'empereur, périssait aujourd'hui dans une lente agonie si Luther fût resté à la Wartburg. Ce n'était pas le tranchant d'une épée qu'elle avait à craindre à cette heure, mais l'instrument dont elle était éclose, la parole. Luther comprit le danger. Ses amis, qui n'en avaient pas la préscience, parurent intimidés du conseil qu'ils lui avaient donné de revenir. Et pour l'effrayer, ils le menaçaient de la colère de César. Mais quand leur voix eût pu se faire entendre jusque dans les solitudes de la Wartburg, Luther n'aurait pas obéi; car il y en avait une autre qui criait plus fort, celle qui parlait à Moïse sur le Sinaï, et qui renversait Paul sur le chemin de Damas, la voix de Dieu, que Luther croyait entendre au fond de son cœur. Vous diriez qu'il en est plein quand il répond à Frédéric qui lui défend de venir à Wittenberg :

« Que votre grace le sache bien : ce n'est pas des hommes, mais du ciel par Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vient mon Evangile. J'aurais pu, ce que je ferai désormais, m'appeler et me signer son serviteur et son évangéliste... J'ai assez fait pour votre

grace en m'emprisonnant ici pendant une année. Ce n'est pas par peur au moins, le diable le sait bien ! Il voyait mon cœur alors que j'entrais dans Worms : quand il y aurait eu autant de diables pour me retenir qu'il y a de tuiles sur les toits de la ville, j'aurais escaladé les murs avec joie. Or, le duc Georges 1) ne vaut pas même un diable. Comme le père aux miséricordes infinies m'a donné pouvoir par son Evangile sur tous les diables et sur la mort, et m'a livré la royauté de l'avenir, votre grace électorale doit bien voir que ce serait outrager mon père que de ne pas se fier à lui, ou d'oublier que je suis au-dessus de la colère du duc Georges. Si Dieu m'appelait à Leipzig comme à Wittenberg, j'irais, quand bien même, que votre grace me pardonne cette folie, neuf jours durant, il pleuvrait à foison des ducs Georges, et que chacun serait neuf fois plus furieux que ce diable de duc 2). Il prend donc mon Christ pour un roseau : le Christ ni moi ne le souffrirons pas longtemps.

» Je vais à Wittenberg sous l'aile d'une protection plus forte que celle des princes et des électeurs. Je n'ai que faire de votre appui ; vous avez besoin du mien. Il vous servirait davantage. Si je savais que

---

1) Le duc Georges s'était plaint à l'électeur des mouvements religieux de Wittenberg, et, comme membre de la diète germanique, avait appelé la sévérité du corps épiscopal contre les perturbateurs. — Seckendorf, liv. I, 217. Plank, 11, 60, f. De Wette. D. M. Luther's Briefe, t. II, p. 139.

2) Wenns gleich (E. K. F. G. verzeihe mir mein närrisch Reden,) neun Tage eitel Herzog Georgen regnete, und ein jeglicher wäre neunfach wüthender, denn dieser ist. An den Kurfürsten Friedrich, 5 März 1522.

vous voulussiez m'offrir votre protection, je ne partirais pas. Ceci est une affaire qui n'a besoin ni du conseil ni du tranchant d'une épée; Dieu seul, et sans aucun appareil de force visible, voilà mon maître et mon protecteur. Qui croit me protégera, et vous êtes trop faible dans la foi pour que je voie en vous un protecteur et un sauveur.

» Vous voulez savoir ce que vous avez à faire en cette occasion, persuadé que vous êtes que vous n'avez pas assez fait? Je vous le dis respectueusement: beaucoup trop, et vous n'avez plus rien à faire. Dieu ne veut pas que vous entriez en partage de mes chagrins ou de mes tourments: il les garde pour lui et pas pour d'autre... Que si je ne veux pas vous obéir, Dieu ne vous imputera ni mes fers ni mon sang, si je succombe. Laissez faire l'empereur, obéissez-lui comme à un prince de l'empire; qu'il prenne ma vie, cela le regarde. Vous ne m'en voudrez pas, prince, si je ne consens pas à vous associer à mes peines et à mes dangers: le Christ ne m'a pas enseigné à me montrer chrétien aux dépens de mon prochain: et quand ils pousseraient la démence jusqu'à exiger que vous missiez la main sur moi, je vais vous dire ce que vous avez à faire. Je veux que vous obéissiez sans prendre souci de votre serviteur, et que vous ne souffriez pour moi ni dans votre esprit, ni dans vos biens, ni dans votre corps.

» A la grace de Dieu, mon prince! une autre fois, s'il est nécessaire, nous causerons plus longuement. Je me dépêche, de crainte que votre grace électorale ne s'inquiète du bruit de ma venue: mon devoir, comme bon chrétien, est de consoler et de ne

nuire à personne. J'ai affaire à un autre homme que le duc Georges qui me connaît bien et que je ne connais pas trop mal. Si votre grace croyait, elle verrait le royaume de Dieu : comme elle ne croit pas, elle n'a rien vu. Grace et amour au Seigneur dans l'Eternité. Amen. Donné à Borne, à côté de mon conducteur, le mercredi des Cendres 1522. »

Ce n'était pas du zèle de la parole divine qu'était tourmenté l'électeur qui croyait toujours voir entre lui et Luther le spectre de l'empereur. En proie à des peurs toutes charnelles, il dépêchait au moine courrier sur courrier; mais Luther marchait toujours, riant de ces folles considérations humaines dont on voulait l'effrayer. A quelque distance de Wittenberg il vit venir à lui son ami Scheurl qui avait ordre du prince d'essayer, pour le détourner d'entrer à Wittenberg, des conseils d'amitié. Tout ce qu'il put obtenir de Luther, ce fut quelques mots en échange de ceux que lui transmettait le message.

« J'irai, disait Luther, le temps presse, Dieu m'appelle, il crie ; que la destinée s'accomplisse, au nom de Jésus-Christ maître de la vie et de la mort. Satan, en mon absence, s'est introduit dans ma bergerie de Wittenberg et y a fait des ravages que ma présence seule peut réparer : il me faut les yeux et la bouche pour voir et parler. Ce sont mes brebis que Dieu m'a données à garder, ce sont mes enfants au Seigneur. Pour eux je suis prêt à souffrir le martyre : je viens accomplir, avec la grace de Dieu, ce que le Christ demande à qui le confesse (Jean, 10, 12). Si ma parole suffisait pour chasser le mal, m'appel-

lerait-on à Wittenberg ? Plutôt mourir que de différer, mourir pour le salut de mon prochain 1). »

Et il congédia l'envoyé.

Ces paroles allaient à Luther qui avait laissé pousser sa barbe, dépouillé ses vêtements de prêtre, jeté son bâton de pélerin pour monter à cheval et revêtir la cuirasse de fer, la grande épée, le casque, les éperons et les bottes de l'homme d'armes du 16e siècle. C'est sous ce costume guerrier, au milieu d'un nuage de valets et de poussière, que le peintre Lucas Kranach l'a représenté faisant son entrée à Wittenberg. On ne l'appelait plus Luther, mais le chevalier Georges 2).

Pour nous, nous n'aimons pas ce travestissement. Jésus n'entra pas à Jérusalem avec cet appareil de guerre. Nous regrettons son long habit noir, et son capuchon de moine qu'il avait quand nous le rencontrâmes sur le chemin de Worms; et puisqu'il allait au martyre, pourquoi dépouiller l'habit de confesseur du Christ ?

A peine est-il arrivé à Wittenberg, qu'il monte en chaire dans cette église de Tous les Saints où six ans auparavant il avait jeté son premier cri de révolte contre la papauté. Elle était jonchée de débris des statues et ressemblait à un atelier de sculpteur beau-

---

1) Consultez, sur les préliminaires de ce voyage et sur son entrée à Wittenberg, les lettres de Luther à Spalatin, 17 janvier; à l'électeur Frédéric, 5 et 7 mars; à Spalatin, 7 mars 1522.

2) Biographie Universelle, article *Luther*.

coup plus qu'à une maison de prière. Karlstadt se tenait caché derrière l'une d'elles pour échapper à l'œil de son disciple qui le cherchait dans la foule. L'archidiacre n'avait pas osé rendre visite au docteur.

Le regard de Luther se promena longtemps en silence sur ces vestiges de la fureur anabaptiste : l'auditoire, pressé autour de la chaire, était dans l'attente de la parole de son maître. Luther bénit l'assemblée suivant la coutume catholique, mais cette fois sans invoquer Marie. Il ne fit pas d'exorde et entra tout d'un bond en matière.

« C'est du cœur, dit-il en montrant les statues brisées, qu'il fallait les arracher, et bientôt on les aurait vues tomber d'elles-mêmes, ou la main des magistrats les aurait renversées. Mais il ne fallait pas donner à un zèle déréglé l'air d'une révolte que je ne puis approuver. Satan en mon absence est venu vous visiter, il vous a dépêché ses prophètes. Il connaît à qui il a affaire, vous deviez savoir que c'est moi seul qu'il fallait écouter. Dieu aidant, le docteur Martin Luther a marché le premier dans la voie nouvelle, les autres ne sont venus qu'après : ils doivent se montrer dociles comme des disciples ; obéir est leur lot. C'est à moi que Dieu a révélé son verbe, c'est de cette bouche qu'il sort pur de toutes souillures. Je connais Satan : je sais qu'il ne s'endort pas, qu'il a l'œil ouvert dans les temps de trouble et de désolation. J'ai appris à lutter avec lui, je ne le crains pas ; je lui ai fait plus d'une blessure dont il se sentira longtemps. Que signifient donc ces nouveautés qu'on a essayées en mon absence ? J'étais donc bien loin pour qu'on n'ait pu venir me consulter ? Est-ce

que je ne suis plus le principe de la pure parole ? Je l'ai prêchée, je l'ai imprimée, et j'ai fait plus de mal au pape en dormant, ou à Wittenberg au cabaret, en buvant de la bière avec Philippe et Amsdorf, que tous les princes et les empereurs ensemble 1). Si j'avais eu l'ame sanguinaire, si j'aimais les tempêtes, que de sang j'aurais fait répandre en Europe ! L'empereur lui-même eût-il été en sûreté à Worms, si je n'avais épargné ses jours ? Esprits de brouille et de discorde, répondez ! Que pense le diable quand il vous voit bâtir toutes vos imaginations? le rusé, il se tient coi en enfer, comptant sur les tragédies que ces extravagants docteurs vont exciter. Je voudrais que moines et moinesses quittassent leurs cellules pour venir m'entendre : voici ce que je leur dirais : Il n'est permis ni défendu d'avoir des images. A la vérité j'aimerais mieux que la superstition ne les eût pas introduites parmi nous ; mais encore une fois, ce n'est pas tumultuairement qu'on devait les renverser. Oui, quand le diable m'en aurait prié, j'aurais fait la sourde oreille. »

Luther tint son auditoire captif pendant près de deux heures : l'église était muette, fascinée par cette parole de Martin, si vive, si claire, si entraînante 2).

---

1) Id verbum, dum ego dormivi, dum wittenbergensem cerevisiam bibi cum Philippo meo et Amsdorf, tantum papatui detrimentum intulit quantum ullus unquam princeps vel imperator. T. VII, ep. Lub. — Chytr. Chronp. Sax. p. 247.

2) Conciones eo habente omnia conquiescebant et audientes, cum singularem facultatem explicandi susceptas res, tum dicendi vim, tum etiam virtutem atque fortitudinem, admirabantur et reverebantur auctoritatem. — Camerarius, Vita Melanchthonis.

Le surlendemain Luther tonnait encore. Il tenait cette fois les prophètes et les fouettait de sa parole. Ne vous semble-t-il pas entendre une voix catholique? De quels autres arguments se servirait pour châtier le fol orgueil de nos novateurs un prêtre de notre Église ?

«Vous voulez fonder une Eglise nouvelle; voyons, qui vous envoie, de qui tenez-vous votre ministère? Comme vous rendez témoignage de vous-mêmes, nous ne devons pas vous croire tout d'abord, suivant le conseil de saint Jean, mais vous éprouver. Dieu n'a envoyé personne dans le monde qui n'ait été appelé par l'homme ou annoncé par des signes, pas même son fils. Les prophètes tiraient leur droit de la loi et de l'ordre prophétique comme nous des hommes. Je ne veux pas de vous si vous n'avez qu'une révélation toute nue à mettre en avant. Dieu n'aurait pas voulu que Samuel parlât autrement qu'en vertu de l'autorité d'Héli. Quand on vient pour changer la loi, il faut des miracles. Où sont vos miracles ? Ce que les Juifs disaient au Seigneur, nous vous le redisons : Maître, nous voulons un signe 1). Voilà pour vos fonctions d'évangélistes.

---

1) Bullinger a repris cet argument dont il se sert fort habilement contre les anabaptistes. Luther insista, à diverses reprises, dans ses œuvres, entre autres, liv. III, ch. IV, adversus Anabaptistas, sur cette obligation, imposée à quiconque apporte une doctrine nouvelle, de prouver sa mission par des miracles. Plus tard il reconnut (von beyder Gestalt des Sacraments) qu'il n'en avait opéré aucun, et que son prodige le plus grand était d'avoir frappé Satan à la face, et la papauté au cœur. — L'église luthérienne a depuis longtemps renoncé à invoquer le miracle en témoignage d'une vocation hu-

» Voyons maintenant quel esprit souffle en vous. Je vous demande si vous avez éprouvé ces angoisses spirituelles, ces enfantements divins, cette mort, cet enfer dont parle l'Ecriture. Si vous ne parlez que des paroles douces, tranquilles, pieuses, nous ne vous croirons pas, même quand vous diriez que vous avez été enlevés au troisième ciel: le signe du Fils de l'Homme vous manque, le Basanos ou pierre de touche du chrétien. Voulez-vous connaître le lieu, le temps, la forme des colloques divins, écoutez: Il a brisé mes os comme un lion, j'ai été jeté loin de la face de ton œil, mon ame a été remplie de maux, ma vie a approché de l'enfer.... La Majesté ne parle pas immédiatement, afin que l'homme voie: elle dit: L'homme ne me verra pas, et il vivra. Notre nature ne pourrait supporter une étincelle de son verbe: elle parle donc par la bouche des hommes. Voyez Marie qui se trouble à la vue de l'ange. Que vous dirai-je encore? Comme si la majesté de Dieu pouvait s'entretenir familièrement avec le vieil homme et ne pas le tuer ou le dessécher, pour en chasser les immondes odeurs, car c'est un feu qui consume. Les songes et les visions des saints sont terribles quand on les comprend bien. Voyez! Jésus n'est glorieux lui-même qu'après son crucifiement. »

Les prophètes n'assistaient pas au sermon, mais

---

maine. — Nos miracula non operamur, nec ea ad doctrinæ veritatem confirmandam necessaria judicamus. Sutcliffus in Ep. lib. D.Kelleinsonis, p. 8. — Ex miraculis non posse sufficiens testimonium, aut certum argumentum colligi veræ doctrinæ. Whitaker de Eccl. p. 540.

ils y étaient représentés par leurs disciples; un d'eux, au sortir du temple, s'écria dans son enthousiasme qu'il venait d'entendre un ange 1). Marcus Stübner arriva le lendemain à Wittenberg pour consoler ses frères, et entrer en lutte avec l'orateur. Il fit porter son défi à Luther, qui, après une longue conférence avec Philippe, consentit à recevoir le prophète, et Cellarius le néophyte. Luther a raconté l'entrevue.

« J'ai reçu, dit-il à Spalatin, la bordée des nouveaux prophètes, Satan s'est emmerdé dans sa sagesse 2). Esprits brouillons et superbes qui ne peuvent souffrir de douces admonitions, et veulent qu'on les croie de pleine autorité et dès le premier mot; qui n'endurent ni discussion ni examen ! Quand je les ai vus s'opiniâtrer, mentir à eux-mêmes, et tâcher de m'échapper dans leur lubricité de paroles, j'ai bien vite reconnu le vieux serpent. Prouvez-moi au moins votre doctrine par des miracles, ne cessais-je de leur répéter; car elle n'est pas dans l'Ecriture. Eux de se récuser, et de me refuser des signes. Je les menaçai alors de les forcer de me croire. Maître Martin Cellarius frémissait, tempêtait comme un possédé, parlant sans être interrogé, et sans me laisser placer une parole. Je les ai renvoyés à leur dieu, puisqu'il refusait au mien des miracles. Ainsi finit l'entrevue... »

Luther n'a pas tout dit. Les historiens anabap-

---

1) Camerarius, in vitâ Melanchthonis. Seckendorf, Comm. de Luth. Lib. I, sect. 48, § CXIX, p. 193.

2) Et inventus est Satan sese permerdâsse in sapientiâ suâ. Spalatino, 12 april. 1522.

tistes prétendent que leur prophète Stübner et Cellarius demandèrent au réformateur à quels miracles lui aussi pouvait faire connaître qu'il était envoyé de Dieu. Question indiscrète qui mit si fort en colère Martin, qu'il congédia l'assemblée sans vouloir plus rien entendre.

C'est un spectacle, du reste, bien remarquable, que Luther se réfugiant dans le catholicisme pour confondre son adversaire, et employant contre les fanatiques l'argument de saint Athanase contre Arius : cette grande preuve écrite dans les cieux, que Thomas, dont il s'est si hautement moqué, veut qu'avant tout on demande à qui s'est révolté contre l'unité! Quelques années plus tard, un autre réformateur, Zwingli, placé en face de la soutane bleue, Georges Blawrock, un autre illuminé, enfanté par l'anabaptisme, ne sollicite pas des signes dans le soleil, mais il invoque contre lui l'autorité et la tradition.

«Si nous permettions, disait-il 1), à tout homme à tête chaude et à esprit tracassier de répandre en public toutes les folles élucubrations de son cerveau, de

---

1) Si enim hoc permittamus ut capitosus quisque et malè feriatus homo, mox ut novum aliquid et insolens in suo animo concepit, illud in publicum spargens, discipulos colligat, et sectam instituat novam, brevi tot sectas et factiones videre licebit, ut Christus qui vix multo negotio, et summis laboribus ad unitatem reductus est, in singulis ecclesiis, in partes quam plurimas denuò scindatur. Quapropter in ejusmodi rebus, communis totius Ecclesiæ autoritas consulenda, et hujus consilio, non cujusvis temerariâ libidine, omnia hæc transigenda sunt. Judicium enim Scripturæ nec meum, nec tuum, sed totius Ecclesiæ est. Hujus enim claves, et clavium potestas. Zwingli, de Bapt. p. 72.

faire des disciples, d'instituer une secte, nous verrions les sectes et les factions pulluler dans cette église du Christ qui n'a conquis l'unité qu'après de si grands travaux et de si constantes luttes. Il est donc nécessaire en cette occasion de consulter l'Eglise, et de ne pas écouter la passion et les préjugés. L'intelligence de l'Ecriture n'appartient ni à vous ni à moi, mais à l'Eglise; à elle les clefs et la puissance des clefs.

Bullinger 1) rapporte que la soutane bleue s'écria: N'avez-vous pas, vous autres sacramentaires, rompu avec le pape, sans avoir consulté l'église dont vous sortiez, et une église qui ne datait pas d'hier? Et il ne nous serait pas permis d'abandonner la vôtre, qui n'a que quelques jours d'existence; ce que vous avez fait, nous ne pourrions le répéter?» Bullinger se tait ici. Nous eussions voulu connaître la réplique de Zwingli.

Cellarius n'était pas un adversaire dont Luther eût pu tirer vanité, mais bien Münzer qu'il eût voulu ramener par une sympathie secrète pour cette ame ardente. Münzer, de son côté, pensait que s'il pouvait entretenir Luther, il le gagnerait à sa cause. On ménagea une entrevue entre ces deux hommes 2). Münzer vint à Wittenberg; les conférences furent longues, et tinrent les esprits dans l'attente. Luther employa la raison, la passion, la prière, la menace; son rival, les mêmes armes. Après d'inutiles échanges de pa-

---

1) Bullinger, in Apol. Anap. p. 254.
2) Sleidan, liv. 5. Meshovius, Ottovius, etc.

roles, ils se séparèrent pour ne plus se revoir que dans l'éternité; Luther accusant Münzer d'être un démon incarné, Münzer protestant que Luther était possédé d'une légion de diables. Luther, qui avait promis de n'employer contre ses adversaires que la logique, sollicita du duc Frédéric un édit de proscription contre Storck et ses adhérents; et Münzer, chassé de ville en ville, se réfugia, pour se soustraire aux vengeances du père de la réforme, dans une chaumière de Thuringe, d'où sa voix appela bientôt les paysans à la révolte (1).

(1) Voyez dans ce volume le chapitre qui a pour titre : Les Paysans.

CHAPITRE III.

LA FEMME. — 1522.

C'était un beau triomphe assurément que la parole luthérienne avait obtenu sur le fanatisme ! Les prophètes, n'osant plus soutenir le regard du moine, quittaient Wittenberg et cherchaient à répandre leurs visions dans les campagnes et à entraîner les ames à leurs rêveries: elles succombaient en foule. Plus hardi que Luther, Münzer secouait sur les provinces des paroles enflammées qui empruntaient l'aile des anges pour messagère, comme autrefois, si nous nous le rappelons, les propositions de Luther contre les indulgences. Les paysans se révoltaient contre leurs seigneurs. Une lutte s'annonçait où le peuple jouerait son jeu, jeu de dupe et de martyr. Luther voyait l'orage, et prophétisait le jour où l'Allemagne se débattrait dans le sang. Ces tempêtes populaires lui avaient été annoncées par des signes qu'il était accoutumé à interpréter 1): d'abord des feux qui

1) Quo et mihi non est dubium Germaniæ portendi, vel summam belli calamitatem, vel extremum diem : ego tantum versor in particulari interpretatione, quæ ad monachos pertinet. Wencesl. Link, 16 januar.

s'éteignaient le soir, puis la découverte de deux monstres, un pape-âne, un moine-veau, qu'on avait trouvés l'un dans le Tibre, l'autre à Freyberg; comme si sa doctrine elle-même n'était pas un augure assez éclatant de calamités, et la parole qu'il méditait pour être prêchée en chaire, un manifeste assez clair contre l'ordre social et religieux de l'Allemagne !

C'est quelques jours après sa sainte colère contre les prophètes qu'il prêcha, sur le mariage, ce sermon que Bossuet a qualifié de fameux, ne trouvant probablement dans son idiome d'évêque aucun terme qui le peignît sans offenser les oreilles. Cette chasteté de paroles ne nous conviendrait pas : le prêtre n'a osé en citer que quelques lambeaux étouffés encore sous une phraséologie méticuleuse. L'historien peut se permettre des hardiesses dont s'épouvanterait un théologien. A la figure de Luther le rouge qui monterait à celle du lecteur !

« Dieu a créé l'homme 1) afin qu'il fût mâle et femelle, dit la Genèse, ce qui nous enseigne que Dieu a formé l'être double, voulant qu'il fût homme et femme, ou mâle et femelle : et cette œuvre lui plut tellement qu'il jugea que ce qu'il avait fait était bien...

» L'homme et la femme créés, Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez; d'où nous déduisons la nécessité de l'union des deux sexes pour opérer la multiplication des êtres; d'où encore que de même qu'il ne dépend pas de moi que je ne sois homme, il n'est pas dans ma nature que je m'abstienne de femme :

---

1) Martini Lutheri de Matrimonio Sermo habitus Wittenbergæ. Anno 1522, t. V Oper. Luth. Wittenbergæ, 1544, p. 119 et seq.

et comme tu ne pourrais faire que tu ne sois femme, tu ne pourrais non plus te passer d'homme. Ce n'est pas ici un conseil, une option, mais une nécessité que le mâle s'unisse à la femelle et la femelle au mâle.

» Car ce mot de l'Eternel : Croissez et multipliez, n'est pas seulement un précepte divin, mais plus qu'un précepte, une œuvre de créature que nous ne pouvons fuir ou omettre : il est de nécessité souveraine que je sois mâle, destin plus impérieux que de boire, de manger, d'aller à la selle, de marcher, de veiller et de sommeiller. La nature et les instincts ont leurs fonctions tout comme les membres du corps. Et de même que Dieu ne fait pas un précepte à l'homme qu'il soit mâle ou femelle, ainsi ne lui enjoint-il pas de croître ou de multiplier; mais il lui donne une nature telle qu'il sort des mains de son Dieu mâle ou femelle, et que la génération est de son essence. C'est ici une loi de nature et non un précepte de conscience...

» Il y a trois variétés d'hommes auxquels Dieu a ôté le bienfait de la génération, ainsi qu'on le voit en saint Matthieu : les eunuques de naissance, les eunuques par castration, les castrats par amour du règne de l'Évangile : ôtez ces trois natures d'être, que personne ne songe à vivre sans une compagne : crois et te multiplie, tu ne peux sans crime décliner cet ordre de Dieu.

» Les eunuques du ventre de leur mère sont ces impuissants qui de leur nature ne sont idoines ni à procréer, ni à multiplier; qui sont froids, maladifs ou atteints de quelque affection qui leur ôte la faculté prolifique. Ils ressemblent au boiteux ou à l'aveugle qui sont privés de la vision et de l'ouïe... Que si une

femme a épousé un homme impuissant..., voici ce qu'elle doit lui dire: — Mon petit mari, tu ne peux pas me rendre le devoir conjugal, tu m'as trompée moi et mon corps tout plein d'ardeurs; tu as mis en danger ma réputation et mon salut: il n'y a pas devant Dieu de mariage entre nous. Laisse-moi, je t'en prie, contracter noces occultes avec ton frère ou ton parent, afin que tu gardes ton nom, et que ton hoirie ne passe pas à des héritiers étrangers.

« Le mari, en ce cas, doit contenter sa femme, et, à ce prix, lui procurer le devoir conjugal et l'espoir de la progéniture. Refuse-t-il ? Qu'elle quitte le logis clandestinement, par amour de son salut; qu'elle aille en pays étranger et s'y marie.... De même le cas arrivant à la femme, ce qui est plus rare....

» Quant aux castrats volontaires, c'est une espèce de mulets qui, non idoines au mariage, ne sont pas délivrés de la concupiscence, et ont appétit de femmes beaucoup plus après qu'avant l'opération, suivant le proverbe : Qui ne peut chanter, chante toujours. Ils aiment à causer avec les femmes, bien qu'ils soient incapables de rien faire dans leurs bras... De ceux-là nous ne nous occuperons pas, ils se sont volontairement mis hors de l'ordre des êtres à qui Dieu a dit: Croissez et multipliez.

» Le dernier ordre d'eunuques est formé de ces esprits élevés et riches, beaux instincts que conduit la grace, êtres qui sont propres à la création, mais qui préfèrent vivre dans le célibat et qui se disent : Je pourrais de ma nature contracter et accomplir le mariage: cela n'est pas dans mes goûts, j'aime mieux travailler à l'œuvre évangélique ou enfanter des fils

spirituels pour le royaume des cieux. Mais ceux-là sont rares : il n'y en a pas un sur mille....

» Outre ces catégories d'eunuques, Satan, qui se fait dans l'homme plus sage que Dieu, en trouve d'autres qu'il séduit et qui à ses instigations renoncent à créer et à multiplier ; qui s'emprisonnent dans des toiles d'araignée, c'est à dire des vœux et des traditions humaines, qui s'enferrent dans des chaînes pour forcer la nature, l'empêcher de porter semence et de multiplier, au mépris de la parole de Dieu : comme s'il dépendait de nous de conserver la virginité ainsi qu'un vêtement ou un soulier. S'il ne fallait que des liens de fer ou de diamant pour faire rebrousser la parole et l'œuvre de Dieu, j'aurais l'espoir de me munir de si bonnes armures que je changerais la femme en homme, et l'homme en pierre et en bois. »

Le prédicateur poursuit avec la même intempérance d'imagination et traite des empêchements de mariage, dont il diminue le nombre fixé par les canons ; puis des dissolutions de mariage, car il admet le divorce, non seulement pour cause d'adultère ou d'éloignement trop prolongé de l'un des époux, mais pour simples caprices de la femme ; et c'est ici que son langage est aussi étrange que sa pensée : ce n'est pas seulement la parole, mais l'idée qui devient de plus en plus effrontée.

Voici ce que l'orateur se demande. N'oubliez pas que les cierges qui brûlent sur l'autel n'ont point été éteints ; qu'il fait jour dans l'église de Wittenberg, que les sexes y sont mêlés ainsi que dans nos temples catholiques.

« Il y a des femmes tellement entêtées, que lors même que leur mari succomberait six fois à la tentation de la chair, elles ne viendraient pas à son aide: le cas échéant, que dira le mari? — Tu ne veux pas, une autre voudra; si madame refuse, vienne la servante; toutefois, après que le mari aura deux et trois fois admonesté sa femme, proclamé son entêtement, et qu'en présence de l'Église on lui aura reproché publiquement son obstination: si elle refuse encore le devoir conjugal, — renvoie-la, et, à la place de Vasthi, mets Esther, pour imiter l'exemple d'Assuérus le roi 1).

» Donc tu te serviras ici des paroles du divin Paul. 1. Corinth. 7: Le mari n'a pas la propriété de son corps, mais bien sa femme: et la femme n'est pas maîtresse de son corps, mais bien le mari. Point de fraude, si ce n'est d'un consentement mutuel, encore l'apôtre défend-il ce vol: car, en se mariant, tous deux ont aliéné la jouissance de leur corps. Ainsi, quand l'un refuse à l'autre le devoir, il lui fait un vol, il le spolie, et ce vol est défendu par le code conjugal, ce vol brise les liens du mariage. Le magistrat doit donc employer la force contre la femme revêche; en cas de besoin, le glaive. Si le magistrat use du glaive, le mari imaginera que sa femme a été enlevée et tuée par des voleurs, et il en prendra une autre 2). »

Le prêtre traite ensuite de la nature du lien ma-

1) Sermo de Matrimonio, Ib., p. 123.
2) Ib., 123.

trimonial et des devoirs de l'époux auprès de l'accouchée.

« Le mariage n'est qu'un contrat politique qu'on peut contracter avec tout individu infidèle, gentil, turc ou juif, et c'est devant le magistrat civil qu'on devrait porter toute cause matrimoniale.

» La femme est-elle délivrée ? C'est à l'homme de changer les draps, de laver le linge, et de rendre à la mère et à l'enfant tous les petits services dont le monde se moque. — Mais on dira que vous faites l'office de femme, de singe : que vous importe ? Dieu à son tour rira avec ses anges de ceux qui vous raillent.... Moines et moinesses enchaînés dans la chasteté et l'obéissance, et qui font sonner bien haut leur état, ne sont pas dignes de remuer les langes de l'enfant 1).... »

Voilà ce sermon sur le mariage tenu en langue vulgaire dans la grande église de Wittenberg, en face de l'image du Christ qui s'élevait encore sur l'autel, des statues mutilées des saints qui entouraient le chœur, de la tombe des anciens évêques, des prêtres et des fidèles morts dans la foi, des morts et des vivants ; en face de mères, de jeunes filles, d'époux et d'épouses, de vieillards, de néophytes, qui accouraient à la voix de leur pasteur ! Voilà en quels termes ce chargé d'ames, cet homme venu du ciel, cet ecclésiaste, cet autre Paul, parlait à son troupeau. Et l'église resta pleine ! Comprend-on qu'aucune voix

1) .. Ubi prolem e conjuge sustulerit, cunas motare, lavare fascias aliaque id genus vulgo contempta ministeria, tam matri quam infanti exhibere debet.

ne se soit élevée pour imposer silence à l'orateur ; que la mère n'ait pas pris par la main sa fille pour l'entraîner hors du sanctuaire ; qu'aucun magistrat ne se soit armé de lanières pour chasser de la chaire ce marchand de paroles lubriques qui change le lieu saint en maison de prostitution ? Qu'on nous dise si jamais avant la réforme prédicateur étala en chaire de semblables images ? Si un évêque catholique n'eût pas interdit le prêtre qui aurait eu le front de parler un semblable langage ? Remarquons que ce n'est point ici une improvisation, mais un discours fait à la manière de l'école ancienne, composé dans le cabinet, à froid, coupé selon les lois de la rhétorique, ayant son texte, ses divisions, ses points ou parties, sa péroraison ; et qu'une fois prononcé, Luther traduit en latin, de peur qu'aucune parole sortie de sa bouche ne soit perdue pour quelques oreilles savantes. Son succès dut être grand, et les Vasthi, s'il s'en trouva, durent se soumettre, de peur que leurs maris ne prissent au mot l'orateur et ne les livrassent à la colère du magistrat. Mais l'antechrist de Rome n'a jamais parlé ainsi! Mais de la nouvelle Babylone, cette fille de prostitution, comme vous le dites, cette mère de péché, et d'adultère et de fornication, jamais voix semblable n'a retenti ! et ces cardinaux romains qui couchaient, selon vous, avec leurs concubines, ne disaient pas aux maris : Si votre femme a des caprices, prenez votre servante ! A quoi donc avait servi la réforme apportée par Luther ?

Erasme, en lisant le sermon de Luther sur le mariage, s'était écrié : — C'est une farce ! Voilà bien l'homme qui voit le rire au fond de toute chose !

comme si Luther, avec ses inimaginables libertés, avait eu pour but de faire rire son auditoire! comme s'il eût été assis alors à table, à côté de Jonas, de Mélanchthon, d'Amsdorf, commensaux joyeux de ses soupers de tabagie! Les moines n'étaient pas ici en jeu; ce n'est donc point une facétie que son sermon. Ces transports érotiques pour le mariage avaient un but, c'était de préparer l'émancipation des couvents, l'hymen des prêtres et du prédicateur lui-même. Car, s'il est vrai que le célibat est un état contre nature, une offense envers Dieu, une révolte dela chair contre l'esprit, il est aisé de pressentir que celui qui se dit envoyé du ciel, pour réformer la société chrétienne, ne restera pas longtemps en lutte avec le Seigneur. Toutes ces paroles, tombant de la chaire évangélique, en passant par les lèvres d'un homme dont les mœurs étaient citées comme exemplaires, devaient troubler la jeune fille consacrée au Seigneur, le lévite qui s'apprêtait à monter à l'autel, le prêtre qui vivait dans la chasteté. Si l'union des sexes et, pour parler la langue du moine, la copulation de l'homme et de la femme, sont une des nécessités de notre organisation, tout autant que le sommeil, le boire et le manger; s'il est aussi impossible à l'être, homme ou femme, de se soustraire à cette loi de croisement qu'au besoin de se moucher, de cracher, d'aller à la selle; vous devez penser si l'éloge de la virginité que fera le prêtre catholique ira désormais à l'oreille ou au cœur du peuple qui a entendu de semblables paroles. Quand donc, par un de ces inexplicables renversements de logique, qui le font tomber si souvent, Luther viendra nous

dire dans ce même sermon : « Dieu me garde d'incriminer la virginité », qui ne lui répondra tout aussitôt : « Vous nous trompez ; vous vous trompez sciemment » ; car si le mariage, et le meatus, il a dit ce mot 1), est une loi de nature et une prescription providentielle, s'y soustraire, c'est se rendre coupable envers Dieu et envers soi-même ; c'est un suicide, comme le jeûne par abstinence prolongée. Et vous verrez Luther, poussé par la main de fer de la logique à cette conséquence, contre laquelle il se débattait vainement, enseigner qu'une fille perdue est plus agréable à Dieu que celle qui vit benoîtement dans un monastère, et que la femme enceinte d'une œuvre adultère peut se glorifier de son faix, parce qu'il est son ouvrage, et qu'elle a accompli le précepte divin : « Croissez et multipliez » ; et que ce serait merveille à raconter qu'une fille ou des garçons, ayant conservé, dans une ville, leur virginité jusqu'à vingt ans 2).

Il n'y eut dans toute l'Allemagne qu'un prince qui s'effrayât des hardiesses de Luther : c'était le catholique Georges ; les autres n'y prirent pas garde.

Le duc écrivit à Luther pour se plaindre de la corruption des mœurs, de l'adultère et du liberti-

---

1) Quod si quisquam prohibere molitur, egregiè ut est perdurat suumque meatum scortatione adulterio καὶ διὰ ἀφωνων τῶ παραπτωμάτων quæritat.

2) Benè si in aliquâ unâ civitate vel quinque virgines et quinque mares annum vigesimum casti attigerint ; idque plus esse quàm tempore apostolorum et martyrum... demum non minùs vires naturæ transgredi hominem cælebem, quàm si nihil omninò comederet, vel biberet. Luth. Serm. de Tribus Regibus, p. 198.

nage que la parole saxonne menait avec elle, depuis qu'elle avait dit à la femme stérile de s'adresser à un autre qu'à son mari impuissant, et au mari de nourrir et d'élever le fruit adultère 1).

Le D. de Wette a cherché vainement, dans les archives d'Allemagne, la réponse de Luther au duc Georges.

---

1) Quandò tàm numerosa perpetrata sunt adulteria, quàm posteà quàm te scribere non dubitâsti, si mulier è viro suo concipere nequeat, ut ad alium se transferat à quo possit fecundari et maritus prolem indè natam alere teneatur ?

CHAPITRE IV.

L'ÉPISCOPAT. — 1521.

Il semble que le sort fût de connivence avec Luther : tout marchait à son gré. L'homme qui seul eût pu peut-être le troubler à Wittenberg rôdait autour de ses murailles, n'osant point en franchir la porte : Karlstadt se cachait dans les ténèbres ; Gabriel venait de se rétracter publiquement 1), Münzer exhalait des colères impuissantes dans la ville de Mülhausen, et le couvent des Augustins devait tenir un synode, où l'esprit saint, au dire de Luther, avait présidé, et où l'on avait décidé l'abrogation de la messe 2).

Le duc Georges avait en vain essayé de défendre l'entrée de ses états à la bible luthérienne.

Le moine chantait :

« Satan a été vaincu, le pape a été vaincu, avec ses abominations; il nous reste à triompher de la colère des bulles : mais le Seigneur n'est-il pas le Dieu des vivants et des morts? Qu'avons-nous à craindre,

---

1) Gabriel in alium virum mutatus est. Wenceslao Link, 19 mart. 1522.

2) Neque enim spiritus sanctus unquàm in synodis monachorum videtur fuisse, præter istam. Ibid.

nous.....? Il ne saurait mentir celui qui a dit : Vous avez tout jeté à ses pieds. Tout! cela ne signifie-t-il pas aussi la bulle de l'homme de Dresde et de ceux qui tiennent concile à Nüremberg? Qu'ils tentent donc de précipiter le Christ du ciel! Nous contemplerons sans crainte comment le Père gardera de sa dextre son Fils bien aimé de la face et de la queue de ces tisons fumants 1). »

Les princes de l'Eglise vont avoir leur tour. Il vient d'achever en quelques jours et quelques nuits, car il travaille sans relâche, son traité contre la hiérarchie sacerdotale, pamphlet, dit un de ses biographes, qu'on dirait écrit, non pas avec de l'encre, mais avec du sang 2). Ce sont toujours des ruines qu'il fait autour de lui : de pape, de cardinaux, d'évêques, de prêtres, il ne veut plus : l'Eglise est une assemblée où tout est pape, cardinal, évêque ou prêtre. — Crois-tu? voilà la tiare, la crosse, la mitre, l'huile sainte, le bâton pastoral; tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Chante, catéchise, impose les mains, ce sont des fonctions que le baptême t'a conférées. Que l'archevêque de Mayence, que l'évêque de Salzburg, ne se présentent pas pour défendre le sacerdoce et ses dignités.

« Attendez, évêques, crie Luther, attendez, larves et diables, le docteur vient vous lire une bulle qui

1) Ut pater filium in dexterâ suâ possit servare à facie et caudâ istorum titionum fumigantium. Wencesl. Link, 19 mart. 1522.

2) Non atramento, sed humano sanguine scripsisse videtur. Ulemberg, p. 161.

sonnera mal à vos oreilles. — Bulle du docteur Martin : Quiconque aidera de son corps, de ses biens à dévaster l'épiscopat et à tuer l'ordre épiscopal, est enfant chéri de Dieu, bon chrétien. S'il ne se peut, qu'on condamne au moins et qu'on évite cette milice. Qui défend l'épiscopat ou lui prête obéissance est ministre de Satan. — Amen. »

Il y eut écho dans la Thuringe. Les paysans répondirent : Amen.

Après la fange et le sang, la discussion.

—

CHAPITRE V.

ERASME ET LE LIBRE ARBITRE. 1)

Il y eut au seizième siècle un homme qui occupa de son nom et de ses travaux le monde entier ; qui compta parmi ses courtisans des papes et des empereurs; qui correspondit avec Henri VIII, Charles V, François I[er], Maximilien de Saxe; que les villes d'Allemagne recevaient sous des arcs de triomphe 2); qui eut pour admirateurs Thomas Morus, Bembo, Sadolet, Melanchthon, Ulrich de Hutten, Jules II, Léon X; à qui l'on écrivait : Au prince des lettres, à l'astre de la Germanie, au soleil des études, à l'antiste des bonnes lettres, au vengeur de la théologie, sans crainte que la lettre ne s'égarât ou n'arrivât à son adresse, car il n'y avait qu'Erasme qui méritât tous ces titres. C'était bien le prince

---

1) M. Nisard, dans la Revue de Paris, a examiné, sous des points de vue neufs et avec une admirable sagacité, l'action d'Erasme sur son siècle : on pourrait lui reprocher un enthousiasme trop vif pour le philosophe batave.

2) Sentiments d'Erasme, de Rotterdam, in-12, Cologne, 1688, p. 212.

des lettres, lui qui les avait tirées de leur sommeil et ressuscitées; l'astre de la Germanie, lui qui pendant trente ans l'éclaira des feux de son génie; le soleil des études, lui qui les réchauffait aux rayons de ses écrits; l'antiste des lettres, lui leur père et leur protecteur; le vengeur de la théologie, lui qui l'avait arrachée des limbes de la scolastique. Jamais intelligence ne fut aussi fêtée, et si la gloire était mortelle, Erasme eût succombé au poids des couronnes qu'on tressa pour lui, aux accents des muses qui ne cessaient de chanter en son honneur, aux mélodies des poètes, aux louanges des philosophes, aux caresses des princes, aux applaudissements de la multitude. De 1500 jusqu'en 1518 l'existence d'Erasme est la plus douce que pourrait rêver un homme de lettres, une suite de triomphes qui n'attirent aucune haine, aucune rivalité, rien de terrestre; un sommeil qui n'a que des songes d'or; une béatitude intellectuelle qui se repaît de fêtes, de concerts, d'hymnes formulés dans tous les idiomes européens; une vie d'artiste, insouciante, paresseuse au besoin, folle, indépendante, qui se passe sans s'user au milieu des livres, à la table des humanistes, dans le palais des empereurs, dans l'atelier des peintres ou des sculpteurs, qui se disputent Erasme parce que c'est Erasme qui donne l'immortalité, et qu'Erasme, selon l'expression de Morus, « déifie tout ce qu'il touche ». Heureuse nature! heureux génie! dont le bonheur dura long-temps, jusqu'à la venue de Luther en 1518. Alors cette félicité s'évanouit, le bruit qu'il avait fait dans le monde s'apaise et s'éteint, sa couronne se flétrit; un moine l'a détrôné.

Cela devait être : Erasme était l'homme de son époque. Quand il vint, toutes les intelligences étaient dans le repos ; nulle ne cherchait à sortir de son sommeil. Erasme voulut les réveiller, mais doucement et non de vive force.

Les moines régnaient alors dans les écoles, à l'ombre d'Aristote : il fallait une révolution pour renverser leur dynastie ; Erasme l'essaya un des premiers. Il se prit à rire, et son rire contagieux gagna de proche en proche et devint universel. C'est alors que commença contre les religieux franciscains, dominicains, mendiants et carmélites, cette polémique toute nouvelle où on fit usage d'épigrammes, d'injures, de calomnies, de railleries et de raison même 1). Il y eut une race d'hommes maudite qui eut le privilége et la ferme de toutes les sottises qui se commettaient ou se disaient en Europe. Un moine représentait à la fois l'ignorance et le libertinage, la morgue et la vanité doctorale, la haine des lumières et les préjugés, l'obésité et l'hypocrisie, la gourmandise et la superstition. Si les péchés capitaux se fussent perdus, on les aurait retrouvés sous leurs capuchons. Ce fut Erasme qui, pendant un demi-siècle, pourvut le monde intellectuel d'épigrammes contre la gent monacale, que quelque lettré subalterne saisissait au passage, arrangeait à sa manière, et jetait ensuite dans la circulation comme une improvisation ; c'est ainsi qu'on formula, en apophthegme, cette scène où Erasme a traduit un religieux qui se vante de n'avoir jamais lu les livres du philo-

1) Monachus monachos insectatus est. Canisius.

sophe batave, parce que le latin en est trop relevé, et qu'un latin de cette sorte doit sentir l'hérésie. Vous trouverez donc dans Reuchlin, dans Mélanchthon, dans Luther même, cette singulière définition de l'hérésie : gréciser c'est être hérétique ; le mot devint proverbe, afin que l'intelligence ne pût en perdre le souvenir 1). Les moines se défendirent mal ; ils n'avaient pas l'habitude de l'arme qu'on employait contre eux ; le rire leur était défendu sous peine du péché ; ils firent donc usage de la colère qu'on trouve quelquefois dans leurs maîtres, Scot, Durand, Pierre Lombard, et du syllogisme d'Aristote, l'esprit le moins railleur qui ait jamais existé. Lucien et Aristophane, qu'avait étudiés Erasme, leur étaient inconnus. Ils devaient être battus. Plus tard, ils sentirent la nécessité de changer leur polémique ; ils se présentèrent donc avec quelques railleries dérobées à la hâte aux beaux esprits de la scolastique, mais Erasme avait cédé sa place à un moine plus puissant. Ils se trouvèrent en face d'un adversaire sorti des bancs de l'école, moine comme eux, qui n'avait pas besoin de s'inspirer des anciens pour trouver le rire, mais dont la raillerie était toute passionnée, aussi emportée que celle de son rival était calme, et qui jeta le premier dans la discussion théologique des flammes, de l'éloquence, une parole intempérante et désordonnée, quand Erasme n'y apportait qu'une raison froide et une phrase colorée. Erasme discutait dans un idiome

1) Expolite loqui hæresis est ; græcè scire hæresis est. Quidquid ipsi non faciunt hæresis est. Ep. Erasmi Alberto cardinali Moguntino. — Nous avons ailleurs rappelé les louanges d'Erasme envers des moines de son époque.

cadencé, poli, qui eût rougi de tout ornement qui ne serait pas venu en droite ligne de Rome ou d'Athènes.

A tout prendre, les moines eussent pu soulever le sarcasme poignant d'Erasme et s'en servir, au besoin, sans trop de désavantage; mais la hache de Luther était trop pesante pour qu'ils pussent la manier, et à plus forte raison l'arracher des mains de leur antagoniste.

L'astre de la Germanie était dans tout son éclat quand un jour un messager vint qui lui apportait, parmi des flots de prose et de vers, et de doux encens, les thèses de Luther sur les indulgences; adolescent aussi obscur que son ordre, et caché dans un petit coin de terre que la lumière n'avait pas encore visité. Jugez de sa surprise! un moine qui efface d'un trait de plume du symbole catholique des remèdes spirituels, sur lesquels Erasme avait, dans sa hardiesse de philosophe, jeté quelques gouttes d'encre! Un frère augustin qui se prend corps à corps avec le pape, tandis qu'Erasme croyait avoir fait acte de courage en travaillant une semaine entière à deux ou trois bons mots contre le monachisme! Un religieux qui nie l'efficacité des œuvres et bouleverse l'Evangile, quand Erasme, après dix ans, a trouvé ces deux propositions : Tout moine est ignorant, tout moine est gourmand! Un enfant qui en est au lait des études et qui fait plus de bruit à son premier pas, avec son badinage théologique, nugæ scholasticæ, comme dit Luther lui-même, qu'Erasme avec ses colloques, son duel contre les cicéroniens, sa polémique avec Scaliger, son Enchiridion de la vie spirituelle et ses

comédies contre les couvents ! Aussi a-t-il beau faire, vous voyez percer dans sa correspondance un secret dépit contre l'aiglon qui a voulu sortir tout seul de son nid, et dont le vol est si haut que toute l'Allemagne en est émerveillée. Il est jaloux de la renommée naissante du petit frère ; il a peur qu'on l'oublie, car il commence à vieillir, au milieu des tempêtes que doit exciter la tentative de Luther.

Luther, il est probable, ne connaissait à cette époque aucun ouvrage du polygraphe batave. Seulement il savait avec quels généreux efforts ce philosophe s'occupait depuis longtemps à seconder le mouvement des intelligences qui se manifestait de toutes parts ; avec quel succès il avait aidé à l'émancipation de la pensée. Il fallait gagner à sa cause une gloire aussi puissante, et comme il connaissait la vanité proverbiale de l'écrivain, il jugea qu'il devait, pour se l'attacher, répandre sur sa barbe de philosophe, et à pleines mains, les parfums de la flatterie. Erasme fut pris. La lettre que Luther écrivit au savant dénote dans ce moine enfant une connaissance profonde du cœur humain. Vous allez voir comme il se fait petit, comme il sait le langage de l'adulation, les ruses du style épistolaire ! Ne diriez-vous pas d'un homme qui aurait vieilli dans les cours d'Italie ?

« Voilà bien longtemps 1) que nous devisons l'un et l'autre sans nous connaître, mon cher Erasme, ma gloire et mon espérance : n'est-ce pas mon-

---

1) Erasmo, 28 mart. D. M. Luther's Briefe, Sendschreiben und Bedenken, t. I, p. 247.

strueux ? Quel coin de terre qu'Erasme n'occupe de son nom ? Qui n'a reçu des enseignements d'Erasme ? Qui ne reconnaît Erasme pour maître ? Je parle de ceux qui aiment les lettres. C'est une joie, pour moi, que je ne saurais vous dire, que, parmi les dons magnifiques que vous avez reçus de Dieu, vous comptiez celui de déplaire à beaucoup : c'est un signe qui m'aide à discerner le don de clémence du don de colère divine. Mais voyez donc ma folie à moi, de vous parler avec une telle familiarité, inconnu à inconnu ; être obscur, pauvre, isolé que je suis, moi condamné à vivre parmi les sophistes, et qui n'ai pas même appris à saluer une gloire comme la vôtre ? Sans cela je vous aurais déjà fatigué de mes lettres, et je n'aurais pas voulu que vous eussiez eu seul la parole dans ma chambrette. Maintenant que j'ai appris par Capiton que, grace à mon badinage sur les indulgences 1), mon nom est arrivé jusqu'à vous, et par la préface de votre Enchiridion que mes fabulations vous sont connues, que vous les avez lues et approuvées, force m'est bien, dans mon style barbare, de reconnaître les splendeurs de votre génie. Mon cher Erasme, tournez votre regard, je vous prie, mon tout aimable, sur un pauvre petit frère qui vous aime si tendrement d'amour, qui ne mériterait, lui, ignorant, qu'une sépulture dans un petit coin de terre oublié du ciel et du soleil ; doux silence que j'ai toujours souhaité à ma robe, et qui m'échappe, je ne sais pourquoi. Ne suis-je pas forcé de faire

1) Per nugas illas indulgentiarum nomen meum tibi cognitum.

parade de ma malheureuse ignorance devant ce qu'il y a de plus docte au monde ? — Je vous ennuie de ma verbosité, vous n'oublierez pas que vous devez être quelquefois infirme avec les infirmes. »

La réponse d'Erasme ne se fit pas attendre : elle est polie, ornée, écrite avec un art infini, mais sans abandon. On sent, à chaque période, la gêne d'un écrivain cherchant des formules d'éloges qui ne porteront point à la tête de son correspondant, qui le flatteront, mais sans lui donner des vertiges. Concevez le mécompte du petit moine qui a cru candidement, parce que Capiton son ami le lui a dit, qu'Erasme a lu son bavardage amusant sur les indulgences, et à qui le philosophe vient ôter cette vaniteuse illusion, en affirmant qu'il n'a jamais parcouru une ligne des Elucubrations du frère augustin. Il trompait Luther, car il avait lu et dévoré ses thèses sur les indulgences, comme le témoignent les lettres qu'il écrivit à ses amis à cette époque. C'était un de ces mensonges familiers à Erasme, et qui lui ont presque toujours porté malheur. Or voici quelle était sa pensée.

S'il avoue qu'il connaît les thèses, il a besoin d'une profession de foi. S'il en approuve les doctrines, il s'aliène les catholiques. S'il en rejette les enseignements, il se compromet avec une renommée naissante qui menace de grandir. Or, il faut bien le dire, c'était autant d'œuvres de cœur dont Erasme était incapable. Il n'y a pas dans l'histoire du XVI[e] siècle une ame plus faible, plus efféminée que la sienne, plus soucieuse du repos ; qui se réfugie plus vite, au moindre bruit, dans le silence ; que le trouble effraie

davantage, et qui pâlisse comme elle devant l'ombre du danger ! Vous la voyez dans sa longue correspondance tremblante au moindre mot qui pourrait la compromettre, toujours enveloppée de voiles, amoureuse des demi-teintes, craintive, alarmée, obséquieuse jusqu'à l'humilité; avide de louanges qu'elle profane; jetant des couronnes à une foule d'obscurités dont le nom n'a pas même été oublié. De conviction religieuse, aucune ; de symbole apparent, aucun. A Reuchlin, elle adresse quelques phrases entortillées contre la confession ; à Hutten, deux ou trois joyeusetés contre l'abstinence des viandes; à Mélanchthon, quelques pâles sarcasmes sur le célibat ecclésiastique; à Jonas, des plaisanteries édentées sur l'ambition de certains pontifes qu'il a peur de nommer. Si vous lui surprenez quelque velléité d'audacieuse expression, c'est quand il parle en général des moines; car s'il écrit à l'un d'eux, à Hochstraët, par exemple, que fouettent jusqu'au sang Hutten et Luther, c'est pour faire l'éloge à demi-voix de l'institution cénobitique. Il arriva que, voulant la paix à tout prix, il fut sur la brèche toute sa vie; que, flattant et caressant tous les partis, il eut toutes les opinions pour ennemies ; qu'aux yeux des catholiques il passa pour mécréant, aux yeux des luthériens pour papiste; qu'il fut déchiré par les moines pour avoir pondu l'œuf de la réforme qu'avait fait éclore Luther 1), et fustigé comme un ilote par les réformés qui l'accusaient de garder un pied en enfer, l'autre dans le paradis, pour se ménager à

1) Erasmus hat das Ey gelegt und Luther es ausgebrütet.

la fois et Dieu et Satan ; que les cordeliers le regardaient comme le dragon des Psaumes dont il fallait briser la tête, et Luther 1) comme un païen qui voulait rétablir le culte des faux dieux 2).

Voilà ce qu'à partir de 1518 Erasme gagna à ces misérables études d'une vanité peureuse : une vie de trouble, la haine des partis, la colère et le mépris des deux communions, et une renommée de lâcheté que les services qu'il rendit à la poésie et aux lettres ont à peine pu faire pardonner.

Ainsi, dans cette réponse à Luther, à côté d'expressions louangeuses, il a soin de placer quelques lieux communs sur la modération, sur la continence en polémique, sur le respect qu'on doit aux vieilles institutions, que sais-je ? sur le démon de l'orgueil qui nous tend des piéges au milieu même de pensées d'abnégation et d'humilité : et comme s'il s'effrayait de ce paroxysme d'audace dont il est si rarement malade, soudain il ajoute : mais à quoi bon ces conseils? vous n'en avez pas besoin ; finissez, vous, comme vous avez commencé 3).

Cette épître déplut à Luther et aux catholiques.

Le cardinal Campegio, l'ami d'Erasme, en fut scandalisé. Le philosophe fut obligé d'écrire une longue lettre au prince de l'Eglise, où il balbutiait une excuse entortillée et qu'il terminait ainsi : Me feriez-vous

---

1) Erasmi, 13, lib. 30. Vie d'Erasme, par de Burigny.

2) Annales Sculteti, p. 197.

3) Ep. Erasmi. Ep. 4, lib. 6, 30 maii 1519.

donc un crime de répondre au sultan s'il m'écrivait 1)?

En 1518, Erasme avait chargé son ami Hutten de porter une lettre au cardinal Albert : Hutten décacheta la lettre, en prit copie, la traduisit en allemand, l'imprima et la répandit dans toute la Saxe. — Il est un homme qui a fait briller l'étincelle de la piété évangélique, disait Erasme en parlant de Luther; s'il suit le chemin de la vérité, il peut rendre de grands services au christianisme. Vous pensez bien que, selon sa coutume, Erasme avait tempéré ces éloges par des expressions de blâme sévère, coquetterie de femme qui veut plaire à deux amants. Mais Hutten eut l'effronterie d'effacer de la traduction tout ce qui pouvait déplaire à Luther qu'Erasme n'appelait jamais que « notre Luther » unser Luther. Cette lettre causa un grand scandale. Erasme, pour se justifier, fut obligé de désavouer la supercherie de Hutten, et de faire expier à Luther le zèle trop ardent de son ami, en passant l'éponge sur cette fraude pieuse 2).

Luther, qui sentait sa force et son avenir, et qui voyait bien que l'amitié ou la haine d'Erasme ne pouvait l'arrêter en son chemin, ne fit rien pour gagner l'une ou l'autre. Son indifférence lui suffisait, il ne lui demanda pas même son silence. A peine si, dans l'immense correspondance qu'il entretint avec les lettrés d'Allemagne, on voit revenir deux ou trois fois le nom

---

1) Sentiments d'Erasme de Rotterdam, p. 250 et suiv. — Epist. Erasmi, cardin. Campegio. Lovan. 1520.

2) Epist. 10, l. 12. Cette lettre portait le titre de Spongia. — Vie d'Erasme, par de Burigny.

d'Erasme. Quand ce nom se présente dans le cours d'un entretien épistolaire, Luther en relève la valeur littéraire par quelques mots de politesse plutôt que d'éloge : il n'est aucun des dons que Dieu répartit à Erasme qui exalte ou éblouisse son rival, aux yeux duquel l'intelligence de la parole divine est la plus grande grace que l'homme puisse ici-bas recevoir du Créateur : trésor qu'il ne croyait pas que Dieu eût fait au philosophe. Si la colère ou l'admiration n'avait pas rassemblé de si nombreux matériaux sur Luther, on trouverait sa biographie dans les lettres d'Erasme. Il n'y a pas une épître où ce nom n'apparaisse. Mais en vain vous chercheriez à deviner la pensée de l'écrivain sur l'œuvre intime du réformateur, sur la valeur philosophique du moine, sur sa doctrine ou ses enseignements, sur l'action ou l'influence de son apostolat ; Erasme change de formules en changeant de correspondant, et sa phrase, selon qu'elle sera lue dans les appartements du Vatican par le cardinal Campegio, ou dans la salle d'étude de Mélanchthon, se teint diversement : inutile précaution, car il pourrait lire à Campegio ce qu'il écrit à Mélanchthon, tant il a peur d'un ennemi ou d'un partisan exalté ! Il ne veut pour vivre que des haines ou des amitiés molles comme son caractère. Voilà ce qu'on a nommé la sagesse d'Erasme : ce n'était pas celle de Luther ; leurs destinées ne pouvaient se ressembler, pas plus que leur ame.

Cette étoile, qu'on n'aperçut d'abord que comme un point lumineux à l'horizon de la Saxe, grandit en éclat, avec une incessante vitesse, tandis que le soleil de la Germanie va s'épuisant chaque jour de force

et de lumière, si bien qu'il meurt en se cachant derrière Bâle, une petite ville de Suisse, sans que le monde s'occupât de son extinction. Il y eut, toutefois, un moment où Erasme eût pu s'interposer entre cette étoile et en dérober ou peut-être en éteindre les feux. C'est quand il était à l'apogée de sa gloire et de son talent, que son action sur les intelligences était aussi vive qu'incontestée, et que ses colloques avaient remplacé dans les mains des écoliers les barbares élucubrations des moines. Alors il n'y a plus réellement qu'un roi des intelligences dans le monde, c'est Erasme. Vous seriez étonné, si vous pouviez lire sa correspondance, des cajoleries que lui font monarques et papes, pour l'exciter à prendre en main la défense du catholicisme et à se mesurer avec Luther. Pour prix de sa détermination, les papes parlent d'indulgences plénières et de pourpre romaine; les rois de titres brillants ; Bembo d'immortalité mondaine ; les théologiens, ses amis, du ciel et de la vie éternelle, et Tunstal, l'évêque de Londres, du corps et du sang de Jésus-Christ 1). Erasme était parfois tenté d'écouter ce chant de sirènes et de se prendre à son jeune rival, non pas par amour du dogme catholique, dont l'intégrité ne lui tenait guère au cœur, ni par l'appât des honneurs qu'on faisait briller à ses regards, car il s'en montra toujours assez dédaigneux ; mais dans l'intérêt de sa vanité qui souffrait du triomphe de Luther et plus encore peut-être de ses dédains af-

1) Te obsecro, atque obtestor, Erasme, imò verò te orat atque obtestatur Ecclesia, ut cum hâc hydrâ tandem congrediare. Aude tantum et orbis tibi spondet victoriam.

fectés : car le moine apprenait par ses amis les tourments d'Erasme, et il en riait dans sa barbe : « Pauvre aveugle, répétait-il, crucifié à une parole dont il n'a jamais compris le sens mystérieux ! » Il est probable que Luther jugeait avec prévention Erasme qui avait passé neuf ans de sa vie dans un couvent de chanoines réguliers et qui devait entendre les matières théologiques. D'ailleurs il n'eût pas manqué d'amis qui l'eussent aidé dans ses travaux dogmatiques, Bembo, Sadolet, Priérias, Aleandro surtout qui avait étudié les questions religieuses que Luther, le premier, avait déplacées, pour les porter de l'école parmi le peuple.

Un jour donc le bruit se répandit en Europe qu'Erasme allait écrire contre les nouveaux dogmes, Erasme qui ne connaissait pas les doctrines de Luther, et qui s'était adressé au nonce Aleandro pour obtenir la permission de lire les œuvres du réformateur. Aleandro l'avait renvoyé à Bembo, qui obtint à cet effet un bref du pape 1). A cette nouvelle il y eut un long cri de joie parmi les catholiques : on félicitait Erasme sur ses futurs triomphes ; on chantait en vers et en prose sa gloire et son courage. « C'est votre faute, lui disait le duc Georges de Saxe, si Luther a fait d'aussi grandes conquêtes parmi les Allemands ; vous pouviez arrêter l'aigle dans son vol : vous avez manqué de cœur ; mais Dieu vient à votre aide, et il n'y a rien de désespéré 2). »

Sadolet, l'évêque de Carpentras, le conseiller de

---

1) Ep. Erasmi, 800, Ep. 14, lib. 17.
2) Ep. 78, lib. 30.

Léon X, peignait les maux de l'Église, qu'il n'était donné qu'à un homme de guérir, et cet homme c'était Erasme. « Courage donc, lui disait-il, marchons au secours de la religion catholique qui s'en va, assaillie de toutes parts par des ennemis acharnés 1). »

L'œuvre dont Erasme avait conçu l'idée était un dialogue à trois personnages : Thrasimaque, Eubule et Philalèthe. On devine que Thrasimaque eût été un réformé puritain, un luthérien embourbé dans ses préjugés ; Eubule un catholique encapuchonné, un moine obscur, un hérésiphobe ; Philalèthe l'ami de la vérité, ou Erasme lui-même, médiateur, conseiller de sagesse, homme de paix, qui serait venu, suivant sa coutume, parler au moine et à l'hérétique une langue qu'ils n'auraient comprise ni l'un ni l'autre, langue de courtisan, fleurie, mielleuse, mais oblique et pleine d'ambages. Avec ses inspirations couardes, ses lâches tempéraments, ses tièdes caresses, l'écrivain aurait irrité les deux croyances. Voilà pourtant cette conception dont la pensée seule couvrait le front d'Erasme d'une sueur froide, et qu'il n'aurait osé imprimer « qu'après avoir quitté l'Allemagne, de peur de mourir de mort violente avant d'avoir paru sur l'arène 2) ».

Erasme ne mourut pas : il n'eut même pas besoin de quitter l'Allemagne, et de son œuvre si fastueusement annoncée, et si impatiemment attendue, le titre même ne parut pas. C'est un secret qu'Erasme

---

1) Sad. Op. Veronæ, 1737, t. I, p. 73.
2) Ep. Regi angliæ, 55, lib. 20.

garda pour lui; encore se tourmentait-il comme si le livre eût été publié; et c'est pour faire oublier ses petits semblants de colère que, pendant plusieurs mois de suite, il joue dans les lettres adressées aux partisans de Luther sa comédie accoutumée, où intervient toujours un moine qui lui sert de plastron, et reçoit les coups qu'il destinait aux réformés. Encore un moine qui n'a pas de nom, qui ne s'appelle ni Prlérias, ni Hochstraet, qui porte seulement le capuchon, et dont on ne devine même pas l'ordre, parce que le religieux, s'il eût été désigné, aurait crié, se serait vengé peut-être, et aurait troublé un repos qu'Erasme ne voulait sacrifier à aucun prix.

Voici un de ces petits drames où le philosophe batave remplit le rôle principal, son rôle à double face.

Charles V s'était arrêté à Cologne avant d'arriver à Aix-la-Chapelle où devait se tenir la diète, et où il allait recevoir la couronne impériale. Erasme devait assister au couronnement en qualité de conseiller de l'empereur, titre qu'on lui avait accordé pour le gagner à la cause catholique. Frédéric, l'électeur de Saxe, le protecteur de Luther, voulait avoir avec le philosophe un entretien au sujet des troubles qui désolaient l'Eglise germanique. Il eut lieu à l'auberge des Trois Rois. On parla latin. Spalatin servait d'interprète. Le catholicisme était représenté par Erasme, l'indifférentisme par Frédéric, la réforme par le vicaire général des Augustins. Erasme bégayait, souriait, s'approchait du duc, faisant toutes les mines d'un courtisan qui n'ose dire le secret qui l'oppresse. Mais le duc le regardant d'un œil fixe, et le prenant par le bras: Allons donc, parlerez-vous, docteur?

Dites-moi donc quel péché a commis mon moine, qu'on lui en veut tant ? — Deux bien grands péchés, répondit Erasme, il a touché à la couronne des papes et au ventre des moines 1). L'électeur et les assistants se mirent à rire, et l'entretien finit.

Cette saillie courut l'Allemagne, irrita les catholiques et mit en colère Luther qui disait à l'un de ses amis : « Pauvre cerveau en qui n'a pu jamais se loger qu'une idée fixe, la paix ; et qui ne sait pas ce qu'est la croix du Christ 2). » Quelques jours après on brûlait publiquement les livres de Luther : Erasme écrivait : Brûler n'est pas répondre ; et au recteur de Louvain, Rosemond : Que me reprochez-vous donc? M'a-t-on vu plus triste quand on a incendié les œuvres de Luther ? n'ai-je pas toujours enseigné qu'elles renfermaient des doctrines que je ne pouvais approuver 3)? Quand Léon X publie sa bulle, Exurge, Erasme va partout disant que c'est une œuvre monacale. Luther répond à la bulle en imprimant son antibulle; Erasme alors écrit au pape qu'il a eu recours à la menace pour empêcher Froben de la publier à Bâle 4).

Adrien venait de monter sur le trône qu'avait occupé si glorieusement Léon X ; sa première pensée est pour Erasme, son compagnon d'études à Louvain, avec qui il s'était entretenu si souvent des maux

---

1) Lutherus peccavit in duobus, nempè quod tetigit coronam pontificis et ventrem monachorum. Seckendorf, Comm. de Luth., lib. 1, Sect. 34, § 81, p. 125, 126.

2) Seckendorf, lib. 1, § 87, p. 140.

3) Ep. Erasmi, Ep. 18, lib. 12.

4) Ep. 40, lib. 14.

de l'Eglise et des moyens de les guérir. Adrien croyait qu'aux temps difficiles Dieu suscitait toujours, dans sa miséricorde, quelque créature d'un ordre élevé pour faire tête aux orages; que, cette grande mission accomplie, Dieu la retirait de la terre; or, à ses yeux, ce messie c'était Erasme. Il lui écrit donc : une belle lettre en vérité!

« J'ai vu, dit le prophète, l'impie exalté au dessus des cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était déjà plus; j'ai cherché, et je n'ai pu trouver la place où il s'asseyait... Différerais-tu encore, Erasme, de te prendre à cet homme de chair que Dieu a rejeté de sa face, qui trouble le repos de l'Eglise, et précipite dans les voies de la damnation tant d'ames misérables? Lève-toi, lève-toi, au secours de la cause de Dieu; n'oublie pas les dons admirables du Seigneur; songe qu'il t'a été donné de sauver ceux qu'égare Luther, de raffermir ceux qu'il ébranle, de relever ceux qu'il a jetés à terre! Quelle gloire pour ton nom! Quelle joie pour les catholiques! Rappelle-toi cette sentence de l'apôtre saint Jacques: Qui convertit à la vérité son frère égaré, qui rappelle de la voie de perdition le pécheur, se sauve de la mort et couvre la multitude de ses iniquités. Je ne pourrais t'exprimer de quelle jubilation mon cœur serait inondé si, grace à ton assistance, ceux que le poison de l'hérésie a corrompus venaient à résipiscence, sans attendre que la verge des canons et des décrets impériaux les ait frappés. Tu sais si les mesures de rigueur conviennent à ma nature, toi que j'ai pratiqué avec tant de charmes dans notre douce solitude de Louvain. Que si tu crois accom-

plir plus durement à Rome cette œuvre de salut; viens quand sera passé l'hiver; viens quand l'air sera purgé des miasmes pestilentiels qui l'infectent depuis quelque temps; viens, la joie dans le cœur et la santé au corps : tous les trésors de nos bibliothèques te sont ouverts; je t'offre et mes entretiens particuliers et ceux de tous les doctes que Rome possède 1).

Mais alors Erasme avait vieilli; l'âge et les maladies avaient usé sa verve, décoloré son sarcasme, éteint le feu de ses regards et blanchi ses cheveux. Sa phrase jadis exubérante de vie et de coloris s'était creusée comme ses joues, et son rire grimaçait comme celui d'un vieillard. Si bien que lorsque arriva la lettre d'Adrien, Erasme comprit qu'il était trop tard, et qu'un duel avec Luther était impossible.

« Très saint père, lui répond-il 2), je vous obéirais volontiers, mais il y a un tyran plus cruel que Phalaris, auquel je dois obéir d'abord, la gravelle, si vous voulez savoir son nom. L'hiver s'est enfui, la peste a quitté Rome, mais le chemin est bien long! et voyager à travers les Alpes neigées, affronter des hypocaustes dont l'odeur seule me met en pâmoison, de sales et incommodes hôtelleries, des vins violents qui me porteraient à la tête! Et puis le style a fait ainsi que le corps, il a blanchi; j'ai des maîtres aujourd'hui; mon érudition est médiocre, puisée dans de vieux écrivains, plus propre à la harangue

1) Epist. Erasmi, Ep. 639. Sentiments d'Erasme, de Rotterdam, p. 26, 27.

2) Ep. 648.

qu'à la polémique; pauvre homme, qui a perdu toute sa gloire. Voyez de quel grand poids serait l'autorité d'Erasme aux yeux de gens qui font fi de l'autorité des académies, des princes et du souverain pontife lui-même? La renommée, si elle m'a visité, s'est bien attiédie; elle s'est refroidie et changée en haine. On m'écrivait : au grand héros, au prince des lettres, à l'astre de la Germanie; aujourd'hui, à peine si on s'occupe de moi que pour me dénigrer. Viens à Rome!..... Mais c'est comme si vous disiez à l'écrevisse : Vole. — Donne-moi des ailes, répondrait l'écrevisse. Rendez-moi, très saint père, ma jeunesse, rendez-moi ma santé. »

Mais Érasme ne disait peut-être pas toute la vérité à son ancien condisciple de Louvain : l'écrevisse, quand elle eût pu voler, ne se serait pas abattue dans Rome : elle eut peur de l'aigle de Wittenberg, à qui les ailes avaient poussé, de son regard de feu, et surtout de ses serres, qui étreignaient jusqu'au sang, et dont la face de tant de moines portait les déchirures. Il n'avait qu'à perdre à rompre le silence heureux où il se tenait caché depuis l'apparition de Luther. Voyez-le donc, cet Athénien, d'un style si poli, si odorant, si parfumé, obligé de se frotter à un barbare qui crache l'injure avec le solécisme; cet humaniste, qui reprochait sérieusement à Cicéron deux fautes de syntaxe, disputant avec un écrivain qui improvisait sa langue et la traitait en véritable papiste; ce poète nourri d'ambroisie, fait au beau langage des cours, cet hôte de Léon X, guerroyant avec un moine qui dans sa visite à Rome n'a pas même retenu le nom d'un seul de ses artistes; ce

courtisan de Médicis, obligé de se faire un idiome colérique, quand Luther en possède toute la poétique. Adieu donc au doux repos qu'il s'est fait, qu'il aimait avec tant d'amour! Une fois aux prises avec Luther, ce n'eût pas été comme avec les moines, qui ne savaient pas garder rancune, et à qui la règle du couvent recommandait l'oubli des injures sous peine de péché. Luther n'aurait pas craint de risquer le salut de son ame pour tourmenter son ennemi : il ne lui eût laissé ni paix ni trève; il l'eût traîné, sans pitié pour ses cheveux blancs et pour cette auréole de gloire qui couronnait son front, sur le champ de bataille, et là, pour le combattre, il se fût servi de toutes sortes d'armes, de la calomnie même, si la partie eût été égale. Pauvre Erasme! que fût devenu ce prestige qui s'attachait encore à ton nom, cette fascination que tu exerçais encore sur quelques esprits d'élite, et cette gloire acquise par trente années de travaux littéraires! Comme tu étais bien inspiré en demandant à Adrien de donner des ailes à l'écrevisse !

Mais un silence absolu eût trop coûté à Erasme. Il fallait bien qu'il obéît à son penchant pour l'épigramme, et qu'à défaut du fer que sa main ne pouvait plus porter, il se servît de l'épingle qu'il avait toujours si bien maniée. Il continua donc sa petite guerre contre Luther, faisant rouler sur la tête de son rival, au lieu de rochers, des épigrammes, des sarcasmes et des railleries, et jusqu'à des prophéties qui avaient souvent le mérite de s'accomplir, mais que tout autre, en étudiant le moine de Wittenberg, eût pu faire comme Erasme; riant surtout jusqu'aux larmes de cette fureur utérine dont étaient attaqués

les cénobites des deux sexes, qui à la voix de Luther rompaient leur ban de chasteté et la porte du couvent. Tous ces petits propos d'Erasme, tous ces à-parté prononcés assez haut pour que le spectateur pût les entendre, arrivaient aux oreilles de Luther, qui pouvait n'y prendre pas garde quand il était occupé de son grand duel avec le papisme; mais maintenant que le papisme à ses yeux était couché à terre pour ne plus se relever, ces bruits venaient bourdonner comme des mouches à ses oreilles. Il eut patience quelque temps, plus longtemps qu'on n'aurait pu l'espérer, essayant à son tour, dans ses correspondances intimes, de prendre le masque d'Erasme; mais quand il croyait avoir contrefait sa voix, ses gestes, sa pantomime, ses amis venaient qui l'avertissaient charitablement qu'il ne jouerait jamais la comédie comme son rival, et il s'en fut bientôt aperçu. Il n'avait pas deux pensées ni deux paroles; il fallait qu'il dît tout ce qu'il avait sur le cœur, et lion ou aigle, qu'il se servît de ses serres ou de ses griffes, et qu'il déchirât: c'était dans sa nature. Vous avez bien dû le voir dans sa guerre avec le pape, où sa voix, quand elle essaie de flatter, rugit comme la bête fauve, ou crie comme l'oiseau de proie.

Luther résolut donc d'en finir avec Erasme, et il lui écrivit la lettre suivante. Il faut bien se souvenir en la lisant qu'à Erasme Luther ne pouvait jeter ainsi qu'à la tête de ses ennemis les épithètes de papiste, de sycophante, d'obscurant, d'ami des ténèbres, et que de gré ou de force il était obligé de subir la dictature intellectuelle que le philosophe avait

exercée pendant un demi-siècle en Europe au bénéfice des lettres humaines.

« ...On m'a irrité, moi, irritable ; on voulait me pousser à écrire avec amertume : je ne l'ai fait qu'à l'égard des ames opiniâtres et indomptées. Ma conscience et la voix publique témoignent assez de ma clémence et de ma mansuétude envers les pécheurs et les impies. C'est ainsi que j'ai retenu ma plume, malgré tes coups d'épingle, et que je la retiendrai, je l'ai promis à mes amis, jusqu'à ce que tu aies jeté le masque..... Que faire dans cette excitation des deux partis ? Je voudrais, médiateur de paix, que tes ennemis cessassent de t'attaquer si violemment, et laissassent ta vieillesse s'endormir en paix au Seigneur. Ils le devaient, à mon avis, par égard pour ta faiblesse et la grandeur de cette œuvre qui domine de si haut ta petite taille, surtout quand la chose en est à ce point que notre Evangile n'a rien à redouter d'Erasme avec toutes ses forces, je ne parle pas de ses ongles ni de ses dents 1). »

Il règne dans cette épître de Luther un dédain fastueux qui dut blesser profondément l'orgueil d'Erasme. Comment donc expliquer son silence ? Comment ne trouve-t-on dans sa correspondance aucune réponse à cet insolent défi ? Préparait-il alors son manifeste contre Luther ? Voulait-il le tenir comme endormi, pour le réveiller tout à coup au bruit de cette œuvre à laquelle il travaillait en silence et que le monde catholique attendait depuis tant

1) Erasmo Rotterodamo. — Voir : D. M. Luthers Briefe, t. 2, p. 498.

d'années? On ne peut à cet égard former que des conjectures. Seulement toute relation épistolaire entre ces deux hommes est rompue : ils semblent s'oublier l'un l'autre ; Luther surtout, qui va poursuivant sa pensée de réformation sans plus songer désormais à l'homme dont on lui faisait peur à son entrée dans l'arène théologique. Mais on remarque qu'Erasme garde, à partir de cette époque, beaucoup moins de ménagements avec les réformés; qu'il s'enhardit jusqu'à se moquer d'eux en face, à les nommer tout haut dans ses lettres, à rire des dons qu'ils s'attribuaient si libéralement, de leur science, de leur foi, de leurs mœurs et de leur continence même, et si fort cette fois que Luther aurait presque pu l'entendre de sa Rome saxonne 1). Ainsi peut-on expliquer ces accès de courage chez Erasme qui ne cache plus ses convictions ni ses croyances, et dit tout haut à qui veut l'entendre : Je suis catholique, non-seulement aux cardinaux et aux évêques, mais aux nouveaux Evangélistes et jusqu'à Mélanchthon. Sa verve se réchauffe, son style étincelle; il a retrouvé son jeune sang de vingt ans : la foi lui tient lieu de colère. C'est que le vieil arbre de la Germanie était de la nature du tilleul de Morat qui pousse des feuilles avec ses trois siècles de vie. Erasme eût encore pu se heurter à Luther. A moins qu'on n'ait étudié profondément le seizième siècle, on ne se figure pas quelle action il exerçait, tout décrépit qu'il était, sur

1) Voyez, dans les Ep. d'Erasme, les lettres de 1522 à 1524, adressées à Mélanchthon, à Campegio, aux chrétiens des Pays-Bas, etc.

les intelligences, comme l'esprit croyait en lui! avec quelle foi on recevait sa parole! S'il ne lui eût pas été donné de prévaloir contre Luther, du moins eût-il détaché de sa cause les ames qui ne s'étaient laissé séduire que parce que Hutten avait annoncé Luther à l'Allemagne comme un apôtre des lumières. Il aurait fallu qu'Erasme eût écarté le dogme, que Luther comprenait beaucoup mieux que lui, et qu'il eût écrit l'histoire de la réforme considérée dans son influence sur les mœurs, sur l'intelligence et la société allemande. Quelle thèse féconde pour la raillerie du critique! Comme son sarcasme aurait trouvé de quoi vivre et se déployer dans la vie du Saxon, depuis ces Positions où il joue la soumission au pape jusqu'à son hymen avec Catherine Bora! Quel tableau que celui de toutes ces sectes engendrées et mortes au même soleil! Quelles images funèbres que ces champs de la Thuringe, de la Souabe, de la Westphalie, de l'Alsace, engraissés du sang de paysans qui n'ont péché que pour avoir cru à Luther! Quelles scènes à décrire que ces bris d'images, de statues, de vitraux, d'œuvres matérielles par le marteau des réformés! Quels masques que ceux d'OEcolampade, de Karlstadt, de Didyme, de Storck! Quelles bonnes figures pour un peintre que celles de ces moines et moinesses qui se ruent dans le mariage par appétit gastrique, comme dit décemment Luther! Quelle matière à de nouvelles lettres à l'instar de celles des virorum obscurorum que la création spontanée de cette myriade d'embryons d'apôtres et de prophètes, d'évangélistes mâles et femelles, dont les li-

vres ressemblent à une armée de sauterelles 1); qui s'exorcisent, s'anathématisent, se damnent les uns les autres, et ferment à Luther les portes du ciel, que le réformateur leur avait ouvertes! Il y avait tout un livre à faire pour Erasme dans ce fragment de lettre de Luther aux chrétiens d'Anvers 2) :

« Le diable est parmi nous : il m'envoie chaque jour des visiteurs qui viennent frapper à ma porte: l'un ne veut pas du baptême, un autre rejette le sacrement eucharistique, un troisième enseigne qu'un monde nouveau sera créé de Dieu avant le jugement dernier, un autre que le Christ n'est pas Dieu, un autre ceci, un autre cela. Il y a presque autant de croyances que de têtes. — Il n'y a pas de butor qui, s'il rêve, ne se croie visité de Dieu ou prophète.

» J'ai souvent la visite de ces hommes aux visions, qui en savent tous plus que moi, et veulent m'en remontrer; je voudrais bien qu'ils fussent ce qu'ils s'annoncent. Hier, encore.. — Maître, je suis envoyé de Dieu qui a créé le ciel et la terre; et mon homme se met à prêcher en véritable rustre: que l'ordre de Dieu était que je lui lusse les livres de Moïse. — Ah! et où avez-vous trouvé ce commandement de Dieu? — Dans l'évangile de saint Jean. Après qu'il a bien parlé. — Donc, mon ami, revenez demain; car je ne puis vous lire, dans une séance,

---

1) Rari sunt apud adversarios qui non aliquid scribant, quorum libri non jàm ut cancer serpunt, sed velut agmina locustarum volitant. Bellarminus, t. 1, Op. de Controv. Christianæ Fidei, in præfat.

2) Ein Brief D. Mart. Luther an die Christen zu Antorf. Wittemberg, 1525, 4°; D. M. Luthers Briefe, t. III, p. 60.

les livres de Moïse. — Adieu, maître, le Père céleste, qui a répandu son sang pour nous, nous montre, par son fils Jésus, notre droit chemin. Adieu... — Voilà ces esprits d'élite qui ne savent ni Dieu, ni le Christ. Quand le papisme vivait, il n'y avait pas de ces divisions ni de ces dissidences : le fort régnait en paix sur les esprits ; mais, maintenant, un plus fort est venu, qui l'a vaincu et chassé, et l'ancien tempête et ne veut pas s'en aller. Un esprit de troubles est aussi parmi vous, qui vous tente et veut vous détourner du vrai chemin : voici les signes auxquels vous le reconnaîtrez — lorsqu'il vous annoncera que tout homme possède l'esprit saint ; que l'esprit saint n'est autre que la raison que Dieu a mise en nous ; qu'il n'y a ni enfer, ni damnation, que la chair seule sera damnée ; que l'esprit aura la vie éternelle ; que la loi n'est pas détruite par la concupiscence, tant que je n'y prends pas plaisir ; que celui qui n'a pas l'esprit ne pèche pas, puisqu'il n'a pas la raison...... Arrière, cohorte de Satan, marquée au signe de l'erreur ; car Dieu est un esprit de paix, et non de dissension 1). »

Ce récit de Luther, esquisse coloriée avec finesse, se fût changé, sous la plume d'Erasme, en un drame saisissant, où nous aurions vu les prophètes, les anabaptistes, les zwingliens, les sacramentaires, ce que le libre examen avait enfanté de dissidents, disputer ensemble, chacun en appelant au texte biblique pour

---

1) Ista sectarum pugnantia signum est Satanæ esse quod docent, et quod spiritus Dei non sit dissensionis Deus, sed pacis. Michaël. Stiefel, 31 decemb. 1524

témoigner de la vérité de sa doctrine. Erasme aurait pu dépenser, en mettant en scène la réforme, tout ce que Dieu lui avait donné de verve, de causticité, de malignité. C'était le rire qui avait fait le succès de Hutten, et tué les couvents ; c'était par le rire qu'il fallait attaquer les évangélistes ; et, dans l'église de Wittenberg, il y avait plus d'un capuchon vulnérable. N'est-il pas vrai que les diables, au service de Luther, le grand homme blanc de Zwingli, l'inconnu qui tord le cou à OEcolampade, l'esprit familier des prophètes, valaient bien les démons de saint Antoine dans le désert, dont les réformés se sont si souvent moqués ? Ceux-là, au moins, ne devisaient pas sur la messe, et n'entendaient pas le grec.

Erasme se trompa. Luther nous a déjà dit que le philosophe avait oublié quelque peu de sa théologie dans l'étude de l'antiquité qu'il connaissait si merveilleusement. Que si jamais il voulait disputer avec Luther, il devait bien se garder de matières dogmatiques où sa parole abondante, ornée, fine et spirituelle, ne pouvait s'épandre à son aise et jouer comme dans une comédie littéraire. Que croyez-vous donc qu'il va exhumer de l'œuvre déjà si immense de Luther? De toutes les questions qu'on agite dans l'école, la plus mystérieuse, le libre arbitre ; prodige qui confondra toujours la raison, et qu'il faut croire comme on croit à la conscience, à l'immortalité de l'ame, au soleil, à la lumière. C'est le sentiment interne qui proclame ma liberté morale. L'homme cède-t-il au mouvement de la grace, et produit-il des œuvres de justice : sa conscience est heureuse,

Se laisse-t-il séduire et emporter par la concupiscence, le ver du remords vient le ronger; mais il n'y a joie ni remords dans l'accomplissement d'actes nécessaires. Si l'homme n'est pas libre, à quoi bon des préceptes, des peines et des récompenses? S'il est esclave du péché, pourquoi le juger? Il n'y a plus en lui que de la matière.

Luther croyait à la chute d'Adam et à une grande expiation de la nature, qui devait durer jusqu'au jour où une nouvelle terre et de nouveaux cieux seraient créés. A peine l'homme s'était-il mis en révolte contre son Dieu, que la lumière du soleil s'était affaiblie; que les astres s'étaient voilés; que les fleurs avaient laissé échapper une partie de leur parfum; que les animaux et les plantes s'étaient étiolés; que l'air avait perdu sa pureté, et la lumière sa primitive splendeur. De sorte que ce que l'œil humain admirait dans l'œuvre de la création n'était qu'une ombre de son état natif. Mais de tous les êtres le plus cruellement puni, parce qu'il avait fait entrer le péché dans le monde, c'était celui que Dieu avait créé à son image et qui avait perdu l'attribut qui le rapprochait le plus de son créateur, le libre arbitre! Enfant conçu dans les larmes et la corruption, qui pèche dans le sein de sa mère quand il n'est encore que fœtus 1); boue immonde qui, avant d'être changée en vase humain, commet l'ini-

1) Lutum illud ex quo vasculum hoc fingi cœpit damnabile est. — Fœtus in utero antequàm nascimur et homines esse incipimus, peccatum est. Luther, in Psal. 4.

témoigner de la vérité de sa doctrine. Erasme aurait pu dépenser, en mettant en scène la réforme, tout ce que Dieu lui avait donné de verve, de causticité, de malignité. C'était le rire qui avait fait le succès de Hutten, et tué les couvents; c'était par le rire qu'il fallait attaquer les évangélistes; et, dans l'église de Wittenberg, il y avait plus d'un capuchon vulnérable. N'est-il pas vrai que les diables, au service de Luther, le grand homme blanc de Zwingli, l'inconnu qui tord le cou à OEcolampade, l'esprit familier des prophètes, valaient bien les démons de saint Antoine dans le désert, dont les réformés se sont si souvent moqués? Ceux-là, au moins, ne devisaient pas sur la messe, et n'entendaient pas le grec.

Erasme se trompa. Luther nous a déjà dit que le philosophe avait oublié quelque peu de sa théologie dans l'étude de l'antiquité qu'il connaissait si merveilleusement. Que si jamais il voulait disputer avec Luther, il devait bien se garder de matières dogmatiques où sa parole abondante, ornée, fine et spirituelle, ne pouvait s'épandre à son aise et jouer comme dans une comédie littéraire. Que croyez-vous donc qu'il va exhumer de l'œuvre déjà si immense de Luther? De toutes les questions qu'on agite dans l'école, la plus mystérieuse, le libre arbitre; prodige qui confondra toujours la raison, et qu'il faut croire comme on croit à la conscience, à l'immortalité de l'ame, au soleil, à la lumière. C'est le sentiment interne qui proclame ma liberté morale. L'homme cède-t-il au mouvement de la grace, et produit-il des œuvres de justice: sa conscience est heureuse,

Se laisse-t-il séduire et emporter par la concupiscence, le ver du remords vient le ronger; mais il n'y a joie ni remords dans l'accomplissement d'actes nécessaires. Si l'homme n'est pas libre, à quoi bon des préceptes, des peines et des récompenses? S'il est esclave du péché, pourquoi le juger? Il n'y a plus en lui que de la matière.

Luther croyait à la chute d'Adam et à une grande expiation de la nature, qui devait durer jusqu'au jour où une nouvelle terre et de nouveaux cieux seraient créés. A peine l'homme s'était-il mis en révolte contre son Dieu, que la lumière du soleil s'était affaiblie; que les astres s'étaient voilés; que les fleurs avaient laissé échapper une partie de leur parfum; que les animaux et les plantes s'étaient étiolés; que l'air avait perdu sa pureté, et la lumière sa primitive splendeur. De sorte que ce que l'œil humain admirait dans l'œuvre de la création n'était qu'une ombre de son état natif. Mais de tous les êtres le plus cruellement puni, parce qu'il avait fait entrer le péché dans le monde, c'était celui que Dieu avait créé à son image et qui avait perdu l'attribut qui le rapprochait le plus de son créateur, le libre arbitre! Enfant conçu dans les larmes et la corruption, qui pèche dans le sein de sa mère quand il n'est encore que fœtus 1); boue immonde qui, avant d'être changée en vase humain, commet l'ini-

1) Lutum illud ex quo vasculum hoc fingi cœpit damnabile est. — Fœtus in utero antequàm nascimur et homines esse incipimus, peccatum est. Luther, in Psal. 4.

témoigner de la vérité de sa doctrine. Erasme aurait pu dépenser, en mettant en scène la réforme, tout ce que Dieu lui avait donné de verve, de causticité, de malignité. C'était le rire qui avait fait le succès de Hutten, et tué les couvents ; c'était par le rire qu'il fallait attaquer les évangélistes ; et, dans l'église de Wittenberg, il y avait plus d'un capuchon vulnérable. N'est-il pas vrai que les diables, au service de Luther, le grand homme blanc de Zwingli, l'inconnu qui tord le cou à OEcolampade, l'esprit familier des prophètes, valaient bien les démons de saint Antoine dans le désert, dont les réformés se sont si souvent moqués? Ceux-là, au moins, ne devisaient pas sur la messe, et n'entendaient pas le grec.

Erasme se trompa. Luther nous a déjà dit que le philosophe avait oublié quelque peu de sa théologie dans l'étude de l'antiquité qu'il connaissait si merveilleusement. Que si jamais il voulait disputer avec Luther, il devait bien se garder de matières dogmatiques où sa parole abondante, ornée, fine et spirituelle, ne pouvait s'épandre à son aise et jouer comme dans une comédie littéraire. Que croyez-vous donc qu'il va exhumer de l'œuvre déjà si immense de Luther? De toutes les questions qu'on agite dans l'école, la plus mystérieuse, le libre arbitre ; prodige qui confondra toujours la raison, et qu'il faut croire comme on croit à la conscience, à l'immortalité de l'ame, au soleil, à la lumière. C'est le sentiment interne qui proclame ma liberté morale. L'homme cède-t-il au mouvement de la grace, et produit-il des œuvres de justice : sa conscience est heureuse,

Se laisse-t-il séduire et emporter par la concupiscence, le ver du remords vient le ronger; mais il n'y a joie ni remords dans l'accomplissement d'actes nécessaires. Si l'homme n'est pas libre, à quoi bon des préceptes, des peines et des récompenses? S'il est esclave du péché, pourquoi le juger? Il n'y a plus en lui que de la matière.

Luther croyait à la chute d'Adam et à une grande expiation de la nature, qui devait durer jusqu'au jour où une nouvelle terre et de nouveaux cieux seraient créés. A peine l'homme s'était-il mis en révolte contre son Dieu, que la lumière du soleil s'était affaiblie; que les astres s'étaient voilés; que les fleurs avaient laissé échapper une partie de leur parfum; que les animaux et les plantes s'étaient étiolés; que l'air avait perdu sa pureté, et la lumière sa primitive splendeur. De sorte que ce que l'œil humain admirait dans l'œuvre de la création n'était qu'une ombre de son état natif. Mais de tous les êtres le plus cruellement puni, parce qu'il avait fait entrer le péché dans le monde, c'était celui que Dieu avait créé à son image et qui avait perdu l'attribut qui le rapprochait le plus de son créateur, le libre arbitre! Enfant conçu dans les larmes et la corruption, qui pèche dans le sein de sa mère quand il n'est encore que fœtus 1); boue immonde qui, avant d'être changée en vase humain, commet l'ini-

1) Lutum illud ex quo vasculum hoc fingi cœpit damnabile est. — Fœtus in utero antequàm nascimur et homines esse incipimus, peccatum est. Luther, in Psal. 4.

témoigner de la vérité de sa doctrine. Erasme aurait pu dépenser, en mettant en scène la réforme, tout ce que Dieu lui avait donné de verve, de causticité, de malignité. C'était le rire qui avait fait le succès de Hutten, et tué les couvents ; c'était par le rire qu'il fallait attaquer les évangélistes ; et, dans l'église de Wittenberg, il y avait plus d'un capuchon vulnérable. N'est-il pas vrai que les diables, au service de Luther, le grand homme blanc de Zwingli, l'inconnu qui tord le cou à OEcolampade, l'esprit familier des prophètes, valaient bien les démons de saint Antoine dans le désert, dont les réformés se sont si souvent moqués ? Ceux-là, au moins, ne devisaient pas sur la messe, et n'entendaient pas le grec.

Erasme se trompa. Luther nous a déjà dit que le philosophe avait oublié quelque peu de sa théologie dans l'étude de l'antiquité qu'il connaissait si merveilleusement. Que si jamais il voulait disputer avec Luther, il devait bien se garder de matières dogmatiques où sa parole abondante, ornée, fine et spirituelle, ne pouvait s'épandre à son aise et jouer comme dans une comédie littéraire. Que croyez-vous donc qu'il va exhumer de l'œuvre déjà si immense de Luther? De toutes les questions qu'on agite dans l'école, la plus mystérieuse, le libre arbitre ; prodige qui confondra toujours la raison, et qu'il faut croire comme on croit à la conscience, à l'immortalité de l'ame, au soleil, à la lumière. C'est le sentiment interne qui proclame ma liberté morale. L'homme cède-t-il au mouvement de la grace, et produit-il des œuvres de justice : sa conscience est heureuse,

Se laisse-t-il séduire et emporter par la concupiscence, le ver du remords vient le ronger; mais il n'y a joie ni remords dans l'accomplissement d'actes nécessaires. Si l'homme n'est pas libre, à quoi bon des préceptes, des peines et des récompenses? S'il est esclave du péché, pourquoi le juger? Il n'y a plus en lui que de la matière.

Luther croyait à la chute d'Adam et à une grande expiation de la nature, qui devait durer jusqu'au jour où une nouvelle terre et de nouveaux cieux seraient créés. A peine l'homme s'était-il mis en révolte contre son Dieu, que la lumière du soleil s'était affaiblie; que les astres s'étaient voilés; que les fleurs avaient laissé échapper une partie de leur parfum; que les animaux et les plantes s'étaient étiolés; que l'air avait perdu sa pureté, et la lumière sa primitive splendeur. De sorte que ce que l'œil humain admirait dans l'œuvre de la création n'était qu'une ombre de son état natif. Mais de tous les êtres le plus cruellement puni, parce qu'il avait fait entrer le péché dans le monde, c'était celui que Dieu avait créé à son image et qui avait perdu l'attribut qui le rapprochait le plus de son créateur, le libre arbitre! Enfant conçu dans les larmes et la corruption, qui pèche dans le sein de sa mère quand il n'est encore que fœtus 1); boue immonde qui, avant d'être changée en vase humain, commet l'ini-

1) Lutum illud ex quo vasculum hoc fingi cœpit damnabile est. — Fœtus in utero antequàm nascimur et homines esse incipimus, peccatum est. Luther, in Psal. 4.

quité, et est acquise à la damnation 1). A mesure qu'il grandit, l'élément de corruption apporté en naissant croît et se développe et porte ses fruits. Il a dit au péché : Vous êtes mon père, et chaque acte qu'il produit est un crime; aux vers : Vous êtes mes frères, et il rampe comme eux dans la fange et la pourriture. S'il essaie de lever la tête, ce mouvement, dont il n'est pas, du reste, le maître, est une souillure, comme tout ce qu'il pense ou commet; c'est un arbre mauvais qui ne saurait produire de bons fruits; un rocher déchiré par la foudre, qui ne peut plus donner d'eau vive; du fumier, car Luther emploie toutes ces images, qui ne peut exhaler que des odeurs immondes. Et ce qu'il y a de plus désolant dans ce système physiologique, c'est qu'il n'est pas donné à ce roi de la création de se relever de l'abîme où le jeta la chute du premier homme; d'effacer de son front le stigmate qu'imprima la main vengeresse du créateur; de recouvrer les titres de sa céleste origine. Plus malheureux que cette fleur dont il nous parlait, l'homme se connaît; il sait tout ce qu'il a perdu de félicité, tout ce qu'il porte en lui de misère et d'ignorance, et l'héritage de gloire qui lui est échappé. Quelques gouttes d'eau vont relever la plante flétrie sur sa tige, et l'homme destiné à ram-

1) Cette doctrine sur la corruption de la nature, qui fut depuis légèrement modifiée par Luther et surtout par ses disciples, est un des articles du symbole de Calvin : Ex corruptâ hominis naturâ, nihil nisi damnabile. Inst., lib. 2, , c. 5 , fol. 95. — Voyez Mœhler qui, dans sa Symbolique, a admirablement développé le double enseignement du catholicisme et de la réforme sur les grandes questions du péché originel.

per, rien désormais ne pourrait vivifier ou faire refleurir sa nature ; ni le désir, ni la pensée, ni l'acte; car ces trois opérations de l'intelligence sont corrompues comme leur mère : l'homme pèche en faisant le bien. C'est la doctrine de Luther : doctrine de sang et de désespoir qu'on comprendrait en enfer, où l'ame, surprise dans le péché, ne peut mériter; mais qui, sur une terre toute teinte du sang expiatoire de l'agneau, n'est plus qu'un outrage contre la Divinité. La nécessité le pousse, le chasse de blasphème en blasphème : le voilà qui proclame que Dieu damne quelques créatures qui n'ont pas mérité ce sort 1); d'autres avant même qu'elles soient nées 2) ; qu'il nous incite au péché, et produit en nous le mal 3). Et ses disciples, à leur tour, annoncent un Dieu qui vole dans le voleur, tue dans l'assassin, est tronc dans un tronc, arbre dans un arbre 4).

Ainsi déshérité, l'homme de Luther a cessé de s'appartenir : il pèche quoi qu'il fasse, en lui toute volonté est éteinte; il n'est que l'esclave du destin. S'il commet le bien ou le mal moral, ce n'est pas

---

1) Daß Gott etliche Menschen verdammet, die es nicht verdient haben.

2) Daß Gott etliche Menschen zur verdammnus verordnet habe, eh sie gebohren worden. 5. Jen. lat. fol. 207 a. t. 6. Witt. ger. fol. 534 b. 535. a. t. 5 Alt. fol. 249 b. 250.

3) Daß Gott die Menschen zur Sünde antreibe, und alle Laster in ihnen würcke. 5 Jen. lat fol. 199 a. t. 6. Witt. fol. 522 b. 525. a.

4) Deum furari in fure, trucidare in latrone, esse truncum in trunco, arborem in arbore. Althammer in Diallage, fol. 67.

de sa volonté, parce qu'il n'en a pas, mais parce que Dieu ou Satan tient la bride. « Ne me parlez pas, dit le réformateur, du libre arbitre : c'est un vocable divin qu'on ne peut appliquer qu'à l'essence divine qui peut tout ce qu'elle veut dans le ciel et sur la terre. En décorer l'homme, c'est le décorer de la divinité, ce qui est un blasphème, le plus grand qu'on puisse imaginer. Que les théologiens bannissent donc cette expression de leur terminologie, et qu'ils la réservent à Dieu. Cessons de nous en servir, et laissons au Seigneur ce nom saint et vénérable 1).

Personne mieux que Luther n'avait compris la puissance de l'image pour arriver à l'intelligence. Dès qu'il voulait faire entrer une idée dans le monde, il la revêtait d'une forme sensible, lui donnait un corps, des vêtements; et cette idée, ainsi personnifiée, courait alors la société, faisant des prosélytes, comme eût pu le faire celui de qui elle tenait la vie et la parole. Ce don de création hors du domaine de la vie réelle a manqué à tous ceux qui se sont faits chefs d'hérésie. Mélanchthon, avec son esprit positif, ne l'eût jamais compris, et ne s'en fût jamais servi. Voyez-le, au début de la réforme, attaquer la papauté avec les armes ordinaires aux novateurs, c'est à dire les vieux arguments tirés de la poussière des écoles, et se dresser sur leur pointe émoussée contre le rocher de Saint-Pierre! Luther entendit autrement la dispute. Il imagine une lanterne magique où Satan apparaît avec le pied fourchu d'un

---

1) Luth. de Servo Arbitrio, ad Erasm. Rotterod., l. 1, fol. 117. 6.

âne, l'ignorance avec le ventre enflé d'un moine, et l'esprit de nouveautés sous la figure d'un possédé. Ainsi dans la question du libre arbitre, il souffle sur cette volonté humaine qu'Erasme drapait en reine, et il en compose deux figures, d'abord une figure de jument, puis une figure de sel. Voilà la cavale en plein champ : « Dieu monte-t-il en croupe ? La cavale s'assouplit, obéit, se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut. Dieu abandonne-t-il les rênes ? Alors Satan s'élance sur le dos de l'animal qui s'assouplit, obéit et se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut 1). La volonté n'a pas le choix de sa monture, et ne saurait regimber contre l'aiguillon qui la presse. Il faut qu'elle marche, et sa docilité même est une désobéissance ou un péché. Il n'y a de lutte possible qu'entre les deux cavaliers, Satan et Dieu, qui se disputent l'empire momentané de la cavale. Et alors s'accomplit cette parole du Psalmiste : J'ai été fait comme une jument, et moi toujours avec toi. »

Il est aisé de voir que le système philosophique de Luther sur la liberté de l'homme et sur l'origine du mal n'a de neuf que sa forme plastique, et que l'idée

---

1) Sic humana voluntas in medio posita est, seu jumentum, si insederit Deus, vult et vadit quò vult Deus, ut Psalmista dicit : Factus sum sicut jumentum et ego semper tecum ; si insederit Satan, vult et vadit sicut Satan, nec est in ejus arbitrio ad utrum sessorem currere, aut eum quærere, sed ipsi sessores certant ob ipsum obtinendum et possidendum. Op. Luth., t. 3, f. 177, 6.

de sa volonté, parce qu'il n'en a pas, mais parce que Dieu ou Satan tient la bride. « Ne me parlez pas, dit le réformateur, du libre arbitre : c'est un vocable divin qu'on ne peut appliquer qu'à l'essence divine qui peut tout ce qu'elle veut dans le ciel et sur la terre. En décorer l'homme, c'est le décorer de la divinité, ce qui est un blasphème, le plus grand qu'on puisse imaginer. Que les théologiens bannissent donc cette expression de leur terminologie, et qu'ils la réservent à Dieu. Cessons de nous en servir, et laissons au Seigneur ce nom saint et vénérable 1).

Personne mieux que Luther n'avait compris la puissance de l'image pour arriver à l'intelligence. Dès qu'il voulait faire entrer une idée dans le monde, il la revêtait d'une forme sensible, lui donnait un corps, des vêtements ; et cette idée, ainsi personnifiée, courait alors la société, faisant des prosélytes, comme eût pu le faire celui de qui elle tenait la vie et la parole. Ce don de création hors du domaine de la vie réelle a manqué à tous ceux qui se sont faits chefs d'hérésie. Mélanchthon, avec son esprit positif, ne l'eût jamais compris, et ne s'en fût jamais servi. Voyez-le, au début de la réforme, attaquer la papauté avec les armes ordinaires aux novateurs, c'est à dire les vieux arguments tirés de la poussière des écoles, et se dresser sur leur pointe émoussée contre le rocher de Saint-Pierre ! Luther entendit autrement la dispute. Il imagine une lanterne magique où Satan apparaît avec le pied fourchu d'un

---

1) Luth. de Servo Arbitrio, ad Erasm. Rotterod., l. 1, fol. 117. 6.

âne, l'ignorance avec le ventre enflé d'un moine, et l'esprit de nouveautés sous la figure d'un possédé. Ainsi dans la question du libre arbitre, il souffle sur cette volonté humaine qu'Erasme drapait en reine, et il en compose deux figures, d'abord une figure de jument, puis une figure de sel. Voilà la cavale en plein champ : « Dieu monte-t-il en croupe? La cavale s'assouplit, obéit, se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut. Dieu abandonne-t-il les rênes? Alors Satan s'élance sur le dos de l'animal qui s'assouplit, obéit et se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut 1). La volonté n'a pas le choix de sa monture, et ne saurait regimber contre l'aiguillon qui la presse. Il faut qu'elle marche, et sa docilité même est une désobéissance ou un péché. Il n'y a de lutte possible qu'entre les deux cavaliers, Satan et Dieu, qui se disputent l'empire momentané de la cavale. Et alors s'accomplit cette parole du Psalmiste : J'ai été fait comme une jument, et moi toujours avec toi. »

Il est aisé de voir que le système philosophique de Luther sur la liberté de l'homme et sur l'origine du mal n'a de neuf que sa forme plastique, et que l'idée

---

1) Sic humana voluntas in medio posita est, seu jumentum, si insederit Deus, vult et vadit quò vult Deus, ut Psalmista dicit : Factus sum sicut jumentum et ego semper tecum; si insederit Satan, vult et vadit sicut Satan, nec est in ejus arbitrio ad utrum sessorem currere, aut eum quærere, sed ipsi sessores certant ob ipsum obtinendum et possidendum. Op. Luth., t. 3, f. 177, 6.

de sa volonté, parce qu'il n'en a pas, mais parce que Dieu ou Satan tient la bride. « Ne me parlez pas, dit le réformateur, du libre arbitre : c'est un vocable divin qu'on ne peut appliquer qu'à l'essence divine qui peut tout ce qu'elle veut dans le ciel et sur la terre. En décorer l'homme, c'est le décorer de la divinité, ce qui est un blasphème, le plus grand qu'on puisse imaginer. Que les théologiens bannissent donc cette expression de leur terminologie, et qu'ils la réservent à Dieu. Cessons de nous en servir, et laissons au Seigneur ce nom saint et vénérable 1).

Personne mieux que Luther n'avait compris la puissance de l'image pour arriver à l'intelligence. Dès qu'il voulait faire entrer une idée dans le monde, il la revêtait d'une forme sensible, lui donnait un corps, des vêtements ; et cette idée, ainsi personnifiée, courait alors la société, faisant des prosélytes, comme eût pu le faire celui de qui elle tenait la vie et la parole. Ce don de création hors du domaine de la vie réelle a manqué à tous ceux qui se sont faits chefs d'hérésie. Mélanchthon, avec son esprit positif, ne l'eût jamais compris, et ne s'en fût jamais servi. Voyez-le, au début de la réforme, attaquer la papauté avec les armes ordinaires aux novateurs, c'est à dire les vieux arguments tirés de la poussière des écoles, et se dresser sur leur pointe émoussée contre le rocher de Saint-Pierre ! Luther entendit autrement la dispute. Il imagine une lanterne magique où Satan apparaît avec le pied fourchu d'un

1) Luth. de Servo Arbitrio, ad Erasm. Rotterod., l. 1, fol. 117. 6.

âne, l'ignorance avec le ventre enflé d'un moine, et l'esprit de nouveautés sous la figure d'un possédé. Ainsi dans la question du libre arbitre, il souffle sur cette volonté humaine qu'Erasme drapait en reine, et il en compose deux figures, d'abord une figure de jument, puis une figure de sel. Voilà la cavale en plein champ : « Dieu monte-t-il en croupe ? La cavale s'assouplit, obéit, se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut. Dieu abandonne-t-il les rênes ? Alors Satan s'élance sur le dos de l'animal qui s'assouplit, obéit et se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut 1). La volonté n'a pas le choix de sa monture, et ne saurait regimber contre l'aiguillon qui la presse. Il faut qu'elle marche, et sa docilité même est une désobéissance ou un péché. Il n'y a de lutte possible qu'entre les deux cavaliers, Satan et Dieu, qui se disputent l'empire momentané de la cavale. Et alors s'accomplit cette parole du Psalmiste : J'ai été fait comme une jument, et moi toujours avec toi. »

Il est aisé de voir que le système philosophique de Luther sur la liberté de l'homme et sur l'origine du mal n'a de neuf que sa forme plastique, et que l'idée

---

1) Sic humana voluntas in medio posita est, seu jumentum, si insederit Deus, vult et vadit quò vult Deus, ut Psalmista dicit : Factus sum sicut jumentum et ego semper tecum ; si insederit Satan, vult et vadit sicut Satan, nec est in ejus arbitrio ad utrum sessorem currere, aut eum quærere, sed ipsi sessores certant ob ipsum obtinendum et possidendum. Op. Luth., t. 3, f. 177, 6.

de sa volonté, parce qu'il n'en a pas, mais parce que Dieu ou Satan tient la bride. « Ne me parlez pas, dit le réformateur, du libre arbitre : c'est un vocable divin qu'on ne peut appliquer qu'à l'essence divine qui peut tout ce qu'elle veut dans le ciel et sur la terre. En décorer l'homme, c'est le décorer de la divinité, ce qui est un blasphème, le plus grand qu'on puisse imaginer. Que les théologiens bannissent donc cette expression de leur terminologie, et qu'ils la réservent à Dieu. Cessons de nous en servir, et laissons au Seigneur ce nom saint et vénérable 1).

Personne mieux que Luther n'avait compris la puissance de l'image pour arriver à l'intelligence. Dès qu'il voulait faire entrer une idée dans le monde, il la revêtait d'une forme sensible, lui donnait un corps, des vêtements ; et cette idée, ainsi personnifiée, courait alors la société, faisant des prosélytes, comme eût pu le faire celui de qui elle tenait la vie et la parole. Ce don de création hors du domaine de la vie réelle a manqué à tous ceux qui se sont faits chefs d'hérésie. Mélanchthon, avec son esprit positif, ne l'eût jamais compris, et ne s'en fût jamais servi. Voyez-le, au début de la réforme, attaquer la papauté avec les armes ordinaires aux novateurs, c'est à dire les vieux arguments tirés de la poussière des écoles, et se dresser sur leur pointe émoussée contre le rocher de Saint-Pierre ! Luther entendit autrement la dispute. Il imagine une lanterne magique où Satan apparaît avec le pied fourchu d'un

1) Luth. de Servo Arbitrio, ad Erasm. Rotterod., l. 1, fol. 117. 6.

âne, l'ignorance avec le ventre enflé d'un moine, et l'esprit de nouveautés sous la figure d'un possédé. Ainsi dans la question du libre arbitre, il souffle sur cette volonté humaine qu'Erasme drapait en reine, et il en compose deux figures, d'abord une figure de jument, puis une figure de sel. Voilà la cavale en plein champ : « Dieu monte-t-il en croupe ? La cavale s'assouplit, obéit, se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut. Dieu abandonne-t-il les rênes? Alors Satan s'élance sur le dos de l'animal qui s'assouplit, obéit et se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut 1). La volonté n'a pas le choix de sa monture, et ne saurait regimber contre l'aiguillon qui la presse. Il faut qu'elle marche, et sa docilité même est une désobéissance ou un péché. Il n'y a de lutte possible qu'entre les deux cavaliers, Satan et Dieu, qui se disputent l'empire momentané de la cavale. Et alors s'accomplit cette parole du Psalmiste : J'ai été fait comme une jument, et moi toujours avec toi. »

Il est aisé de voir que le système philosophique de Luther sur la liberté de l'homme et sur l'origine du mal n'a de neuf que sa forme plastique, et que l'idée

---

1) Sic humana voluntas in medio posita est, seu jumentum, si insederit Deus, vult et vadit quò vult Deus, ut Psalmista dicit : Factus sum sicut jumentum et ego semper tecum ; si insederit Satan, vult et vadit sicut Satan, nec est in ejus arbitrio ad utrum sessorem currere, aut eum quærere, sed ipsi sessores certant ob ipsum obtinendum et possidendum. Op. Luth., t. 3, f. 177, 6.

mère appartient à Manès : c'est le dualisme persan, la lumière et les ténèbres, ou le mal et le bien se disputant la possession de l'homme. Mais si l'action de Dieu sur la créature est un mystère dont la raison ne pourra jamais soulever les voiles, la lutte que Luther établit entre Satan et Dieu est un prodige autrement incompréhensible. C'est une image poétique que celle de Satan entrant en lutte avec Dieu, mais bien autrement belle dans le paradis de Milton que dans le traité du serf-arbitre. Est ce que l'esprit peut croire à un antagonisme semblable? Dès que Luther nous donne le nom des combattants, son drame est dénoué. Qu'est-ce que Satan contre Dieu? le fini contre l'infini, le créateur contre la créature. Chez le poète, il y a allégorie; chez Luther, il y a enseignement, et par conséquent absence de poésie réelle. L'idée du docteur est un dogme. Mélanchthon, pour ne pas chagriner son maître par une objection insoluble, prit le parti, pour professer le servisme de Luther, de rendre Dieu auteur du bien et du mal qui arrive ici-bas; de l'adultère de David, et de l'apostolat de Saint-Paul, et de la trahison de Judas; et non pas, comme le disait la scolastique, permissive; mais, potenter, ou efficacement 1). C'est l'Ecriture à la main que Mélanch-

---

1) Hæc sit certa sententia, à Deo fieri omnia, tam bona, quàm mala. — Nos dicimus non solum permittere Deum creaturis ut operentur, sed ipsum omnia propriè agere, ut sicut fatentur, proprium Dei opus fuisse Pauli vocationem, ita fateantur opera Dei propria esse sive quæ media vocantur, ut comedere, sive quæ mala sunt ut Davidis adulterium. Constat enim Deum omnia facere, non permissivè sed potenter, id est ut sit ejus proprium opus, Judæ proditio sicut

thon soutient son argument; en sorte que, s'il fallait croire en lui, c'est Dieu ou la Bible qui nous enseignerait que l'homme est esclave du destin. Mais alors quelle inspiration écoutait-t-il, lorsqu'en 1530 il affirmait dans la confession d'Augsbourg — que la cause du péché est la volonté du méchant, c'est à dire du diable et de l'impie, et que cette volonté, sans aide surnaturelle, se retire de Dieu 1).

A Leipzig, Luther avait comparé l'homme à une scie dans les mains d'un ouvrier. Eck, pour réfuter la comparaison, avait dit en riant qu'elle criait ; et ce jeu de mots avait fait sur l'auditoire beaucoup plus d'effet qu'un argument en règle. Dans sa querelle avec Erasme, Luther change d'image : l'homme n'est plus une scie : c'est tantôt la femme du patriarche, changée en statue de sel, tantôt un tronc d'arbre, un bloc informe de pierre qui ne voit ni n'entend, n'a ni cœur ni sens 2). Affreuse ironie, comme vous voyez, que cet être jeté de Dieu au milieu de la création, et que l'Ecriture nous représente comme créé à son image. Comment le souverain juge, après cette vie, pourrait-il demander compte de ses désirs, de ses pensées, de ses regards, de ses actes, à cet homme cadavre qui n'a jamais vécu, qui n'a jamais senti; en

Pauli vocatio. Mart. Chemnitz loco theol. edit. Leyser, 1615, p. 1, p. 175.

1) Art. XIX. Symbolik von Möller. f. 47.

2) In spiritualibus et divinis rebus quæ ad animæ salutem spectant, homo est instar statuæ salis in quam uxor patriarchæ Loth est conversa, imò est similis trunco et lapidi, statuæ vita carenti, quæ neque oculorum, oris aut ullorum sensuum cordisque usum habet. Luth. in Gen. CXXIX.

qui il n'y a ni sang ni artères? Et la justice humaine ou la société, comment jugera-t-elle ce qui n'a de nom dans aucune langue; ce qui n'est qu'argile ou pourriture? Demandez à Luther la solution de ce problème psychologique : il ne répond que par ses comparaisons prises au tombeau. Vous étonnerez-vous du cri de douleur qu'arracha aux catholiques cette doctrine de néant, quand ses disciples eux-mêmes rougissent de leur maître? Honneur au moins à Pfeffinger, à Victorin, à Strigel surtout, qui eurent le courage d'en appeler à la conscience pour combattre le nihilisme du réformateur, et qui restituèrent à l'homme le rayon de lumière que Dieu en le créant avait mis en lui.

C'est que Luther, cloué au principe qu'il avait posé, luttait en vain pour échapper à sa chaîne : il tombait nécessairement dans le rationalisme, faute de vouloir se servir de la foi pour concilier la prescience divine avec la liberté morale. Il en avait appelé à l'Ecriture, et un texte commenté par son entendement avait en lui obscurci la lumière la plus vulgaire. L'autorité enseignait comment devait s'interpréter ce verset du psaume où Dieu dit qu'il a endurci le cœur de Pharaon; mais il préféra à la voie œcuménique son sens privé, et il s'égara. Suivez un moment toutes les déductions qu'il tire d'une interprétation erronée. — Que le chrétien sache donc que Dieu ne prévoit rien d'une manière contingente, mais qu'il prévoit, propose et fait de son éternelle et immuable volonté : c'est ce coup de foudre qui brise et renverse le libre arbitre! Que ceux qui se posent les champions de ce dogme nient donc d'abord ce coup de foudre. Ainsi

il sait irréfragablement que tout acte humain, bien qu'il paraisse s'opérer d'une matière contingente, et être soumis à des chances aléatoires, est nécessaire et immuable dans l'ordre providentiel. Ce n'est donc pas le libre arbitre, mais la nécessité, qui est en nous le principe actif 1)... A la vérité je voudrais pouvoir me servir d'un autre terme que de celui de nécessité, qui ne s'applique qu'imparfaitement quand on parle de la volonté divine ou de la volonté humaine. C'est une expression ingrate et incongrue que celle de coaction, car ni l'une ni l'autre ne sont astreintes ou soumises nécessairement, toutes deux obéissent à leur nature, en faisant le bien ou le mal : volonté immuable et infaillible qui gouverne une volonté muable et faillible, et comme chante le poète : Immuable, tu donnes à tout le mouvement.

Stabilisque manens das cuncta moveri.

Mais qui retirera l'homme de cet abîme de ténèbres où l'a plongé Luther? Qui criera pour lui, qui n'a pas de voix? Qui priera pour cet ange déchu qui ne peut former ni désir ni pensée qui ne soit une souillure? Qui intercédera en faveur de cette ame crucifiée au péché? Qui ouvrira le sein de la miséricorde à cet enfant du démon, à cet autre Abbadona, mais plus malheureux que le pur esprit de Klopstock, car celui-là peut pleurer sans péché? Luther n'a que la grâce; il s'y jette et l'embrasse à corps perdu. Mais puisque l'homme n'est pas libre, qui nous expliquera comment la Providence frappe et couronne, punit et

---

1) Luther de servo Arbitrio adv. Erasm. Roterod. Opera lat. Ien. t. III, f. 170, 171, 177.

pardonne, damne et récompense dans l'éternité? D'où vient que l'un est condamné et l'autre glorifié, quand aucun n'avait d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre, et d'instinct pour choisir? que tous deux dans l'opération du bien ou du mal étaient poussés par une concupiscence irrésistible, laquelle était l'œuvre de Dieu, comme l'acte qu'ils opèrent était son ouvrage? Quel Dieu nous fait donc la réforme? Ce n'est pas le Dieu de l'Ecriture. Elle a beau dire, elle n'a pu le trouver dans nos livres saints, c'est le dieu de son entendement : un dieu aveugle, créé à l'image de celui que rêvait le gnostique Marcion.

Luther complète sa pensée psychologique sur la liberté humaine.

« Quant à moi, je dois le confesser, m'offrît-on le libre arbitre 1), je n'en voudrais pas non plus que de tout autre instrument qui pourrait aider à mon salut: non pas seulement parce que, assiégé de tant de périls et d'adversités, au milieu de cette horde de démons qui m'assaillent de tous côtés, il me serait impossible de garder cet instrument de salut oud'en faire usage, puisque un seul démon est plus fort que tous les hommes ensemble, et qu'aucune voie de salut réelle ne me serait ouverte; mais encore parce que les dangers écartés, et les démons mis en fuite, je travaillerais dans l'incertitude, et que mon bras se fatiguerait vainement à frapper l'air de coups inutiles. Car ma vie fût-elle sans fin, ma conscience ne serait jamais assurée d'avoir satisfait à Dieu. Après tout acte réputé parfait, un scru-

1) De servo Arbitrio. t. I, fol. 171.

pule resterait toujours, à savoir, si j'ai su plaire à Dieu; s'il ne demandait pas davantage, ainsi que le prouve l'expérience de toutes les ames réputées justes, et malheureusement la mienne plus que toute autre.

» Mais comme Dieu s'est chargé de mon salut, indépendamment de mon libre arbitre, et qu'il a promis de me sauver par sa grace et sa miséricorde, sans le concours de mes œuvres, je suis certain qu'il est fidèle à sa promesse, qu'il ne mentira pas, qu'il est assez puissant pour qu'il empêche que je sois brisé par l'adversité, ou emporté de ses bras par le démon; car il a dit : « Personne ne l'enlèvera de ma » main, parce que le père, qui me l'a abandonné, » est plus fort qu'eux tous. » Ainsi donc, si tous ne sont pas élus, beaucoup du moins le seront; tandis que, par le libre arbitre, aucun ne serait sauvé, et tous seraient perdus. Ainsi encore sommes-nous assurés de plaire à Dieu, non par le mérite de nos œuvres, mais grace à la miséricorde qu'il nous a promise, et parce qu'il ne nous imputera pas le plus ou le moins de mal que nous aurons commis, mais qu'il nous pardonnera et nous recevra dans sa bonté paternelle : c'est la glorification des saints en Dieu. »

Que Luther se débatte ou non contre les conséquences du principe d'esclavage moral qu'il a posé, son dieu sera toujours un dieu aveugle ou méchant, qui sauvera ou perdra sans raison une ame qui par elle-même ne pourra ni mériter ni démériter : ame inerte, passive. S'il y a une logique au monde, il n'est de refuge, pour l'ame qui embrasserait la doctrine de Luther, que dans le désespoir ou l'indiffé-

rentisme. Voici sa profession de foi : que nul ne sera heureux dans l'éternité, s'il ne croit pas à l'inefficacité du libre arbitre 1). Qu'est donc devenu ce principe de libre examen qu'il apportait au monde? Il a proclamé l'indépendance de la raison, et il enchaîne mon entendement. Il a retrouvé, selon M. Charles Villers, les titres à la royauté de l'intelligence humaine, perdus au Vatican, et il ne consent maintenant à les montrer qu'autant que la reine de ses mains fera acte de vasselage; c'est à dire qu'il fait du papisme, après avoir voulu tuer la papauté! Que faudra-t-il penser du salut de ses disciples qui, dans leurs confessions diverses, ont désobéi à la parole du maître, et ont enseigné le dogme de la liberté morale? Le despotisme de l'erreur est encore plus pesant que celui de la vérité : dès que l'erreur vous a touché de son doigt, vous lui appartenez, et vous êtes condamné à parcourir le cercle tout entier de mensonges qu'elle a tracé autour de vous. Quand l'anabaptisme vint annoncer la nécessité d'une seconde purification du péché originel dans l'adulte, se fondant sur une pharisaïque exégèse, Luther enseigna hautement que la lettre tuait et qu'il fallait étudier l'esprit. Aujourd'hui voici ce qu'il dit : « Qu'il faut se garder, comme d'un poison, de toute exégèse, s'en tenir à la lettre, quelque dure qu'elle paraisse, à

1) Luth. de servo arbitrio ad Eras. Roterod, t. I. f. 23C. Daß Niemand selig werden könne, der nicht gerade seine Meinung von dem völligen Unvermögen des freien Willens, ohne Einschränkung annehme. Das Resultat meines Wanderungen, p. 262. Menzel : Neuere Geschichte der Deutschen, t. 1. ch. 5.

moins que l'Ecriture ne nous force de chercher le sens mystérieux renfermé sous l'écorce du mot 1); que le démon seul a pu soutenir que la parole divine est enveloppée de ténèbres, et ait besoin de passer par la bouche de l'homme pour arriver jusqu'à l'intelligence ; que l'esprit illumine toute ame qui vient à lui avec amour et lui en révèle le sens caché. »

Erasme, assourdi de tout ce tumulte de voix réformées qui criaient à la fois l'Ecriture ! comme si l'Ecriture eût été jusque alors un livre scellé, et que Luther, l'ange de l'Evangile, aurait ouvert le premier, voulut en finir avec ce bruit passionné, et montrer que l'Ecriture, réduite à sa lettre muette, n'est pas l'unique fondement de la foi chrétienne. Il retrouva, dans l'examen du principe luthérien, sa verve juvénile, son style vif, animé, et qui semble quelquefois avoir pris des ailes, comme celui du poète ; sa phrase se presse, court et ne laisse pas reposer le lecteur.

— Mais je vous écoute — à quoi bon les commentaires, si l'Ecriture rayonne d'une si vive clarté?.. Je réponds : Si l'Ecriture est aussi lumineuse que vous le dites, comment tant d'hommes de science ont-ils marché, depuis des siècles, dans les ténèbres, quand il s'agissait pour eux d'une question aussi importante que celle de la liberté morale ? Si aucune obscurité ne plane sur le texte des livres saints, pourquoi la parole écrite eut-elle besoin, au temps des

1) Neuere Geschichte der Deutschen, von Karl Adolf Menzel, t. 1, fol. 144. Das Resultat meiner Wanderungen ꝛc., von D. Julius Höninghaus, p. 261. Man soll alle verblümte Worte meiden und fliehen wie Gift, und bei den klaren dürren Worten bleiben, wo nicht die Schrift selbst zwingt, etliche Sprüche, als verblümte Worte zu erklären.

apôtres même, de commentaires ? Mais je vous accorde que l'esprit se soit révélé aux faibles et aux ignorants et caché à tant d'hommes d'intelligence, et que cette parole du Christ se soit accomplie : Mon Père, je vous rends graces de ce que vous avez appris aux simples et à ceux que le monde regarde comme des insensés, ce que vous avez tenu caché aux sages. Qui sait si Dominique et François ne seraient pas devenus semblables à ceux dont parle le Christ, s'ils n'avaient suivi que leur propre sens? Quand Jean veut, alors que le don de Dieu était dans toute sa force, qu'on éprouve si ceux qui viennent à nous sont animés de l'esprit de Dieu, nous sera-t-il permis de tenter la même épreuve dans ces jours où toute chair est corrompue ? Comment nous prouveront-ils leur mission ? Par le don d'éloquence qui brillerait en eux ; mais, de chaque côté, je vois des rabbins. — Par leurs actes ? — De chaque côté, je vois des hommes de péché : voici tout un chœur de saints qui enseignent que l'homme est libre. On dit : ce sont des hommes ! Mais je compare, prenez-y garde, l'homme à l'homme, et non l'homme à Dieu. On dit : à quoi bon cette nuée de témoins pour témoigner du don de l'esprit ? Je réponds : à quoi serviraient davantage quelques rares intelligences ? On dit : à quoi bon le bonnet de prêtre pour l'intelligence de l'Ecriture ? Je réponds : et le manteau de chevalier ou le capuchon de moine ? On dit : à quoi bon la philosophie et la science pour comprendre les livres inspirés ? Je réponds : et l'ignorance ? On dit : à quoi bon des conciles où pas un membre peut-être n'a reçu l'esprit saint ? Je réponds : et votre cénacle

où vraisemblablement le don de Dieu est aussi rare? On n'aurait pas cru aux apôtres, s'ils n'avaient prouvé la vérité de leurs enseignements par des miracles : chez vous, tout individu qui se dit héritier de la lumière veut être cru sur parole. Quand les apôtres endormaient les serpents, guérissaient les malades, réveillaient les morts, il fallait bien avoir foi en eux, alors même qu'ils annonçaient des choses merveilleuses! Et parmi ces docteurs qui ne nous ont pas fait faute de merveilles, en est-il un seul qui ait redressé un cheval boiteux 1)?... On me crie : ce sont des hommes que tous ceux dont vous invoquez le témoignage; mais, quand j'insiste et demande sur quel témoignage on veut que je juge de la vérité d'un enseignement, quand, des deux côtés, je n'entends que des voix humaines, on me répond par la preuve de l'esprit; et quand je poursuis : comment l'esprit aurait-il manqué plutôt à ceux que le monde a connus à des œuvres toutes miraculeuses, qu'aux disciples de la nouvelle science évangélique? on voudrait me faire croire que l'Evangile n'a pas été prêché depuis treize siècles! Je demande une doctrine fondée sur des œuvres. On me répond que la foi justifie, et non l'œuvre.—Donnez-moi des miracles. —Ils sont inutiles, il y en a assez, il n'en est pas besoin avec la vive lumière des Ecritures. En ce cas l'Ecriture n'est pas très claire, puisque je vois tant d'hommes errer dans les ténèbres. Et quand on aurait l'esprit de Dieu, qui me prouvera qu'on a encore l'intelligence

1) Ist noch keiner gewesen, der auch nur ein lahmes Pferd hätte heilen können.

de sa parole? Que faut-il que je croie quand, au milieu de ces dogmes contradictoires, chacun prétend qu'il a l'infaillibilité dogmatique, se pose comme un oracle, et s'élève, de son autorité, contre l'enseignement de tous ceux qui l'ont précédé! Eh quoi! pendant plus de treize siècles, Dieu n'aurait suscité, parmi tant de saints personnages qu'il a donnés à son église, aucun homme auquel il aurait révélé la doctrine évangélique 1)?

L'ouvrage d'Erasme est un traité de théologie qu'on dirait échappé à la plume de l'un de ces moines, dont on se moquait alors; qui sent le glossateur, le disciple de Scot, et où on ne surprend que bien rarement l'écrivain inspiré. Erasme entasse les textes, s'embrouille dans les citations, fait intervenir toute la cohorte des pères: saint Basile, saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Jean Damascène, Théophilacte, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire, les scolastiques, les facultés de théologie, les conciles, les docteurs, les papes: c'est à dire des témoignages que ne prisait guère un homme qui en appelait au rationalisme. Mais ce qu'il y a de remarquable dans cette polémique, c'est que Luther fut obligé de se servir des armes de son adversaire pour lui répondre, et d'invoquer à son aide la parole divine et la parole humaine. Erasme n'était pas changé, il gâta sa diatribe déjà si pâle par les lieux communs de rhétorique en faveur de son adversaire. Son exorde est un hymne à Luther qui souleva la colère de la Sorbonne. Erasme

---

1) De libero arbitrio, diatribe. Menzel. 1, 140.

ne voudrait pas que l'erreur de Luther sur le libre arbitre obscurcît les vérités qu'il a si pieusement enseignées sur l'amour de Dieu, sur l'inanité des œuvres. Sa péroraison est un nouveau chant à l'honneur de son rival. Ses amis étaient scandalisés. Carpi lui écrivait : Vous avez confondu Luther ! quel art, que d'esprit, que de génie dans votre réfutation ! quelle richesse de style et de témoignages ! avec quelle clarté vous y expliquez les matières les plus difficiles ! Mais je veux vous faire un reproche : comme vous menez doucement Luther ! un furieux, un hérétique obstiné dans son péché ! Vos louanges sont indécentes, votre douceur ridicule 1). Jérôme Emser, cet infatigable athlète du catholicisme, traduisit en allemand le livre d'Erasme, mais en effaçant de sa version les éloges donnés au novateur 2).

La réponse de Luther 3) ne se fit pas attendre ; quelques semaines avaient suffi au moine pour en rassembler les matériaux : elle était, comme tout ce qui sortait de sa plume, acérée, violente, grossière parfois ; Erasme y était transformé en pyrrhonien, en épicurien, en blasphémateur, et même en athée, lui qui à cette époque justement faisait un vœu à Notre-Dame-de-Lorette, et composait, à sa louange, des hymnes que l'archevêque de Besançon plaçait dans sa liturgie 4). Le Serf Arbitre de Luther eut dix éditions.

---

1) Resp. ad Erasmum. Hist. Litt. Ref., p. 1, p. 127.

2) Seck., liv. I, 55, 63.

3) De servo arbitrio adversus liberum arbitrium ab Erasmo defensum.

4) Canisius.

« Oh ! comme je m'étais trompé, s'écriait Erasme, je croyais qu'il n'y avait ame si dure que n'amollît une femme : c'est depuis ses noces qu'il a écrit ce livre ; voilà comme Catherine Bora a dû adoucir l'humeur de son mari 1) ! »

Erasme se faisait illusion sur la valeur de son nom ; il se croyait toujours au temps de ses gloires : il s'avisa donc de demander justice à l'électeur de Saxe des insolences de Luther ; mais sa lettre, que l'électeur dix ans auparavant n'eût peut-être pas échangée contre une province, resta sans réponse. Il crut se venger du silence de Frédéric en écrivant à Luther lui-même, qui ne répondit pas non plus. Il avait pourtant travaillé avec soin sa lettre qui finissait ainsi : « Je te souhaiterais un meilleur esprit, si tu n'étais pas si content du tien : tu peux à ton tour me souhaiter tout ce que tu voudras, pourvu que ce ne soit pas le tien, à moins que tu ne le changes. » C'étaient des concetti dépensés en pure perte.

Alors il rêve une réponse en forme à la diatribe de son ennemi. Il s'enferme donc dans sa cellule, et là, en face des eaux bleuissantes du Rhin qui venaient mouiller son jardin, des montagnes du Jura, de toutes ces fleurs et ces verdures où Bâle s'encadre comme dans un tableau, il travaille pendant dix jours entiers à courroucer son style, à l'irriter, à l'exciter, ainsi qu'on ferait d'un lion pour lui apprendre à rugir : mais ce fut vainement. Il avait pourtant pris la précaution de tenir constamment ouverts devant lui les livres de polémique de Luther, afin de leur dé-

---

1) Ep. 33, lib. 21.

rober quelques images colériques : tout ce qu'il put faire, ce fut une œuvre sans spontanéité, sans souffle inspirateur, où l'injure a des rides, où la parole tremble. Il fallait que cet ouvrage enfanté si péniblement parût à la foire de Francfort : Froben, l'imprimeur de Bâle, homme à double nature, catholique et réformé, mit six presses au service d'Erasme : l'Hyperaspistes 1) se montra donc à Francfort, à côté des diatribes de Luther : on l'acheta, on le honnit; Mélanchthon s'en moqua 2), Luther le compara au sifflement d'une vipère 3). Alors Erasme, dans son désenchantement, s'écria : « Voilà donc ma récompense ! Si je n'avais rien fait, je ne voudrais pas écrire un mot aujourd'hui 4). »

Le malheur est chose sacrée, quand surtout il atteint des intelligences telles qu'Erasme, au moment où, après avoir quitté tout ce que la vie a de plus enivrant, elles se voient dépossédées de leur gloire, et que la tombe est proche. On peut regarder l'Hyperaspistes comme un testament de mort. En le lisant, le cœur se serre à la vue de tout ce qu'Erasme a souffert dans ses affections, dans sa vanité, dans ses espérances ; de tous les combats que, vieux et infirme, il est obligé de livrer à une ame jeune et ardente ; de toutes les couronnes que lui décernait le monde, et qu'il n'emportera pas avec lui dans la tombe, mais qu'il verra passer une à une sur la tête de son rival !

---

1) Hyperaspistes, diatribæ adversus servum arbitrium, Martini Lutheri. Bas. 1526.

2) Ep. Camerario, lib. 4.

3) l. 2, Seck. § 32.

4) Ep. Carpi.

Quand on pense qu'au titre de restaurateur des lettres Erasme eût pu ajouter celui de défenseur de l'unité catholique ; qu'il refusa d'arrêter ou de comprimer l'expansion du protestantisme, de sauver l'Allemagne, son vieux culte et ses libertés nationales; de prévenir les guerres qui l'ensanglantèrent, les dévastations sacriléges de ses temples, le bris de ses images ; de sauver sa foi et ses arts ; on est tenté de le plaindre d'avoir failli au rôle que lui destinait la Providence. Du moins dans ce naufrage volontaire d'Erasme une consolation nous reste, c'est qu'il ne déserta pas la religion de ses pères, ainsi qu'on l'en accuse. Ces lignes du dernier hymne qu'il chantait avant de mourir, et qu'il traçait d'une main défaillante dans l'Hyperaspistes, témoignent heureusement de la possibilité d'une alliance entre la foi et le génie.

—«Devant Dieu qui m'entend, et dont je ne peux pas fuir la colère, si j'ai jamais sciemment péché ; je veux que tout ce qui a reçu le baptême sache que je ne crois pas moins à la parole muette de l'Ecriture que si le Christ me parlait à cette heure de sa bouche, et que je doute moins de ses signes matériels que de ce que je perçois de mes oreilles, vois de mon œil ou touche de ma main. Et comme je crois que l'Evangile a accompli toutes les figures de la loi et les vaticinations des prophètes, je crois aux promesses du second avénement; c'est cette vive foi qui m'aide à supporter les peines et les injures, les maladies, la vieillesse, toutes les traverses de la vie ; qui m'illumine, et me fait espérer en la miséricorde divine et en la vie éternelle. Je ne pense pas avoir volontairement douté d'une seule parole du Christ, j'aime-

rais mieux mourir de mille morts que de toucher à un iota des textes évangéliques : en Dieu toutes mes espérances, dans l'Evangile toute ma joie. »

— « Erasme de Rotterdam n'est plus, disait Luther à table : c'était un écrivain qui a eu tout le temps de rendre service aux lettres ; car sa vie s'est écoulée sans combats ni chagrins. Il a vécu et il est mort sans Dieu, en toute quiétude de conscience. Au moment suprême, il ne demanda ni prêtre ni sacrement, et près de rendre le dernier soupir : Fils de Dieu, dit-il, ayez pitié de moi. Peut-être ce cri qu'on lui prête était-il un mensonge : cet homme n'a-t-il pas étudié à Rome 1) ? Si, pour dix mille gouldes, je ne voudrais pas prendre dans l'autre vie la place de Jérôme, pour beaucoup plus je ne voudrais pas de celle d'Erasme 2). »

Triste oraison funèbre ! De la colère en face d'un cadavre encore chaud ; un outrage à l'une des saintes gloires du catholicisme ; une calomnie envers la mémoire d'un rival, et un jeu de mots cruel sur l'ame de l'un de ses frères en Jésus-Christ ! Voilà tout ce qui sort à la fois de la poitrine de Luther.

— Que Dieu ait son ame, dit l'évêque de Vienne, en apprenant la mort de Luther.

---

1) Luther n'avait point attendu la mort d'Erasme. En 1526, il avait publié contre le philosophe une lettre toute pleine de calomnies, où il essayait de prouver que le philosophe n'avait jamais cherché qu'à établir le paganisme sur les ruines de la religion chrétienne. Erasme réfuta cette lettre. — Erasmus ad calumniosissimam epistolam Lutheri. Annal. Sculteti, p. 197.

2) Ich wollt nicht 10,000 Gulden nemen, und in der Gefahr stehen, für unserm Herrn Gott, da St. Hieronymus inne stehet, viel weniger darinne stehet Erasmus. Tisch-Reden 415.

CHAPITRE VI.

ADRIEN VI. DIÈTES DE NUREMBERG,—1522 ET SUIVANTES.

Pendant que Luther prononçait dans l'église de Wittenberg son sermon sur le mariage, un autre moine, sur qui la Providence avait aussi ses vues, enseignait la théologie à Louvain. On l'appelait le docteur Florent. Dieu ne lui avait pas accordé les dons qui remuent la multitude : sa parole était simple, sans ornements mondains, comme ses vêtements. Il habitait, à l'université, une petite chambre, véritable cellule où Erasme eut peine à trouver un siége quand il traversa Louvain pour se rendre à Rotterdam. Il se levait de bonne heure pour étudier, et ne faisait qu'un repas par jour. Il aimait les pauvres et partageait avec eux les mille florins que lui rendait sa place, et leur abandonnait une de ses deux robes de professeur que la ville lui donnait par année. Un jour, Dieu prit par la main le principal de Louvain et le conduisit à Rome pour monter sur le trône à la place de Léon X : le docteur prit le nom d'Adrien VI 1).

---

1) Neuere Geschichte der Deutschen, von Ad. Menzel. t. 1. ch. 2. f. 5 et suiv. Chron. sax. p. 248 et suiv.

Adrien était d'une toute autre nature que son prédécesseur. Il n'aimait ni le faste ni la représentation. Il n'élèvera pas dans son pontificat des monuments ; il ne dépensera pas les trésors du Vatican à enrichir Rome de chefs-d'œuvre ; il ne creusera pas la terre pour en retirer des statues antiques ; il ne marchera pas dans les rues au milieu des flots de peintres, de poètes ou d'historiens. Il a d'autres goûts et une autre mission. Elevé loin de l'Italie, dans une petite ville de Hollande, Utrecht, il a puisé sur les bancs de l'école une grande simplicité de mœurs et de manières. Il aime les lettres toutefois, parce qu'elles polissent l'ame, ornent l'esprit, et donnent de l'élégance aux mœurs. Pardessus tout, c'est une organisation empreinte de bonté, d'amour et de charité, d'une ineffable douceur, et qui, pour donner la paix à l'Eglise, sacrifierait volontairement son repos et sa vie.

En Hollande, il s'était pris d'amitié pour tous ses compagnons d'étude, et son premier souvenir, à Rome, fut pour Erasme ; deux intelligences que le bruit des disputes religieuses fatiguait, parce qu'elles les arrachaient à ce qu'il y avait de plus doux pour elles, la quiétude d'esprit. Aussi, en montant sur le trône, Adrien se hâte d'écrire à son ancien camarade d'université. Dans une lettre où le souverain a bien soin de se cacher, il le conjure de travailler à la pacification de l'Eglise, au nom de sa gloire, de son avenir, de ce Dieu qui le récompensera magnifiquement dans l'Eternité, et aussi de leur vieille et sainte intimité. Il ne cache pas les torts de la papauté, peut-être même, tant il a désir d'en finir avec les

troubles, les exagère-t-il à dessein pour exciter le zèle d'Erasme ; c'est du moins le reproche que lui font des historiens catholiques. Il eût voulu que le philosophe prît en main la défense du catholicisme, qu'il entrât en lutte ouverte avec le réformateur.

« Levez-vous, levez-vous, disait le pape à Erasme, pour la défense du Seigneur ; et pour le glorifier, servez-vous, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, des dons merveilleux qu'il vous accorda. »

Erasme hésite ; il n'ose s'associer à l'œuvre que lui propose le chef de l'Eglise ; il balbutie je ne sais quelles timides excuses sur son âge, sur ses infirmités, sur son imagination qui se glace avec ses doigts, et sur la difficulté d'aller jusqu'à Rome, où le pape le presse de venir. A l'entendre pourtant il connait les maux de l'Eglise et les remèdes qu'on doit leur appliquer ; mais ces remèdes, il ne peut les confier qu'à des messagers fidèles, et il n'en trouve pas. Il est tout fier d'avoir, dès le début, deviné le drame qui allait se jouer, et quand il pourrait le dénouer, lui, ce Dieu envoyé exprès du ciel, recule lâchement 1). Ecoutons-le :

« J'ai crié sur les toits, dès le principe, que les moines servaient la cause de Luther, et on ne m'a pas écouté. Plus tard, j'ai indiqué comment on pouvait en finir avec le mal et le couper dans sa racine, on a rejeté mes conseils. Enfin, je me suis expliqué dans des lettres au pape Adrien ; mais il faut que mes avis n'aient pas été goûtés, car je n'en reçois pas de réponse. » C'était un véritable Allemand

1) Sentiments d'Erasme de Rotterdam, in-12.

que le pape Adrien, allemand dans son langage, dans ses vêtements, dans ses mœurs, dans sa foi qui, pour être excitée, n'avait pas besoin, comme celle des Italiens, de symboles et de simulacres. Véritable chrétien de la primitive Eglise, qui, malheureusement, ne comprenait pas que la forme extérieure a besoin, si elle veut durer, de se renouveler avec les mœurs d'un peuple. Vêtu plus que simplement, on ne le reconnaissait, quand il parcourait les rues de Rome, qu'au cortége de boiteux, de paralytiques, d'aveugles, de mendiants de tout sexe qui s'assemblaient sur son passage, et auxquels il faisait l'aumône. D'artistes, aucun, car il ne les aimait pas, et leur reprochait de voler le bien des pauvres; non qu'il fût étranger à l'esthétique, car il était poète avant d'être pape; mais la charité était sa seule muse. Un jour, qu'on lui parlait de la magnifique pension que Jules II avait faite au seigneur qui avait trouvé le groupe du Laocoon, il hocha la tête :— Ce sont des idoles, dit-il; je connais d'autres dieux que je préfère : les mendiants, mes frères en Jésus-Christ. On voit si la Providence fut sage en donnant à Léon X un successeur tel qu'Adrien. S'il fût venu plus tôt, quand l'art avait besoin qu'on lui fît un pont d'or pour entrer dans Rome, peut-être Adrien eût-il passé outre ainsi qu'il fit quand on lui montra le Laocoon, et Rome eût été déshéritée d'une de ses plus belles gloires. Tous deux accomplirent leur mission, l'un en s'associant au mouvement des idées, en élevant et dotant magnifiquement tout ce qui avait ame d'artiste, pour faire comprendre aux peuples que la papauté, loin d'être l'ennemie des lumières, s'en glorifie

comme de tout don qui vient de Dieu; l'autre, quand l'art était créé et ne craignait plus de tempêtes, en oubliant un moment la forme pour ne songer qu'aux maux de l'Eglise, c'est à dire à une œuvre qui a bien aussi sa poésie, et que nul mieux qu'Adrien ne pouvait opérer. Car il brillait par toutes ces qualités que l'Allemagne reprochait à Léon X de dédaigner. Il aimait la solitude, la bure, une table frugale, la simplicité dans le culte et les cérémonies, la science qui se cache et la piété intérieure. Longtemps avant que Luther touchât de sa main ardente aux indulgences, il avait étudié la nature de ces œuvres de satisfaction, posé leur limite et assigné leur véritable caractère, séparant admirablement l'usage de l'abus, et conciliant l'exigence du dogme avec la lumière de la raison. A son installation au pontificat, il avait donné une bulle où on retrouve les doctrines qu'il avait professées d'abord, avec un si grand talent, sur le mérite du sang de Jésus-Christ, trésor d'indulgences, comme l'enseigne l'Eglise. C'est là qu'il s'élève, avec une énergie que quelques casuistes n'ont pas approuvée, contre les scandales qu'avait donnés au monde la papauté; sur la nécessité d'une réforme vive et efficace dans les membres et le chef; sur les dissolutions des prélats et leur luxe scandaleux; sur le trafic honteux des choses saintes dont Rome avait la première donné l'exemple. Et pour montrer que les plaintes n'étaient pas vaines, il s'était mis à l'œuvre sur le champ, avait réduit le prix des dispenses qu'on était obligé d'acheter à Rome pour contracter des mariages aux degrés défendus. On se plaignait, en Allemagne

surtout, des prérogatives des coadjuteurs de la chancellerie. Adrien les leur retira en partie. Aux quêteurs, il ôta le pouvoir de distribuer et de vendre les indulgences. Ce n'était que le commencement des réformes qu'il méditait, si l'Allemagne eût voulu le suivre dans ces voies d'amélioration : mais la bonne volonté du pape devait se briser contre les caprices du corps germanique.

L'édit de Worms avait eu le sort de toutes ces lois qu'on est décidé d'avance à ne pas appliquer, et qui ne sont destinées qu'à faire peur ; on s'en moqua quand on vit la réforme marcher tête levée et répandre au grand jour ses doctrines. Il n'y avait pas en Allemagne de main assez forte pour faire exécuter les ordres de l'empereur. Charles V, qui était alors en Espagne, semblait ne point entendre ce bruit de querelles religieuses qui troublait la Germanie. De grandes pensées l'occupaient. Il rêvait, dit-on, une monarchie où le soleil ne se devait pas coucher.

Avant de partir il avait choisi pour le représenter Frédéric Palatin, prince efféminé, ami de ses plaisirs, et qui peut-être aurait consenti à sévir contre les réformés, s'il eût trouvé autour de lui des consciences disposées à s'associer à des mesures de rigueur ; mais presque toutes étaient tombées dans l'indifférence, comme si elles avaient attendu l'effet de ces paroles de Luther à la diète de Worms : « Si mon œuvre est une œuvre de Dieu, elle s'accomplira. » D'ailleurs beaucoup d'elles ne pouvaient que gagner au triomphe du principe réformateur, et les dépouilles opimes que le moine saxon avait livrées

aux princes qui avaient fermé les yeux étaient bien faites pour les séduire.

Luther travaillait sans relâche à gagner le peuple à sa cause. Le peuple comprenait le langage qu'il parlait, et accueillait avec joie ses déclamations contre l'oppression ; plein d'espoir que son tour viendrait, et qu'il pourrait un jour compter avec ses maîtres, et de gré ou de force jouer aussi son jeu. Le manifeste que publia à cette époque Luther devait susciter des troubles, en exaltant cette fièvre d'indépendance dont la multitude était malade. Il avait donné à son livre le titre de : La magistrature séculière 1). Son exorde est tout plein de colère. « Dieu, s'écrie-t-il, a enflammé le cerveau des princes. Ils croient qu'il faut obéir à leurs caprices ; ils se mettent à l'ombre de César, dont à les entendre ils ne font qu'exécuter les ordres, en sujets obéissants, comme s'ils pouvaient cacher leur iniquité à tous les yeux ! Polissons qui voudraient passer pour chrétiens 2) ! Et voilà les mains auxquelles César a confié les clefs de la Germanie : insensés qui extermineraient la foi de notre sol et y feraient croître le blasphème, si on ne leur résistait au moins par la force du verbe. Si j'ai attaqué en face le pape, cette grande idole romaine, est-ce que je pourrais avoir peur de ses écailles ou de ses bulles ? »

Luther entre ensuite en matière, et met en présence quelques maximes de l'Ecriture qui traitent du pouvoir civil, et de l'obéissance du sujet, et qui

1) De magistratu seculari, t. 2. Ien. fol. 189.

2) Olim nebulones, nunc vero christiani principes appellari.

au premier aspect semblent se contredire : il s'attache à les concilier. Il partage la société en deux fractions, l'une qui appartient au royaume de Dieu, l'autre au royaume de ce monde ; la première, congrès de fidèles, Jérusalem de chrétiens, qui n'a besoin pour se gouverner, ni de glaive, ni de magistrature, ni de ministère politique ; où nulle anarchie n'existe ; où tous les membres sont égaux ; où il n'y a de maître que le Christ ; où évêques et prêtres ne se distinguent que par le ministère qui leur a été dévolu ; où l'on ne peut établir des lois et faire des réglements sans l'assentiment de la volonté commune.

« Ce n'est pas pour cette société d'élite qu'ont été faites les lois, établies les magistratures et fondés les tribunaux, mais bien pour cette assemblée d'infidèles qui ne sauraient exister sans toutes ces inventions humaines. Que les prêtres ou les évêques portent le glaive et exercent la magistrature politique, mais seulement dans cette société civile d'hommes qui n'ont de chrétien que le nom. Nulle ame chrétienne ne doit se mettre à l'abri sous le glaive de la loi civile, se revêtir de l'office de juge pour administrer la justice. Qui dispute devant les tribunaux, qui vient y mendier ou défendre son honneur, ou des biens temporels, est indigne de porter le beau nom de disciple de Christ : c'est un gentil, un infidèle ; tous ont reçu le baptême, mais parmi ceux qui ont été régénérés, combien peu de vrais chrétiens que le Christ peut confesser ! »

Après quoi Luther se hâte d'abandonner la déduction de théories métaphysiques qui ne sont pas

faites pour le peuple, et qui l'ennuieraient si elles se prolongeaient trop longtemps; formes logiques qui ne s'adressent qu'à des intelligences élevées, comme Mélanchthon, Jonas, Staupitz; et il revient à la lutte passionnée de la parole où il est si puissant et n'a pas de rival; à cette langue de feu, qui enflamme, remue, électrise comme un hymne de combat, et dont ses disciples s'effrayaient eux-mêmes.

« Voici que Dieu livre les princes catholiques à leur sens réprouvé; il veut en finir avec eux et avec tous les princes de l'Eglise: leur règne est clos; ils s'en vont descendre dans la tombe couverts de la haine du genre humain, princes, évêques, prêtres, moines, polissons sur polissons. Depuis que le monde est monde, c'est un oiseau rare sur la terre, qu'un prince sage et prudent, mais plus rare encore un prince honnête homme. Que sont la plupart des grands? des fous, des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent sous le soleil; licteurs et bourreaux, dont Dieu se sert dans sa colère pour punir les méchants et conserver la paix des nations: car notre Dieu est grand, et il est nécessaire qu'il ait à son service des nobles, des riches, d'illustres bourreaux, et il lui plaît que nous appelions Maîtres très-cléments, ses bourreaux et ses licteurs 1). Princes, la main de Dieu est suspendue sur vos têtes; la contemption se répandra sur vous, vous mourrez, votre puissance fût-elle au-dessus de celle du Turc lui-même. Déjà votre récompense est arrivée; on vous tient pour po-

1) Estque ipsius bene placitum ut hos carnifices clementissimos dominos appellemus.

lissons et bélîtres : on vous juge d'après le rôle que vous jouez : le peuple a appris à vous connaître, et ce châtiment terrible que Dieu appelle le mépris vous presse de tous côtés; vous ne pourrez pas le détourner. Le peuple lassé ne peut plus supporter votre tyrannie et votre iniquité. Dieu ne le veut pas. Le monde n'est plus le monde d'autrefois, où vous chassiez aux hommes, ainsi qu'aux bêtes fauves. »

Placez à Florence Luther, comme Savonarola, et cet hymne soulèvera la multitude qui courra aux armes et brisera ces instruments d'iniquité, auxquels on a donné le nom de princes. En Allemagne, la parole du réformateur ne pouvait produire le même effet sur un peuple froid de sa nature, de qui le cerveau ne recevait l'atteinte que d'un pâle soleil, et accoutumé d'ailleurs à une obéissance passive aux puissances de ce monde dont le catholicisme lui faisait un impérieux devoir. La révolte ouverte eût pu s'organiser difficilement, car un lien commun ne réunissait pas les populations. Quand les paysans s'insurgeront, ce ne sera point au nom de la religion, mais d'intérêts tout matériels : guerre d'esclaves, qu'un autre Spartacus entreprendra. Et Luther connaissait les chances de ses paroles et la nature des intelligences auxquelles elles s'adressaient. Ces ames façonnées depuis longtemps au joug avaient pressenti les destinées de Charles V; elles savaient qu'il n'était pas si loin qu'il ne pût rebrousser chemin, et venir noyer dans le sang une révolte ouverte. Au lieu donc de s'attaquer de front au pouvoir, le peuple se contenta de l'embarrasser dans sa marche, de multiplier les obstacles sur ses pas, de créer des défiances, de

l'importuner de ses plaintes, de l'étourdir de ses doléances, de calomnier ses intentions, de lui prêter des désirs de sang, et de l'accuser de chercher dans un repos hypocrite à refaire ses forces pour frapper ensuite les consciences avec plus de sécurité. Les princes catholiques avaient surtout à souffrir. La réforme avait trouvé moyen de se glisser jusque dans leur cour. Elle les dénonçait à Luther qui pouvait passer quelquefois pour jouir du don de seconde vue : car il prophétisait des événements qui s'accomplissaient plus tard : c'est ainsi qu'il connaissait les secrets de l'archevêque de Mayence que lui livrait son secretaire, Wolffgang Capiton, qui plus tard embrassa la réforme 1); et les projets de Frédéric l'électeur, que lui révélait le secrétaire du prince Georges Spalatin. Quand s'ouvrit la diète de Nuremberg, en 1522, au mois de novembre, Luther était instruit d'avance des dispositions des princes qui devaient en faire partie. La majorité, sans pencher pour les doctrines nouvelles, redoutait l'immense popularité dont le moine jouissait en Allemagne, et plus encore sa parole, qui brûlait comme du feu tout vêtement auquel elle s'attachait, et surtout la pourpre ou l'hermine. Il était certain qu'aucune voix ennemie ne crierait : « Malheur à l'évangélisme ! » et que s'il s'en élevait du banc des princes catholiques, elle serait étouffée sur le champ par des voix autrement nombreuses que la peur saurait rendre éloquentes. A ce congrès de Nuremberg, toutes les opinions religieuses de l'époque étaient re-

1) Ulemberg, Historia de vitâ, p. 182.

présentées ; il y avait des catholiques zélés, des catholiques tièdes, des luthériens, des anabaptistes, des sacramentaires, des zuingliens, des mélanchthoniens, qu'on nommait hiérarchistes, des carlstadiens et des athées. Les opinions politiques offraient la même confusion. En l'absence de l'empereur, toutes ces voix s'agitaient, faisaient du bruit, voulaient sauver l'Allemagne. La diète n'offrit que le triste spectacle d'une assemblée où les princes séculiers firent de la théologie, et les princes ecclésiastiques du pouvoir. Si le nonce du pape Adrien, Chérégat eût eu l'éloquence d'Aleandro, l'ambassadeur de Léon X, il aurait certainement entraîné toutes ces pâles volontés : aucune n'eût essayé de faire résistance. Il n'y avait pas dans l'assemblée une seule tête forte. Le moment était favorable : la révolte aurait pu être réprimée. Mais au lieu de cette parole d'Aleandro, vive, impétueuse, étincelante d'images, qui séduisait avant de convaincre, ce n'est plus qu'une phrase traînante, incertaine, molle et pleine de timidité. Chérégat était un patient sur la sellette au lieu d'un juge. La diète parut frappée d'étonnement, et elle s'attendait à un autre ton. Comme cela arrive, le cœur revint à tous ces hommes qui en manquaient, en face de ce nonce qui abaissait sa pourpre jusqu'à la prière, car c'était une véritable confession que sa harangue, faite bien plus par un luthérien que par un catholique. — Le pape reconnaissait humblement « que la chaire de Saint-Pierre s'était la première souillée, que l'Église avait besoin de réforme ; que si Dieu l'avait si cruellement punie, c'était à cause des fautes de ses prélats et de ses prêtres ; que depuis quelques an-

nées, l'abus des choses saintes, l'insolence du pouvoir, le scandale venaient de Rome; que son vœu ardent était de travailler à réparer le passé, à faire descendre la réforme de la tête aux membres; que la chaire pontificale, le siége principal du mal devait être traité d'abord, et qu'une fois guéri, la plaie de l'Eglise se fermerait bien vite ». Le nonce ajoutait qu'il fallait cependant se garder de toute exaltation, repousser des remèdes héroïques qui ne feraient qu'accroitre la maladie, employer des liniments qui guériraient le malade, et qu'à l'aide de Dieu, le pape, qui ne s'était chargé du gouvernement des ames que pour obéir à sa volonté, viendrait à bout de rendre la paix à l'Eglise. Ensuite, s'adressant aux membres de la diète : « Je suis prêt, disait-il, à écouter vos plaintes : si vous avez des griefs, formulez-les; le pape est disposé à les accueillir dans sa bonté paternelle. N'oubliez pas que les Ordres lui doivent le concours de leurs volontés; qu'un édit existe, celui de Worms, qu'en l'absence de l'empereur vous êtes chargés de maintenir, et qu'il dépend de vous d'arrêter les mesures les plus opportunes pour que le cœur du père commun des fidèles ne soit pas contristé par le triomphe de l'hérésie; que l'Eglise a parlé, et qu'enfants dociles vous devez lui obéir et veiller à l'exécution de ses décrets 1). »

On voit tout ce qu'il y a de mou, d'embarrassé et d'imprudent dans ce langage du représentant d'une cour accoutumée à parler si haut. Il n'était pas fait assurément pour donner une grande idée ni du sou-

1) Neuere Geschichte der Deutschen, von Karl Ad. Menzel, t. 1

verain au nom duquel on le tenait, ni de l'orateur qui s'en faisait l'organe. Les membres de la diète ne se seraient jamais grandis d'eux-mêmes à la hauteur où les élevait le nonce de Sa Sainteté. Luther n'était pas entièrement rassuré sur leurs dispositions, il redoutait tout des princes catholiques. Pour les compromettre aux yeux de la nation allemande, il avait eu soin de les représenter comme des instruments de perte et de vengeance dans les mains de Dieu. Cette harangue fit autant de petits despotes aux mains de fer d'hommes qui, livrés à leurs instincts, seraient venus se briser contre un souffle énergique. Au-delà des monts, elle jeta dans le cœur des prélats italiens la défiance et le découragement. On trouva que cette langue de Chérégat convenait à des enfants du siècle, mais qu'elle était un contresens dans la bouche d'un nonce. L'Allemagne ne put se dissimuler que la cour de Rome avait singulièrement déchu, et Luther ne manqua pas, à Wittenberg, de mettre en parallèle les paroles de Chérégat à la diète de Nuremberg et celles de Caietano à Worms, et de montrer aux réformés combien sa cause avait fait de progrès, puisqu'un nonce était obligé de confesser au monde — que tout ce qu'il y avait eu de trouble jusque alors avait sa source dans les désordres de la cour de Rome.

L'assemblée de Nuremberg n'eut pas besoin de méditer longtemps sa réponse. Il fallait commenter la harangue officielle. Elle déclara que si on n'avait pas exécuté l'édit impérial contre les partisans de Luther, la faute en était à Rome, dont l'Allemagne avait tant à se plaindre; et parce que des mesures de rigueur n'auraient servi qu'à répandre au lieu d'étouffer les doc-

trines nouvelles; que le peuple se serait ému et révolté contre le pouvoir, sous prétexte qu'il voulait éteindre la lumière de l'Evangile. Elle félicitait le pape, qui avait si noblement reconnu la nécessité d'une réforme dans le clergé, et témoignait l'espoir qu'on ne détournerait plus désormais le produit des annates de leur destination primitive : la guerre contre les Turcs et les infidèles 1).

Aux yeux de la diète il n'y avait plus qu'un moyen de rendre la paix à l'Allemagne, c'était de convoquer un synode national où toute voix dissidente pourrait se faire entendre. En attendant, les Ordres promettaient de travailler à la réconciliation commune; à obtenir de l'électeur que Luther gardât le silence; que les prédicateurs ne prêchassent plus que la parole de Dieu, s'appuyant sur la doctrine et la tradition de l'Eglise; qu'on laissât aux ordinaires le soin de punir des peines canoniques les prêtres mariés et les moines qui avaient abandonné leur couvent, et qu'on les privât de leurs bénéfices ou de leurs priviléges sans que le magistrat pût y mettre obstacle 2).

Quelques voix essayèrent de demander des mesures énergiques contre le prosélytisme luthérien et les débordements de la presse qui inondait les campagnes d'écrits anticatholiques : la majorité leur imposa silence, et s'occupa de formuler son édit qui

---

1) Cochl. in Act. Luth. Ulemberg, historia de vita Lutheri. Maimbourg, p. 76. Neuere Geschichte der Deutschen, von Karl Ad. Menzel, t. 1. p. 150. Les actes de la diète se trouvent dans les œuvres de Luther, t. 15, 2667, 2674, édition de Walch.

2) Acta Conv. Norimb. — Fasciculus rerum expet. et fug. — Goldast. Const. Imp. 8.

fût publié le 6 mars au nom de l'empereur absent, Luther attendait impatiemment cette délibération: ce fut un triomphe pour lui que le rescrit de cette assemblée. Il eut soin de relever sa victoire sur la papauté, dans un écrit plein d'artifices 1), où la louange envers les Ordres est tempérée adroitement par des avertissements qui ne partent pas de lui, dit-il, mais de Dieu même dont il accomplit le commandement : lui qui n'est entre les mains du Seigneur qu'un faible instrument, tout pareil à ceuxqui sont élevés en honneurs et en dignités, et que le Seigneur renverserait d'un souffle si jamais sa parole était méconnue. Il demande grace pour ces pauvres prêtres, pour ces moines qu'on voulait punir parce qu'ils avaient obéi au précepte de Dieu à Adam et à toute sa postérité. Triste aveuglement, disait-il, impitoyable dureté du pontife ! Prescription qui sent le diable ! Transformer en commandement divin la continence, que notre nature ne saurait garder ! Décréter la chasteté, c'est à dire ordonner à l'homme de s'abstenir des fonctions de nos misérables organes, de retenir ses excréments, ou de garder une urine intempérante 2)!

Cet appel à la violation du célibat, formulé ici si brièvement, avait été, en 1522, longuement motivé dans une lettre de Luther aux militaires de l'ordre teutonique 3). Mes amis, leur disait-il: Le précepte de multiplication est plus vieux que celui de continence décrété par les conciles; il date d'Adam... Mieux vaudrait

1) Luther. contra falsa. Ed. Cæsar. t. 2.

2) Perindè facere qui continenter vivere instituant, ac si quis excrementa vel lotium contra naturæ impetum retinere velit.

3) Ad milites ordinis Teutonici, t. 2, Ien. p. 211-6.

vivre dans la scortation que dans la chasteté : la chasteté est un péché impardonnable, et le concubinage, Dieu aidant, n'impliquerait pas la perte du salut 1).

La diète s'était occupée de formuler ses griefs : il y en avait cent, centum gravamina, dont elle demandait le redressement. C'étaient des remontrances plutôt que des plaintes faites avec dureté, et auxquelles, en général, le pape n'eût pu faire droit sans toucher à son autorité, à la discipline ecclésiastique et aux plus saintes traditions. Chérégat fut effrayé en fixant les yeux sur ce cahier de doléances que lui remit le secrétaire des Ordres. Il portait la peine de ses timidités. La diète refusa formellement de revoir son travail: d'ailleurs la presse s'en était emparée, l'avait reproduit et répandu dans toute l'Allemagne, et Chérégat dut se résigner.

Pendant qu'il était en route pour Rome, J. Lufft, l'imprimeur de Wittenberg, publiait l'exposé des Centum gravamina en allemand et en latin, à l'usage des savants et du peuple, avec des scholies et des gloses demi-sérieuses, demi-bouffonnes, toujours insultantes pour le catholicisme, et toutes pleines de Luther. C'est lui qui a dicté ces lignes âpres et mordantes, qui a remué tout ce fiel, qui a pétri toute cette boue: c'est son souffle et son haleine; car Ulrich de Hutten était malade et mourant. Or il n'y a pas à s'y méprendre. Lui-même a pris soin d'indiquer le procédé de divination, et il est bien simple. « Quand, sur une belle page blanche, vous trouvez de petits points noirs et visqueux, vous dites : une

1) In statu scortationis vel peccati, Dei præsidio implorato, de salute non desesperandum.

mouche a passé par là 1). Et nous, quand nous voyons une belle face de vieillard, celle d'Adrien, toute rouge d'un soufflet que lui imprima une main de prêtre, nous disons: Cette main est celle de Luther, et nous ne nous trompons pas.

Le malheureux Adrien, ce pape si pur, ce chrétien de la primitive Église, ce bon pasteur qui eût donné sa vie pour ses brebis, cet apôtre qui ne pensait pas le mal et dont le monde n'était pas digne, suivant la belle expression d'un historien protestant 2), eut le cœur brisé quand il revit Chérégat, et la douleur le tua. Tous les pauvres de Rome suivirent son convoi en pleurant: ils criaient: Notre père est mort! Et, sur leur passage, le peuple agenouillé versait des larmes. Jamais pompe funèbre n'avait fait éclater semblable douleur: Rome avait enfin compris tout ce qu'elle avait perdu. Quelques cardinaux accompagnèrent le corps à l'église de Saint-Pierre: c'étaient ses amis d'enfance. Par leur soin, un petit monument en pierre fut érigé qui devait garder ces restes chéris; et sur cette pierre on lisait: — Ci gît Adrien VI qui regarda le pouvoir comme le plus grand des malheurs. Plus tard, un cardinal allemand fit élever, à ses frais, dans une autre église, un cénotaphe moins simple, qui portait ces paroles qu'aimait à répéter Adrien: — A l'âme la plus honnête, rien n'importe comme le temps, où elle a vécu.

Quelques jours avant de mourir, Adrien avait

1) Tisch-Reden.

2) Adolf. Menzel, t. I, p. 111. Aus diesem Verdrusse wurde der fromme Mann, dessen die Welt nicht werth war, zur Freude der Römer am 14 ten September 1523 durch den Tod befreit.

canonisé Benno 1), évêque de Misnie, saint prêtre dont la mémoire est encore vénérée dans toute la Saxe catholique : c'était un autre Martin, qui souvent, après avoir vendu ses bijoux, coupait sa robe en deux pour la donner aux pauvres. Luther, qui faisait des martyrs et proposait à la vénération des chrétiens ceux des disciples qui avaient trouvé la mort dans le cours de leur apostolat, voulut empêcher qu'on ne fêtât ce nouveau saint. Il écrivit son livre — Touchant la nouvelle idole et le vieux démon —, où il trouva moyen d'outrager les vivants et les morts. . . . .

— Satan, dit-il, ne pouvant supporter l'éclat de l'étoile naissante de l'Evangile, a résolu de se venger, et pour se moquer de Dieu, voilà qu'il imagine une farce d'histrion, une fable bonne à jouer sur les tréteaux. Il prend le nom de Benno et veut se faire adorer. Il s'est servi pour cette comédie du pape Adrien, dont on vante la chasteté et l'innocence, mais un hypocrite et un impie, un ennemi acharné de la parole de Dieu, qui a fait mourir deux de nos frères augustins à Bruxelles; qui tue les saints vivants du Seigneur, et canonise le valet de Rome, ou plutôt le diable lui-même. C'est comme à Constance, où les pères du concile ont répandu le sang de Jean Huss et de Jérôme de Prague, deux fils de Dieu, deux saints, deux martyrs, et canonisé Thomas d'Aquin, fontaine et sentine d'hérésies. Qu'était-ce que Benno? Le séide de Grégoire VII, ce polisson mitré qui a jeté de son trône Henri IV, le César. Si Benno n'a

1) Emser a écrit la vie de cet évêque. — Cochl. in Act. p. 108, 109.

pas fait pénitence de ce crime, il est à tout jamais damné ; en mourant, il est tombé dans les mains du diable. Misniens, vous allez adorer un sicaire, un infâme homicide, un voleur tout couvert de sang, l'auteur de toutes les calamités qui pèsent sur la Germanie, l'ennemi de l'Evangile, le compagnon de l'antechrist, un saint à la façon d'Anne et de Caïphe 1).

Les Ordres se rassemblèrent de nouveau à Nüremberg, en 1524. Clément VII venait d'être exalté. La guerre désolait l'Italie : deux princes s'y disputaient l'empire du monde, Charles V et François Ier. Le pape avait fait alliance avec le roi de France par peur des armes de l'empereur. Ces troubles occupaient la pensée et servaient les progrès de la réforme. Charles V fut plus heureux que son rival ; il le battit, et Clément VII se jeta dans les bras du vainqueur ; l'empereur fut grand et généreux : il oublia le passé et promit de songer aux affaires religieuses de l'Allemagne. Le pape fit choix, pour le représenter à la diète, du cardinal Campegio, homme de tête et de caractère, théologien habile, rhéteur exercé à la parole, l'admirateur et l'ami d'Erasme 2). Mais les esprits en Allemagne s'irritaient de plus en plus : le luthéranisme gagnait chaque jour de nouvelles forces, et croissait en audace, comme en puissance. Déjà les signes catholiques lui déplaisaient tout autant que ses dogmes, et il leur faisait une guerre ouverte. Il abat-

1) Contra novum idolum et antiquum diabolum qui Misenæ exaltabitur. [illegible]

2) [illegible]

tait sur les grands chemins la croix, les images, les statues des saints et les tableaux naïfs de sa croyance, et proscrivait ou honnissait la soutane du prêtre et le froc monacal. Quand Campegio, en entrant à Augsbourg, voulut donner sa bénédiction, le peuple se prit à rire et à se moquer du légat. Les princes qui étaient allés le recevoir aux portes de Nüremberg le prièrent de se dépouiller des marques de sa dignité, de peur que la populace ne lui fît quelque insulte. Campegio fut donc obligé de revêtir des habits séculiers, et d'entrer à Nüremberg sans aucune espèce de pompe. Le cardinal croyait trouver l'électeur Frédéric, auquel il était chargé de remettre un bref du pape, plein de bienveillance. Il se fiait à son éloquence naturelle pour décider ce prince à embrasser les intérêts de l'Eglise catholique : mais l'électeur s'était éloigné. Campegio lui expédia le bref. On ne connaît pas la réponse de l'électeur.

Le lendemain Campegio fut reçu en audience solennelle par les princes et les députés des villes impériales. Il s'était préparé. Sa harangue ne manque ni d'adresse ni d'habileté. La peinture qu'il fit des maux auxquels les doctrines nouvelles avaient livré l'Allemagne, et de l'avenir qu'elles lui préparaient, est vive et prophétique. Il ne parla pas du concile national que les états avaient réclamé avec tant d'instance ; mais il affecta de s'étendre sur les griefs dont la diète avait demandé le redressement, et il promit en son nom qu'on écouterait les plaintes et qu'on ferait droit à leurs doléances ; sous la condition toutefois que de cet exposé de griefs les Ordres voudraient retrancher quelques articles qui [illegible]

ment au renversement de l'autorité pontificale et des priviléges de l'Eglise 1).

Les forces des deux partis dans la diète étaient ainsi partagées : le légat pouvait compter sur la voix de l'archiduc Ferdinand, frère et lieutenant de l'empereur, des ducs de Bavière, du cardinal-archevêque de Salzbourg, de l'évêque de Trente et de dix autres princes séculiers ou ecclésiastiques. Presque tous les députés des villes impériales étaient infectés de luthéranisme : elles formaient la majorité. La délibération fut longue et orageuse : l'ambassadeur de Charles V insista sur l'exécution de l'édit de Worms et menaça les états de la colère de l'empereur. Les princes luthériens auraient voulu, ce jour-là même, proclamer la liberté de conscience, ou, en d'autres termes, la révolte contre l'édit impérial : on prit un moyen terme. La diète décréta que le pape convoquerait, du consentement de l'empereur, un concile général en Allemagne pour y terminer les différends religieux ; qu'on tiendrait une nouvelle assemblée à Spire le jour de la fête de Saint-Martin, où les Ordres, après avoir fait examiner par d'habiles docteurs ce qu'on devait retenir ou rejeter des doctrines de Luther, formuleraient ensuite leur décret. En attendant la décision du concile, ils promettaient d'examiner et, s'il était possible, d'amender en quelques points l'exposé de leurs griefs contre la cour de Rome, et, pour obéir à l'empereur, de tenir la main à l'exécution de l'édit de Worms 2).

1) Adol. Menzel. T. 1, p. 151. Cochlæus, Maimbourg. Hist. du Luthéranisme, p. 87, liv. I.

2) Maimbourg, liv. I, p. 89. — Raynaldus, ad annum 1524, n° 15.

La diète était absurde : elle choquait toutes les consciences. Aux laïques, elle remettait le droit de juger de nouveau des doctrines que le Saint-Siége avait condamnées ; aux vassaux de l'empereur, le pouvoir de désobéir à un rescrit impérial. Elle admettait le décret de Worms comme loi de l'empire, et provoquait l'Allemagne à s'en affranchir. Les Ordres se constituaient juges en matière de foi et de législation, et, par une contradiction manifeste, absolvaient et condamnaient Luther, en approuvant l'édit de 1520, où il avait été déclaré hérétique, et en prescrivant un nouvel examen de sa symbolique à Spire.

Le légat protesta, et l'ambassadeur de Charles V déclara qu'il porterait ses plaintes aux pieds de son maître.

L'empereur était alors absent. Le pape lui avait appris la résolution de la diète et le mépris qu'on faisait de ses ordres et des décisions de l'Église. Charles, irrité, adressa aux princes allemands un rescrit où il menaçait de la peine de mort quiconque désobéirait à l'édit de Worms. Ce n'était qu'une menace, dont les états ne tinrent aucun compte. Le luthéranisme ne se cachait pas : il allait tête levée, affrontant pape et empereur, proclamant ses croyances et forçant la porte des églises catholiques quand on refusait de lui en livrer les clefs. Magdebourg, Nüremberg et Francfort changeaient ouvertement la forme du culte catholique. A Magdebourg, la bourgeoisie s'assemblait le 24 du mois de juin 1523, intimait l'ordre au magistrat civil de fermer les couvents, de chasser les prêtres, de recon-

naître les ministres envoyés de Wittenberg et d'établir la communion sous les deux espèces; et les magistrats, qui n'avaient pas assez de force pour faire exécuter l'édit de l'empereur, en trouvaient pour obéir à cette bourgeoisie fanatique. Luther n'était pas satisfait; l'édit de la diète le mit en fureur. Jamais assemblée politique n'avait subi un châtiment tel que le lui infligea le moine saxon. S'il y avait eu quelques gouttes de sang allemand dans les veines de l'un de ses membres, on aurait mis Luther au ban de l'empire, pour châtier son insolence. Si l'on ne s'attache qu'à la forme littéraire, jamais sa parole n'avait été plus poignante.

« Scandale 1) que toutes ces piperies d'empereur et de prince à la face du soleil! scandale plus grand encore sont ces décrets contradictoires où l'on ordonne de me courir sus, l'édit de proscription de Worms à la main, et où l'on indique une diète à Spire pour trier de mes livres ce qu'il y a de bon et de mauvais! Condamné en dernier ressort, et renvoyé pour être jugé à Spire! Coupable, de par les Ordres, aux yeux des Allemands, qui doivent me pourchasser sans relâche, moi et ma doctrine! Coupable qu'on renvoie pour être jugé à de nouvelles assises!... Têtes folles! cerveaux avinés de princes! Allons, enfants de l'Allemagne! il faut que vous restiez Allemands! Anes et martyrs d'un pape, que vous vous laissiez piler dans le mortier comme de la

1) Zwei kaiserliche uneinige und widerwärtige Gebote, das Wormser Edict und den Nürnberger Reichsabschied, mit Anmerkungen und einer Vor- und Nachrede, ec. Luthers Werke, th. XV, p. 2,712. Adolp. Menzel, t. 1, p. 135 et suiv. p. 190. Cochl. in Acta Luth. fol. 116.

paille, ainsi que parle Salomon. Plaintes, enseignements, prières, larmes, longues souffrances, abime de douleurs où nous avons été plongés, rien ne doit nous servir! Mes chers princes et seigneurs, venez, dépêchez-vous de tuer un pauvre diable; quand je ne serai plus, vous aurez fait une belle affaire. Si vous aviez des oreilles pour entendre, je vous dirais bien un secret. — Si Luther et sa parole, qui vient de Dieu, étaient tués, croyez-vous que votre pouvoir et votre existence vaudraient mieux, et que sa mort ne serait pas pour vous une source de calamités? Ne badinons pas avec Dieu! Allons! à l'œuvre, mes princes, tuez, brûlez! ce que Dieu veut, je le veux: me voici à toujours. Je vous en prie seulement, quand vous m'aurez tué, n'allez pas me ressusciter pour me tuer de nouveau. Dieu ne veut pas, je le vois bien, que j'aie affaire à des êtres raisonnables; il me livre aux bêtes allemandes, comme à vous les loups et les sangliers. Mais je dois un avertissement à tous ceux qui croient: c'est qu'il est un Dieu qui défend de garder de semblables commandements. Le Seigneur, qui m'a fait la grace de ne pas trembler devant la mort, comme je l'ai fait voir, saura bien me rendre la dernière heure douce et agréable; vous ne l'avancerez pas, vos menaces seront impuissantes: vous ne prévaudrez pas contre moi avant que Dieu m'ait appelé. Celui qui depuis trois ans m'a soutenu contre leurs machinations, au-delà même de mes espérances, prolongera mes jours s'il le veut, et malgré moi. Quand ils me tueraient, ma mort ne serait une victoire ni pour mes meurtriers, ni pour leurs fils. Ils ne pourront pas dire que je

leur ait fait faute d'avertissements; mais à quoi bon? Dieu les a endurcis et aveuglés. Chers princes et seigneurs, qui m'en voulez ou non, je vous en prie, je ne vous veux pas de mal, Dieu m'en est témoin, et vous ne pourrez guère m'en faire, j'en ai l'espérance ; je vous en prie au nom de Dieu, levez vos yeux au Seigneur, et changez d'avis. En vérité, en vérité, vous conduire comme vous faites, c'est pécher, c'est irriter le Seigneur. Que voulez-vous, mes chers maîtres? Dieu est assez fort, il vous brisera ; craignez sa puissance, tremblez qu'il ne vous inspire vos pensées, et qu'il ne vous pousse ensuite à les accomplir, et vous brise, ainsi qu'il fait des puissants de la terre, comme dit et chante le Psalmiste : « Dieu dissipe le conseil des nations, ps. 10. » Et Moïse : « Car je vous ai suscités pour faire briller en vous ma toute-puissance et pour répandre mon nom parmi les nations. » Et encore le cantique de l'apôtre : « Il a jeté bas les puissants de leur siége. Luc. 1-52. » Et c'est ce qui vous attend, mes chers princes, comprenez-le bien.... Chrétiens, je vous en conjure, levez vos mains et priez Dieu pour ces princes aveugles, dont le ciel nous châtie dans sa grande colère, et gardez-vous bien de venir présenter votre offrande et votre aumône contre le Turc, qui est mille fois plus pieux et plus sage que nos princes. A des fous semblables, qui s'élèvent contre le Christ et méprisent sa parole, quel succès pourrait être promis dans leur guerre avec les Turcs? Vois donc ce pauvre empereur, ver de terre, qui n'est pas sûr d'une heure de vie, et qui ne rougit pas de se proclamer le haut et puissant défenseur de la foi

chrétienne! Que dit l'Ecriture? « Que la foi est un rocher plus fort que le diable, la mort et les hommes, qu'elle est le bras de Dieu! » Et un bras semblable aurait besoin de la protection d'un enfant de la mort, que la teigne ou la petite-vérole va coucher sur son lit! Allons donc, mon Dieu! le monde est-il insensé? C'est comme ce roi d'Angleterre, qui se pavane aussi de son titre de protecteur de la foi et de l'Eglise du Christ, et les Hongrois, qui chantent dans leur litanie : « Ut nos defensores tuos exaudire digneris! Ecoutez, Seigneur, la voix de vos défenseurs! » Ah! s'il prend envie à un roi de se faire l'athlète du Seigneur, à cet autre du Saint-Esprit; les beaux protecteurs qu'auraient trouvés la Sainte Trinité, le Christ et la foi! Pitié! m'écrierai-je, de l'abîme de mon cœur, à tous les chrétiens, pitié pour ce ramassis de fous, d'insensés, de niais et d'idiots! mieux vaudrait mille fois mourir, que d'entendre pousser de tels blasphêmes contre la majesté du ciel. Mais c'est leur lot et leur châtiment de persécuter la parole de Dieu; leur aveuglement est une punition du Seigneur : que Dieu nous délivre donc de leurs mains, et que dans sa grace il nous donne d'autres maîtres. Amen. »

Les princes catholiques furent effrayés. En sûreté à Wittenberg, le réformateur bravait l'empereur et le pape. Ses doctrines gagnaient du terrain. De la haute Saxe, elles s'étaient répandues dans les provinces septentrionales, puis établies, moitié par force, moitié par entraînement, dans les duchés de Luneboürg, de Brunswick et de Mecklembourg. La Poméranie, Magdebourg, Brême, Hambourg, Vis-

mar, Rostock, leur avaient ouvert leurs portes : elles avaient traversé la mer Baltique et envahi la Livonie, puis étaient descendues en Prusse, où le marquis Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, leur avait donné asile. Les deux cultes se dressaient en face l'un de l'autre : le luthéranisme voulait traiter avec le catholicisme de puissance à puissance ; puis, d'opprimé, il était devenu oppresseur. Il ne se contentait pas de se faire bâtir des temples, il prenait les églises catholiques, après en avoir renversé les images, et là il conviait, au son des cloches, les évangélistes à ses cérémonies, et, de la chaire catholique, il tonnait contre les superstitions d'une religion qu'il disait éteinte à jamais, et qu'il se vantait d'avoir blessée mortellement. Les princes catholiques, par intérêt pour la foi menacée, ou par crainte pour leur couronne, sentirent la nécessité de s'unir plus étroitement. Trois hommes nobles se liguèrent contre l'hérésie, à Ratisbonne : le duc Wilhem, le duc Louis de Bavière, et l'archiduc Ferdinand d'Autriche. Le 6 juillet 1524, les archevêques et évêques de Salzbourg, de Trente, de Bamberg, de Spire, de Strasbourg, de Constance, de Bâle, de Freisingen, de Passau, vinrent trouver les princes à Ratisbonne, et conclurent un traité d'alliance où ils déclaraient 1) — que l'édit de Worms contre Luther et ses adhérents devait être observé comme une loi de l'empire ; qu'on ne changerait rien ni dans l'administration des sacrements, ni dans les cérémonies, ni dans les

1) Cité par Maimbourg, histoire du Luthéranisme, liv. I, p. 90, 91. — Adolphe Menzel, t. 1, p. 165, 166.

commandements et les traditions de l'Eglise catholique ; que les ecclésiastiques qui se marieraient et les moines apostats seraient punis suivant toute la rigueur des canons; qu'on prêcherait l'Evangile d'après l'interprétation des pères et des docteurs ; que ceux de leurs sujets qui étudiaient à Wittenberg seraient contraints de quitter cette université dans l'espace de trois mois, sous peine de confiscation de leurs biens, et que ceux qui y avaient fait leurs études ne pourraient jamais posséder de bénéfice; qu'aucun luthérien banni ne trouverait asile dans les états confédérés, et que secours et assistance seraient donnés à tout prince attaqué pour l'une des clauses de la confédération.

Le légat qui assistait à cette conférence demanda le premier qu'on satisfît aux justes réclamations des Ordres de Nüremberg contre certains abus qui s'étaient glissés dans le clergé. Il fit publier une constitution en 35 articles, pour régler le régime ecclésiastique, l'administration des paroisses, l'oblation des dîmes : quelques unes des dispositions de ce réglement peignent les mœurs de l'époque. Dans un article, par exemple, on prescrit aux ecclésiastiques de porter un habit décent et de cesser de faire du commerce ; dans un autre, on leur défend de fréquenter les tavernes, et de disputer à table entre deux vins sur des matières religieuses 1).

Seckendorf a vu, dans le colloque de Ratisbonne, le tocsin qui souleva l'Allemagne ; comme si le ca-

1) Nicht in den Tabernen, sondern in Herrenhäusern, ordentlich leben, und vom Glauben nicht freventlich, hinter dem Wein disputiren. Menzel, p. 166 t. 1.

tholicisme, spolié, chassé, qui ne pouvait plus arborer ses images dans des cathédrales édifiées à ses frais, prêcher les peuples qu'il avait convertis à la foi, devait souffrir qu'on le livrât à ce que Luther nommait les bêtes de l'arène, la populace et les grands! Un homme court au martyre sans se plaindre, mais un culte a une autre mission, c'est de vivre. Si vous voulez lui donner la mort, il doit la repousser, au nom même de celui qui lui a donné et lui conserve la vie. Il y a deux prophéties, l'une de Jésus-Christ qui a promis à son église de l'assister jusqu'à la consommation des siècles, l'autre de Luther qui assignait le terme où Dieu cesserait de prêter secours au catholicisme. Les princes luthériens croyaient que le moment prédit était venu, et ils travaillaient à l'accomplissement de l'oracle. Contre la vieille foi allemande, tout leur était bon : la moquerie, l'outrage, la persécution, le vol, l'exil; et ils s'étonnaient qu'un culte qui avait fait son temps levât la tête, et étreignît de ses embrassements une terre tout arrosée du sang de ses martyrs! Comme si la violence n'avançait pas assez l'œuvre de la réforme, on eut recours à la calomnie. Un misérable, Othon Pack, vice-chancelier du duc Georges, se vanta d'avoir surpris le secret de son maître, et fabriqua un projet de conspiration catholique qu'il scella du sceau du duc Georges 1). L'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse allaient en venir aux mains, quand le mensonge d'Othon Pack fut découvert. Mais l'Allemagne s'était émue! le peuple fana-

1) Cochl. in Act. 148. — Ulenberg, 501.

tique croyait de bonne foi à un attentat médité contre la vie de ses princes et ses croyances religieuses qu'il désigna sous le nom de ligue de Passau, que les historiens lui ont conservé comme à une réalité et qu'on range aujourd'hui, quand on n'est point aveuglé par l'esprit de parti, parmi ces fables qui naissent toujours si à propos, quand on a besoin d'entretenir ou de soulever les haines populaires.

Les princes luthériens jouèrent admirablement leur rôle : ils simulèrent la peur, et feignirent de croire aux révélations d'Othon Pack. On les vit alors tenir des assemblées en plein jour, où ils s'excitaient à la révolte. Luther, de Wittenberg, applaudissait au courage de ceux qu'il appelait des enfants de lumière. Les enfants de ténèbres, c'étaient le duc Georges, le duc de Bavière, et les autres princes qui voulaient obéir aux ordres de l'empereur : l'obéissance était traitée de rébellion par les réformés, et la révolte exaltée comme une inspiration du ciel. Il y avait des couronnes toutes prêtes pour la félonie et l'apostasie, et des mépris et des haines pour la fidélité envers Dieu et le monarque. Les circonstances servaient Luther. La guerre avait éclaté entre l'empereur et le pape Clément VII, qui avait embrassé le parti de François Ier. Pavie avait vu finir en Italie la gloire de ce monarque : les armes de son rival étaient victorieuses ; Rome venait d'être prise et pillée par le connétable de Bourbon. Son armée, formée en partie de luthériens, avait rempli d'abominations la ville sainte ; les goujats de ce prince avaient changé la basilique de Saint-Pierre en écurie, donné pour litière à leurs chevaux les bulles papales, et re-

vêtus de chapes de cardinaux, proclamé pape Luther dans une chapelle du Vatican 1). Clément s'étant déclaré pour la France, Charles V se vengeait en vomissant sur l'Italie des flots de luthériens qu'il voulait exterminer de l'Allemagne : dociles instruments de colère qui brûlaient jusqu'à l'herbe des champs, et vendaient au poids de l'or les oreilles de leurs prisonniers. C'en était fait de la ville éternelle, si Dieu n'eût jeté sur elle un regard de pitié. Il se servit de la peste que cette horde avait répandue sur son passage pour la chasser d'Italie. En même temps, Soliman menaçait la Hongrie, et tôt ou tard devait forcer Charles V à repasser les Alpes pour venir au secours de l'archiduc Ferdinand. La paix rendue à l'Italie, Charles tourna ses regards vers l'Allemagne. Une nouvelle diète fut convoquée à Spire. Les catholiques furent en majorité. Elle avait pour présidents et commissaires le roi Ferdinand, Frédéric, comte palatin, Guillaume, duc de Bavière, et les évêques de Trente et de Hildesheim 2). Les sacramentaires s'étaient décidés à y faire tête aux luthériens. Les villes impériales étaient presque toutes infectées de zwinglisme. La division était parmi les dissidents. Le landgrave de Hesse, qui avait compris le danger d'une semblable scission, avait travaillé à l'éteindre, mais ses efforts étaient restés inutiles. Les catholiques étaient nombreux. Après de longues contestations l'assemblée décréta que partout où l'édit de Worms au-

1) Guicciardini, sacco di Roma; Cochlaeus, de Marillac, vie du connétable de Bourbon, Maimbourg, histoire du Luthéranisme, livre I.

2) Sleidan, lib. VI. Pallavi, lib. II.

rait été reçu, il serait défendu de changer de religion; que les villes qui auraient embrassé les doctrines nouvelles les garderaient jusqu'à la tenue du concile, sans que toutefois elles pussent abolir la messe, ou enlever aux catholiques le libre exercice de leur culte; que les sacramentaires seraient bannis de l'empire, et les anabaptistes punis de mort.

Les princes luthériens, Jean, électeur de Saxe, Georges, marquis de Brandebourg, Ernest et François, ducs de Lunebourg, Philippe, landgrave de Hesse, et Wolffang, prince d'Anhalt; les députés de quatorze villes impériales, de Strasbourg, entre autres, qui venait d'abolir la messe, se rassemblèrent deux jours après, et dans un écrit public protestèrent au nom de Dieu et des hommes qu'ils ne pouvaient obéir à un décret si hostile aux vérités évangéliques, et ils en appelèrent du concile général à l'empereur et à tout juge non suspect. Ce jour-là les réformés reçurent le nom de protestants, qu'ils adoptèrent comme un nom glorieux 1).

La diète avait demandé et voté des subsides pour la guerre contre les Turcs : les catholiques apportèrent de l'or, les protestants en refusèrent : mais l'or des catholiques n'était pas assez abondant pour arrêter Soliman. Ses deux cent mille hommes s'avancèrent donc dans la Hongrie, et le vingt-six de septembre 1529, allèrent planter leurs échelles contre les murailles de Vienne. C'est une tache ineffaçable pour le protestantisme que le lâche abandon de ses frères. La présence d'un péril qui menaçait la croix

1) Sleidan, lib. VI.

de Jésus, tout dissentiment eût dû cesser. La patrie était en danger, le nom chrétien allait être effacé, et l'islamisme triompher, si derrière ces murailles battues en brèche n'avaient combattu des cœurs généreux. Honneur à ces chefs vaillants, Philippe, comte palatin, Nicolas de Salm, Guillaume de Regendorf, et à cette population de vieillards, de femmes et d'enfants qui, en proie à la famine, aux maladies, à la peste, car tout se réunissait pour les accabler, ne désespérèrent pas du ciel, et chassèrent jusqu'à Constantinople l'armée de Soliman ! Après Dieu, ils durent ce succès à leurs bras, car l'empereur, l'empire et ses princes les avaient abandonnés. Une voix, celle de Luther, avait crié : Paix aux Turcs ! qui avait été plus forte que la voix de la patrie en pleurs et de la croix du Christ. Que le lecteur prononce entre les réformés et les catholiques ! qu'il dise en quelles veines coulait le sang chrétien ?

Le jour même où Soliman comptait changer en mosquée l'église de Saint-Etienne, les députés de la minorité entraient dans le camp de Charles V, alors à Bologne, et lui présentaient leur protestation 1).

— Dieu vous jugera, dit l'empereur, vous avez refusé le secours de vos bras et de votre argent à vos princes assiégés, et vous avez violé une loi fondamentale de l'empire 2).

Il les congédia en leur promettant d'aller bientôt avec toutes ses forces régler les affaires d'Allemagne 3).

1) Hist. Hung. lib. X.
2) Guicc. lib. XIX.
3) Ibid.

Il y a dans Luther des instabilités que les historiens catholiques constatent avec soin, sans en sonder les causes. Ainsi, au sujet de la guerre contre les Turcs, s'attachent-ils à décrier ses mobiles opinions, afin de faire le procès à cet esprit saint dont il se disait l'organe : argument scholaire, admirable sur les bancs d'un couvent ! Mais ces antilogies annoncent autre chose que la misère ou le désespoir d'une intelligence.

En 1520, Luther affiche sur les murs de l'église de tous les Saints que les Turcs sont des instruments de la colère de Dieu, que se révolter contr'eux c'est désobéir à la Providence. Il va son chemin et continue d'enseigner cette doctrine, que ses adversaires traitent d'absurde.

En 1524, il ne veut pas qu'on donne une obole pour repousser ces ennemis de notre foi, qui valent mieux, à son sens, que les papistes, et ce n'est pas sa faute si le Danube n'a pas porté jusqu'à Pesth les cadavres catholiques.

Mais en 1528, dans son traité de Bello turcico, 1) qu'il adresse au landgrave de Hesse, comme il flagelle ces misérables histrions, demi hommes, demi démons, qui s'en vont sur les places publiques, dissuadant le peuple de prendre les armes contre les Ottomans, et qui enseignent dans les carrefours qu'un chrétien ne peut porter l'épée ou exercer de magistrature politique : justement ce qu'il chantait sur les toits hier encore dans son livre de la magistrature séculière 2) !

1) De bello turcico ad Landg. Hess., t. IV. Ien., pag. 450, b, 451, a. b.

2) De magistratu seculari, t. II, Ien., fol. 189.

Tout ceci est facile à expliquer 1):

Jusqu'en 1528, Luther avait besoin d'occuper la maison d'Autriche, son implacable ennemie. Les troubles sont une bonne fortune pour Luther. La guerre des paysans entravera l'exécution de l'édit de Worms, et lui servira à répandre ses doctrines, à soulever les populations, à changer la liturgie, à remuer les couvents, à exciter la convoitise des moines, à faire parler le démon de la chair.

L'empereur en Italie, Luther peut travailler sans crainte à son œuvre; qu'il retourne en Allemagne, Luther doit s'inquiéter. Donc voici le moment pour lui de formuler son code politique, où on lira — qu'un chrétien ne peut, sans péché, porter le glaive, ou exercer une magistrature séculière. Si le prince, pour l'exécution de ses édits, a recours à la force, il n'y aura plus aux yeux du réformateur que des bourreaux et des martyrs; les bourreaux, vous

---

1) Quod in Germaniâ quosdam audiat inveniri futiles et ineptos concionatores qui populum ab armis contra Turcum capiendis dehortentur: quosdam verò ad eam insaniam provectos, ut dicant, non licere portare gladium christianis, vel politicum gerere magistratum; quin Germaniæ populum adeò ferum et agrestem esse, semidæmones et semi homines ut non desint qui Turcarum adventum desiderare videantur. Tom. IV, Ienae, p. 430, 431. Ulenberg, vita, etc. p. 550. — Ne ullâ ratione sequamur eos principes catholicos vel ad pugnandum, vel ad contribuendum contrà Turcam. Quandòquidem Turca decuplo prudentior est et justior quàm nostri principes. Tom. IX, Witt., f. 197. — Quemadmodùm et gladii jurisve civilis præsidio nemo christianus uti, vel politici judicis officium ad justitiam administrandam implorare possit aut debeat; imò quisquis id facit, quisquis litigat in judicio, sive de bonis temporalibus controversia sit, sive de honore, eum (asserit) non christianum, sed sub Christi nomine gentilem esse vel infidelem. Tom. II, Ien. fol. 189. De magistratu seculari.

devinez que ce sont les juges; les martyrs, les révoltés.

Sa doctrine grandit. Elle a conquis des villes, des duchés, des électorats, des royaumes. Il faut bien au nouveau culte une police, c'est à dire un glaive. Nous nous rappelons qu'il voulait l'ôter de toute main chrétienne; aujourd'hui, il en arme ses magistrats. L'Ecriture se ploie à ses caprices. Comme elle lui avait tour à tour dénié et octroyé le purgatoire, la prière pour les morts, la confession et la messe, elle lui rendra l'épée qu'elle lui avait retirée. Voilà sa société constituée et son glaive levé, dont il menace à la fois et le Turc et le mauvais chrétien qui ne veut pas combattre l'infidèle.

En 1521, c'est un crime de donner une obole pour faire la guerre aux Turcs: il en avait besoin.

En 1528, damnation à ces orateurs de tabagie, qui détournent le peuple de s'armer contre les infidèles : il en avait peur.

En 1522, porter un glaive ou s'en servir, c'est renverser les lois constituantes d'une société chrétienne : il avait peur du glaive.

En 1528, le glaive est un attribut chrétien du pouvoir : il en avait besoin.

Nous allons le voir aux prises avec un roi thomiste, traverser ces doubles phases de l'audace et de la lâcheté.

CHAPITRE VII.

HENRI VIII. — 1524-1525.

La Captivité de l'Eglise à Babylone 1) est le premier livre qui sortit de la plume de Luther, et qui répandit son nom en Allemagne : c'est une amplification de collége où l'écrivain a rassemblé toutes les lamentations de ses devanciers contre le siége de Rome, et tout ce qu'on a déjà lu dans Pierre de Vaud et dans Savonarola. On surprend, à chaque page, une plume qui s'essaie, qui hésite, qui n'ose, et qui s'arrête, quand elle devrait se donner carrière et jeter à ses lecteurs de vives lumières. Luther est encore dans les langes du catholicisme, et c'est ce qui explique à Seckendorf, par exemple, les timidités et les tâtonnements du moine. Toutefois il est déjà dans cette œuvre plus hardi que dans ses thèses de Wittenberg. Il avait nié d'abord, comme on se le rappelle, que la papauté fût d'origine divine; il en faisait une institution tout humaine, qui se perdait dans le passé, et qu'on pouvait adorer de ce culte

1) Die babylonische Gefängniß. De Captivitate babylonica.

qu'on porte à toutes les institutions dont le berceau repose dans la nuit des temps. Mais dans sa Captivité, la papauté n'a pas même pour elle le prestige du lointain; c'est une pensée toute mortelle qui l'a enfantée, née d'hier, qu'un accident doit effacer un jour; une anomalie dans le gouvernement ecclésiastique qu'il faut se hâter de corriger; une usurpation que les peuples ont laissé passer pour leur malheur; la source des misères qui de siècle en siècle ont assailli le troupeau du Christ, des plaies qui ont rongé les vérités primitives de la révélation, et de l'état de captivité où gémit la fille de Sion. Trois siècles après l'apparition de ces élégies menteuses sur l'influence de la papauté, un historien qui appartient à l'école luthérienne allait s'inspirer dans la Babylone de son maître et boire à ses eaux corrompues. Et sous le regard du Nemrod moderne, il écrivait ces pages où il trace avec un si grand charme de raison la vie de la papauté depuis saint Pierre jusqu'à nos jours, et où il venge Rome des outrages de son père dans la foi, en nous la montrant d'âge en âge gardienne de la civilisation, des lumières et de la moralité des peuples 1).

« La Captivité de Babylone », répandue en Allemagne avec profusion, lue avidement et louée par les antagonistes de l'école de Cologne, vint en Angleterre exciter quelque bruit. La scholastique avait à Londres, dans le clergé et les séminaires, de chauds défenseurs. La révolte de Luther y avait causé un étonnement mêlé d'effroi. Par hasard le grand théologien de l'époque était justement le monarque

1) Ranke, histoire de la Papauté.

qui régnait sur la Grande-Bretagne. Henri VIII lut un des premiers le pamphlet de Luther, et sur le champ il se proposa de le réfuter. Erasme eut connaissance de cette fantaisie royale et il y applaudit. Le prince, pendant quelques semaines, s'enferma avec son chancelier, l'archevêque d'Evora et d'autres prélats, qui, s'il faut en croire Luther, prêtaient à leur maîtres leurs sophismes et leur colère. La réponse parut sous le titre de : Défense des sept sacrements contre le docteur Martin Luther 1).

Une nuit, une apparition bien plus réelle que celle de Satan vint tourmenter le réformateur à la Wartburg, ce fut le fantôme de Henri VIII. Il descendit au château, non pas tel que les historiens nous le représentent avec cette « bonne mine » qui ne le cédait qu'à celle de François I[er], ou comme Holbein l'a peint avec son hermine chatoyante, sa figure encadrée dans une collerette à petits plis, et l'œil fauve du renard; mais sous la cape d'un moine, et tenant en main sa Défense de la foi catholique qu'il avait dédiée à Léon X 2).

Ce fut un grand événement dans le monde religieux que cette apologie du catholicisme par une tête couronnée. L'œuvre de Henri VIII traversa bientôt la mer, et fut reproduite sous tous les formats en

---

1) Assertio septem sacramentorum adversùs Martinum Lutherum.

2) On conserve et on montre au Vatican le manuscrit royal qui porte en tête le distique suivant :

Anglorum rex, Henricus, Leo decime mittit
Hoc opus et fidei testem et amicitiæ.

La première édition du livre parut à Londres, in ædibus Pynsionanis, 1521.

Hollande, en Belgique, en Allemagne et en France 1). En Italie, il y eut une pluie de sonnets, d'odes, de poèmes, en l'honneur du monarque. Vida et Cicoli célébrèrent l'œuvre royale en vers latins 2) ; Erasme chanta la prose, et Eck l'argumentation du prince. Pendant plus de six mois, le monde ne s'occupa que de Henri VIII et de sa gloire littéraire. Cette gloire est oubliée, et son livre gît enterré, en un suaire de parchemin, dans quelques bibliothèques allemandes, où nous l'avons retrouvé, à côté des œuvres de Priérias, d'Eck, de Cochlée, qui firent eux aussi tant de bruit sur cette terre. Il fallait bien l'y chercher, pour en remettre en lumière quelques lambeaux Ecoutez donc.

—Il y eut un temps, dit Henri, où la foi catholique n'avait pas besoin d'être défendue : elle n'avait pas d'ennemis. Aujourd'hui il en est un qui surpasse en malignité ses devanciers, qui a les instincts du démon, qui se couvre du bouclier de la charité, et, tout plein de haine et de colère, vient vomir son venin de vipère contre l'église et la foi catholique. Il faut donc que toute ame chrétienne, que tout serviteur du Christ, que tout âge, que tout sexe, que tout ordre, se lèvent, à leur tour, contre cet ennemi commun...

« Quelle peste semblable s'abattit jamais sur le troupeau du Seigneur? Quel est le serpent qu'on pourrait comparer à ce moine qui a écrit sur la captivité babylonique de l'église; qui se joue de la langue sacrée pour attaquer les sacrements, le railleur de nos vieilles

1) En 1522, l'Assertio fut imprimé à Anvers, en deux formats, in ædibus Michaëlis Hillenii.

2) Vida op., t. II, p. 161.

traditions, qui n'a foi aux saintes intelligences, aux vieux interprètes de nos livres sacrés qu'autant qu'ils abondent dans son sens; qui compare le Saint-Siége à l'impure Babylone, traite de tyran le souverain-pontife, et fait de son nom sacré le synonyme d'Antechrist? Homme d'orgueil, de blasphème et de schisme! Loup dévorant, qui voudrait déchirer la chair du troupeau chrétien! Enfant satanique qui cherche à détacher les ouailles du Christ, leur pasteur. Ame de boue qui tente de ressusciter des hérésies couchées dans la tombe depuis des siècles, qui mêle des erreurs nouvelles aux vieilles erreurs, et, semblable à Cerbère, ramène des enfers la lumière des hérésies qui dormaient honteuses dans les ténèbres, et met sa gloire à troubler de sa parole l'Eglise et la communion catholique 1)!

Henri entre aussitôt en matière, et combat et détruit la symbolique saxonne. Le théologien couronné est serré, pressant, incisif. Il ne ressemble pas à ces argumentateurs que nous avons vus à Worms, à ces robes rouges de cardinal qui flattent Luther, lui prodiguent l'encens et le miel, et essaient, par des paroles de lait, de faire rentrer l'ame égarée dans la voie de l'autorité.

Henri VIII, c'est le monarque de l'histoire et de la peinture: l'œil flamboyant, le front plein de colère, les lèvres agitées de fureur. Le théologien voudrait bien jeter le froc et saisir l'épée pour faire entrer son argument dans la gorge de son adversaire.

— Malheureux, dit-il à Luther, tu ne comprends

1) Assertio septem sacramentorum adversùs Mart. Lutherum, Henrico VIII, Angliæ rege, auctore. Parisiis, 1562, in-12.

pas combien l'obéissance l'emporte sur la victime! Tu ne vois pas que si la peine de mort est prononcée dans le Deutéronome contre tout esprit d'orgueil en révolte contre le prêtre, son maître, tu mériterais tous les supplices pour avoir désobéi au prêtre suprême, au grand juge sur cette terre... 1)

Il y a parfois dans l'écrit de Henri VIII des mouvements d'éloquence. Lorsqu'il parle de la majesté des fronts couronnés, du respect des sujets envers leur prince, des humiliations qu'a fait subir Luther à la tiare, il s'anime, se colore et jette du feu. Sa phrase s'épand, et il s'en échappe des images pleines de grandeur : voyez.

— Qu'il nie donc que la communion chrétienne tout entière salue dans Rome sa mère et son guide spirituel. Jusqu'aux extrémités du monde, les Chrétiens séparés par l'océan et la solitude obéissent au Saint-Siége! Donc, si ce pouvoir immense n'est échu au pape ni par l'ordre de Dieu, ni par la volonté de l'homme; si c'est une usurpation et un vol : que Luther nous en assigne l'origine! La source d'un si grand pouvoir ne saurait être enveloppée de ténèbres, surtout si le souvenir peut en retenir l'époque : veut-il que son berceau remonte à un ou deux siècles au plus? Voilà l'histoire, qu'il en ouvre les pages.

» Mais si ce pouvoir est si vieux que son principe repose dans la nuit des temps, alors il doit savoir que les lois humaines établissent que toute possession dont la mémoire est impuissante à désigner la source

---

1) Assertio, etc., p. 10.

est légitime, et que du consentement unanime des nations il est défendu de toucher à ce que le temps a fait immuable.

» Il faut avoir une rare impudence pour affirmer, quand on a soutenu le contraire, que le pape n'a fondé son droit qu'à l'aide du despotisme. Mais pour qui nous prend donc Luther? Nous croit-il assez stupides pour nous persuader qu'un pauvre prêtre ait pu parvenir à établir un pouvoir tel que le sien? Que sans but, sans mission, sans aucune espèce de droit, il ait soumis tant de nations à son sceptre? Qu'il se soit trouvé tant de villes, tant de royaumes, tant de provinces assez prodigues de leurs libertés pour reconnaître ainsi un étranger auquel on ne devait ni foi, ni hommage, ni obéissance... 1) »

La page la plus curieuse du livre de Henri VIII, est celle où il défend la messe contre les arguments du moine augustin, sous le double point de vue dogmatique, de bonne œuvre et de sacrifice, qualités que Luther dénie à ce sacrement. En lisant cette argumentation solide, bien tissée, brillante de poésie quelquefois, et où apparaît le rhéteur rompu aux cavillations de l'école, à l'intelligence des textes sacrés, et aux raffineries de la langue latine, nous n'avons pas de peine à comprendre que Luther ait soupçonné que le monarque n'était qu'un écolier écrivant sous la dictée d'un de ses évêques, et que le pape ait donné au théologien le titre de défenseur de la foi. Sadolet, le secrétaire du pape, n'eût pas mieux fait; son latin n'eût pas été

1) Assertio, etc., p. 10.

certainement plus élégant, et sa période plus cicéronienne 1).

Luther soutenait-il que ces paroles du Christ: « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, » s'adressaient à la communauté des fidèles, à tout chrétien, homme ou femme?

Henri VIII quitte ici le rôle de théologien : il n'a garde de s'embarrasser dans les langes de l'école : il se rappelle tout à coup son histoire ancienne, et évoque une des grandes ombres romaines pour confondre son adversaire, celle d'Emilius Scaurus.

—Quirites, s'écriait le vieux Romain accusé par un homme sans foi devant le peuple romain, Varus affirme, et moi je nie. Qui croirez-vous? » Et le peuple battit des mains, et l'accusateur fut confondu. Je ne veux pas d'autre argument dans cette question du pouvoir des clés. Luther dit que les paroles d'institution s'appliquent aux laïques, Augustin dit non; qui croirez-vous? Luther dit oui, Beda dit non; qui croirez-vous? Luther dit oui, Ambroise dit non; qui croirez-vous? Luther dit oui, l'Eglise tout entière s'est levée et dit non; qui croirez-vous?

Le théologien n'a laissé aucune des assertions de Luther sans réponse : Eck à Leipzig n'était assurément ni plus pressant, ni plus incisif. Aussi, comme il se complaît en lui même, comme il déroule avec orgueil toutes les erreurs du moine, comme il cite les textes sacrés pour faire montre de sa science

1) Luther le reconnait pour être « inter omnes qui contrà se scribunt latinissimum. » Roscoë, vie de Léon X, t. 4, p. 47.

scripturaire, et les historiens profanes pour prouver qu'il n'est pas tellement couvert de la poussière scholastique, qu'on ne puisse voir en lui l'écolier qui a fait une cour assidue aux muses grecques et latines! Arrivé au terme de sa longue apologie, il s'est fait rhéteur à l'instar d'Isocrate, et, dans un flux de périodes cadencées avec art, il va vous montrer Luther tel qu'il l'a compris et qu'il a dû sortir de ce duel théologique 1) :

— Ainsi donc, il n'y a pas de docteur si ancien au monde, pas de saint si élevé en béatitude, pas de savant si versé dans la connaissance des Ecritures, que ce doctrillon, ce petit saint, cette ombre d'érudit 2) ne rejette dans sa superbe autorité. Puisqu'il méprise tout le monde, puisqu'il ne croit qu'en lui, pourquoi s'indignerait-il qu'on lui rendît mépris pour mépris et dédain pour dédain?.... A quoi bon désormais un duel avec Luther qui n'est de l'avis de personne, et qui ne s'entend pas lui-même, qui nie ce qu'il avait d'abord affirmé, qui affirme ce qu'à l'heure même il niait? Si vous vous armez de la foi pour le combattre, il vous oppose la raison ; si vous vous enveloppez du bouclier de la raison, il se jette dans la foi; si vous citez les philosophes, il en appelle à l'Ecriture; si vous invoquez les livres saints, il s'entortille dans ses sophismes : écrivain éhonté qui se met au-dessus des lois, qui méprise nos vieux docteurs, et, du haut de sa grandeur, se rit des lumières du jour; qui poursuit de ses insultes la ma-

1) Assertio, p. 55.
2) Doctorculus, sanctulus, eruditulus.

jesté des pontifes, qui outrage les traditions, le dogme, les mœurs, les lois, les canons, la foi et l'Eglise elle-même, qu'il ne trouve nulle part, si ce n'est au milieu de ce cénacle de deux ou trois novateurs dont il s'est constitué le chef 1).

Il y avait dans l'organisation de Luther une fibre irritable au suprême degré : la fibre de l'orgueil ; malheur à qui osait y toucher! Henri connaissait bien son adversaire. Il voulut lui faire expier les louanges qu'on lui décernait de tous côtés, et, avec une joie cruelle, il offensa et railla sa vanité littéraire. Voyez un peu, Luther traité de doctorculus, de sanctulus, d'eruditulus, diminutifs que vous ne trouverez certainement pas dans les écrivains du siècle d'Auguste, et qu'Henri emploie justement pour que son mépris semble tomber de plus bas. Mais Eck, mais Miltitz, mais Léon X lui-même, s'étaient montrés plus courtois et n'avaient pas nié ses titres de docteur et de lettré. Ah ! si Luther avait eu le gantelet de son rival, comme il aurait aimé à l'enfoncer dans les chairs royales! Mais il avait heureusement sa plume qui lui avait déjà servi dans plus d'un duel et qui pouvait jeter de la boue et salir une figure à la rendre méconnaissable; nous disons de la boue par pudeur, car Thomas Morus prétend qu'il alla chercher ailleurs l'ordure dont il couvrit le front de son rival.

La réponse à Henri d'Angleterre ne se fit pas attendre : Luther ne mit que quelques heures à la composer, et bientôt l'Allemagne tout entière fut conviée à un spectacle inouï.

1) Assertio... 97, 98.

C'est au tour du moine maintenant.

—Il y a deux ans que je publiai un petit livre sous le titre de : La Captivité de Babylone 1). Il a troublé le cerveau des papistes, qui ne m'ont épargné ni mensonges, ni colères, que je leur pardonne volontiers. D'autres l'auraient avalé de gaîté de cœur, mais l'hameçon était pour ces gosiers trop dur et trop pointu. Tout dernièrement le seigneur Henri, par la non grace de Dieu roi d'Angleterre, a écrit en latin contre ce traité. — Il y en a qui croient que ce pamphlet n'est pas sorti de la plume du roi Henri : de la plume du roi Heintz, du diable ou de l'enfer, c'est chose indifférente. Qui ment est un menteur : je n'en ai guère peur. Voici ce que je pense : que le roi Henri a donné une ou deux aunes d'un drap grossier, et que ce sophiste pituiteux 2), cet élève du troupeau thomiste (Lée) qui a écrit contre Erasme, a pris l'aiguille et le ciseau, et en a fait une cape. »

Luther alors fait comme le roi : il passe en revue les assertions de son rival et les réfute.

« Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit à mon tour de les lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il blasphème mes sacrées doctrines ; s'il jette sa boue puante à la couronne de mon roi et de mon Christ 3) ; pourquoi s'étonnerait-il que je barbouillasse aussi de cette bave son diadème royal, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un menteur et un maraud 4) ?

---

1) Die babylonische Gefängniß.

2) Leus ille... frigida pituita sophista qualem in grege sua alerent crassi illi pori Thomistæ.

3) Und schmieret seinen Dreck an die Krone meines Königs.

4) Ein Lügner ist und ein Unbiedermann.

» Il a pensé peut-être : Luther est pourchassé, il ne pourra pas me répondre ; ses livres sont rôtis, mes calomnies passeront : je suis roi, on croira que je dis la vérité ! Je puis me donner le courage de jeter à la face du pauvre moine tout ce qui me viendra à la tête, de publier tout ce qui me fera plaisir, et de chasser à sa réputation en champ vide. Ah! mon petit, dis tout ce que ta tête te chantera ; moi, je te forcerai bien d'écouter de bonnes vérités qui ne t'amuseront guère : je veux qu'il t'en cuise pour tes piperies. — Il m'accuse d'avoir écrit contre le pape par haine et méchanceté, d'être hargneux, médisant, orgueilleux, et de me croire seul sage au monde !.... Mais si je te demandais, mon petit, qu'importe ici que je sois vaniteux, acariâtre et méchant ? La papauté est-elle innocente parce que je ne vaux rien ? Donc le roi d'Angleterre est sage, parce que je le tiens pour fou ! Mais le cher roi, qui a tant en horreur le mensonge et la calomnie, en a plus rassemblé dans son livre empoisonné que moi dans tous mes écrits. Peut-être faut-il en cette querelle faire acception des personnes : un roi injuriera à son aise un pauvre moine, mais fera le papelin avec le pape 1). »

Nous avons vu que le roi d'Angleterre soutenait avec quelque éclat de paroles que la vieillesse, dans l'humanité ainsi que dans les institutions, a droit à nos respects, et que la papauté, par conséquent, ne devait pas être traitée comme si elle était née d'hier. Le moine n'a garde de discuter la proposition, il a

---

1) Luthers Leben, von Gust. Pfizer, p. 367.

recours pour la combattre à son arme ordinaire : la raillerie.

« J'en veux finir avec les papistes une fois pour toutes, et leur répondre, en m'adressant au roi d'Angleterre : Ton juste, vieux d'un siècle, ne saurait être juste une heure seulement. Si la vieillesse faisait le droit, le diable serait sur cette terre la chose la plus juste du monde, car il a plus de cinq mille ans. »

Il poursuit son adversaire à travers son œuvre théologique, s'occupant fort peu de questions dogmatiques, ne s'inquiétant ni de la voix de la tradition que le roi fait parler si haut, ni du témoignage de ces grandes lumières catholiques que Henri appelle à son secours, ni de ces terribles déductions pour le repos des sociétés que le thomiste tire des propositions de son adversaire. Il a réservé pour la fin de son plaidoyer ses meilleurs arguments : le diable et la loi du sang.

« Ce qui m'étonne, dit-il, ce n'est pas l'ignorance de Heintz le roi d'Angleterre, ce n'est pas qu'il entende moins la foi et les œuvres qu'une bûche qui ressent son Dieu ; c'est que le diable joue ainsi le rôle de paillasse à l'aide de son Heintz, quand il sait bien que je me ris de lui. Le roi Henri connaît le proverbe : Il n'y a pas de plus grands fous que les rois et les princes. Qui ne voit le doigt de Dieu dans l'aveuglement et la folie de cet homme !... Je veux le laisser un moment en repos, car j'ai sur le dos la Bible à traduire, sans compter d'autres occupations qui ne me permettent pas de barboter plus longtemps dans la merde de Sa Majesté. Mais je veux, si Dieu

le permet, prendre mon temps une autre fois pour répondre à mon aise à cette bouche royale qui bave le mensonge et le poison. — Je pense qu'il assume son livre par esprit de pénitence, car sa conscience lui crie assez haut qu'il a volé la couronne d'Angleterre, en faisant mourir de mort violente le dernier rejeton de la lignée royale, et en tarissant la source du sang des rois de la Grande-Bretagne. Il tremble dans sa peau que ce sang ne retombe sur lui, et voilà pourquoi il se cramponne au pape pour ne pas tomber du trône, et pourquoi tantôt il courtise l'empereur, et tantôt le roi de France, comme fait une conscience tourmentée de tyran. Heintz et le pape ont la même légitimité : la pape a volé sa tiare tout comme le roi d'Angleterre sa couronne : c'est pourquoi ils se frottent l'un l'autre comme deux mulets. — Qui ne voudrait pas me pardonner mes offenses envers cette majesté royale, doit savoir que je ne l'ai menée ainsi que parce qu'elle ne s'est pas épargnée elle-même. Voyez donc, elle ment à la face du ciel et le front levé comme une paillarde, elle vomit du poison comme une putain en colère : c'est bien la preuve qu'il n'y a pas une goutte de noble sang dans ses veines 1). »

---

1) So schilt er so bitter, giftig und ohne Unterlaß, als keine öffentliche zornige Hure schelten mag.

La réponse de Luther au roi d'Angleterre parut en deux langues, en allemand et en latin, sous le titre de : Contra regem Angliæ Martinus Luther. Les deux textes, suivant la remarque de Pfizer, son biographe, offrent de grandes disparates. La version latine est plus âcre et plus cynique ; elle est dédiée à Sébastien Schlinck, noble Bohémien, et porte la date du 15 juillet 1522. Voy. t. II, Ien. Lat. fol. 547 et suiv. — La réponse allemande se trouve dans le tome II de l'édit d'Altenb., fol. 189 et suiv.

Puis, laissant là cette majesté du néant comme si elle ne méritait pas même un de ses regards, il évoque les plus glorieux représentants de l'école, les thomistes, et leur jette à la tête ce superbe défi :

« Courage, cochons que vous êtes : brûlez-moi donc, si vous l'osez ! Me voici, je vous attends. Je vous poursuivrai de mes cendres après ma mort, quand vous les auriez jetées à tous les vents et à toutes les mers. Vivant, je serai l'ennemi de la papauté ; brûlé, je serai deux fois son ennemi. Porcs de thomistes, faites tout ce que vous pourrez, Luther sera pour vous l'ours dans votre chemin, la lionne dans votre sentier ; il vous poursuivra partout, se présentera incessamment à votre face, ne vous laissera ni paix ni trève, tant qu'il n'aura pas brisé votre cervelle de fer et votre front d'airain, pour votre salut ou votre perdition. »

Ce sont là d'étranges paroles sans doute, et qu'un disciple de Luther pourtant n'a pas craint de mettre sur le compte du Saint-Esprit. « Un moment j'ai cru, disait Poméranus, que notre père Luther avait été trop violent contre Henri d'Angleterre, mais je vois bien maintenant que je m'étais trompé, et qu'il n'a été que trop doux ; c'est l'esprit du ciel qui a dicté toutes ses paroles : esprit de sainteté, de vérité, de constance et de force invincible 1). » Erasme, au lieu d'inspiration divine, ne trouvait dans la réponse de

1) Opinabar patrem nostrum Lutherum nimis vehementem esse in Henricum regem Angliæ, sed jam video nimis lenem fuisse... Ita ut fateri cogar Spiritum sanctum dictâsse omnia verba Luthero cujus spiritus non est alius nisi sanctus, verax, constans et invictus. Selnecer, p. 144. Seckendorf, lib. I, sect. 47, § CXV.

quité, n'ai pas craint d'insulter un si grand prince, moi, ver de terre et pourriture, qui ne mérite que mépris et dédain.

» Prosterné à vos pieds dans toute mon humilité, je prie et supplie votre majesté, par la croix et la gloire du Christ, de me pardonner mes offenses selon le précepte du Seigneur. Que si votre grandeur juge nécessaire que dans un autre écrit je renie mes paroles, et que je glorifie votre nom, qu'elle daigne me transmettre ses ordres, je suis prêt, et plein de bonne volonté. Luther, qu'est-il comparé à votre majesté? un néant. Toutefois, la gloire de mon Dieu gagnera, si on ne me permet d'écrire au roi d'Angleterre dans l'intérêt de la cause évangélique 1). »

Il y eut deux hommes qui comprirent leur mission, et songèrent à défendre la royauté blasphémée : Fisher, évêque de Rochester, dans un savant écrit publié sous le nom de William Ross 2), et Thomas Morus 3) qui, au lieu d'appeler à son aide la haute raison dont il était doué, aima mieux faire de la raillerie à l'instar de Luther. Par malheur, la sienne est apprêtée, et sans spontanéité; elle sent l'huile et la

---

1) Opera Luth., t. IX, Witt., p. 234. Coch., p. 156. Ulenberg, p. 302 et seq.

2) Eruditissimi viri Gulielmi Rosset opus elegans, doctum, festivum, pium, quo pulcherrime retegit ac refellit insanas Lutheri calumnias, quibus invictissimum Angliæ Galliæque regem Henricum, ejus nominis Octavum, fidei defensorem, haud litteris minus quam regno clarum, scurra turpissimus insectatur.

3) D. Tho. Mori Angli omnia quæ hucusque ad manus nostras pervenerunt, latina opera, Lovanii, 1566. — Nisard, Thomas Morus. Revue des Deux Mondes, t. V, p. 590 et suiv.

nuit. Le sarcasme ne sort pas tout armé de sa tête, mais traverse, avant d'arriver au cœur de son adversaire, les satiriques de l'antiquité, et surtout Lucien, dont il avait fait une étude spéciale. Sa colère ressemble à celle d'un homme d'état. C'est la langue de la taverne que le chancelier croit parler, mais qu'il balbutie et écorche faute d'usage. On sait l'habileté de Luther, quand il veut prendre le style d'un homme ivre. Les bons mots, les saillies, les pointes, les concetti coulent de ses lèvres comme la bière de son verre. Vous allez voir que la fable seule imaginée par Morus est spirituelle.

Luther est à table au milieu de ses camarades de bouteilles, de son sénat bachique, méditant, après de longues rasades, sa réponse au roi d'Angleterre. Un de ses commensaux le tire d'embarras :—Des injures qui tombent à gros flocons pareils à la neige, ce sont les seules armes, dit-il, qu'il faille employer contre le roi.

Luther applaudit; mais il se consulte, et trouve que son dictionnaire, tout volumineux qu'il est, ne pourrait jamais lui fournir une moisson assez abondante de bouffonneries, et il donne la volée à cette tourbe d'ames damnées pour en aller cueillir partout où il en pousse. Qui s'en va d'un côté, qui de l'autre, et ces guêpes reviennent bientôt au logis commun avec un butin copieux.

Ils s'abattent dans les carrefours, les voitures, les bateaux, les bains, les tripots, les boutiques de barbier, les tavernes, les moulins, les cabinets d'aisance, les maisons publiques, prêtant l'œil et l'oreille, et transcrivant soigneusement les grossièretés des cochers,

les insolences des valets, le caquetage des portiers, les joyeusetés des courtisanes, les bouffonneries des parasites, les saletés des baigneurs, les obscénités d'autres individus.

Et après une chasse de quelques mois aux injures, aux sarcasmes, aux paroles libertines, indécentes, infâmes, à travers la boue, le fumier et la fange, ils reviennent, injectent toutes ces matières dans le cloaque de Luther, dont la bouche mâche, triture, et vomit ensuite une à une toutes ces immondices, et le livre du moine est composé 1).

On avouera que l'honneur du diadème pouvait être défendu autrement. Nous n'admettons pas l'excuse d'Erasme : que le chancelier, en répondant au pamphlet luthérien, s'était inspiré des écrits du moine saxon.

Le catholicisme n'a dans cette polémique qu'un digne représentant, c'est le duc Georges qui, au nom de Dieu, de la morale et de l'Allemagne, vient dénoncer aux comices de Nüremberg les blasphèmes

---

1) Illi igitur abeunt, alius, alio, quo quemque tulit animus, et se per omnia plaustra, vehicula, cymbas, thermas, ganeas, tonstrinas, tabernas, lustra, pistrina, latrinas, lupanaria, diffundunt; illic observant sedulè, atque in tabellas referunt quicquid aut auriga sordidè, aut servus verniliter, aut meretrix petulanter, aut portitor improbè, aut parasitus scurriliter, aut leno turpiter, aut balneator spurcè, aut cacator obscenè loquutus sit. Atque hæc quùm aliquot fecissent menses, tùm demùm quicquid undecunque collegissent conviciorum et scurrilium scommatum, petulantiæ, spurcitiæ, sordium, luti, cœni, stercorum, omnem hanc colluviem in fœdissimam cloacam Lutheri pectus infarciunt; quam ille totam in libellum istum suum per os illud impurum, velut comesam merdam, removit. — Opera Mori, p. 61.

de Luther, et en demander justice. Les Ordres de l'empire ne comprirent pas leur dignité.

Le duc aussi se faisait prophète dans sa lettre aux états 1), et il assignait même une époque rapprochée où les violences de Luther contre les papes et les monarques porteraient leurs fruits. Il ne fallait pas au duc des signes célestes pour deviner l'avenir; l'aveuglement des Ordres était un prodige assez marqué de la colère de Dieu sur l'Allemagne.

---

1) Seckendorf, Comment. de Lutheranismo, lib. 1, § CVI, p. 187.

CHAPITRE VIII.

LE PAPE-ANE, LE MOINE-VEAU. — 1524-1525.

Luther avait compris la toute-puissance de l'image, et il s'en servit pour vulgariser ses idées et ameuter le peuple contre la représentation catholique. Cette image devait donc parler tout à la fois à l'intelligence et aux sens. Il en fit une caricature mordante et polissonne. C'est lui qui en trouvait l'idée. Lucas Kranach ou quelque autre peintre de l'école de Nüremberg la sculptait sur bois; l'image reproduite par la presse se plaçait dans le texte qu'elle expliquait ou commentait. L'ouvrage achevé, on la tirait à part, on la débitait sur les places publiques, on la suspendait aux vitres des libraires et aux boutiques en plein vent des foires d'Allemagne.

Le pape-âne et le moine-veau sont deux débauches d'artiste destinées beaucoup plus à provoquer le rire que la colère du peuple. La légende où sont encadrées ces deux figures grotesques s'adressait à ceux qui avaient besoin de merveilleux pour croire. Melanchthon et Luther y font jouer un singulier rôle à la divinité qui apparaît avec ses signes accoutumés

quand elle a dessein de châtier l'obstination des pécheurs : ces signes, cette fois, n'apparaissent pas au ciel, mais au fond du Tibre, d'où l'on a retiré le pape-âne, et à Freyberg en Misnie, où est né le moine-veau.

Il n'est pas besoin de dire que ces deux prodiges sont tout entiers éclos du cerveau des docteurs. S'il faut, pour être juste, admirer cette glose luthérienne qui se fait sérieuse dans son interprétation graphique à tromper le lecteur ; qui ment avec une candeur si persuasive ; qui joue la conviction, la foi, la crainte de Dieu et de ses jugements ; qui singe la peur, et fait rire aux dépens de ce qu'on avait coutume de vénérer ; on avouera sans peine que c'est abuser étrangement du nom de Dieu que de l'appeler à son aide pour commenter et répandre un tel mensonge.

« En tout temps, Dieu a marqué, comme au doigt, son ire ou sa miséricorde, et par des signes miraculeux annoncé aux hommes le bouleversement, la ruine ou la splendeur des empires, ainsi qu'on le voit en Daniel, chap. 8... 1).

» Pendant le règne pestilentiel de la papauté, Dieu a multiplié ces signes de colère, et, tout nouvellement, il a, par cette figure horrible de pape-âne, trouvé

1) Interpretatio duorum horribilium monstrorum Papaselli, Romae in Tiberi, anno 1496, inventi, et monachovituli Friberga in Misnia, anno 1525 editi, per Philippum Melanthonem et Martinum Lutherum. Op. Luth., t. II, p. 392 et seq. — Le même pamphlet parut en allemand sous le titre : Deutung der zwo greulichen Figuren Papstesels zu Rom, und Mönchkalbs zu Freyberg in Meissen funden, (Witt. IX 247; Jen. II 285. Walch XIX, 2405.)

» 7° Écailles de poisson aux bras, aux pieds, au cou, et le ventre nu : Ce sont les princes et les seigneurs temporels de ce royaume. Les écailles, Job 41, c'est union ou étreinte ; ainsi, les princes, les puissances de la terre, sont unis et collés à la papauté.

» Et bien qu'ils ne puissent, ces grands du monde, dissimuler, approuver, pallier le luxe, le libertinage, les infâmes instincts du papisme ; car le ventre est là tout nu pour montrer son dévergondage ; cependant ils dissimulent, ils se taisent, ils souffrent, et s'attachent à son cou, à ses bras, à ses pieds ; c'est à dire qu'ils l'embrassent, l'étreignent, et défendent ainsi son pouvoir tyrannique...

» 8° Tête de vieillard adhérente à la cuisse : Vieillesse, déclinaison et chute du royaume papalin. Dans l'Écriture la face signifie le lever et le progrès ; le dos ou postérieur, le coucher et la mort. Cette image donc nous montre que la tyrannie pontificale touche à son terme, qu'elle vieillit et meurt de sa maladie ou de consomption, usée par toutes ses violences extérieures.

» Ainsi, pour la gloire du monde, la farce est jouée, et la toile tombe.

» 9° Le dragon qui sort du cul papal, la flamme à la bouche, veut dire les menaces, les bulles virulentes, les blasphèmes que le pontife et ses satellites vomissent sur le globe au moment où ils s'aperçoivent que leur destin est accompli et qu'il faudra dire adieu à cette terre.

» Vous tous, tant que vous êtes, et qui me lirez ! je

vous prie de ne pas mépriser un si grand prodige de la majesté divine, et de vous arracher de la contagion de l'antechrist et de ses membres. Le doigt de Dieu est ici dans cette peinture si fidèle, si ornée, comme dans un tableau; c'est une preuve que Dieu a pitié de vous, et qu'il a voulu vous tirer de cette sentine de péché.

» Réjouissons-nous, nous autres chrétiens, et saluons-le ce signe comme l'aurore qui nous annonce le jour de notre Seigneur et de notre libérateur Jésus-Christ. »

On ne saurait imaginer quelle fortune eut en Allemagne cette iconographie de la papauté : ce succès dure encore. Il y a des ames candides, toutes pleines de foi en Luther et ses œuvres, qui appellent cette image une inspiration de son bon génie, une pensée évangélique; qui croient au signe annoncé par ce dualisme réformé, Mélanchthon et Luther, et à la trouvaille du pape-âne dans le Tibre. Elles attendent la chute de l'antechrist prédit par le dragon qui vomit des flammes. Leurs yeux n'ont pu être dessillés ni par les splendeurs toujours croissantes du catholicisme, ni par les merveilles opérées de nos jours en faveur de la chaire de saint Pierre, ni par la transformation, la décroissance et la ruine du principe protestant. Nous avons vu dans le Wittenberg la figure du pape-âne suspendue au chevet du lit de pauvres paysans, à la place de l'ancien bénitier catholique, de la Vierge Marie, consolatrice des affligés, ou du saint patron de la paroisse; nous l'avons retrouvée derrière les vitres des libraires, comme au

temps de Luther, et sur l'étalage des échoppes d'Eisenach et de Francfort.

Mais cette foi inepte en la parole de Luther nous semble moins merveilleuse que la complicité de Mélanchthon à cette œuvre ignoble ! lui, cet homme de vie élégante, cet amant des Muses, ce polisseur de mots, ce professeur de grec, trempant chaque jour ses lèvres aux belles eaux de l'antiquité, qui se dégrade jusqu'à de semblables peintures ! ce Schwartzerde, changeant son nom inharmonieux en celui de Mélanchthon, qui se vautre dans une pareille fange de mots, salit son papier et sa plume à retracer de si dégoûtanes images ! cet hôte brillant des cours électorales, ce commensal des ducs, cet ami d'Erasme et de Sadolet, qui jette ainsi de la boue à la face de cette royauté spirituelle qui a civilisé le monde, objet de la vénération des peuples et du culte de sa mère catholique ! Mélanchthon, cette glorieuse intelligence, qui croit ou feint de croire à la chute de la papauté prédite par un dragon en flamme ! Cette ame dévote, qui trompe les peuples, les fanatise, les pousse au blasphème en invoquant le ciel : cela n'est-il pas abominable ? Quelle chute, quelle transfiguration !

Tous deux ont dit vrai en annonçant que l'Allemagne serait bientôt visitée de Dieu 1). La prédiction va s'accomplir. Ils ont, suivant la belle expression de l'Ecriture, touché les montagnes, et les montagnes ont fumé 2). Quand un peuple laisse

1) Wenc. Link, 1523.
2) Tange montes et fumigabunt. Proph.

ainsi outrager tout ce qu'il y a de saint au monde, il peut être certain qu'il portera tôt ou tard la peine de sa lâcheté, et qu'il sera châtié dans son sang et dans ses larmes. C'est ce qui doit arriver.

—

CHAPITRE IX.

LES PAYSANS.— 1524, 1525.

L'aristocratie épiscopale avait été reconstruite par Charlemagne 1). Le clergé allemand était puissant. Il possédait de riches abbayes, qu'au besoin il transformait en forteresses, où souvent on le vit braver l'empire. Les évêques de Minden, de Münster, de Paderborn, étaient de véritables souverains. On leur payait le cens, les corvées, les péages, tous les droits de suzeraineté. Ces impôts étaient souvent bien pesants ; le peuple ne pouvait se libérer ; on employait la force pour l'y contraindre, et il murmurait.

Un jour, à Schœndorf, en Bavière, un paysan, nommé Konrad, dit à ses camarades de venir le trouver le dimanche suivant pour rire et boire à pleins verres. Konrad était un franc buveur, sans souci de l'avenir, riant de tout, même de son curé. On fut exact au rendez-vous. Konrad était à cheval sur un large tonneau, la face enluminée par d'amples libations vineuses qu'il avait faites avec ses voi-

1) Guizot.

sins, suivant sa coutume. De son tonneau il faisait le prophète, et promettait à tous ceux qui voudraient être de sa confrérie des terres au pied de la montagne de la famine, des troupeaux dans le pâturage de la gueuserie, des viviers dans la mer de la mendicité 1). L'association fut bientôt formée; Konrad enrôla tous ceux qui aimaient à boire en cachette dès qu'ils avaient un groschen pour acheter du vin à l'abbé. En 1502, une confrérie s'était déjà élevée, qui avait pris pour signe un soulier (Bundschuch), et avait été obligée de se dissoudre, de par ordre de l'empereur Maximilien 2).

Konrad ne voulait pas faire la guerre à l'empereur, mais rire, et ses armes étaient un tonneau. Chaque ville eut bientôt des confréries à l'instar de Schœndorf. On riait, on chantait, on dansait, on s'enivrait : le pouvoir laissait faire.

En 1514, le duc de Würtemberg, qui comptait dans ses états un grand nombre de confréries du tonneau, augmenta l'impôt du vin. Konrad fit une vilaine moue d'abord, mais le rire revint ensuite plus fort, et il se mit dans la tête (il avait bu ce jour-là plus que de coutume) d'appeler son maître en jugement. Les assises devaient se tenir sur la place de Schœndorf; les juges étaient tout trouvés : c'étaient ses compagnons de table. Il faut vous dire que le duc, avare et besoigneux, avait fait ce qu'on pratiquait autrefois à Constantinople : diminué les poids et les mesures. Or, banquier, marchand, fac-

1) Léon Gozlan, Musée de la Caricature, septième livraison.

2) Geschichte der Deutschen. Achter Band. p. 505, 506.

teur privilégié du duché, il était sûr de faire de bonnes affaires, et il ne s'était pas trompé.

Donc le tribunal est rassemblé : tout le village pour assistant; au milieu, un grand baquet d'eau et à côté les pièces du délit, les poids limés par sa grace. Konrad les pousse et les laisse tomber : ils vont au fond de l'eau. La foule bat des mains et éclate de rire : Dieu a prononcé la sentence : le duc est condamné. Huit jours après, on traduisait, dans un grand nombre de villages, ducs, électeurs, barons, abbés, au tribunal de Dieu, et partout leur symbole, le morceau de fer jeté dans l'eau, était trouvé trop léger, et on criait hourra! hourra! Les confréries du pauvre Konrad se propageaient, mais ses associés n'étaient pas tous d'humeur aussi gaie que le paysan bavarois. C'était le moment même où Luther apparaissait dans la chaire de Wittenberg, et venait pour délivrer l'Allemagne du joug de la papauté. Les disciples de Konrad se ralliaient autour de lui parce qu'il faisait la guerre aux nobles et qu'il promettait aux pauvres les miettes qui tombaient de la table des mauvais riches. Konrad riait toujours ; on lui coupa la tête pour le faire taire ; mais le rire ne mourut pas : on riait en Karinthie, en Bavière, en Würtemberg, dans la Saxe électorale surtout, cette contrée d'Allemagne où les fondations de Charlemagne étaient si opulentes. Luther continuait de poursuivre de sa colère les prélats qui s'engraissaient aux dépens du peuple : il les nommait tout haut en chaire des voleurs et des fripons. Or ces prélats, c'étaient souvent les maîtres temporels des peuples, qui avaient à leur payer des redevances, des impôts,

des droits de toute espèce, à eux, — enfants de putains, suivant l'expression du docteur, larves d'enfer et secrétaires ici-bas de Satan. Menzel reconnaît positivement que la parole de Luther n'était pas seulement une parole religieuse, mais une parole politique qui devait à la fin jeter des germes de révolte parmi les populations 1).

On ne joue pas impunément avec la bière de Münich, dit un vieux proverbe bavarois : la parole de Luther était bien autrement capiteuse. Son manifeste, après la tenue des états de Nüremberg, était un hymne de révolte magnifique. Ces pauvres paysans donnaient tête baissée dans les chants du docteur, croyant l'aurore levée où la tyrannie monarchique et papale allait descendre au tombeau avec tous ses suppôts, prélats, abbés, princes et seigneurs 2). A la même heure on voit s'agiter une partie des états de l'Allemagne : partout ce sont des paysans qui portent la bannière. A Reichenau, près de Constance, ils s'insurgent contre leur abbé qui voulait repousser un prédicateur luthérien : à Tengen ils se réunissent par milliers pour délivrer un prêtre novateur qu'on tenait enfermé. L'abbé de Kempten essaie inutilement de s'opposer au rassemblement séditieux de ses serfs : son château est assiégé et réduit en cendres, et sur ses ruines

1) Auch läßt sich nicht läugnen, daß Luther zuweilen Worte fallen ließ, in denen eine politische Beziehung hervortrat, und die nichts weniger als geeignet waren, einen im Volke vorhandenen Gährungsstoff zu beschwichtigen. Neuere Geschichte der Deutschen, p. 169. t. 1.

2) Menzel, p. 169.

les vainqueurs plantent un drapeau où est écrit : liberté. Quelques chevaliers vinrent s'associer, pour les diriger, à ces mouvements populaires : c'étaient Franz de Sickingen qui se déclara le chef de la ligue de Franconie, et Goëtz de Berlichingen dont la main de fer écrasait tout ce qui s'élevait trop haut dans le champ clérical, et qui finit par mourir dans une prison, où il eût voulu étouffer le dernier des prêtres. C'était encore Hutten qui se servait de son épée et de sa plume pour encourager les révoltés. Les paysans n'étaient que de grossiers instruments dont les nobles se servaient pour voler les richesses du clergé, au nom du ciel et de la liberté. Ils lisaient à leurs vassaux les manifestes de Luther et les traduisaient au besoin en style populaire.

Leur ministère presque toujours était inutile, car la parole de Luther était une courtisane sans voile. Ainsi, au moment où la Saxe était pleine de mouvements insurrectionnels, Luther, qui voulait en faire porter la peine aux princes, parce qu'il ne devinait pas le caractère politique qu'ils devaient revêtir, s'adresse à la noblesse d'Allemagne : et ses conseils ressemblent aux transports des prophètes contre les enfants d'Israël, plutôt qu'aux avis d'un médiateur.

« A vous d'abord la responsabilité de ces tumultes et séditions, princes et seigneurs, à vous surtout évêques aveugles, prêtres insensés et moines 1).

1) Primum nemini possum acceptum referre id tumultûs et seditionis, quam vobis principibus, etc. L'écrit de Luther parut encore en allemand, sous le titre de : Vermahnung an die Fürsten und an die Bauern.

» Vous qui vous obstinez à faire les fous, et à vous ruer contre l'Evangile, tout en sachant bien qu'il restera debout et que vous ne prévaudrez pas.

» Comment gouvernez-vous? vous ne savez que pressurer, déchirer et dépouiller, pour soutenir votre pompe et votre pétulance. Le peuple et le pauvre sont soûls de vous.

» Le glaive est levé sur vos têtes, et vous croyez être assis si fortement sur votre siége que vous ne puissiez être renversés.

» Aveugle sécurité qui vous rompra le cou, vous le verrez..... Dieu vous presse et vous menace; sa colère fondra sur vous, si vous ne faites pénitence.

» Voyez les signes du ciel, ces avertissements de Dieu! cela ne vous dénote rien de bien, mes chers maîtres.

» Ce sont des prédictions d'en haut, mes bons seigneurs, qui vous disent qu'on est las de votre joug, et que le temps est venu où l'on s'apprête à le jeter bas.

» Il faut changer. Gare à la colère de Dieu: si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale.

» Si les paysans ne s'étaient pas levés, d'autres seraient venus; et quand vous anéantiriez tous les révoltés, d'autres apparaîtraient: Dieu en susciterait de nouveaux. Il veut vous châtier et il vous châtiera.

» Mes bons seigneurs, ce ne sont pas les paysans qui s'insurgent contre vous, c'est Dieu lui-même qui vient vous visiter dans votre tyrannie.

» A un homme ivre on fait une litière de paille,

au paysan il faut un lit encore plus doux. N'allez pas guerroyer avec eux, car vous ne savez pas comment cela finira. »

Les paysans répondirent à cet appel, et se levèrent en masse.

La Thuringe, l'Alsace, une partie de la Saxe, la Lorraine, le Palatinat, se soulevèrent; les champs étaient couverts de tentes rustiques d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de charrettes élevées en guise de retranchement : ils disaient que Dieu, le jour du combat, saurait bien les couvrir de son bouclier. Dieu semblait combattre pour eux : la victoire leur eut bientôt fourni des lances, des piques, des chevaux et jusqu'à du canon. Mais quelle artillerie eût valu cette parole ardente de quelques uns de leurs chefs, qui balayait devant elle les campagnes, les dépeuplait pour jeter les habitants dans la révolte. Stork n'était plus. On dirait que la nature crée exprès des ames pour ces temps d'orage, et qu'elle les tient en réserve pour les montrer quand ils sont près d'éclore. Voici un homme tout nouveau qui se présente au nom du ciel pour remplacer le prophète absent : c'est un renégat du catholicisme qui se dit en commerce avec le Seigneur qui lui révèle sa volonté dans des songes. Pfeifer ne va pas chercher ses inspirations dans la Bible, il raconte les merveilles de son sommeil, et ce récit soulève la multitude 1).

---

1) Menzel, Neuere Geschichte, etc., t. 1, p. 190, 199, etc.

Voici une de ses visions.

« J'ai vu, dit il, un nombre prodigieux de rats qui allaient se jeter sur une grange pour en dévorer les grains ! Princes, vous êtes ces rats qui nous pillez ; magistrats, vous êtes ces rats qui nous oppriment ; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez. Mais pendant le sommeil, je me suis élancé sur ces bestioles, j'en ai fait un grand carnage : aux armes donc ! hors de vos champs ! Israël, à vos tentes ! voici le jour du combat ; tombent nos tyrans et leurs châteaux ! Un riche butin nous attend, que nous apporterons aux pieds du prophète qui le partagera entre nous. »

Münzer, de son côté, descendait jusque dans les mines de Mansfeld.

« Réveillez-vous, mes frères ! réveillez-vous, criait sa voix, vous qui dormez, prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins. La victoire vient de se déclarer pour nos frères à Eichsfeld : gloire à eux ! Que leur exemple vous serve de leçon. Balthasar, et toi Barthélemy Krump, à nous ! Prenez soin de l'œuvre de Dieu. Frères, que vos marteaux ne restent pas oisifs, frappez à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod, employez contre les ennemis du ciel le fer de vos mines, Dieu sera votre maître ! Qu'avez-vous donc à craindre, s'il est avec vous ? Quand Josaphat entendit les paroles du prophète, il se jeta la face contre terre. Frères, courbez vos fronts, car voici que Dieu vient en personne à votre secours. »

Alors vous eussiez vu ces arsenaux souterrains

vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de pioches, de fer rouge, et répondant à la voix qui les appelait par des cris de sang contre les nobles et les prêtres. Münzer, comme un autre Satan, car on croit lire une scène de Milton, les compte, les range en ordre de bataille et leur indique le lieu du rendez-vous général. Aucun d'eux n'y manqua. Quand Münzer monta sur l'échafaud, il ne restait plus un seul homme vivant parmi les mineurs.

Et Münzer, au sortir des mines, adressa à ses autres frères en révolte cet appel énergique :

« Vous dormez donc, chers frères? allons combattre, le combat de héros : la Franconie tout entière s'est levée, le maître va jouer son jeu, les méchants tombent. A Fulda, dans la semaine de Pâques, quatre églises de poison ont été renversées : les paysans de Klegen ont couru aux armes. Quand vous ne seriez que trois confesseurs de Jésus, vous n'auriez pas à craindre cent mille ennemis. Dran, dran, dran! voici le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées ; ils vous prieront, vous caresseront, pleurnicheront comme des enfants; point de pitié, c'est le précepte de Dieu par la bouche de Moïse, 5, 7. Dran, dran, dran! car le feu brûle : que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées 1). Pink, pank sur l'enclume de Nemrod ; que les tours

---

1) Lasset euer Schwert nicht kalt werden von Blut : schmiedet pink, pank, auf dem Ambos Nimrod, werfet den Thurm zu Boden. Luthers Werke. édit. d'Altenburg, III, p. 134. — Menzel, p. 200 à 202.

tombent sous vos coups. Dran, dran, dran! voici le jour: Dieu vous précède, suivez-le. »

Luther avait formé l'orage: c'était à lui maintenant de le conjurer s'il était possible. Il le tenta, en secouant, dans leur sommeil, tous ces princes à demi luthériens, à demi catholiques, qui dormaient dans la plume, et qui n'avaient montré de courage que pour fermer les couvents, en chasser les nonnes tremblantes ou les moines infirmes; pour abolir la messe, et porter en cachette quelques coups de pied au catholicisme. Mais à cette heure que les armes à la main on leur demande la liberté de conscience, ils sont effrayés, ils tremblent; tout ce que Luther peut obtenir d'eux, c'est qu'ils prieront les révoltés de formuler leurs griefs.

Un prêtre, Suisse de naissance, Christophe Schappler, avait dressé le manifeste des paysans. Ils voulaient:

1° Qu'on leur permît de choisir leurs pasteurs parmi ceux qui prêcheraient l'Evangile dans toute sa pureté;

2° Qu'on ne leur fît payer les dîmes qu'en froment;

3° Qu'on ne les traitât plus en esclaves; car le sang de Jésus les avait rachetés;

4° Qu'on leur permît de chasser et de pêcher, puisque Dieu leur avait donné, dans la personne d'Adam, l'empire sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel;

5° Qu'ils pussent quérir dans les forêts du bois pour se chauffer, préparer leur nourriture, et s'abriter;

6° Qu'on adoucît les corvées;

7° Qu'il leur fût permis de posséder des fonds de terre;

8° Que les impôts ne dépassassent pas le revenu du fonds;

9° Qu'on abolît le tribut qu'ils étaient obligés de payer aux seigneurs après la mort d'un père de famille, afin que la veuve et l'orphelin ne fussent plus réduits à mendier leur pain;

10° Que s'ils se trompaient dans leurs griefs, on les reprît à l'aide de la parole de Dieu 1).

Luther se chargea de répondre aux paysans révoltés.

« Mes frères, les princes qui s'opposent parmi vous à la propagation de la lumière évangélique sont dignes des vengeances de Dieu; ils méritent de tomber du trône. Mais ne seriez-vous pas aussi coupables, si vous souilliez vos mains et vos ames du sang que vous songez à répandre? Je sais que Satan cache parmi vous, sous prétexte de l'Evangile, des hommes au cœur cruel, dont la langue irritée essaie de me déchirer; mais je les méprise, je ne crains pas leurs fureurs. On vous dit que vous triompherez, que vous êtes invincibles. Mais le Dieu qui renversa Sodome ne peut-il vous écraser? Hommes du glaive, vous périrez par le glaive. En résistant à vos magistrats, vous résistez à Jésus-Christ. Vous dites: le joug de nos maîtres est insupportable: brisons-le, car ils nous ravissent la liberté d'entendre la voix du Seigneur. Mais la loi naturelle défend de se faire justice: vous le demandez, au nom d'une autorité

1) Catrou, histoire du Fanatisme, t. 1. — Menzel, t. 1.

qui vous fut déniée. Ne parlez pas de révélations qui autorisent votre révolte ! Où sont les miracles qui les attestent ? Quoi ! l'esprit du Seigneur viendrait confirmer par des prodiges le larcin, le meurtre, le brigandage, l'usurpation du droit des magistrats ! — Ils vous enlèvent vos biens, iniquité ! Vous leur ravissez leur juridiction, iniquité ! Que serait le monde, si vous triomphiez, qu'un repaire de brigands, où régneraient la violence, le pillage, l'homicide ?... Jésus n'a pas besoin, pour être défendu, de la force brutale. Pierre tire l'épée : on voulait arracher la vie au Rédempteur, et l'Evangile à ses disciples. Que fait le Seigneur ? Il ordonne à Pierre de remettre l'épée dans le fourreau : bel enseignement que la patience doit être notre seule arme au jour des épreuves. Voyez si je n'ai pas toujours respecté le souverain. Sous sa protection puissante, j'entendais les cris de vengeance des papistes, et j'étais inébranlable. Du reste, je ne prétends pas justifier vos magistrats : je connais leur injustice, je la déteste, mais attendez, votre jour se lèvera.

» Vous demandez qu'on vous laisse entendre en liberté la parole de l'Evangile ; mais cette parole, on l'annonce en plus d'un endroit. Ne pouvez-vous pas changer de toit, et venir ici boire aux sources du verbe divin ? Venez, vous y trouverez Jésus. Vous voulez choisir vos pasteurs : vos magistrats sont là ; portez-leur vos vœux ; s'ils refusent de les écouter, alors vous êtes libres ; si on emploie la force contre vous, que le pasteur fuie, et avec lui son troupeau — Plus de dîmes ! criez-vous ? De quel droit les enlevez-vous à leurs légitimes possesseurs ?

C'est pour les convertir en aumônes. — Mais est-ce d'un bien usurpé qu'on peut se montrer ainsi libéral? — Vous voulez vous affranchir de l'esclavage, mais l'esclavage est aussi vieux que le monde. Abraham avait des esclaves, et saint Paul établit des règlements pour ceux que le droit des gens a réduits en servitude. Les droits de pêche, de chasse, de pâturage, sont réglés par la jurisprudence du pays. Vous allez jeter les hauts cris à la lecture de ma lettre, et vous direz que Luther est devenu le courtisan des princes; mais, avant de rejeter mes conseils, examinez-les: surtout n'écoutez pas la voix de ces nouveaux prophètes qui vous trompent: je les connais. »

Münzer, pour toute réponse, déchira une page du pamphlet qui a pour titre: Contra falso nominatum ordinem ecclesiasticum, et l'envoya à Luther. C'était celle-ci:

— Attendez, messeigneurs les évêques, larves du diable; le docteur Martin veut vous faire lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles: bulle luthérienne. — Quiconque aidera de son bras, de sa fortune, de ses biens, à dévaster les évêques et la hiérarchie épiscopale, est bon fils de Dieu, un vrai chrétien, qui observe les commandements du Seigneur 1).

Osiander, le sacramentaire, regrette que Münzer

1) Nunc attendite vos episcopi, imo larvæ diaboli, doctor Lutherus vult vobis bullam et reformationem legere, quæ vobis non benè sonabit; doctores. Doctoris bulla et reformatio: quicunque opem ferunt, corpus, bona et famam impendunt ut episcopia devastentur, et episcoporum regimen extinguatur, hi sunt dilecti filii Dei et veri christiani, observantes præcepta Dei et repugnantes ordinationibus diaboli. T. II, Witt. fol. 120. Osiander, Cent. 16, p. 97.

n'ait pas connu ce passage du libelle de Luther contre Sylvestre Priérias :

— Si contre les voleurs nous employons la potence, contre les meurtriers le glaive, contre les hérétiques le feu, nous ne laverions pas nos mains dans le sang de ces maîtres de perdition, de ces cardinaux, de ces papes, de ces serpents de Rome et de Sodome, qui souillent l'église de Dieu 1) ?

— Pauvres paysans, ajoute Osiander, que Luther flatte et caresse, tant qu'ils n'attaquent que l'épiscopat et le clergé ! Mais quand la révolte grandit, et que les rebelles, se riant de sa bulle, le menacent lui et ses princes, alors paraît une autre bulle, où il prêche le meurtre des paysans, comme il ferait d'un troupeau 2). Et quand ils sont morts, savez-vous comme il chante leurs funérailles ? En se mariant avec une nonne 3) ! Et, à la voix d'Osiander, vient se joindre celle d'Erasme pour accuser Luther :

— C'est en vain que, dans votre cruel manifeste contre les paysans, vous repoussez tout soupçon de révolte ; vos libelles sont là, ces libelles écrits en

---

1) Osiander Cent. 161, etc. p. 109.

2) Lutherus cùm eos inermes videret, nec satis potentes ad prævalendum, eos ad obedientiam hortatus est. Cùm verò turmatim confluentes paci minimè acquiescerent, sed bullam Lutheri transgredientes, non modo episcopos et clerum, sed alios etiam proceres impugnarent, aliam bullam edidit, quâ eos omnes tanquam feras mactandas esse statuit.. Cent. 6, p. 103, cent. 104.

3) Lutherus non aliter funera eorum canit quàm ipse monachus virginem Dei votam Boram sibi copulando. Cent. 104, p. 109. — Voyez le savant ouvrage de Bretleius, traduit en latin par Guill. Reynerius, sous le titre de : Apologia Protestantum, etc. Paris, 1665, in-4.

langue vulgaire, où, au nom de la liberté évangélique, vous prêchez une croisade contre les évêques et les moines: c'est là que repose le germe de tous ces tumultes 1).

— Allons, mes princes, criait Luther, aux armes! Frappez, aux armes, percez! les temps sont venus, temps merveilleux, où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel, que nous autres avec des prières 2).

Mélanchthon s'unissait à son maître pour accabler les paysans. Il disait aux princes :

— Ces rustres sont en vérité déraisonnables; que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté? Joseph charge le dos de l'Egyptien, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride au peuple 3).

Les révoltés, placés tout à coup entre la mort et l'apostasie, n'hésitèrent pas : la mort c'était le martyr; l'apostasie, le châtiment de l'éternité. Leur courage ne faillit pas, et, en face du gibet qu'on lui promettait, Münzer conserva toute sa fierté. Vaincu,

---

1) Tu quidem libello in agricolas sævissimo suspicionem abs te depulisti, nec tamen efficis quò minùs credant homines per tuos libellos, præsertìm germanicè scriptos, in oleatos et rasos, in monachos, in episcopos pro libertate evangelicâ, contra tyrannidem humanam, hisce tumultibus datam occasionem. Erasmi Hyperaspistes.

2) Mirabile tempus, nimirum ut principes multò faciliùs trucidandis rusticis, et sanguine fundendo, quàm alii fundendis ad Deum precibus cœlum mereantur. T. II, op. Luth., fol. 150. — T. II, Witt. fol. 84, b.

3) Ja es wäre vonnöthen das ein solch wild, ungezogen Volck als Deutsche sind, noch weniger Freiheit hätte. Pfizer, p. 816.

il trouvait encore moyen d'insulter à ses maîtres, et d'ébranler la fidélité douteuse de leurs vassaux.

La lettre qu'il écrivit au comte de Mansfeld est un testament de mort à la manière de Catilina.

« Au frère Albert, comte de Mansfeld, pour sa conversion :

» Frère, tu abuses d'un texte de l'apôtre pour nous prêcher la soumission aux magistrats. Tu es encore dans les langes de la superstition papiste qui nous a fait deux tyrans de Pierre et de Paul. Tu ne sais donc pas que Dieu, dans sa fureur, charge souvent les peuples de fustiger les princes avares, et de jeter bas de leurs trônes les mauvais rois? C'est de toi et de tes pareils que la mère de Dieu chante: — Le Seigneur a déposé les puissants de leur siége, et exalté les petits. Dans les joyeux repas à la luthérienne que tu fais chaque jour, et dans la commode doctrine du docteur de Wittenberg, tu n'as pu apprendre que le Seigneur, ainsi que l'écrit le prophète, ne nourrit les oiseaux du ciel que pour dévorer la chair des princes, et boire leur sang? Ce peuple que tu opprimes n'est-il pas plus agréable, aux yeux de Dieu, qu'un impie qui s'engraisse de sa substance? Idolâtre qui prends le nom de chrétien! Et tu as à la bouche la parole de saint Paul : tu cours à ta perte. Au peuple désormais la souveraineté. Romps les liens qui t'unissent à nos tyrans; viens à nous; nos bras te sont ouverts. Si tu marches contre nous, viens encore, nous méprisons tes menaces et ton glaive. Bientôt la main de Dieu s'appesantira sur

ton front. Thomas Münzer, armé du glaive de Gedéon, te salue 1). »

En même temps, Münzer faisait parvenir au comte Ernest, le frère d'Albert de Mansfeld, ce cartel :

« Comte, c'est de toi que le prophète Abdias a dit : Ton nid sera arraché et détruit. J'attends une réponse à l'heure même, ou, par Jésus, nous irons la chercher. Mes frères et moi nous saurons bien exécuter les ordres d'en haut. »

Les deux frères ne manquèrent pas au tournoi.

Arrivons au dénouement de ce drame religieux qui saisit si vivement le cœur.

Le lieu de la scène était à Frankhausen, où tous les princes s'étaient donné rendez-vous. L'armée des seigneurs confédérés était commandée par le landgrave de Hesse et le duc Georges de Saxe, ce prince dont Erasme a vanté l'amour pour les lettres 2), et que Luther outrage à chaque page de sa correspondance. Le duc se vengea noblement du réformateur ; il se battit en soldat.

Thomas Münzer avait choisi pour camp un monticule, dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de chariots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil

---

1) Meshovius de Anabapt., lib. I. C'est au même comte Albert que Luther adressa une lettre remarquable sur les œuvres et sur la communion sous les deux espèces. Witt. IX, 235, rapportée par Wilh. Martin Leberecht de Wet e. t. II, p. 341. Luther's Briefe.

2) Eras. ep. 79, lib. 13.

sur les deux armées. Celle des confédérés était rangée en bataille dans une vaste plaine. Ses deux ailes étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuirasses scintillantes semblaient inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncelés les paysans. Au centre, l'infanterie présentait une masse noire rompue, à quelques intervalles, par des bannières où flottait l'image d'un saint, ou les couleurs de la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, ou des fortifications qu'ils n'avaient pas défendues depuis des siècles, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de soldats, offrait un autre coup d'œil. Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique, dans ces groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales séparées l'une de l'autre par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sans les cris de guerre qui, par instants, s'en échappaient; sans les étendards que le vent agitait au-dessus de ces têtes, et où brillait l'arc-en-ciel, on eût pu prendre cette cohue de révoltés pour un de ces auditoires que traînait après lui Münzer.

Les princes auraient dû prendre pitié de ces malheureux qui marchaient à leur perte. Quelques coups de canon en eussent fait justice. Mais Luther ne le voulait pas. On dirait d'un combat romain. Tout se passe comme dans le récit de Tite-Live. D'abord, la

harangue militaire, puis, la charge que sonnent les trompettes.

Les rebelles n'avaient pas d'artillerie, et presque pas d'armes à feu : au moment où ils entendirent les clairons ennemis, ils se jetèrent à genoux, et entonnèrent un cantique au St.-Esprit 1). Un arc-en-ciel parut tout à coup au dessus de leurs têtes : les rebelles le saluèrent comme un présage de victoire.

Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière. Les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse de Münzer. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait encore. Les mineurs seuls qui se confiaient à leurs marteaux opposèrent une vigoureuse résistance. Ils combattaient encore quand les trompettes de l'armée des princes avaient sonné la victoire. Aucun ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans, et, dit Sleidan, pour la gloire du nom de Dieu et l'affranchissement de leur patrie 2).

Un de ces malheureux qui s'était vaillamment battu fut pris et conduit devant le landgrave Philippe de Hesse. — Voyons, lui dit le landgrave, qui aimes-tu mieux du régime des princes ou de tes paysans? — Ma foi, monseigneur, lui répondit le pri-

---

1) Nun bitten wir den heiligen Geist
Um den rechten Glauben aller meist.
v. Petrus Gnodalius, de rust. tumultu, lib. 5. p. 259.

2) Occubuerunt videlicet illi honestè ac piè, pro gloria nominis divini, proque salute patriæ. Sleid. lib. XXII.

sonnier, les couteaux ne couperaient pas mieux quand nous autres paysans serions les maîtres. On lui accorda sa grace 1).

On amena dans le camp des vainqueurs Münzer qu'on avait trouvé à Franckhausen, étendu dans un lit qu'on lui avait prêté sans le connaître, tout sanglant, la poitrine à demi brisée, et la pâleur de la mort sur les lèvres. Les soldats qui le cherchaient passèrent outre pour ne pas troubler les derniers moments d'un moribond. Mais le valet d'un gentilhomme de Limbourg le reconnut et le traîna en triomphe, car il pouvait à peine marcher, dans la tente des princes. Sa vue les fit sourire; mais, au lieu de reproches, le landgrave de Hesse voulut essayer avec son prisonnier une controverse 2). Le prophète s'y prêta : ni l'un ni l'autre n'eut à se réjouir. De la torture, Münzer passa dans les cachots, où descendit aussitôt un prêtre catholique qui réconcilia l'anabaptiste avec l'Eglise, le confessa et lui administra la communion 3). Münzer, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'accuser Luther de tous ses malheurs. La religion, beaucoup plus que l'approche de la mort qu'il avait bravée si souvent, avait éteint sa fierté. Il tremblait, mais dans l'épouvantement des jugements de Dieu. L'heure du supplice venue, il but d'un trait une pinte de vin, puis il fit sa prière, et marcha la tête haute vers Heldrungen, lieu de l'exécution. Le prêtre

1) Mathesius, in der fünften predig von Luth. p. 151 à 2.

2) Melanchthon's Historie Thomä Münzer's.

3) Fidem romanam professus et totus factus est pontificius. Joh. Rühel, ep. ad Lutherum.

et d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, de calcographie anéantis 1). S'ils eussent triomphé, la Germanie serait tombée dans le chaos : belles lettres, arts, poésie, morale, dogmes, pouvoir, auraient péri dans la même tempête. La révolte engendrée de Luther fut une fille désobéissante, du moins son père sut la châtier. S'il y eut du sang innocent, qu'il retombe sur sa tête. — Car, dit le réformateur, c'est moi qui l'ai versé, par ordre de Dieu, et quiconque a succombé dans cette lutte est perdu de corps et d'ame, et appartient au démon 2).

C'était un sang de paysan dont Luther n'avait plus de pitié, car ce sang ne lui était plus utile 3).

— A l'âne, du chardon, un bât et le fouet; c'est le sage qui l'a dit, écrit-il à Rühel; aux paysans, de la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder? le bâton et la carabine; c'est de droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de pitié; si on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront cent fois plus méchants 4). Comparons :

---

1) Génepée porte le nombre des morts à 110,000; Cochlée, à 150,000. En trois ans, 26,000 paysans furent tués en Lorraine et en Alsace, 4,000 dans le Palatinat, 6,000 dans la Hesse, 8,000 dans le Würtenberg

2) All ihr Blut ist auf meinem Halse, aber ich weise es auf unseren Herrn Gott, der hat mir das zu Reden befohlen. Welche seynd erschlagen worden, sind mit Leib und Seele verlohren, und ewig des Teufels. Tisch-Reden. Eissl. 276, b. Op. Luth. t. 3. Jen. germ. fol. 130, b.

3) Vela vertit, pro ut erat fortunæ flatus. Ulenberg.

4) Der weise Mann sagt : cibus, onus, et virga asino; in einen Bauern gehört Haberstroh. Sie hören nicht das Wort und sind unsinnig, so müssen sie die Virgam, die Büchsen hören, und geschieht ihnen Recht. Bitten

— Aux paysans dociles, de l'avoine; et s'ils s'entêtent, le bâton et des balles, dit Luther.

Et, comme il se promenait, un homme vint qui lui demanda l'aumône. Benno lui donna sa bourse.

— Que faites-vous donc, monseigneur? dit à l'évêque son grand-vicaire qui l'accompagnait. Cet homme ne cesse de dire du mal de votre grandeur.

— En ce cas, portez-lui, répondit Benno « la nouvelle idole » 1), cet anneau épiscopal 2).

— Des balles aux paysans révoltés, dit Luther, et leur sang sur ma tête.

—Pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font, dit Jésus sur la croix.

---

sollen wir für sie, daß sie gehorchen, wo nicht, so gilt's hie nicht viel Erbarmens. Lasse nur die Büchsen unter sie sausen, sie machen's sonst tausendmal ärger. An Joh. Rühel. De Wette, p. 669 t. II. Menzel, t. I. p. 216 à 217.

1) Luther, dans sa correspondance, recommande aux princes d'être sans pitié pour les paysans, et il les menace de la colère de Dieu, s'ils jetent de l'huile sur les plaies de leurs ennemis. — Nulla patientia rusticis debetur, sed ira et indignatio Dei et hominum. — Hos ergò justificare, horum misereri, illis favere est Deum negare, blasphemare, et de cœlo velle dicere. Nicol. Amsdorfio, 30 maii 1525. Voyez encore sa lettre à Rühel, du 23 mai, même année. — On peut consulter l'ouvrage de Pierre Gnodal : De rustico tumultu, l. 3. —Neuere Geschichte der Deutschen, t. 1, ch. 4 et 5, p. 167 à 217; — Melanchthon's Historie Thomas Münzer's.

2) Contra novum idolum et antiquum diabolum (Bennonem). Luth. op., t. 2. Ien., p. 446, b.

Vita Bennonis autore Hieronymo Embsero, Lipsiæ, 1512. — Voy. le chapitre qui a pour titre: ADRIEN VI.

CHAPITRE X.

KARLSTADT [1]. — 1524.

L'anabaptisme éteint dans le sang de ses disciples, tout n'était pas fini pour Luther. Un homme errait de ville en ville, exhalant partout sa colère contre l'œuvre du réformé, attaquant en face ses doctrines, montrant tout leur néant, et ameutant le peuple contre le levain de superstitions papistes dont le moine de Wittenberg n'avait pu se purifier encore. Un grand nombre d'ames se laissaient entrainer, parce que le prédicateur annonçait d'autres nouveautés plus merveilleuses que celles qu'avait enseignées Luther. C'était Karlstadt, qui d'anabaptiste s'était fait sacramentaire. Au moment où une étude plus patiente du texte sacré lui découvrait le sens caché des paroles de la cène, un ange, comme on sait, en révélait le mythe à Zwingli. Alors naquit la secte des sacramentaires, qui nient la présence réelle dans le sacrement eucharistique, et l'oblation en chair et en sang du corps de Jésus-Christ dans la commu-

---

1) André Bodenstein de Karlstadt, ville de Franconie, dont il prit le nom. Lexique de Conversation.

nion. Si les conditions de l'intuition de la vérité sont telles que les exige Luther, il faut admettre le témoignage de Zwingli. Car savez-vous pourquoi les sacramentaires n'ont jamais eu le sens des Ecritures? —c'est qu'ils n'ont pas le diable pour adversaire; si le diable n'est pas attaché à notre cou, nous ne sommes plus que de piètres théologiens 1). Or, cet ange qui apparut à Zwingli, et dont il n'a pu dire précisément la couleur, était, au dire des théologiens luthériens, un ange déchu, un ange des ténèbres : le démon. Comment se fait-il maintenant que Zwingli et les sacramentaires, en niant que le corps et le sang de Jésus-Christ sont reçus en réalité dans l'Eucharistie, ne soient que des hérétiques qui ont brisé avec l'Eglise de Dieu 2)?

Quelques amis communs essayèrent, mais en vain, de réconcilier Karlstadt et Luther. Karlstadt eut embrassé plus volontiers le pape que Luther. Aucun d'eux ne voulait se prêter à l'entrevue qu'on voulait leur ménager : Karlstadt, pour ne pas recevoir de leçons de celui dont il avait été le maître; Luther, parce qu'il ne regardait plus son professeur que comme un vieil écolier.

Cependant Luther, en parcourant les villes où s'é-

---

1) Quod sacramentarii sacram scripturam non intelligunt, hæc causa est quia verum opponentem, nempè diabolum non habent, qui demum benè docere eos solet... quando diabolum ejusmodi collo non habemus affixum, nihil nisi speculativi theologi sumus. Luth. Colloq. lat. de verbo Dei, fol. 23. Coll. Franck. f. 18.

2) Hæreticos censemus et alienos ab ecclesiâ Dei Zwinglianos et omnes sacramentarios qui negant corpus et sanguinem Christi ore carnali sumi in venerabili Eucharistiâ.

tait glissé l'anabaptisme, vint à Iéna encore tout troublé des prédications de Karlstadt, qui venait d'y fonder une imprimerie 1). Iéna n'avait pas encore entendu le moine de Wittenberg. Il monta dans la chaire où avait paru la veille Karlstadt. L'église était toute pleine. Il prêcha contre les prophètes, moins en orateur chrétien qu'en lettré du XVI[e] siècle, tout à fait à la manière d'Erasme, égayant son auditoire aux dépens des fanatiques, auxquels il jetait à pleines mains son rire railleur. Tous les yeux cherchaient le pauvre archidiacre, qui cette fois ne s'était pas caché derrière des débris de statue comme dans l'église de Tous les Saints, mais était venu se placer en face même de la fenêtre méridionale, concentrant sur sa tête une nappe de lumière éblouissante qui s'en échappait. Luther l'aperçut, et sa parole, qui s'ébattait çà et là sans but fixe, tomba tout à coup comme un marteau de mineur sur le chef de Karlstadt. Ce n'était plus une de ces peintures vagues et indécises et applicables dans leur généralité à tous ceux qui avaient rompu avec l'Eglise de Wittenberg; mais la silhouette du malheureux anabaptiste, à laquelle il ne manquait rien pour la rendre reconnaissable, pas même les rares cheveux blancs de celui qui posait en plein auditoire. Jamais martyre semblable. Karlstadt se levait, se rasseyait, se levait encore, s'agitait en possédé. Luther, sans prendre garde à toutes ces contorsions, à cette mimique de bras et de jambes qui essayait de l'interrompre, continuait son discours, qui à chaque période devenait plus amer et plus in-

1) An den Kanzler Brück. 7 Jan. 1524.

sultant. Enfin Karlstadt, ne pouvant plus y tenir, alla se cacher derrière un pilier de la nef. La scène n'était pas finie.

Dès que Luther descendit de chaire, il se pencha à l'oreille du prédicateur, qui fit un signe de tête affirmatif. C'était un défi que Luther acceptait. L'auberge de l'Ours noir, où logeait le moine, était le lieu du rendez-vous.

A peine Luther était-il arrivé à l'auberge qu'il reçut une lettre où Karlstadt lui demandait une conférence en termes formels, le signe muet ne lui paraissant pas suffisant.

— Qu'il vienne, dit Luther au messager ; qu'il vienne, au nom du Seigneur : je suis prêt.

Il parut bientôt, amenant avec lui quelques uns de ses disciples, Gérard Westenberg, de Cologne, entre autres. L'auberge n'avait jamais vu d'aussi nombreux buveurs. Luther était confondu dans la foule, assis à table, ayant à sa droite le consul qu'il avait mandé pour assister à la conférence.

Karlstadt vint se placer à ses côtés, et commença la dispute sur la Cène, d'abord avec assez de calme : on discutait à voix basse, et sans s'échauffer ; mais quand Luther eut développé son opinion sur la présence réelle, assez haut pour que les convives applaudissent à son improvisation, Karlstadt ne se contint plus : alors s'établit entre les deux docteurs le dialogue suivant 1) :

1) T. II, Iena, fol. 462 à 466, Wittenb. fol. 209 à 512. Les actes de cette dispute ont été recueillis et publiés par le prédicateur Martin Reinhardt d'Iéna, et recueillis dans l'édition de Walch, t. XV, p. 2423 et suiv.

Karlstadt. Il faut avouer, maître, que vous m'avez rudement mené dans votre sermon, en m'assimilant avec ces esprits brouillons qui ne respirent que sédition et homicide. Je proteste, de toutes mes forces, contre semblable comparaison ; je n'ai rien de commun avec de pareils hommes. Entre nous, vous leur attribuez, sur la révélation interne, des idées qu'ils n'ont jamais eues. Je ne viens pas ici faire leur apologie : je parle pour moi. Je tiens pour un méchant homme, pour un menteur, quiconque voudrait me rendre responsable des doctrines de sang de ces fougueux prédicateurs. J'ai entendu ce que vous avez prêché : je veux parler seulement de ce qui a trait, dans votre discours, à l'eucharistie. Je soutiens que, depuis les apôtres, jamais on n'entendit, sur cette matière, pareille doctrine que la vôtre ; je le dis, voyez-vous, le front levé : j'ai prêché aussi sur l'eucharistie ; mais ma parole est fondée sur le roc de la vérité, et vous ne me prouverez pas le contraire, voyez-vous ?

Luther. Mon cher docteur, commençons ab ovo. Vous ne me prouverez jamais que j'aie voulu vous désigner dans mon discours. Vous dites que vous vous y êtes reconnu, que vous avez senti le trait : à la bonne heure : il a frappé. Vous avez écrit d'assez mordantes épîtres contre moi ; dans quel but ? Je ne le devine pas, puisqu'il n'y a pas de discussion entre nous. Vous vous plaignez que mes paroles vous aient blessé : tant pis et tant mieux ; tant mieux, puisque vous venez me déclarer que vous n'avez rien de commun avec tous ces prédicants ; tant pis, si vous vous reconnaissez au portrait. J'ai parlé

contre les prophètes; je parlerai de nouveau. Si je vous ai blessé, je vous blesserai encore.

KARLSTADT. Vous avez beau dire; vous avez voulu me désigner, en parlant sur le sacrement; mais vous n'avez fait que pervertir l'Evangile, et je le prouverai : vous me faites injure, en m'assimilant à ces esprits homicides; je proteste, devant mes frères ici rassemblés, que je n'ai rien de commun avec eux.

LUTHER. Pourquoi cette protestation, docteur? J'ai lu les lettres que vous adressiez, d'Orlamünde, à Thomas Münzer, et j'ai vu que vous repoussez les doctrines séditieuses des prophètes..

KARLSTADT. Alors pourquoi chanter que l'esprit qui anime les prophètes est l'esprit qui a renversé les images, et qui enseigne qu'il faut prendre et recevoir l'eucharistie de ses mains?

LUTHER. Mais je n'ai nommé personne : vous moins qu'un autre, docteur!

KARLSTADT. Mais je suis suffisamment désigné; car je suis le premier qui enseignai publiquement la nécessité d'une communion immédiate. Vous soutenez que l'esprit qui parle ainsi est l'esprit qui souffle, par la bouche des prophètes d'Alstett, le meurtre et la sédition : cela est faux. Quant aux lettres que je vous ai écrites, je suis prêt à en conférer avec vous..

Il y eut un moment de silence. Puis Karlstadt reprit ainsi la conférence.

— Si j'étais dans l'erreur, et que vous eussiez voulu faire une œuvre de chrétien, il fallait m'avertir d'abord charitablement, avant de venir, en chaire, me darder vos traits empoisonnés : vous

criaillez sans cesse : charité, charité ! Belle charité, vraiment, que de jeter une miette de pain au pauvre et de laisser sur le chemin son frère égaré, sans vouloir le ramener au bercail ?

LUTHER. Quoi ! je n'ai pas enseigné l'Evangile ? Qu'ai-je donc fait ?

KARLSTADT. Attendez ; je vous dis, et je prouverai, que le Christ que vous enseignez dans votre sermon sur l'eucharistie n'est pas le Christ qui a été attaché à la croix, mais un Christ fait de vos mains et à votre image ; j'ajoute qu'il y a contradictions palpables dans vos enseignements.

LUTHER. Allons, docteur ! montez en chaire, venez, à la face du ciel, comme cela convient à un honnête homme, et montrez en quoi j'ai erré.

KARLSTADT. C'est ce que je ferai ; car, voyez-vous, je ne fuis pas le grand jour, comme vous le dites. Voulez-vous disputer à Wittenberg, à Erfurth, à table, dans une collation amicale ? nous dirons nos raisons : on nous jugera. Je ne crains pas la lumière du jour ; je demande seulement sûreté pour ma personne.

LUTHER. Est-ce que vous auriez peur ? à Wittenberg, par exemple, n'êtes-vous pas en sûreté ?

KARLSTADT. Si, mais pas toujours. Dans une dispute publique, nous nous traiterions trop mal l'un l'autre, et je sais, à mes dépens, que vous avez su vous attacher le peuple.

LUTHER. Eh, docteur, venez, je vous promets que personne ne vous molestera.

KARLSTADT. Hébien, je disputerai en public, et je manifesterai la vérité de Dieu, ou ma honte.

Luther. Dites vos sottises, docteur.

Karlstadt. Ma honte que je porterai pour la glorification du Seigneur.

Luther. Et qui retombera sur vos épaules. J'aime bien vos menaces! Qui vous craint?

Karlstadt. Et moi, qui pourrait me faire peur? Ma doctrine est pure, elle vient de Dieu.

Luther. Ah! si elle vient de Dieu, pourquoi n'avez-vous pu insuffler dans autrui cet esprit qui vous porta à frapper les images à Wittenberg?

Karlstadt. C'était une œuvre que je n'avais pas seul entreprise; mais d'après une triple résolution du sénat, et à l'aide de quelques uns de vos disciples qui s'enfuirent au moment du danger.

Luther. Faux, je proteste.

Karlstadt. Et moi aussi.

Luther. Je vous conseille de ne pas venir à Wittenberg; vous n'y trouveriez pas des amis aussi zélés que vous pensez.

Karlstadt. Ni vous non plus, peut-être, des créatures aussi dévouées. Au moins, puis-je me consoler, puisque la vérité est de mon côté. Le jour du Seigneur dévoilera bien des mystères: alors les voiles seront levés, et Dieu manifestera nos œuvres.

Luther. Je vous admire! toujours le jugement éternel. C'est sa miséricorde que j'invoque.

Karlstadt. Eh, pourquoi non? Dieu ne fait acception de personne: il ne regarde pas à l'homme: le faible et le puissant seront pesés dans la même balance. Je désire que Dieu me juge selon sa justice et sa miséricorde. Mais maintenant que vous méprisez l'esprit qui vit en moi, et que vous vous enquérez

pourquoi je ne marche pas, pourquoi je me suis trouvé arrêté en mon chemin, je puis vous répondre: c'est que vous me liez les pieds et les mains, et que, nu et désarmé, vous me frappez.

LUTHER. Je vous frappe, moi?

KARLSTADT. N'est-ce pas me lier, et puis me frapper, que d'écrire contre moi, de déclamer en chaire contre moi, d'imprimer contre moi des libelles, et de m'empêcher de prêcher, d'écrire, d'imprimer? Si vous m'aviez laissé la parole et la plume, vous auriez appris quel esprit vit en moi!

LUTHER. Prêcher sans vocation! Qui vous avait donné mandat d'enseigner le peuple?

KARLSTADT. Parlez-vous de vocation humaine? Je suis archidiacre, et par conséquent maître d'enseigner. De vocation divine? J'ai aussi ma mission.

LUTHER. Mission de prêcher dans l'église paroissiale?

KARLSTADT. Est-ce que le peuple qui fréquente la collégiale n'est pas le même que celui qui assiste à l'église paroissiale?

LUTHER. C'est vous, docteur, qui m'attaquez et me déchirez dans vos nombreux libelles!

KARLSTADT. Des libelles? Quels? Mon Traité de la Vocation, peut-être? Mais quand m'avez-vous averti charitablement? Je vous défie de trouver, dans le cours de ma vie, une seule heure où, démentant mon caractère, j'aie manqué de charité envers vous; tandis que la violence est votre arme d'habitude. Si vous ne vouliez pas m'avertir seul, il fallait venir avec quelqu'un de vos amis.

LUTHER. Et c'est ce que j'ai fait, en amenant avec

moi Philippe et Poméranus, dans votre hypocauste.

KARLSTADT. Cela est faux : vous êtes venu peut-être, mais jamais pour m'avertir, jamais pour me montrer des articles erronés, extraits de mes ouvrages ou de mes prédications.

LUTHER. Je vous apportai une cédule de l'université, où étaient notés les articles qui nous paraissaient condamnables.

KARLSTADT. Docteur, vous offensez la vérité : jamais je n'ai vu de semblable cédule.

LUTHER. Je vous citerais mille faits, que vous m'accuseriez toujours de mensonge.

KARLSTADT. Si vous dites vrai, que le diable me mette en pièces 1).

LUTHER. Mais c'est moi qui vous ai porté à votre logis ces articles-là ?

KARLSTADT. Eh mais, docteur, que diriez-vous si je vous montrais une lettre où Jérôme Schurff me dit qu'on pourrait, si je le voulais, me montrer des erreurs où j'étais tombé. L'université ne s'était donc pas encore assemblée pour désigner ces articles ?

Luther se tut : il y eut un nouveau silence que Karlstadt rompit bientôt pour adjurer les assistants de lui pardonner s'il mettait un peu trop de vivacité à se défendre.

LUTHER. Docteur, je vous connais : je sais que vous voulez voler dans les nues, marcher dans votre orgueil, vous exalter seul dans vos sublimités.

KARLSTADT. C'est vous qui m'auriez donné l'exem-

---

1) Wenn das wahr ist, was Luther hie sagt, so gebe Gott, daß mich der Teufel vor euch allen zerreiße!

tait glissé l'anabaptisme, vint à Iéna encore tout troublé des prédications de Karlstadt, qui venait d'y fonder une imprimerie 1). Iéna n'avait pas encore entendu le moine de Wittenberg. Il monta dans la chaire où avait paru la veille Karlstadt. L'église était toute pleine. Il prêcha contre les prophètes, moins en orateur chrétien qu'en lettré du XVIe siècle, tout à fait à la manière d'Erasme, égayant son auditoire aux dépens des fanatiques, auxquels il jetait à pleines mains son rire railleur. Tous les yeux cherchaient le pauvre archidiacre, qui cette fois ne s'était pas caché derrière des débris de statue comme dans l'église de Tous les Saints, mais était venu se placer en face même de la fenêtre méridionale, concentrant sur sa tête une nappe de lumière éblouissante qui s'en échappait. Luther l'aperçut, et sa parole, qui s'ébattait çà et là sans but fixe, tomba tout à coup comme un marteau de mineur sur le chef de Karlstadt. Ce n'était plus une de ces peintures vagues et indécises et applicables dans leur généralité à tous ceux qui avaient rompu avec l'Eglise de Wittenberg; mais la silhouette du malheureux anabaptiste, à laquelle il ne manquait rien pour la rendre reconnaissable, pas même les rares cheveux blancs de celui qui posait en plein auditoire. Jamais martyre semblable. Karlstadt se levait, se rasseyait, se levait encore, s'agitait en possédé. Luther, sans prendre garde à toutes ces contorsions, à cette mimique de bras et de jambes qui essayait de l'interrompre, continuait son discours, qui à chaque période devenait plus amer et plus in-

---

1) An den Kanzler Brück. 7 Jan. 1524.

sultant. Enfin Karlstadt, ne pouvant plus y tenir, alla se cacher derrière un pilier de la nef. La scène n'était pas finie.

Dès que Luther descendit de chaire, il se pencha à l'oreille du prédicateur, qui fit un signe de tête affirmatif. C'était un défi que Luther acceptait. L'auberge de l'Ours noir, où logeait le moine, était le lieu du rendez-vous.

A peine Luther était-il arrivé à l'auberge qu'il reçut une lettre où Karlstadt lui demandait une conférence en termes formels, le signe muet ne lui paraissant pas suffisant.

— Qu'il vienne, dit Luther au messager ; qu'il vienne, au nom du Seigneur : je suis prêt.

Il parut bientôt, amenant avec lui quelques uns de ses disciples, Gérard Westenberg, de Cologne, entre autres. L'auberge n'avait jamais vu d'aussi nombreux buveurs. Luther était confondu dans la foule, assis à table, ayant à sa droite le consul qu'il avait mandé pour assister à la conférence.

Karlstadt vint se placer à ses côtés, et commença la dispute sur la Cène, d'abord avec assez de calme : on discutait à voix basse, et sans s'échauffer ; mais quand Luther eut développé son opinion sur la présence réelle, assez haut pour que les convives applaudissent à son improvisation, Karlstadt ne se contint plus : alors s'établit entre les deux docteurs le dialogue suivant 1) :

---

1) T. II, Iena, fol. 462 à 466, Wittenb. fol. 209 à 512. Les actes de cette dispute ont été recueillis et publiés par le prédicateur Martin Reinhardt d'Iéna, et recueillis dans l'édition de Walch, t. XV, p. 2423 et suiv.

tait glissé l'anabaptisme, vint à Iéna encore tout troublé des prédications de Karlstadt, qui venait d'y fonder une imprimerie 1). Iéna n'avait pas encore entendu le moine de Wittenberg. Il monta dans la chaire où avait paru la veille Karlstadt. L'église était toute pleine. Il prêcha contre les prophètes, moins en orateur chrétien qu'en lettré du XVI[e] siècle, tout à fait à la manière d'Erasme, égayant son auditoire aux dépens des fanatiques, auxquels il jetait à pleines mains son rire railleur. Tous les yeux cherchaient le pauvre archidiacre, qui cette fois ne s'était pas caché derrière des débris de statue comme dans l'église de Tous les Saints, mais était venu se placer en face même de la fenêtre méridionale, concentrant sur sa tête une nappe de lumière éblouissante qui s'en échappait. Luther l'aperçut, et sa parole, qui s'ébattait çà et là sans but fixe, tomba tout à coup comme un marteau de mineur sur le chef de Karlstadt. Ce n'était plus une de ces peintures vagues et indécises et applicables dans leur généralité à tous ceux qui avaient rompu avec l'Eglise de Wittenberg; mais la silhouette du malheureux anabaptiste, à laquelle il ne manquait rien pour la rendre reconnaissable, pas même les rares cheveux blancs de celui qui posait en plein auditoire. Jamais martyre semblable. Karlstadt se levait, se rasseyait, se levait encore, s'agitait en possédé. Luther, sans prendre garde à toutes ces contorsions, à cette mimique de bras et de jambes qui essayait de l'interrompre, continuait son discours, qui à chaque période devenait plus amer et plus in-

1) An den Kanzler Brück. 7 Jan. 1524.

sultant. Enfin Karlstadt, ne pouvant plus y tenir, alla se cacher derrière un pilier de la nef. La scène n'était pas finie.

Dès que Luther descendit de chaire, il se pencha à l'oreille du prédicateur, qui fit un signe de tête affirmatif. C'était un défi que Luther acceptait. L'auberge de l'Ours noir, où logeait le moine, était le lieu du rendez-vous.

A peine Luther était-il arrivé à l'auberge qu'il reçut une lettre où Karlstadt lui demandait une conférence en termes formels, le signe muet ne lui paraissant pas suffisant.

— Qu'il vienne, dit Luther au messager ; qu'il vienne, au nom du Seigneur : je suis prêt.

Il parut bientôt, amenant avec lui quelques uns de ses disciples, Gérard Westenberg, de Cologne, entre autres. L'auberge n'avait jamais vu d'aussi nombreux buveurs. Luther était confondu dans la foule, assis à table, ayant à sa droite le consul qu'il avait mandé pour assister à la conférence.

Karlstadt vint se placer à ses côtés, et commença la dispute sur la Cène, d'abord avec assez de calme : on discutait à voix basse, et sans s'échauffer ; mais quand Luther eut développé son opinion sur la présence réelle, assez haut pour que les convives applaudissent à son improvisation, Karlstadt ne se contint plus : alors s'établit entre les deux docteurs le dialogue suivant 1) :

---

1) T. II, Iena, fol. 462 à 466, Wittenb. fol. 209 à 512. Les actes de cette dispute ont été recueillis et publiés par le prédicateur Martin Reinhardt d'Iéna, et recueillis dans l'édition de Walch, t. XV, p. 2423 et suiv.

Il prit ensuite la route de Neustadt, et arriva le 24 août à Orlamünde où il était attendu avec impatience. Il avait envoyé Wolffgang Stein au consul de la ville pour l'avertir de son arrivée, et le prier de convoquer le sénat et les citoyens, afin de conférer avec eux selon qu'ils en avaient manifesté le désir.

Le consul sortit accompagné des magistrats pour recevoir et complimenter le docteur aux portes de la ville. La figure du moine était sévère et presque colère. Il n'ôta pas son bonnet carré pour saluer ses hôtes, et se contenta d'incliner légèrement la tête. Le consul allait le haranguer, mais il l'interrompit sous prétexte qu'on aurait le temps de discourir au prétoire. Luther entra à Orlamünde, dans un char que suivaient de chaque côté les magistrats et les sénateurs.

Au prétoire le consul reprit sa harangue, remercia Luther au nom du sénat et du peuple de ce qu'il avait bien voulu venir les visiter, et le pria de prêcher la parole de Dieu.

Luther répondit qu'il n'était pas venu à Orlamünde pour prêcher, mais pour conférer avec le sénat et le peuple au sujet de quelques lettres qu'il en avait reçues.

On se mit à table, on fit venir de la bière. Luther et les magistrats échangèrent, suivant la coutume allemande, de nombreux toasts. Le bruit de l'arrivée de Luther s'était répandu dans la ville. On vit bientôt accourir une foule de citoyens qui désiraient voir et entendre le docteur de Wittenberg. Les uns et les autres priaient Luther de prêcher, car, disaient-ils, nous savons que nous vous sommes

suspects, et que vous accusez notre foi ; montez donc en chaire, et si votre parole est une parole de vérité, nos yeux se dessilleront et nous confesserons nos erreurs.

— Je ne suis pas venu pour prêcher, dit Luther : et tirant de sa poche une lettre qu'il avait reçue le 17 du mois. — Dites-moi, demanda-t-il, de qui est ce cachet ? — Ce sont les armes de la ville, répondit le consul. — Cette lettre, reprit Luther, n'est-elle pas de Karlstadt qui, sans doute pour mieux me tromper, aura mis le sceau d'Orlamünde ? — C'est bien la lettre, ajouta le consul, que nous vous avons adressée, je la reconnais : Karlstadt n'en a pas écrit ou dicté une syllabe, et le sceau de la ville est trop bien gardé pour qu'on puisse soupçonner qu'il s'en soit emparé.

Luther, impatienté, ouvrit la lettre et en fit lecture.

« La paix de Dieu par le Christ notre Sauveur, Cher frère, à son retour de Wittenberg, André Karlstadt, notre pasteur, nous a appris que du haut de votre chaire vous invectiviez contre nous et nous représentiez comme des esprits de désordre et d'erreur, bien que vous ne nous ayez jamais visités ou entendus. Vos écrits prouvent que notre pasteur ne nous a pas trompés. Dans l'un d'eux, dans celui que vous adressez aux princes saxons, ne jetez-vous pas votre mépris à ceux qui, fidèles au précepte de Dieu, ne veulent ni de muettes idoles, ni d'images païennes ? Chrétiens que vous peignez sous des couleurs que vous avez bien pu trouver dans votre cerveau, mais jamais dans l'Ecriture. Nous qui sommes les mem-

bres du Christ et la vigne du père, nous ne saurions regarder comme la chair de Jésus celui qui, au lieu de nous reprendre dans un esprit de charité, nous déchire de ses poignantes ironies !

» Au nom de Dieu, nous vous en conjurons, ne flétrissez pas ainsi ceux qui ont été rachetés au prix du sang de Jésus, le fils unique de Dieu. — Voyez, direz-vous, ces disciples du Christ qui ne peuvent pas supporter le moindre reproche, eux qui se disent les enfants de celui qui a tant souffert ! Cela est vrai. Mais ne savez-vous pas, vous, que Jésus rudoyait énergiquement les Scribes et les Juifs qui passaient pour justes, et qu'il a prié pour ses bourreaux? Nous sommes prêts, du reste, à rendre compte, partout où vous nous appellerez, de notre foi et de nos œuvres. En attendant, venez nous visiter; venez conférer avec nous, et si nous nous trompons, retirez-nous de l'erreur par des paroles de douceur et de charité, au nom de Jésus et de la gloire de son nom et de son église. Répondez-nous dans un esprit de paix. Orlamünde, 17 août 1524. »

- -Vous voulez, dit Luther, que je vous dise en quoi vous avez péché; c'est d'abord en donnant le nom de pasteur à Karlstadt auquel ni le duc de Saxe ni l'académie de Wittenberg n'ont jamais reconnu ce titre.

— Mais, dit un des sénateurs, si Karlstadt n'est pas notre pasteur légitime, la doctrine de saint Paul est un mensonge, et vos livres une déception; car, nous l'avons choisi et élu, comme le témoignent nos missives à l'académie de Wittenberg.

Luther ne répondit rien; mais, passant à un autre

endroit de la lettre : — vous avez péché, en second lieu, en renversant les images et les statues.

Il allait continuer, quand entra Karlstadt qui vint prendre place parmi les assistants après avoir salué Luther : — Docteur, dit-il en le saluant de nouveau, avec votre permission, je viens me mêler à l'entretien.

— C'est ce que je ne souffrirai pas, dit Luther.

— Comme vous voudrez, docteur.

— Non, non, vous êtes mon ennemi, mon adversaire, je vous récuse ; ne vous ai-je pas donné un florin d'or ?

— C'est vrai, docteur, adversaire et ennemi de quiconque prendra Dieu à partie et combattra contre le Christ et la vérité.

— Laissez-nous donc, reprit vivement Luther, nous n'avons pas besoin de vous ici.

— Mais n'est-ce donc pas une action publique, demanda l'archidiacre, et si vous avez la vérité pour vous, pourquoi avoir peur de moi ?

— C'est que vous m'êtes suspect, reprit Luther, vous seriez juge et partie.

— Suspect ou non, je ne me constitue pas votre juge : votre ennemi, à la bonne heure ; qu'est-ce que cela fait ?

Alors, Wolffgang Stein se tournant vers l'archidiacre : Docteur, lui dit-il, vous avez été envoyé à Iéna, retournez-y. — Etes-vous mon maître, dit Karlstadt, pour me donner des ordres ? montrez-moi les ordres du prince.

Luther, impatient, fit signe à son cocher d'atteler

les chevaux, et menaça de quitter Orlamünde si Karlstadt ne se retirait.

Quelques assistants entourèrent l'archidiacre, lui parlèrent bas à l'oreille, et Karlstadt quitta la salle.

Luther reprit alors son discours, et soutint que jamais, soit en chaire, soit dans ses écrits, il n'avait parlé des habitants d'Orlamünde, qu'il avait bien autre chose à faire à Wittenberg que de s'occuper d'eux. — Cependant, dit le secrétaire de la ville, vous avez comparé dans plus d'un écrit, à des esprits de ténèbres, ceux qui proscrivent les images; comment ne nous serions-nous pas reconnus, puisque nous avons renversé de nos mains les statues de nos temples? Vous mentez donc, docteur?

— J'ai parlé en général, reprit Luther; il y a d'autres cités que la vôtre qui ont fait la guerre aux images; vous m'accusez à tort, votre lettre est insultante. Vous m'y déniez un titre d'honneur, que les princes, les grands, le peuple et jusqu'à mes ennemis m'accordent. La suscription porte : Au docteur chrétien Martin Luther : et, dans le courant de la lettre, vous me condamnez.

— Nos expressions sont polies et fraternelles, dit le consul. — Citez donc, ajouta avec emportement un homme du peuple, une seule expression outrageante? — Voilà bien, dit le docteur, le ton et la colère des prophètes; vos yeux, mon ami, sont comme deux charbons ardents : ils ne me brûleront pas... Mais, voyons, où avez-vous lu dans l'Ecriture qu'il fallait abolir les images? Il se fit un moment de silence.

— Je vais vous répondre, dit un sénateur : Maître,

cher frère, tenez-vous Moïse pour le promulgateur du décalogue? — Sans doute. — Eh bien, n'est-il pas écrit dans le décalogue: Vous n'aurez aucun autre Dieu devant moi, et Moïse n'ajoute-t-il pas à ce précepte divin, pour l'expliquer: Vous ôterez du milieu de vous toutes les images, et vous n'en garderez aucune?

— Mais cela s'entend des idoles ou des images qu'on adore; ce n'est pas l'image de Jésus crucifié que j'adore, répondit Luther.

— Eh bien! moi, dit un cordonnier, en passant devant des images peintes sur les murailles ou élevées sur les grands chemins, je me suis souvent découvert : c'était un acte d'idolâtrie que Dieu condamne assurément : il faut donc abolir les images.

— Mais c'est un abus, et si pour cause d'abus il faut proscrire les images, chassez donc vos femmes, et défoncez vos tonneaux.

— Du tout, dit un autre, car femme et vin sont créés de Dieu pour notre sustentation et notre aide, et Dieu ne nous a pas ordonné de nous en défaire; tandis que le précepte sur les images faites de la main des hommes est formel.

— Encore une fois, reprit Luther, il n'est question dans le décalogue que des idoles qu'on adore.

— Je vous le concéderais, dit le cordonnier, si Moïse n'avait pas entendu parler de toute espèce d'images.

— Moïse? dit Luther.

— Disputons, ajouta le cordonnier, mais, avant tout, donnez le gage du combat. Alors, Luther

Karlstadt ne tarda pas à porter la peine de son colloque d'Iéna. L'électeur Frédéric l'exila de ses états, lui et le prédicateur Reinhard qui avait rassemblé et publié les actes de la dispute. Karlstadt fut obligé de voyager en mendiant son pain. En partant, il écrivit aux habitants d'Orlamünde pour se plaindre de son rival. La lettre était signée André Bodenstein, chassé par Luther sans avoir été entendu 1).

1) Andreas Bodenstein, unverhört und unüberwunden, durch Martin Luther vertrieben.

à l'esprit et aux sens ! Ces mélodies de notes et de voix, ces chants empreints de spiritualisme, ces nuages d'encens, ces cantiques de cloches qu'une philosophie dédaigneuse a l'air de prendre en pitié, plaisent à Dieu. Architectes et sculpteurs, vous avez raison d'ennoblir votre art en élevant des églises et des autels à la divinité 1).

— L'église catholique avec ses portes ouvertes à tout passant, avec ses lampes incessamment allumées, ses voix qui pleurent ou se réjouissent, ses hosanna et ses lamentations, ses cantiques, ses messes, ses fêtes et ses souvenirs, ressemble à une mère qui a toujours les bras ouverts pour y recevoir l'enfant égaré ; c'est une fontaine d'eau douce autour de laquelle se rassemblent tous les habitants pour y respirer la fraicheur, la santé et la vie 2).

— Je vois encore ce franciscain agenouillé en face d'un Christ peint à fresque sur les murailles du cloître, et admirable de vérité et d'expression ! Il se leva en m'entendant venir.

— Mon frère, cela est bien beau ! — Oui, mais l'original vaut mieux encore, dit le moine en riant. — Alors pourquoi avez-vous besoin d'une image matérielle pour prier ?—Vous êtes protestant, dit-il, à ce que je vois; mais ne sentez-vous pas que l'artiste tempère et purifie les fantaisies de mon imagination ? avez-vous jamais prié sans que cette fée vous suscitât tout aussitôt mille formes diverses ? j'aime

1) Leibn. Syst. theol. p. 205.
2) Von Löben. Lotosblätter, 1817, p. 1.

mieux, en fait d'image, voyez-vous bien, celle de ce grand maître que celle de cette fée. — Je me tus 1).

— Voici une coutume aussi belle qu'antique, d'entourer le 1[er] et le 2 novembre la tombe des morts! Les paysans des villages se pressent dans les cimetières; ils s'agenouillent auprès d'une croix de bois, ou d'autres emblèmes funèbres; ils pensent au passé, à la brièveté des jours: alors la mort se couronne de fleurs en signe de la vie qui ne doit plus finir; la lampe s'allume pour nous rappeler la lumière qui ne s'éteindra jamais 2).

— Aveugles qu'ils étaient nos chefs de secte! En détruisant la plupart des allégories de l'église catholique, ils croyaient faire la guerre aux superstitions. C'était l'abus qu'ils devaient proscrire 3). — Luther a méconnu l'esprit du christianisme 4).

Luther essayait de s'opposer aux folies des sectaires et de donner quelques formes de vie et de poésie à sa nouvelle église. Il conserva d'abord du baptême catholique le sel que le prêtre répand sur les lèvres de l'enfant, l'huile dont il touche ses oreilles et sa poitrine, la croix qu'il figure sur sa tête 5). Plus tard, de ces rites il ne retint que l'exorcisme et le signe de croix 6). Il blâme la confiance qu'on a dans Marie; de la salutation il efface seulement l'ora pro nobis 7).

---

1) Ch. Fr. D. Schubart, Leben und Gesinnungen. Stuttgart, 1791.
2) C. Spindler, Zeitspiegel. L. 1791.
3) Feßler, Theresia. 2, p. 101.
4) Luther verkannte den Geist des Christenthums. Novalis.
5) Seckendorf comm. de Luth., p. 255.
6) Ib. p. 234. Das Tauf-Büchlein.
7) Kurze Auslegung des Ave-Maria.

En 1521, le chapitre de Wittenberg avait, en l'absence de Luther, aboli la messe ; mais le peuple avait murmuré ; Luther la rétablit, non plus comme signe privé d'oblation, mais comme un symbole populaire. Il en effaça et l'offertoire, et le canon, et toutes les formules du sacrifice, en conservant l'élévation du pain et du vin par le prêtre, la salutation sacerdotale aux assistans, le mélange de l'eau et du vin et l'usage de la langue latine.

Il ne savait s'il devait abolir ou conserver la confession auriculaire 1) ; il gardait nos proses, nos hymnes, et voulait qu'à ces chants latins on mêlât les cantiques de vieux poètes allemands.

Il en composa pour remplacer nos hymnes et nos proses, reliques précieuses de la poésie aux premiers âges du catholicisme. Au lieu de ces mélodies, si fraîches, si douces, tantôt graves, tantot austères, tour à tour joyeuses et lamentables, suivant la solennité, on n'eut plus dans le temple protestant qu'une mélopée criarde. Ce jour-là l'église réformée perdit tout un cycle de poèmes, inspirations et symboles de la muse catholique.

En 1525, Luther écrivait aux chrétiens de Strasbourg : C'est nous qui les premiers avons révélé le Christ, nous osons nous en vanter 2). Nos cantiques sacrés vont lui donner un démenti.

Dans la prose Veni, sancte spiritus, l'église chante : Sans toi, rien de pur sur cette terre.

---

1) De ratione confitendi, t. vi. Alt. t. 1. Jen.

2) Christum à nobis primo vulgatum audemus gloriari.

Sine tuo numine
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

Dans l'hymne de saint Thomas, Adoro te devote latens deitas, le pécheur s'écrie : Qu'une goutte de ton sang retombe sur cette terre, et le monde sera sauvé.

Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum potest omni scelere.

Ecoutez le vieux choral que l'église entonne sur la tombe des morts : Dies iræ, et dont le chant faisait pleurer Mozart : terrible majesté, tu sauves gratuitement.

Rex tremendæ majestatis
Qui salvando salvas gratis,
Salva me fons pietatis.

Voilà les chants de l'église saxonne avant Luther. Magnifique témoignage de sa vieille foi : harmonies admirables, poésies célestes que le réformateur bannit de sa liturgie pour y substituer des cantiques qu'on rapièce à chaque instant comme de vieux habits, sans pitié pour l'inspiration du moine.

Nous nous rappelons son hymne de départ, quand l'empereur l'appelait à Worms : la famille saxonne chantait avant lui dans l'idiome national des cantiques tout pleins de grace naïve. Il en est un qu'on dit encore la veille de la Nativité, Un petit enfant nous est né, et dont la mélodie enivre l'oreille de

l'étranger 1). Luther, quoi qu'en aient dit ses panégyristes, n'a pas laissé tomber une goutte de poésie dans le culte.

Le sacerdoce à ses yeux était un signe et non point un sacrement; dès lors, plus d'onction, plus d'indélébilité, plus de vêtement particulier, plus de tonsure, plus d'ordination! Au peuple le droit de suffrage; à la communauté ou à la paroisse, de dresser des réglements, des ordonnances, des lois : parce que la paroisse représente le peuple, et que le clerc n'a que le ministère du verbe et non le pouvoir de le conférer 2).

Les cathédrales et les collégiales allemandes possédaient des rentes foncières qui provenaient de donations et de fondations pieuses. Conformément à une décision prise par l'assemblée populaire de Leisnic 3), près de Leipzig, Luther voulait que ces revenus passassent dans les mains ou de la commune, ou du prince qui en réglerait l'administration et l'emploi 4). C'était un attentat à la propriété dont les princes luthériens se rendirent complices, un vol effronté qu'on colora du beau nom de charité, une prime assurée à tous les renégats! Qu'allaient devenir les évêques, les prêtres, les religieux qu'on dépouillait ainsi violemment? Luther eut d'abord pitié d'eux : il

---

1) Ein Kindelein so löbelich,
Ist uns gebohren heute,
Von einer Jungfrau reiniglich
Zum Trost uns armen Leuten; ꝛc.

2) De ministeriis Ecclesiæ instituendis.

3) Seckendorf, p. 239.

4) Ordnung eines gemeinen Kastens, sive de ærario ecclesiastico.

voulut qu'on leur assurât le viatique pour leurs vieux jours. Il était impossible que la victime supportât cette spoliation sans se plaindre : ses murmures furent bientôt regardés comme séditieux, et on la laissa manquer de pain.

C'était encore une injustice exorbitante que le droit conféré au prince par Luther, de choisir les visiteurs qui devaient annuellement parcourir les paroisses, scruter la vie, les mœurs, les enseignements des prêtres, et, au besoin, les déposer et les excommunier.

CHAPITRE XII.

SÉCULARISATION ET ÉVICTION DES MOINES. — 1524-1525.

La sécularisation des moines fut la grande mesure imaginée par le réformateur pour tuer le catholicisme : elle entraînait nécessairement la spoliation des couvents.

Erasme a raison : « Qui jamais eût cru que le réformateur, du premier bond, vînt se heurter contre la morale, le dogme, la foi ; que le génie séditieux d'un moine causerait tant de tempêtes 1) ? »

Parmi les réformés, quelques ames timorées cherchaient dans les livres saints des textes pour apaiser le cri de leur conscience, et légitimer le vol et l'exil des religieux. Un ange semblait tenir la Bible ouverte à cette page où Dieu défend de dérober. Elles consultèrent Luther ; voici la réponse du casuiste saxon 2).

---

1) Epistol. Erasmi Georgio duci.

2) Ob die Fürsten recht daran gethan, daß sie nicht haben dulden wollen, das Klosterleben und die Messe. Witt. IX. 455.

« On dit qu'il est défendu de forcer les consciences ; cependant nos princes n'ont-ils pas chassé les moines de leur asile ?

» — Oui, il ne faut contraindre personne à croire à nos doctrines : nous n'avons jamais violenté la conscience ; mais ce serait un crime de ne pas s'opposer à ce que notre enseignement fût profané. Repousser le scandale, ce n'est pas violenter le moi intérieur. Je ne puis forcer un fripon à devenir honnête homme, mais je puis l'empêcher de mal faire. Un prince ne peut pas contraindre un voleur de grand chemin à confesser le Seigneur ; toutefois, il a une potence pour les malfaiteurs.

» — Mais, les juifs qui blasphèment le Seigneur, ne les tolérons-nous pas ?

» — Les juifs n'appartiennent ni au corps ecclésiastique ni au corps séculier. Ce sont des captifs parmi nous, et nous ne les laisserions pas blasphémer en notre présence le Seigneur notre Dieu. Un fripon pendu à un gibet peut bien se répandre en outrages contre ses juges ; qui pourrait l'en empêcher ? Mais nos moines veulent être de utroque jure ; blasphémer à la face du soleil, et en avoir le droit ! Ils auraient envie de ressembler aux juifs, de n'appartenir ni au Christ ni à César, de se proclamer ennemis du Christ et de César ; et nous devrions souffrir que, dans leur synagogue, ils blasphémassent le Seigneur tout à leur aise, et tant qu'il leur plairait !

» — Ainsi, quand nos princes doutaient si la vie monacale et la messe privée sont une offense à Dieu,

ils auraient été coupables de fermer les couvents; mais dès qu'ils ont été illuminés, et qu'ils ont vu que la vie de couvent et la messe sont une insulte à la divinité, ils auraient été coupables de ne pas employer ce qu'ils avaient reçu de pouvoir à les proscrire; car il est écrit : Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et de toutes tes forces. »

Erasme, qui était en Allemagne à l'époque où parut le libelle de Luther contre le célibat, nous a laissé de curieuses révélations sur les désordres que cet écrit jeta dans les couvents. Il représente certaines villes de la Germanie sillonnées de déserteurs en capuchon, d'apostats nomades, de prêtres mariés, de moines faméliques et nus, sautant, dansant, s'enivrant, mangeant, forniquant de toute la joie de leur corps, demandant dans leurs prières le viatique pour le reste de leurs jours, et une compagne pour s'ébaudir; et de l'Evangile ne faisant pas plus de cas que d'un poil de leur barbe 1). Les femmes ne leur faisaient pas faute; quand ils ne les trouvaient pas dans les couvents de religieuses, ils allaient les chercher dans des maisons infâmes. Que leur importait la bénédiction du prêtre? Ils se mariaient les uns les autres, et célébraient leurs noces dans des orgies, où rarement les deux époux manquaient de perdre la raison.

— Autrefois, ajoute Erasme, on quittait sa femme par amour de l'Evangile; aujourd'hui, on dit que l'Evangile florit quand un moine est parvenu à

1) Amant viaticum et uxorem, cætera pili non faciunt. Ep. Erasmi, p. 637. Jean Paul les nomme zweidrittels Mönchen.

épouser une femme bien dotée 1). Tous, du reste, n'étaient pas aussi heureux qu'OEcolampade qui, pour mortifier sa chair, au dire du philosophe, avait pris une jeune fille riche et belle 2).

Ces échappés des couvents épousaient ordinairement des religieuses.

On aurait eu peur, d'abord, de livrer à leurs embrassements des jeunes filles pudiques, ou qui auraient appartenu à d'honnêtes familles. On ne trouvait pas de mère assez effrontée pour donner son enfant à l'un de ces moines qui, au dire de Luther lui-même, n'avait rompu avec la continence que dans l'intérêt de son ventre 3). Du reste, bon nombre d'entre eux n'avaient pour se couvrir que l'habit de bure emporté du couvent. La plupart s'étaient mis pour vivre au service d'imprimeurs ou de libraires. Malheureusement, il y en avait qui savaient à peine lire, et qui, après avoir pendant plusieurs jours succombé à toutes les tentations de la chair, n'avaient plus de quoi vivre, et étaient obligés de demander l'aumône; c'était un trop rude métier, qui aurait fini par dégoûter le pauvre moine de la vie des champs, et un spectacle qui eût fait honte à la réforme. Luther l'avait prévu, et, du bien des monastères, il avait

---

1) Nunc floret Evangelium, si pauci ducant uxores benè dotatas, p. 768.

2) Nuper OEcolompadius duxit uxorem, puellam non inelegantem, vult opinor affligere carnem. Quidam appellant lutheranam tragœdiam, mihi videtur esse comœdia; semper enim in nuptias exeunt tumultus. Ep., p. 632.

3) Viele dieser Menschen, werden bloß vom Bauche und von Fleischeslüsten getrieben, und bringen großen Gestank in den guten Geruch des Evangeliums. v. Menzel. t. 1, p. 153.

fait plusieurs parts, dont une devait appartenir aux religieux sécularisés.

Ce furent les auxiliaires les plus actifs de la réforme ; une fois la révolte avec leur conscience annoncée hautement, ils firent orgueil de leur apostasie. A cette époque, on les voit réunis par bandes attaquer les couvents de nonnes, et promener ensuite sous le bras les filles qu'ils ont violées. Erasme rencontra sur son chemin de ces moines parés des dépouilles volées aux églises, chancelant sous les fumées du vin, et courant au jeu ou aux femmes pour s'étourdir 1). Quelques uns, cédant au Dieu qui les tourmentait, montaient dans une chaire déserte, débitant au peuple les doctrines que leur maître avait enseignées dans ses dissertations sur les vœux monastiques, savoir :—que, comme aux premiers jours du christianisme, l'église avait eu besoin d'exalter l'état de virginité au milieu d'une société païenne, où l'adultère était en honneur ; ainsi fallait-il, aujourd'hui que le Seigneur avait fait luire la lumière de son Evangile, relever le mariage et le glorifier aux dépens du célibat papistique ; et puisque Daniel et saint Paul représentaient l'antechrist comme l'adversaire du mariage, on devait accomplir la loi imposée de Dieu à nos premiers pères, si on ne voulait être marqué au front du signe de la bête 2). Il en était d'autres qui faisaient métier de répandre

---

1) Sunt rursus qui invident opibus sacerdotum, et sunt, qui, ut sua fortiter profundunt, vino, scortis, et alea, ità rapinis alienorum inhiant. Er. ep., p. 766.

2) Op. Luth., t. I, p. 526 et seq.

dans les campagnes les pamphlets luthériens; qui empoisonnaient les consciences et vivaient aux dépens des pauvres intelligences qu'ils tuaient ainsi pour la vie éternelle 1). Cochlée nous représente ces moines étalant leur boutique jusqu'aux portes des églises, et souvent, pendant l'office divin, criant des caricatures contre le pape ou les évêques. Rarement le magistrat osait les chasser; d'abord parce que lui aussi guettait les trésors que la fermeture du temple catholique et l'expulsion des religieux allaient lui livrer pour prix de sa tolérance 2), et ensuite parce qu'ils étaient protégés par toutes les mauvaises passions de la populace avec qui ces moines partageaient souvent le prix de leurs ventes. D'ailleurs qui sait si ce zèle du pouvoir subalterne n'eût pas déplu à la cour, où le prince faisait profession de luthéranisme? A la vérité les édits de l'empereur proscrivaient les livres luthériens, mais à l'exception du duc George, aucun des grands princes chrétiens de l'Allemagne ne prenait soin de les faire exécuter; c'était une vaine menace, dont les novateurs se moquaient. Les magistrats et les sénateurs, qui avaient commission de rechercher les pamphets hétérodoxes, fermaient les yeux : comment le peuple se serait-il montré plus soucieux de garder la loi du prince que les magistrats? Les libraires venaient se prêter à cette propagation de libelles luthériens, en les réimprimant sous

1) Infinitus jam erat numerus qui victum ex lutheranis libris quæritantes, in speciem bibliopolarum longe lateque per Germaniæ provincias, vagabantur. Coch., p. 58.

2) Multos evexit et ditavit Lutherus, nonnullis profuit esse lutheranis. Er. ep., p. 580.

toutes sortes de formats, en les jetant à vil prix dans toutes les foires d'Allemagne, et souvent en les décorant de titres menteurs pour tromper la piété des ames simples 1). Froben, de Bâle, gagna à ce métier une belle fortune; pendant un grand nombre d'années ses presses ne furent occupées qu'à reproduire les écrits des réformateurs. Erasme, lui-même, craignit longtemps de ne pouvoir trouver un imprimeur qui se chargeât de publier son Traité sur le libre arbitre. Il écrivait au roi d'Angleterre : — Si votre majesté et les doctes de votre cour ont goût à mon œuvre, je l'achèverai et je tâcherai de la publier quelque part, car je ne trouverais pas ici de typographes qui oseraient imprimer une seule ligne contre Luther; contre le pape, c'est autre chose 2). Il faut voir avec quelle effusion de joie marchande Froben raconte ses succès dans une épître à Luther! — Tous vos ouvrages s'enlèvent, lui dit-il, il ne m'en reste pas dix exemplaires; jamais livres ne se vendirent si bien 3). Cochlée, Hochstraet, ou quelque moine obscur, se chargent-ils de répondre au réformateur : à peine si un imprimeur veut publier leurs élucubrations. Ils sont obligés de recourir à des ouvriers sans talent, qui tachent leur œuvre de solécismes et de barbarismes, lesquels apprêtent à rire aux lettrés et livrent les noms des écrivains aux sarcasmes des réformés. Les moines, qui après le manifeste de Luther contre la vie cénobitique se

---

1) Cochl., p. 50.
2) Ep. Erasmi, p. 752.
3) Op. Luth., t. I, f. 388, 389.

sont répandus pour vivre dans les imprimeries et ont loué leurs bras et leur intelligence à des typographes qu'enrichit la réforme, reproduisent avec une ardeur inconcevable les libelles des novateurs. S'il arrive qu'un catholique ait assez d'or pour tenter la cupidité d'un imprimeur, son écrit sort des mains apostates de l'ouvrier, tout marqueté de fautes; et après une longue attente, une perte irréparable de temps, le pamphlet malencontreux vient étaler sur les bancs des libraires de Francfort, à la grande foire de Pâques, ses difformités d'idiome, son format disgracieux, ses caractères à tête de clou, son papier d'épicier, à côté du libelle luthérien tout glorieux de la blancheur transparente de ses feuillets, de ses types harmonieux, de l'intelligence typographique de l'ouvrier, et de la science réviseuse du prote. Alors, dit Cochlée, il n'y a pas assez de rires parmi les marchands de la grande cité de Francfort pour se moquer de l'ignorance des papistes 1).

Cochlée, s'il vivait de nos jours, aurait peu de traits à ajouter à son tableau. Qu'un de ces écrits destinés à remuer tout un monde théologique, comme la symbolique de Moehler, paraisse en Allemagne,

---

1) Ea tamen neglectim, ita festinanter ac vitiose imprimebant, ut majorem gratiam eo obsequio, referrent lutheranis quàm catholicis. Si quis eorum justiorem catholicis operam impenderent, hi à cæteris in publicis mercatibus Francofordiæ et alibi vexabantur ac ridebantur velut papistæ et sacerdotum servi. Coch., p. 58 et 59. Voyez : Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation zunächst in Deutschland, par Jacob Marx, , où l'action de la presse sur la diffusion des inspirations réformées est admirablement décrite dans le chapitre XII, qui a pour titre : Die Buchdrucker und Buchhändler befördern die Reformation. fol. 152 et s.

vous pouvez être sûr que les feuilles protestantes n'en parleront presque pas, tandis qu'elles réserveront toutes leurs colonnes à l'examen des fantaisies impies de Strauss.

On vit des moines qui, après quelques mois de mariage, retournaient au célibat, et répondaient à qui leur reprochait de répudier leurs femmes—que Luther n'avait trouvé dans l'Ecriture aucun texte qui défendît le divorce; d'autres qui, pour mieux obéir au précepte de Dieu : Croissez et multipliez, prenaient deux femmes à la fois. Au premier exemple de bigamie donné par un moine, les vieilles mœurs de la famille allemande s'indignèrent; on cherchait curieusement dans la Bible du docteur de Wittenberg quelque glose qui dût autoriser la polygamie. On consulta le traducteur, et telle fut la décision qu'il formula : — Voici ce que doit demander le prince au bigame : Est-ce à ta conscience ou à la parole de Dieu que tu as obéi? S'il répond : c'est à Karlstadt ou à un autre, le prince n'a plus rien à objecter; car ce n'est pas lui qui peut troubler ou apaiser la voix intérieure de cet homme, ou décider dans une matière tout entière du ressort de celui a qui, suivant Zacharie, il a été donné d'expliquer la loi divine. Pour moi, je vous l'avouerai, je ne vois pas comment j'empêcherais la polygamie : il n'y a pas dans les lettres saintes le plus petit mot contre ceux qui prennent plusieurs femmes à la fois; mais il y a beaucoup de choses qui sont permises et qu'on ne saurait décemment pratiquer : la bigamie est de ce nombre 1).

1) Ego sane fateor me non posse prohibere si quis plures velit

Ce vieux Karlstadt, que nous retrouvons partout où il y a du scandale, répondit à Luther : — Pourquoi donc, en parlant des vœux monastiques que tu ne trouves pas dans la Bible, as-tu dit qu'on pouvait sans blesser sa conscience rompre des chaînes que l'Esprit-Saint n'imposait pas? Puisque tu n'as pas trouvé de texte, ni moi non plus, dans les livres saints contre la bigamie, soyons bigames, trigames, et ayons autant de femmes que nous pourrons en nourrir. Croissez et multipliez, entends-tu? Laisse donc accomplir l'ordre du ciel!

---

uxores ducere, nec repugnat sacris litteris... An der Kanzler Brück, 13 janvier 1524.

t'approches pas de la table sainte, crains le jugement du sénat!... — Plus que personne au monde nous abhorrons les dissensions... tout notre désir est de conserver la paix avec les puissances de la terre... — Mais alors pourquoi renverser les temples qu'elles ont élevé? — Quand les princes commandent l'impiété, nous nous contentons de mépriser leurs ordres. — Impiété! vous voulez dire ce qui vous déplaît? Mais vous oubliez donc que vous avez refusé à Charles V et à Ferdinand les subsides nécessaires pour faire la guerre au Turc, suivant la dogmatique de Luther, qui chante à cette heure la palinodie? Est-ce que les évangélistes n'ont pas fait entendre ces cris étranges : qu'ils préféreraient de se battre pour le Turc non baptisé que pour le Turc baptisé, c'est à dire pour l'empereur? N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire! A celui qui vous frappe la joue droite présentez aussitôt la gauche; à qui enlève la robe donnez la chemise... Et moi j'en sais qui ont été jetés en prison pour un mot échappé contre vos prêtres, et un autre qu'on a été sur le point de mettre à mort... Je n'ai pas besoin de parler de la mansuétude de Zwingli. Si vous pratiquez si bien le précepte de l'Evangile, pourquoi cette nuée de pamphlets que vous vous jetez à la tête les uns des autres? Zwingli à la tête d'Emser, Luther à la tête du roi d'Angleterre, du duc Georges de Saxe et de l'empereur; Jonas à la tête de Faber; Hutten et Luther à la tête d'Erasme?

» Ces gens-là nous envoient à pleines mains la calomnie. En voici un qui dit avoir connu un chanoine qui se plaint de ne pas trouver à Zurich le plus petit

b..... pour se soulager, tandis qu'avant la venue de Zwingli il y en avait de fort bien tenus et en grand nombre. J'ai montré au chanoine en question la page de la lettre, et il m'a affirmé en riant de pitié que jamais semblable propos n'était sorti de sa bouche. C'est avec la même candeur qu'ils reprochent à un autre prêtre de courir les femmes, quand moi, qui l'ai connu intimement, j'affirme, et tous ceux qui le connaissent rendront le même témoignage, qu'on n'a rien à lui reprocher, ni en paroles ni en actions. Ils en veulent au chanoine, parce que le chanoine a fort mauvaise opinion des sectaires; au prêtre, parce qu'inclinant d'abord pour leur doctrine, il a eu hâte de l'abandonner...

» Ils m'en veulent à moi, parce que je ne cesse de dire que leur Evangile refroidit l'amour pour les lettres; et ils me citent Nüremberg, où les professeurs humanistes sont largement rétribués. Soit, mais consultez les habitants, ils vous diront — que ces professeurs n'ont presque pas d'écoliers; que le maître est aussi paresseux pour enseigner que l'écolier pour écouter la leçon; en sorte qu'il serait nécessaire de salarier l'écolier autant que le maître. Je ne sais ce qui sortira de toutes ces écoles de villes et de bourgs, mais jusqu'à présent je n'ai pas encore vu ame qui y ait appris les lettres.

» N'y a t-il pas à se prendre d'un rire fou en voyant ces hommes de nouveauté se comparer aux apôtres et au Christ; se vanter orgueilleusement d'annoncer le Seigneur, de proclamer la vérité, de répandre le goût des lettres, comme si parmi nous on ne trouvait ni christianisme, ni poesie, ni évangile!... Ecoutez-

les parler des papes, des cardinaux, des évêques, des prêtres, des moines; à les entendre, ce sont des hommes de mauvaise vie, de doctrine satanique. Ils célèbrent en termes magnifiques la pureté des mœurs, l'innocence, la piété de leurs disciples!.... Comme si je ne pouvais pas citer telle de leurs villes où le libertinage, l'adultère, vont la tête levée; comme si Luther n'avait pas été obligé d'envoyer des missionnaires pour ramener tout un peuple qui se précipitait dans la licence; comme si ce docteur n'a pas confessé qu'il aimerait mieux retourner au joug antique des papistes et des moines, que de faire cause commune avec ces hommes de dissolution; comme si Melanchthon n'a pas fait la même confession, et Œcolampade aussi.... Écoutez-les vous dire qu'ils marchent à la lumière du Saint-Esprit. Mais cette lumière, quand elle illumine, elle brille dans les actions, dans l'œil et sur le front de l'homme inspiré : si Zwingli et Bucer sont tout remplis de ce souffle d'en haut, pourquoi parmi nous autres catholiques ne trouverions-nous pas de ces âmes privilégiées? »

CHAPITRE XIV.

LES PRINCES ET LES BIENS DU CLERGÉ.

Jurieu a reconnu que Genève, la Suisse, les républiques et les villes libres, les électeurs et les princes d'Allemagne, l'Angleterre, l'Écosse, la Suède et le Danemarck, n'ont chassé le papisme et fondé leur révolution religieuse qu'à l'aide du pouvoir 1). En Saxe, le luthéranisme, abandonné aux instincts populaires, au prosélytisme, à l'action du réformateur sur les intelligences, ne se fût développé que lentement; sa marche aurait été contrarié à chaque instant. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la cour du duc Georges de Saxe, où personne ne se laissa séduire aux nouveautés, pour comprendre la force attractive du pouvoir sur les idées religieuses. A peine est-il mort, que la réforme entre dans le palais électoral, et du palais gagne aussitôt la Misnie et la Thuringe. L'esprit humain se passionne rarement pour des idées qui ne donnent aucun profit. Mélanchthon avoue que, dans le triomphe de la ré-

1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, von Jakob Marx, p. 164.

forme, les princes ne cherchaient ni l'épuration du dogme, ni la propagation des lumières, ni la glorification d'un symbole, ni l'amélioration des mœurs, mais de misérables intérêts, tout profanes et tout terrestres 1). Luther, pour les entraîner, leur offrit en perspective les biens du clergé et des monastères. Il n'y avait qu'un duc George capable de résister. La figure de George se détache admirablement au milieu de toutes celles des princes de son temps. C'est une âme droite, ardente et poétique, qu'aucun intérêt mondain ne saurait émouvoir ! C'est la vieille empreinte saxonne qui va s'altérant de jour en jour, pour tomber dans un de ces types si communs à tout ce qui porte couronne.

L'Allemagne, au moyen-âge, s'étendait depuis le lac de Constance ou la mer de Souabe jusqu'aux confins de la Pologne. Dès les premiers jours du christianisme, elle avait reçu la foi : les disciples des apôtres y avaient prêché l'évangile ; c'était le christianisme qui avait adouci les mœurs sauvages de ses habitants, défriché ses forêts, changé ses solitudes en villes, et qui l'avait aidé à secouer le joug des Romains. Tout ce qu'elle possédait de poésie, de musique, d'art intellectuel, quand vint Luther, elle le devait à ses anciens évêques. Sur son sol avait fleuri tout d'abord l'arbre de la féodalité. Elle avait des électeurs, des ducs, des barons, des princes, qui souvent étaient évêques ou archevêques ; c'était un des

---

1) Sie bekümmerten sich gar nicht um die Lehre, es sei ihnen bloß um die Freiheit und die Herrschaft zu thun. Cobbett a développé la même idée dans son ouvrage sur la réformation d'Angleterre.

états européens où l'action de la papauté s'était le plus vivement fait sentir. Souvent ces demi-souverains avaient essayé de s'affranchir de sa dépendance; mais leurs efforts avaient été vains, parce qu'ils n'avaient pas trouvé un protectorat assez efficace dans l'empereur. Ils en avaient besoin. Frederic III eût pu stipuler avec Rome et obtenir pour ses vassaux plus d'indépendance, lorsqu'il signa à Aschaffenbourg un concordat sanctionnant toutes les prétentions de la papauté (1). On peut voir le tableau des efforts tentés par le corps germanique pour fonder ses libertés, à la diète de Nüremberg, où les princes séculiers et ecclésiastiques formulèrent, au nom de la nation, des doléances qu'ils communiquèrent au légat du pape, du consentement de Ferdinand, le frère et le représentant de l'empereur Charles V. Ils demandaient, dans un intérêt tout mondain, le redressement de cent griefs, comme condition indispensable du maintien de la paix de l'église germanique. Le pape Adrien était allé au devant de leurs vœux, disposé à leur accorder quelques unes des immunités qu'ils réclamaient; mais le mauvais vouloir et les exigences sans cesse croissantes des princes réformés qui voulaient se séparer à tout prix de Rome, empêchèrent cette œuvre de conciliation. Il ne faut pas perdre de vue que, sous prétexte de liberté, les seigneurs réformés voulaient un schisme. Alors Rome n'eût pu intervenir, comme elle l'a fait si souvent, dans la querelle entre le prince et le sujet, c'est à dire entre l'oppresseur et l'opprimé. Combien de fois

(1) Rotteck, Histoire générale, t. III, p. 78 et suiv.

l'œil de l'apôtre, levé sur le grand corps germanique, empêcha les feudataires de fouler aux pieds les priviléges et les franchises de leurs vassaux ! Les protestants eux-mêmes ont reconnu l'efficacité de cette intervention du pape dans les querelles de l'empire.

C'est que, il faut bien le dire, ces abbés mitres, ces laïques prébendiers, ces princes séculiers qui portaient la crosse, avaient reçu du pape des palais, de belles terres, de riches abbayes, et supportaient impatiemment le joug étranger. Ils auraient voulu lever des impôts à leur gré, fouler leurs sujets suivant leur bon plaisir, et vivre de brigandage comme leurs ancêtres, à l'abri des terreurs de Rome. Ils préféraient aux palais les grands chemins et n'avaient pu dépouiller cette nature sauvage dont ils avaient hérité pour le malheur de l'humanité. Ils aimaient avec passion à courir une bête fauve, à sonner du cor, à monter des chevaux fougueux, la vie nomade du chasseur. Qui n'a point entendu parler des exploits de Goëtz de Berlichingen, de Guillaume de Grümbach, de François de Sickingen? Un historien nous représente à cette époque l'Allemagne transformée en un véritable repaire de voleurs, et les hommes nobles luttant entre eux de rapacité 1). La chancellerie de Rome leur faisait payer des sommes énormes pour le droit de pallium, les annates, la guerre contre les Turcs, les actes judiciaires de divers tribunaux, les dispenses de certaines observances ecclésiastiques,

1) Potentissima Germania et potentissima et nobilissima, sed ea tota nunc unum latrocinium est, et ille inter nobiles gloriosior qui rapacior. Campanus ad Freher. script. germ., t. II, p. 294-5.

sous peine d'interdit et d'excommunication 1). Or voyez Luther convoquant tous ces chefs de peuplades, tous ces hommes de grand chemin, tous ces modernes Nemrods, et leur disant : Votre pouvoir ne relève que de Dieu, vous n'avez pas de maître sur cette terre, vous ne devez rien au pape, mêlez-vous de vos affaires, qu'il se mêle des siennes; c'est l'antechrist prédit par le prophète Daniel; c'est l'homme de péché, le souverain de Babylone la prostituée; vous ne lui devez ni annates, ni droit de pallium, ni redevances pour les abbayes qu'il vous a conférées. Ces abbayes sont à vous comme les bêtes qui courent sur vos terres, comme les oiseaux qui volent dans vos champs, comme les poissons qui nagent dans vos viviers. Les couvents, où vivent si grassement de pieux fainéants, sont des repaires de péchés qui infestent vos possessions, des maisons d'abomination qui dévorent la nourriture de vos vassaux, des ronces stériles qu'il faut détruire, si vous voulez que Dieu vous bénisse dans cette vie et dans l'autre. Croisez-vous contre Rome, mettez entre elle et vous un mur éternel de séparation, et embrassez le nouvel évangile. Secouez vos chaînes, et, comme Hermann, délivrez la Germanie de ses conquérants romains; purgez la terre de cette vermine de moines, théocratie plus honteuse mille fois que le joug de vos anciens maîtres.

Croyez-vous qu'un tel langage, et Luther le tint, dût mourir sans frapper au cœur tous ceux auxquels il s'adressait? Et dans quel moment Luther le faisait-

1) Rotteck, Hist. générale, t. III, p. 79.

il entendre? Quand la main de fer de Charles V était à quatre cents lieues de là accomplissant les desseins de la providence; qu'en Allemagne tout était désorganisé ; que l'édifice catholique craquait de toutes parts; que les peuples croyaient à la venue d'un nouveau Messie, et que le Turc menaçait de renverser l'œuvre de Jésus.

Cette parole de Luther jetait partout le désordre. A ceux qui se mettaient en révolte contre l'autorité spirituelle et l'ordre social, Luther décernait une couronne pour cette vie formée des diamants, des pierreries, de l'or, de l'argent des monastères; et une autre pour le royaume des cieux, tressée des béatitudes divines; c'en était bien assez d'une seule pour tenter la cupidité des princes. Les trésors des cloîtres ressemblaient à la semence sanglante de Tertullien, et enfantaient chaque jour à la réforme de nouveaux disciples. Nous avons le témoignage de Luther lui-même, qui affirme que les ostensoirs d'église avaient fait beaucoup de conversions 1). C'est ainsi qu'Albert de Brandebourg apostasie pour voler en sûreté de conscience le pays de Prusse qui appartenait à l'ordre teutonique, qu'il érige en principauté héréditaire 2); et que François de Sickingen, à la tête douze mille bandits recrutés dans les forêts, envahit l'archevêché de Trèves, laissant sur son passage de longues traces de sang, pillant les églises et violant les femmes.

1) XII. Pred. von Luth. Viele sind noch gut evangelisch, weil es noch katholische Monstranzen gibt. Jak. Marx, p. 174. Menzel, t. I, p. 571 à 579.

2) Rotteck, p. 93.

En 1530, des princes eurent le courage de se montrer à la diète d'Augsbourg avec des vêtements où ruisselait l'or des monastères. Un moment, les paroles de paix de Mélanchthon, qui blâmait hautement ces spoliations, laissèrent concevoir des espérances de rapprochement. Les théologiens catholiques insistaient pour que les princes restituassent, et que les prêtres mariés quittassent leurs femmes : les prêtres auraient cédé, mais les princes voulurent garder ce qu'ils avaient eu si peu de peine à s'approprier 1). Et, du reste, Luther n'aurait jamais consenti à semblable restitution. Pourtant, les seigneurs n'avaient pas rempli les conditions imposées. Il avait formulé, à l'usage de tous ceux qui convoitaient le bien d'autrui, un code en huit articles, où le vol légalisé devenait un commandement de Dieu : — Aux curés et aux prédicateurs évangéliques, la première et la plus large part du butin ; — la seconde, pour les maîtres et les maîtresses qui instruisaient l'enfance dans les couvents sécularisés ; — la troisième, pour les vieillards qui ne pouvaient plus travailler et pour les malades ; — la quatrième, pour les orphelins ; — la cinquième, pour les pauvres des paroisses ; — la sixième, pour les étrangers et les voyageurs qui n'avaient pas de quoi se nourrir ; — la septième, pour l'entretien de l'édifice ; — et la huitième, pour l'érection de magasins de blés, en cas de disette 2). Les princes ne sont pas nommés dans ce plan de partage ; mais, comme Luther, dans son Argyrophilax,

---

1) Res propemodum deducta erat ad concordiam, nisi quod lutherani principes nihil audire voluerunt de restituendo. Ep. Er., p. 906.

2) De fisco communi, voy. Cochl., p. 84.

leur avait dit : — Encore un peu de temps, et vous verrez que de tonnes d'or il y a de cachées dans les monastères 1), les menaçant du courroux céleste s'ils ne s'en emparaient ; les princes s'étaient crus autorisés à régler eux-mêmes la répartition des dépouilles. — A eux bien entendu la part du lion ; — par pitié, quelques vêtements aux moines entêtés, pour aller mendier sur les grands chemins ; — un peu d'or aux moines qui avaient obéi à Luther, — et, comme une insigne générosité, les vases sacrés du monastère sécularisé au curé de la paroisse qui avait consenti à embrasser le luthéranisme ;—tout le reste à leurs maîtresses, à leurs courtisans, à leurs chiens ou à leurs chevaux de chasse 2); et, quand ils étaient aussi avares que le landgrave de Hesse, — à eux seuls les vêtements, les habits sacerdotaux, les tapisseries, l'argenterie ciselée, les vases des tabernacles. — Au diable, s'écriait Luther dans sa colère; au diable sénateurs, seigneurs châtelains, princes et grands et puissants seigneurs qui ne laissent pas aux prédicateurs, aux prêtres, aux serviteurs de l'Evangile de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants 3) ! C'est ce même landgrave qui, peu content des biens d'église qu'il a dérobés en plein jour, veut encore se mêler de l'organisation du culte, et, à force de supplications, obtient de Luther qu'on

---

1) Experiemini intra paucos menses quot centum aureorum milia unius exiguæ ditionis vestræ monachi et id genus hominum possideant. Cochl., p. 149.

2) Gottlos seyen diejenigen die diese Güter nicht an sich zögen, und sie besser verwendeten, als die Mönche.

3) Dans ses Tisch-Reden ; cité par Jak. Marx, p. 175.

supprime, à la messe, l'élévation du calice 1). N'est-ce pas un spectacle honteux que ces larrons à couronne ducale, électorale ou princière, qui, n'ayant pas trouvé, comme Antiochus, d'anges à la porte des temples qu'ils sont venus piller, s'avisent encore de régler les formes liturgiques dans cette vieille basilique dont ils ont arraché l'image du Christ, chassé les prêtres, et métamorphosé les vases en vaisselle de table; de dire le nombre de grains qui doivent brûler dans un encensoir échappé, on ne sait comment, à la chasse qu'ils ont faite à tout ce qui avait couleur d'or ou d'argent, et d'apprendre aux évêques l'usage du ciboire? Ainsi, la réforme qui, par la voix de son apôtre, s'était annoncée en Allemagne pour affranchir le peuple du joug sacerdotal, créait une monstruosité païenne, hiérophante et magistrat, de son double bras allant saisir l'acte externe ou politique, et l'acte intérieur ou religieux. L'œil de Melanchthon avait entrevu dans l'avenir l'immolation des libertés populaires dans ce pouvoir que conférait Luther au gouvernement civil. Il aurait voulu conserver la juridiction épiscopale que le fougueux réformateur brisait pour assurer le succès de ses doctrines 2). Il était naturel qu'une fois en possession d'un pouvoir aussi exorbitant, les princes ne voulussent plus en faire le sacrifice; et, à la paix de Westphalie, on les vit stipuler, comme une des prérogatives du pouvoir civil, le droit de réforme, jus reformandi, dans les affaires spirituelles 3).

---

1) Jak. Marx, 177. — 2) Ib. 178. — 3) Ib. ib.

La confiscation des biens du clergé était une attaque aux droits de propriété qui subit la loi commune de toute mesure révolutionnaire, et marcha accompagnée du tumulte, du pillage à main armée, des colères du vainqueur, du sang du vaincu, quand, fidèle à la loi de société, il essayait de défendre sa propriété, ou que, peu inquiet des biens périssables de cette vie, il luttait au nom de sa foi et de sa conscience. Les prêtres répétèrent les grandes leçons des chrétiens de la primitive Eglise. Ils laissèrent passer la justice des hommes, et lui livrèrent sans murmure tout ce qui excitait sa convoitise. Nous avons les chants de victoire de quelques historiens protestants pour pièces justificatives.

— A Brême, dans le carême, les bourgeois organisèrent une mascarade où figuraient le pape, les cardinaux, les moines. Ils élevèrent sur la place des exécutions un bûcher où toutes ces personnifications catholiques furent jetées et brûlées au milieu de cris de joie : le reste de la journée se passa à fêter, par de larges libations, la chute de la papauté [1].

— A Zwickau, le jour du mardi gras, on avait tendu sur la place du Marché des lacets à lièvre, où des moines et des nonnes pourchassés par des écoliers venaient tomber et se prendre. Non loin, s'élevait la statue de Saint François engluée de plumes de coq. L'historien s'applaudit de cette moquerie comme d'une victoire, et termine en ces mots le bulletin de cette journée :—Ainsi tomba, à Zwickau, le papisme ; ainsi vint y briller enfin la pure lu-

1) Arnold, l. c. th. 2, Bd. 16, Kap. 6. f. 60.

mière de l'Evangile 1). Il ajoute qu'une bande de bourgeois s'était portée sur un couvent dont elle avait brisé les portes, pillé les caisses et les trésors, jeté les livres par les fenêtres, et cassé toutes les vitres. L'autorité était là les bras croisés, et n'avait pas même de colère menteuse pour flétrir ces attentats aux yeux du pays 2).

— Ailleurs, à Elembourg, la maison du pasteur est livrée pendant plusieurs heures au pillage, et l'un des écoliers, acteur de ce drame qui excite les rires de la multitude, s'affuble des habits sacerdotaux du curé, et monté sur un âne fait son entrée dans l'église 3).

On croit lire quelquefois une verrine de Cicéron. Le proconsul de Sicile n'était pas plus ingénieux que le duc Jean de Saxe pour dépouiller un monastère. Quelques jours avant de se mettre en campagne, il envoyait demander les registres de la maison, puis il partait avec une forte escouade de soldats; on entourait le couvent, on appelait l'abbé, et le prince, le registre à la main, se faisait délivrer tous les trésors annotés 4). Cet exemple ne fut pas perdu, il eut des imitateurs, à Rostock, par exemple; là c'étaient des sénateurs en habits de cérémonie qui prenaient

1) Also ist das Papstthum abgeschafft, und hingegen, die evangelische reine Lehre fortgepflanzt worden. Tob. Schmid, p. 586.

2 Ib. l. c. p. 384.

3) Das Resultat meiner Wanderungen ꝛc., von Julius Höninghaus, p. 559.

4) Arnold l. c. th. 2, Bd. 16, Kap. 6. 558, cité par Hœninghaus p. 541.

possession du couvent au nom de la ville, et apposaient les scellés sur les objets volés.

— A Magdebourg, le conseil des magistrats consulaires faisait de la clémence, arrêtait le pillage, et décidait que les moines pendant leur vie resteraient dans leurs cellules, et qu'ils continueraient à être nourris aux frais de la maison, sous la condition qu'ils se dépouilleraient de leur habit religieux et embrasseraient la réforme 1). La faim faisait de nombreux apostats; beaucoup de moines consentaient à échanger l'exil ou la misère contre l'Evangile de Luther: c'étaient des conquêtes que la réforme enrégistrait et dont elle se vantait ensuite. Il existe une vieille chronique, imprimée à Torgau en 1524, où Léonard Kœppe et quelques jeunes écoliers de la ville font le récit d'une expédition nocturne contre le couvent des franciscains, parlent de moines rebelles qu'ils ont jetés par les fenêtres et de nonnes auxquelles ils ont laissé la vie parce qu'elles n'ont pas crié 2).

Luther tonna souvent contre ces désordres; on l'entendit dire un jour: — Au jugement dernier, qui sait si ces moines ne seront pas nos juges à tous 3)? Comme s'il n'avait pas soulevé les passions du peuple et la colère des seigneurs contre les couvents! Il voudrait qu'on eût pitié d'un moine qui a pris, selon lui, tous les péchés du monde; qu'on pardonnât à un ca-

1) Marcheineke, l. c. th. 2. s. 41.

2) Arnold.

3) Es möchte vielleicht unter ihnen einer seyn, der am jüngsten Gericht unser aller Richter seyn möchte. Seckendorf, lib. II. p. 64; Arnold, liv. 4. p. 39. Höninghaus, Das Resultat etc., p. 344.

CHAPITRE XV.

USURPATIONS DU POUVOIR CIVIL.

S'il est une étude curieuse dans les rapports sociaux de la réforme, c'est celle des envahissements du pouvoir et de ses attentats à la liberté de conscience, aux immunités épiscopales, au droit sacerdotal, aux franchises du pays dont Dieu lui a donné le gouvernement. Dans ses usurpations, le pouvoir obéissait aux penchants de sa nature. Quand le catholicisme régnait en Allemagne, ces instincts étaient combattus par une force puissante, placée hors de la sphère d'action du gouvernement; c'était la papauté, avec ses menaces, ses anathèmes, ses foudres. La réforme usa ces armes, à la grande joie du peuple, qui ne comprit pas qu'à la place d'un joug de bois, comme dit Mélanchthon, Luther substituait un joug de fer 1).

Autour de chaque couvent étaient des écoles, où

1) Daß man sich statt des päpstlichen Joches, das von Holz gewesen, ein eisernes aufgelegt hätte, nämlich das Joch der Politiker.

le catholicisme appelait l'enfant du pauvre, pour le nourrir en l'instruisant; c'est de ces asiles de piété que sont sorties toutes les grandes lumières du seizième siècle en Allemagne : Luther, Erasme, OEcolampade, Zwingli, Eck, Bucer. Le premier livre où l'enfance apprenait à lire était la Bible, qui ne restait point un livre scellé, quoi qu'en ait dit Luther 1), mais dont la lettre était expliquée à ces esprits indigents par une exégèse orale. Cette lumière du commentaire était toujours la même; le texte dogmatique, dans toute la latitude catholique, avait le même sens : c'était la même parole, seulement peinte aux yeux par des signes divers.

Or il arriva que, les évêques chassés de leur siége, les prêtres de leur presbytère, les moines de leur couvent, l'enfance manqua tout à la fois du double pain de vie. C'est cet état de misère qu'Erasme a si bien peint en nous représentant la réforme comme donnant la mort aux lettres humaines, partout où elle pénétrait 2), pendant que Luther, attentif à un autre spectacle, flétrissait le délaissement des choses saintes par la noblesse et la classe riche, qui ne songeaient qu'à bien vivre, et n'avaient aucun souci de la gloire de l'Evangile. Etrange étonnement, remarque ici un historien réformé, chez l'apôtre saxon, qui se plaint qu'on oublie de payer au clergé les dîmes, lui qui n'a cessé de prêcher que l'humiliation et la pauvreté sont les attributs de tout [illegible]

1) Jakob Marx, p. 175. Tisch-Reden, 532. Edit. d'Eissleben, 1566.

2) Ubicunque regnat lutheranismus ibi litterarum interitus. Et tamen hoc genus hominum maxime litteris alitur. Ep., p. [illegible]

chrétien qui a pris pour modèle Jésus et ses apôtres 1) !

Tous les princes ne pouvaient impunément, et sous l'œil de leur maître, laisser mourir ainsi de faim ceux dont ils avaient dérobé les richesses ; quelques cœurs s'émurent, surtout dans les lieux où pouvait apparaître l'image du réformateur ; mais en donnant la nourriture du corps ils crurent qu'il leur appartenait de distribuer la manne spirituelle, de remplacer l'évêque, le prêtre, le moine, de désigner l'aliment qui convenait aux ames, la forme du culte, l'ordre des cérémonies et la police intérieure des églises 2). Ils voulurent aussi régler l'enseignement sans l'assistance du sacerdoce. Ce fut Luther qui encouragea d'abord cette insolente prétention du pouvoir, dans ses plaintes d'une amertume si éloquente contre le délaissement de l'Evangile.

« Je ne m'étonnerais pas que Dieu ouvrît à la fin les portes et les fenêtres de l'enfer, et qu'il fît neiger et grêler des flots de diables, ou pleuvoir du ciel sur nos têtes le soufre et la flamme, et qu'il nous ensevelît dans des abîmes de feu, comme Sodome et Gomorrhe. Si Gomorrhe et Sodome avaient reçu les dons qui nous ont été accordés, si elles avaient eu nos visions et entendu nos prédications, elles seraient encore debout. Mille fois moins coupables cependant que l'Allemagne ; car elles n'avaient pas reçu la parole de Dieu de ses prédicateurs. Et nous qui l'avons reçue et ouïe, nous ne cherchons qu'à

1) Menzel, t. I, p. 251.
2) Jak. Marx, die Ursachen ic., p. 102-106.

nous élever contre le Seigneur. Des esprits indisciplinés compromettent la parole divine, et les nobles et les riches travaillent à lui ôter sa gloire, afin que nous autres peuple nous ayons ce que nous méritons : la colère de Dieu! Les autres détournent la main et refusent de nourrir leur pasteur et leur prédicateur, et même de les entretenir. Si l'Allemagne doit vivre ainsi, je rougis d'être un de ses fils, de parler sa langue; et s'il m'était permis de faire taire la voix de ma conscience, je voudrais appeler le pape, et l'aider lui et ses suppôts à nous enchaîner, à nous torturer, à nous scandaliser plus qu'il ne l'a fait encore. Autrefois, quand nous étions au service de Satan, que nous profanions le sang du Christ, toutes les bourses étaient ouvertes; on avait de l'or pour doter les églises, pour élever des séminaires, pour entretenir la superstition. Alors rien n'était épargné pour mettre les enfants au cloître et les forcer d'aller à l'école; et aujourd'hui qu'il faut élever des gymnases pieux, doter l'Eglise de Jésus, la doter! non, mais aider à la conserver; car c'est le Seigneur qui l'a édifiée, cette Eglise, et qui veille sur elle; aujourd'hui que nous connaissons la parole sainte et que nous avons appris à honorer le sang de notre Dieu martyr, les bourses sont fermées avec des cadenas de fer! Personne qui veuille rien donner! Des enfants qu'on délaisse et à qui on ne veut pas apprendre à servir Dieu, à vénérer le sang de Jésus, et qu'on sacrifie joyeusement à Mammon 1)! Le

1) An die Rathsherren aller Städte Deutschlands, daß sie christliche Schulen aufrichten und halten sollen. Menzel, t. 1, p. 231.

sang de Jésus qu'on foule aux pieds ! Et voilà les chrétiens ! Plus d'écoles, plus de cloîtres ; l'herbe est séchée et la fleur est tombée ! Isaïe, ps. 7. — Aujourd'hui que des hommes de chair sont sûrs de ne plus voir désormais leurs fils, leurs filles jetés dans les cloîtres, dépouillés de leurs patrimoines, personne qui cultive l'intelligence des enfants. Que leur apprendrait-on ? disent-ils, puisqu'ils ne doivent être ni prêtres, ni moines ! Dix Moïse lèveraient pour nous les mains et se mettraient en prières, que leur voix ne serait pas écoutée ; et moi, si je voulais apitoyer le ciel sur ma patrie bien aimée, Dieu refoulerait ma prière, elle ne s'élèverait pas jusqu'à son trône. Dieu sauvera Loth et détruira Sodome.

» Depuis la chute du papisme, de ses excommunications et de ses châtiments spirituels, le peuple s'est pris de dédain pour la parole de Dieu : le soin des églises ne l'inquiète plus ; il a cessé de craindre et d'honorer Dieu. C'est à l'électeur, comme au chef suprême, qu'il appartient de veiller, de défendre l'œuvre sainte, que tout le monde abandonne ; c'est à lui de contraindre les cités et les bourgs qui en ont le moyen à élever des écoles, des chaires, à entretenir des pasteurs, comme ils doivent le faire des ponts, des grandes routes et des monuments. Je voudrais, si cela était possible, laisser ces hommes sans prédicateurs ni pasteurs, et vivant en pourceaux. Il n'y a plus ni crainte ni amour de Dieu ; le joug du pape brisé, chacun s'est mis à vivre à sa guise. Mais à nous tous, et principalement au prince, c'est un devoir d'élever l'enfance dans la crainte et l'amour du Seigneur ; de lui donner des maîtres et des pasteurs ;

que les vieillards, s'ils n'en veulent pas, s'en aillent au diable! Mais il y aurait pour le pouvoir honte à laisser les jeunes gens se vautrer dans la fange 1). » Il ajoutait que si la commune n'était pas assez riche pour élever à ses frais des écoles, il fallait nécessairement s'emparer des biens des couvents, qui n'avaient été destinés primitivement qu'à faire fleurir l'Evangile et à répandre la discipline scolaire; qu'un cri de réprobation s'élèverait si on laissait tomber les gymnases et les presbytères, et si la noblesse s'appropriait à elle seule les trésors des monastères. Il voulait que l'électeur nommât une commission de quatre personnes pour visiter les pays soumis à la réforme, dont deux s'occuperaient de l'administration des biens des monastères, des dîmes et des redevances, et les deux autres de l'enseignement scolaire et du choix des maîtres.

Ce projet resta longtemps sans application; car l'électeur, auquel il s'adressait, n'était pas assez puissant encore pour se jouer ainsi des prérogatives cléricales. Plus tard, en 1527, l'électeur, qui n'avait plus rien à redouter de Rome, et qui pouvait, sans péril, braver l'empereur, occupé ailleurs à de plus grandes choses, voulut s'affranchir de la domination du clergé, et le moyen le plus efficace, c'était d'appliquer immédiatement les théories réformatrices de Luther dans l'organisation des paroisses. Une commission d'ecclésiastiques et de laïques fut donc nommée, au choix de l'électeur, laquelle devait s'occuper

1) Luther's Werke. Edit. d'Altenburg, t. III. p. 519. — Reinhard's sämmtliche Reformationspredigten, t. 3, p. 145.

de la visite des communes et de leur administration. C'était une véritable révolution. L'église perdit jusqu'à son nom : ce fut un temple païen. L'église vivante ne fut plus une communion, mais une agrégation d'êtres, où chacun relevait de son intelligence, c'est à dire de ce qu'il y a de plus capricieux au monde. Le pouvoir politique fut chargé de veiller sur les destinées liturgiques d'un temple, comme sur la propreté de ses murailles.

Le despotisme, cette autre renommée qui acquiert des forces en marchant, devint de jour en jour plus intolérant, flatté dans ses caprices par les juristes 1). Ces courtisans en manteau noir, qu'a si rudement flagellés Luther, ressuscitèrent, au profit des princes, toutes les folies ergotiseuses de l'ancienne scolastique, en se mêlant de questions théologiques, sous prétexte que la théologie leur appartenait, puisque c'était une science ou un droit divin : prétention que repoussait Luther d'une manière si bouffonne. — Il était ce jour-là en gaîté et à table, à côté de ses vieux convives d'habitude. — Le droit, disait-il, le droit, jolie fiancée, quand elle veut rester dans son lit ; mais, quand elle essaie d'en sortir pour entrer à l'église et faire de la théologie, vilaine maquerelle 2).

Les légistes gâtèrent la pensée primitive de Luther, comme tout ce qu'ils touchaient, et encouragèrent les usurpations du pouvoir qui ne tarda pas à faire

1) Voyez le chapitre qui a pour titre : LES JURISTES.

2) Das Jus ist gar eine schöne Braut, wenn sie in ihrem Bette bleibt. Tisch-Reden, &c., Cap. XXXI., von Kardinälen und Bischöffen, p. 575, Eissleb. 1566.

main-basse sur les vieilles franchises catholiques. Luther fut contraint de déplorer l'abaissement du ministre évangélique, qui ne pouvait se mouvoir dans son église que sous le bon plaisir du magistrat qu'il avait accepté d'abord comme protecteur, et qui avait fini par devenir son maître, et quel maître encore! Il essaya de protester, au nom de l'Evangile, mais l'historien Menzel, qui a suivi avec soin la marche progressive des usurpations politiques, remarque sagement que la voix de Luther n'avait plus alors l'ascendant des premiers jours, et qu'elle resta sans écho 1).

— Notre Evangile, disait-il en 1536, nous enseigne la nécessité de la séparation des deux polices, la police civile et la police religieuse ; il ne faut pas qu'elles se mêlent et se combinent : église et cité sont deux administrations distinctes, et le magistrat et le prêtre exercent deux pouvoirs indépendants qui ne doivent jamais se confondre, suivant ce que recommande l'apôtre Paul, en disant que nous ne devons pas être allotrio episcopi, c'est à dire les curateurs ou les inspecteurs d'autrui. Le Christ a le premier établi cette division, et l'expérience est venue nous enseigner qu'il n'y a pas de paix à espérer, quand le magistrat ou l'état envahit le sacerdoce, et quand le sacerdoce veut exercer la magistrature 2). Ce n'était pas ce qu'il avait d'abord enseigné.

1) Menzel. t. 1. p. 239.
2) Luther's Werke. Walch. Ausg. t. x, p. 1963.

CHAPITRE XVI.

MARIAGE DE LUTHER. — 1525.

Pour les intelligences que Luther avait séduites, toute chance de retourner au catholicisme n'était pas perdue. Entrainées d'abord par cet amour des nouveautés auquel le cœur de l'homme se laisse si facilement aller, elles s'arrêtèrent, et tout étonnées de leur chûte se relevèrent, et s'armèrent du doute comme d'un miroir. Ainsi firent et Miltisch et Crotus et tant d'autres 1), dont Luther cachait soigneusement les défections, et qui finirent par reconnaître leur erreur et se réconcilier avec le catholicisme ; ce jour, il y avait fête dans nos églises.

Le prêtre était là qui veillait, et au moindre signe de repentir ou de regret de l'ange déchu, se hâtait de le réconcilier avec Dieu. Sa voix aurait été impuissante pour ramener le moine marié : la femme était le lien qui enchaînait à jamais l'apostat à la réforme.

---

1) Ego soleo dissimulare et celare, quantum possum, ubi aliqui nostrûm dissentiunt à nobis (quales multos jam agitat nescio quis spiritus). Fab. Capitoni, 25 maii 1524.

Nous avons cherché vainement l'exemple d'un prêtre marié qui, dans la révolution religieuse du seizième siècle, ait abjuré ses erreurs; le repentir ne vient pas même s'asseoir au chevet du mourant. Erasme avait donc tort de rire de Luther, qui savait bien que chaque hymen sacerdotal valait une ame à la réforme, qui en procréerait d'autres à son image. Nous comprenons maintenant la lutte qu'il commença au sortir de la Wartburg, et qu'il continua tous les jours de sa vie contre le célibat. Après le pape, Eck, Emser et Erasme, peut-être, Luther n'a pas eu d'ennemi qu'il ait plus rudement menés que le célibat; aussi pour en triompher fait-il usage de toutes ses armes : colères, mépris, sophisme, épigramme, quolibet, bons mots! Quelquefois on dirait d'un convive échappé à un souper de Pétrone, et prêchant sur le mariage; il faut éteindre alors les lampes ou prendre un éventail. Donc, que le lecteur hardi recoure aux œuvres de Luther en allemand ou en latin pour connaître l'écrivain; car le moine n'a pas tout dit dans son sermon sur le mariage. A Naples est un musée secret qui, en une heure, peut initier le voyageur aux mœurs de l'ancienne Rome : le musée de Luther y ressemble assez, mais nous n'oserions y servir de cicérone 1).

1) Hinc videmus homines alioqui mulieribus parum aptos procreando fœtu, naturali inclinatione nihilominus esse plenissimos, et quominus instructi sunt εισ τὸ παιδο ποιεῖν, hoc magis sunt γυναικόφιλοι. Cujusmodi naturæ ingenium est ut ibi minimum est, hic omnium fortissime expetamus. Quare ἄγαμος vivere volens, planè ἀδύνατα vivere volens, planè ἀδύνατα θηρεῖ και ὅλως θεομαχεῖ. Ep. ad Reissenbuch. Seckend., p. 24, l. II.

Il était impossible qu'un panégyriste si pétulant du mariage gardât ses vœux de chasteté et mourût dans le célibat. Luther, qui dit tout ce qu'il a sur le cœur, n'a jamais caché son amour pour les femmes de la Saxe, pour le vin du Rhin ni pour la bière de Münich. A Erfurth, écolier, il chantait :

« Sur la terre rien de plus doux que l'amour d'une femme 1). »

A Rome, moine, il écrivait en marge d'une Bible ce singulier oremus 2), que l'on conserve au Vatican avec autant de soin que la lettre de Henri VIII à Léon X.

OREMUS.

Mon Dieu, dans ta bonté,
Donne-nous vêtement et logis,
Soutane et manteau,
Veau gras et chevreuil,
Bœuf, agneau et mouton,
Femmes à foison, et peu d'enfants.
Amen.

---

1) Es ist kein lieber Ding auf Erden,
Denn Frauen-Lieb, wem sie mag zu Theil werden.

Ce distique est cité diversement ; c'est ainsi qu'il est rapporté dans l'édition de Francfort, fol. 514. Dans la réimpression de Dresde, fol. 679, l'éditeur a sciemment altéré la pensée de Luther. — Il n'est rien de plus doux que l'amour d'une femme, fait-on dire au moine, quand on peut l'aimer dans la crainte de Dieu.

2) OREMUS.

Gott durch deine Güte
Bescher uns Kleider und Hüte,
Auch Mäntel und Röcke,
Fette Kälber und Böcke,
Ochsen, Schaaf und Rinder,
Viel Weiber, wenig Kinder. Amen.

Juncker, ministre luthérien, qui avait vu ces vers (Vita Lutheri,

Les catholiques prévoyaient que Luther succomberait aux assauts de la chair, aux feux qui le dévoraient, aux rudes tentations du démon, à cette ardeur de sang, à ces nécessités physiques qu'il a peintes si énergiquement 1). « Les Wittenbergeois, qui donnent des femmes à tous les moines, ne m'en donneront pas à moi », disait le réformateur 2). Les moines avaient besoin, pour le repos de leur ame, que Luther violât ses vœux de continence, aussi l'étourdissaient-ils de leurs criailleries. Ils n'osaient avouer en public leur hymen clandestin. Le peuple les montrait au doigt, et avait inventé pour peindre la fièvre conjugale une expression devenue proverbiale : se démoiner! Cette femme docteur qui faisait de la propagande et voulait proposer à Eck un tournoi théologique, Argula, écrivait en 1524 à Spalatin : « Qu'il était temps que le nouvel Elie montât au ciel, écrasât sous ses pieds le serpent monachal, et se mariât. — Merci du conseil d'Argula, mon cher Spalatin, répondait Luther; dites-lui que Dieu tient dans ses mains le cœur de ses créatures, qu'il change et change de nouveau, qu'il tue et vivifie à son gré; que ce cœur, tel qu'il est, n'a pas de goût pour le mariage. Non pas que je ne sente l'aiguillon de la chair et la voix impérieuse des sens, car je ne suis ni de pierre ni de bois; mais j'ai bien le temps de penser au mariage, quand la mort me me-

---

p. 225), les nomme: Ineptias Lutheri ingenio planè indignas.

1) Carnis meæ indomitæ uror magnis ignibus, carne, libidine.
2) Mayer : Ehren-Gedächtniß, fol. 26.

nace, et que le supplice de l'hérétique m'attend à chaque moment 1). »

Et quelques semaines s'étaient à peine écoulées qu'il écrivait à Jérôme Baumgartner, qui aimait Catherine : — Si tu tiens à ta Kétha, viens au plus tôt; car elle appartiendra à un autre, si tu ne te hâtes. Et à Wenceslas Link : — Au diable tes scrupules de scandale, et vive le Seigneur; j'ai ma petite Catherine, j'appartiens à Bora, me voilà mort au monde 2)!

Il est vraisemblable que Luther aurait obéi plus tôt à la voix de ses sens, s'il n'avait craint d'encourir la disgrace de l'électeur Frédéric, qui s'était expliqué franchement et tout récemment encore, dans sa lettre à l'évêque de Misnie, sur le mariage des prêtres et des moines, qu'il appelait « un concubinage déguisé ». Luther redoutait aussi les railleries de ses amis; d'Erasme, qui s'était moqué si hautement de Karlstadt; de Schurf, qui avait écrit : Si jamais ce moine prend femme, le diable rira bien 3)! C'était ce Schurf qui ne voulait pas communier de la main d'un chapelain marié deux fois. D'ailleurs, dans une lettre confidentielle adressée à Rühel, en 1525 4),

---

1) On imprima le dialogue suivant entre Calvin et Luther. — CALVIN. Quand vous démoinâtes-vous? LUTHER. En 1525, où je jetai les yeux sur les jolies filles, et épousai une noble abbesse, Catherine de Bora.

2) Tome II, ep., p. 245, Ed. de Wittenb. Seckendorf, l. 1, s. 63, § CLXXXII.

3) Wenn dieser Mönch heirathen sollte, so würde die ganze Welt, ja der Teufel selber lachen.

4) Scultet. in Annal., ad annum 1525.

Luther témoignait quelques doutes sur une virilité que le temps a prouvée suffisamment.

Mais à la mort de l'électeur Luther s'enhardit; il était alors à Seeburg, qu'il quitta pour retourner à Wittenberg.—Je pars, écrit-il à son cher Rühel... je veux épouser ma petite Kétha avant de mourir 1)! Il y avait quelque courage chez lui; car, disait-il, nous autres moines et nonnettes nous connaissons le rescrit impérial : Qui prend nonne ou moinillon mérite la corde 2). L'histoire, toutefois, ne parle du supplice ni de Wolfgang, ni de Karlstadt, ni des prêtres ou religieux qui avaient enfreint l'ordre de l'empereur : nous rapportons le propos sans en prendre la responsabilité.

Dans une lettre à Albert, archevêque de Mayence et de Magdebourg, Luther avait essayé de convertir le prélat et de lui prouver le bel exemple qu'il donnerait au monde, lui si haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique, et à qui Dieu avait donné le don de chasteté, s'il se mariait publiquement. — Dieu n'avait-il pas dit, Génèse 1, — que l'homme doit avoir une compagne?... A moins d'un miracle, Dieu ne peut pas transformer un homme en ange. Que répondra-t-il au jour du jugement quand Dieu lui dira : Je t'avais créé homme afin que tu ne fusses pas seul et que tu prisses une compagne; où est ta femme?...

Le cardinal Albert ne lui répondit pas. Luther se vengea dans un débordement d'injures difficiles à

1) T. I, Opera Luth. Ep., fol. 887.
2) Tisch-Reden, fol. 528, a.

traduire. — Va, bourreau de cardinal, fripon de valet, tête folle, religieux entêté, épicurien renforcé, satan de papiste, chien enragé, vieux coquin, ver de terre, qui souilles de tes ordures la chambre de sa majesté impériale! Que sa garderobe te tombe sur la tête. On aurait déjà dû te pendre dix fois à une potence haute de trois potences ordinaires, chasseur de putains, enfant de Caïn, à qui Luther veut donner un joyeux carnaval; apprête-toi à danser, il jouera du fifre 1)!

Ce fut le 14 juin 1525 que Luther épousa Catherine Bora, nonne de vingt-six ans, du couvent de Nimptsch, d'où elle avait été enlevée par Léonhard Koeppe, jeune sénateur de Torgau.

Mélanchthon reçut cette nouvelle comme un coup de foudre; il n'en revenait pas. Luther, qui n'avait rien de caché pour son disciple chéri, ne lui avait pas dit un mot de ce mariage.

—Luther s'est marié inopinément, écrit Mélanchthon à Camer; ce n'est pas moi, en vérité, qui oserais condamner ce mariage subit comme une

---

1) Er nennet ihn den höllischen Cardinal dessen Namen verspeit und verdammt ist, einen cardinalischen Hencker, schalckhafften Knecht, tollen Kopf, zornigen Heiligen, einen weiblichen Epicurum, römischer Teufel, Mörder und einen wütigen und boshaftigen Tückler, von dem viel böse Thaten gehört werden, einen unverschämten Wurm den alle Welt für einen faulen Arschwisch hält, der dem Kaiser in sein Kammer-Gericht scheißet, soll doch den Dreck selbst aussegen. Man hätte Ihn Zehnmal zu Mainz an einen Galgen, der höher wäre dann drei Giebichenstein, hencken sollen, — einen Huren-Jäger; Dieb, Räuber, Juncker-Caïn, dem der Luther ein Fassnacht bringen will, die lustig und gut seyn wird. Er soll die Füße zum Tanz wohl schicken lassen, Luther wollte der Pfeiffer seyn. etc. vol. 6. Jena fol. 326., op. Luth. et fol. 560

chute et un scandale, bien que Dieu nous montre dans la conduite de ses élus des fautes qu'on ne saurait approuver : malheur toutefois à celui qui rejetterait la doctrine à cause des péchés du docteur 1)!

— Paix et salut, écrivait Justus Jonas à Spalatin ; ma lettre va vous apprendre une chose merveilleuse : notre Luther s'est marié à Catherine de Bora ; j'assistai hier à la noce, et j'ai vu l'époux au lit. Je n'ai pu, à ce spectacle, me défendre de quelques larmes. Mon ame craint et souffre ; je ne sais ce que Dieu nous réserve ; je souhaite à cet homme au cœur si bon, si sincère, à notre frère en Dieu, toutes sortes de félicités. Dieu est admirable dans ses conseils et dans ses œuvres, adieu... Aujourd'hui il y a un tout petit repas ; nous célébrerons, je pense, la noce plus tard, et vous y viendrez. J'envoie un exprès pour vous annoncer cette grande nouvelle. Nos témoins étaient : le peintre Lucas et sa femme, le docteur Pomer et moi 2).

Luther n'avait dit son secret qu'à deux de ses amis, Amsdorf et Koeppe 3).

« C'est bien la vérité, Amsdorf, je viens de me marier avec Catherine Bora. Je vivrai encore quelques jours ; je n'ai pu refuser à mon père ce témoi-

---

1) Mel. Ep. ad Camerarium.

2) D. Martin Luther's Leben, von G. Pfizer, p. 585.

3) Schœlhorn, t. IV Amœnit. Lit., p. 423, 424 et suiv. Voy., au sujet du mariage de Luther, les lettres du 15 juin à John Rühel, John Thur, Gaspard Müller ; du 16 à Spalatin, du 17 à Léonhard Kœppe, du 17 à Michael Stiefel, du 20 à Venceslas Link, du 21 à Johann Dolzig ; du 21 à Spalatin, et à Amsdorf ; insérées dans le recueil de Leberecht de Wette : D. Martin Luther's Briefe ꝛc., 3e partie, Berlin, 1827.

gnage d'obéissance filiale, dans l'espoir d'une progéniture. Il fallait bien confirmer le précepte par l'exemple, tant il y a d'ames pusillanimes qui n'osent regarder en face la lumière évangélique. C'est l'ordre et la volonté de Dieu; car en vérité je n'aime pas d'amour ma femme, mais tout simplement d'amitié. »

Dans une lettre à Koeppe, le ravisseur de Catherine, le docteur avait glissé un tout petit billet pour lui annoncer son mariage.

— Tu sais bien ce qui m'est arrivé : je me suis embrouillé dans les cheveux d'une fille. C'est un vrai miracle, Dieu aura dû faire la moue au monde et à moi. Embrasse pour moi ton Audi, et le jour du repas de noces viens pour dire à Catherine tout bas si je suis homme... 1)

Le bourgmestre de Wittenberg envoya aux nouveaux mariés douze bouteilles pour le repas de noces, dont quatre de Malvoisie, quatre du Rhin et quatre de Franconie. La ville leur fit présent de deux anneaux 2).

Ce fut le tour des moines. Luther, pendant quinze ans, les avait assez bafoués : ils prirent leur revanche, et il faut avouer qu'elle fut sanglante. Epithalames, odes, cantiques sacrés et profanes, distiques, poèmes héroïques et comiques, la muse monacale répandit son rire sur tous les tons et dans tous les idiomes. Si jamais il vous arrive de feuilleter quel-

---

1) Daß ihr meiner Braut helft gut Zeugniß geben, wie ich ein Mann sey. t. II. Alt. 903. Seckendorf est fâché qu'on ait imprimé cette lettre dans le recueil des œuvres de Luther : Epistola familiaris et jocosa quam omitti satius fuisset.

2) Voyez le chapitre qui a pour titre : RELIQUES DE LUTHER.

ques uns de ces innombrables écrits inspirés par la réforme, et que vous lisiez sur l'un d'eux la date de 1525, attendez-vous, si le pamphlet est d'un moine, à y trouver le nom de Catherine Bora. A Horace le moine prend son iambe, à Salomon son style symbolique, aux poètes obscènes de l'antiquité leurs libertines images, à l'écolier d'Albert Dürer son crayon, pour peindre jusqu'aux joies nocturnes du couple réformé. « En vérité, s'écrie piteusement Juncker 1), on ne saurait dire quelles gorges chaudes les papistes ont faites au sujet de cet hymen, qu'ils ont chanté jusqu'à représenter ces saintes noces comme incestueuses 2). » Un moine, Conrad Collen, donne à son ouvrage le titre de — Sur les noces canines de Luther 3). Savez-vous quelle différence il y a entre Luther et David? disait Jean Hasenberg, c'est que David chante sur sa harpe, et que Luther joue sur sa nonne 4). Emser, ce vieux théologien qui avait porté de si glorieux coups à Luther, improvisa un épithalame, paroles et musique :

— Adieu cuculle, adieu cape, adieu prieur, gardien, abbé; adieu tous les vœux, et gai, gai, gai.

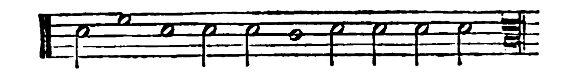
Adieu matines, oraisons, adieu crainte et pudeur, adieu conscience, et gai, gai 5).

---

1) Vita Lutheri, p. 197.
2) Melchior Adam, Vita theologor.
3) Wieder die Hunds-Hochzeit Martin Luthers, Tübingen, 8.
4) Quàm Luther est similis Davidi! Hic carmina lusit
In cythara; in nonna ludit et ille sua.
Voyez Cochlæus, in Luthero septicipite, p. 120.
5) I Cuculla, vale capa,
Vale prior, custos, abba,
Cum obedientia,

La réforme, pour populariser sa colère contre les moines, ne s'est pas contentée de la rimer; elle l'a mise en musique. Il est un vieux cantique luthérien qu'on chante encore dans Wittenberg, et dont les paroles et la mélodie ont vécu tout l'âge de la réforme, et mourront peut-être avec elle.

En voici les notes :



Et le premier couplet :

Martinus hat gerathen,
Das Ri, Ra, Ritz,
Man soll die Pfaffen brathen,
Das Ri, Ra, Ritz,
Die Mönchen unterschiren
Die Nonn in's Frei-Haus führen.

Martin veut, das ri, ra, ritz
Qu'on tisonne les moines, das, etc.
Qu'on rotisse les prêtres, das, etc.
Qu'on émancipe les nonnes, etc.

Maintenant, si vous parcourez les campagnes de Saxe, où triomphe le catholicisme, vous entendrez quelque bonne vieille grommeler, ou quelque pauvre du bon Dieu chanter d'un ton nasillard d'autres

---

Cum jubilo.
Ite vota, preces, horæ,
Vale timor cum pudore,
Vale conscientia,
Cum jubilo.
Io, Io, Io, gaudeamus
Cum jubilo
Cochl in Act. Luth., fol. 118.

couplets qu'on fit sur la même mélodie à peu près à la même époque.

Lucifer sur son trône,
Das ri, rum, ritz,
Était un ange de beauté,
Das ri, rum, ritz;
Il en est tombé,
Das ri, etc.
Avec ses compagnons,
Das ri, etc. 1).

Le docteur Konrad Wimpina fit imprimer à Francfort-sur-l'Oder un recueil de controverses religieuses où se trouvent quelques gravures en bois curieuses à étudier. Sur l'une on a représenté la noce de Luther : à gauche, le moine donne l'anneau des fiançailles à Bora, au-dessus des époux, en guise d'auréole on lit : Vovete; à droite est le lit des époux, dont les rideaux sont tirés, et au pied : Reddite; au milieu, le moine danse en tenant la main de la nonne; un ruban flotte au-dessus de leurs têtes, sur lequel sont ces deux vers :

Discedat ab aris
Cui tulit hesterna gaudia nocte Venus 2).

Dans la plupart des caricatures inspirées par le mariage de Luther, le docteur est représenté dan-

---

1) On croit que cette contre-partie du cantique luthérien est due à Fr. Sylvius, moine dominicain qui vivait, au temps de Luther, dans un couvent, non loin de Leipzig. Müller, dans son livre Defensio Lutheri defensi, Hambourg, 1669, a cité ce cantique. Il trouve que le papiste a fait un singulier honneur à Luther, en le comparant à Lucifer.

2) Luther ne répondit jamais à Wimpina. « Laissez grogner le cochon, disait-il en parlant du docteur. D. Wimpina Krochzet wie eine Bruntzendsau.

sant avec Bora, ou assis à table le verre en main, et ces dessins doivent être consultés. La gravure ne ment pas; elle invente rarement, seulement elle ne s'attache pas à la ressemblance, et ne cherche que l'effet. Seckendorf voudrait nous faire croire que Luther portait, le jour de son hymen, un front chargé de soucis, la gravure lui donne un démenti : elle aurait trouvé moyen, sans doute, si Luther eût été aussi triste que le représente son panégyriste, de rire de cette gravité; au lieu d'une scène de cabaret allemand, elle nous aurait donné une ronde satanique, un banquet infernal.

Longtemps après les noces, le bruit des hymnes moqueurs dont elles avaient été saluées durait encore; quelques amateurs avides de scandale ont enchâssé ces épithalames dans des recueils qu'on peut considérer aujourd'hui comme de véritables bijoux bibliographiques. Il nous a été donné d'en parcourir plusieurs d'une poésie menteuse, mais qu'il faut consulter pourtant, si on veut connaître une foule de détails dont la gravité historique ne s'accommoderait guère. Sans le poète, nous nous représenterions Luther au moment de ses noces sous la figure qu'un de ses disciples lui donne à Worms, si maigre qu'on eût pu compter ses côtes; tandis qu'alors c'était un moine à la face rubiconde, à l'abdomen rabelaisien, marchant difficilement sous le poids de chairs exubérantes. Hutten se serait moqué d'un catholique qui avec une fleur de santé si vive aurait parlé comme fait Luther des dangers de mort qui le menaçaient, et plus encore peut-être de cette atonie sexuelle dont il glisse quelques mots à son ami Rühel!

Vous voyez maintenant comment la poésie corrige souvent l'histoire.

Il paraît que Catherine était une jeune fille fraîche, rieuse, assez leste, telle qu'on n'en trouvait guère dans les couvents ; car le poète nous la peint glissant, voltigeant, s'élançant dans les airs et montrant aux spectateurs ce qu'elle n'eût dû faire voir qu'à Luther ; chèvre lascive, tournoyant, bondissant, tandis que Luther, attardé par son ventre énorme, ne peut suivre les mouvements de sa danseuse, se soulève pesamment, et ressemble à un chameau qui sauterait au son d'une lyre 1).

Pendant ces fêtes d'hyménée, le canon tonnait et le sang des paysans coulait en abondance. Holbein nous a dessiné le portrait de Catherine, que le poète a peut-être trop flatté. Si nous nous en rapportons au témoignage de Luther, la jeune fille n'avait pas cette lasciveté que lui donne Rempen, l'auteur de l'ode. Le moine s'en plaint dans ses Propos de table :

---

1) Nous donnerons ici quelques vers de cette ode admirable, si riche de poésie, si éblouissante de coloris, et par conséquent si difficile à traduire. Nous ne pensons pas qu'on puisse trouver, dans Santeuil lui-même, rien de comparable au tableau qu'on va lire, pour l'éclat et la richesse des détails :

Atque levi sura glomerabat ovantia crura,
More capræ brutæ, vitulæque à fune solutæ,
Multiplicans miros, lascivo poplite, gyros.
Lutherus fessus, ventris pinguedine pressus,
Non poterat tantas in saltum tollere plantas,
Quò se vertebat, pingui se mole movebat,
Per tardos passus, gravitanti abdomine crassus
Subsultans duris ad stridula barbita suris
Ut resonante chely salit hispida planta cameli.

REMPEN.

— Défiez-vous, dit-il, des jeunes vierges aux cuisses rosées, elles ne sont bonnes ni à table ni au lit. Il aurait mieux fait, dit Cochlée, de prendre pour femme une de ces nonnettes enlevées du couvent de Nimptsch, déposées à Wittenberg dans le couvent des augustins; mais elles étaient trop jeunes. — Je me suis décidé pour Catherine, disait Luther; car ces pauvres fleurs seraient mortes si j'avais voulu les cueillir. Bon Dieu, que le monde est changé! Autrefois une fille était nubile à douze ans, un adolescent pubère à quatorze! Comme l'espèce humaine se détériore; le monde s'en va 1)!

Erasme était à Basle quand il apprit le mariage de Luther, et aussitôt il écrivit à ses amis d'Italie :

— Voici un singulier événement, Luther a jeté bas le manteau de philosophe, et vient de se marier à une jeune fille de vingt-six ans, jolie et bien faite, d'une bonne famille, mais sans dot, et qui depuis quelque temps a cessé d'être vestale. Les noces ont été célébrées sous d'heureux auspices; car peu de jours après les chants d'hyménée, la jeune fille est accouchée! Luther s'ébat dans le sang, pendant qu'une centaine de milliers de paysans descendent chez les morts 2).

---

1) Tres ego in domo mea habeo virgines nubiles et omnes viris optime nubere possent. Ego quoque Catherinam meam oppignerarem, cum una illarum propter coitum moreretur. Deus bone! in quantum decrevit mundus à tempore legum civilium promulgatarum. Tum temporis puella 12 annorum nubilis, adolescens 14 annorum puber æstimatus est. Jam maxima debilitas in eis in tali ætate, semper mundo et humanis viribus decedit, ad finem enim properat. T. II, Coll. lat., fol. 95.

2) Danieli Mauchio Ulmensi, Romæ, 6 octob. 1525.

Cette lettre d'Erasme causa, lorsqu'on la connut, un grand scandale parmi les disciples de Luther : quelques uns écrivirent pour défendre l'honneur de leur maître et la vertu de sa compagne. Notre rôle, dans de pareils débats, n'est pas celui de juge, mais de simple rapporteur.

Les catholiques, dans l'examen d'un fait matériel qu'on avait intérêt à leur cacher, ont d'abord des inductions morales à faire valoir. Ils demandent comment, à moins d'un miracle, on peut croire à la vertu d'une jeune fille dans l'âge des passions qui fuit de son couvent, va chercher un asile dans une ville telle que Wittenberg, toute pleine de moines lubriques, d'écoliers libertins; que ses parents refusent de recevoir et qui, recherchée en mariage par le docteur Glacio, vient à Amsdorf en pleurant déclarer qu'elle ne veut pour époux que Luther ou Amsdorf 1) ? Quelle garantie, dit Wimpina, nous donnerez-vous aussi de la continence, de la chasteté d'un moine qui se complaît à peindre avec de telles brutalités les joies du mariage, à en décrire tous les mystères; qui entend et parle si bien la langue érotique; qui est travaillé de si rudes tentations; qui s'enivre d'images charnelles; qui sait les embrassements du lit conjugal, et qui écrit à son ami : Couvre de baisers ta femme pour moi, et surtout quand tu la presses et que tu l'étreins de tes caresses 2); dont le cœur bat chaque fois qu'il entend le nom de

1) Vellet Lutherus, vellet Amsdorfius, se paratam cum alterutro honestum inire matrimonium : cum Glacio, nullo modo. Relat. Amsdorfii, Scul.

2) Spalatino. D. M. Luther's Briefe, t. III, p. 53.

femme ; qui regarde comme une félicité céleste d'en être aimé ? Comment, ajoute-t-il, Luther serait-il resté chaste, quand sa parole est si dévergondée? ange, avec des passions si brûlantes? Et comment la nature, qui nous porte vers le sexe aussi irrésistiblement que vers le boire ou le manger, aurait-elle été muette en lui?

Outre cette lettre si positive d'Erasme sur la chute de Bora, on cite une épitre du même écrivain, et adressée longtemps après à Nicolas Everard, président du grand conseil de Hollande, à La Haye, où le même fait est rapporté à peu près dans les mêmes termes; l'ouvrage de Jean Faber, évêque de Vienne, Défense de la foi catholique, où on lit qu'un mois environ après son mariage la jeune fille est devenue mère 1); les témoignages d'Odoric Raynald, de Graveson 2), et de beaucoup d'autres; et le bruit de l'Allemagne tout entière.

Mais voici d'autres aveux : Luther a écrit dans ses Colloques de table : — L'an 1525, le 14 juin, pendant la guerre des paysans, je pris femme; en 1526, le 6 juin, naquit mon premier né Jean; en 1527, mon second enfant, ma fille Elisabeth; en 1529, Madeleine; en 1531, le 7 novembre, Martin; en 1536, le 28 janvier, Paul; enfin, en 1534, Marguerite.

Et dans ce même ouvrage est une lettre de consolation écrite à Jérôme Weller, où on lit : — Si je

---

1) Quæ illi altero mense à nuptiis, partum edidit. Defensio. Orth. fidei Cath. contrà Balthasar Pacimontanum, l. IX, fol. 62.

2) Jam gravidam Lutherus sibi optavit. Ann. Eccl., n° 52, ad ann. 1525.

Forma venustiorem ex illis, jam gravidam sibi copulavit. Hist. Eccl. tract. VII, ad ann. 1525.

n'avais puni des verges mon fils André... 1). Quel est donc cet André, dont parle Luther ici pour la première fois, et qui ne fait pas partie de la généalogie qu'il nous a donnée ?—Et ailleurs : —Ma femme, enceinte, allaitait encore un enfant adultérin. C'est chose désagréable d'avoir deux hôtes à nourrir, l'un dans la maison, l'autre hors du toit paternel!—Quel est cet enfant adultérin?

Ce qu'on ne saurait imaginer, c'est l'expédient trouvé par le réformé Malsch pour venger Luther : croiriez-vous qu'il charge de cet enfant le pauvre ouvrier imprimeur qui, au lieu de *famulum*, a écrit *filium*! Un fils substitué à un valet! Mais, lui dit-on, on ne fustige pas un valet? — Je le sais, dit Malsch ; alors lisez : corriger au lieu de fustiger, et substituez *castigassem* à *virgis puniissem*. Ulrich Hutten, que ne viviez-vous alors ! avec quels rires bouffons vous auriez fait justice de cette glose, surtout si elle avait été imaginée par un papiste. Un catholique proposa à Malsch une autre émendation, celle de *adultum*, en place d'*adulterum*, un adulte au lieu d'un adultérin ; n'était-ce pas une glose qui valait celle de Malsch?

Mais voici une rétractation importante :

— Je m'étais trompé, écrit Erasme à François Sylvius, Luther a bien pris femme; mais le hâtif

---

1) Consolatio ad mœstum Hier. Wellerum : si Andream filium meum virgis non puniissem, — Uxor gravida tamen adulterum adhuc lactabat infantem. Tisch-Reden, fol. 20, Francfort, 1569. Consultez un livre curieux d'Eusèbe Engelhard, publié à Landsperg, en 1749, sous le titre de : Lucifer Wittenbergensis, ou Vollständiger Lebens-Lauff Catharinä von Bore.

accouchement de Catherine n'était qu'un vain bruit : elle est enceinte. Vous savez ce que dit le peuple, que l'Antechrist doit naître des œuvres d'un moine et d'une moinesse ; mais alors que de milliers d'antechrists sont déjà entrés dans le monde !

Bœl et surtout Seckendorf se sont habilement servis de cet aveu d'Erasme pour montrer l'absurdité des bruits qu'on avait répandus sur la vertu de Catherine. Les critiques catholiques regardent comme apocryphes ces deux passages, glissés, disent-ils, par une main luthérienne dans le recueil des lettres du philosophe batave, lequel ne parut que longtemps après sa mort. Comment Froben, qui a rassemblé les épîtres d'Erasme, a-t-il ôté de celle à Daniel d'Ulm le passage relatif aux noces trop heureuses de Catherine Bora ? S'il a maladroitement, et pour faire sa cour aux luthériens, retranché des épîtres ce qui pouvait faire tort au réformateur, pourquoi n'aurait-il pas interpolé quelques lignes en faveur du moine de Wittenberg ?

Ceci n'est que le résumé d'une controverse ardente entre les catholiques et les réformés. Ceux qui aiment le scandale ont de nombreux pamphlets où cette question est agitée sous toutes ses faces. Nous les avons lues, et en conscience il nous est difficile d'émettre une opinion ; catholique d'ailleurs, nous nous récusons. Mais à la place de Catherine Bora mettez une servante de prélat, et Luther n'hésitera pas à lui jeter la pierre 1).

---

1) Voyez : Vollständiger Lebens-Lauff Catharinae von Bore. 1749, p. 169 et suiv., dixième chapitre. Defensio orthod. fidei Cath. con-

Il y eut un homme qui prit au sérieux l'hymen luthérien ; et ce ne fut pas un théologien, mais une tête couronnée, Henri VIII. La paix n'était pas faite encore entre ces deux puissances. Luther, de son cloître de Wittenberg, continuait de braver la colère du monarque, et le roi, de son palais Saint-James, ne savait plus quelles paroles nouvelles inventer de haine et de mépris pour les jeter à la tête de son adversaire. Erasme avait cru un moment que l'ardeur belliqueuse de Luther s'éteindrait dans les bras de Catherine Bora ; il se trompait ; l'hymen n'avait pu guérir le nouvel époux, qui avait repris le lendemain même de ses noces sa plume encore toute trempée de cette encre si noire et si corrosive qu'il secouait de droite et de gauche sur toute figure papiste, et Henri VIII en avait reçu, à sa face royale, toute une écritoire.

— « Tu as bien raison, disait le roi à Luther, de n'oser lever les yeux sur moi ; mais j'admire comment tu oserais les tourner vers Dieu, ou sur le front de tout homme de cœur, toi qui, à l'instigation du diable, n'écoutant que les frénésies de ta chair et l'inanité de ton entendement, n'a pas rougi, moine augustin que tu es, de déflorer de tes embrassements sacriléges une vierge vouée au Seigneur. C'est un viol qui, dans Rome païenne, eût fait jeter toute vive en terre la jeune fille, et toi, qui t'aurait fait

---

tra Balthasar. Pacimontanum, par Jean Faber. — Annal. Eccles. ad annum 1523, ad annum 1525, Odorici Raynaldi. Graveson, Historia Eccles. Tract. VII, ad annum 1525. Florimond de Rémond Hérésies de ce siècle, liv. III, fol. 234. Lingæus, Vita Lutheri, Ingolst. 1582. Cochlæus, Act. Luth. ad annum 1525.

mourir sous les coups! Voici qui crie bien plus haut; c'est que tu aies contracté avec cette nonne d'incestueuses noces, et que tu la souilles chaque jour dans ton lit de prostitution, à la face du ciel, à la honte des bonnes mœurs, au mépris des saintes lois du mariage, au scandale de vœux de continence dont tu te moques si effrontément. Oh l'abomination!... Quand la honte et la douleur sembleraient devoir être ton partage, que tu devrais penser à faire amende honorable, misérable! tu fais parade de tes souillures; ton front est tout orgueilleux, et, au lieu de demander pardon, tu pousses à l'infamie d'autres moines qui te ressemblent 1). »

Ni Érasme, ni Cochlée, ni l'Olympe des poètes, ni Henri VIII, n'avaient compris Luther. Il s'agissait bien vraiment pour lui de chercher dans le mariage des félicités des sens, qu'il aurait pu trouver si facilement ailleurs, lui que des essaims de nonnes venaient troubler dans sa solitude? S'il n'eût voulu qu'apaiser des tentations trop violentes, il y avait pour lui des remèdes plus efficaces et surtout plus secrets que le mariage! Ses noces furent autre chose qu'une exigence de la chair : une œuvre de politique religieuse. L'opinion avait jusque alors flétri tous les essais de mariage monacal. On se rappelle l'émotion des esprits quand le vieil archidiacre Karlstadt conduisit une religieuse à l'autel. Ces accouplements de nonnes et de prêtres causèrent d'abord un grand scandale; on riait en voyant passer ces figures d'hommes et de femmes

1) Cochlæus, fol. 137 et seq. Opera Fischeri episc. Roff. Wirburgi, anno 1597.

encadrés sous le même capuchon. Wolfgang resta caché longtemps pour ne pas ameuter la populace dans les rues de Wittenberg. Luther, dans sa solitude de la Wartburg, en chaire et dans sa cellule, ne fut occupé pendant plusieurs mois qu'à recoudre des lambeaux de textes sacrés, qu'il jetait ensuite en guise de manteau sur toutes ces nudités; mais il avait beau faire, le manteau était percé. Il y eut donc des moments où les prédications du réformateur étaient infructueuses; personne ne se trouvait plus assez hardi pour échanger les bénédictions de Luther contre les vengeances de l'opinion.

Mais dès qu'il eut prêché d'exemple, il y eut en Allemagne quelque chose de plus puissant que l'opinion, ce fut l'inceste, qui marcha le front levé, se promena dans les rues en plein soleil, sans crainte; car il avait, en cas de violence ou de pudeur, la robe de Luther pour se cacher.

Il est un vieil historien demi-gaulois, presque contemporain de Luther, qui a merveilleusement exprimé l'effet produit par le mariage des moines; seulement il faut prendre garde qu'il est catholique dans ses croyances et païen dans son style tout trempé des souvenirs de l'école mythologique.

« Entendez-vous, dit Florimond de Rémond, les trompettes de Cupidon? Voici les échelles placées aux murs des monastères, dont les fondements s'ébranlent et s'écroulent; un régiment de moines s'élance à travers la brèche, haletant de désirs et courant après les jeunes religieuses et surtout après celles qui, réveillées par le son des fanfares luthériennes, ont rompu les grilles, déchiré leurs voiles et se ré-

CHAPITRE XVII.

VIE INTIME.

Les révolutions ont souvent enfanté des hommes qui vont brisant devant eux tout ce qui s'oppose à l'accomplissement d'une pensée dont ils ont rêvé le triomphe, comme la barque que bat en vain la tempête, et qui, leur mission achevée, viennent subir un joug obscur et révéler, dans la solitude du ménage, des vertus dont le monde ne les aurait jamais crus capables; natures d'élite, qui savent porter la couronne que Dieu leur donna et le silence auquel ils se sont volontairement condamnés. Tel est Luther qui, plutôt que de fléchir le genou devant le pape ou l'empereur, aurait préféré mourir, et qui, descendu du trône où il s'était assis si longtemps, oublie lui-même et fait oublier sa royauté passée, et, après avoir gouverné le monde des intelligences, obéit en enfant aux volontés d'une femme de trente ans, joue avec ses enfants, ainsi qu'il avait joué avec les couronnes, et met à cultiver son petit jardin de Wittenberg toute la patience que vous l'avez vu déployer pour convertir Eck ou Zwingli. Je veux vous mon-

trer Luther en famille. Ce doit être une étude curieuse du cœur humain que celle de ce moine que Charles V n'a pu réduire, qui a dit impunément des sottises à Henri VIII, dont Léon X, Adrien et Clément n'ont pu fléchir l'obstination, au sein de son ménage, ayant perdu tout souvenir de sa gloire, se cachant du monde pour se livrer aux doux épanchements de l'amour, de l'amitié, et donnant l'exemple de ces vertus domestiques que Plutarque aimait tant à peindre. Non, jamais, si nous n'en avions surpris le secret caché dans les écrits même de ses ennemis, nous ne parlons pas ici des catholiques, nous n'eussions cru que l'ame de Luther fût le sanctuaire de si douces vertus. Oublions le novateur, et étudions le père de famille.

— L'abondance des enfants est une bénédiction du ciel, disait Luther, aussi vous voyez bien que le duc Georges de Saxe n'a jamais pu en avoir 1) ! Il n'eut pas à se plaindre, le ciel lui en envoya six. Il sautait de joie en véritable enfant quand Kétha sentit qu'elle allait être mère. — Tout de suite il écrit à Briesger : —Ma chaîne salue ta chaîne; le fœtus a remué : Deo gratias 2)! Quand vint au monde Jean son premier né, son cœur ne put contenir la joie qui l'inondait, il fut obligé de la répandre dans le sein de tous ceux qui l'aimaient, et le nombre en était grand. Son vieil ami Spalatin en reçut le premier la nouvelle. « Joie et bénédiction! Je te remercie, mon cher Spalatin, de tous les souhaits de bonheur que tu

---

1) Reformations Almanach, 1817, p. LXIV.

2) Eberh. Briesger, 15 Feb. 1526.

fais pour moi : puisse le Seigneur les accomplir! Je suis père : ma petite Catherine, ma petite femme m'a donné un fils, présent du ciel; me voilà père par la grace de Dieu. Que le ciel t'envoie le même bonheur, c'est ce que je te souhaite de cœur, et de plus abondants encore; car tu vaux beaucoup mieux que moi. Prie, mon cher Spalatin, que le Christ garde cet enfant contre Satan qui n'oubliera rien, je le sais, pour briser mon cœur dans ce fils bien-aimé, portant déjà, je ne sais pourquoi, tous les signes de la souffrance. Quand donc viendras-tu nous voir, pour renouveler au moins notre vieille alliance? J'ai planté un jardin, construit une fontaine, tu verras avec quel bonheur! Viens donc, que je te couronne de lis et de roses 1)! »

En 1523 naquit Elisabeth, qui ne resta dans le monde que quelques jours, et mourut dans les bras de son père. « Pauvre enfant! murmurait Luther, dont la mort a déchiré mon cœur. Ah! je n'aurais jamais cru que le cœur d'un père fût aussi faible! Priez Dieu pour moi. »

Jean grandissait; mais avec l'âge se développaient les germes de maladie qu'il avait apportés en naissant, en sorte que toutes les joies de Luther étaient empoisonnées. Il oubliait le monde pour parler de son enfant. « Mon petit ne peut t'embrasser; mais il se recommande bien à tes prières. Il y a douze jours qu'il n'a pris ni nourriture ni boisson. Cela va un

---

1) Spalatin s'était marié, au mois de décembre 1525. Luther, en lui envoyant une orange d'or, lui écrivait : « Saluta tuam conjugem, et cum in thoro suavissimis amplexibus et osculis Catharinam tenueris. » De Wette, t. III, p. 55.

peu mieux aujourd'hui : il commence à manger et à boire. Pauvre petit, qui aimait tant à jouer! Mais cela est si malingre! »

Il y a un tableau d'un effet charmant dans la vie de Luther. La diète est à Augsbourg, Charles V a voulu la présider en personne : le roi Ferdinand, le landgrave de Hesse, le nonce du pape, les électeurs de Saxe, tout ce que l'Allemagne a d'illustre dans les armes et dans les lettres s'y est donné rendez-vous. Mélanchthon doit présenter à l'assemblée la confession de foi des réformés. Luther est obligé de rester caché à Koburg, car l'empereur est colère. Donc Luther se promène à Koburg et s'arrête devant un marchand de joujoux, et soudain l'image de son petit Jean lui revient en souvenir, et de retour chez lui, il laisse le psaume *Quare fremuerunt gentes*, magnifique cantique qu'il essayait de faire passer en allemand avec toute la richesse de poésie de l'original, pour écrire à l'enfant de quatre ans une lettre d'un véritable enfant :

« Grace et paix dans le Seigneur, mon petit; je vois avec plaisir que tu apprends bien tes leçons, et que tu pries bien le bon Dieu. Continue, mon petit, et à mon retour je t'apporterai un joli joujou.

» J'ai vu un joli petit jardin où il y avait beaucoup d'enfants habillés de robes d'or qui ramassaient sous des arbres de belles poires, des pommes, des cerises, des prunes et des pruneaux; qui chantaient, qui sautaient de joie; qui avaient aussi de jolis petits chevaux avec des brides d'or et des selles d'argent. Je demandai à l'homme à qui ce jardin appartient : — A qui sont ces enfants? — Oh? me répondit-il,

ce sont des enfants qui prient bien, qui apprennent bien leurs leçons, et qui aiment bien le bon Dieu. Et je lui dis : — Cher homme, j'ai aussi un enfant, qui s'appelle Hans Luther, ne pourrais-je pas l'amener dans ce jardin, où il mangerait ces belles pommes et ces belles poires, où il galoperait sur ces jolis petits chevaux, et où il jouerait avec ces enfants ? Et l'homme me répondit : — S'il prie bien le bon Dieu, s'il apprend bien ses leçons, s'il est bien sage, il viendra avec Lippus et Jost, et quand ils seront ensemble, ils galoperont, ils fifreront, ils timbaleront, ils danseront et tireront avec de petites arbalètes. Et l'homme me montra, au beau milieu du jardin, une grande pelouse pour danser, où il y avait des fifres d'or, des timbales et des arbalètes d'argent. Mais il était trop matin, les enfants n'avaient pas mangé, et je n'eus pas le temps de les voir danser. Et je dis à l'homme : — Ah ! mon cher monsieur, je vais tout de suite écrire à mon petit Jean qu'il apprenne bien ses leçons, qu'il prie bien le bon Dieu, qu'il soit bien sage, afin qu'il vienne dans ce jardin, il a une tante qu'il amènera avec lui. Et l'homme me répondit : — Allez, et écrivez à votre petit Hans.

» Mon petit chéri, apprends bien tes leçons et prie bien le bon Dieu, et dis à Lippus et à Jost (Philippe et Jacques) d'être bien sages, et vous viendrez tous ensemble dans le jardin. Salue ta tante, et donne-lui un baiser pour moi 1). »

Assurément, vous ne diriez jamais que la main qui

1) D. Martin Luther's Leben, von Gust. Pfizer, p. 590.

joue avec tous ces badinages est la même que celle qui écrivait les lettres à Henri VIII et à Léon X? Et si vous le voyiez bêchant son jardin, sarclant ses mauvaises herbes, allant puiser de l'eau à sa fontaine pour arroser ses plates-bandes, et aussi fier de son parterre qu'autrefois de sa traduction du Nouveau-Testament, vous ne reconnaîtriez pas le pélerin qui en face de Worms s'écriait : Quand autant de diables m'attendraient là-bas qu'il y a de tuiles sur ces toits, j'irai! Mais savez-vous pourquoi il aime tant son jardin? C'est que quand il est tenté du diable, il prend sa bêche, riant sous cape de son adversaire, auquel il échappe en se réfugiant parmi ses fleurs 1).

« Mais envoie-moi donc les graines que tu m'as promises pour le printemps; je les attends avec impatience», écrit-il à son bon ami Link; et quand ces graines ont poussé, vite une autre lettre où il lui annonce cette bonne nouvelle.—Mes melons montent, mes courges grossissent, c'est une bénédiction!

Il aimait avec passion les fleurs; souvent il se mettait à deux genoux pour les admirer plus à son aise. — Pauvre violette, disait-il, quel parfum tu exhales; mais il serait bien plus doux encore si Adam n'eût pas péché! O rose, que j'admire tes couleurs, qui brilleraient d'un éclat bien plus vif sans la faute du premier homme! O lis, dont la parure efface celle des princes du monde! que serais-tu donc si notre père n'eût désobéi à son créateur? Il croyait qu'après la chute d'Adam la main de Dieu avait retiré à la création une partie des dons qu'il lui avait

---

1) Gust. Pfizer.

donnés; mais du moins, pensait-il, la nature ne s'est pas montrée ingrate envers l'homme: car le murmure des ruisseaux, le parfum des fleurs, le souffle des vents, le bruissement des feuilles sont autant d'hymnes chantés au créateur; tandis que l'homme créé à l'image de Dieu l'oublie entièrement depuis son péché ! O homme! que tes destinées auraient été grandes, si Adam n'eût pas failli ! Tu aurais étudié, admiré Dieu dans chacune de ses œuvres, et la plus petite fleur eût été pour toi une source intarissable de méditations sur la bonté et la magnificence de celui qui a formé les mondes! Et si ce Dieu fait surgir des rochers tant de fleurs, aux couleurs si brillantes, au parfum si odorant que nul peintre ou apothicaire ne pourrait en créer de semblables; que de fleurs encore de toutes couleurs, bleues, jaunes, rouges, il pourrait faire sortir de terre!

Un jour que ses enfants s'émerveillaient à table sur la couleur d'une pêche, un fruit alors bien cher et dont on avait fait présent à Luther: « Voyez, mes amis, disait le docteur, ceci n'est qu'une faible image de ce que là-haut, au nouveau jour, vos yeux pourront contempler! Adam et Ève avant leur chute avaient des pêches comme cela et de bien plus belles encore, au prix desquelles les nôtres ne sont que comme des poires sauvages.» Il croyait qu'après le jour du jugement et dans cette vie par delà la tombe dont nous ne voyons que l'aurore, la créature revêtirait aux regards sa forme primitive; que le soleil, dont il comparait la lumière à celle d'une de nos lampes, s'avancerait dans sa gloire pareil au géant de l'Écriture, et brillant de feux nouveaux dont l'éclat nous

brûlerait les yeux. Les étoiles seraient autant de soleils dont la lune effacerait toutes les splendeurs; alors d'autres cieux s'ouvriraient; une terre, dont la nôtre n'est qu'une ombre, apparaîtrait parée de toutes les graces qu'elle avait perdues depuis la faute d'Adam. Et après avoir longtemps discouru sur ces mondes fantastiques que l'œil de l'homme verrait un jour : « Pauvre Erasme, disait-il, sans prendre garde que sa réflexion accusait profondément la misère de notre nature, tu ne t'inquiètes guère de cet avenir de la création; que t'importe à toi comment le fruit se forme dans le sein de la mère, se nourrit et se développe? tu ne comprends rien à la dignité et à la grandeur de l'union des sexes. Nous autres, grace à Dieu, nous commençons à admirer le travail de l'ouvrier dans l'œuvre de ses mains; que de magnificence recèle la seule fleur! et dans ses créatures comme éclate la puissance de son verbe : qu'elles soient, et elles sont! Voyez donc ce noyau de pêche, son fruit est amer au goût, mais il s'ouvrira, et de sa vulve va sortir un autre miracle. Dites à Erasme d'admirer ces merveilles, elles sont au dessus de son intelligence : il contemple les créatures comme la vache une porte neuve 1). » Luther n'avait donc pas lu les écrits du philosophe? Dans la préface des œuvres de saint Jérôme, il y a sur les œuvres du monde physique un hymne de toute beauté!

En 1524, tous les moines quittèrent à la fois le couvent des Augustins : des frères il ne resta que le prieur et Luther. Le prieur vivait tranquille; mais

1) Siehet er die Creaturen an, wie die Kühe ein Neuthor?

d'érable d'où pendaient des cartouches renfermant des sentences ascétiques en allemand. Enfin le rayon visuel était heurté violemment par un grossier appentis en bois où quelques volumes debout ou couchés formaient ce qu'il appelait sa bibliothèque. La Bible y tenait comme la parole divine dans son esprit la place d'honneur, la Bible en latin, en grec et en hébreu; les pseaumes de Mélanchthon, le Nouveau Testament d'Erasme; à côté et pêle-mêle, les écrits d'Eck, les thèses sur les indulgences, les bulles de Léon X, ses traités sur l'abrogation de la messe, sur la captivité de Babylone, les Epistolæ obscurorum virorum, plusieurs livres de J. Huss, le Virgile et le Columelle de Froben, de Basle, et quelques ouvrages ascétiques imprimés à Mayence, dont on lui avait fait présent. La chambre formait une figure irrégulière de géométrie dont chaque ligne latérale se brisait, s'allongeait en saillie horizontale, puis fuyait de nouveau et venait mourir enfin à une large baie ou fenêtre en potence de cinq à six pieds de haut. Des vitraux coloriés en forme de disque et soudés les uns aux autres par du plomb, laissaient tomber des jours de toutes sortes de nuances sur la table de travail. Cette table, qu'on a conservée précieusement, ressemble à une sorte de bureau à la Tronchin; au milieu on voit encore le crucifix d'ivoire qui en faisait le plus bel ornement. C'est l'œuvre d'un ouvrier de Nüremberg. La tête du fils de Dieu est admirable d'expression. L'ouvrier avait certainement visité l'Italie et connu les ouvrages de Michel Ange. On croit que c'était un don de l'électeur qui l'avait trouvé peut-être dans un couvent. C'est cette image

du Christ, mais grossièrement reproduite, qu'on trouve en tête de l'édition des œuvres du réformateur, publiée peu d'années après sa mort. Le vieux fauteuil où il s'asseyait, et où il a traduit probablement une partie de la Bible, existe encore : c'est aussi une relique monacale dont le prince fit don à son noble ami, la chaise de quelque évêque; qui sait? d'un disciple de Scot ou de Durand, d'un aristotélicien. A son retour de la Wartburg, Luther avait amené un chien que lui avait donné le gardien du château, et qui mourut de vieillesse après avoir passé quinze ans de sa vie avec lui. Il se tenait couché aux pieds de son maître pendant qu'il travaillait : aussi Luther, en faisant allusion aux théologiens qui se vantaient d'avoir vu beaucoup de livres, disait-il en riant :—Et mon chien aussi a vu beaucoup de livres, plus peut-être que Faber qui est tout pères, tout pères, tout pères, tout conciles, tout conciles, tout conciles. Je sais que Faber a vu beaucoup de livres, c'est une gloire que je ne lui envie pas 1). Tout près de la porte d'entrée était un tour qu'il avait fait venir de Nüremberg afin de pouvoir gagner sa vie de ses mains si jamais la parole de Dieu ne suffisait pas pour le nourrir. « Mon cher Link, écrit-il à son ami, nous n'avons ici que des barbares qui n'entendent rien aux arts : Wolfgang et moi, nous nous sommes mis dans la tête d'apprendre à tourner; Wolfgang me servira de maître. Je t'envoie une goulde d'or en te priant de nous expédier les outils nécessaires pour forer et tourner; une paire de vis, tout ce qui est nécessaire

1) An Justus Jonas, 1523.

au métier que nous voulons apprendre; nous avons bien quelques outils, mais ceux de Nüremberg sont bien meilleurs, vos ouvriers valent mieux que les nôtres. Si la goulde ne suffisait pas, ajoute ce qui est nécessaire, je t'en tiendrai compte. »

A la porte d'entrée pendait, au lieu de ces pipes que vous trouvez aujourd'hui dans toute chambre d'étudiant allemand, une flûte et une guitare, car il jouait de ces deux instruments. Quand il s'était longtemps fatigué à écrire, qu'il sentait son cerveau s'alourdir, et que la parole capricieuse ne pouvait suivre le mouvement de sa plume; ou bien quand le démon lui jouait quelque tour, c'est lui qui nous l'apprend, et venait le tenter au dessus de ses forces, il prenait sa flûte, exécutait quelque caprice, et ses idées redevenaient fraiches comme la fleur qu'on trempe dans l'eau; le démon exorcisé s'enfuyait, et l'écrivain se remettait à l'œuvre avec une ardeur toute nouvelle. Il pensait que la musique ainsi que la parole était une révélation divine, qu'elle était d'origine céleste, et que l'homme sans Dieu ne l'eût jamais trouvée. A ses yeux, il n'y avait pas de remède plus efficace pour chasser les mauvaises pensées, les désirs de colère, les inspirations ambitieuses, les pensées de boue et de chair, héritage de notre premier père. C'était la voix la plus sûre dont l'homme pût se servir pour porter au trône de Dieu ses peines, ses soucis, ses larmes, ses misères, son amour et sa reconnaissance; la langue des anges dans le ciel, et sur la terre celle des anciens prophètes. Après la théologie, il plaçait dans son affection la musique, et répétait souvent : « Qui n'aime pas la musique ne saurait

être aimé de Luther 1). » Quand il entra dans Worms, il chantait un cantique dont il avait composé, dit-on, les paroles et la musique. Ce choral est un des plus vieux cantiques rimés dont l'Allemagne ait conservé le souvenir; mais il n'est pas certain que le rhythme musical soit celui qu'avait improvisé Luther, car la phrase mélodique de Worms ne ressemble en rien à celle de Wittenberg; dans l'un ni dans l'autre nous n'avons trouvé que d'imparfaits éléments du choral de Meyerbeer. Le chant en Allemagne ressemblait alors beaucoup à la mélopée des Grecs ou à la psalmodie grégorienne; et Luther avait raison de dire de la musique qu'elle était un don que l'homme recevait, dans son système, comme une grace. En Italie, seulement, l'homme en avait fait un art.

Si Luther revenait au monde, il ne reconnaîtrait ni son évangile ni sa demeure. Le couvent des Augustins d'Erfurth a subi le sort de ses doctrines; il est tombé, il ne reste plus que la cellule du moine qu'on a conservée religieusement et qu'on montre au voyageur curieux. C'est en effet la grande merveille de cette ville. Qu'on se figure une chambre de quelques pieds carrés où on pourrait placer un lit, une ou deux chaises, une table de travail. La fenêtre, démesurément élevée comme dans les couvents du seizième siècle, donnait sur les hautes tours de l'église voisine. Leurs flèches élancées, et travaillées avec une patience infinie d'artiste,

---

1) Wer die Musicam verachtet, wie denn alle Schwärmer thun, mit dem bin ich nicht zufrieden, denn die Musica ist eine Gabe und Geschenk Gottes.

étaient le seul spectacle extérieur qui pût le distraire. Elles ne sont plus. Entouré de murs épais, isolé de toute habitation, nul bruit ne pouvait arriver au cénobite que le vent qui soufflait à travers les découpures des pyramides du temple, ou la chute monotone de quelques gouttes d'eau qui tombaient de la fontaine du couvent dans un vaste bassin de pierre.

Il est certain qu'il aimait les plaisirs de la table, le bon vin surtout. « Celui de l'électeur est excellent, et nous ne nous en faisons pas faute », écrit-il à Spalatin 1). Frédéric lui avait fait, à diverses reprises, présent de vin du Rhin, et à la sécularisation des moines augustins, toute la cave du couvent lui avait été abandonnée par l'électeur saxon. Ces celliers étaient abondamment pourvus de vins d'Italie que les papes envoyaient souvent aux monastères qui avaient rendu des services à la cour de Rome. En outre les princes allemands, héritiers, grace à Luther, des riches caveaux des abbayes réformées, rarement manquaient d'en distraire quelques tonnes pour en faire don au docteur de Wittenberg. On avouera que Luther, buvant le vin des moines avec ses amis, devait épargner un peu plus ceux qui lui faisaient faire si douce liesse. C'étaient presque tous des moines défroqués qu'il traitait aux dépens des religieux qui avaient voulu rester fidèles à leur culte et à leur cellier: Justus Jonas, Amsdorf, le prieur des Augustins et Mélanchthon, qui au moins pouvait s'enivrer sans manquer à la reconnaissance.

1) D. G. Spalatino, 8 mart. 1525.

L'hôtel de ville de Wittenberg conserve ses registres de dépense depuis le quinzième siècle. En voici un extrait pour l'an 1525 :

XX Grosch. pour un petit tonneau de Malvoisie, le 1/4 à 5 gros.

VI Grosch. pour un petit tonneau de vin du Rhin.

VII Grosch. pour six cannettes de vin de Franconie, le quarteau à XIV, pour le doct. Martin, le mercredi après la Trinité.

XVI Grosch. VI Stüb. pour un tonneau de bière d'Eimbeeck, pour le service du docteur Martin, le mardi après la Saint-Jean.

I Stüb. VIII Grosch. III Hell. pour une coiffe de Souabe, à madame Catherine Bora, femme du docteur Martin, présent de nouvel an.

II Stüb. XVI Grosch. pour le vin pris par le docteur Martin dans les celliers de la ville.

XLII Grosch. payés, pour le docteur Martin, quand, à la demande du conseil et de la commune, il revint à Wittenberg, de son île de Pathmos.

VII Stüb. XX Grosch. pour le docteur Martin, à l'occasion de ses noces, tirés du trésor de l'hôpital (maison de Dieu) 1).

Le réformateur était sobre, il buvait peu et apportait à table tout ce qui en fait le charme, les doux propos, une gaîté expansive, de pétulantes saillies, et le trésor de son intarissable mémoire. A sa table on parlait de tout, des moines d'abord, qu'on n'eût point épargnés, le vin eût-il été meilleur, du

1) Ausgabe vor das Raths-Geschencke.

pape dont on tirait l'horoscope et de qui le royaume, temporel et spirituel, devait être enterré longtemps avant Luther; des femmes, du diable, de l'empereur, et de la danse même. La danse est-elle un péché? demandait-on à l'amphytrion, qui répondait : —Dansait-on parmi les Juifs? C'est ce que je ne saurais vous dire; mais on danse chez nous; la danse est un besoin comme la parure chez les femmes, le dîner, le souper; et en vérité je ne vois pas pourquoi on défendrait la danse : si on pèche, ce n'est pas la faute de la danse, qui ne fait tort ni à la foi ni à la charité. Enfants, dansez. Le théâtre ne lui semblait pas plus dangereux que la danse, et il absolvait qui écoute, qui joue et qui écrit la comédie. « Il ne faut pas, disait-il, condamner le théâtre parce qu'on y dit des polissonneries, Büberei, car à ce prix il faudrait condamner la Bible» 1).

Les plus hautes intelligences, celles dont Luther prenait conseil autrefois, Staupitz, Spalatin, Link, Justus Jonas, entretenaient une correspondance suivie avec le réformateur : c'est le casuiste universel, le père de l'Eglise saxonne; il répond à toutes les lettres.

Un jour un pauvre moine, dont les nuits étaient tourmentées par des rêves de volupté, et dont la chair fléchissait dans les joies involontaires du sommeil, vient se plaindre à Spalatin. Le père voit là un cas de conscience et se hâte d'écrire à Wittenberg.

---

1) Voyez le chapitre qui a pour titre : Tisch-Reden. Seckendorf prétend que Capnion (Reuchlin) fit jouer, en l'honneur de Dalberg, évêque de Worms, la première comédie allemande. Comm. de Luth., sect. 27, § LXX, p. 104.

La décision de Luther sent tout à la fois le casuiste et le médecin ; sa parole, intraduisible dans toute langue vivante, renferme des mystères qu'un moine ne devait pas connaître : c'est Sanchez, mais qui n'a pas pour se justifier le ciel ardent de l'Espagne 1).

Une autre fois c'est une jeune fille de Torgau à la recherche de son fiancé, le barbier du prince, dont elle montre l'anneau et la médaille qu'elle a reçus comme arrhes d'un mariage prochain. Le fiancé l'a promis en face de D. Schwerteger et de Christann ; mais il a oublié ses serments. Luther se charge de les lui faire rappeler par le prince lui-même. — Bonne leçon, dit-il à Spalatin, pour un tas de vauriens qui ne cessent de se jouer du cœur des jeunes filles 2).

Pendant plusieurs années la porte de sa petite cellule fut assiégée de religieuses et de moines qui venaient lui demander un mari ou une femme. Luther allait en quête : il avait de nombreux sujets sous la main. Quelques uns même perdaient patience et se livraient à tous les déréglements du libertinage, comme ce Jean P.... qu'on trouva dans une maison

---

1) Seminifluus ille de quo mihi scribis, si tamen fluit verum semen, hoc est cum summâ voluptate et concussione, qualis fluxus esset si mulieri misceretur, nam sunt quibus fluxus ejusmodi tam tenuis est, ac penè sine voluptate, ut tantum humor quidam superfluus existimetur, cui nec mulier, nec ulla vis medebitur : hic si in otio vivit ac in saturitate, tentare poterit, primo ut corporali labore et inedia exerceat carnem, tum spes erit sanitatis : sin autem laborare vel non vult, vel non potest, mandato Dei debet mulieri copulari, alioqui tentabit Deum et manebit in peccato. Spalatino, 6 novemb. 1523.

2) Spalatino, 4 april.

de prostitution, gorgé de vins, en habit laïc, et qui reçut une blessure honteuse 1). « En vérité, nous nous asseyons dans la turpitude! » s'écriait Luther à la vue de tous ces scandales que donnaient les moines apostats 2). Quelques uns violaient tout à la fois et leur vœu de chasteté et les conditions chrétiennes du mariage, en épousant des filles laides et décrépites, qui, à défaut de jeunesse, offraient à leur convoitise d'abondantes richesses! « Comme ce Wolfgang, prédicateur de la cour, qui vient, dit Luther, d'épouser une vieille folle chargée d'ans et d'or! mariage digne de Mammon plutôt que de l'Evangile! Encore s'il avait pris une jeune fille qui pût lui donner des enfants 3)! »

Un jour, neuf religieuses lui arrivèrent à la fois : Luther perdait la tête.

« Neuf nonnes apostates, pauvre troupeau que m'amènent Léonhard Kœppe et Wolf Tomitzsch. J'en ai vraiment pitié, et d'elles et de toutes celles qui meurent misérablement de continence; sexe si infirme, si porté pour l'homme, de sa nature et de l'ordre de Dieu, qu'on tue si inhumainement. Oh! tyrannie paternelle! Pape et cardinaux, qui pourrait assez vous maudire!...

» Que vais-je faire de ce troupeau? D'abord j'é-

---

1) Inventus à lictoribus in Lupanari potatus probè et laica veste atque etiam percussus aliqua parte ut audio. Wenc. Link, 19 decemb. 1525.

2) Ibid.

3) Vehementer displicent nuptiæ Wolfgangi quas tu significas cum annosa et nummosa vetula : opprobrium est Evangelii sic quærere Mammon. Spalatino, 19 sept. 1525.

crirai à leurs parents ; s'ils ne veulent pas les reprendre, je m'en chargerai, je les marierai comme je le pourrai. Voici leurs noms : Madeleine Staupitz, Elsa de Canitz, Ave Grossin, Ave Schœnfeld et sa sœur Marguerite, Lanete de Goles, Marguerite Zeschau et sa sœur Catherine, et Catherine de Bora. Leur évasion est merveilleuse; il faut venir à leur secours. Je vous en conjure donc, faites œuvre de charité, et mendiez quelques pièces de monnaie pour moi auprès de vos riches seigneurs de la cour, afin que je puisse les nourrir pendant quinze jours, jusqu'à ce que je les aie renvoyées à leur famille; car mes capharnaïtes profitent si bien des trésors de la parole que je leur verse chaque jour, que je n'ai pas pu trouver à emprunter pour un pauvre diable dix florins dont j'avais grand besoin. Les pauvres n'avaient rien, ils m'auraient prêté, eux. Les riches ou refusent ou prêtent de si mauvaise grace, qu'ils perdent aux yeux de Dieu tout le mérite de l'aumône. Vous savez que je n'ai pour toute mon année que cinq cent trente florins, je n'ai pas un sou de plus pour moi ni pour mes frères 1). »

Luther ne dit pas le motif véritable du refus de ses paroissiens. C'est que le jour de l'échéance venu, il ne pouvait pas toujours payer, et le créancier était de mauvaise humeur. On finit à Wittenberg par ne plus accepter sa caution. Luther avait alors recours à sa cheminée, toujours garnie de gobelets d'argent, don habituel des électeurs. Il les vendait, ou il les mettait en gage, ou les aliénait à perpétuité,

---

1) Spalatino, 10 april. 1525.

car il était bien sûr d'avance de ne pouvoir les retirer des mains de ses créanciers. En 1527, il répondit pour plus de cent florins. Il eut la bonhomie d'en demander cinquante sur trois gobelets d'un beau travail et qui en valaient bien deux cents; le prêteur, qui connaissait Luther, était bien rassuré, et se réjouissait de son marché; mais il fut pris, et le Seigneur, qui aurait dû punir l'imprudence du docteur, lui permit de se libérer.

Son imprimeur Hans Lufft, devenu luthérien parce qu'il gagnait beaucoup d'argent à vendre les écrits du docteur, n'était pas plus charitable que ses autres paroissiens. Il ne voulut pas prêter. Et pourtant Luther ne recevait rien de ses travaux, pas une obole 1). Seulement il se réservait sur chaque édition quelques exemplaires, cinq ou six, qu'il tenait en réserve, pour les donner au premier pauvre qui viendrait lui demander l'aumône, dans le cas où son dernier Groschen serait épuisé, ce qui était ordinaire.

Amsdorf était un des meilleurs amis de Luther, obligeant, serviable, la bourse toujours ouverte, et le docteur ne se faisait faute d'y puiser. Amsdorf était sa bonne étoile. N'y a-t-il plus rien dans le ménage, et tout à coup une femme enceinte et pauvre vient-elle à y faire ses couches; alors Luther écrit à son ami : « Gersa va accoucher chez moi, si cela arrive au moment même de la délivrance de Koétha, te voilà plus pauvre encore; il faudra que tu te ceignes non pas du fer ou du glaive, mais d'or, d'argent et d'un bon sac pour tout événement,

1) Vencesl. Link, 5 jul., t. III. De Wette, p. 188.

car nous ne te lâcherons pas sans t'avoir mis à contribution 1). Amsdorf arrivait à l'heure, la besace sur le dos et le gousset plein ; Luther descendait à la cave, tirait du tonneau plusieurs bouteilles de vin du Rhin, et les convives passaient quelques douces heures à table. Le soir, ils allaient deviser à l'auberge, près de l'église de Tous les Saints, rendez-vous habituel de Luther.

On voit avec quelle douce philosophie Luther parlait de sa pauvreté. Au milieu de tous ces triomphes de vanité qui auraient pu enorgueillir une ame moins désenchantée du monde que la sienne, il reste toujours tel que nous l'avons trouvé au début de sa lutte avec le pape. Alors il demandait quelques florins à l'électeur pour s'acheter une soutane neuve, la sienne vieillissant et se trouant au coude. Aujourd'hui celui qui a traîné de vive force à Worms l'empereur et les ordres de l'Allemagne; qui a soulevé de sa colère tous les princes de la Saxe contre les paysans; qui échange des cartels littéraires avec des têtes couronnées, ne peut pas trouver dix florins à emprunter. Il est certain que s'il avait voulu mettre son silence à prix, il aurait rencontré plus d'un empereur pour l'acheter. Cette pauvreté est belle, Luther la supporte courageusement. Jamais il n'en parle que pour en rire avec ses amis, ou s'en irriter quand quelque ame malheureuse vient lui demander l'aumône. C'est à l'électeur Frédéric qu'il la renvoie, et il ne paraît pas que la charité du prince fût toujours bien ardente, à en juger par les murmures de Luther.

1) Nicol. Amsdorf, 29 mart. De Wette, t. III, p. 452.

Un soir un pauvre frappe à sa porte demandant l'aumône; Luther n'était pas en fonds à cette heure. « Tiens, lui dit-il, voilà une pièce de baptême. » Et à sa femme qui faisait la moue : « Dieu est riche, il nous enverra quelque chose de bien plus beau. »

Une autre fois, un étudiant vient lui demander de quoi se mettre en route. « Tu arrives dans un mauvais moment », lui dit le docteur. Le jeune homme se met à pleurer. « Attends, attends », dit Luther en jetant les yeux sur sa cheminée où brillait un verre en vermeil, don récent de l'électeur. « Tiens, bon voyage, et que Dieu t'accompagne. » L'étudiant ouvrait de grands yeux et Kétha dans un coin grommelait entre ses dents. Luther prend le verre et de ses deux mains le comprimant comme dans un étau : « Tiens, ajoute-t-il, porte cela à l'orfévre : un verre d'étain me suffira 1). »

Ses lettres de recommandations sont courtes et vives.

« Voilà un pauvre diable que je vous adresse : il va voyager; c'est un bon et excellent homme, et il faut lui venir en aide. Vous savez bien que je n'ai pas grand' chose, que je suis obligé chaque jour de donner. Tâchez donc de lui faire 30 gros; si c'est trop, donnez-lui-en 20, j'en ferai 10; si c'est encore trop, donnez-lui la moitié, je me charge du reste. Dieu vous le rendra. »

L'électeur Frédéric faisait ordinairement honneur à la signature de Luther, mais son frère Jean la laissa

---

1) Dr Franz Volkmar Reinhard's, sämmtliche Reformationspredigten t. 2. p. 110.

protester plus d'une fois. Il croyait s'acquitter envers le docteur, en lui envoyant régulièrement chaque année une pièce de drap. Luther ne se hâtait pas de le remercier, car il était gueux, et fier comme un haut baron. Il attendait donc plusieurs semaines pour répondre au prince.

« J'ai tardé bien longtemps de remercier votre Grace de la robe et de la pièce de drap qu'elle a eu l'extrême bonté de m'envoyer. J'ai à cœur que votre Grace ne croie pas à ceux qui vous disent que je suis dans le besoin. Dieu merci, vous ne m'avez jamais laissé manquer de rien : j'ai même plus qu'il ne me faut en conscience : du superflu, je n'ai nul besoin ni désir. Et à vous dire vrai, je reçois les dons de votre Grace avec presque autant de crainte que de reconnaissance, car je ne voudrais pas être de ceux dont le Christ a dit : Malheur à vous, riches, vous avez trouvé votre récompense dans vos trésors. Je vous parle à cœur ouvert. Que je ne sois pas à votre charge au moins; votre Grace a tant de secours à accorder que je craindrais qu'il ne lui restât plus rien : c'est trop souvent puiser à la même bourse. C'était bien assez et trop même de la belle étoffe brune, dont je vous remercie vivement. Mais je veux vous faire honneur : je porterai donc la robe brune quoiqu'elle soit bien trop belle pour moi : si elle ne venait pas de vous, jamais je ne l'aurais mise. Je prie donc et supplie votre Seigneurie de ne pas tant se presser et d'attendre que je l'importune et lui demande, afin qu'une autre fois, quand l'occasion s'en présentera, je n'éprouve pas de honte à solliciter pour d'autres qui sont bien plus dignes que moi de

vos bontés; sans cela vos dons m'embarrasseraient. Que le Christ vous récompense comme vous le méritez : c'est une prière que je fais du fond de mon cœur. Amen. 1) »

Pendant plus de deux ans on le laissa, lui, le prieur et les frères Augustins sans leur payer leur modique revenu, en sorte qu'ils vivaient de la charité des fidèles ; ce qui n'empêchait pas le quêteur de Wittenberg de revenir à chaque instant toujours plus furieux pour demander la redevance seigneuriale. Toujours tendre la main et ne rien recevoir ! disait Luther. Mais quand cela finira-t-il donc ? le Christ, j'espère, y mettra bon ordre. Et n'espérez pas que chez lui la plainte prenne jamais le ton de la mauvaise humeur; seulement elle élève un peu la voix quand un pauvre vient sonner à la porte du couvent en demandant Luther, qui n'a souvent à lui donner, pour toute aumône, qu'une lettre de recommandation à l'un de ses amis de cour. Cela fait, le moine retourne à ses livres, à la Bible, car il n'en lit presque pas d'autres. Par intervalle, on le surprend revenant aux muses qu'il avait abandonnées, et qui savaient si bien le charmer et le consoler. Ces filles du ciel ne lui gardent pas rancune; elles l'accueillent au contraire et le fêtent comme l'enfant prodigue, l'inspirent et lui procurent quelques heures de délicieux enivrement. Vous ne sauriez croire alors combien la parole de Luther fleurit et se colore : vous ne diriez jamais qu'elle ait touché au latin de la Vulgate, tant elle est douce à l'oreille, tant elle exhale

1) An den Kurfürsten Johann, 17 August 1529.

de parfum antique. Il est redevenu poète. Erasme a-t-il une page plus belle que celle que Luther adresse à son ami Eobanus Hess sur un poème latin ?

« Sans l'étude des langues il n'y a pas de théologie : théologie et belles-lettres nous les avons vues emportées dans le même naufrage. Jamais la grande voix de Dieu ne se révéla aux hommes sans que des intelligences d'élite lui aient préparé les voies, comme le précurseur au Messie. Que la jeunesse donc se livre aux muses, c'est mon vœu le plus ardent. Viennent en foule et poètes et rhéteurs pour initier les hommes aux mystères des Ecritures et leur donner l'intelligence de la parole divine. La sagesse sait rendre éloquentes les lèvres de l'enfance. Gardons-nous de mépriser le don des langues. Mon docte ami, servez-vous de votre nom et du mien, si vous voulez l'invoquer, pour poétiser la jeunesse. Tout mon chagrin est que notre siècle et mes occupations m'empêchent de hanter les poètes et les rhéteurs anciens pour devenir grec à mon aise 1). »

---

1) Eobano Hesso, 29 mart. 1523. J. Crotus Rubeanus, l'ami intime de Luther, avant qu'il revint au catholicisme, lui avait fait parvenir le poème de Eoban, portant pour titre : LA CAPTIVE. — Voy. Jac. Burckard. Comm. de Ling. lat. in germ. fatis, P. I, p. 170; P. II, p. 455 et seqq.

CHAPITRE XVIII.

CATHERINE BORA 1).

Catherine de Bora ou de Bore, issue de la noble famille de Hugewitz, naquit le 29 janvier 1499. Ses parents étaient pauvres ; elle fut mise, presque enfant, au couvent de Nimptsch, de l'ordre de Saint-Bernard, près de Grimma, sur la Mulde. Un sénateur de Torgau, Léonhard Kœppe ou Kœppen, aidé d'un jeune homme de son âge, s'introduisit nuitamment dans le cloître (le 4 avril 1521), dont il avait fracturé les portes 2). Neuf jeunes filles étaient là toutes prêtes, attendant leur libérateur. A la porte du monastère, il y avait un char couvert, où Kœppe

---

1) Ce nom est écrit dans le dictionnaire de la noblesse, Adels-Lexicon, Bora, Borrha, Borna et Borne, p. 196. — Le vieux poète allemand Nicolas Menk, cordonnier de son métier, l'a chantée sous le nom de Bora.

Cathrin von Bora bin ich genannt
Gebohren in dem Meißner Land...

2) Vigilia resurrectionis dominicæ horis nocturnis novem imò duodecim, sanctimoniales ordinis sancti Bernardi in cœnobio Nymptschen ad oppidum Grimmas, in Misnia, in ripa fluvii Muldæ egressæ simul abierunt : omnes nupturæ. — Chr. Spalatini.

encáqua, dit la chronique de Torgau, les jeunes filles comme des harengs 1). Il fallait traverser les états du duc Georges et une ville peuplée comme Torgau. On échappa à tous les dangers. Catherine Bora avait, à Wittenberg, une chambre préparée d'avance dans la maison de l'ancien bourgmestre Ph. Reichenbach.

Werner, dans sa tragédie de Luther, a poétisé Catherine de Bora qui a des visions, tombe en extase, et, dans son sommeil, a deviné le mortel auquel elle doit unir un jour son sort : jeune vierge qui n'appartient à la terre que par son corps mortel, mais dont l'ame habite les sphères étoilées, et vit avec les purs esprits. Cette peinture idéale est un mensonge à l'histoire qui nous représente la jeune nonne du couvent de Nimptschen, une fois dans son ménage, s'occupant des détails matériels de sa maison, avec tout le prosaïsme des femmes allemandes; aimant le vin, s'il faut en croire Kraus, beaucoup plus que la bière, le versant à son mari et à ses compagnons de table d'une main avare, et hantant sa cave aussi souvent que la chapelle du cloître. Un jour qu'elle visitait le cellier que l'électeur de Saxe avait doté récemment d'une nouvelle tonne de Malvoisie, c'est Aurifaber qui le raconte, un bruit effroyable se fit entendre comme le glas d'une cloche ou le cri de quelque oiseau de proie. Le garçon eut peur et tomba à la renverse, et les deux époux faillirent perdre connaissance, tant ils avaient été effrayés ! Luther regarda ce bruit inconnu comme un

1) Die Häringstonnen.

avertissement du ciel; et, à table, dix ans plus tard, quand il en rappelait le souvenir, il disait à ses amis: « Le cœur endurci est remué par les promesses, ébranlé par les bienfaits, terrifié par les menaces, et corrigé par les coups du ciel 1). »

L'art, du reste, n'a pas fait, comme la poésie, une figure idéale à Catherine de Bora. Si le portrait de Lucas Kranach est fidèle, Luther ne dut pas être tenté par les charmes extérieurs de la jeune fille, aux joues larges et osseuses, à l'œil rond sans expression ni vie, aux narines évasées, aux traits rudes et campagnards. Figure commune que Bora cherchait à relever, tantôt par une plaque de cuivre attachée sur le front, tantôt par des cheveux enroulés autour de l'oreille, ou tombant sur les tempes, à la manière de la belle Ferronnière, ou encore ramenés sur l'occiput et enfermés dans un réseau de fil; car la peinture contemporaine lui donne ces coiffures variées. Kranach le jeune la peignit en 1526 : ce portrait est aujourd'hui la propriété du bibliothécaire de Weimar. Lucas Kranach fit son portrait à l'huile, en 1528; son tableau appartient au duc de Saxe Gotha.

Le portrait doit être ressemblant; car, quand l'artiste l'apporta au docteur: « Bien, lui dit Luther: il y a assez de place pour y peindre une autre figure, celle d'un homme qui a nom Luther; nous enverrons cette toile aux Pères du concile où elle fera un fier tapage 2). »

1) Tisch-Reden, f. 620.
2) Tisch-Reden, fol. 514.

Kétha était blanche et rosée; signes infaillibles de piété et d'ignorance culinaire, suivant le docteur qui a remarqué — que les femmes aux joues teintes de rose et aux cuisses blanches sont pieuses, mais font mal la cuisine et le lit 1). Elle avait de beaux cheveux qu'elle enfermait négligemment sous sa coiffe de nuit, par coquetterie peut-être, et qu'en se réveillant le docteur aimait à voir se déroulant en belles tresses dans le lit conjugal 2).

Luther fut-il heureux en ménage? c'est une question qui a été agitée et débattue par les historiens réformés, et résolue diversement. Bredow 3) peint Catherine comme une femme acariâtre, hautaine et jalouse, qui fit le tourment du docteur. Bredow a partagé l'opinion d'un historien contemporain de Luther, de Nas, qui connut et fréquenta Catherine, qu'il représente infatuée de la gloire maritale, dédaignant la voisine, toute bouffie d'orgueil, et de méchante humeur 4). Ce n'est pas le portrait qu'en font Bugenhagen et Juste Jonas. Le docteur lui-même rend graces au Seigneur, dans ses Tisch-Reden, « de lui avoir envoyé une compagne pieuse, sage, et sur laquelle le cœur d'un homme peut se reposer, suivant l'expression de Salomon, ch. 31,

1) Die Weiber mit rothen Wangen und weißen Beinen, dieselben sind die frömmsten, aber sie kochen nicht wohl, und betten übel. Tisch-Reden, fol. 432, Eißleben 1566.

2) Im Bette, wenn er erwacht, siehet er ein Paar Zöpfe neben ihm liegen.

3) Minerva, Taschenbuch für 1815 p. 335.

4) Nore war hochtragenden Geistes, eigensinnig und stolz, rc. Reformations-Almanach, 1817. p. LXIX.

v. II ». Meyer a recueilli des écrits de Luther tous les témoignages qu'il a pu trouver en faveur de Catherine, dont il fait un ange sur la terre, envoyé de Dieu pour faire le bonheur du moine saxon. Il cite surtout ce passage d'une lettre du réformateur: « Mon maître Kétha te salue, mon Kétha part demain pour Zolsdorf 1). »

Mais il est à remarquer que ces expressions d'amour ne durèrent que peu de temps. Luther cessa de les employer en 1530, et meus Ketha n'est plus quand il écrit à ses amis que Ketha uxor. C'est vraisemblablement à cette époque que Georges Pontanus (Brück), chancelier de l'électeur Frédéric de Saxe, fait un si vilain portrait de la compagne de son ami qui, à l'entendre, « veut faire chez elle le majordome, trancher du maître, chiche et ladre, et regardant au boire et au manger ». Ce Pontanus était l'ami de la maison, le commensal du docteur et son bras droit 2).

Luther, après son mariage, dut regretter le silence du cloître si favorable à la méditation. Catherine l'interrompait dans ses études. Plus d'une fois, au moment où il avait besoin de toute sa colère pour répondre à quelque papiste, elle venait le troubler par des questions ridicules. Alors, pour fuir le bavardage de Kétha, le docteur n'avait d'autre ressource que de prendre du pain, du fromage, de la bière, et de s'enfermer à clef dans son cabinet; mais

1) Salutat te, dominus meus Ketha, cras meus Ketha proficiscetur ad Zolsdorf.

2) Hochmüthig und regiersüchtig, darbei aber karg und geizig im Essen und Trinken gewesen.

cet asile de paix n'était pas toujours impénétrable, et l'image de sa femme venait se placer entre celle du pape ou de quelque moine qu'il était occupé à souffleter.

« Un jour, c'est Meyer, le panégyriste de Catherine, qui raconte l'historiette; un jour qu'il était clos, avec son viatique ordinaire, faisant la sourde oreille aux cris de Kétha, et continuant, malgré un vacarme horrible qu'on faisait à la porte de sa chambre, de s'occuper de la traduction du vingt-deuxième psaume; il entendit tout à coup ces mots qu'on lui jetait à travers une petite lucarne : — Si tu n'ouvres, je vais chercher le serrurier. — Le docteur, épanoui sur le livre du Psalmiste, se réveilla comme d'un sommeil profond, en priant sa femme de ne pas l'interrompre dans ce bienheureux travail. — Ouvre, ouvre, répétait Catherine. — Le docteur obéit. — J'avais peur, dit Kétha, qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux, depuis trois jours que tu es enfermé dans ce cabinet. — A quoi Luther répondit socratiquement : — Il n'y a de fâcheux que ce que j'ai devant les yeux 1). »

Le plus beau souhait que pouvait former le docteur pour un mari, était une femme obéissante. « Salue pour moi ce gros mari de Melchior, écrit-il à Spalatin : que sa femme soit soumise; que le jour elle le mène par les cheveux, et la nuit qu'elle l'étourdisse trois fois de son appel conjugal 2). »

Dans leurs premières années de mariage, plus

---

1) Ehren Gedächt. fol. 304.
2) Nicol. Amsdorf. De Martin Luthers Briefe, t. III, p. 625.

d'une fois aussi Kètha regretta les douces heures du cloître ; car le monde où elle avait été jetée était méchant. Les femmes surtout des bourgeois catholiques de Wittenberg détournaient la tête quand elles la voyaient, pour ne pas la saluer, et l'orgueil de Catherine était humilié ; elle pleurait alors. Le docteur cherchait à la consoler, l'embrassait et lui disait : — Tu es ma femme, ma très digne compagne; sois-en bien sûre, nos liens sont légitimes. Laisse criailler les mauvaises langues d'un monde ignorant, attache-toi à la parole du Christ, et suis-la dans tes voies ; elle te soutiendra contre le diable et ses acolytes.

Catherine lisait assidument l'Ecriture, les psaumes surtout, où elle trouvait de grandes consolations, mais souvent aussi des obscurités qui tourmentaient son intelligence, et que le docteur essayait de lui expliquer, en avouant toutefois — qu'il en était dont nous ne pouvions pas plus avoir l'intelligence qu'une oie 1).

C'était surtout après son travail, quand il se promenait avec Catherine dans le petit jardin du couvent, auprès des plates-bandes du vivier où se jouaient des poissons de couleur, qu'il aimait à expliquer à sa femme les merveilles de la création et les bontés de celui qui avait tout fait de ses mains. Un soir, les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu... — Vois donc comme ces points lumineux jettent de l'éclat, dit Catherine à Luther... Luther leva les yeux. — Oh la vive lumière! dit-il,

---

1) Tisch-Reden, fol. 6.

elle ne brille pas pour nous. — Et pourquoi? reprit Bora, est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux? Luther soupira... — Peut-être, dit-il, en punition de ce que nous avons quitté notre état. — Il faudrait donc y retourner? reprit Catherine. — C'est trop tard, le char est trop embourbé, ajouta le docteur, et il rompit l'entretien 1).

On pourrait induire de quelques passages de ses écrits que le réformateur eut plus d'une fois à exercer sa patience dans son intérieur de ménage, car il vante cette vertu et s'en fait gloire aux yeux de Dieu et de ses amis. — Patience avec le pape, patience avec les enthousiastes, patience avec mes disciples, patience avec Catherine de Bora; ma vie n'est qu'une patience continuelle 2). Je ressemble à l'homme du prophète Isaïe, dont la force réside dans la patience et l'espoir!

Il faut bien savoir souffrir, disait-il: l'arbre souffre une mauvaise branche, le corps une selle difficile 3).

On voit quelquefois percer dans ses écrits une velléité de liberté que la nécessité le force de comprimer. — Pour être libre, dit-il, il me faudrait fouiller la pierre et en faire sortir une femme, elle serait docile, celle-là! Sans cette précaution, pas d'obéissance à en obtenir 4).

Bora lui faisait sentir assez souvent que le pauvre

---

1) Georg. Joaneck, Norma vitas, Krans, Ovicol. p. 11. f. 39.
2) Tisch-Reden, Eissleben. fol. 204.
3) Einen schweren Dreck um Leibs willen.
4) Tisch-Reden, Eissl., fol. 443.

sculpteur n'avait pas encore trouvé le bloc d'où devait sortir la femme modèle. Un jour qu'elle voulait à toute force être maîtresse, le docteur prit sa grosse voix et lui dit : « Maîtresse, maîtresse! c'est bon dans le ménage; mais ailleurs je fais mes réserves. Les femmes ont été maîtresses depuis Adam, et qu'ont-elles fait de bien? Quand Adam commandait, avant sa chute, tout allait au mieux; mais vint la femme, et adieu la concorde et le repos : voilà de vos merveilles, Kétha! C'est pourquoi je me révolte. »

Cet empire ne lui avait pas toujours pesé cependant, il avouait le joug, et se glorifiait presque de le porter dans les premières années de son mariage, où Kétha était sa chère docteur.

Kétha aimait à le troubler dans sa docte retraite et à le tourmenter de puériles questions. Tantôt elle lui demandait si le roi de France était plus riche que son cousin l'empereur d'Allemagne, si les femmes d'Italie étaient plus belles que les femmes d'Allemagne, si Rome était aussi grande que Wittenberg, si le pape avait des diamants plus précieux que feu l'électeur Frédéric de Saxe.

— Maître, lui disait-elle un jour, comment se fait-il que quand nous étions papistes nous priions avec tant de zèle et de foi, et que maintenant notre prière soit si tiède et si molle 1)? D'autres fois, lorsqu'au sortir du lit, où Luther avait admiré les blonds cheveux de sa femme, il se mettait à sa table d'étude, Kétha s'avançait doucement, et se penchant à

1) Tisch-Reden Eisleben, fol. 218. b.

l'oreille du docteur : — Docteur, disait-elle, le grand maître de l'ordre teutonique de Prusse n'est-il pas le frère du margrave 1) ?

C'était le même personnage.

Catherine Bora eut de Luther six enfants.

Elle voulut que son second enfant portât le nom d'Elisabeth 2). Amsdorf fut le parrain de Magdeleine, qui mourut à treize ans ; Elisabeth ne vécut que quelques mois. Luther la pleura et écrivit sur sa tombe : « Ici dort Elisabeth, la petite de Luther : Hic dormit Elisabetha, filiola Lutheri.

Il disait : « Je me console de ce coup de la providence : le pape est bien plus malheureux, il n'a pas d'enfant, lui ; Dieu lui a refusé le fruit de la bénédiction de ce monde 3). »

---

1) Tisch-Reden, fol. 422. a.

2) Spalat. 13 x[bre] 1527.

3) Tisch-Reden, p. 433. — Catherine Bora a inspiré un pamphlet fort curieux au doyen du couvent des Augustins à Ulm, Michael Kühn, qui s'est caché sous le pseudonyme de Eusebius Engelhard. Son écrit a pour titre : Lucifer Wittenbergensis oder der Morgenstern von Wittenberg, das ist : Vollständiger Lebenslauf Catharinä von Bore des vermeynten Ehe-Weibs, Dr M. Lutheri, Augsb. 1749, in-8°. — Le professeur Christian Wilh, Franz Walch, a réfuté l'écrit de Kühn, dans un ouvrage qui a pour titre : Wahrhafte Geschichte der seligen Frau Catharina von Bora, D. M. Luthers Ehegattin, wieder Eusebii Engelhards Morgenstern, zu Wittenberg, 2 vol. in-8°. Halle, 1754. — Meyer dans son livre, Defensio Lutheri defensi, a plaidé la cause de Catherine, mais lourdement.

CHAPITRE XIX.

LUTHER A TABLE. — LES TISCH-REDEN.

En Allemagne on aime les réunions du soir, à l'auberge, dans une de ces vastes salles si bien chauffées en hiver, si fraîches en été, si propres et si luisantes, et où chaque convive peut rêvasser pendant quelques heures devant un verre de bière. Du temps de Luther, ce pape-bière, ainsi que l'appelaient les sacramentaires 1), c'était comme aujourd'hui : l'auberge de l'Aigle noire à Wittenberg, pendant quinze ans, de 1525 à 1540, n'eut pas de pratique plus fidèle que le réformateur. La nuit venue, Luther s'acheminait vers son rendez-vous favori. Il s'asseyait à sa place accoutumée, et bientôt arrivaient à la file ses amis intimes, ses confidents ou ses disciples : Philippe Mélanchthon, Justus Jonas, Lang, Staupitz, qui se plaçaient à ses côtés et devisaient jusqu'à ce que l'horloge du château sonnât dix heures. On se séparait alors pour se retrouver le len-

---

1) Der sächsische Bier-Pabst. Erasmus Alberus dans l'ouvrage qui a pour titre : Wider die Karlstäder.

demain et tous les jours de la semaine, le dimanche et les fêtes exceptés qu'on passait au logis. Luther n'avait pas toujours de quoi payer son pot de bière, chacun en était pour son écot. C'est là, sur un banc de chêne, qu'ont eu lieu ces entretiens qu'on a depuis recueillis en latin sous le titre de *Convivia mensalia*; en allemand, sous celui de Tisch-Reden : conversations intimes, où on discutait à la manière de Pic de la Mirandole, *de omni re scibili*; de philosophie, de démonologie, d'exégèse et de poésie, de morale et d'astrologie, et surtout du royaume de l'Antechrist; à savoir : du pape, des évêques et des prêtres; et des superstitions catholiques, c'est à dire des sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction, des œuvres, du célibat et de la communion sous une seule espèce; de l'avenir de la réforme, ou autrement de la chute de la nouvelle Babylone, de l'extinction du papisme, du naufrage de la chaire de saint Pierre, ou de Sodome dans le langage des buveurs; du triomphe de la parole de Dieu, ou, si l'on aime mieux, de la clôture de quelques monastères, du rapt de quelque nonne, de la conversion de quelque moine qui avait jeté son cordon et son capuchon à la figure de son supérieur, du mariage de quelque apôtre évangélique. Les moines faisaient souvent les frais de ces causeries, et nos convives ne se faisaient pas faute, comme bien vous pensez, de sarcasme, de rire, d'ironies, de quolibets dont chaque convive avait une provision toute prête. On y parlait des femmes en véritables paillards, à offenser l'oreille; mais alors l'oreille était moins chaste, ou peut-être n'avait pas peur qu'on écoutât aux portes.

Il n'y a rien, dans les livres de la réforme, de plus curieux que ces scènes jouées le soir sans témoin, à huis clos, dans le mystère de ce cénacle d'amis qui se disent tout ce qu'ils ont sur le cœur ou qui leur passe par la tête; où nul discoureur n'a de secret pour son voisin; où la parole s'échappe telle qu'elle vient; où nulle période n'est étudiée, nulle phrase préparée d'avance; où personne ne pense à la postérité qui n'est pas là pour poser le doigt sur les lèvres indiscrètes : confidences à petit bruit, révélations pleines d'abandon, naïf échange de paroles, doux susurres que personne n'emporte au sortir de la salle d'auberge, pour les peigner, les farder, afin de les produire plus tard au grand jour.

Or ce sont là tous ces petits feuilletons, que des amis ou des ennemis, donnez-leur le nom que bon vous semblera, ont plus tard recueillis avec soin, et dont ils ont formé un gros in-folio de 1350 pages, sans compter le registre ou table qui à lui seul formerait presque un volume.

Nous allons détacher quelques-unes de ces pages pour les faire passer sous les yeux du lecteur, mais sans ordre, sans unité, sans lien ni suture, telles qu'on les trouve dans l'œuvre originale.

Il s'est trouvé des luthériens qui, au lieu de jeter un manteau sur cette nudité de leur père, ont prétendu que les catholiques avaient calomnié le réformateur en le représentant dans une posture où il ne s'était jamais donné, même en sommeillant. Mais est-ce leur faute ou celle des réformés, si les propos de table ont été si souvent réimprimés et sous tant de formats? à Eissleben en 1566, à Francfort-sur-l'Oder, en 1567,

1567, 1571; à Iéna en 1591; à Leipzig, en 1603, en 1700; à Dresde et à Leipzig en 1723? Christophe Bésold prétend que Luther n'eut jamais l'intention de publier des propos échappés dans une demi-ivresse, et en des lieux où on peut tout se permettre, excepté de la piété 1). Et pour prouver que le moine de Wittenberg voulait que ces causeries mourussent là où elles étaient nées, à table, Wilhem Zincgreff cite l'historiette suivante dont il n'indique pas la source 2).

On avait babillé longtemps, plus longtemps que de coutume; Luther était en verve, jamais il ne s'était montré si gai, si caustique, si abondant en saillies. Assis à une table voisine, un jeune écolier notait tous les propos du docteur et les enregistrait sur son album. Au sortir de table Luther s'approcha de l'écolier qui n'eut pas le temps de fermer son livre de souvenir, et prenant une poignée de gruau qu'il lui jeta à la figure: « Tiens, dit-il en riant, mets-y cela aussi.

Cette plaisanterie ne prouve pas précisément la colère du réformateur, mais plutôt le soin qu'on mettait à recueillir jusqu'aux moindres mots qui tombaient de ses lèvres.

Ce ne sont pas des catholiques, mais de zélés luthériens, passionnés pour la gloire de leur maître, qui ont rassemblé avec une patience filiale ces causeries de cabaret.

---

1) Ubi omnia cum liceant, non licet esse pium. [illegible]. Chap. VIII, § 5, n. v.

2) In den teutschen scharfsinnigen Sprüchen, p. [illegible].

C'est d'abord Joh. Mathesius, qui, au nom du Christ, affirme avoir recueilli tous ces propos échappés à Luther, soit dans ses instructions orales à Wittenberg, soit dans ses livres imprimés, soit dans ses conversations à table, soit dans les souvenirs de ses disciples, avec un soin tout pieux et une sincérité de dévotion que personne n'est en droit de soupçonner 1).

C'est, après Mathesius, Petrus Rebstock, ministre à Eckersheim, auquel on doit une édition latine des Tisch-Reden, dédiée à Philippe Louis comte de Hanau, et qui, dans sa préface, prétend que la table fut la chaire où Luther servit aux chrétiens la parole de Dieu dans toute sa pureté 2). « Si j'ai entrepris, dit-il, ce travail, ce n'est pas pour mêler aux propos pieux du docteur, des propos tout mondains, comme on pourrait m'en accuser; les Convivia mensalia que je vous dédie sont une source où vous puiserez les grandes vérités de la foi, les véritables enseignements de Christ. »

C'est Aurifaber qui, dans la préface de son édition allemande, beaucoup plus ample que celles qui avaient encore paru, apprend, « qu'il a rassemblé, pour l'édification des lecteurs, tout ce que Luther avait improvisé à table : interrogations, réponses, historiettes, jugements, pensées, prophéties, consolations, propos joyeux : trésors précieux qui ne doivent pas rester enfouis, ni enterrés, et qu'il publie pour la

1) Erste Predig vom Luther, p. 2, a. b.
2) Lutherus in mensa Dei verbum, thesaurum pretiosissimum fideliter docuit, suisque distribuit.

gloire de l'avancement de l'œuvre chrétienne; mets célestes tombés de la table de Luther, qui serviront de nourriture à ceux qui ont faim de la parole divine; source de consolation et d'enseignement pour tous les chrétiens ».

C'est Frédéric Mécùm, théologien de grande valeur, qui écrit à l'éditeur d'une réimpression de ces entretiens : « A mon avis, vous avez fait œuvre de bon chrétien en reproduisant ces conversations si consolantes, si affectueuses, que notre bien aimé tint autrefois à table : il faut les répandre parmi le peuple. »

C'est Erasme Albert qui, dans un écrit contre Karlstadt, affirme « que les discours de table du docteur valent beaucoup mieux que le meilleur sermon 1) ».

Maintenant comment expliquer le scrupule de quelques éditeurs nouveaux, qui ont émondé, castigé, mais surtout amoindri le journal du docteur? Cela ne nous regarde pas, nous autres catholiques. Il nous suffit d'avoir prouvé l'authenticité des propos de table, c'est aux luthériens à nous dire s'ils pensent aujourd'hui comme Aurifaber, Rebstock, Mécum, Mélanchthon, — que ces causeries soient une nourriture spirituelle dont chaque chrétien doit faire usage, ou bien comme Jacobus Verheyden, ministre du saint Evangile en Hollande, qui estime qu'il serait à désirer que les sermons de table n'eussent jamais vu le jour, parce qu'on y trouve des bouffonneries qu'on ne pourrait répéter à la table du théo-

1) Aus Dr. Martini Gespräch über Tisch, lernt man so viel als aus einer Predigt.

logiens, et qui sur le théâtre même offenseraient les oreilles 1).

Le Diable.

Par delà les cieux, il n'y a que Dieu; mais au dessous, il y a des anges qui veillent sur nous, par ordre du créateur, nous protégent et nous défendent contre les embûches et les mauvais desseins des démons. Ils voient la face de Dieu et se tiennent devant son trône. Quand donc le démon nous tend des piéges, l'ange du ciel, notre bon ange, nous couvre et nous défend de son aile et chasse le mauvais esprit, car il a une grande puissance; il regarde Dieu face à face, se pose devant les soleils, toujours prêt à nous aider à accomplir les commandements du Seigneur. Les démons eux aussi veillent près de nous, occupés à nous épier, à nous tenter sans relâche, à troubler notre existence et notre vie à venir. Heureusement les bons anges nous portent leurs secours et nous viennent en aide. Il y a des démons dans les forêts, dans les eaux, dans les déserts, dans les lieux humides, partout où se trouve une créature à tourmenter. Les uns habitent les flancs de noirs nuages, d'autres excitent les tempêtes, soulèvent les orages, font briller l'éclair et rugir le tonnerre, empestent l'air et les champs. Les philosophes et les médecins attribuent ces phénomènes à l'influence des astres 2).

---

1) Præstitisset hos sermones convivales in lucem nunquam emissos.... sunt enim in iis, non dico multa, sed plurima quæ piæ, castigatæque aures non solum in conviviis theologorum, sed etiam in ludis atque theatris comicorum, non ferrent. In Iconibus, fol. 27.

2) Eissleben, p. 277.

« Les anges, disait un jour le docteur Martin Luther, s'apprêtent à combattre, ils ceignent déjà l'armure et le glaive, car le dernier jour s'approche, la trompette du combat va sonner, et Turcs et papes seront précipités dans le même abîme 1). »

Le docteur Gaspard Creuziger a entendu raconter l'historiette suivante par le docteur Martin Luther. C'était en hiver, non loin de Zwickau, un pauvre enfant s'égara dans une forêt et fut obligé d'y passer la nuit. La neige vint à tomber en abondance, en sorte que le pauvre petit en était tout couvert. Trois jours se passèrent ainsi au milieu des frimas, et chaque matin venait un homme qui lui apportait à manger, et puis s'en allait. Le troisième jour l'inconnu vint encore avec la nourriture accoutumée, et ensuite il remit l'enfant dans son chemin; et l'enfant raconta à ses parents ce qui lui était arrivé. Le docteur Luther pense que le sauveur de la pauvre créature était un ange du ciel 2).

Le diable connaît les pensées des méchants, car c'est lui qui les leur inspire, qui tient et gouverne leurs cœurs, qui les enveloppe et les prend dans ses filets afin qu'ils ne puissent penser ou agir que suivant son bon plaisir..... Mais il ignore ce qui se passe dans la pensée des justes. Car, comme il ne pouvait connaître ce que le Christ avait dans le cœur, ainsi ignore-t-il la pensée des justes en qui habite le Christ 3).

L'apôtre, Héb. 2, donne au diable la puissance de la mort, et le Christ l'appelle l'homme de la mort.

1) Tisch-Reden 277. — 2) Ib. — 3) 280.

Et en vérité, c'est un maître meurtrier, qui pourrait vous tuer d'un petit coup de baguette, et qui a dans sa sacoche plus de poisons meurtriers que tous les apothicaires du monde. Ce poison manque-t-il son coup, vite un autre. Le diable est plus puissant que nous ne pouvons le croire ou nous le figurer; il n'y a que le doigt de Dieu qui peut le renverser 1). C'est le diable qui déchaîne les tempêtes, et les anges qui soufflent les bons vents.

Je crois que Satan est l'auteur de toutes les maladies qui affligent l'homme, car Satan est le prince de la mort... Les pestes, les maladies, les guerres, sont l'œuvre du démon et non de Dieu..... Quoi qu'en dise Osiander, il y a des lutins qui font métier de nous tourmenter dans notre sommeil, de nous frapper jusqu'à nous rendre malades. En 1521, après mon départ de Worms, j'étais emprisonné dans la Wartburg ma Pathmos, loin de tous les regards et où personne ne pouvait m'approcher que deux jeunes gens de famille noble, qui deux fois par jour m'apportaient à boire et à manger. Un jour ils déposèrent dans ma chambre un sac de noisettes que je mangeai par intervalles. La nuit après avoir éteint ma chandelle, et quand j'allais me mettre au lit, j'entendis un grand bruit, il me semblait que mes noisettes se battaient; je m'endormis, et j'avais à peine fermé l'œil que le bruit recommença; je crus que l'escalier allait crouler; je me levai et j'adjurai le lutin au nom de celui dont il est écrit : omnia subjecisti pedibus ejus, et j'allai me recoucher 2).

1) Tisch-Reden, 281. 303. — 2) Ib. 290.

Mais l'esprit des ténèbres n'est pas toujours exorcisé par des textes de l'Ecriture ; j'ai la preuve que les plaisanteries et les joyeuses railleries le chassent infailliblement. — Satan, lui disais-je quelquefois, j'ai fait dans mes chausses, sens-tu ? attrape et mets cela au registre de mes péchés. Ou encore : — Mon petit diable, si ce n'est pas assez du sang que Jésus a versé pour effacer mes péchés, une prière à Dieu pour moi, je t'en prie 1).

Le diable aime à se changer, pour nous tourmenter, en serpent ou en singe 2).

Il y a dans divers pays du monde des habitations qu'affectent les malins esprits ; la Prusse est un séjour qu'ils aiment beaucoup. En Suisse, non loin de Lucerne, sur le sommet d'une haute montagne, est un lac qu'on nomme le lac de Pilate : c'est là que le démon fait souvent des siennes. Dans mon pays, sur le Poltersberg, est aussi un lac où, quand vous jetez une pierre, vous êtes sûr d'exciter une grande tempête : tous les environs s'émeuvent et se troublent 3).

Souvent le diable change les enfants afin de tourmenter leurs parents : il entraîne la servante dans l'eau, l'engrosse ; la servante accouche : le père met le nouveau né dans le berceau, vole l'enfant véritable et s'enfuit. L'enfant changé ainsi ne vit guère au delà de 18 à 19 ans 4).

En 1538, il y avait à Wittenberg un jeune écolier nommé Valérius, mauvais garnement, indocile envers son maître George Mayer. Comme Luther lui faisait des reproches sur sa conduite, l'élève lui

1) Tisch-Reden, 200. — 2) Ib. — 3) 204. — 4) 206.

révéla que depuis cinq ans il s'était donné au diable en ces termes : — Christ, je te renie et je veux prendre un autre maître. Luther troublé lui demanda s'il ne voulait pas se repentir et retourner à Dieu. Sur sa réponse affirmative, le docteur s'agenouilla avec les autres assistants et pria ainsi : Dieu du ciel, qui nous ordonnes par ton fils bien aimé de prier, toi qui as établi et réglé le ministère de la parole dans ton évangile..., nous t'implorons pour ton serviteur, pardonne-lui ses péchés et rappelle-le dans le sein de ta sainte église, de ton fils bien aimé, le Christ, notre Seigneur, amen. Il dit ensuite au jeune homme de réciter la prière qui suit : Moi, Valérius, je reconnais en présence de Dieu et de ses saints anges, et de sa sainte église, que j'ai renié mon Sauveur, que je me suis donné au démon, que je me repens sincèrement, que je veux désormais être l'ennemi de Satan, prendre Dieu pour mon guide et mon maître et m'amender, amen.

Le diable est semblable à la mouche : paraît-il un beau livre, la mouche vole, voyage sur ses blanches feuilles qu'elle souille de son passage, comme si elle voulait nous dire : Mes pattes ont posé là. Ainsi du diable quand il a trouvé un cœur bien net et bien blanc ; alors il s'abat, le souille et le corrompt 1).

J'ai toujours été beaucoup mieux traité du diable que des hommes, et j'aimerais mieux mourir de la main du diable que de celle de l'empereur ; je mourrais au moins de la main d'un grand homme 2).

Le diable couche beaucoup plus souvent avec moi

---

1) Tisch-Reden, Francf., 355. — 2) 298.

que Kétha ; il m'a donné plus de tourments qu'elle de joies 1).

Le diable est un esprit chagrin qui ne songe qu'à tourmenter, et à qui la joie est importune. La musique le chasse ; dès qu'il entend chanter, surtout des cantiques spirituels, il fuit aussitôt. David apaisait le trouble de Saül en jouant de la harpe. La musique est un don du ciel, un présent de la divinité, qui hait le diable, et qui a le pouvoir d'éloigner les tentations et les mauvaises pensées 2).

Un jour le docteur trouva sur son chemin une chenille : Voilà bien, dit-il, le marcher et le ramper du diable, sa robe aux couleurs changeantes, son regard et son allure.

Fous, boiteux, aveugles et muets sont des hôtelleries de Satan. Les médecins qui les traitent d'après les règles de l'art n'entendent pas le démon.

Des Sorts.

Le docteur devisait souvent à table sur les sortiléges et les magiciens ; il racontait comme quoi une voisine avait tourmenté sa mère ; comme quoi cette sorcière avait été reprise publiquement par un prédicateur, sur qui elle jeta, en punition, un sort, et comme quoi le prêtre, malgré tous les secours de l'art, avait succombé. — Mais, lui demandait-on, ceux qui croient en Dieu peuvent-ils être aussi ensorcelés ? — Sans contredit, car l'ame peut être séduite et trompée, mais l'illusion ne dure pas longtemps ; mes maladies n'ont jamais été naturelles, je le crois, mais l'œuvre de Satan qui, par ses sortiléges, me

---

1) [illegible], 173. — 2) Tisch-Reden, 366.

je lus ensuite avec un merveilleux étonnement au docteur Staupitz 1).

Un curé était sévèrement réprimandé par son évêque qui lui reprochait de ne savoir pas baptiser. Comme le prêtre se gendarmait, l'évêque prit une poupée et lui dit : Allons, baptise; le curé, faisant mine de verser de l'eau, murmura : « Ego te baptiste in nomine Christe. » Alors l'évêque tout colère gronda le prêtre sur son ignorance des termes sacramentels; le curé, laissant tomber à terre la poupée : Ma foi les paroles ressemblent à l'enfant et au baptême 2).

Que le nom du pape soit damné, que son règne soit aboli, que sa volonté soit enchaînée; si je savais que ma prière ne fût pas écoutée de Dieu, je m'adresserais au diable 3).

Malédiction sur le pape qui a fait plus de mal au règne de Christ et de l'Eglise que Mahomet! Le Turc tue le corps, dévaste et pille les biens des chrétiens; mais le pape, plus cruel, avec son Alcoran force à nier le Christ. Tous deux sont ennemis de l'Eglise et valets de Satan; mais le pape veut nous contraindre à adorer ses canons et ses décrétales, afin d'opprimer et d'éteindre la lumière évangélique. Qu'il meure donc dans l'éternité, ce monstre-là! Qu'il soit dans l'éternité maudit des anges et des saints 4)!

Des Décrétales.

Tu veux savoir ce que c'est qu'une décretale? C'est

1) Tischreden, 532. — 2) Ib. — 3) Eisleben, p. 265.
4) T. IV, Enarrat. in cap. XLVIII, Genes., p. 976, edit. Francf. 1585.

tout ce qui s'échappe du derrière du saint homme. — Au cabinet les décrétales : c'est là leur siége. Merde pour les décrétales ! Décrétales ce qui sort du cul d'un âne 1).

Ami lecteur, ne t'effarouche pas trop de ces expressions figurées qu'employait notre brave Luther pour peindre le siége romain : Des décretales emmerdées, decreten dreckelen : c'était une expression pittoresque, les autres ne s'en sont fait faute 2).

Des Evêques.

Les évêques obéissent à leur nature dans tout ce qu'ils font ; ce sont des chiens qui aiment à noyer leurs pieds dans le sang. Ils ressemblent à Caïn et n'auront pas de repos tant qu'ils n'auront pas égorgé Abel. Ils veulent la guerre, ils se perdront. Je le leur ai annoncé et prédit. C'est à nous maintenant à nous préparer au combat, à chercher des armes dans la prière 3).

Une princesse demandait à Luther s'il n'y avait pas d'espoir que l'évêque X... se convertît, et elle ajoutait : Vous verrez, je vous apprendrai bientôt cette bonne nouvelle. — Je ne le crois pas, répondit le docteur, bien que ce fût une douce joie pour moi qu'il se repentît et fît pénitence : mais je ne conserve guère d'espoir ; je l'aurais cru plutôt de Pilate,

---

1) Eisleben, f. 380 a. 562 a b. 569 a b : — Nicht anders denn Eselsfürz, Scheisserei, ja Büberei, Papst-Dreck und Fürz, Pabst Miß und Dreckel, Dreckel und Dreckletal.

2) Johannes Petrus von Ludwig, conseiller privé de Sa Majesté le roi de Prusse, 1730, dans un discours en l'honneur du réformateur saxon.

3) Tisch-Reden, 375.

d'Hérode et de Dioclétien et d'autres grands pécheurs. — Mais, reprenait la princesse, Dieu est tout-puissant, sa miséricorde est infinie; il aurait pardonné à Judas, si Judas avait voulu se repentir. — C'est vrai, répondit Luther, Dieu recevrait en grace Satan, si le diable pouvait jamais lui dire du fond du cœur : pardonne-moi, car j'ai péché. Pour votre évêque, hélas! pas d'espérance de retour à Dieu, car il se rue contre la vérité en connaissance de cause, parce que c'est la vérité. Il y a peu de jours qu'il a honteusement laissé mourir de faim des chrétiens qui avaient communié sous les deux espèces 1).

Cet évêque 2) m'avait souvent écrit des lettres d'amitié; sa bouche était emmiellée de si douces paroles, que je lui avais donné le bon conseil de prendre femme. Il sut me tromper par de beaux semblants et se moquer de nous. Ce n'est qu'à Augsbourg que j'ai appris à le connaître 3).

Un jour il parla ainsi devant un grand auditoire : Mes frères, soyez soumis et ne communiez que sous une espèce. Si vous faites ce que je vous dis, je serai pour vous un bon maître, je serai votre père, votre frère, votre ami; j'obtiendrai pour vous de sa majesté des graces et de grands priviléges. Si vous me désobéissez, au contraire, je me déclare votre ennemi, et je ferai à cette ville tout le mal possible. Voilà des paroles dignes de l'empereur des Turcs ou de Satan dans les enfers 4).

NN., l'évêque, bien qu'il ait pris femme, est un damné de papiste qui se moque de l'Evangile et ne

1) Tisch-Reden, 375-376. — 2) Albert de Mayence. — 3) 376. — 4) Ib.

cherche que ses intérêts. Règle générale, les évêques sont la peste et le poison de l'Église et du gouvernement : ils jettent le trouble partout 1).

Il y avait autrefois sur les bords du Rhin, près de sa chute, un évêque qui emprisonnait les pauvres qui venaient à lui et lui demandaient l'aumône. Il fermait les portes et faisait mettre le feu à la prison. Quand les pauvres malheureux criaient piteusement : « Entendez-vous, disait-il, comme les rats piaulent? » Ce même évêque fut ensuite dévoré par les rats. Comme il ne pouvait se délivrer de ces hôtes importuns, il imagina de faire construire au milieu du fleuve une maison en pierre de taille; mais les rats traversèrent le Rhin, suivirent le maître de la maison et le mangèrent 2).

Quand on fait un évêque parmi les papistes, le diable accourt en prendre possession; on lui fait jurer hommage et obéissance au pape, lutte et combat contre la parole luthérienne. Il promet de servir le démon, et le diable aussitôt vient s'en emparer 3).

L'évêque de Salzbourg, dans un entretien avec Mélanchthon à la diète d'Augsbourg, lui disait : Mon cher Philippe, nous savons parfaitement que votre doctrine est la bonne, mais nous autres prêtres, nous ne nous amendons jamais 4).

Des Papistes.

Je tiens que le pape, l'empereur (Charles V) et l'évêque de Mayence sont des impies, qui ont abandonné les voies de l'Evangile, qui n'ont aucune ho-

1) Tisch-Reden, 377. — 2) 378. — 3) Ib. — 4) 464.

tion juste de la divinité, qui ne pensent jamais à Dieu 1). Que Dieu fasse paix à ce démon de sang (Charles V) : qu'il m'a donné de tourments quand je le voyais poursuivre et persécuter la vérité 2) ! Nos princes ne font que des œuvres de malédiction 3). Qu'est-ce qu'un prince dans le royaume des cieux? du menu gibier : Pilate vaut mieux qu'eux tous 4).

Voulez-vous que je vous définisse le royaume papistique? Le pape et sa cour, idolâtres et valets du diable; ses enseignements, doctrine satanique; l'église catholique, église de Satan : paillards, vous irez tous en enfer; papistes, vous n'êtes que des têtes d'âne 5).

Celui qui ne hait pas le pape du fond de l'ame ne gagnera pas le royaume du ciel : c'est un péché que de ne pas haïr ce fripon de pape. Imbéciles qui vous disent : Gardez-vous de haïr le pape 6).

Je veux enseigner et juger les papistes, moi docteur des docteurs, et leur crier : Vous êtes des ânes... Troupeau d'ignorants que vous êtes, je me fais gloire de votre haine. Vous dites que vous êtes docteurs? Et moi donc! Je puis interpréter les Psaumes et les Prophètes, vous ne le pouvez pas; transférer les livres saints, cela vous est défendu; lire les divins livres, et vous non. Je vous vaux mille fois. Papiste et âne, c'est synonyme.

Les papistes sont perdus. Où recruteront-ils désormais leurs prêtres et leurs moines? Il y a ici beau-

1) Tischreden, fol. 608. — 2) fol. 463, 464. — 3) fol. 77. 4) 160, 470. Pistorius, dans ses Deux Mauvais Esprits de Luther, Zweiter böser Geist Lutheri, etc, I, II, a rassemblé un grand nombre de déclamations de Luther contre les princes. — 5) f. 54, 542, 353. — 6) fol. 544, 580.

coup d'étudiants, mais aucun, que je sache, ne consentirait à ouvrir la bouche pour y recevoir ce que le pape voudrait bien y laisser tomber; à moins que ce ne soit Mathésius et Plato, mes deux anciens disciples 1).

Le pape consentirait bien à recevoir en grace les luthériens et leurs femmes, mais sous condition qu'ils ne prêcheraient et n'enseigneraient que ce qu'il veut bien, et qu'ils regarderaient leurs femmes comme des putains ou des cuisinières : pfui ! pfui ! Mépriser le mariage, condamner le mariage, c'est offenser Dieu. Si Witzel en fait autant avec sa compagne, jamais je ne conseillerais à femme pieuse de vivre avec lui 2).

Deux fous disputaient un jour à la table du pape sur l'ame : l'un soutenait qu'elle est mortelle; l'autre, au contraire, qu'elle est immortelle. — Bien, dit le pape au premier, admirablement argumenté, tu as raison; et, se tournant vers l'autre : — Bien dit, tu as raison. Voilà à quels épicuriens le royaume de l'Eglise est donné! Vous vous rappelez qu'à Basle les pères du concile réglèrent que les prêtres devaient porter une soutane qui leur descendît jusqu'aux chevilles, des souliers couverts, et qu'il était défendu de disputer si l'ame est ou non mortelle 3).

Le pape Paul III avait une sœur, qu'il procura comme maîtresse à son prédécesseur, ce qui lui valut la pourpre romaine. Un prêtre qui a de sa cuisinière un enfant doit au pape, comme un ma-

---

1) Tisch-Reden, p. 375. — 2) 354. — 3) 354.

quereau, une goulde, qu'on nomme Milchpfennig. La mère en doit autant : ainsi les prêtres peuvent entretenir à leur aise des filles, sans honte ni scandale, et en toute sûreté de conscience 1).

Sur la mort de quelques papistes.

On ne prend pas garde aux miracles que Dieu opère chaque jour. Voyez l'évêque de Trèves, qui, au sacre de l'empereur Charles V, en 1531, mourut subitement en mettant le verre à la bouche; et le comte N. de W., qui quitta tout à coup la vie au moment où il s'apprêtait à me faire la guerre! et encore ce docteur qui, avant de dire sa première messe, soutenait que les jongleries papistes sont des vertus, comme il est mort misérablement! Ne remarquez-vous pas quelle fin piteuse ont faite cette année même tous ceux qui poursuivaient de leurs haines, de leurs railleries, de leurs faits et gestes, de leurs prédications la parole de Dieu? Vous avez un terrible exemple de la colère divine dans la mort subite de ce célèbre papiste A. L., qui, avant d'exhaler le dernier soupir, au milieu des dernières luttes de la mort, criait : — Diable, tu es mon ami! Et de cet italien qui, au moment de rendre l'ame, disait : — Au monde ce que je possède, aux vers mon cadavre, au diable mon esprit. Vous savez combien Dieu a puni sévèrement ce papiste qui s'avisait de prêcher contre moi...... Et ce qui est arrivé à ce curé de F., près de Francfort, qui prêchait l'évangile depuis onze ans. Quand la peste noire vint désoler la contrée, il annonça que Dieu affligeait le monde

1) Tisch-Reden, 357.

d'une nouvelle plaie, parce qu'il avait reçu une foi nouvelle et des enseignements trompeurs, et il recommandait à ses paroissiens de rester fidèles à leur mère la sainte église, en indiquant que tel jour il ferait une procession et irait en pélerinage pour chasser la peste. Le même jour il mourait et on portait son cadavre en terre. Le doigt de Dieu est là, remarquait Luther, qu'on ne l'oublie pas...—Si l'Évangile est vrai, l'Evangile annoncé par Luther, disait le jour de la Trinité le pasteur de Künwald, que le tonnerre me frappe; et le tonnerre tomba et le tua sur le coup... Un certain docteur papiste de mauvaise foi disputait un jour à l'université de R., et argumentait ainsi : — Si on ne peut changer un testament fait de main humaine, à plus forte raison le testament d'un Dieu : la cène sous les deux espèces est le testament de Notre Seigneur Jésus, que nulle puissance n'a le droit d'altérer. — Eh bien! disait le docteur au sortir de la dispute, comment trouvez-vous que j'aie parlé? — Admirablement, lui répondit le bourgeois à qui il s'adressait; et lui frappant sur l'épaule : — Docteur, le serviteur qui connaît la parole de vérité, et qui ne la met pas en pratique, sera puni sévèrement. Et le lendemain le docteur était emporté de mort subite. Ainsi frappe le Seigneur, qui ne souffre pas qu'on se joue de sa parole; mais qui veut au contraire qu'on la garde : terrible exemple pour tous les chrétiens 1).

Des Moines.

Chez les papistes toutes les pratiques sont aisées :

1) Tisch-Reden, 568 recto et verso.

pour eux il est plus facile de jeûner que pour nous de manger : pour un jour de jeûne il y en a trois de liesse. A la collation du soir chaque moine reçoit deux canettes d'excellente bière et un petit pot de vin, des pains d'épices ou des tartines de pain au beurre salé. Les pauvres moines, comme des chérubins de flamme, s'en vont ensuite aux offices piteusement et comme s'ils tombaient d'inanition 1).

Le pape Jules II, ce prêtre audacieux et entêté, ce diable incarné, s'était mis en tête de réformer les franciscains et de les assujettir à une règle commune. Les moines eurent recours aux rois et aux princes; ils les prièrent de protester pour eux contre la résolution du saint-père, mais Jules passa outre. Alors les moines adressèrent au pape une supplication pressante qu'ils firent soutenir de trente mille couronnes. — Voyez donc, disait le pape en montrant les figures de princes gravées sur les pièces de monnaie, le moyen de résister à des chevaliers si bien bardés de fer ? Le pape changea de résolution, et laissa les franciscains en repos 2).

On parlait autrefois du pouvoir qu'exerçaient les moines : — Les moines, remarqua Luther, sont les colonnes du papisme; ils défendent le pape comme certains rats leur roi. — Moi, continuait-il, je suis le vif-argent du Seigneur répandu dans l'étang, c'est à dire dans la monacaille. Il ajoutait : Les franciscains sont les poux que le diable attacha à la peau d'Adam; les dominicains sont les puces qui piquent sans cesse. Un moine est de son

---

1) Tisch-Reden, 567. — 2) 570.

essence méchant, la vertu ne saurait habiter en lui, ni au dedans ni au dehors du cloître : exemple le feu dont parle Aristote, et qui brûle en Ethiopie tout aussi bien qu'en Germanie; c'est ainsi qu'il en est des moines, les circonstances de lieu ou de temps ne pouvant rien changer à leur nature 1).

Dans le cloître on n'étudie pas, mais on obscurcit l'Écriture. Un moine ne sait pas ce que c'est que d'étudier; à certaines heures, il marmotte certaines prières dites canoniques; mais pour le don de lire les Écritures, qui m'a été accordé, pas un moine qui l'ait reçu 2).

On avait servi à dîner des moineaux au docteur Luther, qui prit un de ces oiseaux qu'il apostropha en ces termes : — Franciscain, avec ton capuchon tout noir, tu es bien de tous les oiseaux le plus coquin. Voici une petite fable dont on tirerait bon parti : Deux moines, l'un de l'ordre de saint François et l'autre de saint Dominique, voyageaient de conserve pour recueillir des aumônes. Il arriva que l'envie se glissa dans leur cœur; le franciscain monta un jour en chaire, et s'adressant à ses auditeurs : Chers frères, chers paysans, disait-il, gardez-vous bien des hirondelles, dont blanc est le dessous et noir le dessus; c'est un vilain oiseau, méchant, qui pince quand on l'irrite, et pique les vaches, et qui aveugle de sa fiente, témoin Tobie. Il faisait allusion au dominicain. Le lendemain ce fut le tour du dominicain. — Je ne dirai rien, dit-il, de l'hirondelle, mais je vous recommanderai de vous défier du moineau,

1) Tisch-Reden, 370. — 2) 371.

papiste qui ne croit ni à la résurrection des morts ni à la vie éternelle.

Genèse du papillon. C'est d'abord une chenille qui se pend à une paroi de mur et qui file sa maisonnette. Au printemps, quand le soleil fait sentir ses premiers rayons, la chenille brise la maisonnette, et un papillon s'en échappe, qui, sur le point de mourir, s'attache à un arbre, à une feuille, où il va déposer ses œufs d'où sortira une famille de chenilles. C'est la generatio reciproca, une chenille qui meurt chenille. J'ai souvent rencontré dans mon jardin des variétés de chenilles, je croyais que c'était le diable qui me les envoyait; elles ont comme des cornes dans le nez. Les chenilles ont des ailes d'or et d'argent; au dehors leur parure est brillante, au dedans elles portent poison. Les hérétiques, eux, se parent de sagesse et de piété, et ils enseignent des doctrines impies et damnables. Quand les papillons meurent, ils déposent une couvée d'œufs, et d'une chenille va naître une foule d'autres chenilles : ainsi l'hérétique en trompe et en séduit d'autres, qui à leur tour enfanteront une foule d'esprits de trouble 1).

Des Sacramentaires.

« Va, cuistre, avec ta cène, étable où un pourceau mange avec un pourceau 2); va à tous les diables »! disait Luther aux Sacramentaires qui lui répondaient : « Va, dans ton sacrement eucharistique, au lieu du sang et du corps de Jésus-Christ,

1) Tisch-Reden, 393. — 2) Bauren-Zech, wo eine Sau mit der andern frißt. T. VI. Jen. p. 145, éd. 1567.

que ni lui ni ses parents n'ont péché. La cécité du pauvre homme ne vient pas du péché en général. Le péché que commet l'homme, voilà la cause de ses maladies : le paralytique a offensé Dieu, et il est puni ; l'aveugle de naissance n'a pas péché, lui ; sa cécité ne découle pas du péché du premier homme. Si cette maladie en était un écoulement nécessaire, tout homme devrait naître paralytique ou aveugle... En guérissant le péché, le Christ ôte la maladie corporelle. Dieu n'envoie dans le monde les maladies que par l'entremise du diable : toute douleur, toute maladie du corps procède du diable et non pas de Dieu. Le Seigneur permet que nous soyons frappés quand nous le méprisons et l'offensons. Tout ce qui mène à la mort vient du diable, c'est son œuvre ; tout ce qui vivifie appartient au Seigneur, c'est son don, sa miséricorde, sa grace : le diable est l'adversaire du Seigneur. En temps de peste, le diable s'abat sur une maison, et malheur à ce qu'il saisit de sa griffe 1) !

Un jour, un pauvre diable vint se plaindre piteusement au docteur de la gale, qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit.—Vous êtes bien heureux ! dit le docteur, et je voudrais volontiers changer avec vous de maladie, vous donner mes éblouissements, et prendre votre gale avec dix gouldes de retour. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une maladie semblable, qui travaille et martelle une pauvre tête, ne lui permet pas de lire une lettre tout entière, deux ou trois versets de psaume de suite, de méditer quel-

1) Tischreden, 402.

que temps, de s'occuper de chose sérieuse! Quand mes vertiges me prennent, que mes oreilles se mettent à tinter, il m'arrive souvent de tomber de ma chaise. Parlez-moi de la gale, c'est chose utile, qui purge et assainit le corps, qui ne vous empêche ni d'aller, ni de venir, ni de penser, ni de travailler! Vienne la gale pour me guérir 1)!

Les médecins n'assignent aux maladies que des causes naturelles : d'où vient cette maladie? qui l'a produite? comment la guérir? Voilà ce dont ils s'inquiètent, et ils ont raison. Ils ne voient pas que c'est le diable qui afflige un malheureux, et que la cause du mal qui le dévore n'est pas naturelle; qu'il est une médecine plus haute que la leur dont il faut implorer le secours, et qui triomphera de toute la puissance du malin esprit : à savoir, la foi et la prière 2).

Un Juriste.

Qu'est-ce qu'un juriste? Un cordonnier, un fripier, un tailleur de soupes, qui fait métier de disputer de choses qui ne sentent guère bon, du septième commandement de Dieu, par exemple... Je n'aurais jamais cru qu'ils pussent être aussi papistes qu'ils le sont : je vois qu'ils sont dans la merde jusqu'au cou, lourdauds, qui ne savent pas distinguer le sucre de la merde... Omnis jurista, est aut nequista, aut ignorista. Quand un juriste veut disputer avec vous, dites-lui : — Ecoute, mon garçon, un juriste ne doit jamais parler avant d'entendre péter un cochon. — Merci, grand'mère, c'est le premier sermon que j'aie entendu 3).

---

1) Tisch-Reden, 492. — 2) 494. — 3) Eissleben, f. [illegible] [illegible]. ꝛc.

Des Juifs.

Les Juifs sont presque tous des enfants de putain ; je les tiens pour de véritables épicuriens. Quand un chrétien les aborde, voici comment ils le saluent :— Seth, salut; Seth, c'est-à-dire le diable, car Seth ou Satan est le nom du diable. Si j'étais à la place de nos magistrats, je demanderais aux Juifs assemblés pourquoi ils appellent le Christ un fils de..., sa mère une.... S'ils me prouvaient que c'est la vérité, je leur donnerais mille goulden, sinon je leur ferais tendre la langue d'un pied de long derrière le chignon : in summa, il ne faut pas souffrir de Juifs parmi nous, il ne faut ni boire ni manger avec eux 1).

Quand Dieu et les anges entendent péter un Juif, comme ils rient et sautent 2) !

L'ancienne Eglise.

Pauvre Eglise du Christ qui était devenue une véritable prostituée! Avant la réformation elle était tellement couverte de ténèbres, tellement ignare que personne ne pouvait répondre à ces questions : Qu'est-ce que Dieu ? qu'est-ce que le Christ, la foi, les bonnes œuvres, le ciel, la terre, l'enfer, le diable ? — Avec ses dogmes de l'abstinence des viandes, ses capuchons, ses messes et autres traditions emmerdées, Rome avait enchaîné la conscience du genre humain.

Ecritures.

Approfondir le sens des divines Ecritures est chose impossible, nous ne pouvons qu'en effleurer

1) Eissleben, 502. — 2) T. VIII, Jen. f. 99, b,

la surface; en comprendre le sens serait merveille. A peine s'il nous est donné d'en connaître l'alphabet. Que les théologiens disent et fassent tout ce qu'ils voudront : deviner le mystère de la parole divine sera toujours une tâche au-dessus de notre intelligence : ces paroles sont le souffle de l'esprit de Dieu, donc elles défient l'intelligence de l'homme, le chrétien n'en a que la fleur 1).

L'Écriture est claire et lumineuse : les sophistes prétendent en vain qu'elle est toute pleine de difficultés et hérissée de ténèbres. Aussi les Pères se sont-ils essayés à les interpréter; mais leur interprétation n'est qu'obscurcissement et ténèbres 2).

Le Taureau.

Deinde dicebant de quodam magistro, quem Erasmus Roterodamus filio Ducis Georgii, pædagogum ex Flandria miserat : is cum in balnea publica ivisset, sine femorali, cui cum ancilla obviasset, femorale offerens, induit, ita tamen ut testes tegerentur, priapo eminente; ibi secunda ancilla consueto more, ei femorale induit. Respondit Martinus Lutherus : majorem ne industriam habere deberet quam dux Johannes suus discipulus, qui cum semel in mensa sedisset, ejusque priapus ex tibialibus prodiisset nec eum tegeret, ibi admonuit eum suus Archi-triclinus his verbis : Domine clementissime, quale erat animal quod hodie emptum est a patre tuo? Respondit illi, taurus erat. Alter e contra baculo illius priapum tangens dixit : credo Clementiam magnam partem de carne tauri comedisse 3).

1) Tisch-Reden, Eissl. f. 556. — 2) F. 3, 568.
3) Tome I, Lat. Coll. Mens., p. 251.

Karlstadt, Eck.

Luther s'amusait beaucoup de la fatuité et de la gloriole de Karlstadt, quand il l'entendait répéter : — J'en vaux bien un autre. A Leipzig, lors de ma dispute, il voulut que je lui cédasse le pas et parler le premier. Il avait peur que je ne lui ravisse une gloire que j'étais bien disposé à lui abandonner. Il ne recueillit que honte; c'est un triste et pauvre disputeur : tête vide et opiniâtre, qui avait pourtant une riche matière à exploiter. Enfin il consentit à me laisser disputer avec Eck sur la primauté du pape et sur Jean Huss; cet Eck, le plus effronté des hommes, obtint pour moi du duc Georges un sauf-conduit; car je n'étais venu à Leipzig que sous la tutelle et la protection de Karlstadt 1).

Des Hérétiques.

On a dit du paon qu'il avait le vêtement d'un Anglais, la marche d'un voleur et le chant du diable. Cet oiseau est l'image de l'hérétique; car tous les hérétiques veulent passer pour des hommes de Dieu, des saints et des anges. Ils viennent d'abord sourdement et à petits pas, et s'emparent de l'office de prédicateur avant qu'on les ait appelés, et veulent à toute force instruire et enseigner. Ils ont une voix de diable, c'est à dire qu'ils ne prêchent qu'erreur, tromperie et hérésie.

J'ai toujours enseigné la parole de Dieu dans toute sa pureté et sa simplicité, j'y serai fidèle, je veux m'y enchaîner; sans cela je serais semblable au

---

1) Eisleben, 588. — 593.

papiste qui ne croit ni à la résurrection des morts ni à la vie éternelle.

Genèse du papillon. C'est d'abord une chenille qui se pend à une paroi de mur et qui file sa maisonnette. Au printemps, quand le soleil fait sentir ses premiers rayons, la chenille brise la maisonnette, et un papillon s'en échappe, qui, sur le point de mourir, s'attache à un arbre, à une feuille, où il va déposer ses œufs d'où sortira une famille de chenilles. C'est la generatio reciproca, une chenille qui meurt chenille. J'ai souvent rencontré dans mon jardin des variétés de chenilles, je croyais que c'était le diable qui me les envoyait; elles ont comme des cornes dans le nez. Les chenilles ont des ailes d'or et d'argent; au dehors leur parure est brillante, au dedans elles portent poison. Les hérétiques, eux, se parent de sagesse et de piété, et ils enseignent des doctrines impies et damnables. Quand les papillons meurent, ils déposent une couvée d'œufs, et d'une chenille va naître une foule d'autres chenilles : ainsi l'hérétique en trompe et en séduit d'autres, qui à leur tour enfanteront une foule d'esprits de trouble 1).

Des Sacramentaires.

« Va, cuistre, avec ta cène, étable où un pourceau mange avec un pourceau 2); va à tous les diables » ! disait Luther aux Sacramentaires qui lui répondaient : « Va, dans ton sacrement eucharistique, au lieu du sang et du corps de Jésus-Christ,

1) Tisch-Reden, 393. — 2) Bauren-Zech, wo eine Sau mit der andern frist. T. VI. Jen. p. 115, él. 1567.

tu ne manges et ne bois que de la.... Ta bière que j'ai bue hier m'a donné la colique; à toi! bois et mange, in mei memoriam; tiens, attends, voilà pour toi 1). »

Grégoire-le-Grand, Saint Jérôme, Saint Augustin.

C'était un assez saint homme que Grégoire-le-Grand. Toutefois il a fait ce qu'ont fait tous les autres papes : il a enseigné de détestables maximes. C'est lui qui a inventé le purgatoire, les messes des morts, l'abstinence de la chair les vendredi et samedi, le capuchon monacal, et autres momeries dont il a enchaîné le genre humain : le diable le possédait, et de tous ses écrits je ne donnerais pas un pfennig 2).

C'est ce même pape, ce Grégoire, la lumière de son siècle, dont un protestant, en 1715, faisait un dévot luthérien 3).

Je regarde saint Jérôme comme un hérétique, qui n'a écrit que des bêtises sur le jeûne, le célibat, etc. 4). Saint Augustin de même qui a souvent erré, et auquel il n'est pas sûr de se fier 5). C'est à tort qu'on l'a mis au rang des saints, car il n'avait pas la vraie foi.

---

1) Daß sie nicht des Herrn Christi Leib und Blut mit dem Munde empfangen, sondern Dreck fressen. Sturmius. Theodorus Beza.—Cerevisia ista quam heri hausi totum alvum mihi conturbavit. En vobis unum vel alterum crepitum, in mei memoriam. Weislingers Grundliches Antwort, p. 883, t. II.

2) T. VIII Jen. f. 232, a. b. Wider das Papsthum zu Rom; t. v. Jen. f. 320 a. b. 390. Ed. 1557.

3) Gregorius Magnus, papa lutheranus, par Peter Stute, Leipzig, 1715.

4) Eißleben, 533. — 5) Coll. mens. 24. b.

Le livre de saint Jérôme contre Jovinien est une œuvre scandaleuse 1).

Les Pères.

Les Pères n'ont rien compris au texte de saint Paul sur les veuves qui ont rompu primam fidem. Augustin estime que, par primam fidem, l'apôtre entend le vœu de chasteté ; mais je comprends mieux le texte que mille Augustins. On devrait envoyer ce Père à l'école : les Pères sont des imbéciles qui n'ont écrit que des sottises sur le célibat; et d'ailleurs l'apôtre ne parle que des veuves : or elle n'est pas veuve, elle; je ne suis pas veuf non plus 2).

Eck et Faber.

L'empereur Charles V disait : Mon frère estime Faber et Eck, et les regarde comme de hautes intelligences qui défendront l'honneur de la foi chrétienne. — Oui, assurément; car l'un passe le jour à boire, et l'autre est un ruffian, hanteur de filles de joie. Je n'ai jamais lu un seul livre que les papistes ont écrit contre moi, à l'exception toutefois des diatribes d'Erasme sur le libre arbitre 3).

Sadolet.

Sadolet a été choisi par le pape, à cause de ses talents, pour écrire contre moi : il n'entend rien aux Ecritures, comme il est facile de s'en convaincre en lisant ses commentaires sur le 51e psaume : Mon Dieu, que ta lumière l'éclaire, et le conduise au droit chemin 4) !

1) Eissleben, 441. — 2) 328, 372.
3) Tisch-Reden, 517. — 4) 566.

Du Paradis.

Vous me demandez s'il y aura des chiens et d'autres bêtes dans le royaume du ciel ? Certainement, car la terre ne se dépouillera pas, elle ne perdra pas ses habitants et ne sera pas changée en désert. Saint Paul n'appelle-t-il pas le jour nouveau ou le dernier jour un jour de changement, où la terre et le ciel seront changés? comme s'il avait dit : où une nouvelle terre et un nouveau ciel seront créés. Nous aurons alors de jolis petits chiens, à la tête toute d'or, dont la fourrure sera de pierres précieuses : chacun de ces petits chiens aura un collier de diamants, et à chaque poil une petit perle. Alors point de ces vilains animaux comme les crapauds et les punaises, créés pour nos péchés ; aucun être ne mangera l'autre, ou ne le tourmentera, tous seront sans venin, sans méchanceté, caressants, folâtres, et nous pourrons jouer avec eux en toute sécurité 1).

Dieu.

Je dois plus à ma petite Catherine et à maître Philippe qu'à Dieu même : Kétha, ni aucun homme sur la terre, n'ont tant souffert pour moi que mon disciple bien aimé 2).

Dieu n'a fait que des folies : je lui aurais donné de bons conseils, si j'avais assisté à la création ; j'aurais fait briller incessamment le soleil : le jour aurait été sans fin 3).

—

C'est dommage que l'historien n'ait pas, comme le poète, le don d'évoquer les morts. Il aimerait ici

1) Eisleben, 305, b. 305, a. b.—2) 124, a.—3) Frankf. 2, p. f. 20.

à rassembler de nouveau ces buveurs de bière saxonne autour de leur père. Un catholique viendrait à passer devant l'auberge, et prendrait place parmi les disciples du docteur. Et à son tour, après trois siècles écoulés, il dirait à Luther : « Maître, vous chantiez ici il y a longtemps, que le dernier jour du papisme était venu : étiez-vous prophète ?

» Maître, que sont devenus vos lutins, vos sorciers, vos servantes possédées ? personne dans l'Allemagne réformée qui croie même au démon.

» Maître, vous affirmiez qu'avant vous il n'y avait de Bible que dans les sermonnaires, et en voici qui ont été imprimées en France, en Italie et en Allemagne, longtemps avant votre avénement.

» Maître, pourriez-vous nous dire ce qu'on a fait des six mille crânes d'enfants trouvés dans un étang en Italie?

» Maître, montrez-moi donc un luthérien? On vous a élevé une belle statue à Wittenberg, mais pas un des ouvriers ne croyait à ce que vous avez cru. »

La vieille Allemagne réformée a longtemps vécu de la moelle des Tisch-Reden : c'est là que ses lettrés trouvaient leur pain quotidien, c'est-à-dire leurs prophéties contre l'Antechrist, toujours venu et toujours à venir; leurs insultes à nos gloires du catholicisme : à saint Jérôme, à saint Augustin, à saint Cyprien; leurs bouffonneries contre les couvents qui ont enfanté saint François Xavier, saint Ignace de Loyola, saint Dominique; leurs quolibets contre le papisme qui aurait, à les entendre, étouffé les lettres, la civilisation, la morale, si Luther n'était venu. Il y a de bonnes ames en Saxe qui ré-

pètent encore le singulier exorcisme dont Jodocus Hocker, dans son Theatrum diabolorum, attribue l'invention aux catholiques, sur la foi de Luther 1). Ces ames simples n'ont jamais lu les Tisch-Reden qu'elles regardent comme un livre de prières où leur maître a répandu une douce manne spirituelle, aliment des cœurs pieux ; où aucun mot ne vient jamais offenser l'oreille ou souiller la pudeur 2). C'est Mathesius, le disciple de Luther, qui le leur a dit, et elles croient en lui, car Mathesius était un des convives de l'auberge de l'Aigle noire.

Que notre lecteur ne croie pas connaître les Tisch-Reden. Si nous les traduisions littéralement, nous aurions peur de la police correctionnelle 3).

---

1) Amasatonte, Tiros, Posthos, Cicalos, Cicaltri, Æliapoli, Starras, Polen, Solemque, Livarrasque, Adipos adulpes, Draphanus, Ulphanus, Trax, caput Orontis. Jacet hoc in virtute montis.

2) Ich hab so lang ich umb ihn gewest, kein unschambar Wort aus seinem Munde gehört. In der XII Predig. p. 137.

3) La première édition des Tisch Reden fut publiée à Eisleben, en 1566, in-folio, par les soins de Jean Aurifaber et d'autres disciples de Luther. Ce fut à la sollicitation d'un prince luthérien que les propos de table furent rassemblés et mis en ordre : des protes luthériens, versés dans les matières théologiques, corrigèrent les épreuves. En 1569, une nouvelle édition de cet ouvrage parut à Francfort-sur-le-Mein ; d'autres éditions suivirent, mais elles sont altérées dans plusieurs passages : on en a effacé des chapitres entiers qui déplurent aux casuistes timorés. On avait proclamé d'abord ce recueil l'Evangelium beati Lutheri. Plus tard des puritains, entre autres Philippe Fresenius, déclarèrent que les réformés ne reconnaissaient pas cette compilation pour l'œuvre de Luther, et un professeur de l'Académie d'Iéna, Gottlieb Stolle (Introd. in histor. litterariam, p. 56, Ienæ, 1758), accusait le cerveau malade d'Aurifaber, qui avait placé au nombre des choses sérieuses de simples badinages du bienheureux saxon.

avait rendu le dernier soupir; à sa femme Kétha qui ne donnait plus souffle de vie, et à Philippe Mélanchthon qui, en 1540, à Weimar, avait exhalé son dernier souffle. Le diable fut alors vaincu, et la mort rendit sa proie 1).

Il souffrait visiblement quand en conversation on en appelait à cette puissance invisible pour dénouer une difficulté, ou deviner quelque mystère, et surtout quand, faute de bonnes raisons, on se débarrassait d'un importun en l'envoyant au diable. — Car qui sait, disait-il en fronçant le sourcil, s'il n'est pas homme à vous prendre au mot. Sa colère étant passée, il disait à son compagnon: — Ecoute l'histoire qui suit :

— Deux bons et joyeux Allemands faisaient liesse à table, humant force verres de vin : arrive un voyageur adolescent, malingre, bien las, bien fatigué, et qui en se mettant à table s'écrie d'un ton piteux : Je donnerais mon ame au diable pour faire bombance comme vous une journée tout entière. Un moment après survient un voyageur qui se met à table à côté du jeune homme, et le regardant en face : — Que disiez-vous donc tout à l'heure, mon petit ami? — Ce que je disais? ma foi, que je donnerais mon ame au diable pour quelques bons flacons du vin du Rhin. — Ah! ah! dit en riant aux éclats l'inconnu: garçon, du vin. On boit, on boit, les heures se passent. L'étranger avait disparu. Il revint le soir, et s'adressant aux compagnons de débauche de l'adolescent qui n'avaient pas encore quitté la

1) Tisch-Reden.

table: —Mes bons amis, quand on achète un cheval, n'achète-t-on pas la bride et la selle? — Certainement la bride et la selle, dirent en riant les buveurs. Et aussitôt le diable, car c'était lui, emporta mon jeune homme par les toits 1).

Le diable qui s'acharnait après Luther était disputeur, rusé, aimant à entortiller son adversaire, un vrai disciple de Scot, qui riait aux éclats quand il pouvait mettre au sac, suivant l'expression de l'école, le professeur de Wittenberg. C'était au réveil de Luther qu'il apparaissait surtout. — Pécheur, lui dit-il un jour, pécheur entêté! —Tu n'as rien de plus nouveau à me dire, répondit Luther? je sais aussi bien que toi que j'ai péché; mais Dieu m'a pardonné. Son fils a pris mes iniquités, elles ne m'appartiennent plus, elles sont au Christ, et je ne suis pas assez fou pour ne pas reconnaître cette grace de mon Sauveur. N'as-tu plus rien à me demander? N'es-tu pas content? Tiens, voici, mon drôle, de quoi te savonner la figure 2).

Il est certain qu'il n'y avait rien à répondre, le diable quittait la partie.

Il ne tardait pas à revenir. Si Luther était trop ennuyé, il prenait sa flûte et le diable fuyait à tire d'ailes; aussi le docteur recommande-t-il la musique à ceux qui sont tentés. — Chantez donc, mes amis, répétait-il, chantez et ne disputez pas, car le diable en sait mille fois plus que vous 3).

Le démon connaissait bien toute la puissance de

---

1) Tisch-Reden, 161. — 2) So hab ich auch geschissen und gepinckelt, daran wische dein Maul, und beisse dich wol damit. — 3) 506.

la prière de ce grand serviteur de Dieu, c'est Aurifaber qui parle ici, comme on le vit en 1538 au mois de février, lorsqu'il chassa le diable du corps d'un pauvre étudiant qui avait fait pacte avec le malin esprit. — Mon enfant, veux-tu revenir à Dieu que tu as renié, dis-le-moi, et confesser Jésus notre Sauveur? L'écolier répondit : oui. Alors le docteur leva les mains en haut et fit à Dieu cette prière :

— Dieu du ciel, qui nous as recommandé par ton fils bien aimé de prier; toi qui as établi le sacerdoce dans ta sainte Eglise; qui es venu pour laver nos péchés, et qui nous recommandes de ramener par la douceur et la prière nos frères égarés; nous te conjurons, veuille pardonner à ton serviteur et le recevoir dans le sein de ta sainte Eglise et pour l'amour de ton fils.

Et se tournant vers l'enfant : —Mon fils, lui dit-il, répète avec moi : — Moi, Valérius, au nom de Dieu et des saints anges, je reconnais que j'ai abandonné ma foi, que je me suis donné à Satan, que je me repens de ma faute, que désormais je veux être l'ennemi du diable, amen.

Et le diable s'enfuit.

Le démon de Luther ne ressemble en rien au démon de l'Ecriture, à ce lion rugissant de nos évangiles, à ce tentateur qui transporte sur la montagne le fils de Dieu; c'est un sale papiste, ou un théologastre coiffé du bonnet de moine, les yeux fatigués de la lecture de Durand, la figure amaigrie par les veilles; poudreux, déguenillé, et ne pouvant ouvrir la bouche sans en faire tomber quelque argument aristotélicien. Il ne sait pas même son rôle; soucieux du salut de Luther comme le serait son bon ange, in-

quiet de son avenir, de son ame, toujours prêt à lui montrer le chemin du ciel, et au besoin à lui jeter l'échelle de Jacob pour y grimper. Conçoit-on un démon de cette sorte qui vient dire à Luther : — Ne te serais-tu pas trompé en disant la messe 1)? N'aurais-tu pas fait acte d'idolâtrie en célébrant le saint sacrifice? Imbécile que tu es, tu as croupi dans le papisme. Il est temps de sortir de cette fournaise ardente. Tu comptais avec la canaille catholique sept sacrements; il n'y en a que trois, le baptême, l'eucharistie et le mariage. Comprenez-vous un démon qui, tout glorieux, s'en vient une belle nuit avec un argument qui traîne dans toute la polémique papiste, qu'Emser, et Eck, et Faber ont usé jusqu'à la corde à force de s'en servir : le passage de saint Paul à Timothée I, 5, 12, sur les veuves qui se remarient, et s'engagent ainsi dans la condamnation par la violation de la foi qu'elles avaient jurée auparavant : texte que le diable n'avait pas besoin de rappeler à Luther, puisque les catholiques l'avaient cité dans toutes leurs disputes pour prouver la nécessité du vœu de continence. Luther a beau faire pour relever le diable, se tourmenter pour grandir le rôle qu'il lui fait jouer; après avoir lu les Tisch Reden, on a une pauvre idée de l'intelligence de Satan. Eck, Tezel, étaient mieux inspirés. Enfants du diable, au dire de Luther, ils en savaient plus que leur père.

Si le diable qui joue si souvent à la théologie avec Luther est un pauvre hère, malgré toute la réputa-

1) Voyez le chapitre du tome I, qui a pour titre : CONFÉRENCE AVEC LE DIABLE.

tion de science que voudrait lui faire son adversaire, un écolier qu'on devrait renvoyer à ses livres quand il se mêle de parler Bible, qui mériterait d'être puni; on ne saurait du moins lui reprocher de sentir les lieux qu'il fréquente.

C'est un diable de bonne compagnie, qui sait vivre, qui ne se fâche pas, qui n'a jamais recours aux injures et aux grossièretés. Ainsi il dira bien à Luther : — Tu es un pécheur, ta conscience est plus noire que du charbon ; tu as causé la damnation d'un grand nombre d'ames ; mais il aurait eu honte de répondre, comme le moine : —J'ai péché ? oui, c'est vrai, et fait dans mes chausses par dessus le marché: en voilà encore un péché 1), que tu peux prendre sur toi. Dans ce duel incessant des deux principes, le mal et le bien, qui se joue pendant toute l'existence du docteur ; le mal, le démon c'est à dire, ne fait pas une seule fois rougir : on dirait qu'il ne s'est jamais assis qu'à des tables de princes ; le bien, au contraire, Luther, semble toujours sortir de quelque lupanar où il a passé la nuit.

b) LA FEMME.

Après le diable, la femme est le thême le plus fécond de Luther. Il la ramène avec une sorte d'amour dans ses récits historiques ou bibliques. Ce n'est pas la femme d'un poëte, mais la femme d'un moine qui a rompu ses vœux, et destinée de Dieu à être la compagne de l'homme ; cette femme à qui le Seigneur imposa pour châtiment de croître et de

---

1) Tisch-Reden, Eisleben, 290, a.

multiplier. Souvent, au milieu d'un discours de morale où la femme ne pourrait intervenir par aucun artifice oratoire, vous la voyez venir pour damner le pape et les décrétales. Le célibat est le grand crime que Luther reproche à l'antechrist, le signe le plus visible que Dieu ait pu mettre sur le front de la bête. Chose curieuse! Ce n'est pas seulement dans des textes que de son autorité il déclare authentiques et purs de toute souillure monacale, mais dans d'autres qu'il a repoussés comme contaminés et qu'il reproduit quand le besoin le presse, qu'il va chercher les preuves de la divinité du précepte : Croissez et multipliez. Que croyez-vous qu'il oppose aux moines qui prennent aussi l'Écriture pour y faire lire à leurs adversaires le précepte du vœu de chasteté? une épître paulinique, par exemple? non ; l'Apocalypse de saint Jean, dont il s'est moqué si souvent, et qu'il traite de rêve et de songe.

Mais c'est à table surtout qu'il faut le voir devisant sur la femme! Dans ses colloques de table, il n'y a pas moins de cent pages employées à parler de la femme. Là Luther est à son aise, et le buveur est obligé à moins de retenue que le prédicateur, qui du reste se permettait de singulières licences. La femme pose donc de toutes les façons, sans voile même; par exemple quand il veut traiter des qualités que doit avoir une belle gorge.

On a beaucoup ri des imaginations de ce casuiste qui avait nom Sanchez, et qui, sous un ciel brûlant, s'amusait, quand il n'avait plus de bréviaire à réciter, à soulever les plus folles questions sur les mystères que le lit conjugal pourrait dévoiler. Mais San-

chez est seul ; il peut rejeter plus tard sur son cerveau enflammé les libertés de sa plume ; tandis qu'à table Luther s'assied à côté d'hommes graves, austères, qui interrogent froidement leur maître, qui parlent une langue pudique, qui vivent sous un ciel froid et brumeux. Lisez et traduisez donc tout ce que devant ce cénacle d'évêques, de prêtres, de diacres et d'hommes de l'Evangile a dit Luther. Nous ne l'oserions, moins à cause de l'effronterie des mots que du dévergondage du sujet. Ailleurs nous avons été moins scrupuleux, parce que la parole, quelque libre qu'elle soit, peut, à l'aide d'artifices, sinon se produire tout entière, se laisser deviner du moins. Ici c'est le thême qui est intradusible 1). Que le patriarche sommeille dans ses vêtements !

— Au premier livre de Moïse on lit que Dieu créa l'homme et la femme, et qu'il les bénit : bien que l'Écriture ne parle ici que de la création de l'être humain, l'induction est naturelle et s'étend sur toutes les créatures qui vivent sous le soleil : aux oiseaux qui volent dans les airs, aux poissons qui nagent dans les eaux, aux animaux qui vivent sur terre : partout vous trouverez deux sexes, le mâle et la femelle, qui s'unissent, s'accouplent et se reproduisent : magnifique image de l'état de mariage. Regardez au ciel les oiseaux, les animaux sur la terre, au fond des mers les poissons, les pierres mêmes : partout ces relations des deux sexes. Parmi les arbres, ne sait-on pas qu'il y a des individus

1) Voyez entre autres dans l'édition d'Eisleben (Tisch-Reden) le conte qui a pour titre : Ein seltsamer gemeiner Ehefall. 448.

mâles et des individus femelles, la pomme et la poire? la pomme c'est l'homme, la poire la femme. Plantez un poirier à côté d'un pommier, ils fleuriront et pousseront bien mieux que si vous les isoliez l'un de l'autre, car le pommier étend ses branches protectrices sur le poirier, qui l'enserre comme dans ses bras : le poirier, attiré amoureusement, unit les siennes à celles de son mari. Ainsi encore le ciel c'est l'homme, la terre la femme : la terre se féconde à l'aide du soleil, des pluies et des vents. Si vous voulez, vous lirez le mariage jusque dans les pierres, le corail et l'émeraude, par exemple 1).

— Maître, dit un jour à Luther un compagnon de table : Que pensez-vous des six cents concubines et des trois cents reines de Salomon, et des pucelles dont le nombre, dit le texte, n'a pas été compté? Le docteur répondit : — Que Salomon couchât chaque nuit avec une nouvelle femme, cela n'est pas possible : il n'aurait pas eu de repos et n'aurait pu régner 2).

Où trouver la femme sage? La femme qui craint Dieu est un trésor mille fois plus noble et plus précieux qu'une perle. L'homme se confie en elle, il l'aime, il lui est fidèle. Jamais elle ne le tourmente. C'est sa joie et son bonheur. Elle obéit sans murmure, travaille avec ardeur, sans jamais se plaindre, veille sur le ménage et conduit sa maison. Elle se lève matin, donne leur tâche à ses servantes, veille sur ses champs, cueille ses fruits, plante et émonde les vignes. La nuit ses yeux ne dorment pas toujours :

---

1) Tisch-Reden, 431. — 2) 439.

elle veille encore, elle prévoit les besoins de la maison. Sa main nettoie le vêtement, ses doigts font tourner le fuseau, elle est toujours occupée. Y a-t-il des pauvres, elle leur fait l'aumône; des malheureux qui ont faim, elle leur donne du pain. Elle soulage celui qui souffre. Son logis n'a rien à craindre des neiges, car il est protégé par une double toiture. Elle travaille à ses vêtements, elle est soignée dans sa parure; chez elle tout sent et respire la propreté. Elle ouvre sa bouche avec sagesse, et sa langue ne répand que de saintes paroles. Le pain qu'elle mange n'est pas le pain de la paresse. Ses enfants chantent sa louange. Elle est l'orgueil et l'amour de son mari; son trésor est dans ses filles nombreuses 1).

Femme est bientôt trouvée, mais femme aimante, voilà le difficile, la véritable grace de Dieu. Qui a rencontré ce trésor, en remercie le Seigneur. Qui prend femme doit donc réfléchir à deux fois et prier les mains jointes ainsi :

— Mon bon maître et Seigneur, si ta volonté est que je vive sans femme, que ta volonté soit faite et viens à mon aide, sinon envoie-moi une bonne fille avec laquelle je passe doucement la vie, que j'aime et qui m'aime. — Car ce n'est pas tout de coucher avec elle, le copula carnalis n'engendre pas l'amour; c'est de n'avoir qu'une ame et qu'un cœur, de vivre l'un pour l'autre et de se supporter mutuellement.

Parler ménage est l'affaire des femmes, elles sont

---

1) Tisch-Reden, 411.

maîtresses en cela et reines, et en revendraient à Cicéron et aux plus beaux parleurs. Quand elles ne peuvent être assez éloquentes pour obtenir ce qu'elles désirent, elles savent bien l'obtenir par leurs pleurs: c'est leur langue que les pleurs. Mais ôtez-les du ménage, elles ne valent plus rien : elles parlent, parlent, la parole ne leur manque pas, mais elles ne savent ce qu'elles disent. Donc la femme est née pour conduire un ménage; c'est son lot, sa loi de nature; l'homme pour faire la guerre, la police, administrer et régir les états.

La femme est maîtresse au logis. Luther assistait au mariage de la fille de Hans Lufft. Après le repas de noce, il conduisit la mariée au lit et dit au marié: — Tu es le maître de la maison tant que la femme n'y est pas, et en signe il lui ôta un soulier qu'il mit sur le ciel de lit 1).

Kétha se vantait de sa sagesse, et Luther sourit : Quand Dieu créa l'homme, dit-il, il lui donna une large poitrine et des hanches étroites, au contraire de la femme. Chez l'homme le canal est étroit, chez la femme il est large : chez elle donc, urine abondante et sagesse minime 2).

Une femme quitte le logis avec son ravisseur; que faut-il faire en pareil cas? La citer devant le tribunal civil et faire prononcer la séparation. Le mariage est un contrat civil, l'Eglise ne doit pas s'en mêler 3).

Avant la chute d'Adam le mariage avait été institué pour la gloire de Dieu, afin que la famille se

---

1) Tisch-Reden, 441. — 2) 443. — 3) 444.

multipliât ; depuis sa chute, il a été institué comme un remède 1).

Le docteur Crotus est un ennemi implacable du mariage des prêtres : c'est lui qui a écrit dans un de ses ouvrages : Le saint évêque de Mayence n'a jamais été plus tourmenté que par ces *fœtidis et putridis cunis!* — Pfui! s'écria le docteur Luther tout rouge de colère : pfui! homme sans Dieu, est-ce que ta mère n'était pas femme? Est-ce que, contre la loi naturelle, tu es né, toi, d'un palmier? Pense donc un peu à ta mère et à ta sœur, et ne méprise point ainsi un sexe d'où est sorti Jésus-Christ! Je permets qu'on fasse la guerre aux méchantes femmes; mais attaquer leur sexe, cela est diabolique : c'est comme si je voulais me moquer de la figure de l'homme parce que son nez en occupe le milieu, et que ce nez est la latrine de la tête 2).

Il y a deux cas de dissolution de mariage : 1° l'adultère; 2° l'absence volontaire et réitérée. Il y a de ces polissons d'époux qui ont deux cases, femme ici et femme là; après quelques années d'absence, ils reviennent, font un enfant à leur femme, et puis les voilà partis. Qu'on les pende 3).

C'est une hérésie d'enseigner, comme quelques uns le font, qu'aucun des époux ne doit demander à l'autre le devoir conjugal. Saint Paul a condamné cette satanique opinion; n'a-t-il pas dit que la femme n'était pas maîtresse de son corps, mais l'homme seul 4)?

Si ta femme reste absente pendant un an, prends-

---

1) Tisch-Reden 441. — 2) 464. — 3, 447. — 4) Ib.

en une autre. Le devoir d'une femme est de demeurer auprès de son mari; elle ne doit pas promener çà et là son dévergondage et mettre des enfants sur le dos de son benoît d'époux. — Même chose d'un homme 1).

On dit à sa femme : — Veux-tu me suivre? Elle répond sur-le-champ oui ou non. Si, non, on la laisse, comme je le ferais moi de la mienne, et on en prend une autre; car la femme doit suivre son mari et non le mari la femme 2).

La gorge est l'ornement de la femme, quand elle est bien faite; le sein trop fort, trop charnu, manque de fermeté et promet beaucoup plus qu'il ne tient; musculeux et nerveux bien que petit, il est beau à voir, va bien même aux petites femmes, et est rempli de lait, source de vie pour l'enfance 3).

Maître, un homme a pour concubine une femme qu'il ne peut épouser : ils vivent maritalement et se tiennent la foi conjugale. — Eh vraiment, c'est un bel et bon mariage aux yeux de Dieu, répond Luther : c'est du scandale, mais du scandale qui ne nuit pas 4).

---

1) Tisch-Reden, f. 448. — 2) Ib. 447. — 3) Frankf. f. 48, b. Dresd. f. 665, b. 656, a.

4) Tome II, Lat. Coll. Mens., p. 463; p. 331, de l'édition d'Eisleb. allemande; 321, a, de l'édition de Francf. 390, a, de l'édition de Dresde.

CHAPITRE XXII.

ZWINGLI. — COLLOQUE DE MARBOURG. — 1528-1529.

Luther après son mariage avait parcouru la Saxe pour y étouffer les derniers germes du fanatisme; c'est alors que Zwingli, curé d'Einsiedlen, troublait la paix de la Suisse, et y jetait, suivant quelques historiens, longtemps avant Luther à Wittenberg, les premières semences de la réformation. Zwingli s'est fait gloire d'avoir ouvert les voies de la révolte, où Luther ne vint qu'après lui. « J'ai prêché, dit-il, l'Evangile avant d'avoir entendu parler de Luther, qui ne m'a rien appris. Karlstadt, bien que ce ne soit qu'un apprenti auquel ne manquent ni le cœur ni les armes, mais bien une tête, a entrevu la vérité; mais il n'a jamais su comment il faut accommoder la figure sous laquelle le Christ a caché la réception de son corps 1). » Zwingli fut le premier qui nia la présence réelle de Jésus dans l'eucharistie, en donnant aux paroles du Christ un sens métaphorique que Luther repoussa constamment comme une monstruosité satanique 2).

1) Histor. de Cœna. Aug., fol. 42.
2) Nicolao Haussmann, 20 jun. 1526.

— Il y a des Bibles hébraïques, grecques, latines, allemandes, écrivait le réformateur de Wittenberg à ses frères de Francfort; qu'ils nous montrent donc une version où soit écrit : — Ceci est le signe de mon corps! S'ils ne le peuvent, qu'ils se taisent. L'Ecri-criture! l'Ecriture! exclament-ils sans cesse; mais la voilà l'Ecriture, qui crie assez haut et assez clairement ces paroles : ceci est mon corps, qui aboient contre eux. Il n'y a pas un enfant de sept ans qui donnera à ce texte une autre interprétation 1). — Misérables! qui ne s'entendent pas entre eux; que Dieu pour notre enseignement laisse se mordre, se déchirer, se manger les uns les autres; car nous savons que l'esprit de Dieu est un esprit d'union, et que son Verbe est un : grande preuve que ces sectes de sacramentomagistes ne procèdent pas de Dieu, mais du diable 2).

---

1) Luth. defensio de cœna Dom.

2) An einen ungenannten. 5. Jan. An die Christen zu Reutlingen, 5 Jan. 1526.

En 1527, Luther comptait déjà huit interprétations différentes de ces paroles du Christ : Hoc est corpus meum. Trente ans après, il y en avait quatre-vingt-cinq : voici quelles étaient alors les exégèses les plus répandues.

Hoc est corpus meum. Hic sive in hoc loco est corpus meum : Bible de Genève. — Corpus meum est hoc, nempè panis : Suenckfeld. — Corpus meum est hoc, id est cibus spiritalis, ut Joh. 6 dicitur caro mea verè est cibus : Joh. Lang. in comm. ad Apol. 2 Justini. — Hic meus est panis : Anabapt. — In, cum, sub pane est corpus meum, ut pilula in ovo : Brencius, in syntagmate contra Œcolampadium. — Circa panem est corpus meum, ut aer circumfusus : Suenckfeld, cité par Luth. in confessione Eucharistiæ. — Corpus meum est hoc quatenùs mensæ accumbit : Karlst. in dialog. de Eucharistiâ. — Hoc significat corpus meum : Zuinglius, in subsidio Eucharistiæ, Beza contrà Westphalum. — Hæc est mea humana na-

Nous savons que ce fut en songe que Zwingli apprit le mystère de la lettre eucharistique; or voici ce songe, dont les confessionistes d'Augsbourg se sont presque autant moqués que les sacramentaires de la conférence diabolique du réformateur.

— Advenant le premier jour d'avril, il me sembla derechef en dormant que j'entrais en dispute avec le greffier mon adversaire (car le jour précédent il avait disputé avec le greffier de Fribourg sur le sacrement eucharistique), et j'avais été tellement niais que je ne savais que répondre. J'étais tout accablé d'ennui; car les songes travaillent souvent ceux qui dorment, et encore que ce ne soit qu'un songe, si est-ce que ce que j'ai appris n'est pas de petite importance, par la grace de Dieu. Etant en cet état, il me sembla de voir quelqu'un comme venant porté par quelque machine, et ne saurais dire s'il était blanc ou noir, car je te raconte une vision; lequel me dit que je pouvais répondre facilement et clore la bouche au greffier, lui alléguant le passage de l'Exode, 12; car le phase,—c'est à dire le passage du

tura : Zuinglius, in expositione rei eucharisticæ. — Hæc est mors et passio mea : Zuingl., lib. II, de instit. Cœnæ. — Hæc est commemoratio corporis mei : OEcolampad. ad Theobaldum Bellicanum.— Hæc est protestatio et μνήμη meorum beneficiorum : Bucerus, in Apol. de doctrinâ Cœnæ dominicæ. — Hoc est corpus meum quod do vobis animo edendum, sicut panem ore : Petrus Martyr, in Tractatu de Eucharistiâ. — Hoc est corpus meum panem : Campanus à Luthero notatus in confessione de Eucharistiâ. — Hoc est mysticum corpus meum, seu ecclesia sanctorum redempta meo corpore : Bulling., in Tractatu de Ecclesiæ, Sacramentis, Calvinus, in cap. 5 ad Ephes.— Hæc Cœna est tessera et arrhabo corporis mei : Stancarus. — Hoc est corpus meum in divinitatem transformatum : Suenckfeld. — Hoc est corpus meum si fides adsit, hypotheticè : Melanchth.

Seigneur. Je me réveille en sursaut et me jette hors du lit, et prends la version des septante, et dès lors je l'expliquai et prêchai publiquent et devant tous 1). Merveilleuse interprétation, dit le luthérien Wespal, trouvée par un traducteur blanc ou noir!

Le dogme d'Ulrich Zwingli se répandit en Suisse, dans l'évêché de Basle surtout, où Œcolampade l'enseigna publiquement, malgré l'autorité d'Erasme, en Saxe où Karlstadt l'annonça comme une révélation de Dieu 2), « moins, du reste, par zèle pour la vérité, que par haine de Luther 3) ». Les nouvelles églises étaient toutes troublées; les esprits en suspens ne savaient à quelle doctrine croire, à quel sens s'arrêter. Karlstadt appelait un bain de chien le baptême des catholiques 4), et se moquait du Dieu impané de Luther, fait de la main du boulanger 5).

Luther admettait la présence réelle, mais durant l'acte sacramentel, acte qu'il ne veut pas qu'on mesure mathématiquement, mais moralement, et qui peut durer le temps qu'on met à réciter l'oraison dominicale ou à communier les fidèles. Il tenait qu'en vertu des paroles de la consécration Jésus-Christ

---

1) Fl. de Rémond. Schlusselburg, in proœmio theol. Calvin.

2) Karlost., dial. de Eucharistiâ.

3) ... Quod odio Lutheri et non aliquâ pietatis opinione controversiam de existentiâ corporis Domini in sacramento moverit. Melanchthon.

4) Baptismum balneum caninum vocant. Luth. Amsdorfio, feb. 1526.

5) A pistore factus, impanatus Deus. Luth. op., t. III, Ienæ, p. 284, b.

descendait du ciel dans l'eucharistie; que la substance du pain et du vin ne se changeait point en corps et en sang, mais gardait sa matérialité. Il rejetait donc la transsubstantiation catholique, et expliquait sa pensée dogmatique par les termes d'impanation et d'invination. Karlstadt enseignait que la substance du corps de Jésus-Christ ne pouvait subsister dans le sacrement avec celle du pain et du vin, et que, si on voulait admettre la présence réelle, il fallait croire à la transélémentation.

Si le Christ est présent dans l'espèce eucharistique, il doit y être adoré. Luther hésita d'abord, et conserva l'élévation, puis la supprima, défendit de garder le pain ou l'hostie consacrée, et établit la communion sous les deux espèces.

La doctrine de Zwingli avait le double avantage de ne pas révolter les sens, et de froisser beaucoup plus le dogme catholique que l'impanation luthérienne. Or la haine du papisme était le grand argument de Zwingli contre la présence réelle.

—Misérable argument, dit Luther. Niez donc alors l'Ecriture; car nous l'avons reçue de la papauté! ridicule folie : le Christ, parmi les Juifs, trouva des scribes et des pharisiens, et il ne rejeta pas tout ce qu'ils enseignaient. Avouons que dans le papisme il y a des vérités de salut, oui, toutes les vérités de salut dont nous avons hérité; car c'est dans le papisme que nous trouverons les vraies Ecritures, le vrai baptême, le vrai sacrement de l'autel, les vraies clefs qui remettent les péchés, la vraie prédication, le vrai catéchisme, qui renferme l'oraison dominicale,

les articles de foi, les dix préceptes, j'ajoute le véritable christianisme 1).

Il fut un temps où Luther aurait voulu se servir de l'argument de haine si familier aux Zuingliens, c'était quand il écrivait : « Il y a cinq ans, si Karltadt ou un autre eût pu me démontrer qu'il n'y a que le pain et le vin dans le sacrement, il m'aurait rendu un grand service : cela aurait fait un fameux pouf à la papauté ; mais il n'y a rien à faire : le texte est trop formel 2). »

Les Sacramentaires ne se contentaient pas de répandre leurs dogmes par la prédication orale ; ils publiaient des écrits où la présence réelle était niée avec une habileté d'argumentation qui ébranla un moment et mit en péril la foi d'Erasme 3) Les luthériens comprirent le danger, et l'un d'eux fit imprimer,

---

1) Sacramentarii verum panem et vinum habere volunt in despectum Papæ, arbitrantes se hoc pacto rectè subvertere posse papatum. Profectò frivolum est hoc argumentum suprà quod nihil boni ædificaturi sunt. Hoc enim pacto negare eos oporteret totam quoque Scripturam sacram et prædicandi officium : hoc enim totum nimirum à papà habemus. Stultitia est hoc totum. Nam et Christus in gente judaïcâ invenit Pharisæorum abusus : non tamen proptereà rejecit quod illi habuerunt et docuerunt. Nos autem fatemur sub papatu plurimum esse boni christiani, imò omne bonum christianum, atque etiam illinc ad nos devenisse. Quippè fatemur in papatu veram esse Scripturam sacram, verum baptismum, verum sacramentum altaris, veras claves ad remissionem peccatorum, verum prædicandi officium, verum catechismum, ut sunt oratio dominica, articuli fidei, decem præcepta. Dico insuper in papatu veram christianitatem esse, imò verum nucleum christianitatis esse. De rebus Eucharistiæ controversiis per Cl. de Sainctes, episcopum Ebroicensem in Normaniæ provinciâ. Parisiis, 1575. Voy. op. Luth. Ienæ; germ. f. 408, 409.

2) Hall. t. XV, p. 2448. Ad. Menzel, t. I, p. 269-70.

3) Hyperaspistes, sub fine.

pour réfuter l'opinion zuinglienne, le Syngramma, qui parut d'abord en latin, fut traduit ensuite en allemand, et publié avec une préface de Luther 1). Cette œuvre théologique est écrite avec modération; le style et la pensée sont calmes; l'argumentation serrée, et la gravité de la matière tempérée par une ironie de bon goût. Luther veut qu'on se défie d'une secte qui a plusieurs corps comme la bête de l'Apocalypse; l'un représenté par Karlstadt qui bâtit son système sur le τουτο de la version grecque; l'autre par Zwingli qui veut qu'il soit traduit par: signifie; le troisième par OEcolampade qui prétend que la réalité n'est qu'une image, et que le corps n'est que la figure du corps 2).

Zwingli s'est plaint amèrement des attaques du luthéranisme, dans un écrit allemand qu'il publia vers la fin de 1526. — Voyez-les donc, disait-il, ces hommes qui ne sont ce qu'ils sont, que par la parole, et qui veulent aujourd'hui la bâillonner dans la bouche de leurs adversaires, chrétiens comme eux. Ils crient que nous sommes hérétiques, qu'on ne doit pas nous écouter; ils proscrivent nos livres, ils nous dénoncent aux magistrats; n'est-ce pas, comme le pape autrefois, quand la vérité voulait lever la tête 3)?...

La discussion ne se renfermait plus dans la chaire,

---

1) 18 feb., Joh. Agricolæ.

2) Op. Luth., t. III, Ienæ, p. 284. b.

3) Eine klare Unterrichtung vom Nachtmahl Christi durch Huldrichen Zwingeln, Zürich, als vormahls nie, um der Einfältigen willen, damit sie mit niemands Spitzfündigkeit hintergangen mögend werden. Zürich 1526.

elle était descendue dans les livres, tout aussi violente que celle de Luther contre le catholicisme; et comme le moine de Wittenberg avait livré au diable son adversaire, Zwingli, pour dernier argument, donnait Luther à Satan ; le zuinglien appelait le luthérien mangeur de chair divine, Gottesfleischesser, ou théophage ; le luthérien nommait le disciple de Zwingli sacramentaire 1).

Le landgrave de Hesse, Philippe, qui craignait de nouveaux troubles pour son malheureux pays, écrivit aux deux chefs de secte pour les inviter à un colloque à Marbourg. Luther refusa d'abord 2), mais il céda aux instances de Mélanchthon et accepta l'entrevue. Le prince avait désigné le 23 septembre pour l'ouverture des conférences.

C'était la première fois que Luther et Zwingli, ces deux apôtres de l'Allemagne, comme les appelaient leurs disciples ; ces deux enfants de Satan, comme ils se nommaient l'un l'autre, allaient se trouver en présence : Zwingli, orateur froid et lourd, dialecticien sans saillies, théologien embourbé dans les pères, en face de Luther, dont la parole enflammait et brûlait comme de l'huile. Pour qu'il n'y eût rien en lui de papiste, Zwingli portait une espèce de sagum gaulois, avec un baudrier, d'où pendait une longue rapière. C'est sous ce costume qu'il se présenta à Marbourg 3).

Afin d'arriver au colloque tout bardé d'arguments,

---

1) Seckendorf, lib. II.
2) T. II, Ienæ, fol. 460 — lettre au landgrave, 23 juillet.
3) Ulenberg, p. 559.

Luther voulut instituer un progymnase où quelques-uns de ses disciples joueraient le rôle de Zwingli et d'Œcolampade qui accompagnait le ministre de Zürich. C'étaient Vitus Théodore et Hermann 1), tous deux rompus aux disputes scolastiques, qui furent battus complétement par leur maître et s'avouèrent vaincus avec une abnégation d'amour-propre qu'on n'espérait pas trouver dans les sacramentaires, moins encore dans Zwingli que dans Œcolampade qui flottait, lui, incertain dans ses croyances, prêt à abandonner le type de son maître, s'il eût pu se rétracter sans trop de honte aux yeux de ses coreligionnaires; moine de Sainte-Brigitte, dont il avait quitté le capuchon, sans pouvoir en secouer la poussière; esprit fin, délié, mais ergoteur, qui croyait beaucoup plus à l'infaillibilité d'Aristote qu'à celle de Zwingli, et qui souffla à Erasme tout ce qu'il savait d'hébreu, fort peu, dit Richard Simon 2).

Œcolampade avait publié à Bâle l'explication des paroles de l'institution de la sainte Cène suivant les anciens auteurs, et il y avait dans son ouvrage une si douce éloquence, que les élus mêmes, si Dieu l'eût permis, eussent été séduits 3).

---

1) Luther, tome IV. Iena, p. 367 ; t. IX, Witt., p. 288. Historia rei sacramentariæ ab Hospiniano, pars altera, fol. 109 et seq. Genevæ, 1681. Hospinian est un sacramentaire fanatique qui traite fort mal Luther, et le représente, dans tout le cours de son ouvrage, comme un homme sans foi et sans conscience.

2) Histoire critique du Nouveau Testament, in-4°, p. 41. Lope Stunica, savant Espagnol, a relevé les fautes nombreuses où Œcolampade a fait tomber Erasme.

3) M. Adami vita theolog. German., p. 59.

Luther amena avec lui Philippe Mélanchthon Justus Jonas et G. Cruciger; Zwingli, Œcolampade, Martin Bucer et Gaspard Hedio qu'il prit en passant à Strasbourg. André Osiander partit de Nüremberg, Jean Brenz, de Hall, et Etienne Agricola, d'Augsbourg pour assister au colloque. Tous ces théologiens se trouvèrent réunis pour la première fois à la table du landgrave où l'ancien curé d'Einsiedlen soutint vaillamment, dit-on, la réputation de buveur Suisse. Luther, avant le repas, s'était amusé à écrire sur la table, avec la pointe de son couteau : C e c i e s t m o n c o r p s 1). La table du reste était splendidement servie, p l a n e βασιλικωσ, dit Juste Jonas 2). Il fut convenu pendant le repas que pour plaire au landgrave, avant d'en venir à une action publique, on disputerait par groupe binaire : Luther contre Œcolampade, et Mélanchthon contre Zwingli. Le lendemain le double duel eut lieu, mais sans cris, sans bruit de voix ni de geste, sans colère. La dispute roula sur quelques points controversés par l'Eglise de Zürich, sur le péché originel, sur l'efficacité du baptême relative à la coulpe, sur l'opération du Saint-Esprit par la parole du ministre, sur la divinité de Jésus-Christ et sur le mystère de la sainte Trinité. La profession de foi de Zwingli fut claire, explicite, conforme à l'enseignement de Luther. Mais quand vint la question eucharistique, les débats s'animèrent: Œcolampade et Zwingli s'obstinèrent et ne voulurent reconnaître de valeur à aucun des arguments de

---

1) D. M. Luthers Leben, von Pfizer.
2) Epist. Jus. Jonae ad Reiffenstein.

leur adversaire. Le landgrave alors les convoqua à une controverse publique, où il voulut assister avec quelques courtisans 1).

On a beaucoup écrit sur les actes de Marbourg, mais les récits luthériens et zuingliens sont pleins de partialité. Un écrivain, Rodolphe Collin, assistait au colloque, qui a su retracer la physionomie vive et passionnée du débat sans laisser deviner à quelle secte il appartient. Nous extrairons de sa narration les parties qui ont le plus de relief.

Le premier argument des sacramentaires était tiré du chapitre VI de Saint-Jean.—Œcolampade : voici le passage de l'apôtre, ego sum vitis vera, qui n'impugne point le pouvoir divin, et qui de la manducation charnelle déduit la manducation spirituelle.

Luther. Il faut mettre à part et écarter le sixième chapitre de Saint-Jean dont une seule syllabe ne parle du sacrement ; non seulement parce que le sacrement n'était pas encore institué, mais beaucoup plus parce que la suite des paroles et du sens montre que l'apôtre parle de la foi en Christ. Je reconnais du reste la métaphore : mais hoc est corpus meum est une proposition démonstrative.

Œcolampade. Mais vitis vera est démonstrative aussi.

Luther. Et bien loin que de la manducation charnelle on infère la manducation spirituelle, je vois que les juifs crurent qu'il fallait manger le corps :

1) Selnec. in hist. Luth., p. 35. Cochlæus, Act., p. 170. Sleidan, lib. 6, Schluss. fol. 298, Osiander, histor. eccl., lib. II, cap. 40. Annales eccles., fol. 296, Matthes, 71 et seq. Ulenberg, fol. 3[illegible].

Sicut panis et caro editur ex patina, et comme une rouelle de cochon.

ŒCOLAMPADE. Cet intellect est trop humble : du reste, croire que le Christ est du pain, c'est une opinion, et non un article de foi. Il y a péril pour l'ame à trop attribuer à l'élément, à l'apparente.

LUTHER. Quand Dieu parle, l'homme, ver de terre, doit écouter avec tremblement; quand il ordonne, ce ver doit obéir. Embrassons et étreignons le mot, sans chercher ailleurs de l'œil.

ŒCOLAMPADE. Mais puisque nous avons la nourriture spirituelle, pourquoi la corporelle?

LUTHER. Cela ne me regarde pas, c'est l'affaire de Dieu. Il y a accipite, j'obéis et je m'incline : man muss es thun. Si Dieu me disait : Prends ce fumier et mange, je prendrais et mangerais, certain que ce que je ferais serait en vue de mon salut.

ZWINGLI. Mais est-ce que dans l'Ecriture le signifiant n'est pas souvent pris pour le signifié; le trope pour le réalisme, l'image pour le corps? Ex. : la Pâque de l'Exode et le Rouleau d'Ezéchiel; vous voulez que Dieu propose à sa créature des choses incompréhensibles?

LUTHER. La Pâque et le Rouleau sont allégoriques; je ne veux pas disputer avec vous sur un mot : qu'est veuille dire signifie, je m'en rapporte au Christ qui dit : hoc est enim corpus meum : Le diable n'y peut rien. — da kann der Teufel nicht für : douter, c'est tomber de la foi. Pourquoi ne voyez-vous pas aussi un trope dans : ascendit in cœlum? Dieu fait homme, le Verbe fait chair, Dieu souffrant la mort, voilà bien des choses incompréhensi-

bles, que vous devez croire cependant, sous peine de damnation éternelle!

ZWINGLI. Vous ne prouvez pas votre thème : point de pétition de principe : chantez-moi autre chose : Ihr werdet mir anderes singen.. Croyez-vous que le Christ (S.-Jean 6) ait voulu s'accommoder aux ignorants?

LUTHER. Vous niez, voilà une parole bien dure: Durus est hic sermo, murmuraient les Juifs qui parlaient de la parole comme de chose impossible et obscure: ce passage en question ne peut vous servir.

ZWINGLI. Bah! il vous rompt le cou, nein, nein, bricht euch den Hals ab.

LUTHER. Tout doux! ne faites pas tant le fier, vous n'êtes pas en Suisse, mais dans la Hesse, et on ne rompt pas ainsi le cou à son adversaire : die Hälse brechen nicht alſo.

ZWINGLI. Mais dans vos postilles je lis : que le Christ a dit : caro non prodest : et Mélanchthon: que le corps corporaliter mangé, est une fausse locution.

LUTHER. Il s'agit bien de ce que j'ai enseigné ou Mélanchthon ! La parole de l'homme et la parole de Dieu ne se ressemblent pas. Si saint Pierre ressuscitait et qu'il vînt au milieu de nous, je ne lui demanderais pas ce qu'il croit. C'est la parole de Dieu qui sanctifie l'homme, et non la vie pure qu'il a menée. En un mot, le prêtre, même impie, opère la sainteté.

ZWINGLI. C'est une absurdité! L'impie ne saurait opérer chose sainte.

LUTHER : Est-ce que le méchant ne baptise pas?

Œcolampade voulut ramener la question à ses premiers termes : « Vous faites grand bruit d'un trope que vous ne voulez pas nous passer, et vous vous servez d'une synedoche contre le sens catholique.

LUTHER. Il y a synedoche aussi ; c'est le glaive dans le fourreau, le corps est au pain comme le glaive dans sa gaîne : c'est une figure que requiert le texte ; mais il n'y a pas de métaphore, le corps n'est pas pour la figure du corps.

Zwingli se mit alors à citer Fulgence, Augustin, Lactance et un grand nombre d'autorités catholiques, qui soutiennent que le corps doit être dans un lieu, et ne peut être dans plusieurs. — Ergo le Christ qui est assis à la droite du Père ne peut être dans le sacrement de l'autel.

LUTHER. Bel argument de mathématiques : divisibilité, étendue ! il ne s'agit pas ici de ce qui tombe sous les sens.

ZWINGLI : ως εν μορφῇ Θεοῦ υπαρχων, Philippe, 2.

LUTHER. Lisez en latin ou en allemand, et non en grec.

ZWINGLI. Excusez-moi, car depuis douze ans je ne fais usage que de la version grecque. Je dis donc : le Christ est fini afin que nous soyons finis.

LUTHER. Concedo. Exemple : la noix et la coquille, ainsi du corps de Jésus-Christ. Dieu peut faire qu'il soit et ne soit pas in loco.

ZWINGLI. Mais si vous accordez que le corps de Jésus-Christ est fini, ergo, local ; s'il est local, ergo, il est dans le ciel et non dans le pain. Je reprends : le corps de Jésus-Christ est fini, ergo in loco.

LUTHER. Non est in loco. Quand il est dans le sacrement, il peut être dans le lieu et hors du lieu; exemple : le monde qui est un corps et n'est pas in loco; du reste que Dieu explique ce mystère, cela ne me regarde pas.

ZWINGLI. Vous faites une pétition de principe: c'est comme si vous souteniez que Jean est le fils de Marie, parce que Jésus sur la croix lui a dit : — Femme, voilà votre fils.

LUTHER. Un article de foi ne se prouve pas comme un axiome de mathématique.

ZWINGLI. Mais enfin donnez-nous une réponse précise. Le corps est-il ou non in loco?

BRENZ. Le corps est sine loco.

ZWINGLI et ŒCOLAMPADE haussèrent la voix. Saint Augustin a écrit : In uno loco esse oportet.

LUTHER. Saint Augustin ne parle pas de la cène; mais enfin, quand j'accorderais que le Christ n'est pas dans le sacrement, tanquàm in loco?

ŒCOLAMPADE en souriant : Ergo, il n'y est pas corporellement avec son vrai corps.

Alors la question changea de nouveau de face. Zwingli et Œcolampade récitèrent une foule de textes des pères de l'église qui confirmaient leur doctrine, et Mélanchthon et Luther, à chaque texte humain, en opposaient un autre du même auteur. La question s'embrouillait, et Luther menaçait de la voix ses adversaires. Le landgrave demanda une conclusion.

— En présence de Dieu, dirent Œcolampade et Zwingli, le Christ n'est qu'en esprit dans la cène.

—En chair dirent Mélanchthon et Luther, en chair véritable.

— Au moins, dit Zwingli en joignant les mains, vous ne refusez pas de nous tenir et recevoir pour frères, nous qui voulons mourir dans la communion de Wittenberg 1) ?

— Non, non, reprit Luther, maudite soit cette alliance, qui met en danger la cause de Dieu et des ames; allez, vous êtes possédés d'un autre esprit que nous; mais prenez garde, car avant trois ans, l'ire de Dieu descendra sur vous 2).

— Terrible prophétie, disent les Luthériens, qui s'accomplit à la lettre, car Zwingli mourut misérablement sur le champ de bataille de Kappel, où son corps fut exposé aux sacriléges moqueries de la soldatesque catholique, et Œcolampade, dans son lit, étranglé par le diable, ce bon maître qui lui avait appris et soufflé son interprétation de la cène 2).

— Misérable, dit Zwingli en parlant de Luther, dont la jalousie causa le schisme des sacramentaires! Le diable nous tente par des hommes obstinés, lesquels, marris de voir la vérité de la cène du Seigneur découverte par autre que par eux, comme furieux et insensés, ne cessent de crier plus fort que les papistes 4).

Avant de se séparer, le landgrave voulut faire ses adieux à table. On avait rédigé un formulaire que les

---

1) Zwingli, in præfat. de vera et falsa religione.
2) Erasmi ep. ad Cochlæum.
3) Luth. de Missa privata, in defensione de Cœna.
4) Trad. de Florimond de Rémond.

deux églises signèrent : toutes deux protestant de leur vive charité l'une pour l'autre, bien qu'elles n'eussent pu s'accorder sur la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie.

Zwingli retourna à Zürich et Luther à Wittenberg; et il y eut pendant quelque temps entre ces deux villes un échange continu de malédictions et d'anathèmes.

— Malheureux et méchant Zwingli, entendait-on crier à Wittenberg, veux-tu perdre le christianisme avec ta nouvelle interprétation ! N'écoutez pas ces démons de sacramentaires ; fuyez-les comme Satan ! C'est toi, Zwingli, qui es un faux prophète, un bateleur, un pourceau, un hérétique 1).

Zürich répondait par l'organe de Campanius : — Comme il est clair que Dieu est Dieu, autant il est certain que Luther est un diable.

Zürich et Wittenberg chantaient à la fois la victoire de leur apôtre.

— Voyez, disait Zürich, ce n'est pas comme autrefois à Leipzig, où le Saxon n'avait pour rivaux que des papistes : à Marbourg il combattait un serviteur de Dieu, un homme embrasé de son souffle et plein de son esprit : aussi les ténèbres n'ont pu regarder en face la lumière ; merveilleuse intelligence, que celle qui a peur du grec, qui ne sait pas distinguer un trope, qui confond l'ombre et le corps 2).

---

1) Luther, de Cœna ; liber contra sacramentarios.

2) Pasko, lettre au roi de Pologne, Historiæ sacramentariæ, pars altera, fol. 109 et seq. Sturmius fol. 197. Consultez sur cette dispute : Melancht., litt. ad Elfect. sax. de Marburg. colloquii actis. — Res-

Wittenberg répondit bientôt par un véritable manifeste :

— Ils disent qu'ils m'ont vaincu; ils mentent comme à leur coutume : race d'hypocrites et d'imposteurs! N'ont-ils pas révoqué au colloque tout ce qu'ils enseignaient sur le baptême, l'usage des sacrements, le pouvoir de la parole, et tant d'autres doctrines pestilentielles? Moi je n'ai pas eu besoin de me rétracter. Harcelés, poussés, accablés, ils n'ont pas voulu confesser leur erreur sur l'eucharistie, parce qu'ils craignaient la populace du canton, qui à leur retour leur aurait fait expier chèrement leur courage. Et comment m'auraient-ils résisté ? Zwingli rabâchait sans cesse le même argument : Un corps ne peut être sans espace et sans dimension. — Eh mais, la philosophie n'enseigne-t-elle pas que le ciel est naturellement sans espace? Il n'y avait rien à répondre; et Œcolampade avec ses pères qui appellent signe le corps, ergo ce n'est pas un corps. Ils auraient bien voulu que nous leur donnassions le nom de frères; Zwingli, les yeux en pleurs, prenait à témoins le landgrave et la cour qu'il n'y avait pas d'hommes au monde avec qui ils aimeraient mieux vivre qu'avec les Wittenbergois ; mais jamais je n'ai voulu leur donner le nom de frères. — Allez, vous avez en vous un esprit qui n'est pas le nôtre! Ils étaient furieux. — Ils ont fait les petits et les modestes avec nous; hypocrites qui voulaient faire de nous les enseignes et les patrons de leur hérésie; ô astuce de

---

ponsio Tigurinæ ecclesiæ ministrorum ad Lutheri calumnias de Marpurgensi colloquio.

Satan ! Mais le Christ nous couvrait de son bouclier. Je ne m'étonne plus s'ils mentent si impudemment : le mensonge est leur élément, mais le mensonge les couvre de honte 1).

Quel grand enseignement vient de nous donner la réforme au colloque de Marbourg ! Elle avait dit qu'on ne peut arriver à la vérité que par la Bible, et qu'il n'y a pas d'autre tribunal infaillible que la parole de Dieu ! De nos jours, voici quels conseils elle adresse à l'homme : — Sondez les écritures, examinez, réfléchissez, jugez vous-mêmes, ne vous laissez imposer par aucune autorité, ni par les pères, ni par les conciles, ni par vos aïeux, ni par les réformateurs même, imparfaits comme vous, faillibles comme vous, ni par les confessions de foi, ni par les synodes 2).

L'écrivain n'est que l'écho de Luther. En 1517, quand il affiche ses thèses sur l'église du château ; en 1513 dans son entrevue avec Caietano ; en 1518 à Leipzig, en présence du docteur Eck ; en 1521 à Worms, devant l'empereur ; c'est ce terrible mot, l'Écriture que le moine montre toujours sur la muraille, tracé du doigt de Dieu, comme la sentence de Balthazar : ce mot, écrit dans une langue inintelligible souvent, et qu'il veut que chacun lise, parce que l'esprit de Dieu saura bien lui en révéler le sens ; ce mot, qui en exaltant ce qu'il y a de plus misérable au fond du cœur de l'homme a troublé à jamais le

1) Epist. Luth. ad Jacobum præpositum Bremens. Selnec, f. 241, 262. Ulenberg, fol. 564 à 366.

2) Des causes qui retardent, chez les réformés, les progrès de la théologie, par M. Chenevière, p. 24.

repos de l'Allemagne. Eh bien! aujourd'hui qu'il y a duel, non plus entre réformé et papiste, mais entre Luther et Zwingli, deux frères nourris du même lait, et qui ont grandi au même soleil, la réforme n'en appelle plus à la parole de Dieu ; elle se fait papiste et invoque pour expliquer un verset de l'apôtre, non plus le rayon qui descend du ciel dans l'ame de quiconque lit avec foi, mais l'autorité des pères! Quoi! Zwingli, des pères! vous qui dans votre exposition de la foi chrétienne disiez que « s'il dépendait de vous, vous préfèreriez être où sont Sénèque et Socrate, que là où sont les papes de Rome, les pères, les empereurs et les princes papistes; car, bien que ces ethniques n'aient cru à Jésus, ils ont été plus saints et religieux que tous les jacobins et cordeliers 1).

Et vous, Luther, les pères, et saint Augustin encore, qui a souvent erré, auquel il n'est pas sûr de se fier, et qu'on a mis à tort au rang des saints, car il n'avait pas la vraie foi 2)! Mais comment la réforme sortira-t-elle de cet abîme qu'elle s'est creusé à elle-même. La voilà cette parole de Dieu qu'elle invoque, signe pour Zwingli, réalité pour Luther, trope aux yeux d'Œcolampade, chair aux sens de Mélanchthon : une parole double, charnelle et spirituelle, synecdoche et métaphore. Appelez-en donc au Verbe de Dieu, qui cache deux sagesses, deux symboles dans une unité! Faites donc descendre le Saint-Esprit pour révéler à Zwingli une interpréta-

1) Trad. de Florimond de Rémond.
2) Coll. Mensal. p. 23.

tion que Luther traite de satanique, et à Luther un sens que Zwingli regarde comme un condamnable anthropomorphisme! Et si la réforme abandonne l'Écriture, c'est pour tomber dans un autre abîme; car voyez ce qu'est cette lettre de saint Augustin, de saint Fulgence et d'autres pères sur laquelle elle s'appuie quand la lettre divine l'embarrasse : une lettre morte, faillible puisqu'elle nous vient des hommes. Maintenant élevez cette lettre humaine aussi haut que la lettre divine. Voici un nouveau mécompte pour la réforme, car cette lettre a, comme la parole divine, une multiple signification, elle est unité et dualité : puisque Luther et Zwingli tirent du même passage la preuve que le Christ est et n'est pas corporellement dans le sacrement. Que la réforme s'y prenne comme elle voudra; sans l'autorité elle ne pourra jamais fonder d'enseignements. Elle essaiera des symboles qu'elle appuiera sur des textes que la raison ne juge pas suffisants et dont les doctes entre eux se disputeront le sens. Ainsi, infidèle à sa mission d'examen, elle a besoin, pour expliquer ou justifier sa foi, de traditions humaines; elle se condamne elle-même et brise l'œuvre de celui qui, en la fondant, rejeta l'autorité comme un blasphème.

Plus tard Luther, pour se mettre à l'abri des exégètes sacramentaires, est obligé de se jeter tête baissée dans l'autorité; magnifique retraite, qui prouvait bien toute la misère de cette raison dont il avait fait tant de cas d'abord, et qui au jour du danger n'était plus dans sa main qu'une épée émoussée. Ecoutez cette voix qui s'est usée à déifier la raison, proclamant qu'il n'y a de salut et de refuge

que dans l'autorité. — Depuis l'institution du christianisme, l'Eglise n'a jamais eu d'autre enseignement, et ce témoignage constant et uniforme doit nous suffire et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble et d'erreur. Il y a danger de s'élever contre la voix, la croyance et les enseignements de la sainte Eglise, qui depuis seize siècles n'a jamais varié sur ce dogme. Douter, qu'est-ce donc? sinon cesser de croire à l'Eglise, la condamner comme menteuse, elle, et le Christ lui-même, et les apôtres, et les prophètes? N'est-il pas écrit : Voici : je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles, S. Matth., 28, 10; et dans S. Paul, la maison de Dieu est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité? 1) Je pense donc que puisque la dispute s'éternise il faut imposer silence aux dissidents, et ce n'est pas moi seulement qui vous donne ce conseil; mais l'Esprit saint, par la bouche de l'apôtre! « Evitez celui qui est hérétique après l'avoir averti une ou deux fois; sachez que quiconque est en cet état est perverti, et qu'il parle comme un homme qui se condamne lui-même par son propre jugement. »

La mort vint délivrer la royauté de Luther de deux ennemis puissants, Zwingli et Œcolampade; Karlstadt les suivit bientôt dans le tombeau. Tous trois, à quelque intervalle, étaient tombés dans les mains de Dieu. Du moins le catholicisme ne les marqua pas au front du sceau de la réprobation, laissant au souverain juge un secret qu'il n'a divulgué à au-

1) Luther's Sendbrief wider etliche Rottengeister, an Markgraf Albrecht zu Brandenburg, 1532. Voyez Adolphe Menzel : Neuere Geschichte der Deutschen, t. I. p. 235.

cun œil humain. Les dernières années de l'ancien archidiacre de Wittenberg avaient été remplies de douleurs et d'angoisses. Chassé de la Saxe à l'instigation de Luther, il allait traînant de ville en ville ses inquiétudes, vivant du pain de l'aumône, qu'il payait en doctrines qui tuaient les ames; tourmenté moins par les remords que par le bruit des triomphes de son ancien disciple. Las d'errer en Caïn, montré du doigt par les populations, objet de pitié pour les ministres luthériens, de dédain pour les doctes et les courtisans, il s'arrêta en chemin et demanda à son ennemi de lui laisser respirer l'air du pays : Luther fut généreux, disent ses biographes 1); car il lui vendit l'air natal au prix d'une rétractation. Vous faites-vous bien une idée de ce qu'elle dut coûter à Karlstadt, qui n'avait que ses doctrines pour toute consolation! Il se résigna, promit de ne plus prêcher, de ne plus enseigner, et de mourir à tout bruit et à toute querelle théologique. A ce prix on lui assigna pour exil Kemberg et Bergwitz, deux petits villages d'où l'on pouvait apercevoir les clochers de Wittenberg. Il y vint avec sa femme. Tous deux y vécurent quelque temps comme la postérité d'Adam, à la sueur de leur front, l'une en labourant la terre, l'autre tantôt en criant le soir des petits pains, tantôt en portant du bois au marché, en jaquette crasseuse, avec une vieille épée rouillée dans un fourreau cassé, et ne répondant qu'au nom de mon voisin André 2). A la fin, Karlstadt

---

1) Gustav Pfizer, Martin Luther's Leben.
2) Ulenberg.

oublia sa promesse et se remit à la Bible. On prétend que le tentateur se glissa dans la chambre du théologien sous les vêtements d'un officier de Wittenberg, qui venait pour exposer ses doutes simulés sur le chapitre VI de saint Jean; que cet esprit de ténèbres avait été envoyé par Luther même 1) qui commençait à se défier de la patience de Karlstadt; mais la ruse n'est pas assez prouvée pour en flétrir la mémoire du réformateur. Et du reste, Karlstadt portait en lui un démon qui, tôt ou tard, devait triompher de ses vœux d'obéissance; le même qui avait perdu le premier homme, l'orgueil! Karlstadt écouta sa voix. Il quitta sa casaque, revêtit le vêtement noir d'Orlamünde, que les vers avaient à demi rongé, et se mit à sermoner sur la cène, matière ardente. Il crut avoir trouvé une exégèse qui allait expliquer le mystère eucharistique; et son exégèse était la plus grande folie qui ait jamais traversé un cerveau d'homme, c'est à dire qu'il transportait au corps même du Sauveur ce que le Sauveur dit du pain. C'est ce τουτο grec, cet hoc est latin qui fit tant de bruit et qu'il ne fallait pas, comme Luther, mettre sur le compte de Satan 2), car Satan aurait certainement trouvé une meilleure interprétation : c'était le calomnier. Ce malheureux article alluma la colère de Luther et provoqua l'exil du docteur.

Il y avait en Silésie deux théologiens qui, pour s'être mis en révolte contre Luther avaient été

---

1) Ulenberg. Voyez Menzel : Neuere Geschichte der Deutschen, t. I. p. 269.

2) De Missâ privatâ.

obligés de quitter la Saxe : c'étaient Krautwald et Schwenkfeld, qui avaient osé rire de l'impanation du moine. Karlstadt, exilé comme eux, leur écrivit une lettre où il se plaignait en termes amers de l'intolérance de l'ecclésiaste saxon, et où il faisait un tableau piteux de sa pauvreté. — Je serai bientôt forcé de tout vendre pour vivre, ma défroque, ma robe, ma poterie, tout mon ménage : personne n'a pitié de moi, je crois qu'on me verra mourir de faim moi et mon enfant. En même temps il rappelait dans un long factum au chancelier Brück, tout ce qu'il avait eu à souffrir de Luther, qui lui avait interdit la parole et l'enseignement. Luther eut connaissance des plaintes de Karlstadt, et il résolut de les étouffer à jamais. L'archidiacre fut donc obligé de quitter de nouveau la Saxe et d'aller demander en Suisse l'hospitalité. Bâle lui ouvrit ses portes qu'elle avait fermées à Erasme 1).

Voici la fin de ce drame si misérablement joué par l'archidiacre, rapporté par les témoins réformés et entre autres par Lœscher.

Comme il prêchait à la cathédrale en 1541, il vit entrer un homme noir qui vint se placer à côté du consul. En descendant de chaire, il demanda au magistrat le nom de l'étranger. Le consul affirma qu'il n'avait vu personne. Karlstadt s'en alla à son logis où la servante lui apprit qu'en son absence un homme noir était entré, avait pris son fils, l'avait levé en l'air et laissé cheoir sans que l'enfant se fût fait mal ; qu'en se retirant il avait dit à l'enfant : —

1) Voyez le chapitre qui a pour titre : ERASME.

Dis à ton père que je reviendrai dans trois jours. Karlstadt se mit au lit et trois jours après il rendit son ame à Dieu, « étranglé du diable » comme l'assurent tant de témoins et jusqu'aux pasteurs de Bâle 1).

---

1) Erasm. Albert contra Karlostadt.—Historia de cœna Augusta. Cons. sur le colloque de Marbourg : Seckendorf, comm. de Luth., lib. II, s. 17, § 47, Hospinian. Hist. sacrament. p. 2. Hottinger : hist. eccles. cap. VI. tom. VIII. Pallavicini, lib. III. Ep. Jus. Jonæ ad Guilielmum Reiffenstein. Menzel's Neuere Geschichte der Deutschen, t. I. Luther Epis. ad Johannem Electorem Saxoniæ. Hesse, Vie de Zuingle.

CHAPITRE XXIII.

DIÈTE D'AUGSBOURG. — 1530.

Le 15 du mois de juin 1530, Charles V fit son entrée à Augsbourg. Ce fut un des plus beaux spectacles dont jamais ville d'Allemagne ait conservé le souvenir 1).

L'empereur attirait tous les regards. Jeune, beau, bien fait, monté sur un cheval blanc polonais qu'il maniait avec toute la grâce d'un écuyer consommé, il saluait de la main et du regard le peuple répandu sur son passage. Trois cents cloches sonnaient à la fois, et mêlaient leurs sons aux détonnations de l'artillerie, aux fanfares des trompettes, des instruments de musique, et à la grande voix du peuple qui dominait tous ces bruits divers. Jamais prince n'avait paru comblé de plus de gloire. Il portait un manteau espagnol brodé en or et étincelant de pierreries; la selle de son cheval était garnie de topases et de rubis, et ses étriers en argent doré. Il s'avançait sous un dais de velours écarlate, parsemé d'abeilles en or,

1) Georg. Sabin. Carmen de ingressu Cæsaris, Aug.-Georg. Cœlestin, historia Comitiorum August., t. I, p. 105, etc. Maimbourg, l. II.

et porté par les sénateurs d'Augsbourg vêtus à l'espagnole. On avait suivi l'ordre prescrit par la bulle d'Or et les réglements publiés par Charles IV en 1356. L'électeur de Saxe, comme grand maréchal de l'empire, précédait l'empereur, entre le comte palatin représenté par le marquis d'Erbach, et le margrave de Brandebourg, l'épée impériale à la main droite; le comte palatin tenait la pomme, le margrave de Brandebourg le sceptre, tous trois de front, et revêtus de leurs manteaux d'électeur, d'écarlate doublée d'hermine, blasonnés de leurs armes; le duc de Saxe portant coupé d'argent et de sable à deux espadons de gueules passés en sautoir, et écartelés de toutes les provinces qu'il possédait, et de celles auxquelles il prétendait avoir droit, comme les duchés de Juillers, de Clèves, de Berg; le margrave de Brandebourg, grand-chambellan héréditaire du Saint-Empire, avec armes écartelées, portant sur un fond d'azur un sceptre d'or. Frédéric, duc d'Autriche, grand-échanson héréditaire de l'empire, élu roi de Bohême en 1527, marchait hors rang, seul et immédiatement après l'empereur, la tête couronnée, et escorté de trois cents gardes vêtus de casaques de velours rouge et blanc. L'archevêque de Mayence, le doyen des électeurs ecclésiastiques, précédait les princes qui portaient les insignes auliques, entouré de deux cents gardes de l'empereur, vêtus de casaques de velours jaune et noir; à gauche, l'archevêque de Cologne, à la tête de cent gardes armés de toute pièce. Les électeurs ecclésiastiques avaient des bonnets d'écarlate doublés d'hermine. Les rues étaient tendues de tapisseries et

couvertes de fleurs et de feuillages. A la vue de l'empereur, le peuple s'inclinait pour recevoir la bénédiction du légat. Il était aisé de reconnaître dans la foule les luthériens qui se contentaient de courber la tête, sans mettre le genou en terre. Aux portes d'Augsbourg, quand l'empereur avait monté le cheval de parade qu'on lui destinait, et que le cardinal Campegio avait donné sa bénédiction, les princes électeurs s'étaient découverts, mais sans baisser la tête 1).

Les regards cherchaient en vain celui qui mettait en mouvement cette multitude, qui avait exilé de force l'empereur du théâtre de sa gloire, et dont le nom et l'image occupaient tous les esprits. Luther était absent. Il se tenait caché dans une petite ville, à Koburg, où l'avait conduit l'électeur de Saxe, de peur que sa présence dans Augsbourg n'éveillât la colère de Charles V, car il était sous le coup de l'édit de Worms. Spalatin, Jonas, Mélanchthon, l'avaient accompagné, puis avaient continué leur route vers Augsbourg, en entonnant le premier verset du psaume, Deus in adjutorium, traduit en vers allemands et mis en musique par le réformateur, et qu'on chanta dans les temples évangéliques pendant la diète 2).

Toutefois, il n'eût tenu qu'à Luther que cette pompe triomphale ne se changeât en deuil. L'électeur de Saxe et les princes protestants qui redoutaient le courroux de l'empereur s'étaient assemblés pour détour-

---

1) Adolph. Menzel.
2) Cœlestin., liv. I, fol. 20.

ner l'orage. L'électeur était d'avis qu'on devançât Charles V, et qu'on allât, avec des troupes suffisantes, l'attendre aux pieds des Alpes, pour lui fermer l'entrée du Tyrol : c'était une mesure de désespoir qui aurait été funeste à la réforme, et dont Luther comprit tout le danger. « Prince, écrivit-il au duc, ce n'est pas par les armes qu'il faut défendre notre cause, mais par la patience et la résignation, et surtout par une confiance sans borne dans le Seigneur et son bras tout puissant. » Ce conseil était sage; l'électeur le suivit 1) : avec le temps, le langage de Luther devait changer. Maimbourg et d'autres historiens catholiques se sont laissés prendre à cette sagesse toute mondaine du réformateur : vraisemblablement ils n'avaient pas lu son Appel à la nation allemande.

Le cortége s'avançait vers la cathédrale. On chanta un Te Deum en actions de graces : le légat donna sa bénédiction aux assistants. Le lendemain était un jour de solennité catholique : la fête du Saint-Sacrement qu'on devait porter en procession dans les rues d'Augsbourg ; Charles invita les princes réformés à cette cérémonie. Les princes avaient concerté d'avance leur réponse à l'empereur. Ce fut un véritable coup de théâtre : le marquis George de Brandebourg, portant la main à son cou, déclara qu'il était prêt à monter à l'échafaud et à perdre la tête, plutôt que de renoncer à l'Evangile. L'empereur sourit, en répétant : « Pas de tête ! pas de tête ! »

---

1) Cœlest., t. I, fol. 19. Luth. epist. ad Elect. Sax. apud Cœlest., fol. 20.

2) Maimbourg, liv. II, p. 171.

et il ne dit plus rien, soit que la langue allemande lui fût peu familière, soit que les longs discours ne convinssent pas à son ame de feu, soit peut-être que, suivant l'habitude de la cour d'Espagne, il laissât la parole à son lieutenant, son frère Ferdinand, roi de Hongrie 1). Les réformés ne comprenaient pas comment ce prince qui restait muet devant eux, immobile comme une pagode, n'exprimant ses volontés que par des hochements de tête, ou des mouvements de cils, avait pu faire trembler le monde. Ils croyaient parler à un homme, et ils n'avaient trouvé qu'une statue. Plus d'un noble réformé dut son courage du lendemain à cet état apoplectique de la langue impériale.

« Brave homme! disait Luther, qui parle moins dans une année, que moi dans un jour 2).

La nuit, les princes réformés tinrent conseil, s'exaltèrent, et résolurent de ne point assister à la procession. Le lendemain ils attendirent le lever de l'empereur pour lui présenter leur protestation écrite. Le marquis de Brandebourg porta de nouveau la parole : — Plutôt, dit-il en mettant la main à son cou, que de renier l'Evangile...—L'empereur l'interrompit : « Pas de tête! pas de tête !» et il retomba dans son silence habituel 3). Son frère essaya de vaincre l'obstination du prince, mais ce fut en vain. Le canon des bastions et les cloches des églises annoncèrent, à midi, le départ de la procession.

Elle fut plus magnifique peut-être que la marche

---

1) Adolph. Menzel, p. 341.
2) Tisch-Reden, Ch. 43. f. 542.
3) Seckendorf, p. 162, lib. II.

triomphale de la veille. George Sabin a épuisé, pour la peindre, tous les trésors de la poésie. L'archevêque de Mayence soutenait un soleil d'or massif dont les rayons semés de pierreries lançaient des feux de toutes couleurs. Six princes qui se relevaient portaient un dais lamé d'or et d'argent, et surmonté, aux quatre coins, de bouquets de plumes d'autruche. Sur chaque place publique s'élevait un reposoir, orné de fleurs, de dentelles, et de tableaux précieux. A droite de l'archevêque, marchait le roi Ferdinand; à gauche, Joachim, électeur de Brandebourg; devant le dais, deux lignes de prêtres et d'enfants de chœur; les deux grands-maîtres de la maison impériale et royale, suivis de hérauts d'armes, de trompettes, de hautbois et de cornets; puis les sénateurs de l'empire, les membres du conseil aulique, du conseil royal, les magistrats de la cité, les officiers-gentilshommes du palais. Derrière le dais, les regards s'attachaient sur l'empereur, vêtu de son grand manteau de pourpre, doublé de toile d'argent, un flambeau à la main, la tête nue, sans parasol, au milieu des ardeurs d'un soleil de juin. A la suite de sa majesté, venaient le légat, les électeurs ecclésiastiques, les archevêques et évêques, les députés des villes impériales, les grands d'Espagne, les seigneurs italiens et flamands, et enfin la garde de l'empereur et du roi de Hongrie. Les assistants tenaient un flambeau à la main, marchant en silence, lentement, et s'agenouillant chaque fois que l'archevêque élevait le Saint-Sacrement et l'offrait à l'adoration des fidèles. Des enfants de chœur jetaient des fleurs sur le passage de la procession. Les princes réformés

attendaient l'empereur dans le temple dont l'entrée leur avait été permise par Luther. Le duc Jean portait l'épée impériale, suivant les devoirs de sa charge. Toutefois il avait cru devoir consulter des théologiens et le docteur Martin entre autres qui lui avaient permis de s'acquitter de ses devoirs de grand vassal, à l'exemple de Naaman, qui soutenait de sa main le roi de Syrie son maître, quand il vint adorer l'idole Remmon 1). Les théologiens réformés ne voilaient pas leur langage. L'empereur, c'était le prince infidèle de Syrie ; la basilique catholique, le temple païen, et le Christ qu'on allait faire adorer au peuple, l'idole Remmon.

Les princes réformés, après que l'empereur fut entré dans l'église, vinrent prendre les places qui leur étaient destinées. Charles s'assit sur son trône, en face de l'autel. Le chœur était tendu de velours cramoisi ; à gauche et à droite du maitre-autel, il y avait six fauteuils, avec un écriteau portant : Mayence, Cologne, Bohème, Bavière, Saxe, Brandebourg ; une chaise était restée vide, et marquait la place de l'électeur de Trèves, alors absent. Les officiers des électeurs debout tenaient, devant eux, l'épée couchée sur l'épaule. Dès que les électeurs se furent assis, on vit entrer dans le chœur divers princes et comtes, puis le comte de Papenheim qui ferma les portes, et donna les clés à son chambellan. Alors l'archevêque de Mayence entonna le *Veni Creator*, et tous les assistants se levèrent à la fois ; puis commença la messe du Saint-Esprit, suivant la constitution de la

1) Historia de vitâ, moribus, etc., Martini Lutheri, p. 574.

bulle d'Or. Après l'Evangile, les deux assistants, suivis de prêtres et précédés par deux pages, portant des cierges, s'avancèrent, l'un tenant dans sa main l'encensoir, et l'autre le livre des évangiles, s'approchèrent de l'empereur, firent trois révérences profondes, et lui donnèrent, par trois fois, l'encens; et une fois à l'électeur de Mayence, à l'électeur de Cologne, au roi de Bohème, au duc de Saxe, au margrave de Brandebourg, auxquels ils firent baiser l'Evangile. Pendant l'Agnus Dei, les assistants portèrent une croix d'argent à baiser à l'empereur et aux électeurs. La messe finie, l'archevêque se dépouilla de ses vêtements derrière l'autel, vêtit une chappe, et, s'étant mis à genoux, entonna un hymne que la musique de l'empereur acheva.

Le cortége reprit ensuite, dans la même pompe, le chemin de la maison impériale.

Voyons donc quelles étaient ces ames timorées qui auraient cru souiller leur innocence, en mettant le pied dans un temple catholique. C'était d'abord l'électeur Jean, un des princes les plus gloutons de son siècle, dont le ventre chargé, dès le matin, de vin et de viandes, avait besoin, pour ne pas tomber, d'être retenu par un cercle de fer; lequel s'était pris de passion, pour une religion qui avait aboli le jeûne, le carême, et permettait de faire gras le vendredi et le samedi. Il avait enrichi son buffet électoral, le mieux garni de l'Allemagne, de vases de toutes sortes dérobés au réfectoire des moines, ou à la sacristie des églises 1). C'était son fils Frédéric qui passait son

1) Der Kurfürst war ein Freund des Weines und der Jagd. Adolf Menzel, t. 1., s. 338.

temps à table ou à la chasse, et, comme son père, joyeux convive, ami du vin et de la bonne chère, savait à peine son catéchisme. C'était le landgrave de Hesse, dont la paillardise était devenue proverbe, adultère effronté qui, pour résister aux assauts de la chair, demanda et obtint plus tard la permission de coucher avec deux femmes 1), et qui se faisait servir à table par des domestiques portant sur leurs manches brodées ces cinq lettres capitales: V. D. M. J. Æ. Verbum Domini manet in æternum: la parole de Dieu subsiste éternellement. Le landgrave avait peur de compromettre sa conscience, en paraissant dans une église, et tenait pour damné quiconque s'obstinait dans les voies du papisme, comme sa mère Anne de Mecklembourg et le duc George son beau-père. C'était Wolfang, prince d'Anhalt, d'une ignorance crasse, qui n'avait jamais su faire, dit-on, le signe de la croix. C'étaient Ernest et François de Lunebourg, qui n'avaient pas voulu laisser à leurs valets le soin de piller les églises, et volaient, de leurs mains, dans les tabernacles les vases sacrés. Voilà ces princes, dont l'ame se troublait à l'idée seule de regarder en face les tabernacles catholiques.

Dès que Charles se fut assis, les archevêques et prélats vinrent l'un après l'autre bénir le couvert. L'archevêque de Mayence prit les sceaux de l'état, qu'il posa sur la table. L'empereur les remit au chancelier d'Augsbourg qui pendit à son cou le grand scel. Alors parut le margrave de Brandebourg à che-

1) Christ. Niemeyer's deutscher Plutarch.

val, tenant en ses mains un bassin et une aiguière d'argent du poids de douze marcs, une serviette damassée et qui donna à laver à l'empereur. Puis vint le comte Palatin, à cheval, portant quatre plats d'argent, chacun du poids de trois marcs, et garnis de viandes chaudes qu'il posa sur la table. Enfin le roi de Hongrie, grand échanson, une aiguière d'argent à la main du poids de douze marcs et pleine de vin et d'eau qu'il offrit respectueusement à Charles V. Au seigneur de Falkenstein appartenait le cheval du margrave, au margrave de Brandebourg le bassin et l'aiguière, au seigneur de Nortemberg, maître d'hôtel le cheval et les plats du comte Palatin; au seigneur de Limbourg le cheval et la coupe du roi de Hongrie, et au maréchal de Pappenheim le cheval, le bâton et le boisseau de l'électeur de Saxe. Voici quelle était la charge de l'électeur Jean. Devant l'hôtel impérial, on avait répandu de l'avoine; l'électeur, un bâton d'or à la main, et une mesure d'argent doré du poids de douze marcs, remplissait le boisseau qu'il donnait au premier palefrenier, puis plantait son bâton dans l'avoine et se retirait 1).

L'édit de Worms défendait positivement aux novateurs de prêcher leur doctrine en chaire. L'édit n'avait point été rapporté, mais les princes réformés sous prétexte qu'ils ne pouvaient se passer de nourriture spirituelle, avaient en entrant à Augsbourg, établi dans leurs chapelles privées des prêches où se portait en foule la populace. Elle venait pour y entendre dire des injures aux papistes, donner le nom

1) Bulle d'Or de l'empire.

d'Antechrist au pape et aux évêques, et damner le célibat ecclésiastique. Il fallut un ordre de l'empereur crié à son de trompe sur toutes les places publiques, pour imposer silence à ces orateurs. L'électeur de Saxe s'y prenait autrement; il chassait Karlstadt de ses états. Augsbourg était menacé de ces fléaux qui désolèrent le bas-empire où chaque habitant était changé en controversiste. La ville fourmillait de prédicateurs zuingliens, anabaptistes, karlstadiens, illyriens, luthériens, qui tous se disaient envoyés de Dieu pour raconter sa parole. Cette nuée d'évangélistes s'abattaient ici et là, et de chaque borne faisaient une chaire pour haranguer la multitude qui, tiraillée de tous côtés, ne savait à qui prêter l'oreille. Malheur au prêtre catholique en soutane qui se hasardait seul dans les rues d'Augsbourg! Erasme avec sa causticité habituelle a peint ce brouhaha de paroles magistrales, ce tohu bohu de questions, ce bourdonnement sans fin d'interrogations, ce glas assourdissant de textes bibliques. En voici venir un, le nouveau testament en main, qui crie: —Montrez-moi le purgatoire; un autre, où est le baptême des enfants? un troisième, où est la trinité, la divinité de Jésus? un autre, si dans l'union hypostatique il y a autre et autre, ou autre chose et autre chose. Attendez, cela n'est pas fini; j'en aperçois un qui s'enquiert comment les accidents peuvent être en l'eucharistie; un autre si le pain et le vin sont réduits à néant ou changés en son corps par altération; un autre encore si le corps subsiste en celui qui le reçoit ou est changé en sa substance 1).

1) Erasmi epistolæ, epist. 1094.

Vraiment Erasme fut heureux d'être alors malade à Bâle; car à Augsbourg, où l'avait invité Mélanchthon, ses oreilles eussent cruellement souffert, et sa tête fatiguée de trop de travail aurait eu des vertiges.

Il n'eut été guère plus content des prédicateurs catholiques qui, avant l'arrivée de Charles V, avaient fait de la chaire un trépied sibyllin d'où ils jetaient à la figure des grandes lumières du siècle tout ce que leur inspirait la sottise. Voici par exemple un cordelier dont le nom n'est point une vengeance d'Erasme 1), et qui a le privilége de faire courir à ses sermons, car il ne ménage ni les prêtres, ni les évêques, ni les papes, ni l'empereur, ni les lettrés surtout qu'il accuse de tous les maux qui désolent l'Allemagne. — Mes frères, dit-il, je vous annonce un nouveau luminaire qui vient de poindre à l'horizon; la langue se fourche dans ma bouche, j'ai voulu dire un âne, un maître âne, un docteur à longues oreilles, qui s'avise, voyez-vous l'impudent! de corriger le Magnificat, ce cantique inspiré du Saint-Esprit! Il a corrompu l'évangile, ce précurseur de Luther, qui vient d'empester l'Allemagne : c'était d'Erasme que le frère parlait. Jean Faber 2), évêque de Vienne, et le cardinal de Trente imposèrent silence au cordelier et lui défendirent de monter en chaire, au grand déplaisir des

1) Concio, sive Merdardus. Le cordelier s'appelait Merdard.

2) « Joh. Faber, scortationis patronus et unus ex præcipuis papistis, qui beato Luthero, vel verius, Spiritui Sancto, restiterunt, » dit un disciple de Luther.

habitants d'Augsbourg, qui aimaient sa parole lubrique.

Erasme nous a conservé le récit d'une comédie qui sent le luthéranisme et qu'on eut l'audace de jouer devant l'empereur, qui ne devina l'auteur qu'au dénouement.

La cour était assemblée dans la salle de la diète, le roi de Hongrie, les prélats, les princes réformés. Tout à coup parait un homme masqué, à la robe longue de docteur, qui porte écrit sur le dos en lettres onciales le nom de Capnion. Il tient en main un fagot dont les branches se courbent en forme d'éventail, et qu'il place au milieu de la salle. Alors un ecclésiastique masqué, au nez effilé, à l'œil de flamme, à la lèvre plissée, en signe de moquerie, et qu'on reconnaît aussitôt pour Erasme, s'avance en saluant de côté et d'autre, marchant à petits pas, et regardant en souriant les branches recourbées qu'il travaille à redresser : mais peine inutile, il est obligé de les jeter de dépit, et de s'en aller en gromelant entre ses dents des mots inintelligibles, et ricanant d'un rire diabolique. Un moine lui succède qui a le front large, la figure soufflée et couleur lie de vin, et une grosse voix, qui beugle, et s'en va mettre le feu au fagot; puis un empereur avec une large épée dont il frappe le foyer, qui pétille et jette des étincelles de toutes parts; enfin un pape en habits pontificaux, qui porte de chaque main une cruche; à droite une cruche pleine d'eau, à gauche une cruche pleine d'huile. Il s'approche pour éteindre l'incendie, et malheureusement se trompe de cruche et jette l'huile au lieu de l'eau sur le brasier qui

s'enflamme et dévore le bucher. L'empereur irrité fit chercher le coupable : on ne put le trouver 1).

La diète s'ouvrit le 23 juin, en présence de l'empereur, du roi Ferdinand de Hongrie, des électeurs, des princes de l'empire et des députés des villes impériales, dans une salle immense toute tendue de velours. Au milieu d'un hémicycle dont chaque côté était garni de fauteuils à bras en velours cramoisi, destinés aux princes souverains, s'élevait le trône de l'empereur, couvert d'étoffes à franges d'or et d'argent. A droite et à gauche se tenaient les pages vêtus à l'espagnole. L'empereur avait un manteau qui traînait jusqu'à terre, sur la tête la couronne d'Autriche; l'électeur de Saxe qui faisait les fonctions de grand maréchal d'empire, portait l'épée impériale; la main de justice était tenue par le margrave. Le coussin destiné à recevoir la couronne quand Charles V se découvrirait, était tenu par deux pages. Sur la seconde ligne de l'hémicycle était le siége des archevêques et évêques, du nonce du pape, des ambassadeurs; au dessous les pliants réservés aux docteurs catholiques, à Eck, à Cochlée, à Nausea. Eck nous est connu. Cochlée ne ressemblait pas à Eck; au lieu de lacets, il filait des toiles d'araignées où il attendait patiemment que vînt se prendre son ennemi. Du reste brave chevalier, de belle mine, qui sonne admirablement de la trompette, et jette à son adversaire un noble défi. Voici un cartel de Cochlée qui méritait d'être ramassé par Luther.

1) Vie d'Érasme, par de Burigny.

dicateurs de son siècle et un controversiste renommé.

Après que le comte palatin, au nom de l'empereur, eut prononcé le discours d'ouverture, les assistants debout et la tête découverte; un héraut d'armes sonna de la trompette sur le perron de l'hôtel. A ce signal les portes de la grande salle s'ouvrirent, et les bourgeois les plus notables de la cité vinrent prendre place sur les bancs qui leur avaient été destinés. Il y en avait plusieurs que l'électeur avait réservés aux théologiens de son parti : Juste Jonas, Spalatin, qui moururent dans la foi de leur maître; Mélanchthon, qui répudia quelques-uns de ses enseignements et Agricola d'Eissleben, le chef de la secte des Antinomiens qui quitta et reprit le luthéranisme, et mourut à Berlin, semi-catholique, semi-réformé 1). Zuingliens, anabaptistes, karlstadiens, restèrent dans la foule. Les luthériens qui venaient à Augsbourg pour demander la liberté de conscience étaient prêts à s'associer à toutes les mesures de rigueur que le pouvoir prendrait contre les doctrines et les docteurs dissidents.

Alors l'électeur de Saxe, le marquis de Brandebourg, les ducs François et Ernest de Lunebourg et de Brunswich; Philippe, landgrave de Hesse, et Wolfang, prince d'Anhalt, se levèrent de leur siége et s'avancèrent vers le trône de l'empereur. Et Georges Pontanus, le chancelier de l'électeur Jean, pria sa majesté de permettre qu'on lût publiquement devant les Ordres la confession de foi des princes, afin

1) Sleidan, lib. 6, p. 832, note.

de dessiller les yeux de ceux qui leur attribuaient des opinions hérétiques 1). L'empereur leur donna rendez-vous pour le lendemain dans la salle de son hôtel.

Cette salle n'eut pu contenir tous les réformés: beaucoup d'entre eux furent obligés de rester dans les appartements voisins, dans les couloirs, où ils attendaient avec une inexprimable anxiété l'effet de la lecture du symbole réformé. Le chancelier Christian, chargé de lire l'exomologèse mélanchthonienne, avait la voix éclatante : ses paroles, écoutées dans un profond silence, s'entendaient du château voisin, où un grand nombre de protestants cherchaient dans le silence qu'on donnait à l'orateur d'heureux augures pour l'avenir de leur foi 2).

La lecture achevée, l'empereur dont la figure était demeurée impassible, remit un exemplaire de la Confession écrite en allemand, à l'archevêque de Mayence, garda pour lui la version latine, qu'il avait prise des mains du chancelier Christian, et congédia les princes après leur avoir fait promettre de ne pas publier la Confession sans son ordre exprès.

Il n'est pas dans l'histoire de la réforme de manifeste plus lumineux contre la mission de Luther, que l'exomologèse de Mélanchthon connue sous le nom de Confession d'Augsbourg. Un moine s'est annoncé comme prêtre du Verbe divin, comme un nouvel Ecclésiaste et un autre Elysée. Il a voulu faire prévaloir son autorité. Des peuples séduits ou surpris ont marché à sa lumière. Par intervalles Dieu

1) Cœlestin. t. III, f. 1 et seq. Maimbourg, liv. II, p. 189.
2) Gustav. Pfizer, p. 628.

a suscité des docteurs qui prennent en main la défense de la vérité ; mais les mauvaises passions étouffent leur voix, et leur robe est le grand obstacle qui les empêche de se faire écouter. Aujourd'hui voici le Jérémie du réformateur, le disciple en qui il a mis son amour et ses affections, l'enfant de son cœur et de ses doctrines, qui, forcé de montrer au monde le symbole des néologues, présente, après de longs jours de travail, une confession qui sent l'huile, tant il l'a lue, tant il l'a revue, corrigée, raturée, comme il ferait d'un thême de rhétorique, et que Luther a contresignée et apostillée de ces mots remarquables : « Qu'il soit condamné celui qui enseignera autre chose. » Or, gardez-vous de croire que ce soit l'exposé fidèle des doctrines enseignées jusqu'alors par Luther. Vous vous rappelez ses emportements contre Erasme au sujet du libre arbitre 1) que la prescience divine mettait en poudre dans les créatures ; cet esclavage de l'homme qu'il a trouvé dans les livres saints, et qu'il impose à notre foi sous peine de damnation. Eh bien, Luther consent à apposer son nom au-dessous de l'article dix-huit de la confession où Mélanchthon établit : « Qu'il faut reconnaître le libre arbitre dans tous les hommes qui ont l'usage de la raison, non pour les choses de Dieu que l'on ne peut commencer ou achever sans lui, mais seulement pour les choses de la vie présente, et pour les devoirs de la société civile. Mélanchthon ajoute, afin d'éclaircir ce passage déjà si clair dans son apologie : « Pour les œuvres extérieu-

1) Voy. le chap. qui a pour titre : ERASME.

res de la loi de Dieu : vous l'entendez 1). Mais c'est là ce que disait Erasme, et qui excitait si fort la brutalité de Luther.

« Je n'en veux point, de votre libre arbitre, gardez-le; si Dieu me l'offrait, je le refuserais 2) ». Et il l'accepte aujourd'hui, et il en fait un article de son symbole. Il vous souvient de cet axiome décourageant qu'il veut nous imposer de sa pleine science : « Que Dieu opère en nous le péché. » C'était encore un rayon lumineux qu'il dérobait aux livres saints et qu'il nous accuse de repousser; et le voilà qui déclare dans l'article dix-neuf : « Que la volonté du méchant est la cause du péché! Emser, Cochlée, Eck, Erasme, pauvres docteurs! il n'y a pas dix ans que vous disiez abomination à cette doctrine de désespoir! Que faisait donc alors le Saint-Esprit? qui troublait ainsi l'entendement du père de la réforme? Est-ce la lettre ou l'esprit qui tuait son intelligence? A qui donc faut-il croire? à Luther dans la chaire de Wittenberg, ou à Mélanchthon à la diète d'Augsbourg? Vantez-nous les illuminations qui partent soudainement de la Bible, et vont saisir qui la prend et veut la lire : vous vous trompiez donc ou vous nous trompiez. Vous n'avez point oublié les enseignements de Luther sur les bonnes œuvres, qu'il traite de péché, qu'elles soient opérées même par une ame juste 3). Pour nous séduire il corrom-

1) Bossuet, hist. des Variations, t. I, p. 115. Conf. act. 18, Ap. ad eund. loc.

2) Luth. de Lib. Arb. adver. Eras. Rot., t. I, fol. 226.

3) Mœhler, Symbolique, — Luth. Assert. 36 omnium art. Op., t. II, fol. 325, 6.

pait le texte paulinique 1), par des interpolations qui faisaient crier les catholiques; mais il se moquait bien de ces cris de papiste qu'il renvoyait à l'école. Si nous lui citions pour l'embarrasser l'épître de saint Jacques : « Belle autorité, disait-il, épître apocryphe, épître de paille. » Et cependant nous avions raison nous autres. Le maître errait, car, dit-il,—les bonnes œuvres sont dignes de grandes louanges, elles sont nécessaires et elles méritent des récompenses 2). Dormez en paix vous tous que Luther damnait le coude appuyé sur la table de son auberge de Wittenberg, entre deux pots de bierre de Torgau, quand il répondait à un de ses commensaux qui l'interrogeait si un papiste peut être sauvé : « Je n'en sais rien, ma foi 3)! » Voici qu'Antoine, Bernard, Dominique et François sont tenus pour saints par l'apologie de Mélanchthon; enfants par conséquent de la véritable église 4). Il n'y a plus que Thomas d'Aquin de damné sans pitié, vraisemblablement parce qu'il était jacobin, dit Bossuet. Nous pouvons même désormais, et en toute sûreté de conscience assister à la messe, cette invention de Satan 5), —car ils n'ont pas aboli la messe.

—On l'a célébré parmi nous, dit l'Apologie, avec une extrême révérence, et on y a conservé presque toutes les cérémonies ordinaires 6). En ce temps-là, en effet, un catholique se serait trompé en en-

1) Mœhler, p. 201.
2) Art. 6, Synt. gen., p. 12, ib., p. 20.
3) Tisch-Reden, p. 499.
4) Apol, Resp. ad argum., p. 99; de votis mon. p. 281.
5) Von der Messe, Tisch-Reden, p. 336.
6) Forma Missæ, ch. II. Bossuet, Variat. liv. III, p. 144.

trant dans quelques temples réformés : son livre d'heures à la main il aurait pu suivre le prêtre, et reconnaître l'introït, le kyrie, la collecte, l'épître, l'évangile, le credo, la préface, le sanctus, les paroles de la consécration, l'élévation, l'oraison dominicale, l'agnus, la communion, l'action de graces. Les cierges brûlaient sur l'autel, l'encens fumait, on chantait en latin et en allemand ; le prêtre avait les parements et la chasuble avec la croix brodée, le surplis et le rabat. Mélanchthon avait insisté pour la conservation de la liturgie catholique qui dura en partie jusqu'à sa mort, et à sa mort fut emportée avec quelques unes des vérités qu'il avait maintenues. A ces messes luthériennes on pouvait encore prier pour les morts, comme faisait la primitive Eglise, ainsi que le confesse l'Apologie, qui ne défend pas ces effusions pieuses ; entendez bien ? le culte des morts, la croyance à l'expiation des ames dans l'autre vie 2) ; ces deux grandes superstitions contre lesquelles s'était rué Luther ; ces pratiques nées d'hier et sorties d'un cerveau papiste ! Eck de Leipzig, que ne viviez-vous encore, Mélanchthon vous aurait couronné ! Mais voici quelque chose de plus merveilleux ; Sodome et Gomorrhe, la grande prostituée de Babylone, l'Eglise catholique enfin rentrée en graces, justifiée, glorifiée par Luther, — car, ceci est l'abrégé de notre symbole, où l'on ne trouvera rien de contraire à l'Ecriture, à l'Eglise catholique, ni même à l'Eglise romaine 2). Que voulez-vous de

1) Bossuet, p. 140. Apol., cap. de vocab. Miss., p. 274.

2) Conf. Aug. Geneve, p. 22, 23, Apol. Responsio ad argument., p. 141 et seq.

plus ? un hymne à la tradition; une invocation aux docteurs de la foi, de l'encens aux saints que nous révérons ? — « Nous ne méprisons pas les dogmes de l'Eglise catholique, ni nous ne voulons soutenir les opinions impies qu'elle a condamnées, car ce ne sont pas des passions désordonnées, mais l'autorité de la parole de Dieu et de l'ancienne Eglise, qui nous a portés à embrasser cette doctrine pour augmenter la gloire de Dieu, la doctrine des prophètes, des apôtres, des saints Pères, de saint Ambroise, de saint Augustin, etc. 1) » Mais quand le règne de l'ancienne Eglise a-t-il pris fin ? Mélanchthon ne le dit point, non plus que Luther. Ce ne pouvait être au quinzième siècle, puisque ailleurs Luther appelle un homme merveilleux en tout, ce Gerson qui avait condamné au concile de Constance Wiclef et Jean Huss. Ainsi, remarque Bossuet, l'Eglise romaine était encore la mère des saints dans le quatorzième siècle 2). Donc, que vous semble, de cette confession de foi d'Augsbourg ? Croyez-vous que si Luther l'eût faite à la dispute de Leipzig, l'hérésie aurait déchiré l'Eglise, que la Saxe eût nagé dans le sang des paysans? Un homme de plus en 1519, Mélanchthon, et la révolution religieuse n'avait pas lieu; un homme de moins en 1530, Luther, et la révolution était close, nous le verrons.

Les docteurs catholiques à l'audition de cette confession furent frappés d'étonnement. Ils se regardaient les uns les autres, échangeaient des signes

1) Art. 21, édit. de Genève, Responsio ad argument., p. 141.
2) Hist. des Variat., liv. 5, p. 145.

muets et ne comprenaient rien à cette parole mesurée qu'avait toujours dédaignée la réforme ; à cette argumentation sans morgue ni faste ; à cet exposé candide et où l'oreille attendait en vain une expression de colère ; où par intervalle fermentait bien quelque levain de nouveauté et surgissait quelque hétérodoxie, mais cachée sous les fleurs d'une phraséologie dont le modèle était perdu depuis longtemps.

On répondit aux princes que leur confession serait examinée avec soin et qu'on leur présenterait la réfutation en bonne forme au jour indiqué par l'empereur.

Les protestants auraient voulu que les catholiques formulassent aussi leur confession. — A quoi bon, répondait Faber ? nous croyons aujourd'hui ce que nous croyions hier, ce que nous croirons demain.

Luther à qui Mélanchthon fit parvenir la résolution de la diète, était à Koburg, malade. Il souffrait des oreilles et de la tête, et éprouvait des vertiges qui ne lui permettaient pas même l'exercice de pensées sérieuses. — Ma tête tinte ou tonne plutôt, disait-il ; si je ne quittais le travail, je tomberais en syncope : ma tête n'est plus qu'un tout petit chapitre, elle deviendra bientôt paragraphe, puis finira par n'être plus qu'une période 1). Ce n'est pas une maladie naturelle, écrivait-il à son ami, c'est le doigt de Satan qui s'appesantit sur moi. Mais si je ne puis lire ni écrire, je prie au moins, et je me roidis contre son bras. Dieu me laisse dormir, aller, venir, chanter et jouer.... Et ailleurs : — J'ai reçu votre lettre,

1) Melanthoni, 12 maii, Caput meum factum est capitulum.

mercuriales : bel exemple qui nous montre que cette canaille n'a été créée que pour manger ce qui est sur la terre, et japer et criailler longtemps encore 1).

Les docteurs catholiques s'assemblèrent, examinèrent l'exomologèse de Mélanchthon et la condamnèrent, comme offensant en divers articles les dogmes de l'église romaine. On leur reproche de s'être conduits en écoliers bien plus qu'en maîtres de la sacrée science, en relevant avec une ironie trop amère, une joie trop bruyante, la versatilité de la parole luthérienne. On voudrait que le cœur du théologien ne laissât pas de prise à la vanité, qu'il changeât de nature et prît celle des anges : cela est impossible ! Un moine dont on a fait un suppôt de l'Antechrist, qui, pendant plusieurs années, a usé son intelligence à prouver qu'il n'a rien de commun avec l'esprit de ténèbres, et que le pape n'est pas l'ange de l'abîme prédit par saint Jean ; ce moine à qui, dans ce jour, ses ennemis mêmes ouvrent les portes du ciel, pendant qu'ils ôtent du front pontifical la couronne de feu qu'ils y avaient posée dans un accès d'humeur et de mauvaise foi ; ce moine doit être bien glorieux ! et pourquoi ne lui pardonnerions-nous pas d'être tombé dans le péché de vanité ? Son adversaire a bien commis le péché d'envie et de colère ? Luther plus tard se repentit d'avoir si facilement consenti à donner le royaume des cieux à ces misérables papistes : et dans ses Tisch Reden, il ne trouve pas assez de feu en enfer pour les brûler ?

1) Dr. Martin Luthers Leben. Gust. Pfizer, p. 669, 670. Luther a reproduit le même tableau, mais avec des détails différents, dans une lettre à Justus Jonas, 22 av. 1530.

La réponse fut amendée d'après le vœu formel de l'empereur 1).

Dans toute l'existence de Luther, traversée par tant de combats, de douleurs, de maladies, de tentations, il n'est pas de moment où il souffrit comme à la diète d'Augsbourg. Cette fois ses douleurs sont plus profondes, parce qu'elles viennent, non plus des papistes, mais de ce qu'il a de plus cher au monde, de ses disciples, qui doivent veiller durant son exil à Koburg sur l'œuvre commune de la réforme : sur Staupitz et sur Mélanchthon surtout.

Mélanchthon était las de combats. Il voulait la paix pour les vieux jours de son maître, et pour l'Allemagne, qui depuis quinze ans avait versé tant de larmes et de sang ; pour le chef même de l'Eglise, vers qui son amour d'enfance l'attirait malgré lui, et pour cette sainte armée d'évêques catholiques sur la brêche depuis tant d'années, et qui par une chaîne non interrompue remontaient au berceau même du christianisme. Aux yeux de Mélanchthon, la vieillesse avait quelque chose de solennel ; et comme il ne passait pas devant une ruine sans que son ame s'émût, ainsi ne pouvait-il penser sans douleur que le vieil édifice catholique s'écroulerait un jour comme les pierres, car il avait le malheur de croire aux prophéties de son maître sur la fin prochaine de la papauté ; il voulait l'empêcher de périr en conservant la hiérarchie ecclésiastique. C'est donc une bien belle chose que la tradition, puisque dans cette

---

1) Le premier travail de la commission catholique se trouve en partie dans Célestin : Historia Comitiorum August., t. II, p. 254.

atmosphère de passions où se meut à la diète tout ce qui porte le nom de luthérien, Mélanchthon tremble à l'idée seule d'y porter la main. Il voudrait éteindre le schisme et rentrer sans trop de honte dans le sein de l'Eglise qu'il a quittée. On ne sait pas ce qu'il aurait fait, si le démon de son maître ne l'eût tourmenté de sa prison de Koburg !

Il faut voir Luther malade, en proie à des douleurs qui lui fendent la tête comme avec une hache; qui soufflent dans ses oreilles comme des serpents, et lui remplissent le cerveau comme des coups de tonnerre ou des chutes d'avalanches, car ce sont là les figures dont il se sert pour peindre ses souffrances; il faut le voir, disons-nous, au seul mot de paix et de rapprochement que son disciple Jonas a glissé dans une de ses lettres, se lever, prendre la plume, et à ce mot terrible de restitution, nous rappeler l'éloquence de la tribune antique. « Restituer, nous autres; eh! qu'ils commencent donc à nous rendre Léonhard Keyser, et tant de victimes qu'ils ont tuées! Qu'ils nous rendent les ames que leurs doctrines impies ont perdues! qu'ils nous rendent de si nobles intelligences outragées par leurs trompeuses indulgences et leurs fraudes! qu'ils nous rendent la gloire de Dieu étouffées par leurs blasphèmes! qu'ils nous rendent la pureté cléricale par eux souillée et conspuée : alors nous compterons et nous verrons qui devra 1) ».

Mélanchthon sentait son ame fléchir, et déposait ses secrètes pensées dans le sein de son père. Luther

---

1) Jusio Jon. 13 Jul. De Wette, 4e vol. 89.

oubliait ses souffrances pour relever le courage de son disciple. Un moment le visage de Philippe s'était couvert de rougeur quand Faber lui avait cité des textes où le réformateur appuyait sur la nécessité de la confession auriculaire. Il n'y avait rien à répondre. Les repousser était chose impossible ; les livres de Luther étaient là, marqués par un pli aux divers endroits où le dogme catholique était défendu par le docteur saxon. Il ne pouvait pas répondre à ce que Jonas, trop vivement pressé, objectait à ses adversaires — qu'en ce temps-là Luther marchait dans les langes du papisme, car ces langes il les avait secoués alors. Mélanchthon se contente d'exposer candidement l'objection à Luther, qui la repousse d'une singulière manière.

« C'est pour faire parade de leur sagesse, que mes adversaires citent mes contradictions ! ânes qu'ils sont ! il leur appartient bien de juger les antilogies de notre doctrine, eux qui ne comprennent rien à des textes qui se heurtent. Comment notre doctrine pourrait-elle apparaître à leurs yeux, autrement qu'embarrassée de contradictions, quand elle exige et condamne les œuvres, repousse et autorise la nécessité des rits, honore et blâme la magistrature, affirme et nie le péché ? Pourquoi des eaux dans la mer 1) ? »

La réfutation n'est-elle pas singulière? Mélanchthon n'est pas certainement pressé de la présenter à Faber. Il n'y avait pas de papiste dans l'Allemagne

---

1).. Cum simul exigat et damnet opera, simul tollat et restituat ritus, simul magistratum colat et arguat, simul peccatum asserat et neget. Sed quid aquas in mare? Phil. Melanthoni, 20 jul. 1530.

catholique qui aurait essayé une justification semblable, à la place de Luther.

Mélanchthon, Jonas, Agricola, travaillaient néanmoins à l'œuvre de la pacification, à cette eucharistie que tous les esprits souhaitaient avidement. Ils faisaient de larges concessions, et Mélanchthon, par exemple, convenait qu'il y avait nécessité de ne pas dépouiller l'évêque de son autorité, de lui laisser le pouvoir de régler les cérémonies du culte, de maintenir certaines observances et pratiques en usage dans son troupeau. Luther, sans rejeter l'évêque, lui contestait le droit d'établir des règlements, pour le donner à ce qu'il nommait l'église ou l'assemblée des fidèles, seule reine, seule maîtresse des formes du culte, des cérémonies extérieures ou liturgiques. Mais disait Faber, qui donc assemblera cette église, qui la convoquera, puisque vous rejetez l'autorité pontificale? L'évêque, répondait Luther, qui n'est véritablement qu'un économe 1). Mais de sérieuses difficultés venaient embarrasser l'esprit du disciple; d'abord l'intervention des fidèles dans des matières auxquelles il est étranger, le danger pour le dogme d'une action populaire en dehors de toute juridiction, l'abaissement du caractère sacerdotal, sa dépendance de la multitude. Par exemple, si elle prescrit ou repousse le jeûne, à qui en appeler de sa décision? Mélanchthon comprenait parfaitement qu'une constitution semblable menait droit à la négation de l'apostalat luthérien, car Luther n'avait pas assemblé la communion des fidèles pour prêcher contre les indulgences, pour

1) Melanthoni, 21 Jul. De Welte, p. 105, t. IV.

abolir les vœux monastiques, la messe, pour mutiler l'enseignement catholique, lui ôter la prière des morts, le purgatoire et les sacrements ! Si l'évêque n'a pas le droit d'établir des pratiques extérieures, des processions, des pélerinages ; un moine avait-il pu, de son autorité privée, effacer du catéchisme trois dogmes principaux, et comme Luther donner au monde chrétien une symbolique nouvelle ! Eck et Faber n'avaient-ils pas raison de crier ici : ô misère du cœur humain !

Luther poursuivait et établissait que l'évêque même n'avait pas le droit d'imposer des statuts pieux, et qu'on devait lui désobéir et mourir plutôt que de lui céder 1).

Que justice soit rendue à Mélanchthon ! Si le schisme n'eût eu pour représentants à Augsbourg, que des hommes de conciliation comme lui, il se serait éteint ! Il savait bien que les grandes assemblées ne sont propres qu'à fomenter les haines de partis, et il avait proposé de choisir dans les deux communions des théologiens qui disputeraient sur les questions controversées, sans appeler la foule à leurs débats. Cette proposition avait été accueillie.

C'étaient des deux côtés des hommes d'élite, des orateurs qui avaient l'habitude de la parole, des casuistes rompus aux difficultés de l'école. On agita successivement les divers articles de l'exomologèse luthérienne ; on disputa sur la foi, sur le mérite des œuvres, sur la pénitence, le sacrement de l'eucharistie. La mémoire de Faber et d'Eck surtout tenait

---

1) De Wette, 107.

du prodige. Ils savaient Luther par cœur. Eck, dans son langage figuré, donnait au père de la réforme plusieurs têtes dont chaque bouche, suivant les temps, enseignait sur le même dogme une doctrine différente. La réforme n'était plus si haute, son langage était moins dur. Le matin était destiné au dogme, le soir à la discipline. Mélanchthon assistait à toutes les conférences, et souvent réprimait par sa douce parole, des colères prêtes à se faire jour et à détruire l'œuvre de paix à laquelle il attachait toute sa gloire. Malheureusement ce qu'il édifiait avec tant de peine dans le cénacle des théologiens était le soir livré à l'examen moqueur et à l'œil farouche de quelques puritains réformés qui ne voulaient avec Rome ni paix, ni trêve. Luther était le chef de ces volontés de fer 1).

Mélanchthon, par exemple, reconnaissait la juridiction épiscopale dans l'intérêt de la société politique et religieuse. On avait chassé les évêques de leur siége, il consentait à ce qu'on les y rétablît. « Et de quel front, disait-il, oserions-nous consacrer cette victoire de la force brutale, si les évêques nous laissent notre doctrine? Faut-il que je vous dise mon opinion. Eh bien! domination épiscopale et administration spirituelle, je voudrais tout leur restituer. Voyez donc l'Eglise que nous aurions sans Politeia! une tyrannie plus intolérable que celle que nous subissions! »

---

1) Menzel's neuere Geschichte der Deutschen, 4 vol. p. 375 et suiv.
2) Video postea multo fore intolerabiliorem tyrannidem quam antea unquam fuit. Ep. Camerario, p. 148, 151.

Il allait plus loin : il voulait conserver le pape comme chef visible de l'Eglise. Il écrivait le 6 juillet au légat Compegio cette lettre dont le ton contraste si fort avec celui que prenait Luther :

— Nous n'avons pas d'autre doctrine que celle de l'église romaine; nous sommes prêts à lui obéir si elle veut étendre sur nous ces trésors de bienveillance dont elle est si prodigue pour ses autres enfants; nous sommes prêts à nous jeter aux pieds du pontife de Rome, et à reconnaître la hiérarchie ecclésiastique, pourvu qu'il ne nous repousse pas? Et comment rejetterait-il la prière de suppliants? pourquoi le fer et la flamme quand l'unité rompue est si aisée à rétablir 1)?

Malheureusement il y avait auprès des princes des conseillers intéressés à ce que le projet de pacification de Mélanchthon échouât. C'étaient des courtisans qui avaient gagné une existence brillante, et qui pouvaient faire du despotisme à l'abri du nom de leur maître, comme le chancelier Brück qui colorait sa colère contre le pape de zèle pour la religion, et disait avec un ton hypocrite de componction — qu'il ne pouvait en conscience reconnaître l'Antechrist qu'avait annoncé l'apôtre saint Paul 2).

Mélanchthon lui répondait : — Prenez garde, il y a du danger à renverser un édifice qui existe depuis tant de siècles; que le pape soit l'Antechrist, on

---

1) Cœlest. hist. August. Confessionis, t. 3, p 18. Pallavicini hist. concil. Trid., lib. III, c. III.

2 Seckendorf comm. de Lutheranismo, lib. II, p. 176.

peut vivre sous lui comme les Israëlites sous le Pharaon 1).

Mais la voix de Brück était plus puissante. Ses amis, autrefois engagés dans les ordres et qui occupaient de beaux postes à la cour des princes, répétaient avec lui : — Pas de paix avec l'Antechrist et la bête de l'apocalypse. Les magistrats se joignaient aux prêtres : faction nombreuse qui n'avait embrassé la réforme que pour secouer le joug sacerdotal, et qui avait gagné au changement de religion des honneurs, des titres et de l'argent. Il y eut un moment un cri de réprobation contre Mélanchthon, qu'on accusait de trahison et de vénalité. Le pauvre disciple succombait à la peine. Il voyait avec douleur qu'il avait entrepris une œuvre que rendaient impossible les mauvais instincts de ses frères : car, disait-il à son maître en découvrant la plaie de la réforme, ce n'est pas pour l'évangile qu'ils combattent, mais pour le pouvoir. Ils s'inquiètent peu d'enseignement et de religion, ils n'ont désir que de despotisme et de licence 2)?

Brück savait bien que la réconciliation des deux cultes, tentée par Mélanchthon échouerait, car Luther n'en voulait pas. Cette pensée de paix était aux yeux du Saxon une impiété, un sacrilége! et pen-

---

1) Cœlest. Hist. Aug. Conf. t. III. p. 32. Müllers Historie von der Evangelischen Stände Protestation. La réponse originale de Melanchthon et les annotations de Brück et de Luther se trouvent aux archives de Weimar, E. f. 37. n. 1. Act. fol. 83 et suivans.

2) So sehr streiten unsere Genossen für ihre Herrschaft nicht für das Evangelium.

dant que Philippe usait ses forces, ses ardeurs de tête et de plume, et jusqu'à ses larmes que Cochlée a tort de regarder comme hypocrites 1), pour opérer une réconciliation; Luther, dans son commentaire sur le deuxième psaume adressé à l'archevêque de Mayence, ce grand martyr de constance catholique, faisait un appel à la haine, soulevait les colères des princes allemands contre la papauté, et offrait son sang en holocauste au triomphe de ses passions 2).

— Laissez donc rager le roi, rugir le pape, tempêter les princes: notre roi règne, et le fils de la maison. Mes chers maîtres, vous le laisserez bien tranquille, sinon envoyez-lui un cartel pour lui jeter à la face vos colères et votre défi, afin qu'il prenne ses précautions, qu'il revête ses armes et se bâtisse un fort.... Nous autres Allemands nous ne cesserons donc de croire au pape, que lorsqu'il nous aura donné un bain, non pas d'eau chaude, mais de sang? La belle joie pour le pape, quand nos princes se prennent aux cheveux : il rit dans sa barbe; bon, dit-il : bestiasses d'Allemands, vous ne voulez pas de moi pour pape, et bien me voici. Je ne suis pas prophète, mais je vous prie de prendre garde que vous n'avez pas affaire avec le pape et sa sequelle, mais avec le diable et ses diableries que je connais. »

Et, comme Mélanchthon semblait intimidé, il lui jette ces paroles de pitié et de mépris : « A qui meurt de peur, des braiments d'ânes pour chants funèbres,

---

1) Cochlæi de fraudulentiâ hæreticorum, Philippica I, apud Raynaldum, ad an. 1530, n. 85.

2) Menzel's neuere Geschichte, ꝛc. t. I, p. 382.

et pour vous qui mourez de votre propre couardise, quels chants entonner ? 1).

Spalatin penchait pour la paix comme Mélanchthon. Il était vieux, cassé, infirme : les tempêtes où s'était jeté Luther, et où il l'avait entraîné, l'avaient usé. Il n'aspirait plus qu'à la tombe, et il voulait y descendre doucement, y précéder Luther auquel il désirait procurer quelques heures de repos.

A Augsbourg, les catholiques insistaient vivement sur le rétablissement de la messe. Spalatin inclinait et Mélanchthon aussi, à rétablir le sacrement, mais il tremblait de déplaire à Luther. Il lui écrivit donc, en termes pleins d'amitié et de condescendance ; et voyez comme Luther le rudoie !

« C'est Jésus-Christ 1) qui a institué la messe ; il n'a pas parlé à son église de messe privée. Il ne s'agit pas de dire : J'ai bonne intention ; mais bien, j'ai pour moi la parole de Dieu. Pas de culte divin nouveau, sans une parole expresse du Seigneur, ainsi que je l'ai si souvent enseigné. Vous diriez, par le même motif : Je veux monacher, par motif de piété ; moines et messes privées, tout cela a été jugé. Il ne faut pas leur pardonner encore, de peur de les faire revivre : au voleur la potence, c'est sa place. »

Quel pas immense vers la paix ! Mélanchthon qui consent à reconnaître la suprématie du pape et le pouvoir des clefs, par conséquent son infaillibilité, la juridiction épiscopale, la hiérarchie cléricale, l'expiation dans cette vie, et dans l'autre, par la prière et le repentir ; Justus Jonas, qui est prêt à restituer

1) Spalatino, 27 jul. de Wette, t. IV, p. 145.

les biens des ecclésiastiques, à rendre au moine sa cellule, au curé son presbytère, à l'évêque sa demeure épiscopale; et Spalatin qui rétablirait la messe privée et l'institution cénobitique! Ainsi la réforme était en voie de conciliation; elle reniait Luther, et ne conservait plus que de vieilles rancunes contre des doctrines qu'il coûtait trop de désavouer à l'amour-propre de ses théologiens: encore avait-elle fini par s'accorder avec Faber sur l'efficacité de l'œuvre soutenue de la foi en Jésus-Christ. Mais Luther était là, veillant pour éteindre et étouffer toute pensée de conciliation; il ne veut ni paix ni trêve: c'est un combat à mort avec le catholicisme; il faut que l'un des deux meurre: malheur à qui s'interpose entre Luther et le pape; il le renie pour son frère. Ni le sang qui a coulé en Allemagne pour le triomphe de doctrines que ses disciples eux-mêmes aujourd'hui seraient prêts à désavouer; ni le sang qui coulera, dans un avenir prochain, dont Luther lui-même assigne le terme, ne le font trembler! Il veut aller jusqu'au bout, et marcher, jusqu'à ce qu'il ne rencontre plus sur sa route une ame de catholique; jusqu'à ce qu'il ait écrasé sous sa semelle l'antique serpent qu'on appelle le pape 1), et que le pape ait aboli le papisme 2). — Le bel ouvrage, écrit-il à Spalatin, que vous avez entrepris là de réconcilier le pape et Luther: le pape ne veut pas plus de Luther, que Luther du pape. Si vous réussissez, je ferai comme vous;

1) Brentio, 26 aug. Melanthoni, 26 aug.
2) Summa mihi in totum displicet tractatus de doctrinæ concordiâ, ut quæ planè sit impossibilis nisi papa velit papatum aboleri.

je travaillerai à réconcilier le Christ avec Bélial 1). Le Christ, c'est Luther, et Bélial, c'est le pape. — Que Pharaon périsse, pourvu qu'Israël soit sauvé; pas de réconciliation avec des meurtriers qu'étouffe le sang du juste Abel, et qui ne peuvent vivre sans boire le sang de leurs frères 2).

Quand Charles V doit entrer à Augsbourg, Luther a soin de répandre parmi les catholiques les louanges du prince ; il en fait un homme de Dieu, un envoyé du ciel, un Auguste nouveau qui a l'amour et les vœux du monde entier. Et ses amis n'oublient pas de demander aux papistes, si c'est là ce théologien farouche qu'ils ne cessent de représenter comme l'ennemi de César ! Attendez, l'empereur aussi a besoin de paix, et il voudrait bien étouffer ces discordes religieuses que la réforme promène en Allemagne. Il laisse la vie à la réforme, il lui cède des temples, son symbole, ses livres; seulement, il lui demande de se taire jusqu'à ce que le concile qu'elle sollicite depuis tant d'années ait jugé en dernier ressort. Alors tout change, il ne faut plus espérer en la clémence de César 3) ; Charles et ses conseillers ne sont plus des hommes, mais des portes d'enfer; des juges qui ne peuvent juger sa cause, et auxquels il ne cédera pas un seul poil 4) de sa barbe. Alors ce nom d'empereur et de monarque était puissant sur l'esprit des peuples, et quand l'empereur avait parlé, on croyait que la sagesse di-

---

1) Spalatino, 26 aug.
2) Joh. Agricolæ, 30 jun.
3) 30 jun. Joh. Agricolæ.
4) Melanthoni, 12 jun.

vine s'était reposée sur ses lèvres. Il fallait donc aux yeux de l'Allemagne avoir l'air de croire à cette incarnation de l'esprit divin dans la parole du prince. Luther imagine pour ruiner la décision du souverain, cette distinction entre le prince et le chrétien, que plus tard le philosophisme eut été bien aise de trouver dans quelque écrit de jésuite; le prince auquel toutes volontés doivent obéir, le chrétien qui n'a pas reçu du ciel le droit de violenter les consciences. Soumettez-vous à César, c'est la volonté de Dieu qui a commandé d'obéir aux puissances, mais résistez au chrétien qui veut tourmenter votre foi, car c'est un précepte du ciel, qu'il vaux mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ainsi quand un vassal comme le landgrave de Hesse désobéit à l'empereur qui lui a prescrit, ainsi qu'aux électeurs, de ne pas quitter sans sa permission Augsbourg ; le réformateur n'a que des paroles glorieuses à lui adresser, parcequ'il a eu le courage d'échapper par la fuite à cette cité où on voudrait tenir captive la parole de Dieu.

Les princes électeurs travaillés par Luther, n'attendaient qu'une occasion pour quitter Augsbourg et protester contre le décret dont on menaçait la réforme. Ils la firent naître. Dans une querelle suscitée à dessein, un soldat tombe mort : les bourgeois cachent le meurtrier, et pendant le tumulte l'électeur de Saxe s'enfuit par la porte orientale, au moment même où l'empereur y faisait placer des gardes, car il avait deviné le dessein des dissidents 1).

1) Cœlest., t. III, p. 157. Müller, lib. III, ch. 39.

Quelques jours après parut le décret impérial où Charles V accordait aux protestants jusqu'à la fin d'avril 1531 « pour examiner s'il ne leur conviendrait pas de retourner à la communion catholique, plutôt que de persévérer dans leur schisme, et pour se préparer à exposer leurs griefs devant le concile qui serait convoqué dans six mois. »

Les princes protestèrent contre la réfutation de leurs doctrines, par des textes scripturaires. Ils dénoncèrent le silence dont on avait accueilli la réponse qu'ils avaient faite aux docteurs catholiques. Brück présenta ses doléances à l'empereur, qui ne voulut pas les recevoir. Les envoyés de Strasbourg, de Memmingen, de Constance, de Lindau, refusèrent de souscrire au décret de la diète. Strasbourg avait embrassé la doctrine de Bucer, et dans la crainte de violence ouverte venait de former une ligue avec Berne, Zürich et Bâle. Le traité portait—que si l'empereur ou les princes menaçaient la liberté religieuse, ces trois villes enverraient des troupes à son secours; que Strasbourg fournirait 20,000 écus d'or par mois, par mille hommes d'infanterie; que si les cantons suisses étaient inquiétés, Strasbourg paierait chaque mois un subside de 3,000 écus d'or; si les alliés étaient attaqués, la cité rhénane s'engageait à fournir 10,000 milliers de poudre, Zürich, 10,000 milliers de grains, qu'on déposerait à Bâle. Cette convention fut signée sans le consentement de l'empereur. C'était un acte de félonie que Luther glorifia comme une inspiration divine. Il oubliait qu'il avait flétri, damné ces chrétiens, qui, sous le nom de paysans, avaient résisté aux magistrats ci-

vils, et cimenté de leur sang quelques textes obscurs des livres saints.

La confession d'Augsbourg isolée du dogme religieux, et envisagée comme pensée de progrès, point de vue sous lequel l'ont examinée les historiens réformés, attentait au principe de libre examen posé par le moine saxon, en donnant à la réforme une unité symbolique qu'elle eut dû repousser quand chaque intelligence devait être juge souverain de ses croyances. Il n'y a pas de catéchisme avec le droit d'interprétation. Luther, dans cette confession de foi, détrône la raison individuelle sur le front de laquelle il avait mis une si belle couronne. Cette raison n'est plus reine dès qu'on lui dicte un culte, des dogmes, une foi, un symbole. Luther lui a dit : « Tu es libre », et il la damne, dans cette vie et dans l'autre, si elle rejette la présence réelle. Il a donné des ailes à la pensée, lui a permis de prendre son vol au plus haut des cieux, de scruter des mystères que le catholicisme cache à ses enfants, de sonder des profondeurs où nul œil n'ose plonger, de rejeter l'autorité des siècles, les enseignements des docteurs, des évêques, et de croire tout ce qu'elle veut. Mais aujourd'hui il lui coupe les ailes; il la fait tomber du ciel et la jette dans un autre lit de Procuste où il la tient enchaînée. Essaye-t-elle de remuer, Luther la taxe de révolte et de désobéissance, prêt à la renier comme une mécréante. C'est le libre examen qui a produit les sacramentaires, les antinomistes, les adiaphoristes, les majoristes, les synergistes, les osiandristes, qui sont venus à Augsbourg pour demander la liberté de con-

science. On les violente, on veut leur imposer un formulaire; n'est-ce pas là de l'autorité 1)? Au moins dans le catholicisme l'intelligence n'a pas de peine à obéir, dès qu'elle croit que l'esprit de Dieu repose dans cette image vivante du pape, vicaire de Jésus sur cette terre. Mais que penser d'une symbolique à l'instar de la confession d'Augsbourg, que Mélanchthon travaille, fait et défait, polit, corrige, remet sur le métier, transmet à Luther, qui la reprend, la revoie, l'enfle et l'amoindrit, la biffe, la retourne dans tous les sens, et expédie par le premier courrier à son disciple qui la proclame l'œuvre de la réforme, la manifestation de la vérité et l'inspiration du Saint-Esprit. Singulier évangile qui ne ressemble pas à lui-même, car reproduit trois fois dans l'espace d'un demi-siècle, trois fois il a paru avec des variantes nouvelles 2).

1) Philipp-Nicolai in seiner Verantwortung an Petrum Plancium, p. 288, 289, 408.

2) Andreas Musculus luthérien disait au colloque de Hertzberg. — Que la confession avait changé douze fois de figure. — Daß die Augsburgische Confession, wohl zwölmale seye geändert worden. Calvin la nommait un brandon de discorde. Ep. f. 524.

CHAPITRE XXIII.

MÉLANCHTHON.

— Je t'envoie ci-inclus la lettre de notre cher prince, tout entière écrite de sa main, où il te marque une si vive bienveillance. Je ne te parlerai pas ici en poète, Je veux faire le prophète et me servir des paroles que Dieu adresse à son serviteur Abraham : va, quitte ta patrie et tes amis, et la maison de ton père, et pars pour le pays que je te montrerai. Je veux t'élever sur un grand peuple, te bénir et te faire un glorieux nom, Genèse, 12. Voilà ma prophétie, voilà mes espérances pour toi, mon Philippe, mon soutien et ma joie. Allons, du courage, envoie-moi tes hardes à Stuttgart. Là nous verrons ce dont tu auras besoin à Wittenberg ; cela me regarde. Si tu m'en crois, tu iras d'abord en passant à Pforzheim embrasser ta mère, et après avoir dit adieu aux tiens, tu viendras me trouver. Mais ne t'arrête pas en route, de peur que la place ne t'échappe. J'ai répondu que tu allais arriver. Et afin que tu saches quel cas on fait de toi à la cour, je t'envoie une lettre de Spalatin, l'ami du prince ; c'est tout ce que

j'ai de plus pressé à t'écrire. Donc je le répète, fais un paquet de toutes tes hardes et expédie-le moi à Stuttgart; mais encore une fois le plus tôt possible. D'abord à Tübingue, pour voir tes amis, puis chez ta mère, à Pforzheim, pour embrasser Augustin et ma sœur, et puis ici à tire d'aile. Les princes sont chose changeante. Du courage, sois homme et ne fais pas la femme. Personne n'est prophète dans son pays. Je t'embrasse. Stuttgart, la veille de la Saint-Jacques, Joh. Reuchlin 1) ».

C'était là une lettre bien belle de Capnion pour Mélanchthon qui n'avait pas encore vingt-deux ans, et que Frédéric l'électeur appelait pour professer les langues anciennes à l'université de Wittenberg. Donc Schwartzerd, dont Reuchlin avait grécisé le nom 2), monta à cheval et partit pour Nüremberg, où il se lia d'amitié avec Willibald Pirkhaimer, noble jeune homme tout rempli d'amour pour les belles lettres. Il arriva bientôt à Leipzig où il trouva Mosellanus, le suppléant de Richard Crocus dans l'enseignement de la langue grecque, et où il fit connaissance d'Andréas Franz Kamitz, adolescent de hautes espérances, et qui plus tard fut conseiller du duc George Henri et de l'électeur Moriz.

Il arriva le 25 du mois d'août 1518, à Wittenberg. Peu de jours après, il prononça son discours d'ouverture. Il avait pris pour sujet : de l'amendement des études de l'adolescence, de corrigendis Adolescentiæ studiis. Il fut disert et

1) Dr. Franz Volkmar Reinhard's sämmtliche zum Theil noch ungedruckte Reformations-Predigten. 2e par. p. XI. et suiv.

2) Reformations-Almanach, 1817, p. XXIV.

abondant. Luther, qui l'écoutait, l'interrompit souvent par des murmures d'approbation. Mélanchthon s'annonçait comme réformateur. Il en voulait à la vieille Scolastique, à la forme usée de l'enseignement, aux traditions du passé. Dès ce jour, une sympathie secrète attira l'une vers l'autre ces deux ames si bien faites pour s'entendre; amitié qui ne devait finir qu'à la tombe.

Bientôt la vaste salle de l'université ne put contenir les auditeurs qui se pressaient pour ouïr la parole du maître 1). On y voyait des comtes, des barons, des marquis, des princes, des dignitaires. Mélanchthon expliquait tour à tour les comédies d'Aristophane, les discours de Démosthènes, Hésiode, Homère, Théocrite, Thucydide et Apollonius. Il était fier de son titre de professeur.—L'existence d'un professeur, disait-il à Joh. Sturm, n'est pas aussi brillante que celle d'un courtisan. Mais comme elle est plus utile, comme elle sert bien mieux l'humanité! O sainte profession qui enseigne à connaître la nature de Dieu, les devoirs de l'homme et les merveilles de l'intelligence 2)!

On fut tout étonné à Wittenberg de la renommée qui avait devancé Mélanchthon dans cette ville, en voyant un frêle jeune homme qui tenait les yeux baissés en terre, avait le menton nu, le teint pâle, et la voix si faible qu'on avait de la peine à l'entendre. Qu'on se représente, dit un de ses contemporains, un adolescent tout maigre, tout éthique, caché

1) Heerbrand's Leichenrede auf Melanchthon.
2) Reinhard, t. II, p. 15.

dans une ample robe de professeur, aux manches pendantes; un écolier qui, à côté de Luther, paraissait à peine avoir quinze ans, et qui dans la promenade allait tout au plus à l'épaule du docteur, mais un vrai géant en doctrine et en science linguistique. Pauvre petit corps qui enfermait, on ne saurait dire, quels trésors de sagesse et d'érudition !

Quand il s'était assis pour la première fois à table à côté de Reuchlin, son maître lui avait servi un flacon de vin du Rhin dont il mouilla à peine ses lèvres, et qui lui porta violemment à la tête. C'est lui qui nous donne ces détails. Reuchlin n'avait que deux plats à son diner, et un seul à son souper. Il aimait les jeunes gens, surtout quand ils étaient passionnés pour l'étude, et leur abandonnait sa bibliothèque riche en belles éditions des poètes anciens. Après deux heures passées en silence sur les livres, Mélanchthon et ses compagnons faisaient une promenade au jardin, puis se mettaient à table, où chaque convive avait devant lui une bouteille de marquisat qu'il vidait joyeusement, tandis que Capnion se contentait de boire de la piquette (Loram).

Philippe était sujet aux insomnies. Il se guérit par la diète et l'usage du vin du Rhin qu'il finit par aimer. Il se couchait régulièrement après souper et se levait à trois heures du matin pour étudier. Quand on sut que le vin lui avait été prescrit, on lui en envoya de tous côtés. L'électeur Frédéric lui disait en lui faisant présent d'un tonneau de Rüdesheim, — Saint Paul recommande le bon vin, et il faut suivre le précepte de l'apôtre. Mélanchthon obéit. Il aimait les poissons et les légumes, mais fort peu la viande. A

Tübingue, il avait coutume d'échanger son plat de viande contre une bonne soupe aux herbes. Il voulait que la viande fût chaude et les œufs frais, et il se plaignait des tables électorales où l'on mange ni chaud ni froid 1).

Luther n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour deviner la destinée de Mélanchthon. A leur première entrevue, qui dura quelques heures, Mélanchthon appartenait déjà à Luther corps et ame; le pacte était signé. Philippe était à lui pour la vie, séduit et fasciné. Le professeur apportait au moine une lettre de leur ami commun. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que Luther écrivait à un de ses disciples: — Je pense tout le bien que vous me dites de notre Philippe. Il a fait sa première leçon avec tant d'éloquence que tout le monde en est ravi. Je ne veux pas d'autre professeur de grec tant qu'il vivra; mais ce qui m'inquiète, c'est de savoir comment ce frêle tempérament s'accommodera de notre genre de vie, et comment il pourra vivre avec d'aussi faibles émoluments. Les lipsiens parlent déjà hautement de nous l'enlever. En vérité, je vous le dis, voilà un homme! Quelques semaines plus tard il écrivait: — Philippe est un helléniste plus habile que vous ne sauriez croire; quel auditoire il a! théologiens de haut et bas étage, il a tout enflammé d'une ardeur subite pour l'étude du grec 2).

En échange de toutes ces félicités antiques que lui abandonnait si généreusement Mélanchthon, Luther

1) Reinhard, t. II, p. 19, 23.
2) D. Martin Luthers Leben, von G. Pfizer, p. 610 et suiv.

ouvrit à Philippe les sources de la théologie : science pleine de charmes, où Mélanchthon sut trouver un aliment à ses rêveries religieuses. Son esprit était naturellement porté à la contemplation. Ce fut pour satisfaire ses instincts, et non pour étendre la réforme qu'il se livra avec une véritable ferveur de néophyte à l'étude de la scolastique. Ses progrès furent si rapides que Luther bientôt put se flatter que la mort n'interromprait pas l'œuvre qu'il avait commencée, et que Mélanchthon au besoin pourrait achever. — Que je meurre, disait-il, et mon ouvrage ne périra pas ; car mon cher Philippe le reprendra, et, Dieu aidant, saura le terminer avec gloire. En 1522, Mélanchthon avait achevé ses scholies sur trois épîtres de saint Paul; c'est ce commentaire que Luther trouvait si beau. Maître Philippe, c'est le nom qu'il portait à Wittenberg, ne pouvait consentir à publier son exégèse. — Et qu'importe, disait Luther, amoureux de la gloire de son disciple, que tu te déplaises, si tu me plais à moi?... Je te dis que les commentaires de Jérôme et d'Origène, comparés aux tiens, ne sont que des bouffonneries et des sottises 1). Il n'y avait pas moyen de triompher de la modestie de Mélanchthon. Les prières, les plaintes et le courroux de Luther étaient inutiles. Le moine prit alors le parti de voler le manuscrit et de le faire imprimer secrètement. Mais soit que l'imprimeur se fût trop hâté, soit qu'il n'entendît pas assez bien la langue latine, soit que Luther fût encore trop peu rompu

1) Die Commentare der Hieronymus und Origenes lautre Possen und Narrethei seynd egen deine Anmerkungen.

à la révision des épreuves, l'ouvrage parut souillé de solécismes qui mirent l'auteur dans d'étranges angoisses. Il n'avait pas la force de se fâcher, il se prit donc à rire, mais d'un rire amer et que comprit trop bien son maître. C'était la première fois que le jeune aiglon quittait l'aile de Luther pour voler en plein air. Jugez donc de sa honte quand il tomba lourdement à terre. Les catholiques chantèrent cette chute, et dans la langue mythologique du siècle, ils comparaient Mélanchthon à Icare et saint Paul au soleil, où le jeune fou était aller se brûler tout vif. Il n'y avait que la voix du maître qui pût le relever. Les louanges de Luther expièrent les critiques du monde savant. Ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est le calme de Mélanchthon qui ne s'irrite pas contre ses ennemis et reçoit leurs coups comme un châtiment mérité. Luther n'eût point ainsi traité ses adversaires. Philippe revit son travail avec soin, corrigea les fautes du prote qu'il ne bouda pas un seul moment, et ne crut pas aux louanges exagérées de l'amitié. Il pensait comme Erasme, et il croyait que St. Jérôme était un exégète plus habile : avait-il tort?

Vous vous rappelez la dispute de Leipzig, si malheureuse pour Karlstadt. Luther avait amené avec lui Mélanchthon. Eck s'aperçut que Philippe se penchait à l'oreille de Luther et lui soufflait à voix basse des mots dont les sons fatiguaient l'orateur catholique. — Taceat juvenis, cria-t-il tout à coup de sa grosse voix : Mélanchthon se tut, mais l'orgueil de Luther fut singulièrement froissé de l'idée qu'on avait de sa science théologique, dont un enfant

comme Mélanchthon pouvait lui rappeler les souvenirs 1).

L'ame de Mélanchthon sut résister à toutes les séductions de la vanité. Luther était toute sa gloire, tout son bonheur, tout son culte; le temps ne l'avait pas changé. C'était toujours cet écolier candide qui vient de la Thüringe pour enseigner le grec à Wittenberg, et qui se laisse prendre comme un oiseau à la glu de la parole luthérienne. Jamais le joug de cette grande renommée qui écrasait tout ce qui était autour de lui ne lui sembla pesant. Il faut avouer que Luther n'oublia rien pour le lui rendre léger. Avec Spalatin, Amsdorf, Jonas, il a des brusqueries, des emportements, des menaces même; il les gronde, il les taquine, il les boude : mais pour Mélanchthon, il n'a que des caresses, des louanges, du miel, des parfums. Esaïe n'enfle jamais sa voix comme dans l'Ecriture; il n'éclate ni ne tonne quand son Jérémie semble abandonner le chemin qu'il lui a montré; c'est un père qui pousse la faiblesse jusqu'à fermer les yeux sur les fautes de son enfant, tant il a peur de le faire pleurer. Mélanchthon était souvent coupable; il y avait en lui une ame si aimante, que lorsqu'elle faisait un retour vers le passé, elle ne pouvait même, aux yeux de Luther, cacher sa tristesse. Il avait connu la vérité, et quand sa pensée se repliait sur elle-même, son regard se levait au ciel avec une indéfinissable mélancolie. Alors il se rappelait l'image de son vieux père le serrurier, à la foi si vive, qu'il se levait ordinairement la nuit pour s'a-

1) Greffe Vogel, p. 164.

genouiller et réciter sa dévote oraison à Dieu 1); et cette dernière prière de sa mère qui, couchée sur son lit de mort, avait levé ses mains vers lui pour lui dire : « Mon fils, c'est pour la dernière fois que tu vois ta mère : je vais quitter cette vie, tu mourras aussi et tu viendras rendre compte au souverain juge de tes actions. Tu sais que j'étais catholique et que tu m'as induite à abandonner la religion de mes pères. Eh bien ! je t'adjure par le Dieu vivant, dis-moi sans rien me céler, dans quelle foi dois-je mourir? » A quoi Mélanchthon avait répondu : « Ma mère, la nouvelle doctrine est la plus commode, l'autre est la plus sûre 2). Or du souvenir de sa vieille mère sur le lit de mort, et de son père à genoux, priant avec tant de ferveur des médiateurs que la réforme avait voulu rendre sourds à nos vœux, s'exhalait je ne sais quel souffle qui dissipait les murmures que son cœur aurait pu former contre les croyances de ceux qui l'avaient mis au monde; un rayon de lumière qui chassait toutes les ombres que Luther avait amassées avec tant de cruauté dans une âme que le doute et la foi se disputaient si vivement; une ambroisie de vérité qui le suivait à son insu et le faisait reconnaître au milieu de ses frères. Lisez ses écrits; vous le verrez enseigner que les éclipses, les constellations, les météores et surtout les comètes,

1) Georgius Schwartzerd fuit vir pius et pene usque ad superstitionem religiosus, singulis noctibus hora 12 consuevit è lecto surgere ad usitatarum precum recitationem. Vitus Winshemius, in orat. funebr. Melanchthonis.

2) Dieser ist zwar annehmlicher, der Catholische aber sicherer. Aegidius Albertinus, im IV. Theil des deutschen Lust-Hauses, p.143.

sont des messagers chargés d'annoncer aux hommes les volontés suprêmes 1); mais jamais que le pape est le vicaire de Satan et les évêques ses Caudataires. Une seule fois il s'était associé aux colères ignobles de Luther, c'était dans Le pape âne et le moine veau, mais il s'était bien repenti de cette débauche d'esprit 1). Il avait lu dans Virgile que la comète est un signe de colère, et il croyait à la comète de cette vive foi que l'âge peut bien affaiblir, mais jamais effacer. Enfant, il n'avait pour se désaltérer que les sources catholiques, et quoi que pût faire Luther, c'est à ces belles eaux que son ame tentait de retourner : c'est la colombe de Dante revenant toujours à son nid, mais l'aile baissée. Qui sait, s'il n'avait pas craint le monde, et s'il avait pu écouter la voix de sa conscience, s'il ne fût pas revenu au catholicisme? Pour se mettre en paix avec l'Eglise, il n'avait pas comme Luther, un poids énorme de haines, de préjugés et de fanatisme à jeter de côté. On n'est pas bien loin du bercail du bon pasteur, quand on écrit au cardinal Campegio, en 1547, la date seule est un fait puissant, c'est à dire quand il y a scission définitive entre la réforme et le catholicisme: « Nous reconnaîtrions la primauté du pape et la hiérarchie des évêques, si le pape voulait ne pas nous repousser? 2)» et à Théophile, prédicateur de Charles V, « Nous serions tout prêts à obéir à la sainte Eglise de Rome, si douce à notre égard comme elle l'a été dans tous les siècles pour ses enfants, si elle

---

1) Weislinger, — Epist. Lutheri, passim.
2) Conrad Schlüsselburg. Theol. Calv.

nous abandonnait quelque point de doctrine de peu d'importance, qu'avec la meilleure volonté nous ne pourrions rétracter 1). » Voyez donc si Luther aimait Mélanchthon pour lui pardonner tant de doutes, d'hésitations, de retours et de regrets vers le passé, de craintes pour l'avenir ; tant de défaillances, d'incertitudes et de chutes! chute à chaque néologie, un peu spécieuse qui se présente dans le monde religieux ; chute lorsque Karlstadt a trouvé dans un texte de l'Evangile la nécessité d'un second baptême pour les adultes ; chûte quand Karlstadt rêve une vie toute de travail et d'expiation ; chute, et la plus affreuse de toutes pour le cœur de Luther, quand Philippe écoute la voix de Zwingli, et semble prêt à abandonner le réalisme du mot eucharistique; chûte quand Erasme écrit son Hyperaspistes et défend la liberté de l'homme contre le fatalisme du réformateur. Et toutes ces fautes et bien d'autres étaient aussitôt pardonnées! C'est qu'il y avait dans le dévouement du disciple pour son maître, quelque chose de si naïf, de si pur, de si évangélique, qu'il y aurait eu cruauté à Luther de troubler la conscience de son enfant. Il le laissa tranquille tant qu'il vécut. Amsdorf, Jonas, Spalatin, Link et d'autres amis dévoués aussi étaient là pour permettre au moine de succomber tant qu'il voulait à ses tentations de mauvaise humeur : mais eux savaient au besoin se révolter, Spalatin surtout,

---

1) Wir sind erbictig der Heil. Römischen Päpistischen Kirchen Gehorsam zu seyn, wofern sie nach ihrer Gelindigkeit, die sie zu allen Zeiten, gegen alle Wölker gebraucht hat, etliche geringschätzige Ding läßt hingehen, oder nachgiebt, die wir jetztund, wann wir allbereit wollten nicht ändern können.

qui quelquefois avait l'entêtement d'un Saxon, et se laissait bien frapper, mais à condition qu'on l'écoutât, ce que Luther ne pouvait lui pardonner. Mélanchthon à sa place aurait souffert en silence; son cœur se serait brisé de douleur, plutôt que d'exhaler une seule plainte. Mais aussi avec quelle curieuse attention Luther sait se cacher de son bien aimé ! Une seule fois la nature fut plus forte en lui que l'amour, encore n'était-ce qu'un murmure vague qui s'échappait hors de la présence de Mélanchthon, et qu'il répandait dans le sein de quelques amis auxquels il n'avait pas demandé la discrétion. C'était lors de la diète d'Augsbourg, au sujet de cette exomologèse que Philippe s'était chargé de présenter à l'empereur, et dont il effaçait en peintre habile les ombres trop fortes, afin de ne pas heurter l'œil des spectateurs catholiques. Il était si amoureux de la paix, qu'il l'eut achetée au prix de tous les sacrifices de son amour-propre, peut-être même de la vérité. Quand il apprend que ses incessantes révisions du texte symbolique sont regardées par Luther comme de véritables défaillances d'esprit et de chair; alors l'enfant s'émeut et se trouble, s'humilie et demande pardon à son père, les mains jointes. Que fait Luther? il pardonne et il se repent lui-même d'un mouvement de colère comme d'un péché !

« J'étais né pour lutter avec le diable, disait Luther, aussi mes écrits sont-ils pleins de colères et de tempêtes. Mon lot à moi, est de faire rouler des rocs et des blocs, de raser les buissons et les épines, de combler les bourbiers, de frayer les routes: mais Philippe a une autre nature, il marche en

un doux silence ; il bâtit, il plante, il arrose, il ensemence dans la paix et la joie du cœur 1) ».

Il y a dans l'histoire des deux réformateurs deux scènes dont Lucas Kranach aurait pu faire quelques merveilleux tableaux, c'est lorsque la mort menace de les séparer l'un de l'autre.

En 1537 Luther était tombé dangereusement malade près de Schmalkade : Mélanchthon, à la prière de son maître, s'est hâté d'écrire à George Sturz, médecin à Wittenberg : « Je vous en conjure, lui disait-il, ne perdez pas un moment, afin que nous ne laissions pas sans secours un homme comme Luther. C'est un devoir d'accourir quand nous pouvons aider ou soulager notre prochain, et vous savez que le Seigneur vous comptera ce que vous ferez pour Luther, comme si vous le faisiez pour Dieu même. »

Le médecin arriva. Pendant qu'il tâtait le pouls du malade, de grosses larmes tombaient des yeux de Mélanchthon. Luther vit les pleurs de son disciple, et soulevant sa main : « Ne pleure pas Philippe, lui dit-il ; ne sais-tu donc pas ce que Hans Lœser a coutume de répéter : — Ce n'est pas chose difficile que de boire de bonne bière, mais en boire de mauvaise, voilà la science. — Je me connais aux potions d'apothicaires. Dieu soit loué ; je saurai dans ce combat avec la mort, garder mon courage. »

Le danger avait cessé; Mélanchthon sur l'assurance du médecin et le vœu formel de son ami, était retourné à Wittenberg où quelques jours après Lu-

1) Reformations-Almanach, p. xxvi. not.

ther lui écrivait : « Dieu soit loué, mon bien aimé Philippe : dans cette nuit d'épreuve le Seigneur a pris pitié de toi, pitié de tes larmes et de tes prières, et il est venu à mon aide. — Dieu soit loué, répondait le disciple à son maître chéri, c'est du plus profond de mon cœur que je rends grâces à ce Père des miséricordes, à notre Sauveur à tous, de ce qu'il a daigné apporter du soulagement à vos maux et apaiser vos douleurs ! Je me réjouis de votre salut, et pour vous, mon père, et pour l'église du Christ ; la joie qui m'inonde s'accroît encore, parce que je vois dans votre retour à la santé, un signe de la miséricorde de Dieu sur notre petit troupeau. »

En 1540 Mélanchthon partit pour Haguenau. Il tomba malade à Weimar. Avant de quitter Wittenberg il avait consulté les astres 1) ; les astres étaient restés muets. Mais il eut un songe et rêva qu'il mourrait en chemin. Il fit donc son testament. Luther n'y était pas oublié. « Je remercie le digne docteur Martin Luther de m'avoir enseigné la doctrine évangélique ; je le remercie surtout de toutes les preuves d'amour dont il n'a cessé de me combler jusqu'à ce jour : je veux que tous les miens l'honorent comme un père, car personne mieux que moi ne sait de quel courage héroïque, de quelle force d'ame, de quelles merveilleuses vertus Dieu l'a revêtu : que tous l'aiment, l'honorent, croient en lui de tout leur cœur, comme je l'ai toujours fait. »

A la première nouvelle du coup qui venait de frapper son ami, l'électeur monta en voiture, Luther

1) Herrnschmidt, Vit. Luth. Ch. 12.

voulut l'accompagner. En entrant dans la chambre du malade un spectacle affreux vint frapper les regards du réformateur : les yeux de l'agonisant étaient voilés, sa raison éteinte, sa langue glacée ; l'oreille n'entendait plus, il avait perdu connaissance. Luther se tourna vers l'électeur et lui dit en levant les yeux au ciel : « Voyez donc comme le diable a gâté notre ouvrage ! » Pendant que le prince cherchait sur la figure livide du moribond quelque signe d'espérance, Luther s'était tourné vers la fenêtre, avait joint les mains et prié. Cette oraison finie, il se tourna vers son ami, lui prit la main, et se penchant à son oreille : « Allons, Philippe, murmura-t-il, du courage, tu ne mourras pas; Dieu pourrait t'ôter de cette terre ; il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Il ne t'abandonnera ni ne te délaissera ; il ne voudra pas que la peste ou le désespoir triomphe de toi, Philippe. Allons, ne te laisse pas aller au découragement, ne te suicide pas ; tourne-toi vers le Seigneur qui donne la vie et la mort. » Alors, au dire de quelques historiens qui ne croient pas aux miracles opérés par l'intercession des saints, Dieu exauça la prière de son serviteur. Mélanchthon ouvrit les yeux, recouvra ses sens, se leva sur son séant et prit la main du docteur : « J'allais mourir, racontait-il, si le docteur Luther ne fut venu pour m'arracher des bras du trépas 2). » Luther aussi croyait à un miracle opéré en cette occasion par la toute-puissance de la prière. « C'est que

---

1) Unschuldige Nachrichten, t. XXV. p. 359.

2) Qui nisi ad me venisset, mortuus essem. Herrnschmidt loc. cit.

la prière, disait-il, fait de véritables prodiges; de nos jours, n'a-t-elle pas ressuscité des morts, et moi, et ma Kétha, et maître Philippe Mélanchthon? Miracle de peu d'importance si vous voulez, que de délivrer le corps de ses souffrances, mais qu'il ne faut pas taire dans l'intérêt des ames faibles 1). » Il serait difficile deconcilier la puissance que Luther accorde à la prière, avec le fatalisme qu'il professe dans son traité de Servo arbitrio. Comment dans son système, quelques mots murmurés à voix basse arrêteraient-ils ce destin inexorable, cette nécessité qui presse et pousse l'homme de sa main de plomb, à qui rien ne résiste, et qui viendrait se briser contre la pierre du tombeau? Qu'est devenu son double anthropomorphisme du bien et du mal? Le voilà donc encore une fois infidèle à ses doctrines. Si son appel à la tradition dans sa dispute avec les sacramentaires est une victorieuse réfutation de son principe du libre examen; sa prière au lit de mort de Mélanchthon est tout un livre contre son serf arbitre.

Deux hommes qui s'étaient aimés d'un amour si pur dans cette vie, auraient dû reposer après leur mort dans la même tombe. Ce vœu ne put être accompli; mais leurs sépulcres se touchent dans l'église de Tous les Saints à Wittenberg: tous deux de la même pierre, uniformes de travail et d'ornements, comme si leur part eût été égale dans l'œuvre de la

1) Das Kirchen Gebett thut große Mirakel. Es hat zu unserer Zeit drei von Todten auferweckt: mich der ich oft bin Todt-krank gelegen; meine Haus-Frau Ketha die auch todt-kranck war, und Magistrum Philippum Melanchthonem, welcher Anno 1540, in Weimar todt-kranck lag. Tisch-Reden, Eissleben, f. 496, 436.

réforme. Cependant l'action de Mélanchthon sur le développement du principe protestant fut moins grande qu'on ne le croit, parce qu'il n'avait reçu du ciel aucun de ces dons qui remuent le monde moral. Il ne connaissait ni l'art d'émouvoir les masses par la parole, ni la puissance du sarcasme dans la discussion , ni l'arme du ridicule , ni le mensonge ou l'indignation; c'est un astre qui emprunte toute sa lumière au soleil saxon, et qui sans Luther se serait éteint dans l'ombre la plus profonde. Mais sans Luther aussi sa foi n'aurait pas failli; car seul il n'aurait jamais eu le courage de la révolte. C'était un bonheur pour la réforme que la conquête d'une ame douce et aimante comme celle de Mélanchthon, à qui personne ne pouvait reprocher d'avoir abjuré sa foi dans des intérêts de chair ou d'orgueil. Philippe fut un écrivain d'imagination beaucoup plus que de jugement; de poésie, beaucoup plus que de raison. Jeté sur ce flux et reflux de doctrines qui se heurtent au commencement du seizième siècle, on le voit se prendre à chaque flot qui peut le sauver, même au flot catholique, jusqu'à ce qu'après une longue lutte il vienne mourir sur le rivage. Alors ses frères en Christ accourus pour le reconnaître, lui refusent la sépulture et le maudissent.

—Est-ce toi, Mélanchthon, dit Schlüsselburg ? Que ton nom soit exécré, à cause de la damnation de tant d'ames que tu as séduites et égarées, avec tes doctrines sur l'Eucharistie ! Tu répondras devant le tribunal du Seigneur de la perte de tous ces enfants d'Adam que le Sauveur avait rachetés de son sang, et que tu as empestés du venin sacramentaire; qu'ils

crient devant Dieu tous ceux qu'en Franconie et dans le Palatinat tu as corrompus et perdus 1) !

— Gloire à toi, dit Jack Mœrlin, homme de science, qui as jeté de si vives lumières pendant ta vie sur les lettres et les langues : il n'est pas de syllogisme dont tu ne nous aies enseigné le mécanisme! gloire pour tous les services que tu as rendus à l'enseignement ! mais que le diable te loue, s'il le veut, pour tes doctrines sur la cène, sur le libre arbitre et la justification 2) !

— Homme à double face, dit Burckard Menck, Dieu t'a déjà jugé dans sa colère, et tu ne l'auras pas trompé comme tu as fait de tes contemporains: homme à deux peaux, luthérien, tant que vécut Luther, ton maître, et calviniste, dès qu'il fut descendu dans la tombe 3)!

Alors on entendit un bruit de voix confuses, c'étaient celles d'Amsdorf, d'Illyricus, de Rorarius, les héritiers des doctrines luthériennes et qui s'élevaient contre la mémoire de Philippe. Amsdorf lui reprochait d'avoir corrompu les textes de leur maître

---

1) Philippus ist die fürnemste Ursache daß in Frankreich, und in andern Landen, so viel hundert tausend Seelen, durch das Blut Jesu Christi erlöset, durch den Sacramentirer Gifft sind angesteckt, verlohren und verdammt worden. Schlüsselburg, Theolog. Calvinist. Lib. 2 Art. XIII. p, 259. 282.

2) Wenn aber kommt auf die Lehre vom Abendmahl, vom freyen Willen, von der Rechtfertigung eines armen, sündigen Menschen für Gott, von den Mittel-Dingen, da lobe dich der Teufel, Philippe, ich nimmermehr. Joachim Mörlin.

3) Burckard Menck, in dem compendiösen gelehrten Lexicon. p. 320. Amsdorf, Illyricus et Rorarius ont fait un livre intitulé : des Corrupteurs des œuvres de Luther, où ils accusent hautement Melanchthon d'avoir gâté les doctrines du réformateur.

commun, et fait violence au symbole de Wittenberg pour l'accommoder à sa raison; Illyricus le nommait cothurne à tous pieds; Rorarius, faussaire pélagien 1); Stancarius jetait au cadavre le nom d'Arius, et Wolff criait : Nous renions ta confession d'Augsbourg; celle de 1531 n'est pas semblable à celle de 1530; dans l'une tu philippises, dans l'autre tu luthéranises ; qui t'a commande d'y changer, suivant ton caprice 2)?

Le plus grand statuaire du siècle, mademoiselle Fauveau, jetée par la tempête sur une terre étrangère où elle s'est inspirée des œuvres de Michel-Ange et de Bandelli, a fait jaillir de la pierre une admirable allégorie : une balance à deux branches; dans l'un des plateaux toutes les mauvaises passions de l'homme; dans l'autre une goutte du sang de Golgotha : le sang est plus pesant. Nous serait-il défendu d'espérer que les prières d'une mère, montrant à l'Homme-Dieu le sang qui racheta l'humanité, aient désarmé le Juge-Souverain, et qu'un rayon de vérité ait illuminé son Fils, au moment où la mort allait le saisir?

---

1) De Trinitate, lib. XXXIV.
2) Wolfius, de Cœnâ Augustâ.

CHAPITRE XXIV.

POLITIQUE DE LUTHER. — 1531-1534.

Les efforts de Mélanchthon pour donner la paix à l'église d'Allemagne avaient échoué contre les instincts passionnés de Luther. C'était à l'instigation du réformateur que Philippe de Hesse avait quitté subitement Augsbourg et s'était mis en révolte ouverte contre l'empereur. Les protestants confiaient leurs destinées aux mains de ce prince, dont l'histoire a flétri le caractère; héros de taverne, tout fier de son épée quand le danger est loin, et perdant la tête dès que le péril est à ses côtés 1). C'est sous ses auspices que fut conclue la ligue de Schmalkade offensive et défensive des princes réformés, dont il se détacha au premier signe de colère de l'empereur, qu'il quitta, puis reprit jusqu'à ce que Charles V, après la journée de Mühlberg, si funeste à la réforme, eût fait expier au landgrave ses perpétuelles indécisions, et l'eût jeté, lui et Jean-Frédéric, dans une prison où ils seraient morts si Maurice de Saxe ne les eût délivrés 2).

1) Reformations-Almanach, 1817, p. LIII, etc.
2) Schmidt's neuere Geschichte der Deutschen, I. th.

La ligue de Schmalkade devait être funeste au repos du pays. Luther avait poussé les princes à la révolte.

A peine la diète était-elle close, qu'il la poursuivait d'un hymne sauvage que la presse reproduisit dans les deux langues, latine et allemande.

— Malheur à vous tous, disait-il, qui avez soutenu le papisme à Augsbourg, honte sur vos têtes ! La postérité rougira de vous, elle ne pourra croire qu'elle ait eu de semblables ancêtres. Oh ! diète infâme qui n'as jamais eu, qui n'auras jamais ta pareille ! tu as couvert de honte nos princes et le pays ; tu as marqué ton sceau au front de nos allemands, devant Dieu et devant les hommes. Que dira le Turc à l'ouïe d'un tel scandale ? que diront les Moscovites et les Tartares ? Qui désormais, sous le ciel, aura quelque crainte ou quelque respect de nous autres allemands, quand on saura que nous nous sommes laissés ainsi honnir, braver, traiter en enfants, en souche, en pierre par le pape et sa séquelle, et que nous avons souffert, pour l'amusement de cette canaille de sodomistes, qu'on courbât la vérité et le droit, sous le poids de ce scandale des scandales. Il n'y a pas d'allemand qui ne doive se repentir de s'appeler allemand 1).

Il avait réservé ses colères, ses ruses, pour justifier la révolte à main armée, dans son « Avertissement à ses chers allemands 2). »

---

1) Luther's Werke, Alt. 1974. Menzel t. I. 423—424.
2) Warnung an meine lieben Deutschen, Luther's Werke, t. XVI. p. 1950. t. 5. Jen. p. 287.

Après la diète d'Augsbourg, un casuiste réformé s'était demandé si chrétiennement on pouvait faire la guerre à l'empereur.

Il voulait une réponse pour apaiser sans doute ses remords intérieurs; il la trouva dans l'Avertissement de Luther.

— Quand des égorgeurs et des chiens de sang n'ont qu'un désir : de tuer, de brûler, de rôtir, il n'y a pas de mal à s'insurger, à opposer la force à la force, le glaive au glaive. Il ne faut pas traiter de rébellion ce que ces chiens de sang appellent rébellion. Ils voudraient bien nous fermer la bouche et la main, et empêcher qu'on n'employât contre eux la parole ou le poing. Pour prêcher à leur aise, ils voudraient se servir du poing, effrayer le monde en criant à la révolte, et vivre sans alarme et sans danger. Tout beau, mon compagnon! ta définition ne vaut rien, je te le dis et je te le prouve. — Qui s'élève contre le droit ne se révolte pas, car alors toute négation du droit serait une révolte. Seulement il y a révolte quand on ne peut souffrir ni magistrature, ni justice, qu'on les attaque ouvertement, qu'on veut s'ériger en maître et en droit vivant, comme l'a fait Münzer : voilà la révolte. Donc, résister à ces chiens de meurtriers, ce n'est pas faire de la rébellion; qui dit papiste, dit oppresseur. Donc voilà le vrai rebelle, qui n'a pour lui ni le droit divin, ni le droit des hommes : méchant, qui ressemble dans ses péchés au meurtrier, à l'insensé 1).

Un catholique de Dresde osa dénoncer à l'Alle-

1) Menzel's neuere Geschichte ꝛc. t. I. p. 425.

magne ces doctrines grosses de tempêtes; il attaqua Luther en face, dépouilla cette parole cauteleuse de sa peau de serpent, montra le venin qu'elle recélait, et étala à tous les regards les versatilités politiques et dogmatiques de son adversaire. C'était un penseur, que cet écrivain de Dresde, un allemand au cœur chaud, un prophète pour qui Dieu, comme il fait souvent, avait levé quelque coin du voile qui cache l'avenir.

Luther lui répondit dans son style accoutumé, tout trempé de fiel et de vinaigre 1), où il ressuscite son fantôme usé de papisme pour faire peur aux Allemands, et qu'ensuite il jette dans le sépulcre, au bruit de son tonnerre de blasphèmes et d'exécrations, en guise de cloches 2).

Le fantôme sut briser la pierre où Luther l'avait couché, à la journée de Lochau, quand Philippe de Hesse et Jean-Frédéric, en révolte contre l'empereur, mettaient en pratique les théories de leur docteur. Luther avait applaudi à toutes les insurrections de la réforme contre le droit national de la Germanie. Quand, dans une de ces luttes où elle venait se heurter contre l'épée de Charles, l'un de ses enfants succombait, Luther en faisait tout aussitôt un martyr. Le réformé regardait le ciel, et voyait au delà de cette vie une couronne de béatitudes éternelles promise par son apôtre à qui mourrait pour sa foi. Ce fut en vain que l'empereur voulut étouffer ce

1) Wider den Meuchler in Dresden, Alt.

2) Hoc convitiorum execrationumque tonitru ac fulgur erit mihi campanarum instar, quibus ad sepulturam ipsorum insonabo.

prosélytisme, en pacifiant les esprits ; toutes ses tentatives étaient inutiles. S'il indiquait une diète à Spire en 1531, l'électeur de Saxe, à la prière de Luther, refusait de s'y trouver. Les protestants, encouragés par l'exemple de leurs princes, s'assemblaient à Francfort, et choisissaient pour chefs de ligue Jean de Saxe et Philippe de Hesse. A Lübek en 1532, ils se réunissaient aux Bavarois pour blâmer le choix de Ferdinand comme roi de Hongrie : double insulte à Charles V et aux constitutions impériales. En même temps ils refusaient, comme le leur avait recommandé jadis leur père, tout subside pour faire la guerre aux Turcs, qui remuaient de nouveau, non pas qu'ils regardassent le Turc comme entaché de papisme, mais pour embarrasser l'empereur. Le mot d'ordre du protestantisme leur avait été donné par Luther : la tenue d'un concile national, sauf à protester contre le concile quand il aurait été convoqué. A Nüremberg, en 1532, le catholicisme lassé vint offrir la paix aux dissidents, qui la repoussèrent en termes magnifiques par l'organe d'Urbanus Regius. — Ou la paix, disait ce luthérien dans son affreux dilemme, avec les papistes, c'est à dire la ruine de notre foi, de nos droits, de notre vie, et une mort de péché ; ou la paix avec le Christ, c'est à dire la haine de nos ennemis, et la vie dans la foi. Que décider ? — Tempêtes du diable, hostilités du monde, lutte de l'antechrist, mais protection du ciel et vie dans le Christ 1).

1) Aut igitur pacem habebimus cum papistis et periclitabitur fides nostra, nostra justitia et vita, et moriemur in delictis : aut pacem cum Christo habebimus et mundo inimici erimus et vivemus per fi-

Le protestantisme refusait même de se réconcilier avec les partis dissidents; en sorte, dit ici un historien réformé, que l'homme qui en 1520 avait ouvert à la pensée progressive un chemin si large, ne lui laissait pas même en 1532 un sentier libre 1). Quiconque n'était pas pour lui était contre lui.

L'une de ces sectes, l'anabaptisme, fut donc obligée d'employer les armes pour entrer de vive force dans la communion chrétienne. Nous allons voir ce qu'il en coûta à l'Allemagne.

---

dem. Utrumque servare simul non licet: quid igitur dicam? sæviat diabolus, bella gerat mundus, grassetur antichristus, faveat tantum Christus, et vivemus. Seckendorf, lib. III, p. 22,

1) Menzel, t. I, p. 437.

CHAPITRE XXV.

LES ANABAPTISTES. — 1534-1537.

Le comte de Frise était un des protecteurs déclarés de l'anabaptisme; on disait 1) qu'il s'était fait rebaptiser secrètement. Embden, la capitale et le foyer de l'hérésie nouvelle avait envoyé à la diète des missionnaires qui arrêtaient les passants et leur criaient : Faites-vous rebaptiser, ou vous n'aurez pas le royaume des cieux. Le plus fougueux de ces prédicants était un disciple de Melchior Hoffmann, qui avait pris le nom d'Elie et se faisait remarquer par ses emportements contre les zuingliens et les luthériens, qu'il accusait de morale relachée. Il attaquait Luther, ses mœurs et sa doctrine.

Melchior Hoffmann venait d'annoncer aux habitants de Strasbourg le nouveau règne des enfants de

1) Histoire des Anabaptistes, par le P. Catrou t. 2. Erasmi Epist. Epist. 373 et passim. — Hermann von Kersenbroch: Narratio de obsidione Monasteriensi, seu de bello Anabaptistico, in Menkenii scriptoribus Rer. germ. tom. III. — Geschichte der Kirchen-Reformation zu Münster und ihres Untergang durch die Wiedertäufer, von H. Jochmus. Münster, 1825.

Dieu. — Ecoutez, leur disait-il, l'esprit saint est descendu sur moi; il m'a transformé en ange, il a répandu sur mes lèvres un vin nouveau qui m'a enivré, sur m'a tête une lumière de feu qui m'a embrasé. Je veux réédifier la Jérusalem; mort aux premiers nés d'Egypte; un nouveau Cyrus va venir, qui désarmera le roi de Babylone, brisera l'arc de Nemrod, ouvrira aux enfants d'Israël un chemin tout neuf pour retourner à leur pays natal... Les sept anges apocalyptiques ont dégaîné l'épée qui frappera tous les infidèles, et l'un d'eux s'apprête déjà à répandre sa fiole dans les airs : le royaume de l'antechrist touche à son terme.

Strasbourg, la ville savante. la ville lettrée, l'Athènes de l'Allemagne à cette époque, écoutait ces rêveries.

Quand Luther avait commencé ses prédications, Strasbourg avait embrassé la symbolique saxonne sur les indulgences, sur le purgatoire, sur la papauté et sur la cène; plus tard le Rhin apporta de Zürich les dogmes de Zwingli sur l'eucharistie; Strasbourg se rallia à la confession helvétique. Survient Bucer avec une parole nouvelle, et Strasbourg se fait bucérien. Melchior Hoffmann paraît, et Strasbourg lui donne asile et se prend à la dogmatique de l'illuminé. Tout n'est pas fini : d'autres apôtres viennent, chassant ce troupeau de docteurs hétérodoxes qu'ils ont précédés c'est à dire Karlstadt, Luther, Zwingli, dérobant à chacun d'eux un article de son symbole, dont ils font sortir je ne sais quelle confession, qui n'appartient ni au luthéranisme, ni au zwinglisme, ni à l'anabaptisme, et Strasbourg adopte ce symbole

parce qu'il n'a ni la forme ni la couleur catholique 1).

Strasbourg était donc représentée à Augsbourg par ses docteurs de toutes sortes : zwingliens, luthériens, karlstadiens, bucériens. Les anabaptistes étaient les plus ardents : le jour même de leur arrivée, sans avoir obtenu la permission des sénateurs, qui, presque tous, penchaient pour Luther 2), ils avaient établi des conférences où ils jetaient d'insolents défis aux dissidents. Un luthérien l'ayant accepté :— De qui as-tu mission de prêcher, demanda-t-il à l'anabaptiste? — De qui? reprit l'anabaptiste, tu ne connais donc pas le livre où ton maître dit qu'il a lu toute sa vie? Or qu'est-il écrit dans ce livre inspiré? — que la charité du Christ est un titre suffisant pour prêcher sa parole.

L'anabaptiste, pour prouver que les luthériens n'avaient pas ce gage dont parle l'apôtre, se mit à tracer un tableau satyrique des mœurs réformées. Il représentait les disciples du nouvel évangile escaladant les couvents pour en enlever les nonnes, faisant ripaille avec elles dans les cabarets, se gorgeant de viande, de vin, et rompant le vœu de chasteté à chaque taverne qu'ils rencontraient. La populace riait.

Mais le luthérien saisissait le moment où la multitude se taisait pour répondre à son adversaire 3).

---

1) Mesh., lib. V, cap. XV, XVIII, etc.

2) Senatus enim fere totus Lutheranus, ep. 575.

3) Tous ces arguments sont répétés depuis dans une dispute qui eut lieu en 1532 à Strasbourg entre les luthériens et les anabaptistes. Voy. Bullinger : Adversus anabaptistas, lib. II, cap. 15.

— Tu es un apôtre d'iniquité, tu calomnies saint Paul, tu blasphèmes l'Evangile. Sans doute tout chrétien doit pratiquer les œuvres de charité; mais tout chrétien n'est pas appelé à annoncer la parole divine. Il faut pour la répandre d'autres titres et une autre mission que la sainteté des mœurs et l'amour du prochain.

— La vocation, sans doute, reprenait l'anabaptiste, je te comprends; mais dis-moi de qui tu la tiens?

— Des magistrats : c'est d'eux que nous avons reçu le droit de publier l'Evangile.

— Et moi du choix de nos églises; nos églises ne valent-elles pas tes magistrats?... Ouvre donc notre livre commun, lettre morte pour toi, et pour nous lettre de vie : où donc as-tu lu que Christ ait conféré aux hommes du pouvoir le droit de députer des apôtres et de leur dire : Allez, prêchez, répandez la parole de vie, au nom du Christ, le sauveur des hommes?

Alors l'anabaptiste s'inspirait, levait les yeux, se recueillait, puis, d'une voix de prophète annonçait au peuple sa venue au nom de l'Eternel, qui, en songe, lui avait dit : Réveille-toi, prends la route d'Augsbourg; voici que je serai avec toi dans le chemin, que je te précéderai comme autrefois l'étoile lumineuse précédait les mages; je mettrai la sagesse dans ta bouche; tu annonceras ma parole au peuple de la ville impériale; j'amollirai les cœurs, et des ruisseaux de miel découleront de tes lèvres.

Ordinairement quelques hommes d'armes envoyés par le sénat mettaient fin à cette scène religieuse :

l'anabaptiste descendait de chaire, et allait ameuter plus loin le peuple.

Ailleurs un autre prédicant venu de Münster convoquait ses auditeurs à une conférence en plein vent. C'était un des mille théologiens nés au soleil de Münster, cette nouvelle Sion des temps modernes, que saluaient dans leurs rêves tous ces fanatiques dont Luther avait troublé le cerveau, qui voulaient jouer le rôle du Saxon, se disaient prophètes, et se conféraient les noms d'Elie, d'Enoch, Moïse : pauvres malades dont la Captivité de Babylone, avait égaré la raison ; intelligences sans études, sans science, sorties tout à coup de la foule où elles devaient mourir, et qui, perverties par la lecture de livres hérétiques se croyaient appelées à régénérer le monde.

Münster, véritable Thébaïde du désert avant la venue de Luther, dormant tranquille sous la houlette de ses pasteurs 1), était tout à coup devenue une ville de trouble, de désordres, inquiète, tourmentée de son obscurité, et aspirant à imiter Wittenberg. Elle était riche, commerçante, et cultivait avec succès les lettres humaines. Son université avait jeté quelque éclat dans le monde savant. Elle aimait l'antiquité, la Grèce surtout, dont elle avait rétabli ou élucidé les poètes. C'était toute sa passion, jusqu'au temps où ses portes s'ouvrirent à des disciples de Luther; alors cette cité demi-grecque, demi-latine, par ses mœurs et ses instincts, se jeta dans la dispute théologique, et ses pro-

1) Meshovius, lib. VI.

fesseurs abandonnèrent l'étude de Cicéron et d'Homère pour commenter les livres saints. Dieu sait que de choses nouvelles ils trouvèrent dans ces saints livres que n'avaient jamais enseignées nos prêtres. Donc toutes les divinités classiques s'en vont de Münster à la fois, comme les hirondelles au printemps, mais pour n'y plus revenir; et à leur place une scholastique amère, pointilleuse, jacasse, y vient troubler le repos des écoliers, des maîtres et du peuple. La marche révolutionnaire des sectes est toujours la même. Ce sont d'abord des quolibets contre l'ignorance du clergé, de grosses plaisanteries contre l'intempérance des moines et peut-être contre leur ignorance : professeurs, disciples, jusqu'au peuple, tout sourit d'abord dans la ville de Münster; mais la révolte grandit, prend des forces, s'enhardit; elle envahit la chaire catholique où devant le sénat elle débite ses sophismes. De la chaire, elle passe dans le sanctuaire : une fois dans le lieu saint, elle renverse les images, déchire les vêtements sacerdotaux, puis elle s'arme, attaque et renverse les couvents. Les couvents pillés et rasés, elle se jette sur les presbytères dont elle chasse les prêtres comme entachés de papisme.

C'est le moment où apparaît un restaurateur de la parole évangélique : cette fois c'est un jeune homme sorti du peuple, autrefois enfant de chœur de l'église Saint-Maurice, où quelques chanoines l'ont instruit dans les lettres latines. Il s'appelle Rothmann. Quand Luther eut prêché contre les indulgences, le bruit de ses sermons vint jusqu'à Münster et éveilla dans le cœur de l'adolescent un désir immodéré

d'entendre le moine. Il partit donc malade de doutes et d'anxiétés. Luther crut avoir conquis un disciple qui travaillerait à son œuvre. Mais Rothmann avait été séduit par Mélanchthon, et surtout par Karlstadt. La lecture de Zwingli fit entrer de nouvelles ténèbres dans son ame, et le livre anabaptiste qui parut en 1531 sous le nom du Rétablissement 1), le refoula du sacramentarisme dans l'anabaptisme. Rothmann croyait à l'alchimie, à la transmutation des métaux, au fatalisme, et au démon de Zwingli. Un jour pour prouver que le Christ n'est pas dans les espèces eucharistiques, il prit dans le calice des hosties consacrées qu'il jeta à terre en disant à la foule muette d'étonnement : — Voyez, est-ce là du sang, est-ce là de la chair? Si Dieu était dans ce symbole, il se lèverait et remonterait sur l'autel 2). C'est le même argument qu'en 1793 un prêtre employait contre l'existence de Dieu. — Si Dieu existe, disait-il, qu'il me tue ; je le nie. Dieu avait le temps d'attendre, et il attendit. Rothmann avait, comme tous les réformés de renom, pris femme par continence, et formulé une confession de foi qu'à sa rentrée à Münster il voulut imposer de force aux catholiques. Cette exomologèse ne ressemblait en rien à la symbolique luthérienne : c'était une œuvre de progrès où il établissait la nécessité d'une communication immédiate de Dieu avec la créature sous certaines conditions qu'il assignait, et dont la première était de dépouiller le papisme. Les catholiques mé-

---

1) Lamb. Hortensius, p. 12. Catrou, p. 25.

2) Dorpii wahrhaftige Historie, wie das Ewangelium zu Münster angefangen ꝛc., 1536.

prisèrent ces fantaisies, dont Luther se moquait également. Rothmann allait son chemin.

— Répondez donc à Rothmann, criaient ses disciples à Augsbourg ; catholiques, luthériens, zuingliens, vous êtes tous dans le chemin de la perdition, et la seule voie du ciel, c'est celle que vous ouvre mon maître ; quiconque n'y marche pas aura les ténèbres de la vie éternelle.

L'arrivée de l'empereur mit fin à toutes ces prédications : les zuingliens et les anabaptistes gardèrent le silence. Ils espéraient confesser leur foi en pleine diète, comme les protestants en avaient eu le pouvoir, et montrer dans le livre de l'Evangile leur genèse dogmatique. Ils se trompaient. Mélanchthon et Luther surtout ne voulurent pas qu'on les écoutât. Luther écrivait de Koburg à Philippe — que tout était jugé, que la doctrine de Zwingli et de Rothmann était diabolique, et qu'il fallait chasser ces semeurs de peste, et ces loups dévorants qui dévasteraient le troupeau du Christ. Ainsi donc c'est Luther qui refuse à ces sectes le moyen de se justifier, qui leur ferme la bouche, qui les appelle filles du diable parce qu'elles ont trouvé dans un texte du Nouveau Testament la nécessité d'un second baptême. Ce n'est pas seulement la vie matérielle qu'il sollicite pour sa communion, mais des temples, des autels, des droits de cité ; et si l'un de ses frères à son tour ne demande ni des églises, ni des vases d'or, ni des édifices publics, ni même de l'ombre, du soleil ou du pain, mais seulement un peu de pitié et de miséricorde, Luther le repousse !

Qu'on ne dise pas, pour le justifier, que la doc-

trine de Rothmann avait subi une transformation politique; qu'elle menaçait la magistrature, et devait ruiner l'édifice social. Jamais l'anabaptisme n'aurait ensanglanté l'Allemagne, si Luther l'eût pris sous ses ailes, et eût laissé à ses disciples la liberté d'enseigner leurs visions. Au point de vue catholique, la question est tout autre : l'anabaptiste, au tribunal de l'autorité, est un enfant révolté que les lois peuvent punir; mais aux yeux des luthériens, qu'est-ce qu'un anabaptiste? tout au plus un chrétien qui se trompe, et non point un hérétique, puisque sa foi découle de sa raison, et que la lumière de son intelligence éclaire chacune des interprétations des textes controversés. Rothmann à Augsbourg, c'est Luther à Worms.

Il faut entendre les plaintes qu'exhalent contre le docteur Martin les écrivains favorables aux fanatiques. Dans leur colère, ils l'appellent au pied du tribunal de Dieu, quand l'ange aura réveillé les morts, et ils font crier contre lui le sang de leurs prophètes, versé depuis Augsbourg, où le moine étouffa leur voix. Le catholicisme n'a pas besoin d'attendre le son de la trompette du jugement dernier pour demander compte aux anabaptistes de la mort de tant de prêtres tués de leurs mains dans l'évêché de Münster, de tant d'églises qu'ils ont incendiées, des milliers de statues par eux jetées aux flammes, de toutes ces chartes précieuses dont ils bourraient leurs canons, de ces monastères qu'ils pillèrent plus cruellement encore que n'avaient jamais fait les luthériens. Ils triomphèrent d'abord. Après leur première victoire, le sénat fanatique fit un

édit qui enjoignait au nom du Christ et de son évangile 1), de dévaster les églises. Le peuple obéit. On vit une multitude qui se disait pleine de l'esprit de Dieu se ruer sur les portes des temples, les briser à coup de hache, incendier les orgues et les chaires, traîner sur la place publique les statues et les tableaux où un vaste brasier les réduisait bientôt en cendres, tirer les reliques de leurs châsses, jeter au vent les os des anciens martyrs, boire dans les vases sacrés, et finir, à la lumière des cierges allumés, par accomplir dans le saint lieu le précepte donné à nos premiers pères, de croître et de multiplier.

Ce jour de profanation, Münster fut surnommé la nouvelle Sion, et un rescrit affiché par Rothmann décida qu'il n'y avait désormais qu'un livre nécessaire au salut, la Bible, et qu'il fallait brûler tous les autres comme inutiles ou dangereux. Deux heures après périssait dans les flammes la bibliothèque de Rudolphe Langius, presque toute composée de manuscrits grecs et latins 2).

Mais Dieu eut enfin pitié de la vieille église de Münster. La ville était assiégée. Le printemps avait fait naître un peu de verdure sur les remparts et dans les jardins de la ville. Jean de Leyde, le roi de la nouvelle Jérusalem, l'avait fait couper et distribuer à ses soldats ; mais un vent violent, accompagné de neige et de gelée, faucha ces brins d'herbe ; les assiégés, sans une sortie heureuse qu'ils firent malgré l'ordre

---

1) Histoire des Anabaptistes, liv. II.
2) Meshovius, Catrou, Hist. de l'Anab., liv. V, p. 101.

de leur prophète, allaient mourir de faim. Aucune voix cependant, parmi ce peuple de cadavres, ne s'élevait pour crier merci. L'évêque qui pressait le siége eut pitié de ces malheureux. Il envoya à Jean de Leyde un soldat pour le sommer, au nom de Dieu, de rendre la place. — Il ne fut point écouté. Les anabaptistes s'encourageaient à mourir : un d'eux, monté sur un cheval semblable à celui de l'apocalypse, sonnait de la trompette et annonçait à haute voix que les morts allaient sortir de leurs tombeaux et venir au secours de la ville. Les morts dormirent de leur sommeil éternel. Le canon battait vainement depuis un mois les murailles de la ville rebelle; la trahison en ouvrit les portes. L'armée épiscopale s'avança jusqu'à la grande place. Il ne restait plus que trois cents anabaptistes, qui, retranchés derrière des charrettes mouraient en chantant des cantiques. La faim leur fit tomber les armes des bras : on les reçut à merci 1).

Jean de Leyde combattait encore; la lance d'un soldat le renversa. On se jeta sur le prophète, qu'on étreignit de cordes et de chaînes, et qu'on traîna, pressé entre deux chevaux, aux pieds de l'évêque. Le prélat était à cheval, sur un tertre d'où son œil pouvait découvrir la ville tout entière, et son oreille entendre les derniers gémissements des mourants. — Voilà ton ouvrage, dit-il à Jean de Leyde; vois donc ces églises et ces palais en cendres, ces maisons abattues, cette herbe qui croît dans les rues arrosées du sang de tes frères. — Waldech, répondit l'ana-

---

1) Catrou, liv. VI.

baptiste, quel si grand mal ai-je donc fait ? ta ville était démantelée, je te la rends fortifiée. Veux-tu que je te propose une excellente affaire qui te dédommagera des trésors que tu as dépensés au siége de Münster ? enferme-moi dans une cage que tu promèneras dans toutes les villes d'Europe, et, à un florin par tête pour voir le roi de Sion, il y aura tant de curieux que tu auras de quoi acquitter toutes tes dettes et augmenter tes revenus. — C'est ce que je ferai, dit l'évêque.

Jean de Leyde et d'autres chefs qu'on destinait au supplice furent conduits au château de Bevergen 1). Le peuple accourait des campagnes pour voir les vaincus et les conspuer. On leur crachait à la face; pour étancher leur soif, un homme leur présenta une fiole pleine de sang au lieu d'eau; les prédicants luthériens arrêtaient quelquefois le convoi, et, entourés de leurs ouailles, offraient à ces malheureux une dispute en règle. Jean de Leyde en accepta une avec Corvinus, un des ministres du landgrave de Hesse, qui nous a laissé les actes de cette conférence. Il est tout glorieux d'avoir triomphé de l'anabaptiste, qui abjura et pleura même ses erreurs sur l'eucharistie, et sa révolte contre son souverain; mais le roi de Münster nia constamment l'efficacité du baptême donné aux enfants, et l'humanité du Christ formée dans le sein de Marie.—Le Verbe fait chair, disait-il à Corvinus, est l'œuvre de l'esprit saint; l'humanité a traversé toute formée le sein de la Vierge, comme un rayon de soleil traverse le cristal.

---

1) Catrou. — Ant. Corv. Epist. ad Spalat.

Il y avait trois hommes dont le supplice devait effrayer le monde : Jean de Leyde, Knipper Dolling et Kretting, car Rothmann n'existait plus. On avait élevé un échafaud en face même du palais où Jean de Leyde paraissait dans toute la splendeur de ses habits royaux, et entouré d'un sérail de femmes, ses concubines. Il était entre ses deux complices, plus élevé, afin qu'on le vît de plus loin. Le bourreau avait des tenailles ardentes, dont il lui déchirait les chairs. Jean de Leyde priait. Le supplice dura près d'une heure. On y mit fin par un coup d'épée qui lui perça le corps d'outre en outre. Il rendit l'ame. Ses deux compagnons moururent de la même mort. Une cage de fer était prête, où l'on enferma ce qui restait de Jean de Leyde, qu'on plaça au haut de la tour de Saint-Lambert pour servir d'épouvante aux anabaptistes. On jeta aux vents les cendres de Knipper Dolling et de Kretting.

La réforme ne put cacher sa joie à la chute de l'anabaptisme à Münster : elle croyait prendre possession des ruines de cette ville infortunée ; mais le vieux culte, qui avait souffert surtout dans sa lutte avec Jean de Leyde, fut, par une décision de la diète de Worms, réintégré dans tous ses droits ; seulement il dut relever les ruines que l'hérésie y avait faites. Un moment le nom d'anabaptiste fut un signe de réprobation : qui en était marqué ne pouvait trouver asile dans les cités protestantes. L'anabaptisme s'appela donc davidisme et memnomisme, du nom de deux de ses membres qui s'étaient chargés des destinées de la secte 1).

1) Catrou, liv. I, Hist. du Davidisme.

La réforme abandonnait la parole pour en appeler au glaive politique. Elle tint un synode, concile œcuménique où toutes les villes qui s'étaient détachées de l'autorité envoyèrent des députés. L'assemblée se tint à Hombourg, le 7 août 1536. Luther n'y vint pas en personne, mais en esprit, sous forme de pamphlets.

Des actes de cette diète, le protestantisme n'a cité que d'informes fragments, comme s'il devait en rougir. Il a raison. Qu'il pleure maintenant sur le sang de ses confesseurs, versé par le glaive dans diverses cités des Pays-Bas; qu'il tresse des couronnes de martyr pour ses disciples morts dans sa foi ; qu'il glorifie le bûcher de Jean et de Henri, brûlés à Bruxelles 1); mais qu'on n'accuse plus la papauté de cruauté! A Worms et à Augsbourg il disait qu'il n'y a pas d'autre glaive que la parole; aujourd'hui qu'il a des temples dont il a dépouillé les anciens maîtres pour célébrer son culte, qu'il boit dans nos calices, qu'il donne la communion avec nos coupes, qu'il prêche dans nos chaires, qu'il s'est revêtu de nos vêtements recousus à sa taille, qu'il appelle ses fidèles au son de nos cloches, quand il ne les a pas fondues; si un anabaptiste, pauvre ame qu'il a séduite, vient lui demander de l'air et de la paille, et lui crier elle aussi merci, il s'arme du glaive, il fait de la force et donne le signalement de l'hérétique. — Et d'abord il serait inutile d'examiner si le ministre de la parole a le droit d'user du

1) Ein Lied von den zweien Märtyrern Christi, zu Brüssel von den Sophisten von Löwen verbrandt; geschehen im Jahr 1523.

glaive contre l'hérétique. Ce droit n'appartient qu'au magistrat qui peut seul faucher l'ivraie avec le fer 1), et encore l'enseignement doit-il précéder le châtiment. Maintenant voyons ce qu'il faut décider à l'égard de l'anabaptisme. Quelques uns de ses dogmes sont subversifs de l'ordre social, par exemple la polygamie, le parjure envers le prince, la révolte contre l'autorité politique, le refus du serment en justice ; aux magistrats de poursuivre et d'exterminer ces dogmes impies. Il est d'autres dogmes qui, sans donner atteinte au pouvoir, sont hostiles au pur évangile, par exemple le baptême des enfants qu'ils rejettent, la négation du péché originel, leurs révélations immédiates du Créateur, et la damnation à laquelle ils condamnent à jamais quiconque s'est souillé d'un péché mortel. On demande ici s'il est permis de punir de mort ceux qui soutiennent ces maximes hétérodoxes ? »

Presque tous les réformés opinèrent pour la confiscation des biens, l'exil et la mort en cas d'impénitence. On ouvrit le livre saint. — Qui Deum blasphemat morte moriatur 2), dit le Seigneur ; donc le magistrat est obligé d'exterminer le blasphémateur. C'est un précepte divin, et quel plus grand blasphème que de nier l'église de Jésus-Christ, comme font les anabaptistes ? En vain allèguent-ils, pour justifier leur schisme, le scandale des ministres évangéliques ; c'est l'excuse dont les Donatistes autrefois essayèrent de colorer leur sépa-

1) Ott. ad ann. 1530, Gastius, p. 365.
2) Levit., cap. 24.

ration de l'église chrétienne ; c'est justement que les édits d'Honorius et de Théodose vinrent frapper ces hérétiques qui voulaient fonder un nouveau ministère.

« Qu'on ne dise pas que le soin de la parole divine n'appartient pas au magistrat temporel : le ministère du prêtre, le ministère du magistrat, ont tous deux été établis de Dieu pour maintenir l'harmonie des sociétés. Le prince doit veiller sur cette double œuvre du Seigneur, et punir la révolte contre la parole, comme la révolte contre la société : ainsi dans le Vieux Testament les rois de Juda punissaient de mort ceux qui suivaient les faux prophètes.

« Qu'on ne dise pas non plus que Jésus-Christ a défendu d'arracher l'ivraie : c'est aux ministres de la parole que s'adresse ce précepte ; mais le Christ n'a pas songé à porter atteinte aux droits du magistrat ; il l'arme du glaive pour frapper et punir celui qui blasphème son saint nom. Si donc l'anabaptiste persistant dans sa doctrine de péché, soutient la nécessité d'un second baptême, nie le péché originel et se sépare de nous sans nécessité, — qu'il meure par le glaive dans sa coupable obstination 1).

Aucune voix ne s'éleva dans l'assemblée de Hombourg contre cet anathème. Mélanchthon, le Fénélon de la réforme, opina pour la peine capitale contre tout anabaptiste qui persisterait dans ses erreurs,

---

1) Si quis solummodò articulos assereret nempè de pædo baptismo, peccato originali et de separatione non necessaria, concludimus, et in hoc casu, morte affici. Gast., p. 176. Catrou, p. 222, t. 2, liv. I, du Davidisme.

ou qui romprait son ban sur la terre d'exil où les magistrats les auraient déportés. — Un magistrat, répétaient les envoyés de Lunenbourg, a droit de vie et de mort sur les hérétiques; le prince peut contraindre ses sujets à entendre la parole de Dieu 1).— Que l'hérésie soit éteinte dans le sang et les flammes, demandèrent les ministres d'Ulm. Et ceux d'Augsbourg : -- Si nous n'avons envoyé encore aucun rebaptisé au gibet, nous leur avons marqué la joue d'un fer rouge. Et ceux de Tubingen : —Pitié pour les pauvres anabaptistes, qui ne suivent que la voix de leurs chefs ; mais mort aux ministres de sa parole. Le chancelier se montra plus tolérant : il conclut à ce qu'on enfermât les rebaptisés dans une prison où on s'étudierait à les convertir à force de misères. Tous demandèrent qu'on rédigeât en cette occasion un code religieux qui servît de règle de conduite aux protestants, afin d'exterminer à jamais le fanatisme. Et de cette assemblée sortit un décret semblable à ceux de ces pères dont Luther s'est si fort amusé, et où nous retrouvons jusqu'au Saint Esprit qu'ils invoquaient, et que les réformateurs appellent aussi à leur secours.

Or, voici cette bulle, à laquelle vous pouvez comparer celle de Léon X, que Luther nommait une œuvre d'enfer.

—Les ministres de la parole évangélique 2) exhorteront d'abord les peuples à prier le Seigneur pour la conversion des rebaptisés : qu'une punition exem-

1) Ott., p. 86.
2) Catrou. Histoire du Davidisme, liv. I, 224. Ott., p. 89.

plaire soit infligée à ceux de nos frères dont les déréglements scandaliseront les consciences; que les ivrognes, les adultères, les joueurs, soient réprimandés; que nos mœurs se réforment.

« Qui rejette le baptême des enfants, qui transgresse les ordres des magistrats, qui prêche contre les impôts, qui enseigne la communauté des biens, qui usurpe le sacerdoce, qui tient des assemblées illicites, qui pêche contre la foi, soit PUNI DE MORT.

« Voici comment on procédera contre les coupables : on amènera devant le surintendant tout chrétien soupçonné d'anabaptisme; le ministre le reprendra et l'exhortera avec douceur et charité; s'il se repend, on écrira au magistrat et au pasteur de sa résidence, qu'on peut lui pardonner et l'admettre à la communion des fidèles. Le coupable abjurera ses erreurs, confessera ses fautes, en demandera pardon à l'Eglise et promettra de vivre en fils soumis. S'il retombe et qu'il veuille se réconcilier de nouveau avec Dieu, il sera frappé d'une amende dont on devra distribuer le produit aux pauvres. Tout étranger qui s'obstinera dans ses erreurs sera banni du pays : s'il rompt son banc, on le fera mourir.

« Quant aux simples, qui n'auront ni prêché, ni administré le baptême, mais qui séduits, se seront laissés entraîner aux assemblées des hérétiques; s'ils ne veulent pas renoncer à l'anabaptisme, ils seront battus de verge, exilés à jamais de leur patrie, et mis à mort, s'ils reviennent par trois fois au lieu d'où ils auront été chassés ».

Une seule voix s'éleva dans l'Allemagne protestante contre la sévérité de ce manifeste, ce fut celle du

landgrave de Hesse dont les Etats étaient infectés d'anabaptisme. Sa conscience n'était pas tranquille. Il voulut consulter ses docteurs ordinaires. Il s'adressa donc à Mélanchthon et à Luther. Nous avons leur réponse, elle est datée de Wittenberg, le lundi après la Pentecôte. C'est la paraphrase du commentaire de Luther sur le psaume 82.

« Que parlez-vous d'hérésie, avait dit Luther, ce sont des factieux, des perturbateurs de la paix publique, que tous vos anabaptistes, qu'il faut mettre à la raison, de gré ou de force. Qui nie les dogmes de la foi, un seul article même de notre croyance reposant sur l'Ecriture ou l'autorité de l'enseignement universel de l'Eglise chrétienne, doit être séverement puni. Il faut le traiter, non seulement comme un hérétique, mais comme un blasphémateur du saint nom de Dieu. Il n'est pas besoin de s'amuser à disputer avec de pareilles gens, on les condamne comme des impies et des blasphémateurs. Et à quoi bon discuter sur des dogmes que l'Eglise a reçus, qu'on a longtemps débattus et trouvés conformes à la raison, appuyés du témoignage des livres saints, cimentés par le sang des martyrs, glorifiés par de nombreux miracles, et sanctionnés par l'autorité de tous les docteurs? Donc, s'il survient entre catholiques et sectaires un de ces duels de parole, où chaque combattant s'avance avec un texte; c'est au magistrat de connaître de la dispute et d'imposer silence à celui dont la doctrine ne concorde pas avec les livres divins. — Voilà pour ces brouillons qui prêchent et enseignent en public; mais il en est ici d'autres qui cherchent les ténèbres, qui, sans mission et sans

vocation, se glissent furtivement dans les familles, y répandent leur venin, enlèvent les brebis au troupeau de Christ. Il n'est pas besoin d'attendre qu'on les défère au pasteur et au magistrat civil : ce sont des voleurs et des fripons qu'il faut traiter en voleurs et en fripons. Que si un pauvre diable a eu le malheur de tomber dans un pareil guêpier, il faut que, sous peine de parjure à Dieu et aux hommes, il déclare à quel troupeau il veut appartenir avant qu'on l'écoute. Veillons soigneusement à ce que nul prédicant, quand il vivrait en saint, ne vienne usurper la parole parmi les paroissiens qui ont un pasteur papiste ou un ministre hérétique. En vient-il qui n'apporte pa avec lui les titres de sa vocation divine, et le mandat humain en vertu duquel il veut exercer le ministère évangélique, quand ce serait un ange, Gabriel lui-même descendu du ciel, chassez-le comme un apôtre d'enfer, et s'il ne s'enfuit pas, livrez-le, le polisson et le séditieux, au bourreau 1).

On fit ce qu'avait recommandé Luther : tout ce qui portait le nom d'anabaptiste, devenu odieux au pouvoir, fut chassé. L'anabaptisme cite encore aujourd'hui ces jours d'orage où sa constance lassa le bras du magistrat, comme des temps d'épreuve que Dieu faisait lever pour son église de prédilection. Il rappelle avec orgueil quelques uns de ses confesseurs, qui aimèrent mieux souffrir la prison, l'exil,

1) Comm. Luth. in psalm. 71, t. V. Ien. p. 147. Licet angelus esse videatur, imò Gabriel de cœlo, tamen non modo pro Diaboli apostolo habendum, verum etiam si desistere nolit ab instituto, carnifici committendum, velut nebulonem, qui seditionem machinetur.

et la mort même, plutôt que de renier la parole de Jésus : même il a des chants pour ces premiers martyrs, et des paroles de pitié méprisante pour le moine saxon, qui en 1528, dans son livre de Cœna Christi 1) et dans un autre traité contrà pædobaptismum, avait d'abord si énergiquement défendu la liberté de conscience. Et, pour toute vengeance, il rappelle à Luther les larmes qu'il répandit un jour quand Balthazar Hubeneyer, un de leurs frères, fut conduit au supplice par ordre de Ferdinand d'Autriche, et ses paroles, plus éloquentes encore que ses pleurs, dans une épître à ses paroissiens : 2) « Au nom de Dieu, point de flammes ni de gibet, point de sang parmi nous ; que chacun croie en liberté au cri de sa conscience. N'est-ce donc pas assez des feux de l'enfer, des feux éternels pour punir l'hérétique; pourquoi des peines dans ce monde, s'il n'a d'autre crime que d'errer dans sa foi 3)?

Depuis quinze ans que nous écoutons Luther, chez lui la pensée a fait comme le corps, elle a changé à chaque heure de la journée.

---

1) Luth., t. 3. Ien., p. 458. a.

2) T. 4. Ien. p. 319, Coch. in Act., p. 198.

3) Cuilibet permittendam esse libertatem credendi quod lubet. Quod si quisquam de fide non rectè sentiat, eum in inferno satis habiturum supplicii, ubi sit ignibus sempiternis cremandus.

CHAPITRE XXVI.

LES JURISTES.

Nous nous rappelons la révolte de Luther contre la lettre. Il avait commencé par enseigner la suprématie de l'esprit sur le mot. Pour émanciper la raison, il dut poursuivre l'image humaine dans la tradition catholique. A la fin, il lui fallut ériger un symbole : il eut donc besoin à son tour de signe matériel; mais sa lettre nouvelle éprouva le sort de la lettre ancienne, elle fut soumise au doute, et niée. Luther protesta contre cette négation, et immola cette fois l'esprit à la lettre : l'infaillibilité de l'Eglise entra donc dans sa dogmatique.

— Il est dangereux de croire ou d'enseigner contre le témoignage de la foi et des dogmes de l'église. Celui qui doute d'un seul article écrit dans son symbole, est un hérétique en révolte contre le Christ et ses apôtres et contre son église, roc inébranlable de vérité. — C'est au duc Albert de Prusse que parle le réformateur.

— Mais, dit ici Menzel 1), qui comprend merveil-

1) Luther's Werke, t. XX. p. 2096.

leusement tout le danger de cette parole pour le libre examen, que va donc faire le réformateur? dira-t-il aux flots de la pensée comme aux flots de la mer : Vous n'irez pas plus loin. Si derrière ces flots point une lumière que le néologue regarde avec ses yeux de chair et d'esprit comme une lumière divine; affirmera-t-il qu'il n'y a que ténèbres? Si le sectaire a assez de foi pour marcher sur ces flots, est-ce que Luther l'arrêtera? Voilà donc la nuit papiste qui s'étend de nouveau sur ce bel adage de l'apôtre : Prenez, et gardez ce qui est bon 1).

Les juristes développèrent la pensée de Menzel, soutinrent et prouvèrent que le dogme du libre examen posé, il ne pouvait y avoir d'hérésie dans l'église luthérienne, et repoussèrent comme un attentat à la raison et une défaillance de Luther cette exégèse du psaume 82, où le docteur change des négations en hérésie 2), et cette postille où il établit le droit qu'a l'Eglise et le pouvoir de punir l'hérétique 3).

Luther crut échapper à ses adversaires par une transfiguration nouvelle : il nia la lettre.

Cette défaillance incessante de doctrines finit par frapper quelques ames qui, ralliées à l'œuvre de Luther dès le principe, s'effrayaient des ruines que la réforme faisait dans le domaine des intelligences. Esprits positifs, versés dans la pratique du droit, et

---

1) Menzel's neuere Geschichte der Deutschen, t. I. p. 437 et suiv.

2) Luther's Werke, t. v. Alt. p. 286.

3) Hauspostille über das Recht und die Pflicht der Kirche, wie der weltlichen Obrigkeit, den Ketzereien zu wehren, t. XIII. p. 440. Ed. de Halle.

qui détournés par Luther de ces voies traditionnelles où leur science pouvait se régler et s'alimenter, voyaient leur crédit s'éteindre parmi leurs concitoyens et leur parole abandonnée. Les juristes tentèrent donc de revenir sur leurs pas, et de ramener les chrétiens au droit civil ou à l'autorité. Ce fut un coup de la providence, que le retour des prêtres de la jurisprudence à la tradition. Leur appel aux décrétales, aux canons de l'Eglise, aux bulles papales, au concile, pour établir le dogme, quand la lettre scripturaire paraissait insuffisante, causa à Luther sur ses vieux jours une cuisante douleur! Les juristes proposaient donc d'adorer ce qu'on avait d'abord brûlé! Schurff, une des premières conquêtes de Luther 1), fut aussi un des premiers à proclamer la beauté et la valeur de la tradition! Il proposait un argument qui blessait au cœur le docteur saxon : car, disait Schurff, qu'est-ce que l'Ecriture, sinon une tradition? Comment prouver sa divinité, sinon par la voie orale, tradition séculaire qui nous assure que le souffle de Dieu s'est répandu sur sa lettre! Il n'en est pas du Nouveau-Testament comme du firmament, où chaque étoile parle un langage compris de tous. Qui nous a remis ce livre de bonne nouvelle? des hommes; qui nous l'a transmis d'âge en âge? des hommes; ainsi donc c'est par la tradition que vous savez que le nom de chrétien que vous portez vient du Christ. C'est le fleuve de la tradition qui vous a apporté les deux Testaments, le Sinaï et le Thabor, l'ancienne et la nouvelle loi, Dieu et Jésus.

---

1) Coll. mens. lat. f. 142.

Luther vieillissait, sa verve s'épuisait, son cerveau se dépeuplait, quand il déclara la guerre aux juristes. Son argumentation est faible, trainante et embarrassée. Il s'aperçut bientôt du peu d'effet que sa parole produisait et il revint à sa nature première. Il se fit mocqueur, car déjà la mocquerie ne lui venait pas spontanément, ainsi que dans sa lutte avec le papisme : il avait besoin de la chercher, et souvent longtemps, sans la trouver.

« Il y a trois ans, disait-il en chaire, le dimanche de la Quadragésime, que je me tais : c'est bien assez de temps. Les juristes sont venus m'attaquer de tous côtés : à la bonne heure, qu'ils viennent, mais avec l'arme de Dieu, et point avec les décrets des pontifes. Quand je succomberais, ce qui n'arrivera pas, ils devraient honneur et gloire à notre doctrine, ce Verbe de Dieu que l'Esprit-Saint a répandu et annoncé par ma bouche en disant : qu'ils gardent cette parole quand bien même Caïphe ou Judas la prêcherait. Que nous parlent-ils des canons? quand ils vaudraient quelque chose, ce ne sont pas des chaines qui doivent nous lier : nous n'adorons pas pour faire plaisir aux juristes les excréments et les décrets des pontifes de Rome. Qu'ils s'en aillent donc avec leur droit et nous laissent tranquilles; ils ne parviendront pas à troubler nos églises, et à infecter les esprits de nos étudiants de leurs dogmes impies; ils ne pourront jamais faire un objet de risée de nos théologiens. Savez-vous ce qui adviendra? tout au plus que l'indifférence et l'ingratitude de la multitude, et le sarcasme de nos juristes, dépeupleront nos temples de ministres selon le cœur de Dieu.

« Messieurs les juristes, on vient de me dire que vous avez fait entrer le droit canon à notre académie, et que vous voulez en protéger l'enseignement. Vous savez bien que nous avons pilé et réduit en cendres, il y a déjà longtemps, cet âne papiste, cette asinique papauté et ce qu'elle avait dans le derrière 1). Je vous en prie, mes bons amis, soyez donc d'accord avec nous; ne jugez pas contre le droit : voilà quel doit être votre enseignement, et celui des professeurs, des grands, des petits, des écoliers de tout âge : moi je ne veux ni ne puis souffrir que vous déchiriez notre église. Si cela vous plaît, allez au diable. De sécrétions et de flatuosités papistes, je ne veux : bon pour vous, faites-en votre régal 2). Si vous n'écoutez pas cette admonition, et que vous preniez vos cornes, je vous montrerai les miennes et je vous attaquerai vertement. Si de noirs que vous étiez je vous ai faits blancs, je puis encore aujourd'hui vous rendre votre couleur première, et vous deviendrez noirs aux yeux des hommes comme un démon tartaréen. Alors j'ouvrirai la bouche et je raconterai comment vous avez ces toges et ces pelisses précieuses, et ces vêtements brillants. Ne vous avisez plus d'appeler nos théologiens des ânes ou des troncs; autrement j'en dirai autant de vous, et que l'envie ne vous prenne plus de faire adorer à nos églises ces excréments et ces ordures que rend le

1) At nos istum asinum Pontificium cum fœtidis excrementis in cineres pridem redegimus.

2) Nos excrementa pontificis et crepitus ventris nolumus. Ipsi vos ea devorate. Coll. germ., fol. 425. b. Ulenberg, p. 562 et suiv.

pape, surtout dans cette cité de Wittenberg. Tous tant que vous êtes, juristes, avec toute votre science, vous ne seriez pas capables d'expliquer un seul commandement de Dieu! Vous croyez donc que je ne sais pas ce que vaut un jurisconsulte. Si je prêche, il faudra bien que vous renonciez à vos projets : montez en chaire si le cœur vous en dit, je ne m'y opposerai pas. Je vous céderai la place et je me retirerai ailleurs, où je pourrai faire mon salut. Que le pape consperge de ses excréments le monde entier, qu'il les mange ! Nous avons bien su en venir à bout et le lasser, cet ennemi cruel ; c'était un adversaire redoutable. Vous ne pourriez rien faire, rien entreprendre, rien enseigner, qui nous porte préjudice. Vous croyez donc bonnement que je ne sais pas ce que vous valez : je vous le dirai si vous me poussez à bout ; je dirai vos sottises, votre science de savetier, mes beaux juristes, dont pas un quand on le distillerait jusqu'à la cinquième essence, ne serait en état de nous donner l'explication d'un précepte de Dieu ! »

A table, le soir, Luther reprenait le discours qu'il avait laissé inachevé en chaire, et là il avait des auditeurs qui pouvaient au moins le comprendre.

A l'entendre, le droit canon n'était qu'une chimère, une déglutition avinée du pape, un os qui doit rester au derrière des juristes qui en font bonne bouche, de la poudrette dont saint Pierre avait empesté le monde chrétien ; les canonistes, des ânes, des ânissimes, des pestes de l'église, des suppôts d'enfer et de Satan, des blasphémateurs du Christ, des ennemis de l'évangile qui ont avalé le pape et le

gardent dans l'estomac, des savetiers, des disputeurs emmerdés 1).

Mais ces paroles grossières, ces plaisanteries ramassées dans le fumier, ces quolibets trempés d'ordures et de fange n'avaient déjà plus la valeur d'autrefois. Luther ne trouvait plus de lèvres prêtes à rire, il avait épuisé la saillie ; les fronts ne pouvaient plus se dérider ; il se répétait en vieillissant.

Les juristes le laissèrent dire, ils ne répondirent même pas à ses sarcasmes. Ils avaient pour eux son disciple Mélanchthon, qui rougissait de son maître, et disait à l'oreille de qui voulait l'entendre la nécessité de reconstruire la hiérarchie ecclésiastique, et de s'appuyer sur l'enseignement des siècles passés.

Un de ses élèves, Gaspard de Schwenkfeld, avait prévu et annoncé le retour à la lettre, la désertion de l'idée pour le signe, et la consécration de la forme où tomberait nécessairement Luther. Déjà, en 1525, il montrait le nouveau Sisyphe roulant son rocher sans pouvoir atteindre la sainte montagne de Jésus : — O lumière de l'évangile, s'écriait-t-il, tu tires tes clartés de l'Ecriture ! tu as éclairé les turpitudes du royaume papiste, tu as brisé les chaînes des consciences, tu as rendu aux intelligences la liberté, et tu n'as pas été comprise ! Combien de chrétiens qui se disent évangéliques et enfants du Seigneur parce qu'ils peuvent rire sans danger du pape et refuser le tribut aux moines 2) !

---

1) Coll. germ. fol. 419 422.

2) Ermanung des Mißbrauchs etzliches furnembsten Artikel des Evangelii, aus welcher unverstant der gemeine Mann in fleischliche Freyheit und Irrung gefuret wirt. Breslau, 1524.

Schwenkfeld entrevoyait le jour où le luthéranisme périrait, tué par la lettre même, qu'il viendrait réhabiliter après l'avoir percée d'outre en outre : — Place à l'évangile de Luther, continuait-il, qu'on le laisse passer, il a fait son temps, et qu'on prie Dieu de susciter d'autres apôtres, de nouveaux ouvriers qui aplaniront le chemin à un autre Messie, qui relèvera l'homme par la toute puissance de l'esprit, et qui vivifiera par le Verbe vivant de Jésus. Les tonneaux sont trop vieux pour un vin nouveau. Luther a mis la créature à la place du créateur, la lettre à la place de l'esprit, la terre à la place du ciel ; il nous a sortis de l'Egypte et délaissés dans le désert. Que de la lettre émane un souffle de vie qui renverse toutes ces plantes que n'a pas semées le père céleste. — Honneur à Luther dont ma voix reconnaissante proclamera toujours les bienfaits ; mais je confesse hardiment que la vérité une fois trouvée comme elle l'est, j'aimerais mieux retourner aux papistes qu'aux luthériens. Luther a délivré de ses chaînes un peuple sans science de l'esprit ; mieux aurait valu ne pas briser ses fers. Qu'est-ce que notre réformateur ? un homme qu'il faut bien se garder de suivre en tout, aveuglément, surtout quand il invoque le glaive pour répandre l'Evangile. Il n'y a que Dieu qui soit notre maître et notre guide... N'oublions pas qu'il a enfanté des disciples qui se sont retirés honteusement des voies du Seigneur et qui nous ont fait plus de mal que les papistes. Parmi eux il en est beaucoup qui ne comprennent ni la parole, ni l'esprit ; missionnaires qui n'ont reçu leurs lettres que d'eux-mêmes et non du verbe, qui ne prêchent que

dans leur intérêt, et qu'il faut renvoyer à l'école du Christ pour s'y nourrir du pain de la sagesse 1).

---

1) Schwenkfeld's Epistolar, t. II. liv. II. p. 641. Salig's Geschichte der Augsburgschen Confessien. T. III. liv. XI Ch. 1. p. 976.

CHAPITRE XXVII.

DERNIÈRES TENTATIVES DE LA PAPAUTÉ. — 1535.

A la diète d'Augsbourg, l'empereur s'était engagé à solliciter du pape la tenue d'un concile, pour ramener, s'il était possible, les dissidents à l'unité 1). Les catholiques, ames simples se faisaient illusion et pensaient qu'une réunion œcuménique des évêques étoufferait les derniers germes de la révolte. Luther ne cessait d'en appeler au concile. Que de fois, depuis ses thèses, il avait proclamé à la face de son pays qu'il était prêt à rendre compte de sa foi dans un synode national, à se soumettre à ses décrets! Les réformés qui ne connaissaient pas ces tabagies où chaque soir le docteur venait rire de ce qu'il avait dit la veille, croyaient à la sincérité de sa parole. L'empereur avait de grandes pensées; au moment où il allait se mettre en devoir de les réaliser, il trouvait sur son chemin un moine qui lui barrait la route. Pour en finir avec le schisme qui grandissait d'heure en heure, il avait essayé de tout : de son autorité im-

1) Osiander, lib. II, Hist. Eccles.

périale, qu'on avait méconnue, et des bourreaux mêmes, dans les Pays-Bas, qui s'étaient lassés. Il restait encore une voix à faire parler, celle de l'autorité dans un concile universel. Il voulait que ses allemands l'entendissent, dans l'espoir qu'elle opérerait quelques miracles, ainsi que dans la primitive église. Il y a vingt ans, quand Luther s'essayait contre les indulgences, peut-être que cette parole eût été toute puissante; aujourd'hui c'était trop tard : cette parole devait prêcher la restitution des biens du clergé; or, princes et sujets, tout avait dérobé le bien d'autrui. Le commandement le plus difficile n'était pas de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, mais à autrui ce qui lui appartenait. Luther lui-même n'aurait pas été écouté, car la noblesse germanique avait déjà dissipé son riche butin, vendu les chevaux des évêques, les tapisseries des églises, les vases sacrés, les tableaux, les statues, et, pour vivre, elle attendait que la réforme allât en avant et fît de nouvelles ruines et de nouvelles proies. C'était le vœu sincère de la papauté, que la tenue d'une de ces grandes assises où l'église pourrait faire entendre sa voix, montrer au monde chrétien tout ce que son chef visible sur cette terre avait, depuis près de vingt ans, dépensé de conseils et de larmes, et de miséricorde pour ramener au giron de l'autorité 1) des enfants rebelles.

---

1) Toutes les opinions, dans le catholicisme, étaient unanimes à demander un concile œcuménique. Cochlée, cet ardent adversaire de Luther, disait au pape, en lui dédiant son Traité, de Matrimonio serenissimi regis Angliæ : — Si quandò dederit nobis sanctitas tua generale concilium, id quod omnes pii ac fideles christiani longis de-

Si la thiare a jamais été honorée, c'est par le pape Clément VII ; sans préjugés et sans passions, d'un cœur doux et élevé, ami sincère des lettres, savant dans des sciences où jamais pontife ne l'avait été, mécanicien, ingénieur et architecte ! Et pourtant jamais pontife ne fit plus de fautes. Sa politique fut timide et soucieuse ; il eut peur de la France et peur de Charles V. Le rêve qui le tourmentait sans cesse était d'user l'Empire par la France, et la France par l'Empire. Il se jetait dans les bras de Charles V quand l'étoile de François Ier semblait briller de trop d'éclat, et dans ceux de son rival quand l'astre de Charles V l'empêchait de regarder la France. Charles n'eut pour Clément ni amour ni crainte. Le pape eut tort aussi d'attenter aux libertés de Florence, que ses neveux, après sa mort, finirent par étouffer. Sur son lit d'agonie, il eut la douleur de voir le vatican déchu de sa gloire et de son influence dans les affaires de ce monde ; les royaumes du septentrion se détacher de la foi catholique, et la Suisse rompre avec le saint-siége. Il mourut de chagrin ; comme vicaire de Jésus-Christ, n'ayant aucun reproche à se faire, et s'endormant dans le Seigneur après une vie pure ; mais comme prince humain, pleurant sur cette politique à deux faces qu'il avait cru devoir adopter dans l'intérêt de sa couronne mondaine 1). Et voyez, dit ici Ranke, de quelle vitalité puissante est doué le catholicisme ! il semble qu'il eût dû s'éteindre ou s'affaiblir dans les mains

---

sideriis, magnisque gemitibus et suspiriis abs te petunt et efflagitant, etc., in-4, 1525.

1) Maimbourg. Hist. du Luthéranisme, 125, 131 et suiv,

débiles de ce pontife, et il se relève avec des splendeurs nouvelles sous Paul III, son successeur. Paul adopta une politique franche et toute de conciliation. A peine est-il monté sur le trône, que les peuples et les souverains sont également en admiration devant ses manières nobles, aisées, son élégance sans faste, et sa douceur sans faiblesse. La papauté grandit à cette noble réponse de Paul à l'empereur, qui lui demandait le chapeau de cardinal pour ses deux petits fils : — Je le donnerai quand on m'aura prouvé qu'on a fait des cardinaux à la bavette. Clément laissait à son successeur une grande tâche à remplir, et sous le faix de laquelle il avait succombé. Voici ce qu'il avait à faire : vaincre le protestantisme, ou du moins poser une barrière à ses envahissements, refaire l'édifice catholique, lui rendre ce qu'il avait perdu de vie et d'éclat aux yeux des hommes, lui imprimer de l'unité ; contre le septentrion protestant, soulever le midi, à une ligue réformée opposer une ligue catholique, et, quant cette œuvre serait accomplie, précipiter l'Europe contre la Porte Ottomane, et éteindre les dernières querelles des princes amis du saint-siége, qui faisaient tort au christianisme, en réconciliant la France et l'Espagne. Presque toutes ces belles pensées écloses et nourries dans son cerveau, il eut la gloire d'en poursuivre l'achèvement. Le temps, plus fort que lui, l'empêcha de triompher partout également ; mais sa grande œuvre, celle qui l'a comblé d'honneur aux yeux même des protestants de bonne foi, c'est le concile qu'il ouvrit à Trente, et dont le nom s'associera à jamais à l'illustration de son pontificat. Vaste idée politique qui a survécu et

survivra à toutes les autres gloires de ce pontife ; car si à Trente une barrière insurmontable s'éleva entre les deux cultes, le catholicisme se retrempa, prit de nouvelles forces, en étreignant d'un lien indissoluble toutes les nations qui lui appartenaient. Le nord put se détacher du faisceau; mais la chaîne qui liait le midi fut à jamais scellée. Après le symbole d'Athanase, il n'y a pas de livre plus révéré parmi les catholiques que celui qui a pour titre : le Catéchisme du concile de Trente, qui n'est lui-même que le développement lumineux de ce symbole : c'est là que l'inviolabilité du dogme, la suprématie pontificale et l'unité chrétienne ont été mises à l'abri de toute tentative d'erreur et de nouveauté. Ranke, que nous aimons à citer, remarque avec raison que le marteau saxon croyait avoir brisé jusqu'à la dernière pierre de la Babylone moderne, mais qu'à Trente on vit bien que l'édifice catholique n'avait pas été entamé. C'est alors que, pour compenser cette défection des nations allemandes, surgissent tout à coup ces ordres religieux qui s'en vont dans toutes les parties du globe, conquérir des ames au saint-siége, combler les places où la réforme laissait des vides, et porter au bout du monde le nom de Rome. Tout ce qu'il y a de grand, dit le même écrivain, dans l'histoire moderne, est l'ouvrage de ces ordres et des jésuites surtout, république qui égale en puissance, en habileté, celle de Romulus. Si Luther enleva à Rome deux millions de chrétiens, Ignace de Loyola lui en donna dix 1).

1) Ranke : Histoire (Action de) de la papauté. C'est, après le livre de Raumer, le plus bel ouvrage de notre époque.

Paul III, de la famille des Farnèse, était venu pour opérer une œuvre de conciliation que les évènements imprévus avaient empêché ses prédécesseurs d'accomplir. Vergerio, son légat, eut ordre de partir pour l'Allemagne et d'annoncer à Charles V, à son frère Ferdinand et aux princes de la chrétienté, que le concile que les peuples demandaient depuis si longtemps s'ouvrirait enfin à Mantoue.

Vergerio arriva dans les premiers jours de novembre dans le Wittenberg, et manifesta tout d'abord le désir d'entretenir Luther : cette fois c'était l'Eglise qui venait à Luther, en suppliante. Le docteur attendait le légat, et il riait de sa venue avec ses amis : — Voici qu'on m'annonce un révérendissime cardinal, écrit-il à Mélanchthon, un légat qui ressemblera à tous les autres, un escroc, un voleur, le diable en personne. Je voudrais que l'Angleterre eût beaucoup de rois comme Henri VIII, qui savait si bien se défaire de cette canaille 1).

Un vieil écrivain réformé de l'époque nous a conservé le récit de cette entrevue :

— Aussitôt que le docteur Martin Luther connut l'heure du rendez-vous, il fit appeler son barbier : — Mon maître, lui dit le barbier, que veut dire ceci, que vous m'appeliez de si bonne heure pour vous faire la barbe? Le docteur lui répondit : C'est que je dois être reçu par l'envoyé du Saint-Père, et vois-tu, il faut si bien me faire le poil, que je ressemble à

1) Utinam haberent plures reges Angliæ qui illos occiderent. Melanthoni, 1533. Im December. Martin Luther's Leben, von G. Pfizer. p. 705. Historia de vitâ Martini Lutheri, p. 315, Aut. Ulenbergio.

un Adonis, et le légat pensera : Diable, si Luther si jeune nous a fait passer d'aussi mauvaises nuits, que fera-t-il donc dans la force de l'âge ? Quand maître Heinrich l'eut savonné et barbifié, Luther mit son plus bel habit et passa autour du cou un collier d'or : — Mais c'est pour vous moquer, dit en étouffant de rire le barbier. — Tu as raison, reprit le docteur ; ils se sont assez moqués de nous, c'est à notre tour de les faire enrager. C'est ainsi qu'il faut traiter les renards et les serpents. — Allez en paix, ajouta le barbier, dans la paix de Dieu ; que le Seigneur soit avec vous et les convertisse par votre bouche. — Je n'en ferai rien, reprit Luther, mais cela pourrait se faire, et je me propose de lui laver la tête.

Cela dit, il monta avec Pomer dans le char que le légat lui avait envoyé en signe d'honneur, et prit le chemin de la citadelle. En mettant le pied dans la voiture, il éclata de rire, et dit à son compagnon : — Vois donc, le pape des allemands et le cardinal Pomer assis côte à côte, c'est un vrai miracle !

Luther se dispensa des hommages ordinaires qu'on rendait aux légats du pape. Il se fit annoncer ; le légat le prit par la main, et l'introduisit dans son appartement. Après quelques paroles indifférentes, Vergerio mit la conversation sur le concile. — Bah ! dit Luther en secouant la tête, dérision, que votre concile : si le pape en tient un, ce sera pour traiter de cuculle, de moines, de tonsure cléricale, de viandes et de vin, et d'autres niaiseries de cette force ; mais de la foi, de la pénitence, de la justification, du lien de charité qui doit unir tous ceux qui vivent de la même foi, rien, rien absolument.

Graves et solennels enseignements dont la réforme s'est occupée jusqu'à ce jour, illuminée par la lumière de l'Esprit Saint. Qu'avons nous donc besoin, nous autres, de votre concile, qui n'est bon que pour les pauvres nations que vous tenez en captivité ? Vous autres papistes, vous ne savez même pas ce que vous croyez. Marchez, marchez ; si vous voulez, assemblez votre concile ; j'irai, je vous le promets, même quand je saurais qu'on m'y destine le feu ou la potence.

Le légat ne récrimina par aucune parole amère : il inclina la tête en signe de satisfaction, comme s'il eût obtenu tout ce qu'il venait demander à Luther... —Mais dites-moi, docteur, demanda-t-il, et où voudriez-vous que se tînt le concile ? — Moi, reprit le Saxon en riant, où vous voudrez, à Mantoue, à Padoue, à Florence, peu m'importe. — Et à Bologne ? voudriez-vous, ajouta le légat... à Bologne ! — A qui appartient cette ville, dit Luther ? — Au pape, répondit le légat. — Bon Dieu ! dit tout haut le docteur, encore une ville que le pape a volée. Va pour Bologne ; j'irai. — Et le pape lui-même viendrait à Wittenberg, reprit le légat, si le salut des ames l'exigeait. — Oh ! par Dieu ! qu'il vienne, dit Luther, nous le recevrons de notre mieux. — Et comment voudriez-vous qu'il parût, demanda Vergerio, avec des hommes de guerre ou sans soldat ? — Comme il voudra, interrompit brusquement Luther, il sera toujours le bien-venu.

La conversation changea. Le légat demanda à Luther s'il faisait des ordinations parmi les réformés. — Certainement, nous ordonnons, puisque le pape

défend aux siens de nous conférer le sacerdoce. Et tenez, monseigneur, dit-il en montrant du doigt Pomer, voilà un évêque de notre façon, le docteur Pomer, qui a reçu la consécration épiscopale.

Tout cet entretien ne fut qu'une raillerie insolente 1), où Luther traita le nonce du pape en « escroc et en fripon ». Quand Vergerio monta à cheval pour quitter Wittenberg, il tendit la main à Luther en lui rappelant la promesse qu'il lui avait faite la veille. — Adieu monseigneur, dit Luther : j'irai, et j'y porterai ma tête et mes épaules. Le lendemain il contait à Mélanchthon et à Justus Jonas son entrevue avec le légat.

— Notre légat est parti : il n'a fait que paraître en cette ville. Cet homme vole et ne marche pas. Il m'avait invité, ainsi que Pomer à déjeûner; j'avais refusé son souper. J'ai mangé à sa table. Il n'appartient pas à bouche humaine de raconter ce qui s'est dit entre nous; j'ai fait le Luther pendant tout le repas 2).

Il est certain qu'il voulait s'amuser aux dépens des catholiques, et qu'il n'avait pas l'intention de tenir la promesse qu'il lui faisait d'assister au concile. Ce concile à ses yeux n'était qu'une œuvre du diable dont il refusait d'être complice. Les pamphlets qu'il publia en ce temps-là témoignent tous qu'il ne voulait à aucun prix de réconciliation avec la papauté 3). Ces synodes de Hanau, de Francfort, de

1) Pallavicini, lib. III.
2) Justo Jonæ, 10 nov. 1535.
3) 1° Locus ex jure canonico de donatione Constantini Magni;

Schmalkade, où la fleur des théologiens des deux communions se réunissait pour rapprocher les deux cultes, n'étaient imaginés que pour endormir l'empereur. Au colloque de Schmalkade (1537), Luther enfermait ses commissaires dans un cercle de fer, d'où ils ne pouvaient sortir sans encourir sa colère. Il redoutait surtout les molles timidités de Mélanchthon, qui penchait plus que jamais pour rendre aux évêques la juridiction ecclésiastique. Le disciple s'entortillait dans des protestations équivoques, de peur d'attrister son maître 1). Le landgrave de Hesse, qui voulait à toute force échapper au joug impérial, s'associait secrètement aux mauvaises pensées de Luther ; en public et dans les synodes il adoptait les idées conciliatrices de Mélanchthon; jouant ainsi un double jeu. Il comptait, pour prix de ses condescendances, faire bénir sa polygamie par l'Eglise de Wittenberg.

Arrêtons-nous sur cette page de l'histoire de Luther.

2° Concilium Gangrense, all. versum à Kymeo; 3° Epistolæ aliquo Joh. Huss; 4° Narratio de Johanne Chrysostomo.—Coch. in Act. p. 307.

1) Op. Luth., t. 7. Ienæ, p. 590.

CHAPITRE XXVIII.

BIGAMIE DU LANDGRAVE DE HESSE. — 1539-1540.

Philippe était depuis seize ans uni à Christine, la fille du duc Georges de Saxe, et père de huit enfants. Ce mariage n'avait pas été heureux : le duc était emporté, violent, débauché et superstitieux 1).

Il tomba malade lors du synode religieux de Francfort. Comme tous les réformés, il aimait à lire la Bible, qui ne quittait pas son chevet. Il l'ouvrit au chapitre du Nouveau Testament où saint Paul menace du feu éternel les fornicateurs, et il eut peur. La santé revenue, il continua sa vie ordinaire ; mais la sentence apostolique était toujours là qui le remplissait de terreurs. Il prit le parti de renoncer à la communion, et déserta la table sainte. Le repos ne revint pas. Il aimait alors avec passion Marguerite de Saal, une fille d'honneur de sa sœur Elisabeth. La jeune femme, belle, coquette et dressée aux manéges de cour, résistait ; et les désirs du landgrave croissaient et devenaient de plus en plus violents.

1) Neuere Geschichte der Deutschen, t. I.

Il ne dormait ni ne mangeait, et avait oublié jusqu'à ses honteuses amours de corps-de-garde. Christine souffrait, et se plaignait ouvertement. Les courtisans, qui trouvaient leur profit aux amours adultères du prince, le poussaient dans la débauche. A tout prix il lui fallait Marguerite.

Il relut la Bible, et cette fois elle s'ouvrit au chapitre 5 du livre de Moïse. Philippe crut à un avertissement du ciel, et, à l'instar des prophètes de l'ancienne loi, il voulut prendre deux femmes.

Il fallait légitimer cette bigamie. Le landgrave, peu inquiet de l'opinion publique, tranquille dans sa conscience, tenait à ce qu'une haute parole étouffât en son ame jusqu'aux germes du remords, le mît en paix avec Dieu et bannît ces visions qu'il redoutait presque autant que la mort. Il connaissait tout ce qu'il avait fait pour l'œuvre évangélique, et savait que, s'il retirait son bras, cette œuvre courrait des dangers. Les chefs et les apôtres de la réforme vivaient de ses bienfaits : aux uns il avait donné publiquement les riches dépouilles des évêques, aux autres l'argenterie des églises, à plusieurs des dots pour se marier. Il n'eut eu besoin que d'appeler dans son palais, et il n'aurait pas manqué de voix prêtes à l'absoudre, et au besoin à chanter son adultère ; mais il voulait l'approbation du docteur de Wittenberg et de ses disciples.

Un prêtre catholique, dominicain d'abord, puis luthérien, zuinglien ensuite, et qui en ce moment ne croyait plus à rien, se chargea de rédiger le mémoire que le prince voulait adresser à l'église saxonne.

Mais il voulut écrire lui-même. Sa lettre était courte, hautaine et pleine de cynisme : il disait qu'il avait besoin de femme, et qu'à défaut de Marguerite, si on la lui refusait, il saurait en trouver d'autres 1).

Luther s'irrita de cette insolence, accoutumé qu'il était à plus d'obséquiosité de la part des puissances. Il témoigna dans sa réponse l'intention que la question fût examinée mûrement par le clergé de la Hesse. Le landgrave voulait aller tête levée, et il lui fallait une autre approbation que celle de ce bas sacerdoce qui ployait sans murmure à tous ses caprices, mais dont le peuple méprisait l'ignorance.

Bucer vint encore en aide au landgrave. C'était un théologien de savoir, à la parole fleurie et au ton mielleux, une ame de courtisan qui avait fait toute sa vie métier d'apostasie. Il avait trahi le couvent où il avait sucé ce qu'il savait de théologie, trahi les pauvres prêtres qui l'avaient nourri et habillé à leurs frais dans son enfance, trahi le catholicisme qui l'avait fait prêtre, trahi Luther qui l'avait recueilli, vanté et produit dans le monde, trahi Karlstadt, dont il avait embrassé la foi, trahi les sacramentaires dont il avait célébré l'enseignement. De retour à Luther, il venait récemment de le renier pour passer aux Strasbourgeois. C'est cette bouche souillée de tant de parjures qui avait prononcé le vœu le plus épouvantable qui soit sorti des lèvres d'un prêtre : de voir déchirer et disperser les entrailles de Servet, qui ne pensait pas comme lui sur la Trinité 2).

---

1) Menzel, t. II, p. 181.
2) Calvini Epist. Farello, p. 9, t. II.

Cette ame, qui ne se trouvait bien nulle part et ne pouvait dormir sur aucun oreiller, aimait l'argent. Le landgrave, qui le jetait à ses filles de joie, traita Bucer comme une de ses maîtresses, et Bucer rédigea une instruction aux grands théologiens de Wittenberg, qu'il se chargea de porter et de faire valoir lui-même.

C'est une confession de soldat 1).

« Or, reconnaissant qu'avec ma femme je ne puis m'abstenir de fornication, il faut m'attendre, si je ne change de vie, à la damnation éternelle.

» Quand j'épousai Christine, ce ne fut ni par inclination, ni par désirs des sens. On pourra consulter sur son tempérament, sur ses charmes, sur son penchant pour le vin, les officiers de ma cour, ses filles d'honneur.

» Je suis d'une complexion amoureuse. Accoutumé à la vie désordonnée des camps, je ne puis vivre sans femme. — Je n'ai pas gardé plus de trois semaines la fidélité conjugale.

» Si je dois combattre pour les intérêts de la confédération, un coup d'épée ou d'arquebuse peut me tuer, et alors je me dis : Tu iras droit au diable.

» J'ai lu l'Ancien Testament : de saints personnages, Abraham, Jacob, David, Salomon, ont eu plusieurs femmes, tout en croyant au Christ.

» J'ai résolu de renoncer à la fornication, et je ne puis ni ne veux en sortir qu'en prenant Marguerite

---

1) Instructio qua Martinus Bucerus apud D. M. Lutherum et Ph. Melanthonem sollicitare debeat, et si id ipsis rectum videbitur, postmodùm apud Electorem Saxoniæ. Bossuet : Histoire des Variations, t. 1, p. 281.

pour femme. C'est pourquoi je prie Luther et Philippe de m'octroyer ce que je demande...

» Je ne veux et ne désire qu'une seule femme en outre de celle que j'ai déjà... Je prie Luther et Philippe de venir à mon aide et de ne pas me forcer à chercher à apaiser mes désirs charnels en des lieux que je ne fréquentais qu'avec répugnance. »

Le landgrave était pressé ; la consultation des prêtres de l'Eglise de Wittenberg ne se fit pas attendre. Elle est divisée en vingt-quatre articles 1).

L'article 21 est ainsi conçu :

« Si votre altesse est résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, comme nous avons dit à l'occasion de la dispense qu'elle demandait, c'est à dire qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, et quelques autres au besoin, qui le sachent, en les obligeant au secret sous le sceau de la confession. Il n'y a pas ici à craindre de contradiction ni de scandale considérable ; car il n'est point extraordinaire aux princes de nourrir des concubines, et, quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus éclairés se douteront de la vérité. — On ne doit pas se soucier beaucoup de ce qui s'en dira, pourvu que la conscience aille bien. C'est ainsi que nous l'approuvons.

» Votre altesse a donc dans cet écrit non seulement l'approbation de nous, dans tous les cas de nécessité sur ce qu'elle désire, mais encore les réflexions que nous y avons faites. »

Cette consultation est signée des noms de Luther,

---

1) Bossuet : Hist. des Variations, t. I, p. 289.

P. Mélanchthon, M. Bucer, Ant. Corvin, Adam, J. Leningen, J. Vinfert, D. Mélanther, c'est à dire de toutes les gloires de la réforme à cette époque.

Le contrat de mariage entre Philippe et Marguerite de Saal, fut rédigé sans doute par un docteur luthérien; le notaire n'y paraît que pour apposer sa signature; le théologien, pour justifier la bigamie du landgrave 1).

Son altesse y déclare qu'elle ne prend pas Marguerite à la légère, ni par curiosité, ni par mépris du droit civil, mais par l'entraînement de certaines nécessités de corps et d'ame, et parce qu'il lui serait impossible de vivre selon Dieu et de mériter le ciel, sans une double femme.

Tout ce qu'il y avait d'ames honnêtes dans la réforme s'émut de douleur à ce grand scandale. L'électeur de Saxe se couvrit la figure quand il aperçut pour la première fois Bucer à son retour de Wittenberg. S'il avait besoin de filles, disait-il en haussant les épaules, il y en avait assez à sa cour!

Bucer, en homme habile, laissa cette colère s'exhaler. Il fit ensuite l'éloge de la piété du prince, de son amour pour les siens, et au nom de son maître, promit à l'électeur les secours dont il avait besoin pour tenir tête à l'empereur, et finit par lui montrer un écrit où la landgrave elle-même donnait son assentiment à ce mariage. L'électeur demeura inflexible, et Bucer en fut pour sa honte 2).

Le mariage se célébra le 3 mars 1540 à Rothen-

1) Instrumentum copulationis Philippi Landgravii et Margaritæ. de Saal. Bossuet, p. 506.

2) Menzel, t. II, p. 179 et 192.

burg sur la Fuld, en présence de Mélanchthon, de Bucer et d'autres théologiens. On voulait garder le silence sur cette bigamie; mais la jeune fille et sa mère, tentées par le démon de la vanité, divulguèrent le secret. La famille du prince, le duc Henri de Dresde et sa sœur étaient irrités, moins dans l'intérêt de la morale que de ces vaines considérations mondaines qui parlent si haut en Allemagne. La mère de Marguerite à Dresde fut en butte aux risées et aux humiliations d'une cour orgueilleuse qui voulait lui faire expier l'élévation de sa fille, par tout ce qui peut briser le cœur d'une mère ou d'une femme.

Le landgrave avait fermé sa Bible, et, en paix avec Dieu, sa conscience et son église, il marchait le front haut, donnant le bras à ses deux femmes pour aller au prêche, s'asseyant à table au milieu d'elles, les présentant à la fois à ses courtisans, et la nuit passant souvent du lit de l'une au lit de l'autre; heureux de la fécondité de ses deux compagnes, qui le rendirent père de quatorze enfants.

L'église réformée resta muette. Elle aurait voulu jeter un voile sur cette couche impudique, trop heureuse qu'aucune main catholique ne vînt le déchirer.

Mais il y avait une honte plus grande à dérober aux regards: c'était celle des deux astres de la réforme, Luther et Mélanchthon, donnant leur autorisation à la bigamie du prince, et, au nom de Dieu, lui disant: Dors en paix, approche quand tu voudras de la table eucharistique; mange la chair et bois le sang de ton Dieu. C'était cette page qu'ils auraient voulu déchirer à tout prix, et qu'un moment ils étaient

venus à bout de faire disparaître, quand Dieu, pour confondre la moderne sagesse, permit qu'on la tirât des archives de la Hesse : et c'est une main protestante qui mit ainsi en lumière le déshonneur de la secte 1).

Du reste, la réforme a pris son parti; elle s'est unie au catholicisme pour flétrir la lâcheté de Luther et de Mélanchthon, dont la main eût dû se dessécher plutôt que de signer cet acte scandaleux. Tous deux portèrent dès cette vie le châtiment de leur faute : Mélanchthon, frappé d'une maladie soudaine, qu'il subit comme une expiation; Luther, en reniant en quelque sorte son œuvre, et en proclamant en toute occasion l'indissolubilité du mariage!

Car, comme il s'était trouvé une ame assez vile pour défendre le landgrave dans un pamphlet qui parut sous le nom de Huldrich Neobulus, le docteur de Wittenberg jeta loin de lui ce livre infâme, et s'écria : — Polisson que tu es! Que le diable serve un bain de feu dans le fin fond de l'enfer à qui t'écoute et est tenté de prendre plus d'une femme; c'est mon opinion bien arrêtée, et quand toi, mauvais garnement, toi et tous les diables viendriez m'enseigner une autre doctrine, je ne vous écouterais pas : je tiens qu'un homme ne peut pas quitter sa femme, à moins de flagrant adultère 2).

---

1) C'est le landgrave Ernest qui livra ce document, lequel parut en 1679, et fut publié sous le pseudonyme de Daphnée Arcuarius, et reproduit par Bossuet dans son Histoire des Variations.

2) Wer diesem Buben und Buche folget... dem gesegne der Teufel das Bad im Abgrunde der Höllen.

Il ne se rappelait donc plus qu'il avait dit autrefois qu'aucun texte biblique ne défendait la polygamie.

CHAPITRE XXIX.

CHAGRINS ET SOUFFRANCES DE LUTHER.

La vieillesse vint pour Luther avant le temps. A ses derniers jours étaient réservés les plus grands chagrins qu'il eût encore éprouvés : la mort de son père et de sa mère, qu'il aimait si vivement ; la perte de deux de ses filles, surtout de Magdeleine, qu'il pleura toute sa vie ; l'exil de quelques uns de ses amis ; l'apostasie de plusieurs de ses disciples ; la dégénérescence de son œuvre, et ses maladies habituelles. Ces coups du ciel qui se succédaient à de courts intervalles jetaient dans son ame une sorte de désespoir qui s'exhale parfois en plaintes où l'on a peine à reconnaître l'enfant du Christ. En 1537, malade de la pierre à Schmalkade, où à chaque instant il s'attendait à mourir, il se sent assez de force pour se lever sur son séant et adresser à Dieu une prière dont il n'a certainement pas trouvé l'inspiration dans les livres saints : — Maître du ciel, mon Dieu et seigneur, s'écrie-t-il, je vais mourir, moi l'ennemi de tes ennemis, l'effroi et le supplice de l'antechrist ; tu vas prononcer notre sentence. Au pape des peines et

douleurs sans fin ; à moi, ta pauvre créature, qui ai proclamé ton nom et ta majesté, la gloire et le bonheur éternels 1)! Ce lit de mort, qui ordinairement inspire de si douces paroles, des vœux si tendres, de si amoureux soupirs pour tout ce qui doit rester après nous sur la terre, est pour Luther une chaire d'où s'exhalent d'affreux souhaits de haine. Au milieu de baisers de paix qu'il envoie de sa couche à sa femme, qui l'a toujours « servi comme une bonne servante », à ses domestiques, à ses amis de Wittenberg, à tout ce qu'il a chéri dans cette vie, il trouve à placer le nom du pape, et c'est pour le maudire! — Je suis prêt à mourir, écrit-il à Pomer, quand il plaira au bon Dieu, mon Sauveur; mais que je puisse vivre seulement jusqu'à la Pentecôte pour flétrir à la face du monde cette bête romaine, qu'on appelle le pape, lui et son royaume ! Cette bête romaine était... Clément VII! Ses douleurs étaient si cuisantes, qu'il dit un jour à sa garde-malade : — S'il y avait là un Turc pour me tuer ! 2) Ses amis ne croyaient plus le revoir; ils célébrèrent son retour à Wittenberg comme un miracle ; les médecins eux-mêmes désespéraient du malade, qui repoussait toutes leurs drogues.

Luther n'a jamais su prier. Prier c'est aimer, et il ne sait que haïr. Du sein de ses effusions à Dieu s'élève toujours quelque odeur de vieil homme qui fait rentrer au fond du cœur la pitié qu'on se sent disposé à prendre à ses souffrances. Comment cette

---

1) Dieser dein Feind und Widerchrist zur ewigen Schmach und Pein; ich aber deine arme Creatur, zur ewigen Gloriä und Herrlichkeit.

2) Wen nur ein Türke da wäre, der mich schlachtete.

prière qui sort d'abord en pur encens de ses lèvres, se change-t-elle si vite en absinthe? Ecoutez-le donc : « Mes péchés, la mort, Satan et tous ses anges ne me laissent aucun repos! Que me reste-t-il, ô mon Dieu, pour consolation et espérance? Votre grace! Ah! qu'elle n'abandonne pas le plus misérable des hommes, le dernier des pécheurs. »

Ne semble-t-il pas que le ciel doit s'ouvrir, et que cette miséricorde qu'il sollicite si amoureusement va descendre sur l'aile d'un ange? mais le ciel reste d'airain, parce que le pécheur qui l'implore a tant de fiel dans le cœur que la haine en déborde. —O mon Dieu! murmure-t-il, que je voudrais qu'Erasme et les sacramentaires pussent un moment éprouver à leur tour les tourments dont vous m'accablez ; alors je deviendrais prophète et j'annoncerais leur repentir et leur conversion! N'aimez-vous pas mieux la prière de Thomas de Cantorbéry, qui tombant sur l'autel frappé par ses assassins, lève les yeux au ciel et murmure en mourant : — Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font! Et pourtant ce Thomas est un papiste que Luther a plus d'une fois damné!

C'est à Koburg que Luther apprit la nouvelle de la mort de son vieux père, Hans. Sa femme, pour l'aider à supporter ce coup affreux, lui adressa une lettre toute pleine de consolations, et où elle avait enfermé le portrait de l'un de leurs enfants. Luther en la lisant regarda le ciel, essuya quelques larmes qui roulaient dans ses yeux. Il avait foi au Seigneur, et la vue de ce firmament où il espérait que reposait son père avait suffi pour faire taire sa douleur; car il aimait son père comme un bon fils. Et Hans, comme

il était fier de ce fils, comme il en parlait avec feu, comme il le chérissait!

Nous trouvons dans la lettre que son domestique écrivit à cette occasion à Catherine quelques détails pleins d'intérêt.

— Ma chère et bonne dame, ma maîtresse bien-aimée, consolez-vous, ne soyez pas en peine de votre mari, le docteur. Grace à Dieu il se porte bien, et il a reçu la nouvelle de la mort de son père avec courage. Dès qu'il eut décacheté la lettre de Hans Reinicken, il se tourna vers moi et me dit : Voilà mon pauvre père mort! Alors il prit son livre de psaumes et se retira dans sa chambre et se mit à pleurer, à tant pleurer, que le lendemain il en avait la tête toute grosse ; et puis il n'y a plus rien paru. » 1)

Quelques jours avant sa mort et dans ce lit qu'il ne devait plus quitter, Hans avait reçu la dernière lettre de son fils.

« Jacob mon frère m'a déjà écrit que vous étiez bien malade 2) ; l'air, la saison, tout me fait peur. Dieu à la vérité vous a donné un corps robuste et une santé de fer ; mais votre âge me tourmente. Aucun de nous n'est sûr d'un heure de vie. J'aurais eu une grande joie de vous aller voir, bien que mes amis ne me conseillassent pas de me mettre en voyage, et de tenter Dieu ; vous savez comme m'aiment les nobles et les paysans! Ce ne serait rien que d'aller vous voir, mais revenir, voilà le danger. J'aimerais mieux, si cela était possible, qu'on vous amenât vous et ma

---

1) Martin Luther's Leben, von Gust. Pfizer, 676.
2) Gust. Pfizer, p. 676.

mère auprès de moi; ma Kétha le désire dans les larmes. »

Luther, matin et soir, recommandait à Dieu dans sa prière son père, sa mère et ses amis, Mélanchthon surtout, et son excellent et vieux Veit Dietrich.

C'était un serviteur dévoué, qui aimait son maître avec une sorte de culte, qui veillait à tous ses besoins, nettoyait avec un soin extrême les vêtements du docteur, les raccommodait au besoin, époussetait ses livres, mettait en ordre les papiers dont la table de travail était toujours chargée. Au sermon Veit Dietrich se plaçait en face du prédicateur, l'écoutait dans un silence d'admiration, témoignait de l'humeur quand la porte de l'église s'ouvrait avec trop de bruit, et retenait avec une merveilleuse mémoire ce que son maître avait prêché. Luther l'admettait volontiers à sa table. Dietrich avait soin de remplir les verres épuisés; il avait l'art de verser la bierre en véritable buveur allemand, jusqu'au bord des verres sans que la liqueur s'échappât jamais. Dietrich à force de s'asseoir à la table où s'asséyaient Luther, Mélanchthon, Jonas, avait fini par s'imprégner de cette atmosphère théologique au milieu de laquelle il passait depuis dix ans chaque soirée. Il dissertait donc lui aussi sur les indulgences, sur le purgatoire et les matières ecclésiastiques. Il aimait à attaquer quelque valet de moine ou de curé catholique qu'il se vantait d'avoir mis au sac, *ad saccum reducere*, parce qu'il lui avait lavé la tête de ces épithètes d'antechrist, de paillard, d'âne, de théologastre, de thomiste, qui tombaient à chaque rasade des lèvres de ses maîtres. Mais il était de bonne foi et

haïssait de si bon cœur tout ce qui portait tonsure! Luther l'avait séduit comme tous ceux qui étaient à son service. Il existe de ce Dietrich diverses lettres qui font un bel éloge de son ame. C'était un de ces bons allemands comme en trouve dans les romans d'Auguste Lafontaine, qui ont voué à leur maître un amour que le trépas ne rompt même pas; car à la mort du maître, le valet cesse de servir, et vit dans quelque coin retiré où il pleure et bénit son bienfaiteur.

Dietrich écrivait donc à Mélanchthon... — De grace, je vous prie de ne pas lire légèrement les lignes que vous a écrites le docteur. Je ne saurais assez admirer sa constance, sa foi, son espoir dans ces mauvais jours où nous vivons; ce sont des dons qu'il gagne sans doute par la prière. Il n'y a pas de jour, voyez-vous, où il ne passe trois longues heures à marmoter entre ses dents. Je l'ai vu prier, moi, j'ai eu ce bonheur. Mon Dieu! que de foi, que d'ame dans chacune de ses paroles; c'est comme un fils qui s'adresse à son père... — Ah! oui, Seigneur, prie-t-il, je sais que tu es notre père et notre sauveur bien aimé; c'est pourquoi j'ai confiance en toi; j'espère fermement que tu feras surmonter la tentation à tes serviteurs; et, quand tu ne le permettrais pas, quoi qu'il arrive, c'est que tu l'as voulu, nous devons nous soumettre à ta volonté sainte 1)...

La première fois que j'entendis la voix forte du docteur prononcer ces saintes paroles, tout mon cœur s'émut, s'enflamma d'une sainte joie. Je ne

1) Martin Luther's Leben, von Gust. Pfizer, p. 677. 678.

doute pas que sa prière n'ait été pour nous d'un grand secours dans cette triste diète d'Augsbourg.

Cette prière, qu'a recueillie un pieux serviteur et qu'il doue d'une si grande puissance, ne pouvait cependant calmer les tourments de celui qui l'adressait à Dieu. C'est une chose bien remarquable que l'oraison, ce baume pour toutes les plaies d'un cœur chrétien, n'ait jamais versé une goutte de rosée dans celui de Luther. C'est lui-même qui nous apprend cette inexplicable stérilité de la prière. Il était donc abandonné de Dieu, puisqu'il n'était pas écouté? Est-ce que ce n'est pas là la marque d'une conscience qui cherche Dieu, mais qui ne le peut trouver, parce qu'elle fuit la lumière dont le Seigneur cherche à l'inonder?

Il y a dans les Tisch-Reden un chapitre intitulé : Comment le docteur ressuscita. Aurifaber, l'éditeur de ce recueil, croit au miracle. Justus Jonas et Bugenhagen nous ont conservé le récit de cette épreuve, où ils voient le doigt du démon.

« Le samedi, la veille de la visitation, notre cher père et docteur Martin éprouva un de ces rudes assauts du diable, tels qu'ils sont décrits dans le Psalmiste. Il n'en eut jamais de semblables. Il était tombé dans un si triste état, que nous nous attendions à le voir passer. Quand il put parler, il nous dit que c'était un de ces combats tels que Paul en eut à soutenir avec Satan. L'épreuve avait commencé par l'oreille gauche où il avait cru d'abord entendre comme des flots d'une mer furieuse : sa tête était pleine de tempêtes. Duel diabolique, disait-il, coups de Satan auxquels

l'homme succomberait de toute nécessité, si Dieu n'en eût abrégé la durée.

» A six heures on vint m'appeler. Je le trouvai étendu dans son lit : il priait Dieu tour à tour en latin et en allemand, Dieu le père, et son fils Jésus-Christ. — Non, disait-il, je ne suis pas digne de répandre mon sang pour la gloire du Christ et de son saint évangile, comme beaucoup de mes frères l'ont fait avec tant de bonheur. C'est une grace qui a été refusée également à saint Jean l'évangéliste, qui a écrit contre le papisme un livre plus violent que je n'en ai composé et n'en composerai jamais.

» J'étais ému de pitié et de douleur. — Ah ! mon cher docteur, lui dis-je, priez avec nous que Dieu vous conserve pour la consolation de tant d'ames souffrantes. — Mourir, répondit-il, serait un vrai bonheur pour moi, mais vivre dans la chair serait pour beaucoup de ces ames un grand avantage; que la volonté de Dieu soit faite.

» Alors il se tourna vers moi et le docteur Jonas, et nous dit : Il ne faut pas douter que le monde mente à mon égard : il y en a qui diront qu'avant ma mort je me suis rétracté. Je vous en conjure, vous rendrez témoignage, vous autres, de mes doctrines; c'est du fond de la conscience que je proteste que j'ai prêché de l'ordre de Dieu, la parole de Dieu. J'ai enseigné la doctrine de vérité touchant la foi, la charité, la croix, les sacrements et les autres dogmes de notre symbole. On m'a reproché ma parole violente et amère; oui, je suis violent, amer et emporté; oui me voilà tel que je me suis montré, non pour

perdre les ames, mais pour les sauver, et pour la bienheureuse éternité de mes ennemis. »

L'épreuve la plus poignante qu'il eut à subir fut la mort de sa petite Magdeleine.

Luther supporta ce coup du ciel avec un admirable courage. Il aimait si tendrement sa petite fille : mais, disait-il en élevant les yeux au ciel, mon Dieu, si vous voulez me l'enlever, que votre volonté soit faite !—Un jour qu'elle souffrait cruellement, il s'approcha du lit de l'enfant, et, prenant ses petites mains toutes décharnées qu'il couvrait de ses baisers : — Ma petite Magdeleine, ma bonne petite fille, disait-il, tu sais bien que tu as un bon père ici-bas ; mais au ciel il en est un qui t'attend, qui est bien meilleur encore. N'est-ce pas que tu dis oui ? — Oh oui, petit père, répondit la malade, père de mon cœur, que la volonté de Dieu soit faite ! — Pauvre amie, ajoutait Luther ; la chair cède, mais comme l'esprit est fort ! oh que je t'aime !

Et, se tournant vers un ami qui était venu le visiter : — Voyez-vous, il n'y a pas d'évêque au monde que Dieu ait traité aussi magnifiquement que moi ; mais je m'en veux de ne pouvoir reconnaître ses bienfaits !

Cependant l'agonie approchait. La figure de la jeune fille se couvrait d'ombres : on sentait la mort venir. Quand le docteur aperçut ces signes, il se jeta à genoux, croisa les mains et pria Dieu en versant un torrent de larmes. L'enfant avait perdu connaissance, puis s'était penchée dans les bras de son père, où elle venait de s'endormir pour l'éternité. Catherine sa mère était dans un coin de la chambre,

n'osant lever les yeux sur le lit de sa fille. Ce cruel évènement arriva à neuf heures du matin, le mercredi de l'an 1542.

Alors le docteur posant doucement cette tête si belle de jeune fille sur son oreiller — Pauvre fille, murmura-t-il, tu as retrouvé un père dans le ciel... O mon Dieu, que votre volonté soit faite!

On l'enterra le lendemain. Luther accompagna le corps jusqu'au cimetière. Comme on le descendait dans la fosse : — Adieu, dit-il à son enfant, adieu; au revoir, chère petite étoile, tu ressusciteras et tu brilleras au ciel comme un diamant, comme un beau soleil! Le charpentier avait fait la bière trop petite : — Ton lit de chair est bien petit, dit Luther, pauvre enfant, mais là haut ta couche sera bien plus belle!

Le peuple, qui était accouru en foule, prenait part à la douleur du père, et essayait de le consoler en disant : — Pauvre ami, vous souffrez bien! — Merci de votre pitié, répondait Luther, merci; j'ai dépêché un ange vers le ciel, un bel ange; je vous souhaite à tous une pareille mort, et à moi aussi. — C'est vrai, reprit un assistant...

A quoi le docteur Martin Luther répondit : — La chair est chair, et le sang est sang; de la joie intérieurement, au dehors de la tristesse; c'est la chair qui pleure et se plaint.

D'autres s'approchaient pour le consoler : — Non, non, je ne suis pas triste, disait le docteur, mon bel ange est au ciel. Des ouvriers venaient chanter sur le bord de la tombe : — Que Dieu ne se ressouvienne plus de nos iniquités passées. — Seigneur,

Seigneur, murmurait Luther, et de nos péchés du jour, et de nos péchés du lendemain.

Au moment où le fossoyeur jetait de la terre sur la bière : — Voilà, s'écria Luther la résurrection de la chair : ma fille est aux cieux corps et ame, c'est l'ordre et la promesse de Dieu; de quoi nous plaindrions-nous? N'est-ce pas sa volonté qui s'accomplit? Nous sommes les enfants de l'éternité, j'ai enfanté une sainte au Seigneur.

Quand la bière eut été recouverte de terre, on plaça sur la tombe une petite pierre qui portait le nom de la jeune fille, son âge et le jour de sa mort, et une sentence tirée des livres saints. Plus tard, lorsque Luther put se remettre au travail, il composa cette inscription latine, qu'on plaça sur le cippe funèbre, si pleine de douce mélancolie et de résignation à Dieu.

Dormio cum sanctis hic Magdalena LUTHERI
Filia, et hoc strato tecta quiesco meo;
Filia mortis eram, peccati semine nata,
Sanguine sed vivo, CHRISTE, redempta tuo.

« Moi, Magdeleine, la fille de Luther, je dors ici avec les saints, et je repose dans ma couche : enfant de la mort, engendrée du péché, mais rachetée par le sang immortel du Christ 1). »

Nous avons cherché cette tombe dans le cimetière de Wittenberg, et nous ne l'avons pas trouvée.

Cette mort frappa Luther au cœur. Il la regarda comme un avertissement du ciel : c'était un autre

---

1) Tisch-Reden, 496.

coup de foudre : le premier lui avait enlevé son ami d'enfance, le jeune Alexis; le second lui ravissait la joie de ses vieux jours, une fille adorée. A partir de cette époque, le moindre de ses billets est empreint d'une indéfinissable mélancolie : l'aile de la mort s'étend sur toutes ses pensées.

A la réception d'une lettre de l'électeur qui lui promet de longs jours encore, il secoue la tête, et répond à son noble ami : — La cruche est allée bien souvent à la fontaine, elle finira par se briser 1).

Un jour qu'il prêchait, il tira des larmes des yeux de tous les assistants en leur annonçant sa fin prochaine : — Le monde est saoul de moi, disait-il, et je suis saoul de lui : le divorce se fera bientôt. C'est un voyageur qui quitte son hôtellerie.

Il voulut, avant de laisser ce monde, régler des affaires de famille, et, s'enfermant dans sa cellule, il écrivit son testament.

« Moi, Martin Luther, docteur, par les présentes, signées de ma main, je donne et lègue à ma chère femme Catherine, pour en jouir sa vie durant, et suivant son bon plaisir, 1° ma petite propriété de Zeilsdorf, telle que je l'ai achetée, meublée et agencée; 2° la maison de la fontaine (zum Brunnen), dont j'ai fait acquisition, sous le nom de Wolf; 3° mes gobelets, mes joyaux, mes bagues et chaînes, mes cadeaux d'or et d'argent qui peuvent valoir environ 1000 gouldes.

---

1) Der Krug ist oft zum Brunnen getragen worden, und wird auf einmal brechen.

Je fais ces dispositions :

1° Parce qu'elle m'a toujours aimé et chéri, qu'elle s'est toujours conduite en digne et honnête femme, et que, par une grace particulière du Seigneur, elle m'a donné et a élevé cinq enfants, encore vivants, que Dieu conserve ;

2° Afin qu'elle se charge d'acquitter mes dettes, si je ne le puis avant ma mort, et qui peuvent bien s'élever à 450 gouldes, et peut-être davantage ;

3° Et surtout parce que je veux qu'elle ne dépende pas de ses enfants, mais ses enfants d'elle, suivant le précepte de Dieu...

Je prie tous mes bons amis de servir de protecteurs à ma chère Kétha, de la défendre contre les mauvaises langues qui l'accuseraient de garder pour elle de l'argent caché au détriment de mes pauvres enfants ; car à l'exception desdits gobelets et joyaux, j'affirme ne rien laisser en espèces. Cela est bien facile à compter ; car, à l'exception des présents que j'ai reçus, il n'est pas une lettre, pas un petit grain de mes revenus qui n'ait passé en bâtisses, en achats, en entretien de ménage, et c'est même une grande bénédiction du ciel que j'aie pu y suffire sans faire d'autres dettes.

.... Je demande enfin que, si je n'ai pas employé dans ce testament les formules de droit, on veuille bien reconnaître ici la main d'un homme suffisamment connu au ciel, sur la terre et dans les enfers, et à qui on doit foi et croyance beaucoup plus qu'à aucun notaire. Si Dieu a bien voulu se fier à moi, pauvre créature toute chargée de souillure et de péchés ; s'il m'a donné à annoncer l'évangile de

son cher fils; s'il m'a béni dans ma fidélité; si, grace à moi, beaucoup d'ames ont embrassé cet évangile et m'ont tenu pour son apôtre, malgré les excommunications des papes, des empereurs, des rois, des princes et des moines, et la colère du diable; on peut bien croire à mon témoignage dans ces dispositions de si peu d'importance, surtout quand ma signature est si connue. J'espère qu'il suffira qu'on puisse dire : Ceci est de la main de Luther, notaire de Dieu et témoin de son évangile 1).

A partir de cette époque, Luther traine une vie de douleurs. Dieu le visite dans son esprit et dans sa chair. Son esprit, affaibli par la souffrance corporelle, n'a plus que de rares illuminations; son regard éteint se tourne partout pour trouver une sympathie, et c'est en vain. Ses disciples se perdent dans des rêveries qu'il voudrait bien frapper au cœur; mais quand il saisit c tte plume qui versait du feu, ses doigts ont peine à la tenir. Il cherche à secouer son cerveau, mais sa tête est froide et n'enferme plus ni idée ni parole, ou pleine de tempêtes qui n'engendrent que des pensées incomplètes.

Un moment toutes ces tempêtes s'apaisent : matière et intelligence, en lui tout a rajeuni. Il a repris sa plume, et c'est le testament de son ame qu'il veut écrire. Le voilà à son pupitre, travaillant à son pamphlet contre la papauté née du diable 2). La papauté a tenté un rapprochement, et les entrailles

1) Seckendorf, p. 651, lib. III.

2) Contra pontificatum romanum à Diabolo fundatum. Op. Luth., t. VIII, Ienæ.

de Luther se sont émues, car il veut mourir en guerre avec Rome!

— Un concile? que vous en semble, polissons que vous êtes, qui ne savez ce que c'est qu'un évêque, César, Dieu même et son Verbe? Pape, tu n'es qu'un âne, et tu resteras âne...

« Mon petit Paul, je t'aimerai; ne regimbe pas, ne regimbe pas, papâne; la glace n'est pas sûre, elle pourrait bien se briser, tu tomberais et tu te casserais la cuisse; et si en tombant, tu allais faire quelque incongruité, comme on rirait! on dirait : Ah! bon Dieu, le papâne qui s'est empesté 1).

Ce papâne était Paul III, ce grand protecteur des lettres et des arts!

---

1) Quod si inter cadendum emitteres ventris crepitum, omnes te riderent, dicerentque : Vah! Quomodo papasellus seipsum fœdavit?

CHAPITRE XXX.

DERNIERS MOMENTS DE LUTHER 1). — 1546.

Les haines divisaient la noble famille des comtes de Mansfeld. Ces haines prenaient leur source dans de misérables questions de territoire. En 1545, le comte Jean George, dans un voyage à Wittenberg, avait prié Luther d'user de son influence pour réconcilier les princes. Luther avait promis sa médiation. Albert l'avait repoussée comme offensante. C'était un spectacle désolant pour la réforme, que ces querelles qui survivaient à toutes les exhortations. L'électeur de Saxe qui voulait la paix, pria le docteur de partir pour Eissleben : noble mission que Luther eût pu refuser, car sa santé était mauvaise. Quelques jours auparavant il écrivait au pasteur de Brême — Me voilà vieux, décrépit, paresseux, fati-

1) Sur les derniers instants de Luther, on consultera Seckendorf, commentarius histor. et apologet. de Lutheranismo, lib. III., sect. 36, § CXXXIII. Relatio D. Justi Jonæ, citée par Seckendorf : Cochl., à fol. 332 ad fol. 335. Matt. conc. 14. Selnec., p. 60, 61. Osiander, lib. 2. cap. 36. Sleid. in fine. lib. 16. Chrytræus in chron., fol. 472. Ulenberg : de vitâ moribus, etc., doct. Mart. Luth., cap. 31.

gué, grelottant et n'y voyant plus que d'un œil ; je croyais au repos pour mes derniers jours, et je succombe à la peine 1).

Il se mit en route par un temps froid et pluvieux. Luther n'avait guère foi aux médecins : jamais il n'avait voulu suivre leurs conseils. Son état devint à la fin si violent, qu'il ne pouvait plus faire un pas sans crainte de tomber ; alors ses yeux étaient voilés, son front chaud comme un charbon ardent. Il fut forcé de se laisser poser un vésicatoire à la jambe gauche. Les vertiges cessèrent, sa tête devint libre, sa parole facile, sa pensée claire, lumineuse et abondante.

En quittant Wittenberg, il oublia les prescriptions de l'art, et laissa se fermer le cautère qu'il avait pratiqué pour dévier les humeurs, ainsi que s'exprimait alors la science. Ses tempêtes de tête revinrent accompagnées de tout ce cortége de malaises qu'il endurait si patiemment depuis douze ans : la matière peccante reflua au cerveau. La maladie dont était affecté Luther était une érosion du ventricule.

C'est dans cet état qu'il arriva le 28 février à Eissleben, ayant été retenu près de trois jours à Halle, à cause de l'inondation de la Sal. Il était accompagné de Justus Jonas et de ses trois enfants; sa femme malade n'avait pu le suivre. Comme ils traversaient la rivière, le bateau, battu par les flots, inclina ; les enfants effrayés se jetèrent dans les bras de leur père.

---

1) Seckendorf, comm. hist. de Luth., lib. III, sect. 36., § 133, p. 631 et seq.

Luther se prit à sourire : — Avouez, Jonas, dit-il, que le diable rirait bien, si Luther, ses trois enfants et le docteur Jonas se noyaient dans la Sal 1)?

Les princes de Mansfeld étaient venus l'attendre aux portes de la ville avec un appareil militaire, les bannières de la ville déployées, et plus de cent cavaliers sous les armes : le canon et les trompettes retentissaient comme à la venue d'un dignitaire de l'empire 2).

A peine avait-il aperçu les clochers de son cher Eissleben, qu'il fut saisi d'une sorte de pamoison : son cœur défaillait, il crut mourir et regarda le ciel, comme si sa dernière heure était venue. On se hâta de le transporter dans une maison voisine, où on lui frotta le corps avec des linges chauds pour le rappeler à la vie. Il ouvrit les yeux et dit aux assistants de ne pas s'étonner de cette syncope, œuvre du diable, qui jamais n'avait manqué de l'assaillir chaque fois qu'il avait quelque grande mission à accomplir.

Le lendemain de son arrivée, il avait oublié ses douleurs. Il monta en chaire dans l'église de Saint-André, où, en présence d'une foule accourue de loin, il répéta contre le pape et les moines toutes les vieilles injures qui traînaient dans ses livres depuis près de vingt ans.

Luther crut en chassant les juristes auxquels les princes avaient remis leurs intérêts, ramener la paix dans la famille ; mais ses efforts échouèrent.

Les princes le reçurent magnifiquement, et dépen-

---

1) Histor. de vitâ Luth. Ulenberg, p. 645.

sèrent à le fêter les meilleurs vins du Rhin et le gibier le plus fin des forêts voisines. Luther fit honneur à ses hôtes, et but en véritable allemand, sans toutefois perdre la tête 1). Maimbourg prétend au contraire qu'il laissa tout à la fois la raison et la santé à ces tables somptueuses.

Luther avait retrouvé sa verve juvénile dans ces larges coupes, qu'il vidait comme dans son adolescence : on le croirait à Wittenberg, au bon temps de Prierias et de Miltitz. Gai convive, il épanche son humeur en sarcasmes contre ses ennemis naturels, le pape, l'empereur, les moines, et le diable aussi, qu'il n'oublie pas : — Mes chers amis, dit-il, il ne nous faut mourir que lorsque nous aurons vu Lucifer par la queue 2)... Je le vis hier matin, qui me montrait le derrière sur les tours du château 3). Alors se levant de table, il détacha de la muraille un morceau de craie, et traça sur la paroi ce vers latin :

Pestis eram vivus, moriens tua mors ero, papa.

« Vivant, j'étais pour toi la peste, pape! mort, je serai ta mort. »

Et il vint se rasseoir au milieu des rires des convives, qui croyaient que Dieu venait d'écrire la sentence de la papauté. Mais le masque de Démocrite tomba bientôt, et la figure de Luther prit une indicible expression de mélancolie. Il pressentait qu'il allait bientôt en finir avec le monde. Il disait à ses

1) Cibo atque potu hilariter usus est et facetiis indulsit. Seckendorf.

2) Wir müssen so lang leben, daß wir dem Teufel in den Arsch sehen und in den Schwanz. Tisch-Reden, fol. 67. Eißleben.

3) Rarebergius, in his. MS. Seckend., lib. III, s. 36, § 134.

compagnons, qui parlaient des longs jours que Dieu lui promettait : — Les hommes ne vieillissent pas comme autrefois.

— Maître, interrompit Jonas, nous reconnaîtrons-nous là-haut? — Adam, répondit le docteur, réveillé de son sommeil, ne dit pas à Eve, qu'il n'avait jamais vue : D'où viens-tu? qui es-tu? mais : Voilà les os de mes os et la chair de ma chair. D'où savait-il donc que cette femme ne sortait pas d'une pierre? de l'esprit saint dont il était rempli. Et nous, nous revêtirons dans l'autre vie une vie nouvelle, et nous reconnaîtrons nos parents et nos amis. — A vous, Jonas, dit Luther, qui s'apercevait de la tristesse de son ami ; à votre santé, et, en lui présentant un verre rempli de bière, il improvisa ce vers latin, allusion anacréontique à la brièveté de la vie :

Dat vitrum vitro Jonæ, vitrum ipse Lutherus 1).

Un des convives, pour changer le ton de la conversation, se mit à parler à son voisin du style des écritures. Luther l'interrompit : — Grande et difficile chose que d'entendre les écritures. Il faut avoir passé cinq ans à labourer pour comprendre les Géorgiques de Virgile, vingt ans dans le maniement des affaires, pour y voir clair aux épîtres de Cicéron, cent ans avec les prophètes Elie, Elisée, Jean-Baptiste, le Christ, les apôtres, pour déguster les écritures... Pauvre humanité 2)!

Comme on se levait de table, vint un de ses disciples de Francfort, qui apportait la nouvelle de la

1) Ulenberg, p. 615.
2) Colloq. Mens., f. 4, a et b, f. 290, a.

mort du pape Paul III; c'était une rumeur qui s'était répandue à Francfort. — Voilà le quatrième pape que j'enterre, dit gaiement Luther; j'en enterrerai bien d'autres. Si je meurs, vous verrez venir un homme qui ne sera pas aussi doux que moi pour la monacaille. Je lui ai donné la bénédiction : il prendra une faucille, celui-là, et la tondra comme un épi 1).

— Avez-vous remarqué, dit Cœlius à Jonas au sortir de la table, comme l'œil de notre père brillait d'un feu extraordinaire, et comme sa poitrine était oppressée! La chaire le tuerait inévitablement. On fit comprendre à Luther qu'il devait, dans un temps si froid, renoncer à prêcher la parole de Dieu... Luther ne voulait pas d'abord écouter les conseils de ses amis; mais les instances du comte de Mansfeld étaient si pressantes qu'il dut céder. Il cessa donc dès ce moment de se montrer en public.

C'était le 17 février. Luther, enveloppé dans une large robe de chambre fourrée, se chauffait auprès du poêle, ses deux enfants, Paul et Martin, assis à ses pieds. Michel Cœlius et Jonas s'entretenaient avec lui de la vie future et riaient du papisme.

Luther les interrompit en secouant la tête. — Si je sors d'Eissleben, dit-il, ce sera pour m'enterrer tout vif dans la tombe, et donner le moine à manger aux vers 2). En ce moment le docteur éprouva de vives douleurs, sa figure se crispa. Survint Aurifa-

---

1) Florimond Rémond, liv. III, c. II, fol. 287. Bozius, de Sign. eccl., lib. XXIII, c. III. Laign. in vitâ Luth., fol. 4.

2) Ulenberg, 646.

ber, dont il serra affectueusement la main, en la portant sur son cœur. — Mon père, dit Aurifaber, la comtesse Albert a un excellent remède pour apaiser ces douleurs de poitrine, c'est une potion formée d'eau-de-vie et de corne pilée; si vous le désirez, j'irai au château? — Luther fit signe qu'il voulait bien. En attendant, Jonas et Cœlius faisaient chauffer des linges qu'ils appliquaient sur l'estomac du moine.

Le comte Albert ne tarda pas d'arriver avec la potion : le danger était passé, l'état du malade ne donnait plus d'inquiétude. Luther exprima à voix basse toute sa reconnaissance. Le comte s'en alla. Aurifaber, Cœlius et Jonas restèrent auprès de leur père. On fit boire la potion à Luther, qui respira doucement et demanda à dormir. —Vous verrez, dit-il, qu'un peu de sommeil me fera beaucoup de bien. Il était neuf heures du soir. On étendit plusieurs oreillers de plumes dans le fauteuil. Le malade ferma bientôt les yeux, ses deux enfants dormaient auprès du poêle. A dix heures la cloche du château le réveilla. Il regarda près de lui, et vit ses amis qui sommeillaient. — Pourquoi n'êtes-vous pas allés vous coucher, leur demanda-t-il? Jonas répondit qu'ils devaient veiller et avoir soin de leur père.

Le malade voulut se coucher : le lit était tout prêt, on l'avait bassiné. Luther se leva et refusa le bras de ses disciples. A la porte de son appartement il dit d'une voix étouffée : — Seigneur, je remets mon ame entre vos mains; et, se tournant vers ses élèves, dont il cherchait la main : — Docteur Jonas, maître Cœlius, priez pour notre Dieu et pour notre Evangile,

car la colère du concile et du pape est allumée. Les assistants se rangèrent autour du lit du malade : Cœlius à droite, Aurifaber et Jonas à gauche du chevet ; aux pieds les trois enfants ; dans le fond, sur des chaises, les domestiques et quelques conseillers du prince Albert.

Luther dormit jusqu'à une heure après minuit, où il se réveilla, se leva sur son séant, et s'informa si la chambre à feu était chauffée, parce qu'il voulait retourner à son fauteuil. Jonas lui ayant demandé s'il souffrait toujours : — De vives douleurs, répondit Luther. Ah! mon ami, mon cher docteur, je vois bien que je mourrai à Eissleben, où je suis né, et où j'ai reçu le baptême. — Révérend père, reprit Jonas, invoquez Jésus-Christ, notre sauveur, notre père, notre médiateur, que vous avez confessé. Vous avez sué, Dieu vous soulagera. — Sueur froide, reprit Luther en passant la main sur son front, prodrome de la mort, je m'en vais : in manus tuas, Domine.

Son front et sa face étaient devenus froids. On le posa dans son fauteuil : il ne parlait plus. On alla en toute hâte chercher les médecins, et avertir le comte Albert, qui accourut avec sa femme; le comte de Schwatzburg était déjà auprès du mourant. Ses amis, ses disciples, murmuraient : — Mon père ; Luther n'entendait plus. La comtesse lui frottait les tempes, approchait des narines des aromates et des sels : aucun signe de vie. Le médecin souleva la tête de l'agonisant, lui desserra les dents, et versa dans la bouche quelques gouttes de liqueur forte... Luther ouvrit les yeux. — Mon père, dit Jonas, mourez-vous dans la foi et la doctrine que vous avez prê-

chée ? — Oui, murmura Luther, qui se tourna sur le côté gauche, et s'endormit. La comtesse Albert, souriait en signe d'espoir ; mais le médecin, découvrant les draps, montra les pieds, que le froid de la mort avait déjà saisis, et le nez qui bleuissait. La noble dame espérait encore : elle frottait le corps du malade, qui se glaçait sous ses mains ; la poitrine rendait un râle caverneux. En ce moment les lèvres du mourant s'entr'ouvrirent, et il s'en exhala un léger souffle qui fit pâlir ses amis, et interrompit le travail pieux de la princesse ; — le réformateur était devant le tribunal de Dieu.

Le corps, enseveli, fut porté en grande pompe dans l'église de Saint-André d'Eissleben. Justus Jonas prononça l'oraison funèbre. Les gémissements des assistants interrompirent souvent l'orateur, qui pleurait à chaudes larmes. Dix citoyens veillèrent la nuit auprès du catafalque. Le lendemain, 20 février, le corps fut posé sur une voiture de deuil qui prit le chemin de Wittenberg. Sur toute la route que parcourait le cortége, le peuple accourait la tête découverte, et chantant les prières des morts 1).

D'après les ordres de l'électeur, l'université, le clergé, le sénat, la bourgeoisie de Wittenberg, vinrent recevoir le corps à la porte d'Elster, et l'accompagnèrent jusqu'à l'église en passant par la rue du collége, et le marché, au milieu du bruit des cloches de toutes les églises. Le cortége marchait dans l'ordre suivant : le clergé, composé de quatre diacres,

---

1) Balthazar Mentz, syntagma epitaphiorum Wittenbergensium, lib. I, p. 76 et seq.

le docteur Pomer; les officiers de la maison de l'électeur, tous à cheval; les deux comtes de Mansfeld, leurs serviteurs et leurs écuyers. Le corps était enseveli dans une bière d'étain, recouverte de velours noir, et traîné sur un char à quatre roues. Le char était suivi de la veuve de Luther et de quelques dames dans une petite voiture découverte, de ses trois fils, de son frère Jacob, des deux enfants de sa sœur, George et Syriac le marchand, du chevalier Magnificus, de Grégoire Brück, Philippe Mélanchthon, Justus Jonas, Gaspard Creuziger, Jérôme Schurf, d'autres professeurs, docteurs et maîtres, enfin de conseillers, d'étudiants, de bourgeois, de femmes nobles, de jeunes filles, d'enfants, qui tous fondaient en larmes. La foule était grande, elle se pressait dans les rues et sur les toits des maisons. Quand le corps fut arrivé à l'église et qu'on l'eut déposé au pied de la chaire, on entonna des cantiques funèbres, et Pomer prononça un discours qu'il interrompit souvent par des larmes abondantes. Il compara Luther à l'ange de l'apocalypse, et rappela la prophétie de Huss au milieu des flammes, et la voix du martyre, qui annonçait la venue du docteur Martin. Il parla de sa mort chrétienne, de ses souffrances et de sa maladie, et des vœux qui s'étaient échappés de ses lèvres à demi fermées, et dont le Seigneur hâterait l'accomplissement. Il commenta le *pestis eram*.

Mélanchthon le remplaça et retraça dans un long discours les travaux de l'apôtre de l'Allemagne.

Les chants recommencèrent. Quand ils eurent cessé, on descendit le corps dans le caveau fraîche-

ment ouvert en face de la chaire, puis le caveau fut fermé et scellé, et recouvert d'une plaque de cuivre où l'on avait gravé l'inscription latine qui suit :

Martini Lutheri S. Theologiæ doctoris corpus h. l. s. e. qui an. Christi MDLVI, XII Cal. Martii Eyslebii in patria S. M. C. V. ann. LXIII MIIDX 1).

Quelques années plus tard, Wittenberg assiégé fut pris. Charles V voulut voir le tombeau du réformateur. Les mains croisées sur la poitrine il lisait l'inscription, lorsqu'un de ses officiers, lui demanda la permission d'ouvrir la tombe et de jeter au vent les cendres de l'hérétique. L'œil du monarque s'enflamma. — Je ne suis pas venu, dit-il, pour faire la guerre aux morts : j'ai bien assez des vivants, et il quitta le temple 1).

---

1) Dr Franz Volkmar Reinhard's, sämmtliche Reformationspredigten t. 3. p. 443.

[redacted]

CHAPITRE XXXI.

CATHERINE BORA. — RELIQUES DE LUTHER.

; princes réformés oublièrent bien vite la veuve ither : après quelques années Catherine Bora, isée, manquait de pain pour nourrir ses enfants. tait réduite à mendier quelques aumônes pour la ; du réformateur ; mais ses prières ni ses larmes ent entendues. Mélanchthon, dans une lettre à ımi Justus Jonas, se lamente sur la dureté des ls de la terre ! — Ils s'élèvent contre nous, dit-il, ous oublient ! un seul a eu pitié de nous, c'est le e Danemarck, qui vient d'envoyer à la veuve du ıeureux une petite somme 1).

paraît que la pitié du monarque se lassa bien- Une lettre de Bugenhagen adressée à Chris- III resta sans réponse ; elle était bien pressante, ıdant : — Que votre majesté daigne jeter les yeux : sort d'une pauvre veuve qui n'a pas de quoi rir et élever ses enfants ; nous la conjurons au

---

pistol. 93 Just. Jonæ.

nom de Luther, dont le souvenir vivra éternellement 1).

Catherine résolut alors d'émouvoir le cœur du prince. Elle lui écrivit une lettre bien suppliante où, lui rappelant le secours de 50 thalers, que le monarque lui avait adressé il y avait quelques années, elle appelait de nouveau sa pitié sur le sort d'une veuve que les malheurs du temps avaient réduite à la dernière misère, et qui n'avait pas de pain pour nourrir sa famille.

Cette lettre, qui porte la date du 6 octobre 1550, ne fut pas plus heureuse que celles de Mélanchthon et de Pomer 2). Catherine se rappela douloureusement la prophétique parole de Luther sur le délaissement où les princes laisseraient ce qu'il avait de plus cher au monde.

En 1547 Wittenberg fut assiégé par les troupes de l'empereur Charles V. Bora était malade et souffrait de la faim : personne ne vint lui donner du pain qu'elle demandait. La peste la força de quitter la ville où reposaient les cendres du docteur.

L'an 1552, le jour de saint Thomas, on afficha à la porte de la cathédrale de Torgau l'avis suivant, signé du recteur Paul Eber :

« Catherine Bora vient de mourir. Cette noble dame était réservée à toutes sortes d'afflictions : ce fut pour elle une grande peine de ne pouvoir assister son époux dans sa dernière maladie, de lui fermer les yeux et de lui rendre les derniers devoirs... Vint

---

1) Rel. manuscript. omnis ævi, Joannis Petri de Ludewig.

2) Danisch. Bibl. p. 160.

[redacted]

la guerre, qui la força de s'exiler, et un fléau plus douloureux pour son cœur, l'ingratitude de ses concitoyens. La peste la surprit, et, pour échapper à la mort qui la menaçait, elle, pauvre veuve, prit ses enfants et partit pour un autre pays. En route, ses chevaux s'effarouchèrent ; le char où elle était montée fut renversé, elle tomba dans une marre d'eau où la peur plus encore que la chute, détermina une maladie, qui, au bout de trois semaines la mit au tombeau. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle se consola en Dieu et dans sa parole, soupirant doucement après une autre vie, recommandant au Seigneur l'église et ses enfants, et conjurant l'esprit saint de rétablir cette unité d'enseignement, objet des efforts de son pieux époux, et qui, à sa mort, avait été si malheureusement troublée.

» L'enterrement aura lieu aujourd'hui à trois heures ; nous prions donc vivement nos paroissiens de se rassembler en la demeure du mort, dans la rue qui aboutit au château, pour rendre à cette digne matrone les derniers devoirs 1) ».

Les restes de Catherine reposent dans l'église paroissiale de Torgau : une pierre les recouvre, sur laquelle la compagne de Luther est représentée de grandeur naturelle, tenant en main une Bible ouverte. Au dessus de la tête, à droite, sont les armes de Luther, à gauche celles de sa femme : un lion dans un champ d'or, et dans le heaume une queue de paon.

---

1) Meyer in Intimationib. Wittenberg, anno 1553. — Nas, t. I. Scriptorum publicè propositorum. Wittenberg. fol. 441.

Sur les quatre bandes on lit en langue allemande cette inscription :

« L'an 1552, le 20 décembre, s'est endormie dans le Seigneur, à Torgau, la veuve du docteur Martin Luther, Katharina de Bora 1).

» Les Petites affiches d'Altona du 15 novembre 1837, contenaient une annonce sous le titre de : les Orphelins de Luther.

» Ce sont les enfants de Joseph-Charles Luther, né à Erfurth le 11 novembre 1792, et rentré au giron du catholicisme. Il était mort en Bohême.

» M. Reinthaler, administrateur de la fondation de Saint-Martin, élevée à Erfurth à la mémoire de Luther, a recueilli ces orphelins.

» Le 6 mai 1830, l'aîné, Antoine, né en 1821, arriva à l'ancien couvent des Augustins. Instruit dans les principes de la réforme, il fit sa première communion aux fêtes de Pâques. On l'a mis en apprentissage chez un ébéniste ; Marie et Anne, ses sœurs, sont domestiques d'auberge, Thérèse, la plus jeune, fréquente l'école. »

M. Reinthaler avait fait un appel à la pitié de ses co-religionnaires pour les descendants de Luther. La souscription n'a pas été heureuse : Francfort-sur-Mein et Leipzig ont envoyé 50 thalers, et c'est tout.

Longtemps après sa mort, on montrait à Eissleben le lit où couchait Luther, et sa table de travail. On venait de loin pour toucher ces saintes reliques : chaque dévot à Luther en emportait quelque par-

---

1) Cette pierre tumulaire a été gravée dans le livre de Junker : Ehrengedächtniß, Lutheri, p. 247.

celle pour la guérison des maux de dents et de tête 1). Arnold, qui fit le pèlerinage d'Eissleben, remarqua que les parois de la chambre qu'occupait le réformateur étaient grattées dans mille endroits par des disciples superstitieux, qui en détachaient quelques grains de poussière auxquels ils attribuaient des vertus extraordinaires. Le pèlerin, à la vue de ces témoignages d'un culte idolâtrique ne put s'empêcher de s'écrier : Que Dieu dévore cette maison de Luther, où la superstition a si beau jeu 2).

Christ. Juncker, dans un ouvrage consacré à la gloire de Luther, parle le plus sérieusement du monde d'un portrait du réformateur, à Ober Rossla, dont le front se couvrit de sueur au moment où le ministre s'appitoyait sur le triste sort des études en Allemagne 3).

Le voyageur qui vient à Erfurth visite ce vieux couvent des Augustins où Luther entra le 27 juillet 1505, où, deux ans plus tard, l'évêque Jean de Lasphe l'ordonna prêtre, et qu'en 1508 Martin quitta pour aller professer à l'université de Wittenberg. Les lieux comme les temps ont bien changé! Il n'y a plus de moines dans l'ancien couvent des Augustins, mais de pauvres orphelins qui chantent en allemand les louanges du Seigneur; un gymnase évangélique où l'on enseigne d'autres

---

1) De Reliquiis Lutheri diversis in locis asservatis à Georg. Henr. Gœtzio — Fabricius in Centifolio Lutherano I. Joh. Kraus, in den curieusen Nachrichten, p. III, § 28, 39.

2) In der Kirchen- und Ketzer Historiä 2 B. lib. XVI. cap. V. § 22. p. 501.

3) Ehrengedächtniß Lutheri, 1707.

doctrines que celle du réformateur. C'est là qu'en 1837 nous trouvâmes sur la table d'un professeur la vie de Jésus-Christ du ministre Strauss. Dans la bibliothèque, nous avons vu les œuvres de Luther, de Zwingli, d'Œcolampade, d'Eck et de Cochlée. Sur les marges des écrivains catholiques, aussi vieilles que la réforme, car ce sont des éditions originales, nous avons remarqué des annotations de Luther et de Mélanchthon.

La petite cellule du réformateur existe encore dans son état primitif. Les murs ont été blanchis, et, sur le plâtre, la main du pèlerin a tracé une foule de sentences bibliques, d'hymnes en vers et en prose en l'honneur du réformateur. A droite, en entrant, pend le portrait de Luther de grandeur naturelle avec cette inscription latine :

Martinus Lutherus, S. Theol. D., natus Islebiæ, anno 1483, ibique in Christo obiit anno 1546 d. 18 feb., et Wittenbergæ sepultus est, ætatis 63. M. L. Northusanus, P.

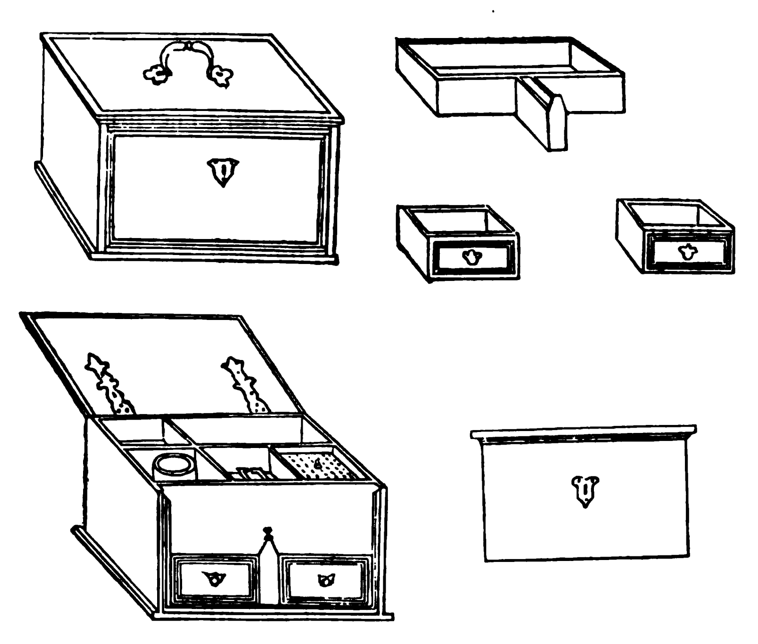
Le moine est peint à la fleur de l'âge : son œil est ardent, ses lèvres légèrement contractées par le sourire. On dirait qu'il vient d'écrire une de ses lettres si pleines d'emportement contre la papauté. L'artiste, dont on ignore la patrie, s'est plu à peindre ce contentement intérieur d'une ame ulcérée qui vient de se venger.

La relique la plus précieuse sans contredit de l'oratoire d'Eissleben, c'est le nécessaire de voyage de Luther ; petit meuble soigneusement conservé dans toute sa fraîcheur et où il enfermait à la fois son

---

1) Reformations Almanach, für Luther's Verehrer.

argent et un trésor inestimable : de l'encre et une plume. Encre d'or, suivant l'expression d'un de ses admirateurs, telle qu'un chimiste n'en inventa jamais, où Luther trempa sa plume pour tracer ces caractères qui brillent comme le soleil depuis trois siècles et qui ne s'éteindront qu'avec cet astre : plume de diamant qu'il décochait comme un trait contre le lion qui régnait alors, et qui jeta bas de son front la triple couronne dont il était ceint 1). » Nous en donnons le dessin :



Voici l'histoire de ce nécessaire, que Luther portait en voyage, à la diète d'Augsbourg, et dans sa visite aux princes et aux légats.

1) Friedrich Keyser's Reformations Almanach.

Quand Luther, au mois de février 1546 partit pour Halle, il emportait avec lui son écritoire toute pleine d'encre, mais bien légère d'argent. Il logea au palais d'or du directeur des salines, Joseph Tentzner, dans la rue nommée Schmeerstrasse, et il oublia en s'en allant son nécessaire et son bâton de voyage, des lettres de famille et des feuilles volantes où il avait jeté quelques pensées. Luther mourut à Eissleben : la guerre survint, et ses héritiers ne songèrent pas à redemander ces objets sans valeurs, qui restèrent en possession de la famille Tentzner, comme r e s d e r e l i c t a, suivant le droit allemand.

Martin Hessen, qui avait épousé une Tentzner, réduit à la misère, fut obligé de vendre l'écritoire à un maître d'école de Lützendorf nommé Schüler. On voit ensuite cette relique passer dans les mains de Joh. George Zeidler, employé dans l'université de Halle, puis dans celles de Büttner, conseiller à Weissenfels, qui la cède à la société des sciences naturelles, et enfin venir se placer dans le musée cellulaire d'Erfurth, comme un véritable diamant, en 1754, où, depuis cette époque on la montre à la curiosité des voyageurs.

Quand on a longtemps contemplé cette écritoire et subi les exclamations du cicérone, on passe à une autre merveille : c'est l'Ancien Testament traduit par Luther, exemplaire dont plusieurs feuilles de papier attachées au volume renferment des autographes de Luther, de Mélanchthon, de Bugenhagen, de Creuziger, et de Ph. Agathon. Ce sont des textes bibliques avec une courte exégèse. Voici celle de Luther sur un verset de l'épître aux Corinthiens :

1 Cor. XV. (55).
Absorpta est mors in victoriam
Isaiæ XXV. (8)

«Avec Adam qui vit, c'est à dire pèche, la mort absorbe la vie; mais quand Christ meurt, c'est à dire justifie, la vie absorbe la mort. Louange à Dieu, parce que le Christ est mort et a opéré la justification. Martin LUTHER, D. 1543.

L'autographe est aujourd'hui sous verre, pendu comme un tableau à la muraille du couvent. A côté en est un autre de Mélanchthon : une paraphrase du 21ᵉ verset, chapitre 59 d'Isaïe. Ceux qui veulent que le caractère de l'homme se révèle jusque dans les signes muets qui servent d'instrument à sa pensée, pourraient trouver à appuyer leur système sur la forme diverse de l'écriture des deux réformateurs : celle de Luther, ferme, droite, dure et toute d'un trait; celle de Mélanchthon indécise, molle et où la main incertaine quitte et reprend le même trait.

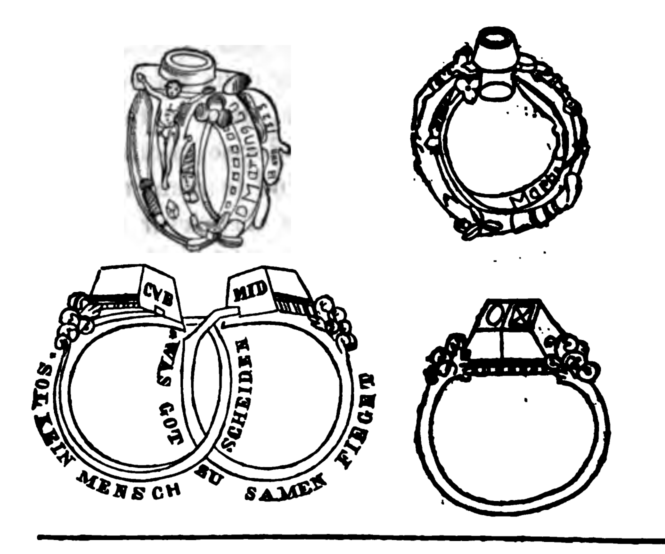
On a eu longtemps la pensée d'enrichir ce musée luthérien d'une merveille qui eût effacé toutes les autres, de ses deux anneaux; l'un, connu sous le nom d'anneau des fiançailles, l'autre sous celui d'anneau des noces, bien que la noce et les fiançailles aient eu lieu le même jour; mais les possesseurs de ces deux bijoux ont résisté à toutes les séductions et aux offres brillantes qu'on leur faisait.

La bague des fiançailles appartient à un riche particulier de Leipzig; elle est en or, ornée d'un rubis, et entourée d'images de la passion ciselées avec beaucoup d'art, des dés, du roseau, de la croix où

est attaché l'homme-Dieu ; en dedans on lit le nom de l'époux et la date des fiançailles, 13 juin 1525. Croirait-on qu'il existe de longues dissertations sur cette bague, que la science allemande traite aussi prolixement qu'elle eût pu faire d'un texte biblique ou de quelques vers d'Orphée 1)? Ce brillant appartenait à Catherine Bora, qui, manquant de pain, l'engagea pour ne pas mourir de faim.

La bague de mariage est aujourd'hui à la bibliothèque de Wolfenbüttel. Elle s'ouvre en deux et est surmontée d'un rubis et d'un diamant. En dedans sont les initiales des époux, C. V. B. — M. L. D ; en dehors est gravée en creux la devise allemande :

Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a réuni.



1) Juncker's Ehrengedächtniß, p. 285. Reformations Almanach, p. LXXVII.

La famille Mesen, de Zittau, conserve un verre en cristal qui servit à Luther, d'un beau travail et qu'elle acquit dans le dix-septième siècle au prix de 60 thalers.

A Dresde on montre la cuiller du docteur, qui appartint à J. And. Gleich. Elle est en argent. Sur le manche on lit : Da gloriam Deo. Au milieu est le millésime 1540, et les lettres unies D. L.

Dresde conserve encore la bague du docteur et la médaille que Catherine Bora portait au cou.

A Francfort-sur-le-Mein on montre à la bibliothèque les souliers et le bâton de voyage du réformateur.

Nous n'avons pu retrouver le cachet qu'il a décrit dans une lettre à Spengler, et où il avait fait graver une croix noire, symbole de sa foi en Jésus-Christ, et de la vie d'épreuve du chrétien ; et un cœur enflammé au milieu d'une rose blanche, dans un champ d'azur entouré d'un cercle d'or, emblèmes de la paix de l'esprit dans la foi et de l'aspiration aux félicités éternelles.

CHAPITRE XXXII.

LUTHER ÉCRIVAIN.

Dans la sphère des lettres allemandes, Luther tient une grande et belle place. Dès qu'il fut reçu docteur en théologie, l'exégèse devint sa persévérante occupation. Pour féconder ses recherches, il n'avait pas encore les ressources que lui offrit plus tard la compréhension des lettres grecque et hébraïque. Il avait commencé comme toute intelligence de cette époque par l'étude de l'idiome latin, à l'aide duquel il s'essaya d'abord à surprendre le sens si souvent obscur des livres saints. Ce n'était pas une simple glose qu'il cherchait, mais une devination des mœurs, des dogmes, de la discipline, et de la tradition de l'église chrétienne, avec l'idée préexistante de mettre en contradiction la lettre ancienne avec la lettre nouvelle. Ses commentaires du texte saint revêtent les formes de la prédication familière du curé de campagne, de la verve du polémiste et de la naïveté du moraliste. Ses leçons orales se produisaient sans règle et obéissaient à tous les caprices de l'imagination de

l'orateur : c'était le sermon du missionnaire. Plus tard Luther aux richesses latines mêla les trésors des langues orientales. On comprend les merveilleuses conquêtes que lui valut cette parole, qui, pour séduire, empruntait ses fascinations à Homère, à Cicéron, à David, à saint Paul, et à un génie qui résumait souvent tous ces génies divers : à lui-même. De peur que les diamants qui tombaient des lèvres du prédicateur ne se perdissent, il y avait au bas de la chaire d'habiles ouvriers qui les ramassaient un à un pour les monter et les enchâsser ensuite sous l'œil de l'artiste. Au sortir de l'église, quand le souvenir de la parole du maître était dans toute sa fleur, des néophytes évangéliques se hâtaient de répandre sur des feuilles volantes, qui passaient dans les mains de l'imprimeur à mesure qu'elles étaient remplies, les improvisations de Luther. C'est ainsi que l'apostille sur l'épître aux Galates fut recueillie et produite dans le monde, où elle obtint un grand retentissement. Luther corrigeait les épreuves. En tête de l'épître de saint Paul est une préface où il explique l'apparition de cette œuvre, pour laquelle il conserva toujours une prédilection marquée : « Je m'émerveille en ce jour, dit-il, et j'ai peine à croire que j'aie noyé dans un aussi grand déluge de paroles l'épître de saint Paul. La voilà pourtant cette épître où je retrouve toutes mes pensées rassemblées avec un soin si attentif par quelques uns de mes frères : ils auraient pu être plus verbeux encore. Quoique je ne me sois pas fait faute de paroles, je trouve que de ces enseignements si hauts, si profonds, si larges du livre de sagesse, je n'ai donné

qu'une image infidèle, vide et sans ame. De cette riche mine d'or que j'avais à exploiter, je n'ai tiré que des miettes de pain. En vérité j'ai quelque honte de placer à côté de l'inspiration de ce magnifique apôtre mes stériles explanations. »

Luther ne tirait ni vanité ni profit de ses écrits : il leur préférait de beaucoup ceux de Mélanchthon, cet écrivain si poli, mais si froid, en qui vous ne surprenez aucune inspiration ; ce rhéteur aux belles formes de style, qui n'improvisait pas, mais qui restait à composer une prière autant de temps que son maître à faire un livre. Pour Mélanchthon, la parole était une jouissance intime dont il abusait. Luther la prenait telle qu'elle venait sur ses lèvres, sans s'inquiéter de son origine, de sa parenté ; sans prendre souci de la faire valoir ; semblable à ces vieux chefs allemands du temps d'Hermann, qui se précipitaient avec des troupes en désordres sur leurs ennemis, et déroutaient la tactique de Polybe. Ne demandez pas à sa phrase la draperie savante de la statue grecque. Il fait fi de l'art ; il parle parce qu'il a besoin de parler, et, s'il revoit son travail, ce n'est pas pour écarter un mot tombé de mode qui blesse l'oreille, ou bien une répétition qui accuse la paresse. Il traite sa langue comme un papiste. Pourvu qu'il frappe le moine, il ne s'inquiète guère où ni comment ; pourvu qu'il remue son auditoire, que lui fait s'il manque aux règles de la grammaire ou aux préceptes de la rhétorique ?

Luther est le grand prédicateur de la réforme. Il eut presque tous les dons de l'orateur : une inépuisable fécondité de pensées, une imagination aussi

prompte à recevoir qu'à produire ses impressions, une abondance et une souplesse de style inexprimables. Sa voix était claire et retentissante, son œil brillant de flamme, sa tête antique, sa poitrine large, ses mains d'une rare beauté, son geste ample et riche. Il n'avait pas négligé la forme extérieure : sa robe était toujours d'une exquise propreté, nouée jusqu'au cou; ses cheveux qu'il ramenait en arrière, tombaient en flots noirs sur ses épaules. Il avait un soin extraordinaire de ses dents, qu'il conserva blanches jusqu'à la fin de ses jours. Chez lui c'était la pensée qui engendrait la parole : la pensée était-elle grande ou vulgaire, l'expression suivait, noble ou familière. Comme il avait eu besoin pendant sa vie de vivre avec le peuple, parce qu'il avait deviné que toute révolution durable sort des masses; il avait emprunté aux métiers divers de l'ouvrier une langue technique qui saisissait la multitude, et au vieil idiome allemand des artisans une foule de locutions d'une naïveté séduisante. C'était à la fois Rabelais et Montaigne; Rabelais avec sa verve drôlatique de style, Montaigne avec ses tournures qui burinent et cisèlent.

Il arriva souvent à Luther de prêcher trois fois par jour : jamais il n'était pris au dépourvu. On le voyait monter en chaire, se recueillir un instant, les yeux baissés, ouvrir le Nouveau Testament, et, du premier verset qui tombait sous son œil, tirer le texte d'une improvisation qui étonnait par tout ce qu'elle avait de soudaineté dans l'expression et de richesse dans les développements.—Je croirais faire injure à la providence, disait Sterne, si je pensais en pren-

nant la plume à ce que je vais écrire. Luther avait la foi de Sterne, mais une foi sérieuse. N'attendez pas de lui, dit un de ses biographes, un discours conforme aux règles de l'art; ce n'est point une prédication qu'il va faire, mais un entretien familier, tout avivé d'amour, où les préceptes de la rhétorique sont peut-être violés, mais où brille la flamme de l'inspiration; où tout sort du cœur, et rien des lèvres; où la phrase n'a pas besoin de déguiser la stérilité de l'écrivain sous des ornements vulgaires; où l'orateur ne court jamais à la nouveauté, et où cependant tout ce qui tombe de sa bouche a la fraîcheur d'une idée neuve 1).

Son sermon ressemble souvent à l'ode pour le désordre : la parole qu'il prend pour texte ne l'enchaîne pas comme le prédicateur catholique. A peine a-t-il fait un pas dans la matière, qu'il l'oublie et va se jetant sur toute vérité qu'il trouve sur son chemin; un mot est un éclair qui lui laisse entrevoir une voie nouvelle où il mène son auditeur, sauf à l'abandonner un instant après, quand quelque jet inattendu de lumière vient luire à son regard. Il fallait à ses disciples une grande habitude de sa parole, ou une attention sévère d'esprit pour le suivre à travers tous ses caprices. Du ciel il aime à descendre sur la terre. Quand son regard tombe sur l'Allemagne et se mouille de pleurs à la vue des misères qui la déchirent, il est impossible de rester froid ; le cœur se serre, et on se prend à pleurer avec l'orateur. L'ora-

---

1) Nie dem Reize der Neuheit nachjagend und doch immer neu und frisch : Martin Luther's Leben von Gustav Pfizer, p. 829.

teur est alors d'une mélancolie ineffable ; on voit qu'il a médité Jérémie et qu'il connaît le langage du sentiment.

Luther avait coutume de rassembler le dimanche ou les jours de fêtes, autour de son beau poirier, ou quand il pleuvait, dans sa chambre d'étude, sa femme, ses enfants, ses domestiques et un petit nombre d'amis privilégiés pour lesquels il improvisait quelques instructions pieuses. Ces épanchements intimes n'étaient pas perdus : Veit Dietrich les a recueillis sous le titre de Hauspostille. Le réformateur, en les publiant, en 1545, les faisait précéder d'une préface où il expliquait le motif de leur impression : « Voici, disait-il, des homélies de famille ; c'est un grand père qui a voulu instruire ses enfants et ses domestiques et leur enseigner à vivre chrétiennement ! Dieu veuille qu'elles aillent non seulement à leurs oreilles, mais à leur cœur ! J'aime à espérer qu'elles porteront des fruits, et à répéter avec Isaïe : — Que ma parole ne retourne pas en arrière... Les patriarches avaient coutume de prêcher ainsi. Comment Veit Dietrich, mon ancien compagnon de table, a-t-il rassemblé ces apostilles ? c'est ce que je ne saurais dire, en vérité ; moins encore je comprends comment elles pourront se répandre parmi le peuple. Il fallait les condamner à l'oubli, c'est mon opinion. Que ceux qui les liront y trouvent le pain de vie et la manne céleste. Dieu soit loué : voici que la Bible gagne du terrain. Le proverbe dit : La vache a de l'herbe jusqu'au ventre : nous aussi, hommes de notre temps nous avons trouvé dans la parole de Dieu de gras pâturages : que Dieu nous accorde d'y

chercher notre nourriture avant que le jour du Seigneur arrive, et que la colère du ciel punisse nos infidélités. Puissions-nous n'être pas condamnés à broyer de nouveau la pierre sous nos dents, comme autrefois dans le papisme. »

Luther avait prophétisé la décadence de la chaire 1) réformée, mais sans en assigner les causes. Il ne pouvait prevoir qu'un jour la parole de l'orateur protestant tremblerait de se prendre au dogme, et que le ministre évangélique n'oserait remuer la conscience de son auditoire en étalant à ses yeux ces grandes images qui portent le trouble dans l'ame et la font passer de la terreur au repentir. C'est un secret que le ministre réformé a laissé au prêtre catholique. Ecoutez le prédicateur luthérien, et dites si vous vous sentez ému. Luther avait conservé les vieilles traditions. Il n'avait pas peur de parler du jugement dernier, de la colère de Dieu, de l'éternité des peines. Il était éloquent à la manière de notre Bossuet; l'injure qu'il jetait aux papistes du haut de la chaire était passionnée, impétueuse et abondante en images qui, après deux siècles, n'ont rien perdu de leur rude puissance.

Il aimait à discourir sur un art où, malgré ses semblants de modestie, il savait qu'il excellait. A table, son sunium, son jardin académique, sa tribune aux harangues, son forum, on le voit souvent interrompre une conversation commencée, et traiter de la poétique de la prédication. Alors l'attention redouble, le silence est profond, les verres pleins de

1) Gustav Pfizer's Martin Luther's Leben, p. 831.

bière restent sur table, Mélanchthon, Justus Jonas, Dietrich, Amsdorf, penchent l'oreille, attentifs à ne rien perdre de ce qu'ils vont entendre. Ce jour-là on se retire de meilleure heure au logis pour rappeler des souvenirs tout frais et qu'on se hâte de reproduire sur un album, de peur qu'ils ne se perdent pour la postérité.

Luther disait donc :

— Prêcher le Christ est chose difficile et périlleuse; si je l'avais su plus tôt, je ne m'en serais jamais mêlé, et, comme Moïse, j'aurais dit à Dieu : Envoie qui tu veux; personne ne m'eût contraint à cette dure besogne.

Un jour qu'il était assis sous son grand poirier, il demanda à son voisin, M. Lauterbach, comment il trouvait le métier de prédicateur. Et voilà Lauterbach qui se met à se plaindre de ses infirmités, de ses tentations, de ses ennuis et de ses frayeurs.

— Eh mon cher, lui répond Luther, tu contes là toute mon histoire : la chaire me fait autant de peur qu'à toi; mais il faut se résigner, il faut prêcher; c'est un devoir auquel nous sommes contraints. Tu veux être maître de primesaut, plus savant que moi et les autres; tu cherches peut-être la gloire, et tu es tourmenté de tentations. Attache-toi à prêcher Dieu notre Sauveur, et ne t'inquiète pas de ce que le monde pensera de toi.

— Que m'importe, disait-il, qu'on dise de moi que je ne sais pas prêcher? ma seule crainte est que devant Dieu je passe pour ne pas avoir parlé comme il faut de sa grande majesté et de ses œuvres

royales. Un prédicateur éclairé, sage, prudent, doit dire la parole de Dieu avec simplicité; proportionner ses enseignements à l'intelligence des enfants, des servantes et des pauvres gens ; les traiter comme une mère son enfant, qui le caresse, joue avec lui, lui donne du lait pour breuvage, au lieu de vin de Malvoisie; ainsi doit faire l'orateur évangélique.

— Je n'aime pas à voir Mélanchthon à mes leçons ou à mes prédications ; je me signe alors, et je me dis : Voilà Philippe qui disparaît! Je me rengorge, et je pense que je suis le premier orateur de la chrétienté.

— En descendant de chaire, je crache parfois sur ma robe d'orateur : pfui ! comme tu as prêché; tu as parlé longtemps et tu n'as rien dit de ce que tu voulais dire d'abord. Le peuple émerveillé crie miracle et dit que depuis long-temps il n'a jamais entendu si beau sermon; c'est qu'il est bien difficile de s'en tenir au texte qu'on se proposait de développer.

Quand Luther monte en chaire, un spectre se lève menaçant, c'est l'image du pape qu'il voit, comme Macbeth l'ombre de Banco, partout où son œil de chair et de sang ne saurait l'apercevoir. Ces incessantes apparitions lui fournissent de magnifiques images devant lesquelles pâlissent toutes les splendeurs de l'éloquence antique; c'est David criant à Dieu contre ses ennemis; c'est Jérémie pleurant sur Sion ; c'est Isaïe prophétisant l'avenir.

Quand il doit juger une majesté prévaricatrice, à ses yeux , il est d'une splendide éloquence. On peut lui appliquer ce qu'Addison disait de Milton :

Cédez Grecs, cédez Latins, voici que je vous annonce une œuvre plus belle que l'Iliade :

Cedite, Graii.

Alors se passe un drame où l'ame chrétienne conviée croit assister au jugement des morts. Le juge est là, l'œil enflammé, d'une main tenant la Bible, de l'autre la plume qui doit écrire la sentence. Le pécheur couronné est venu dans toute la pompe de ses vêtements et de ses insignes, que Luther lui ôte un à un, d'abord son diadême, puis son manteau, ensuite sa main de justice, son sceptre, et finalement son épée. Du monarque, il ne reste plus qu'un corps d'argile et de boue, qui a péché dans sa chair, et dont Luther dévoile les iniquités et jusqu'aux plus secrètes pensées. Le roi de l'ancien monde se cache la figure, mais il faut qu'il boive le calice jusqu'à la lie. Il crie pitié; mais Luther remue l'absinthe. La langue du moine resplendit comme la face du Sauveur sur le Thabor. Elle se transfigure et se répand en lamentations qu'aucune bouche de poète ou d'orateur ne redit jamais. Le rêve a besoin de finir, car c'en est un, autrement vous seriez séduit et fasciné.

Luther écrit en allemand et en latin; mais on voit que sa langue maternelle a plus d'attraits pour lui. A mesure qu'il avance en âge et que son œuvre s'édifie, il délaisse l'idiome latin, qui lui rendit pourtant de si grands services dans ses luttes avec le catholicisme, pour revenir à l'allemand. Quand il se met en colère, cela lui arrive si souvent, qu'il a besoin de vocables d'ateliers, de carrefours, de corps-de-garde qu'aucun lexique romain ne pour-

rait lui fournir; la langue allemande ne lui fait pas défaut. Elle a des mots pour toutes ses indignations, des images pour tous ses emportements, des figures pour toutes ses fureurs. Elle n'a ni pudeur ni voile et ne rougit de rien; c'est une courtisane qui se livre corps et ame à qui elle s'est donnée une fois. Est-elle lasse ou épuisée, elle se laisse faire encore. Luther alors peut jeter loin l'instrument de ses plaisirs, et créer pour les renouveler autant de mots qu'il lui plaît, et ces mots vont enrichir une langue toujours en progrès.

La phrase latine du réformateur n'a ni l'élégance, ni l'harmonie, ni la mélodie de celle des écrivains classiques; elle est heurtée, pénible, diffuse comme celle des couvents; elle tient tour à tour de saint Thomas et de Scot, et descend même jusqu'à la barbarie. Quand il veut lutter avec le genie de la cour de Médicis, comme lors de sa querelle avec Léon X, alors pour ne pas parler un langage commun, il entasse des épithètes, enfle ses périodes de termes redondants, et croit avoir trouvé des images quand il est tombé dans la bouffisure. C'est Claudien devenu théologien, ou Lucain ouvrant une grande bouche pour chanter des choses vulgaires. La colère seule lui porte bonheur; mais alors il cesse de parler latin, et se fait une langue qui n'appartient ni au siècle d'Auguste, ni à la décadence sous Quintilien, ni à l'école scholastique, ni à la renaissance; semi-saxonne, semi-romaine, et, ressemblant à ce soldat germain qui, après la conquête met la saie sur la toge. Luther a des expressions qu'on ne trouve dans aucun écrivain antique; que Ducange, avec sa pa-

tience lexique de trente ans, n'a pu rencontrer nulle part, et qu'il n'aurait du reste pas osé introduire dans son glossaire. Il abaisse son expression à proportion des grandeurs de son adversaire : s'il porte diadême ou thiare, comme Léon X ou Henri VIII, sa parole se traîne et se roule dans la fange.

Jamais dans un aussi court espace de temps plus grande fécondité ne fut donnée à intelligence humaine. Trois cents écrits dont la plupart peuvent passer pour des traités complets sur la matière, sont l'œuvre de trente ans de travail ; et, parmi ses compositions, nous ne rangeons ni sa correspondance, ni ses discours de table, qui formeraient un bagage littéraire suffisant même pour la gloire d'un savant de la renaissance. Cette abondance s'explique : Luther n'a rien écrit sans passion, il a répandu son ame dans chacune de ses œuvres. Chez lui point de souci ou de crainte d'œil humain ; son front n'a pas besoin d'excitation ni son cerveau de repos ; sa plume a peine à suivre le torrent de ses idées. Voyez ses manuscrits : nulle part on ne surprend la fatigue ou l'hésitation ; point d'embarras ou de ratures, point d'épithète rebelle, d'expression indocile ; et dans les signes matériels de sa pensée, une harmonie constante qui accuse plutôt le copiste que l'homme inspiré. Il est vrai que tant de sources lui étaient ouvertes où il pouvait puiser : les pères, les docteurs de l'église et de l'école, les écrivains de Rome et d'Athènes, Moïse et saint Paul, et le cœur humain, son livre de prédilection, mais où il déchiffrait souvent ce qui n'était pas écrit, surtout quand ce cœur appartenait à une poitrine catholique.

Toutefois, malgré cette inouïe consommation d'encre, vous ne sauriez lui reprocher d'uniformité; tout au plus retombe-t-il dans le même péché, la colère, quand il doit parler de moine, d'évêque ou de pape, et il en parle toujours. Il a beau faire alors, il se reproduit et se calque. Le pape, depuis 1520, le jour où Léon X fulmina contre lui sa bulle, est toujours un âne ou un antechrist; le moine un paillard et un ignorant ; l'évêque un homme sans foi et sans Dieu, et ses ennemis des sots et des vauriens. Mettez un ange déchu, s'il y consentait, à la place de Luther, et il sera condamné à tourner dans le même cercle de feu : tout au plus pourra-t-il, comme le réformateur, coller ses injures à des cadres d'ébène, d'or ou de pierres précieuses. Pour varier les ornements, Luther a des tournures neuves et hardies, des saillies qui feraient rire un catholique, des alliances insolites de mots, des archaïsmes pittoresques qu'il jette sur le papier comme d'autres font de la poussière d'or. L'âge ne le corrigea pas : quand il avait un pied dans la tombe, que Dieu l'avertissait par divers signes de sa fin prochaine, et qu'il prophétisait lui-même sa dernière heure, il écrivait, à l'instigation de ses amis, et surtout de l'électeur, un pamphlet où le pape qui régnait alors, Paul III, est transformé en antechrist ou antichrist, si vous voulez, comme Léon X, Adrien, Clément, et où il ne fait pas même grace au successeur vivant de saint Pierre du démon obligé qui entre dans le corps du pape le jour où il ceint la thiare.

1) Das Pabstthum, vom Teufel gestiftet.

Ses amis, Mélanchthon entre autres, s'affligeaient de cette monomanie qu'aucune remontrance n'avait pu guérir. Luther lui-même laissait échapper quelquefois des regrets et des repentirs : il disait à Mathésius : — Mes écrits bruissent comme de la giboulée, je voudrais qu'ils tombassent en pluie douce comme ceux de Philippe et de Brenz, et encore : — J'ai souvent quitté la grande route ; le pater noster, dont je me sers en guise de pont est trop caillouteux ; ne m'imitez pas, restez dans le chemin battu 1).

On peut louer presque sans restriction les cantiques qu'il traduisit du latin en allemand, et qu'il composa pour les besoins de sa communion. Il ne travestit pas la parole sainte, et ne met pas en musique ses colères. Il est grave, solennel, simple, splendide, et s'étudie à reproduire l'image latine, qu'il ne défigure pas sous des ornements capricieux.

Ce recueil eut un prodigieux succès : les chants latins cessèrent tout à coup, et dans le service divin on n'entendit plus que les stances musicales du réformateur, car Luther était à la fois le poète et le musicien d'un grand nombre de ses chants ; mais la part du poète est toutefois plus grande que celle du musicien. Il arrangea beaucoup plus qu'il ne composa ; ses plus beaux airs sont des réminiscences catholiques : il n'est pas même certain que le chant qu'il entonna en entrant à Worms avec ses compagnons de voyage, Ein feste Burg ist unser Gott! soit

---

1) Daß seine Schriften so rauschten wie der Platzregen, und er habe gewünscht daß er so fein sachte, und lieblich könnte regnen wie Philippus und Brenz.

tout entier de sa composition. C'est une mélopée sacrée qu'il a dû emprunter à la vieille église saxonne, comme il lui emprunta ses hymnes et ses proses latines.

Nous avons dans plusieurs chapitres de cet ouvrage considéré sous le point de vue littéraire plusieurs écrits du réformateur. Nous ne pouvions point oublier celle de ses œuvres dont se glorifie à juste titre l'Allemagne, le plus beau monument qu'il ait élevé à son pays, sa Bible allemande. On nous pardonnera de revenir sur ce travail, qui occupa une partie de son existence.

A peine eut-il conçu la pensée de sa Bible en langue vulgaire, qu'il se mit avec une ardeur de jeune homme à l'étude du grec et de l'hébreu.

Ce fut dans la solitude de la Wartburg, de ce château où il respirait comme l'aigle, qu'il commença la traduction du Nouveau Testament : dix ans plus tard parut la version complète des livres saints. En 1522 il écrivait de sa prison à Amsdorf. — J'ai dessein de traduire la Bible, bien que ce soit une entreprise au dessus de mes forces. Je connais maintenant le métier de traducteur, et je comprends pourquoi jusqu'ici personne n'a voulu attacher son nom à l'œuvre biblique. Je ne me hasarderais jamais à publier l'Ancien Testament si je ne pouvais compter sur votre assistance. Ah ! si j'avais un tout petit coin bien caché à vos côtés, vous aidant, j'achèverais mon travail ; j'ai l'espoir de doter mon Allemagne d'une version préférable à la version latine. C'est un grand ouvrage qui mérite d'occuper notre intelligence, et qui servira à notre salut commun.

Luther nous a initiés à toutes les confidences de ses tourments de traducteur : on sent bien qu'il doit se récrier sur la difficulté de l'original, car l'homme passe toujours avant le chrétien, et la foi ne fait pas taire la vanité.

— J'achève enfin, écrit-il en 1528, la deuxième partie de l'Ancien Testament, j'en suis à la plus merveilleuse. Nous travaillons maintenant à faire parler allemand aux prophètes : grand Dieu quel labeur ! employer la violence pour contraindre les poètes hébreux à s'exprimer en allemand. Ils regimbent et ne veulent pas oublier leur belle langue pour notre barbare idiome. C'est comme si on voulait obliger un rossignol de cesser ses ravissantes mélodies et de chanter à l'instar du coucou, dont le cri monotone offense son oreille.

Mélanchthon, Justus Jonas, Amsdorf, Spalatin, doctes hébraïsants, vinrent tour à tour lui offrir le tribut de leur science. Luther ne fait pas le riche avec ses amis, il leur emprunte quand il a besoin, et il ne cache ni ses dettes ni le nombre de ses créanciers : — Voilà le Nouveau Testament achevé, écrit-il à Spalatin, Philippe et moi nous allons nous occuper de polir l'œuvre ; elle sera belle si Dieu le veut ; nous avons besoin pour cela de votre aide, afin de donner la traduction exacte de quelques termes. Il nous manque certains mots usuels ; de mots de cour ou de château nous n'avons nul besoin ; que cette traduction soit claire et à la portée de toutes les intelligences ! Et pour commencer, d'abord, donnez-moi le nom et la couleur des pierres précieuses décrites dans l'Apocalypse. Votre cour, si Dieu le

[redacted]

veut bien, vous aidera, vous aurez le modèle sous les yeux. » Dans une autre lettre écrite encore à Spalatin, Luther s'enquiert aussi du nom et des espèces de certains animaux, de quelques oiseaux de nuit, de quelques hôtes des airs dont il ne trouve pas d'analogues en allemand. Il ne comprend pas ce que le texte a voulu désigner sous l'appellation de Tragelaphe, Pygard, Orix, Camelopard.

Il avait divisé la grande épopée biblique en diverses parties, dont chacune comprenait un chant particulier, qu'on pouvait considérer comme une œuvre complète. A chaque fragment de cette composition qu'il publiait, il joignait toujours une préface, où il examinait l'original en rhéteur, et sa traduction en grammairien. Dans l'avant-propos des Cinq Livres de Moïse, il s'exprime ainsi : Je recommande au Christ tous mes lecteurs, et je les prie d'obtenir pour moi de Dieu que j'accomplisse heureusement ma tâche, rude tâche, de traduire l'Ancien Testament. La langue hebraïque n'est ici que d'un faible secours : les juifs eux-mêmes ne l'entendent pas toujours, et j'ai éprouvé qu'il était quelquefois dangereux de se fier à leur sens. Si la Bible doit être reproduite, ce ne peut être que par des chrétiens, qui ont l'intelligence du Christ, sans laquelle la science lexicologique n'est rien absolument. Si je ne puis me flatter de réunir tous les dons nécessaires au traducteur d'une œuvre si divine, j'ose dire que cette Bible allemande est plus claire, plus sûre que la Bible latine. Si la paresse ou l'inhabileté des imprimeurs ne vient gâter mon œuvre, je suis sûr qu'elle sera préférable à la version de Septante.

Maintenant la boue va s'attacher à la roue, et il n'y aura pas de cuistre qui ne voudra se donner des airs de maître et m'en remontrer. Qu'ils fassent leur métier! Je m'attendais bien à trouver des détracteurs. Si quelqu'un se vante d'être plus savant que moi, voici la Bible, qu'il la traduise, et il me montrera ensuite son travail; s'il vaut mieux que le mien, pourquoi ne le préfèrerait-on pas? Je me suis cru de la science. Je pensais que je pourrais, grace à Dieu, donner des leçons à toutes les hautes écoles de sophistes, et aujourd'hui je m'aperçois que je ne sais pas même ma langue maternelle : j'affirme que je n'ai encore vu ni livre ni lettre où l'allemand fût écrit avec pureté. Qui sait parler le bon allemand? personne, et moins que tout autre, messieurs de la chancellerie : grands prédicateurs, poupées d'écrivains, qui se laissent persuader qu'ils ont le pouvoir de changer la langue et d'inventer chaque jour des mots nouveaux! En somme, quand nous réunirions tous nos efforts, les uns leur intelligence, les autres leur parole, la Bible, pour être mise en lumière, nous donnerait assez de besogne. De grace donc, trève aux dénigrements, qu'on vienne à mon aide, qu'on me serve d'auxiliaire dans mon travail. Refuse-t-on? qu'on prenne la Bible et qu'on traduise; car tous ceux qui clabaudent et me déchirent de leurs petits ongles ne sont ni assez pieux ni assez instruits, eux qui ne sont bons à rien, pour tenir à un texte épuré de la Bible; seulement ils veulent trancher du maître dans une langue étrangère, quand ils ne savent pas même la leur.

Job lui offrit de si grandes difficultés qu'il fut sou-

vent sur le point d'abandonner son travail ; cependant il s'était adjoint deux grandes capacités, Mélanchthon et Aurogallus ; malgré le secours de ces deux vigoureux taureaux, comme il nommait ses collaborateurs, la terre qu'ils creusaient était si dure qu'à peine pouvaient-ils faire trois à quatre pouces de sillon par jour.

Quelquefois en ces petites préfaces tout en dehors des idées théologiques de la réforme, on est heureux de ne rencontrer que l'homme d'art et de poésie. Dans ces légères ébauches, modèles de style, le génie du traducteur sait se teindre des couleurs de l'original. Il est des pages qui coulent de sa plume, pages toutes spontanées, toutes d'inspiration, où vous diriez entendre le prophète lui-même : par exemple, comme dans cette appréciation des psaumes, un des livres qu'il aimait avec passion.

—Le cœur de l'homme est un vaisseau sur une mer déserte, battu par la tempête. Ici c'est la crainte et le souci de l'avenir qui le pousse; là c'est le chagrin et la douleur du mal présent qui l'assaille: tantôt c'est l'espérance ou le désir du bien à venir qui le secoue ; tantôt la joie des biens du monde qui l'agite : toutes ces secousses sont une grave leçon pour l'homme, qui lui enseigne à s'ancrer à une parole sérieuse, à déferler hors de cette vie vers une terre de salut. Dans ces luttes tempêtueuses , quel nautonnier meilleur que le psalmiste? Où trouver ailleurs des paroles plus suaves que dans ces chants qu'exhalent la louange et la reconnaissance ; c'est là que t'apparaissent tous les saints, comme dans un jardin, comme dans le ciel même qui te serait ou-

vert, et leurs pensées comme autant de douces fleurs qui s'épanouissent et volent vers Dieu leur créateur ! Où trouver une tristesse plus vive, plus attendrissante que dans les cantiques de douleur du psalmiste? c'est là que tu peux lire dans le cœur des saints, comme dans la mort ; là que la face de l'éternel se couvre d'un voile sombre de colère. Veut-il exprimer l'épouvante ou l'espoir? nul peintre n'a une palette chargée de si brillantes couleurs, et Cicéron envierait ses trésors d'images et d'éloquence. Veux-tu voir l'église chrétienne dans toute la pompe de sa vie et de ses parures, mais dans un cadre rétréci? prends et lis le psalmiste, miroir fidèle où se réfléchira le christianisme; veux-tu te connaître toi-même, et Dieu, et ses créatures? prends encore le psalmiste...

Il ne se dissimulait pas tout ce qu'il valait, et sa parole haute et magistrale donnait en passant des leçons à ses critiques : — C'est moi, disait-il, qui leur ai appris l'art de traduire, moi qui leur ai enseigné à écrire; ils me volent maintenant mon beau langage, et, au lieu de reconnaissance, ils me déchirent ; je leur pardonne. Il m'est doux d'avoir appris à parler à mes ennemis; Dieu m'est témoin que je n'ai pas mendié pour moi une vaine gloire : je ne me suis souillé d'aucune pensée terrestre, je n'ai demandé ni reçu un seul thaler pour mon œuvre, j'en atteste le Seigneur.

Si Luther fut injuste envers quelques critiques catholiques, qui, comme le D. Emser, relevaient dans le travail du traducteur un grand nombre de fautes, qu'on voyait disparaître dans une nouvelle édition,

quand la colère contre son adversaire allait grandissant ; il faut convenir qu'il ne repoussait pas les lumières amies qui voulaient venir à lui : il les sollicitait et aimait à rehausser la gloire modeste d'un pauvre disciple qui, pour trouver une glose nouvelle, restituer un mot, placer plus heureusement une virgule, deviner une parole obscure, se privait souvent de nourriture et de sommeil.

Mathésius a raconté tout ce que Luther fit pour l'amélioration de son œuvre.

— Quand la Bible fut terminée, le docteur reprit son travail, le revit, le relut page à page, conférant les textes, priant et méditant longuement. Et, comme le fils de Dieu a promis qu'il serait partout où on s'assemblerait en son nom, Luther résolut d'instituer une espèce de sanhédrin, formé d'amis de choix, qui se réunirait chaque semaine pendant quelques heures avant le souper dans le cloître de l'artiste. Ces amis étaient le docteur Jean Bugenhagen, le docteur Justus Jonas, le docteur Creuziger, Philippe Mélanchthon, Mathieu Aurogallus et Georges Roerer, et quelquefois des docteurs et des savants étrangers.

En attendant, Luther ne se donnait ni paix ni trève ; il interrogeait des rabbins, des hébraïsants, des hellénistes, des allemands qui connaissaient tous les mystères de la langue maternelle ; il entrait quelquefois dans la boutique d'un boucher, où il faisait dépécer devant lui un agneau, afin de connaître le nom de chaque partie de l'animal, et il arrivait ensuite au consistoire tenant sous le bras sa version nouvelle. Mélanchthon venait avec les Septante, le

docteur Creuziger avec la Bible en hébreu et en chaldéen, le docteur Pomer avec la Vulgate; d'autres professeurs apportaient des commentaires rabbiniques. Quand ces exégètes étaient en présence, le président choisissait un verset des livres saints, qu'il lisait à haute voix, et chaque assistant à son tour donnait son interprétation. Si quelque glose heureuse était trouvée, on la notait soigneusement, et plus tard elle venait se placer dans la Bible imprimée, en marge du texte qu'elle expliquait ou commentait.

Ce sont toutes ces petites miettes tombées de ce banquet de savants, que Luther amassait avec soin, qu'il appelait une manne céleste, et que les interprètes catholiques ont souvent repoussée comme du poison. Pourquoi donc auraient-ils eu plus de respect pour ces glossules que le réformateur n'en montrait pour les commentaires des docteurs catholiques? Ces docteurs aussi accomplissaient le précepte divin, se réunissaient dans les couvents après avoir imploré les lumières de l'esprit saint, et travaillaient en commun à élucider la parole de Dieu, à l'instar du sanhédrin des réformés!

Luther comparait les critiques catholiques « aux mouches, qui jamais ne se vont abattre dans les parties nobles de l'animal, mais vont se loger, pour le tourmenter, dans quelque coin honteux »; ainsi font-ils avec moi : ils vont fouillant mon œuvre jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une place où leur aiguillon puisse s'enfoncer jusque dans la chair. La comparaison eût été plus complète, s'il eût ajouté que de sa crinière et de sa queue de lion il savait bien trou-

ver l'insecte. Cet insecte importun qui le déchirait jusqu'au sang et qui souvent lui faisait crier merci, c'est Emser qui s'abattait sur la plaie et ne s'en allait que repu de sang. — Papiste, tu es un âne, avait beau crier le docteur; si c'est une faute, qu'elle y reste, c'est ma volonté. La faute était dévoilée, et, plus tard, il fallait bon gré malgré qu'elle fût effacée.

Quand Luther avait dépouillé la robe de traducteur, qu'il rentrait dans la solitude claustrale, au milieu de ses disciples, et que Kétha sa doctorine lui apportait sa Bible in-folio, reliée en vélin; alors il confessait tout bas les imperfections de son travail.

Parmi ces lambeaux de papier dont sa chambre était inondée, et qu'on recueillit soigneusement après sa mort, car tous contenaient quelques lignes de sa main, on trouva sur l'un d'eux cette pensée :

— Pour comprendre le sens des diverses écritures, il faudrait avoir eu pendant cent ans le gouvernement des églises, avec les prophètes Elie, Elisée, Jean-Baptiste, le Christ et les apôtres.

Après trois siècles, voici ce qui est arrivé : la langue allemande a passé du grammairien au poète et au philosophe, qui l'ont traitée chacun suivant ses caprices. Elle s'est altérée, régénérée, transformée, elle a vieilli et rajeuni, en sorte que l'Allemagne se plaint aujourd'hui de l'insuffisance de la version luthérienne 1). On en est venu à traiter le travail du

1) Rœssler (Carolus Godofredus Philos. D. et Diaconus) : de Scripturæ sacræ versione à Lutheri temporibus indè ad nostra tempora usque in ecclesia evangelico-lutherana constanter usitata cautè passim emendada. Lipsiæ, 1837.

moine comme le moine faisait de la pensée catholique : on veut une réforme. Il y a longtemps que les doctrines de Luther ont eu le sort qu'on réserve à sa traduction.

Quelle action exercèrent ces doctrines sur la pensée, l'intelligence et l'art en Allemagne? C'est une question que nous étudierons dans un ouvrage spécial sous le titre de « Influences de Luther, » en nous aidant des travaux récents de Marx et de Hœninghaus.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIEME.



ERRATA

DU DEUXIÈME VOLUME.

Page 224, note, si quis eorum, *lisez* : si qui.
Page 242, note, Papsthum, *lisez* : Papstthum.

